D
III 1122

UNIVERSITATEA DIN CLUJ.

P III 277

DACOROMANIA

BULETINUL „MUZEULUI LIMBEI ROMÂNE“

CONDUS DE

SEXTIL PUȘCARIU
Profesor la Universitatea din Cluj,
Membru al Academiei Române.

ANUL IV.
1924—1926.

PARTEA 1.
STUDII.

7388
BIBLIOTECA CENTRALA
A REGIUNII BANAT
D. 1584

BIBLIOTECA JUDEȚEANĂ
TIMIȘ
9-21.712-1

CLUJ, 1927
INSTITUTUL DE ARTE GRAFICE „ARDEALUL“, STR. MEMORANDULUI 22.

Cuprinsul părţii 1.

		Pagina
S. Puşcariu,	Pour l'organisation du travail scientifique. La fiche internationale. — L'index général	1
Al. Procopovici,	Principiul sonorităţii în economia limbii . .	12
Al. Procopovici,	Din istoria raporturilor noastre interdialectale	38
G. Oprescu,	L'activité de journaliste d'Eliade Rădulescu pendant son exil à Paris	67
N. Drăganu,	Mihail Halici. Contribuţie la istoria culturală românească din sec. XVII.	76
	Viaţa lui Mihail Halici	76
	Psalmii româneşti ai lui Mihail Halici tatăl . .	85
	Activitatea de scriitor a lui Mihail Halici fiul .	92
	Mihail Halici şi Valent. Franck v. Franckenstein	97
	Mihail Halici şi Francisc Páriz Pápai	105
	Dicţionarul lui Páriz Pápai în literatura română	109
	Anexă: Testamentul lui Mihail Halici	163
V. Bogrea,	Sfinţii-medici în graiul şi folklorul românesc	169
Th. Capidan,	Românii nomazi. Studiu din viaţa Românilor din sudul Peninsulei Balcanice	183
	Introducere	183
I.	1. Aromânii nomazi	184
	2. Vechimea nomadismului la Aromâni . . .	197
	3. Starea actuală a nomadismului la Aromâni .	218
II.	1. Aromânii păstori	254
	2. Suirea oilor la munte	272
	3. Coborîrea oilor la şes	296
	4. Starea actuală a păstorilor	307
	5. Influenţa păstorilor aromâni asupra celorlalte popoare balcanice	322
	6. Păstoritul Aromânilor în toponimia balcanică	331
	7. Termeni păstoreşti pierduţi din dialect, însă păstraţi în limbile balcanice	336
	Originea cuvintelor	339
	Consideraţiuni finale	351
C. Lacea,	Sânt în Transilvania aşezări de Români veniţi din sudul Dunării sau nu sânt?	353
G. Giuglea,	O problemă de fonetică: Soarta lui *e* deschis accentuat după *r*	371

Pagina

Dr. V. Bologa, Terminologia medicală românească a doctorului Ioan Piuariu (Molnár von Müllersheim) . 383
Introducere 394
Limba lui Molnár-Piuariu 385
Terminologia medicală 386
Incheiere. Concluzii 394

C. Diculescu, Elemente vechi greceşti din limba română . 393
I. Introducere 394
1. Cercetările şi studiile de până acum . . . 394
2. Ce înţelegem prin elemente vechi greceşti şi cum se explică istoriceşte prezenţa lor în limba română 397
II. Observaţiuni generale 418
3. Reflexe dialectele vechi greceşti 418
4. Vocalismul 424
5. Consonantismul 431
6. Formarea cuvintelor 434
III. Domeniile influinţei vechi greceşti 437
7. Păstoria 437
8. Agricultura 458
9. Vânătoarea şi pescuitul 462
10. Industria casnică şi gospodăria 464
11. Arta magică şi credinţele populare 474
12. Anatomia şi medicina populară 475
13. Flora 480
14. Fauna 486
15. Natura 490
16. Diverse 491
17. Toponimia 493
Adaose şi îndreptări 503
Indice 506

G. D. Serra, Per la storia del cognome italiano II . . . 517
Sulla continuità dell' onomastica latina-romanza nei nomi propri canavesani (e piemontesi) . . 517
I. Carattere non esclusivamente cristiano, ma papagano-cristiano dell' onomastica latina medivale 529
II. Continuità territoriale dell' onomastica latina-romanza 531
III. Condizioni cui risponde il perseverare della tradizione onomastica latina e Innovazioni indici della sua vitalità nel medioevo 536
IV—V. Continuità morfologica e semantica della tradizione onomastica latina nell' onomastica medievale 543
Segni e sigle d'uso più frequente e particolare 582
Fonti onomastiche di maggior uso *a)* antiche, *b)* medievali, *c)* moderne e loro abbreviazioni . 583

Pour l'organisation du travail scientifique.

La fiche internationale. — L'index général.

La production scientifique s'accroit dans de telles proportions que se tenir au courant devient pour l'homme de science une tâche qui dépasse ses forces. L'érudit se voit obligé, depuis un certain temps, à renoncer à suivre tout ce qui se publie dans sa spécialité, sourtout depuis que le prix des livres est si élevé que même les bibliothèques publiques ne peuvent se les procurer tous. Nous nous trouvons en présence d'un douloureux dilemme: notre conscience de travailleur nous impose de nous mettre au courant de ce qui se publie, et de connaître sur notre matière l'avis des autres avant d'émettre le nôtre; mais, d'autre part, le désir d'apporter à la science notre contribution personnelle, de publier des travaux utiles, nous oblige à être avares de notre temps. Malheureusement, dans la science comme dans la vie, celui qui peut montrer qu'il a lu le livre le plus récent passe souvent pour le plus cultivé, de sorte que les études pourvues d'un appareil bibliographique considérable passent, souvent à tort, pour les plus savantes.

Le seul remède contre ce mal qui grandit d'année en année, c'est de discipliner le travail individuel et d'organiser le travail collectif, par une collaboration intelligente et une coopération internationale bien dirigée.

La Commission de Coopération intellectuelle rattachée à la Société des Nations, comprenant la nécessité d'une collaboration internationale en vue de faciliter le travail scientifique, s'est occupée depuis sa création du projet d'une Bibliographie capable de mettre à la portée de tous les travailleurs le moyen de connaître vite et avec exactitude la production scientifique univer-

selle, dans toutes les spécialités. Les plans, d'abord un peu vagues et conçus dans un trop grand style (il s'agissait de créer un Institut bibliographique mondial) ont été réduits aux limites des réalisations possibles. On a commencé par une bibliographie des sciences physiques qui sera bientôt suivie de celle des antiquités classiques et des sciences économiques. Dès à présent il semble que l'on ait résolu avec bonheur quelques questions de principe: on a uni dans une collaboration féconde les énergies mises au service de cette cause et on a évité ainsi les inconvénients causés par un travail dispersé et non organisé, avant tout ce double emploi que nous ne pouvons plus nous permettre aujourd'hui.

Mais la bibliographie ne résout qu'un aspect du problème. Même quand elle est critique et analytique, elle ne donne pas, elle ne peut pas donner des informations de détail, car pour qu'une bibliographie soit bonne et utile, il faut tout d'abord qu'elle soit concise, et renonce aux détails. Or, ce sont justement les études de détail, dispersées dans des publications où le plus souvent on ne soupçonne pas leur présence, qui fréquemment nous intéressent le plus.

Où en sommes-nous aujourd'hui à cet égard? Je me limiterai ici à une branche de la science dont je puis parler par expérience: la philologie romane. Mais à coup sûr les observations que l'on peut faire dans ce domaine s'appliquent en grande partie aux autres.

Quand on lit un livre qui vous appartient personnellement, on marque d'ordinaire au crayon, soit en soulignant le texte, soit par des notes marginales, les passages qui frappent le plus, — qu'on admette ou non les idées qu'ils contiennent — bref les passages qu'on croit pouvoir utiliser un jour. Mais, plus on aime les livres, plus on évite de les défigurer par des notes au crayon. D'ailleurs, l'utilité de ces notes reste problématique, car les travailleurs ont pour la plupart trop de confiance en leur mémoire. Celle-ci les trahit souvent, et lorsque, au bout de quelques années, on veut trouver le livre et les passages soulignés, il faut perdre des heures entières, souvent sans résultat. En outre, cette méthode devient inapplicable quand il s'agit de livres qui ne vous appartiennent pas, comme par exemple de revues empruntées à un collègue ou à une bibliothèque.

Alors, on n'a plus qu'une ressource: faire des fiches. Pour cela, chaque travailleur a son système, et même il en change souvent. Fréquemment, avec l'expérience que donnent la pratique et l'âge, les érudits changent leur système de fiches. Dans leurs boîtes à fiches, on trouve des feuilles de différents formats, écrites parfois au crayon, c'est-à-dire s'effaçant avec le temps, avec des abréviations différentes. Le classement systématique de ces fiches devient, au bout d'un certain temps, impossible. Il faut pour s'orienter dans des fiches anciennes perdre beaucoup de temps. Combien d'entre nous, désolés, n'ont-ils pas cherché à mettre de l'ordre dans leurs vieilles fiches en les recopiant selon un nouveau système, qui leur semblait meilleur? Hélas, voyant le temps qu'ils perdent à cette besogne, la plupart l'abandonnent à moitié chemin.

Est-il possible de délivrer les érudits de ces ennuis en créant une fiche internationale pratique et facile à manier? Il me semble utile d'étudier cette question, car si on pouvait la résoudre, les travailleurs de l'avenir seraient débarrassés de bien des tracas, et gagneraient beaucoup de temps.

En outre, la fiche internationale présente un autre avantage. Combien de savants meurent à la fleur de l'âge, avec des travaux sur le chantier! Les plus vieux sont de même surpris par la mort au milieu de travaux scientifiques pour lesquels ils ont amassé un riche matériel. En effet, le vrai savant sait bien que le progrès scientifique se réalise moins par l'intuition, don personnel inappréciable de l'homme de talent, mais souvent mirage trompeur, que par une documentation solide. Or celle-ci réclame une longue et patiente recherche de matériel. Préparer ce matériel, c'est, si j'ose employer une comparaison triviale, comme se savonner le visage avant de se raser: la lame la mieux aiguisée ne coupe pas sur une peau qui n'a pas été savonnée avec soin et sans hâte.

Tout le travail consacré par le savant à amasser du matériel pour des travaux qu'il n'a pas eu le temps de publier, ou qu'il a encore hésité à rédiger, est en général, à sa mort, perdu pour tous. Qui pourrait en effet s'orienter dans des fiches où ne se trouvent que des fragments d'idées, jetées sur le papier sans être exprimées complétement, avec des signes, des abréviations personnelles? Si nous avions la fiche internationale, et une con-

vention adoptée par tous pour la composer, ce matériel précieux pourrait servir à la collectivité.

D'autre part, la fiche internationale pourrait avant tout servir de base à un travail de grande envergure, destiné à compléter la Bibliographie conçue par l'Institut international de Coopération intellectuelle. Je songe à un Index generalis qui donnerait aux travailleurs justement les informations de détail qu'ils ne trouvent pas dans la Bibliographie générale.

Dès aujourd'hui, l'utilité d'un index à la fin du livre est reconnue. En philologie par exemple, il est rare de trouver un livre vraiment bon sans index. Même les revues de spécialité publient, soit à la fin de l'année, soit comme annexe après une série de numéros, soit même depuis quelque temps à la suite des articles, un index qui permet de trouver, par ordre alphabétique, des renvois aux informations de détail. Mais la façon de composer l'index varie avec les auteurs. Quelques uns constituent leur index mécaniquement, en y mettant tous les mots cités dans le texte, qu'ils y figurent à titre d'exemple, ou qu'ils soient expliqués d'une façon nouvelle. D'autres choisissent seulement ce qu'ils croient digne d'être relevé, et leur choix est ordinairement trop restreint. D'autres, pour éviter la perte de temps que cause cette tâche ingrate, la confient à quelque élève jeune et sans expérience. La différence porte surtout sur la manière de concevoir l'index; quelques auteurs lui donnent toute l'ampleur nécessaire; d'autres au contaire n'y attachent aucune importance. Pour donner un exemple typique, comparons l'index allemand de la Grammaire des langues romanes de Meyer-Lübke à celui de la traduction française du même ouvrage; beaucoup d'entre nous consultent pour le texte l'édition allemande, mais pour l'index l'édition française. Un type unitaire d'index s'impose; il faut établir quelques principes généraux pour sa composition, et faire adopter par tous les mêmes abréviations, la même transcription phonétique.

Mais établir cette unité dans l'index, comme conséquence directe de l'adoption de la fiche internationale qui lui sert de base, ce n'est là qu'une demi-mesure. En vérité, utiliser, pour chaque question de détail, toute une série de livres ayant de bons index, c'est une tâche malaisée. Combien de livres, que nous ne consultons pas parce qu'ils sont hors de notre spécialité,

contiennent des détails qui pourraient nous être utiles? Combien de fois des langues éloignées présentent des phénomènes généraux ressemblant à ceux qu'on peut constater dans sa propre langue!

Il est évident qu'au lieu de consulter les index de vingt ou trente livres, sans avoir d'ailleurs la certitude d'avoir dépouillé ceux qui contiennent les informations les plus précieuses, il serait beaucoup plus commode et plus avantageux de consulter un seul livre qui remplacerait, tous les ans, les index partiels de tous les livres parus au cours de l'année.

La chose est si évidente qu'on ne devrait pas avoir besoin de la démontrer. Pourtant, je voudrais indiquer les avantages qui dériveraient de la publication d'un tel Index général, car en même temps je crois pouvoir montrer que l'idée est réalisable.

1. L'utilisation de l'Index aurait d'abord les avantages causés par les motifs exposés ci-dessus. L'Index général deviendra pour l'érudit un livre aussi nécessaire que le dictionnaire ou le lexique. Aussi beaucoup l'achèteront-ils, et toutes les grandes bibliothèques seront-elles obligées de se le procurer.

2. Par suite on trouvera probablement sans beaucoup de peine des éditeurs pour l'Index général des différentes branches de la science.

3. Avantage pour les auteurs eux-mêmes: leurs ouvrages seront continuellement cités et consultés plus souvent: D'où bénéfice pour les éditeurs d'ouvrages scientifiques. Probablement quelques auteurs, et quelques éditeurs, plus rares, ne renonceront-ils pas à publier leurs livres avec un index. Mais tous consentiront à ce que cet index soit reproduit dans l'Index général. D'autre part beaucoup d'auteurs, et surtout beaucoup de directeurs de revue, renonceront volontiers à publier des index et accepteront d'envoyer leurs fiches pour être imprimées dans l'Index général. A cette intention, chaque auteur composera l'index de ses oeuvres scientifiques, études, articles, mélanges, comptes-rendus etc., sur le modèle de la fiche internationale, dans une des langues mondiales: français, anglais, allemand ou italien, et l'enverra à l'éditeur ou au directeur de revue. Celui-ci, qu'il publie ou non le travail avec un index, enverra les fiches en même temps que la fiche bibliographique (la fiche où se

trouve le titre du travail en toutes lettres et en abrégé) à la rédaction de l'Index général. Là, les fiches seront classées systématiquement, et utilisées annuellement pour la publication de l'Index général.

4. La Commission internationale de Coopération intellectuelle pourrait, par l'Institut de Coopération intellectuelle de Paris, se charger de l'organisation de cette tâche, c'est à dire faire les enquêtes nécessaires, les travaux préparatoires, engager des pourparlers avec les directeurs de revue et les éditeurs, se mettre en rapport avec les grandes bibliothèques qui s'abonneront à la publication. Elle commencerait pour le moment par une spécialité, la philologie par e emple, comme elle a fait pour la Bibliographie des sciences physiques, et, avec le temps, étendrait son activité sur les autres branches de la science. Celles-ci devraient adapter la fiche internationale (format et contenu) à leurs besoins propres. Les difficultés que rencontrera l'organisation d'un Index général de toutes les sciences seront énormes ; mais, avec de bonnes méthodes de travail, elles ne seront pas plus difficiles à vaincre que celles qu'ont surmontées les grands dictionnaires encyclopédiques.

Nous nous inspirons de ces idées, au Musée de la langue roumaine, depuis la création de ce dernier[1].

---

[1] Voici ce qu'on peut lire dans l'article programme publié en 1920 en tête du premier volume de la „Dacoromania" :

„Le Botaniste a dans son institut de riches herbiers, le géologue, ses armoires pleines de minéraux rangées par catégorie, l'entomologiste, ses boîtes d'insectes, le numismate, ses collections de monnaies. D'innombrables planches, des photographies, suppléent aux lacunes de ces collections. Seul, le philologue ne possède pas ces outils si nécessaires à ses travaux. Chaque philologue est obligé de consacrer une part importante de son travail à rassembler le matériel indispensable, en emplissant ses rayons de fiches, dans lesquelles tout autre que lui, et parfois lui même ne peut s'orienter...

La science a pris, dans chaque spécialité, un tel développement, que l'économie de temps est devenue pour l'érudit une nécessité primordiale. Les bibliothèques à catalogue rationnel, les bibliographies donnant des informations rapides et exactes sur les travaux déjà parus, et sourtout les musées qui évitent à l'érudit la peine d'amasser lui même son materiel de travail, sont devenus indispensables au progrès de la science, dans chaque spécialité. C'est en raison de cette nécessité qu'a été fondé le Musée pour l'étude de la langue roumaine".

Pendant ses cinq ans d'existence, le Musée de la langue roumaine a poursuivi, dans le cadre de ses ressources matérielles restreintes, le but qu'il s'était fixé: devenir un foyer de hautes études où le travailleur puisse trouver, à côté de l'appareil scientifique nécessaire, tous les intruments de travail capables d'économiser son temps et son énergie. Nous avions un rayon d'activité restreint: l'étude de la langue et de la littérature roumaine — aussi n'était-il pas extrêmement difficile d'atteindre notre but. Nous nous sommes enfermés dans un champ restreint, pour pouvoir le creuser plus profondément. Nous possédons une bibliothèque de spécialité, riche en livres et en brochures rares; un abondant matériel lexicographique qui sert à la composition du Dictionnaire de l'Académie roumaine est mis à la disposition du travailleur; ce matériel s'enrichit sans cesse de fiches nouvelles et de matériel régional, extrait surtout des réponses aux questionnaires envoyés dans tout le pays; en outre, nous avons commencé à préparer méthodiquement une bibliographie dont est chargé un fonctionnaire du musée, et un Index général concernant la langue et la littérature roumaine.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile d'exposer en quelques mots les principes qui nous ont guidés et les expériences que nous avons faites en ce qui concerne cet Index général.

1. L'Index général est composé sur fiches; chaque phénomène linguistique est noté sur une fiche spéciale.

Pour cette raison, l'économie de matériel et d'espace nous oblige à employer des fiches d'un format aussi réduit que possible. L'expérience nous a convaincus que le format le plus pratique est le 32-e d'une feuille de papier ordinaire, c'est à dire de 85 mm hauteur sur 50 mm de largeur. Les fiches sont d'un papier mince et fort, et coupées à la machine. Pour les cas exceptionnels, quand ce format n'est pas suffisant, on écrit sur une fiche double, de 170 mm de longueur, qui est pliée en deux, et rangée avec le pli en haut. Dans des cas très rares, on peut prendre une fiche pliable en trois ou même en quatre. Les fiches sont rangées dans des boîtes en planchettes minces (4 mm), qui contiennent 2000 fiches placées verticalement, sans être serrées, c'est à dire pouvant être feuilletées facilement. Les fiches sont divisées en catégories par d'autres fiches, de carton de couleur, de la même largeur, mais de 95 mm de hauteur.

3. Les catégories de fiches sont rangées par ordre scrictement alphabétique. De même les fiches à l'intérieur de chaque catégorie.

4 Une boîte spéciale contient les fiches portant les indications bibliographiques, rangées elles aussi par ordre alphabétique. Avant de mettre un livre en fiches, on fait d'abord la fiche bibliographique, avec l'indication du titre, en abrégé et en toutes lettres.

Quand il s'agit d'articles de revue, on cite le volume, et entre parenthèses l'année, puis la page et enfin le nom de l'auteur.

Toutes les abréviations employées sont de même transcrites immédiatement sur des fiches rangées dans une boîte spéciale, destinée à donner la clef des abréviations.

5. Sur la fiche, on écrit en haut et à gauche le mot essentiel, d'après lequel est fait le classement alphabétique, et on le souligne. Viennent ensuite le texte et l'indication de l'ouvrage, p. ex.:

Fiche de l'Index général

dissimilation

p—p>t—p (W. Meyer-Lübke)

MRIW. I 38

Fiche bibliographique

MRIW. I

Mitteilungen des Rumänischen Instituts an der Universität Wien, hgg. von W. Meyer-Lübke. Erster Bd. Heidelberg, C. Winter, 1914. Pp. 418+VI.

Albanais

Anciens rapports avec les Roumains de la vallée de Drin (avec bibliogr. de la question)

Jokl, Lingv.-Kult. 142

Jokl, Lingv.-Kult

Jokl Norbert, Linguistisch-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen. (No. 8 de „Untersuchungen zur indogermanischen Sprach- u. Kulturwissenschaft, begründet von Karl Brugmann u. Ferdinand Sommer, hgg. v. Wilhelm Steinberg u. Ferdinand Sommer). Leipzig, Gruyter & Co., 1923. Pp. 366 + XI.

Selon les moyens et le temps dont dispose le personnel scientifique du Musée, on copie sur fiche l'index des travaux qui paraissent (s'il est aisé de s'en procurer deux exemplaires, on découpe et on colle sur fiches l'index imprimé). Pour les livres qui ne possèdent pas d'index on fait des extraits sur fiches.

Voici, à titre d'exemple, le titre des différentes catégories de l'Index général du Musée, jusqu'à la lettre *D*[1] :

A (voyelle) — abstraits (mots) — accent — accord — accusatif — actif — acoustique — accusatif — adaptation — adjectif — adverbe — aphérèse — agglutination — Albanais — allegro — amphibologie — anacoluthe — analyse — analogie — animaux (noms d') — aoriste — apocope — archaïsmes — ardelenismes[2] — Aroumains — article — assimilation — asynthétique — aspérités (syntactiques) — attraction (vocalique) — attribut — autochtone (élément);

B (consonne) — Banat — bogomiles (secte religieuse) — Bulgare ;

[1] L'ordre est rigoureusement alphabétique pour les mots roumains correspondants.

[2] Phénomènes linguistiques particuliers à la Transylvanie (roum. Ardeal).

C (consonne) — caduc (son) — calques (linguistiques) — qualités (des sons) — catégories (grammaticales, sémantiques) — cellule (linguistique) — comparatif — complément — composition — conditionnel — conjugaison — subjonctif (roum. conjunctiv) — contamination — continuité (des Roumains en Dacie) — contractions — contrôle (du milieu ambiant) — convergence — enfants (roumain : copii — leur langue) — corruptions — créations immédiates — christianisme — chronologie — mots (roumain : cuvânt — importés, etc.).

Le système d'Index général sur fiches a un grand inconvénient : la fiche s'égare facilement. En revanche, il offre un avantage si grand qu'il compense cet inconvénient : on peut retirer les fiches de la boîte, et, après élimination de celles qui n'ont pas d'intérêt immédiat, classer facilement les autres sur une table, et les utiliser dans l'ordre que l'on veut pour travailler. Avec un paquet de quelques séries de fiches, on peut aller à la bibliothèque et chercher sans perdre de temps tous les livres à qui elles renvoient ; si la fiche est trop sommaire, la citation peut être complétée selon le besoin directement sur la fiche.

Pour cette raison, l'Index général devrait être imprimé, s'il voit jamais le jour, en deux éditions différentes : une édition meilleur marché, en format de livre, pour les bibliothèques publiques, et une seconde édition, imprimée directement sur fiches du format international, destinée aux instituts fréquentés par des travailleurs peu nombreux et sûrs, et aux particuliers. Le format du livre devrait d'autre part être tel que l'index fût imprimé sur deux colonnes, dont chacune eût la largeur de la fiche internationale. Il serait préférable d'employer un papier mince, et de n'imprimer que sur le recto de la feuille. Ainsi, la typographie pourrait utiliser la composition du livre pour l'édition sur fiches, et le livre lui-même pourrait être découpé et collé sur fiches par qui voudrait l'utiliser ainsi.

Ce dernier cas se présenterait fréquemment, car beaucoup, au bout d'un certain temps, plutôt que de consulter des dizaines de volumes pour suivre une question, préféreraient consulter les index sous forme de fiches rangées dans des boîtes où on pourrait introduire chaque année le matériel nouveau, dans l'ordre alphabétique.

Les différents domaines scientifiques n'ont pas de frontières strictement délimitées, et chevauchent les uns sur les autres ; aussi arrivera-t-il souvent qu'un spécialiste ait besoin d'un chapitre concernant une science rapprochée ou même éloignée de la sienne. Ainsi, pour les philologues, le romaniste, le germaniste, le slaviste, etc. consulteront souvent le chapitre concernant la linguistique générale, où seront cités, empruntés à toutes les langues, les phénomènes généraux comme l'assimilation, la métathèse, etc. Le spécialiste de philologie anglaise suivra, outre les questions de germanistique, aussi celles de philologie romane et française en particulier. Les bibliothèques moins grandes de Roumanie, pour la géographie, l'histoire, la philologie romane etc. se contenteront de se procurer les chapitres concernant la Roumanie, son passé et sa langue, et ainsi de suite.

Il est impossible de prévoir dès maintenant le développement que prendra l'Index général, et les problèmes de détail qu'il soulèvera. Ils dépendront des nécessités, et la technique de l'Index s'organisera d'elle-même. Ce qui est sûr, c'est qu'il deviendra une publication indispensable à tous les érudits ; il les dispensera en effet de bien des recherches vaines ; il leur ôtera le déplaisir de ne pas connaître les résultats des travaux de leurs prédécesseurs, et de ne pas pouvoir profiter des lumières qu'ils ont répandues.

Sextil Puşcariu.

Principiul sonorităţii în economia limbii[1].

Lui *Otto Jespersen.*

Problema a cărei soluţie încerc s'o prind acì într'o formulă definitivă, a fost discutată mult în cursul vremurilor. In timpul din urmă atenţiunea s'a îndreptat mai ales asupra teoriilor lui Ferdinand de Saussure din *Cours de linguistique générale*, carte pe care editorii ei Charles Bally şi Albert Sechehaye, în colaborare cu Albert Riedlinger, o fac să apară în 1922 în ediţia a II-a, şi a lui Otto Jespersen, al cărui *Lehrbuch der Phonetik*, în limba germană, s'a publicat în ediţia a III-a în 1920. Teoriile acestea cuprind de fapt, în cadrele unor expuneri de toată originalitatea, totul ce au produs mai remarcabil cercetările de până acuma, făcute în căutarea unei definiţii ştiinţifice a silabei.

Despre silabă s'au spus multe lucruri utile şi foarte importante, dar analiza fiinţei ei s'a împiedecat de un obstacol mare: neputinţa de a determinà în mod precis punctele unde începe şi unde se sfârşeşte o silabă. Zădărnicia sforţărilor de a deslegà această chestiune, l-a făcut pe Jespersen să se resemneze şi să declare că încercarea de a descoperì limita dintre două silabe ar fi tot atât de zădarnică, în majoritatea cazurilor, ca şi încercarea de a găsì într'o vale linia despărţitoare dintre doi munţi[2]. J. Vendryes face la 1921, în *Le Langage*, exact aceeaşi decla-

[1] Studiul acesta a fost comunicat, în rezumat, în ziua de 14 Aprilie 1925 Congresului Filologilor Români din Bucureşti.

[2] *Op. cit.*, pag. 202—203. „... Das einzige, was hier vorliegt, sind zwei Gipfel mit dazwischenliegender Senkung, aber es ist ebenso müssig, darüber zu streiten, ob diese Senkung ganz zum ersten Gipfel oder ganz zum zweiten oder halb zu beiden gehört, wie es müssig ist, in einem Tal in der Natur nach einer bestimmten Scheide zwischen zwei Bergen zu suchen". — Inginerii hotarnici ne asigură de altfel că o asemenea delimitare între doi munţi nu este cu neputinţă.

rație, întrebuințând aceeași comparație ca și Jespersen [1]. Încercarea pe care Vendryes o numește copilărească, o făcuse totuși De Saussure. Oricât de ingenioasă însă, teoria acestuia nu poate rezista unei critici minuțioase.

Intr'un grup de sunete ca d. ex. *appa*, zice De Saussure [2], se disting doi *p*, cel dintâiu fiind imploziv (*p̆*), cel de al doilea explosiv (*p̆*). Este atâta potrivire între acești doi *p*, încât au putut fi transcriși în uzul comun chiar printr'un singur semn (*apa*). Există însă și cazuri când cei doi *p* nu urmează unul după altul: *ap̆ta*, *at̆pa* etc. Aceeași deosebire, între un element imploziv și unul exploziv, se poate face pentru toate sunetele în afară de *a*, deci și la fricative (*af̆f̆a*), la nazale (*am̆m̆a*), la lichide (*al̆l̆a*) și la vocale *aŏŏa*.

Intre imploziune și exploziune, continuă De Saussure, există un moment de repaos, care poate fi prelungit după plac. Emisiunea sunetului continuă însă pe când organele rămân nemișcate, dacă avem de a face cu un fonem cu articulare mai deschisă (d. ex. în *alla*). In această clipă de repaos efectul articulării ar fi la fel cu cel al imploziunii. De aceea clipa de repaos poate fi înglobată imploziunii. Imprejurarea aceasta îl face pe De Saussure să nu mai țină cont decât de imploziune și exploziune, mai cu seamă pentrucă el este preocupat de gândul de a reduce fenomenul silabării la o schemă pe cât se poate de simplă, dar întemeiată pe considerația tuturor factorilor esențiali. Neînsemnând astfel în schema sa un element pe care îl crede de o importanță secundară, dânsul mărturisește chiar că nu are pretenția de a rezolvi toate dificultățile, ci numai de a pune studiul problemei pe baze raționale.

Este cu atât mai dificil, zice apoi, de a deosebi imploziunea de exploziune, cu cât mai deschisă este articulația sunetului. Am distinge ușor elementul imploziv de cel exploziv în *a͡i͡a*, mai greu în *a͡e͡a*, pe când la *a*, deschizătura mare face cu neputință orice diferențiere de felul acesta.

[1] *Op. cit*, pag. 65. „... Cette triple variation permet dans un certain nombre de cas de fixer la limite des syllabes; dans beaucoup d'autres, la division est arbitraire. Il serait aussi puéril de chercher à la fixer que de vouloir déterminer à quel point précis se trouve le fond d'une vallée entre deux montagnes".

[2] Pentru expunerile ce urmează aici, vezi *op. cit.*, pag. 79—88.

De Saussure crede că a arătat în chipul acesta cari sânt elementele cele mai simple, concrete şi indivizibile, precum le zice, cari se înşirue în cursul vorbirii. „Fără îndoială", declară dânsul în cele următoare, „orice deschizătură trebue să fie precedată de o închizătură; ... dacă spun *rp*, ar trebui, după ce am făcut închizătura pentru *r*, ca să articulez cu uvula un *r* care se deschide pe când cluziune pentru *p* se formează în spre buze. ... In cuprinsul actului fonator pe care voim să-l analizăm, nu ţinem seama decât de elementele deosebitoare („differentiels"), cari se impun urechii şi sânt capabile de a servi pentru o delimitare a unităţilor acustice din cursul vorbirii. Numai aceste unităţi acustico-motrice trebue considerate; astfel articulaţiunea lui *r* exploziv, care însoţeşte pe cea a lui *p* exploziv, nu există pentru noi, pentrucă nu produce un sunet perceptibil sau cel puţin pentrucă nu contează în înlănţuirea fonemelor" („dans la chaîne des phonèmes").

De Saussure face aci o greşală mare. Dânsul declară inexistent un element a cărui fiinţă n'o poate tăgădui totuşi. In cazul special analizat de el, acest element este partea a doua a lui *r* uvular, deci ca evoluţie articulatorică depărtarea uvulei de limbă, o mişcare inversă celei executate în partea întâia a acestui *r*. Că în acelaşi timp a fost neglijat şi *p* imploziv, ca un element care n'ar da nici un colorit specific imaginei acustice, nu se spune la locul acesta expressis verbis. De Saussure se pune cu sine însuşi în contrazicere, căci chiar după definiţia lui, fonemul este „suma impresiunilor acustice şi a mişcărilor articulatorice, a unităţii auzite şi a unităţii vorbite, una condiţionând pe ceealaltă" [1]. Dacă e ca această definiţie să-şi păstreze valoarea pe care o are de fapt, la analiza fonemelor nici o mişcare articulatorică nu mai poate fi desconsiderată pentru motivul că nu produce un sunet perceptibil. Renunţ să înşir aici toate obiecţiunile ce s'ar mai puteà face lui De Saussure, dar dintre acestea una dintre cele mai importante este că elementul pe care-l declară imperceptibil, se aude totuşi foarte adese. Auzim d. ex. destul de bine, deşi mai puţin decât în *apa*, ploziunea lui *p* în *apta*, ca să luăm numai unul dintre grupurile de sunete descrise de el [2].

[1] *Op. cit.*, pag. 65.

[2] Cf. Otto Jespersen, *op. cit.*, pag. 167.

Așa cum a fost reprodusă teoria aceasta a lui De Saussure de elevii lui Bally, Sechehaye și Riedlinger, ea mai are și cusurul că se întemeiază pe observarea unor combinațiuni arbitrare de 2—3 sunete, în loc ca aceste sunete să fie înfățișate în mijlocul cuvintelor în cari se găsesc. Aceasta, cu toate că De Saussure însuși accentuiază îndeosebi că atunci când studiem sunetele, nu trebue să le smulgem din înlănțuirea lor din cursul vorbirii. Rupte din ansamblul imaginei acustice și articulatorice, faptele pierd din claritatea lor. Desigur, și pentru teoriile linguistice avem nevoie de abstracțiuni într'o măsură mai mare sau mai mică, dar rezultatele la cari ajungem trebue controlate și demonstrate imediat la mâna unui material cât de bogat în plină viață a limbii.

De Saussure mai arată cum se pot combină exploziunea și imploziunea în cursul vorbirii. Nu stăruiu asupra amănuntelor. In general am avea succesiuni de exploziuni, când urmează unul după altul sunete cu articulație tot mai deschisă, succesiuni de imploziuni, când urmează unul după altul sunete cu articutație tot mai închisă. Se citează în cele din urmă forma *particulièrement*, transcrisă foneticește, cu indicația exploziunilor și imploziunilor, *p̆ar̆t̆i̯k̆ü̯l̆y̆ĕrmā̆*. Cuvântul ar fi caracterizat astfel de o succesiune de treptate exploziuni și imploziuni, care corespunde cu o succesiune de tot mai deschise și tot mai închise articulări ale organelor bucale.

Trecerea de la imploziune la exploziune (>|<), continuă acum De Saussure, produce un efect particular, care indică frontiera silabei [1].

Un efect special, numit efect vocalic, se mai produce după De Saussure atunci când trecem de la tăcere la întâia imploziune, d. ex. în *ăart* din *artiste*, sau de la exploziune la imploziune, ca d. ex. *p̆r̆t*. Sunetul imploziv prin care se produce acest efect, este punctul vocalic („point vocalique"), cunoscut ca „sonant" în terminologia curentă. Toate sonantele ar fi implozive, consonantele când implozive, când explozive. Iată de ce și cei doi *a* (*a* și *ă*) poartă semnul imploziunii în transcrierea fonetică a lui

[1] „Si dans une chaîne de sons on passe d'une implosion à une explosion (>|<), on obtient un effet particulier qui est l'indice de la *frontière de syllabe*, par exemple dans *i̯k̆* de *particulièrement*". *Op. cit.*, pag. 86—87.

particulièrement, deşi vocala aceasta a fost declarată prea deschisă, pentruca şi la ea să se poată face asemenea o distincţiune.

Este şi aceasta o nouă contrazicere care compromite teoria lui De Saussure. Dar el însuşi mărturiseşte că teoria aceasta nu consumă şi nu rezolvă toate chestiunile în legătură cu problema studiată. Astfel definiţia dată de el frontierii dintre silabe nu mai rezistă în faţa condiţiunilor în cari se găsesc vocalele în hiat. In *il cria* sau *ébahi* d. ex. *i* şi *a* resp. *a* şi *i* ar fi sunete implozive, fiind sonante, şi totuşi între cele două imploziuni se găseşte un hotar de silabe. De Saussure declară că avem de a face aci cu o succesiune ruptă de imploziuni („chaînon implossif rompu"). Astfel însă a pus numai cuvântul „rompu" în locul unei explicări, căci nu ne arată în ce consistă această „rupere". Oricum, în chipul acesta ar există cel puţin două principii de silabarea cuvintelor: trecerea de la imploziune la exploziune şi succesi nea „ruptă" de imploziuni sau, cum mai adaogă De Saussure, de exploziuni. Dacă însă în *cria* şi *artiste* putem distinge deopotrivă câte două unităţi fonetice, cari pot fi numite la fel „silabe", atunci silaba nu poate să aibă la baza fiinţei sale două principii deosebite, căci de altfel „silabă" ar fi un termen impropriu, o numire comună dată în mod greşit unor lucruri deosebite.

In fond teoria lui De Saussure nu este decât vechea explicare care făcea din silabă un grup de sunete rostite cu o singură deschizătură a gurii. Am văzut din transcrierea fonetică a lui *particulièrement* că silabele lui De Saussure încep cu o exploziune şi se sfârşesc cu o imploziune. Prin urmare deschizătura gurii evoluiază mai întâiu crescendo, apoi decrescendo, iar evoluţia aceasta se repetă la fel din silabă în silabă, deşi mai sânt şi oarecari excepţii, ca în cazul vocalelor în hiat.

Cam tot aşa vede silaba şi Vendryes: „une succession d'ouvertures et de resserrements allant parfois jusqu'à la fermeture". Dânsul ne trimite numai într'o notă subliniară la teoria lui De Saussure, pe care o numeşte „très originale" şi pe care n'a cunoscut-o încă atunci când a redactat acele rânduri din *Le Langage*[1].

[1] V. pag. 64 şi 65.

Trecem la teoria lui Jespersen, la baza căreia se găseşte principiul sonorităţii[1]. De Saussure a tăgăduit sonorităţii orice importanţă la silabarea cuvintelor. Obiecţiunile lui, extrem de sumare de altfel, arată că noţiunea sonorităţii n'a fost încă destul de lămurită pentru el. „Şi apoi, unde se opreşte sonoritatea", întreabă el între altele, „de vreme ce fricative ca *s* pot face silabă, d. ex. în *pst*?[2]. Se pare deci că De Saussure credea în existenţa unor sunete lipsite de sonoritate şi că nu distingea, precum se cuvine, între sonoritate şi fonie, aceasta din urmă fiind datorită, precum se admite îndeobşte, vibraţiunii coardelor vocale.

Sonoritatea unui sunet este după Jespersen resultanta tuturor factorilor cari determină întreg timbrul lui; dintre acestea întrebuinţarea sau neîntrebuinţarea vocii — deci felul de a acţiona al coardelor vocale — are rolul principal la formarea ei. Jespersen ne mai reaminteşte, vorbind de sonoritate, de experienţa lui O. Wolf (*Sprache und Ohr* 1871, pag. 58 urm., 71), care, punând pe cineva să rostească în liniştea unei nopţi, într'o alee, la tot mai mare distanţă, cuvintele *mama* şi *nana*, a făcut următoarele constatări: mai întâiu a deosebit se înţelege foarte bine cele două cuvinte, apoi, la distanţă mai mare, nu mai putù distinge pe *m* de *n*, deşi sunetele acestea n'au dispărut încă cu totul din imaginea impresiunii auditive, iar la urmă nu se mai auziau decât cei doi *a*. Prin urmare *a* este mai sonor decât *m* şi *n*.

Putem definì deci sonoritatea şi ca suma tuturor particularităţilor unui sunet, cari îl fac perceptibil. Cum toate sunetele sânt perceptibile, fiecare dintre ele reprezintă un anumit grad de sonoritate. Sonoritatea este însă o entitate fonetică foarte complexă. Ea depinde: *a*) de felul cum se articulează un sunet: de ex. un *a* este de obiceiu mai sonor decât un *m*, dar cu putinţă este şi cazul invers, întru cât un *m* într'un cuvânt rostit cu voce tare, sau strigat chiar, este mai sonor decât un *a* dintr'un cuvânt rostit cu voce scăzută; *b*) de constituţia fizică a organelor noastre de vorbire: sânt indivizi cari vorbesc mai tare şi alţii cari vorbesc mai slab; îndeosebi vocea bărbaţilor este de obiceiu mai „răsunătoare" decât a femeilor; *c*) de natura mediului ambiant în care vorbim: altfel răsună un sunet într'o sală acustică, alt-

[1] V. *op. cit.*, îndeosebi pag. 190—207.

[2] *Op. cit.*, pag. 88.

fel în câmpul liber, altfel când aerul este uscat şi altfel de ex. pe ceaţă etc. Cele mai subtile modificări ale sonorităţii se produc însă în cuprinsul evoluţiilor articulatorice ale organelor noastre de vorbire, constituţia fizică a acestor organe şi mediul ambiant fiind mai mult elemente accidentale, cari nu au de a face cu fiinţa însăşi a sunetului.

După Jespersen, coardele vocale au, între organele noastre articulatorice, rolul cardinal la formarea sonorităţii, sunetele fonice, d. ex. un *b*, fiind în general mai sonore decât sunetele afonice, d. ex. un *p*. Mie mi se pare însă că trebue să distingem între factorii cari determină timbrul unui sunet, făcându-ne ca să-l recunoaştem de îndată ca atare, d. ex. ca *b*, ca *p*, ca *l*, ca *i* etc., factori cari şi ei influenţează sonoritatea şi între cari atitudinea coardelor vocale are, subt acest raport, locul cel dintâiu, şi între factorii cari nu au nici o importanţă pentru ceea ce am numit aci „timbru", dar ale căror modificări se resimt în cuprinsul sonorităţii. Aceşti factori din urmă, cari nu servesc decât sonoritatea, sânt: 1. energia expiratorică[1]; 2. înălţimea tonului[2] şi 3. durata sunetului[3]. Un sunet este cu atât mai sonor, cu cât mai mare este cantitatea aerului degajat din aparatul nostru respiratoric şi cu cât mai mare este puterea cu care se face această degajare, lucru pe care îl observăm foarte bine când în cursul vorbirii rostim cuvintele cu glas tot mai tare. Mai ştim că tonurile înalte se aud în general mai bine decât cele joase şi că un sunet slab, care ţine numai o infimă clipă, se pierde uşor pentru urechea noastră, care îl înregistrează totuşi, dacă durează mai mult. Nu ne putem închipui sunet articulat de noi, care să nu aibă o anumită energie expiratorică, o anumită înălţime a tonului şi o anumită durată. Dar în uzul limbilor nu au totuşi factorii aceştia o importanţă egală. Când prevalează energia expiratorică, ca la noi, limbile au accent expiratoric, accent muzical când prevalează înălţimea tonului, iar accent cantitativ, când prevalează durata. Accentul însuşi mai are nevoie să fie definit, lucru pe care îl vom puteà face numai după ce vom şti ce este o silabă.

---

[1] Cf. despre „Stimmstärke" Jespersen, *op. cit.*, 200—201 şi 205—206.

[2] Cf. Vendryes, *op. cit.*, pag. 34—35, Jespersen, *op. cit.*, pag. 243—245.

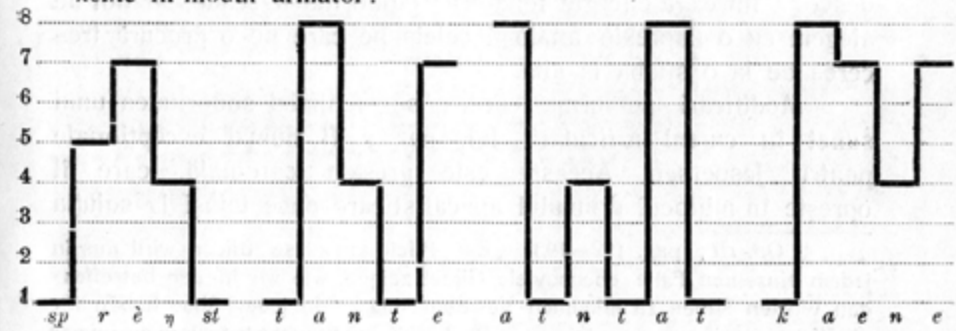
[3] Cf. Jespersen, *op. cit.*, pag. 182—183, 198—200.

Plecând de la faptul că sunetele cari alcătuesc sistemul fonetic al unei limbi nu sânt deopotrivă de sonore, Jespersen le împărțește în următoarele categorii, începând cu cele mai puțin sonore și trecând la grade tot mai mari de sonoritate:

1. *a*) cluzive	afonice	*p, t, k*
b) fricative	afonice	*f, s, ç, x*
2. cluzive	fonice	*b, d, g*
3. fricative	fonice	*v, z, γ*
4. *a*) nazale	fonice	*m, n, ŋ*
b) laterale	fonice	*l*
5. vibrate	fonice	*r*
6. vocale cu articulație înaltă	fonice	*y, u, i*
7. „ „ „ medie	fonice	*ø, o, e*
8. „ „ „ joasă	fonice	*ɔ, ae, a*[1].

Clasificarea aceasta a sunetelor, după sonoritatea lor, corespunde unei realități, întru cât se potrivește de fapt cu impresia generală pe care ne-o lasă sunetele cel puțin în uzul limbilor vorbite în Europa. Valoarea ei este totuși foarte relativă, precum își dă de altfel bine seama însuși Jespersen, întru cât orice sunet este capabil de variațiuni și din punct de vedere al sonorității sale, lucru pe care l-am relevat mai sus.

Pe opt linii suprapuse, cari corespund celor opt grade de sonoritate admise de el, Jespersen reprezintă în mod grafic evoluția sonorității în cuvintele germane *sprengst, Tante, Attentat* și *keine* în modul următor:



[1] In tabloul acesta ç este semnul pentru sunetul final din germ. *ich*, *x* pentru sunetul final din germ *ach*, γ (la Jespersen un *g* tăiat printr'o liniuță), pentru sunetul fonic corespunzător afonicei *x*, ø pentru *ö* din germ. *Götter*, ɔ pentru *o* din franc. *fort* sau *a* din engl. *all*, *ae* pentru *a* d. ex. în engl. *man*, iar *r* reprezintă toată seria de sunete fonice descrise de Jespersen, *op. cit.*, pag. 137-140.

Câte silabe ne-am obişnuit a distinge în aceste cuvinte, chiar atâtea puncte de culminaţiune prezintă figurile corespunzătoare lor, zice Jespersen, şi declară apoi: în fiecare grup de sunete numărul silabelor este exact acelaşi ca al punctelor de culminaţiune relativă a sonorităţii[1].

Cum se face însă că două sunete de aceeaşi sonoritate, d. ex. doi *a*, urmând unul după altul, ca d. ex. în *Kanaan*, pot să aparţie totuşi la două silabe deosebite? Răspunsul lui Jespersen este foarte convingător. Puncte de culminaţiune a sonorităţii presupun o depresiune a ei între acestea, iar o asemenea depresiune nu este cu putinţă când sonoritatea rămâne neschimbată. Jespersen declară deci că în *Kanaan*, acolo unde silaba a doua se sfârşeşte, iar silaba a treia începe cu *a*, puterea expiratorică („Stimmstärke") scade, având ca urmare o reducere a sonorităţii, al cărei efect este că auzim d o i nu u n *a*, că acest cuvânt are trei nu două silabe. Dânsul admite prin urmare că un sunet îşi poate modifică sonoritatea în cursul articulării sale şi citează şi un *ham* bisilab, pentru germ. *haben*, care este de două silabe graţie reducerii puterii expiratorice în mijlocul lui *m*[2].

Că în cuprinsul unui singur sunet se pot formă mai multe silabe prin repetate reduceri ale sonorităţii, ne arată şi experienţa pe care o facem, când rostind d. ex. un *a* prelungit, ne batem, în repezi mişcări, cu mâna peste gură. Ori de câte ori acoperim astfel buzele cu mâna, împiedecăm sunetul de a-şi desvoltă întreaga energie fonatorie; sonoritatea scade, iar noi ne alegem cu o impresie analogă celeia pe care ne-o procură trecerea de la o silabă la alta.

Modificări pe urma cărora se schimbă sonoritatea unui sunet în cursul articulării lui, par a fi numai excepţionale pentru Jespersen. Aceasta este greşala cardinală, care îl opreşte în mijlocul drumului apucat şi care duce totuşi la soluţia

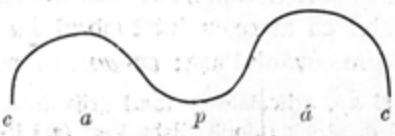
[1] *Op. cit*, pag. 192—193: „Ein Blick auf diese Bilder wird uns in jedem einzelnen Falle ebensoviele Gipfel zeigen, wie wir in den betreffenden Worten Silben zu erkennen gewohnt sind... In jeder Silbe haben wir ein Hinaufgehen zu einem höchsten Punkt; dieser braucht jedoch nicht immer gleich hoch zu liegen; worauf es bei der Silbenbildung ankommt, ist die r e l a t i v e S c h a l f ü l l e — dass es einen Punkt gibt, der im Verhältnis zu seiner Umgebung hoch steht... i n j e d e r L a n t g r u p p e g i b t e s e b e n s o v i e l e S i l b e n a l s e s d e u t l i c h e r e l a t i v e H ö h e n p u n k t e i n d e r S c h a l l f ü l l e g i b t".

[2] *Op. cit.*, pag. 201.

problemei, cu toată resemnarea lui de a descoperi punctele cu cari se sfârşesc şi încep silabele. Sonoritatea este, precum am văzut, chiar după definiţia lui, rezultanta şi a tuturor factorilor cari determină întreg timbrul sunetelor. Organele noastre articulatorice nu se opresc însă nici odată locului în cursul vorbirii. Mereu se modifică configuraţia lor şi deci factorii care determină timbrul sunetelor. Se impune prin urmare concluzia că şi sonoritatea trebue să urmeze în continuă modificare continua evoluţie a acestor factori.

Limba nu face salturi, precum ne arată observarea tuturor faptelor cari constitue viaţa ei. Intr'un cuvânt ca d. ex. *cap*, este cu neputinţă ca sonoritatea să se ridice brusc de la *k*, unul dintre sunetele mai puţin sonore, la cealaltă limită extremă, pe care o atinge *a*, sunetul cel mai sonor, întocmai precum cu neputinţă este ca un automobil să se puie dintr'odată în mişcare cu maximul vitezei pe care i-o poate da motorul lui. Chiar când o silabă cuprinde numai un singur sunet, să zicem un *a*, aşa cum îl rostim ca interjecţiune a durerii de ex., fără ca să fie precedată sau urmată de vr'un alt cuvânt, ea trebue să aibă în interiorul ei un punct de culminaţiune, iar la capetele ei cele două puncte de depresiune maximă a sonorităţii.

In figurile cu ajutorul cărora Jespersen vrea să prindă într'o imagine grafică sonoritatea celor patru cuvinte germane, liniile orizontale reprezintă sunetele în ordinea succesiunii lor, fiecare fiind în tot cursul articulării sale de aceeaşi sonoritate, iar liniile verticale arată diferenţele de intensitate între sonorităţile atinse de acèle sunete. După observările noastre asemenea figuri nu mai sânt cu putinţă. Sonoritatea unei silabe nu mai poate fi reprezentată printr'o împărechere de linii orizontale şi verticale, ci numai printr'o singură linie curbă, ascendentă mai întâiu, descendentă apoi. Pentru un cuvânt ca d. ex. *capác* desemnul ar fi deci următorul:



Acum putem da şi definiţia silabei. Silaba este o unitate fonetică, formată dintr'un sunet sau de un grup de sunete, a cărei sonoritate evoluiază mai întâiu

crescând, apoi decrescând, şi ale cărei hotare sânt cele două puncte de depresiune mai mare a sonorităţii faţă de punctul de culminaţiune dintre ele.

Care este punctul de depresiune maximă între cele două silabe ale cuvântului *capac*? Iată chestiunea la care mai trebue să răspundem, pentru ca problema să fie deplin lămurită.

Când un *p* se găseşte între două vocale, trei posibilităţi sânt date: punctul de depresiune maximă a sonorităţii este punctul de atingere dintre *p* şi vocala precedentă, d. ex. în *mâncă poame*, sau dintre *p* şi vocala următoare, d. ex. în *cap are* sau depresiunea maximă este cuprinsă chiar în lăuntrul lui *p*, ca d. ex. în *capac*.

Ca să pricepem lucrurile mai bine, să ne reamintim că organele noastre articulatorice nu pot formă în cursul vorbirii o cluziune, fără ca aceasta să fie precedată de o imploziune şi urmată de o exploziune. Imploziunea şi exploziunea aparţinând aceluiaşi sunet — acesta este cazul şi al plozivei orale intervocalice — de obiceiu partea lui explozivă este mai sonoră decât partea lui implozivă, iar sonoritatatea lui este mai scăzută în timpul cluziunii perfecte. Lucrul este foarte firesc, căci cluziunea este un obstacol în calea energiei expiratorice şi împiedecă şi de altfel puterea fonatorie a sunetului. Dacă spunem d. ex., oprindu-ne în clipa cluziunei, $a\breve{b}$ şi $a\breve{p}$, nu prea putem deosebi pe *b* de *p*. Oricât ar vibrà coardele vocale în cazul lui *b*, efectul acestei vibraţiuni se frânge de stavila pe care o formează cluziunea labială. Dacă spunem însă $a\breve{b}^{<}$ şi $a\breve{p}^{<}$, urechea noastră prinde foarte uşor şi cu toată precizia deosebirea dintre cele două labiale [1]. Prin urmare în *capac* sonoritatea scade dincolo de punctul ei de culminaţiune din întâiul *a* până se formează cluziunea lui *p*, şi creşte apoi din nou. Partea implozivă a lui *p* aparţine deci silabei dintâi, partea explozivă silabei a doua: *caṗ|ṗac* [2]. Cum însă partea explozivă este aceea care ne face să recunoaştem sunetul ca atare, cu tot timbrul lui specific, ne-am obişnuit să despărţim cuvântul aşa: *ca-pac*, cu mijloacele noastre

[1] De fapt $a\breve{b}^{<}$ şi $a\breve{p}^{<}$, articulate cu toată grija de a reliefà cât de mult deosebirea între *b* şi *p*, sânt de două silabe. Vezi mai jos despre *cap are*.

[2] Dificultăţi tehnice ne fac să tipărim aici doi *p*, în loc ca să tipărim un singur *p* — căci nu avem decât un singur sunet — prin mijlocul căruia ar trece linia verticală între semnul imploziunei şi al exploziunei. Vom procedà la fel şi în cele următoare.

ortografice fiind de altfel cu neputință o despărțire care să corespundă realității. Apoi, nici din punct de vedere fonetic nu poate fi vorba de o despărțire desăvârșită a silabelor, întru cât ele au un punct comun, cu care se sfârșește una și începe cealaltă.

In *mâncà poame*, depresiunea maximă a sonorității e atinsă la limita extremă a lui *-a*, iar cluziunea care urmează, nu este decât o prelungire de o clipă infimă a acelei depresiuni. Ca hotar al silabelor poate fi considerată tot atât de bine limita finală a lui *-a* ca și limita începătoare a lui *p*. Cum și aici există un punct comun între cele două silabe, despărțirea în *mâncà | poame* nu este nici mai exactă, nici mai greșită decât în *caṗ|ṕac*.

In *cap are*, partea ploziv a lui *p* ar trebui să aparție, după cele spuse mai sus, ca element mai sonor decât partea implozivă, silabei a doua. Totuși simțim că între *p* și *a* următor legătura este alta în *cap are* decât d. ex. în *apare*. Ploziunea unui sunet cluziv poate să se producă în două feluri, motorul ei principal fiind sau energia expiratorică în funcție de presiune a aerului grămădit îndărătul organelor cari s'au închis, sau energia musculară a acestor organe, exercitată în sensul unei deschideri a lor. In cazul din urmă ploziunea nici nu mai este ploziune în înțelesul adevărat al cuvântului [1], iar sonoritatea trebue să fie redusă. O explozie a aerului printre buze d. ex. se înțelege că trebue să fie mai sonoră decât o simplă îndepărtare, unul de altul, a organelor acestora articulatorice. Cam așa cred că se petrec lucrurile în *cap are*, motorul ploziunii lui *p* fiind energia musculară a buzelor, iar nu presiunea aerului grămădit îndărătul lor. Dincolo de cluziune sonoritatea nu sporește încă în cursul unei clipe infime, depresiunea atinsă în cluziune prelungindu-se până la limita începătoare a lui *a-* din *are*. Trebue să despărțim deci silabele în modul următor: *cap | are*.

Că se poate întâmplà ca să auzim câteodată sau să spunem înșiși *caṗ|ṕare* în loc de *cap | are*, este lucru prea firesc. Pe de altă parte apar ușor forme ca d. ex. *ca | pac* sau *cap | ac* în loc de *caṗ|ṕac* în uzul unui gângăvit d. ex. Urechea prinde mai lesne deosebirea între *cap | are* și *caṗ|ṕare*, între *cap | ac* și *caṗ|ṕac*,

[1] Voiu vorbì de acì înainte în asemenea cazuri de „ploziune", spre deosebire de „explozie", când presiunea aerului este motivul principal.

decât între *mâncà| poame, ca | pac* pe de o parte şi *mâncà p̆|p̆oame, caṗ|p̆ac* pe de altă parte, căci în cazurile din urmă intră în joc partea implozivă a lui *p*, care are mai puţin relief acustic decât cea explozivă, precum am văzut. Legătura mai strânsă care se face între două cuvinte prin mutarea frontierii dintre ele în cuprinsul consonantei finale a cuvântului întâiu sau în a consonantei iniţiale a cuvântului al doilea, se numeşte liaison[1].

Am urmat deci calea lui Jespersen, trăgând însă concluziunile cari se impun pe urma constatării că sonoritatea unui sunet este în continuă evoluţie în cursul articulării lui, că nu există salturi de la un sunet la altul nici supt raportul sonorităţii, şi emancipându-ne de ideea suggerată nouă de autoritatea imaginilor grafice şi de tradiţii vechi, că un sunet n'ar puteà să facă parte în acelaşi timp din două silabe. In această scindare a sunetelor, pe care o admit însă numai pentru aşa numitele consonante, într'un element imploziv şi un element exploziv, ne întâlnim de altfel întru câtva cu De Saussure[2].

După Jespersen, cuvântul nu există ca entitate fonetică. Ar ajunge chiar numai cât am spus despre *mâncà poame* şi *cap are*, în opoziţie cu *capac*, ca să ne convingem că nu are dreptate. Cel mai puternic argument pentru existenţa cuvântului ca unitate

[1] Cf. Jespersen, *op. cit.*, pag. 204: „Die Sielbenteilung ist in *nous avons* ganz wie in *nous savons* [nu | za | vɔ̃, nu | sa | vɔ̃], in *les heures* wie in *les soeurs* [le | zoe•r, le | soe•r]". — Cred că nu este tocmai aşa. In *nous avons* şi *les heures* frontiera dintre cuvinte s'a fixat în cuprinsul lui *-s* din *nous* resp. *les* (am puteà vorbì aci de „liaiɔn regresivă" spre deosebire de „liaison progresivă") şi *-s* a evoluat ca orice *s* intervocalic devenind *z*. In *nous savons* şi *les soeurs* frontiera dintre cuvinte este la punctul de atingere între *-u* resp. *-e* şi *s-* următor.

[2] Nu admit însă că elementele implozive şi cele explozive ar puteà să existe în neatârnare unele de altele, deci ca un fel de sunete deosebite. Cf. şi ce spun mai jos despre diftongii consonantici. — Ceea ce am zis în studiul acesta despre silabă are la aparenţă foarte mari asemănări cu aplicările ingenioase date silabei în Eugen Herzog, *Historische Sprachlehre des Neufranzösischen* I, Heidelberg 1913, pag. 54—58. După Herzog aerul este împins din aparatul respiratoric în cursul vorbirii într'o serie de degajări succesive. Silaba este unitatea fiziologică articulată cu o singură degajare de felul acesta. Unde energia întrebuinţată în scurgerea aerului este mai sporită, e punctul de culminaţiune al silabei, acolo fiind mai puternic şi efectul acustic, adică sonoritatea („Die Klangfülle"). Dar nu această „Klangfülle" este esenţialul. Frontiera silabei poate să se găsească şi în lăuntrul unui sunet, care este însă numai o unitate acustică, nu şi una fiziologică.

fonetică superioară silabei [1], este faptul — lucrul acesta îl relevează în deosebi şi Vendryes [2] — că sunetele de la sfârşitul cuvintelor sânt peste tot mai debile. Că două cuvinte se împreună câteodată într'o singură unitate fonetică, nu poate să zdruncine credinţa noastră că întocmai ca şi cuvântul semantic există şi cuvântul fonetic. Adevărat că ceea ce este un cuvânt pentru sine în dicţionarele noastre, adese nu este în uzul limbii o unitate fonetică independentă, întocmai precum nu este adese — şi aici trebue să ne emancipăm iară de o erezie foarte respândită — o unitate semantică independentă. Prepoziţiunea *de* d. ex. desigur că nu este o unitate semantică, oricâte accepţiuni i-ar găsi dicţionarele, în acelaşi sens ca şi, să zicem, *lemn*. De cuvântul *lemn* se leagă o anumită imagine sau anumite imagini, pe când *de* rămâne o formă goală, câtă vreme nu se găseşte în legătură cu alte cuvinte. In *masă de lemn* acest *de* are alt înţeles decât în *de tine mi-a povestit*. *De lemn* şi *de tine* formează câte o unitate fonetică, motivată, evident, de interdependenţa semantică dintre *de* şi *lemn* resp. *tine*. Paralelismul între interdependenţa fonetică a cuvintelor şi interdependenţa lor semantică, sau şi de altă natură (morfologică, sintactică etc., cf. *lăudare-aş, făcut-a, mă văd, mă uit, mă lupt, părându-mi-se* etc.), este o problemă care ar merită un studiu amănunţit.

Intr'un cuvânt ca *rogojină*, fiecare vocală cuprinde câte un punct de culminaţiune relativă a sonorităţii. Evoluţia sonorităţii în cursul cuvântului întreg ar putea fi representată şi ea printr'o linie curbă, tangentă a tuturor acèlor puncte de culminaţiune relativă. Această curbă tangentă are punctele ei mai scăzute de asemenea la cele două capete, iar punctul ei cel mai ridicat, în cazul acesta al lui *rogojină*, deasupra lui *i*. Aşa numitul accent nu este prin urmare ceva deosebit de ceea ce am numit sonoritate, el este numai culminaţiunea absolută a sonorităţii în cuprinsul unui cuvânt. Accentuată, numim cea mai sonoră dintre silabele unui cuvânt. Dat fiind rolul pe care îl are energia expiratorică la formarea sonorităţii, este explicabil că accentul a fost adese confundat cu această energie.

[1] Câte odată o singură silabă poate să cuprindă două cuvinte, ca d. ex. *ce-mi* în *Ce-mi spune?* Dar din punct de vedere fonetic *ce-mi* este un singur cuvânt, iar între el şi cuvântul următor, frontiera se formează la fel ca d. ex. între *Avram* şi *spune* în *Avram spune*.

[2] *Op. cit*, pag. 68.

Desigur că există şi unităţi fonetice superioare cuvântului, ca propoziţiunea şi fraza. Fiecare silabă, fiecare cuvânt, fiecare frază îşi are relieful său sonor. Ritmul sonorităţii cred că este ceea ce se schimbă, când aceeaşi împărechere de cuvinte îşi modifică înţelesul. El mi se pare a fi altul în *Tata a fost în pădure*, altul în *Tata a fost in* **pădure**, (în pădure şi nu aiurea) şi iar altul în *Tata a fost în pădure?* etc. Cred că la modificările acestea componenta muzicală [1] şi cea cantitativă a sonorităţii au un rol mai accentuat decât de altfel. Studiile pe cari le-am făcut în privinţa aceasta, deşi au dat unele rezultate cari mi se par definitive, nu sânt totuşi destul de progresate, pentru ca să desfăşur aci şi problema aceasta [2].

Sonoritatea face sunetele perceptibile, le împreună în silabă, pe acestea în cuvinte şi încheagă din cuvinte fraza. Capabilă de subtile şi infinite modificări, urmează în evoluţia ei tot procesul psihologic şi fiziologic din cursul vorbirii şi este hotărîtoare pentru interpretarea de către ascultător a celor rostite. Ea trebue prin urmare să aibă un rol covârşitor în economia limbilor şi în istoria evoluţiei lor. Cum a fost descoperită numai în veacul nostru şi cum de abiă începem să cunoaştem regulele după cari se conduce, cum n'a putut să aibă încă în studiul limbilor locul care îi revine, pe urma ei trebue să se reverse acum un belşug de lumină asupra atâtor lucruri neexplicate până aci. Din materialul imens care s'ar puteà înşira aici, voiu cita numai vreo câteva fapte.

Am amintit mai sus de debilitatea sunetelor finale. Sonoritatea evoluiază spre sfârşitul cuvântului decrescând, depresiunea cu care se sfârşeşte delimitându-l faţă de cuvântul următor. Această delimitare fonetică corespunde unei frontiere semantice, de obiceiu morfologice şi sintactice în acelaşi timp, şi are prin urmare la baza ei un proces psihologic. Pentru ca această depresiune maximă să nu-şi piardă efectul, ea trebue menţinută la nivelul ei scăzut. Este deci foarte motivat din punct de vedere psihologic şi fiziologic, ca aparatul fonatoriu să ia o atitudine, de pe urma căreia, în cadrul şovăirilor cărora limba le este supusă mereu, sonoritatea să nu poată fi redusă aci prea de tot.

[1] Cf. şi Jespersen, *op. cit.*, pag. 224—245.

[2] Foarte subtile analize şi observaţii extrem de utile pentru chestiunea aceasta face E. Herzog, *op. cit*, pag. 60—86.

Această atitudine exagerată niţel — asemenea exagerări sânt în firea lucrurilor: facem adese prea mult de grija de a nu face prea puţin — duce uşor la o prelungire a depresiunii, ceea ce înseamnă o evoluţie în direcţia amuţirii sunetului. Iată d. ex. calea pe care au dispărut unele consonante finale latine din limbile romanice.

Pe aceeaşi cale ne mai găsim şi astăzi. In limba românească consonantele fonetice de la sfârşitul cuvintelor au devenit afonice în partea lor finală. Nu spunem *corb*, *cuib*, *drag* etc., ci *corbp*, *cuibp*, *dragc* etc. Acest fel de a articulà consonantele fonice finale produce oarecare nesiguranţă în ortografierea cuvintelor. Dăm de forme ca *fraged* şi *fraget*, *sarbăd* şi *sarbăt*[1], *baltag* şi *baltac*, *fald* şi *falt*, *gired* şi *giret*, *golomoz* şi *golomos*, *ovăz* şi *ovăs*[2] etc., deşi pronunţarea acestor cuvinte este în general aceeaşi pretutindenea[3]. Fenomenul de care ne ocupăm aci face cu putinţă ca d. ex. Eminescu să rimeze pe *veşted* cu *creştet*: *Şi nime'n urma mea Nu-mi plângă la creştet, Doar toamna glas să dea Frunzişului veşted.*

Soarta fonicelor finale este în limba engleză cam aceeaşi ca la noi. Limba franceză şi limba germană disting în mod exact între consonantele finale fonice şi consonantele finale afonice (cf. franc. *base* însă *basse*). In franţuzeşte însă evoluţia reducerii sonorităţii finale este mult mai progresată decât la noi: cf. *kor* = *corps* (megl. *corp*), *ver* = *vert* (rom. *verde*), *pa* = *pas* (rom. *pas*), *uver* = *ouvert* etc. etc[4]. In limba germană au rămas fonice la sfârşitul cuvintelor numai *l*, *r*, *m*, *n*, *ŋ*. Deşi se mai scrie *Sieg*, *Tag*, *Grab*, *Hand*, etc., se pronunţă *zik*, *tach*, *grap*, *hant* etc. Iată de ce un cuvânt ca *Pfund* a fost împrumutat de noi subt forma de *funt*, deşi atestată este şi forma *fund*, şi de ce unui cuvânt ca *Pfennig* i-am putut da în Ardeal forma de *finic*

[1] Cf. arom. *salbit* şi *sărpit* în S. Puşcariu, *Etym. Wb.*, pag. 136.

[2] Cele mai multe dintre formele citate aci se pot găsi în DA.

[3] Că odată fonia consonantei finale poate să fie redusă mai mult, altă dată mai puţin, chiar în acelaşi cuvânt şi în uzul aceluiaşi individ, nu are importanţă aci. Şovăiri de acestea, sau asămănătoare, sânt de ordin general, s'ar putea constata la orice sunet, şi nu au caracterul unor fenomene dialectale.

[4] V. pentru formele citate aci din franţuzeşte *Dictionnaire phonétique de la langue française* par H. Michaelis et P. Passy, ed. 2-a, Hannover—Berlin, 1914.

cu *-c*[1]. Germanii scriu însă şi pronunţă în acelaşi timp *Siege, Tage, Gräber. Hände* etc., în formele pluralului consonantele din chestiune fiind intervocalice. Astfel se explică deosebirea între fricativele dentale din sing. Haus şi plur. Häuſer. La fel, ca şi în limba germană, se prezintă consonantele finale în limba albaneză: *zok* („pasere") însă *zogu* („pasărea"), *neser mɛnjés* („mâne demineaţa") însă *mɛnjézi* („demineaţa")[2].

Amuţirea sunetelor finale (a consonantelor ca şi a vocalelor), având la temelia ei, precum am văzut, şi un proces psihologic, presupune o intelectualitate mai progresată. Ea îşi are originea din clipa în care în conştiinţa omului cuvintele din cursul vorbirii încep să apară ca elemente deosebite şi va fi cu atât mai progresată, cu cât mai mult se simte, pentru claritatea şi precizia limbii, necesitatea unor asemenea distincţii, cu cât mai mult s'a intelectualizat deci societatea. Prin urmare fenomenul acesta poate fi într'o măsură oarecare un mijloc de comparaţie între nivelul cultural şi intelectual al diferitelor populaţiuni. De fapt în Romania de vest amuţirea finalelor se produce pe o scară mai întinsă decât la noi, la noi Dacoromânii într'o măsură mai mare decât la Românii din sudul Dunării (cf. drom. *cern*, arom. *nţernu*; drom. *înverzesc*, arom. *nvirdzăscu*; drom. *opt*, arom. *optu* etc. drom. *ist, aist*, mgl. *estu, istu, aistu*), iar Francezii au între popoarele romanice şi subt acest raport locul cel dintâiu[3].

Observăm că anumite grupuri de consonante se pot găsi numai la începutul cuvintelor, altele iar numai la sfârşitul lor, consonantele de la începutul cuvintelor grupându-se de obiceiu în ordine inversă la sfârşitul lor. Putem cită de ex. un şir de cuvinte cari încep cu *bl* sau *tr* (*blăstăm, blând, blagă, blid, trag, trei, treaptă, trandafir* etc.), dar nici unul care s'ar sfârşi cu aceste grupuri consonantice. In ordine înversă însă, aceste consonante sânt foarte obişnuite la finea cuvintelor (*alb, colb, mort, scurt, tort, sfert, import* etc.). *L* şi *r* fiind sunete mai sonore decât *b* şi *t*, *bl* şi *tr* pot să stea numai la începutul cuvintelor,

[1] V. DA.

[2] Cf. pentru cele cuprinse în acest alineat şi Jespersen, *op. cit.*, pag. 101.

[3] Că la italieni d. ex. vocalele finale s'au păstrat mai bine decât la noi, nu poate alterà în fondul ei constatarea aceasta. O anumită tendinţă poate să găsească în împrejurări speciale un obstacol care opreşte o evoluţie oarecare sau o face cu neputinţă chiar din capul locului.

unde sonoritatea este ascendentă, *rt* şi *lb* numai la sfârşitul cuvintelor, unde sonoritatea este descendentă. Numai în mijlocul cuvintelor sonoritatea grupurilor consonantice poate fi şi ascendentă şi descendentă, dar hotarul silabei rămâne, se înţelege, şi aci totdeauna unde sonoritatea este mai scăzută: *cart|te* însă *căt|tre*.

Acum înţelegem dece *-u*, care a dispărut de altfel din dialectul dacoromânesc, s'a păstrat totuşi în cuvinte ca *socru, codru, umblu, patru* etc. Fără de *-u* cuvintele acestea ar fi trebuit să se termine într'un grup de consonante cu sonoritate ascendentă, ceea ce n'a fost cu putinţă. Deşi mai sonor decât *r*, *u* este capabil, ca orice vocală, de toate variaţiunile posibile ale sonorităţii şi a fost indispensabil aici, în partea lui finală producându-se depresiunea de rigoare pentru sfârşitul cuvântului.

Când graţie unor evoluţiuni oarecari un grup de consonante cu sonoritate ascendentă ar trebui să ajungă la sfârşitul unui cuvânt, limba are tot felul de ieşiri din această situaţie imposibilă. Pe una am cunoscut-o chiar acum. E cazul lui *-u* al nostru în *socru* etc.: O evoluţie cu tendinţe de generalizare, nu poate cuprinde şi cazurile în cari de altfel o consonantă precedată de altă consonantă mai puţin sonoră, ar trebui să încheie cuvântul. In limba franceză un grup de consonante cu sonoritate ascendentă nu împiedecă amuţirea vocalei finale pe care o precedează. Legile sonorităţii neadmiţând însă nici o abatere, acel grup de consonante se modifică el însuşi, sonoritatea lui devenind descendentă. Consonanta a doua fiind în astfel de cazuri de obiceiu fonică, sonoritatea ei se reduce, desfiinţându-i-se fonia: *théâtre, peuple* au un *r* resp *l* afonic [1].

Şi în româneşte poate să dispară în mod excepţional *-u* după o lichidă precedată de altă consonantă, dar cum un *l* sau *r* afonic a rămas strein de sistemul nostru fonetic, de odată cu *-u* amuţeşte şi lichida. Am auzit o învăţătoare din Bucovina zicând *îmb* în loc de *îmblu*. Chiar uzul nostru literar cunoaşte forma *plimb* în loc de *plimblu*, dar aceasta este mai puţin convingătoare, căci aici dispariţia lui *l* s'ar puteà explicà şi prin disimilare. Probabil că în evoluţia lui *plimblu* > *plimb* au intervenit amândoi factorii, şi tendinţa disimilatorică şi tendinţa amu-

[1] Cf. Jespersen, *op. cit.*, pag. 87—88.

ţirii lui *l* din cauza dispariţiei lui *u*. Altădată noi adăogăm chiar, după analogia lui *codru* etc., un *-u* acolo unde trebuie evitată o sonoritate descendentă la sfârşit de cuvânt. Franţuzescului *cadre* noi i-am dat forma *cadru*, înlocuindu-l şi pe *r* afonic prin *r* fonic al sistemului nostru fonetic. Pe de altă parte se găsesc şi în uzul dialectal al limbii franceze forme cari corespund întocmai lui *îmb* şi *plimb* al nostru de mai sus: *poep* = *peuple*, *kat* = *quatre* [1].

Michaelis-Passy citează alăturea de formele acestea şi un *pris* pentru *prism* = *prisme*. Şi *-m* din *prisme* este afonic [2]. Un asemenea m̥ există şi în româneşte, d. ex. în *basm* sau în neologisme ca *sarcasm*, *reumatism* etc. In poezia populară se mai găseşte şi forma *basmu* [3], unde *m* putea să fie şi fonic, în care caz *s* s'a putut preface prin asimilare în *z*, iar de aici forma *bazm*. Un m̥ românesc îl întâlnim însă şi în altă poziţie decât cea finală. Uzul şovăe, cel puţin pe cât am putut observà eu, între un *m* fonic şi m̥ afonic în cuvinte ca *smeu—zmeu*, *smeurà—zmeură*, *smulg—zmulg* etc. N'aş puteà spune că în *smeu*, *smeură*, *smulg* etc. *m* este totdeauna chiar afonic, dar e desigur întotdeauna mai puţin fonic decât în *zmeu*, *zmeură*, *zmulg* etc. Şovăirea sonorităţii lui *m* în cazurile acestea, explică şi uzul ortografic şovăitor între *sm* şi *zm*. *S* resp. *z* îl urmează pe *m* în oscilările sale, ţinându-se ceva mai puţin sonor decât aceasta în *sm-* resp. *zm-*, ceva mai sonor în *-sm* resp. *-zm*.

In limba veche germană de sus au existat cuvinte ca *hagl*, *wagn*, *donr*. In legătură cu asemenea forme s'a pus problema aşa numitelor sonante indogermane, problemă care va trebui să primească acum cu totul altă înfăţişare [4]. Deocamdată cred că în formele citate *-l*, *-n*, *-r* trebue să fi fost mai întâiu afonice. Pe urmă, generalizându-se probabil peste tot tipul lui *l*, *n*, *r* fonic, formele *hagl*, *wagn*, *donr* n'au mai fost posibile. Un element vocalic, din care s'a desvoltat apoi sunetul *a*, a apărut înaintea lui *l*, *n*, *r*, făcând cu putinţă ca sonoritatea să evolueze descrescând în spre sfârşitul cuvintelor acestora, devenite astfel bisilabe din monosilabe. Vechiul *hagal* s'a prefăcut apoi în *hagel*

[1] Cf. Michaelis-Passy, *op. cit.*, pag. 321.
[2] Cf. Jespersen, *op. cit.*, pag. 88.
[3] V. DA.
[4] Cf. şi De Saussure, *op. cit.*, pag. 78, 79, 95.

şi de la acesta s'a ajuns astăzi iar la *hagl*, desigur deasemenea cu *-l*, un sunet care după unii ar există în limba germană chiar şi în mijlocul cuvintelor, d. ex. în *Atlas*[1], sau cel puţin cu un *-l* a căruia fonie a fost redusă în deajuns, pentru ca să fie mai puţin sonor decât velara fonică precedentă.

Trecem la altă ordine de idei. Dacă d. ex. într'un cuvânt latin ca *pĕctus* **e** a fost scurt şi s'a păstrat ca atare, devenind deschis, câtă vreme se mai făceau asemenea deosebiri cantitative şi calitative, precum arată reflexele lui din limbile romanice, de ex. în rom. *piept*, atunci vechea regulă după care o vocală scurtă ar deveni lungă prin poziţiune, adecă ori de câte ori este urmată de cel puţin două consonante, este fundamental greşită. Nu putem să ne închipuim pe de altă parte că aceasta ar fi numai o regulă metrică. Am compromite poezia, dacă am admite că poeţi clasici ca Vergiliu, Ovidiu, Horatiu etc. ar fi întrebuinţat în versurile lor o limbă cu înfăţişări cu desăvârşire streine de limba vie, vorbită de întreg poporul lor. In tehnica versului latin, care se găseşte subt regimul accentului cantitativ, nu cantitatea vocalelor, ci cantitatea silabelor este esenţialul. Cantitatea unei silabe este — şi era prin urmare şi în limba latină — suma cantităţii elementelor vocalice şi consonantice cari o alcătuesc[2]. Silaba a fost lungă în limba latină, dacă cuprindea o vocală lungă sau un diftong, oricare ar fi fost numărul consonantelor următoare, sau dacă cuprindea o vocală scurtă urmată de un grup de consonante sau o consonantă lungă, în afară de cazul când acea vocală scurtă erà sunetul final al unui cuvânt (cf. *sídera spéctat èt metuéns*). In cazul din urmă şi de altfel silaba a fost scurtă. Uzul şovăià, dacă elementul al doilea din grupul de consonante care urmează după o vocală scurtă era un *l* sau *r* (d. ex. în *tenebrae*). Şi în cazul acesta însă silaba erà totdeauna lungă dacă cele două consonante făceau parte din două cuvinte deosebite (*ob rem*), chiar dacă cele două cuvinte s'au împreunat prin compoziţiune într'un singur cuvânt (*ob—ruo*, *sub—latus*).

In *pĕc͡t|tus* silaba întâia a fost lungă, pentrucă cuprindea după *ĕ* pe *c* + partea imploziv㠠a lui *t*, în *tĕnĕb͡|brae* silaba a

[1] Cf. Jespersen, *op. cit.*, pag. 87.

[2] Cf. şi E. Herzog, *op. cit.*, pag. 83—86. — Despre cantitatea sunetelor şi raporturile cantitative dintre ele în limbile moderne, v. Jespersen, *op. cit.*, pag. 178—190.

doua a fost scurtă, pentru că îi aparţineà din grupul de două consonante numai partea imploziv̆ă din *b*, căci *r* erà mai sonor decât acesta. Prin urmare o silabă cu o vocală scurtă a fost lungă, dacă dincolo de acea vocală mai făceau parte dintr'însa cel puţin o consonantă întreagă şi partea imploziv̆ă a altei consonante următoare. Trebue să presupunem însă că *r* latin a fost în interiorul cuvintelor un sunet de sonoritate şovăitoare şi că puteà câteodată să fie chiar mai puţin sonor decât consonanta precedentă. Atunci frontiera silabei se cuprindea în *r* şi silaba erà lungă, căci partea imploziv̆ă a lui *r* şi întreaga consonantă precedentă îi aparţineau. In cazul acesta se accentuà deci *tenèbr|rae*, accentuarea aceasta generalizându-se în cele din urmă, şi când *r* erà mai sonor decât consonanta precedentă, şi transmiţându-se deci limbilor romanice[1].

In *ob rem*, *ob-ruo*, silaba întâia a fost totdeauna lungă, pentrucă *r-* aveà caracterul lui *r̄* lung (*rr*) şi se deosebià astfel foarte mult de *r* scurt medial (cf. *reus* > *rău*, *horresco* > *urăsc*, însă *tremulo* > *tremur* etc.; cele dintâiu texte româneşti mai aveau semne deosebite pentru *r-* şi *rr* (ꝛ, ρρ) pe deoparte şi pentru *-r-* (ρ) pe de altă parte[2]). Ca sonoritate acest *r-* trebue să fi fost cel puţin în partea lui iniţială inferior consonantei precedente.

O obiecţiune care ar puteà fi făcută aci, nu trebue trecută cu vederea. Dacă de fapt şi mulţimea sunetelor determină cantitatea silabelor, de ce n'au şi grupurile consonantice cari precedează vocalele acelaşi efect ca şi cele cari urmează după ele? De ce în *prŏpe*, care începe cu două consonante, silaba iniţială rămâne scurtă ca şi în *mŏla*, care începe numai cu o consonantă? Astfel cetim în Vergiliu: *ést lucús prope ámnem.* S'ar puteà răspunde că silaba întâia din *prope* este aci scurtă, pentru că o parte din *p* s'ar ataşà, printr'o liaison progresivă, lui *lucus*, lungindu-i silaba finală. In acelaşi fel i-ar puteà cedà însă şi *pĕctus* o parte din *p-* cuvântului precedent, şi totuşi silaba iniţială din acest *pĕctus* ar rămâneà lungă. Numai în baza unui material documentar mai bogat lucrurile vor puteà fi pe deplin lămurite, arătându-se întru cât intervin aci fonetica sintactică sau alte împre-

[1] Cf. W. Meyer-Lübke, *Einführung in d. Stud. d. rom. Spr.*, ed. 3, pag. 137—138.

[2] Cf. S. Puşcariu, *Zur Rekonstr.*, pag. 32.

jurări oarecari. Hotărîtor cred că este faptul — pe care toate aparențele par a-l confirmà — că grupurile de consonante latine au fost de mai puțină durată când se găseau în continuă ascendență a sonorității, deci la începutul cuvintelor, decât când se găseau în continuă descendență a sonorității, deci la sfârșitul cuvintelor, sau când cuprindeau, în mijlocul cuvintelor, un hotar de silabe, deci trecerea de la descendență la ascendență. Nimic mai natural decât ca subt regimul unei energii care sporește mereu — mă gândesc acì la energia expiratorică înainte de toate — mișcările organelor articulatorice să fie mai repezi decât subt regimul unei energii care scade într'una sau scade mai întâiu, spre a sporì iară după o clipă de maximă reducere[1].

Comparația dintre *síderă spéctat* și *ét metuéns* ne arată că și în latinește există un fel de liaison, care interveneà când o consonantă finală se întâlneà cu o consonantă inițială, dar care nu se făceà când un cuvânt, urmat de alt cuvânt cu inițială consonantică, se sfârșeà cu o vocală. In cazul din urmă silaba finală cu vocală scurtă rămâneà deci scurtă, oricare ar fi fost numărul consonantelor următoare.

In urma diferențierii calitative a vocalelor latine, cele lungi devenind închise, iar cele scurte deschise, deosebirile lor cantitative au pierdut în epoca preromanică tot mai mult din importanță. Astfel s'au produs profunde perturbări în vechile raporturi cantitative ale silabelor. Acest deschilibru a luat sfârșit, toate silabele devenind în cele din urmă deopotrivă de lungi. Cantitatea silabei fiind în funcție de cantitatea vocalei ei și de canti-

[1] Că există de fapt asemenea deosebiri cantitative, determinate de poziția pe care o are un sunet în cuprinsul cuvântului și foarte considerabile câteodată, dovedesc și măsurările făcute de E. A. Meyer, despre cari v. Jespersen, *op. cit.*, pag. 186—187. După tabela reprodusă acì, în limba engleză consonantele sânt mai scurte la sfârșitul cuvintelor, ceva mai lungi la începutul și mult mai lungi în interiorul lor. In limbi în cari consonantele finale tind să amuțească sau evoluiază cel puțin în direcția aceasta, este firesc ca ele să fie reduse și din punct de vedere cantitativ. In limba latină însă consonantele finale au fost mult mai conservative și cum componenta cantitativă aveà un rol mult mai important la formarea sonorității, desigur că și vechile raporturi cantitative se păstrau cu mai multă acurateță. In limba latină deci consonantele finale trebue să fi fost mai lungi și chiar mai lungi decât cele inițiale. — Despre faptul că limba latină avea și consonante finale lungi, cf. Meyer-Lübke, *op. cit.*, pag. 175.

tatea elementelor consonantice de la sfârşitul ei, toate vocalele scurte după cari urmà numai o consonantă scurtă au fost lungite, iar toate vocalele lungi au fost scurtate, dacă erau urmate de mai mult decât o consonantă scurtă. Astfel s'a făcut egalizarea cantitativă a silabelor şi *cārum, mărе, tēlum, mĕl, fīlum, pĭlum, vīnum, fĭdem, flōrem, mŏlam, mūrum, gŭlam, pĕctus, tēctum, părs, Mārs, ĭste, scrīptum* etc., au devenit *cārum, mārе, tę̄lum, mę̄l, fį̄lum, pį̄lum, vį̄num, fį̄dem, flǭrem, mǭlam, mǭrum, gǭlam, pę̆ctus, tę̆ctum, părs, Mărs, Į̆ste, scrį̆ptum* etc. Raporturile nouă cantitative nu pot fi însă mai vechi decât sec. VI şi nici mai recente decât sec. IX, precum arată şi reflexele lor în cuvintele germane împrumutate în acea epocă din limba latină[1]. Ele au avut, cum ştim, o influenţă decisivă asupra evoluţiei ulterioare a vocalelor în limba franceză şi dalmatină, în parte şi în italiană şi provensală. In franţuzeşte de ex. $\bar{e} > ie$ (*mĕl* > *mę̄l* > *miel*, *pĕdem* > *pę̄dem* > *pied*), însă $\breve{e} > e$ (*pĕrdere* > *pę̆rdere* > *perdre* etc.). Văzând evoluţiile acestea în lumina definiţiei pe care am dat-o silabei, trebue să constatăm că termenii de cari se folosesc romaniştii, vorbind de vocale „libere“ (voyelles „libres“, „freie“ Vokale) şi vocale „încătuşate“ (voyelles „entravées“, „gedeckte“ Vokale), de silabe „deschise“ („offene“ Silben) şi silabe „închise“ („geschlossene“ Silben), sânt inutili. Şi silaba întâia din *pę̄d̆dem* se sfârşeà cu un element consonantic, întocmai ca şi *mę̄l*. De aici rezultă că făcându-se egalizarea silabelor din punct de vedere cantitativ, în *mĕl* şi *pĕdem*, *ĕ* trebuià să se lungească, căci la sfârşitul silabelor din chestiune nu se găseà decât o singură consonantă (*l*) sau numai partea implozivă a unei consonante (*d̆*), pe când în *pĕrdere* cantitatea de rigoare erà realizată prin faptul că aci *ĕ* erà urmat de o consonantă întreagă (*r*) + partea implozivă a altei consonante (*d̆*), ca elemente integrante ale acelei silabe. Prefăcându-se deci $\bar{e}$ accentuat > *ie*, iar $\breve{e}$ accentuat rămânând *e*, în polisilabe ca şi în monosilabe, acestea din urmă nu mai fac abatere.

Că nu prea avem ce începe cu teoria silabelor „deschise“ şi „închise“, a vocalelor „libere“ şi „încătuşate“, un expedient de care nu mai este nevoie, a remarcat şi Meyer-Lübke în *Einführung*, ed. II (pag. 119), zicând: „Se vede de aci că scurtarea lui *i* în *scrĭp* | *tu* nu se datoreşte faptului că silaba se termină

[1] Cf. Meyer-Lübke, *op. cit.*, pag. 138—150 şi literatura citată acolo.

cu o consonantă, ci împrejurării că acestei consonante îi mai urmează alta“ [1], propoziţiune care nu ştiu de ce a fost suprimată din ed. III (pag. 142).

Nu trebue să admitem apoi, împreună cu Meyer-Lübke (*ib.*), că în *tenębrae, vęclus* etc. *ę* s'ar fi lungit, pentrucă s'ar fi pronunţat *tenēberae, vēcelus* etc., *r* şi *l* fiind sonante[2]. Consonantele acestea fiind cele mai sonore, după *ę* făcea parte din acèle silabe numai partea implozivă a lui *b* resp. *k*[3].

S'a scris mult, fără a se da lămuriri definitive, despre cantitatea vocalelor latine înainte de *gn*. Cum se explică d. ex. că *signum* şi *tignum* au avut în cele din urmă un *ī*, lung şi deschis în acelaşi timp? [4]. In uzul clasic acest *i* a fost scurt, de aceea deschis mai apoi (cf. rom. *semn*), dar fiind urmat de două consonante, lungirea lui nu se împăcă de loc cu teoria silabelor „închise“ şi a vocalelor „încătuşate“. Sonoritatea grupului *gn* este ascendentă. La sfârşitul silabelor a căror vocală erà urmată de acest grup, se găseà deci numai partea implozivă a lui *g*. In împrejurările pe cari le cunoaştem, *i* trebuià să devie lung.

Adese sunetele au altă soartă în poziţie protonică decât în poziţie posttonică. Inregistram faptele, fără ca să le putem explică. Ele trebue examinate din nou. Dau aci un singur exemplu. Prefacerea lui *e* neaccentuat în *i*, un fenomen cu tendinţe de generalizare în limba românească, a întârziat, precum arătam altă dată [5], mai mult înainte de accent, deci în partea cuvântului cu sonoritate ascendentă. Reducerea unghiului maxilar de la *e* la *i*, deci micşorarea cavităţii bucale, înseamnă şi o reducere a sonorităţii, deci o mişcare în direcţia inversă cu cea a evoluţiei sonorităţii înainte de accent. Este foarte firesc prin urmare că micşorarea sonorităţii lui *e* a fost mai dificilă acolo, unde în ansamblul sunetelor sonoritatea erà în continuă creştere. Lucrul acesta cadrează perfect cu faptul că în general vocalele înainte de accent sânt mai conservative decât după accent.

---

[1] „Man sieht daraus, dass nicht der Silbenschluss durch einen Konsonanten in *scrīp | tu* die Kürzung des *i* bewirkt hat, sondern der Umstand, dass diesem Konsonanten noch ein zweiter folgt“.

[2] „Was sich aus dem dem *r, l* anhaftenden Stimmton erklärt“.

[3] Vezi mai sus despre *ténebrae* şi *tenébrae*.

[4] Cf. Meyer-Lübke, *op. cit.*, pag. 146—147.

[5] DR. II, 181 urm.

Soarta vocalelor în hiat, pe care am mai atins-o, ne dă prilejul de a studiă şi definì natura diftongului. Lat. *cantábat, cantávi, cantabámus* au devenit în cuprinsul limbii româneşti mai întâiu *cantá | a, cantá | i, canta | ámus*, iar apoi prin „contracţiuue" *cântá, cântái, cântám*. Contracţiune înseamnă prin urmare suprimarea unui hotar de silabe, deci a depresiunii sonorităţii dintre două sunete. Urmând o tendinţă generală în istoria evoluţiilor articulatorice, în *-á | a* şi *-á | i* sonoritatea a scăzut pe linia cea mai dreaptă şi simplă de la punctul ei de culminaţiune din *á* la punctul ei de culminaţiune din vocala următoare (*-a*, resp. *-i*), fără ca să mai coboare întâiu subt nivelul acestei sonorităţi din urmă. In *-a | á(m)*, sonoritatea a urcat de a dreptul de la culminaţiunea relativă din *a* la cea absolută din *á*. Contracţiunea este aşadară înlocuirea unei sonorităţi mai întâiu descendente şi apoi ascendente, în preajma unui hotar de silabe, printr'o sonoritate numai descendentă sau numai ascendentă, având ca efect contopirea duor sunete, cari aparţineau înainte de aceasta la două silabe deosebite, într'un singur sunet, şi deci formarea unei singure silabe din două silabe. Nu descoperim aci, în geneza articulatorică a lui *a* din *á | a* şi *a | á* pe de o parte, şi a lui *ai* din *á | i* pe de altă parte, nimic ce ne-ar puteà face ca să considerăm de categorii deosebite rezultatele acestor contracţiuni, ca şi când în cazurile acestea *a* ar fi un singur sunet în opoziţie cu *ai*, care ar fi de două sunete. Prin contracţiune se formează din două sunete de aceeaşi categorie un singur sunet de acelaşi timbru, din două sunete de timbru deosebit, un singur sunet care îşi modifică timbrul în cursul articulării sale, având la început caracterul celui dintâiu, iar apoi caracterul celui de al doilea dintre sunetele contrase. Astfel de sunete, pe cari le caracterizează dualitatea timbrului lor, se numesc diftongi. Când timbrul sunetului este supus unor variaţiuni şi mai bogate, acesta devine poliftong (triftong etc.).

Diftongul nu se formează numai prin contracţiune, ci şi prin diftonghizarea unui monoftong: *mergat* > *meargă*, *portam* > *poartă*. Adese un diftong se monoftonghizează, ca d. ex. în *margă* < **măargă* (< *meargă*). In asemenea cazuri nu mai putem vorbì decât de monoftonghizare, nu şi de contracţiune, termen devenit impropriu aci, căci contracţiunea se datoreşte, după definiţia pe care i-am dat-o, desfiinţării unei depresiuni sonore, iar o asemenea depresiune n'a existat aici.

Definind diftongul ca un sunet al cărui timbru se modifică în cursul articulării, înțelegem că și *-bp* din *corb*, *-gc* din *drag* etc., de cari am vorbit mai sus, sânt diftongi. Diftongi sânt d. ex. și *mp* în *lampa* sau *pm* în germ. *Haupmann* pentru *Hauptmann*. In cazul dintâiu *m* își pierde fonia și nazalitatea în cursul articulării, în cazul al doilea *p* devine nazal și fonic. Toată discuțiunea deci în jurul chestiunii, dacă în articularea unui *p* de ex. imploziunea, cluziunea sau exploziunea este elementul mai important, dacă se poate rosti un *p* fără ca cluziunea labială să fie precedată de imploziunea sau urmată de exploziunea buzelor, nu mai are nici un rost[1]. Nici o cluziune nu este cu putință în cursul vorbirii fără ca să fie precedată de o imploziune și urmată de o exploziune. Intru cât există și diftongi, chiar și poliftongi[2], consonantici, nu numai vocalici, elementele acestea, al imploziunii, al cluziunii și al exploziunii, nu trebue să aibă ca părți de o potrivă de integrante ale aceluiași sunet toate același timbru.

Ne-am întors la analiza imploziunii și exploziunii cu care am început discutând teoria lui De Saussure și ne oprim aci. A. W. de Groot susține într'un recent articol de informație că silaba ar fi cel mai mic grup ritmic al limbii și promite să ne dea în curând un studiu în care își va desvoltă mai pe larg ideile[3]. Am văzut că silaba este o entitate mult prea complexă, ca să fie numai ritm, numai mișcare articulatorică sau numai impresie acustică. Ea le cuprinde pe toate acestea și ceva mai mult.

Cernăuți, Aprilie 1925.

Al. Procopovici.

---

[1] Cf. Jespersen, *op. cit.*, pag 11—12 și 165.

[2] Cf. *ampma*, *abmba*, *ib.*, pag. 12.

[3] *Philologische Wochenschrift*, herausg. F. Poland, Leipzig, 14 Febr. 1925, pag. 205—208.

Din istoria raporturilor noastre interdialectale.

(Cu prilejul apariţiei operei lui Th. Capidan, *Meglenoromânii, I. Istoria şi graiul lor.* Acad Rom. 1925, pag. VII + 225).

Negreşit, printre luminile cuprinse în studiile lui Th. Capidan asupra dialectelor din sudul Dunării şi asupra raporturilor lor cu limbile vecine se întrevede silueta unei construcţii monumentale. Nime, cred, n'a vorbit încă despre lucrurile acestea cu atâta competinţă şi, mai ales, cu atâta experienţă adunată chiar la faţa locului, deci cu o atât de vie intuiţie a realităţii. In 1910 Sextil Puşcariu a publicat a sa *„Zur Rekonstruction des Urrumänischen"*, ca un admirabil omagiu pentru W. Meyer-Lübke, lămurind vreo câteva probleme cardinale privitoare la cel mai îndepărtat trecut al limbii româneşti, indicând căi nouă cari trebuiau să ducă la soluţii nouă şi punând vreo câteva probleme cari au preocupat apoi în mod statornic pe filologii noştri. De atunci încoace au apărut un şir de contribuţii istorice şi lingvistice privitoare la începuturile limbii româneşti şi dialectele ei, la locuinţele Străromânilor şi la expansiunea şi migraţiunile lor din cuprinsul Peninsulei Balcanice, dealungul ţărmului dalmatin şi prin hinterlandul acestuia până în Istria. Rezultatele de până aci ne fac să credem că ne apropiem cu paşi repezi de soluţii definitive, pe urma cărora va dispare întunerecul care învăluia epoca „străromână" şi care altă dată păreà de nepătruns.

Printre lucrările la cari ne gândim aci îşi ia locul de cinste şi opera lui Th. Capidan, *Meglenoromânii, I. Istoria şi graiul lor*, Bucureşti, 1925[1]. Trei adevăruri fundamentale pare-mi-se că se desprind înainte de toate din opera aceasta: 1. Dacă a mai fost cineva care s'a îndoit până acuma de lucrul acesta, de aci înainte graiul Megleniţilor noştri nu mai poate fi considerat decât ca un dialect deosebit, alăturea de dialectele dacoromân, aromân

[1] Ed. Academiei Române.

şi istroromân, iar nu ca un subdialect al vreunuia dintre dialectele acestea. 2. Dialectul meglenit aparţine românismului balcanic şi s'a format în sudul Dunării. Tot trecutul lui şi cele mai caracteristice dintre particularităţile lui comune cu alte dialecte româneşti, îl apropie mai mult de dialectul aromân. 3. In istoria evoluţiei dialectului meglenit se cuprinde o epocă de întinse influenţe reciproce între acesta şi dialectul bulgar din Rodope [1].

In acest prim volum, după care va urmà un volum de literatură populară megleno-română şi un dicţionar etimologic al dialectului meglenit, Th. Capidan ne dă un material lingvistic atât de bogat, adunat şi interpretat, precum se vede, în curs de ani îndelungaţi de dinainte şi de după războiu, încât oarecari inegalităţi, contraziceri, scăpări din vedere şi greşeli au fost inevitabile. Ele nu pot întunecà de loc valoarea operei lui Th. Capidan, în care autorul trebuià să ia poziţie sì faţă de o sumedenie de chestiuni cari reclamă analize subtile şi amănunţite dincolo de cadrele obişnuite ale unei monografii oricât de cuprinzătoare a unui dialect. Una dintre chestiunile acestea va formà mai ales obiectul studiului acestuia, datorit impulsului pe care l-am primit de la Th. Capidan prin excelenta lui lucrare.

Th. Capidan crede că anumite asemănări dintre dialectul meglenit şi dialectul dacoromânesc, asemănări cari au făcut pe filologi ca să bănuiască oarecari legături speciale între cele două dialecte, s'ar datorà faptului că Meglenoromânii ar fi pierdut contactul cu Dacoromânii mult mai târziu decât Aromânii [2]. Asemenea asămănări dintre două limbi sau două dialecte de aceeaşi obârşie nu pot derivà însă numai dintr'o mai îndelungată convieţuire, ci şi din împrejurarea că acèle limbi sau dialecte s'au desfăcut şi s'au diferenţiat deci mai din vreme din cadrele unitare ale limbii de obârşie sau că au fost aşezate la marginile teritoriului ocupat de acea limbă, astfel încât anumite inovaţiuni, pornite din anumite centre, în epoca anterioară diferenţierii dialectale a teritoriului aceluia, n'au mai putut pătrunde până la ele. Astfel de pildă aşa zisele arhaisme ale limbii sarde nu se explică din faptul că dintre ţinuturile romanice Sardinia a fost co-

[1] Cf., mai ales, din *op. cit.*, concluziunile de pe pag. 65 şi pag. 91—93.

[2] *Op. cit.*, pag. 65 ş. a., cf. şi Th. Capidan, *Românii în Peninsula Balcanică*, în *Anuarul Institutului de Istorie naţională* pe 1923 pag. 103—104.

lonizată mai întâiu, precum credeà G. Gröber[1], ci se datoresc împrejurării că Sardinia a fost izolată mai întâiu de restul Romaniei de vest[2]. Iar dacă subt acest raport dăm de unele asemănări între limba sardă pe de o parte şi limbile albaneză şi română pe de altă parte[3], acestea se lămuresc prin faptul că după toate probabilităţile şi legăturile dintre estul şi vestul roman s'au întrerupt cam în acelaşi timp[4]. Am mai puteà cità vro câteva coincidenţe între limba română şi limbile spaniolă şi portugeză sau coincidenţe româno-siciliene, cari par să fie motivate cel puţin în parte de situaţia periferică a limbilor acestora în Romania, dar ne-am departà prea mult de problema pe care voim s'o discutăm aici. Nu mai insistăm nici asupra faptului că adese împrejurări identice au în ţinuturi deosebite efecte identice, împrejurări ca acèle de ex. cari împart Romania într'o parte care-l păstrează pentru noţiunea de „biserică" pe vechiul *ecclesia* şi în altă parte (Raetia, Pannonia, Gallia de nord şi România) cari au dat preferinţă mai noului *basilica*[5].

Cred prin urmare că nu ne este îngăduit să facem concluziuni asupra duratei mai lungi sau mai scurte dintre două idiomuri numai în baza numărului mai mare sau mai mic al asemănărilor dintre ele. Numărul particularităţilor cari apropie dialectul meglenit de cel dacoromân este după Th. Capidan de 14, faţă de 34 cari îl apropie de dialectul aromân şi 4 cari îl apropie de dialectul istroromân[6]. Să vedem deci, dacă statistica aceasta ne permite să facem concluziunea că au mai existat legături megleno-

[1] *Vulgärlateinische Substrate romanischer Wörter* în *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, 1884, pag. 204 urm. — Cf. expunerile lui O. Densusianu, în legătură cu teoria aceasta, în *Histoire de la langue roumaine*, I, pag. 45—48.

[2] Cf. W. Meyer-Lübke, *Einführung*[3], pag. 144—145.

[3] Între asămănările acestea este mai caracteristică împrejurarea că şi de o parte şi de alta *ǫ* şi *ų* continuă să fie sunete deosebite. — Despre alte apropieri între limba sardă şi română şi explicarea dată lor de M. Bartoli, cf. S. Puşcariu, *Locul limbii române între limbile romanice*, pag. 15—18.

[4] Cf. *ib.*, pag. 23.

[5] Vezi expunerile deosebit de instructive ale lui J. Jud în *Zur Geschichte der bündner-romanischen Kirchensprache* din *XLIX Jahresbericht d. hist.-antiquarischen Gesellsch. von Graubünden*. Jahrgang 1919, Chur 1920, pag. 10—11.

[6] *Op. cit.*, pag. 58, 69—71.

dacoromâne şi dincoace de epoca în care a încetat contactul dintre Aromâni şi Dacoromâni. In scopul acesta trebue să examinăm înainte de toate, dacă cele 14 particularităţi megleno-dacoromâne sânt cumva inovaţiuni comune, ulterioare acelei epoci sau ba.

Că Megleniţii formează persoana a treia plural la imperfect în *-u*, ca şi noi, nu dovedeşte nimic subt acest raport. Textele noastre cele mai vechi nu cunosc decât forme fără *-u*[1]. Şi astăzi formele acestea sânt încă mult mai răspândite decât formele cu *-u* şi mai stărue chiar şi în uzul nostru literar în locuţiuni ca „îl chemă Ion“[2]. Prin urmare în ce priveşte uzul persoanei a treia plural la imperfect, asămănarea între dialectul dacoromân şi dialectele aromân şi istroromân este mult mai mare decât între cel dintâiu şi dialectul meglenit. Dacă acel *-u* este, precum se pare, străromân, el poate să fi dispărut sau nici să nu fi apărut în aromâneşte, întocmai precum a dispărut sau n'a apărut în dialectul istroromân care este mult mai aproape de dialectul dacoromân decât cel meglenit. Dacă însă cineva l-ar puteà crede poate pe acest *-u* de dată mai recentă, atunci ar trebui să admită că este dintr'o vreme când dialectul dacoromân nu numai că n'a fost în contact cu dialectul aromân, dar nici cu dialectul istroromân, şi prin urmare nici cu cel meglenoromân.

Obiecţiuni de acelaşi fel ca pentru acest *-u* se pot face şi pentru *dz* > *z*: dacorom. megl. *zac* şi *dž* > *ž*: dacorom. megl. *joc*, dacorom. *june*, megl. *juni*, dacorom. *jos*, megl. *anjos* etc. Textele noastre rotacizante au în asemenea cazuri *dz* (ʒ) resp. *dž* (ɹ,ɹ) şi formele cu *dz* şi *dž* cuprind şi astăzi încă regiuni destul de întinse din teritoriul dacoromân. Pe de altă parte Istroromânii au de asemenea *z* resp. *ẑ*. Cu *magis* formează comparativul şi celelalte dialecte: ir. *je mai amaĵće furât-a âcu*[3], arom. *nă pălate ma mare de căt a noastră*[4]. Străromân este şi vocativul în *-li*, dacorom. *-le* şi cunoscut şi dialectului aromân, precum arată şi Th. Capidan, în forma *dumnidzale*. *E* iniţial a devenit *ie* în toate dialectele. Urmele acestei palatalizări se mai păstrează în forme aromâneşti ca *io*, *iou* pentru *eu* şi *mine*. Despalatalizarea lui *ie-*

[1] I. A. Candrea, *Psaltirea Scheiană* I, pag. 190.
[2] S. Puşcariu, *Zur Rekonstruktion*, pag. 28—29.
[3] S. Puşcariu, *Studii istroromâne*, I, pag. 4.
[4] P. Papahagi, *Basme aromâne*, pag. 3/30.

este un fenomen specific aromânesc, deşi se observă pe alocuri şi în dacoromâneşte. O inovaţiune aromânească este şi prefacerea lui *au* şi *eu* în *av* şi *ev* (arom. *gavră*, *avdu*, *preftu*) şi o găsim şi în istroromâneşte (ir. *cåwtu*, *prewt*) Inovaţiuni datorite unor analogii sânt şi formele aromâneşti *hibă* şi *fută*, pentru dacorom. *fie*, megl. *iţă* şi dacorom. megl., chiar şi ir., *fost*. Că motivele cari au făcut ca forma mai veche *yinģiţ* să se păstreze la Aromâni — şi ei spun de altfel *tridzăţi*, *patrudzăţi* etc. — n'au existat la Dacoromâni şi Meglenoromâni, nu înseamnă că relaţiile dintre aceştia trebue să fi fost mai îndelungate decât legăturile lor cu Aromânii. Nu are valoare aci nici faptul că perfectul compus se întrebuinţează în dialectul meglenit mai des subt forma inversă, *mâncat-au*, care lipseşte din aromâneşte. Apropierea este aci mai mare de dialectul istroromân, care pare a preferi de asemenea această formă inversă[1], cu toată că a avut mai strânsă legătură cu noi şi deşi noi dăm astăzi preferinţă topicei auxiliar + participiu. Nu văd un argument în favorul unor prelungite legături megleno-dacoromâne nici în faptul că „la sfârşitul cuvintelor *u* se păstrează numai după o grupă de consonante, în care ultima este o lichidă, ca în dialectul dacoromân“[2], căci în felul cum se prezintă *-u* în literatura noastră veche am puteà descoperi aci o apropiere mult mai mare a dialectului nostru cu cel aromânesc. Dar nu trebue să neglijăm nici faptul că *-u* s'a păstrat totuşi în dialectul meglenoromân pe o scară mai întinsă decât la noi, ca d. ex. în *aistu*, *iestu* şi *estu* (cu despalatalizarea lui *ie-*!)[3]. Un *a* epitetic apoi, ca în megl. *ţista*, *ţela*, *cola* etc., se găseşte destul de adese şi în aromâneşte: arom. *aţela*, *aţèluea*, *aţel'a*, *aţia* etc.[4]. Căderea lui *-l* cu funcţiune de articol, după vocala velară *u* ca *omu*, *bou* etc., are desigur la Megleniţi alte motive decât în dacoromâneşte. Ea este la ei fără îndoială o urmare a velarizării lui *-l*, un fenomen general în dialectul meglenit, precum arată Th. Capidan[5]. Şi subt acest raport asemănarea este mai mare cu dialectul istroromân. Că *l'*

[1] Ne putem convinge de lucrul acesta din orice pagină din textele istroromâne publicate de S. Puşcariu.

[2] *Op. cit.*, pag. 120, pe lângă pag. 70.

[3] *Ib.*, pag. 153.

[4] Vezi P. Papahagi, *Basme aromâne*, glosar.

[5] *Op. cit.*, pag. 135.

este înlocuit foarte adesea[1] prin *i* (*i*), poate fi o consecinţă a prelungirii evoluţiei *l* > *l'* — *i*, independentă de dialectul dacoromân, mai ales în faţa faptului că Istroromânii îl păstrează peste tot pe *l'*, având *i* doar pentru *ń*, şi aceasta într'un singur caz: *vręse spuję*[2].

Cât despre palatalizarea labialelor, în domeniul fenomenului acestuia asămănările între dialectul dacoromân şi dialectul aromân sânt mult mai mari decât între cel dintâiu şi dialectul meglenoromân. Adevărat că fenomenul nu are caracter general nici în dacoromâneşte şi nici în dialectul meglenit, spre deosebire de dialectul aromân unde s'a generalizat. In dacoromâneşte însă restricţiunile sânt mai mult de ordin geografic, fenomenul pare mai redus faţă de uzul aromân ca extensiune, pe când în dialectul meglenit fenomenul n'a cuprins nici toate cuvintele şi nici chiar toate labialele, este deci mai redus ca intensitate. Pe teritoriul dacoromân există regiuni în cari palatalizarea a cuprins toate labialele şi s'a produs în toate cuvintele în cari condiţiunile erau date pentru evoluţia aceasta, şi regiuni cari nu cunosc palatalizarea de loc. Alături de ele există regiuni cari au o situaţie intermediară cu palatale palatalizate şi nepalatalizate. Alăturea de această promiscuitate stă, de sigur provocată cel puţin în parte şi de ea, şi varietatea rezultatelor până la care a ajuns palatalizarea fiecărei labiale în parte în dacoromâneşte (*k'ept, pk'ept, tšept, şept,* etc.). In dialectul meglenit *f* se palatalizează peste tot, devenind mai întâiu *h'*, iar acest *h'* dispare apoi lăsând în urma lui doar o „uşoară aspiraţiune“[3]. Labialele *v*, *p* şi *m* se prefac aci în *g'*, *k'* şi *ń* (*ghipt, chiept, ńil'ă* = „*mie*“ < *milia*) sau rămân nealterate (*vin, spic, mil'ă* < *milia*); nu se palatalizează în nici un singur caz labiala *b*[4]. Evident că asemănarea este aici mult mai mare între dialectele dacoromân şi aromân, decât între dialectele dacoromân şi meglenoromân, acesta din urmă având o poziţie deosebită faţă de celelalte două dialecte. In dacoromâneşte se palatalizează toate labialele ca şi în aro-

[1] Capidan zice „câteodată“ la pag. 70, iar „de cele mai multe ori“ la pag. 135.

[2] Cf. S. Puşcariu, *Zur Rekonstruktion*, pag. 22—23.

[3] Articularea lui *h'* ca şi a lui *y* a făcut dificultăţi Meglenitilor, lucru care a avut anumite consecinţe şi despre care îmi propun să vorbesc altădată.

[4] Vezi Th. Capidan, *op. cit.*, pag. 121—127.

mâneşte şi în deosebi *v* devine ca în aromâneşte *y* nu *ģ*, iar *b* dă *ģ* ca şi acolo.

Am trecut într'o sumară revistă 13 din cele 14 puncte de asemănare între dialectele meglenoromân şi dacoromân date de Th. Capidan. Am văzut că adesea particularităţile despre care se credeà până acuma că sânt comune numai acestor două dialecte [1] se găsesc şi aiurea, că altădată acolo unde apropierea păreà mai mare între dialectele dacoromân şi meglenit, asemănarea este tot atât de mare sau chiar mult mai mare între dialectele dacoromân şi aromân, că n'am descoperit în cuprinsul celor 13 puncte nici o inovaţiune care s'ar prezintà ca un fenomen mai recent decât începuturile diferenţierii limbii străromâne în dialecte şi care ne-ar sili să admitem un contact megleno-dacoromân prelungit dincolo de despărţirea Aromânilor din cuprinsul unităţii străromâne.

A rămas să mai vorbim de acel *i* din megl. *pọini*, *mọini*, *cọini* etc. şi dacoromânescul *pâine*, *mâine*, *câine* etc. Mai bine a explicat până acum formele acestea, mult mai răspândite altădată decât astăzi în dialectul dacoromân, S. Puşcariu [2], numai că ele n'au nimic de a face cu forme ca *maire*, *taire*, *buine* etc., cărora le-a dat o explicaţie atât de sugestivă N. Drăganu [3] şi pe cari ni le înfăţişează ca săsisme, la fel şi în acelaşi timp, şi C. Lacea [4]. S. Puşcariu are toată dreptatea că acel *i* din forme ca d ex. *câine* este un ecou al vocalei palatale din silaba următoare, dar nu putem admite împreună cu dânsul că forma *câine* presupune un stadiu anterior *câne* [5], lucru care se va înţelege din cele următoare. Dacă însă formele *câine* etc. ar fi de fapt mai nouă decât formele *câne* etc., dacă am aveà de a face aci într'adevăr cu o inovaţiune specific dacoromânească şi meglenoromână, atunci de sigur că am aveà tot motivul ca să admitem,

[1] Cf. şi preţioasele informaţiuni pe cari ni le dădeà O. Densusianu în *Hist. de la langue roumaine*, I, pag. 330–337.

[2] *Dacoromania*, I, pag. 380–384.

[3] *ib.* III, 476—477, 487—497, 508. — Un recent articol al lui G. I. Brătianu, din *Romania*, LI. (Avril 1925), pag. 268—272, îmi reaminteşte că forme ca *maire* se găsesc şi printre citaţiile „valahe" ale unor scriitori italieni mai vechi. Pentru lămurirea definitivă a problemei va trebui să li se dea toată atenţiunea cuvenită şi acestora.

[4] *Dacoromania*, III, 466—469.

[5] *Dacoromania*, I, 390.

chiar numai pentru faptul acesta, mai mult decât pentru toate celelalte, că Meglenoromânii au pierdut contactul cu Dacoromânii mai târziu decât Aromânii. De altfel ar fi să-i atribuim hazardului un rol prea mare. Studiul de faţă va avea deci în vedere înainte de toate soarta lui *a* în poziţie nazală.

Când una dintre nazalele *m*, *n*, *η* este urmată de altă consonantă, ea nu poate să facă parte, în întregime, în baza principiului sonorităţii [1], decât din aceeaşi silabă ca şi vocala care o precede. O nazală intervocală însă se găseşte sau pe sau după hotarul dintre cele două silabe cărora le aparţin cele două vocale. In cazul dintâiu depresiunea maximă a sonorităţii se produce în clipa anterioară ploziunii din cuprinsul consonantei nazale intervocalice, care aparţine astfel amânduror silabelor, în cazul al doilea depresiunea maximă se atinge în clipa în care se sfârşeşte articularea vocalei care precede nazala, iar aceasta aparţine în întregime celei de-a doua silabe. In epoca preromanică, cel puţin când vocala dintâiu erà accentuată, se pare că numai articulaţia din urmă erà cu putinţă în cazul lui *-m-* şi *-mn-* [2] intervocalic: *po|num* > *pomu* > *pom*, *do|m[i]num* > *domnu* > *domn*, amândouă articulaţiile în cazul lui *-nn-*: *a|nnum* > *anu* > *an*, însă *non|num* > *nunu* > *nun*, şi numai cea dintâiu articulaţie în cazul lui *-n-*: *can|nem* > *câne*. O vocală este deci în poziţie nazală, dacă este urmată de o consonantă nazală şi face parte împreună cu aceasta sau numai cu partea ei implozivă din aceeaşi silabă.

---

[1] Despre silabă şi sonoritate şi totul ce se spune aci despre rolul lor în viaţa limbii, vezi studiul mieu *Principiul sonorităţii în economia limbii* din acest volum. Apoi, *m* + *cons*, *n* + *cons* şi *η* + *cons* ar trebui numiţi mai exact diftongi consonantici, nu grupuri de consonante (*ib.*). Chestiunea aceasta de terminologie nu prea are însă importanţă aci

[2] *mn* reprezintă aci, în lipsa altui semn grafic, un singur sunet, nu două sunete cum se crede de obiceiu. Dacă rostim cuvintele *domn*, *pom*, *bun*, avem în tustrele cazurile sunete finale deosebite. In cazul lui *domn* sunetul final, articulat cu cluziune bilabială nu este nici *-n* din *bun*, dar nici *m* din *pom*, căci deodată cu cluziunea bilabială se face şi articulaţia dentală cu limba ca la *n*. Prin urmare *mn* nu reprezintă în cazul acesta nici succesiunea *m* + *n*, ci un singur sunet nazal, pe care îl putem numi b i l a b i a l - d e n t a l din cauza simultaneităţii cluziunilor bilabiale şi dentale. Dacă este aşa, înţelegem dece *m* + *cons.* formează poziţie nazală şi de ce *mn*, de la care am aşteptà cu atât mai mult ca să aibă asemenea efecte, dacă ar fi de fapt *m* + *n*, nu formează poziţie nazală, întocmai ca şi *m* simplu.

Nazalele sânt sunete cu articulaţie îngustă şi pot exercită o influenţă asimilatorică asupra vocalei precedente, îngustând-o, deci micşorându-i unghiul maxilar, dacă se găsesc cu ea în aceeaşi formaţiune silabică [1]. Lucrul acesta se întâmplă în mod regulat în limba românească, când vocala este accentuată. De aceea orice *ó* şi *é* în poziţie nazală se preface în *u* şi *i*. Numai *ú* şi *í* în poziţie nazală nu-şi mai schimbă timbrul, căci sânt la limitele sistemului nostru vocalic, constituind în cuprinsul acestuia sunetele cele mai înguste. In cazul lui *ó* şi *é* în poziţie nazală articulaţia limbii rămâne velară la $o > u$, palatală la $e > i$, iar poziţia buzelor rămâne verticală la $o > u$, orizontală la $e > i$.

Aceeaşi tendinţă asimilatorică a lucrat şi asupra lui *á* în poziţie nazală. Un *a* cu unghiul maxilar micşorat în aceeaşi sau cam în aceeaşi proporţie ca de la *o* la *u* sau de la *e* la *i*, erà însă în afară de sistemul nostru fonetic, în afară de deprinderile articulatorice ale limbii româneşti. In consecinţă s'au produs în mod reflex mişcări articulatorice cari însoţesc de obiceiu acest unghiu maxilar mai mic [2]. La articularea lui *a* poziţia limbii este neutrală, iar buzele au configuraţie orizontală ca în poziţie de repaus — deci când nu vorbim — cu modificarea provocată de îndepărtarea dinţilor de jos de cei de sus. Reflexele mişcării unghiului maxilar trebuiau să se manifeste mai ales în limbă, căci buzele păstrau şi aşa o atitudine obişnuită la un unghiu maxilar mai mic, ca la *e* sau la *i* sau la întreaga gamă de sunete intermediare între *a* şi *i*. O mişcare reflexă a limbii puteà să se producă însă numai în sensul palatalizării sau velarizării lui *a* ajuns în stadiu de transformare. Cum şi pentru una şi pentru alta a fost dat punctul de plecare prin îngustarea unghiului maxilar, au trebuit să intervie anumite asociaţii fiziologice [3] care să

[1] Nu au aceeaşi influenţă asupra unei vocale următoare, cu care este în contact numai partea lor explozivă, căci ploziunea este o evoluţie articulatorică în direcţia opusă îngustării.

[2] Limba tinde mereu să adapteze elementele nouă vechilor obişnuinţe. Astfel se explică perfecta asimilare a elementelor primite din alte limbi, câtă vreme ea îşi păstrează caracterul original prin puterea de rezistenţă şi de originală şi proprie imaginaţiune a celor cari o vorbesc.

[3] Asociaţii de tot felul sânt la baza întregii vieţi a limbii şi deci şi la baza tuturor prefacerilor ei. Orice asociaţie se datoreşte, fireşte, unui proces psihologic mai mult sau mai puţin conştient. O asociaţie semantică îl preface pe *gravis* în *grevis* după *levis*. Unei asociaţii morfologice i se datoreşte prefacerea dialectală a lui *taiu*, *tai* în *tau*, *tai* după verbe ca *dau*, *dai*. In *guberno* v din κυβερνάω a fost înlocuit prin *u* graţie unei asociaţii fizio-

hotărască dacă intră în acţiune partea de dinainte a limbii, apropiindu-se de palat, sau partea de dinapoi a limbii, apropiindu-se de velum. Cu deschizătura orizontală a buzelor se combină mai bine articularea palatală, completând figura articulatorică a lui *e—i* [1]. Alţi factori favorizau însă articularea velară. Lui *a* îi urmă

logice. In graiul individului sau indivizilor neobişnuiţi cu articularea lui *v* a apărut aci în locul acestuia sunetul care se asemănă mai mult cu el în sistemul lor fonetic. Nu poate fi în intenţia mea ca să clasific în această notă, după categorii, toate asociaţiile posibile de felul aceasta.

[1] Fiecărui sunet îi corespunde o anumită figură articulatorică, determinată de configuraţia articulatorică a organelor de vorbire. La fiecare sunet toate organele acestea (buzele, fălcile, limba, uvula, coardele vocale etc.) iau o atitudine anumită, formând toate împreună figura lui articulatorică. Fiecare limbă îşi are sistemul ei fonetic şi sistemul ei de figuri articulatorice, iar în cuprinsul ei de obiceiu alte figuri articulatorice nu sânt cu putinţă. (Grecescul *v* de pildă, de care am vorbit şi în nota precedentă, a fost şi a rămas în afară de sistemul articulatoric al limbii latine). Când una dintre componentele unei figuri articulatorice se modifică pe urma tendinţelor de prefacere pururea vii în cuprinsul unei limbi, echilibrul limbii — şi în mişcare există un echilibru — nu se tulbură, sau se restabileşte uşor după oarecari şovăiri, dacă în felul acesta apare în locul acelei figuri articulatorice alta, obişnuită în sistemul articulatoric al acelei limbi. Acesta este de ex. cazul prefacerii lui $e > i$ sau $o > u$ în poziţie nazală, când singura componentă modificată este unghiul maxilar. Când însă pe urma modificării unei componente articulatorice ar trebui să se formeze o figură articulatorică neobişnuită în sistemul limbii, două sânt înainte de toate căile deschise pentru restabilirea echilibrului: Sau se produc modificări şi în cuprinsul celorlalte componente articulatorice, formându-se astfel o figură articulatorică obişnuită, sau modificarea iniţiala este împiedecată, limba revenind la status quo ante. Astfel *dimică* trebuia să dea, pe urma labializării celui dintâiu *i*, *dümică* cu modificarea unei singure componente articulatorice, a configuraţiei buzelor. Dar o asemenea figură articulatorică în care buzele să aibă configuraţie verticală şi toate celelalte organe aceeaşi configuraţie ca la *i*, n'a fost cu putinţă în limba noastră. Atunci s'a mai produs o modificare: limba a articulat velar în loc ca să articuleze palatal şi astfel am ajuns la *u*. (Despre *dumica*, *după* etc. vezi mai pe larg *Dacoromania* II, pag. 191—194). Cum însă labializarea a fost un fenomen cu tendinţe de generalizare (despre aceasta vezi *ib.*, pag. 194—197), tendinţa labializării în *dimică* a cuprins probabil un teren mult mai vast decât acel pe care îl ocupă astăzi forma *dumică*. Configuraţia lui *ü* a putut să fie evitată şi pe calea regresiunii la *dimică*. Mai este cu putinţă şi o a treia eventualitate. Anumite asociaţii fiziologice lucrează cu atâta putere, împingând sunetul într'o direcţie nouă, încât nu mai este cu putinţă nici regresiunea şi nici alunecarea înspre o altă figură articulatorică obişnuită. Limba trebue să se deprindă cu o figură articulatorică nouă, care îmbogăţeşte sistemul ei articulatoric. Acesta este cazul lui *ă*, *â*. Când pe asemenea căi apare un sunet nou, procesul este mult înlesnit în cazul când acel sunet se găseşte în vreo limbă vecină.

o nazală. Ori de câte ori rostim un sunet nazal, muşchiul uvular se lasă în jos, mişcarea lui fiind urmată şi de velum, spre a deschide aerului trecerea prin cavitatea nazală, iar partea de dinapoi a limbii se ridică puţin în acelaşi timp, spre a îndreptă aerul înspre aceea cavitate. Între aceste mişcări articulatorice se găseşte prin urmare şi o apropiere între velum şi partea de dinapoi a limbii [1]. Interveneau deci două influenţe, una în sensul palatalizării, cealaltă în sensul velarizării, cari şi-ar fi putut ţineà foarte bine cumpăna. Între ele trebuia să aibă totuşi cea din urmă mai multă greutate, pentrucă veneà chiar de la consonanta nazală, motorul întregii evoluţiuni. Atâta nu ajungeà însă, pentruca desvoltarea vocalei să fie îndrumată în mod statornic pe calea velarizării.

Configuraţia orizontală a buzelor şi apropierea dintre velum şi partea de dinapoi a limbii sânt atribuţii ale chiar sunetelor (*a* + *nazală*) din concursul cărora stă să pornească noua evoluţie. Ele pot constitui numai unul dintre elementele asociaţiei fiziologice care trebuià să intervie, precum spuneam mai sus, ca soarta vocalei să se hotărască. Elementul al doilea — pentru fiecare asociaţie este nevoie de cel puţin două elemente — nu puteà să fie decât imaginea articulatorică a unui sunet vecin [2]. Vecinătatea unui sunet palatal determină deci evoluţia lui *á* în poziţie nazală în spre *e—i* (palatala precede: *christianum* > *creştin*, arom. megl. *criştin*, *filianum* > *fin*, arom. *h'il'in*; palatala urmează: *animam* > + *enimă* > *inimă*, arom. *inimă*, megl. (Huma) *inimă* şi *inămă* [3], *a* + *ante* > + *ainte*), vecinătatea unui sunet velar în spre *o—u* deslabializat — configuraţia buzelor rămânând orizontală deci — în spre *ă—â* [4] (urmează două velare, *g* şi *o* > *u*: *fran-*

[1] O asemenea apropiere, care poate duce până la cluziune, este caracteristică pentru sunetele velare.

[2] Intervine deci forţa motrice asimilatorică. Efectul ei este de fapt o „asimilare", parţială în cazul de faţă.

[3] Aci de sigur că nu avem de a face cu o metateză din **ănimă* (Th. Capidan, *op. cit.*, pag. 100), ci cu trecerea foarte obişnuită şi în dialectul meglenit a lui *e* neaccentuat în *ă* după dentala *n*: megl. *bunătati*, *sănătati* *ib.*, pag. 110, (însă *pustiñitati* pe lângă *pustiñătati*, *ib.*, pag. 187), *nămal'u* etc. Cf. şi *Dacoromania* II, pag, 195—196.

[4] Pentru descrierea sunetelor acestora vezi, Th. Gartner, *Darstellung der rum. Sprache*, Halle a. S. 1904, pag. 4—5, Puşcariu—Herzog, *Lehrbuch der rumänischen Sprache* I, ed. a 2-a, Cernăuţi, 1920, pag. 5. Cf. şi *Dacoromania* II, pag. 180.

go > *frâng*, arom. *frângu*, megl. *frọng*, *plango* > *plâng*, ar. *plângu*, megl. *plọng*; între două velare, *c* şi *o* > *u*: *canto* > *cânt*, megl. *cọnt*). Câteodată acest *a* are însă în apropierea sa şi o palatală şi o velară (d. ex. *c* şi *e* în *canem*). In cazul acesta, în concurenţa dintre asociaţia palatală şi cea velară, birue de obiceiu cea din urmă, pentrucă chiar înlăuntrul grupului *a* + *nazal* elementul velar are mai multă putere decât cel palatal, precum am arătat în cele precedente (deci *canem* > *câne*, arom. *câne*).

Se mai poate ca şi altă împrejurare să fi fost hotărâtoare în cazul din urmă. Precum ştim, un fenomen nou nu cuprinde nici când dintr'odată întreg materialul lingvistic în care sânt date condiţiunile pentru desvoltarea lui. Este foarte probabil că prefacerea lui *a* în poziţie nazală a început mai ales în cazurile în cari era urmat de nazala velară. Configuraţia gurei şi prin urmare şi unghiul maxilar au par'că mai multă precizie, mai multă stabilitate la articularea grupurilor consonantice din care face parte o nazală labială sau dentală, decât la articularea grupurilor de consonante din care face parte o nazală velară. Efectul preciziei sau stabilităţii mai mari în cazul dintâiu se datoreşte faptului că cluziunea labială şi cea dentală închid cavitatea gurii la extremitatea ei exterioară sau aproape de ea, pe când în cazul din urmă cavitatea bucală rămâne deschisă dincoace de cluziunea velară înspre marginea ei exterioară. Dacă rostim de ex. grupuri de sunete ca *amba*, *imba*, *anta*, *inta*, *anga*, *inga* şi le comparăm cu atenţiune, nu prea putem constată vr'o deosebire între *m* din *amba* şi *m* din *imba* sau între *n* din *anta* şi *n* din *inta*, dar *η* din *anga* se distinge de îndată printr'un unghiu maxilar mai mare faţă de *η* din *inga*. Si *m* şi *n* se pot articulă cu un unghiu maxilar mai mare sau mai mic, nu pot depăşi însă o anumită distanţă dintre fălci, fără ca cluziunea labială resp. dentală să nu mai fie cu putinţă. De aici rolul pe care aceste cluziuni îl au în cazul de faţă. La *η* însă unghiul maxilar poate evoluă pe distanţa întreagă de la cluziunea dentală până la îndepărtarea maximă posibilă a dinţilor; aci unghiul maxilar este mai puţin fixat asupra unor anumite distanţe. Dacă în urma faptelor acestora îngustarea lui *a* în poziţie nazală îşi are într'adevăr cele dintâiu începuturi mai ales în cazurile când după *á* urmă o nazală velară, şi nu avem nici un motiv să ne îndoim că a fost aşa, atunci evoluţia acestui *a* trebuiă să se desemneze la început

mai ales pe linia *a—ă—â*, deci în sensul velarizării, căci după nazala velară urmează totdeauna altă velară (*ningit, longus, plango, frango, branca*, etc.). Când se desvoltă însă o nouă obişnuinţă articulatorică, ea devine o nouă forţă în evoluţia limbii. Acest factor nou n'a putut să ajute numai evoluţia *canem* > *câne*, ci a putut determina şi evoluţii ca *mane* > *mâne* în loc de *mine*, *panem* > *pâne* în loc de *pine*, cu toate că în cazurile din urmă nici o velară nu se găsea în apropierea lui *a*. Oricum, rezultatele finale arată că a existat de fapt o acţiune unificătoare care trebuia să prindă — deşi n'a reuşit peste tot — toţi aceşti *a* în poziţie nazală într'o singură categorie.

Altă dată însă lucrează şi asociaţia velară şi cea palatală deopotrivă asupra lui *a* în poziţie nazală, fără ca să cedeze una alteia. Ar trebui deci ca *a* să se palatalizeze şi să se velarizeze în acelaş timp. Nu numai pentru limba noastră însă, simultaneitatea articulării palatale şi celei velare este o imposibilitate fiziologică. Atunci imaginea articulatorică velară şi cea palatală se exteriorizează una după alta, în loc ca să se exteriorizeze deodată. Astfel se explică *canem* > *câine*, *canes* > *câini* etc. Tendinţa de a preface pe orice *á* în poziţie nazală în *â*, care s'a accentuat tot mai mult, graţie împrejurărilor descrise mai sus, combinându-se cu influenţa vocalei palatale care urmă, şi *panem*, *mane* etc. au putut să dea *pâine*, *mâine* etc.

Cu privire la formele din urmă s'ar mai puteă întrebă de ce s'a format în cazurile acestea diftongul *âi* şi nu diftongul *iâ*. De ce am ajuns la *mâine* şi nu la *miâne* etc.? Am văzut că în evoluţia lui *á* în poziţie nazală influenţa velară a avut un ascendent oarecare faţă de cea palatală. Este deci foarte natural ca atunci când amândouă trebuiau să-şi realizeze efectele în mod succesiv, când şi imaginea articulatorică velară şi imaginea articulatorică palatală aşteptau să se exteriorizeze, cea dintâiu să se fi impus mai întâiu. Apoi acest *i* se găseşte numai înainte de *n*, nu şi înaintea lui *n* + *cons.* sau *m* + *cons*, deci numai când *n* se află alăturea de palatala *e* sau *i*, în nemijlocită apropiere. Succesiunea *â* + *i* + *n* se face apoi cu mai multă înlesnire, pe o linie articulatorică mai dreaptă şi mai simplă, decât *i* + *â* + *n*. In cazul lui *i* + *â* + *n* limba ar fi trebuit să facă mai întâiu articularea palatală în partea de dinainte a gurii (*i*), apoi articularea velară în partea de dinapoi a gurii (*â*) şi apoi articularea

dentală iar în partea de dinainte a gurii (*n*). Nimic mai firesc decât ca limba să alunece pe cea mai simplă şi mai uşoară dintre liniile articulatorice posibile, dacă anumite împrejurări n'o împing în altă direcţie.

Până acuma am înregistrat ca rezultate finale ale evoluţiei lui *á* în poziţie nazală pe *i*, *â* şi *âi*. Este un desăvârşit paralelism între acest *i*, *â*, *âi* < *a* pe de o parte şi *u*, *i*, *iu* < grec. υ pe de altă parte, cu deosebirea că în cazul dintâiu avem de a face cu o sinteză de mişcări articulatorice (la unghiul maxilar micşorat se adaogă articularea palatală, sau cea velară, sau amândouă), pe când în cazul al doilea avem de a face cu analiza unor mişcări articulatorice simultane, această desfacere putând duce la suprimarea uneia dintre ele sau la iuxtapunerea lor în ordine de succesiune. Un υ cu simultaneitatea articulării sale labiale şi palatale fiind în afară de obişnuinţele noastre articulatorice [1], aceste două articulări au fost desfăcute una de alta. Dintre cele două imagini articulatorice cari se împotriveau una alteia, îndată ce trebuiau exteriorizate deodată, a primit haina realităţii fonetice sau numai cea labială (μάρτυς — μάρτυρος > *marturem* > *martur*) sau numai cea palatală (μύρον — *mir*) sau totuşi amândouă, trecând însă din simultaneitatea lor într'o ordine de succesiune (γύρος > *giur*) [2].

In general, limba nu evoluează în salturi, formele nouă apărând adecă dintr'odată şi distingându-se prin deosebiri mari faţă de stadiul anterior, ci evoluează în prefaceri lente şi succesive. Până a se reduce la proporţiile pe cari le are când articulăm un *i* sau *â* [3], unghiul maxilar, pornind de la configuraţia lui *a* şi micşorându-se mereu, trebuia să treacă şi prin mărimea pe care o are când rostim un *e* sau *ă*. Cât pentru evoluţia *a—e—i*,

[1] Despre efectele acestei dificultăţi de a împreună articularea labială cu cea palatală în legătură cu labializările româneşti, vezi expunerile din *Dacoromania* II, 191—197, pe cari le-am mai citat.

[2] Nu are nici o importanţă dacă prefacerile lui *ü* în exemplele citate sunt latine încă sau româneşti. Comparaţia e făcută aci numai pentru demonstrarea unor fapte de ordin fiziologic.

[3] In liniamente generale, din punct de vedere fonetic, *â* se poate defini ca un *i* a cărui articulaţie palatală a devenit velară sau ca un *u* deslabializat, adecă cu deschizătură orizontală nu verticală a buzelor, *ă* se poate defini ca un *e* a cărui articulaţie palatală a devenit velară sau ca un *o* deslabializat.

BIBLIOTECA JUDEŢEANĂ TIMIŞ R 21.712 I 7388

ea este confirmată de forma *enimă*[1], care trebuie pusă alături de forme ca *mente*, *dente*, *mene* etc.[2] şi al căreĭ *e-* nu trebue considerat ca înlocuitor al unui *â-* sau *i-* < *â-*, fie prin asimilare sau fie pe vreo altă cale. Trebuie să admitem chiar că acest *e* din *a* în poziţie nazală a devenit *i*, păstrând totuşi câteodată vechiul său timbru, împreună cu *e* din *mente* etc., deci oricum încă înainte de despărţirea dialectelor (*mentem* > *minte*, arom. *minte*, megl. *minti*, *mene* > *mine*, arom. *mine*, megl. *mini*, ir. *mire*, *christianum* > *creştin*, arom. megl. *criştin*, *animam* > *inimă*, arom. megl. *inimă*, ir. *ĭirimę*). Prin urmare când *á* în poziţie nazală a devenit *é*, prefacerea lui *é* în poziţie nazală erà în plină evoluţie, generalizându-se, iar *é* din *á* în poziţie nazală, prins astfel de mişcarea aceasta în sistemul nostru fonetic, a fost zorit în transformarea lui în *i*.

Nu tot atât de repede a trecut *á* dincolo de *ă* până la *â*. Evoluţia aceasta trebuià să se desăvârşească de la sine, fără ca să primească vr'un concurs de felul aceluia pe care l-a avut *á* în poziţie nazală > *e* > *i*. Apoi în acea epocă se produsese o mişcare de proporţii mult mai întinse a lui *e* înspre *i*, căci nu numai *e* în poziţie nazală ci şi *e* neaccentuat evoluà înspre *i*, precum am arătat altă dată, pe când evoluţia lui *a* neaccentuat s'a oprit la *ă* şi s'a fixat aci, acest *a* păstrându-se până astăzi subt forma de *â*. Mai ştim că între evoluţiile lui *é* în poziţie nazală > *i* şi *e* neaccentuat > *i* s'au stabilit oarecari relaţii, raporturi din cari se explică între altele şi păstrarea până într'o epocă relativ târzie a formelor, *mente*. *mene* etc.[3] şi, adăogăm, chiar a unor forme ca *enimă* < *animam* în loc de *inimă*, precum rezultă din observările de mai sus. Cu atât mai mult sântem nevoiţi să admitem că asemenea relaţii s'au stabilit şi între *ằ* din *á* în poziţie nazală şi *ằ* > *a* neaccentuat, căci noutatea sunetului, neobişnuit înainte în graiul strămoşilor noştri, trebuià să le

[1] O găsim la copiştii A şi C în *Psalt. Sch.*, cf. *enima* 9/12, *enimile* 9/2 şi *enemiei* (cu asimilarea lui *i* din silaba a doua sau, mai probabil, cu un *e* neaccentuat netrecut în *i*) 525/8. La copistul B găsim şi forme ca *·ṭrema* 21/5, 33/15, 55/13 şi *·ṭremă* 31/6, 141/14, 161/15 etc., cu *î-*. Prin urmare şi *animam* a dat *înemă* în loc de *inimă*, în aceleaşi condiţiuni ca *panem* > *pâne*. Probabil că tot aici trebuie citată şi forma ir. *ărent'e* = „înainte", deşi în dialectul acesta nu se găsesc de altfel forme ca *mente*, *dente* etc.

[2] Despre formele acestea cf. *Dacoromania* II, 174—178 şi 209—214.

[3] Vezi studiul meu, citat aci prea adese, *Dacoromania* pag. 174—214.

provoace. Cum însă *ă* neaccentuat a rămas neschimbat, corespondenţa dintre el şi *ă* accentuat a putut să-l facă pe acesta din urmă numai mai conservativ faţa de influenţa nazalei următoare, din cauza căreia mişcarea unghiului maxilar trebuià să continue de altfel ca şi la *á* în poziţie nazală $> e > i$, *ă* în poziţia aceasta dând *â* [1].

Ne întrebăm acum care va fi fost situaţia în epoca străromână înainte de a se diferenţià dialectele. Mai întâiu apariţia lui *i* în locul lui *é* în poziţie nazală trebuie să fi avut pe atunci înfăţişarea unui fenomen cu caracter „general", dar în istoria limbilor asemenea termeni au de obiceiu o valoare foarte relativă, graţie vastităţii materialului de cuvinte în cari urmează să-şi facă aparaţia fenomenul nou, graţie vastităţii teritoriului pe care îl cuprinde o limbă şi pentrucă o izolare vremelnică sau statornică poate să sustragă vro regiune acelei inovaţiuni, în desvoltarea căreia mai pot interveni într'un caz sau altul şi mulţi alţi factori. In dialectul dacoromânesc s'a produs d. ex. o mişcare care a dus la dispariţia rotacismului. Dacă considerăm mişcarea aceasta încheiată acum 200 de ani, limita este, cred, mai degrabă prea apropiată decât prea depărtată de noi. Totuşi s'a mai semnalat în secolul trecut rotacismul Moţilor izolaţi în Munţii lor Apuseni şi totuşi se mai aud şi astăzi forme ca *pără, irimă, gerunchiu,* iar un *rapoi* îşi face intrarea într'o nuvelă chiar în scrisul unui reprezentant al literaturii româneşti de talia lui Sadoveanu [2]. Dacă vreo generaţie viitoare nu va mai cunoaşte astfel de relicte întârziate ale rotacismului, ar însemnà aceasta că numai

[1] Desigur, deosebirea dintre *ă* şi *â* nu rezidă numai în diferenţa de mărime dintre unghiurile lor maxilare. Dar cum în limbă nu există sunete izolate, astfel nu există în obişnuinţa limbii nici mişcări articulatorice izolate, ci numai complexe figuri articulatorice, deci combinaţii de mişcări articulatorice. Un şir de observaţii, chiar şi din studiul acesta — vezi îndeosebi nota despre figurile articulatorice — confirmă faptul acesta. El este de altfel de aşa evidenţă, încât nu mai are nevoie de documentare. Există, ca să zicem aşa, o regulă oarecare în felul cum se combină diversele mişcări articulatorice în figuri articulatorice. Aplicând deci cele spuse aci lui *ă—â*, voiesc să zic că deşi putem articulà un *ă* şi cu dinţii închişi, în evoluţia lui *ă* $> â$ mişcarea unghiului maxilar ca la *e* $> i$ (şi *e*, ca oricare dintre celelalte vocale, se poate rosti cu dinţii închişi) a avut ca urmare o apropiere mai mare a limbii de velum, întocmai precum la *i* limba este mai aproape de palat decât la *e*. Vocala *ă* primeà tot mai mult timbrul lui *â*.

[2] Cf. S. Puşcariu, *Zur Rekonstruktion*, pag. 38—43.

atunci va fi dispărut rotacismul, că numai atunci se va fi încheiat epoca lui, că numai atunci lipsa rotacismului va avea aspectul unei particularităţi de ordin general al graiului nostru? Când o evoluţie fonetică[1] a atins limita fiziologică şi geografică până la care trebuia să ducă şi când formele nouă au început să fie cele mai frequente, rezultatele ei pot fi considerate ca având acest caracter general. Voiesc să spun deci că în limba strămână, încă înainte de a se fi diferenţiat în dialecte deosebite, *é* în poziţie nazală a evoluat până la *i*, că acest *i* se auzea în cuprinsul limbii dintr'un hotar într'altul — ceea ce nu este identic cu din sat în sat sau din om în om — că formele nouă cu *i* au devenit peste tot cele mai obişnuite şi că cele vechi cu *e*, ecouri ale situaţiei anterioare, nu mai puteau să ia rezultatului acestei evoluţiuni aspectul unui fenomen general. Că a fost aşa, dovedeşte împrejurarea că formele cu *i* sânt astăzi în uzul general al celor patru dialecte (*dentem* > dacorom. arom. ir. *dinte*, megl. *dinti* etc.). Forme arhaice cu *e* se găsesc totuşi în dacoromâneşte până în secolul XVII destul de adese. Când vor fi dispărut din celelalte dialecte, nu putem şti, căci nu avem documente dialectale prea vechi.

In acceaşi măsură trebue să fi ajuns în epoca strămână până la *i* şi *á* în poziţie nazală în cazuri ca *christianum* > *creştin* etc. In acelaşi timp evoluţia în direcţie velară a lui *á* în poziţie nazală se oprise la *ă*, dincolo de care a pătruns numai în mod excepţional până la *â* sau aproape de acesta. Am văzut cari împrejurări au făcut ca evoluţia velară să se desvolte mai încet decât cea palatală. De fapt până la generalizarea lui *â* n'a ajuns decât dialectul dacoromânesc, în dialectele meglenoromân şi istroromân nu mai există acest *â* de loc, iar la Aromâni uzul şovăie încă între *ă* şi *â*.

Cele mai vechi texte dacoromâneşti neavând semne deosebite pentru *ă* şi *â*, s'ar puteà bănui că şi la noi, până în timpuri relativ recente, situaţia a fost cam aceeaşi ca la Aromâni. Cum însă astăzi facem o distincţie atât de exactă, în nordul Dunării, între *ă* < *a* neaccentuat şi *â* < *á* în poziţie nazală, cred că nu putem admite că deosebirea aceasta, aşa cum se prezintă astăzi, datează numai de vreo trei sute de ani — cu toate că începuturile ei trebue să fie strămâne — că s'ar fi desvoltat deci numai

[1] Dispariţia rotacismului, în special, n'a fost o evoluţie fonetică în sensul acesta, ci un fenomen de asimilare a unui dialect faţă de altul.

prin secolul al XVII-lea şi XVIII-lea, fără ca ortografia acelor vremuri să ia încă notă corespunzătoare de situaţia nouă. In chipul acesta am avea de a face cu o stagnare de veacuri îndelungate în evoluţia lui *á* în poziţia nazală > *ȧ́* > *â* care ar fi continuat apoi, în repede desvoltare, numai în vremuri foarte apropiate de noi. Lucrul acesta n'ar fi chiar cu neputinţă, dar vom vedeà că împrejurările din vremurile vechi au fost mult mai prielnice prefacerii lui *ȧ́* > *â* decât timpurile mai nouă, când putem înregistrà doar o influenţă contrarie ei.

Mai întâiu trebue lămurită altă chestiune. Cum se face că în faţa preciziei surprinzătoare, pentru începutul scrisului nostru, a sistemului ortografic al Codicelui Voroneţean, acesta n'are totuşi semne grafice deosebite pentru *ă* şi *â*. Chiar dacă originalul praxiului husit n'ar fi avut o înfăţişare ortografică şi mai unitară, autorul lui a fost fără îndoială, pentru vremurile acelea, un foarte fin observator al limbii noastre şi al sunetelor ei îndeosebi şi un excelent cunoscător al regulelor noastre ortografice slavoneşti de atunci [1]. Imprejurarea din urmă îl arată a fi de prin părţile noastre, iar faptul că la începutul scrisului nostru se găseşte, precum se vede, un om care se distingeà prin inteligenţa lui, de un spirit ager şi cu o cultură apreciabilă pentru acèle timpuri [2], a fost foarte norocos pentru desvoltarea vieţii noastre cărturăreşti şi culturale în deobşte. Când anonimul acesta şi-a scris opera, în cuvintele de origine latină, la nordul Dunării, vocalele în poziţia nazală erau toate nazalizate. El a simţit deci nevoia unui mijloc grafic deosebit, spre a însemnà această nazalitate. Două posibilităţi i-au fost date pentru soluţionarea acestei probleme ortografice: dublarea semnelor vocalice respective, deci aplicarea unor semne deosebite pentru vocalele nazale şi cele orale, şi alegerea unui singur semn grafic special, care intrând în combinaţie cu literele respective, să dea putinţa distingerii între cele două categorii de vocale. Soluţia întâia ar fi însemnat o complicare prea mare a sistemului ortografic şi prin

[1] Despre ortografia Codicelui Voroneţean, vezi de ex. ce zic în lucrarea mea *Despre nazalizare şi rotacism*, An. Academiei Rom., Secţiunea lit., 1908, pag. 292—293; îndeosebi despre ↑ *ib.* pag. 279, iar despre ї şi ѫ *ib.* pag. 283—285.

[2] Cf. nesiguranţa copiştilor Psaltirii Scheene şi forma atât de împestriţată, atât de lipsită câteodată de orice orientare sigură, pe care o primeşte textul acesta.

urmare a fost aleasă soluţia a doua. Astfel a fost pus pe lângă ѫ, ѣ, etc. semnul nazalizării ·ѧ[1], când vocalele corespunzătoare lui ѫ, ѣ etc. au fost nazalizate. Cum *â* accentuat se găsià aproape totdeauna în poziţie nazală, *â* erà caracterizat ca atare chiar cu semnul grafic ѫ prin faptul că acestuia îi urma semnul ·ѧ[2]. Un *â* neaccentuat n'a existat decât în prea puţine forme, iar semnul pentru *ă* era acelaşi ѫ fără de ·ѧ. Se distingea deci între ѣ·ѧ (иѧ), ѹ·ѧ (оуѧ) şi ѫ·ѧ pe deoparte şi între ѣ (и), ѹ (оу) şi ѫ pe de altă parte, dar în cazul lui ѫ·ѧ semnul ·ѧ a primit de la sine un plus de funcţiune, care corespunde acelui plus de deosebire între ѫ·ѧ (*â*) şi ѫ (*ă*) faţă de ѣ·ѧ şi ѣ de ex. Un şir de cuvinte însă aveau un *â* accentuat nenazalizat sau chiar un *â* neaccentuat oral: *târg. pâlc, vârtos, cârmăciu, învârtoşà* etc. In cazul acesta s'a adoptat o regulă ortografică slavonă şi s'a scris **а сѣрчии** *Cod. Vor.* $^{25}/_{7}$, **сѣрчинтоулоу** *ib.* $^{137}/_{13}$, **скрѣви** *ib.* $^{20}/_{3}$, **скрѣвїа** *ib.* $^{116}/_{3}$, **скрѫнакѣ** *ib.* $^{116}/_{12}$, **трѫгоулоу** *ib.* $^{100}/_{11}$, **крѫмачїи** *ib.*

[1] Cf. *ib.*, pag. 267—290. Chestiunea originei semnului acestuia nu are nici o importanţă pentru studiul de faţă. Dar încă în 1908, când am publicat lucrarea citată aci, cred că i-am găsit explicarea. Aceasta mi se părea atunci prea îndrăzneaţă, prea riscată, şi am acceptat, nu fără de rezerve, părerea lui G. Weigand despre originea acestui semn grafic (*ib.*, pag. 288—289). M'am convins însă tot mai mult că avem de a face cu un semn specific românesc, invenţie a anonimului caruia îi datorăm cele dintâiu traduceri de cărţi sfinte în limba românească. Semnul ·ѧ nu este de cât un desemn care reproduce imaginea nasului: cele două linii oblice scurte reprezintă marginea de jos a nărilor (formele semnului variază ↑, ·ѧ, ꙗ, etc.), iar linia de mijloc reprezintă puntea dintre ele cu prelungirea ei naturală peste mijlocul adâncit al buzei de sus. După câte am spus despre acel anonim, este foarte firesc ca el să-şi fi dat foarte bine sama de deosebirea dintre vocalele nazale şi corespondentele lor orale. Şi astăzi încă oricine ne explică uşor că cineva „vorbeşte prin nas", chiar fără ca să-l imite, pe când cine vrea să explice de ex deosebirea dintre un *męrge* dialectal şi *męrge* literar, fără de acest mijloc de imitare, trebue să aibă oarecari cunoştinţi elementare de fonetică. Cum anonimul nostru aveà atâta respect pentru regulele ortografice slavone, este mult mai firesc ca el să fi inventat un semn nou pentru o funcţiune care n'a fost şi nu puteà să fie cuprinsă în acèle regule, decât ca să fi diformat sau transformat în scopul acesta un semn vechiu cirilic care pentru el aveà de altfel cu totul alte rosturi. Avem deci şi noi, dacă nu un alfabet, cel puţin un semn grafic românesc al nostru.

[2] In Codicele Voroneţean i-a luat locul pe o scară întinsă н (*n*) înainte de altă dentală şi mai rar м (*m*) înainte de labială (v. *op. cit.*). Cred că aceasta trebuie să fie subt raport ortografic cea mai frecventă deosebire între original şi copie, datorită dispariţiei în curs pe atuncia a nazalizării.

$^{35}/_{14}$, плѫкоу *ib.* $^{35}/_{2}$, крѫтосѣ *ib.* $^{72}/_{11}$, ·ѵкрѫтоша *ib.* $^{136}/_{10}$ [1]. Această metateză ortografică nu se datoreşte deci numai unei simple aplecări de a imită obişnuinţe ortografice slavone, ci este motivată de nevoia de a-l deosebi şi aici pe *â* de *ă*. Cum cele mai multe dintre cuvintele acestea sunt de origine slavonă şi cum în slavoneşte se scriau la fel, nici un alt mijloc nu erà mai la îndemâna scriitorului în cazul acesta. Prin urmare ѫ îl reprezentà pe *â* nazal când erà urmat de ·ѵ, pe *â* oral când se aplicà acea metateză grafică, iar de altfel pe *ă* [2].

Cele susţinute aici par a fi desminţite de forma клѫка *Cod. Vor.* $^{77}/_{4}$, care ar puteà fi cetită în sfârşit şi *câlcà*, căci trecerea lui *ă* în *â* înainte de *l* + *cons.* într'un dialect oarecare n'ar fi cu neputinţă, *l* având adese efecte identice cu *r* (cf. *cărnat* > *cârnat, fărtat* > *fârtat* etc.) Totuşi cred că trebue să cetim şi aci *călcà*, aceasta fiind forma pe care o găsim şi de altfel în texte vechi şi pe care o întrebuinţăm şi astăzi de obiceiu. Metateza grafică a lui ѫ fiind de rigoare în anumite cazuri, s'a putut lesne întâmplà ca să fi fost aplicată odată şi în mod greşit. De altfel regula noastră o confirmă Psaltirea Scheiană, care chiar din cauza inconsecvenţei sale ortografice are valoare documentară cu atât mai mare atunci când este consecventă. In Psaltirea Scheiană se scrie numai *învrătoşà*, o singură dată *învârtoşare*, numai *plăcuì, plăc, scrăbă, scrăbi, scrăbie, scrăbit, scrănăvì*, câte o singură dată *scărbi* şi *scărbescu*, numai *sfrăşì, sfărşit, srăguì*, de două ori *vrăsà* însă de 12 ori *vărsà*, de 23 ori *vrătosŭ*, numai o singură dată *vărtosŭ*, de 47 ori *vrătute* numai de 10 ori *vărtute*, o dată *vrăvulŭ*. Metateza din chestiune este aci, precum vedem, regulă generală. Dacă la verbul *vărsà* se preferă grafia fără de metateză, este pentrucă aici se găseau şi forme ca *vârsă* la cari metateza n'a fost cu putinţă şi pentrucă de sigur formele cu *ă* (*vărsà*) erau mai obişnuite decât cele cu *â* (*vârsà*), ca şi astăzi de altfel. Tot astfel uzul poate să fi şovăit şi între *vărtute* şi *vârtute*, deşi cele 10 abateri de la grafia obişnuită pierd valoarea lor documentară în faţa frecvenţei acestui cuvânt. Nu se scrie însă în Psaltirea Scheiană decât *călcà* (de 6 ori), *călcătoriu* (de 10 ori), *călcătură* (o dată) şi *călcăniu* (de 2 ori). Evident că aici

[1] Cf. I. G. Sbierea, *Codicele Voroneţean*, pag. 312.

[2] Că ѫ a fost întrebuinţat câteodată pentru -ŭ etc. nu are aci nici o importanţă. Nota aceasta nu priveşte de altfel Codicele Voroneţean.

se pronunţa *-àlc*, iar nu *-âlc* ca în *plăcuì, plăc*[1]. Acel *clăcà* din Codicele Voroneţean nu poate infirmà prin urmare constatările noastre: In cele dintâiu texte româneşti s'a distins cu foarte multă acurateţă între *â* şi *ă*, deşi pentru aceste două vocale nu existau semne grafice deosebite.

Mai apoi, când a dispărut nazalizarea, nu s'a mai înţeles rostul lui ·↑, care se întrebuinţà în consecinţă tot mai rar în interiorul cuvintelor. O urmare a faptului acestuia a fost că deosebirea ortografică dintre *â* şi *ă* s'a desfiinţat de la sine. Vocala *â* ne mai putând fi înregistrată ca atare şi prezentându-se subt raport grafic ca şi *ă*, şi metateza grafică îşi pierde vechea sa semnificaţie, rămânând acum de fapt numai o obişnuinţă ortografică slavonă, păstrată şi pentru scrisul românesc, fără ca să mai fie reclamată de vreo nevoie internă a acestuia.

Dispariţia nazalizării aparţine unei epoci destul de recente. După ce am analizat influenţa poziţiei nazale asupra vocalelor, înţelegem că nazalizarea lor a putut să producă doar o tendinţă de micşorare a unghiului lor maxilar. Efectul desnazalizării ar fi putut să fie deci cel mult contrar prefacerii lui *ă* > *â* în poziţie nazală. Iată de ce este cu atât mai puţin probabilă o stagnare de veacuri în evoluţia lui *á* în poziţie nazală > *â*, precum spuneam mai sus. In epoca desnazalizării *ă* accentuat trebue să se fi prefăcut mai de mult în *â*. Ba, mi se pare că chiar nazalizarea, necunoscută dialectelor din sudul Dunării, a făcut ca numai în dialectul dacoromânesc *ă* accentuat în poziţie nazală să dea în mod consecvent *â*, pe când în aromâneşte uzul şovăie între *ă* şi *â*.

In cursul expunerilor de faţă cred că s'a lămurit şi problema originei sunetelor *ă* şi *â*. De sigur, Ovid Densusianu are toată dreptatea relevând că trecerea lui *a* în poziţie nazală în *â* nu poate fi separată de fenomenul analog din limba albaneză, aceasta având în cazul acesta ε[2], şi arătând că nuanţarea lui *ă* spre *â* nu poate fi datorită influenţei slave[3], precum crede Tache Papahagi[4]. Nici apariţia lui *ă* în asemenea poziţie, ca stadiu

[1] Cf. Candrea, *Psaltirea Scheiană* I, 77. M'am servit pentru toate indicaţiile făcute aci îndeosebi de glosarul lui Candrea, *ib.* II.

[2] *Hist. de la langue roumaine* I, pag. 295.

[3] *Graiu şi suflet* I₂ (1925), pag. 325.

[4] *Ib.* 205.

anterior lui *â* nu poate fi explicată dintr'o influenţă autohtonă numai, idee reluată de curând de asemenea de T. Papahagi [1]. Pentru *ă* < *a* neaccentuat avem de curând excelenta şi foarte convingătoarea expunere a lui Th. Capidan [2]. Tratând chestiunea din punct de vedere istoric, în legătură cu limba albaneză şi cea bulgară, dânsul ajunge la concluziunea că nici obârşia traco-ilirică a lui *ă* nu este pe deplin asigurată. Concluziunea aceasta are toată valoarea şi pentru *ă* (> *â*) accentuat în poziţie nazală, încât sunetele acestea nu pot fi izolate unul de altul. Din analiza fiziologică a evoluţiei lui *a* accentuat în poziţie nazală în *ă* şi *â* ne-am convins, cred, că sunetele acestea au apărut în mod spontan în graiul strămoşilor noştri. Dacă au existat cumva în limba populaţiunii băştinaşe, sau în limba vreunei populaţiuni vecine, în epoca când evoluţia aceasta a început, împrejurarea aceasta a putut s'o promoveze numai.

Dacă am făcut dovada că formele *câine, pâine* etc. sânt străromâne şi tot atât de vechi ca şi formele *câne, pâne* etc. şi *creştin, fin* etc., atunci nici unul din cele 44 puncte de asemănare dintre dialectele dacoromân şi meglenoromân citate de Th. Capidan nu mai pot servi ca dovadă că raporturile megleno-dacoromâne s'au prelungit dincolo de raporturile dintre Aromâni şi Dacoromâni. In evoluţia lui *a* accentuat în poziţie nazală putem înregistră în cuprinsul dialectului meglenit doar o singură inovaţiune care nu este străromână: prefacerea lui *ă* şi *â* în *ǫ* resp. *o* [3]. Inovaţiunea aceasta n'o cunoaşte dialectul dacoromân, dar se găseşte şi în dialectul bulgar din Rodope.

Nu putem admite, împreună cu Th. Capidan, că prefacerea lui *ă* şi *â* în *ǫ* se datoreşte influenţei bulgare, pentru că „nu se

[1] *Ib.* 203.

[2] In *Raporturile lingvistice slavo-române* în *Dacoromania* III (1923), pag. 162—165. Despre *ă* şi *â* în alte limbi cf. şi M. Gaster, *Zur rum. Lautgeschichte* I, *Die gutturale Tenuis* etc., Halle, 1878, pag. 4—5.

[3] Numai în Ţârnăreca şi Huma, satele în care se resimte o influenţă aromânească foarte puternică, precum arată Th. Capidan de repetite ori, se spune *ă* în loc de *ǫ*, iar *o* în loc de *ǫ* se aude numai în Liumniţa (*op. cit.* pag. 97). Th. Capidan crede că *ǫ* s'ar fi desvoltat din *ă*, iar *o* din *u* < *â*, pentrucă „baza" lui *ă* ar fi *o*, iar „baza" lui *ĭ* ar fi *u* (*ib.* 100). Tot atât de bine am putea declară că „baza" lui *ă* resp. *â* este *e* şi *i*. De sigur că *o* al Liumniţei este un *ǫ* care s'a închis.

mai găseşte şi în celelalte dialecte sau subdialecte româneşti"[1]. La fel am puteà să susţinem că fenomenul este în bulgăreşte de origine românească, pentru că afară de dialectul din Rodope „această particularitate nu există în nici un alt dialect estic sau vestic din întregul domeniu al limbii bulgare"[2]. Apariţia lui *ǫ* în locul lui *ă* şi *â* nici nu poate fi considerată ca o continuare a evoluţiei lui *á* în poziţie nazală > *â*, în sensul în care de ex. *i* apare ca o prelungire a evoluţiei *a* > *e* în cazuri ca *animam* > *enimă* > *inimă*, unde reducerea unghiului maxilar a continuat dincolo de *e*. Din punct de vedere fiziologic nu putem descoperì în lăuntrul cuvintelor din chestiune nimic ce ar puteà motivà prefacerea lui *ă* şi *â* în *ǫ*. Din potrivă, în cuvintele acestea continuă să existe toate acèle elemente cari au provocat transformarea lui *a* în *ă* resp. şi nu s'a ivit nimic nou ce ar explicà transformarea lui *ă* şi *â* în *ǫ*[3]. Noua evoluţie comună dialectului meglenoromâr şi dialectului bulgar din Rodope se explică mai bine prin immixtiunea unei populaţiuni streine, ale cărei obişnuinţe articulatorice se împotriveau articularii lui *ă* şi *â* accentuaţi şi în al cărei sistem fonetic *ǫ*, sau un *o* cu un timbru asemănător lui *ǫ*, se apropià mai mult de *ă* resp. *â*. La fel apare *ę* în loc de *â* şi *ă* accentuaţi în dialectul Aromânilor din Acarnania[4]. Acea populaţiune streină, influenţei căreia se datoreşte apariţia lui *ǫ* în locul lui *ă* şi *â*, ar puteà să fie Pecenegii, deşi Th. Capidan nu prea vrea să admită lucrul acesta. Intervenţia lor în sensul acesta poate să dateze încă din epoca în care Meglenoromânii se găsiau în regiunea munţilor Rodope[5], chiar dacă în dialectele bulgăreşti din acèle regiuni „pronunţarea lui *ă* (ъ) ca *ǫa* apare cu mult după secolul XII"[6]. Multe fenomene lingvistice sânt mult mai vechi de cum ni le arată cele dintâiu texte în cari sânt atestate. Ar fi să tăgăduim de altfel existenţa în secolul al

---

[1] *Ib.* pag. 92, cf. pag. 64 şi 65.

[2] *Ib.* pag. 92.

[3] De altfel *â* şi *ă* accentuaţi se prefac în *ǫ* şi când nu sânt în poziţie nazală. Inovaţiunea nu poate fi datorită deci, cu atât mai puţin, poziţiei acesteia.

[4] *puţęn, kęne, arămęn* („Aromân"), *kęntic. kęmp, bęr* (< *bărn* < *bărnu* s. *bârnu* „brâu"), *măkęm* („mâncăm"), *muleri* (pl. lui *mulare* („cotăr"). Vezi G. Weigand, *Die Aromunen* II, pag. 176—177.

[5] Cf. şi Th. Capidan, *op. cit.* pag. 56.

[6] *Ib.* 65.

XV-lea a unor arhaisme cari se găsesc într'un şir de texte ulterioare veacului aceluia şi dintre cari unele se mai păstrează şi astăzi, pentrucă nu dăm de ele în textele husite. Pecenegii lui Zonaras, aşezaţi pe la sfârşitul secolului al XI-lea prin părţile în cari se găsesc astăzi Meglenoromânii [1], ar fi putut astfel doar să ajute evoluţia înlocuirii lui *ă* şi *â* prin *ǫ* în dialectul meglenoromân, fie că Meglenoromânii se găseau în locuinţele lor de acum înaintea lor, fie că au venit încolo numai pe urma lor. Iar dacă cumva ar trebui să admitem — nu ştiu ce ne-ar putea obligă să susţinem asemenea lucru — că Pecenegii au şi dispărut de prin părţile munţilor Rodope sau din apropierea Meglenoromânilor când *ǫ* i-a luat locul lui *ă* şi *â* [2], atunci să nu uităm că astfel de inmixtiuni etnice au adese în limbă ecouri foarte târzii [3]. Poate că înlocuirea lui *ă* şi *â* prin *ǫ* îşi are numai cele dintâiu începuturi în epoca convieţuirii Meglenoromânilor cu Bulgarii din Rodope şi poate că mai apoi nu s'a generalizat de o potrivă de repede într'o parte şi alta.

Partea de adevăr cuprinsă în părerile lui Th. Capidan privitoare la locul de obârşie a Meglenoromânilor, la drumul pe care au ajuns în ţinuturile în cari se găsesc astăzi şi la împrejurările în cari s'a petrecut această mişcare, cred că este următoarea: Când după vreo câteva veacuri de convieţuire, de unitate teritorială şi lingvistică, Străromânii au început să se despartă unii de alţii, pe urma presiunii exercitate asupra lor de Slavi şi de Bulgari, Aromânii au coborît cei dintâiu în spre sud, până în munţii Pindului şi câmpiile Tesaliei [4]. Strămoşii Aromânilor nu pot să-şi fi avut locuinţele înainte de aceasta prin părţile albaneze, ci trebue să fi trăit mai la răsărit, în Bulgaria de astăzi [5].

---

[1] Cf. *ib.*

[2] Cf. *ib.* pag. 63 şi 65.

[3] Cf. şi *Daco-romania* II, pag. 192 şi în deosebi nota 2 de pe aceea pagină.

[4] *Op. cit.*, pag. 62.

[5] Vezi *Românii din Peninsula Balcanică* în *Anuarul Institutului de istorie naţională* pe 1923, publicat de Alex. Lapedatu şi Ioan Lupaş, Buc. 1924, pag. 107—109. Lucrarea lui Th. Capidan citată în nota aceasta trebue consultată în întregime pentru chestiunile cari ne preocupă aci şi pentrucă concepţiile autorului se evidenţiază mai bine, dacă avem în vedere expunerile dintr'însa pe lângă cele din *Meglenoromânii* I.

De la nord, din Balcani [1], dintr'o regiune care se găsea şi mai la răsărit decât locurile de unde au pornit aceştia şi numai în urma lor, au plecat apoi Meglenoromânii [2]. Până a se stabili în regiunea Caragiovei, Meglenoromânii trebue să fi făcut un popas mai îndelungat în Rodope [3].

Patria primitivă a Meglenoromânilor trebue căutată deci undeva în răsăritul Bulgariei. De acolo ar fi început să emigreze, după Th. Capidan, „prin sec. XIII şi poate ceva şi mai târziu" [4]. Th. Capidan nu ne arată însă graţie căror împrejurări Meglenitii, şi numai ei, ar fi putut rezistà, rămânând pe loc, timp atât de îndelungat năvalei slavo-bulgare şi cari împrejurări au determinat târzia lor deplasare în altă parte. Teoria aceasta nu se poate întemeià pe nici un singur argument istoric. Aşa cum ne-o prezintă autorul ei, ea este motivată doar de asemănările megleno-dacoromâne. Am văzut că acestea nu pot aveà rolul care le-a fost atribuit. Apoi, chiar dacă am admite că Meglenoromânii nu s'au îndepărtat din acèle ţinuturi de nordest decât prin secolul al XIV-lea, noi n'am puteà înţelege cum s'ar fi putut găsì ei acolo cu vr'un grup de Dacoromâni în raporturi destul de strânse, spre a explicà asemănările din chestiune. In acèle vechi meleaguri meglenoromâne, oricât de apropiate de Dunăre, trebue să fi fost atotputernică influenţa politică şi culturală bulgară, rivală cu influenţa bizantină, iar dincoace de Dunăre, prin acèle părţi, nu poate să fi existat o populaţiune dacoromânească destul de viguroasă, ca să aibă înrâurinţa presupusă de Th. Capidan, într'o epocă în care principatele noastre luau de abià fiinţă, cu centrele lor situate cu desăvârşire aiurea. O asemenea influenţă anterioară secolului al XIV-lea este şi mai puţin verosimilă.

Splendidele contribuţii ale lui Th. Capidan combinate cu constatările lui Const. Jireček, cred că ne indică destul de precis soluţia problemei. După Const. Jireček [5] graniţa dintre zona culturală română şi cea greacă porneà din apropierea oraşului Lissos (Alessio) prin munţii Miridiţilor şi ai Dibrei, treceà

[1] *Meglenoromânii* I, pag. 57.
[2] *Ib.* pag. 62.
[3] *Ib.* pag 58 şi 63—64.
[4] *Ib.* pag. 65, cf. pag 63.
[5] *Geschichte der Serben*, pag. 39, cf. şi Th. Capidan, *Românii din Peninsula Balcanică*, pag. 100—101,

prin Macedonia de nord între Scupi (Zlokučani, la nord-est de Scopie) şi Stobi (la revarsarea Ţărnei în Vardar), înconjură apoi oraşele Naissus (Niş) şi Remesiana (Bela-Palanka) — Pautalia (Küstendil) şi Serdica (Sofia) cu toată regiunea Pirotului aparţinând zonei greceşti — şi se îndreptă iar spre est până la Marea Neagră dealungul versantului de nord al munţilor Balcani. Strămoşii Românilor de azi trebue să ni-i închipuim deci locuind între Balcani şi Dunăre, având vreo câteva posturi avansate şi dincoace de acest fluviu, iar apoi prin ţinuturile montenegrine, în apropierea Albanezilor şi prin Serbia, şi, fără îndoială, şi prin ţinuturile muntoase ale Banatului şi Transilvaniei. In resfirarea lor la nordul Dunării se pare că erau mai concentraţi în regiunile din sudul Mureşului şi îndeosebi în sudestul Banatului şi în sudvestul Transilvaniei, unde se găseau mai aproape de Romania transdanubiană, din spre Moesia, şi în mai strânse legături cu ea. Din Moesia ne-a venit pe la sfârşitul secolului al IV-lea şi începutul secolului al V-lea episcopul Nicetas Remesianul şi în spre acolo se concentrau toate drumurile cari duceau din Dacia spre apus [1]. Presiunea invaziei slavo-bulgare a fost exercitată asupra noastră la sudul Dunării în două direcţii, din spre Dunăre spre Balcani, deci de la nord spre sud pe de o parte, şi dinspre părţile Bulgariei de azi spre ţinuturile sârbeşti, deci de la est spre vest pe de altă parte. De alungul meleagurilor în cuprinsul cărora s'a produs spărtura în teritoriul unitar al Străromânilor din cauza acestor presiuni, acolo unde unitatea noastră teritorială a fost desfiinţată astfel, acolo trebue desemnată linia care desparte dialectele cari încep a se diferenţiă din graiul străromân.

Fiind convinşi în urma unor argumente istorice şi lingvistice de toată greutatea că poporul român s'a format în nordul şi în sudul Dunării şi că limba străromână a fost unitară, am admis că Dunărea n'a fost în acèle vremuri străvechi o frontieră dialectală. Am ajuns în chipul acesta oarecum în contrazicere cu noi înşine, căci am continuat să vorbim de Românii din „nordul Dunării“ şi de Românii din „sudul Dunării“, să vedem deci în

[1] Vezi Vasile Pârvan, *Contribuţii epigrafice la istoria creştinismului daco-român*, Buc. 1911, îndeosebi pag. 158–178 şi *Câteva cuvinte cu privire la organizaţia provinciei Dacia Traiana cu prilejul unei cărţi noi asupra acestei cestiuni* în *Conv. Lit.* XL (1906) 747 urm., cf. şi a mea *Introducere în studiul literaturii vechi*, Cernăuţi, 1922, pag. 37—42.

Dunăre linia care ne desparte pe unii de alţii [1] şi să ne lăsăm astfel pradă sugestiei că dealungul ei s'a format vidul pe urma căruia am încetat să constituim o unitate teritorială şi lingvistică, deşi ştiam foarte bine că originile dialectului dacoromân nu pot fi căutate în şesurile de la stânga Dunării şi deşi faptele istorice nu ne îngădue că să mutăm vidul acesta acolo unde Carpaţii şi munţii Sârbiei se întâlnesc pe malurile acestui fluviu.

Impinşi spre sud şi vest noi trebue să fi pierdut contactul mai întâiu pe o linie care duceà de la nord spre sud, orientată mai mult spre răsărit sau spre apus, între Niş şi Bela Palanka pe de o parte, Sofia şi Küstendil pe de altă parte, deci cam în direcţia din acèle regiuni a frontierii dintre zona greacă şi cea romană. La răsărit de linia aceasta grupul Românilor de est se mişcà spre sud, la apus de linia aceasta aripa de sud a Românilor de nordvest [2] erà împinsă spre nord şi vest [3]. In mod fatal au trebuit să se îndepărteze astfel unii de alţii.

Cred că ne găsim în deplin acord cu ştirile pe cari le avem despre felul cum au pătruns Slavii şi Bulgarii în Peninsula balcanică, dacă ne închipuim efectele acestei invazii pentru desvoltarea limbii şi neamului nostru precum urmează. Slavii trecând din şesurile de pe malul stâng al Dunării în Balcani, au lăsat mai întâiu neatinsă aripa extremă dela răsărit a Românilor de est. Partea cea mai mare a Românilor acestora însă, până în spre linia de care a fost vorba mai sus, a fost pusă în mişcare spre sud, şi a înaintat până în munţii Pindului şi câmpiile Tesaliei. Aceştia sânt strămoşii Aromânilor. Apoi a urmat invazia Bulgarilor, mai de la răsărit, din sudul Basarabiei de azi. Curentul acesta trebuià să se izbească de strămoşii Meglenoromânilor,

[1] De fapt o frontieră dialectală se poate formà acolo unde înainte nu existase. Dacă Dunărea nu ne-a despărţit în epoca străromână, dealungul ei s'ar fi putut produce totuşi sciziunea într'un grup de nord şi unul de sud. Dar între dialectul dacoromân, pe de o parte, şi dialectele aromân şi meglenoromân, pe de altă parte, există vreo câteva deosebiri fundamentale de origine străromână (cf. raporturile între dialectele acestea privitoare la nazalizare şi rotacism, prima influenţă albaneză etc., vezi şi Th. Capidan, *Meglenoromânii* I, pag. 59, *Românii din Peninsula Balcanică*, pag. 98 urm.), iar hotarul între domeniile acestor deosebiri nu poate să fi fost Dunărea.

[2] Românii din nordul Dunării şi cei de prin părţile sârbo-montenegrine şi albaneze, cei din urmă formând aripa de sud.

[3] Vezi mai jos.

aripa extremă de la răsărit a Românilor de est. Drumul pribegiei lor, care începù astfel, duce prin munţii Rodope şi sfârşeşte atingând ţinutul Caragiovei. Intemeind împărăţia lor şi unind semințiile slave de acolo, Bulgarii înaintează tot mai mult spre apus. Presiunea asupra aripei de sud a Românilor de nord-vest devenì astfel tot mai puternică. Grupuri de Români se desfac de acì şi se resfiră dealungul ţărmului dalmatin şi a hinterlandului lui, dar şi dincoace de Dunăre. Toate mutările şi deplasările acestea nu se produc dintr'odată cu toată intensitatea lor şi în cadrele întregii lor expansiuni, ca o mişcare de scurtă durată, ci au nevoie de un timp mai îndelungat, de mai multe veacuri chiar. Pe Aromâni de ex. ni-i arată unele indicaţiuni bizantine în plină retragere spre sud încă pe la sfârşitul secolului al IX-lea [1].

Dacă admitem hipoteza aceasta, unele chestiuni destul de încurcate până acuma par a se lămurì. Impărţindu-i pe Străromâni într'un grup de est, reprezentat astăzi de Aromâni şi Megleniţi, şi altul de nord-vest, reprezentat astăzi de Dacoromâni şi Istroromâni, înţelegem foarte bine de ce vechea influenţă slavonă are în dialectele aromân şi meglenit un vădit colorit răsăritean [2]. Situaţia geografică ni-i arată apoi pe Românii de nordvest mai aproape de Albanezi şi în mai intim contact cu ei. Iată de ce vechea înrâurinţă albaneză a lăsat urme mai puternice în dialectul dacoromân decât în dialectele aromân şi istroromân [3].

Albanezii desigur că locuiau mai la nord în acèle vremuri vechi decât în zilele noastre [4]. Cum ei au fost cuprinşi în zona romană — puternica influenţă a limbii latine asupra limbii lor dovedeşte cu prisosinţă lucrul acesta — la sud nu vor fi ajuns mult mai departe de linia despărţitoare a zonei acesteia de zona greacă, linie care a plecat, precum văzurăm, de la Lissos spre est. Se pare că presiunea slavo-bulgară în direcţia vest a atacat

[1] Cf. şì Th. Capidan, *Meglenoromânii* I, pag. 62.

[2] Th. Capidan, *Românii din Peninsula Balcanică*, pag. 116. Despre astfel de raporturi între Megleniţi şi Bulgarii de est a fost vorba de repetite ori în cursul studiului acestuia. Vezi şi ce am zis despre prefacerea lui *o* şi *e* neaccentuaţi în românește şi în dialectele bulgare de est în *Dacoromania* II, pag. 207, cf. Th. Capidan, *Raporturile lingvistice slavo-române*, *ib.* III, pag. 168—169.

[3] Cf. S. Puşcariu, *Zur Rekonstruktion*, pag. 59—66 şi Th. Capidan, *Raporturile albano-române* în *Dacoromania* II, îndeosebi pag. 449 şi pag. 482—487.

[4] Vezi, între altele, *ib.*

mai întâiu mai cu putere regiunea din preajma frontierii etnice dintre Albanezi şi Străromâni. Slavii pătrunzând acolo, Românii şi Albanezii se despărţesc unii de alţii. Grupuri de Români sânt aruncate dincoace de Dunăre şi găsesc locuinţe nouă nu chiar la malul stâng al acestui fluviu, unde populaţiunea eră mai deasă, ci la nordul Mureşului. Alte grupuri, de Albanezi, au fost împinse la sud şi se aşează unde populaţiunea albaneză a fost mai puţin compactă, deci la marginea de sud a teritoriului albanez de atunci. Ordinea geografică dintre dialectele gheg şi tosc ale limbii albaneze se inversează astfel. Înţelegem acum de ce Românii rotacizanţi se găsesc chiar în ţinuturile de nord ale teritoriului dacoromân, iară Albanezii rotacizanţi în ţinuturile de sud ale Albaniei, dece tocmai Toscii, cari sânt mai îndepărtaţi de noi, formează viitorul cu *do* „a voi", ca şi noi, şi nu cu *kam* „am", ca în dialectul gheg de la nord[1]. Pe calea aceasta ne vor fi venit din Serbia şi locuţiuni ca „a făgădui marea cu sarea"[2].

Asemănările dintre dialectul meglenoromân şi cel dacoromân se pot explică prin situaţia lor periferică în cuprinsul ţinuturilor străromâne. In timpul popasului lor în regiunea munţilor Rodope Meleniţii poate că au mai avut oarecari legături cu Românii din Serbia, distanţa dintre cele două regiuni fiind destul de mică. Astfel ar apare şi mai motivate şi asemănările lor cu Istroromânii.

In Serbia elementul românesc s'a păstrat încă vreme îndelungată. Documente sârbeşti, începând cu secolul al XIII-lea ne vorbesc de el. Nu mai trebue să ne punem întrebarea, dacă aceşti Români erau Aromâni sau Dacoromâni[3]. Situaţia lor geografică ne facem să înţelegem de ce au atâtea particularităţi comune cu Dacoromânii pe de o parte şi cu Aromânii pe altă parte. Aceşti Români n'au emigrat numai în nordul Dunării, ci şi în vest până în Veglia, Croaţia, Istria şi Craina[4].

Concluziunile lui S. Puşcariu asupra vechilor aşezări ale Românilor, trase dintr'o expresie idiomatică, nu par prin urmare de loc riscate[5], ci izvoresc dintr'o fericită intuiţie a unor fapte reale.

Cernăuţi, Septembrie 1925.

Alexe Procopovici.

---

[1] Cf. şi Th. Capidan, *Raporturile albano-române*, pag. 446.

[2] Vezi S. Puşcariu, în *Cugetul românesc* (1922) No. 4, pag 395—397.

[3] Cf. Th. Capidan, *Românii din Peninsula Balcanică*, pag. 109 urm.

[4] Vezi în legătură cu aceste migraţiuni Silviu Dragomir, *Vlahii şi Morlacii*, Cluj 1924 şi *Vlahii din Serbia* în *Anuarul Institutului de istorie naţională* I (1921—1922).

[5] Vezi articolul citat.

L'activité de journaliste d'Eliade Rădulescu pendant son exil à Paris.

L'une des occupations les plus importantes d'Eliade Rădulescu pendant son séjour à Paris en 1849 et 1850 fut d'informer la presse française des actions politiques auxquelles il avait participé et de la situation exacte dans laquelle se trouvaient les Principautés danubiennes. Ce n'était pas une tâche aisée. Tout l'Orient, en raison des guerres russo-turques et de la Révolution de 1848 en Roumanie et en Hongrie, avait été le théâtre d'événements très importants ; mais l'opinion publique française était loin de les connaître exactement et surtout de les juger dans leurs causes et leurs conséquences. A l'ignorance commune en Occident pour tout ce qui se passait à l'autre bout de l'Europe, ignorance qui n'a pas beaucoup diminué aujourd'hui malgré la facilité relative des communications, s'ajoutaient toutes sortes d'autres raisons qui faisaient que le public français était absolument désorienté.

Les gouvernements français de cette époque, au début idéalistes et humanitaires, avaient passé par une série de métamorphoses qui les rapprochaient de plus en plus du gouvernement qui les avait précédés. Les gens de tendances véritablement démocratiques, qui avaient contribué en février au renversement de l'ancien ordre de choses et s'étaient emparé du pouvoir, trop faibles ou trop inexpérimentés pour guider les destinées de la France, avaient été emportés par le courant et, finalement, avaient dû céder la place à d'habiles politiciens, ralliés de forme au mouvement révolutionnaire, opportunistes incapables de comprendre et d'admettre sincèrement les idées nouvelles. Les vrais représentants de ces idées en Orient, obligés de se réfugier en France, par l'insuccès de la révolution dans leurs pays, tels Eliade Rădulescu et les autres, étaient considérés par les dirigeants de la politique française d'alors, non seulement comme suspects et compromettants, mais comme dangereux.

Le mot d'ordre de la presse officieuse était donc de ne jamais prêter l'oreille aux récriminations des Moldo-Valaques émigrés à Paris. Seulement, il était impossible de se taire sur ce qui s'était déroulé dans les Principautés et ce qui se déroulait encore en Hongrie ; les journaux étaient malgré tout obligés de parler de ces événements. Ils prenaient alors leurs informations ou bien chez les agents des Russes, entre autres, chez Kisselef, le représentant du tsar à Paris, qui passait pour être et était réellement un des meilleurs connaisseurs des choses roumaines — qu'il présentait du reste d'une façon tout à fait tendancieuse — ou encore chez des correspondants de circonstance, choisis naturellement parmi les gens „bien pensants", ou même chez des correspondants improvisés.

En dehors de l'antipathie officielle, les émigrés avaient encore contre eux le fait que, appartenant à des peuples différents quelquefois et faisant chacun une politique nationaliste — les Hongrois et les Roumains, par exemple — ils en arrivaient souvent à des polémiques dans la presse, polémiques qui déroutaient les hommes de bonne foi. Dans l'impossibilité de les distinguer, ceux-ci les avaient englobés dans la même appellation de révolutionnaires. Ils se les imaginaient ayant sur les choses essentielles à peu près les mêmes idées, lorsque brusquement des querelles surgissaient qui montraient que, professant les mêmes principes, les différents émigrés étaient loin d'être d'accord autant qu'on le croyait. Et la surprise du public atteignait son comble quand il voyait des gens du même pays se traiter mutuellement comme les pires ennemis si par hasard ils pouvaient exprimer librement leurs opinions dans la presse.

Ayant à lutter contre les journaux officiels, contre l'argent des Russes, contre la méfiance naturelle des feuilles à grand tirage envers tout ce qui peut déplaire au Gouvernement, il ne restait plus aux émigrés roumains que la possibilité de faire connaître leur point de vue dans des journaux éphémères d'opposition rédigés par des révolutionnaires irréductibles et considérant, comme eux, le gouvernement français de l'époque comme une terrible calamité. Ceux-là seuls étaient disposés à donner l'hospitalité à des articles peu sympathiques à ce gouvernement.

Combattant pour les idées les plus avancées, sincères, pleins de zèle, sans argent, quelques-uns assez documentés sur les ques-

tiers d'Orient, les rédacteurs de ces journaux embrassent la cause de leurs coreligionnaires politiques roumains et mettent le journal qu'ils dirigent, et qui ne paraît quelquefois que comme numéro d'épreuve, à la disposition de ces derniers. Les Roumains, de leur côté, leur assûrent un certain nombre d'abonnements ou bien participent, comme actionnaires, aux fonds qui subventionnent ces journaux.

Eliade, une des natures les plus personnelles qu'on puisse imaginer, ne se gêne pas, lorsqu'il a l'occasion de publier un article ou de l'inspirer, pour y introduire les critiques les plus acerbes contre ceux de ses compatriotes qui ne suivaient pas absolument sa ligne de conduite [1]. Nous connaissons le nom des journaux auxquels il a collaboré ou dans lesquels il lui a été possible d'introduire des articles inspirés plus ou moins par lui. La liste nous en a été donnée par Eliade lui-même dans des lettres adressées aux Roumains à Brousse [2] et par Locusteanu, le collaborateur le mieux renseigné sur les circonstances de la vie d'Eliade pour la période qui va de son exil jusqu'à sa mort [3].

Un grand nombre de journaux rédigés par ces hommes de gauche qu'Eliade a désignés sous l'épithète de „Proscrits et anathématisés", comprennent des informations qui sont évidemment inspirées par lui. Lorsqu'on les parcourt, on est émerveillé de voir combien les événements de l'est de l'Europe y tenaient de place. C'est que la révolution agonisante en France ou, ce qui pis est, confisquée au profit de quelques-uns, vivait, selon leur opinion, chez les petits peuples de l'Europe Centrale, les Hongrois, les Roumains, etc.

Ceux qui veulent étudier les différentes phases de la guerre de l'Autriche contre la Hongrie et l'invasion des Russes en Transylvanie pour secourir les armées autrichiennes, trouveront dans ces pages du matériel non utilisé ou, du moins, pourront se rendre compte de l'intérêt extraordinaire avec lequel la démocratie de France suivait ces événements.

---

[1] N. Cartojan, *Scrisori inedite de la N. Bălcescu şi I. Ghica*, Buc. 1913, p. 44.

[2] N. B. Locusteanu—Russo, *Scrisori din Exil* (La correspondance de I. Eliade), p. 6, (Lettre du 24 Septembre 1849) et p. 28 (lettre du 19/26 Mai 1850).

[3] *Ibid.*, page 734, Note.

J'ai été moi-même très surpris de trouver le mouvement d'Avram Iancu analysé et tenir même une place respectable dans les articles de certains journaux[1].

J'ai contrôlé personnellement les informations d'Eliade et de son ami et essayé de me rendre compte de leur exactitude. En effet, Eliade a écrit dans quelques uns de ces journaux, mais non pas dans tous ceux qu'il cite dans les lettres ci-dessus. „La Semaine", „encyclopédie de la presse périodique", de 1849 (4-ème année), dont le principal rédacteur est Eugène Carpentier[2], l'ami d'Eliade, est non seulement très renseignée sur les affaires roumaines, probablement grâce à celui-ci, mais encore, pour nous faire mieux comprendre d'où venaient ses informations, elle embrasse absolument le point de vue, pourtant si étrange parfois, du révolutionnaire roumain, toutes les fois qu'elle parle de nous.

Dès le commencement de l'année 1849, la „Semaine" nous documente sur les événements qui avaient eu lieu à Bucarest à la fin de 1848. Aucune des idées chères à Eliade ne manque. Les données de la correspondance, envoyée selon toute probabilité par un Roumain, peut-être rédigée par Eliade lui-même, sont confirmées par une note de la rédaction qui déclare que tout y est „au-dessous de la vérité".

Une autre correspondance du numéro 4, dans laquelle les Carpathes sont appelées „les monts Crapacks", nous mène incontestablement à un informateur romain.

Le 4 mars, on publie des souvenirs anecdotiques sur la Moldavie et la Valachie, signés E. C.[3], évidemment les initiales de Carpentier. Ces souvenirs sont extrêmement intéressants. Le tableau de nos moeurs que l'auteur y brosse serait digne d'être connu. Il fait un portrait saisissant du Prince de Moldavie, et parle de Bibesco dans des termes qui rappellent tout à fait Eliade: „petit boyard sans fortune et sans nom... ingrat et insolent comme un parvenu".

---

[1] Cf. „La Semaine" (1850, p. 167 et suivantes) où l'on parle d'Avram Iancu. Le même, page 195, nous renseigne sur le séjour d'Avram Iancu à Oradea.

[2] Carpentier est aussi le Directeur de la Tribune des Peuples et l'auteur d'une „Galerie des Agents Russes en Moldavie".

[3] *La Semaine*, No. 9, du 4 Mars 1849, p. 278 et suivantes.

Le 10 mars, longue correspondance encore, signée C. M. où, une fois de plus, le point de vue d'Eliade est défendu et où l'auteur s'efforce de réfuter l'accusation portée par la Russie contre la Révolution de 1848 dans les Principautés.

Les informations politiques se rapportant à notre pays se retrouvent tout le long de l'année 1849 et de l'année suivante, mais la collaboration d'Eliade ne fait plus de doute à partir de 1850.

Nous trouvons d'abord une lettre[1] émouvante par la chaleur avec laquelle elle parle des Roumains et admirable au point de vue littéraire, sur la Moldavie. Les noms roumains qu'on rencontre aujourd'hui encore estropiés dans les journaux étrangers, sont ici très exacts. Eliade nous avait exprimé à plusieurs reprises sa révolte d'entendre les Russes, pour nier notre latinité à laquelle nous tenions par dessus tout, prétendre que notre origine „se perdait dans la nuit des âges". La même révolte se rencontre dans l'article du journal français. Plus loin[2] c'est un portait du boyard Vulpake Filipescu, ou bien[3] une citation de Neculcea et Engel, inexplicables s'il s'était agi d'un étranger.

Dans le numéro du 8 Mai[4], l'auteur se démasque: il parle de la Valachie comme de sa patrie et traite Lenş et Ştirbei avec aussi peu d'égards qu'Eliade le faisait d'habitude.

Des renseignements sur Avram Iancu[5], des polémiques avec l'Echo d'Orient, de Constantinopole, la question de l'introduction dans le *Règlement organique* de l'article qui nous enlevait entièrement notre indépendance, le mouvement de Braila, voilà des thèmes familiers à tous ceux qui ont lu les oeuvres d'Eliade de cette époque et que nous trouvons également dans les colonnes de la Semaine[6].

Et comme Eliade ne manquait jamais de dire du mal de tous ses ennemis lorsque l'occasion se présentait de disposer à sa guise d'un journal français, il en profite cette fois pour noircir Mavros, et pour présenter la révolution de 1848 sous un jour qui lui est personnellement très favorable.

[1] La *Semaine*, de 1850, p. 227–228.
[2] *Ibid.*, p. 259.
[3] Pag. 275.
[4] Pag. 339.
[5] Pag. 371.
[6] Pag. 451.

Enfin, le 18 Octobre 1850, nous rencontrons pour la première fois un article signé par lui en toutes lettres, où il fait allusion à un des articles antérieurs, qu'il donne comme sien, celui du 11 Août. Il avait signé cette fois parce qu'une polémique s'était engagée avec les journaux réactionnaires et qu'il voulait prendre ses responsabilités. Et, puisqu'il se voit obligé de se reporter à la lettre qu'il avait adressée aux Roumains exilés à Brousse, il la publie dans la Semaine du 25 Octobre[1]: „Aux ... Roumains frères comme homme je ne puis professer d'autre doctrine que celle du Christ". Lettre qui finit ainsi: „Acceptez cet ouvrage, ses impressions, ses souvenirs". C'est la dernière lettre politique d'Eliade publiée dans la Semaine.

Mais la Semaine possédait aussi un supplément littéraire. Le supplément du 1-er mars 1850 publie[2] un compte-rendu sur „Le Protectorat du Tsar", et trois semaines plus tard, le 22 mars, des fragments importants des „Souvenirs et impressions d'un proscrit", sans signature.

Le 3 Mai nous trouvons un nouvel article relatant l'épisode de l'officier polonais et émissaire du tsar, qui avait fait le rapport sur l'origine slave des Roumains, épisode dont Eliade nous a entretenus bien souvent. L'article est signé I. R., les initiales de Jean Rădulescu (Heliade)[3].

„*Le Peuple*" est le Journal de Proudhon, l'homme pour lequel Eliade avait peut-être la plus vive admiration. De même que la Semaine, dès avant l'arrivée d'Eliade à Paris, „Le Peuple" publiait chaque lundi une revue de l'étranger très favorable aux ennemis des Russes, c'est-à-dire aux Hongrois, aux Roumains et aux Polonais.

Pourtant, les journaux rédigés par Proudhon ont généralement la vie courte: le Peuple cesse de paraître pour renaître sous le nom de la „*Voix du Peuple*" le 25 Septembre 1849. Sous cette nouvelle forme, il donne des renseignements sur les Principautés, jusqu'au 4 Février 1850, lorsque nous rencontrons

[1] *Ibid.*, pages 676 et suivantes.

[2] *Ibid.* de 1850, page 139.

[3] Il est donc à noter que la signature d'Eliade apparait dans le supplément littéraire de la Semaine avant qu'elle ne paraisse dans le journal proprement dit.

un très intéressant article d'Eliade signé Rădulescu et répondant à une assertion défavorable aux révolutionnaires roumains, parue dans l'Indépendance Belge du 12 Ianvier 1850[1]. L'article du journal belge qui a provoqué la riposte d'Eliade, est écrit par un homme parfaitement bien informé. Du reste, tous les articles parus dans ce journal contrastent par leur sérieux et leur objectivité avec les articles qu'on peut lire dans les autres feuilles de l'époque. L'auteur de l'article incriminé par Eliade avait eu le tort de parler avec sympathie du Prince Stirbei, une des nombreuses bêtes noires de l'ancien membre du Gouvernement provisoire.

L'époque qui avait immédiatement précédé le mouvement de 1848 est considérée par le correspondant de l'Indépendance comme „d'une prospérité inouïe et d'une indépendance pour ainsi dire complète". Seulement, „les démolisseurs valaques, Eliade et ses amis, l'ont stupidement brisée sous leur aveugle marteau". „Les Don Quichotte enrubannés de cette grotesque équipée" (La révolution de 1848) ont laissé vide le Trésor de l'Etat, qui se trouvait sans argent, incapable de faire face à ses besoins, à moins d'un emprunt impossible à obtenir à un taux inférieur à 18 à 20 %.

Nous pouvons nous imaginer la colère d'Eliade mis directement en cause et traité de façon si cavalière par ce correspondant qui avait envoyé son article de Constantinopole, d'après des renseignements obtenus directement dans les Principautés.

Il répond dans la „Voix du Peuple" du 4 Février 1850, par un article documenté, très digne comme ton, avec de beaux accents démocratiques. Son collaborateur français de cette époque, Sébastien Rhéal, qui l'avait aidé à traduire les livres français publiés par Eliade à Paris, a dû l'aider aussi à donner à ses idées une forme qui ne leur est pas habituelle. L'article de l'Indépendance belge avait loué Stirbei et blâmé la Révolution. Eliade, pour se venger, fera un terrible portrait „des deux frères Stirbei et Bibesco"; parlera de leur „harem", des papillotes que le premier „ce coquet vieillard" se mettait dans les cheveux pour les friser, de l'amitié de tous deux pour les Russes. Puisque

[1] La collaboration signée d'Eliade dans la *Voix du Peuple* est donc antérieure à celle de la Semaine.

l'Indépendance Belge l'avait accusé d'avoir gaspillé les réserves du pays sous son gouvernement, il fait une comparaison entre les dépenses faites par la Révolution et celles faites par Bibesco pendant son règne. La lettre finit par de terribles accusations contre celui-ci.

„*Le Positif*", un autre journal cher à Heliade paraissant une fois par mois, feuille éphémère comme tant d'autres parmi celles qui étaient favorables à la cause des démocrates à cette époque, a comme directeur Charles Fauvety. Eliade prétend[1] y avoir collaboré; à moins qu'il ne s'agisse d'un article envoyé par lui, mais n'ayant pas été publié, il n'y a pas trace de la prose de notre compatriote dans les 5 numéros qui forment la collection „complète" du „Positif".

„*L'Europe Démocratique*" n'a vécu que 24 heures, le temps de paraître en un seul numéro[2].

Les idées exprimées dans ce journal sur la politique extérieure rapellent celles d'Eliade: la France devrait faire l'Union des peuples contre la Russie; les onze millions de Roumains, qui ne sont pas Slaves, gémissent sous la persécution des Russes: „La Turquie qui peut leur donner aide et protection s'efforce de mériter les sympathies et les secours des nations amies", etc. Une note annonce aux lecteurs qu'à cause du manque de place, un article sur la Roumanie *(sic)* sera publié dans les numéros suivants, qui n'ont jamais paru.

„*La Démocratie Pacifique*" du 18 Mai 1850 rend compte sur une page entière des „Souvenirs et impressions d'un Proscrit". L'article, signé Perreymond, est moins un compte-rendu qu'une interview sur les événements de 1848 et ceux qui les ont précédés. Il parle de Lazar et de son école opposée à celle des Grecs du Phanar „flasque, sans énergie et sans coeur"; de Golescu et des boyards patriotes; du „Protectorat" et des „Souvenirs et Impressions d'un Proscrit", où tout est raconté „par la

[1] I. Eliade, *Scrisori di Exil*, pag. 6.

[2] *L'Europe Démocratique, Tribune de Peuples*, Rédacteur en Chef: Dupont de Bussac, Décembre 1840.

plume infatigable et savante de M. E. Rădulescu", etc. La dernière oeuvre, nous dit l'auteur de l'article „est un chant de douleur et d'espérance, où l'âme du poète et du législateur se confondent dans un saint amour pour l'humanité". „Nous aimons ces chants, ajoute-t-il encore, qui réflètent la candeur primitive, qui exaltent les âmes et embrasent les coeurs, nous aimons ces chants où brille l'éclat de l'Orient déroulant en un magnifique langage de profondes pensées".

Et un peu plus loin „et nous Français, nous démocrates, nous socialistes, répondons à nos frères de Roumanie : réjouissez-vous, car le jour de la délivrance, le jour de l'harmonie sociale est proche".

Enfin „*Le Temps*" „journal de la République Progressive", par le contenu de ses articles, par le ton général, par la qualité des renseignements concernant les événements qui se passaient dans les Principautés ou en Transylvanie, nous montre que sa rédaction n'était pas étrangère aux cercles dans lesquels se mouvaient les Roumains [1].

Les noms mêmes de ces différents journaux sont oubliés aujourd'hui. Ils doivent pourtant être doublement sympathiques à nous autres Roumains. Ils se sont occupés de nous, ont embrassé notre cause, ont ouvert largement leurs colonnes, peu lues, il est vrai, mais honnêtes, à nos revendications. Sans lecteurs, traqués ou presque par la police, — la Presse du 9 Mai 1850 nous donne une liste de ceux qui paraissaient sans autorisation, liste dans laquelle figurent „Le Crédit", „La Démocratie Pacifique", „La Voix du Peuple" etc. — bafoués par la presse officielle, c'était pourtant ces journaux qui suivaient la vraie tradition française. Eliade avait raison : la France idéale, celle vers laquelle se tournaient les yeux de tous les opprimés, celle de 1848 et de toujours, parlait dans leurs colonnes. Malgré un langage un peu ridicule, et bien qu'oubliant souvent la réalité, les rédacteurs de ces feuilles faisaient appel à une humanité

[1] Les autres journaux cités par Rousso et Eliade ne semblent pas s'être beaucoup occupés de nous. C'est l'impression que j'ai eue après les avoir feuilletés à la Bibliothèque nationale.

meilleure que celle au milieu de laquelle on vivait à cette époque. Tous les soit-disant esprits réalistes de la France et de partout n'avaient pas de peine à convaincre cette presse de naïveté, de bêtise même. N'importe, elle maintenait un peu d'idéal dans le monde et préparait, malgré tous ses défauts, l'avenir.

Les regards des révolutionnaires qui avaient cru en la France et qui, pour expier leur croyance, étaient obligés de s'exiler, étaient constamment tournés vers cette presse. Eliade, de toute la force de son âme de visionnaire, met sa confiance en elle. Il ne veut pas voir la réaction triomphante autour de lui. Il n'a d'yeux que pour les „proscrits et les maudits" et il a raison: ce sont eux qui ont fait la France du dernier tiers du siècle.

Cette période de la vie du publiciste roumain, peu connue jusqu'à présent, est tout à fait sympathique et nullement indigne du reste de sa vie.

G. Opresco.

Mihail Halici

(Contribuţie la istoria culturală românească din sec. XVII)

Viaţa lui Mihail Halici

Despre Mihail Halici[1] se ştiă până acum numai că erà din Caransebeş şi că în 1674 a publicat în Basel o odă românească în distihuri (hexametre şi pentametre) în cinstea prietenului său Francişc Páriz Pápai, care tocmai îşi trecuse doctoratul. Acum avem însă o seamă de date foarte preţioase din care i se poate reconstruì o mare parte din biografie.

Pe scoarţele şi foile unui exemplar din *Csecsemő Keresztyén* de Kereszturi Pál, tipărit în Bălgrad (Alba-Iulia) în anul 1638[2], astăzi în posesiunea Colegiului Kún din Orăştie, şi pe foile de hârtie legate împreună cu acesta, s'au păstrat o seamă de note scrise ungureşte de tatăl lui Halici, altele scrise latineşte şi ungureşte de însuşi poetul nostru, care ne lămuresc destul de bine în această privinţă[3]. Ni s'au mai păstrat două fragmente de psalmi

[1] Insuşi Halici îşi scrie numele în trei feluri: *Halits*, *Halitz* şi *Halicz*. Se mai găseşte scris de alţii şi *Halics*.

[2] Cartea are întocmai filigrana din *Cea mai veche carte Rákóczyană* (a. 1639 s. 1640), care cuprinde între altele cel dintâiu Paraclis, Gromovnic şi Trepetnic tipărit românește: marca Ardealului împreunată cu cea a familiei Rákóczy, dedesubt cu iniţialele **G** şi **R**, care se găseşte şi în *Praeconium evangelicum* de Ştefan Katona, al cărui volum I s'a tipărit în acelaşi loc şi tot în anul 1638, iar al doilea în 1640 (v. *Anuarul Inst. de Istorie naţională* — Cluj, I (1921—22), p. 168 şi Tabela IV. După „Dedicatio", pe pp. 1—97 ale acestei cărţi urmează *Az keresztyeni vallasról való catechismus, maid szinten az Heidelbergai Catechismusnak rendi szerent.* Acesta pare să fi fost originalul care s'a avut în vedere pentru *Catehismul* românesc de la 1640. Sigur nu putem afirmà acest lucru din pricina că din ediţia I a acestuia nu se mai găseşte nici un exemplar, iar în a doua s'au făcut numeroase schimbări. Totuşi şi între aceasta din urmă şi textul unguresc de la 1638 găsim numeroase potriviri.

[3] Am primit-o pentru a o cercetà mulţămită binevoitoarei intervenţii a d-lui coleg G. Kristóf.

româneşti, precum şi poeziile latineşti şi ungureşti ale lui Halici din timpul când studiă la liceul reformat din Sibiu (inclusiv 1664).

Pe bunicul poetului îl chemă Ioan Halici[1] şi a murit în 12 Martie 1626. Pe bunică-sa, moartă în 3 August 1642, o chemă Ana Kusztras. Halici a trebuit să mai aibă un unchiu sau o rudenie apropiată după care şi-a primit tatăl său numele de Mihail, căci la 1614 găsim pe un „Halicz Mihály" jurat în sfatul oraşului Caransebeş[2]. Acest Mihail Halicz aveà atunci o grădină în apropierea apei numite *Potoc*.

Mihail Halici, tatăl poetului, s'a născut pe la 1615. A făcut, cât se vede, serioase studii de teologie. S'a logodit în 19 Noemvrie 1642. In 10 Ianuarie 1643 şi-a adus nevasta acasă. In 19 Octomvrie 1643 i s'a născut un fiu, poetul nostru pe care l-a botezat Mihail. La 1651 Mihail Halici, tatăl, erà jurat în senatul Caransebeşului[3].

Din o notă latinească, lipită ulterior de fiul său, constatăm că în 17 Septemvrie 1658 Caransebeşul, „patria" acestuia, a fost tradat păgânilor („Hristanis ablata, gentibus oblata"). Intr'a 'evăr Acaţiu Barcsai, Banul de origine românească al Caransebeşului[4], încă din 12 Septemvrie a invitat Lugojul şi Caransebeşul să se predeà Turcilor, ca să nu fie prădate. In 13 Septemvrie Barcsai hotărî să primească voivodatul Ardealului, iar în 14 a aceleaşi luni fu căftănit de Marele Vizir ca Principe, primind între alte condiţii şi „cât mai curând să dea Turcilor Caransebeşul şi Lugojul ce sânt pe apa Temeşului", oraşe rămase în stăpânirea Turcilor până în 4 August 1688[5]. Data indicată de Halici deci se potriveşte cu ce ştim din istorie. Două note, una ungurească a lui Halici tatăl, alta latinească a fiului său, ne arată că puţin după aceasta, în 22 Aprilie 1659, a murit în Haţeg „sărmana" Ana Magiar, „provida atque religiosa parens", după o boală care

[1] Cum îmi comunică D-l coleg Th. Capidan, numele *Halici* se găseşte şi la Aromâni, indicând familii care au trecut odinioară prin Galiţia.

[2] Fr. Pesti, *A szörényi bánság és szörény vármegye története*, vol. II, Budapest, 1878, pag. 263.

[3] Fr. Pesti, *o. c.*, p. 246.

[4] „Insuşi Barciai încă erà viţă de Român, precum mi-au mărturisit şi arătat prealuminatul Paul Barciai în anul 1791", G. Şincai, *Hronica Românilor*, Iaşi, 1853, t. 3, p. 88.

[5] Pesti, *o. c.*, p. 171—172, 181 şi 183; Şincai, *o. c.*, t. III, p. 74.

a ţinut 3 săptămâni, în vârstă de 33 ani. A fost înmormântată în cimitirul reformaţilor.

Halici senior s'a îmbolnăvit în 7 şi a murit în 22 Martie 1671, în „Dominica Palmarum", în vârstă de 56 ani, şi a fost înmormântat în 24 din aceeaşi lună în cimitirul „Varczagás" (< germ. *Schwarze-Gasse*) din Aiud.

Fireşte, în copilărie locul unde a petrecut poetul Halici a trebuit să fie acela unde trăiau părinţii săi. Acolo şi-a început şi instrucţia. Tatăl său ne spune că însuşi el a început să-l înveţe alfabetul în 19 Noemvrie 1650. In 1651, în „Dominica quasimodo geniti" a început să meargă la şcoală, „fungente officio Halits Mih." din Caransebeş.

Din 1661 până în 1664 îl găsim la liceul reformat din Sibiiu. Născut cu o zi înainte de a se naşte şi cu 3 zile înainte de a se boteză poetul sas Valentin Franck von Frankenstein, care în 7 Decemvrie 1663 îşi ţinù „disputaţia" de absolvire (Abgangsdisputation) cu titlul *Decas Quaestionum Philosophicarum illustrium* etc. (Cibinii apud Abrahamum Kertesz Szenczienscm)[1], pare să fi fost, dacă nu coleg, cel mult cu o clasă mai jos decât acesta. In adevăr pe Halici îl găsim în Sibiiu nu numai în Iulie 1663, ci chiar şi în ziua penultimă a lui Iunie 1664 când scrie un *Genethliacum aniversario Festo Natalitio Dni Petri Melas, literarum pietatis et humanitatis in celeberrima Schola Cibiniensi studioso, commilitoni mihi dilectissimo*" (p. 289—293) Dar în 14 Februarie 1664 erà în Sibiiu şi Franck însuşi, căruia-i dedică, în această zi a Sfântului Valentin, un *Carmen* γενεθλιακόν. Abiă în 28 Iunie 1665 îi găsim pe amândoi aceştia îmmatriculându-se la universitatea Altdorf de lângă Nürnberg[2].

In toamna anului 1664 Halici trecù la liceul academic reformat din Aiud, aşa numitul „Collegium Bethlenianum Alba-Enyedense", pe care în 1662 îl restabilise Mihail Apaffy I, mutându-l din Alba-Iulia unde fusese distrus de Turci în 1658. Colegul şi prietenul său Francisc Páriz Pápai notează la 1664 în ziarul său: „Mense octobri adscitus sum civibus scholae rhetoricae, eodem

[1] Cf. Dr. Egon Hajek, *Die Hecatombe Sententiarum Ovidianarum des Valentin Franck von Franckenstein*, Sibiiu, 1923, pp. 12—13 şi 16.

[2] Petru Melas a ajuns în 1672 lector în Sibiiu, apoi din 1679 predicator. Poetul Valentin Franck a ocupat deosebite posturi administrative: părcălab al Turnului-Roşu în 1679, notar provincial în 1681, judeţ şi comite al Saşilor de la 14 Februarie 1686, a murit în 27 Septemvrie 1697, cf. Hajek, *o. c.*, p. 18, 28, 30 şi 35.

praeceptore felix, commilitones praecipui Mihael Halicz de Karansebes nobilis etc. supra dicti“ [1]. După un an [2] petrecut în Colegiul reformat din Aiud, unde a putut să se distingă ca elev mai în vârstă, absolvent al unei şcoli bine conduse, se pare că a fost recomandat şi a trecut ca rector al şcolii reformate din Orăştie.

Intr'adevăr o notă din 1815 a istoricului Kerekes Ábel, notă care se găseşte pe scoarţa exemplarului din *Csecsemő Keresztyén* amintit mai sus, ne indică că, ar fi avut această funcţiune în Orăştie, fără a preciză însă timpul când a putut s'o aibă. Nota spune următoarele: „Acest Mihail Halits a fost rectorul şcoalei reformate din Orăştie; şi a lăsat moştenire şcolii o frumoasă sumă; dar care, dându-se împrumut armatei imperiale în vremea Curuţilor s'a pierdut pentru totdeauna“ [3].

---

[1] *Pápai Páriz Ferencz Naplója 1649—1691*, în *Irodalomtörténeti Közlemények*, a. II, Budapest 1892 (pp. 388—398, 499—515), p. 390, „Anno 1664“.

[2] Numele lui „Halyicz“ se găseşte o singură dată, deci numai în acest an, în tabloul elevilor colegiului reformat din Aiud dintre 1662—1827 (păstrat în original până la 1793 şi în transcriere statistică până în 1827) pe care l-a „subscris“ („subscribáltak“) fiecare cu mâna sa, îndatorindu-se în acest chip să respecte legile şcolii (cf. Varó Ferencz, *Bethlen Gábor Kollégiuma*. Aiud, 1903, p. 9 şi 11). In acest tablou, fireşte, se găsesc şi alte nume evident româneşti: *Bács, Bágya, Bália, Barcsai, Baricz, Bocz, Bogdan, Borza, Brencsán, Bugyul, Csuka, Dancs, Dancz, Doka, Ficsor, Furka, Gocz, Gracza, Gramma, Hank, Herczа, Hodor, Katrin, Kende, Kendi, Mara, Márk, Mihályi, Mihelyes, Nándra, Puy, Rácz, Rezván, Sinka, Sorbán, Vajda, Válya, Venter* etc. Pot să fie Secui, la origine Români maghiarizaţi: *Bojér, Brinyi, Mircze, Sánta, Vajna* etc. Pot să fie Români şi unii dintre cei numiţi după localităţile de unde erau: *Beszterczei, Bethleni, Karánsebesi, Nemegyei, Porcshalmi* etc. Din punct de vedere istoric literar românesc trebue să amintim că între aceste nume se găseşte şi *Agyagfalvi, Fogarasi* şi *Viski* (cf. Váró, *o. c.*, p. 9—14). Dar nu numai colegiul din Aiud, ci şi liceul calvin din Cluj erà cercetat de mulţi români reformaţi în acest timp. In Anuarul pe 1906 al acestui din urmă liceu se publică o listă a elevilor care au urmat la această şcoală începând din 1668. Din această listă au fost extrase numele româneşti de G. Alexici, *Date pentru biografia unor scriitori Români calvini*, în *Revista Teologică*, a. X, Sibiu, 1916, Nr. 4—6, pp. 76—78. Tot în acest articol, pp. 78—80, se mai dă o listă de nume de preoţi români calvini extrasă din Samuil Borovszky, *Tiszántúli ev. ref. papok* (Registrul preoţilor calvini de dincolo de Tisa) *1597—1579*, Budapest, 1898, şi din Arhiva Telekyană din Târgul-Mureşului.

[3] *N. B.* Ez a Halits Mihály vólt a Szászvárosi Ref. Oskola Rectora; és szép summát is testált volt az oskolának; de a melly a kurutz-világkor a Császári Armada számára kölcsönbe adódván, örökre odaveszett. *Olim et hoc neminisse juvabit.* 1815. K. Á.

Căutând lămuriri şi mai departe în această chestiune am mai putut găsi următoarele lucruri vrednice de menţionat.

Şcoala din Orăştie, ca şi celelalte din acest timp, înainte de domnia lui G. Rákóczy II, n'aveà decât 3 clase. In cea dintâiu, numită alphabetaria, se învăţà scrisul şi cetitul. Incepând cu clasa a doua se învăţà sistematic limba latină şi elină, la care s'a adaus apoi şi cea evreească. Afară de acestea se va fi învăţat şi puţină matematică, cât cereau nevoile zilei, precum şi catehismul. Pe timpul lui G. Rákóczy II numărul claselor s'a urcat la 6 (în alte locuri chiar la 8). Deodată cu această schimbare a început să se dea importanţă mai mare deosebitelor discipline (logică, psihologie, metafizică, istorie, retorică, algebră şi geometrie). Studiul principal însă a rămas tot limba latină. Rolul limbii greceşti s'a redus, limba evreească s'a omis cu totul, iar cea germană nici n'au încercat s'o înveţe în Orăştie [1].

Corpul profesoral al Colegiului reformat din Orăştie a fost alcătuit la început din cei doi preoţi ai parohiei reformate [2].

Mai târziu, când şcoala s'a desvoltat şi elevii s'au înmulţit, mai ales pentru asigurarea disciplinii, biserica s'a văzut nevoită să se îngrijească de câte o putere didactică mai distinsă, pe care să o pună în fruntea şcolii. Astfel a întemeiat postul de rector. Persoana care ocupă acest post erà cerută totdeauna de la Colegiul Bethlen din Aiud, care erà cel mai apropiat şi mai important oraş reformat din Ardeal [3].

Se cunoaşte lista rectorilor din Orăştie începând cu anul 1669. De la 1669—1740 ea a fost copiată, probabil de pe un registru mai vechiu, de rectorul Ştefan Herepei. De la această dată înainte fiecare rector şi-a scris singur numele când şi-a ocupat funcţiunea. Numele lui Mihail Halici însă nu se găseşte în această listă. Cu toate acestea se ştie sigur că el a fost ales rector al şcolii din Orăştie [4]. Lucrul nu e de mirat când ştim că încă din toamna anului 1664 Halici se găseà în Aiud, de unde se făceau recomandările pentru această funcţie.

---

[1] Cf. D. Dosa, *A szászvárosi ev. ref. Kún-Kollégium története*, Orăştie, 1897, pp. 9—10.

[2] D. Dosa, *l. c.*, p. 10.

[3] Id., ibid., pp. 10—12.

[4] Id., ibid., pp. 12—13.

Asupra timpului când a putut să ocupe Halici funcţia de rector al şcolii din Orăştie ne putem informă în parte din lucrarea manuscrisă a directorului Gheorghe Szabó, *Schiţa istoriei liceului reformat din Orăştie*, care se păstrează în arhiva Colegiului reformat Kún din Orăştie şi din care Dl Dr. Francisc Görög a binevoit să-mi facă extrasul din notă pe care-l dau aici în traducere românească:

„In 1674 Mihail Halics de Caransebeş, refugiindu-se în Sibiiu şi, ca un dornic de ştiinţă, pregătindu-se să meargă la o universitate streină[1], în cazul că i s'ar întâmplă acolo moartea, şi-a lăsat o parte din avere particulei din Orăştie; din aceasta s'au adunat 1712 fl. 40 dr. şi, afară de aceştia, 17 mărci şi 5 peseta argint; testamentul se găseşte şi astăzi în arhiva şcoalei. Că a murit în streinătate ori s'a întors acasă, şi dacă s'a întors, ce s'a ales din el, nu se poate şti; testamentul şi catastihul lucrurilor lui au fost depuse la magistratul din Sibiiu, iar averea mobilă i-a fost tot în Sibiiu la 4 cetăţeni. Testamentul i l-a deschis magistratul din Sibiiu la cererea lui Mihail Vásárhelyi, primpreotul Orăştiei. In 1763 prim-curatorul, contele Grigore Bethlen, curatorul Ştefan Kún şi prim-preotul Andrei Vásárhelyi, făcând raport despre studiile învăţate în şcoală, scriu şi roagă guvernul să mijlocească ca erariul regesc să restitue banii luaţi de generalul imperial Rabutin[1]. In tabloul fondurilor şcolii, pe care l-a înaintat biserica în 1784 şi 1801 Consiliului suprem bisericesc, se găsesc următoarele: „rectorul de odinioară al şcolii Mihail Halitz de Caransebeş a lăsat 1712 fl. 40 dr. 17 mărci şi 5 peseta argint, dar interesele acestei sume au rămas de la început în restanţă. Aşa trebue să fie că banii au rămas în Sibiiu în oarecare mână oficială". Tabloul oficial spune mai departe: „In vremea curuţilor comandantul imperial Rabutin având trebuinţă de bani, a luat-o ca soldă pentru lobonţii săi". După pacea de la Satu-mare, tot după acest tablou, a ordonanţat-o de două ori atât împăratul Carol VI pe la 1730, cât şi Maria Terezia, dar zeloşii vistiernici catolici totdeauna au împiedecat replătirea până

[1] Un caz analog este acel al lui Ştefan Herepei care figurează ca rector la şcoala din Orăştie în 1740, pleacă apoi în Belgia şi se întoarce pentru a-şi reocupă funcţia din 1744—1749, cf. D. Dosa, *o. c.*, p. 14.

[1] Evident acest lucru s'a putut întâmplă numai după 1703; cf. G. Bariţiu, *Părţi alese din istoria Transilvaniei*, vol. I, Sibiiu, 1889, § 52, pp. 238—262.

în ziua de astăzi. Această sumă s'a putut sau s'ar fi putut întrebuinţă pe seama alumnilor. Mihail Halici mai dispune în testamentul său că această avere în argint şi bani să rămână în suma ei originală, pe aceea să nu o cheltuiască, ci ori să o dea pentru camătă în loc bun şi bine, cum a dat bani în camătă pentru alumnii din Aiud cinstitul domn Ioan Bethlen, ori mai bine să se cumpere o moşie, o moară care face atâta. Covoarele din ladă le lasă şcoalei pentru ornamentare la solemnităţi, iar păharele de argint pentru trebuinţele conviviilor (ospeţelor, meselor) solemne ale şcolii". — Din acest tablou din 1801 este evident că Mihail Halisz (*sic* = „Halicz") a fost rectorul particulei din Orăştie şi, numele său neîntâlnindu-se în matricola care cuprinde în serie continuativă numele rectorilor de la 1669, a fost rector în timpul când biserica susţinea şcoala fără dijma din Sebeşel" [1].

[1] „1674-ben káránsebesi Halics Mihály Szebenbe menekülvén és mint tanulni kivánó külföldi egyetemre készülvén, ottan leendő halála esetére vagyona egy részét a szászvárosi pártikulának hagyta; ebből begyült 1712 frt. 40 dr és ezen felül 17 márk és 5 piseta ezüst; a végrendelet ma is megvan az oskola levéltárában. Külföldön halt-e meg vagy haza jött, s ha haza jött, mi lett belőle, nem tudhatni, végrendelete és holmijének jegyzéke a szebeni tanácsnál volt letéve, valamint minden ingóságai is Szebenben 4 polgárnál voltak. Végrendeletét csak 1712-ben bontotta fel a szebeni tanács szászvárosi első pap, Vásárhelyi Mihály kérésére. 1763-ban felirnak gr. Bethlen Gergely főgondnok, Kun István curator, Vásárhelyi András első pap a kormányszékhez, s megirván, mit tanitnak az oskolában kérik a kormányszéket, eszközölje ki, hogy a Rabutin elvette pénzt a kir. kincstár adja vissza. Az 1784-iki és 1801-iki kimutatásban, melyeket az oskola alapjairól az egyházi főtanácshoz küldött fel az egyház, e van: „Az oskola egykori rectora, káránsebesi Halitz Mihály hagyott 1712 frt 40 drt és 17 márka 5 piseta ezüstöt, de ennek kamatja elejétől fogva restantiában maradott". Ugy kell lenni tehát, hogy a pénz Szebenben maradott valami hivatalos kéznél. Tovább igy szól a kimutatás: „A kurucz világkor Rabutin csász. vezér pénzben megszorulván laboncai soldjába elvette". A szatmári béke után ugyanezen kimutatás jegyzetei szerint mind VI-ik Károly császár 1730 körül, mind Mária Theresia két izben utalványoztak, de a buzgó cath. kincstárnokok a visszafizetést mindég meggátolták mai napiglan. Ezen összeg alumnosok számára fordítható volt vagy lett volna. Meghagyja Halics Mihály végrendeletében, hogy ezen ezüst és pénzbeli bonumok első summajokban megmaradjanak, azt el ne költsék, hanem vagy interesre adattassanak ki jó helyre eső erős módjával, mint tekintetes Bethlen János úr az enyedi alumnusi számára pénzt adott ki interesre, vagy inkább valami annyira való jószág, malom vétessék. A ládában levő szőnyegeket a scholának solemnitási ornamentumára, az ezüst poharakat pedig a scholának conviviumbeli solemnitási szükségeire. Ezen 1801-iki ki-

Părerea că Halici a trebuit să fie rector în Orăştie înainte de 1669 o admite şi D. Dósa, *o. c.*, p. 12. Totuşi e cu neputinţă să fi avut această funcţiune chiar înainte de 1663, cum se pare că susţine Szabó.

Dl. Dr. Fr. Görög îmi mai comunică anume că dijma din Sebeşel, cum arată diploma originală care se păstrează în arhiva colegiului Kún, i-a fost dăruită „şcoalei ortodoxe din Orăştie“ („a szászvárosi orthodoxa scholának“) încă în anul 1663 de Mihail Apaffy I. Dar pe-atunci Mihail Halici, care, ce e drept aveà vârsta de 20 ani, ştim sigur că erà elev al şcoalei din Sibiiu. Deci el n'a putut să fie rector în Orăştie decât între 1665 şi 1669. In primăvara anului 1671 probabil se găseà în Aiud, unde muri tatăl său, pe care se pare că-l aduse la sine. Din Aiud scrise el la 1 Iunie 1674 şi oda pentru bunul său prieten Páriz Pápai, care se găseà în Basel.

Nu ştim ce funcţiune va fi avut aici acest „Nob[ilis] Romanus Civis, de Cáránsebes“, cum iscăleşte. Profesor pare să nu fi fost Halici în Aiud, şcoală cu înalte pretenţii, cu profesori aduşi din streinătate ori cu studii făcute acolo, căci numele său lipseşte dintre acèle ale profesorilor de la şcoala reformată din acest oraş[1]. Dar nu este exclus să fi fost învăţător al şcolii.

Szabó ne spune că în 1674 Halici s'a refugiat în Sibiiu. Dar nu precizează pentru ce a fost nevoit să se refugieze aici. O pricină ar fi putut fi legăturile pe care le aveà el cu Saşii luterani. Testamentul său într'adevăr e datat din Sibiiu, ziua de 31 Octomvrie 1674, şi între legatari nu se găseşte nimeni din Aiud.

Testamentul lui Halici se găseşte în arhiva Colegiului reformat Kún din Orăştie la Nr. 1. — a. 1674 şi este deosebit de

---

mutatásból világos, hogy Halisz Mihály rectora volt a szászvárosi pártikulának, és azon anyakönyvben, mely 1669-től fogva a rectorokat folytonos renddel magában foglalja, az ő neve elé nem fordulván, ő azon időben volt rector, mikor még az egyház a sebeshelyi tized nélkül tartotta fenn az oskolát“. — In acest extras numele lui Halits e scris în 3 feluri pentru că aşà se găseşte şi în originalul lui Gh. Szabó. Cf. şi D. Dosa, *o. c.*, pp. 26—27, unde se reproduce întocmai aproape întreg textul citat aici.

[1] Cf. Carol P. Szathmáry, *A gyulafehérvári—Nagyenyedi Bethlen főtanoda története*, Nagy-Enyed, 1868.

interesant nu numai pentru că ne lămureşte definitiv asupra originii sale româneşti prin numele rudeniilor pe care le aminteşte, ci şi pentru că ne lasă să privim în viaţa şi relaţiile lui personale, înşirând o seamă de prieteni dragi pe care nu-i uită, ci le lasă deosebite obiecte ca amintire. In special nu trebue să ne scape din vedere că nici aici nu uită Halici de prietenul său Valentin Franck v. Franckenstein, fiului şi fetiţei căruia îi lasă o întreagă serie de lucruri. Pentru interesul pe care-l are îl reproducem ca anexă.

Testamentul ne spune că a fost scris cu prilejul plecării lui Halici în „Ţările-de-sus". S'a întors Halici din această călătorie de studii, ori nu? Iată ce ne mai rămâne de lămurit, căci anul şi locul morţii sale nu-l ştim.

Spre sfârşitul testamentului găsim următorul pasaj care poate să fie luat în considerare în privinţa acestei chestiuni.

„Acest testament care se rapoartă la toate bunurile mele, după ce mi se va fi dovedit în tot chipul moartea întâmplată cu prilejul umblării mele prin ţări streine, să-l poată cere şi luà de la casa numitului sfat din Sibiiu, în rândul întâiu cuvioşii preoţi ai Orăştiei, în rândul al doilea cinstitul sfat al Orăştiei. Dacă însă D-zeu m'ar aduce acasă în viaţă, nimeni să nu poată pretinde nimic din lucrurile şi bunurile amintite mai sus, nici un legatar al mieu să nu poată vorbi împotriva mea despre ele şi acest testament să fie zădărnicit".

Imprejurarea că testamentul a rămas neschimbat ar puteà fi potrivită ca dovadă că Halici în adevăr a murit în streinătate. Totuşi nu trebue să ne scape din vedere faptul că testamentul s'a deschis numai în 1712, deci tocmai după 38 ani de la plecarea lui Halici în „Ţările-de-sus". Ştiind apoi că în fiecare an numeroşi tineri ardeleni mergeau pentru studii în streinătate, ni se pare inexplicabil cum a putut rămâneà necunoscută moartea lui Halici aproape 40 de ani. Nu este exclusă deci cu totul posibilitatea că Halici, după întoarcerea din streinătate, fiind om fără familie, şi-a lăsat neschimbat testamentul, lipsindu-se de lucrurile şi banii la care renunţase în amintirea cinstei care i se dăduse în Orăştie. In acest caz el a putut să moară numai în preajma anului 1712.

Psalmii românești ai lui Mihail Halici tatăl.

Dar să ne întoarcem să cercetăm ce ne mai păstrează cartea în care ne-au rămas notele privitoare la viața lui Halici.

Pe cele dintâiu două foi albe, legate lângă ea, găsim niște începuturi de psaltire scrise românește cu ortografie ungurească. Scrisoarea e foarte îngrijită și pare a fi mai curând a lui Halici tatăl decât a poetului de mai târziu.

Ce-l va fi îndemnat pe bătrânul Halici să scrie acești psalmi în preajma anului 1640, tocmai în vremea când propaganda reformată erà mai puternică ca ori când, ne vor explică poate înșiși psalmii scriși de el. Iată-i:

[„S]zventu[1] David kray en | razmiricza sza, ponoßluieſte en | buſluiala sza, si assa dzicze en | plenßura a sza, buduſluia sza. | *Penekend Domne vei ameri mine,* | *penekend facza aſßkundes de mine* | *dore en veczia vei* | *dzutrui mine, doszedit* | *kapul mieu*“[2].

Evident, e vorba de un motto la o mică introducere care se pare că aveà să urmeze pe o pagină și jumătate cât s'a lăsat gol.

Pe p. 207 s'a scris:

Psalmus 1. *Az ki nem iar &c* | *Kare nu emble'n szvatul* | *reylor: Si nu va sta pre* | *kale de pekat: En szkaunul* | *de bedzokure nu sede* | *cze en ledze Dom* | *nului se dezmiarde.*

Ulterior s'a adaus, mai mărunt și repetându-se șirul din urmă:

Cze en ledze Domnului sze dezmiarde | *aczasztai grisa dziva si nopte* | *Om ka czesztai ferikat adever.* |

---

[1] Inițiala **S**, lăsată pentru a fi desemnată ulterior, s'a uitat cu totul.

[2] Să se compare ps. XIII din Psaltirea lui Viski de la 1697:

„**Psalmus 13.** *Miglen felejtesz el Uram.*

Penekend mej ujta Domne?
Si nucz voj veni aminte?
Au penekend tu aszkundevi
Fatza a ta sze no pot previ?
Cum nuczi mile de mine

2. *Penekend mevoj szfetui?*
En szuflet si moj ameri
Tot enk'entinsz gendind si dziva
Kend allensigul lovimeva
Pen[e]kend pre kapum va fi.

Acest psalm se aseamănă atât de mult cu cel dintâiu psalm din Psaltirea de la 1697 a lui Ioan Viski,[1] încât sântem îndemnaţi să presupunem că e vorba de copiarea aceleiaşi traduceri.

Se ştie că în 9 Decemvrie 1570 episcopul româno-calvin Pavel Tordasi dă de ştire preoţilor români că, mergând la soborul care aveà să se ţinà în ziua Crăciunului Mic la Cluj „să-şi aducă şi bani de cheltuială ca să cumpere cărţi româneşti: Psaltirea, pe care s'o plătească cu 1 florin, altă carte, Liturghia, pe care s'o plătească cu 32 denari"[2]. Fără îndoială *Psaltirea* ar puteà fi şi aceea de la 1570 a lui Coresi, care a putut sà tipărească şi un *Liturghier*, cum arată două fragmente din slavoslovie (doxologie), unul păstrat pe pp. 218—221 ale Codicelui Sturdzan[3], altul pe ff. 108—109 ale manuscrisului liceului grăniceresc „G. Coşbuc" din Năsăud[4].

Dar ea puteà să fie şi *Cartea de cântece* sau *psalmi* calvino-unitari, tradusă după ediţia I, apărută înainte de 1574 şi necunoscută astăzi, a *Cărţii de cântece* sau *psalmi* a lui Francisc David, care s'a întemeiat pe un *Graduale* tipărit în Oradea la 1566 şi mai ales pe *Cartea de cântece* a lui Grigorie Szegedi din 1569[5].

---

[1] **Psalmus I.** *Az ki nem jár hitlenek tanácsán.*

Kare nu emblen szfatul reilor
Si nu szta'n kalye peketosilor
En szkaunul de bedsukuros (sic) nu sede
Cse en ledse Domnuluj sze dezmyarde
Dzova si nopte acsasztaj grise
Dzeu kej fericat omul ka cseszta.

[2] N. Iorga, *Ştefan cel Mare, Mihaiu Viteazul şi Mitropolia Ardealului* în *AAR.*, s. II. t. XXVII. ist., 29; *Doc. Hurmuzaki*, XV. 645—6; Bunea, *Vechile episcopii româneşti, Blaj*, 1902, p. 41.

[3] Hasdeu, *Cuv. d. bătr.*, v. II., pp. 213—220.

[4] Cf. *Dacoromania*, III, 473.

[5] Intr'adevăr dintre cele 10 cântece păstrate pe cele 4 foi (8 pagini), găsite în 1911 în scoarţele unei cărţi tipărite în Viena în 1514 şi legate în 1601, se află în *Cartea de cântece* din Oradea 6, la Szegedi 7, în ediţia de la 1607 a lui David 6 (două numai la cel de-al doilea, două numai la cel din urmă). Cum arată litera **B** aplicată ca *custos* pe pag. 1, cele 4 foi ce ne-au mai rămas par a fi coala a doua (aşa, cum a rămas, poate numai coală de probă, judecând din faptul că pagina din urmă s'a tipărit numai jumătate, iar cuvântul care indică începutul paginei următoare lipseşte), din un graduale românesc care, dacă s'a şi tipărit în întregime, a fost cea dintâiu carte românească tipărită cu litere latine şi ortografie săseasco-ungurească. Având în vedere că dintre cele 7 fragmente,

Această carte, tradusă pe la 1570 şi tipărită în parte ori în întregime tot atunci, a fost adesea copiată cu 60—70 ani mai târziu de preoţii reformaţi care păstoreau printre Românii din Caransebeş, Lugoj şi împrejurime şi care se obişnuiseră cu ea, iar atunci le lipseà. E cunoscut că pe la 1640 în această regiune se cântau psalmii româneşte după o astfel de traducere mai veche. A şasea dintre condiţiile fixate în Septemvrie 1640 de Ştefan Katona Geleji lui Meletie (Milovitius) în cazul că ar fi fost numit Mitropolit în Bălgrad erà doar: „Cântările calvine, traduse în româneşte şi întrebuinţate de cei din Caransebeş şi Lugoj, să le tipărească şi să le vestească înainte şi după predică sau rugăciuni în toate adunările [1]". O copie de aceasta, întregită cu câteva cântece nouă, introduse la reformaţi după 1600, se păstrează în biblioteca colegiului reformat din Dobriţin, legată împreună cu un *Catechismus Religionis Christianae*, illetőleg *Catechismus azaz: a Keresztyeni Vallasnak és Hütnek ... summàja, avagy veleje.* Alba-Iuliae, illetőleg Fejirvaratt 1639, deci în împrejurări foarte asemănătoare cu acelea în care erà să se scrie a lui Halici.

---

care s'au mai găsit în scoarţele cărţii amintite, 6 au ieşit din tipografia din Cluj a lui G. Heltai, iar al şaptelea (8 foi, coala *K* din o carte nemţească tipărită cu litere gotice) pare a fi tot de acolo, este aproape sigur că şi *Cartea de cântece* sau *psalmi* româneşti a fost tipărită de Heltai. Şi literele seamănă cu acelea din o seamă dintre tipăriturile lui Heltai. Faptul că ele seamănă şi cu acèle ale lui Rudolf Hoffhalter, fiul lui Rafael Hoffhalter, care a avut tipografie în Alba-Iulia şi Oradea, nu este un motiv hotărîtor ca să abandonăm Clujul ca loc al tipăririi cărţii de care vorbim. In Cluj doar s'a ţinut şi soborul în care erà să se distribue. Cf. Dr. Elie Dăianu în „Unirea" din Blaj, 1911, No. 30, pp. 287—289; Dr. Stripszky Hiador şi Dr. Alexics György-*Szegedi Gergely énekeskönyve XVI. századbeli román forditásban*, Budapest, 1911, mai ales p. 6, 114, 126 şi 129. Asupra lucrării din urmă cf. N. Drăganu în „Transilvania", 1912, pp. 273—277; Şt. Meteş în „Tribuna", 1911, No. 283; Dr. I. M[ateiu] în „Luceafărul", 1911, pp. 557—558; apoi *Magyar Könyvszemle*, 1911, No. 4 şi Z.Trócsányi în *Egyet. Phil. Közlöny*, 1912, No. 3.

[1] Vezi *Uj Magyar Muzeum*, I, Budapest, 1859, p. 216, Bunea, *o. c.*, 89; Şt. Meteş, *Istoria bisericii şi a vieţii religioase a Românilor din Ardeal şi Ungaria*, vol. I. până la 1700, Arad, 1918, p 151; *Pesty Fr., o. c.*, t. II, p 210; Andrei Ghidiu şi Iosif Bălan, *Monografia oraşului Caransebeş*, Caransebeş, 1909, p. 99—100. Şi *Legea şi Regulamentul şcolii ref. din Făgăraş* confirmă acest lucru. La p. II, 3 se spune: „Pe lângă acestea îi va învăţà să cânte româneşte după obiceiul bisericilor din Caransebeş şi Lugoj cu adaosul că acestea — cântările — trebue să le scrie cu litere româneşti." Tot aşà şi la p. II, 6; v. Lupaş, *Rev. gen. a Inv.*, XII (1924), No. 7, p. 442.

Cel ce a făcut-o în curs de două luni şi 5 zile pe 64 foi (128 pp.), din care 2 foi (4 pp.) s'au pierdut, iscăleşte „*Anno 1642. die 9-bris In Hatszak Gregorius Sandor Agyagfalvinus* [1].

Dacă în centrul reformat al Haţegului s'a simţit trebuinţa unei còpii amplificate a psalmilor tipăriţi pe timpul păstoririi lui P. Tordasi, cartea aceasta puteà să fie tot atât de necesară şi în Caransebeş, care nu erà de loc mai puţin reformat decât Haţegul.

Oraşul Caransebeş încă din sec. XVI. erà doar un puternic centru reformat. „Propoveduitorul Evangheliei lu H[risto]s în oraşul Căvăran Şebeşului" erà pe atunci Ştefan Herce (s. Herţe) ajutat de Zacanŭ Efrem, „dascalul de dăscălie a Şebeşului", doi dintre traducătorii Paliiei tipărite în Orăştie la 1582 [2]. Pe la mijlocul secolului XVII înfloreau în Caransebeş şi Lugoj, cum am arătat mai sus, şcolile reformate sprijinite de Acaţiu Barcsay, Banul acestor oraşe [3]. „Pentru şcolile de religia creştină din Lugoj şi Caransebeş şi pentru întărirea în credinţă a tinerilor care învaţă în ele" şi-a tradus Ştefan Fogarasi în 1648 *Catehismul* său, închinându-l Banului Acaţiu Barcsai, a cărui „părintească purtare de grijă faţă de actualele şcoli de religia creştină" nădăjdueşte că-l va îndemnà „ca să traducă în limba românească Psalmii lui David, a căror traducere a început-o, dar din pricina altor ocupaţiuni a întrerupt-o, şi după aceea cu ajutorul lui Dumnezeu şi al Măriei Tale să-i poată scoate în viitor la lumina zilei în limba românească, ceea ce până acum n'a fost" [4]. Evident, erà

[1] Sztripszky-Alexics, *o. c.*, pp. 174—187.

[2] Cf. Bianu-Hodoş *Bibl. rom. veche*, I 95 şi Mario Roques, *Palia d'Orăştie* (1581—1582), I, Paris, 1925, p. XVI şi 11. — Dl Roques (p. XVI), „judecând după nume", crede că Ştefan Herce ar fi un „Sas maghiarizat (Herczegh)" şi aminteşte că Picot, *Coup d'oeil . . .*, p. 41, n. 3, l-a identificat cu predicatorul Ştefan Herczegh, care, în 1604, a introdus reforma în Caşovia. Cred însă că mai curând trebue să ne gândim la forma *Herţea* (scrisă greşit cu ц în loc de ц) < *Herz*, căci numele *Herţa* s. *Hertze* l-am întâlnit în deosebite catastihuri din judeţul Sibiiului şi Hunedoarei.

[3] După modelul acestora a deschis Susana Lorántfi o şcoală reformată românească în Făgăraş. *Legea şi Regulamentul* acestei şcoli se pot ceti în rev. *Magyar Protestáns Egyháztörténeti Adattár*, Budapest, 1910, pp. 112—118; în traducere românească de I. Lupaş în *Revista gen. a înv.*, XII (1924), No. 7, pp. 440—446.

[4] Bianu-Hodoş, *o. c.*, p. 162.

nevoie de o nouă traducere a tuturor psalmilor, care nu se cunoşteau decât în parte şi în cópii (Fogarasi nu mai cunoaşte originalul tipărit al cântărilor de pe timpul lui P. Tordasi!) şi care în bisericile calvineşti din secolul XVII nu se mai cântau ca în secolul XVI, ci trecuseră prin oarecare schimbări.

Dar traducerea veche existase. Vreo 35 dintre psalmii care se găsesc în cartea de cântece a lui Grigorie Szegedi şi cea a lui Fr. David şi care au trebuit să se găsească şi în cartea de cântece de pe timpul lui Pavel Tordasi (20 se găsesc şi la Agyagfalvi!) s'au copiat chiar şi în *Psaltirea* de la 1697 a lui Ioan Viski, care a completat şi tradus restul după acei ai lui Albert Szenci Molnár în Sântă-Măria-Orlea şi în Gioagiul-de-jos. Aceasta s'a găsit până dăunăzi în biblioteca liceului reformat din Cluj. Trimisă Academiei maghiare din Budapesta pare a nu se mai fi întors, căci, căutând s'o văd, nu i-au mai putut da de urmă. O copie (care însă nu redă grafia întru toate exact, deci poate fi utilizată numai pentru lexic şi sintaxă), făcută de Gr. Silaşi, există la liceul G. Coşbuc din Năsăud [1].

In acest chip se explică pentru ce psalmul I din cópia lui Halici se potriveşte cu al lui Viski, pe când fragmentul din psalmul XIII nu: unul are în vedere traducerea veche, cellalt a fost tradus de Viski din nou.

Pentru a se vedeà cât de fidel s'au făcut cópiile despre care am vorbit mai sus, dau alături variantele unui cântec din cele trei texte.

---

[1] Asupra acestei *Psaltiri*, cf. Gr. Silaşi, *Psaltirea calviniano-română versificată* în Transilvania, VIII—1875, Nrele 12, 13, 14 (pp. 141—143, 151—153, 160—163) şi Sztripszky—Alexics, *o.c.*, pp. 187—197. — Afară de *Psaltirea* lui Viski, în biblioteca acestui liceu se mai găseà, până în 1911 când s'a trimis Academiei maghiare din Budapesta, o carte de *Psalmi* şi *cântece bisericeşti*, scrisă şi aceasta cu litere latine şi cu ortografie ungurească (cvart, 422 feţe). N'are însemnat anul, nici nu i se ştie autorul. Manuscrisul nu pare a fi mai vechiu de veacul XVII, e unicul *Graduale* românesc cunoscut şi se deosebeşte de traducerile calvino-româneşti cunoscute (Fragmentul Todorescu, Viski, Agyagfalvi etc.) prin faptul că e scris pentru preot (predicator) ca să-l folosească în biserică, în vreme ce celelalte erau pe seama laicilor, cf G. Alexici, *Mat. de limbă din „Codicele de Petrova"* în *Revista pentru istorie, arheologie şi filologie*, vol. XIII (1912), p. 278—9 şi *Insemnări dintr'o călătorie* în *Noua Revistă Română*, vol. XI (1912), No. 19, p. 203.

Cartea de cântece de pe la 1570:

Veddel Wristen rólunc, & c.

Ia de pre noy tu domne mania ta: Si czele grele pedepßze à tale: nu grebi pre noy tu ßene noy gczudetz: pren greſala noßtra.

Sze uey fy platnik dupe uina noßtre: numa (*sic*) remane nyme ennaynte ta: nuua ßufferi necze czaßte lume pedepßitura ta.

Kecze domne noy ka neſte uiermi: aſſa ne tare pedepßes[t] en [lu]me: kend noy kum tu uetz ßemte[m] ka o umbra: Si prah de pre pament.

Szpurkatumam en uina parincylor: en alam ießte trupul ßuffletuluy: derept aczaya en neuoya noßtre: kaute de ßuß domne.

Tote pedapßa tremete tu pre noy: Si grozauia morciei noſßtre: Numay tu tinde ku mile ketre noy: ſßuente mana ta.

Kum szenu piara tokmala lu Christus: Si kinul luy noe ſße feloſßaszke: Si ſßene ſßpele peccatele noſßtre: ku ſßuent ſßenczele luy.

Czaſßta fe tatel fiul ſi duhul ſßuent: domnezeu derept cze trey en obraſße: tu ieſt uoditor (*sic*) lumiei atote: penen ueczie.

Grigore Sándor de Agyagfalva (1642):

Ved el Ur Isten rollunk haragodot. & c.

Ia de pra noi Domne mennia ta. Si csele grele pedepsze a tale, nu grebi pra noi tu sze ne dsudecse. Prin gressale nosztra.

Sze vei fi platnic dupa vina nosztra nu va remine (*sic*, = „remânea") nime nainte ta, nu va szufferi nitse csaszta lume pedepsitura ta.

Ketse Domne noi ka pre neste vremi (*sic*, = „vermi"), asza ne tare pedepszest en lume. Kend noi cum tu vedz sz[em]tem ka o umbra, si prah di pre piment.

Szpurkatunam en vina parincilor en allan ieszte trupul szuffletului: dirept acsaia n nevoje nosztra. kaute de szusz Domne.

Tote pedapsza ai tremesz tu pra noy. Si grozavia morcziey nosztra. numai tu tinde ku mile ketre noi. szv[e]nte mene a ta.

Kum sze nu piare tokmala lu H[risz]tus. si kinul luj sze ne(m) feloszaszke. si sze ne szpele pekatele nostzra. ku szv[e]nt sindsele szeu.

Csaszta fa Tatal Fiul si Duhul szv[e]nt. Dumnedzev derept, Iszpesitor de vak, tu jest roditor lumiey a tota pine n vecsia.

Ioan Viski (1697):

Ved el Ur Isten rollunk haragodat.

Jæ depræ noj tu Domne mœnia ta, si csele grele pedæpsze á tale, nu grebi præ noi tu szæ nœ noj dsudecs præn græsale nosztre.

Sze wej fi platnik dupe wina nosztre nu va remene nime nainte ta, nu wa szuferi nicse'csaszta lume pædepszitura ta.

Kecse Domne noj ka præ niste wjermi assa ne tare pædepszest en lume, kæ noj kum tu wedz szemtem ka ó umbre, si prah de præ pement.

Szpurkatuna (*sic*) en wina pærinczilor, en allan jeszte trupul szufletuluj, derept acsaja en nevoja nosztre, kaute de szusz Domne.

Tote pedapsze ai trimesz tu præ noj, si grozaviæ morcziej á nosztre, numaj tu tinde ku mila ketre noj szwente mæna á ta.

Kum sze nu pjare tokmale lu Chr[isztu]s, si kinul luj noo sze næ foloszaszkæ, si sze næ szpelæ pekatele nostre ku szwent szendsele luj.

Csaszta fæ Tatel, Fiul si Duhul szwent, Dumnedzeu derept iszpeszitor de wak, tu jest roditor lumiej á tote, pæne en wecsie.

Activitatea de scriitor a lui Mihail Halici fiul.

Nu ştim pricina pentru care Halici senior nu şi-a terminat lucrarea, ci s'a oprit chiar la cele dintâiu rânduri.

Cu douăzeci de ani mai târziu fiul său, care pare a fi fost unul dintre cei mai de seamă elevi ai şcoalei evangelice din Sibiiu, a întrebuinţat foile rămase goale pentru a-şi scrie pe ele cele dintâiu încercări poetice. Ele sânt deosebit de interesante prin faptul că ne arată cum se făceà pregătirea literară a elevilor în această şcoală.

Şcoala săsească din Sibiiu îşi aveà începutul de prin secolul XV când funcţionase ca şcoală parohială în care se învăţà Quadriviumul obişnuit în acel timp. Matriculele şcolii încep cu anul 1510. Deodată cu trecerea Saşilor din Sibiiu la reformaţiune şcoala se schimbă din catolică în evangelică. Pe urma acestei schimbări ea începù să înflorească. Incă la 1545 se gândiră Sibienii la mărirea ei şi curând după aceasta începură să clădească o nouă şcoală. In 1547 se cereau pentru şcoală cinci profesori (un teolog, câte unul pentru limba evreească, grecească şi latină şi unul pentru dialectică şi retorică). In şcoală se învăţau deci studiile care se învăţau şi în „şcoala mică“ din Braşov, fără însă a o ajunge pe aceasta. Clasele se numiau după studii („Elementaria“, Grammatica“, „Syntaxis“, „Rhetorica“, „Poetica“ etc.).

O organizare mai temeinică a şcolii din Sibiiu se făcù însă numai între 1590—1598. Intemeindu-se o bibliotecă, se încercă prefacerea „gimnaziului“ într'un institut mai înalt. In 1598 se alcătuì un regulament de studii după care erau 6 profesori, afară de „rector“, doi „lectori“ şi doi „collaboratori“, precum şì un „cantor“. In „Elementaria“ instrucţia o făceau studenţii mai bătrâni. Temelia studiilor era teologia, împreună cu limbile vechi, istoria, matematica şi canto. In felul organizării se resimte influenţa „marei şcoli“ („grosse Schule“) a lui Honterus din Braşov, precum şi a şcolilor din Apus de la care au venit unii din profesori.

După anii 1612 - 1614, care au fost neprielnici pentru instrucţie, urmă un oarecare timp de înflorire a şcolii, mai ales începând cu rectoratul lui Oltardus (1637).

In timpul când Halici trecù în Sibiiu, situaţia şcolii evangelice de acolo iarăşi nu erà favorabilă pentru studii. Anii 1659—1663 însemnează în desvoltarea ei o decadenţă evidentă,

pricinuită de tulburările interne, de asediarea Sibiiului din partea lui Rákoczi II, de hărţuelile externe şi epidemiile îndelungate care au despopulat-o. Totuşi instrucţia elevilor rămaşi pare să fi fost destul de îngrijită [1].

Dar „institutul şi-a revenit repede în timpul rectoratului vestitului Iacob Schnitzler (introdus sărbătoreşte în 14 Februarie 1663) care de dragul patriei sale a renunţat la profesoratul din Wittemberg" [2]. Şcoala trebue să se fi bucurat de un nume deosebit de bun ca să înţelegem pentru ce reformatul Halici îşi duse fiul la şcoala luterană din Sibiiu, cu toate că se găseau şi şcoli calvino-ungureşti similare în o seamă de oraşe ardelene, iar una romăno-maghiaro-calvină ce e drept inferioară, chiar şi în Caransebeş.

Cultura dată elevilor în această şcoală erà cea obişnuită în vremea umanismului, cu o vădită dragoste pentru literatură şi artă. Se puneà deosebit temeiu pe poetică şi retorică. Versificarea se făceà, după obiceiu, în limba latină. Dar de la o vreme, limba naţională („Theutonica") graţie reformaţiunii, începù să se afirme tot mai mult şi în această direcţie, nu numai pe teren bisericesc.

Poeziile lui Halici iunior ne arată că la poetică se făceau numeroase exerciţii în versuri. Subiectele erau fixate de profesor în proză, uneori numai în câteva cuvinte (o maximă), iar elevii le prelucrau acasă în versuri. Pentru poezia No. 73 a elevului nostru materia e fixată mai întâiu de profesor, apoi de către Iacob Gott, rectorul şcolii în 1662, şi, în sfârşit, de către Simon Hermann, al doilea „colaborator" al ei.

Din punct de vedere metodic fiecare pagină e despărţită în două coloane. Pe cea dintâiu, după numărul roman respectiv, se scrie *Materia carminis*, iar pe a doua *Elaboratio eius* în latineşte. De la o vreme se adaug şi versurile naţionale: *Rythmi* sau *Versus Germanici* pentru Saşi şi *Hungarici* pentru Unguri şi Români. Acestea urmează de obiceiu pe amândouă coloanele după cele două variante latineşti.

De şi tendenţa spre o cultură umanistă a şcolii ar fi trebuit să le dea şi puţinilor Români care o vor fi cercetat putinţa

[1] Fr. Schuler v. Libloy, *Kurzer Ueberblick der Literaturgeschichte Siebenbürgens*, Sibiiu, 1857, pp. 16 şi 19; Fr. Teutsch, *Geschichte der evangelischen Kirche in Siebenbürgen*, Sibiiu, 1921, pp. 345—348, 373—4, 527—530.

[2] Hajek, *o. c.*, p. 16.

de a se manifestà versificând în limba părintească, versificarea românească pare să nu fi fost îngăduită din motive politice şi religioase: luteranul trebuià să vorbească şi să scrie nemţeşte, iar calvinul ungureşte. După ieşirea din şcoală însă cătuşile oficiale nu mai legau pe foştii elevi ai ei. Intrând în viaţă şi îndeletnicindu-se cu poezia, unii dintre aceştia au încercat să scrie versuri şi în alte limbi decât cele admise în şcoală, aşa cum cereà curentul la modă. Au scris româneşte şi când în calitate de preoţi au trebuit să ia contact cu credincioşii care nu vorbeau decât româneşte şi pe care voiau să-i ademenească la noua credinţă ori să-i păstreze în ea. Roforma le cereà doar să i se dea poporului cuvintele scripturii pe înţelesul acestuia. Şi au început să i le dea româneşte cu gândul ca mai târziu să i le dea numai în limbile care erau să fie un fel de limbi canonizate ale bisericilor reformate din Ardeal şi Ungaria: germană pentru luterani şi maghiară pentru calvini.

Mai întâiu în 6 Martie 1661 „modulabatur Saxopoli" (pe pp. 211—214) de către „Michael Halicz Karansebesinus", care acum intrase în anul al optsprezecelea al vieţii, o *Poësis in laudem Lyceorum carmine comprehensa.*

După aceasta urmează (pe pp. 215—247 şi 258—271) nu mai puţin de 85 poezii prelucrate latineşte, iar numerele 38—83 şi ungureşte, subt titlul colectiv de *Materia carminum cum elaborationibus, vice praxeos Poëtica exhibita, designata ac elaborata, domestica in mensa.*

Subiectele prelucrate sânt foarte variate: patriotice (cu titlul colectiv *In Transilvaniam*[1]) desvoltări de maxime *(A teneris assuescere multum, Mors nemini parcit, Nam facile merguntur quorum virtutibus obstat res angusta domi*, ş. a.), epigrame, ode, *Ecloga IV. Vergilii Parodice translata in versum, Carmina Natalis diei ex Appendice Vergiliana* etc.

Lucrări deosebite de cele cu teme fixate în şcoală şi în urmare nenumerotate sânt:

Acrostichis super obitu P[etri] B[ayer] C[armen] (p. 248), *Materia Rhetorices (inter alias) 7 artes liberales concinnantes) celebrantis D. V. D. Gheorgii Husleri ut sit p. d. sponsae Annae*

[1] E o datorie să cânte necazurile patriei:

„Sit quem dulcescens illius egit amor.
Omnibus aut Dacos capiet formido sub horis".

Lehnitzlerianae, ab ipso sponso p. t. Lectore primario Scholae Cibinianae, tradita (p. 248), *Carmina inenarrabilem eamque externam praecipue Domini Jesu Christi Passionem continentia* (pp. 249—252), *Carmina gloriosam Christi Resurrectionem celebrantia* (pp. 254—255), *Poëma de opulentissima Oeconomi, Filii Dei — Hominis ascensione* (pp. 255—257), *Praerogativa solennitatis prima Pentecostes N. Testamenti in Effusione Spiritus S. et eius fructu* (p. 257).

Pe p. 272 găsim următoarea încheiere care ne dă lămuriri asupra genezei şi conţinutului poeziilor de mai nainte:

Haec mea Musa domi vario sermone canebat
Multa gemens, patrios casus, sedesque relictas,
Principis Apafii primus dùm curreret annus
Exul et extorris tali gaudebat avena
Cibinii antiquo sub marmore. Prima dolentem
Dacia te flevit, mirata est ultima laudans.

Hîc terris proram adverti
Anno partûs Virginalis 62 supra
Millesimum sexcentesimum. Cibinii
Michael Halits de Caransebes.

Quod labor hic placeat justè, laus sit tibi Christe.
Te supplex oro venias ubicunque [1] *laboro*
Dextram scriptoris benedic Deus omnibus horis.

Poeziile care urmează de aici înainte sânt poezii ocazionale, deci creaţii independente şi, fireşte, mai mature şi alcătuite mai bine decât cele de mai nainte.

Titlurile lor sânt următoarele:

1º. **Echo.** *Scholastica apophoreta in gratiam meritissimi viri D. Danielis Fronii civis in Cibinio honestissimi, mercatoris aequissimi, amicis benignissimi, dilectissimi* (pp. 277—8).

2º. *Filialis strena in gratiam, inque decus circumspecti nec non prudentissimi viri D. Ioannis Keiseri, centum-viri dignissimi, honestissimis in Cibinio centum-viris ab ore; deque familia Gaertneriana optime merentis, audientis* (pp. 278—9).

3º. *Votifera turris Calendis Ianuarii* pentru Decanul Capitlului care, cum se vede din acrostih, erà Petru Fabricius (p. 280).

4º. *Ad Andream Henning, centum-v. Cib.* (p. 281).

[1] Indreptat din *quocunque*.

5º. *Ad. Joh. Cékelium Dec. Capituli Mediensis* (p. 281).

6º. *Natale onomastichoni decori bonae spei atque indolis pueri D. Ioannis Haasz . . . a condiscipulis concinnari curatum anno 1663. 8 Cal. Quintilis* (pp. 283—4).

7º. *Carmen γενεθλιακὸν quo Genialem generosi atque ac industrii adolescentis D. Valentini Franck, Sui, diem extollebat, anno supra sesquimillesimum centesimo sexagesimo quarto die 14. Febr.* (pp. 285—7).

8º. *Gratulatio natalis Rever. atque Clarissimo D. M. O. R. B. H. P. R.* (pp. 188—9).

9º. *Genethliacum aniversario festo natalitio Dni Petri Melas, literarum pietatis et humanitatis in celeberrima schola Cibiniensi studioso, commilitoni mihi dilectissimo dicatum*, (în ziua penultimă a lui lunie) (pp. 289—293).

Analizând datele pe care le avem cu privire la familia lui Halici şi la legăturile pe care le aveà acesta în Sibiiu, ajungem la următoarele concluzii.

Cu toate că la origine eră românească, familia lui Halici se maghiarizase, cum au făcut, subt influenţa bisericii şi atotputerniciei guvernanţilor, toţi cei ce primiră învăţăturile lui Calvin în Ardeal: Români (Grigorie de Sângeorz, Pavel şi Mihail Tordasi, Ştefan Fogarasi ş. a.) şi Saşi (Gaşpar Heltai s. Helt, Fr. David ş. a.) de o potrivă. Tatăl său, deşi ştià latineşte, se adăpà în rândul întâiu la izvorul cărţilor calvine ungureşti, pe care şi le cumpărà şi le citeà alături de cele aduse din Apus. Tot ce înseamnă, scrie ungureşte. Numele bunicii lui Halici ar puteà fi interpretat poate şi ca o transcriere ungurească a unui românesc *Costruş*. Dar acel al mamei sale, Ana Magiar (=„Magyar"), deşi numele Magiar s. Maghiar se găseşte şi la Românii din ţinuturile mărginaşe [1], pare a fi mai curând unguresc [2]. Şi numele rudeniilor sale după mamă, cum apare din testamentul lui Halici, sânt ungureşti. Insuşi Halici, cât timp e la şcoala din Sibiu, nu scrie decât latineşte şi ungureşte, dovadă că ungureşte ştià mai bine decât nemţeşte şi că profesorii lui nu-l cosiderau de Sas sau German. Pentru ce nu va fi scris versuri româneşti în acest timp, am arătat mai sus. Dar deşi n'a scris versuri nemţeşti, lui Halici n'a

[1] Cum îmi atestă D-l. Th. Capidan, se găseşte şi la Aromâni.

[2] Unguresc este şi numele unchiului după mamă al lui H., pe care-l chiamă însă Nicolae Sebesi, nu Magyar, cum am aşteptà.

putut să-i lipsească cultura germană[1]. Toate legăturile pe care le are el în Sibiiu adecă, după cât apare din titlurile poeziilor sale, pe care le-am reprodus mai sus, sînt numai cu Saşi. Iată numele celor cântaţi de el: Iacobus Gott, Petrus Bayer, Georgius Husler, Ana Lechnitzler, Daniel Fronius, Ioannes Keiser, Peter Fabricius, Andreas Henning, Ioannes Cekelius, Ioannes Haasz, Valentinus Franck şi Petrus Melas. Nu găsim nici barem un singur nume românesc ori unguresc. Şi de bună seamă aceşti Saşi, ca şi alţii cu care va fi avut Halici raporturi sociale, nu vor fi vorbit toţi şi totdeauna latineşte şi nu vor fi renunţat la limba proprie de dragul conversaţiei în limba pe care Halici o consideră de a sa.

Că Halici se consideră strein de naţiunea săsească se poate afirmă şi având în vedere o seamă de versuri din oda dedicată lui Franck v. Franckenstein. Acestuia îi aduce aminte că este „sapientis Psaltae" şi „Germanae conditionis opus", „gentis gloria digna tuae". „Germana conditio" şi „gens" este deci a lui Franck („tua"), nu a lui Halici („mea") sau şi a lui Halici („nostra").

El erà conştient de originea sa nobilă românească şi în oda de la 1674 se numeşte „Nob[ilis] Romanus Civis, de Cáránsebes" şi „Romanus Apollo." Nu este de mirat deci că, ieşind din şcoală, ori chiar şi în anii de studii, a început să scrie şi versuri româneşti.

Mihail Halici şi Valent. Franck v. Franckenstein

Dar pentru a puteà înţelege această latură a activităţii lui Halici e necesar să cercetăm mai de aproape raporturile dintre el şi Franck v. Franckenstein. Reproducem deci aici oda care-l priveşte pe acest din urmă (pp. 205—208).

Carmen γενεθλιακὸν quo Genialem Generosi atque industrii adolescentis D. Valentini Franck, Sui, diem extollebat, anno supra sesquimillesimo centesimo sexagesimo quarto die 14. Febr.

Thirsigeri laudent alii convivia Bacchi
Delicias Juvenum, delicias senum.
Instituant alii taedas celebrare iugatas
Seu praesit Juno seu furiosa Venus.

[1] Poate tocmai dorul de a-şi însuşi această cultură, alături de cea umanistă latinească, îl va fi dus pe Halici la şcoala din Sibiiu, cu toate că se găseau şcoli calvino-ungureşti în mai multe oraşe ardelene, ba chiar şi în Caransebeş, cum am arătat, erà o şcoală româno-maghiaro-calvină, dar, inferioară celei din Sibiiu.

Me tamen ire iuvat quo me mens undique dulcis
Eligit amor, genius quō rapit ille meus.
Sed sine te ulteriùs nunquam mea chara voluptas
Iverit, inquam, non ulteriùs sine te.
Salvus adesto Valentine, o mea gaudia, Franke!
Te sàlvere iubet terque quaterque, tuus.
Assurgitque tibi, votis semel atque vicissim
Assurgit veris, vive vigeque diu.
Atque hîc non deesset mihi Lux gratissima Mentis
A primo alterius tertia ab undecimâ,
Tempore quae alterno repetit tibi nomen et ortum
Nempe velut fido te gremio ipsa fovet.
Non solùm hoc, alii sunt queîs te affatur honores.
Hic aliquos ponam me modò praestò monet.
Te meminisse facit sapientis (percipe) Plastae
Nosse quoque Germanae conditionis opus ‖
Aut cùm sis sancti baptismatis amne lavatus
Cumque datum loto nomen et omen erat.
Haec ratione tui caelum observavit et astra
Cùm veneris gentis gloria digna tuae.
Thureque Lucinam placavit provida Matris
Tutela atque Comes sedula proliparcae.
Aedibus haec demùm patriis et in Aede lucernam
Suffecit Patribus Lux sat amica tuis.
Pignora siquando sperat perculsa Parentum
Nutrix, clementes invocat ipsa Deos.
Nec quicquam parcit conatibus, adhibet omne
Officium multae sedulitatis hooc.
Felicem nimium dicant cûi contigit istud
Cuî nasciturus subvenit aura Deûm
Hinc ego felicem te terque quaterque beatum
Ingemino, geminis ingeminande sonis.
Huc ades! hîc coleris Lux o gratissima mentis
A primo alterius tertia ab undecima.
Te tuus expectat, te cantat nostra Camoena
Hoc tibi pro meritis pangit et ipsa melos
Salvo Pieriis dignissima sedibus hospes!
Quae nunc sacratis grata Deabus ades.

Quae talem nobis conata es sistere alumnum
Te clarere diu noster Apollo facit. ‖
Te nos laudamus, te nostro inscribimus Albo
Carmine te noster quisque Poëta canit.
Iam te Franke volo, nam te mea carmina spretant!
Evigila mea mens, mens mea adesto vigil!
Dulce Valentini nomen mihi dulcius omen,
Vide igitur dulci pectore et ore canas.
Mel mihi in ore Valentinusque in pectore dulce.
Id mihi corpus agit, tum hic mihi pectus alit.
Nobile Franke genus generosi sanguinis astrum,
Antiquo generis stemmate conspicue!
Spes Patriae, Patrumque decus, sua gloria gentis
Uni commendo teque, tuumque Deo.
Vive diu, salve multùm laetare per aevum
Nec quicquam ex ulla perdere luce queas
Ex altoque tibi veniat benedictio, itemque
Natalis genio candidiore dies.
Ad te confugimus pater optime nostrî.
Cuius grex nomen conciliatus adit.
Nempe Valentinum nostrum quoque suscipe Chr[is]te!
Quam tibi quaesisti tu tuearis ovem. ‖
In portu tandem natali accurrito fisum
Mens mea; qui sponsae es spesque caputque suae
Huîc vita in terris nostra est sibi (credito) curae
In coelo hic nobis o ac Chr[is]t[u]s erit.

Nagy Szebenbe *Mich. Caransebesinus suus.*

Cu toate că în astfel de ode ocazionale şi colegiale trebue să ne aşteptăm la oarecare exagerări, nu trebue să ne scape din vedere că îl numeşte pe Franck „suus“, iar pe sine „tuus“; că pentru Halici prietenul său este „mea gaudia“, pe care-l încredinţează că:

„... sine te ulterius nunquam mea chara voluptas iverit“: apoi mai ales că: „Dulce Valentini nomen mihi, dulcius omen. Vide igitur dulci pectore et ore canas. Mel mihi in ore Valenti-

nusque in pectore dulce. Id mihi corpus agit, tum hic mihi pectus alit"; în sfârşit îl consideră de „genus generosi sanguinis astrum, spes Patriae, Patrumque decus, sua gloria gentis", „gentis gloria digna tuae".

Relaţiile dintre aceşti doi prieteni aşa dar trebue să fi fost foarte strânse, la ceea ce vor fi contribuit poate şi inclinaţiile lor artistice. Ele au dăinuit, cum arată testamentul lui Halici, şi după ieşirea din şcoală. Şi cum Franck erà superior şi prin origine (el erà fiul unui fost comite al Saşilor) şi prin poziţia socială şi însuşiri, în mod firesc cel influenţat a trebuit să fie Halici. Am văzut că în şcoala din Sibiiu educaţia erà larg umanistă urmându-se întru toate curentele din Apus, deci admiţându-se în conformitate cu spiritul introdus de reformaţiune afară de versificaţia în limbile clasice, şi aceea în limba naţională a elevilor. In Apus mai erà apoi obiceiul de a se publică poezii traduse de o dată în 5 şi 6 limbi[1]. In o ţară poliglotă, cum erà Ardealul, erà firesc să se meargă şi mai departe după ieşirea dintre păreţii strâmţi ai şcolii: aceeaşi persoană să încerce versificarea nu numai în limba latină şi în cea naţională a sa, ci şi în acelea ale popoarelor conlocuitoare, dacă a ajuns să le stăpânească.

Cel ce a întemeiat această direcţie, trebue să fi avut un deosebit talent pentru limbi. Cât ştim, un astfel de talent a avut fără îndoială V. Franck v. Franckenstein[2], pe care-l găsim tipărind în 1679, când erà părcălab de Turnul-Roş, în *Hecatombe sententianarum Ovidianarum Germanice imitatarum*, alături de dedicaţiile latine şi de imitaţiile germane, 10 versuri săseşti, 18 ungureşti şi nu mai puţin de 80 de versuri româneşti[3]. El trebue să fi fost iniţiatorul. Prin talentul şi autoritatea sa s'a impus în curând şi, firesc, a găsit şi imitatori.

Activitatea lui Franck în această direcţie a trebuit să înceapă însă înainte de 1679, când îşi publică poeziile amintite, şi anume

[1] Hajek, *o. c.*, p. 61—2; cf. şi *Vota solennia* de la 1674 despre care va fi vorba mai încolo.

[2] Hajek, *o. c.*, p. 31 şi 61.

[3] Acestea din urmă au fost retipărite, afară de cel dintâiu distih, de N. Iorga în *Scrisori şi Inscripţii ardelene şi maramureşene*. II. *Inscripţii şi Insemnări*. Vol XIII din *Studii şi documente*, pp. 6—8; în întregime la Hajek, *o. c.*, pp, 79, 86, 89, 95, 98, 101, 103, 107, 108 şi 109. O amănunţită analiză asupra grafiei şi limbii lor a făcut C. Lacea, *Dacoromania*, III 900—905.

dacă nu înainte de a plecà la studii în streinătate, cu siguranţă îndată după întoarcerea sa în ţară întâmplată înainte de 15 Februarie 1668, când se însură[1]. Dovezi ne servesc chiar şi aceste poezii. Nrul IV din „*Decas Corrollariorum*" poartă data de 13 Sept. 1666[2]; Nrul VIII pe aceea de 28 Iulie 1668[3]; Nrul VII prin titlul său *Q. An mulieres sint homines?*[4] ne aduce aminte de teza a IX-a din „*Decas*"-ul disputat în 7 Decemvrie 1663, iar prin numele din ea că s'a scris în Nürnberg; Nrul III este dedicat iarăşi unui cetăţean din Nürnberg, deci este scris tot în timpul când erà la studii în acest oraş. Este sigur deci că majoritatea poeziilor din acest „*Decas Corrollariorum*" sânt scrise cu mult înaintea anului 1679 când s'au publicat. Aceeaşi trebue să fie situaţia şi în privinţa Nrului X care cuprinde traducerea românească a poeziei lui Simon Dach „*Wohl dem, der sich nur lässt begnügen*" (54 versuri), după observaţia justă a D-lor Hajek şi Baciu, cu siguranţă o încercare de tinereţe mult inferioară ca limbă şi stil sentenţelor imitate după Ovid (26 versuri)[5].

Un produs al acestei direcţii literare este şi *Kenték Rúménnyeszk de dragoszte Szkrisz*, care, împreună cu *Oczinasile* şi cu următoarele 5 versuri în stil poporal:

Czi undecz kat en facze
Fate dalbenacze
Inima me envacze
Kum secz fac viacze
Szare diminacze,

au fost copiate de Nicolae Petrovay în Petrova în 18 Octomvrie 1672 pe f. 136 a codicelui care-i poartă numele şi se păstrează în biblioteca liceului reformat din Cluj[6].

Cântecul, care începe:

En Pare de fok arde inima me Prin tine
Deakem aduc áminte de kuventele tale,

---

[1] Hajek, *o. c.*, p 23.
[2] Hajek, *o. c.*, p. 105.
[3] Hajek, *o. c.*, p. 106.
[4] Hajek, *o. c.*, p. 105.
[5] Hajek, *o. c.*, p. 107; cf. şi Lacea, *o. c.*, p. 901.
[6] Textul românesc a fost publicat şi studiat de G. Alexici, *Material de limbă din „Codicele de Petrova"* (sic, în loc de „Petrovay") în *Revista pentru istorie, arheologie şi filologie*, vol. XIII Partea I—II (912), Bucureşti 1913, pp. 278—293.

Ku mine de preune fekute multe ori,
De multe ori pre obrázul mieu lepite szerúteri.
Des aczundse oare Kend aczele dsile,
Sze poczi fi ku facza ta cze mendre depreune
Portul mieu czel negru szare albi Prin tine
De la mine trekúte Viacze szare entoárcze
. . . . . .

este o traducere, ce e drept, relativ liberă, dar care imită metrul cantitativ unguresc şi în unele părţi redă aproape cuvânt de cuvânt o *Cantio de amore* alcătuită ungureşte în Sibiiu la 1660, pe care ne-a păstrat-o „Codicele Mátray".[1] Cel ce a cules cântecele din acest codice, după părerea editorului C. Thaly, *o. c., Introducere*, p. 15, pare a fi fost calvin, căci alături de cântecele lumeşti se găsesc şi trei rugăciuni protestante şi un cântec despre prigonirea protestanţilor[2].

Cele dintâiu 16 versuri ale acestei *Cantio de amore* se mai găsesc în colecţia de cântece ungureşti din veacul XVI şi XVII numită *„Cartea de cântece Vásárhelyi"*[3]. Fără îndoială subt influenţa acestei poezii s'a scris apoi un cântec din colecţia din urmă[4], în care se întrebuinţează totodată şi refrenul poeziilor noastre populare *ainam, dainam şi-o daina, mă*[5].

In sfârşit în *„Codicele Victorisz"* (foaia 4 b şi 8 b) ni s'a păstrat tabulatura de organe a acestui cântec (*Egő lángban forog szivem*), adecă melodia notată cu litere (ung. *lókóták* = „note de cai", căci şi un cal le înţelege), cum era obiceiul timpului[6].

[1] C. Thaly, *Régi magyar vitézénekek és dalok*, Pest, 1864, vol. II, p. 47.

[2] Cf. şi G. Alexici, *o. c.*, p. 283.

[3] Z. Ferenci, *Vásárhelyi daloskönyv* (Régi magyar könyvtár, XV), Budapesta, 1899, p. 89—90.

[4] Cf. 3 versuri din strofa VII şi strofa IX din cântecul publicat de Ferenci, *o. c.*, p. 66–70.

[5] *Vigsággal mondhatnám dejnám, dejnám, dejna* (= „Aş putea spune cu veselie: *dăinam, dăinam, dăina!*).

[6] Cf. I. Seprődi, *A magyar népdal zenei fejlődése*, Cluj, 1908, p 31 şi Alexici, *o. c.*, p. 285–6. Asupra „tabulaturei", cf. şi Lexiconul Pallas, vol. II de Anexe, s. v. *Tabulatura*, apoi Şt. Botos, *Az orgonálás mesterségének gyakorlati megtanulására vezető népszerü utasitás* etc. Cluj, 1856 şi Dr. B. Fabó, *A magyar népdal zenei fejlődése*, Budapest, 1908, pp. 189 ş. u. — Amintim în acest loc că Fabó se ocupă pe pp. 207—212, şi de faimoasa colecţie de cântece din sec. XVII, scrisă tot cu „tabulatură", a călugărului franciscan „Joannes Kájoni Valachus de Kis-Kajon", deci „Român" de origine.

Cantio de amore altfel s'a scris subt influenţa vădită a poetului Valentin Balassa (cf. versurile 13—14 şi strofa V, p. 131 din *Cartea de cântece din Vásárhely;* versurile 45—48 cu strofa VI, p. 96 şi strofa V, p. 64—65 ibid).

Grafia, care nu e de loc consecventă, şi limba, care nu e aceea obişnuită în Sătmar şi Maramureş de unde erà N. Petrovay, ne arată că acesta nu poate fi decât copistul cânteculuí, pe

---

dar maghiarizat şi cu sentimente ungureşti. K. s'a născut în 1629 în Leghia (Jegenye), jud. Clujului, din părinţi greco-ortodoxi. Studiile inferioare şi le-a făcut probabil în şcolile Franciscanilor din Şimleul-Ciucului. In 1647 a intrat în ordinul Franciscanilor, iar în 1649 a făcut votul solemn şi a fost sfinţit de preot în 1655. Studiile filosofice şi teologice şi le-a terminat probabil în Sâmbata-Mare (Târnavia). Foarte cult şi activ, organist neîntrecut, a atras curând atenţia lumii catolice asupra sa. A fost ales de mai multe ori egumen al mănăstirilor franciscane din Şimleul-Ciucului, Călugăreni, (Mikháza) şi Lăzărea (Szárhegy). In 1676 a fost numit *vicarius generalis* al bisericei rom.-cat. din Ardeal, dar, renunţând, a fost ales din nou egumen al mănăstirii din Şimleul-Ciucului. A murit în 25 Aprilie 1687. Pentru vasta sa activitate istoricul literar maghiar Carol Széchy îl numeşte „Pázmány al Ardealului". A scris: *Aranyos ház* (cântece şi rugăciuni), 1676; *Hortulus devotionis*; *Calendarium*, 1678, *Magyar herbarium* şi *Nagy Magyar Herbarium* (acum dispărute); *Régi mód szerént való Székely ABC*, 1673; *A custodia története* 1650-től 1684-ig; *Egyházi beszédek* (cuvântări bisericeşti). *Cantionale Catholicum*, 1676; *Latin és magyar vers-gyüjtény* (colecţie de versuri latine şi ungureşti), 1046 pp.; *Cantus catholici*, 1650; *Organo-Missale*, 1667; *Sacri Concentus*, 1669; *Nagy zenegyüjtemény* (Mare colecţie muzicală); *Antiphonlarum Romanum*, 1649; un fragment din 1680; *Hymnarium; Cantionale*; *Antiphonae De sanctis Ordinis Minorum*, 1670; o carte de cântece liturgice latine ş. a. Pentru noi are deosebit interes aşa numitul *Codex Kájoni* care cuprinde o serie de cântece lumeşti, scrise unele de Matia Seregély, altele de însuşi Kájoni între anii 1634—1671. Un studiu amănunţit asupra Codicelui Kájoni şi asupra vieţii acestuia a dat I. Seprődi, *Irodalomtörténeti Közlemények*, XIX—1909, pp. 129—146, 282—301 şi 385—424, care, pe pp. 288—301 şi 385—401, publică şi în transcriere modernă, îndreptând pe aceea a lui Fabó (*o. c.*, pp. 207—212), pe cele mai importante dintre cântecele lumeşti ale acestei colecţii. Intre acestea sânt şi cele două „jocuri româneşti" (No. 11, p. 387 şi No. 13, p. 388) şi frumosul „Cântec al Voivodesei Lupul" (No. 21, p. 395—6), un fel de „cântec bătrânesc", care ne reaminteşte cântecele Curuţilor. Colorit particular („sajátos íz"), care în general se crede românesc" („oláhosságnak mond a nyelvszokás"), cum mărturiseşte însuşi Seprődi (441), mai au şi jocurile No. 9, p. 385; No. 10, p. 386, No. 12, p. 388; No. 14, p. 389; No 15, p. 390; No. 16, p. 391; chiar şi jocul lui C. Mikes (No. 19, p. 393—4), al lui Şt. Apor (No. 20, p. 390) şi Lazar Apor (No. 22, p. 397—8). Cea mai mare parte dintre ele ne reamintesc deosebite soiuri de jocuri româneşti ardelene, care se aud şi astăzi, nu numai ca ritm,

care şi l-a notat pentru că erà la modă pe vremea sa, având chiar mai multe variante[1].

Alexici crede că autorul traducerii originale româneşti a acestui cântec trebue să fi fost un Român calvin, căci limba şi grafia ei se potriveşte cu aceea a Psaltirilor lui Pavel Tordasi, Agyagfalvi şi Viski şi a Catehismului lui Fogarasi (p. 281). „Ocinaşile" sânt chiar întru toate identice (afară de *viak=veaci*) cu acelea ale lui Viski (cf. şi Alexici, *o. c.*, p. 279). Pornind apoi din faptul că traducătorul trebue să fi avut în rostire labialele nealterate, pe *dz* şi *ğ*, forma *pre* în loc de *pe* şi auxiliarul *ieste* în loc de *e, îi, i*, Alexici mai crede că traducerea originală a trebuit să se facă în dialectul bănăţean, acel din preajma Haţegului, unde, cum arată *Anonymus Caransebesiensis*, sânt explicabile şi ungurismele: *alegădui*, *bănat*, *hir*, *socaş* (p. 291—2).

Argumentele aduse de Alexici pentru a dovedi că traducătorul ar fi un preot român calvin (el pomeneşte numai nume de preoţi) din Ţara Haţegului însă nu sânt decisive.

Mai întâiu cântecul e lumesc, în urmare el nu poate fi pus în socoteala unei mişcări religioase. In adevăr nici unul din autorii calvini pomeniţi de Alexici (Pavel Tordasi, Agyagfalvi, Fogarasi şi Viski) n'are decât traduceri de cărţi bisericeşti. El trebue să vie deci de la o mişcare literară lumească, cum am amintit că erà cea umanistă din Sibiiu în frunte cu Franck v. Franckenstein.

Se ştie apoi că originalul unguresc s'a alcătuit la 1660 tocmai în Sibiiu şi nu este exclus, după cum am arătat că erà obiceiul

---

ci şi ca melodii. Lucruri asemănătoare, firește, se vor fi găsind şi la Secuii supuşi influenţei româneşti.

După toate acestea G. Alexici, în *Noua Revistă Română*, vol. XI—1912. No. 19, p. 203, anunţă că „a dat" de cântecele lui Kájoni cu ocazia unei călătorii „în vara anului 1911", că le-a studiat chiar şi lucrarea este „deja sub tipar". firește fără să mai fi apărut.

Pentru cântecele bisericeşti ale lui Kájoni şi izvoarele lor, cf. Jénáki Ferenc, *Kájoni János énekes könyve és forrásai*, Cluj, 1914, unde se publică şi un (auto) portret al lui K. din 673.

Asupra „Cântecului Voivodesei Lupul", păstrat în colecţia lui K., cf. acum şi Dr. Andrei Veress, *Cântece istorice ungureşti despre Români*, în *A4R.*, s. III, Bucureşti 1925, pp. 30—31, care-l şi reproduce. Pe p. 30, nota 2 dl Veress făgăduește că despre cele două dansuri româneşti va tratà „aiurea".

[1] Alexici, *o. c.*, p. 292.

acestor vremuri, ca deodată chiar cu originalul să se fi pus în circulaţie şi traducerea românească alături poate de una germană.

Labialele nealterate, *pre* în loc de *pe* şi ungurismele s'ar puteà explicà şi în gura unui Sas din Sibiiu, chiar şi a lui Franck, cum ne arată poeziile româneşti ale acestuia. Dacă *dz* şi *ğ* nu ar veni cumva de la Petrovay, care la copiare a putut să-şi strecoare în unele locuri rostirea proprie, şi am fi nevoiţi să ne îndreptăm spre Banat pentru a le explicà, fără îndoială ar trebui să ne gândim în rândul întâiu la Halici, care erà chiar din regiunea aceasta, care avea cultură ungurească, erà reformat şi se găseà în acest timp în Sibiiu, unde oamenii îi cunoşteau inclinaţiile poetice, versificà latineşte şi ungureşte şi, acasă şi la nevoe, poate şi româneşte, căci cunoştinţa acestei limbi trebue să o fi avut, de vreme ce în curând, la 1674, îl găsim scriind româneşte oda despre care am vorbit la început.

In sfârşit, deşi trecută prin retorta lui Petrovay, grafia cânteculuì nostru a păstrat unele particularităţi care vin de la obişnuinţa de a rosti şi scrie limba românească după moda Saşilor. Astfel s'a scris: *aczundse* (=„ajunge"), *strincze* (=„strânge"); *acsazta* (=„aceasta"); *reuteziyey* (=„răutăţiei")[1], pentru ca să nu mai vorbim de altele mai puţin sigure, ca: *ğe* (=„să"); *male* (=„meale"), *dragoszta* (=„dragostea"), *dalbenacze* (=„dalbeneaţă"), *diminacze* (=„dimineaţă"); *vm* (=„îmi"), *lvnge* (=„lângă"), *pemvnt* (=„pământ"), *mvhnith* (=„mâhnit"), *pvkatele* (=„păcatele") etc.

Mihail Halici şi Francisc Páriz Pápai.

Având în vedere cele expuse mai sus nu trebue să ne mirăm că Halici, care ieşise din şcoala poliglotă a lui Franck v. Franckenstein şi erà conştient de originea sa „românească nobilă", îşi scrise româneşte oda dedicată în 1674 lui Francisc Páriz Pápai.

Această odă fu tipărită mai întâiu subt No. XIV. din **Vota solennia** *quae Nobilissimi et Clarissimi* **Viri** *D. Francisci Pariz de Pápa Transylvano-Ungari Honoribus Doctoralibus ab Amplissimo Medicorum in perantiqua Universitate Basiliensi Ordine, suo merito decretis eiusdemque Amplissimi Ordinis consensu a Magnifi[i]co Exellentiss. Experientissimoq[ue] Viro D. Joh. Henrico Glasero Philos. et Med. Doctore, Anatom. et Botanices Professore P.*

[1] *Gvnd* alături de *kend* în loc de *kvnd* (=„când") (v. Alexici, *o. c.*, p. 291), în *Doà obrazele tale gvnd le gendeszku* poate să fie o simplă greşală subt influenţa lui *gendeszku* care avea să urmeze.

Celeberrimo, Brabeuta rite designato Anno MDCLXXIV. XX. Octobris. Collatis Gratulabundi addiderunt Praeceptores, Fautores, Amici. Basileae, Imprimebat Joh. Rodolphus Genathius. De-aici fu reprodusă în Weszprémi, *Succinta Medicorum Hungariae et Transilvaniae Biographia*, Leipzig, 1774, pp. 127—8. Din cartea din urmă şi cu ortografia ciparianâ a reprodus-o Cipariu în *Elemente de poetică*, Blaj, 1860, p. 135, iar de-aici, cu ortografia sa, Ar. Pumnul în *Lepturariu rumânesc*, t. III, p. 67—8. După o „copie corectă" făcută de N. Densusianu a reprodus-o din acelaşi loc şi Hasdeu în *Columna lui Traian* pe 1883, pp. 413—414. De-aici a ajuns apoi în deosebite cărţi de istoria literaturii române. Faţă de originalul de la 1674 şi în „copia corectă" a lui N. Densusianu sânt greşeli (*Romanus* în loc de *Rumanus*, *chetz* în loc de *chertz* — greşală care se întâlneşte mai întâiu la Densusianu—Hasdeu —, *pasze* în loc de *jasze*, *payne* în loc de *paene* etc.). Având în vedere acest fapt, precum şi lipsa unor caractere tipografice potrivite să redeà întocmai grafia poeziei, am gândit că va fi mai bine să o reproducem şi în facsimile, nu numai în transcriere cum urmează:

XIV.

CARMEN PRIMO ET UNI-GENITUM

Linguae Romano—Rumanae

Honoribus

Fortunâ et Auspiciis Impenetrabilis Dacici Argonautae,

Praenobilis Domini

FRANCISCI PARICII, PAPENSIS etc.

Veteris oculissimique in Illustri Enyedinâ,

Haliciastri: natum.

Kent szenetate, szeründ la voj, Rumanus Apollo,
La totz, ketz szvente'n Emperecie sedetz!

De unde cunostince asteptem, si stince: fericse
De Amstelodam, pren chertz szte'n omenie typar,

Legse derapte au dat frumosze csetate Geneva:
Ecz vine Franciscus, cinete Leyda, Paris!

Prindecz maene szorory, cu czeszt nou oszpe: nainte
Fratzi, fraetatzi, Nymphele, jasze curund.
Domny buny, mary Doctory, Daszkely, şi bunele Domnae,
Cu patse ej fitz, cu paene si szare, rugem.

Nagy Enyedini Transulv. I. Junii A. 1674
Condidit ex improviso, Amiculus Pariciaster
MICHAEL HALICIUS, *Nob. Romanus Civis, de Cáránsebes.*

Felul de versificare al odei este evident acel metric cantitativ, nepotrivit pentru limba noastră, învăţat în şcoala umanistă din Sibiiu, iar limba (cu forme ca *szeründ* =„sărând“ în loc de „sărind“; *la voi* =„înaintea voastră“; *stince* =„ştinţă“ în loc de „ştiinţă“; *Prindecz maene* în loc de „prindeţi mânile“; *derapte* în loc de „dereaptă“ etc.) tradează pe „nobilul român“ trecut prin şcoli streine: deşi ştie că e Român şi ţine la neamul său, a cărui origine romană, cum se vede din forma „Romano-Rumanae“, o cunoaşte din cărţile scrise de Saşi în acest timp (I. Troester, *Das Alt und Neue Teutsche Dacia*, Nürnberg 1666, L. Toppeltinus, *Origines et occasus Transilvanorum*, Lugduni, 1667, etc.), limba lui ţărănească şi necultivată e pocită de influenţa streină atât ca rostire, cât şi ca sintaxă, şi mai ales ca grafie.

Dar forma savantă a odei e potrivită cu forma celorlalte poezii, cu care apare împreună, şi e menită par'că să arate că şi în limba românească, atât de puţin cunoscută pe acest timp, se pot scrie versuri ca şi în latineşte, greceşte, franţuzeşte, nemţeşte şi ungureşte. Intr' adevăr, alături de Halici, care scrie româneşte (No. XIV), scriu latineşte profesorii şi o seamă de colegi (*Paulus Amman* No. II, *Georgius Francus* No. III, *I. Hoffman* No. IV, *Thomas Veres* No. VI, *Balthasarus Kisselbachius* No. VII, *Laurentius Pekri* No. VIII, *Stephanus K. Kolosvari* No. X, *Johannes Bekes Horvat* No. XII, *Joh. de Racz Beszermeny* No. XIII, tipărit greşit tot XII, *Joh. Iacobus Wetstenius* No. XVII; greceşte: *Joh. Rodolphus Wetstenius* No. I; greceşteşi latineşte: *Joh. Rodolfus Wetstenius* No. V; greceşte şi ungureşte: *Callai Copis Ianos* No. XI; latineşte, greceşte şi franţuzeşte: *Johannes Petrus D'Aples*; numai franţuzeşte: *David Conte* No. XV; nemţeşte: *Melchior Süssebach* No. IX.

Dar cine erà Francisc Páriz Pápai?

Născut în Dej în 1649, deci cu 6 ani mai tânăr decât Halici, îşi termină studiile secundare în Aiud, unde în toamna anului 1664

l-am găsit coleg de şcoală cu Halici. In 1671 terminându-şi studiile în Aiud, Páriz porni în 1672 în streinătate la universităţile germane, călătorind pe jos şi în trăsură, fără să ştie nemţeşte, deci aproape fără să se poată înţelege cu cineva. Se înscrise mai întâiu la universitatea din Lipsca, trecù apoi prin Francfurt, Marburg şi Heidelberg pentru a se opri mai pe urmă la universitatea din Basel, unde se desăvârşi, câştigându-şi diploma de doctor în 1674 şi rentorcându-se în ţară în toamna anului 1675. S'a aşezat apoi în Aiud ca medic şi de la 1680 încoace a fost şi profesor de limba grecească şi morală la colegiul reformat din acest oraş. Aici s'a distins şi s'a făcut iubit tot atât de mult cu versurile sale ocazionale scrise ungureşte, latineşte şi greceşte, cu traducerile sale religioase din nemţeşte şi franţuzeşte, ca şi prin destoinicia sa în tratarea bolnavilor, mulţămită căreia ajunse medic de curte al principelui Mihail Apafi. Când „lobonţii" au pustiit Aiudul în urma răscoalei „curuţilor", şcoala lui Páriz Pápai a trebuit să băjenească şi ea. In anul 1709 a început să se reorganizeze mai ales prin munca acestui distins profesor al său, care erà cunoscut ca unul din polihistorii timpului.

Pápai a scris lucrări temeinice de medicină (*Pax corporis*, Cluj, 1696; ed. II, Lăcse, 1692), de istorie bisericească şi teologie (*Pax animae*, Cluj, 1680; *Pax aulae*, Cluj, 1696; *Pax sepulcri*, Cluj, 1698; *Rudus redivivum*, Sibiiu, 1684) şi heraldică (*Ars heraldica*, Cluj, 1695). A tradus în ungureşte psalmii lui David (*Pax crucis az-az Szent David királynak és prófétának száz-ötven soltári*, Cluj, 1710). Latineşte a tipărit un *Carmen Seculare* şi *Tristium levaminae* (Cluj, 1694) pentru lauda şi mângăierea lui Mihail Apafi II, „principele ortodox", adecă „reformat", în al 14-lea an al domniei căruia s'a scris cel dintâiu. Ungureşte a mai tipărit în Cluj *Igazság koronája*, iar în Târgu-Mureş, 1794, *Ábrahám Pátriárka fia Isák és Báthuel leánya, Rebeka házasságok alkalmatosságával lett beszélgetés*, adecă un dialog în versuri alexandrine despre „Căsătoria lui Isac, fiul patriarhului Avram cu Rebeca, fiica lui Bathuel".

Mult mai cunoscute şi mai bine apreciate decât versurile, lucrările de medicină, istorie şi teologie ale lui Páriz Pápai au fost cele lexicografice. Incă de când erà elev de liceu a început să-l preocupe ideea scrierii unui dicţionar. In ziarul său, pe care l-a moştenit de la Szenczi Molnár, notează o seamă de termeni

tehnici şi de provincialisme. Sistematic a început să lucreze însă numai pe la 1690. Indemnul i l-au dat cu siguranţă nevoile şcolii, unde se cereà un dicţionar bun latinesc-unguresc şi unguresc-latinesc. Aceste nevoi n'au putut fi înlăturate de micul *Dictionariolum Latino-Hungaricum, Vulgo Centurio Vocabulorum*, tipărit în ed. I pe la 1694, în a doua în Cluj, 1702, de tipograful N. Kis Misztótfalusi, prietenul intim al lui Páriz Pápai, căci lucrarea nu erà făcută de un specialist cu pregătirea necesară. A lucrat deci cu râvnă la alcătuirea dicţionarului său, cum ne spune însuşi în prefaţa scrisă la acesta în 1705, timp mai îndelungat de 15 ani, întrebuinţând cu grijă cele mai bune modèle franceze, engleze şi germane şi adăugând pe urmă bogatele sale cunoştinţe de limbă ungurească. Pregătit astfel a apărut în Löcse în 1708 subt titlul *Dictionarium Latino-Hungaricum* (622 pp.), având ca parte a doua şi un *Dictionarium Hungarico-Latinum* (278 pp.). Acest dicţionar a fost foarte bine primit de şcolile ungureşti şi a ajuns mai multe ediţii. In secolul XVIII a fost cel mai întrebuinţat dicţionar de acest fel şi numeroase şcoli l-au întrebuinţat şi în secolul XIX.[1].

Dicţionarul lui Páriz Pápai în literatura română.

Ediţia a doua a apărut în Nagy-Szombat în 1762, iar a treia în Sibiiu în 1767. Aceasta din urmă e făcută de Petru Bod, care în prefaţă spune între altele următoarele:

„Translatus est utilis hic Liber a Viro quodam Polyglotto in *Linguam Valachicam*, forte in usum Principis Valachiae, cujus exemplar unicum in rationem Monasterii S. S. Trinitatis Basilitarum Balásfalvensis, non pridem ter centum florenis Rhenensibus coemptum."

Regretatul Gr. Creţu[2] afirmă că traducerea menţionată de

[1] Asupra biografiei lui Francisc Páriz Pápai, cf., afară de ziarul său publicat în *Irodalomtörténeti közlemények*, a. II-1892, pp. 388–398, 499–515, şi Carol P. Szathmáry, *A gyulafehérvári—nagyenyedi Bethlen főtanoda története*, pp. 97—100; Kátai Gábor, *Vasárnapi Ujság*, 1860, pp. 632—634; şi mai ales monografia lui Lud. Dézsi, *Pápai Páriz Ferencz, Budapest*, 1899. O scurtă biografie dă şi Eug. Pintér, *A magyar irodalom története a legrégibb időktől Bessenyei György fellépéséig*, vol. II (1526—1772), Budapest, 1909, pp. 340—342.

[2] *Cel mai vechiu Dicţionar latino-românesc de Teodor Corbea* (Manuscript de pe la 1700), Bucureşti 1905.

Bod este *Dicţionarul latino-românesc* al lui Teodor Corbea [1], care l-a alcătuit, cum se vede din nota finală, fiind plătit de învăţatul Mitrofan, episcop al Râmnicului şi apoi al Buzăului. Damaschin, urmaşul lui Mitrofan în scaunul episcopesc al Râmnicului, a dăruit munuscrisul vel-comisului Radu Cantacuzino, fiul cel mai mare al viitorului Domn muntean Ştefan Cantacuzino (1714—1716). Cumpărarea ar fi putut-o face însuşi episcopul Inocenţiu Micu Klein cu prilejul vr'uneia din vizitele pe care le-a făcut în Viena, între anii 1735—1742, „marelui maestru al ordinului Constantinian". Dicţionarul cuprinde 377 foi in folio. Dar nu e tradus după Dicţionarul latin-unguresc al lui Páriz Pápai, ci după una din cele trei ediţii ale Dicţionarului latinesc-unguresc al lui Albert Molnár (Nürnberg 1604 şi 1711 şi Heidelberg 1721). In urmare ori Bod n'a fost bine informat în acest punct, ori dicţionarul cumpărat cu 300 fl. renani a fost altul, nu al lui Corbea.

„Cumpărarea", firește nu se poate raportà la Dicţionarul cu redactarea căruia fusese încredinţat Grigore Maior, „precum arată scrisoarea originală a lui către Episcopul Aaron din 2 Nov. 1759 [2]". Nu s'a dat de urma acestui dicţionar în bibliotecile din Blaj, deci nici nu se ştie dacă erà ori nu latin-românesc, singura formă pentru care s'ar fi putut traduce partea întâie a dicţionarului lui Páriz Pápai. Pentru redactarea unui dicţionar român-latinesc este nevoie de o prelucrare mult-puţin originală, căci în cazul unei simple traduceri cuvintele româneşti n'ar mai fi aranjate în seria alfabetică.

Totuşi în Blaj erà cunoscut în secolul al XVIII-lea dicţionarul lui Pápai. Cel ce l-a utilizat a fost S. Micu Klein care, neştiind ungureşte [3], a trecut din acesta cuvintele ungureşti corespunzătoare în al său *Dictionarium latino-valachico-hungaricum in*

[1] I. Klein spusese numai că un oarecare „Thedorus Lexicon latino-valachicum scripsit", *Instrucţiunea publică*, II. p. 72. T. Cipariu, *Arhiv pentru filologie şi istorie*, p. 637, precizează mai întâiu: „Dicţionarul latin-românesc al lui T. Corbea, asemenea se află în original în colecţiunea noastră." Cf. şi N. Densusianu, *Cercetări istorice în arhivele şi bibliotecile Ungariei şi ale Transilvaniei* în *An. Acad Rom.* ser. II, t. II, ist., pp. 218—219. în extras separat, p. 118; şi N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, vol. II, p. 283—4.

[2] T. Cipariu, *Acte şi fragmente*, Blaj, 1855, p. 224.

[3] Papiu Ilarian, *Viaţa şi ideile lui Georgiu Şincai din Şinca*, Bucureşti, 1869, p. 99.

genere suo novissimum, et usui cujuslibet accomodatum, pe care intenţionă să-l tipărească în Buda în 1806[1]. Pentru partea a doua, *Dictionarium Valachico-Latinum*, terminată în 1801, rămasă ca manuscris autograf într'un volum de 591 pp. şi păstrată în Biblioteca Episcopiei gr.-cat. din Oradea-Mare, care nu se mai puteà traduce, ci trebuià prelucrată din nou, a fost nevoit să ceară ajutorul lui Virág pentru limba maghiară şi pe al lui Halitski pentru limba germană[2].

Din partea întâiu se mai găsesc unele fragmente în Biblioteca Arhidiecesană din Blaj. T. Cipariu a publicat câteva specimene din acestea în *Arhiv pentru filologie şi istorie*, p. 278. Ele dovedesc până la evidenţă afirmaţia de mai sus cu privire la întrebuinţarea din partea lui S. Klein a Dicţionarului lui Páriz Pápai. Iată-le:

S. Klein:	**Páriz Pápai** (1801):
Arctus, a, um, strâmt, ă, strâmtorit. *Szoros, össve szorittatott;* enge, in Enge getrieben, eingeschränkt.	**Arctus, a, um,** *Szoros, Öszveszorittatott.*
Arcuatim, adv. strâmb, coviat ca un arc; *boltozva*, ij modu, horgason, *lugasra*; bogenförmig, gekrümmt.	**Arcuatim,** Adv. *Bóltozva, Lugasra.*
Arcuatio, onis, f. arcuire, coviare; *boltozás*; die Wölbung, was bogenförmig erbaut ist.	**Arcuatio, onis,** f. 3: *Bóltozás.*
Arcula, ae, f. lădiţă; *kiss láda*; ein kleines Kästchen, oder anderes kleines Behältniss.	**Arcula, ae,** *Kis láda.*

[1] I. Bianu şi N. Hodoş, *Bibl. rom. veche*, vol. II, p. 481–2; N. Iorga, *Ist. lit. rom. în secolul al XVIII-lea*, vol. II, p. 285.

[2] Dr. Iacob Radu, *Manuscriptele Bibliotecii Episcopiei greco-catolice române din Oradea-Mare*, Bucureşti, 1923, p. 16, No. 89. Asupra genezei şi felului cum s'au lucrat aceste dicţionare ne lămureşte corespondenţa lui S. Klein cu I. Corneli, cf. Dr. Iacob Radu, *Doi luceferi rătăcitori: Gheorghe Şincai şi Samoil Micu Clain*, Bucureşti, 1924, pp. 15–17 şi 44–57. Anexele IX–XIX; N. Iorga, *o. c.*, vol. II, pp. 174 şi 284–6.

Arcularius, ii, m. făcătoriu de lăzi, astăluşi; *láda tsináló, asztalos*; der allerhand kleine Kistchen macht.

Arcularius, ii, m. 2. *Láda tsináló, Asztalos.*

Conclusus, a, um, închis, încuiat; item sfărşit, isprăvit; *berekesztett, item elvégeztetett.*

Conclusus, a, um, *Bé-rekesztetett, elvégeztetett.*

Concoctio, onis, fierbere, mi tuire; *megfőzés, megmesztés.*

Concoctio, onis, f. 3: *Meg-emésztés, Meg-főzés* (Plin.).

Concoctus, a, um, fiert, ă; mistuit; *megfött, megmésztetett.*

Concoctus, a, um, *Meg-fött, Meg-emésztetett.*

Concoenatio, onis, f. împreunăcinare; *együtt vatsorálás.*

Concoenatio, onis, f. 3: *Együtt vacsorálás.*

Concolor, oris s. de o faţă, de o coloare; *egyszinü.* **Concolor, est, ei,** de o faţă cu el, samănă cu el; este asemenea cu el; *egyszinü vele, hasonló hozzá.*

Concolor, oris, o. 3: *Egy szinü.* Concolor est ei: *Egy szinü véle, Hasonló hozzá.*

Concoquo, is, coxi, coquere, coctum, fierb, amistuesc; *főzöm, megemésztem.* Cibus facillimus ad concoquendum, bucată care foarte lesne se amistueşte; *könnyen megemészhető étel.*

Concoquo, is, coxi, coctum, quere: *Főzöm, megemésztem.* Cibus facillimus ad concoquendum: *Könnyen meg-emészthető étel.*

Concordia, ae, f. unire, înpăcuire; *egyesség, békesség.*

Concordia, ae, f. 1: *Békesség, Egyesség.*

Singura deosebire pe care o întâlnim între Dicţionarul lui Klein şi ed. de la 1801 a lui Páriz Pápai este în redarea sensului lui *arcuatim*, unde Klein are cu două expresiuni mai mult. Deosebirea arată numai că Klein utiliză o ediţie mai veche a lui Páriz Pápai în care se găseau şi aceste expresiuni.

Mihail Halici şi Anonymus Caransebesiensis.

Fără a puteà fi o traducere a Dicţionarului lui Páriz Pápai din pricina că cuprinde partea româno-latină şi ar puteà fi alcătuit înaintea acestuia, ar puteà fi zămislit în germene de o dată şi în acelaşi loc cu acesta cunoscutul *Dictionarium Valachico-Latinum* atri-

buit de B. P. Hasdeu unui *Anonymus Lugoshiensis* [1], iar de Gr. Creţu unui *Anonymus Caransebesiensis* [2].

Nu voiu intra în amănunte de descriere şi în contraverse privitoare la datare, dar voiu rezumà în câteva cuvinte, cât este nevoie pentru înţelegerea celor ce urmează rezultatele finale care se pot trage pe urma cercetărilor celor doi învăţaţi care s'au ocupat de manuscris.

Manuscrisul cuprinde cu totul 86 foi (172 pagini), pe care sânt scrise peste 5000 cuvinte, + 92 foi adause la legare. Dicţionarul nu e terminat. Multe cuvinte, mai ales derivatele, nu sânt traduse, iar ordinea alfabetică nu e păzită strict. Autorul voià să revină: să-l completeze şi aranjeze, şi, după părerea lui Creţu (p. 321), chiar începuse completarea. Hasdeu a greşit deci când a afirmat că adausurile „s'ar fi făcut de altcineva, ba chiar de alţi doi şi trei". Deoarece această chestiune are mare importanţă pentru cele ce vom desvoltà mai încolo, reproduc cu privire la adausuri ceea ce spune Creţu. *Loncsa Iosika* n'a adaus nimic în dicţionar (p. 321). Posesorul de la 1742 — cum arată numele şi numirea ungurească a localităţilor prin care a trecut în curs de 19 zile, Ungur —, „P[ater] *Ioach. Botar*, Prov[incialis] Fran[isc]-anorum", deci călugăr catolic, probabil din Sibiiu, unde şi azi se găseşte o mănăstire franciscană, „a scris în partea I, adecă cea veche, numai adausele al II şi III-lea de la litera *b*, anume „Melius *bájá*, fodina", „*Batuta*. Saltus quidam Valachorum", de asemenea „*Gluga*. Canisterium", „*Hopp czupp*, idem", apoi „Vel vaca" la art. *ialovicĕ* (vacca), „*Tu*, ille-*jel*" la art. *ièu* „ego", „vel *pike. pika* stillat" după *kikĕ* „Coma", „*Kitenel*. Paulatim", „*Lepény-hal*" de la *Lipan* „Piscis", „pala parva" de la *Lopetzè*, poate şi „*lucse*"; iar în partea II, cea mai nouă, pe p. I „*Car*

[1] *Revista pentru Istorie, Arheologie şi Filologie* a lui Gr. G. Tocilescu, VI, pp. 1—48, unde publică şi dicţionarul până la litera *p* inclusiv cu un interesant studiu introductiv, apărut mai înainte în *Românul* de la 5 Ianuarie 1884, precum şi în *Columna lui Traian* a. X—1883, t. IV, p. 406—429, aici însă numai cu literile *a* şi *b* şi cu o seamă de explicaţii. Sfârşitul a rămas nepublicat din pricina că manuscrisul lui Hasdeu s'a pierdut la tipografie după moartea lui P. Ispirescu, proprietarul ei, (cf. şi *Et. Magn.*, III, 3106—3127).

[2] *Revista „Tinerimea Română"*, Noua serie, vol. I, Bucureşti, 1898 pp. 320—380 cu o introducere despre „Cel mai vechiu dicţionariu al limbe române, după manuscriptul din biblioteca Universităţii din Pesta".

nó — currus novus şi *par nó* — palus novus", cum şi *Itinerarium An. 1742, Cibinium*, pe ultimele 4 pagine" (p. 324).

Versurile: *Pentru Mine, Pentru Tine* etc. ar puteà fi scrise de Loncsa Iosika ori de altă persoană deosebită de *Botar.*

După Hasdeu (p. 2) posesorul de la 1742 ar fi dat sinonimica ungară a cuvintelor române de pe primele 4 pagine. Creţu (p. 321) „socoate" că „aceasta a făcut-o chiar autoriul român ceva mai târziu şi în parte cu altă cerneală".

Manuscrisul e scris înainte de 1742, când unul din posesori notează pe foile albe adause la legare: „Itinerarium An. 1742 à 28 9-bris ad. 16 10-bris. Cibinium. Szelendek vel Stolzenburg. Markseg etc." (Hasdeu, p. 1)[1]. Filigranele de hârtie ale manuscrisului sânt frecvente în jumătatea a doua a secolului XVII, ceea ce arată că manuscrisul a trebuit să se scrie în acest timp, deci înainte sau în preajma anului 1700 (p. 3). In acest timp se explică şi menţionarea oraşului *Suceava* din Moldova şi aceea a cuvintelor *cucuruz, meiu* şi *mălaiu,* precum şi lipsa *Iaşilor* şi a cuvântului *mămăligă* (Hasdeu, p. 3—4, Creţu, p. 321).

Autorul păstrează dialectul, care este, evident, din Banat. Din cercetarea numelor de localităţi amintite în Dicţionariu Hasdeu ajunsese la convingerea că el ar fi „din regiunea Lugoşului" (p. 5). Creţu, examinând din nou această parte din studiul lui Hasdeu, a stabilit cu mult mai multă probabilitate „că necunoscutul autor trebue să fi fost, nu din Lugoş, ci din Caransebeş, pentru că cele mai multe din localităţile trecute în Dicţionariu se găsesc prin pregiurul acestui din urmă oraş", „unele însemnate chiar în manuscript ca fiind în ţinutul Sebeşului". Mai mult, se amintesc „locuri chiar din Caransebeş", străzi, dealuri cu păduri, vii şi isvoare de lângă oraş etc. Pentru aceasta i-a schimbat numele în *Anonymus Caransebesiensis* (p. 323).

Hasdeu găseşte explicabilă scrierea acestui Dicţionar în epoca dintre 1640—1700 şi în regiunea amintită, care pe-atunci erà „teatrul unei remarcabile mişcări literare oarecum omogene, adică româneşte cu litere latine", dar nu se rosteşte pentru paternitatea nici unuia din „actorii" acestui teatru pe care-i cunoaşte: *Ştefan Fogarasi, Mihail Halici* şi *Ioan Viski,* ci îl adauge la aceştia ca pe „al patrulea", „ba încă cel mai preţios", pe

[1] Cellalt scrie: „Connotationes ex Adagiis-Anno Salutis MDCCLXX".

anonimul nostru. Anonim pentru că, considerându-şi lucrarea numai ca o ciornă neterminată, nu iscăleşte nicăieri. Ceea ce a scris de-a curmezişul paginei 172 ar puteà fi însemnarea unui nume oarecare al unui cunoscut pentru motive care nu ni se arată; în nici un caz însă nu poate fi numele autorului, care erà Român, iar numele *Iacobus Olass*, cum ceteşte Hasdeu (p. 7) nu e românesc, nici nu arată origine românească. Intr' adevăr descifrarea acestei însemnări pare să fie foarte greu de făcut din pricina că o parte e ştearsă cu mai multe linii. In urmare nici cetirea lui Creţu, *Köniv Olass* „carte românească" (p. 323—4) nu e mai bună decât a lui Hasdeu. Mai întâiu ungureşte ar trebuì să se scrie mai curând *könyv* decât *köniv*. Apoi după firea limbii ungureşti atributul ar fi trebuit să stea înainte. In sfârşit *olass*, adecă *olasz* însemnează „italian" (anonimul nostru scrie: „*Olos* Italus"). „Român" s. „românesc" ar trebuì să fie *oláh*. Anonimul nostru scrie însă numai „*Rumen*. Romanus. Valachus" (p. 366). Pe *oláh* nu-l are, iar *olak*, al cărui sens nu-l dă, e altceva. Lui Hasdeu care se gândeà la Lugoj ca patrie a autorului nu-i conveneà să presupună ca autor al Dicţionarului pe M. Halici, care erà din Caransebeş. N'aveà altfel nici elemente de-ajuns ca să poată emite această ipoteză, pe care o aminteşte însă Creţu ca posibilă, tocmai în urma localizării în Caransebeş a originii autorului (p. 323).

Din examinarea ortografiei celor trei scriitori româno-calvini Hasdeu crede deci că nici unul n'ar puteà fi autorul Dicţionarului, care are „ortografia cea mai puţin ungurească" (p. 7).

Intr'adevăr însă ortografia, în urma tradiţiei, la toţi este destul de confuză. Toţi scriu *e* = *ă*, *î*, chiar şi *i*; *a* = *ea*, *ia*; *o* = *oa*; *c* şi *k* = *c*; *cs*, *ts* şi *cz* = *č*; *cz*, *tz*, *cs*, *c* = *ţ*; *ds*, *gs* = *ğ*; *s* = *ž* etc. Singura deosebire esenţială între Anonimul nostru (care, cum e firesc într'o lucrare lexicografică are o ortografie mai unitară) şi ceilalţi este că el, afară de *s* şi *sz*, pentru *ş* întrebuinţează mai ales pe *sh*, care ar fi luat, după părerea lui Hasdeu (p. 7), nu de la Englezi, ci din grafia unor dialecte slavice meridionale, ceea ce s'ar explicà uşor în grafia unui Bănăţean, care a putut să vie în atingere cu Slavii meridionali şi, afară de grafia chirilică, mai cunoşteà şi pe cea germană cu *sch*.

Dar, adaugem noi, afară de ortografie şi de faptul că nu sânt de origine din Caransebeş, mai avem şi alte argumente îm-

potriva unei eventuale presupuneri că Ştefan Fogarasi şi Ioan Viski ar puteà fi autorii Dicţionarului românesc-latinesc Astfel:

1º. Găsim în cărţile acestora cuvinte care lipsesc din Dicţionar. Argumentul acesta însă, ce e drept, nu e hotărîtor, întru cât şi în scurta odă a lui Halici găsim câteva cuvinte care lipsesc din Dicţionar *(cunoştinţă, fârtaţi, nimfă, doctor)*.

Şi într'adevăr lipsuri mai mici se pot explicà prin imperfecţiunea Dicţionarului care nu este încă terminat şi mai ales, nu este redactat pe bază de cercetări sistematice, urmărindu-se cuvintele în texte, ci mai mult din memorie. Cuvintele care se găsesc la Fogarasi şi Viski, dar lipsesc din Dicţionar, sânt însă mult mai numeroase decât să putem trece cu vederea acest fapt.

In Catehismul de la 1648 al lui Fogarasi se găsesc: *adevăr, adevărat, (adeverì, adevărare, adevărătură; adeverit), apostol*, conj. *au, aieve, adunare, blând, bătaie, bintâtlui, bintâtuială, beserecă, botegiune, biciluială, bogătate, ceremonie, cel, cea, cest, ceastă, celì, cinstì, cinste, derept, direpţ, Dumnedzeu, descumpărà, dihanie, descălecà, domolì, după, deplin, dobândì, dobitoc, d'a-fietele, d'a-fire, faptă, fundamentom, făgăduì, făgădaş, făgădăşluì, furtuşag, faţă, hiclean, ispesenie, ispesì, idol, ğutruială, jirtvăluì, chiuzd, chiuzluitură, cuntinì, nemzat, nălţie, netare, roditură, sacramentom, tăgăduì, ului, uzbeì* etc.

In Psaltirea de la 1697 a lui Viski: *adevăr, (adevărare, adevărătură* etc.), *alalt, alnic, alnicie, aleşuì*, (la A. numai *leşuì*), *astrupà* (< *astrucà* + *astupà*), *batgiocuros, b u (de biu), biuşag, băjenar, băjenărie, baljam, betegşig, beteji, bloţ* (la A. numai *blemaţ*), *blând, blânzie, buduşluì, buduşluitură, càinà, căşunà, cărpit, cărună* şi *coronă, ceruresc, cet* (< lat. quētus, -a, -um = quietus, -a, -um), *chide, chit* (peşte), *citeră* (= „ceteră"), *credinţi* şi *credunţi* (< lat. credentes), *cucernì* şi *cucernicì, cuncaşte, cunoştinţi* (< lat. cognoscentes), *cuntenì, curàciune* (< lat. curatio, -onem), *cutropì, cuviños, defăimà, d'a fete, d'a fetile, d'a fietele, depreunà, derept direpţ, descumpărà, descumpărător, dihanie* (= „duh"), *dregătorie, dzicătoare, făgăduì, făgădaş, feiedelm, foglu* şi *făglu, formăluì, fundament, fundăluì, furiş, golâmb, greime, ğutrul, hiclean, hiclenie, îmmă* (= „m mă"), *înderege* (= „îndreptà"), *înfrămşà, îngàduì, îngăduitură, îngreonià, învingatură, ispăsenie, jirtvul, jirtvuială, jirăvă* (= „jărtfă"), *lărgământ, leun* s. (= „leu"; la A. numai *leu*), *làutaş, leşuitor, letni-*

cie, *mărădic*, *mărguire* (= „murguire"), *marhă*, *matcă* (= „mireasă"), *mediniță*, *mântuì*, *mijlocin* (scris: „millocsini"), *năsălnic*, *nat*, *neștiſiſnții* (< lat. nescientes), *nemântuire*, *nemzat*, *netare*, *nevinovăciune*, *ništotă*, *ništot*, *ništotoș*, *ništoți*, *nulime*, *obricì*, *ocăuire* (< *ocă*), *olat*, *oraș*, *orânduì*, *orândală*, *orbăciune*, *paradiciom*, *parduț*, *păți*, *pocăință*, *ponoslălì*, *poroboc* (la A. numai fem. *poroboacă*), *porobocie*, *postropì* (= „stropi"), *povon* (= „păun"), *povoń*, *povoańe* (= „povoiu", „povoaie"), *povonì*, *prescaviță*, *prietnic*, *previnde*, *putregiune*, *sărbatec* și *sărbătec* (= „sălbatec"), *șirav* (= „firav"), *scumpără*, *soțesc* adj., *spinicel*, *siromănătate*, *slăbăciune*, *stăni*, *stăniuri* (= „stan"), *strânște* s. *strânce*, *stărvină* (scris: „sztervine"), *sus-stà*, *tulbă*, *tunerec*, *tutinde*, *tundine*, *tutindine*, *țărmure*, *țetuș* (= „chit"), *vernic* (*vernicì*, *vernicie*, *nevernic* etc.), *vănătăi*, *viteaz*, *uluì*, *unicorn*, *unicorniș*, *unsură*, *uzbeială*, *zuză*, *zuzìi*, *zuză* ș. a.

2⁰. Au rostiri deosebite:

Fogarasi—Anonimul: *brân* — *brâu*, *frâmt* — *frânt*, *țrâmtură* — *frântură*, *sgăb* — *zgăv* etc.

Viski—Anonimul: *aseme* — *asemene*, *cet* — *încet*, *fră* (passim) — *fără*, *fomeie* — *femeie*, *fun* — *fân*, *încelui* și *celui* — *ceḷuì*, *mirag* — *mirac*, *nădăjlui* — *nădăjduì*, *omestuì*, *emestuì* — *omestì*, *postuì* — *postì*, *poturnică* — *potroinic*, *sânți* — *svinți*, *socluì* și *sucluì* — *sucluì*, *taptă* — *taftă*, *urșănic* — *urșinic* etc.

In schimb avem numeroase argumente pentru paternitatea lui Halici.

1⁰. Am văzut că particularitățile dialectale și datele geografice din Dicționariu arată Caransebeșul ca patrie a autorului, care trebue să fi fost Român, judecând după bogăția și chiar și înfățișarea Dicționarului[1]. Halici este „nobil român din Caransebeș" și accentuiază acest fapt ori de câte ori i se dă ocazie, fiind mândru de orașul în care s'a născut și a copilărit[2]. In

[1] Cf. cum se înfățișează d. p. dicționarul scris de italianul Silvestro Amelio, ap. O. Densusianu, *Grai și suflet*, vol. I, fasc. 2, București, 1924, pp. 300—311.

[2] Iată câteva dintre particularitățile dialectale ale Anonimului:

a) *ń* păstrat: *kuny* „clavus" 348, *kelkeny* „calcaneus" 345, *kelony* „caminus" 345, *luponye* 351, *piczigan̈ye* 360, *vinje* „vinea" 378, *unguronye* 379 etc. (cf. ap Fogarasi *kleile*).

b) Consonante muiate: *enkaljek* „cons[c]endo equum" 337; *funye* „funis" 340, *lenye* și *lenyie* „pigritia" 350, *menye* „cras" 352, *menyeke* „manica" 352,

schimb Fogarasi şi Viski nu erau Caransebeşeni şi după toate aparenţele nici Români de origine.

2º. Faptul că în Anonim întâlnim expresiunile *pekatul neszkutului* „peccatum originale" 359, *christineskume* „christianus fio" 333 şi că de-asupra titlului s'a pus semnul crucii, nu dovedeşte de-ajuns că autorul trebue să fi fost catolic, cum crede los. Siegescu, *Egyetemes Philologiai Közlöny*, XXIX (1905), pp. 77—80. Halici îşi începe doar testamentul său cu invocarea Sfintei Treimi. Apoi crucea a putut fi pusă şi ulterior de călugărul franciscan în mâna căruia a ajuns manuscrisul. Şi *pekatul neszkutului* este adaus ulterior. Dar chiar şi dacă n'ar fi fost adaus ulterior ori ar fi fost adaus de însuşi autorul, acesta putea să intercaleze în dicţionar termeni pe care îi auzeà ori ceteà, fără considerare la confesiune. *Creştinescu-mă* nu este decât o formă greşită ori mai puţin obişnuită în loc de *creştinez*, iar forme de acest fel se mai găsesc şi altele la Anonim, cum voiu arătà într'alt loc In sfârşit tatăl lui Halici, de şi reformat, ştim că întrebuinţà, în notele sale, numirile catolice ale sărbătorilor, iar însuşi Halici a fost crescut într'un spirit foarte religios.

3º. Se pare că nu este numai o întâmplare că manuscrisul Anonimului apare în 1742 tocmai în Sibiiu, locul unde rămăsese biblioteca lui Halici, care trebuià să fie predată, în baza dispoziţiilor testamentului acestuia şcolii reformate din Orăştie. El a putut să rămână în grija vreunui prieten de la care a ieşit la iveală mai târziu.

4º. Halici a trăit chiar în timpul când se crede că s'a scris Dicţionarul Anonimului din Caransebeş. Dintre ceilalţi doi Caransebeşeni, la a căror paternitate ne-am mai puteà gândi, unul a trăit şi a lucrat înainte de 1640, anul de la care încoace se poate datà Dicţionarul Anonimului, al doilea n'a scris nimic românește, semn că n'aveà interes pentru limba sa maternă.

Cel dintâiu, Gheorghe Buitul s'a născut pe la sfârşitul secolului XVI. Pe la 1610 a studiat în Viena. Ca preot catolic a suferit mult pe timpul persecuţiunilor pornite împotriva catolicilor supt G. Báthori. La 1619 Ştefan Csiky, episcopul ales al Ardealului, îl recomandă cardinalului Borghese din Roma:

niegru „niger" 380, *penye* „panis" 359; *szkutyek* „fascie" 369, *povestje* „concio" 362, *vinjere* „venus, veneris" 378; *csirbintele* „aestus" 332; *skilkesk* = „scălpesc, sclipesc" 369. Păstrării dialectului trebue atribuite şi numeroasele sârbisme din Anonim.

„Praesentium latorem, Georgium Buitul, caransebesiensem, transylvanum, quem ab incunabulis fere et enutrivi et artibus liberalibus disciplina institui, Illustrissimae ac Reve[re]ndissimae Dominationi Vestrae quam maxime possum commendo", pentru a fi primit în *Collegium germanicum et hungaricum*. „Praefatus iuvenis, studiis, cogente illum summa corporis infirmitate, interruptis, cum Vienna ad me in Transsylvaniam profectus esset, ingentes perfidia haereticorum et capitali in catholicos odio Gabrielis Bathori, principis Transylvaniae, tumultus exorti, persecutio non paucis verbis explicanda catholicos omnes invasit, cumque ego cum nonnullis aliis fuga vitam salvassem, in manus host[i]um incidit, omnibus suis spoliatus aliisque ignominiis affectus, vix manibus eorum ereptus est, atque delituit quamdiu species aliqua tranquillitatis catholicis redderetur. Tumultu sedato, nihil ipsi magis fuit quam ut catholicis fere omnibus sacerdotibus privatis in divinis ac aliis piis christianae religionis exercitiis subveniret, quod aliquot in locis summa industria ac labore magno suae patriae commodo praestitit; novissime duobus et amplius annis Albae-Iuliae, in Metropoli Transylvaniae, non solum iuventutem regni illius liberalibus disciplinis erudivit, sed etiam, absente reverendo, patre Stephano Szini S. J., sacerdote sacris concionibus popu'um in publico instituit. Cuius rei amplissimi testes sunt proceres ac barones catholici Transylvaniae qui saepe numero concionibus eius interfuerunt ... Datum Iaurini, 15 Septembris a. D. 1619 ...

Stephanus Csiky, electus episcopus Transylvaniae.

(Bibl. Batthyáni din Alba-Iulia, ms. K[3] IV[2]; copie din Bibl. Borghese din Roma)[1].

G. Buitul tipări în 1636 Catehismul lui Canisius tradus în românește, cum apare dintr'o notiță de supt data de 1636 Febr. 2 din *Efemeridele* colegiului iesuit din Tyrnavia, ținute de George Dobronoki, în care se scrie: „... Accepi a Karan Sebes a nostris patribus catechismus P. Canisii e latino in linguam Valachicam imprimendum Posonii opera P. Iacobi Nemethi[2]."

[1] N. Iorga, *Studii și Documente* XIII, *(Scrisori și inscripții ardelene și maramureșene* II), pp. 235–6; cf. și Szeredei, *Notitia Capituli Albensis* pp. 228–230.

[2] *Arch. f. siebenb. Landeskunde*, N. Folge, XIX, p. 629. — N. Iorga, *Socotelile Brașovului* în *AAR.* XXI ist., p. 187. — Bianu–Hodoș, *Bibliografia rom. veche*, I, p. 532.

Ediţia a doua a acestui Catehism se tipări în Cluj la 1703, cu siguranţă după moartea lui Buitul. Titlul acestei ediţii este: „Catechismus, Szau Summá Krédinczéi Katholicsést. R. P. Petri Canisii. Doctor Szkrip: szvent den Rendul Szociéy luy Issus. Entorsz pré limbá Rû[m]enászke, dé R. P. BUITUL GYURGS, Doct: Szkrip: szvente den ácselás Rend. Akum de isznove tiperit Ku oszirdie R. R. P. P. Szocziéy luy Issus Si Inkinát entru csinszte. Illustrissimi si Reverendissimi At:anazie, Den Milá luy Dumnezeo, si szkaunuluy Aposztelészk *(sic)* Archi-Episcopuluy, de czárá Ardaluluy; Asisdire si szvetnic maj din Leuntru al Ennelczátuluj Emperat. Tiperit en Klus en Anul Domnuluj 1703[1]."

Dacă de ortografia acestei a doua ediţii nu mai putem ţineà socoteală la stabilirea unei eventuale identităţi de autor, nu putem trece cu vederea însă că şi în acest scurt titlu avem unele cuvinte care lipsesc din Anonymus: *Catechismus, Katholicsest, Rendul, entorsz* cu sensul de „tradus", *isznove, aposzteleszk (sic)* sau *aposztoleszk, szvetnic, ennelczatuluj, Emperat.* Fireşte nici această lipsă nu poate fi hotărîtoare, Dicţionarul Anonimului fiind necomplet, dar vorbeşte mai mult faptul că pe Buitul nu-l mai întâlnim după 1636 şi nu găsim ce l-ar fi îndemnat să scrie un dicţionar român-latin când propaganda pentru catolicism îi răpeà tot timpul[2].

Al doilea, Gavril Ivul, s'a născut în Caransebeş în 25 Martie 1619. In 21 Octomvrie 1637 a intrat în ordinul Iesuiţilor în Caşovia. Clasele superioare le-a terminat în Gratz. După câştigarea doctoratului a fost 6 ani profesor de filosofie în Caşovia şi Viena şi 20 de ani profesor de teologie. In calitate de secretar al ordinului a lucrat 12 ani. Pentru marea lui ştiinţă erà foarte mult cinstit nu numai de episcopi, ci şi de însuşi Rákóczy. A murit în 18 Aprilie 1678 în Caşovia. Departe de locul de naştere şi de frământările de-acasă n'a încercat să scrie nimic în limba despreţuită a mamei sale, deşi lucrările lui filosofice şi teologice scrise latineşte sânt destul de numeroase: 1⁰. *Propositiones ex universa logica,* Viennae, 1654. — 2⁰. *Poesis lyrica,* ibid 1655. — 3⁰. *Philosophia* . . . Praes. Gabr. Ivul, ibid. 1655. — 4⁰. *Philosophia*

[1] Bianu–Hodoş, *o. c.*, I, p. 447 după Szabó, *Régi magyar könyvtár*, II, p. 586.

[2] Asupra lui Gh. Buitul. cf. mai pe urmă A. Bitay în *Dacoromania*, III, 789—792.

Novella . . . Cassoviae, 1661 (Zagreb, 1663). — 5⁰. *Theses et Antitheses Catholicorum & Acatholicorum.* De Visibili Christi In Terris Ecclesia. Ex Solo Verb. Dei. Publicae dissertationi propositae . . . a R. D. Ioanne Debrödi, . . . Praeside R. P. Gabriel Ivul . . . Cassoviae, 1667. — 6⁰. *Historica Relatio* Colloquii Cassoviensis De Indice Controversiarum Fidei, Praeside R. P. Gabriele Ivul . . . Respondente Stephano Renyes Varadiensi . . . habiti, cum Dn. Elia Lodivero . . . & M. Isaaco Zabanio . . ., Anno 1666 die 25 Iunii tota; & 26. usque a meridiem. Bona fide & conscientia inculpata a Scriptoribus in Actu dispositionis excerpta & in judicium Lutheran. ac Pontif. a Confessore Veritatis Anno C. 1679 exhibita (Cluj, 1679). Unii îi mai atribue, pe nedreptul însă, şi *Lapis Lydicus*, Cassoviae, 1671 [1]).

5⁰. Avem o indicaţie că pe Halici l-a putut preocupă ideea unei lucrări lexicografice de felul Dicţionarului anonimului nostru. Am văzut că, începând din toamna anului 1664, Halici a fost coleg de şcoală cu Páriz Pápai. Am mai văzut că acesta încă de pe băncile şcoalei începuse să adune material pentru un dicţionar de felul celui ce a publicat mai târziu. Cum Halici erà mai bătrân decât Páriz Pápai, trebue să ne punem întrebarea dacă nu cumva acest din urmă a ajuns la ideea de a-şi scrie dicţionarul tocmai fiindcă vedeà pe prietenul său mai mare, şi probabil mai puţin ocupat cu ale şcoalei, lucrând ceva asemănător. Halici ar fi început cu partea românească pentru că aceasta reclamà o muncă originală, erà mai greu de făcut şi cereà timp mai îndelungat, neavând nimic înaintea sa. Pentru partea latino-română, dacă ar fi vrut şi ar fi ajuns să o scrie, urmà să traducă unul sau să compileze traducând câteva din dicţionarele cunoscute ale timpului.

Această presupunere este făcută pentru cazul că Halici ar fi murit înda ă după 1674. Dacă însă a trăit până pe la 1712, o influenţare reciprocă a lui Halici şi Páriz Pápai în privinţa lexicografică ar fi şi mai probabilă, date fiind prietenia dintre ei şi însuşirile lor înrudite de poeţi şi savanţi umanişti.

6⁰. Cel ce a făcut Dicţionarul anonimului din Caransebeş ştià perfect latineşte. Am văzut că Halici încă din liceu puteà să versifice desăvârşit în această limbă. Mai târziu cunoştinţele lui de latineşte se vor fi îmbogăţit şi mai mult. Cu aceasta, fireşte,

[1] I Szinnyei, *Magyar irók élete és munkái*, vol. V, fasc. 1, Budapest, 1896, p. 238, unde se dă şi întreagă bibliografia.

nu vrem să spunem că d. p. Buitul şi Ivul n'ar fi ştiut atât de bine latineşte, încât să nu fi putut face tradcerea latinească a Anonimului. Vrem să spunem numai că o puteà face şi Halici. Vor fi putut-o face poate şi Fogarasi şi Viski. Acest din urmă ştià doar şi greceşte.

7º. Deşi textul ce-l avem în facsimile din Anonim este foarte redus (o pagină din litera **B**) şi astfel comparaţia nu o putem face decât pentru o parte din litere, şi cu toate că felul de a scrie al lui Halici e foarte variat de la o poezie la alta, după cum ţine pana şi desemnează iniţialele, totuşi putem constatà o mare asemănare între scrisoarea cursivă din câteva poezii ale lui Halici de când erà în Sibiiu şi aceea a Anonimului, nu numai în privinţa înfăţişării generale, ci şi a scrierii majusculelor, mai ales a lui B, R, L şi V. O asemănare atât de evidentă, după un interval de mai mulţi ani, a scrisorii nestatornicite a studentului Halici cu aceea a Anonimului, nu poate fi atribuită decât în parte şcolii caligrafice a timpului. Asemănarea dintre scrisoarea cursivă a studentului Halici şi aceea a Anonimului e mult mai mare decât asemănarea dintre scrisoarea cursivă şi aceea desemnată din unele poezii ale lui Halici şi mai ales aceea deosebit de îngrijită şi mai aşezată din testamentul său. Această împrejurare ne face să credem că Dicţionarul anonim a trebuit să se scrie cu vre-o 5—6 ani înainte de testament, scrisoarea din el fiind forma de transiţie de la scrisoarea cursivă de student la aceea definitiv statornicită a testamentului.

8º. Autorul anonim al Dicţionarului românesc-latinesc aveà grafii şi rostiri obişnuite numai la cei ce au studiat în şcoli săseşti şi au avut contact mai îndelungat cu Saşii, iar Halici se ştie că a studiat la Saşii din Sibiiu.

La stabilirea acestor particularităţi însă trebue să fim cu mare băgare de seamă. Anume o seamă dintre grafiile şi rostirile, care ni s'ar puteà părea săseşti, pot să fie nu atât ale Anonimului însuşi, cât mai mult o moştenire din tradiţia grafică ungurească, sau latino-ungurească. Astfel de pildă scrierea lui *s* cu *z* este proprie celei mai vechi scrieri ungureşti şi este luată de la Italienii din regiunea Veneţiei cei dintâiu dascăli ai Ungurilor în arta scrisului[1]. Variarea lui *z* cu *s* şi *sz* poate fi deci

[1] Cf. Volf György. *Kiktöl tanult a magyar irni, olvasni? (A régi magyar orthographia kulcsa)*, vol. XII, Nr. 6 din „Értekezések a nyelv- és szép-tudomány köréből".

numai amestecarea felului de scriere mai vechiu cu cel nou, introdus prin secolul XVI. Tot aşà poate fi şi amestecarea scrierii unor vocale în rostirea cărora este deosebire de un grad (*o — u*, *o — ą*, *e — i*, etc.; scrierea lui *č* cu *cz*, *cs*, *ts*, *tz*, *ci*, *ce*, ori chiar cu *ch*; a lui *ž* cu *s*, *sh* şi *z* etc.)[1].

Se ştie apoi că cele dintâiu tipografii din Transilvania au fost întemeiate de Saşi: în Sibiiu (a. 1529), în Braşov (Honterus în a. 1535, iar secţia cu chirilice a lui Coresi în a. 1559—1560), în Cluj (Helt s. Heltai în a. 1550), în Oradea (Raphael Hoffhalter în a. 1565) şi în Alba-Iulia (unde s'a mutat Hoffhalter. în 1568). Atelierele volante cu chirilice din Sebeşul-săsesc (1580) şi Orăştie (1581—1582) nu au fost decât deplasări parţiale din atelierul lui Coresi, în cazul din urmă subt conducerea lui Şerban, fiul lui Coresi, acum „diacu şi meşteru mare a tiparelorŭ", şi a lui „Marienŭ diacŭ"[2]. In acestea s'au tipărit cărţi, atât ungureşti, cât şi româneşti, nu numai din iniţiativa Saşilor, ci şi a Ungurilor calvini şi cu tendenţe calvine. Dintre cele româneşti aşa au fost: „Tâlcul Evangheliilor" şi „Molitvenicul" românesc tradus şi tipărit după „Agenda" lui Heltai în 1564 cu cheltuiala lui Forró Miclăuş[3], „Cartea de cântece calvino-unitare" tipărită pe vremea lui Pavel Tordasi, „Paliia" tipărită în Orăştie la 1581—1582 şi tradusă după „Biblia" lui Heltai şi o ediţie contemporană a „Vulgatei"[4].

Am arătat apoi altă dată că în cele dintâiu tipărituri româneşti se pot recunoaşte o seamă de săsisme. Ele pot să vie parte de la traducători, parte de la culegători, care vor fi fost Saşi. Nu cunoaştem ediţia I a Catehismului luteran de la 1544 care a putut să fie tradus de însuşi Philippus Mahler-Pictor. Dar că

[1] Cf. Ballassa József — Simonyi Zsigmond, *Tüzetes magyar nyelvtan, I Magyar hangtan és alaktan*, Budapest, 1895, pp. 196—210; Simonyi Zs., *A régi nyelvemlékek olvasásáról* în „Magyar Nyelvőr, VIII—1879, pp. 482—487; IX—1880, pp. 3—10, 53—56, 102—107; Zolnai Gyula, *Nyelvemlékeink a könyvnyomtatás koráig*, Budapest, 1894, pp. 10 ş. u.; *Balassa J., Hogy hangzott nyelvünk az Árpádok korában?* în „Magyar Nyelvőr", XXV—1896, pp. 58—69, 151—159; Szinnyei József, *Középkori nyelvemlékeink olvasása* (discurs academic şi răspuns la lucrarea precedentă).

[2] Cf. Mario Roques, *Palia d'Orăştie* (1581—1582), I. p. XVIII—XIX.

[3] E. Dălanu, „Răvaşul", VI (1908), pp. 168—181; Veres Endre, *Erdély- és magyarországi régi oláh könyvek és nyomtatványok*, (1544—1808), Cluj, 910, pp 10—12.

[4] Cf. Mario Roques, *o. c.*, p. XXXII—LII.

acei „creştini oameni buni" care „au scos" „zĕce cuvinte şi Tatălŭ nostru şi credinţa Apostolilor", deci ediţia a II-a tipărită în Braşov la 1559—1560 a Catehismului luteran, au fost Saşi ne arată fără îndoială particularităţile de limbă ale acesteia (cf. *Dacoromania*, III, pp. 922—927). Săsisme au existat şi în traducerea Evangheliarului „scoasă" de aceiaşi „creştini oameni buni". Ele au dispărut în cea mai mare parte, deşi nu fără urmă, în copia lui Radu de la Mănicești, precum şi în tiparul şi pe urma corecturilor lui Coresi (cf. *Dacoromania*, III, pp. 499—500 şi 922—927). O altă traducere a Evangheliarului, „Evanghelia slavo-română" de la Petersburg, ne arată în mod evident cum s'ar fi înfăţişat ca limbă „Tetraevanghelul" lui Coresi fără înlăturarea săsismelor şi a particularităţilor dialectale (cf. *Dacoromania*, III, pp. 500 şi 916).

Dar toate aceste lucrări, ca şi „Tâlcul Evangheliilor" şi „Molitvenicul" de la 1564 şi Paliia de la Orăştie de la 1581—1582, erau tipărite cu chirilice şi n'au putut influenţà grafia Anonimului nostru. Singura carte care l-a putut influenţà a fost „Cartea de cântece calvino-unitare româneşti, tipărită cu litere latine şi ortografie săseasco-ungurească pe timpul păstoririi lui Pavel Tordasi de Heltai ori (ceea ce este mai puţin probabil) de Rudolf Hoffhalter. Cum am arătat şi mai nainte, această carte a fost copiată şi adausă de mai mulţi înşi în secolul XVII, tocmai în regiunea Caransebeşului. In urmare a putut să-i fie cunoscută şi Anonimului. Acelaşi lucru îl dovedesc şi o seamă de cuvinte care se găsesc atât la Anonim, cât şi la Viski: le aveau amândoi din acelaşi izvor, fie direct, fie din graiul zilnic în care intraseră pe urma întrebuinţării în biserică a cântecelor calvino-unitare.

Se ştie însă că Heltai nu ştia nici ungureşte bine şi în urmare s'a simţit nevoit să-şi justifice greşelile de limbă ungurească în prefaţa lucrării *A részegségnek es tobzodásnak veszedelmes vóltárol valo Dialogus*, tipărite în 1552, în această formă care tradează pe Sasul care rosteşte *t* în loc de *d* şi *s* în loc de *z*: „Kerem ezokáert te kegyelmedet ió neuen vegye: es ha szinte tiszta magyarságal irva ninchen, te Kegyelmet *(sic)* meg bochassa: Mert iol tudgya te kegyelmet *(sic)*, hogy nyeluem szerént szász vagyoc, es eszt *(sic)* e keueset tizenhat esztendeig tanultam. Az Wr Isten te kegyelmedet az igaz hitben meg tarcha. Amen"[1]

[1] Cf. Z. Ferenczi, *A kolozsvári nyomdászat története*, Cluj, 1896, p. 7.

(= „De aceea te rog pe DTa să o primeşti bine: şi dacă nu este scrisă tocmai curat ungureşte, DTa să ierţi, pentru că ştii bine că după limbă sânt Sas şi puţinul ce-l ştiu l-am învăţat în curs de şasesprezece ani. Domnul Dumnezeu te ţină pe DTa în credinţa cea dreaptă. Amin").

Iar mai mult decât el nu vor fi ştiut nici culegătorii lui. După limbă traducătorul celor 4 foi păstrate din „Cartea de cântece calvino-unitare româneşti" nu pare să fi fost Român[1], şi editorii ei, după toată probabilitatea greşesc când bănuesc că ar fi fost însuşi episcopul Pavel Tordaşi[2]. Fireşte, nu putem spune cu siguranţă nici că ar fi fost Heltai, ori, cum este mai puţin probabil, chiar Rudolf Hoffhalter. Dar haina săseasco-ungurească a celor 4 foi îi aparţine unuia dintre aceşti doi, anume aceluia în tipografia căruia s'au tipărit.

Numai de la un Sas, nu de la un Ungur, poate veni confundarea consonantelor sonore cu cele nesonore în măsură aşa de mare cum se găseşte în cele 4 foi (*iszpava* = „izbavă", *puna* = „bună", *kopori* = „coborî"; *creszucy* = „credzuţi", *departasze* = „depărteadză", *dereptasze* = „derepteadză", *szkriasze* = „scriadză", *enpakasze* (tipărit greşit: *enoakasze*) = „împăcadză", *lucratze* = „lucreadză", *kreczuczy* = „credzuţi", *szlobotzy* = „slobodzi"; *peszaszke* = „păzască", *obrasze* = „obraze", *assatz* = „aşa-s", *planczem* = „plângem", *szaczecyle* = „săgeţile", *szenczele* = „sângele", *szluczilor* = „slugilor" alături de *envingsze* = „învinge", *adczutoru* = „agiutoru", *uszbaitu* = „uzbăitu", pot fi şi grafii vechi: *szyz* = „dzis", *szuz* = „sus", *deszkizu* = „deschisu" s. „deşchisu", *zeu* = „său", *zei* = „săi", *zau* = „s'au", *grisa* = „grija", *grisitor* = „grijitor", *doseneste* = „dojeneşte", *soltaru* = „joltaru" alături de *szluzeszku*).

Săsească este şi dispariţia lui *i* de la sfârşitul cuvintelor (*mar* = „mari", *omen* = „oameni"; cf. însă şi *omeny*).

Sânt mai curând săseşti decât ungureşti: reducerea diftongului *ea* şi *ĭa* în *a* după *n, l*, chiar şi *r* (*allan* = „alean", *deminatza* = „demineaţa", *deszlaga* = „desleagă", *feraszke* = „ferească", *hitlanul* = „hitleanul", *na* = „ne-a"), confundarea lui *o* cu *u*

[1] Ca să dau un singur exemplu: Un Român n'ar fi putut face greşala de a scrie *părăţie-ţi* şi *feritură-ţi* în formele: *pereczeszk* şi *feritureszk*, iar pe *împărăteşti* — *enpereczeszk*.

[2] Sztripszky—Alexics, *o. c.*, p. 144.

(no = „nu", *bona* = „bună", *deszcomparas* = „descumpărași", *szkomparator* = „scumpărător", *engrupare* = „îngropare" etc.).

Poate fi atât săsească, cât și ungurească (în nici un caz însă nu slavă) în *Cartea de cântece calvino-unitare* redarea lui *u* cu *w (iew* = „ieu", *rew* = „rău", *tew* = „tău", *zew* = „zău") și cu *l (kalte* = „caută").

Săsească, ungurească ori redarea grafică a unei rostiri provinciale poate fi scrierea lui *o* cu *o (ome* = „oame", *omen, omeny* = „oameni", *more* = „moară", *morte* = „moarte", *nosztra, nosztre* = „noastră", *nopte* = „noapte", *porte* = „poartă", *szorele* = „soarele", *tote* = „toate" etc.) și a lui *ă* cu *e* și *î* cu *i* după *r (rew* = „rău", *pogori* = „pogorî", *kopori* = „coborî"). Scrierea lui *ă* și *î* într'alte împrejurări cu *a, e* și *ae* este rezultată din lipsa unui semn grafic corespunzător (cf. *pagany* = „păgâni", *panae* = „până", *aembla* = „îmblă", *kaentecze* = „cântece", *lenge* = „lângă", *mena* = „mână", *ke* = „că" etc ".

Intemeiată fiind tradiția în această direcție nu trebue să ne mirăm dacă la scriitorii calvini, de pildă la Viski, alături de grafiile despre care am spus că pot fi și ungurești, cu toată înnoirea sistemului grafic, mai găsim presărate în câteva locuri specimene grafice ca: *fun* = „fân", *punye* = „pâne", *kjacze* = „ghiață", *ludsi* = „lucî", *mirag* = „mirac", *pecziau* = „păziau", *opjele* = „obiele", *viedzuitor* = „vieţuitor". Ele pot fi rămășițe ale textului vechiu care se copiă.

Prin păstrarea în parte a acestei tradiții se pot explică și unele din grafiile Anonimului[1]. Dar nu toate. Să le examinăm deci puțin!

a) Am amintit că Hasdeu credeă că scrierea cu **sz** a lui **ş** este „luată nu de la Englezi, ci din grafia unor dialecte slavice meridionale" și trimiteă la Katancsih, *De Istro ejusque adcolis*, Budae, 1798, p. 283[2]. Fără îndoială în Banat ar fi explicabilă

[1] Cât de variate sânt grafiile pe care le-a pus tradiția la îndemâna Anonimului, care nu se prea puteă orientă în ele, ne arată faptul că de ex. *ț* este scris în vreo 6 forme (*cz, c, z, tz, csz, cs*). Uneori chiar acelaşi cuvânt este scris în două sau mai multe forme: *mulzany, multzeny* „Deo Gratias" 354, *multzenesk* „ago gratias" 354, *nemczesk* „Germanicus", *nemæshte* „Germanice" 355 etc. În *pivnicsze* „cellarium" 361 s'a contaminat grafia *cz* (*pedurecz* „sylvestris" 359 etc.) cu *cs* (*fecsarnik* „hipocrita") 338.

[2] *Columna lui Traian*, X — 1883, p. 415.

influenţa sârbească. Dar această influenţă s'ar reduce din punct de vedere grafic numai la această particularitate. De altă parte acest fel de a scrie erà obişnuit şi la o seamă dintre Saşii din Ardeal, şi anume tocmai în regiunea Sibiiului unde-şi făcuse Halici şcoala latino-germano-ungurească, pe care pare a o fi urmat şi Anonimul care, cum vom vedeà mai încolo este atât de lipsit de cultura sârbească, încât confundă unele slove chirilice cu litere latine. Anonimul a putut să ia deci această particularitate de la Saşi. Dau mai jos două documente care dovedesc această afirmaţiune.

Catastif de lucruri, 1803 (Arhiva românească a companiei Grecilor Sibiiului).

1 tabekieriu sau piksis de marmure..., lotsi de csipke de aur..., 1 rokie ku spetsel..., 1 d⁰ de kreditor lilafarb.... d⁰ de kragel alb..., 1 shadron negru..., 1 kirpe de buzdunariu..., d⁰ de poloner..., 1 shurtz de dindul ku pantlitsi kusut..., lepedee grase de kulkare, 6 kindee suptziri 1 plapome de attlatz, 1 d⁰ de karton.... 1 parizen verde..., 1 kort de ploae de mushame verde, 1 muzser ku zdrobitor..., 1 temeiernitze de arame..., 1 troake de soponit, 1 blid de zup..., 2 seleritze..., 1 tier mik de kopii..., 1 krupetoriu...

(N. Iorga, *Studii şi Documente*, vol. XII, *Scrisori şi inscripţii ardelene şi maramureşene* I, Bucureşti, 1906, p. 146).

Din protocoalele Scaunului Selişte (jud. Sibiiu), copie, a. 1826. (Arhiva oraşului Sibiiu).

Pria csinstite Comiszie in Poretyaszke nooo mult milostive Sztepune.

Noi Opinkari kare am tejat Si akum teem Opints de njam pomenit dela Mosi Si dela sztremosi nosztri ku atseszt Mestesug, in Szeliste, de njam hrenit Shi nia[m] pletit Daria en Poratului. Shi pone acuma nam avut nitse o szuperare nitse Porintzi nosztri shi niam putut hreni, jare acuma de vro kitza Ani, niau dat Porunke Czehu Kelarilor Dela Sibii ka noi mai mult sze nu iim szloboz a mai false Opints deatselja ku Poru, acuma noi avend atsel putzin Mestesug. shi dela atseszta ne opreste de unde njam Hrenit Kaszde shi Copii nosztri shi niam pletit Daria in Neltzatului en Porat szintem jertz de tot ke alt Mestesug nu stim ku *(sic)* atsela lam avut dela Porintzi nosztri de kind niam pomenit shi nu ni au mai oprit nimenja. Dare dake nu ne vrea ne engedui ca sze fatsem si sze vindem Opints, de atsele ku Poru, sze ne kepetem engeduire a lua Shi noi Poro de pe kei sze avem si no Nestesug a ne pute czinia Kaszele shi copii noasztri *(sic)* ka sze puten trei dupe cum au treit Mosi, Shi Porintzi nosztri. Pentru atsa foarte umili Sheluim la Pria mult milostiva Shi merita Commiszie, en Poretyaszke a sze nilosztivi Shi a keuta ku Oki milostivj la Szeretsia Shi la nepu-

tintza nooztre numai enkit va lumina Dumn[e]zeu ku mare Dreptate. Shi remunind entru toate aszkultetori mai mits plekatz asteptend o milostive mengeere.

Szeliste d 13 December [1]826.

in fatza mia	Dsudele	Dumitru Hantsu	do
Dumitru Bortsa	Szeliste	Ion Csergeu	do
Mihai Buda	Surat	Nicolae Hantsu	do
Opre Poppa	Surat	Thoader Hantsu	do
Dumitru Hesigan	do	Ioanes Szkitya	do
Opre Cipare	do	Dumitru Lazar	do
Veszelie Dederlat	do	Ion Mikleus	do
Ion Popa	do	Aleman Muntján	do
Nicolae Popovits	Note[r]	Coman Kup	do
Dumitru Stefle	Opinkari	Opre Coma (*sic*)	do
Stan Besu	Opinkari	Opre Gosa	do
Ion Popa	do	Coman Hantsu	do
Aleman Hantsu	do	Szavu Zemone	do
Ion Poppa	do	Surka Surka	do
Dumitru Miron	do	Nicolae Demetild	do
Opre Moga	do	Lupe Thipuritze	do
Ioanes Gosa	do	Dumitru Popa	do
Dan Hesigan	do	Ilie Greku	do
Opre Kerate	do	Nicolae Besu	do
Ion Dederlat	do	Sztan Besu	do

Pe dos:

Meritei Shi prja leudatei Cszinsztei (*sic*) Commiszii en Poretesti ku mare pleketsune sze dia

La

Szelistye.

b) Poate fi săsesc la origine **h** pus după o vocală pentru a-i arătà aspirarea şi lungirea: *preh* „minimum, valde“ 362, *reh* în *perere reh* „dolor“ 359[1], alături de *re* „mala“ 364.

[1] Cf. sàs. *Floh*, *Vieh* etc.; *zakêh* < *zeche*, I. Brenndörfer, *Román (oláh) elemek az erdélyi szász nyelvben*, Budapest, 1902, p. 55; apoi *Krahste* (= „creasta“) *kokoschului* Fuss, *Alphabetische Zusammenstellung* etc., în *Archiv des Ver. für siebenb. Landeskunde*, Alte Folge, III², Sibiiu, 1846, p. 194, ap. A. Bena, *Limba română la Saşii din Ardeal*, Cluj, 1925, pag. 23; *Agah* (= „aga“), *AAR.*, s. II, t. XXI ist., p. 229; *Tökelyi Imréh* (= „Imre“) *und Balassi Imréh*, N. Iorga, *Studii şi documente*, I—II *(Socotelile Bistriţei)*, p. 51; *Pohten* = Boten“, *ibid.*, p. 35 etc.

Observ în acest loc că Hasdeu, *Cuv. d. bătr.* I, p. 98 ş. u. şi p. 230 ş. u., a atras atenţia asupra faptului că grafia cu *h* (*oflah* = „află“, *meh* = „mea“, *valeh* = „vale“ etc.), pe care a întâlnit-o şi într'un manuscris latin din sec. IX (*Revue des langues romans*, t. 7 — 1875, p. 10—11), se găseşte în mai multe documente scrise cu chirilice în judeţul Muscel. Dl I. Bârbu-

Dar deoarece şi Viski scrie *greh, reh*, putem să admitem că influenţa săsească nu s'a manifestat direct asupra Anonimului, ci la amândoi scriitorii avem de a face numai cu moştenirea unei grafii săseşti-ungureşti, obişnuite şi în documentele latino-ungureşti. Cât priveşte pe *mirh* „mirha“ şi *mirhuĭesc* „mirrha ungo“ 354, în acestea cred că avem de a face numai cu imitarea grafiei traducerii latineşti.

c) Anonimul vine din regiunea unde se rosteşte *ainine* (= *anin, arin* cu metaplasmă, cf. *carpin — carpine*)[1], rostire care aici ar puteà fi şi de origine săsească[2]. Şcoala, conversaţia cu Saşii din oraşele în care a putut să studieze, au putut să potenţeze acest fel de rostire în gura Anonimului care, ori cât va fi încercat să o evite în scris, ne-a păstrat următoarele exemple de metafonie cu *i*: *hojse* „longurio“ 343 < ung. *hossza* (< *hosszú* „lung“); *medzerijke* „cicer sylvestre“ 352 = „măzăriche“; *mozomajne* „spectrum, terriculamentum“ < ung. *mozomány, mozogmány* 354, propriu o sperietoare „care se mişcă“; *potrojnik* „coturnix“ 362 = „pătrunic“, „pătruniche“, (Ban.) „pătrăñică“, cu metateză în loc de „păturnic“, „păturniche“, „păturnică“; poate şi *verdajke* 377, dacă trebue să cetim „bărdacă“ (cf. *venujala* „sus-

lescu, *Fonetica alfabetului cirilic în textele române în veacul XVI şi XVII*, Bucureşti, 1904, p. 466 ş. u. completează lista documentelor menţionate de Hasdeu cu altele din Braşov şi Oltenia (un „Cântec de Crăciun“ publ. în Gaster, *Chrest.* I, 136, un act din Târgu-Jiu, un „Liturghier“ din sec. XVII), combate părerea lui Hasdeu după care „ţăranii dintr'o parte a Muscelului pronunţau în sec. XVII — dacă nu ... şi astăzi...“ sau „însoţeau pe vocala cea finală de un fel de aspiraţiune, pe care nu ştiau s'o scrie cu slove altfel decât prin χ“ (p. 99), şi susţine că e o „simplă manieră grafică“ venită la noi „prin influenţa literaturii sârbe“ unde uneori se întrebuinţă χ „de prisos“ în urma dispariţiei lui χ la pluralele genitivelor şi locativelor. Curios mi se pare însă faptul că această particularitate se arată tocmai în regiunea în care se găseşte şi metafonia cu *i* înainte de *k'* şi rostirea *a—a* în loc de *ă—a* (cf. *Dacoromania*, III, nota 2) şi unde influenţa săsească a fost odinioară puternică. Fenomenul merită deci să fie cercetat din nou şi mai de aproape, avându-se în vedere şi alte documente în care se mai găseşte afară de cele menţionate, pentru a stabilì legătura ce poate fi între el şi rostirea şi grafia săsească care a putut să-l producă. In special atrag atenţia asupra unui document publicat de dl N. Iorga, *Studii şi documente*, XII[1], p. 7, în care „Radulŭ Logf. Glinianul“ scrie în 15 Iulie 1695: „Adecă eu Ionŭ Imbaruşŭ den satŭ den Bungaar (nume săsesc la origine: < *Baumgarten*!), înpreună cu famiia miah Anah... casah...“.

[1] G. Weigand, *Jahresbericht*, VIII, 273.
[2] *Dacoromania*, III, 505.

picio" 377 = „bănuială", *fenap* 338 = „fănar", dovadă că Anonimul confundă cu literele latineşti slovele chirilice ale textelor din care îşi notă uneori cuvintele).

Diftongarea cu *i*, prin „anticipaţia" acestuia din palatala care-i urmează, nu este cunoscută în limba ungurească care a influenţat în rândul întâiu pe Anonim. In această limbă este cunoscută numai „segmentarea" („Brechung") lui *é* şi *ő* (*e* şi *ö* lung), care fac impresia unui *e* desfăcut în două şi sânt auzite de streini ca *eį*[1] (cf. *Beica* „nume de râu" < *Béka*[2]; *Seica* „nume de vacă" pe Valea Someşului < *szőke*; cf. şi rut. *Sejka*[3]; *gheįzăş* < *gözös*[4]; *caveiu* „cafea" < *kávé*[5]. *Gheįbe* „mârţoagă" = *gheb'e* < *gebe*[6], *Beici* < *Bécs*[7] şi *heįghiu*[8] „vie" < *hegy* pot fi născute atât prin „anticipaţie", cât şi prin „segmentare". In schimb ea este o particularitate caracteristică în rostirea şi scrierea Saşilor[9] şi se găseşte atât în graiul actual al Saşilor care încă nu şi-au putut însuşi o rostire românească desăvârşită, cât şi în documente şi scrieri vechi scrise de Saşi atât cu litere latine, cât şi cu chirilice. A tăgădui acest fapt după numeroasele exemple pe care le-am dat în *Dacoromania* III, pp. 487—497 şi 915 (cf. şi Lacea, *ibid.*, pp. 466—7) înseamnă a tăgădui evidenţa.

De altfel mai pe larg mă ocup de această chestiune într'un studiu aparte cu titlul *„Diftongarea cu i"*, în care urmăresc acest fenomen fonetic în dialectul dacoromân, începând cu cele mai vechi texte (scrise de Români ori de streini: Saşi, Slavi, Italieni, Greci), precum şi în dialectele aromân, megleno- şi istroromân,

[1] Cf. S. Simonyi, *Die ungarische Sprache*, p. 134 şi 138.

[2] G. Weigand, *Jahresbericht*, XXII—XXIX, p. 77.

[3] A. Bonkáló, *Die ungarländischen Ruthenen* în *Ungarische Jahrbücher*, I, p. 337.

[4] T. Papahagi, *Graiul şi folklorul Maramureşului*, Bucureşti, 1925, p. 19/45 şi 221; cf. şi *gheżeş* p. 23/46 şi 221.

[5] A. Ţiplea, *Poezii populare din Maramureş* în *AAR.* s. II, t. XXVIII lit. 440 şi 518.

[6] V. Stan, *Magyar elemek a mócok nyelvében*, Budapest, 1905, p. 35.

[7] I. — A. Candrea, *Graiul din Ţara Oaşului*, Bucureşti, 1907, p. 41.

[8] Ibid., p. 50.

[9] Cf. J. Wolff în *Programm*-ul gimnaziului din Sebeşul-săsesc pe 1872/73 Sibiiu, 1873, pp. 64—71 şi cel de pe 1874—75, Sibiiu, 1875, pp. 45—46, 48—9, 63, 69, 70; G. Kisch, *Die bistritzer Mundart verglichen mit der Moselfränkischen*, Halle a. S., 1893, pp. 352-354—358—359; 362—363, 370; *Siebenbürgisch-sächsisches Wörterbuch*, pp. XLIII ş. u.; G. Keintzel, *Lautlehre der Mundarten von Bistritz und Sächsisch-Regen* (în *Archiv des Ver. für sieb. Landeskunde*, 175, 177, 178).

în comparaţie cu acelaşi fenomen fonetic din limbile romanice, limbile germanice, în special limba săsească, din limbile slavice şi grecească, şi discut toate observaţiile expuse ştiinţific şi obiectiv ale dlui Al. Rosetti din *Grai şi suflet*, vol. II — 1926, fasc. 1, pp. 167—179, ca şi pe cele neştiinţifice şi lipsite de metodă şi obiectivitate ale dlui I. Bărbulescu din *Arhiva*. XXXII — 1925, No. 1, pp. 1—26, care nici măcar nu ştie ce este şi cum s'a născut diftongarea cu *i* (cf. p. 20, unde o „individualizează" ca „analogie grafică" sau „o nepricepere, din incultura literară, a scriitorului" şi dă exemple ca: *rămaei* = „rămâi", *meiu* = „mieu", *acestiu* = „acestui" din nişte scrisori ale unor slugi ale dsale), cum nu ştie nici că ea există şi în limbile slavice, deşi e slavist (cf. W. Vondrák, *Vergleichende slavische Grammatik*, ed. I, Göttingen, 1906, p. 257—8).

d) Săsesc pare să fie şi **o** şi **u** aton (mai ales în grupele *or, ur*) scris **e**, care trebue cetit *ă*: *apruer* 328 (cf. *amproor, amprour, năproor, năprăor, proor, prour* ap. Tiktin, *DRG* 480), *merun* „huso" 354 (= „morun"), *roeradze* „rorat" 365 (= „rourează"), *rueredz* „roro" 366 (= „rourez"), *mekendacze* „spectrum" 354 = „mogândeaţă", şi invers, prin analogie falsă, *ă* aton > *u*: *maszuri* „pisa" 380 (= „mazăre"), *mazurike* „vinia" 380 (= „măzăriche")[1].

[1] Pentru a explică toate aceste forme nu ne putem gândi la analogia lui *buăr* < bŭbalus, -um, forma originală din care s'au desvoltat pe urmă formele *buor* > *boor* > *bour*; nici la aceea a lui *nuăr* (*nuhăr, nuwăr*) < **nuer* < nŭbĭlum, deci iarăşi o formă originală din care s'au desvoltat mai târziu formele *nuor, noor, nour* şi *nor*. De o „ortografie trecută dela Bulgari la Ruşi şi Sârbi mai întâi" (cf. I. Bărbulescu, *Arhiva* XXXII, No. 1, p. 19) şi de-aici la Anonim, care întrebuinţează grafia latină şi a fost supus la alte influenţe, nu poate fi vorbă. Explicarea trebue să o căutăm în influenţa săsească. Cf. săs. *buberutskn* „Blattlauskäfer" < *buburuză* Brenndörfer 22; *busdəgan* „keulenförmiger Streitkolben", Kisch *NWW.*, 27, Brenndörfer 14, Bena 22; *Korterar* „Zeltbewohner, Zigeuner" < *corturar*, Brenndörfer 30; *fiutter* „Falter, Schmetterling" < *flutur*, Brenndörfer 18; *ponərə* „Grobes Tuch" < *pănură*, Kisch, *NWW.*, 117, Brenndörfer 40; *Kukeruz, Kukeruse* < *cucuruz* Bena 22; *pokert* „Theer" < *păcură*, Brenndörfer 40; *budelin* „umziehen" < *budulì* Brenndörfer 59; *tsufelin* „enstellen, beleidigen, beschimpfen" < *ciufuli*, Brenndörfer 53; *Mossare holde* < *Măsură holde* Brenndörfer 77; *gesokelit* < *socotit*, Brenndörfer 20; *golemos* „knäuelförmig, dick" < *golomoţ*, id. 20; *kokeschatich* „buckelig" < *cocoşat*, id. 29; *kokestirk* „Storch", id. 29 şi 61; *kəmu^{a}rə* < *comoară*, Kisch, *NWW.*, 87 şi Bena 22, *Poderasch* < poate din *pădure*, Brenndörfer 78; *Grigər, Grigə(r)sch* = „Grigor, Gregor", Kisch, *Namenbuch* 49; *Kantərschkaul* = „Kantorskaul", id., ib, p. 66; *Bukerescht, Bukeresch, Bukerest*, Hurm., XI, 789, 831, 880 ş. a.

e) De origine săsească (în parte poate şi ungurească) este confundarea lui *j* cu *g* (cf. şi γ n.-grecesc, care însă pentru Anonim nu poate fi luat în consideraţie): *megyeleu* „convivium natale“ < ung. *májoló* „genethlia“ (cf. lat. *maia* „obstetrix“); într'un adaus ulterior: *geftin* „levi pretio“ 340 în loc de *ieftin* s. *eftin*; *gegumen* „superior monasterii“ 340 în loc de *iegumen* s. *egumen*[1]. In schimb avem *mojle* „titulus, tumulus“ 354 în loc de

[1] Relativ la *j* > *ghi*, Wolff, *Programm*-ul gimnaziului din Sebeşul-săsesc pe 1872/73, Sibiiu, 1873, p 64, ne spune: „Gemeinsächsich steht gewöhnlich *g* für anlautendes j“. Citez câteva din exemplele date de Wolff, l. c., *giur* şi (orăş.) *jôr* în loc de „Jahr“; *gener* = „jener“; *genst* = „jenseits“; *guip* = fr. *jupe*, lat. med. *jupa*: *Guikesterf*, *Jôkesterf* = „Jakobsdorf“; *Gehannes*, *Gehan* = „Johannes“, „Johann“ ş. a. Această trecere se face şi în elementele de origine streină: Locuitorii saşi ai *Iadului* numesc acest sat *Jôt*, *Gôt*, şi *Gâot* < rom. *Iad*, iar acesta din slav. Iadъ, (*adъ*), cf. Keintzel 184 şi Kisch, *Namenbuch*, 62; *Şieul* este numit *Schôgn*, *Schôgən*, *Schi*^{u}*gn* (< ung. *Sajó* < *sav-jó*), cf. Keintzel, 184—5 şi Kisch, *Namenbuch*, 49—50 şi 117; *Iara* este numită, *Gâra*, Kisch, *Namenbuch*, p. 41; *Ardanul* (ung. *Ardány*, vechiu *Iordan*: doc. 1319 *Iordanfalva*, doc. 1332 *villa Iordani* etc) < *Iordan* este numit *Gôrdn*, *Gôrn*, *Garndorf*, Kisch, *Namenbuch*, p. 41 şi 64; ş. a. Săs. *Jôrlänk*, *Jêrlənk* s. *Jêrlänk*, „einjähriges Schaf“ (cf. mosel. *Gêrleng*, *Jêrlənk*, şi *Jêrlong* „einjähriges Kind“, ap. Kisch, *Vergl. Wb.*, 117 şi 118) a putut să ne dea rom. *ghiorlan* pentru că trebue să existe şi rostirea cu *g* (cf. Lacea, *Dacoromania*. III, 751). A putut să ne dea la rigoare chiar şi pe *cârlan* 1º. „mielul după ce a fost înţărcat până la un an“; 2º. „miel sau mânz de un an (rar chiar de doi şi trei ani“, (cf. *noaten* < a n n o t i n u s), dacă admitem o rostire cu *c* în loc de *g* sau că *g* săsesc a fost înţeles de Români *c* în unele regiuni; săsescul *kerlân* însă este reprimit din româneşte, de unde este şi ung. *kerlán*, *kerlány*, *kirlán* (alte păreri cf. Cihac II 488; Philippide, *Ist. l. rom.*, I 150; Weigand, *Jahresb.*, XVI 222; G. Giuglea, *Dacoromania*, I 244—7; V. Bogrea, ibid. 556). In socotelile oraşului Braşov se scrie *Gjordattyo* = „Iordache“ (*AAR.* s. II, t. XXI ist., p. 223), *Gionattyo* = „Ionache“ (ibid. p. 227), etc. Felul cum se scrie cuvântul boier în socotelile oraşelor săseşti Braşov, Sibiiu şi Bistriţa (cf. Hurmuzaki, vol. II^{4}, XI şi *AAR.* s. II, vol. XXI ist.; N. Iorga, *Studii şi documente*, I - II, p. 1—53) ne arată că nu numai *j* iniţial, ci şi cel medial treceă în *g* în gura Saşilor: *boyar-*, *boyer-*, *boar-*, *bojer-*, *boër*, *bejar-*, *buyer-*, *bujer-*, *boger-*, *buger-*, *bogjer-*, *bogier-*, *bogyer-*, *buoehr* etc., cf. şi *Kerstgion* = „Crâstian“ s. „Cârstian“ (Hurm. XV, p. 95, doc. din a. 1476 în Arhiva oraşului Braşov). — Forma *g'elăntul* s. *d'elăntul* alături de *ţelăntul* „a înştiinţa, a anunţa“ am primit-o cu *g'* din ungureşte (cf. ung. *jelent* şi *gyelent* ap. Szinnyei, *M. Tsz.*, I, 987). In o seamă de dialecte ungureşti (mai ales din împrejurimea oraşului Sopron com. Vas) găsim adecă variarea lui *j* iniţial cu *gy*, cf. *jegenye* — *gegenye*, *jegy* — *gyegy*, *jegyes* — *gyegyes*, *jegyző* — *gyegyző*, *jel* — *gyel*, *jeles* — *gyeles*, *jer* — *gyer*, *jó* — *gyaó*, *jobb* —*gyobbabb*, *jószág* — *gyoszág*, *jön* — *gyön*, *jut* — *gyut*, etc., ap. Szinnyei, MTSZ., 986—998.

moghilă[1]. *Mejeran* „amaracus, maiora[na]“ 352 îşi păstrează pe *je* din forma originală (europ. general *majorana;* germ. *Majeran, Mejeran),* cu toate că avem în limbă şi forma cu *ghe,* venită probabil prin grădinarii saşi (*măgheran, măghiran, măd'eran* alături de *măerean,* v. Tiktin, *DGR.,* p. 940).

f) De aceeaşi origine este şi **sh**, deci **ş** în loc de **č,** întocmai cum rostesc Saşii (ce e drept o singură dată într'un adaus ulterior): *dejesh* „utrinde“ 380 = „de-aici“ [2]. Cf. însă şi băn. dial *aiś.*

g) Se ştie că la trecerea dintr'o limbă într'alta sunetele, nefiind auzite exact, nu sânt reproduse totdeauna fidel. Se observă aceasta mai ales la consonantele sonore şi nesonore care

[1] Pentru trecerea lui *g* în *j* cf. Wolf, *Progr.,* 1872/3 p. 54—58 şi Keintzel, p. 211, de unde luăm următoarele exemple: *šwijer* = „Schwieger“ (vechiu *swiger*), *sêjen* = „Segen“, *l'ejer* = „Lager“, *lêjen* = „lügen“, *sorjen* = „sorgen“, *burjen* = „Burgen“, *birjer* = „Bürger“, etc. Dintre citatele date la Bena, p. 30, se pot aminti: *Anjeline* < *Anghelină,* Fuss 181, *Jischne* < *ghişină, vişină,* Fuss 184; *Jeneral* = *Gheneral,* A. Schuller, *Nösner Schnurren,* Sibiiu, 1910, p. 39. Mai adaugem: *Jitz* < *Ghiţă,* Brenndörfer 76; *Arbäjen* şi *Arbegen* < ung. *Egerbegy* (rom. *Agârbiciu*), Kisch, Schuller-Festschrift, 1924, p. 138—9; *Schmiejən, Schmiegen* (rom. *Şmig*) < *Somogyom, Somogy,* id., ibid., p. 139—140; *Halvəlajən, Halvelagen* < *Hódvilág,* id., ibid., p. 144; *Halmajen, Halmagen* < ung. *Halmágy,* id. ibid., p. 144; *Jurgz* = „Giurgea“ (Hurm. XV, p. 346, a. 1529); *Jeorgius* = „Georgius“ (Hurm. XV, p. 690, a. 1582); *Julay* = „Gyulay“ (*AAR.* s. II, t. XXI ist., p. 275), *Jallmar* = ung. *Gyalmár* < *Dealu-mare* (Hurm., XV, p. 494; rom. *Gelmar* este mai nou şi-i reluat din ungureşte, cf. *Sătmar* < ung. *Szatmár,* iar acesta < rom. *Satumare*); *Julafy, Julaffy* = „Gyulafi“ (Hurm., XI, p. 831); etc.

[2] Cf. la Bena 27: *kisch!* „rate“ < *gâci!,* Kisch, *NWW.,* 83, Brenndörfer 61; *musch* „getrockneter Nasenschleim“ < *muci,* Kisch, *NWW.,* 107, Brenndörfer 63; *stingasch* „Linkhand“ < *stângaciu,* Kisch, *NWW.,* 133, Brenndörfer 47; *poschinok,* Kisch, *NWW.,* 117, alături de *potschinok,* Brenndörfer 41. Mai putem adauge: *buschinə* „grosse Weidenflötte“ < *bucin,* Kisch, *NWW.,* 27, Brenndörfer 60; *schir* „das bei kochendem Maisbrei oben aufschäumende Wasser“ < *cir,* Kisch, *NWW.,* 139, Brenndörfer 64; *baisch* „Senne“ < *baciu,* Kisch *NWW.,* 14, Brenndörfer 10; *schuddə* „wunderliche Person“, *schudattich, schuddat* „wunderlich“ < *ciudă* (sl. *čudo*), *ciudat,* Kisch, *Korrespondenzblatt,* XLVII—1924, p 35; *Ztanschul* = „Stanciul“ (Hurm., II 66); *Ztansul* = „Stanciul“ (Hurm., II, 67 şi 182); *Danschwl* = „Danciul“, (Hurm. II, p. 72 şi 89); *Danswl* = „Danciul“ (Hurm., II, p. 74, 88 şi 89); *Dansul* = „Danciul“ (Hurm., II, p. 183); *Stanschul, Stansul* = „Stanciul“ (Hurm., XI, p. 873); *Schausch* = „ciauş“ (Hurm., XI, p. 828); *Danschul* = „Danciul“, *Plaschynthe* = „Plăcintă“ (Hurm, XV, p. 277); *soschaviensis, Schoschavie* = „Suceava“ (Hurm., XV, p. 440); *Telsch* = „Telciu“ (Hurm., XV, p. 791 şi 792, a. 1602); *Kluscher* = „Clucer“ (*AAR.* s. II, t. XXI. ist., p. 186); *Klusserul* = „Clucerul“ (ib., p. 188 etc.).

adese ori se confundă. Astfel Italienii confundă pe **c** cu **g** (cf. Meyer-Lübke, *It. Gramm.*, § 202 şi 203), pe **d, b** cu **t, p** (ibid., § 163, 201 şi 205), pe **s** cu **š** şi **z** (ibid., § 165). Le confundă incidental şi Ungurii: **p — b** (*bringa* < *brâncă*, *Magyar Nyelvőr*, XXII 207, *pulendra* alături de *bulandra* < *buleandră*, ib. 208; *dulább* şi *duláp* < *dulap*, ib. 392), **t — d** (*firogond, filogont, firógond, firógont, firogont* < *fără gând*, ib. 438), **c — g** (*guzsba* < *cujbă*, ib. 537, cf. şi rut. *gužba; gerzsa, kerzsa, korzsa, kirzsa* < *cârjă* id., XXII 538, XXIII 153; *kópé, góbé* < *copil*, id. XXIII 249; *micigó* < *mâţucă*, id. XXIII 393), **č — ǧ** (*kovrics* < *covrigi*, plur. lui *covrig*, id. XXIII 250); chiar **f — p** (*fataró, pataró* < *fătărău, fătălău*, id. XXII 438), **š — č** (*borcs* < *borş*, id., XXII 171; *maricska* < *morişcă*, id., XXIII 191, etc.) ş. a. Le confundăm incidental şi noi (cf. *bold* < *bolt; jăp* şi *jăb* < ung. *zseb*; *găzdac* şi *găzdag* < ung. *gazdag; ticlăzău, teclăzău, teglăzău* < ung. *téglázó; tobă* şi *dobă* < ung. *dob; firiz* şi *firesău* < ung. *fürész* şi *fürésző; giolgiu, giulgiu* şi *giolciu* < ung. *gyolcs*, unde însă putem aveà şi o asimilaţie, etc.). Dar mai ales le confundă popoarele de origine germanică, dintre care unele rostesc consecvent nesonor consonantele sonore. Aşa fac şi Saşii. Deasa confundare a consonantelor sonore cu cele nesonore la Anonimul din Caransebeş trebue să fie deci o influenţă săsească, poate nu numai grafică, ci şi de rostire:

α) **p — b:** *purhan* „membrana“ 364 (cf. *borhan* „stomahul vitelor“, *brihan* „maţe“, *Dicţ. Acad.*, s. v. *burduhan*); *piatre scumpe* „gemma, lapis pretiosus“ 360 = „piatră scumpă“; *pleh, plehshor* 361, probabil identic cu germ. *Blech*, din care avem şi forme cu *b*[1]; *penketuesk* 359, după toată probabilitatea redarea rostirii săsite a lui *benchetuesc* (< *benchet* = „banchet“; cf. rut. *bénket, benketováti*, idem); chiar şi *perticze* 359, în cazul că această grafie ne redă rostirea cu *p* în loc de *b* a lui *bertiţă* < *bartă* (< germ.-săs. *Borten)* şi *toble* „asser“ 374 (< ung. *tapló, topló* „fomes“, „Zunder“; cf. germ. *Dobel* „Zapfen“)[2].

[1] *Dicţ. Acad.* I, 577 dă formele: *bleau, bleah, blehĭu, blec, blef, bleu*, la care mai putem adauge pe *bleh* din ţinutul Năsăudului, alături de: *plec, pleu* şi *plev* (cf. şi srb. *pleh*, rut. *bljacha*, bulg. *bljach*, ung. *pléh* etc.).

[2] Pentru săs. *b* > *p* Bena 26 dă exemplele: *präntş* „Schafkäse; Kuhkäse“ < *brânză*, Kisch, 117, Brenndörfer 42 şi 48: *praw* „tapfer“ A. Schuller, *N. Schn.*, 47. Mai adaugem: *kalip* „Hütte“ < *colibă*, Brenndörfer, 24—25; *tsurpen* „schlürfen, saugen“ < *sorbi*, Brenndörfer 51 ş. a. Pentru *p* > *b* la Bena 26 găsim *Borcsesd* < *Porceşti* (sat), Marienburg II, 250.

β) **d — t** şi **t — d**: *nestraven* „năzdrăvăn“ 356, *trent* „crudus, insolens, melancholicus“ 375 = „trând“ cu sensul de „schwerfällig, langsam, träge“ (< sl. *trąndă* „Art Krankheit“; cf. şi *trândav*)[1], pe care-l găsim alături de *trendeskume* „melancholiso“, ibid.; *glot, glotos* 340 = „glod“, „glodos“; *respende* 365 (probabil *răspânte*, Creţu); *shidnicze* 368 = „jitniţă“; poate şi *medregune* „mandragora“ 352, care însă a putut fi influenţat de forma din traducerea latinească[2].

γ) **c — g**: *frenk* „frango“ 339 = „frâng“; *grainik* „praeco“ 341 = „crainic“ (cf. şi *krajnik* 347 care ar fi putut fi contaminat cu *graiu* pentru a ne da forma *grainik*); *disak* „dăsag“, „dăsagă“ 335; *shik* „jig“ şi „*shikiuesk*“ „jiguesc“ 368; *mekendacze* „spectrum“ 354 = „mogândeaţă“; poate şi *csinke* 332 în cazul că este identic cu „cingă“[3].

δ) **č** (scris *cs* şi *ts*) în loc de *ğ*: *mincse* „pila“ 354[4]. Dar cf. *ğ* scris *gs* în elemente latine: *agsun* „jejuno“, *agsut* „juvo“ 326; *gsem* „gemo“, *gser* „gelu“, *gsinere* „gener“, *gsingsie* „gin-

---

[1] Tiktin, *DRG.*, p. 1650, după care dăm această etimologie, dă s. v. *trând* şi pe *trânt* „Rosskäfer“ (Geotrupes stercorarius). Acesta însă nu se poate despărţi de *trântor*, pe care-l derivă Tiktin (*o. c.* p. 1651) din p.-sl. *trąntŭ* „Hornisse“, cf. pentru înţeles n.-slov. *trôt*, srb. *trut*, rus. *trutenj*, pol. *trąnd* „Drohne“, fără a puteà explicà terminaţiunea.

[2] La Bena 27 pentru *d* > *t*: (*Rittich* < *ridichi*, Fuss 201; *Koatle* < *Codlea* (sat), Benigni III 89; *Prunt* < *prund* Brenndörfer 71; *fradschet* < *fraged* Fuss 202; *surt* < *surd* Thullner 55. Mai adaugem: *žigoti* „Krankheit“, „Schimpfwort“, Brenndörfer 56 şi 79. Pentru *t* = *d* ap. Bena 26: *Dornawadra* < *Dornavatra* (orăşel), Benigni II, 81; *Krasdawetz* < *crastaveţi* Fuss 187; *und* „Butter“ < *unt* Haltrich, *Culturgeschichte* 8 şi Brenndörfer 53; apoi: *Schadrayrul* = „Şătrarul“, *AAR.* s. II, t. XXI, ist. 186; *Kandor* = „Cantor“, Hurm. XI, 803; *Balczad Wyzternikul* = „Bălţat Vistiernicul“ (Hurm., XV, p. 466).

[3] Bena 26 dă următoarele exemple pentru *g* > *c* în limba Saşilor: *Avrik* < *Avrig*, Benigni III, 175; *Akrisch* < *agriş*, Fuss 201; *pošinok* < *pocinog*, Kisch, *NWW.*, 117; *pivarik* < *piptrig*, Kisch, *NWW.*, 115; *türk* < *târg*, Haltrich, *Culturgeschichte* 8; *Tsurmoiak* (Melampyrus arvense) < *ciormoiag*, Fuss 195. Mai putem adauge: *kalip* „Hütte“ < *colibă*, Brenndörfer 24—25; *kisch* „rate!“ < *gâci*, Kisch, *NWW.*, 83, Brenndörfer 61; *žik* „Sodbrennen“ < *jig*, Kisch, *NWW.*, 158, Brenndörfer 66; *nekots* „Ware“, „Handel“ < *negoţ* Brenndörfer 87; *kropâsch* „Flurname“ < *gropaş* Brenndörfer 70; *Compulunk* (N. Iorga, *Studii şi documente*, I—II, p. 39); ş. a.

[4] Cf. săs. *Tsurtsuver* = „din Giurgiu“ (Hurm. XV, p. 1807); *Gradisgya* = „Grădişte“, rostit „Grădişce“ (Hurm. XV, p. 377, a. 1538); dar şi ung. *boráncsik, baráncsik* < *borangic* (*Magyar Nyelvőr*, XXII, 115).

giva", *gsoj* „Jovis. Feria quinta", *gsok* „ludo, salto, choreas duco" 341 ş. a.; în elemente streine: *gsingash* „delicatus" 341; *gsolgs* „syndon", *gsuiesk* 342 etc.; prin contaminare grafică scris *gcs*: *amegcseszk* „decipio, dolo" 327, *ologcs* „contractus, claudus" 357.

ε) **z—dz—ţ**: *müncz* „hinulus" 354 = „mândz", „mânz"; *deunecz* „quadam vice" 334 = „dăunădz", dăunăzi"[1].

Originea săsească este mai puţin sigură pentru:

α) Confundarea lui **s—ţ** în *czimbrie* „solutio laborantium" 333 = „simbrie", alături de *sembre* „conventio" şi *sembrash* „conventionalis" 367, care pare a fi o influenţă a rostirii şi grafiei ungureşti (cf. ung. *cimbora*, *zimbora*, *zimbura* şi *szimbora* < rom. *sâmbră*, Szinnyei, *Magyar Nyelvőr*, XXII—1893, p. 211—212 şi Gombocz—Melich, *Magyar et. szótár*, col. 693—5). Totuşi ar puteà fi şi săsească[2].

---

[1] Pentru *z* = *ts* Bena 27 dă următoarele exemple de rostire săsească: *rintsə* „Erlenkätzchen" < *rânză*, Kisch 126; *kokätze* Fuss 201 şi *kokätzie* Fuss 196 şi 207 < *coacăză*. Mai întregim: *buberutskn* „Blattlauskäfer" < *buburuză*, Brenndörfer 59; *bultsen* „kleiner Käse"; *bultsen* < *bulz*, Brenndörfer 13—14; *gelbiatse* „Gelbsucht, Leberkrankheit bei Kühen und Schafen" < *gălbează* Brenndörfer 19; *prănts* „Schafkäse; Kuhkäse" < *brânză*, Kisch, *NWW.*, 117, Brenndörfer 42 şi 48; *rintse* „Erlenkätzchen" Kisch *NWW.*, 126, Brenndörfer 64; *Dorff Oglincz* = „Oglinzi", Hurm., XV, 662 etc Cf. însă şi ung. *harbuc* < *harbuz* (Damian, *Adatok a magyar-román kölcsönhatáshoz*, Budapest, 1912, p. 24), *pupuca* < *pupăză* (id., ib., 43).

[2] Intr'adevăr la trecerea dintr'o limbă într'alta *s* adeseori este auzit şi reprodus ca *ţ*. Il aud şi reproduc aşa nu numai Ungurii, ci şi Saşii şi Românii, ca să ne oprim numai la popoarele ale căror limbi ne interesează în acest studiu.

Ung.: Afară de *cimbora*, pe care l-am citat, cf. *deréc* < rom. *deres*, *dires*, *dres* MNyr. XXII, 337; *kacor* < rom. *cosor*, Şt. Damian, *Adatok a magyar-román kölcsönhatáshoz*, p. 25; *pupuca* < rom. *pupăză*, Damian 33; *cakumpak* < germ. *Sack und Pack*, *MEtSz.*, 610; *barack* < sl. *breskva*; *tarack* < sl. **trěskъ*, cf. rom. *treasc; palack, palaszk* < sl. *ploskva* etc.

Săs.: *tsabjen*, *tsuebich* „Säbel" < sabie, Brenndörfer 51; *tsurpen* „schlürfen", „saugen" < *sorbi*, Brenndörfer 51; *Tseretsel* (doc. a. 1296: „villa Zeret") < *Sereţel*, Kisch, *NWW.*, 124, Brenndörfer 72; *Tsaret* < *Seret*, Keintzel 216, Kisch, *NWW.*, 124; *Zăkel*, *Zaĕkel* < ung. *székely*, Keintzel 216; *tsaiku* 1°. „Eichelhäher, Holzheher", 2°. „Einfaltspinsel" < *szajkó*, Keintzel 216; *Zikle* „Bergabhang", Kisch, *Namenbuch* 148; *Stroietzkul*, *AAR.*, XXI, 219; *Vatzi Nyamtzul* alături de *Vassj Nyamssul*, ib., 223, şi *Vassi Nyamssul*, ib. 226; *Viczthernyk*, Hurm., XV 549 alături de *Bisstrisse*.

β) Intrebuinţarea lui **š** (scris *sh, s, sz*) în loc de **ž** în care putem aveà de a face şi cu o tradiţie grafică ungurească: *ashishdere* „similiter“ 328 = „aşijdere“; *bushor* 331 = „bujor“; *koshe* „crusta“ 347 = „coajă“; *koshok* „pellicium“ 347 = „cojoc; *grishe* „cura“, „industria“ 341 = „grijă“; *nedeshde* „spes“ 355 = „nădejde“; *dashnik* „tributarius“ 333; *primesda* „fortuna, casus adversus“ 361 = „primejde“ etc.; *rogoszine* „storea“ 365 = „rogojină“ alături de *koverszesk* „excello, supero“ 347 „covârşesc“ etc.[1]. *Ž* s'a scris cu *z* în *zelesk* „doleo“ 379 = „jelesc“, *zefujeszk* „deglumo, diripio, spolio“ 379 = „jefuiesc“ [2].

γ) Confundarea lui **s** cu **z**: *a) fazol* „faseolum“ 380 = „fasole“ (cf. germ. „Fisolen“); *zfermu* „co[m]minuo“ 379 = „sfărm“, în care ar putea să se păstreze grafia veche cu *z* = *s*, şi invers. *Ovez* „avena“ 380 = „ovăs“ (în Ardeal şi Mold.), „ovăz“ (în Munt.), deci ar puteà fi şi românesc (< p.-sl. *ovisŭ*). Tot aşa este şi *firiz* „serra“ 339 (< ung. *fürész*), care şi astăzi are această formă, probabil deoarece, când a fost primit cuvântul, aşa a fost auzit[3].

Hurm. XV, 552; *Czód, Zood, Zoodt* < *Sad*, I. Moldovan—N. Togan, *Dicţ. numelor de localităţi*, Sibiiu, 1919, p. 151 etc.

Rom.: *ţignal* < germ. *Signal* ori rus. *signalŭ* (< germ.), Tiktin, *DRG.*, 1588. — Au putut să ne vie deci atât direct din ungureşte, cât şi prin săseşte: *ţarcă* alături de *sarcă*, cf. săs. *tsarkə* (Kisch, *NWW.*, 160), ung. *szarka* (< n.-sl. *szarka* < p.-sl. *svraka*; cf. şi srb. *soraka*, ceh., slov. *straka*, prus. *sarke*); *ţărţam* alături de *sărsam* < ung. *szerszám*; *ţîclă, ţiclău* „stâncă, pisc“ < *szikla*; *ţăcălie* „barbă în cioc, cioc“ < *szakáll* alături de *săcălaş, sacaluş* „eine Art Kanone“ < ung. *szakállas, szakállos* (Hasdeu, *Cuv. d. bătr.*, I, 440). — Pentru cele trei din urmă vezi Lacea, *Dacoromania*, III, 747—8.

[1] Pentru rostirea š în loc de ž a Saşilor cf. la Bena 27: *Koschokna* < *Cojogna* (sat), Marienburg, II, 108; *Apold den schoß* = „Apoldul din jos“ (sat), Lebrecht, *Versuch einer Erdbeschreibung* etc., Sibiiu, a. 1804, p. 128; *Schinna* = „Jina“ (sat), Lebrecht 141; *Schugastru* < *jugastru*, Fuss 179. Mai putem adauge; *Klusch* < *Cluj*, Brenndörfer 69; *Schursch, Schurscha* = „Giurgea“ (Hurm., XV, p. 169, a. 1504), *Schitian, Schythan* = „Jitian“ (Hurm., XV, p. 549, a. 1559), *Solde* = „Joldea“ (Hurm, XV, p. 493) etc. Pentru Unguri cf. *mlásé* < *mlajă* (*Magyar Nyelvőr*, XXIII, 438).

[2] Cf. *zoldonarhos* = „joldunari“ (Hurm., XV, p. 444, doc. a. 1545, Sibiiu, Arhiva oraşului); *Marzinen* (Hurm., II[4], p. 46) etc.

[3] Pentru rostirea Saşilor cf.: *Ztan, Ztoyka, Ztansul, Ztanschul, Zpathayr*, (Hurm. H[4], passim), *Wolzan* (ib., 76), *Zawa* (ib. 176), *Kozta* (ib 179), *Zyrbul* (ib. 183, 272), *Ztroya* (ib., 205) *Zarbatoyra* (ib. 206), dittografia *Zspatayr* (ib. 68, 206); *Ztoyka* (Hurm., XI 789), *Zkompul* (ib. 784), *Ztanylla*

b) s în loc de *z*: *orsz* „hordeum“ 380 = „ordz“, „orz“. — *Posderie* 362 = „pozderie“, „puzderie“ (< sl. *pozderije*), *lose* „palmes“ 351 = „lozǎ; *rense* 365 în cazul cǎ este identic cu „rândsă“, „rânză“[1]), pot fi şi numai grafii.

Observare. Scrierea unor cuvinte atât cu *v*, cât şi cu *f* (*svredel* şi *sfredel*, *svedeskume* şi *sfedeskume*, *sverschesk* etc. 373), se explicǎ prin faptul cǎ alături de formele mai nouă se întrebuinţează formele originale mai vechi (cf. bg. *svrĕdel*, rus. *sverdelj* etc. < p.-sl. *svrъdlъ*; p.-sl. *sъvaditi* şi *sъvrъšiti*.

h) Dispariţia lui *i* după o consonantă finală, în special după *r*: *guttunar* 342, *neskar* „quidam, aliqui“ 356, *stagur* „vexillum“

(ib., 788), *Ztanillae* (ib. 797), *Zpotayra*, *Zpothayr*, *Zpatayr*, (ib., passim), *Ztreya* (ib. 829), *Poztelnik* (ib. 829), *Zkiller* (ib. 810), dittografia *Zstan* (ib. 826); *Wizter* (*AAR.* s. II, t. XXI ist. 165, 168 etc.). *Dreztayrul* = „Dârstariul“ (ib. 166), *ztolnikul* (ib. 173 etc.). Am auzit adeseori pe colegul G. Kisch şi pe mai mulţi din elevii mei sasi rostind *răspunz* în loc de *răspuns*, formă pe care o întâlnim de mai multe ori şi într'o scrisoare „de la Maghistrat Cronştotului“ din 30 Aprilie 1736 publicată de St. Stinghe, *Documente privitoare la trecutul Românilor din Şchei*, 1701—1795, vol. V, Braşov, 1906 (pp. 21—22) alături de *răpunsuri* (p. 38). Dl Rosetti, cum voiu arătà în alt loc, se înşeală când crede cà aceastà rostire ar puteà fi atribuità unui Român, care şi-ar zice „Rumun“ şi le-ar fi copiat pe la începutul sec. XIX (!) de pe un original scris cu litere latine (*Grai şi suflet*, vol. II, fasc. 1, p. 174). Cf. şi: *z-au scris* în Andrei Bârseanu, *Cat. lut. românesc*, Bucureşti 1923, p. 4.

Pentru rostirea Ungurilor cf.: *ramasz* şi *ramaz* < *rămas* (*Magyar Nyelvőr*, XXIII 487); *vopozál* < *văpsì*, *vopsì* (Damian 41) etc.

[1] Pentru Saşi cf. ap. Bena 27: *Buosz* < *boz* Fuss 203; *tis* „Namensvetter“ < *tiz*, Kisch, *NWW.*, 156, Brenndörfer 65; *kals* < *calzi*, plur. lui *cald* Möckesch 44; *ves* < *vezi* de la *văd* Thullner 76. Mai adaugem: *munsel* „Füllen, kleines Pferd“ < *mânz*, Brenndörfer 35; *puppes* „Wiedehopf“ < *pupăză*, Brenndörfer 43: *resbin*, *risbin* „durchdringen, erreichen, erlangen, aushalten“ < *răzbi*, Brenndörfer 44; *brinse* „Käse, Schafkäse“, Brenndörfer 13; *grâsnâkich* „entsetzlich, schrecklich“ < *groaznic*, Brenndörfer 60; *busdegan*, *busdugan* „keulenförmiger Streitkolben“ < *buzdugan*, Brenndörfer 14; *Oythosz* = „Oitus“ Hurm. II[4] 206, *Kalauss*, AAR. s. II, t. XXI 279 etc. Explicarea acestor grafii se găseşte în însăşi rostirea săsească: „Die Westgerm. harte Spirans *s* wird in unsern Mundarten anlautend vor Vokalen, ferner inlautend zwischen Sonoren in der Regel stimmhaft (*z*) ausgesprochen; dagegen inlautend vor stimmlosen Konsonanten und auslautend bleibt *s* stimmlos“, (Keintzel, p. 214; cf. şi Wolff, Progr., 1873, p. 51). — Pentru Unguri cf.: *darmoszka* < *dârmoz* (*Magyar Nyelvőr*, XXII 392).

371, *Vinjer* „Venus, Veneris“ 378, *gsung* „pungo, jugulo, occido“ = „giunghiu“, dar cf. *Mjercury* „Mercurius 353[1].

i) Reducerea diftongului **ĭu**: *dugh* „foetor“ 335 = „diug“; *roub* „rufus“ 366 < *roiub* = „roib“; *shtuke* „lucicus“ 372 = „ştiucă[2].“

Atât din săseşte, cât şi din ungureşte, pot fi explicate următoarele particularităţi:

a) Redarea lui *ģ* cu *v* (*dzive, dzi* „dies“ 335, *nov* „novus“, *nove* „nova“ 356, *pive* „mortarium“ 361, etc.) poate fi la Anonim atât o moştenire din tradiţia grafică (*v* în grafia latino-ungurească aveà şi valoare de *u*), cât şi influenţa rostirii săseşti şi ungureşti. Mai probabilă pare a fi cea din urmă[3].

---

[1] Observ că la Anonim, care scrie cu litere latine, nu poate fi vorba de omiterea lui *i* din pricina că consonanta dinaintea lui s'a aruncat deasupra rândului, cum se obişnueşte în grafia chirilică. Exemple pentru rostirea Saşilor v. Bena 25; cf. şi *Reschinar* – „Răşinar“, Brenndörfer 71; *nici noi singur*, St. Stinghe, *Documente privitoare la trecutul Românilor din Şchei*, 1701—1795, vol. V, Braşov, 1906, p. 33; *nicheir*, id., p. 32; *nescar noroade*, id, p. 34; apoi: *100 de oamen*, id. 36; *bun* = „buni“, Hurm., XV, 1425; *vicin* = „vecini“, id., ib.; *Busten* = *Buşteni*, Brenndörfer, id., p. 68; *Ontschest* = *Onceşti*, id., p. 70; *Zernescht* = *Zârneşti*, id., p. 73, etc. — Ungurii de obiceiu păstrează pe *I*. Totuşi la Fogarasi găsim scris: *netar* în loc de *netari* (45/8).

[2] Pentru rostirea săsească: cf. *lurcă* „schlechte Suppe, schlechter Wein, elender Rachenputzer“ < *lurcă*, Brenndörfer 33, Kisch, *NWW.*, 98; *Schtubei* „Wasserkrug“ < *ştiubei*, Brenndörfer, 48; *Maruktchi* < *Măriucă*, Brenndörfer 77, Kisch, *NWW.*, 101; *Dedul* = „Dediul“, *AAR.*, s. II, t. XXI ist., 173 etc. — Cf. şi ung: *luk* s. *lik* în loc de *lyuk* „gaură“; *ih — juh, ihar — juhar, ihász, — juhász* (Szinnyei, *M. Tsz.* 995—6, 1372 etc.) etc. *Ibesk* „amo“, *iboste* „amor“ etc. 343, chiar şi *skip* „spuo“ 369, cad în altă categorie, reducerea găsindu-se în limba română (cf. şi *işor* < *ĭuşor* > *uşor*; *mincinos* < *minciunos* etc.

[3] De rostirea lui *ģ* ca *v* m'am ocupat în *Anuarul institutului de istorie naţională din Cluj* — pe 1921, p. 200 şi în *Dacoromania* III 477—8. In cel dintâiu am arătat că această rostire s'a putut ivi „nu numai subt influenţă slavă, ci şi ungurească“, iar în aceasta din urmă am adaus că „uneori“ şi Saşii care vorbesc româneşte „au rostirea *v* în loc de *ŭ*“ şi am dat exemple pentru toate trei posibilităţile. Totuşi dl I. Bărbulescu (*Arhiva*, XXXII, No. 1, p. 22) nu vede în nici o formă din câte am dat decât „influenţa ortografiei latine şi desigur a celei rutene la noi“. „Aşa influenţe circulau şi la Ruşi, ba şi la Bulgari şi Sârbi“. Dar întreb: este grafie, nu fonetism sârbesc rostirea curentă a lui *luvà*, la Românii din Serbia (cf. Giuglea-Vâlsan, *De la Românii din Serbia*, Bucureşti, 1913, glossar, s. v., p. 393); în Bahna, jud. Mehedinţi (*Conv. Lit.*, XLIV 844)? Este grafie nu fonetism rostirea cu-

b) Anonimul are o seamă de grafii care dovedesc că în rostire aveà pe *ѣ*, *ѫ* caracteristic graiului Saşilor şi Ungurilor, precum şi omiterea acestora, cf. *soldush* „primus auctor" 370 (< ung. *szovados, szvados, szavatos, szovatos* > rom. *sodăş, sodâş* şi *solduş*[1]); *otalm* „defensiv" 358 (< ung. *ótalom, oltalom*), *otelmezuiesk* „defendo" 358 (< ung. *ótalmaz-, oltalmaz-*); *u/l/na* care traduce pe *stenshin* 371; chiar şi *to/r/k* „neo" 375 pe urma confuziei lui *l* cu *r*[2].

---

rentă *luvà, vomini* etc., în ţinutul Târgu-Mureşului şi Clujului atât în gura Ungurilor, cât şi a Românilor? Şi dacă au existat şi există în limbă astfel de rostiri, de ce n'ar fi putut şi n'ar puteà fi redate şi în scrisoare? Pentru că din întâmplare cândva *v* latin şi B chirilic a fost întrebuinţat şi în loc de *u*? Ei bine, a discutà în acest chip înseamnă a ne învârti într'un cerc viţios din care nu mai este ieşire. Ş'apoi dacă e vorba numai de tradiţie grafică, de ce în toate cuvintele pe care le-am dat în locurile citate şi le dau acum din Anonim, *v* înlocueşte numai pe *ѫ*, nu şi pe *u* ca în Вчєнікъ = *učenikъ* sau *vniversis* = „universis" pe care le citează dl Bărbulescu? În sfârşit nu ştie dl Bărbulescu că în cursul evoluţiei limbii noastre *v* a fost adesea confundat cu ŭ (cf *Bârgăuan* şi *Borgovan, Moldova — Moldua* etc.)?

Dl Rosetti, care vede în acest fenomen „epenteza unui *v* între două vocale în hiat" (şi în *vǫmini* = „oameni", *nov* = „nou", *iev* = „ieu", de pildă?) îmi aduce aminte că acest fenomen se găseşte „şi în texte scrise de Români" (*l. c.*, p. 179). Dar am putut eu să tăgăduesc acest lucru când tocmai arăt că există şi în rostirea de acum a Românilor supuşi la influenţe streine? Erà nevoie să se mai adaugă că „o regăsim şi la streini care nu sânt Saşi" (p. 179; e vorba de formele *Ivon, ievu* etc. scrise de un Italian pe la 1770, *AAR.*, s. II, t. XX ist., p. 200 –203), când spun anume că în unele regiuni poate fi influenţă ungurească ori sârbească? Într'adevăr însă rostirea *v* în loc de *ѫ* poate fi şi săsească. Am auzit Saşi întrebuinţând-o în graiul lor şi am câteva documente inedite în care am găsit-o. Mă mărginesc însă de o cam dată numai la câteva exemple din ce s'a publicat: *Ivon*, *AAR.*, s. II, t. XXI 166, 167, 173, 180, 181 (de 8 ori alături de *Joann* întrebuinţat odată), 183, 188, 191, 192, 193, 241 (de 3 ori); *Ivonitze* ibid. 229, etc. Influenţa italiană este exclusă la Anonim.

[1] Cf. I. Bogdan, *Documente moldoveneşti în Arhivul Braşovului*, p. 28 şi *Documentele lui Ştefan-cel-Mare*, vol. II, p. 603.

[2] Asupra existenţei lui *ѣ*, *ѫ* şi a dispariţiei acestora în graiul Saşilor cf. Wolf *Progr.* 1873, p. 15 ş. u.; Keintzel, *o. c.*, p. 185; Bena, *o. c.*, p. 31. Pentru *ѣ* > *ѫ* şi dispariţia lor în limba ungurească cf. Simonyi, *Die ungarische Sprache*, Strassburg, 1907, pp. 225 ş. u. — Despre prezenţa lui în scrierile şi documentele vechi româneşti şi în graiul românesc de astăzi voiu vorbi în alt loc într'un articol special cu titlul „Despre *ѣ* > *ѫ* şi dispariţia acestuia în româneşte".

c) Săsească-ungurească este la Anonim şi scrierea diftongului **ea** în forma redusă **a**, nu după labială, *č, š, j, s, ţ, z, dz* şi chiar şi *r*, cum se rosteşte şi româneşte provincial (cf. *pribag* „exul" 363, *momale* „illecebra" 354, *csaszta* „ista", *csare* „cera" 332, *sare* „vespera" 366, *nemzaske* 355, *agrace* „difficulter, aigre" 326, *kraste* „crista" 348, *entrage* „integra" 338; *krange* „ramus" 348, *kracze* „crispa" 347, *trabe* „negotium necessitas" 375, *trask* „tormentum" 375, *traz* „sobrius" 376, *musteracze* 355, *unguraske* „Hungarica" 379, etc.)[1], ci după *l, n, d, t*: *alan* „contra" 327, *Ardal* „Transilvania" 328, *kurtan* „aulicus" 349, *dal* „collis" 333, *dase* „densa" 334, *diminace* „mane" 335, *gelate* „modicus" 340, *lase* 349, *nagre* „nigra" 355, *odihnale* „quies" 357, *pedapse* „afflictio" 358, *plave* „palea" 361, *prostaske* „rusticana" 363, *task* „torcular" 373, *take* „vagina" 373, *endreznale* „praesumptio" 336, *tristale* „tristitia" 375, *udale* „malefactio" 378, *umedale* „humor" [vel *umezale*] 379 etc.[2]

d) Aceeaşi este situaţia şi în privinţa scrierii lui **oa** sau *o* în forma **o**: *kapriore* „dama", „caprea" 345, *korde* „zona" 347, *kose* „falx" 347, *kupshore* 349, *domne* 335, *gone* „persecu-

---

[1] Pentru textele vechi au spus acest lucru şi alţii; l-am spus şi eu în *Două manuscripte vechi*, Bucureşti 1914, p. 106; *Anuarul Inst. de ist. naţională* — pe 1921, p. 203 şi *Dacoromania*, II, 275.

[2] Dl. Bărbulescu (*Arhiva*, XXXII, No. 1, p. 19 şi 23) socoteşte felul acesta de a scrie ca „ortografie luată de la Slavi, cari uneori subtînţelegeau sunetul *i* după consonantă". Dar când Românii respectivi poate n'au învăţat şi nu ştiau slavoneşte şi când scriau cu litere latine ca Anonimul nostru?

Dl Rosetti (p. 175) consideră reducerea diftongului *ea* la *a* de românească. Concluzia aceasta şi-o scoate din exemplele: *margă, Arman, tocmală, leşască, trabă* în care într'adevăr este românească, găsindu-se după labială, *ş* şi *r*. Dar nu de exemple de acest fel era vorba în pasajul combătut de dl Rosetti, ci de *aştaptă* în care *ea* urmează după *t* şi pentru care citam versul săsesc *Aštapte mat der lapte* (Brenndörfer 63). Intr'adevăr reducerea aceasta este obişnuită atât la Saşi, cât şi la Unguri; cf. săs. *Odolan* < *odolean*; *daal* < *deal*, *Herculan* < *Herculean*, *Predal* = „Predeal", *AAR.*, s. II, t. XXI, ist., 227; la care mai putem adauge şi *Kukurasza* < *Cururеasa*, ap. Bena 23, *zakêh* = „zeache, zeche" Brenndörfer 55; *Unguranul* = „Ungureanul", *ibid.*, 227; *Opra* (cf, şi bg. *Opra*) = „Oprea", *ibid.* 226; *Udra*, Hurm., XI, 792, etc. — Ung.; *tránká-flánká, Magyar Nyelvőr*, XXIII, 530; *bulándra* şi *pulendra* < *buleandră*, id., XXII, 208; *kurtány* < *curtean*, Damian 29, *nyirásza* < *mireasă, Magyar Nyelvőr*, XXIII, 482; ciang. *szérág* < *şireag*, id. XXIII, 529; *tuzslány* < *tujlean*, Damian, 40, etc. Anonimul din Caransebeş o poate avea numai de la Saşi sau Unguri.

tio, pulsio" 341, *glote* „familia, multitudo" 340, *lekremyore* „lilium convallium", „lacrymula", *ledicsore* „cistula", „arcula" 349 etc.[1].

Scrierea poate să fie rezultată din negăsirea unui semn potrivit. Totuşi nu este exclus că s'a avut în vedere o rostire dialectală specială.

a) Aşa poate fi scrierea lui **ă** cu **o** în: *lomury* 351; *sorpun* 370, *tobak* „tinktor pellium" 375, *vonet* „caeruleus" 380; *zobale* „frenum" 380; *zogone* „pulsio" 380, *zogonitor* „pulsor" 380; dar cf. *zegonesk* „pello" 380, *vjenet* „caeruleus" 380; apoi: *pement* „tera" 359, *penush* „calamus scriptorius" 359, *penink* „panicum" 359, *pekatul neszkutuluj* „peccatum originale" 359, *vepse[s]k* „tingo, decoloro" 377 etc.[2].

---

[1] Adevărat că particularitatea aceasta poate fi şi românească, cum crede Bărbulescu, *Fonetica alfabetului cirilic*, p. 404—8, *Arhiva*, XXVIII No. 2, p. 206 şi XXXII, No. 1, p. 18, de acord cu dl Rosetti (p. 176). Studiind deosebite texte vechi am avut prilejul să constat şi eu acest fapt. Astfel în *Două manuscripte vechi*, p. 105—6; *Anuarul Inst. de ist naţ. Cluj*, pe 1921, p. 204; *Dacoromania*, II, 274. Dar în cazul Anonimului, ca şi când avem de a face cu lucrări scrise româneşte de streini sau în spirit strein, cred că nu putem scoate această particularitate din complexul celorlalte. Cf. deci săs.: *oulendekel* „irdener Topfdeckel" < *oală*, Brenndörfer 38; *boke* „Kuh" < *boacă*, id., 58; *lopte* „Spielball" < *loabdă* s. ung. *labda*, id., 63; *Noa* < *Noaua*, id., 70; *roiba* „Nom. prop. für Pferde", < *roaiba*, id., 78; *Dumile vostră*, ap. N. Iorga, *Doc. Bistr.*, II, 5; *Dumilor Vostre*, id., II, 74; *omminii*, id., ibid. etc. — Ung.: *mióra, mijóra, mihóra, millóra, Magyar Nyelvőr*, XXIII, 438; *nótin* <*noatin*, id., XXIII, 442; *roiba* <*roaibă*, id., XXIII, 488, etc.

[2] Cf. săs.: *Botrina, Botrine* < *Bătrâna; Bolanə* şi *Belanə* < *bălană*; *bots* < *băţ; fokut* < *făcut; fore* < *fără*; *kotun* < *cătun*; *Mogurə* < *măgură*; *molaiu* < *mălaiu*; *moməligə* < *mămăligă*; *metšukə* < *măciucă*; *motanie* < *mătanie*; *morar* < *mărar*; *morr* < *măr; podure* < *pădure*; *pocalə, pokəlin* < *păcală, păcălì; pocurar* < *păcurar*; *pogubasch* < *păgubaş*: *polerie* < *pălărie*: *pokert* < *păcură*; *postramə* < *păstramă*; *popare* < *păpară*; *ponərə* < *pănură; potsin* şi *petsin* < *păţi; propedin* < *prăpădi*; *porr* < *păr; podure* < *pădure; ovosz* < *ovăs; wotaf* < *vătaf; woitat* < *văitat* etc.; apoi *vo va fi* = „vă va fi", N. Iorga, *Doc. Bistr.*, II, 74; *Poharnik;* AAR. s. II, A. XXI ist. 116, 181, 229: *Porkulab, Plojaschen*, ib., 229 s. a. (*Dacoromania* III 489 şi Bena 17—18). — Ung.: *bolán, balán, balánk* < *bălan, Magyar Nyelvőr*, XXII 112; *borbát* < *bărbat*, id. XXII 171; *fortát* < *fărtat*, Damian, 22; *tolhár*, Damian, 39; *vopozál* < *văpsi, vopsi*, Damian, 41.

Totuşi nu trebue să uităm nici româneştile: *botez* < *baptizo; porumb* < *palumbus; fomeie* < familia; *zăbovi* < p.-sl. *zaboviti*; *vopsi* şi *văpsi* < gr. biz. ἔβαψα, aor. lui βάπτω, chiar *plomân, sovârşi, jondar* (cf. T. Papahagi, *Graiul şi folklorul* Maramureşului, p. LVI) etc.

b) Aceeaşi trebue să fie situaţia şi în privinţa scrierii lui **î** cu **u**: *osundze* „pingue de piscis“ 358; cf. însă şi **e** = **î**: *flemend* „famelicus“ 339, *gend* „cogitatio“ 340 etc.; precum şi **i** = **î**: *vind* „vendo“, *vindzare* „venditio“ etc. 378, care poate fi şi o rostire provincială; *gida* „carnifex“ =„gâdea“ etc.[1].

c) Tot aşa şi în privinţa redării uneori a lui **ă** cu **a**: *dagore* „aestus, calor“ 333, *faszureszk* „infascio, obvolvo“ 338, *flakare* „flamma“ 339, 380, *spal* „abluo“ 370, *spament* 370, *de szarg* 366, *tatajshe* „uxor fratris“ 373, chiar şi în *malaj* „pultes milii“ 380 şi *paszat* 380 probabil nu este decât o grafie, obişnuită altfel atât la Saşii, cât şi la Ungurii care scriu româneşte[2].

d) Ar puteà fi o simplă grafie din lipsă de semn potrivit, o rostire provincială românească ori redarea grafică a rostirii streine scrierea lui **e** în loc de **ă** după **r**: *rebd* „patior, tolero“ 364, *re* „mala“ 364, *remas* „stipulatio“ 365, *resar* „orior“ 365 etc. Rostiri streine sânt: *remurat, -e* „ramosus“ 365, *regaz* „mora, spatium“ 364[3].

e) Tot aşa şi scrierea lui **i** în loc de **î** după **r**: *ferim* „comminuo, frango“ 338, *griu* „triticum“ 341 şi 373, *mohorit* „viola-

[1] Cf. săs. *punsə* < *pânză; pun e* < *până; fuškein* < *făşcăi*; *swurner* < *sfârnar; wunt* < *vânt; szwurlin* < *zvârli; wunete* < *vânătă; Vurfu Mundra* < *Vârfu Mândra; munkat* < *mâncat; mutse* < *mâţă; mune* < *mână; septemune* < *săptămână*, ap. Bena 20—21; *munzell* < **mânz** Brenndörfer 35; *purts* < pârţ, id., 43; *murlin* < *mârli* id. 63 etc. — Ung.: *munyekar* < *mânecar, Magyar Nyelvőr*, XXIII 439; *monyator, munator* < *mânător*, ib. 438; *semunca (szamonca, szemonc, szémuncia, szelemonca, szelemunca, szelemuncia)* < *sămânţă*, id., XXIII 529., etc.

[2] Totuşi cf. săs.: *bardasch, bordasch* < *bărdaş*, Brenndörfer 10; *dandscheln* < *tăndăli*, id. 15; *kaluger* < *călugăr*, id. 25; *kaput* < *căput*, id. 26; *mângelitse* < *mângâliţă*, id. 33; *mâkó, mâku* „Maulaffe“ < *măcău*, ibid.; *wâiwod* < *voivod* id. 54 etc. — Ung. *kacsula* < *căciulă, Magyar Nyelvőr*, XXIII 99, *kalugyer* < *călugăr*, ib., 101; *karuca* < *căruţă* ib., 102; *pakulár* < *păcurar*, ib. 483; *pakura* < *păcură*, ib., 483; *palacsinta* < *plăcintă*, ib. 483; *palajaş* < *plăiaş*, ib. 483; *panusa* < *pănuşă*, ib, 483; *papusa* < *păpuşă*, ib. 483 etc. Asupra rostirii *a-a* în loc de *ă-a* sau *a-ă* în româneşte cf. cele ce am scris în *Dacoromania*, III 480—1, apoi O. Densusianu, *H. l. r.*, vol. II, fasc. 1 p. 78 şi 103—4; Gamillscheg, *Oltenische Mundarten*, Wien, 1919 § 25, p 55; Puşcariu, *Dacoromania* II, p. 65—68; G. Weigand. *Die Dialekte der Bukovina und Bessarabiens*, Leipzig 1904, p. 50.

[3] Cf. săs. *rebdan*, „ertragen“, < *răbdà, remeschitse* „Rest, Ueberbleibsel“ < *rămăşiţă, resbin, rizbin* „durchdringen, erreichen, erlangen, aushalten“ < *răzbi, resfetsan* „sich verstellen, unanständig benehmen“ < *răsfaţă, retetschin* „sich verirren“ < *rătăci*, Brenndörfer 44 etc. Ung. *rebdál* < *răbdà*; Damian 35; *rezsnyice* < *râjniţă*, Damian, 36, etc.

ceus" 380, *oborit* „dejectus" 356, *omoriture* „digestio" 357, *pogoritul* „descensus" 361, *rid* „rideo" 365, *rigeiesk* „eructo" 365, dar şi *regeiture* „eructatio", ibid., *Rim* „Roma" 365, *rime* „lumbricus terrae", *rimetor* „porcus", *rimuesk* „verto", *ris* „risus" 365, *rize* „tela vilis et lacera", *rizos* „lacer" 365, *rith* „nasus porcinus" 365, *riu* „rivus, fluvius" 365, *urit* „odiosus", *uritu* „odium", 379, *czerina* „arena", „ager", „terra" 333 etc.[1].

f) In cazul Anonimului, care scrie cu litere latine, poate fi o influenţă analogică[2], să intre în categoria particularităţilor de mai nainte, dar în nici un caz, „pur şi simplu, o ortografie bulgărească, imitată uneori şi de Sârbi", cum crede dl Bărbulescu[3], variarea lui **o** cu **u** în: *Agost* „Augustus" 326; *dolame* „tunica" 325; *csordar* 332; *kosetor* „suttor", *otrinde* „ideo" 358; *porav* 362; *murony* 354; *negucz* „negotior, convenio" 355; *shuvejesk* 373[4]. Forme normale pot fi: *kurastre* „lac tenue et novum" 349; *engrupetor* „defossio", dar *engrop* „sepelio, defodio" 337; *murar* „molitor", *murericze* 354, *purcar* „porcarius" 364, (*mer*) *rutilat* „(malum) orbiculatum" 352 etc.

---

[1] Cf. săs. *ameritich* „betrübt, niedergeschlagen" < *amărît*, Brenndörfer 9; *borin* < „brechen, ausgeben, büssen" < *bori*, id. 59; *urin* „hassen, überdrüssig werden", id. 53; *griu* Fuss 206 alături de *gruu* < *grâu*, Bena 23; *rintsə* < *rânză*, Kisch, *NWW.*, 126; *Strimba* < *strâmba*, Brenndörfer 72; *rind* „Reihe" < *rând*; *rima* „Regenwurm" < *râmă*, Möckesch 60, ap. Bena 20; *Riu mare* < *râu(l) mare*, Brenndörfer 71; *brinke* „Halsdrüsengeschwulst der Schweine" < *brâncă*, Brenndörfer 12; *brintsch*, „Stoss, Hieb" < *brânci*, id., ib.; *brinze*, *brinse* „Käse, Schafkäse" < *brânză*, id. 13; *Botrine* < *bătrâna*, Brenndörfer, 67, etc. — Ung. *riza* < *râză*, Damian 36, etc.

[2] O. Densusianu, *H. l. r.*, vol. II, fasc. 1, p. 89—90.

[3] *Fonetica alf. cirilic*, p. 50, ş. u.; *Arhiva*, XXXII, No. 1, p. 19.

[4] Cf. săs. *orden* < *urdă*, Brenndörfer 38; *bugatich* < *bogat*, id., 13, *burdej* < *bordei*, id., 14; *gulich* < *gol*, id., 21; *gusto* < *gustu(l)*, id., 21; *hurken* < *horcăi*, id., 23; *kukesch* < *cocoş*, id., 87; *mutširlă* < *mocirlă*, id. 36; *purləgâr* < *purligar, potlogar*, id., 43; *purts* < *porţi*, plur. lui *poartă*, id., 43; *bojer*, *bujer*, < *boier*, id., 12; *drobm*, *drum* < *drob*, id., 16, *flor*, *flur* < *fluier*, id., 18; *Fornika*, AAR., s. II. t. XXI. 226; *Furnika*, ib., 235; *Kolscher* = „Clucer". Hurm., XI, 830, etc. — Ung.: *banya*, *bonya* < *bună*, *Magyar Nyelvőr*, XXII. 114; *bázsakora*, *bazsikura* < *batjocură* ib., 168; *dujom* < *duium*, ib., 391; *ficsor*, *ficsúr*, *ficsir* < *ficior*, ib., 438; *kalcon* (*kálcon*) < *călţun*, id., XXIII, 101; *komonák*. *kumunák* < *comănac*, *ib.*, 101; *kompona*, *kompina* < *cumpănă*, ib., 201; *kukuci* < *cocuţă*, ib. 296; *nomilodik* < *nume*, ib., 442; *kusztora* < *kusztură*, Damian, 29; ciang. *cukoj* < *ciocoi*, *Magyar Nyelvőr*, XXII, 248; *tukmál* < *tocmi*, Damian, 35, etc.

g) Poate fi o simplă grafie care imită modelele latine din care s'au desvoltat cuvintele româneşti, o particularitate a rostirii vechi, ori o influenţă săsească — înlocuirea lui **e** cu **i**, şi invers: *argsent* 329 — *argsint* „argentum" 328, *lecurics* 350 = „licurici", *ierice* „triticum vernale" 343 = „iriţă", *mocserle* „lacuna" 354 = „mocirlă", *peperig* 359 = „pipirig", *szareke* „textum ex pilis" 366 = „sarică"; *borgil* „subterranea casa" 331 = „bordel, bordeiu", *kiltui* „expendo" 346 = „cheltui", *kipish* „conveniens" 346 = „chipeş", *tizedis* „decurio" 374 (< ung. *tizedes*) etc.[1]

9⁰. Ca şi Saşii şi Ungurii, Anonimul consideră o seamă de plurale ca singulare şi le dă ca atari: *felcs* „maxilla, gena" 338, *cujbure* „nidus" 348, *laczur* „laqueus" 349, *mare* „pomum" 352 (evident = „mere"), *pirone* „clavus trabalis" 360, *primure* „fimbria 363 (plur. lui *prim* < ung. *prém*), *rush* „rubus hortensis" (plur. lui *rug*), *sejdacse* „pharetra" 367, *stagur* „vexillum" 371, *verdecz* „lignum viride" 377, *kyutori* 349, *ologcs* „contractus, claudus 357; *trincs* „vinacium" 375, *negsei* 355, *petrunshej* „petroselinum" 360, *prash* „porus" = *praz* < p.-sl. *prazъ*, *sengserecz* „sanguinaceum" 367, etc.[2].

10⁰. Femininul îl consideră de masculin în: *berbecsore* „masculus" 330[3].

11⁰. Ca şi streinii, Anonimul are o seamă de forme analogice greşite: *enfrumszetzesk* „exorno" 337, *engrekeszk* „impregno",

[1] Cf. sás. *Apold(ul) den schoẽ* ap. Bena 27; *piperik* < *piprig*, Brenndörfer 39; *Greñdich* < *grind*, Brenndörfer 68; *Opreta*, Brenndörfer 70 etc.

[2] Vezi exemple săseşti la Brenndörfer 85, şi Bena 32—33. Aşa sânt: *brintsch* „Stoss, Hieb" Br. 12; *burets* „Pilz, Waldschwamm", id. 14; *butsch* „Ranzen, diecker Bauch", id. 15; *klotsch* „Kuchen, Stritzel", id. 28 (< rom. *colaci*); *nutsch* „Nuss, Walnuss", id. 37; *opintsch* „Bundschuh, Spottname des Rumänen", id. 38; *paputsch* „Schuh, Pantoffel", id. 38; *werdets* „Klotz, auch Beiname des Rumänen", id. 54; *dranits* „Schindel", id. 60; *kratsewets*, Br. 62 şi *krasdawetz* Bena 32, ş. a. — Ungureşti: *berbécs* < *berbeci*, plur. lui *berbece*, *Magyar Nyelvőr*, XXII 168; *csercselye* şi *csercse*, *csörcsö* < *cercele*, *cercei*, plur. lui *cercel*, ib., 249; *kircséj*, < *cârcel* ori *cârceie*, id. XXIII 104; *katucs* < *cătuşi*, plur. lui *cătuşă*, ib. 103; *kurélye* < *curele*, plur. lui *curea*, ib. 296; actualul *lej* < *lei*, plur. lui *leu*, *bány* < *bani*, plur. lui *ban* etc.

[3] Cf. sás. „der *pulka*", „der *hora*", „der *tschoakle*", „der *brinse*" şi „*prănts*", „der *Botrine*" alături de „die *lapte*" etc. ap. Brenndörfer 87 şi Bena 32. — In ungureşte nu există gen, deci nu putem da exemple de acest fel din elementele româneşti intrate în ungureşte. Femininul *roaibă* a ajuns însă să însemneze o specie de cal în forma *rojba*, cf. ung. *pej-ló*. *Magyar Nyelvőr*, XXIII 488.

engresszeszk 337, *enseleszk* „fallo, decipio“ 338, *fasureszk* „infascio, obvolvo“ 338, *szmulgeszk* „evello, eradico“ 370, *temejeszk* „fundo, seu fundamentum pono“ 374, *kercskedz* „strideo“ (mai nainte erà scris *kercskeiesk*)). Ele dovedesc neîndemânarea în întrebuinţarea zilnică a limbii româneşti[1]. Intr' adevăr pentru Anonim limba românească, de şi o cunoşteà bine (a putut să-i fie limba maternă), nu erà limba literară şi de conversaţie în societatea cultă.

12⁰. Anonimul are şi derivate greşite de felul celor obişnuite în gura streinilor: *reietate* „malitia“ 364 şi *vajtet* „ululatus“ alături de *vejtat*, idem, 376[2].

13⁰. Influenţa grafiei latine se vede adese ori: *suppun* „suppono“ 373, *summe* „summa“ 373, *cservicse* „cervix“ 332, *Christinescu* 333, *gutte* „gutta“, *guttunar* 342, *shtincie* „scientia“ 371 etc.

14⁰. Ayem la Anonim chiar şi o seamă de elemente germane care au trebuit să fie primite de la Saşi — unele probabil cunoscute de întreg poporul românesc din Ardeal în sec. XVII —, căci colonizarea Şvabilor în Banat a început numai la începutul secolului XVIII[3] şi influenţa acestora n'a putut să se manifeste nici atunci numai decât. Intr'adevăr Anonimul ştie de *Sas* „Saxo“ < ung. *szász*, *Saske* 366, *sesesk* „Saxonicus“, *Sesime* „Saxones“ de *Namcz* = „Germanus“ (= slav. *nemecz*), dar nu ştie încă de Şvabi.

Astfel de elemente sânt: *berbir* „tonsor, chirurgus“ 330 < *Barbier*, *berbirice*, evident „bărbieriţă“, ibid.; *bugle* „galla“ 330, identic cu modernul *buglă* „căpiţă de fân“ (Braşov) < săs. *bugəl*, idem (Lacea, *Dacoromania*, III 748); *fliske* „nauci, vilis, sordida“ 339, cf. săs. *flitš* „junges naseweises Frauenzimmer“, ap. Kisch,

[1] Găsim însă şi provincial forme de acest fel; cf. d. p. *omorăsc* = „omor“ ap. T. Papahagi, *Graiul şi folklorul Maramureşului*, Bucureşti, 1925, p. LXVII şi 170/27; *coborăşte*, ibid. 75/49 etc.

[2] Pentru cel din urmă cf. săs. *woitân* < *văetà*, Brenndörfer 54.

[3] Cf. R. Fr. Kaindl, *Geschichte der Deutschen in den Karpathenländern*, Gotha, 1907, p. 100—101; Szentkláray Jenő, *Mercy kormányzata a temesi bánságban*, Budapest, 1909, pp. 29—30, 33 ş. u.; Bodor Antal, *Délmagyarországi telepitések története*, Budapest, 1914, pp. 9—12. Românește avem asupra acestei chestiuni lucrarea rezumativă şi fără pretenţii ştiinţifice a dlui Traian Simu, *Colonizarea Şvabilor din Banat*, Timişoara, 1924, pp. 5 ş. u. O recensie asupra acestei lucrări făcută de Fr. Kräuter se poate cetì în *Korrespondenzblatt*, XLVII — 1924, Nr. 11—12, pp. 90—95.

Nösner Wörter und Wendungen, p. 47); *kuptusale* „subductura", *kuptuszeszk* „subduco vestem" 349 < **kaptuch* (cf. *Dacoromania*, II, 594—5), *modse* 353 < *Mode*; (cf. şi ung. *módi*); *shlog* 370 < *Schlag*; *shold* < săs. *Scholdər* = germ. *Schulter*; *shtrang* „funis" 372 < *Strang*; *shure* „horreum" 373 < *Scheuer* v.-săs. *schyrən*; *trincs* „vinacium" 375, cf. actualul *trinc* < *trinken*, al cărui plural considerat ca singular ar puteà fi; *trok* „pelvis, linter", *troke*, idem, 375 < *Trog*, săs. *trôχ*; *targe* „lectica" < *Trage*, poate *shtim* 371 < *Stimme*; *Tafte* 373 < *Taft*; *Verdunk* 377 < *Werdung*, ori, dacă trebue cetit *verbunc*, < *Werbung*; etc. Pot fi venite atât din săseşte, cât şi din ungureşte: *pleh*, *plehsor* 361 < *Blech* ori ung. *plèh*; *shpek* 370 < *Speck* ori ung. *spék*; apoi, cum am amintit, *hering* < *Hering* ori ung. *hering*; *shancz* „vallum, gyrus" 366 < săs. *Schonz* ori ung. *sánc*; etc.

15⁰. Se ştie că limba de conversaţie a tuturor cărturarilor români calvini din secolul XVII erà cea ungurească. Influenţa limbii ungureşti în acest timp erà atât de puternică, încât numeroase cuvinte ungureşti erau întrebuinţate în limba românească, care nu erà cultivată în şcoală, întocmai ca neologismele de astăzi. Nimic nu dovedeşte mai mult tăria acestei influenţe decât faptul că în acest timp, afară de sufixele ungureşti pe care le avem şi acum în limbă (*-şag*, *-şug*, *-şâg* < ung. *-ság*, *-ség*; *-ău* < *ó*, vechiu *-ov*; *-ăluì*, *-eluì*, *-uluì* < *-ál*, *-el*, *-ul*; în parte *-aş*, *-ăş*, *-oş* şi *eş* < ung. *-ás*, *-os*, *-es*[1]), eram pe cale să mai primim şi altele. Astfel dl V. Bogrea (*Dacoromania*, III 803) a atras atenţia asupra lui *-ul* din *lupiul* „more lupino" din Anonim, p. 351. Cred însă că *lupiul* nu este singurul adverb de acest fel la Anonim. Probabil tot aşa mai sânt: *adesul* „frequenter", „adese" şi „ades", cum se adauge ulterior (326), *amenuntul* „minutatim" (327) şi *ararul* „raro" (328). Dacă în privinţa lui *amănuntul* am putea aveà oarecare îndoială, putându-se ca autorul Dicţionarului să-l fi înţeles şi scos greşit din construcţiile *pre amănuntul*, *cu amănuntul*, *de-amănuntul*, *cu de-amănuntul*, această îndoială nu se poate menţinea faţă de *ararul* şi *adesul* (cf. *Dicţ. Acad.*, I, p. 222, unde *ararul* se consideră de „forma articulată" a lui *arar*). Mai întâiu traducerea latinească ne arată clar că avem de a face cu adverbe. Articularea însă nu se poate face dacă *ades* şi *arar* sânt adverbe (*a* din *adesea* nu este articol!). S'ar puteà face numai dacă *rar* şi *des* ar fi simţite ca sub-

[1] Cf. G. Pascu, *Sufixele româneşti*, Buc. 1916, pp. 285—6, 351.

stantive determinate după prepoziţia *a* (cf. *a latul* ⌣, *a lungul* ⌣), ceea ce nu este cazul, cum ne arată în mod cât se poate de evident următorul exemplu pe care l-am întâlnit în Psaltirea lui Viski, ps. LIX, 4: „Cse'n vecsie va fi mila Domnuluj Pr'acseia kari legeturaj pezesk Si de Fet pre Fet tindesva mila Pr'acseja kari ku derept szluseszk luj kari a d e s z u l (= „ades, adese") legsej (= „legea-i") pomeneszk Si vojeszk dup'acseja a embla".

Cât priveşte pe *lupiul*, nu mai avem de ce să ne îndoim în existenţa lui dacă cunoaştem alte două derivate similare care se găsesc tot în Psaltirea lui Viski şi au fost relevate mai întâiu de Gr. Silaşi, *Transilvania*, VIII—1875, p. 161. Unul este *nebuniul* = „nebuneşte" din propoziţiunea: „Kend dzik assa n e b u n i u l Csine neva audzi kuventul cse tu Dumnedzeu bedsokuri" (ps. LIX, 4). Cellalt este *orbiul* = „orbeşte", pe care Silaşi îl citează din ps. LXXIX, 3, dar în copia făcută de el, pe care am cetit-o cu atenţiune, lipseşte. Se vede că la copiare a sărit peste pasajul care cuprindeà acest cuvânt[1].

Din cele ce am arătat cu privire la studiile lui Halici s'a putut vedeà că şi el vorbeà şi scrià mai mult şi mai uşor ungureşte decât româneşte. Şi aşa va fi făcut şi în graiul zilnic, mai ales că prietenii săi cei mai mulţi se recrutau dintre Unguri şi

[1] E greu de spus însă cum s'a făcut derivaţiunea acestor trei adverbe din urmă cât timp nu ştim sigur cum se rosteau: cu *i* ori cu *j*. In cazul că rostirea ar fi fost cu *j*, am puteà să ne gândim ori la muierea consonantei finale a radicalului, mai ales în *nebuniul* < *nebuny* = *nebun* (cf. ung. *kirlán* şi *kirlány*, *kerlány* < *cârlan*, *ketrán* şi *ketrány* < *cătran*, *buzogány* < *buzdugan*, *csokány* < *ciocan*, *csobány* < *cioban*, *limány* < *liman*, *kocsány* < *cocean*, *kurtány* < *curtean*, *mokány* < *mocan*, *tokány* < *tocană* etc.; apoi: *Korbuly* < *corbul*, *Raduly* < *Radul*, *mosuly* şi *mosuj* < *moşul*, iar prin rostirea lui *ly* ca *j*: *mutuj* < *mutul*, *brusztuj* < **brusztuly*, disimilat din *brusztur* sau *brusztury*, *kortuj* < *cortul*, *lunguj* < *lungul*, *prosztuj* < *prosztul*, *prunkuj* < *pruncul*, etc.), ori la alăturarea formei arhaice şi dialectale *-jul* a lui *-ul*, cu toate că aceasta se întrebuinţă de obiceiu numai în legătură cu cuvintele terminate în vocală (cf. Balassa—Simonyi, *Tüzetes magyar nyelvtan*, I, *Magyar hangtan és alaktan*, Budapest, 1895, p. 677). Dl Bogrea îl crede pe *lupiul* derivat din pluralul *lupii* + suf. *-ul* = „*ca lupii*" („cf. şi lat. *lupi ceu*, la Vergil, Aen., II, 355 = gr. λύκοι ὡς din Iliadă, XVI, 156") şi adauge: „Derivarea de la plural se explică prin necesitatea de a evità confuzia cu forma articulată de singular (*lupul*)" (*Dacoromania*, III, 803). Observaţia că ar puteà fi vorba chiar de un gen. latin *lupi* + suf. ung. *-ul* = *lupi* s. *lupino more* (*Dacoromania*, III, 803) am făcut-o incidental în legătură cu comunicarea dlui Bogrea, fără a adânci chestiunea. Nu mai ţin deci la ea.

Saşi. Graiul său românesc deci trebue să fi fost plin de elemente ungureşti. Şi într'adevăr vocabularul Anonimului cuprinde foarte multe elemente ungureşti. Dl Iosif Popovici a dat în *Magyar Nyelvőr*, XXXVIII, p. 212-213 o listă a acestor elemente ale Anonimului. Această listă însă este departe de a fi completă, cuprinzând abiă un sfert (78) din ele. Voiu încercà deci să o întregesc în cele ce urmează, fără a aveà însă pretenţia de a fi recunoscut toate elementele ungureşti ale Anonimului şi de a nu fi omis nici unul, mai ales că m'am restrâns numai la etimologiile relativ sigure [1].

Pag. 326:

Adeu. Tributum. (< *adó*).
Afiom. Herba soporifera (< *áfiom*).
Agresh. Omphax. Uva cruda. (< *egres*).

Pag. 327:

Ajke. — (< ung. *ajak*, pos. *ajka* „buză"; cf. şi ar., alb. *aĭkă* „smântână".
Akar. Sive. Vel. (< *akár*).
Akar kare. Quicunque. Quivis. (Cf. ung. *akárki, akármely[ik]*).
Alan. Contra. (< *ellen*)
Alensig Inimicitia. (< *ellenség*).
Alenisch. Inimicus. (< *ellenes*).
Alenzuiesk. Contradico. (< *ellenez* —).
Alenzuiture. Contradictio.
Aldemash. Donum. (< *áldomás*).
Alduiesk. Benedico (< *áld-*).
Alduit, -e. Benedictus, -a.
Alduiture. Benedictio.

Pag. 328:

Anish. Anisum. (< *anis* < germ. *Anis, (Stern)anis).*
Aprod. Ephoebus. (< *apród*).
Ardal. Transilvania. (< *Erdő-el, Erde-el, Erdély*).
Ardelan. Transilvanus.
Arnyeu. Tectum currum. (< *ernyő*).

Pag. 329:

Babe. Obstetrix. (< *bába*).
Bacse. Frater maior natu. (< *bácsi*).
Ban. Prorex. (< *bán*, iar acesta din mong.-turc. *bajan*, „reich").
[*Belusagul.* Vanitas.] (probabil din *bölség, bőség* care ne-a dat pe *belşug*).

Pag. 330:

Benuesk. Doleo. (< *bán-*; cf. rut. *banuváty*).
Benuiesk Ago cum aliquo. Fracto.

---

[1] Observ că pe ĕ din ediţia Creţu îl redau în tot locul cu *e* deoarece deasupra lui *e* în manuscris nu are nici o valoare: indică numai că e vorbă de o vocală. Nu citez apoi pe toţi autorii etimologiilor date, mai ales dacă ele se găsesc în dicţionarele etimologice ori în lucrările privitoare la elementele ungureşti ale lui Alexics, Mândrescu şi A. Scriban, precum şi în lucrarea citată a lui I. Popovici. Am citat numai câteva etimologii mai grele date în vremea din urmă. Altfel aş fi mers prea departe pentru cadrele restrânse ale acestui studiu.

Curam gero. (< *bán*; cf. rut. *banuváty*).

Bentuiesk. — (< *bánt*, „a supărà"; cf. rut. *bantuváty*).

Bentuitor. —

Beseu. Iniuria. [Contumelia]. (< *bosszú*).

Beter. Sane. (< *bátor*).

Blotor. Homo nauci. (< *botor* „dumm, tölpisch, einfältig" + *botlik*, cu care este înrudit, <**botlor* <**blotor*[1]; ori < ung. *botor* + *bleg*, ori + germ. *blöde*, „prost", „bleg").

Bicsluieszk. Aestimo. (< *becsülni*).

Bicsluieszk. Aestimo.

Bicsluit. Aestimatus.

Bicseu. Aestimatio. (< *becsü*).

Bicsulat. Honor. Aestimatio. (< *becsület*).

Bios. Fertilis. (Derivat din *biu* „bogat, mănos" < *bő*).

Biosime. Fertilitas.

Bir. Tributum. (< *bér*)

Birar. Tributorum exactor.

Biruieszk. Possideo. Vinco. (< *bir-*).

Birish. Mecenarius. (< *béres.*)

Bike. Taurus (< *bika*, deci deosebit de *bic* < srb. *bik*, idem.).

Pag. 331:

Bogye Cumulus. Acervus (< *boglya*).

Bobone. Praestigiae. Superstitio. (< *babona*).

Bobonitoare. Superstitiosa. Praestigiatrix.

Bobonesk. Superstitionibus utor.

Bushlueskume. Conturbor. (< *búsul-*).

Bushluiesk. Conturbo. (< *búsul-*).

Bushluitor. Conturbator.

Pag. 332:

Csaklie. — (< *csáklya*).

Cseluieszk. Decipio. Fallo. (<*csal*).

Cseluitor, -e. Deceptor, -trix.

Cselarnik, -e Fallax.

Cseluiture. Deceptio.

Cselshag. Deceptio. Fallacia. (< *csalóság*).

Csebeluieszk. (<*csábul-*; Lacea, *Dacoromania*, III, 741—2).

Csebeluitor. —

Csebale. (cf. *Csebeluiesk*).

Csemer. — (< *csömör* < slav. *čemerъ* „Gift", „Magenkrampf").

Csemerlueskume. Nauseam contraho. (< *csömöröl-*, *csömörl-*).

(*Csireshe*) *oltone.* (< *oltvány*)

Csishme. Cothurnus. (< *csizma*).

Csishmeshike. (ap. Popovici: *Csishmeshice*). Cothurnaria.

Csorde. Grex. (< *csorda*).

Csordar. Pastor gregis.

Csont. Oss, ossis. (< *csont*).

Pag. 333:

Csuber. (< *csöbör*, *cseber*, iar acesta < slav. *čьbrъ*)[2].

Czekle. Beta. (< *czékla*).

Czekle albe. Beta alba.

[1] Dl Bogrea se gândeşte la *bodor* „crispus" şi citeşte *blodor*, *Dacoromania*, I, 269.

[2] *Csukure*, pentru care cf. ung. ardelenesc şi nou *csukor*, *csokor*, după părerea dlui Puşcariu este un derivat din lat. *ciccŭlus (< ciccus =

Czekle roshie. Beta rubra
Czipou. Libo. (< *czipó*).
Cziprosh. Cyparissus. (< *czipros, cziprus [fa]*).
Czondre. Bracca. Vile indumentum rusticanum, (< *condra*, din care este şi săs. *Zondər*; cr. *candra*; slov. *candra, cundra*; rut. *cundre, cundry*; čeh. *cundra*; pol. *cądra* etc.).

Pag. 334:

Delie. Luxum amans (< ung. *deli, delia* = *dalia* „tapfer", „ansehnlich", „vortrefflich").

Pag. 335:

Diak. Latinus. Studiosus. (< *deák*, ori slav. *dijakъ*, idem, iar acesta < gr.-med. διάκος = διάκονος).
Diekutz, diminutivum.
Diecseshte (ap. Popovici greşit *Diecsishte*). Latine.
Dike — (< lat.-ung. *dica* „dare", „contribuţie").
Diseu — (< *gyűszű*, sec. *dëszű dészű* „degetar", „năpârstoc").
Dugh. Foetor. (< *dög*).

Pag. 336:

Enduluiesk. — (< *indul-*).
Enduluieskume. —

Pag. 338:

Fál. Genus. (< *-féle*).
Fel. Genus. (< *féle*).

Pag. 339:

Feshtik. — (Probabil < *festék* „văpseală", nu *fâştic!*).
Fig. Ficus arbor. (Mai curând din ung. *füge* > *figă* „smochină", „Feige", iar din acesta *fig* „smochinul", decât din lat. fīcus, -um > ar. *h'ic, h'ică*; megl. *ic, ică*).
Fige. — (< *füge* „smochină", „Feige").
Firiz. — (< *fürész* „ferestrău").
Fodormente. Mentha. (< *fodorménta* s. *fodormenta*[1] „mintă creaţă").
Fodormenta kaluluj. Calamintha
Font Libra. (< *font*).
Frenczush. Gallicus morbus. (< ung. *franczos* „frănţos", propriu „franţuzesc", < *francz*).
Frenszusheskume. Gallico morbo inficior.
Frenczushit. Gallico morbo infectus.

Pag. 340:

Gend. Cogitatio (cf. ung. *gond*).
Gendesk. Cogito.
Gencsesk. — (< *gáncs* „nod";

gr. κάκκος „capsula de sămânţă a rodiei"). Balassa—Simonyi, *Magyar tüzetes nyelvtan*, I. *Magyar hangtan es alaktan*, p. 134, însă îl aduce în legătură pe ung. *csokor* cu ug. *ssgərs*. — *Csucs* poate fi identic cu ung. *csúcs* „vârf", „pisc", rezultând amândouă dintr'un plural al lui *ciucă*; cf. şi ung. *csuklyon, csukjon* < rom. *ciuc, ciucă* „Bergspitze, Bergkann", ap. I. Szinnyei, *Magyar Nyelvőr*, XXII, p 296.

[1] Cf. şi V. Bogrea în *Dacoromania*, I, 269, unde însă s'a tipărit greşit *fodormenthe*, în loc de *fodorménta, fodormentha* s. *fodormenta*.

cf. *gáncsol* = propriu „a căutà nod în papură“, „a pune piedeci“; „a dojeni“, „a mustrà“).

Gencsale. —

Gerash. — (< *garas* „monetă veche“).

Gereshice. — (< *groşiţă* < *groş* [< germ. *Groschen* s. < pol. *grosz*] modificat subt influenţa ung. *garas*).

Pag. 341:

Groſ. Comes liber. (< *gróf*).

Gsingash. Delicatus. (< *gyengés*).

Gsingesheskume. Delicatus reddor.

Gsingeshie. Delicie.

Pag. 342:

Gyolgs. Syndon (< *gyolcs*).

Gsuiesk. — (Identic cu mod. *gioi*, probabil < ung. *gyön* , *gyün-*, *jön-*, < rad. *gyöv-*, *gyüv-*, *jöv-*; cf. *kigyön-*, *kigyün-*, *kijön-* „venir à bout“, „auskommen“).

Guler. Collare (< *gallér* [< germ. med. *gollier*, *goler*,] iar acesta din lat. collarium, cf. şi săs. *galər*, *gąlər*; ceh. *golar*, *goller*, *goler*; slov. *golír*, *golier*).

Gyontar. — (< *gyontár* „Electrum“ „Agtstein, Bernstein“; ori < *gyantár* „Vernix“, „Firniß“).

Gyöngy virag. Lilium convallium. (< *gyöngyvirág*).

Ham. Lorum. (< *hám*).

Hareng. Campana (< *harang*).

[Harfe. Psalterium.] (< *hárfa*, iar acesta < germ. *Harfe*).

Hasne. Utilitas. (< *haszon*).

Heberluiesk. — (< **habarol-* < *habar-* „a amestecà“, „a vorbi încurcat“, „a gângăvi“).

Heberluitor. —

Hejduk. Hajdo. (< *hajdú*, plur. *hajduk*, poate prin bulg., srb., rut., pol. *hajduk*).

Heidukame. Hajdones.

Hejducsesk. Hajdonicus.

Hejducseshte. Hajdonice.

Hemush. Cadus pellionis (< *hamus*, *hamvas* „groapă cu cenuşă pentru tăbăcirea pieilor“).

Hemushesk. —

Hemushit. —

Herbeluiesk. (cf. ung. *hörpöl-*, *hörböl-* „a sorbi“).

Herbeluit. —

Herengeseu. Campanator. (< *harangozó*).

Hergany. Cucurbita [Vel *Bosztán*] (Cf. *hârgaiu* „vas în care se fierbe mămăliga“ < *hârgău* < ung. *hirgó*, cu schimb de sufix).

Hering. Halix (< *hering* < germ. *Hering*).

Heshie. Pellix (sic) agnina tenerrima, pro gucsma (Poate < rad. ung. **has-*, cf. *hasad* „a crăpà, a se despicà; a se sfăşià“, *hasít-*, „a crăpà, a despicà, a sfăşià, a spintecà“; mod. = *hărşie*, *harşie*).

Hesnuiesk Prosum. (< *hasnă*).

Pag 343:

Hinteu. Carpentum. (< *hintó*).

Hojse (Hasdeu citeşte: *Hojte*). Longurio. (< *hossza*).

Homok. Sabulum. (< *homok*[1]).

Pag. 344:

Ishpan. Castellanus. Comes. (< *ispán*).

Kanye. Milvus. (< *kánya* < slav. *kańa*; cf. şi srb. *kanja*).

Kapte. Crepita. (< *kapta, kaptafa*).

Kedar. Victor. (Cf. ung. *kádár*, idem; „*Kade.* Cadus" însă poate să fie de altă origine, v. *Dicţ. Acad.* I[II], fasc. 1, p. 14).

Kelcsig. Sumptus. (< *költség*; cf. rut. *kel'čy'k, kel'čyg*).

Kelemar. Mercator. Institor. (< *kalamar, kalmár*, idem; cf. Lacea, *Dicţ. Acad.*, t. I[II], p. 48).

Pag. 345:

Kelemarisch. Atramentarium. (< *kalamáris*).

Kelitke. Cavea. (< *kalitka*).

Kemerash. Camerarius. (< *kamarás*).

Kemuke. Damascenus. (< *kamuka*; cf. *camhă, canfă*, < slav. *kamcha*).

Keputt. Porta. (< *kapú*, acuz. *kapút*).

Ke[le]rabe. — (< *kalarábé* = germ. *Kohlrübe*).

Kerike. Rotula. (< *karika*).

Kerikedz. Roto.

Kerikat. Rotatus.

Ketane. Miles. (< *katona*).

Pag. 346:

Ketenie. Militia.

Kiczelie. Praecinctorium (< ung. *kecele, köcöle, köcölöje, köcölye*, idem, Szinnyei, *M. Tsz.*, I 1078).

Kilin. Seorsim. (< *külön*).

Kiltuiesk. Expendo. (< *költ-*; cf. rut. *keltuvaty*).

Kiltuiale. Expensa.

Kin. Cruciatus. (< *kin*).

Kinuesk. Crucio. (< *kin*; cf. rut. *kinovaty*).

Kinuieskume. Crucior.

Kincs. Thesaurus. (< *kincs*).

Kip. Imago. (< *kép*; cf. rut. *kip*).

Kipzuiesk. Conjicio. (< *képez-*).

Kipzuiture. Conjectura.

Kipisch. Conveniens. (= *chipeş* < *képes*).

Kireu. — (< *kérő* „peţitor").

Kishereu. — (< *kisérő* „însoţitor").

Kiuze. — (< *kőz*).

Klotosesk. — (Probabil identic cu mod. *a se coltosi* I. Dragoslav, *Icoane vechi şi noi*, p. 8. < ung. *költözni* „a se mutà").

Koberluiesk. Praedor. (< *koborol-*).

Koberluitor. Praedator.

Koberleu. Praedo. (< *koborló*).

Koboz. Lyra. (< *koboz*; cf. mod. *cobuz* < rus. *kobyzъ*, tat. *kobuz*; *cobză* < rus., rut., pol. *kobza*, la origine toate din turc. *kopus*).

Kocsie. Currus equestris. (< *kocsi*; cf. bg. srb., slov., rut. *kočija*).

Kocsish. Auriga. (< *kocsis*; cf. rut. *kočiš*).

Kocsishesk. Aurigam ago.

Koczke. Os. (< *koczka* „alea,

[1] Pentru *homoc* cf. mai întâiu Alexics, *Magyar elemek az oláh nyelvben*, Budapest, 1888, p. 61, precum şi V. Bogrea, *Dacoromania*, I, 269.

tessera", „Würfel", probabil în jocul de arşice).

Pag. 347:

Koleshe. — (< *köles* „meiu"; cf. şi srb.-cr. *kuli'eš*, bg. *kul'áša*, rut. *kuł'iš, kułeša*, rus.-alb. *kul'eš*, pol. dial. *kulesz*, rus. *kylága*, rus.-alb. *kułaha*).

Koloshvar. Claudiopolis. (< *Kolozsvár*).

Koncs. Frustum. (< *konty* „Haarbund der ungarischen Frauen", iar acesta < it. *concio*; cf. şi rut. *kontja, kontj*, srb.-cr. *kónđa*, slov. *kont*).

Kontush. — (Probabil din ung. *köntös* „Gewand, Kleid"; dar cf. şi bg. *kontóš*, srb.-cr. *kuntoš, kontuš, kuntuš*, slov. *kontúš*, ceh. *kontuš*, pol. *kontusz, kuntusz* < rut. *kóntuš, kúntuš*, rus. *kýntyšъ, kýntшšъ*, care sânt parte din ung. *köntös*, parte din turc. *kontoš*).

Korbacs. Scutica. (< *korbács*; ar puteà fi venit însă şi din turc. *kyrbač* prin srb.-cr. *korbač*; cf. şi slov. *korbáč*, pol. *korbacz, karbacz*, rut. *karbač*, alb. *gъrbátš*, ca şi rom. *gârbaciu*, şi bulg. *gъrbač*).

Koruj. Nisus. (< *karoly*).

Koshare. Corbis. (< *kosár*)[1].

Koshtéj. Castellum. (< *kastély*).

Krakeu. Cracovia. (< *Krakó*).

Pag. 348:

Kulcsér. Claviger. (< *kulcsár*).

Kulduiesk. Mendico. (< *kold(ul)-*; cf. şi srb.-cr. *koldujem, koldovati*, slov. *kolditi, koldovati*).

Kuldush. Mendicus. (< *koldus*).

Pag. 349:

Labe. Pes. (< *láb*).

Lade. Cista. Arca (Probabil ung. *láda* < germ. v. *Lade*; cf. şi srb.-cr. *lad*, slov. *lada* ceh. dial. *łada*, pol. *lada*).

Ladicze, idem. (Diminutivul lui *ladă*; cf. şi srb.-cr. *ladica*).

Laksche. — (< *laksa* = *laska* „tăeţei, tocmagi, toşmagi, macaroane").

Ladicsore. Cistula. Arcula (v. *Ladicze*).

Pag. 350:

Lekuiesk. Habito. (< *lak* —)

Lekuiture. Habitatio.

Lekshag. Habitatio (**lakság*).

Lempash. Lampas. (< *lámpás*).

Lempeshel. —

Leshuesk. Insidior. (< *les-*).

Lesh. Insidiae. (< *les*).

Leterne. Laterna. (< lat. *laterna* prin ung.).

Levente. Effeminatus. (< *levente* „cavaler").

Pag. 351:

Lipan. Piscis. *[Lepény-hal]*. (Popovici citeşte *Lipian*. Am dat

[1] Ca sens este deosebit de p.-sl. (bg., srb.-cr., rut., pol., slov.) *košara* „Hürde, Schafhürde"; cf. însă slov. *košár* „runder Handkorb" şi s.-cr. *košar* „Fischkorb".

aici acest cuvânt pentru apropierea pe care o face însuşi autorul. Totuşi fonetismul ne arată mai curând origine slavă; cf. srb-cr. *lipan, lipen;* slov. *lipan*, ceh. *lipan, lipań, lipen, lipeń*, pol. *lipień*).

Lipiny — (< *lepény* „tortă, pogace; plăcintă"; cf. srb. *lepinja*, ceh. *lepenj*).

Loding. (< *lóding* „Pulverpfanne an den Flinten", iar acesta < germ. *Ladung*).

Logosh. Lagassinum, oppidum Hung. Inferi[oris] (< *lugas*).

Lugseu. Lixivum. (< *lúgsó*).

Pag. 352:

Megyeleu. Convivium natale. (< *májoló*, idem, Szarvas-Simonyi, *NytSz.*, I 666; cf. lat. *maja* „obstetrix").

Mereu. Rectus. sive *Mereje.* Recta (< *merő*, v. *merev* „starr, steif"; cf. V. Bogrea, *Dacoromania*, I 270—1).

Pag. 353:

Mereiesk. — (< *mereu*).

Meshter. Magister. Artifex. (< *mester*).

Meshtergrinde. — (< *mester-gerenda*).

Meshteresk. Magistrum ago. Artificium (*sic.*) (< *meşter*).

Meteringe. — (< *matring, motring,* „Strähne"; cf. şi *farmatring* „Schwanzriemen").

[Mistujesk. Conquiesco!. (< *emészt-*).

Misshe. Missa. (< *mise*).

Mod. Modus. Politia (< *mód*).

Modosh. Politicus. (< *módos*).

Mohor. Herba in millio crescens (< *mohar, muhar*; cf. srb. *muhar* etc.).

Mohorit. Violaceus. (< *mohor*).

Mokan. Famulus. Rusticanus (Probabil un derivat al radicalului *mok-*, pe care-l întâlnim în ung. *móka*- 1º. „glumă, şagă"; 2º. „om nebunatic, glumeţ, cf. şi *mókás* „glumeţ, nebunatic" şi *mokál-, mokázik* „a glumi, a face nebunii", şi care ar fi putut da un **mokó* > rom. **mocău*, iar cu schimb de sufix *mocan*, ca şi *bădăran* < *bădărău* < *badaró* etc. Această etimologie pare a o probă sensul de „mojic, prost, grosolan, bădăran" al lui *mocan*. Ungurescul *mokány, makány* însă este < rom. *mocan*).

Motrok. Stupidus. Bardus. (< *motrok* „mut", „mutul", ap. Szinynyei, *MTsz.* I 1485).

Mozomajne. Spectrum. Terriculamentum. (<**mozomány* < *mozogmány*, cf. şi *mozogány* „om mare şi puternic" < *mozog-* „a se mişcà", ap. Szinnyei, *MTsz.* I 1487).

Mozgosesk. Moveo. (< *mozgosit-*).

Mer musketaricz. Malum Apianum Muscatellum (< *muskotály* + suf. *-arif*).

Pag. 355:

Nedragsy. Caligae (< *nadrág*).
Nedregsej. Caligulae.
Nemesh. Nobilis. (< *nemes*).
Nemeshesk. Nobilis.
Nemesheskume. Nobilitor.
Nemeshesk, -e. Nobilitaris.
Nemeshie. Nobilitas.

Pag. 356:

Neramcse. Malum aureum (< *narancs*).
[Koperseul. Tumba. Sepulchrum]. (< *koporsó*).
Nosa. Eia. Agedum. (< *nosza*, idem).
Nust. Mardus. (< *nyuszt* „mustela martes").

Pag. 357:

Ocsocs. Palea. (cf. ung. *ocsú, ocsó* „curături, diresături; codină, rosături, fărâmături").
Oke. Causa (< *ok*, cu suf. pos. *oka*).
Okosh. Prudens. (< *okos*) [1].
Oloj. Oleum. (< *olaj*; cf. şi srb. *olaj*, rut. *ołoj* alături de forma slavă *olej* care ne-a dat pe *olei, uleiu*).
Olos. Italus. (< *olasz*).
Olosesk. Italicus.
Oltar. Altare. (< *oltár*).
Omestesk. Digero. (< *emészt-*).
Omestiture. Digestio.

Pag. 358:

Orbancz. (< *orbáncz* „Erysipelas, gutta rosacea" „Rothlauf, Rose").
Oshkole. Schola. (< *oskola* = *iskola*).
Otalm, Defensio. (< *otalom* = *oltalom*).
Otelmezuesk. Defendo. (< *otalmaz-* = *oltalmaz-*; la Popovici greşit *Otelmetuiesk).*
Palos. Gladius. (Probabil < ung. *pallos*; cf. şi srb. ceh. *palош*).
Pante. (Neputând fi vorba de *pantă* < fr. *pente*, cu siguranţă avem de a face cu ung. *pánt* „canthus", „eiserne Radschiene", „Binde", el însuşi venit din germ. *Band*; cf. şi săs. *Bant*).
Pantzir. Lorica (< *pancér* „Brustwehr", iar acesta din germ. *Panzier, Panzer*).
Pare mushketaricze. Pirum Apianum. (< *muskotály* + suf. *-arif*) [2].

Pag. 359:

Peharszek. Abacus. (< *pohárszék*) [3].
Pepiros. Papyrus (< *papiros*)

[1] Urmează după Creţu *Olak*, după Popovici *olah*. Cred că cel dintâiu are dreptate. Erà imposibil ca Anonimul să se fi oprit la fixarea şi traducerea înţelesului lui *oláh*.

[2] Urmează *Pecsine.* Assatura. Ar puteà fi < ung. *pecsenye* tot aşa de bine ca şi < slav. *pečenъ, pečenь, pečenije. Pecskeiesk,* care urmează după el, precum şi însăşi forma cuvântului arată mai curând origine slavă.

[3] Cf. şi *parsec,* ap. Alexics, *o. c*, p. 88 şi Mândrescu, *Elemente ungureşti în limba română.* Bucureşti, 1892, p. 96 (la Braşov *parseichiu,* com. S. Puşcariu).

Perkan. — (< *párkány* „margine").
Pershol. — (< *pârjoli*).
Persholesk. (cf. *perzsel*, dar şi ar. *pârjală, pârjăli* > slav. **prъžalo* < *prъžiti* rom. *prăji*).
Perteluiesk. — (< *pártol-* „părtini").
Perteluitor. —

Pag. 360:

Petrunshéj. Petroselinum. (Din lat. = gr. πετρόσελινον, prob. prin ung. *petrezselyem;* cf. şi ceh. *petr(u)žel*).
Pilde. Exemplum. Figura. Symbolum. Proverbium. (< *példa*).
Pilduiesk. —
Pint. Pinta, Urna. (< *pint, pinta* „mensura liquidorum, continens sextarios quatuor").
Pinkosh. Pentecoste. (< *pünkösd*).

Pag. 361:

[*Plapan.* Paplan.] (< *paplan*).
Plenteluiesk. Planto. (< *plántál-*).

Pag. 362:

Por. Rusticanus (< *pór*).
Poshte. Cursor (< *pósta*; cf. srb. *pošta*, rus. *počta*, pol. *poczta, poszta* etc.).
Potok. Torrens. (Poate fi tot atât de bine < ung. *patak*, ca şi < slav. *potokъ*, din care derivă şi cuvântul unguresc.
Primure. Fimbria. (Plural sau singular reconstruit din *primuri*, pluralul lui *prim* < *prém*, iar acesta din germ. *Bräme*).
Probe. Proba. (< *próba*; cf. şi germ. *Probe*)
Probeluesk. Probo. (< *próbálni*).
Prokator. Causidicus (< *prókátor*, iar acesta < lat. *procurator*).
Prokatorie. —

Pag. 364:

Ratot. Frixum. (< *rántott*).

Pag. 365:

Resteu. — (Evident „Vorsteckholz", < *eresztő*).

Pag. 366:

Rute. Ruta. (< *ruta(fű)*. cf. mgs. *rûtâ*, mod. *Raute*, lat. *ruta*, gr. ῥύτη).
Sajke. Graculus. (< *szajkó*).
Shalye. Salvia (< *zsálya*).
Shalye selbatike. Ambrosia.
Shalitru. Nitrum. (< *salétrom*).
Same. Ratio. Aestimatio. Summa (< *szám*).
Bag en same. Aestimo.
Shancz. Vallum. Gyrus. (< *sáncz*; cf. şi săs. *Schônz*).
Shargul. — (< *sárga* „galben").
Sas. Saxo. (< *szász*).
Saske. —

Pag. 367:

Sebeiesk. Sartorius. (der. < *sabău*).
Sebeiaske. Sartoria.
Sebeu. Sartor, (< *szabó*).
Sekuj. Siculus. Scythulus. (< *széköly, székely*).
Sekuiesk. Siculicus.
Sekriny. Sepulchrum. (< *szekrény*).
Selate. Lactuca. Sallata (*saláta*).

Selash. Hospitium. (< *szállás*).

Seleshtuiesk. Hospitor. (< *szállásol-*).

Pag. 368:

Sesesk. Saxonicus. (cf. *Sas*).

Sesime. Saxones.

Sidalme. Convicium. (<*szidalom*).

Siduiesc. Convicior. (< *szid*).

Siduitor. Conviciator.

Simpur. Sulphur. (Poate fi atât din ung. *szompor*[1] cât şi din srb. *sumpor* < p.-sl. *sumporъ*, idem).

Shirag. Exercitus. (< *sereg*).

Sir. Instrumentum. (< *szer*).

Shishak. Galea. (< *sisak*).

Pag. 369:

Skoboz. Lyra. (cf. *koboz*).

Pag. 370:

Shod. Stultus, Facetus. (Din evr. *schôţeh* „Narr", venit însă nu prin slavul *šutŭ* „nugator", cum credeà Cihac, II 391 şi Şăineanu, *Dicţ. Univ.*, s. v., ci, cum bănueşte A. Scriban, *Arhiva*, Oct. 1923, p. 285, prin ungurescul *sod*, idem, pe care-l găsim atestat mai întâiu într'un manuscris din sec. XV[2], apoi in Codicele de la Érsekujvár scris la 1530-1 şi în *Cartea de cântece* a lui Hofgreff din sec. XVI, ap. Szarvas-Simonyi, *M. Nyt. Sz.*, II 1585. Ungurescul *sod* este deci de aceeaşi vârstă şi de aceeaşi origine cu germanul *Schudde, Schaute, Schote* „geck", „alberner lächerlicher Narr", „schlechter Mensch", care se găseşte mai întâiu în 1575, cf. Weigand, *Deutsches Wb.*, ed. 5, vol. II, Giessen, 1910, col. 687 şi Kluge, *Et. Wb. d. deutschen Sprache*, ed. 8, Strassburg, 1915, p. 387. Provincial se mai întrebuinţează ung. *sod* şi astăzi. Astfel îl găsim atestat în Moldován G., *Alsó vármegye monográphiája*, I, Aiud, 1899, p. 805: „s o d: tréfás, bolondos". De aceeaşi origine pare a fi săs. *schotchəs* „schief", krumm", *schotchą gŋ* „schief gehen", atestat la Kisch, *Nösner Wörter und Wendungen*, Bistriţa, 1900, p. 144. Substantivul *şótie* „poznă, păcălitură, trăznaie, scrinteală, faptă rea", ca şi derivatele acesteia *şotiòs* şi *şotiér*, cum bine a observat Cihac, l. c., nu pot fi despărţite de *şod*, **şot* (cf. germ. *Schote*) nici ca formă, nici ca sens).

Sokacs. Cocus. (< *szakács*, iar acesta < p.-sl. *socačъ*).

Sokash. Consuetudo. (< *szokás*).

Soldush. Primus author. (< *szo-*

[1] I. Szinnyei, *Magyar Nyelvőr*, XXIII, crede că cuvântul unguresc este din sârbeşte.

[2] Cf. I. Szinnyei, *Magyar Nyelvőr*, XXIII, p. 189—191, unde cuvântul unguresc este considerat ca venit din româneşte.

vados, szvados, szavatos, szovatos [1]).

Sholđ. Stipendium. (< *zsold*; cf. şi pol. *żołd*, ceh.-slov. *žold*, *žoud* < germ. *Sold*).

Sholtar. Psalmus. (< *zsoltár*).

Sotya Satan. (Dacă trebue cetit cu *s*, cum arată cuvintele între care se găseşte, cf. ung. *szottyan* — „a se ivi pe neaşteptate"; *szoty* „om bătrân şi slăbănog").

Pag. 371:

Spenyor. Hispanus. (< *spanyol*, cu confundarea lui *l* cu *r*, obişnuită atât în săseşte, cât şi în ungureşte la primirea elementelor streine).

Spenyoleshte. Hispanice. (< *spanyol*).

Spenyoresc. Hispanicus.

Pag. 371:

Spikinard. Spicinardus (< *spikinárd* „lavandula latifolia", germ. „Spikanard").

Pag. 372:

Suduiesk. vide *Siduiesk* (<*szíd-*).

Pag. 373:

Suke. Consvetudo. (< *szok-*; cf. şi *szokás*, idem).

Sukluiesk. Consvesco. (< *szok-*).

Suclui(tu)re. Consuetudo.

Summe. Summa (ung. *summa*, lat *summa*)

Table. Tabula (< *tábla*).

Taler. Talerus. (< *tallér*, iar acesta < germ. *Taler*)

Talpe. Planta. Crepita. (< *talp*).

Tarkony, Pirethrum. (< *tárkony*).

Teblucze. Tabella (< *tablă*).

Tegle. Later. (< *tégla*).

Tekush. Vagina (< *tokos*).

Telmacs. Interpres. (Poate fi atât din ung. *tolmács*, cât şi din slav. *тлъмачь*, din care derivă şi cuvântul unguresc).

Telmecsuiesk. Interpretor. (< *tălmaciu*).

Telneskume. Convenio. [Occuro, Obvio] (< *talán*, vechiu *talám* < *találom*, „forsan, forsitan, fortasse, forte", care a trebuit să dea **tălăni*, şi, cum îmi atrage atenţia dl Puşcariu, prin sincoparea lui *ă* aton din silaba penultimă, *tălni*, cu sensul grecescului τυγχάνω, deci mai întâiu de „a fi s. a se află din întâmplare, a se întâmplă, a se potrivi, a se nimeri [2]", apoi de „a se întâlni din întâmplare", „mit Jdm. zusammentreffen, zusammenkommen [3]", în sfârşit

[1] Cf. I. Bogdan, *Documente moldoveneşti în arhivul Braşovului*, p. 28 şi *Documentele lui Ştefan-cel-Mare*, vol. II, p. 603 unde se dau formele *sodăş* şi *sodâş*. *Solduş* este născut din forma **soŋduş*.

[2] Cf. Şi *ce rău mi s'o tălnit* („s'a întâmplat"), *Fecior de căsătorit Ne-a hi musai prohodit . . .*, T. Papahagi, *Graiul şi folklorul Maramureşului*, Bucureşti, 1925, p. 70/21.

[3] Cf. *Cu tine de m'aş tălni, Trei zile Mi-aş povesti. . .*, T. Papahagi, o. c., p. 15/24.

activ, „a întâlni“, „Jdn. treffen, begegnen“. Ung *talál-*, la care trimite Tiktin, *DRG.*, 834, ne-a dat pe *tălălui* „a întâlni“ şi „a află“).

Telniture. — (< *tălni*).

Pag. 374:

Telpeluiesk. — (< *talpal-* „a pune, a bate talpă“).

Telpig. — (Nu e probabil că avem de a face cu ung. *talpig* < *talp-ig* „până la talpă“, „cu desăvârşire“, „cu totul“, la care se gândeşte Tiktin, *DRG.*, 1554. Mai de grabă trebue să pornim de la forma ardelenească şi maramureşeană *tălpic, tălpică* atestată de Weigand în *Şez.*, VIII, 147, iar aceasta se poate reduce la ung. *talp-ék* „cuiu sau lopăţeà pentru talpă“, „cuiu sau lopăţeà de pus pe ea talpa piciorului“, de-aici 1⁰. „călcător, piciorong, piciorag, scândureauă, potnog, ponog“, numit şi „iapă“ sau „schimbătoare“ la războiu, cf. Damé, *Term.*, 135; 2⁰. „scândurică tărâită cu piciorul care stârneşte peştii“, „scâlceà“, s „scâlcează“, cf. *Şez.*, IV, 114; 3⁰. „petecul cu care se cârpeşte talpa opincii“, *Gr. Băn.* şi 4⁰. „baiera de jos de la ismene, ce se pune subt talpă“, *Rev. crit.-lit.*, III, 172. Avem în limbă atât pe ung. *talp* > *talpă*, cât şi pe *ék* > *ic* „cuiu lătăreţ, la un capăt mai gros, la altul mai subţire, întrebuinţat la crăpatul s. despicatul lemnelor“, „pană“. *Ic(ă)* din *tălpic(ă)* a fost considerat de sufix şi modificat în *ig(ă)* subt influenţa unor cuvinte terminate în *-ig* s. *-igă*: *cârlig, catalig(ă)* s. *catarig(ă)*, *verigă* etc.[1], cf. şi *durigă* „rotiţa scripetelui“ < *dură* „roata scripetului“, *scărigă* „scărică“ < *scară*. *Ic(ă)*, considerat ca sufix, a fost schimbat cu sufixul *-eţ* în *tălpeţ*, Damé, *Term.*, 134 şi 21, 22; cu *-iu* în *tălpiu* Gr. Băn.; cu *-iş* în *tălpiş(ă)* Damé, *DRF.*, H. III, 378, în Covurluiu; cu *-iţă* în *„tălpiţă* la talpa saniei“, Damé, *Term.*, 22, care însă ar puteà fi şi un diminutiv al lui *talpă*. Formele feminine *tălpică* şi *tălpigă* sânt singulare reconstruite din pluralul *tălpici* şi *tălpigi*).

Temenye. Thus. (S'ar puteà explică din o formă *tömény, töminy* = *tömjén* = p.-sl. *тъmijanъ* = gr. θυμίαμα, lat. *thymiama*, atestată la Szinnyei, *MTsz.* II, 785; cf. *bosorcaie* < ung. *boszorkány, budâiu* < *bödöny* etc. Totuşi cf. megl. *tămoṛiă*, fapt care-l face pe dl

[1] Cf. ***Eu i-oiu pune catalige Şi-a ajunge la tălpige***, Marian, ***Sat.*** 24; ***Nu ajunge la tălpige De nu i-oi pune cârlige***, Jarnik-Bârseanu. ***P. pop.***, 435.

I.-A. Candrea, *Graiul din Ţara Oaşului*, p. 13, să derive dr. *tămâie*, din un lat. **thymaneum* < thymīāma; cf. şi Th. Capidan, *Meglenoromânii*, I, Buc. 1925, p. 110, care mai relevă că ar. *θημίαmă* vine direct din gr. θυμίαμα).

Tenyer. Discus. Orbis. (< *tányér*).

Teneu. — (< *tanú* „martor").

Tengelicze. — (< *tengelicz* „Fringilla carduellis", „Stieglitz", „Disterfink").

Ternacz. Porticus. (Poate fi tot aşa de bine din ung. *tornácz*, ca şi slav., cf. n.-slov., cr., slc. *trnac*).

Tetar. Tartarus. (*tatár* < slav. *tatarinъ*, fem. *-rka*).

Tetarke. — (< *tatárka* „Polygonum fagopyrum", „hrişcă").

Teteresk. Tartaricus. (< *tătar*).

Teteredz. — (*tataroz-* „a repară, a drege, a tocmi"; „a peteci, a cârpi")

Teu. Stagnum. (< *tó*).

Teushror (l. *-shor*). — (Derivat din *tău*).

Timischore. Themisvarium. Themisiopolis. (< *Temesvár*).

Tinyer. Discus. Orbis. (< *tányér*).

Tinte. Atramentum. (< *ténta* < germ. *Tinte*).

Tiuke. Cucurbita. (< *tök*; cf. p.-sl. *tyky*).

Tizedish. Decurio. (< *tizedes*).

Toble. Asser. (< ung. *tapló, topló* „fomes", „Zunder"; cf. germ. *Döbel* „Zapfen").

Pag. 375:

Tolcser. Infundibulum. (< *tölcsér*).

Toldeu. — (< *toldó* „petec").

Tormák. Nasturcium. (cf. ung. *torma* „hrean", „Nasturtium", „Cardamum").

Toth. Sclavus. (< *tót*).

Totesk. Sclavonicus.

Toteshte. Sclavonice.

Pag. 376:

Turbolye. Gingidium. (< *turbolya* „cerfoiu, chervel, turiţă mare", „Chaerophyllum").

Vame. Telonium. (< *vám*).

Vamesh. Teloniator. (< *vámos*).

Vameshie. —

Varosh. Rubeus. (< *vörös*, Bogrea, *Rev. Ist.*, V, 1919, No. 6—7, p. 132, nota 3, ori din *varos*, *varas* „pustulosus, ulcerosus", „grindig", „râios, bubos").

Vegash. — (< *vágás*).

Veleu. — (< *válú, vályú* „troacă")

Vemuiesk. Decimo. (< *vamă*, iar acesta < ung. *vám*).

Veroshatek. — (cf. *Varosh*).

[*Venujala*. Suspicio.] (= *bănueală* < *bán-*).

Vigh. Exitus. (< *vég*).

Vigh. Pécia. (Probabil acelaşi cu cel de mai nainte).

Pag. 378:

Viole. Viola. (< *viola*).

Visheu. — (< *véső* „daltă").

Pag. 379:

Uricseskume. Hereditor. (cf. *uric*).

Uricsesk. Haeredito. (cf. *uric*).

Urik. Haereditas. Patrimonium. (< *örök*).

Zemalcz. Crusta. (< *zomalc* = *zománc* < gms. *Smalz*).

Zemelczuiesk. Incrusto.

Zemelczuiture. Incrustatio.

Pag. 380:

Zgeu. Uterus. (< *zugó* „mitra scroafei", după o comunicare a dlui G. Giuglea, făcută la Muzeul Limbei Române din Cluj).

Zobale. Frenum. Lorum. (< *zabola*).

Zob. Avena. (Poate fi atât de origine ungurească, cât şi slavă; cf. ung. *zab* „Hafer"; bg. *zob* „Körner, Nahrung"; rut. *zob* „Haber" şi „Kropf"; srb. ceh. *zob*, idem.).

NB. E cuvânt unguresc *alakor* „Spelta, Tenkel", din Adausul de la sfârşit, derivând din rom. *alac(ul)* s. **alacru*.

Am îngrămădit atâtea argumente pentru posibilitatea identităţii lui Halici cu Anonimul din Caransebeş. Totuşi până la siguranţă par'că mai pluteşte o mică umbră de îndoială din pricină că n'am putut identifică definitiv scrisoarea, iar dintre oraşele în care şi-a petrecut Halici tinereţea, în cadrele Dicţionarului nu se pomeneşte decât Sibiiul şi Caransebeşul. Aiudul şi Orăştia lipsesc. Să fie o simplă întâmplare ori să fie aceeaşi pricină pentru care Aiudul a fost uitat şi din testamentul lui Halici?[1].

[1] Un rezumat al acestui studiu a fost comunicat Congresului Filologilor Români din Bucureşti în ziua de 14 Aprilie 1925.

ANEXĂ.

Testamentul lui Mihail Halits de Caransebeş, 31 Octomvrie 1674.

In Nomine Patris, Filii et Spiritus S. Individuæ, æternum adorandæ Trinitatis. Amen.

Én, karánsebesi Halits Mihály, öregebbik idvezült karánsebesi Halits Mihálynak fia és egyesegyedül maradott örököse, bizodalmasan adom tudtára mindeneknek, akiknek illik ez tulajdon testamentális kezemirása rendiben, hogy mivel Isten segitségéből az felső országokra igyekezem, itthon való dolgaimat jó karban hagyni akarván, hogyha holtom történnék is azonban idegen országban utolsó akaratom mindenemről fenn maradjon, mindennemü egyetmásimat és bonumimat igaz lajstromban jó rendben vévén, az lajstromot külön pecsételve az tőlem költ testamentális levelemben szarvas cimerü öreg pecsét alatt includálván a szebeni tanácsházban az becsületes szebeni tanács és nevezetesebben az mostani méltóságos szebeni királybiró ur által tétettem be idegen országban jártamban valamiképpen történt és megbizonyosodott holtom után im ez megnevezendő legatariusok számára.

Illyén lakó Jón Szimion feleségének, Pejka Katalin asszonynak (kivel atyafi gyermek vagyok) és posteritásinak hagyom az Vajda Gáspár uramnál álló hosszu festett lábas nagy ládámban lévő festett kisebb ládát benne lévő egyetmásostól az lajstrom szerint.

Karánsebesben lakó Géra Miklósnak (kivel atyafi gyermek vagyok) és Tar N. asszonynak és posteritásoknak hagyom a szebeni Vajda Gáspár urnál álló

In numele Tatălui, al Fiului şi al Duhului Sfânt, al Treimei celei nedespărţite şi vecinic de cinstit. Amin.

Eu Mihail Halici de Caransebeş, fiul şi singurul moştenitor al fericitului Mihail Halici de Caransebeş senior, cu încredere aduc la cunoştinţa tuturor, cărora se cuvine, pe calea acestei scrisori proprii a testamentului mieu, că, deoarece cu ajutorul lui Dumnezeu mă pregătesc să merg în Ţările-de-sus, voind să-mi las lucrurile de-acasă în bună rânduială, chiar şi dacă mi s'ar întâmplà însă moartea în ţară streină, să-mi rămână voinţa din urmă asupra tuturor, cuprinzându-le în bună ordine într'un tablou adevărat, tabloul, sigilat deosebit şi închis în scrisoarea cu testamentul mieu subt vechiul sigil cu marca cerbului, l-am depus prin Ilustrul Domn jude regesc din Sibiiu, dacă mi s'ar întâmplà cumva şi mi s'ar adeveri moartea umblând prin ţări streine, pentru legatarii care se vor numi.

Pentru soţia lui Ion Simion din Ilia, Catarina Peica (cu care sânt rudă), şi urmaşii ei las lada mai mică, văpsită, care se găseşte în lada cea mare, văpsită, cu picioare, de la Domnul Gaşpar Vaida, împreună cu lucrurile care se găsesc în ea, după tablou.

Lui Nicolae Ghera, locuitor în Caransebeş (cu care sânt înrudit) şi soţiei lui, N. Tar, şi urmaşilor lor le las lada cea mică albă, nevăpsită, neîncuiată din lada cea mare, văpsită, cu picioare, de la Domnul Gaşpar Vaida, împreună

hosszu festett lábas nagy ládámban lévő fehér festetlen kisebb, záratlan ládámat benne lévő egyetmásostól az lajstrom szerint.

Alvinczen lakó Horvát Gábornak (kivel atyafi gyermek vagyok) és posteritásinak hagyom a szebeni Vajda Gáspár uramnál álló hosszu festett lábas nagy ládámban az két kisebb ládán felül lévő férfi s asszony köntösöket a mellette lévő egy paplannal együtt lajstrom szerint; item az alvinczi örökségemet annak levelivel.

A szászvárosi scholának hagyom a Vajda Gáspár urnál álló hosszu fehér lábas nagy ládámban a két kisebb ládán felül lévő szünyögöket (= szönyegeket) és Luts János uramnál álló egyetmásomban lévő egy vég nagy abroszt és egy nagy készitett asztalra való szarvasbőrt lajstrom szerint. Item az egész bibliotécámat mindennemü könyveimmel. Item a szebeni Luts János uramnál álló egyetmásos öreg ládámban lévő ón s réz eszközöket vagy edényeket a scholának conviviumbéli solemnitási szükségére, mint a szünyögöket a scholának solemnitási ornamentumára, lajstrom szerint. Item a lajstromban felirt ezüst poharakat a scholának conviviumbéli solemnitási szükségére. Item a lajstromban felirt arany s ezüst marhámat és minden pénzbeli bonumimat mindennemü másnak nem testált levelemmel és jussommal.

Mely szászvárosi schola számára rendeltetett bonumim felől való dispositióm ez:

I., Hogy ljóllehet még ez mai napiglan senkinek is csak egy pénzzel sem vagyok adós, az idvezült atyám uram is senkinek semmivel nem maradt adósa és senkinek semmije (az két vagy hácu lucrurile care se găsesc în ea, după tablou.

Lui Gavril Horvat din Vinţul-de-jos (cu care sânt înrudit) şi urmaşilor lui le las conteşele[1] bărbăteşti şi femeieşti, împreună cu plapoma, care se găsesc, afară de cele două lăzi mici, în lada cea mare, lungă, văpsită, cu picioare, de la Domnul Gaşpar Vaida din Sibiiu, după tablou.

Şcoalei din Orăştie îi las covoarele din cele două lăzi mai mici din lada cea mare, lungă, albă, cu picioare, de la Domnul Gaşpar Vaida şi, dintre lucrurile care se găsesc la Domnul Ioan Luts, un vig[2] de feţe de masă mari şi o piele de cerb pentru o masă mare, după tablou. Asemenea întreaga bibliotecă cu cărţile mele de tot felul. Asemenea vasele de cositor şi de aramă din lada cu deosebite lucruri de la Domnul Ioan Luts din Sibiiu, după tablou, şcolii pentru trebuinţele de la convivii[1] şi solemnităţi, întocmai ca şi covoarele pentru ornamentaţii solemne. Asemenea păharele de argint din tablou şcolii pentru trebuinţele de la convivii[3] şi solemnităţi. Asemenea obiectele de aur şi argint din tablou şi ori ce avere în bani, împreună cu tot felul de scrisori şi drepturi netestate altuia.

Dispoziţia privitoare la averea lăsată şcoalei din Orăştie îmi este următoarea:

I. Că (cu toate că până astăzi nu sânt dator nimănui cu nici un ban, nici fericitul tată-mieu n'a rămas dator nimănui cu nimic, şi nimănui nu i-a rămas nimic la mine şi la tatăl mieu [afară de două ori trei cărţi numite în tablou], ci totul este câştigul nostru propriu, drept, dat de Dumnezeu), da-

[1] Manta lungă şi îmblănită.
[2] Val.
[3] Ospeţe, mese sărbătoreşti.

rom lajstromban megnevezett könyven kivül) nincsen énnálam, az atyámnál sem maradt, hanem maguk tulajdon, Istentől gratificaltatott igaz keresményünk minden] ha az felső országokban megszükülvén valami pénzt vagy egyebet találok kölcsön és hitelben felvenni és holtom után igaz chirographiumommal azt megkeresik a creditorok, tehát csak a szászvárosi schola számára hagyott bonumimból mind egészen, mind emberségesen fizettessék meg, a több legatariusim semmit se fizessenek.

II., Hogyha semmit kölcsön és hitelben nem veszek fel, és igy senkinek semmivel nem lészek adós, tehát a schola számára hagyott semminemü bonumom (az mi nem ezüst) el ne adassék, hanem tartassék meg a specificált usukra.

III, Hogy az ezüst és pénzbeli bonumok első summájokban megmaradjanak, azt el ne költsék, hanem vagy interesre adattassanak ki jó helyre eső erős mód ával (mint tekintetes Bethlen János ur az enyedi 10 alumnusi számára pénzt adat ki interesre), avagy inkább valami annyira való jószág vagy malom, vagy egyéb utánuk hasznot hajtó medium vétessék azokon bizonyos számu deákoknak táplálására, tartására az város öreg deákin vagy studiosusin kivül.

Mely szászvárosi schola számára hagyott bonumim felől való megnevezett dispositiómnak megtartására, jure kényszeritethetem és kényszeritem is az că, fiind strâmtorat în Ţările-de-sus s'ar întâmplà să iau împrumut ori pe credinţă bani ori alt ceva şi după moartea mea, cu adevăratul mieu chirograf[1] ar cere creditorii să li se restitue, aşadar să se plătească totul şi omeneşte numai din averea lăsată şcolii din Orăştie, ceilalţi legatari să nu plătească nimic.

II. Dacă nu voiu luà nimic împrumut şi pe credinţă şi astfel nu voiu fi dator nimănui cu nimic, deci orice avere lăsată pentru şcoală (ce nu este argint) să nu se vândă şi să se ţină pentru întrebuinţarea specificată.

III. Că averea în argint şi bani să rămână în suma ei originală, pe aceea să nu o cheltuiască, ci ori să o dea pentru camătă în loc bun şi bine (cum a dat bani cinstitul Domn Ioan Bethlen pe seama a 10 alumni din Aiud), ori mai bine să se cumpere ceva moşie ori moară, ori alt mijloc de adus interese pentru alimentarea unui anumit număr de elevi, afară de elevii sau studenţii vechi ai oraşului.

La ţinerea dispoziţiei numite privitoare la averea lăsată şcolii din Orăştie cu dreptul pot sili şi silesc, în numele lui D-zeu celui viu şi a dragostei faţă de Isus Hristos, atât pe cinstiţii cuvioşi predicatori ai Orăştiei, cât şi pe întreg cinstitul Sfat al Orăştiei.

Lui Mihail Străjan, locuitor în Orăştie, îi las minteanul mieu de felendreş[2]

[1] Manuscris.

[2] Postav fin de Lund; cf. cele ce am spus despre acest cuvânt în *Dacoromania* III, 715—716. Deoarece Dl Iorga (*Rev. Ist.*, X — 1924, No. 10—12, p. 306) se îndoeşte în posibilitatea explicării date acolo, adaug aici că avem documente care ne dovedesc sigur că la noi se aduceà postav de Lund: „15 ulnas viridis panni Lyndisch vocati boyaronibus honorandas, quattuordecim ulne Londisch" (Hurm XI, 793); „Ideo rogamus pannum londensem coemere" (Hurm., XV 496, a. 1553; dl N. Iorga notează: „De Lund"); „5 Ehlen Failandisch" (*AAR.*, s. II, t. XXI, 283); „item quatuor ulne *braun Londes* (N. Iorga, *Studii şi documente*, I—II, [*Socotelile Bistriţei*], p. 28, unde în notă se explică „Postav de Lund").

élő Istenre és a Jézus Krisztusnak szerelmére mind a tiszteletes szászvárosi prædicatorokat ökegyelmeket, mind pediglen az egész becsületes szászvárosi tanácsot.

Szászváros on lakó Strásán Mihálynak hagyom a szebeni Csiszár Ferencz uramnál hagyott fajlandis deák mentémet s ezüst kapcsos dolmányomat.

Az mostani fejérvári páter Sebesi Miklós uram gondviselése alatt lévő karánsebesi Kretzul Jánosnak (kivel atyafi gyermek vagyok) hagyom az Luts János uramnál álló egyetmásas nagy ládámban lévő ládámban való bársonyos lodingomat; item a szép szkofiumos kanitza övet; item egy drágakövekből csinált olvasót; item egy velnetzi viaszgyertyát.

Szebeni Frank Bálint ur fiacskájának, Gyirkónak hagyom az két réz kalamárist; item az nem szkofiumos kanitza övet; item a két abrosz szinü kendőt. Leánykájának pediglen egy tükrőt, egy festett fakalánt, négy uj ruhatisztitó seprüt és kilenc selyem gombot, ujat kötésest.

Fejérvárott lakó pápista Lengyel Jánosné asszonynak mint elég közel való nénémnek vagy posteritásinak hagyom az egy kis abroszban lévő két uj, tarkán szőtt párnahéjat az két nagy hosszas vég kékkel szőtt kendőt.

Mostan fejérvári páter Sebesi Miklós uramnak nékem maternus avunculusomnak hagyom az két bojtos kendőt, egy jó lepedőt, egy nagy vég abrosz rágot (sic) és Csiszár Ferencz uramnál lévő két jó, tiszta bőr vánkosomat.

Kézdivásárhelyi Kováts Mihály uramnak, p. t. tordai scholamesternek mint kedves barátomnak hagyom az nagy bokor papucsot kapczástól.

şi dulama cu copcii de arg'nt, lăsate la Domnul Francisc Csiszár din Sibiiu.

Lui Ioan Creţul din Caransebeş (cu care sânt înrudit), care este în îngrijirea paterului din Bălgrad Nicolae Sebesi, îi las, din lada cu deosebite lucruri de la Domnul Ioan Luts, lodingul[1] tras cu catifea; asemenea frumosul brâu de caniţă[2] cu scufie; asemenea un rosariu făcut din pietri scumpe; asemenea o lumânare de ceară de Veneţia (?).

Copilaşului Domnului Valentin Franck din Sibiiu, lui Gircu, îi las două călimare de aramă; asemenea brâul care nu este din caniţă cu scufie; asemenea cele două ştergare de coloarea feţei de masă. Iar fetiţei acestuia o oglindă, o lingură de lemn văpsită, patru perii de haine nouă şi 9 nasturi de argint, noi, cu găitane (legători).

Soţiei papistului Ioan Lengyel din Bălgrad, ca unei mătuşi destul de apropiate, ori urmaşilor ei, îi las cele două feţe de perină nouă, ţesute peştriţ, care se găsesc într'o mică faţă de masă, cele două viguri mari, lungi de ştergare ţesute cu albastru.

Actualului pater din Bălgrad, Nicolae Sebesi, unchiului mieu după mamă, îi las două ştergare cu ciucuri, un cearşaf bun, un vig mare de [flori? = „virágot"?] feţe de masă şi cele două perini de piele, bune, curate, care se găsesc la Domnul Francisc Csiszár.

Domnului Mihail Kovács din Kézdivásárhely, p[leno] t[itulo] magistrului şcolii din Turda, ca unui sărac scump prieten îi las perechea mea de papuci mari cu obiele cu tot.

Domnului Benedict Csefei, p. t. magistrului şcolii din Vurpăr, ca unui

[1] „Thecula pulveraria", „pulverarium". „Pulverphanne an den Flinten" vas de ţinut praful de puşcă.

[2] „Cingulum textum", cingătoare ţesută; cf. srb., *tkanica*, idem, slov. *tkanica* „panglică, peteă".

Csefei Benedek uramnak, p. t. borbereki scholamesternek mint szegény kedves barátomnak hagyom a szebeni Csiszár Ferencz uramnál lévő jó paplanomat.

Kapossi Pál uramnak, p. t. fejérvári pædicatornak hagyom az egy uj, széles terhelő szijat egy varrott uj hevederrel egy ruhában.

Alvinczen lakó vitézlő karánsebesi Kalina János uramnak mint kedves jóakarómnak hagyom az Luts János uramnál álló egyetmásos nagy ládámban lévő mindennemü eddig nem specificált és másnak nem testált alább való egyetmásomat.

Csiszár Ferencz uram számára maradjon az ökegyelménél hagyott, másnak nem testált, itten nem specificált minden egyéb egyetmásom: szép derékalj hajastól, két párna hajastól, egy uj pokrócz az ládában és tonnában lévő egyetmásokkal együtt.

Ezt az tőlem minden bonumim felől költ testamentális levelemet az idegen országban jártomban történt mindenképpen megbizonyosodott holtom után kérhessék és vehessék ki az megnevezett szebeni tanácsházbél, primario az tiszteletes szászvárosi papok ökegyelmek, secundario az becsületes szászvárosi tanács. Hogyha pediglen az Isten életben haza hoz engem, senki semmit se prætendálhasson az felül megemlitett dolgokhoz és bonumimhoz, semminemü legatariusom ellenem se szólhasson felőle és ez az testamentum irritum légyen.

Kérem pediglen alázatosan s bizodalmasan az Ur Jézus Krisztusra és lelkük idvességére az egész tisztelendő és becsületes szebeni tanácsot közönségesen és személyenként, kiknek istenes gondviselése alatt hagytam s biztam im ez testamentális levelemet és bonumim registrumát, hogy ez testamentális levelemet és bonumim registrumát sărac scump prieten îi las plapoma mea cea bună care se găseşte la Domnul Francisc Csiszár din Sibiiu.

Domnului Pavel Kapossi, p. t. predicatorului din Bălgrad, îi las cureaua cea nouă, lată, grea, cu o cingătoare nouă cusută într'o haină.

Viteazului Domn Ioan Calina de Caransebes, locuitor în Vinţul-de-jos, ca unui iubit binevoitor îi las tot ce nu s'a specificat până aici din lada cea mare cu deosebite lucruri, care se găseşte la Domnul Ioan Luts, şi lucrurile de mai jos neatestate altora.

Pe seama Domnului Francisc Csiszár să rămână toate lucrurile lăsate la Dumnialui, netestate altuia, nespecificate aici: o salteà frumoasă cu păr, două perini cu păr, un ţol (pocruţ) din ladă şi deosebite lucruri din bute.

Acest testament, care priveşte toate lucrurile mele, după ce mi se va fi adeverit în tot chipul moartea întâmplată cu prilejul umblării mele prin ţări streine, să-l poată cere şi luă de la casa numitului Sfat din Sibiiu, în rândul întâiu cuvioşii preoţi ai Orăştiei, în rândul al doilea cinstitul Sfat al Orăştiei. Dacă însă Dumnezeu m'ar aduce acasă în viaţă, nimeni să nu poată pretinde nimic din lucrurile şi bunurile amintite mai sus, nici un legatar al mieu să nu poată vorbi împotriva mea despre ele şi acest testament să fie zădărnicit.

Rog umilit şi cu încredere, în numele lui Isus Hristos şi pe fericirea sufletului lor, pe întreg Onoratul şi Cinstitul Sfat al Sibiiului, împreună şi în particular, îngrijirii bune a căruia mi-am lăsat şi încredinţat testamentul şi registrul bunurilor mele şi averea mea numită de pe la gazdele amintite, că după moartea mea, întâmplată umblând prin ţeri streine, adeverită în tot cih-

mát, és megnevezett szállásimon lévő megnevezett bonumimot idegen országban jártomban történt, mindenképpen megbizonyosodott holtom után adják, bocsássák ökegyelmek adatván azokat és bocsátván a tiszteletes szászvárosi papoknak és becsületes szászvárosi tanácsnak kezében istenesen, nehézség nélkül; hogy a tiszteletes szászvárosi papok és becsületes szászvárosi tanács præsidiálván convocáljanak az feljebb megnevezett minden legatariusomat egy bizonyos napra és helyre, és ökegyelmek kinek-kinek szolgáltassák tőlem deputált legatumját kezében jó lelkiismérettel, az tőlem megirt dispositióm szerint. Mely istenes jó cselekedetét és munkáját az tisztelendő és becsületes szebeni tanácsnak az Uristen respublicajoknak virágzó állapotban való megtartásával és lelkük üdvösségével megjutalmaztatja, jutalmaztassa is az Atya, Fiu és Szentlélek Uristen, kinek ajánlom ökegyelmeket és mindeneket. Amen.

Actum-datum Cibinii anno æræ Christianæ 1674 die 31 Octobris.

Idem, qui supra:
Michael Halicius de Karánsebes m.p.

Vo: Turris fortissima Nomen Domini, ad eam confugiet justus.

Erős torony az Urnak oltalma, oda folyamodik az igaz.

Din afară: A.1712. die 4 Julii aperta per nos infrascriptores specialiter ad id deputatos ad instantiam reverendi atque clarissimi domini Michaelis Vásárhelyi pastoris Szászvárosiensis et nobilis domini Petri Simon, inclyto magistratui Cibiensi factam. Cibinii anno et die ut supra.

M. Zékelium, notarium m. p.
Andream Goekely m. p.
Johannem Zeivert m. p.

pul, să le dea, să le libereze Dumnialor, dându-le şi lăsându-le cinstiţilor preoţi ai Orăştiei şi în mâna Cinstitului Sfat al Orăştiei, cum se cuvine, fără greutate; că, prezidând cinstiţii preoţi din Orăştie şi Cinstitul Sfat al Orăştiei, să convoace pe toţi legatarii miei numiţi mai sus într'o zi şi într'un loc anumit, şi Dumnialor să predeà fiecăruia în mână cu bună conştiinţă legatul lăsat de mine, după dispoziţia scrisă de mine. Care faptă şi osteneală prea bună a Cinstitului şi Onoratului Sfat al Sibiiului Dumnezeu o va răsplăti cu ţinerea în stare înfloritoare a oraşului lor şi cu fericirea sufletului lor, să o şi răsplătească Tatăl, Fiul şi Duhul Sfânt Dumnezeu căruia-i încredinţez pe Dumnialor şi pe toţi. Amin.

Făcut-dat în Sibiiu în anul erei creştine 1674, ziua de 31 Octomvrie.

Cel de mai sus:
Ss. *Mihail Halits* de Caransebes.

Vo.: Turris fortissima Nomen domini, ad eam confugiet justus.

Turn puternic este numele Domnului, în acela scapă dreptul.

Din afară: S'a desfăcut în 4 Iulie 1712 prin noi mai jos iscăliţii anume delegaţi pentru acest scop la cererea Cinstitului şi Onoratului Domn Mihail Vásárhelyi, pastorul din Orăştie, şi a nobilului Domn Petru Simon, făcută Măritului Magistrat al Sibiiului.

Sibiiu în anul şi ziua de mai sus.

ss. M. Zekelius, notar.
ss. Andreas Goekelyi
ss. Johannes Zeitvert

Originalul în Arhiva Colegiului reformat Kún din Orăştie (Nr. 1. a. — 1674).

N. Drăganu.

XIV.

CARMEN PRIMO & VNI-GENITVM Linguæ Romano-Rumanæ,

Honoribus

Fortunâ & Auſpiciis Impenetrabilis Dacici Argonautæ,

Prænobilis Domini

FRANCISCI PARICII, Papenſis &c.

Veteris oculiſtimique in Illuſtri Enyedinâ, Haliciaſtri: natum.

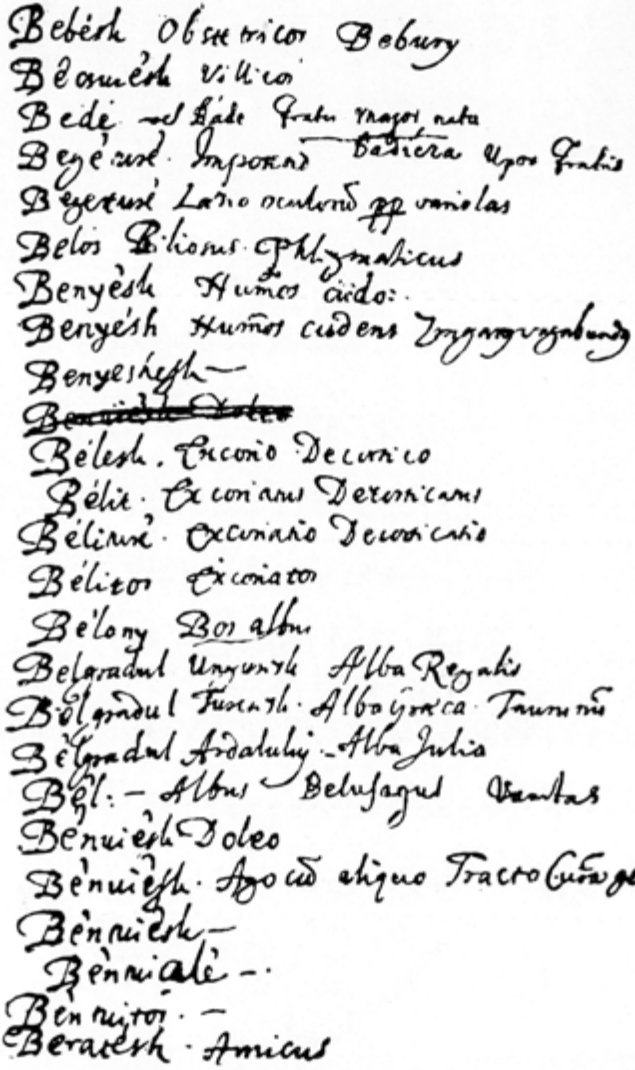
KEnt ſenetate, ſeründ la voj, Rumanus Apollo,
La totz, ketz ſvente 'n Emperecie ſedetz!
De unde cunoſtince aſteptem, ſi ſtince: ſericſe
De Amſtelodam, pren chertz ſite 'n omenie typar.
Legſe derapte au dat frumoſe cſetate Geneva:
Ecz vine Franciſcus, cinetz Leyda. Patù!
Prindecz mane ſorory, cu czeſit nou oſpe: nainte
Frațzi, frațzi, Nymphele, jaſte curund.
Domny búny, mary Doctory, Daſikely, ſi bunele Domne,
Cu patſe ej fitz, cu panye ſi ſiare, rugem.

Nagy Enyedini Tranſylv. 1. Junii, A. 1674.

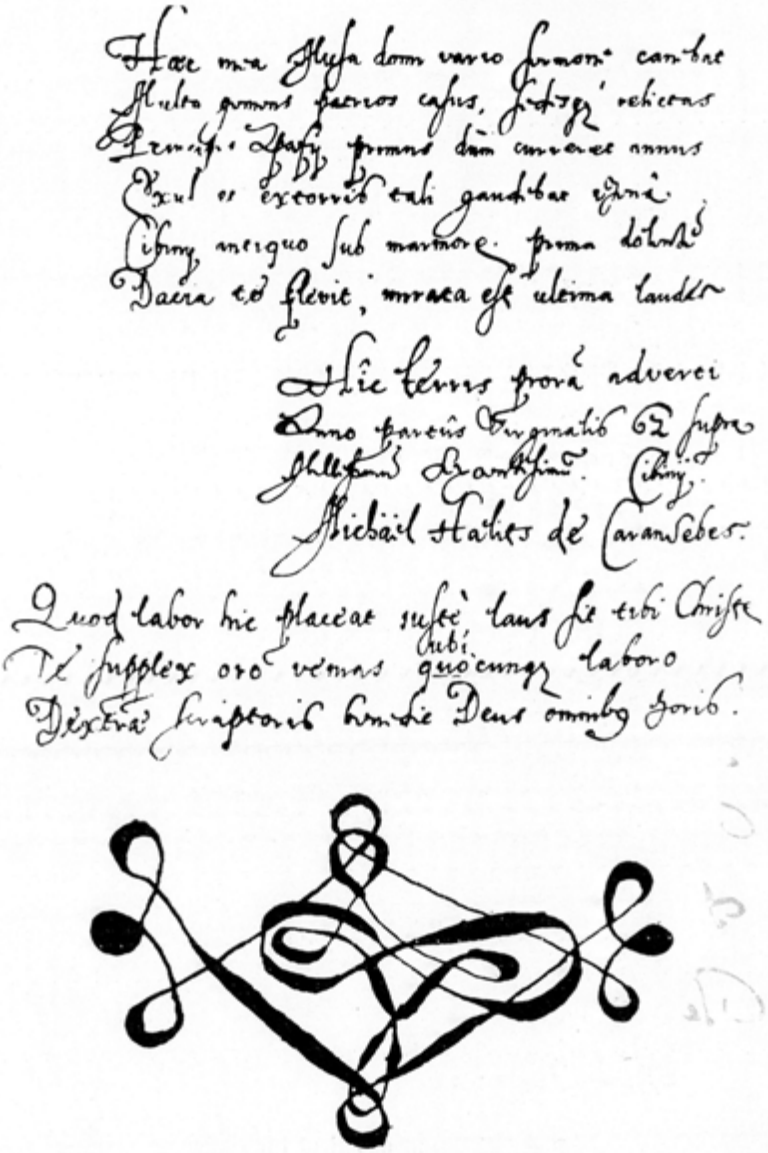
Condidit ex improviſo, Amiculus Pariciaſter

MICHAEL HALICIVS, Nob. Romanus
Civis, de Cáránſebes.

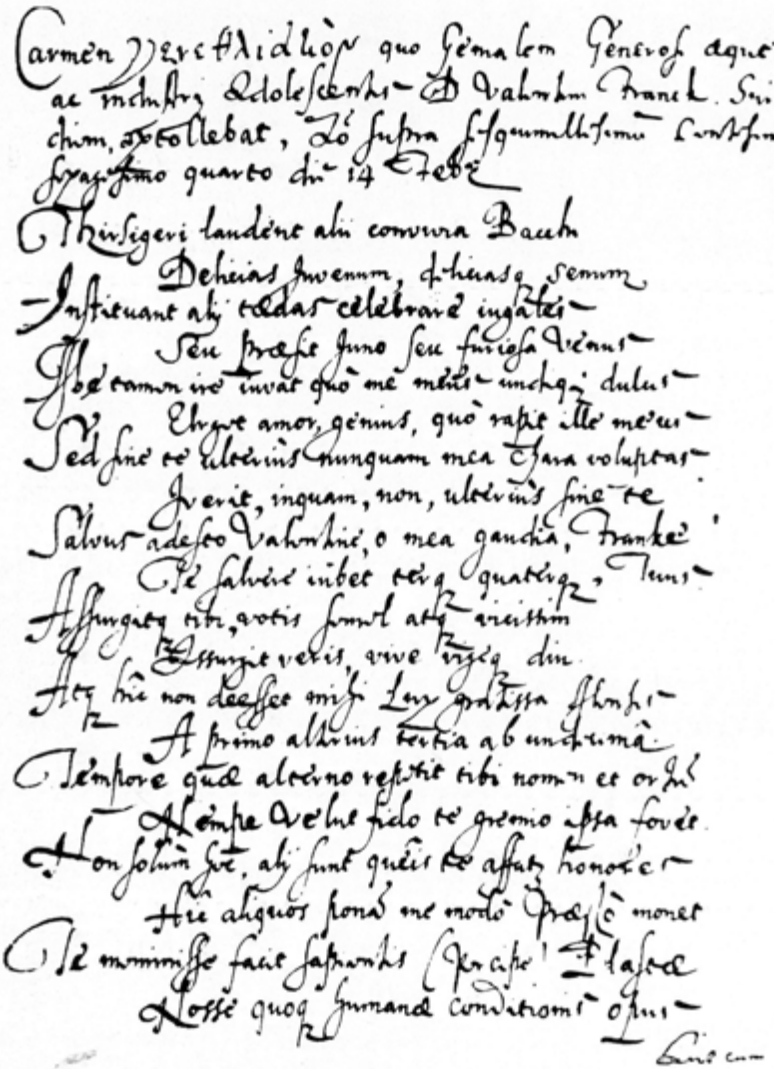
Oda de la 1674 a lui Halici.



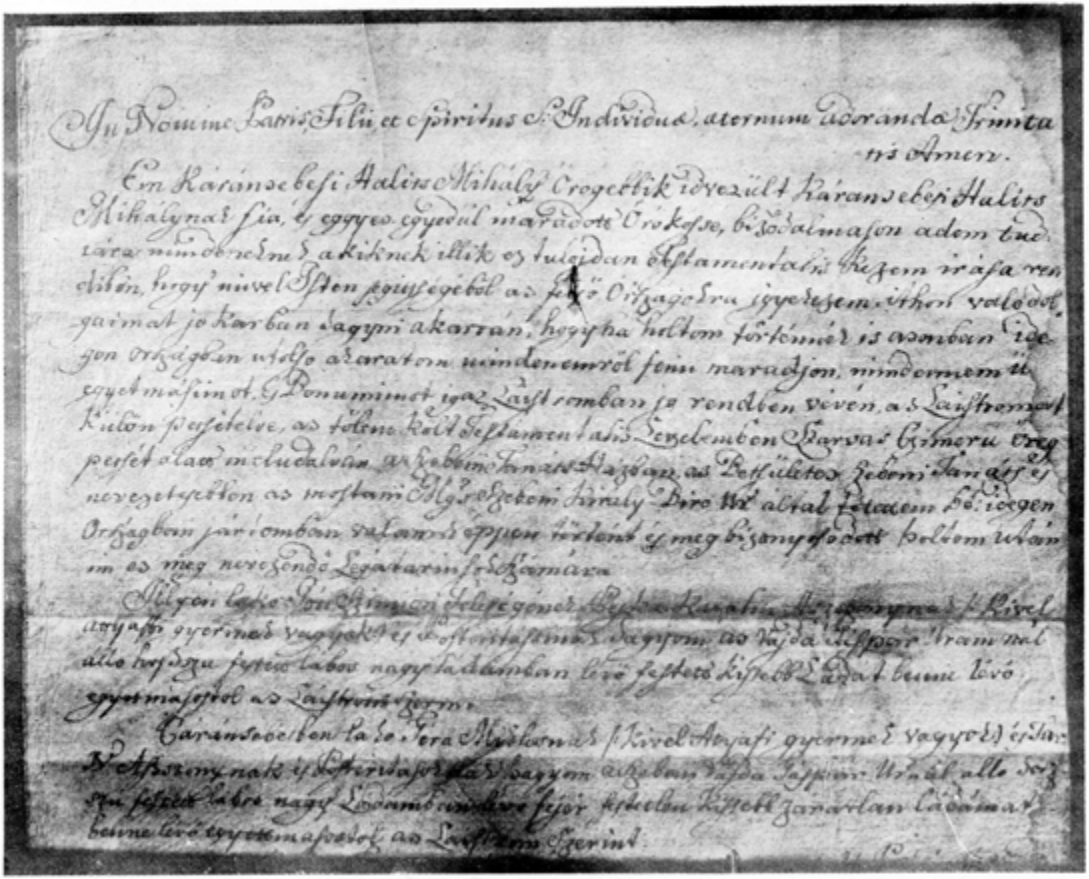
Pag. 16 din Anonymus Caransebesiensis (după Hasdeu, *Columna lui Traian*, a. X — 1883, t. IV, p. 408; cf. şi *Revista pentru ist. arch. şi fil.*, VI — 1891, p. 2 şi *Et. Magn.*, III 3108).



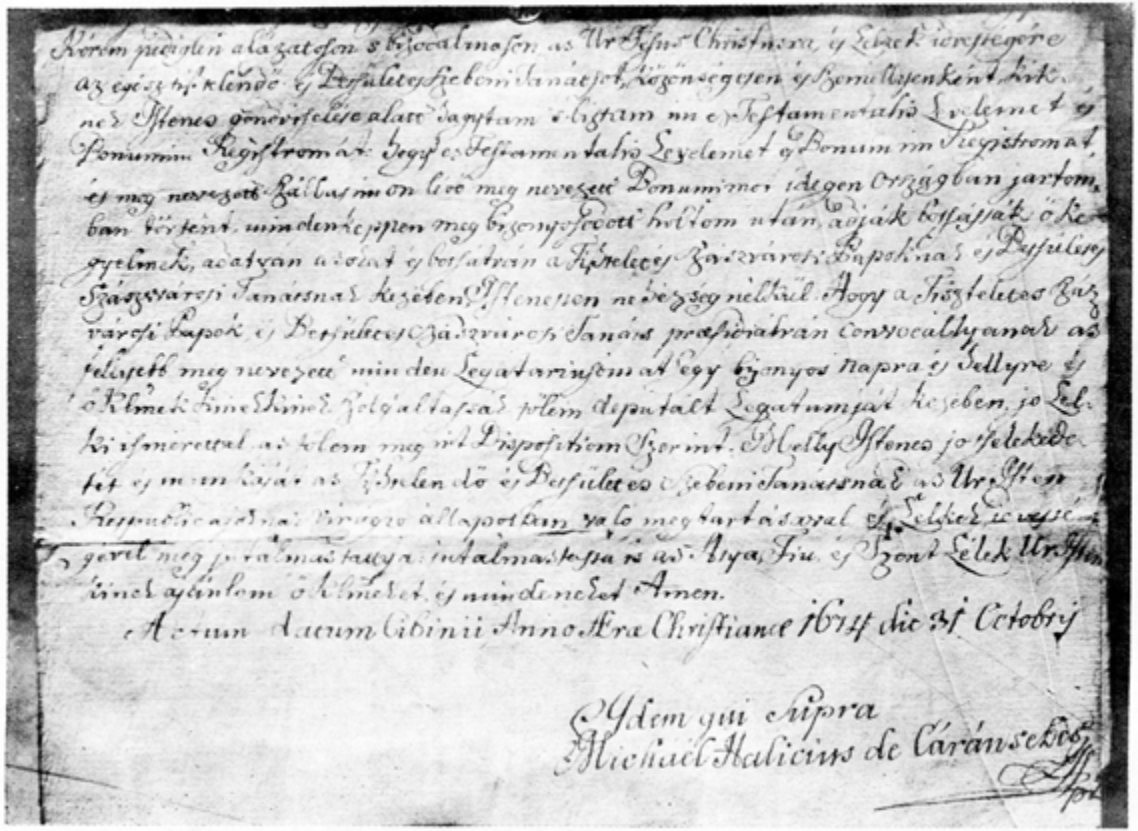
Pag. 272 din manuscrisul lui Halici.



Pag. 285 din manuscrisul lui Halici.



Inceputul testamentului lui Halici.



Sfârşitul testamentului lui Halici.

Sfinţii-medici în graiul şi folklorul românesc.

La 1-iu Iulie, Calendarul ortodox fixează pomenirea „Sfinţilor fără de bani vraci Cozma şi Damian“ [1]. Rânduiala sfeştaniei celei mici sau Rugăciunea celor şepte coconi pentru cei ce nu pot dormi invocă ajutorul „Sfinţilor Mucenici şi vindecători fără de argint Cosma şi Damian, Chir şi Ioan, Panteleimon şi Ermolae, Samson şi Diomid, Mochie şi Anichit, Thalaleu şi Trifon“ [2].

Aceşti „doftori fără de arginţi“ (ἰαματικοὶ ἀνάργυροι) [3] eră

[1] V. *Sinaxariul*, la sfârşitul „Euhologhiului s. Molitvenicului“ dela Iaşi, 1749: Chir şi Ioan îi preced imediat (31 Iunie), după cum Ermolae (26 Iulie) precede pe Panteleimon (27 Iulie). — De fapt, însă, există trei perechi de Sfinţi cu acest nume (Cosmă şi Damian): una din Asia, alta din Arabia şi alta din Roma. La 1-iu Iulie, calendarul ortodox prevede serbarea acesteia din urmă, dar şi celelalte sânt prevăzute, respectiv, la 1-iu Novembre şi 17 Octombre (V. pentru acestea, ca şi pentru tot ce se referă la viaţa şi cultul Sfinţilor, monografia lui Ludwig Deubner: *Kosmas und Damian*, Texte und Einleitung, Leipzig 1907, p. 38 sqq.). — Notăm însă, că „*Vracii*, numiţi altmintrelea şi *Vălaşi*“, cari cad în Joia din săptămâna albă (Marian, *Sărbătorile la Români*, I, 255; *Rev. critică-literară*, III, 206), sânt o simplă alterare din Sf.-*Vlasie*, serbat de popor la 11 Februar (v. I.-A. Candrea, *Calendarul Babelor*, în „Adevărul Literar“ din 13 Maiu 1923); cf. şi D. A. Kerler, *Die Patronate der Heiligen*, art. *Ärtzte*, unde se dă (p. 9) un Sfânt medic *Blasius* din *Sebaste* (Armenia): la el se referă „Blasiussegen“ de la 3 Februarie în Germania şi Boemia (v. Wetzer—Welte, *Kirchenlexikon*², s. v.).

[2] V. d. e. *Euhologiu*, ed. II, Blaj, 1893, pp. 130, 426 = Εὐχολόγιον, Veneţia 1806 [tipărit greşit: 1086], pp. 397, 538: „τῶν Ἁγίων καὶ ἰαματικῶν Ἀναργύρων Κοσμᾶ καὶ Δαμιανοῦ, Κύρου καὶ Ἰωάννου, Παντελεήμονος καὶ Ἑρμολάου, Σαμψὼν καὶ Διομήδους, Μωκίου καὶ Ἀνικήτου, Θαλαλαίου καὶ Τρύφωνος“.

[3] Vechea sinonimică relativă la „medic“ sau „doctor“, se cuprinde în esenţă în următorul text din Pravila moldovenească: „Când va zice *vraciul* că iaste rana de moarte sau nu de moarte, îl vom crede; mai vârtos, când se va află, că vraciul iaste *dascal*, cum le zice acestora *doftori*: atunce se crede şi mai bine, decât ar fi altul mai prost, *bărbieriu*, sau *descântătoriu*“ (v. Longinescu, *Legi vechi româneşti şi izvoarele lor*, I, no 504; idem, *Medicina legală în legile vechi româneşti*, Bucureşti 1924, p. 11, n. 99). Ierarhia e, deci, evidentă: *dascălul* (profesorul, cf. ἰατροσοφιστής), *doctor* în medicină, e superior simplului *vraciu* fără titlu, dar acesta e, la rândul său, superior unui *bărbier* sau unui *vrăjitor*, deşi, originar, *vraciu* şi *vrăjitor* sânt

firesc să pătrundă şi la noi în traiul şi graiul poporului, unde faima lor şi numele unora dintre ei [1] răsună până astăzi în proverbe, idiotisme şi descântece.

---

fraţi buni (cf. şi engl. *horseleech* 'veterinar' = mgerm. *lâchenaere* 'medic', popr.: 'descântător'), iar *vraciu* e termenul generic atât pentru medicul literat, cât şi pentru cel empiric (v. Longinescu, *o. c.*, p. 7; cf. însă şi N. Iorga, *Medici şi medicină în trecutul românesc*, în „Ist. Rom. în chipuri şi icoane", ed. II, p. 314). Din această terminologie arhaică, la care se mai poate adăugi, în acelaşi sens cu „descântătoriu" (magician): *vâlhovnic* (care e şi „farmazon", dar şi „filosof", cum era firesc într'o vreme când filosofii erau puşi pe acelaşi plan cu astrologii, „numărătorii de stele" (cf. Longinescu, *Din privilegiile filosofilor în dreptul vechiu românesc*, în „Conv. Lit." din 1910, p. 251 sqq.), apoi, pe aceeaşi treaptă cu „bărbierii": *fel(d)cerii* şi *patronii* (v. Dr. V. Gomoiu, *Din istoria medicinei şi a învăţ. medical în România*, Bucureşti 1923, p. 98), „lecuind", şi ei, ca şi alţi „*şarlatani*, cari se zic dohtori" (ibid., p. 77), mai târziu şi sporadic, chiar: *fisic* (cf. engl. *physician*, „doctor, medic", i. e. „vindecător de boalele trupului", dar şi gr. φυσικῶς ποιεῖν, lat. *physica* „recepta": Röhr, *Der okkulte Kraftbegriff im Altertum*, Leipzig 1923, p. 73 sqq.), singur „doctor" (*doftor, dohtor*) dăinuieşte, alături de *medic*. — Pentru *hirurg*, găsim, pe lângă vechiul *gerah* turcesc şi *ţirulic* leşesc (Cantemir, Hron., 890, etc.), varianta *firig* (Gomoiu, *o. c.*, p. 63). — In materie de ginecologie, avem: *moaşe, femei pricepute la moşit* (cf. fr. *sages-femmes*), pe lângă *descântătoare* şi *fermecătoare* (cf. Longinescu, *o. c.*, p. 3), adecă universalele şi eternele *babe* (cf. rus. *baba* 'moaşă', litv. *senoji*, idem, litt. 'die Alte', vg. *hefianna*, din lat. *anus* 'altes Weib', vgr. ἰατρομαῖα, etc.): criteriul obişnuit e bătrâneţea, experienţa (v. Schrader—Nehring, art. *Hebamme*), cum arată, de altfel, însuşi *moaşă* (cf. *moş*), şi numai excepţional alte note: lat. *obstetrix* (asistenţa parturientei, ca'n rom.-basarab. *acuşeră*, „accoucheuse", sau engl. *midwife*, litt. 'Mitweib'), vgr. ὀμφαλοτόμος (cf. rom. *babă-de-buric, naşă-de-buric*). — Adăugim că, în această lumină, se pot explica şi cele două vorbe populare, rău înţelese de Zanne: „Calabalâc la buric" (II, 22) şi „Noroace în floace" (II, 159), de fapt o urare grosolană la adresa tinerelor măritate, a cărei formă completă sună: „Noroc la floc şi calabalâc la buric!" (aluzie la apropiata sarcină).

[1] *Sf.-Pantelimon* („Marele Mucenic şi Tămăduitor", serbat la 27 Iulie a doua zi după Ermolae) e patronul „nosocomiului" sau „spitalului nemernicilor săracilor bolnavi ot Mânăstirea Sf. Pantelimon, care este zidită şi înzestrată de cel întru fericire răposat Domn al doilea Grigorie Ghica Voevod" (v. hrisovul Logofătului Gr. Ghica, din 1813, la V. A.-Urechiă, *Istoria Romînilor*, X, p. 1012). — Venerat patron de spitale şi tămăduitor fără arginţi e şi *Sf. Spiridon*: aşezămîntul spitalicesc din Iaşi şi biserica din Botoşani sânt vestite în Moldova. — Poate că şi *Ermolia*, n. de părâu sucevean (v. Dicţ. Geogr.), să fie identic cu *Ermolaie* (fireşte, fără nici o legătură cu vreo presupusă putere de tămăduire a apei, ca şi topon. dobr. *Ermalai*, după n. unui pescar). — Ca omonimie, se poate compară şi vr. *Ermolai* (Bianu-Hodoş, *Bibliografia rom. veche*, II, 346) = rut. *irmolój*, „Buch, das die ersten Verse der

I. — Zanne, *Proverbele Românilor*, VII, 169, înregistrează zicătorile: *„A fi sfînt făr de argint“*, *„Sfînt făr de arginți“*, despre un „om, care-ți face treabă fără să ceară plată; om cinstit, dar sărac“ (cf. „sărac, dar curat“).

Aluzia la Sfinții „doftori fără-de-arginți“ e atât de evidentă, încât — probabil, de aceea — meritosul strângător al proverbelor noastre a crezut de prisos s'o releveze [1].

II. — Un „descântec de bubă“, publicat în tânăra revistă de folklor din Blaj, „Comoara Satelor“, an. I (1923), p. 16, începe astfel:

Amin, amin.
cosman de amin.
Vracii Domnului
descântecul sfintei Mării [2].

Kirchenlieder (kanoni) enthält“ (Želechowski, I, 327), adecă *irmologhiu*. — *Anichit*, poate contaminat cu *Nichita*, apare în n. de fântână dorohoian *Anichita* (v. Marele Dicț. Geogr.); *Diomid*, în *Domide* (cf. rut.), iar pe *Samson* (Σαμψών) îl avem și ca *Psampson*, cum vom arătà în alt loc, unde va fi vorba și de celelalte nume în chestie. — Pentru *Luca* Evanghelistul, ca patron al medicilor, și pentru *Pantaleon* din Nicomedia, v. Kerler, *o. c.*, pp. 9—10 (unde „Nikodemien“ e o greșeală de tipar).

[1] „In dar ați luat, în dar dați-ne“ (δωρεὰν ἐλάβετε, δωρεὰν δότε ἡμῖν), sună o invocație populară ngr. către „Anargyri“ (v. Arnaud, l. infra c., p. 517).

[2] „Babele sânt convinse că darul de a lecui îl au de la Maica Domnului, sau de la Iele . . .; de asemene cred că le vine în ajutor Sfânta Vineri . . .“ (Dr. N. Leon, *Istoria naturală medicală a poporului român*, p. 18). *Panaghia* (Παναγία), „Prea-Sfânta Fecioară Maria“, apare consecvent în exorcismele Grecilor moderni (v. L. Arnaud, *La Baskania ou le mauvais oeil chez les Grecs modernes*, în „Edios d'Orient“ din 1912, p. 511 s. qq.), precum apare uneori și *Sf. Paraschiva* (Sf.-Vinere), împreună cu Sf. Pantelimon și Cosma și Damian (ibid., p. 518), înlocuitori creștini ai vechilor divinități vindecătoare păgâne, detronate de evul-mediu bizantin. Cf. și Ed. Stemplinger, *Antike und moderne Volksmedizin*, Leipzig 1925. — „Sfânta Maica Preacurata“ apare și'n descântecul de deochiu din recenta colecție a păr. Bîrlea (*Cântece popor. din Maramureș*, II, 327), care începe: „Doi ochi răi ț'o strâcat, și *nouă sfinți* ți-o vindecat“, iar într'o variantă mai nou publicată din „Comoara Satelor“, II (1925), p. 104, descântecul „de deochiu“ (sau „ghiocitură“ = deochetură) începe:

„Amin, amin
„*cosman* de amin.
„Vracii Domnului,
„descântecu' *sfintei Marie Maria*“ (*sic*). — acest „Maria“ fiind, de fapt: *Mare*, cum se vede dintr'un alt pasagiu al colecției Bîrlea (II. 361): „O plecat *Sfânta Măria Mare*, Cu săcurea mare, în pădurea cea

Cele supuse până aici ajung pentru a înţelege că cele două versuri din mijloc trebue interpretate şi ortografiate precum urmează:

Cosma(n) [şi] Damian,
Vracii Domnului.

Un „descântec de şarpe", reprodus după un ms. religios din Chiojdu-Mic (Buzău) în rev. „Ioan Neculce", IV (1924), p. 236, sună, în adevăr, precum urmează: „Amin, amin ([de] doao ori), *Cozma* şi *Damiian*. Să mânecă Maica Sântă Măriia Dumineca de dimineaţă la fântână şi găsi pe Spinărăulu [şerpe], şezând pe piatră veninatu, topsecatu, pelinatu, ciumăratu..." [1].

Greşeala pe care o face revista blăjeană însă, — care, de fapt, nu face decât să reflecte o confusie populară, — apare totuşi în cele mai vechi culegeri de descântece şi se întâmpină, de la olaltă, în mai toate publicaţiunile de acest soiu.

„Amin, amin, şi *Cosma d'Amin*, ai iamata [= ἅγιοι ἰαματικοί!], că m'au muşcat giata cu muştere zimţi", începe un descântec „de muşcătura şerpelui", tipărit, acum câteva decenii în „Buciumul Român", III, p. 140. — „Amin, amin, *Cosma d'amin*" apare constant, ca „incipit", la o serie de 6 descântece, diferite, din „Monografia com. rur. Stălineşti [= Stănileşti]", de N. T. Moceanu (pp. 135, 137, 138, 141, 143). — „*Cuzman de Amin*, liacu lu Dîordîe" sună, ca refren, invocaţia într'un descântec de deochiu din colecţia *Graiul nostru*, a d-lor Candrea—Densusianu—Sperantia (II, 126), cum şi'n *Graiul din Ţara Haţegului* al d-lui O. Densusianu (p. 343), supt forma: „*Cozmà d'e amin*". — „Amin, amin, *Cosman d'amin*", începe şi „descântecul miluitelor, sfintelor" din *Colecţiunea folcloristică română din Răcăşdia şi jur*, de E. Novacoviciu, p. 132 [2].

---

mare . . ." — „*Maica Sfânta Duminică*" se invocă, în sfârşit, într'un descântec de dragoste, publicat acum în urmă de Dr. Ch. Laugier (*Contribuţiuni la etnografia medicală a Olteniei*, p. 134), care, vorbind de brâncă (*o. c.*, p. 89), spune că „în Vâlcea şi Romanaţi, se scrie brânca, scriindu-se de-a îndăratele, sub numele *Sfinţilor fără de arginţi:* 'Vindecaţi brânca de la robul lui Dumnezeu cutare' etc."

[1] Un descântec „de muşcătură de şerpe", remarcabil prin formulele cabalistice ce cuprinde („Da zalea malea" aminteşte pe „halea malea", etc.), v. în colecţia bănăţeană, citată mai departe, a lui E. Novacoviciu, p. 138.

[2] „*Hera* împărat" din descântecul de pocitură (*ibid.*, p. 137) pare a fi: *Ler-Împărat.*

Identificarea era din cele mai ușoare. „Cosma și *Diamin*“ din descântecele de „Samcă“ sau „borză“ (Marian, *Nașterea*, p. 35 [1]), ofereà, așa-zicând, un termin mediu, întocmai ca și „Amin ! amin ! *Cosmă, Dămin*“ din Pamfile (*Sărbătorile de vară la Români*, p. 161) sau „Amin, amin, *Cosmandin*“ (v. Hasdeu, Etym. Magn., s. v. *amin*, col. 1074).

De fapt, aceste „etape intermediare“ sânt absolut superflue pentru recunoașterea numelor *Cosma* și *Damian*, care se ascundeau subt deformațiunile populare, odată ce intervenția acestor „Dioscuri creștini“ în descântece e bine cunoscută [2] și odată ce știm că „Sf. Cosmadin“ se serbează în popor tocmai la 1-iu Iulie [3], adecă în ziua de Sf. Cosma și Damian.

Singurul lor rost este acela, că ne desvălue mecanismul etimologiei populare care a făcut din *Cosma* și *Damian*: „Cosman de amin“.

Numele acestea nefiind prea obișnuite și ajungând prin urmare obscure („obscurata diu populo“, zice Horațiu, Epist., II, 2, 115), subt influența lui *amin* precedent, *Damian* a fost analizat în: *de*+*amin* (cf. *Demian* și „Diamin“ sus-citat), iar, subt influența lui *Damian* însuși, *Cosmà* a fost transformat în: *Cosman* („Cuzman“, cf. „Cosmandin“).

In ce privește *Cosmandin*, la formarea lui — după o procedare sintetică cunoscută din exemple ca *Antanasii* = *Anton* + *Atanasie* (17—18 Ian.), *Todorusale* = *Todor* + *Rusalii*, etc. — a putut contribui și analogia cu *Costandin* (Constantin).

III. — O altă expresie populară, în care, după credința noastră, avem a face cu nume de „Sfinți vindecători fără arginți“ este faimoasa locuțiune: „a umblà *teleleu-Tănase*“. Dar, pentru demonstrarea lucrului, va fi necesar, de astă-dată, un mai mare încunjur.

După sensu-i curent, expresia citată înseamnă: „a umbla mereu, fără rost; flâner, rôder, herumschweifen, bummeln“. Ea face parte, ca atare, dintr'o întreagă grupă de locuțiuni sinonime, începând cu *a umblà* sau *a bate*.

---

[1] „Mira Slava (?)“ din colecția de „Vràji, farmece și descântece“ a aceluiași, p. 88, e, după toată probabilitatea, satul ieșean *Miroslava*.

[2] Cf. și Gaster, *Literatura populară română*, p. 417.

[3] V. Marian, *Sărbătorile la Români*, I, 228; Pamfile, *l. c.*, și I.-A. Candrea, *Calendarul Babelor*, ad loc.

Pentru claritatea expunerii, le vom împărţi în două serii (compuse cu *a bate* şi compuse cu *a umblà*), deşi cele mai multe din ele se întrebuinţează deopotrivă cu ambele verbe[1].

1. *A bate berbunca* (*bărbunca, bărbunc, vărbunc* = germ. *Werbung*, „recrutare"; v. Dicţ. Ac., s. *bărbunc*, „racolage, danse paysanne", unde se citează expresia *a jucà verbuncul* şi adv. *în verbunci*, „în lumea largă", propr.: „în armată"[2]). — 2. ~ *brambura* s. *bambura* (v. Dicţ. Ac., *s. v.* şi cf. *gambură*, „locul unde fug cei cari au bătut ţel în jocul cu mingea de-a tria-lunga", din glosarul Viciu, p. 45, it. *a bámbera*, „la întâmplare, la noroc, fără socoteală", turc. *bambere*, „gradus, ordo, échelle, Leiter": onomatopeic ?[3]). — 3. ~ *ciamburul* s. *giamburu* (Şezătoarea, IX, 155): aluzie la „ceambulurile" prădalnice de odinioară ale Tătarilor (v. Şăineanu, *Infl. orient.*, II[1], 121); cf. varianta secundară: *a umblà sambura* (*Graiul nostru*, II, 211)[4]. — 4. ~ *(h)alcaoa* (Zanne, *o. c.*,

[1] *Bat berbunca* (atestat şi la Pascu, *Etimologii rom.*, I, 62), mi-e cunoscut din satul mieu, Târnauca-Dorohoiu, întocmai ca şi *bat hambesa*: nici bogata listă de „izolări" ale verbului *bat*, dresată de d. A. Philippide (*Specialistul român*, Iaşi 1907, p. 24 sqq.) nu le dă însă; cf. şi Dicţ. Acad., s. v. *bate*, I, 1.

[2] Sensul „verbuncului boalei", citat acolo din glosariul muscelean al lui Codin (p. 78) cadrează perfect cu ideia de „stagiu, durată" (a serviciului militar). Mai curios e *lăzăret*, „timpul ce-i scris cuiva să-l trăiască": 'şi-a făcut lăzăretul!' — sau timpul cât o să ţie o boală: 'de geaba cerci s'o lecueşti, că nu scapi de ea, până nu şi-o face lăzăretul!' (acelaşi glosar, p. 46); dar şi aici, transiţia de sens şi confuzia se explică destul de uşor prin durata carantinei. (O tot atât de interesantă confuzie se relevă în „Ztschr. f. vergl. Sprachforsch.", din 1925, p. 107, în mgerm. *spittal*, „Aussatz, lepra", *spitalich*, „lepros", lit.: „spital", „bolnav de spital"). Glosatorul însuşi a înţeles aceasta, mai târziu (*Muscelul nostru*, I, p. 43, n. 2): „Carantine, care, înnainte se numeau *lăzăret*, de unde, poate, a rămas cuvântul *lăzăret*: 'să-şi facă boala *lăzăretul*, şi trece ea!'" — Dar, pentru că veni vorba de *lăzăret* şi pentrucă sântem în plin folklor medical, să observăm că însuşi numele acesta (it. *lazzaretto*) derivă, după o recentă explicaţie a lui L. Spitzer (admisă şi de Nyrop, *Italienske Ord i Dansk*, Copenhaga 1922), nu din *Lazarus*, cum se credea până acum, ci de la insula veneţiană Santa Maria di *Nazareth*, unde s'a constituit, în 1423, primul *lazaret* (cf. Herrig's „Archiv", şi „Die Neueren Sprachen", XXXIII [1925], p. 77 sq.), precum faimosul *ghetto* nu derivă din *aegyptius*, ci din veneţ. *ghetto*, tosc. *getto*, „Giesserei" (după turnătoria ce fusese odinioară în cartierul evreiesc: *ibidem*; cf. şi „Jahrbuch für Philologie" I [1925], p. 136).

[3] Cf. şi rut. *bamburá*, 'grosses, grobes Ding', (Želechowski, I, 12).

[4] Cf. mai jos no. 37 (*paghiaz*, cum şi *năvrapi* (Ureche, ed. Giurescu, p. 55 = Iorga, *Din faptele strămoşilor*, p. 66, unde se glosează: „*azapi*, oaste de avangardă turcească", identic cu *asapizii* = prădătorii, din Şincai: ibid.,

IV, 245) : reminescență istorică a vechilor exerciții militare orientale consistând în aruncarea suliței (cf. *geridul*) printr'un cerc de fier (v. Șăineanu, *o. c.*, ad loc.). — 5. ~ *hambesa* (Pamfile, *Jocuri de copii*, II, citat în Dicț. Ac., dă însă numai varianta cu *umblá*) se lămurește prin următorul pasagiu din monografia lui Kaindl, *Die Huzulen*, p 11 sq.: „De Paști, flăcăii obișnuiesc a luà parte la un joc, pe care-l numesc *hambas*. Acesta consistă în aceea că flăcăii formează un lung lanț, ai cărui membri au fiecare datoria ca, cu toată repeziciunea cea foarte mare a mișcării lor, să nu iasă din rând. Conducătorul, prevăzut cu un băț ușor sau cu o ciuște (basmà răsucità), aleargă repede, când la dreapta, când la stânga, așa că e aproape cu neputință să-l urmezi fără a părăsi rândul. Unuia din cei ieșiți din rând se silește conducătorul să-i aplice o lovitură. Dacă reușește, atunci întreg șirul se desface, pentru ca, la un semn dat, să se întrunească iarăși la joc“ [1]. — 6. ~ *lela* (Rev. critică-literară, III, 87, etc.)[2] se explică, de asemenea, prin următoarea adnotație a lui Budai—Deleanu la versul „Nu va bate el în zădar lela“ din „Țiganiada“ (ed. Cardaș, p. 37): „... Precum este și acest cuvânt *lela*, care trebue bine a se osebi de către altul asemenea cuvânt, *lele* [3]. In Ardeal, spre părțile Hațegului, au copiii țăranilor, mai vârtos cei cari păstoresc vitele, un fel de cântec ce-i zic *lela*. Iși strâng

p. 93). — Pentru asemenea supraviețuiri istorice în jocurile copilărești, cf. n-le următoare, cum și O. Weise (*Die deutsche Sprache als Spiegel deutscher Kultur*, p. 41): „Auch das Kinderlied spiegelt z. T. die kriegerischen Ereignisse früherer Zeiten wieder“, iar, ca exemple mai puțin cunoscute, v. interesantele jocuri de copii, din colecția d-lui G. Precup (în rev. „Scânteia“ din Gherla, II [1925]): *Hol van Iancu*, în care doi copii, prinzând picioarele unui scaun, se lovesc reciproc cu un ștergar, întrebându-se: „Hol van Iancu“ și răspunzându-și: „Itt van Iancu“ (p. 64), și *De-a mare-i tina pe Moldova*, în care un șir de copii, ținându-se de mână, vor să treacă pe subt „porțile Basarabiei“, închipuite de alți doi copii prinși de mâni, și-i întreabă: „Mare-i tina pe Moldova?“ și: „Ce vamă luați?“. etc. (p. 65).

[1] Cât privește etymonul, ne-am putea gândì la un reflex al germ. v. *han(m)peiz* 'Hahnenbiss', mlat. *gallimordium* (firma caselor de toleranță înfățișând un ... coq avec sa ... cocotte), din care și ceh. *hampejs*, *hanpas*, etc. (Berneker, 376).

[2] Mai obișnuit însă: *a umbla lela* (Cihac, II, 169, etc.).

[3] Confusia se și vede într'un „a fi un *bate-lelea*“, de fapt: un *bate-lela* = haimană (Zanne, IV, 383), sau într'un „a umblà *lelea* pe drumuri“ (ibid.), explicabil și prin influența sinonimelor: „a umbla *în dorul lelei, de dorul lelei, în dragul lelei*“ (ibid.).

grumazii şi se scutură din tot trupul, ş'aşa cântă izbucnind cuvinte tresărite, şi făcând schime urîte ruşinoase, şi din gură cântând lucruri de ruşine şi adevărat satiriceşti. De-acolo se zice de obşte de oarecare ce nu lucrează nimic, că *bate lela*". Un sens înrudit are şi it. *falalella, falilella*, „cantilena sciocca del volgo; contadino tristo che non volendo lavorare si da a chiedere l'elemosina, cantando alcuni versi", *lellare*, „andar lento nel risolversi e nell'operare" (Fanfani—Rigutini—Tommaseo), cum şi ngr. τρέλλα λέλα. — 7. ~ *laturile* s. *lăturile* (Philippide, *o. c.*, p. 24) îşi găseşte comentariul în versurile populare citate mai departe (subt no. 32). — 8. ~ *pavelele* (ibid.) e copia fr. *battre le pavé*. — 9. ~ *pietre* (Candrea, *Poreclele*, p. 69), aparţine la aceeaşi categorie cu precedentul (sinon. *a număra pietrele* din Zanne, I, 254, are, fireşte, alt tâlc) şi următoarele. — 10 ~ *poduri* (Rev. crit.-lit., *l. c.*) se referă, probabil, la *pod*, „stradă" (cf. Tiktin, *s. v.*[1]) şi face, deci, parte, din aceeaşi sferă de . . . ocupaţii de „surtucari târgoveţi"[2], ca şi 11 ~ *treta*, „a umbla pe uliţă" (Rev. crit.-lit., IV, 87), „pe trotuar" (la nsl. *trata*, „Viehtrieb, Grasplatz", e mai greu de gândit[3]). — 12. ~ *a umblà de-a cileandra*, „fără nici o grijă, nepăsător, laidac, fără de nici un capăt" (D. Furtună, Vremuri înţelepte, p. 90), pare o deformare, prin fonetism moldovenesc, dintr'un „de-a fi *leandra*" (cf. şi no. 36) sau un „de-acileà'n ~" (fiindcă de *hil'andră* mr. n'ar putea fi vorba, iar ţigan. *gealindrà*, întrebuinţat ca refren al unui cântec în pofida Ţiganilor, nu e prea popular); cf. însă şi no. 24. — 13 ~ *craina*, „a umbla fără rost, ca craiu (om fără căpătâiu)" (Codin, O seamă de cuvinte din Muscel, p. 22), ar putea fi mai curând în legătură cu **craina*, „marginea" (cf. no. 32) decât cu *craiu*, cum suggerează glosatorul, deşi *craiu* înseamnă, de fapt: „vagabond" (N. Iorga, *Scrisori de boieri şi negustori*, p. 189), „craiu de poduri"[4]; cf. şi *crainic* „herold; telal" (v. *teleleu !*). — 14 ~ *creanga*

[1] V. d. e. Dionisie Eclesiarhul (*Tesauru de monumente ist.*, II): „cu brutcile nimenea să nu umble pe *poduri* . . . ca să nu facă sgomot pe *uliţă*" (p. 219), „craii *podurilor*" (p. 232), „craii depe uliţe" (*ibid.*), pentru cari cf. şi „cucii de poduri" (Gion, *Ist. Bucureştilor*, ad loc.).

[2] Cf. ngr. σουρτούκης, „batteur de pavés" (Byzantios, 570).

[3] Cf. şi sinon. *a bate calea mânzului* (Philippide, *l. c.*), *a bate în buze* (Zanne, II, 28), cum şi germ. *Gassenhauer*, lit.: „einer, der auf den Gassen 'haut', d. h. umherläuft" (Hatzfeld, *Vergl. Bedeutungslehre*, p. 75).

[4] Cf. no 10, nota. — Pentru expresiile: „craiu de Curtea-Veche" şi „craiu de Curtea-Nouă", v. Zanne, IV, p. 318 sqq.

(Șezătoarea, IX, 155) s. *creangă* (Zanne, II, 788) formează o familie cu n-l 16 și cele următoare. — 15 ~ *d'a doina* (Codin-Mihalache, *Sărb. poporului*, p. 63) trebue pus în legătură cu *oina*, (*oinar*, *hoinar*) și *doina*. — 16. ~ *de flori-de-cuc* (Zanne, I, 170), ca și 17 ~ *de florile mărului* (ibid.), 18 ~ *frunza frăsinelului* (ibid., 183), 19 ~ *frunza lelii* (ibid., II, 788), fac aluzie la hoinăreala pe câmpuri și prin păduri (cf. no. 30), dacă nu reflectă cumvà câte un început de cântec popular („Flori de măr" se aude des prin colinde, iar „frunza lelii" ar putea fi și: frunza *lalelei*; cf. însă no. 6, cu nota 3). — 20. ~ *fuioagă* (Zanne, II, 789; Pamfile, *Agricultura la Români*, p. 248) a fost explicat din ung. *fújogni*, „a suflà încoace și'ncolo" (Dicț. Ac.); cf. și rev, „Ioan Neculce", III (1923), p. 25, unde se înregistrează: „*fuiog*, *fuioagă* (magh.), étourdi". — 21. ~ *hăbăucă*, „în zădar, razna", aparține, evident, la *hăbăuc*, „toqué", unde-l și subsumă Dicț. Ac., din care luăm citatul. — 22. ~ *hai-hui* cuprinde un turcism, identificat de noi în DR., I, 277 (pentru corespondentele mr., *haihum* și *hahă*, cf. și Dalametra, p. 107). — 23. ~ *haimană*, cu sinon. *a hăimăni*, din turc. *haymana*, „vagabond, om fără căpătâiu" (Șăineanu, *s. v.*; cf. însă și Tiktin, *s. v.*). — 24. ~ *handralela* (ibid., *s. v. handră*, „haillon") pare un compus cu acest *handră*, dar în sensu-i figurat, de „iubită", pe care-l autorizà simetricul *handralău*, „amant", din 25. ~ *handralău*, „încoace și'ncolo, fără nici o treabă" (ibid.; cf. însă și ung. *vándorló*, „wandernd, herumzichend"!), ca și sinon. — 26. ~ *de-a handramandra* (ibid.; cf. *mendre*: ori onomatopeic?) — 27. ~ *de-a harhageaua*, „a umbla pe câmpi, fără nici o treabă, jucându-se: *harhageauă* a fost un joc, care s'a pierdut" (Zanne, IV, 377). — 28. ~ *hebereu* e ung. *heverő*, „inoccupé, fainéant" (Drăganu, DR., III, 719). — 29. ~ de-a *hoameghea* (Păcală, Monogr. com. Rășinari, p. 139) e, poate, identic cu *varmeghea*, „comitatul" (ung. *vármegye*). — 30. ~ *hoinar*, s. *hoinaciu* (acesta, la Zanne, VI, 146: „Umblă *hoinaci* ca hangerii = hangerliii, soldații lui Hangerli") se referă originar, evident, la jocul (*h*)*oinei* (v. Dicț. Ac., *s. v.*, și cf. Vámbéry, Die primitive Cultur des turkotatarischen Volkes, p. 146 sq.). — 31. ~ *pe horaițe* se găsește atestat în Lex. Budan, s. v. *horaiță*, „uliță", cu sensul de „vagor, circumvagor". — 32. ~ din *hudă* în *hudă* (Codin, O seamă de cuvinte, p. 40, sub *hudă*, „casă", recte: „gaură, peșteră") e de apropiat de *hudiță* (uliță), etc., cum și de „*hârbar* rătăcitor din câșlă'n câșlă". — 33. ~ *huș-margina* (Zanne, II,

789, probabil cu gândul la *Huşi* sau la *huş*!), de fapt: *huciumarginea*, corespunde fr. *battre les buissons* (cf. şi *faire l'école buissonnière*) şi se lămureşte deplin prin următoarele pasagii din cântece populare: „Măi tu, (Gheorghe) Făt-Frumos, ce-mi tot *baţi* tu *laturile*, Laturile şi *plaiurile*, Plaiurile, *praveţile*[1]. Şi toate hotarele?" („Colind pentru ficior voinic", în I. I. Răuţescu, Colinde, p. 6), „Gruia piatra [închisorii] răsturnă, Taică-său din graiu grăiă: Ai, Gruiţă, dragul mieu, Tu îi *bate mărginile*, Eu oiu bate *dricurile*, că eu sânt mai de demult, De ştiu rândul la bătut" (Frâncu-Candrea, Moţii, p. 205), ultimele două versuri scoţând în evidenţă şi ideia de evitare a unei greutăţi, proprie „hoinarilor". 34. ~ *iorgusa*, „vârjol, umblă în toate părţile, să dobândească cevà" (Şezătoarea, V, 101), „târcol (dă) = *umblă iorgusa* primprejur, trăgând nădejde să se capete cu cevà" (ibid., 163), *umblă iorgusa*, „umblă fuioaga, fără nici un rost, de còlo-còlo" (Pamfile, *Agr. la Români*, p. 248), *umblă iorgusa*, *iorga*, *iorcea*, „într'una, mereu, fără astâmpăr" (T. Crudu, la G. Pascu, *Despre cimilituri*, I, 6), pare o formaţiune adverbială turc., analogă lui *yoghoussa*, „sinon, autrement" (Youssouf), *ïoghsa*, *ïoqsa*, idem (Kieffer-Bianchi, II, 1290), din turc. *ïorgha*, „trot, allure de cheval au trot, cheval qui va au trot" (Kélékian), „cheval qui va l'amble" (Kieffer-Bianchi, II, 1287), din care şi sârb. *jorga*, „Trab und Trott gehen; das Pferd, Postgänger, Zelter" (Filipović). — 35. ~ *lăidac* (cf. sub no. 12) e un moldovenism, neglijat de dicţionar şi derivând din polon.-ruten. *l'ajdak*, „Lumpenkerl, Halunke", cech. *lajdak* „Herumstreicher" (Berneker, 686). — 36. ~ *lainic*, „lăinici; flâner, vagabonder" (Cihac, II, 511; cf. şi toponimicele) pare a fi designat la început pe unul care se ascunde, doseşte, prin gunoaie: etymon ar fi, deci, ruten. *lajьno*, „stercus" (Berneker), iar nu sl. *lajha*, „paresseux" (Cihac) sau *laie*, resp. *lăieţ*, „rătăcitor" (Şăineanu); cf. şi: *pasăre lainică* (în basme[2]). —

[1] Pentru acest slavism, însemnând „drum drept", cf. pe lângă cele spuse de Cihac, Tiktin şi Şăineanu, *s. v.* (acesta din urmă nu dă decât pe *pravăţ*, „călăuză" din C. Negruzzi), şi: *apravăţ* [= a pravăţ], „alături, aproape" (rev. „Ion Creangă", II. 109), „în *prăvitul* vântului" (ibid., III, 7), *preabet*, „preajmă, aret" (Frâncu, *o. c.*, 104) şi, mai cu seamă: „căutându-i *pravăţul* stâlpului" (Iorga, *Studii şi doc.*, XIX, 30), — un exemplu, din care ar putea înţelege şi d. Iorgu Iordan, ce-i cu topon. rom. *Pravăţul*, şi nu l-ar mai amestecà cu *Plavia* = *plavie*, „plută," şi *Plăvoia* = *plăvalu*, „alb, bălan" (*Rum. Toponomastik*, Brünn-Leipzig 1924, p. 34).

[2] In chestionarul N. Densuşianu (Rev. cr.-liter., III, 212): „pasăre *larnică-barnică*". — A. Scriban (*Arhiva*, 1914) îl explică din **laidnic* = *laidac*, propunând acelaşi eymon rut.-polon.

37. ~ *langră*, „[ca un] pierde-vară“ (Viciu, *Glosar*, 55; Șezătoarea, II, 229), amintește pe *leangră*, 'larmă, sgomot' din Frâncu-Candrea (*Moții*, 102), *landră*, „cu cânii landră, de-ți ia auzul“ (rev. „Ion Creangă“, 1915, p. 87; cf. Viciu, *l. c.*: „nîè *langră*“, strigăt la câni), dar și pe *horlangăr*, *holoangăr* 'hoț de baie' (Viciu, 51, 98; cf. DR., II, 415, n. 4), cum și pe mr. *hulăndar* 'vagabond, rôdeur' (cf. Pascu, *Dict. étym. macédoroumain*, I, 210). — 38. ~ *leanca*, „umblă haimană“ (Păcală, *o. c.*, 525), amintește de **foileancă* (*foileană*), *leancă* (*cojoleancă*), „haină lungă și ponosită“ (din rut.), și de ung. *leányka*, „fată“ (cf. *lele*). — 39. ~ *nearat nesămănat* (Zanne, II, 788) se înțelege ușor și fără comentarii. — 40. ~ *în paghiazuri* (rev. „Ion Creangă“, IV, 85) înfățișează, ca și no. 3, o amintire a „podghiazurilor“ de pe vremuri („Streif-, Raubzug“, glosează Tiktin, *s. v.*, raportându-l la polon. *podjazd*, idem, etc.). — 41. ~ *șuvai Chiranda* (Zanne, VI, 55; cf. Șezătoarea, III, 90: *șvai chiranda*, „om curvar, bețiv și cu alte rele“) exprimă, cu un timbru țigănesc, aceeași idee de eschivare prin vagabondagiu: *șuvai* pare identic cu *șovaiu*, atestat la Dosofteiu cu sensul de „subterfugiu, răspuns evasiv“ (cf. Tiktin, *s. v.*), iar *Chiranda* e un cunoscut n. de femei țigănesc, devenit și apelativ, cu înțelesul de „femme de mauvaise vie[1]“. — 42. ~ *ulețele* (rev. „Ion Creangă“, VII, 242) a resultat, probabil, dintr'o încrucișare între *ulate* (*olate*) și *uliță*. — 43. ~ *zoica-beată*, „a umblă fără lucru și cam zăpăcit“ (Zanne, II, 788), cuprinde, foarte probabil, o aluziune locală (expresia e din Vâlcea) la vreo femeie bețivă și ulicernică (numele de femeie *Zoica* e atestat în „Archiva Istorică“, I[2], 89), fără a fi exclus însă ca baza expresiei să fie n. dialectal al gaiței, *zaică* (Marian, *Ornitologia*, II, 69), într'o formațiune analogă cu *curcă-beată*[2].

Revenim acum la (44): „a umblă *teleleu-Tănase*“.

---

[1] **Chirandă* seamănă să fie n. de floare *Cheirantha* (gr. χείρανθος, „garofă“) sau, mai curând: Κυρὰ Ἄνθα (cf. Ἀνθούλα, „Floarea“), ca Κυρὰ Ἄννα = *Chirana* (cf. însă și varianta *pirandă*, 'Weibchen, Dirnchen', pe care Tiktin o raporta la țig. *pirano*, *pirani*, „Geliebte“): identificarea lui cu *Chirana* în sine și, cu atât mai mult, cu *chirană*, *cheramă* = κερά μου (Pascu, *Etim. rom.*, 49 și, dejà, Filimon, *Ciocoi vechi și noi*, ed. „Cartea Românească“, p. 130, n. 3), ni se pare, însă, în orice caz, inadmisibilă.

[2] Am lăsat la o parte sinonimele: *„a tăia cânilor* (s. *la câni*) *frunză* s. *boji* (Zanne, I, 388). — Pentru sinon *a umblà în bezdilă* = în zădar, din rut. *bezdilie*, v. acum T. Papahagi, *Graiul și Folklorul Maramureșului*, p. 214. — *Hâmpălăi*, „se zice celor ce le plac drumurile“ (rev. „Ion Creangă“, VII, 51), pare a fi același cuvânt cu *hâmplău*, „om mare, diform, necioplit“ (Păcală, *o. c.*, p. 525); cf germ. *humpelig*, „șchiop“.

Observăm mai întâiu că se zice şi simplu: „a umblà *teleleu*“, iar, pe de altă parte, nu numai *Tănase* („a fi un *tănase*“, „a se face *tănase*“)[1], ci şi *teleleu-Tănase* se întrebuinţează „adiectival“: „Când cineva se vaită mereu că-i bolnav şi de fapt e un *Teleleu-Tănase*, îi urăm: Sănătatea tatei (bunicului) de la moarte'ncoace!“ (v. rev. „Izvoraşul“ IV, [1922], n-le 1—2, p. 7; cf. şi Şăineanu, *s. v.*).

In aceste condiţii şi'n cadrul întregii sinonimice, pe care am trecut-o în revistă mai sus, se poate afirmà — şi s'a afirmat de toată lumea, începând cu Cihac, — că „a umblà *teleleu-Tănase*“ nu e decât o amplificare a expresiei „a umbla *teleleu*“, — acest *teleleu* însuşi nefiind decât o desvoltare din *telal*, „misit, mijlocitor, samsar“, întocmai ca şi fem. *teleleică*, „femeie care umblă fără rost, fără treabă“ (Rev. crit.-lit., IV. 86), propr.: „telăliţă“.

Explicaţia (oricât de „dunkel“ ar rămânea, cu drept cuvânt, pentru Tiktin, *s. v.*, relaţia acestor cuvinte[2]), mi s'a părut plauzibilă, până în momentul când am cetit în Ad. Strausz, *Die Bulgaren* (Leipzig 1898), p. 330, numele serbătorii bulgăreşti *Atanas Talalea*, ce se prăznuieşte la 2 Maiu, când calendarul ortodox fixează, de fapt, aducerea moaştelor Sf. Atanasie-cel-Mare[3]. Am bănuit atunci, cel puţin, o fuziune între *teleleu* din „a umblà teleleu“ şi acel „Talalea“ (Atanas), în care credeam că recunosc numele „doftorului fără de arginţi“ *Thalaleu*[4].

Din nefericire, mi-a fost imposibil a-mi procurà date mai precise asupra acelei serbători bulgăreşti. Am găsit, în schimb,

[1] Despre sinonimele *hariton*, *ditivan*, ş. a., vorbim aiurea.

[2] Cf. şi forma *teleleauă* din cimilitura calului cu şeauă: „*Teleleauă* pe cărare, cuciu-muciu pe spinare“ (Pascu, *Despre cimilituri*, I, 210). — *Teleret* din cimilitura plugului (*ibid.*), considerat de autor ca o prescurtare din **telegărei*, se identifică sigur cu *telelei*.

[3] Sf. Mucenic *Talaleu* (*Thallaleu*) se serbează la 20 ale aceleaşi luni (v. Mineiul respectiv, ed. Sibiu 1854, unde *maslinitul* = măslinet, „olivetum“, iar *postnicul* = pustnicul + post). — Un „Tănase de ciumă“ se ţine de popor la 18 Ianuar (ziua Cuvioşilor Atanasie şi Chiril), după Codin-Mihalache, *Sărbătorile poporului*, p. 20.

[4] Simplă homonimie sau şi o doză de semantism („vracii fără bani“ vindecau doar „degeaba“!)? Ori, poate, amintirea vreunor procesiuni sărbătoreşti de odinioară? — *Tălăleu* şi *Tălălău* apare şi ca nume umoristic al unui „prea-învăţat“ comentator, în adnotaţiile la „Ţiganiada“, ed. Cardaş, pp. 100, 105, etc. — Rut. *talalái*, „Schwätzer, Lügner“ (Želechowski, II, 945) e alt cuvânt, cu bază onomatopeică şi corespunzând lui *tololoiu*, „om gălăgios“, al nostru, evident identic cu *tălălău* „Tölpel“, rămas neexplicabil lui Tiktin, *s. v.*

în comoara proverbelor și dictoanelor noastre, cu atâta sârguință adunate de Zanne, această variantă a expresiei, care constitue cea mai deplină confirmare a presupunerii mele: „A umblà **Teleleu** și **Trifon**“ (VI, p. 341)[1].

Quod erat demonstrandum.

IV. — Sf. *Trifon*[2] s'a învrednicit, însă, și singur de amintirea poporului, care-l numește puțin reverențios: *Trif*, ba chiar *Trif-cel-Nebun* sau *Trif-Nebunul*, fiindcă și-a permis să „tușească“ pe Maica-Domnului (v. Marian, *Sărbătorile*, I, 245)[3], dar îl „ține“ cu strictețe, la 1-iu Februar, ca pe „Trifonul viermilor și al lăcustelor“[4].

Colecția de poezii populare a lui G. Dem. Teodorescu reproduce chiar, printre alte descântece (p. 388 sqq.), etajând-o în

---

[1] Pentru *Tiuliuliuc-Tănase* (ibid., p. 322), de aspect rutenesc (bucovinean), cf. și *tiuliuliuc*, „singur, gol“ [?], din Pamfile, *Jocuri de copii*, II, 169, prin care Pascu (*o. c.*, 210) vrea să explice pe *tililică* din cimilitura „acului“. Cf. și n. de fam. *Teleuță* (Anuar. înv. sec. 1924—5, p. 485).

[2] Ca n. de fam. și: *Tripon*, iar în Ghibănescu, *Ispis. și zapise*, II[3], p. 257: *Trăful*.

[3] Dar, poate, și fiindcă numele Sfântului (al cărui sens gr. originar e, de altfel, acela de „viveur“) trezește o asociație cu *trifnit, a (se) trifni*, cuvânt dialectal, însemnând: „a se chercheli, a se afumà“ (despre începutul stării de ebrietate), poate din germ. *treffen* (cf. *trăsnit*, dar și rut. *truhniti*, „verfaulen, vermodern“, și băn. *trienkienit*, băut, chrichilit [trinken]“ din Dr. Gârda, *Bănatu-i fruncea*[2], p. 93) și echivalând, prin unele părți ale Moldovei de Nord, cu „țicnit, a se țicni“, — după un foarte obișnuit procedeu de etimologie populară, în vigoare totdeauna și pretutindeni (cf. din lit. mai nouă a chestiunii: J. Scheftelowitz, *Gleichklangzauber in Indien und im jüdischen Volksglauben*, în „Zeitschr. d. Deutschen Morgenländ. Gesellschaft“, 1924, p. 106 sq.) — De altfel, chiar abstracție făcând de venerarea nebunilor ca agenți ai divinității în anticitate, pentru care nu numai profetismul, ci și inspirația poetică erà o θεία μανία (cf. și vgr. θεομανής, „lovit cu nebunie de zei“ = ngr. θεότρελλος, „nebun de legat“), există, precum se știe, o categorie de Sfinți „nebuni pentru Hristos“ (οἱ διὰ Χριστὸν σαλοί), la Dosofteiu, *Viața și petrecerea Sfinților*, 68 b, 23 și 26: „ѣ*arodivu* **жроⷣ ивъ** [pentru Hristos]“ (= vsl. **жроⷣьливъ** 'stultus', din **жрожⷣа** 'μωρία, stultitia': Miklosich, *Lex. palaeosl.-gr.-lat.*, 1164), ca Sf. Andreiu; dar Sf.-Trifon nu e dintre aceștia.

[4] Codin-Mihalache, *o. c.*, p. 22, și Candrea, *l. c.*; cf. și rev. „Tudor Pamfile“, III (1925), p. 74 sqq. — De altmintrelea, chiar Cosma și Damian vindecau „nu numai oameni, ci și dobitoace“ (v. *Mineiul* pe 1-iu Iulie, ed. Sibiiu, și Deubner, *o. c.*).

stihuri şi stihuleţe, „Rugăciunea Sf. Mucenic Trifon, ce se zice la grădină, la vie şi la holdă", după „Aghiasmatar mic sau scurtare din molitvelnic", Sibiiu 1851, p. 153. Şi, dacă textul religios (v. şi *Molitvenicul* de la Iaşi, 1749, p. 378)[1], incorporat astfel în culegerea populară, nu aparţine de drept acolo, de fapt, prin atâtea elemente rurale şi superstiţioase ce conţine, el cadrează perfect cu restul „descântecelor".

Astfel de sincretism nu are nimic extraordinar pentru cine cunoaşte manifestările similare de la alte popoare: Arnaud, în articolul citat mai sus (p. 517), relevă înadins caracterul „semiliturgic" al adaptărilor populare („accommodations populaires") de acest gen.

V. Bogrea.

---

[1] Confruntarea cu acest text permite a stabili, că acel „şomiicii" din Teodorescu nu e decât o greşală de tipar, în loc de: *somîlcii*, variantă atestată a lui *şomâc*, „Hamster" (cf. DR., III, 446 sq.).

Românii Nomazi.

Studiu din viaţa Românilor din sudul Peninsulei Balcanice.

Introducere.

In studiul de faţă se va vorbi despre una din laturile specifice din viaţa păstorilor români din sudul Peninsulei Balcanice: nomadismul. Obiceiul lor de a-şi schimbà aşezările, odată cu mutarea turmelor la văratec sau la iernatec, se continuă încă până azi. El s'a desvoltat în cursul îndeletnicirii lor cu creşterea turmelor de oi, prin urmare, ţine de păstorit. Se înţelege, dar, că în legătură cu nomadismul acestor Români, va fi atins şi păstoritul.

Pentru o mai bună orientare, în tratarea materialului, întregul studiu l-am împărţit în două: In prima parte tratez despre Aromânii nomazi; în partea a doua despre Aromânii păstori.

Informaţiunile de care am avut nevoie pentru tratarea acestui subiect, mi le-am procurat în timpul şederii mele în Peninsula Balcanică, fie prin excursiuni făcute la Aromânii fărşeroţi din ţinutul Vodena, la Aromânii originari din Pind, în regiunea Veriei, la Aromânii grămosteni din Livădz, fie prin comunicări ulterioare ce mi s'au făcut de către păstorii aromâni din cele trei tulpini ale românismului din sudul Dunării.

Aici, în Ţară, comunicări preţioase am primit din partea cumnatului mieu Ioan Caranica, născut în Selia din ţinutul Veriei, în prezent profesor la liceul „Regele Ferdinand I“ din Turda şi de la colegul mieu Christea Geagea, născut în Avdela din Pind, în prezent lector de dialectele transdanubiene la Facultatea de Litere de la Universitatea din Cernăuţi. Amândoi, ca eminenţi cunoscători ai vieţii de la ţară, pe care ei înşişi au trăit-o, în vârsta copilăriei, în mijlocul păstorilor aromâni, mi-au

dat toate acèle lămuriri complementare, pentru care eu mă simt dator să le mulţumesc în fruntea acestei lucrări[1].

Imi dau seamă că, în multe privinţi, încercarea mea nu va fi completă. Ar fi fost mai bine dacă, înainte de publicarea acestui studiu, mi-ar fi fost cu putinţă să mai fac încă o călătorie pe la aşezările româneşti din Peninsula Balcanică, ca să mai revizuesc şi completez materialul strâns cu zece-doisprezece ani înainte. Dar lucrul acesta mi-ar fi fost cu neputinţă, pe de o parte, din lipsă de mijloace, pe de altă parte însă şi din cauza nouălor stări de lucruri în Balcani, în urma cărora, în multe ţinuturi, păstoritul la Aromâni a ajuns într'un stadiu care ameninţă cu totala lui dispariţie. Ceva mai mult, în unele regiuni ca Vodena Veria şi Meglen, în care avem păstori nomazi din cele trei tulpini: Fărşeroţi, Grămusteni şi Români din Pind, Românii, din cauza unor împrejurări care vor fi expuse în cuprinsul acestei lucrări, au început să şi părăsească vechile lor aşezări, mutându-se în Ţară. Mişcările periodice cu turmele ale acestor păstori, la iernatec şi la văratec, s'ar pierde cu desăvârşire, dacă nu s'ar fixă acum, până când ele sânt proaspete în mintea tuturora. Iată deci, atâtea motive care m'au determinat să nu mai întârziu cu prelucrarea materialului avut, lăsând altora însărcinarea să completeze ceea ce eu voiu fi lăsat neatins.

I

Aromânii nomazi.

1. Formele vieţii păstoreşti la Aromâni: nomadismul şi transhumanţa. Cauzele nomadismului la păstorii aromâni.

Dacă, într'adevăr, viaţa păstorească este condiţionată nu atât de existenţa vitelor de tot soiul, cât mai cu deosebire de abondenţa păşunilor extensive[2], atunci Peninsula Balcanică, cu

[1] In urmă de tot, am primit unele lămuriri şi din partea domnilor I. Zeana, institutor român în Vodena (Macedonia), şi T. Hagi-Gogu, directorul revistei „Peninsula Balcanică", cărora le mulţumesc.

[2] Une région peut donc être très riche en bétail sans être pour cela vouée à la vie pastorale: par exemple le Danemark, un des pays du monde, où l'élevage est le plus prospère, mais qui nourrit ses animaux presque exclusivement à l'étable; de même la Flandre orientale, qui tient enfermées toute l'année les vaches qui font la prospérité de ses agriculteurs, de même la Picardie, dont le troupeau bovin et ovin est aussi reclus. Dans ces contrées l'exploitation agricole, en même temps qu'elle fournit directement ou indi-,

un relief atât de variat, în care plaiurile munţilor şi zănoagele văilor se întrec în cea mai bogată vegetaţie, a fost şi continuă să fie încă până astăzi ţara cea mai potrivită pentru o astfel de îndeletnicire. Impărţită în trei zone bine distincte: la miază-noapte zona balcanică, dealungul munţilor Balcani până la coastele Mării Egee; la apus zona dinarică, dealungul munţilor din Albania şi Epir până în Peloponez; la mijloc zona centrală, cuprinzând marile basine cu şirul de munţi Rodope, această Peninsulă prezintă toate acèle contraste fizico-climaterice care sânt proprii să determine pe locuitori la o astfel de ocupaţiune[1] Mai întâiu, în ce priveşte clima, ea prezintă atâtea deosebiri, încât variaţiile nu există numai de la o zonă la alta, dar şi în cuprinsul diferitelor regiuni. In partea de miază-noapte a Macedoniei, care ţine de zona centrală, clima se prezintă mai unitară: iarna este mai aspră, zăpada cade în cantităţi mai mari, iar gerul susţinut de vântul de nord, pe care păstorii aromâni îl numesc *seaver*, ţine şi în regiuni cu altitudini mai mici. In Albania şi Epir, în care aşezările păstorilor aromâni se înfăţişează în număr mai mare, din contră, în câmpia de pe litoralul Adriaticei ca şi în Tesalia, în timpul verii, avem o climă cu călduri care se apropie de stepă şi cu o iarnă dulce, iar la munţi o vară răcoroasă cu o iarnă aspră. Şi ca să dau un exemplu despre această deosebire ce există în clima unei regiuni mai mici şi mai bine cunoscută, este destul să adaog că, pe când în satele româneşti din regiunea Veriei (aproape de Salonic), aşezate pe povârnişurile muntelui Neaguş, la altitudini nu prea mari, vara, în luna lui August, pe la orele patru sau cinci după amiazi, temperatura scade până aproape de zero şi cineva nu poate ieşi la câmp decât numai dacă se îmbracă ceva mai bine, la aceeaşi oră, dacă se coboară numai cu câteva sute de metri mai jos, în oraşul Veria, căldura devine insuportabilă. Această căldură apare şi mai mare pe imensa

---

rectement toute l'alimentation du bétail, fourrage artificiel, racines fourragères, tourteaux, pulpes, drèches etc. occupe complètement le sol et ne laisse pas de terrains disponibles pour la dépaissance. La où „l'élevage est un succédané de la culture" intensive il n'y a pas de vie pastorale. (Philippe Arbos, *La vie pastorale dans les Alpes françaises*. Etude de géographie humaine. Paris, p. 5).

[1] Cf. Giotto Dainelli, *La regione balcanica*. Sguardo d'insieme al paese e alle gente. Firenze (1922).

câmpie a Salonicului, iar în Salonic, care se găseşte situat abiă la o depărtare de 80 km. de satele româneşti, termometrul înregistrează 39° la umbră şi viaţa este aproape moartă.

Că la o variaţie de climă aşa de mare, vegetaţiunea arată aceleaşi deosebiri, se înţelege de la sine. In timp ce în regiunile cele mai ridicate ale Albaniei zăpada rămâne şi în timpul verii, jos, pe colinele de pe povârnişurile aceloraşi munţi, cresc măslinii. Şi cam aceeaşi deosebire în vegetaţie o întâlnim în Epir şi Tesalia. Iar în regiunea Veriei, pe când sus la munte, în Selia şi Xirolivad, nu se vede nici un pom roditor, afară de corn, ceva mai jos, la Veria, rodiile şi zmochinii cresc pe toate căile în cea mai mare abondenţă, iar în câmpia Salonicului migdalii înfloresc în mijlocul lui Februarie.

Cu aceste mari deosebiri în climă şi vegetaţie, Peninsula Balcanică a prezentat încă din timpurile cele mai vechi toate acèle condiţiuni fireşti pentru desvoltarea unei vieţi păstoreşti aşa cum se cunoaşte din vremuri străvechi în toate ţările cuprinse în basinul mediteranean: Italia de Sud, Provenţa, Spania, Portugalia şi Algeria. Şi ceea ce apare şi mai interesant pentru studiul acestei vieţi, este faptul că, pe când în ţările civilizate unele forme ale ei au întrat în domeniul legendei, în Peninsula Balcanică, şi în special la păstorii Aromâni ca şi la o parte dintre Albanezi, ele s'au păstrat, toate, până în zilele noastre, bine înţeles, în proporţii mai reduse. Printre acestea, cea mai caracteristică din viaţa lor este, fără îndoială, n o m a d i s m u l.

De oare ce prin nomadism, în sfera vieţii păstoreşti, nu în totdeauna se înţelege elementul specific care stă la baza acestei vieţi, în cele ce urmează vom căutà să ne oprim puţin la înţelesul acestui termen.

Domnul Iorga, vorbind într'o conferinţă despre păstorii Turanieni, a găsit prilejul binevenit ca să atingă în treacăt şi această chestiune. După d-sa „ceea ce se spune în anumite manuale rău redactate de istorie naţională, că păstorii sânt nomazi, este o mare greşeală. Păstorii nu sânt nomazi, decât în sensul că-şi schimbă periodic locuinţa cu altă locuinţă anumită, având două aşezări: una de vară şi alta de iarnă, fie că e vorba de păstorii din Pirinei, de cei din Apenini, din Pind ori de Mocanii noştri din Carpaţi; ei nu se strămută dintr'o ţară într'alta, ci

numai circulă, potrivit cu anotimpurile, pe aceeaşi bază teritorială"[1]. Aceste schimbări de locuinţă se potrivesc cu mutările păstorilor transhumanţi, nu şi cu acelea ale păstorilor nomazi. Se înţelege că la baza nomadismului, la păstori, stă schimbarea periodică a locuinţelor, însă, întru cât de multe ori se întâmplă ca aceste schimbări să nu se facă în aceleaşi aşezări, şi aceasta, bine înţeles, din cauza unor împrejurări neprevăzute, atunci mişcarea păstorilor în massă, care ia o altă direcţie decât cea obicinuită, până când dă de locuri mai sigure, ia caracterul unei adevărate migraţiuni nomade. Când pastorii aromâni din regiunea muntoasă a Pindului se coborau toamna regulat în câmpiile Tesaliei, pentru ca primăvara să se întoarcă iarăşi în aşezările lor fixe, pe vremea aceea, cu toate că, odată cu turmele îşi mutau familiile cu tot avutul lor mişcător, ei nu erau nomazi, pentru că nu o luau razna în lume, ca să trăiască azi într'un loc mâne într'altul. Tot aşa şi când păstorii aromâni din munţii Albaniei se coborau regulat vara, în apropiere de Cavaia în Muzachia, sau în câmpia dintre Valona şi Arta. Când însă împrejurări de nesiguranţă îi sileau să-şi facă mutările pe o distanţă mai mare, obligând *fălcările* cu *celnicii* în frunte să o apuce pe unde puteau mai bine, spre a se aşezà în *tende* (corturi) sau *călive* (colibe), atunci mişcările lor nu mai erau simple deplasări periodice, ci mutări în toată regula, pe care le puteà face numai o populaţiune care, în căutarea unei vieţi mai tihnite, nu simţeà vreo greutate prea mare că într'un anomit timp îşi va întinde corturile într'o regiune, pentru ca numai după câtva timp să se strămute în altă parte. Acest fel de mutări, care se observă şi astăzi la Aromânii păstori din Albania, şi chiar la păstorii albanezi, se datoreşte numai apucăturii de a duce o viaţă nomadă. Ceva mai mult, Fărşeroţii, chiar după ce s'au aşezat odată la munte cu toate familiile şi avutul lor, n'aşteaptă decât să se isprăvească iarba bună de păscut ca să se mute în altă parte. Ei continuă aşà cu mutările până aproape de toamnă, când se coboară la şes. Se înţelege că nomadismul în păstorit, prezentându-se subt o formă de civilizaţie mai înaintată, trebue deosebit de acela al triburilor de stepă, aşà cum, pe nedrept, l-a

[1] N. Iorga, *Români şi Unguri*, în broşura întitulată *Români şi Slavi-Români şi Unguri*, două conferinţe ale Inst. p. studiul Europei sud. orient. Bucureşti 1922 p. 41. Vezi şi *Études Roumaines* I. *Influences étrangères sur la nation roumaine* p. 83; *Geschichte des rum. Volkes* I, p. 94, 98, 151.

socotit odată Pouqueville[1]. In ori ce caz, întru cât, odată cu mutările turmelor de vite, se asociează şi grupul uman, ele ţin tot de nomadism, şi populaţiunile care iau parte la ele nu pot fi decât nomade. Faptul acesta va fi făcut pe toţi aceia care s'au ocupat cu geografia umană a Peninsulei Balcanice ca să numească pe pă orii aromâni „les derniers nomades européens"[2]. Din cauza acestui nomadism cu mişcări period ce numai în vremuri de linişte, popu'aţiunile româneşti din Peninsulă s'au mişcat, în cursul veacurilor mai întâiu de la miază-noapte spre miază-zi, iar după năvălirea Turcilor în Europa, aproape în fiecare veac se îndepărtau din centrele lor de la sud, în spre miază-noapte. Ei se instalau mai întâi în *călive* provizorii. După ce se încredinţau bine despre siguranţa locului, în apropierea călivelor îşi zideau case în piatră, din care mai târziu ieşeau comune mari, şi chiar oraşele In foarte multe părţi din Macedonia cele două feluri de aşezări se văd încă până astăzi. In *Livădz*, mare comună locuită de păstori grămosteni, am avut prilejul să văd urme din aşezările provizorii în călive. Ele erau grămădite mai multe la un loc, la o distanţă de un chilometru departe de comună. Tot ca urme de aşezări provizorii sânt şi *Călivele al Balralexi* de lângă Selia, în regiunea Veriei. Aceluiaşi proces de mutări cu caracter nomad se datoresc aşezările din Albania; acèle din sudul Tesaliei, în care unii dintre păstorii nomazi, cu timpul, s'au văzut nevoiţi să-şi schimbe şi ocupaţiunea; în fine, aşezările din munţii Balcani în Bulgaria şi Serbia, precum şi în Velebt. Ca urmare a acestui nomadism, a rezultat răsfirarea elementului românesc transdanubian peste întregul cuprins al Peninsulei Balcanice, iar d n aceasta păstrarea, încă până în zilele noastre, a acelei puteri de coeziune, care se oglindeşte în portul şi limba lor: ori unde se întâlnesc păstori aromâni, în Grecia ca şi în Albania, în Serbia ca şi în Bulgaria, ei se înfăţişează îmbrăcaţi în acelaşi port tipic numai al lor[3], vorbind un graiu unitar, fără mari diferenţieri locale.

[1] „J'appellerai ces mêmes bergers — este vorba despre Aronâni — nomades, parce que, comme les Arabes du désert, ils vivent sous la tente, portant avec eux leurs autels, leurs familles et leur richesse" F. C. H. L. Pouqueville: *Voyage dans la Grèce* Vol. II p. 208.

[2] Cf. Philippe Arbos. *La vie pastorale dans les Alpes françaises*. p. 7.

[3] Vezi capitolul „Păstorul aromân, viaţa şi îmbrăcămintea lui".

Trecând acum la celelalte popoare balcanice, nomadismul se mai întâlneşte la păstorii albanezi. Grecii, Bulgarii şi Sârbii cunosc viaţa păstorească numai subt forma de transhumanţă. Numai la păstorii sârbi din Bosnia se mai păstrează cevà care s'ar asemănà cu nomadismul. Cvijić, vorbind despre stânele păstorilor din Hum, spune că ele „sânt colibi mici şi puţin înălţate; ele sânt acoperite cu scânduri sau cu paie şi se găsesc în părţile bogate în păşuni din sud-estul Bosniei: pe Igman, Bjelašnica şi Treskovica. Păstorii vin în munţi pe la începutul lui Iunie şi se coboară după Adormirea Maicii Domnului. *Ei se mişcă ca şi Fărşeroţii:* Iarna trăesc lângă sate, iar locuinţele de vară stau departe trei-patru zile drum pe jos. La stâne rar se văd oameni mai în vârstă. Acolo se găsesc femeile lor[1]". In ce priveşte pe Albanezi, viaţa nomadă la ei, astăzi, este mai puţin răspândită decât la Aromâni. Insă, în timpurile mai vechi, dintre triburile de păstori aşezate în nordul Albaniei, în munţii Tomor şi în o parte din regiunea Pindului, unde, în mijlocul aşezărilor româneşti întâlnim nume de loc. albaneze din sfera vieţii pastorale[2], cele mai multe duceau viaţă nomadă. Chiar astăzi o bună parte dintre păstorii nomazi din tribul Malisorilor petrec lunile de iarnă în partea apuseană a oraşului Tirana, pe şesul care se întinde până la ţărmul Mării Adriatice[3]. In timpurile mai vechi foarte mulţi păstori albanezi, din partea sudică a Albaniei, apucau drumul pe valea Voiusei în spre Tesalia. Unii se reîntorceau la locurile de obârşie; însă alţii nu mai apucau să revină de unde plecaseră, pierzându-se, fie prin românizare, în mijlocul populaţiunilor aromâneşti, fie mai ales prin grecizare.

La Dacoromâni, ca şi la celelalte popoare romanice, păstoritul subt forma lui nomadă, lipseşte. Din cele ce vor urmà în celalalt capitol se va vedeà că nomadismul la Români, odată, a trebuit să aibă o întindere mult mai mare decât aceea care se vede astăzi la populaţiunile româneşti din sudul Peninsulei Balcanice. Cu toate acestea, referindu-ne la stările actuale sau la acelea din veacurile mai apropiate de noi, încă nu s'au găsit nici în documente şi nici în tradiţia populară, dovezi din care am

[1] *Naselja srpskih zemalja* (1902) p. CXL şi urm.

[2] Vezi capitolul „Păstoritul Aromânilor în toponimia balcanică".

[3] Fr. Nopcsa, *Albanien, Bauten, Trachten und Geräte Nordalbaniens.* Berlin (1925) p. 167.

puteà aflà că această formă a păstoritului s'a continuat până în urmă de tot şi la populaţiunile din stânga Dunării. De altfel, în privinţa aceasta, nu avem nici lucrările de trebuinţă. In afară de expunerea lui Emmanuel de Martonne[1] şi de studiul lui Ovid Densusianu[2], toate celelalte încercări, despre care se va vorbi pe rând şi la locul lor, în cuprinsul acestui studiu, sânt simple expuneri parţiale şi cu caracter regional din viaţa păstorească actuală la Dacoromâni. In toate aceste lucrări păstoritul, subt forma lui nomadă, nu apare nicăieri. Este drept că Ovid Densusianu, plecând de la părerea lui Ratzel după care „Hirten- und Nomadenleben sind fast gleichbedeutend" admite că mutările păstoreşti la Dacoromâni s'au făcut subt forma nomadă. Dar din puţinele citate ce dă autorul pentru ilustrarea acestui fapt, forma nomadă, cel puţin pentru veacurile mai apropiate de noi, nu reiese deloc. De altfel, Ovid Densusianu admite această formă şi pentru celelalte popoare romanice, când spune „Acelaşi nomadism păstoresc e cunoscut în Sardinia, Elveţia şi Italia". Din toată literatura ce am cetit privitor la păstoritul celorlalte popoare romanice[3] n'am putut da de forma lui nomadă. Aici avem păstoritul numai subt forma lui de transhumanţă, despre care vom vorbi imediat. De altfel, şi pasagiile pe care le citează autorul pentru mutările păstorilor din Spania sau Franţa se referă numai la transhumanţă şi nicidecum la nomadism. Poate că Ovid Densusianu consideră transhumanţa aceeaşi cu nomadismul. Noi, după definiţia pe care o dă A. Fribourg, despre care va fi vorba mai jos, facem o deosebire între una şi alta. De fapt, această deosebire este foarte mare. Intr'un fel se prezintă păstoritul, când turmele de oi pleacă la văratec sau la iernatec însoţite n u m a i de ciobanii şi câinii lor — cum este cazul la transhumanţă — şi într'altfel, când, odată cu turmele şi cu păstorii, se ridică, după expresia păstorilor macedo-români, întreaga *fără*, adică toate familiile dintr'un sat cu tot avutul lor mişcător — cum este cazul la nomadism. Din studiul vieţii păstoreşti, la Aromâni, noi nu prea credem nici în

[1] *La Valachie, essai de monographie géographique* Paris, 1902. Vezi mai departe despre această lucrare, în capitolul următor.

[2] *Păstoritul la popoarele romanice.* Extras din „Viaţa Nouă", 1913. Vezi şi P. Cancel, *Păstoritul la poporul român* în *Conv. Lit.* XLVII p. 852.

[3] Aci este locul să mulţumesc colegului mieu G. D. Serra pentru preţioasele indicaţiuni ce mi-a dat cu privire la literatura păstoritului la popoarele romanice.

ceea ce spune Ratzel, că adecă „viaţa de păstori cu viaţa de nomazi ar fi aproape aceeaşi". Din viaţa păstorească se poate naşte uşor, în împrejurări despre care vom vorbi la sfârşitul acestui capitol, viaţa nomadă. Insă etapa intermediară între cea dintâi şi cea din urmă este transhumanţa. Această formă de viaţă păstorească este generală la toate popoarele romanice care se ocupă cu păstoritul şi ea s'a păstrat şi la Dacoromâni. Aceasta, însă, nu ne împiedecă să admitem faptul că, în veacurile de mijloc, în vremurile de nelinişte pentru neamul românesc, pe alocuri, transhumanţa a evoluat la nomadism.

O altă lucrare asupra păstoritului din ţinutul Sibiului[1], în care autorul se încearcă, numai în treacăt, să aducă în legătură forma mutărilor păstoreşti din Ardeal cu migraţiunile păstorilor aromâni, este şi aceea a lui M. Dragomir[2], care se va publică în Lucrările Institutului de Geografie din Cluj. Nici în această lucrare, pe care am cetit-o cu multă atenţiune, graţie bunăvoinţii domnului coleg G. Vâlsan, care mi-a pus-o la dispoziţie în manuscris, nu s'au adus dovezi suficiente pentru ilustrarea păstoritului la Dacoromâni subt forma lui nomadă. Alcătuirea stânelor jinăreşti, din care autorul se încearcă să dovedească migraţiunile păstorilor ardeleni cu caracter nomad nu ajung aproape mai deloc. Ele ar fi putut fi întrebuinţate tot aşa de bine şi de către păstorii transhumanţi.

O altă formă a păstoritului la Aromâni este şi transhumanţa.

Prin transhumanţă se înţelege, de obiceiu, mutarea alternativă şi periodică a turmelor, însoţite numai de păstori, între două regiuni de climat deosebit[3]. Intre nomadism şi transhumanţă,

[1] Tot despre oieritul din ţinutul Sibiiului găsim un interesant capitol în lucrarea lui Victor Păcală, *Monografia comunei Răşinariu*, Sibiiu (1915), p. 291 şi urm. Autorul acestui studiu susţine într'un loc că păstorii ardeleni „Nu arare ori, trecând Dunărea în Bulgaria şi Rumelia, vărau prin munţii Balcani şi chiar şi prin Macedonia şi Peloponez". Migraţiunile lor în Bulgaria şi Rumelia ar fi cu putinţă. Dar pentru cele din Macedonia şi mai ales, din Peloponez ar trebui să avem dovezi.

[2] *Din trecutul oieritor mărgineni şi în deosebi al celor sălişteni.*

[3] Nous définissons la transhumance: le déplacement alternative et périodique des troupeaux entre deux régions déterminées de climat différent. La transhumance peut être effectuée par le gros ou le petit bétail. (A. Fribourg. *La transhumunce en Espagne*, publicat în *Annales de Géographie*. No. 105, Anul XIX, p. 231, nota.)

aceasta din urmă este mai veche. Cu toate acestea, ţinându-ne de starea actuală a păstoritului la Aromâni, transhumanţa nu numai că nu este aşa de răspândită, dar nici măcar plăcută. Ea se practică mai mult de nevoie şi anume în regiunile în care bărbaţii, putându-se ocupà şi cu altceva decât cu creşterea turmelor de oi, se duc în parte cu vitele la păscut, o altă parte rămâne acasă cu femeile ca să se îndeletnicească cu alte treburi. Aromânii din Tesalia, grupaţi în comunele Şescu, Alimeri, Bahče şi altele, din apropierea oraşului Volo, vara îşi trimet turmele de oi la munte, numai subt conducerea câtorva păstori, iar restul familiilor rămâne acasă, ocupându-se cu munca câmpului.

Nu se ştie adevărata cauză, pentru care păstorii aromâni, în regiunile şi vremurile liniştite, n'au continuat cu această formă a păstoritului. Se pare că ei au evitat mişcările subt formă de transhumanţă, numai din pricina neplăcerilor ce se iveau în viaţa de familie. Păstorii trebueà să stea luni întregi departe de femeile şi copiii lor. Nu arare-ori întâlnim în poeziile lor populare accente de durere, tocmai din cauza că femeile se vedeau nevoite să stea vecinic despărţite de bărbaţii lor:

Picurarl'i di la oi
Tut ma fug ş-mutresc napoi.
Şi laile mul'eri a lor
Blăstimà cu caplu gol.
Blăstimà cu caplu gol,
Di s'avdzà păn tu nior:
O moi, lai, punte din Arta,
S-cadă sfulgul si te-aspargă!
S-easă arâulu si-ń-ti neacă,
S-no-aibă oile pri iu s-treacă!
Să s-toarnă bărbaţl'i acasă,
S-n'adunăm deadun pri measă,
Că nă h'im cavai di noi,
Mpărţîte ca ńel' di oi!

Păstorii de la oi
Tot se duc privind napoi.
Şi bietele neveste ale lor
Blestemau cu capul gol.
Blestemau cu capul gol,
De se auzià până la nori:
Tu, punte din Arta blestemată,
Trăznì-te-ar fulgerul odată!
Să iasă râul să te înece,
Să n'aibă oile pe unde trece!
Să se'ntoarcă bărbaţii acasă,
Să ne strângem şi noi la masă,
Căci sântem ca vai de noi,
Impărţite ca miei de oi[1]!

Lit. Pop. 936.

[1] Şi tot aşà întâlnim foarte des cântece cu versuri ca:

Unà veară mare, mare,
Nu-ţ viniş, lai picurare,
Ta s-dai pân di mul'are,
Să dai semnu că ti doare!

Timp de o vară, vară mare,
Nu venişi, măi păcurare,
Să-ţi vezi biata ta muiere,
Să dai semn că te doare!

Lit. Pop. 937.

Dintre celelalte popoare balcanice transhumanţa este cunoscută mai mult la Sârbi şi Albanezi; mai puţin la Bulgari şi Greci.

In ce priveşte păstorii transhumanţi sârbi, aşezările lor de pe versantul panonic se întindeau odată în regiunea Moravei din Zlatibor şi de la muntele Rogozna (între Mitroviţa şi Novi-Pazar) până la Lika în Croaţia. Chiar astăzi numărul păstorilor transhumanţi din această regiune întrece pe acela al locuitorilor care se ocupă numai cu agricultura [1]. Mutările păstorilor muntenegreni nu diferă de acelea ale păstorilor albanezi. Vara îşi ţin turmele pe înălţimile munţilor, iar iarna se coboară pe ţărmul mării din regiunea Muntenegrului şi pe lângă Podgoriţa. Cu patruzeci de ani înainte, ei îşi mânau turmele la iernatec şi mai în spre miază-noapte, în Posavina din Bosnia [2].

La păstorii Albanezi mişcările de transhumanţă se fac mai cu deosebire între Şcodra (Scutari) şi Avlona. Păstorii malisori de pe versanturile meridionale ale munţilor Prokletje precum şi Miridiţii din regiunile muntoase de lângă Drin iernează în litoralul de lângă Leš (Alessio), la poalele munţilor Mali-Rensit şi Mali Kakaričit [3]. Păstorii bulgari pleacă din trei centre în tot atâtea direcţiuni: cei din munţii Balcani îşi mână turmele la iernatec în regiunile dunărene, în ţinuturile oraşelor Ruşciuc şi Svistov, iar înainte de războiul balcanic şi le mânau în Dobrugea; cei din Sredna-Gora în comunele situate pe valea Mariţei, iar păstorii din Rodope ajung până în Tracia, în satele din câmpia ce se'ntinde dealungul litoralului Mării Egee [4].

La popoarele romanice transhumanţa este singura formă a vieţii pastorale. In Italia de sud drumurile urmate de păstorii transhumanţi „tratturi" se menţin încă din epoca păstoritului roman. Iarna turmele petrec în Tavolieri di Puglia, iar vara în regiunile muntoase din Molise şi Abruzzi [5]. Cu toate acestea, în foarte

[1] Cvijić, *La Péninsule Balcanique*, Paris, 1918, p. 180.

[2] *Naselja srpskih zemalja* (1902). Vol. I, p. CXXVII.

[3] Cvijić, *o. c.*, p. 182.

[4] Despre păstoritul la Bulgari, vezi D. Marinov, *Gradivo za veštestvenata kultura na zapadna Bălgarija*, capitolul *Skotovatsvo*, publicat în *Zbornik*, XVIII, p. 163. — B. Dečev, *Srednorodopsko ovčarstvo*, publicat în *Zbornik*, XIX, p. 3–92, şi Cvijić, *o. c.*, 182.

[5] „Die Ueberreste der römischen Hirtenwirtschaft sind bis heutzutage in der Vieh-, besser Schafzucht Apuliens in den sogenannten „Tratturi" zu finden, welche in den Provinzen Apulien, Kalabrien und Basilicata des

multe regiuni din ţările romanice, ea îşi schimbă din ce în ce mai mult forma ei veche. Progresul în mijloacele de locomoţiune ca şi neajunsurile de tot soiul ce se iscau între păstori şi agricultori, din pricina stricăciunilor ce pricinuiau turmele de oi, în drumul lor la munte, au făcut pe proprietarii de turme să se gândească la găsirea altor mijloace de transport pentru mutarea oilor la văratec. In multe părţi, astăzi, ea nu se mai practică aşà cum ne-o descrie autorul celui mai bun studiu de transhumanţă în Spania [1]. Cu începerea veacului al XX s'au construit trenuri speciale pentru transportul turmelor de oi. Acestea sânt mânate numai până la staţia cea mai apropiată, unde vagoane amenajate anume pentru acest scop şi prevăzute cu tot nutreţul de trebuinţă le aşteaptă ca să le transporte până la locurile de păşunat. In modul acesta direcţiile drumurilor urmate de păstorii transhumanţi încep să dispară.

La Dacoromâni această formă de viaţă păstorească continuă încă până în zilele noastre, ca la popoarele din Peninsula Balcanică. Până pe la 1906 mişcările de transhumanţă se făceau liber dintr'o parte şi alta a Carpaţilor. Faţă de o astfel de mişcare nu există nici o graniţă. Păstorii ardeleni cunoscuţi subt numele de m o c a n i (cei din Săcele şi împrejurimi), m o r o e n i

heutigen italienischen Königreiches Staatsgüter bilden. „Tratturi" werden jene breiten Wiesenwege genannt, auf welchen das Vieh auf die Weide getrieben wird. Im Winter hält sich die Herde in der Gegend des sogenannten Tavogliere di Puglia auf, im Sommer wird sie aber auf die Weiden der Molise und der Abruzzen getrieben" (Dr. Ludwig von Thallóczy, *Illyrisch-Albanesische Forschungen*. Bd. I, p. 49).

[1] „Depuis près de mille ans, la transhumance s'est exercée en Espagne avec une ampleur et dans des conditions telles qu'on ne les retrouve à ce degré nulle part ailleurs dans l'Europe. Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, d'immenses troupeaux se deplaçaient hier encore; des Pyrénées à l'Ebre, de la Galice et de Monts Cantabriques à la Manche et à l'Estremadoure, des Monts Ibériques à la Nouvelle Castille, de l'Andalousie à Valence, c'était comme un flux et reflux de laine, une oscillation rythmique des troupeaux. Par groupe de 10.000, suivant des routes spéciales, les moutons allaient, tondant l'herbe à ras, piétinant et tassant la terre. Chaque groupe était divisé en troupeaux secondaires, de 1000 à 2000 têtes; un „mayoral" guidait la bande; des „rabadanes". aidés de bergers, poussaient les bêtes; armés de frondes, porteurs de longues houlettes, les pasteurs traversaient, deux fois l'an, la péninsule, avec leurs mules, leurs chaudrons et leurs chiens". (A. Fribourg, *La transhumance en Espagne*, în *Annales de Géographie* XIX Année, No. 105, din 15 Mai 1910, p. 231).

(din partea Branului şi Ţara Bârsei), ţuţueni (din părţile Sibiiului) şi frătuţi (din Banat) îşi iernau turmele de oi în şesurile Munteniei sau pe colinele Olteniei[1]. Până pe la 1630 ei nu erau supuşi la nici o dare către stat. Plăteau ca şi celnicii aromâni, numai o dare boierilor, proprietari pe terenurile de păşunat[2].

*

Trecând acum la cauzele care au determinat nomadismul la păstorii aromâni, trebue să mărturisim că cunoaşterea lor nu prea este uşoară, dacă ţinem seamă de vechimea lui. De obiceiu se crede că la baza nomadismului păstoresc din orice ţară, în afară de cursul anotimpurilor care determină contraste între feluritele părţi ale aceleaşi regiuni, mai stă şi repartiţia rară a păşunilor precum şi epuizarea lor după un anumit interval[3]. Toate acestea puteau foarte bine să determine mutările de transhumanţă. Pentru mutările nomade trebue să fi intervenit încă un factor. Aceasta nu poate fi decât nesiguranţa. Autorul unui studiu asupra vieţii păstoreşti în Algeria, arată că, înainte de ocupaţia franceză, toate triburile care se îndeletniceau cu creşterea turmelor de oi, trăiau într'un continuu război. Mutările de turme nu se puteau face decât numai dacă, împreună cu păstorii şi alaiul de câni ciobăneşti, plecă şi întregul trib, înarmat până în dinţi. Ei duceau aceeaşi viaţă nomadă ca şi păstorii aromâni. Mai târziu, când ocupaţia franceză, odată cu administraţia sănătoasă, a adus şi siguranţa în viaţa şi avutul triburilor, acestea nu mai simţeau nevoia ca să însoţească turmele la munte cu tot avutul lor, şi treptat viaţa păstorească, subt forma ei nomadă, s'a schimbat în simplă transhumanţă[4].

Şi la păstorii aromâni lucrurile, la început, trebue să se fi întâmplat la fel. Ne aducem aminte de stările triste în care se află întreaga Peninsulă Balcanică în timpul năvălirii popoarelor

[1] E. de Martonne, *La vie pastorale et la transhumance dans les Carpathes méridionales. Leur importance géographique et historique* (Sonderabdruck aus den Sammelwerken zu Fr. Ratzels Gedächtnis, Leipzig, 1904, pag. 227—245).

E. de Martonne, *Viaţa păstorească în Carpaţii români.* (Conferinţă publicată în *Conv. Lit.*, XLVI 122—127).

[2] Ştefan Meteş, *Păstori Ardeleni în Principatele Române* (Extras din „Anuarul Institutului de Istorie Naţională" Anul III), p. 7 (în Anuar p. 299).

[3] Philippe Arbos, *o. c.*, p. 7.

[4] N. Lacroix, *L'évolution du nomadisme en Algérie.* Alger et Paris, 1906.

slave. Ele n'au fost mai bune nici după aşezarea Turcilor în Europa. Ar trebui să reproduc toate capitolele din magistrala lucrare a lui Cvijić, referitoare la mişcările popoarelor balcanice subt nefasta stăpânire otomană, ca să se vadă ce au avut de îndurat atât agricultorii cât mai ales crescătorii de vite. In vremurile acelea, singurul mijloc de apărare pentru păstorii aromâni nu puteà fi altul decât dacă, odată cu mutările periodice ale turmelor de oi, se mutau şi *fălcările* înarmate, întocmai ca triburile algeriene, pentru preîntâmpinarea oricărui atac din afară. Acest procedeu, la început, justificat prin stările de nesiguranţă, mai târziu a ajuns un fel de obicinuinţă. Iar astăzi, când pretutindeni la Aromâni păstoritul este în decădere, se mai găsesc comune în Pind cu totul lipsite de turme de oi, care nu aşteaptă decât apropierea toamnei, ca să apuce drumul pribegiei în oraşele şi comunele din şes. Iată în ce termeni ne caracterizează această pornire a păstorilor aromâni arheologul francez L. Heuzey, care a cunoscut mai de aproape pe păstorii nomazi din Acarnania, Etolia şi Olimp: „Deplasarea pentru Aromân nu este una din acèle necesităţi pe care numai forţat trebue să o suporte, ci o simplă nevoie a naturii sale; este propriu zis viaţa sa. Nu ştiu ce spirit schimbăcios şi mobil i-a trecut prin vine. Desprins din solul, în care alţii sânt ca şi înrădăcinaţi, cineva ar crede că de la turmele de oi şi-a luat acest instinct, care, în fiecare an, îl face să suie munţii, pentru ca mai pe urmă să-l coboare în regiunile de la şes“ [1].

[1] L. Heuzey, *Le monte Olympe et l'Acarnanie*, Paris (1866) p. 270. Acest pasaj este citat şi de N. Iorga din François Lenormant (scriitor francez care a scris în urma lui Heuzey) în întinsa recenzie făcută asupra lucrării *The nomads of the Balkans* de Wace şi Thompson în *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, II-ème année (1915), p. 107. Lenormant, afară de primele câteva pagini, în care se ocupă cu istoricul Aromânilor, toate celelalte informaţiuni le-a luat de la W. Martin Leake (*Researches in Greece*) şi mai cu deosebire de la Heuzey, a cărui operă apăruse cu şase ani înainte de publicarea micului studiu *Les pâtres valaques de la Grèce* apărut în *Revue Orientale et américaine* dirigé par M. Léon de Rosny (1865), pp. 237—255. Dar Lenormant nu s'a mulţumit să împrumute de la autorii citaţi numai unele cunoştinţe privitoare la Aromâni, ci a reprodus şi pasagii din Heuzey, cum este cazul cu rândurile de mai sus, fără să citeze pe autor. Faptul acesta a fost observat şi de E. Picot, *Les Roumains de la Macédoine* (1875), p. 30, când spune: „M. François Lenormant, qui a publié, en 1865, une étude sur *les Pâtres valaques de la Grèce* n'échappe pas aux

2. Vechimea nomadismului la Aromâni.

Aromânii nomazi din veacurile de mijloc. — Agricultura la Aromâni. — Celnicatul şi fălcările.

Viaţa nomadă la Aromâni se arată a fi mult mai veche decât primele informaţiuni care ne vin din partea scriitorilor bizantini. Dacă dintre toate îndeletnicirile poporului român, păstoritul a fost o specialitate a lui, în schimb, nomadismul a fost şi continuă să fie, încă până astăzi, o specialitate a Aromânilor şi peste tot a românismului din dreapta Dunării. Nu se poate şti dacă în vremurile istorice şi Românii din nordul Dunării au cunoscut această viaţă. Judecând însă după documentul viu al graiului, care se arată acelaşi pentru toţi Românii de pretutindeni până la despărţirea lor definitivă în populaţiunile actuale, se pare că o bună parte dintre Românii nordici care nu se ocupau cu agricultura, au împărtăşit această viaţă. Identitatea schimbărilor ce a suferit graiul Românilor din regiunile carpato-dunărene spre a ajunge la acelaşi idiom romanic, din care, mai târziu eră să iasă o limbă românească unitară, se arată nu numai în elementul de bază — latin, dar şi în cele mai vechi împrumuturi de la Albanezi, Greci şi Slavi, ca şi în unele rămăşiţe de moştenire străbună. Toate aceste semne, care se văd lămurit în documentul limbei, ne dau dovada sigură că, într'o vreme de mare nelinişte pentru romanitatea carpato-dunăreană, care a urmat după cotropirea Peninsulei Balcanice de către Slavi sau alte popoare năvălitoare, cea mai mare parte din populaţiunile româneşti, conduse în organizaţii sociale primitive: în voivodate şi cnezate dintr'o parte, în celnicate din altă parte, trăind mai mult în munţi şi îndeletnicindu-se cu păstoritul, treceà de la o regiune la alta, se întâlneau între ei, vorbind acelaşi graiu românesc.

De altfel, aceste treceri sau mutări de la o regiune la alta se fac încă până astăzi. Păstorii nomazi din Albania şi Pind, după un drum de 15—30 de zile, ajung cu turmele unii în Acarnania şi Etolia, alţii în Tesalia până la Poalele Olimpului, iar cei din munţii Gramoste, până în Macedonia. Cu două sute de ani înainte,

---

critiques que nous avons dirigées contre les voyageurs français. Il n'a songé aux Roumains de la Grèce que loin de la Grèce et s'est contenté d'en parler d'après les *Researches* de Leake et *l'Exploration* de M. Heuzey. Qu'on ne cherche donc pas dans son mémoire des faits peu connus".

păstorii din Pind ajungeau până în Tracia occidentală, iar cei din Gramoste înaintau şi mai departe, până în munţii Rodope şi Balcani din Bulgaria. De aci, care mai puteau, se întorceau în ţinuturile lor de obârşie, însă cei mai mulţi îşi schimbau direcţia mutărilor, unii îndreptându-se în spre câmpiile dunărene, acolo unde se puteau întâlni cu fraţii lor din nordul Dunării, alţii în regiunile de şes, dealungul Mării Egee, iar alţii până aproape de câmpia Salonicului. Tot aşà trebue să se fi mişcat cu 7—8 veacuri înainte şi fălcările celnicilor de subt stăpânirea lui Niculiţă, pe care, probabil, după o denumire aromânească „papu Niculiţa", cronicarul anonim al răscoalei Aromânilor din Tesalia (1065) şi-l însemnează „πάππος Νικολίτζα" [1]. Nu vorbim, desigur, despre migraţiunile Vlahilor din Serbia, pomeniţi în atâtea hrisoave şi documente sârbeşti. Aici am vrea să insistăm numai asupra faptului că aceste mutări, subt forma lor nomadă, n'au putut lipsi, în vremurile mai vechi, nici în nordul Dunării. Pentru aceasta, în primul rând, ne dau dovadă urmele toponimice din sec. XII—XIII, rămase până la noi în Galiţia [2] şi peste tot în nordul Carpaţilor, după aceea mişcările de mai târziu ale ciobanilor români din Ardeal pe câmpiile Principatelor române până în Dobrogea, iar pentru Românii din Ţară, coborîrea regulată a păstorilor din regiunile Carpaţilor în ţinuturile de şes dealungul Dunării. Aceste mişcări periodice care au avut loc în toate timpurile şi peste tot în cuprinsul ţinuturilor locuite de populaţiunile româneşti au făcut pe E. de Martonne, care cel dintâiu a schiţat în mod sistematic viaţa păstorească la Români, să ajungă la convingerea că odată aceste migraţiuni, subt forma lor nomadă sau de transhumanţă, au avut loc „de la Galicie jusqu'au cœur de la Grèce [3]".

Dar dacă mişcările păstorilor aromâni subt forma lor nomadă până în sec. X. se pot numai presupune, de la această dată ele apar în istorie, ori de câte ori întâmplări din imperiul bizantin se legau cu mici evenimente din viaţa păstorilor vlahi din Peninsula Balcanică. Ceva mai mult, dacă ar fi să ne luăm după un pasagiu luat din însemnările mânăstirii Castamunitu

[1] N. Iorga, *Notele unui istoric* publicate în *Anal. Acad. Rom.* XXXV p. 138.

[2] Fr. Miklosich, *Die Wanderungen der Rumunen.*

[3] Emmanuel de Martonne, *La Valachie, essai de monographie géographique.* Paris (1902). Capitolul: *La vie pastorale* p. 117.

şi relevat pentru întâia dată de Tomaschek[1], Vlahi, care nu puteau fi decât numai păstori nomazi, se pomenesc în apropierea peninsulei Calcidice încă din sec. VII, acolo unde astăzi ei nu există decât numai pentru lunile de vară, însă, după cum vom vedeà în capitolul următor privitor la migraţiunile actuale ale Aromânilor, pomeniri vechi despre existenţa lor la Sfântul Munte nu lipsesc pentru vremurile care au urmat după sec. XIII. In aceste însemnări se spune că „în zilele împăratului iconoclast Vasilie (726—780) neamurile din amândouă malurile Dunării, folosindu-se de neliniştea în care se află imperiul, mai cu deosebire fiindcă împăratul însuşi duceà lupta în contra icoanelor, pe atunci aşa numiţii Rinchinii şi mai cu deosebire Vlahorinchinii şi Sagudaţii, ocupând Bulgaria şi întinzându-se puţin câte puţin în diferite locuri, se făcură stăpâni pe Macedonia, şi la urmă veniră la Sfântul Munte cu femei şi cu copii, căci nu erà nimeni care să-i oprească şi să se lupte cu ei. Aceştia fură, cu timpul, introduşi în învăţăturile creştineşti de către sfiinţii părinţi, crezură în aceste învăţături şi la urmă de tot ajunseră creştini. Iată şi citatul: κατὰ τὰς ἡμέρας τῶν εἰκονομιάχω βασιλέων (726—780) τὰ ἔθνη ἀπὸ τὰ παραδουνάβια μέρη, εὑρόντα καιρὸν ἀναρχίας, διότι οἱ βασιλεῖς τῶν ρωμαίων εἶχον πόλεμον κατὰ τῶν ἁγίων εἰκόνων οἱ ἀσεβεῖς, τότε δὴ τότε οἱ λεγόμενοι Ῥηχῖνοι καὶ ἁπλούστερον Βλαχορηχῖνοι καὶ Σαγονδάτειοι, ἐξουσιάσαντες τὴν Βουλγαρίαν καὶ ἁπλώσαντες ἀπὸ ὀλίγον κατ'ολίγον εἰς διάφορα μέρη, ἐκυρίευσαν καὶ τὴν Μακεδονίαν, τέλος ἦλθον εἰς τὸ Ἅγιον ὄρος με ὅλα τοὺς τὰ γυναικόπαιδα, διότι δὲν ἦτο τινάς, νὰ τοὺς ἀντισταθῇ καὶ νὰ τοὺς πολεμήσῃ οἵτινες μὲ τὸν καιρὸν ἐπειδὴ ἐκατηχήθησαν ἀπο τοὺς ἁγίους πατέρας, ἐπίστευσαν καὶ ἔγιναν τέλειος χριστιανοί. Mai întâiu, observăm că Vlahii apar în tovărăşia Rinchinii'or şi a Sagudaţilor, două tulpini slave, dintre care cei dintâi îşi aveau locuinţele lângă râul Ῥήχιος, care curge în Golful Rendina, la nordul Calcidicei, iar cei din urmă între câmpia dintre Salonic şi Veria[2]. Dacă greutăţile ce prezintă această însemnare, după cum observà Tomaschek, prin transpunerea celor două tulpini Slave în vremea lui Vasilie Iconoclastul, atunci când ei se aflau aşezaţi în acèle părţi încă pe vremea lui Constantin Pogonatul, s'ar puteà înlătură, şi pe lângă aceasta, părerea lui

[1] W. Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus-Halbinsel* p. 43.

[2] Const. Jireček, *Geschichte der Bulgaren.* Praga (1875) p. 120. Vezi şi Lubor Niderle. *Manuel de l'antiquité slave*, Tome I, harta de la sfârşit.

Drinov asupra originii numelui Rinchini de la râul Ῥήχιος, ar rămâneà stabilită, atunci n'ar fi greu să admitem că acei Vlahorinhini ar fi Vlahi care îşi aveau locuinţele în apropierea aceluiaşi râu, după care au fost numiţi şi Slavii[1]. De această părere este şi N. Iorga[2]. Cum că aceşti Vlahi erau populaţiuni româneşti din ramura românismului sud-dunărean, prin urmare aceiaşi cu strămoşii Aromânilor, aceasta se dovedeşte şi din informaţiunile de mai târziu ce avem asupra acestui element din aceste părţi. Tot din aceste informaţiuni rezultă şi ocupaţiunea lor cu păstoritul. Dar că şi aceşti păstori Vlahi duceau o viaţă nomadă ca şi acei pomeniţi cu un veac doi mai târziu, aceasta, cred că se lămureşte pe deplin din adaosul explicativ al scriitoarei Anna Comnena, când, vorbind despre Vlahii care luaseră parte în armatele lui Alexios I (1091) în lupta în contra Cumanilor, socotindu-i ca nomazi: ὀπόσοι τὸν νομάδα βίον εἵλοντο, mai adaogă: Βλάχους τούτους ἡ κοινὴ καλεῖν οἶδε διάλεκτος (= quos Blachos vulgari lingua vocare solent)[3]. Acest adaos, pe care scriitoarea găseşte de trebuinţă ca să-l dea numai pentru specificarea Vlahilor nomazi, provine desigur din faptul că, până la ea, Vlahii din Peninsula Balcanică nu erau cunoscuţi numai ca un popor care se ocupă cu păstoritul, dar care duc şi o viaţă nomadă. De aceea şi în pasagiul din Skilitses-Kedrenos, relevat pentru întâia dată de Tomaschek[4]: τούτων δὲ τῶν τεσσάρων ἀδελφῶν Δαβὶδ μὲν εὐθὺς ἀπεβίω ἀναιρεθεὶς μέσον Καστορίας καὶ Πρέσπα;

---

[1] „Neu und eigentümlich in jener Notiz ist nur die vulgäre Namensform Βλαχορηχῖνος, welche darauf hindeutet, dass das (nach dem Flusse Ῥήχιος, Ῥήγχος Βρύχος in der nördlichen Chalkidike genannte) Volk der Ρυγχῖνοι ausser dem herrschenden slowenischen Bestandteile auch noch das einheimische wlachische Volkselement umfasst hat, das sich mit der Zeit stärker erwies". (Tomaschek *o. c.* p. 44).

[2] N. Iorga, într'o recenzie făcută asupra lucrării lui Constantin I. Amantos, Μακεδονικὰ συμβολὴ εἰς τὴν μεσαιωνικὴν ἱστορίαν καὶ ἐθνολογίαν τῆς Μακεδονίας; Athènes 1920, vorbind despre aceşti „Vlachorynchines (Βλαχορύγχοι), qui survécurent, dans la compagnie des Slaves, dans la Macédoine au VII-e siècle", adaogă că „ce sont des Vlaques dont le nom ethnique est effublé d'un épithète qui vient de la rivière sur les bords de laquelle ils vivaient" (*Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, VII-ème année, N-os 10—12 p. 81).

[3] Anna Comnena, Vol. I p. 395.

[4] *Ueber Brumalia und Rosalia* p. 401.

καὶ τὰς λεγομένας καλὰς ὁρῦς παρά τινων βλαχῶν ὁδιτῶν[1], este vorba tot despre Vlahii nomazi, dar care de astă dată nu erau nici păstori şi nici vagabonzi, ci, *cărvănari*, sau cum am zice în limba albaneză *uδetar* (de la uδε „drum"), aşa cum mai târziu îi întâlnim şi la Vlahii din Serbia subt numele de *chelători* sau *călători* (de la „cale")[2].

Dacă însă din toate aceste întâmplări relevate de scriitorii bizantini viaţa nomadă a Vlahilor mai mult se subînţelege, iată că în sec. XI un eveniment de mai mare însemnătate se petrece în aceea Tesalie, care acum erà ocupată aşa de mult de Vlahi, încât stăpânirea bizantină se văzù nevoită să institue o administraţie specială pentru toţi Vlahii din Elada: ἀρχὴ τῶν βλάχων Ελλάδος[3], eveniment care de astă dată ne arată şi direcţia în cotrò se făceau mutările Vlahilor nomazi. Este vorba despre aceea mişcare a Aromânilor din 1065 în contra stăpânirii bizantine, relatată de Kekaumenos, la care fu nevoit să se asocieze şi bătrânul Niculiţă, mai-marele peste Vlahii din Tesalia. Erà gata să înceapă lupta, însă fiind în mijlocul verii, mulţi dintre Vlahi lipseau din Tesalia. Această lipsă dă prilej cronicarului, care ne povesteşte întâmplarea în toate amănuntele ei, să adaoge că Vlahii petrec vara în Munţii Bulgariei: Ἐις τὰ ὄρη τῆς Βουλγαρίας, unde din luna lui Aprile şi până în Septemvrie, ei locuesc împreună cu avutul lor în vite şi cu familiile lor, pe munţii cei înalţi şi în locurile cele mai reci: τὰ κτήνη καὶ φαμιλίαι αὐτῶν εἰσιν ἀπὸ Ἀπριλλίου μηνὸς ἕως Σεπτεμβρίου μηνὸς ἐν ὑψηλοῖς ὄρεσι καὶ ψυχροτάτοις τόποις[4]. Noi nu putem şti cu preciziune care munţi anume înţelege autorul prin „munţii Bulgariei". Ştim atâta numai că Bulgaria lui Kekaumenos este aceea a lui Simeon, supusă de către Vasilie al II Bulgaroctonul şi că în cazul acesta s'ar puteà presupune mai de grabă munţii Macedoniei şi ai Traciei decât munţii Balcani. De fapt, numai cu un veac mai târziu, când grosul populaţiunilor nord-dunărene se găseau în locurile pe care le ocupă şi astăzi, pomenirea Vlahilor în Munţii Balcani ca şi în Rodope şi Tracia abundă tot mai mult. O *Valahie Albă* (Bela-Vlaška) în opoziţie cu Vălahia Neagră (Kara-Vlaška) din nordul Dunării

[1] G. Cedrenus, II, p. 435.

[2] Vezi V. Bogrea în *Bulletin de l'Inst.* VII p. 50—53 şi S. Dragomir *Vlahii din Serbia* p. 286 şi 298.

[3] Vezi mai pe larg N. Iorga, *Notele unui istoric* p. 132.

[4] W. Tomaschek, *o. c.*, p. 64

apare între munţii Balcani şi Dunăre[1]. Nu putem şti cu siguranţă, dacă Vlahii din acest ţinut făceau parte din populaţiunile româneşti sud-dunărene, dar dacă ar fi să admitem la baza acestei denumiri haina albă a Vlahilor balcanici, atunci am fi înclinaţi să credem că ei ţineau mai mult de fraţii lor din Balcani şi Rodope. De altfel, şi cronicarii, începând cu Niceta Honiatul până la Cantacuzen[2] vorbesc despre aceşti Vlahi nomazi. Cel dintâiu, povestind felul cum Petru şi Asan au început lupta în contra stăpânirii bizantine, adaugă că în biserica cu hramul Sf. mucenic Dimitrie, zidită de amândoi fraţii, între lumea strânsă la biserică, ca să aţâţe pe Români în războiul ce trebuiă să fie dus în contra Bizantinilor, „se aflau mulţi oameni îndrăciţi, bărbaţi şi femei, *cu pleoapele întoarse şi înroşite*, cu părul vâlvoiu . . ."[3]. Acest obiceiu de a-şi întoarce pleoapele, când cineva vrea să sperie pe alţii şi în special pe copii, Aromânii nomazi îl au şi astăzi. Nu ştiu dacă el există la Greci şi la Albanezi, însă Bulgarii nu-l au (cf. şi G. Weigand, *Rumänen und Aromunen in Bulgarien* p. 49—50). Sistemul de luptă al acestor Vlahi, relevat de N. Iorga[4], se aseamănă cu acela al Vlahilor lui Niculiţă din Tesalia, despre care s'a vorbit mai sus. Dacă, acum din punctul de vedere filologic, urmele acestor Vlahi, care se văd astăzi în numele de localităţi de origine românească în Balcani, arată mai mult o înfăţişare dacoromână, prin aceea că ele prezintă labiale nealterate[5], această constatare vine să confirme ceea ce am susţinut

[1] „Die zwischen Hämos und Donau lebenden Wlachen, deren Land meist als Weiss-Wlachien bezeichnet wird, verschmelzten sich allmälig mit den slavisierten Bulgaren" (C. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, vol. VI, p. 165), „Klein-Wlachien war zu jener Zeit in Aetolien, Weiss-Wlachien in Moesien, Schwarz-Wlachien (Μαυροβλαχία) in der Moldau" (Const. Jireček, *Geschichte der Bulgaren* p. 218. Vezi şi p. 376. Cf. şi Cvijić, *La Péninsule Balkanique* p. 165: „Il y avait une Valachie Blanche dans les Balkans et au Nord des Balkans". Cf. acum în urmă şi Al. Philippide, *Originea Românilor* vol. I p. 709.

[2] Ἕνα δὲ τῶν ἀπὸ τοῦ Δακικοῦ γένους νομάδα Συρμπάνου ὠνομασμένον τῶν ὄντων ἀποστερήσας (I. Cantacuzen, vol. I p. 146).

[3] Gheorghe Murnu, *Din Nichita Acominatos Honiatul*, în Anal. Acad. Rom. Tomul XXVIII, p. 379.

[4] N. Iorga, *Geschichte des rum. Volkes.* B. I p. 55.

[5] Const. Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien* p. 123—124; G. Weigand, *Rumänen und Aromunen in Bulgarien* în Jahresbericht XIII p. 45 şi Th. Capidan, *Raporturile linguistice slavo-române* în *Dacoromania* III p. 145 şi urm.

la congresul filologilor din ţară[1] că a existat o vreme, când şi în dialectul aromân nu toate labialele erau alterate. In munţii Rodope păstorii nomazi valahi s'au păstrat până în veacurile din urmă[2]. In fine, pretutindeni până unde au ajuns strămoşii Aromânilor la nordul ca şi la sudul[3] Peninsulei Balcanice, şi din timpurile cele mai vechi, ei sânt relevaţi ca păstori care îşi schimbă locuinţele: *„erat id genus hominum vagum, incertis errans sedibus“*[4], ducând împreună cu ei familiile şi tot avutul lor.

Dintre toate celelalte popoare balcanice, această vechime se constată numai pentru poporul albanez. Intr'o lucrare scrisă de un călugăr francez, în anul 1308, alături de informaţiunile ce ni se dau cu privire la producţiunea solului din Albania, ni se mai spune, în ce priveşte aşezările şi îndeletnicirile Albanezilor, că ei *„civitates, castra . . . non habent, sed habitant in papilionibus et semper mouentur de loco ad locum per turmas et cognationes suas“*[5]. Acest citat, precis în expunerea mişcărilor nomade ale Albanezilor, ar puteà servì ca un pendant la ceea ce a spus Kekaumenos despre Aromâni. Mai departe, în cuprinsul acestei lucrări vom vedeà cum acest paralelism în viaţa celor două popoare cu legături vechi în Peninsula Balcanică se arată şi în alt domeniu din viaţa lor păstorească[6].

*

Dar dacă din cele expuse mai sus, reiese faptul sigur că, de la începutul aşezării lor în Peninsula Balcanică, Aromânii au

[1] Th. Capidan, *Aromânismele din dialectul dacoromân şi problemele care se leagă de ele* publicat în *Junimea Literară* An. XIV p. 275.

[2] „Südlich von Morrha lag das Ländchen Merope, von bulgarischen und rumunischen (Wlachischen) Hirten bewohnt“. (C. Jireček, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe* (1877) p. 98).

[3] „Der Genuese Domenico Mario Negri erzählt in seiner Geographie [Domin. Mar. Niger, Geographicorum comentariorum libri XI Basileas 1557 fol. p. 279], dass unweit des Flusses Echedoros (jetzt Gallico) *„ager a pastoribus vicatim habitatur, quos Morias seu Flaccos appellant“*. Letztere sind ohne Frage Wlachische Colonisten, Hirten die sich zelbst Rumänen d. h. Ῥωμαῖοι nannten“. (Hopf, *Geschichte Griechenlands* VI p. 267).

[4] Cf. Pachymeres, vol. II, p. 106: *„τὸ δέ γε βλαχικόν, ὃ δὴ σχεδὸν ἀπὸ τῶν ἑξωτέρω τῆς πόλεως ἐς βεῦῆην καὶ πόρρω εἰς πλῆθος ἀριθμοῦ κρῖττον ποσούμενον παρατέταται, ἔθνος δυσχωρίαις χαῖρον καὶ βοσκήμασι προσανέχον...“*

[5] Olgierd Gorka, *Anonymi descriptio Europae Orientalis „Imperium Constantinopolitanum Albania, Serbia, Bulgaria, Ruthenia, Ungaria, Polonia, Bohemia“* Anno MCCCVIII exarata. Cracoviae (1916) p. 26.

[6] Pentru forma veche a păstoritului la Albanezi vezi şi V. Dvorsky în *Riv. Geogr. Ital.* XXII (1915) pp. 298–304.

fost relevaţi de către scriitorii bizantini numai ca o populaţiune de păstori, trebue să cădem şi noi în greşeala acelora care inventează tot felul de teorii, în baza cărora se încearcă să dovedească originea exclusiv păstorească nu numai a Aromânilor, dar şi a întregului neam românesc?[1] Desigur că nu. Mai întâiu de toate, despre o îndeletnicire exclusivă a Aromânilor pentru timpurile mai vechi cu păstoritul nu sânt suficiente nici atestările istoriografilor bizantini şi nici schimbările ce a suferit numele Românilor subt forma lui slavo-greacă „Vlah"[2] sau subt forma albaneză *Remer*[3], trecând de la înţelesul etnic la acela de „păstor" faţă de mărturiile vii ce ne procură graiul lor şi faţă de unele urme din tradiţia centrelor mai însemnate, locuite astăzi

[1] „Und Hirten, von Ort zu Ort wandernd, waren die Walachen zu aller Zeit während des Mittelalters, den Landbau müssen sie nur spärlich nebenbei betrieben haben. von Städten, die sie auschliesslich bewohnten ist gar keine Rede." (Robert Rösler, *Romanische Studien*, (1871) p. 119.)

Vezi, în privinţa aceasta, şi studiul lui Ladislau Rethy, *Daco-Roumains ou Italo-Roumains*, étude historique et philologique. Budapest, 1897 : „Les Valaques descendent — leur langue le prouve — d'un peuple de pâtres des Appennines, qui a habité, sans doute, la région sabino-ombrienne, qui s'appelait dans les Etats pontificaux Roman, d'après l'habitude du peuple italien de se désigner d'après le nom de la province ou région qu'il habite. Une tribu de ces pâtres — elle appartenait au culte romano-catholique, car la terminologie de la langue valaque le prouve — partait vers le IX^e^ siècle par le Friaoul et par la Carniole et descendait au cours du X^e^ siècle dans la péninsule balkanique, dans l'ancienne Illyrie. Ici le contact entre Roumains et Albanais a donné naissance à la langue valaque qui n'est pas une langue italienne, mais un idiome moitié italien moitié albanais, c'est-à-dire que les mots sont italiens, tandis que les formes grammaticales et le tour d'esprit emprunté à l'albanais" (p. 4).

Vezi, la aceasta, *Beiträge zur Siedlungsgeschichte der Balkanhalbinsel* publicat de Dr. Ludwig von Thallóczy în *Illyrisch-Albanische Forschungen*. Band I, p. 38 şi urm.

De asemenea I. Peisker, *Abkunft der Rumänen* (Graz) 1917, în care autorul, continuând cercetările sale începute în *Die älteren Beziehungen der Slaven zu Turko-Tataren und Germanen und ihre sozialgeschichtliche Bedeutung*, Stuttgart (1905), încearcă să dovedească asemănarea ce există între viaţa păstorească la Români şi între aceea la Turci, conchizând că ea se bazează pe o moştenire străveche şi că, prin urmare, Românii se înfăţişează ca descendenţi ai Turco-Tatarilor.

[2] Despre care vezi mai pe larg în Th. Capidan, *Raporturile albano-rom.* în *Dacoromania* II p. 487.

[3] Pentru înţelesul acestui cuvânt vezi acum în urmă Kadlec, *Vlasi i vlaške pravo* p. 1 şi urm.

de Aromâni. La această trecere de înţeles precum şi la generalizarea ocupaţiunii lor numai cu păstoritul va fi contribuit, desigur, şi felul mutărilor lor. Aceste mutări care, după cum am văzut în capitolul precedent, trec dincolo de transhumanţa obicinuită mai la toate popoarele cu îndeletniciri păstoreşti şi ajung la nomadism, au făcut ca mişcările lor să nu fie văzute de către streini numai în mutări de turme, ci şi în deplasări de populaţiuni întregi, grupate împrejurul *celnicilor* lor conducători. Din cauza acestui nomadism, ei nu erau văzuţi de celelalte popoare din Peninsula Balcanică, cu turmele de oi, numai în timpul verii la munte, ci cu aceleaşi turme apăreau şi iarna la şes, sălăşluiţi mai în toate satele aşezate pe câmpii bogate în păşuni, ca şi în împrejurimile oraşelor mai mari, unde puteau să-şi desfacă produsele precum şi o parte din turmele lor. Această dublă apariţie a Aromânilor noştri, care în mod firesc rezultă din cele două migraţiuni periodice din cursul anului, le înmulţeà în mod aparent aşa de mult aşezările, încât numeroşi cum erau ei în veacurile de mijloc şi chiar după venirea Turcilor, răspândirea lor în Peninsula Balcanică părea şi mai extraordinară, iar celelalte ocupaţiuni ce vor mai fi avut, ca a g r i c u l t u r a şi chiar unele meserii, dispăreau cu desăvârşire.

Nu se poate urmări extensiunea agriculturii în Peninsula Balcanică înainte de năvălirea Turcilor, însă din puţinele indicii ce avem din actuala ocupaţiune a unor populaţiuni româneşti, precum şi din unele cuvinte referitoare la plugărie din graiul lor, reiese mai mult ca sigur, că cultura ogoarelor nu erà streină la o parte dintre Aromâni, în momentul când ei s'au aşezat în locurile unde îi găsim.

Referindu-ne la vremurile mai nouă, vom găsì Aromâni aproape din toate tulpinile şi în toate regiunile, care, în afară de păstorit, cunosc şi cultura pământului [1].

Mai întâiu, în ce priveşte regiunea Pindului, Aromânii din ţinutul Zagori — astăzi, în cea mai mare parte grecizaţi — se ocupă cu agricultura [2]. Dintre aceştia, Aromânii care nu şi-au pierdut limba românească şi continuă să se îndeletnicească cu munca câmpului sânt din comunele P a l i o s e l i, P ă d z, aşezate mai în spre miază-noapte, în versantul apusean al Pindului,

[1] Cf. N. Baţaria, *Agricultura la Aromâni* în *Lumina* Anul II (1904) p. 161.
[2] Cf. *Lumina* Anul I (1903) p. 166 şi urm.

aproape de Samarina, şi Paliohori, Floru, Grebeniţi, aşezate pe acelaşi versant însă mai în spre miază-zi [1]. Dintre comunele din Epir, care nu fac parte din Zagori, o bună parte dintre Românii din Aminciu (Meţova), după cum ne-asigură G. Weigand [2] cultivă pe vremuri pământul tot aşa de bine ca şi Slavii. Scriitorul englez Leake ne asigură că în Siracu şi femeile se îndeletnicesc cu munca pământului [3]. Românii din Turia, care, pe vremuri, se alcătuiă, după tradiţia locală, din cătunele Scornu, Căldăroasă, Codru-Mare şi Turia, nu se mută cu locuinţele. Ei rămân pe loc, pentru că îşi cultivă ogoarele [4]. De asemenea Românii din Calarli, în timpurile cele mai vechi, după cum ne asigură Pouqueville [5], se îngrijeau tot aşa de bine de cultura câmpului ca şi de creşterea vitelor. Şi Românii păstori din Perivoli cunoşteau odată agricultura [6]. Comuna Smixi n'a fost peste tot niciodată comună nomadă. Încă din timpurile cele mai vechi, o bună parte dintre locuitori se ocupă cu agricultura. Regiunea numită Biga, din apropierea comunei, eră odată peste tot cultivată de Români. Din această regiune ca şi din alte ţinuturi mai îndepărtate Românii s'au aşezat în Smixi [7]. In fine, Românii din Furca şi Armata ş. a. nu sânt streini de cultura pământului [8]. Un eminent cunoscător al stărilor economice din Pind, prof. G. Zuca, ne asigură într'o

[1] Wace and Thompson, *The nomads of the Balkans*. London (1914) p. 202.

[2] G. Weigand, *Die Aromunen*, Vol. I p. 130.

[3] „At Syrako ... the gardens and the small quantity of arable land wich sourrounds these towns are chefly cultivated by the women" (William Martin Leake, *Travels in Northern Greece*. Vol. I (1835) p. 275).

[4] Wace and Thompson. *o. c.* p. 180.

[5] „Quand on se rend de Calaritès dans le canton d'Aspropotamos, on gravit, dans la direction nord-est, l'espace d'un mille, le Padure-Mouré [Pădure-Mure] jusqu'au Lazareth établi par le Valaques ... Autrefois, toute cette contrée était couverte d'arbres que les pasteurs valaques incendient chaque année aux approches de l'automne, afin de laisser mûrir les ceindres sous la neige pour ensemencer quelque champs en siègle au retour du printemps" (*Voyage dans la Grèce* II p. 185 şi urm.). Despre incendiarea ierbii, ne vorbeşte şi Jireček la Românii grămosteni din Bulgaria (*Das Fürstentum Bulgarien* p. 119. *Cf.* şi I. Bogdan în *Conv. Lit.* XXIII. p. 104).

[6] Wace and Thompson, *o. c.* p. 175.

[7] Wace and Thompson, *o. c.* p. 172.

[8] Per. Papahagi, *Notiţe Etimol.* p. 43. Pentru Furca vezi şi *Lumina* Anul IV (1906) p. 51.

lucrare asupra ocupaţiunii Aromânilor că „numărul satelor şi orăşelelor româneşti din Pind care se ocupă şi s'au ocupat cu creşterea oilor, este cu mult inferior acelora care s'au ocupat şi se ocupă cu agricultura, ori cu industria mai mică. Aşa spre exemplu comunele cari au avut celnici mari întotdeauna sânt: Aminciu, Sâracu, Ameru, Băeasa, Perivole, Abela, Samarina, Smixi, Furca, Deniscu, Gramostea; în total vre-o unsprezece sate, fără a enumerà şi acelea care actualmente fac parte din Tesalia grecească. Restul până la 50 de sate din Pind, nu se ocupă decât cu agricultura ori cu îndeletniciri de altă natură“ [1].

Dacă trecem în Macedonia, şi aci găsim centre şi ţinuturi în care, în timpurile mai vechi, când Aromânii nu se dedaseră încă bine comerţului, se ocupau cu agricultura. In ţinutul Ohridei şi în special Aromânii din Beala-de-jos se ocupă numai cu agricultura; foarte puţini sânt şi păstori [2]. Pentru Molovişte şi Gopeşi ne asigură bătrânul poet naţional Const. Belimace, că amintirile legate mai cu deosebire de trecutul comunei Molovişte spun că locuitorii acestei comune, la început, se ocupau cu agricultura [3]. Acelaşi lucru îl aflăm şi din scurtele monografii ale altor comune, cum este Vlaho-Clisura. „Se zice că cu câteva sute de ani înainte în locul orăşelui de acum, la picioarele piscului Agurlu al Chiacu, de o parte şi de alta, existau trei comune aromâneşti: Iaja, Cârâgè şi Cireşi, a căror populaţiune se ocupà cu agricultura şi cu păstoritul şi care în acele vremuri turburi a trebuit să-şi părăsească vechile sale locuinţe şi să se ascundă în desişul acelui munte, spre a fi la adăpostul oricăror încălcări“ [4].

La o bună parte dintre Aromânii din Albania agricultura a fost din toate timpurile şi continuă să fie şi astăzi una dintre ocupaţiunile lor de bază. Ţinutul în care ei se îndeletnicesc cu munca câmpului este Muzachia. Aci mă voiu mulţumi să reproduc constatările unui vechiu cunoscător al stărilor de lucruri din Albania, cum a fost J. G. von Hahn, „In Mittelalbanien (dem

[1] G. Zuca, *Studiu Economic asupra Românilor din Pind* (Epir şi Tesalia). Extras din *Foaia de Rapoarte Consulare şi Informaţiuni comerciale* No. 16. Bucureşti (1906) p. 6.

[2] Cf. revista macedo-română *Lumina* Anul IV (1906) p. 267.

[3] Vezi *Lumina* Anul II 115.

[4] Const. Ghica, *Oraşul Vlaho-Clisura* publicat în *Lumina* Anul II. p. 117.

Gramosland und dem Vorland der Alpen) sind die Volksverhältnisse weit einfacher, weil hier das griechische Element gänzlich fehlt und zwischen dem albanesischen nur wlachische Colonien, wiewohl zahlreich, eingestreut sind. Diese letzteren verbreiten sich nicht nur über die Bezirke von Elbassan, Pekin und Cawaja, sondern finden sich auch zahlreich in dem Gebiete von Berat, besonders in dessen Küstenebenen, der sogenannten Muzakjá, wo sie (im Gegensatze zu ihren Stammsverwandten) vorzugsweise dem Ackerbau obliegen)[1].

*

După ce am văzut felul cum se înfăţişează ocupaţiunea Aromânilor cu agricultura, în vremurile mai de mult ca şi astăzi, să vedem acum dacă ei, ca păstori eminenţi, au învăţat această îndeletnicire în timpurile mai nouă sau au moştenit-o de la strămoşi.

In privinţa aceasta,dovezi mai sigure decât acelea care ni le oferă graiul lor, nu putem găsi. Mulţimea termenilor din sfera vieţii agricole care se păstrează în dialectul aromân, nu ca simple cuvinte moarte, ci cu întrebuinţare generală, ne arată că străbunii Aromânilor nu erau streini de agricultură.

Vom înşirà mai întâiu aceşti termeni, şi după aceea vom vorbi despre valoarea acelora dintre ei, care privesc direct chestiunea ce ne interesează.

Pentru însemnarea solului arabil avem *agru* (lat. ager, -um) cu înţelesul păstrat din limba latină şi pierdut în celelalte limbi romanice. Pentru munca câmpului avem: *săpare* (sappo, -are); *arijă* (area); *arare* (aro, -are); *siminare* (semino, -are); *siţirare* (sicilo, -are); *triirare* (tribulo, -are); *zvinturare* (ex-ventulo, -are); *măţinare* (machino, -are); *nţirnare* (cerno, -ere) şi *sărcl'are* (sarc(u)lo, -are) „a curăţi ogoarele de ierburi“ [2].

Pentru sculele de trebuinţă la munca câmpului avem; *sapă* (sappa, -am); *aratu* din mai vechiu **aratru* „plug“ (aratrum); *vomeră* (vomer, -em) „fierul lat al plugului“; *seaţire* (sicilis, -em); *ţir* (cribrum) „ciur“.

---

[1] J. G. von Hahn, *Albanesische Studien.* Jena (1854) p. 16. Vezi şi G. Weigand, *Die Aromunen* I p. 82. Pentru Românii din Cavaia vezi *Lumina*, Anul I (1903) p. 266. C. N. Burileanu *I Romeni di Albania* pp. 103, 105, 163, 331, 334 etc. Tache Papahagi, *La Românii din Albania* p. 20.

[2] Per. Papahagi, *Notiţe Etimol.* p. 43.

Pentru cereale: *siminţă* (sementia, -am); *grânu* (granum); *grânuţă* şi *gârnuţă* (granuceum); *sicară* (secalis, -em); *mel'u* (milium); *ordzu* (hordeum).

Pentru păioase: *sk'icŭ* (spīcum); *pal'e* (palea).

Deoarece mulţi dintre aceşti termeni agricoli Românii puteau să-i păstreze prin contactul cu populaţiunile agricole cu care aveau legături în timpul verii, când îşi desfăceau produsele lor şi se aprovizionau cu cele de trebuinţă pentru iarnă, pentru mai multă claritate şi ca să nu se creadă că noi, cu orice preţ vrem să scoatem pe strămoşii Românilor agricultori, vom face o strictă deosebire între termenii care s'ar putea explică din acest contact cu populaţiunile câmpene şi între aceia pe care ei nu i-ar fi păstrat dacă într'adevăr nu s'ar fi ocupat în tot timpul cu cultura pământului.

Printre cei dintâi punem în primul rând numele cerealelor: *siminţă, grânu, sicară, mel'u, ordzu.* Toţi aceştia şi i-ar fi putut procură de la locuitorii de şes în schimbul laptelui şi derivatelor lui. Prin urmare, nu pot dovedi numai decât că ei au cunoscut odată şi cultura pământului. Tot în categoria lor trecem şi pe *agru, câmpu.* Când se coborau păstorii de la munte, de multe ori treceau şi prin ogoare. Deci şi aceste cuvinte le-ar fi putut avea în dialect şi fără să fi fost cultivatori ai ogoarelor. Tot aşa: *sapă,* şi *săpare.* Intru cât acestea slujesc şi pentru alte munci, prezenţa lor în dialect s'ar puteă explică şi în afară de agricultură.

Trecând la a doua categorie de cuvinte, aci dăm mai întâiu de forma *arijă*, a cărei prezenţă în dialect n'am putea-o explică, decât dacă admitem că Românii se ocupau şi cu treieratul grâului. De fapt, Românii au şi *triirare* cu *zvinturare.* Dacă mai adăugăm la acestea şi *seaţire* cu *siţirare* avem toată terminologia din sfera activităţii agricole. Insă cuvintele din această categorie care ne dovedesc până la evidenţă că Românii s'au îndeletnicit multă vreme în mod intens, şi cu agricultura sânt **sărel'are, aratŭ** şi **vomeră.**

N. Iorga a susţinut, cu drept cuvânt, în a sa *Geschichte des rumänischen Volkes* că munca câmpului nu le-a fost streină, în propriile lor aşezări, nici Românilor [1]. Insă Iorga tratând de-

[1] „Selbst den Arămînen im Pindus war — das zeigt schon in gewissem Masse ihr Wortschatz für Feldarbeit und Felderzeugnisse — der Ackerbau auf eigener Scholle nicht grundsätzlich fremd". (N. Iorga. *Geschichte des rum. Volkes* Bd. I p. 143).

spre această chestiune într'o lucrare istorică, a crezut că ar fi prea mult ca să aducă dovezi linguistice din dialectul nostru pentru întărirea susţinerii sale şi mai cu deosebire pentru dovedirea faptului că, în străromâna, înainte de pătrunderea la Dacoromâni a cuvântului *plug*, există forma comună pentru toţi Românii *aratu*. Faptul acesta precum şi alte consideraţiuni unilateral concepute, au făcut pe H. Dumke, autorul unei lucrări asupra terminologiei la Dacoromâni[1] să susţină că, în perioada istorică, nu numai Aromânii, dar nici Dacoromânii n'au cunoscut agricultura. De acî el conchide că străromânii au fost păstori, iar Dacoromânii au învăţat munca câmpului de la Bulgari (p. 119). La Aromâni ca şi la Dacoromâni termenii latineşti păstraţi pentru agricultură ţin de tezaurul lexical al păstorilor (p. 122). De aceea „Iorga ist unkritisch an die Beurteilung der rumänischen Ackerbauterminologie gegangen. So ist es natürlich, dass er zu einem falschen Resultat kommt: er zieht den Schluss, dass die Urrumänen Ackerbauer gewesen sein müssen" (p. 114). Cât de „kritisch" în schimb, a procedat autorul ca să ajungă la concluziunile de mai sus, aceasta se vede de acolo, că toată greutatea chestiunii, dacă strămoşii Românilor au fost agricultori sau nu, el o pune în seama lipsei din limba română a unui cuvânt de origine latină pentru denumirea plugului, care, după autor, este instrumentul cel mai de seamă pentru o cultură mai intensă a pământului. „Aber den Pflug können die Urrumänen selbst nicht geführt haben; denn die Terminologie des Pfluges weist kein einziges lateinisches Element auf. Der Pflug, das wichtigste Gerät für die intensivere Bodenkultur, ist also später von den Bulgaren zur den Rumänen gekommen. *Daraus folgt, dass die Urrumänen keinen Ackerbau getrieben haben können*".

Iată la ce concluziuni pripite poate ajunge cineva, când la studierea unei chestiuni de aşa mare însemnătate, se lasă influenţat de acèle câteva cuvinte slave, de ordin secundar, şi nu îmbrăţişează întreg domeniul limbei române şi sub aspectele ei dialectale. Şi aceste afirmări pripite sânt cu atât mai regretabile, cu cât existenţa lui *aratu* pentru „plug", în aromână, era cunoscută. Ce ar fi fost dacă şi *aratu* s'ar fi pierdut din limba română, aşà cum s'au pierdut atâtea cuvinte de origine latină,

[1] H. Dumke, *Die Terminologie des Ackerbaues im Dakorumänischen* publicat în Jahresbericht XIX—XX p. 65—151.

pe care noi le cunoaştem numai din limba textelor mai vechi. Cu siguranţă că, în cazul acesta, s'ar fi stabilit în mod definitiv că strămoşii noştri n'au cunoscut agricultura. Dar iată că acum alături de *aratu*, cuvânt de bază, mai există şi *vomeră* cu *sărcl'are*. Cel dintâiu însemnează un lucru de amănunt din părţile plugului; al doilea arată o acţiune tot de amănunt la cultura pământului. Ele nu puteau ajunge până la noi, decât numai admiţând că nu numai Românii, peste tot, dar şi Aromânii, după despărţirea lor de Dacoromâni, au trebuit multă vreme să se ocupe cu agricultura, tot aşa de intensiv, cum mai târziu au continuat să se ocupe cu păstoritul.

La această concluziune, deşi pe alte căi, vorbind despre Dacoromâni, pare că ajunge acum în urmă un alt colaborator al Jahresberichtului, W. Domaschke, în lucrarea sa „*Tezaurul lexical latin din limba română*“ [1]: „Die hauptsächlichsten Bezeichnungen der Bodenkultur werden durch lateinische Wörter gebildet, zu ihnen zählen auch alle Getreidearten ausser ovăz „Hafer“ (slav.). Dieses Ergebnis spricht aus, dass die Rumänen den Ackerbau seit ältester Zeit gekannt haben; es setzt aber nicht voraus, dass sie ihn in ihrer Mehrheit auch betrieben haben“. Fraza din urmă este spusă numai ca să îndulcească poziţia lui Dumke, despre care autorul, după cele spuse mai sus, înşiră câteva cuvinte fără nici o însemnătate şi numai ca să salveze în mod aparent continuitatea de vederi pe această temă a anuarului, în care este angajată în bună măsură şi autoritatea directorului. Această tendinţă se vede mai ales de acolo, că autorul, pomenind despre etimologia lui *vomeră* la Aromâni, nu uită să adaoge că „Weigand se îndoeşte despre existenţa acestui cuvânt“ [2]. De ce să se îndoiască Weigand despre existenţa lui în dialect? Cuvântul este dat de Cavallioti, care îl înregistrează pentru întâia dată în vocabularul său de cuvinte [3], dându-l pentru corespondentul grecescului ὄνις şi alb. *vjeje*. In afară de aceasta, cuvântul este cunoscut în domeniul limbilor romanice (cf. ital. *vomero*). Ceva mai mult, din existenţa, în limba albaneză, a formei *umb*, cu acelaşi înţeles de „Pflugschar“ ca aromânescul *vomeră*, care reproduce nu direct

[1] *Der lateinische Wortschatz des Rumänischen* în *Jahresbericht* XXI—XXV. pp. 65—173; cf. (în special despre dispariţia lui *aratru* la Dacoromâni) şi S. Puşcariu în DR. I 404.

[2] „Weigand bezweifelt die Existenz dieses Wortes“ (p. 137).

[3] G. Mayer, *Alban. Stud.* IV 117.

pe *vomer* ci pe *vomis*, o variantă a lui *vomer*, alături de *pl'uar*, cuvânt autocton şi cu acelaşi înţeles, rezultă că forma latină erà cunoscută şi în romana balcanică. Aşa dar, şi unul (umb) şi altul (vomeră) ca şi *parmende* (lat. per aramentum) precum şi alţi termeni referitori la plug din limba albaneză, arată până la evidenţă, că populaţiunile aborigene din Orientul romanic, romanizate în întregime sau pe jumătate, n'au aşteptat să năvălească Slavii ca să înveţe de la ei cultura pământului, ci au cunoscut această cultură parte de la strămoşii lor Traco-Iliri — cum aceasta se dovedeşte din terminologia agricolă de origine indigenă la Albanezi — parte de la Romani. Că cevà mai târziu, după veacuri de simbioză cu Slavii, ei vor fi învăţat cevà şi de la aceştia, aceasta se înţelege de la sine, şi terminii slavi din amândouă limbile o arată. Dar de aci şi până la concluzia că peste tot „die Urrumänen keinen Ackerbau getrieben haben können" sau, şi mai rău, că „die intensivere Bebauung des Bodens als alleinige Erwerbsquelle haben die Rumänen von den Bulgaren erst etwa um die Wende des 12. und 13. Jahrhunderts gelernt" (p. 123), este o distanţă mare, pe care numai unul cu o pregătire prea superficială o mai poate susţineà! Iar în ce priveşte forma lui *vomeră* în aromână pentru **voameră* sau **voamere*, cu *o* accentuat netrecut în *oa* din cauza lui *e* (*ă*) din silaba următoare, aceasta se explică, după cum am arătat în altă parte [1], prin particularitatea Aromânilor din Albania, de a preface diftongul *oa* în *o*.

Recunoscând dar faptul că nu numai Românii peste tot au cunoscut agricultura, cu mult înainte de venirea lor în contact cu Slavii, dar că ea n'a fost streină nici Aromânilor, multă vreme după despărţirea lor de Dacoromâni, noi trebue să admitem că, dacă încă din timpurile cele mai vechi o parte din strămoşii Aromânilor s'au îndeletnicit cu păstoritul subt forma lui nomadă sau de transhumanţă, tot de pe vremea aceea restul cultivà *agrele* (ogoarele) ca şi fraţii lor din nordul Dunării şi, prin urmare, cunoşteà şi viaţa sedentară. De altfel, de această părere este şi marele etnograf şi istoric Jireček, când, vorbind despre vechile legături ce au existat odată între populaţiunile româneşti de pretutindeni şi Slavii, adaogă: „Die Rumunen waren ursprünglich ein fest ansässiges Stadt- und Landvolk, aber die grossen Stürme

[1] Th. Capidan, *Raport. albano-române* în *Dacoromania* II p. 496.

der Völkerwanderung machten sie, wenigstens zum Teil, zu einem unstäten Hirtenvolk“ [1].

Ca populaţiune sedentară şi agricolă, Aromânii nu au păstrat în graiul lor numai acèle cuvinte care se referă la cultura pământului, dar şi cuvintele de trebuinţă pentru transportul cerealelor. Astăzi, în dialectul vorbit aproape pretutindeni, orice ce drum se cheamă *cale*. Nici un alt cuvânt nu există pentru exprimarea acestei noţiuni. Generalizarea acestui cuvânt latinesc şi lipsa formelor relativ mai nouă, de provenienţă streină, *drum* (vsl.) şi *potecă* (bulg.), care se găsesc în dialectul dacoromân, se explică, desigur, din ocupaţia cu păstoritul, care, de veacuri, ajunsese îndeletnicirea de căpetenie la Aromâni. In timpurile străvechi, drumul pe care umblau ciobanii cu oile Românilor de pretutindeni se numeà *cale*. De fapt, lat. *callis*, *-is*, din care derivă cuvântul românesc, în spre deosebire de celelalte forme latineşti pentru aceeaşi noţiune, însemnează „potecă care duce peste înălţimile dealurilor şi munţilor; drum pentru vite care sânt mânate la păscut, drum care duce la păşune“ [2]. Nicăieri nu puteà fi păstrat mai bine acest cuvânt decât la Aromâni care se găsesc vecinic pe *căl'uri* (drumuri). Dar alături de *cale*, există din timpurile vechi şi pretutindeni, cuvântul *cărare* din lat. *carraria*, un derivat al lui *carrum*, care, la origine, erà drumul pe unde treceau carele. Astăzi acest cuvânt este rar, însă el există în toate dicţionarele şi glosarele noastre [3], şi este atestat şi în literatura populară:

Inşi ţaplu tu cărare — Ieşi ţapul în cărare
Griţ-l'i al Nica şi-l'da sare — Chemaţi pe Nica să-i dea sare

Lit. Pop. p. 1021.

[1] Const. Jireček, *Geschichte der Bulgaren* p. 112.

[2] „Ein über Anhöhen und Berge führender ungebahnter Pfad, ein Bergpfad, Gebirgspfad, Waldweg, nur dem der Vieh zugänglicher Triftweg, Vieh steig“ (Georges). Cf. şi S. Puşcariu, *Locul limbei rom.*, p. 34—35.

[3] Pascu l-a introdus şi în dicţionarul macedo-român de curând apărut, însă Pascu nu cunoaşte dialectul şi-l confundă cu un alt cuvând de origine turcească. Dalametra dă subt *cărare* înţelesurile: 1 potecă, 2 deslușire, 3 verdict. Repausatul Dalametra nu erà filolog şi, prin urmare, nu ştià că forma *cărare* cu înţelesul „potecă“ de origine latină, nu este tot una cu omonimul *cărare* „deslușire, verdict“ din turcescul *carar*, care, ca termen juridic întrebuinţat zilnic la tribunalele turceşti, a pătruns în toate limbile balcanice, şi prin urmare, trebuià despărţit unul de altul. Pascu, luând lucrurile pe deasupra, nu şi-a dat seamă deloc de această nepotriveală în înţelesuri şi le-a trecut şi el subt acelaş cuvânt de origine latină.

şi-l întâlnim şi în toponomastica aromânească: Cărarea lui Lampi, despre care vezi mai pe larg capitolul „Păstoritul Aromânilor în toponimiă balcanică". Şi tot aşà, alături de cuvântul *k'eră*, de origine albaneză, singura formă de întrebuinţare generală la Aromâni pentru „car", în timpurile mai vechi există şi cuvântul de origine latină *car*. Şi acesta ca şi *cărare*, astăzi, nu se întrebuinţează decât foarte rar. Prezenţa acestor două cuvinte la Aromâni, pe de o parte întăresc presupunerile noastre despre îndeletnicirea lor cu agricultura, pe de altă parte ne arată că în timpurile mai vechi, alături de Aromânii chervanagii, despre care vom vorbi în altă parte, mai erau şi Aromânii cărăuşi, care se îndeletniceau cu transportul cerealelor. Astăzi această ocupaţiune a dispărut cu desăvârşire, după cum ameninţă să dispară şi cuvintele *cărare* şi *car*, din cauza lipsei lor de întrebuinţare. Generalizarea tot mai mult a păstoritului, subt forma lui nomadă, a schimbat cu desăvârşire aspectul vieţii lor primitive, care nu se deosebeà prea mult de aceea a fraţilor lor din nordul Dunării, şi pe care astăzi ni-l mai putem înfăţişà numai graţie acestor rămăşiţe de cuvinte, asupra cărora am insistat ceva mai mult în acest capitol[1].

Dar pentru noi, deşi argumentele trase din terminologia agricolă la Aromâni sânt hotărîtoare pentru chestiunea dacă ei, la început, au cunoscut şi agricultura, ducând viaţă sedentară, mai vin şi alte dovezi, poate de mai puţină însemnătate, însă de natură ca să întărească deducerile noastre.

Intre acestea, citàm prezenţa celnicatului.

Păstorii nomazi de pretutindeni, la Aromâni, trăesc în fălcări. O *fălcare* este o alcătuire de mai multe familii, sau, după numirea proprie a Aromânilor, *fămel'i* (*fumel'i*). Astăzi numărul acestor *fămel'i* — care, de obiceiu, se cam înrudesc între ele — se ridică până la 50 într'o fălcare; înainte vreme ajungeà şi până la 200. In fruntea fălcării stă *celnicul*. Când vrea să ştie cineva dacă celnicul are mulţi supuşi sau nu, întreabă: are multă *fălcare*, are multe *fămel'i*? Poziţia socială a celnicului faţă de fălcare, judecând după stările actuale, este aceea care decurge din situaţia lui de cel mai mare bogătaş dintr'o comună în turme de oi, în cai şi în catâri, având toată autoritatea faţă de fălcării

[1] Despre termenii agricoli la Români vezi şi Dr. Constantin Diculescu *Die Gepiden* I. Band (1922), p. 202 şi urm.

în toate treburile lor privitoare la păstorit. Inainte, celnicul erà singura autoritate care hotărà în toate chestiunile care priveau buna gospodărie a comunei precum mai ales şi păstrarea liniştei printre membrii unei fălcări; prin urmare, avea şi autoritate judiciară. De asemenea celnicul erà acela care apără siguranţa fălcărilor. Puterile lui treceau şi în domeniul militar. Pe baza acestor nepreţuite servicii ce le aduceà fălcărilor, dreptul celnicatului erà ereditar. Un celnic se simţeà moştenitor al unei poziţiuni speciale în mijlocul unei fălcări, poziţiune creată nu numai prin averea lui, care câte odată întreceà jumătate din averea unei fălcări, dar şi prin dreptul de moştenire în familie: „Personnage tout pacifique il prétend cependant tenir ses droits d'ancêtres guerriers, qu'ils ont acquis, le sabre en main μὲ τὸ σπαθί“ [1].

In ce priveşte originea celnicatului cu atribuţiuni deosebite decât acele arătate până aci, deocamdată ştim numai atât, că el este foarte vechiu. In sec. XI aveà, după Kekaumenos, funcţiunea unui στρατιγὸς: ὁ δὲ στρατιγὸς τῆ τῶν Βουλγάρων διαλέκτῳ ταελνίκος λέγεται. Ca formă, cuvântul la Aromâni vine din limba slavă. El este un derivat de la *čelo* „frunte“ şi însemnează propriu zis „fruntaş“. De însemnat este faptul că la Slavii din sud, de la care l-au împrumutat Aromânii, el astăzi mai că nu există. Ceea ce au Bulgarii, după cum am arătat în altă parte, vine de la păstorii Aromâni [2], iar la Sârbi el apare numai în documentele din sec. XIV şi XV, însemnând un mare demnitar la curtea sârbească, pe care Const. Jireček îl identifică cu un „comes palatinus“ [3]. Acest înţeles pe care l-a avut la Sârbi este de mare însemnătate pentru noi. El trebue să fie cel original, pe care чельникъ l-a avut în paleoslavă, de unde, probabil, îl vor fi împrumutat Aromânii. Dar indiferent de căile pe care a ajuns *celnicul* la Aromâni, prin Paleoslavi, Bulgari sau Sârbi, fapt cert este că, la origine, celnicul nu erà un fruntaş printre păstori, aşa cum el este astăzi la Aromânii nomazi, ci o autoritate a cărei evoluţie a ajuns numai la demnitatea pe care o aveà în sec. XIV la Sârbi, popor sedentar. In această funcţiune el a trebuit să existe odată şi la Aromâni. Aceasta se potriveşte şi cu vechea organizaţie la populaţiunile aromâneşti. Ei erau pentru poporul

[1] L. Heuzey, *Le mont Olympe et l'Acarnanie* p. 268.
[2] Th. Capidan în *Dacoromania* III p. 130.
[3] Th. Capidan, *Elem. Slav. în dial. arom.* p. 86.

aromân, ceea ce juzii erau pentru Dacoromâni. Numai mai târziu, subt Turci, când cu toată libertatea de care se bucurau în administraţie, atribuţiunile lui militare au trecut asupra „căpitanilor" ajutaţi de „armatoli", despre care ne vorbeşte tradiţia centrelor mai vechi aromâneşti şi este consemnată şi de scriitorul francez Pouqueville[1]. Iar faptul că *celnicul* la Aromâni aveà aceleaşi atribuţiuni, încă din timpurile cele mai vechi, pe care Kekaumenos, după cum am văzut din citatul de mai sus, le explică pentru Bulgari, aceasta se vede şi din traducerea lui în greceşte. Heuzey, vorbind despre vechimea şi însemnătatea celnicului la Aromâni, spune că în greceşte el este tradus prin *skouteris*. Apoi adaogă „Σκουτέρις dans la langue des Byzantins, était le nom que portait un officier du palais, l'Ecuyer; il est probable que ce titre, multiplié, comme tant d'autres, par les derniers princes qui se disputèrent les débris de l'Empire, fut donné dès cette époque à quelques chefs Valaques"[2]. Fără a ne grăbi să precizăm epoca când acest titlu a fost dat şefilor aromâni, pentru noi partea însemnată din traducerea grecească a cuvântului celnic la Aromâni este, că ea se identifică cu interpretarea lui Kekaumenos a lui τσελνίκος la Bulgari. Şi la unii şi la alţii avem στρατιγὸς şi „officier du palais". Dacă la aceasta mai adaogăm faptul că la Sârbi până în sec. XV cuvântul se păstrà cu înţelesul de „comes palatinus", atunci vom înţelege că funcţiunea celnicului cu înţelesul de astăzi, la Aromâni este relativ mai nouă. Ea s'a generalizat atunci când din împrejurările expuse la sfârşitul acestui capitol, cea mai mare parte dintre Aromâni au fost nevoiţi să treacă de la starea de populaţiune sedentară la aceea de populaţiune păstorească cu viaţă nomadă.

La această concluziune pare că ne duce şi organizaţia *fălcărilor*.

Dacă vom căutà să cercetăm felul de viaţă la popoarele nomade şi agricole, vom vedeà că încă din timpurile cele mai vechi, obiceiul de a se strânge membrii unei familii la olaltă se arată mai ales la popoarele sedentare, care se ocupă cu munca câmpului. La Romani *gentes* (identic cu *fălcările* la Aromâni) erau alcătuite din *cognationes* (*fămel'le* dintr'o fălcare) şi se ocupau cu cultura pământului[3]. Astăzi *zadruga* la Slavi, şi în special la

[1] *Voyage dans la Grèce* II p. 216.

[2] L. Heuzey, *Le mont Olympe et Acarnanie*. Paris (1860) p. 273 nota.

[3] Vezi despre aceasta mai pe larg Hirt, *Die Indogermanen* Vol I p. 204.

Sârbi, ţine, după cum a arătat Cvijić, tot de organizaţia unor popoare eminamente agricole[1]. La origine, fălcarea nu se alcătuiă din familii fără legătură de înrudire; cele mai multe erau, ca şi astăzi, înrudite direct sau prin alianţă, ca în zadruga slavă. Se înţelege că *fălcarea* Aromânilor, care a stat în totdeauna subt ordinele unui celnic, nu este chiar *zadruga* slavă. Insă asemănarea în alcătuirea ei este aşa de mare, încât, la baza ei, noi trebue să vedem aceeaşi organizaţie economică, care se întâlneşte numai la popoarele sedentare cu ocupaţiune agricolă. Dealtfel, această presupunere rezultă şi din rolul politic pe care Aromânii l-au jucat în veacurile de mijloc în sudul Peninsulei Balcanice. In vremea aceasta ei au creat, după spusele lui Kekaumenos, o domnie românească în Elada: ἀρχὴ τῶν βλάχων Ελλάδος, care, după Tomaschek, cuprindeà în primul rând, satele şi oraşele din Tesalia, după aceea Epirul şi Acarnania cu Etolia[2]. Evident că în această domnie elementul de bază îl formau Aromânii. Nu se poate admite ca toată această populaţiune să fi fost alcătuită numai din păstori nomazi. Printre ei se găseà o bună parte care îşi aveà locuinţele fixe în Tesalia, unde natura solului îi ţineà legaţi de cultura pământului.

*

Când au trecut Aromânii de la starea lor de populaţiune sedentară la aceea nomadă, aceasta scapă cercetărilor noastre. Se pare însă că epoca cea mai nimerită pentru această trecere trebue pusă în timpul năvălirii popoarelor barbare şi în special a Slavilor. Ţinând seamă de mărturiile scriitorilor, care au apucat să ne transmită felul barbar cum Slavii căutau să se impună elementului roman din Peninsulă, singurul loc de scăpare pentru acest element erau munţii. In munţi ei nu mai puteau continuà cu agricultura. Aci singurul mijloc de ocupaţiune erà creşterea turmelor de oi, o îndeletnicire pe care o parte din aceste populaţiuni o cunoşteà mai de mult. Această îndeletnicire, la început cu caracter de transhumanţă, mai târziu, din cauzele arătate în capitolul precedent, luà forma unei vieţi nomade. Ea se continuă la o bună parte din ei până astăzi în ţinuturile despre care va fi vorba în capitolul următor.

---

[1] Cvijić, *La Péninsule Balkanique*. Capitolul „Propriété rurale" p. 171.
[2] W. Tomaschek, *o. c.* p. 64.

3. Starea actuală a nomadismului la Aromâni.

Aromânii nomazi din Pind, Tesalia, Acarnania, Etolia, Olimp, peninsula Chalcidică şi Veria. — Aromânii nomazi din Gramoste, Macedonia, Tracia şi Bulgaria. — Aromânii nomazi din Albania munţii Murihova, şi ţinutul Vodena (Edessa). — Inceputurile de desnaţionalizare la păstorii nomazi din mijlocul Slavilor, Albanezilor şi Grecilor.

După ce am văzut vechimea nomadismului la păstorii aromâni, în cele ce urmează vom încercà să ne ocupăm de starea lui actuală. Inainte de a specificà regiunile în care Aromânii nomazi îşi fac mutările periodice, vom spune câteva cuvinte despre aşezările lor vechi şi nouă.

Aromânii se găsesc răspândiţi în întreaga Peninsulă Balcanică. Cu toate acestea, când vorbim de aşezările lor de obârşie, trebue să înţelegem în primul rând munţii Balcani, Rodope şi ţinutul Traciei răsăritene; în al doilea rând munţii Gramoste, Pind şi câmpia Tesaliei. Aşezările din Balcani şi Rodope sânt cele mai vechi. Ele datează încă din epoca străromână, când elementul aromân se găseà în unitate teritorială şi linguistică cu Dacoromânii. Numele de localităţi româneşti din Balcani[1] precum şi evenimentele istorice din cursul sec. XII—XIII sânt singurele rămăşiţe care ne mai vorbesc despre prezenţa lor în număr mai mare în acèle părţi.

Dacă însă primele lor aşezări s'au şters, în schimb, aşezările lor din Gramoste, Pind şi Tesalia nu numai că s'au păstrat încă până astăzi, dar, cu timpul, ele au format centre de iradiaţiune pentru Aromânii din întreaga Peninsulă: Din Pind şi din Tesalia păstorii aromâni, coborîndu-se în sud cu turmele, după păşune, au ajuns în Grecia până în Atica, aproape de Atena, şi chiar în Peloponez. Tot din Pind Aromânii s'au aşezat în Macedonia şi în Tracia. Păstori aromâni din regiunea muntoasă a Gramostei şi unii chiar din Pind s'au revărsat aproape peste toată Albania de miază-zi şi mai cu deosebire în ţinutul Fraşeri, dând naştere la tulpina păstorilor nomazi cunoscuţi subt numele de Fărşeroţi. Că atât în Pind cât şi în Albania vor

[1] Vezi Const. Jireček *Das Fürstentum Bulgarien* p. 123. G. Weigand, *Rumänen und Aromunen in Bulgarien* p. 40 şi Th. Capidan, *Raporturile linguistice slavo-române* în *Dacoromania* II p. 145.

fi existat populaţiuni r o m a n e răzleţe, înainte de coborîrea elementului românesc din părţile nordice, aceasta nu ar fi cu desăvârşire cu neputinţă, dacă ţinem seamă de faptul că trecerea lor din nordul Italiei în Peninsula Balcanică nu erà exclusă, după romanizarea desăvârşită a populaţiunilor aborigene din Balcani[1]. Totuşi, despre lucrul acesta, dacă avem unele indicii din dialectul Aromânilor[2], dovezile ne lipsesc. Iar identitatea ce se vede în graiul celor două mari tulpini ale românismului carpato-dunărean, din care au ieşit Aromânii (cu Meglenoromânii) şi Dacoromânii (cu Istroromânii) este atât de desăvârşită, încât originea nordică a păstorilor aromâni, cel puţin din punctul de vedere linguistic, nici nu mai are nevoie să fie demonstrată. In fine, foarte mulţi păstori aromâni din regiunea Gramostei au ajuns cu turmele până în munţii Balcani şi Rodope; iar cei din Pind şi mai cu deosebire F ă r ş e r o ţ i i din Albania s'au suit până în Muntenegru, Bosnia, Herţegovina şi peste tot pe coasta Dalmaţiei.

Cunoscând acum regiunile ocupate de Aromâni în Peninsulă, să vedem care din centrele lor mai continuă să ducă viaţă nomadă, indicând, în acelaşi timp, şi regiunile pe unde emigrează cu turmele.

1. *Aromânii nomazi din Pind, Tesalia, Acarnania, Etolia, Olimp, peninsula Calcidică şi Veria.*

Dintre toţi Aromânii din Peninsula Balcanică, aceştia formează masa cea mai compactă a românismului sud-dunărean.

Direcţiunea Pindului merge de la miază-noapte spre miază-zi, ajungând până în Grecia. Porţiunea locuită de păstorii aromâni începe din muntele Gramoste, tot o prelungire a Pindului însă care are direcţia spre răsărit; ea se întinde spre sud până la munţii nordici ai Tesaliei. Pe această porţiune, de unde îşi iau naştere la miază-noapte râul Voiusa, iar mai în spre sud râurile Arta, Aspropotam şi Salamvria, cu toţi afluenţii lor, se găsesc toate aşezările aromâneşti, cele mai multe pe povârnişurile prăpăstioase ale munţilor, iar altele pe văile încântătoare ale râurilor. Acestea vin de la nord spre sud: pe muntele Smolica sânt aşezate Samarina, una dintre comunele mai mari, Furca, Breaza, Armata, Pădz şi Pălioseli. Mai în spre sud, pe munţii Vaseliţa,

[2] Cf. N. Iorga, *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică*, p. 8.
[3] Th. Capidan, *Românii din Peninsula Balcanică* în Anuarul Inst. de Ist. Naţ. din Cluj, Anul II p. 98.

Culò, Ou şi Mavrovuni vin comunele Avdela, Perivoli, Turia (Kranja); după aceea Sinixi, Lăbăniţa, Ameru, Paltin ş. a. Coborîndu-ne şi mai în spre sud, dăm de regiunea cuprinsă între cursul superior al râurilor Aspropotam şi Salamvria. Aci avem mai întâiu Aminciu (Meţova), cel mai mare centru aromânesc. Apoi vin comunele aşezate pe cursul râului Arta: Chiare, în faţa lui Aminciu; Vutunosi, Siracu şi Calarl'i. Şi tot aşa, urmând direcţia în spre sud, dăm de multe aşezări aromâneşti, situate pe Aspropotam ca: Coturi, Milia, Dragovişti, Viličani, Caliki, Cardiki, Pertuli etc. etc.

O altă regiune locuită cu două sute de ani înainte numai de Aromâni erà şi Zagori situată în partea apuseană a râului Raşinit, un afluent al Artei. Aromânii din acest ţinut au fost grecizaţi. Ei se mai păstrează, alături de Greci, numai în Laişta (Laca), Băiasa, Leşniţa, Paliohori, Dobrinovo, Macrini, Flamburari, Cerneşi, Drăstinic, Leşi, Grebeniţi, Dragari şi Doliani.

In Tesalia, Aromânii sânt grupaţi în satele din apropierea oraşului Tricala. Pe acestea nu le numim aici, deoarece ele vor fi citate când vom arătà mutările păstorilor Aromâni. In această provincie Aromânii se întind, la răsărit, până la Larisa, Târnova şi Elasona (Lăsun).

In Acarnania şi Etolia numărul Aromânilor de astăzi, în comparaţie cu ceea ce a fost odată, este mic. Despre localităţile deţinute de păstorii aromâni se va vorbì mai pe larg în cuprinsul acestui capitol.

Dacă pentru mişcările păstorilor nomazi din Albania avem din partea scriitorilor streini, de pe la începutul sec. XIX, foarte puţine informaţiuni, iar pentru păstorii grămosteni ele ne lipsesc cu desăvârşire, în schimb, pentru mişcările Aromânilor din Pind ele nu numai că sânt relativ mai numeroase, dar ne vin şi de la cei mai de seamă cercetători ai Greciei antice din acea epocă.

Printre aceştia vom pune în primul rând pe călătorii englezi Thomas Herbert, care a călătorit în 1626, Geoge Wheler în 1675 şi doctorul Sibthorp în 1794; după aceea pe Henry Holland şi Villiam Martin Leake. Colonelul W. M. Leake a străbătut Grecia între 1800—1810, iar H. Holland între 1812—1815. Lucrările lui Leake au fost publicate în două rânduri. In 1814 au apărut *Researches in Greece*, în care sânt

strânse toate mărturiile istorigrafilor bizantini, referitoare la trecutul populaţiunilor aromâneşti iar in 1835 *Travels in Northern Greece*. Pentru chestiunea care ne interesează ambele lucrări sânt de mare valoare. După aceştia vin trei scriitori de seamă francezi. Printre aceştia locul dintâiu îl ocupă F. C. H. L. Pouqueville „ancien consul-général de France près d'Ali, pacha de Ianina", care vizitează pe Aromânii din Pind între 1808 şi 1813, în două excursiuni făcute în Grecia. Pentru vechile mutări ale păstorilor nomazi în Pind, Pouqueville ne dă cele mai preţioase şi ample amănunte în *Voyage dans la Grèce* (vol. II) apărut în 1820. După el vine arheologul L. Heuzey. Acesta este singurul izvor din epoca ce ne interesează pentru cunoaşterea păstorilor nomazi din Acarnania, Etolia şi Olimp. Lucrările lui au apărut în 1860. In 1865, după cinci ani de la cercetările lui Heuzey, un alt scriitor francez, François Lenormant, s'a încercat să dea o descriere mică, numai de 18 pagini, *Les pâtres valaques de la Grèce*, în care, în afară de interesanta introducere istorică privitoare la trecutul Aromânilor, restul, după cum am arătat în altă parte, este luat mai mult după Leake şi Heuzey. El nu s'a mulţumit să ia de la Heuzey numai ideile, dar şi fraze întregi, ca pasagiul indicat la p. 196, însuşindu-şi cuvintele proprii ale lui Heuzey, fără să indice pe autor. In afară de aceştia au mai scris şi alţii, printre care în primul rând trebue puşi câţiva călători englezi, ca George Ferguson Bowen, Henry Tozer şi Mary Adelaïde Walker, care au călătorit în Epir şi Albania, atingând, în treacăt, migraţiunile Aromânilor nomazi. In fine mai vin Lejean[1], J. G. von Hahn[2] şi Burnouf[3]. Dintre aceştia Lejean este cel mai bogat în informaţiuni. Alţii, care au scris

[1] Vezi *Ethnographie de la Turquie d'Europe*, p. 22 şi mai ales p. 123.

[2] „Die Pinduswlachen leben übrigens in schönen fleckenähnlichen Dörfern und erfreuen sich bei ihrer nüchternen und arbeitsamen Lebensweise grossen Wohlstandes. Ein Theil der Bevölkerung setzt nach der Sitte der Väter das nomadische Schäferleben fort und bringt den Sommer in den Bergen, den Winter in den warmen Küstenebenen von Thessalien und Griechenland zu". (J. G. von Hahn, *Albanesische Studien*. Jena (1854) p. 15).

[3] Emile Burnouf, *Le brigandage en Grèce*; — *le drame de Marathon, les Vlaques leurs origines et leurs moeurs* publicat în *Revue des Deux Mondes* din 15 Iunie (1870) p. 987—1008. Articol plin de confuziuni, în care păstorii aromâni din Epir şi Tesalia sânt confundaţi cu Albanezii: „Les bergers pour la

despre popoarele din Peninsula Balcanică, au amintit şi despre mutările Aromânilor nomazi, însă cât se poate de scurt. In cele ce urmează, vom căutà să ne folosim de relatările numai acelora dintre scriitorii înşiraţi până aici, care au scris din văzute despre mutările Aromânilor.

Provincia, în care Aromânii din Pind coborau toamna cu turmele la iernatec, erà Tesalia. Pe vremuri, în câmpia Tesaliei, existau atâtea sate româneşti încât, toamna, după coborîrea Armânilor munteni la şes, întreaga provincie aveà un aspect cu desăvârşire aromânesc [1]. In Tesalia se coborau, pe vremuri, Aromânii nomazi, atât cei cu turme cât şi cei fără turme, din toate aşezările de pe povârnişurile nordice ale Pindului, dar mai cu deosebire din comunele Samarina, Avdela, Perivoli şi Smixi; mai puţin din Furca şi Băiasa. Mutările din aceste comune continuă încă până astăzi. După comunele din nordul Pindului, veneau păstorii nomazi din părţile nordice ale râului Aspropotam. Toţi, atât cei din Pind cât şi cei din Aspropotam, se revărsau în întreaga câmpie a Tesaliei, dar mai cu deosebire în Târcol, capitala Tesaliei şi metropola românismului din această provincie.

Samarina, care încă până astăzi este comuna cea mai populată, ca una care are peste 800 de case, dădeà Tesaliei cel

plupart ne sont point Grecs; ceux qui sont mariés ont leur famille dans une région intermédiaire entre le nord et le sud, c'est-à-dire dans les montagnes de l'Epire el de la Thessalie. On les considère généralement comme des Albanais et on leur donne le nom de *Vlachopimènes* (βλαχοποιμένες) ou simplement de *Vlaques*. Je ferai cependant observer, que les Albanais des côtes de l'Adriatique, habitants de la plaine, ne semblent pas être de la même race qu'eux et les redoutent singulièrement, el que, d'un autre côté, les Albanais qui habitent la Grèce et y forment quelquefois des villages entiers n'offrent point le même type que ces bergers. L'Albanais des plaines est court, de formes alourdies; il a le visage déprimé et le nez aplati; ces bergers, au contraire, sont grands, dégagés de taille, ils ont la figure souvent allongée, les cheveux blonds ou noirs, souvent bouclés sans être crépus. C'est une race de montagnards auxquels je donnerais volontiers le nom d'Albanais, qui est peut-être leur vrai nom, et dans ce cas, c'est eux qui l'auraient donné à l'Albanie, mais le nom de Vlaques qu'ils portent dans tout le pays leux convient exclusivement, et les désigne sans qu'il soit possible de s'y méprendre".

[1] Vezi *Lumina* articolele : *Despre Românii din Tesalia* de V. Diamandi (Anul I 1903, p. 45) şi *Românii din Tesalia şi Epir* de G. Zuca (p. 257).

mai mare contingent de păstori nomazi. Aceştia ajungeau toamna cu turmele în spre Târcol şi Veleştin, după aceea în Cardiţa, Târnova şi Larisa, unde încă până astăzi se mută o bună parte dintre locuitorii acestei comune. Dar foarte mulţi din păstorii nomazi din Samarina înaintau cu turmele mai în spre răsărit, unii ajungând până la Elasona, pe care Aromânii din Pind o numesc Lăsun[1], alţii până la poalele muntelui Olimp, aproape de mare, la Caterina, şi chiar până în câmpiile Salonicului. O altă direcţie pe care o urmau Aromânii din Samarina, unde petrec iarna şi astăzi, erà în Grebena, Discata, Custur (Castoria), Cojani, Hrupiştea, Ciotili şi Peritore. Despre mişcările Sămărniaţilor în regiunile de pe litoralul Mării Adriatice se va vorbi mai jos.

Românii din Avdela urmau aceeaşi direcţie în spre Tesalia. Ei se răspândeau toamna în toate satele din această provincie, dar mai cu deosebire în Zarcu, Damaşi, Damaşuli, Târnova, Niohori şi Grizano, între Tricala şi Larisa, unde îşi continuă mutările încă până astăzi. Mutările Avdeliaţilor, în Tesalia, erau relativ mai puţine. După cum vom vedeà mai departe, foarte mulţi din ei înaintau cu turmele până în regiunea Salonicului. Aci o bună parte din ei, conduşi de celnicul *Badralexi*, au rămas pentru totdeauna, fixându-se în satele din regiunea Veriei.

Păstorii nomazi din Perivoli se coborau cu turmele cei mai mulţi în Târcol. In acest oraş, încă până astăzi se găsesc 200 de familii originare din Perivoli. Judecând după numărul Aromânilor din această comună rămaşi în Tesalia, pe vremuri, Perivoli erà o cumună destul de mare. Astăzi ea are numai 200 de case. Este situată într'o poziţie încântătoare. In faţa ei se ridică o culme acoperită cu păduri de pini, numită *Codru*. Mai departe o altă localitate *Sâmtul*, de unde se poate admirà frumuseţea comunei. Spre sud de Perivoli se ridică lanţul de munţi *Caluta*; în dosul acestor munţi se află *Valea caldă*. Spre apus de această vale se ridică falnic piscul *Ou*, de pe înalţimile căruia se pot vedeà, cu ochiul liber, Târcol (Tricala), Calabaca, Volos şi faimoasa Valea Tempe, dealungul râului Salambria; iar munţii Vasiliţa, Papingul, Bălţăli şi Ciuca-roşie, dimprejurul lui, apar ca nişte deluşoare. Numai vârful *Smolcu-moaşa*, din spre

[1] Cf. *Lumina*, Anul II (1904) p. 234 şi urm.

miază-noapte, s'ar puteà măsurà cu el în înălţime. Păstorii din Perivoli sânt oameni frumoşi, chipeşi şi voinici peste măsură:

Feate di Samarina	Fete din Samarina
Şi ğońi di Perivoli	Şi tineri din Perivoli
Nu s'află to-altă hoară!	Nu se găsesc în alte sate!

Tradiţia locală spune că Românii din Perivoli s'au strâns din mai multe cătune: Bitulţi, Cârişa, Băniţa, Călivili şi Băitani (acesta din urmă derivat din băiat, ca nume apelativ pierdut în dialect?) ca să alcătuiască actuala aşezare[1]. La început, satul se află situat mult mai jos decât unde se găseşte acum. In Tesalia, Aromânii nomazi din Perivoli se coborau la iernetec mai mult în spre Veleştin, Târcol, Calabaca şi în satele din apropiere: Tactalasman, Dedireni, Cočobasi şi altele, de unde foarte multe familii nu s'au mai înapoiat. Dar mulţi dintre păstorii nomazi din aceste comune înaintau în părţile răsăritene ale Tesaliei până la valea Tempe. Aici ei, cu timpul, au fondat mai multe comune ca Toivaş, Şufleari şi altele. Mulţi dintre bătrânii din aceste comune îşi mai aduc aminte şi astăzi de comuna lor de origine. Ei nu s'au mai întors la văratec, probabil, după anexarea Tesaliei la Grecia. O parte din ei, obicinuiţi cu viaţa nomadă, cu toate greutăţile ce le pricinuià trecerea graniţei, au continuat să emigreze cu turmele în regiunile muntoase dintre Ohrida şi Resna, unde s'au aşezat unii din ei pentru totdeauna, iar alţii, în urmă de tot, au fondat un sat al lor numit Istoc[2]. Numai Aromânii perivoliaţi din Târcol nu s'au mai îndepărtat prea mult de acest oraş. O parte din ei îşi mână turmele la văratec în Coromila, aşezată pe colinele deasupra lui Calabaca, în partea de miază-noapte de Târcol. Astăzi Românii din Perivoli se mută numai în Târcol şi Veleştin.

Românii din Smixi, nu erau toţi păstori; cei mai mulţi din ei se îndeletniceau cu agricultura. Din această cauză numai un număr relativ mic plecà toamna cu turmele în Tesalia. Aci ei petreceau iarna mai mult în centrele Lăsun (Elasona) şi Larisa.

---

[1] Cf. *Lumina* Anul V (1907) p. 85 şi urm.

[2] Cf. Weigand, *Die Arumunen* II 173; Wace and Thompson *o. c.* p. 209.

Şi astăzi păstorii din Smixi se mută în aceleaşi centre; unii din ei iernează şi în Grebena.

Cam în aceleaşi centre şi comune din Tesalia se mută şi păstorii din restul aşezărilor aromâneşti din munţii Pindului. Despre mişcările Aromânilor din Aminciu şi împrejurimi, care coincide cu direcţiile localităţilor indicate mai sus, a scris ceva, acum în urmă, şi V. Diamandi, amincean de origine [1].

In afară de Tesalia, o altă regiune, în care păstorii aromâni îşi mânau turmele la iernatec, erà Acarnania şi Etolia, situată la sudul Tesaliei. Dintre aceste două provincii, Etolia erà mai muntoasă, iar Acarnania mai şesoasă. In aceasta din urmă se coborau cu turmele păstorii nomazi aproape din toate comunele din Epir, dar mai cu deosebire cei din regiunea Aspropotamului superior. Comunele care îşi mutau aşezările în Acarnania erau: Calichi, Lepeniţi, Veličani, Coturi, Cornu Cardichi, Pertuli şi altele. Drumul acestor păstori erà acèla care mergeà pe valea Aspropotamului. Ei şi-au continuat mutările lor şi după anexarea Tesaliei la Grecia, deoarece cea mai mare parte dintre ei aflându-se în regiunea sudică a Epirului, care cădeà în Grecia, nici o greutate de graniţă nu-i mai împiedecà ca să continue cu o viaţă moştenită din strămoşi. Iată şi relatările lui Pouqueville privitoare la mişcările acestor Aromâni „Les nomades Aspropotamites descendent vers la mi-octobre des gorges supérieures de l'Achélous, en parcouraut, de ressaut en ressaut, les croupes, les retraites et les groges du Pinde, jusqu'à la fin de novembre, qui est le temps de leur arrivée dans l'Acarnanie. Familiarisés avec les bandes de voleurs de cette province, ils vivent en bonne intelligence avec elles, en évitant toute fois de se compromettre auprès du satrape de Ianina qui, de son coté, ferme les yeux sur quelques abus dépendants des localités. Ainsi il n'exige pas des bergers de denoncer les voleurs, persuadé qu'il les exposerait à des vengeances terribles; et les Valaques se tiennent, à leur tour, spectateurs neutres entre les Albanais et les brigands auxquels ils fournissent secrètement des vivres, et dont ils soignent charitablement les blessés. Ces pasteurs ne dépassent pas la rive droite de l'Aspropotamos: comme ils ont une frontière étendue avec la mer à l'occident et au

[1] Cf. *Peninsula Balcanică* III (1925) p. 119. Vezi şi *Lumina* Anul IV (1906) p. 51 şi urm.

septentrion, ils jouissent d'une température douce qui les préserve des inconvénients occasionnés par les hivers de la Thessalie. Comme toutes les montagnes sont boisées et couvertes de terre végétale, ils trouvent sur leurs versants et dans les vallées, d'abondants pâturages, que l'inculture du pays multiplie au-delà de leurs besoins. Ils ont des cantonnements abrités et commodes dans les forêts, au bord des ruisseaux et des lacs, et ils sont sous ce rapport les mieux partagés de toutes les tribus errantes" [1].

Dar păstorii nomazi din regiunea Aspropotamului şi chiar din părţile sudice ale Tesaliei înaintau, odată, cu turmele la iernatec mult mai în spre sud. Călătorul englez George Wheler întâlni pe colinele ce se lasă în faţa golfului Lepante, din nordul Peloponezului, mai multe fălcări de păstori nomazi. Deşi el nu ne vorbeşte nimic despre neamul acestor păstori, totuşi din scurta descriere pe care o face asupra vieţii şi portului lor, rezultă că ei sânt păstori aromâni [2]. Alţii ajungeau până în Atica. Un alt călător englez Dr. Sibthorp a cunoscut pe păstorii nomazi din părţile muntoase ale Tesaliei, care îşi coborau turmele în câmpiile din Atica şi din Beoţia: „In timpul lunilor de iarnă păstorii nomazi îşi coboară turmele din munţii Tesaliei în câmpiile din Atica şi Beoţia; ei plătesc paşei din Negroponte şi voivodului din Atena o dare anuală în bani. Aceşti oameni sânt bine cunoscuţi pentru fabricele lor de lână, şi în special pentru îmbrăcămintea şi capoatele care se poartă de către mateloţii greci" [3]. Dar mulţi dintre ei îşi coborau turmele până aproape de împrejurimile Atenei. „Lorsqu'arrive la saison d'hiver, et que les neiges commencent à couvrir les sommets du Parnès et du Cithéron, les pâtres nomades, qui erraient avec leurs troupeaux dans les hautes parties de ces montagnes, descendent vers la plaine pour chercher un pâturage plus fertile, et leur principal campement dans les environs d'Athènes est autour du monastère Daphni. On les y rencontre alors, logés sous leurs petites tentes noires ou leurs cabanes de feuillage, avec leurs femmes et leurs enfants, le cheval qui dans le changement de demeure porte le bagage

[1] Pouqueville, *o. c.* p. 212.

[2] *A. Journey into Greece*, London, 1682, p. 303, ap. M. Bezz, *Papers on the rumanian people and literature*, p. 32.

[3] Robert Walpole, *Memoirs relating to European and Asiatic Turkey* (London, 1817, vol. I, p. 141), ap. M. Bezz, *o. c.*, p. 32.

et la tente, des énormes molosses qui gardent contre les loups et les voleurs, la famille et les troupeaux, les poules que dans la vie errante on emporte avec soi dans des paniers, et qui pendant les stations d'hiver ou d'été picorent autour du campement avec autant de tranquillité qu'elles le feraient dans la cour d'une ferme, les chèvres et les brebis qui broutent les jeunes pousses des arbres, et dont le pâtre va vendre à la ville le lait, le beurre et le fromage. Ils mènent encore sans aucun changement la vie qu'Homère décrit comme celle d'Eumée. „Le pasteur ne veut point dormir sur sa couche, loin de ses troupeaux. Il sort et s'arme. Il jette son épée tranchante sur ses robustes épaules; il revêt un large manteau qui le garantit contre le vent, et met sur son dos la peau d'une grande chèvre . . ." Comme ceux de presque toute la Grèce, les pâtres nomades de l'Attique, ceux qui dans l'hiver campent autour de Daphni, appartiennent à la race Valaque ou Roumaine, si spécialement adonnée à cette profession dans les provinces helléniques que l'usage ordinaire du grec moderne ne connaît qu'un seul mot Βλάχος, pour désigner *un Valaque* et *un berger*" [1].

O altă regiune în care păstorii nomazi din Pind îşi mânau turmele la iernatec, erà şi câmpia Κάμπος (lat. campus) dintre Arta şi Preveza, pe coasta Mării Ionice. In această câmpie Aromânii care veneau să ierneze erau din Aminciu şi din satele din partea răsăriteană a ţinutului Zagori, ca: Grebeniţi, Tristinicu, Flamburari. Tot în Κάμπος iernau şi Aromânii nomazi din satele aşezate mai în spre sud, în direcţia râului Arta, Călarl'i, Siracu, Paliohori etc. Mai târziu, când Tesalia a fost anexată Greciei, numărul păstorilor nomazi, care iernau în regiunea Artei, a scăzut în mod simţitor. Satele româneşti care nu trecuseră la Greci, cum erà Aminciu şi împrejurimile, nu mai puteau coborî în jos, din pricina greutăţilor ce întâmpinau la trecerea frontierii în Grecia.

La coborîre, ei urmau drumul dealungul râului Arta. Pe acest drum care duce direct de la Ianina la Arta, scriitorul englez Henry Holland a întâlnit păstori nomazi coborîndu-se în spre Preveza. După mărturiile lui [2], turmele acestor păstori erau

[1] François Lenormant, *Les pâtres valaques de la Grèce* p. 237.

[2] *Travels in the Ionian Isles, Albania, Thessaly, Macedonian during the years 1812 and 1815.*

aşa de numeroase încât, în mersul lor, ele ocupau mai multe mile. Impreună cu turmele ei mai aveau mulţi catâri şi o mie de cai, care umblau grupaţi câte douăzeci şi erau legaţi unul de altul. Caii erau încărcaţi cu toată gospodăria şi cu copiii mai mici, băgaţi în coşuri aşezate în dreapta şi în stânga samarului. Bărbaţii cu femeile şi cu băieţii mai mari, având doi preoţi în frunte, umblau în urma turmelor. Scriitorul englez mai adaogă că drumul care îl făceau pe jos păstorii aromâni, ţineà zece până la douăsprezece zile.

Urmele acestui drum se întâlnesc, după cum am văzut la p. 192 şi în literatura populară aromână. Iar puntea, care treceà peste râul Arta, a dat naştere la cea mai frumoasă baladă aromână, cunoscută subt numele P u n t e a d i N a r t a, având ca motiv aceeaşi jertfă de om pe care o întâlnim peste tot în Peninsula Balcanică[1].

In afară de aceste trei direcţiuni care duceau în Tesalia, Acarnania şi Arta, mulţi dintre Aromânii din Pind, unii originari din F u r c a, B r e a z a, P ă d z i, alţii din P e r i v o l i, A v d e l a şi alte comune, apucau drumul spre ţinutul şesos din G r e b e n a. De aci foarte mulţi înaintau până la poalele muntelui O l i m p. Mutările periodice în Grebena durează încă până astăzi; acelea din regiunea Olimpului nu. In această regiune păstorii nomazi apucau drumul dealungul râului V e n e t i c o, un afluent al Bistriţei, treceau Bistriţa îndreptându-se mai în spre răsărit până în apropiere de oraşul cu un trecut istoric pentru luptele Bizantinilor cu Slavo-Românii, S ĕ r v i a, pe turceşte *Selfiğe*. Din acest oraş îşi continuau drumul ceva mai în spre miază-zi şi ajungeau la poalele apusene ale muntelui Olimp. In această parte a Olimpului prima aşezare a păstorilor aromâni din Pind a fost marele centru românesc V l a h o - L i v a d i, situat pe povârnişul de miază-zi al Olimpului numit Ş a p c a (vechiul T i t a r i o n). Celelalte aşezări s'au făcut treptat şi mai târziu. Dintre acestea avem C o k i n o p o l i, situat mai în spre sud de Vlaho-Livadi; F t e r i, pe povârnişurile nordice ale muntelui Şapca; N e o h o r i în spre ră-

[1] Obedenaru, *Texte macedo-române* p. 184; Weigand, *Die Aromunen* II 165, precum şi studiul lui Kurt Schladebach din *Jahresbericht* I p. 79–119. Vezi şi lucrarea fundamentală în această chestiune, pentru toate popoarele balcanice, a lui Dr. Friedrich L. Krauss, *Volksglaube und religiöser Brauch der Südslaven*. Münster i. W. 1890.

sărit, pe drumul ce duce în spre Selfiğe şi Milia cu totul în spre miază-noapte. Dintre acestea, populaţiunea din Neohori şi Milia este aproape grecizată. Cu 70 de ani înainte, ea se mai păstră încă. Heuzey, care a vizitat aceste părţi prin 1856, a găsit amândouă satele populate numai de păstori nomazi din Pind[1]. Cu timpul, mare parte din populaţiunea românească din aceste sate şi în special din Neohori s'a aşezat în Selfiğe. Alţii însă, împreună cu păstori din Vlaho-Livadi, s'au răspândit în diferite direcţiuni; unii ajungând până la mare, în orăşelul Caterina, acolo unde alţi păstori nomazi din regiunea Murihova, Vodena şi Veria vin la văratec; alţii coborînd spre sud până în Lăsun (Elasona), Ţariţena etc.

Dintre scriitorii mai vechi care ne vorbesc despre mişcările păstorilor nomazi din Pind în direcţia Olimpului, este Pouqueville: „Les Roumains d'Avdéla et de Périvoli s'écoulent dans les plaines de Gréveno, et jusqu'au fond des Vallées orientales du mont Olympe"[2]. Insă Pouqueville nu i-a vizitat. Aceasta se vede şi din greşala pe care o face în fixarea poziţiei geografice a satelor româneşti. După cum am spus mai sus, ele nu sânt aşezate pe „văile orientale" ale Olimpului, ci pe văile apusene, cu faţa în spre apus. Dacă însă Pouqueville vorbeşte în treacăt despre mutările acestor păstori, mai cu deosebire că regiunea Olimpului nu intră în sfera ţinutului cercetat de el, în schimb, arheologul francez Heuzey ne dă amănunte mai complete într'un studiu special asupra Olimpului. In cursul călătoriilor sale în Olimp, el a avut prilejul să cunoască mai de aproape toate satele aromâneşti Tot Heuzey ne vorbeşte şi despre spiritul neastâmpărat al acestor Aromâni care se mişcau în continuu de la un loc la altul: „C'est une curieuse population que ces Valaques, descendants de tribus errantes Ils ont bâti des maisons, formé des villages et même une ville, mais ils sont restés pasteurs au fond de l'âme". Vorbind despre unele întreprinderi comerciale ale acelora dintre păstori care s'au aşezat în comunele sau centrele mai mari, adaogă: „Cependant il ne faut pas s'y tromper, le travail et le gain n'ont pu rendre ces Valaques tout à fait sédentaires, et détruire en eux l'esprit inconstant des nomades. J'appris à Livadhi un fait singulier: 1854, à l'approche des bandes ve-

[1] L. Heuzey, *o. c.* p. 46.
[2] Pouqueville, *o. c.* Vol. II p. 217.

nues de Grèce, la ville n'étant ni grecque ni turque et ne sachant trop quel sort l'attendait, prit le parti d'émigrer tout entière : on chargea les mulets, et l'on alla camper pendant plusieurs jours dans le voisinage des sommets de l'Olympe. La population, même en temps ordinaire, est toujours plus ou moins flottante ; les approches de la mauvaise saison, un peu de gêne ou d'ennui font partir les plus pauvres. J'ai rencontré bien souvent dans les chemins de l'Olympe de ces familles en voyage ; jamais ils n'ont l'air plus gai et plus heureux que lorsqu'ils ont plié bagage et pris en main leur bâton de route. Ils s'établissent dans quelque autre village, mais il est rare qu'ils y achètent ou qu'ils y bâtissent une maison ; ils louent un logement et s'en vont quand il leur plaît" [1].

In ce priveşte acum mişcările actuale ale Aromânilor din Olimp, aceia dintre ei care continuă să se mai ocupe cu păstoritul, toamna, cum începe vremea să se răcească, îşi mută turmele împreună cu familiile în regiuni mai calde. Aromânii din Vlaho-Livadi se răspândesc prin Servia şi Lăsun (Elasona). Unii dintre ei îşi mână turmele şi dealungul litoralului mării, lângă Caterina. Păstorii din Fteri iernează tot în Caterina. Cei din Cochinopoli se coboară cu turmele în părţile din spre Elasona. Din vechile mutări ale Aromânilor din Pind, n'au mai rămas decât acelea care se fac în comuna Ţeriţena de lângă Elasona. Tot din părţile nordice ale Pindului, şi în special păstori nomazi din Samarina, vin iarna cu turmele în comuna Vlahoiani, aproape de Târnova, creată de Fărşeroţii din Albania, despre care se vorbeşte mai pe larg [2].

In fine, o altă parte dintre Aromânii din Pind, în special cei din comunele aşezate pe povârnişurile muntelei Smolica porneau cu turmele la văratec în spre direcţia lacului Castoria. Aci ei se aşezau în părţile şesoase ale acestui lac şi în spre miază-zi, pe valea râului Bistriţa (vechiul Haliacmon). Despre mişcarea Aromânilor în această direcţie ne vorbeşte şi Pouqueville: „Les bergers de San Marina, conduisent d'immenses troupeaux, se dirigent vers Castoria et du coté du fleuve Haliacmon, d'où ils s'étendent de parcours en parcours parmi les Bardariotes

[1] L. Heuzey, *o. c.* p. 46 şi urm.

[2] Despre Românii din Olimp vezi şi *Lumina*, Anul II (1904) pp. 41 şi 76.

qui habitent les rives de l'Axius"[1]. Aceştia, în drumul lor spre răsărit, înaintau şi mai departe. Unii trecând râul Bistriţa s'au aşezat în marele centru Şainl'i (Sisani), din care astăzi n'a rămas decât un cătun locuit numai de păstori nomazi. Din acest orăşel păstorii nomazi s'au răspândit cei mai mulţi în spre miază-zi, populând aproape exclusiv cu element românesc comuna Sačişta, astăzi grecizată peste tot. Alţii, însă, au apucat drumul în spre miază-noapte creind comunele româneşti Pipilişte, Blaţa (pe jumătate grecizată) şi ajungând până în marea comună Vlaho-Clisura, cu populaţiune curat românească. Alţi păstori nomazi din Pind, anume cei din Perivoli, Samarina, Avdela, la care s'au adăogat şi un număr din Bătuţi, şi-au continuat drumul spre răsărit de râul Bistriţa şi mai departe. Dintre aceştia unii s'au oprit în muntele Neaguş, deasupra Veriei lângă Salonic, creind aşezările pur româneşti: Selia-de-jos, în spre deosebire de Selia-de-sus, ocupată de Aromâni fărşeroţi, despre care vezi mai pe larg la mutările Aromânilor din Albania. Această comună mare de vreo 600 case se alcătueşte din vechea Selie, Măruşa şi Volada. După Selia-de-jos, vine Xirolivad (turc. Ozunğiova), Doliani şi Castania cu Ţarcoveani. Aceste două din urmă, aşezate între Xirolivad şi râul Bistriţa — Ţarcoveani este chiar pe Bistriţa — astăzi sânt părăsite.

Dintre toate acestea, cea dintâi aşezare a fost Selia-de-jos, în care, după cum am spus, intră Volada şi Maruşa. Cele mai multe case ţin de Selia, mai puţine de Maruşa şi şi mai puţine de Volada. In Selia-de-jos Aromânii din Pind au venit pe la 1775, din pricina mişcărilor albanezeşti. Unii din ei au ajuns şi mai târziu. Cei mai mulţi dintr'înşii erau originari din comuna Avdela, aduşi subt conducerea marelui celnic Badralexi. Insă printre ei se aflau şi familii româneşti din Samarina şi Perivoli. Primele aşezări ale acestor Aromâni erau făcute din călive (colibe). De atunci au rămas încă până astăzi numele de Calivele-al-Badralexi, deşi ele nu există, căci în locul lor s'au ridicat clădiri frumoase. Odată aşezaţi păstorii români din Pind în aceste părţi, ei n'au fost lăsaţi multă vreme

[1] Pouqueville, *o. c.* p. 217.

în liniște. In timpul mișcării revoluționare din 1821 pentru liberarea Greciei, turburările ajungând până în Macedónia, primele așezări din Selia — Călivele-al-Badralexi — au fost jefuite. Teama de un nou jaf au făcut pe mulți Aromâni originari din Pind și în special păstorii Sămărniați să-și caute alte locuri de adăpost pentru ei și turmele lor. Acestea nu puteau fi decât acelea din Neagușta. Nici Xirolivadi n'a putut scăpà de prădăciunile bandelor turcești și albaneze. Inainte de așezarea păstorilor aromâni din Pind, Xirolivad fusese o comună grecească părăsită, din pricina atacurilor continue După așezarea Aromânilor ea a fost atacată și distrusă în 1819 de către Albanezi și Turci. Din această pricină mulți din locuitorii ei s'au refugiat tot în Neagușta, unde se rufugiaseră și cei din Selia veche [1].

Toți acești Români își mână turmele la iernatec, o parte în comunele din câmpia Salonicului, altă parte pe țărmul mării, lângă Caterina, la poalele muntelui Olimp, în comunele: Corinò, Libanovo, Chitros, Colindrò și altele. Deoarece Românii care iernau la Caterina, în drum spre mare, trebuiau să treacă râul Bistrița, toți aceștia se numeau *Pirateani* (de la ngr. πέρα „dincolo"), un fel de „Dincoleani", căci treceau dincolo de râu, ca să ierneze cu turmele. Aceste două din urmă emigrări periodice de la Veria la Salonic și la Caterina se fac încă până în zilele noastre.

Dar o bună parte din păstorii nomazi din Pind care apucau această direcție, înaintau spre răsărit și mai departe. Resturi din acești păstori, dintre care mulți au ajuns sedentari, se întâlnesc peste întreg litoralul Mării Egee, ajungând până la Dardanele. Alții au înaintat în interiorul Traciei până la Sear (Seres), Cavala, Nevrocop și peste tot în câmpiile subbalcanice și dealungul râului Marița, amestecându-se, după cum vom vedeà, cu alți Români din Gramoste și din Albania [2]. Toți aceștia nu s'au mai reîntors în comunele lor și astăzi ei, numai după graiu se mai recunosc că sânt veniți din Pind. De asemenea legăturile de familie pe care unii din ei, cei mai bătrâni, le mai au cu Aromânii din Avdela, Perivoli și alte comune, dau dovada că migrațiunile păstorilor nomazi din Pind au mai continuat multă vreme până în urmă de tot.

[1] Cvijić, *o. c.* p. 179.

[2] Wace and Thompson, *o. c.* p. 210.

Pentru mişcările păstorilor nomazi din peninsula Chalcidică, în vremurile mai nouă, ştirile ne lipsesc cu desăvârşire. Deşi astăzi elementul aromânesc se află răspândit şi în această parte a Peninsulei Balcanice, mai cu deosebire în Casandra, cu toate acestea, aşezări permanente din partea celor trei grupuri de păstori aromâni (din Pind, Gramoste şi Albania) lipsesc. Se pare însă că cu câteva veacuri înainte şi, mai ales, în evul de mijloc, Aromânii nomazi cunoşteau şi ţinuturile Calcidicei. Informaţiuni asupra acestor Aromâni avem mai întâiu pe căi indirecte, din partea Slavilor din nordul Peninsulei Balcanice. In ţinutul ocupat de Bulgarii numiţi *Mijaţi*, despre care vezi mai pe larg în capitolul „Influenţa păstorilor aromâni asupra celorlalte popoare balcanice", se află aşezări aromâneşti slavizate. Intre acestea, comuna muntoasă *Galičnik* este chiar aromânească. „On sait que quelques-unes des plus anciennes familles de Galičnik ont une origine aromoune. Leurs encêtres menaient pendant l'été les bestiaux aux pâturages des montagnes environnantes pour descendre en hiver le long de la rivière Galik, près de Salonique"[1]. In această comună se păstrează încă până azi o familie de Bulgari cu numele *Ţinţarević* (de la *Ţinţar*, numele dat de către Sârbi Aromânilor). De asemenea într'o altă comună, Lazaropolje, o familie de origine aromânească, cunoscută subt numele *Drakuli*, continuă încă până astăzi să se ocupe cu păstoritul. Ea este slavizată; însă continuând vechiul drum de mutare, încă până mai înainte de războiul balcanic, ea îşi mână turmele, iarna, în regiunea Salonicului. „A Lazaropolje, une des familles les plus nombreuses porte le nom aromoune *Drakouli:* elle est d'origine aromoune et tous ces membres ont un teint très brun. Seule, elle s'ocupe encore de l'élevage des bestiaux et descend chaque année avec ses troupeaux dans la plaine de Salonique"[2]. După toate acestea ne vine şi o informaţiune directă din Sfântul Munte.

Intr'un document al mănăstirii Iberon, publicat de P. Uspenski (*Istorija Ahona*, Kiev, 1877, III, p. 355), este vorba despre o aşezare de treizeci de familii ale păstorilor Vlahi: τριακοσία φαμελίαι ἦσαν ἅπαντες οἱ Βλάχοι. Aceşti Vlahi procurau călugărilor de la Sfântul Munte lâna, laptele, brânza şi untul de care aveau trebuinţă. In acest document se mai spune că femeile şi

[1] Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, Paris (1918), p. 399.
[2] Cvijić, *o. c.*, ib.

fetele lor erau îmbrăcate cu haine bărbăteşti. Dintre acestea, unele păzeau oile, iar altele rămâneau acasă şi se ocupau cu gospodăria. Deoarece, însă, mulţi dintre călugări, profitând de prezenţa sexului frumos, începuseră să se dedeà la unele petreceri nepermise de regimul ascetic al Muntelui sfânt, patriarhul din Constantinopole, Nicolaos, prinzând de veste despre lucrul acesta, a stăruit pe lângă împăratul Alexie Comnen ca să mute familiile păstorilor vlahi în altă parte a Peninsulei Balcanice. In urma acestei stăruinţi, Vlahii au fost mutaţi în Peloponez. Tomaschek, care relevează faptul, crede că aceşti Vlahi nu reprezintă resturi din vechiul element Vlah din aceste părţi, ci că ei sânt păstori nomazi veniţi din părţile apusene ale Macedoniei. Această mişcare de populaţiuni el şi-o explică prin năvălirea Normanilor. Tot în această epocă încep să apară şi populaţiunile albaneze [1].

Nu se poate afirmà cu deplină siguranţă dacă ei ţineau de tulpina Vlahilor din Serbia sau de tulpina păstorilor nomazi din Pind. Eu cred că ei erau strămoşii Aromânilor slavizaţi în Galičnik. Faptul relevat în documentul mănăstirii Iberon, după care femeile şi fetele acestor păstori nomazi se purtau în haine bărbăteşti, ne dă unele indicaţiuni despre apartenenţa lor la tulpina Aromânilor. Nu ştim care va fi fost portul Vlahilor din Serbia. In ce priveşte însă portul păstorilor aromâni, despre care se va vorbi într'un capitol special, acesta, în trăsăturile lui fundamentale, este încă până astăzi acelaşi atât la bărbaţi cât şi la femei. Intr'un alt document de dată mai nouă, relevat tot de Uspenski, mişcările Vlahilor din Peninsula Balcanică şi în special acelea ale Vlahilor din Sfântul Munte sânt aduse în legătură cu Cruciaţii. In acest document ni se spune precis că aceşti Vlahi care se cheamă Κουτζόβλαχοι nu sânt decât σταυροφόροι din Italia, prin urmare aceiaşi cu Cruciaţii. Această confuzie între păstorii Vlahi şi Cruciaţii a făcut-o autorul manuscrisului, din cauza asemănării primului element Κουτζὸ- din porecla lor Κουτζόβλαχοι cu cuvântul aromânesc *cruţe*. Căci, după autor, κροῦτσε γὰρ παρ' αὐτοῖς ὁ σταυρός . . . adică „crucea de către aceştia se numeşte cruţe". Se vede că el cunoşteà ceva din graiul păstorilor aromâni din Sfântul Munte, căci numai aşà se poate explicà etimologizarea curioasă ce încearcă să facă pentru porecla Κουτζόβλαχος, adu-

[1] W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, Wien, 1882, p. 41.

cându-o în legătură cu grecescul σταυροφόρος „cruciat". El vedeà în primul element din Κουτζόβλαχος acelaşi cuvânt κρούτσε (arom. cruţe), ca şi în grecescul σταυροφόρος elementul σταυρός (gr. cruce). Din această încercare greşită de identificare a unei porecle, a cărei origine este cunoscută, reiese clar că păstorii de la Sfântul Munte erau Aromâni. Aceasta se dovedeşte nu numai prin transcrierea cuvântului *cruţe* prin κρούτσε (cu ţ pentru č, deşi transcrierea lui č din dacor. *cruce* ar fi fost foarte greu de redat în greceşte, poate cel mult prin τσο) aşa cum pronunţă Aromânii, cât mai cu deosebire prin întrebuinţarea numelui etnic Κουτζόβλαχοι, care, după cum se ştie, se aplică numai Aromânilor[1].

Mai avem un cuvânt despre mişcările Aromânilor din Zagori, şi cu aceasta isprăvim întreaga expunere despre stările mai nouă ale nomadismului Românilor din Epir. Mai întâiu câteva cuvinte asupra ţinutului Zagori. Acest ţinut are 40 de sate, dintre care numai 13 mai sânt locuite de Români; în celelalte se găsesc numai Greci. Aceştia erau odată Români. In afară de costumul românesc şi de unele cuvinte româneşti care se păstrează în graiul lor, toate satele din Zagori, până în urmă de tot, erau înregistrate la autorităţile turceşti subt numele de *Olah köüi*, sate româneşti[2]. Această denumire este veche şi a rămas, încă de pe vremea când toate satele erau locuite de Români. Comunele cu populaţiune românească din Zagori ocupă două regiuni deosebite: una spre răsărit, în care intră Grebeniţi (300 fam.), mai la miazănoapte Floru sau Flamburari (200 fam.), având în faţă muntele Ciuca-roşie, după aceea Şeş-Cerneşi (200 fam.), şi mai la sud Drăgari (Dragai). Toate celelalte comune sânt aşezate spre vest şi vin dealungul râului Voiusa: Aci avem în primul rând Băiasa, comună aşezată pe amândouă malurile râului Voiusa, la poalele muntelui „Ou"; după aceea Laca (400 fam.); mai la nord Dobrinovo (250 fam.), Paliohorii (70 fam.), Leasniţa (250 fam) şi altele. Aromânii din Zagori, la început, urmau aceleaşi drumuri de migraţiuni ca şi Aromânii din satele din Pind. Unii din ei mergeau la iernatec în satele din Zagori. Mai târziu mulţi din ei au început să emigreze în ţinuturile Traciei. Dintre comunele care au dat cel mai mare contingent populaţiunilor româneşti din Tracia este Băiasa. După tradiţia locală, această

[1] Cf. W. Tomaschek, *o. c.*, ib.

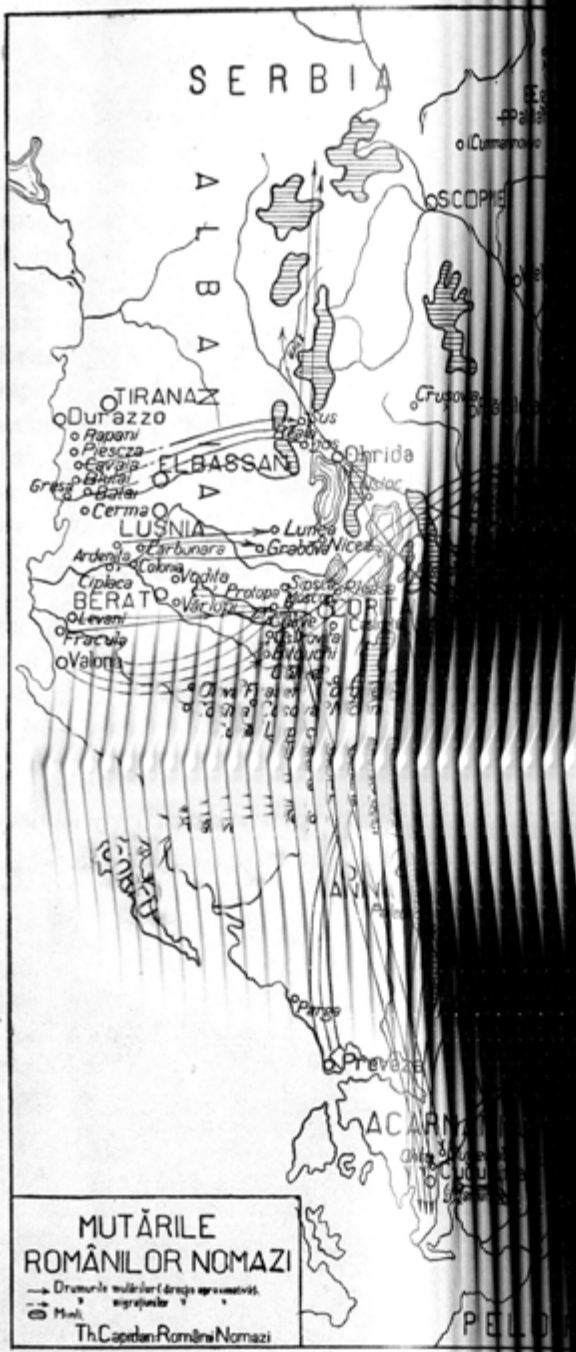
[2] Cf. *Lumina*. Anul I (1903), p. 106 şi urm.

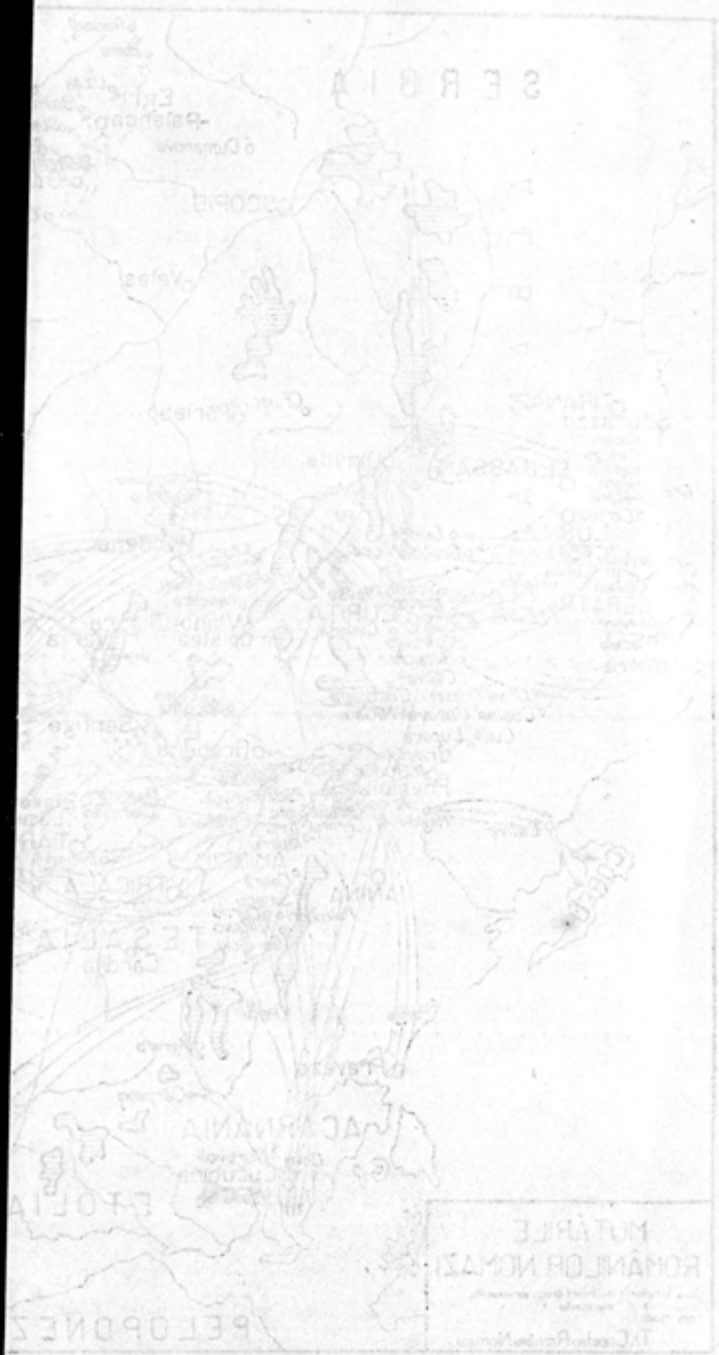
pur românească s'a format la început, din păstorii nomazi în patrru cătune: Băetan, Stă-Vinirea, Bistriţi -Dumitru; acest din urmă cătun face parte din Băcătuind partea de sus a comunei, unde se găseşte bise--Dumittru. La început, Aromânii nomazi din Băiasa îşi urmele„ la iernatec, în Doliani (tot în Zagori). In timi şi cei din Doliani veneau în Băiasa. Şi astăzi se mai aceste mişcări. Insă cea mai mare parte din locuitorii comune au fost nevoiţi să se înstrăineze, apucând drupegiei cu turmele şi cu tot avutul lor, unii ajungând până a răsăriteană a Peninsulei Balcanice, în Tracia, alţii mai miază-noapte, până în munţii Rodope. Astăzi cei mai stori nomazi din această comună se găsesc în Peştera, ulţi în Giumaia, precum şi în Sear (Seres), Poroi, ta, Melenik, Nevrecop şi aiurea. Cauzele care ut pe Aromânii din Băiasa să-şi părăsească comuna au curile din partea Turcilor şi Albanezilor. In 1814 ea a cată de bandele de tâlhari ale lui Ali-paşa, iar în timpul i greceşti din 1821, de către armatele turceşti. La înce- e mulţi dintre Aromâni se refugiaseră în Grecia, în ăşta lângă Termopile. Mai târziu s'au reîntors în şi apoi au apucat drumul spre răsăritul Peninsulei Balcanice[1].

mânii nomazi din Gramoste, Macedonia, Tracia şi Bulgaria.

treia grupă de păstori aromâni care emigrează cu tur- r sânit Aromânii din muntele Gramoste. Acest munte de laturi muntelui Pind. Cele două ramificaţii ale lui miazăzi-noapte, una până în apropierea lacului Prespa, urmând direcţia spre răsărit, se apropie de ţinutul Cainând seamă de prezenţa elementului grămustean în Maşi persite tot în Peninsula Balcanică, dar mai cu deosemunţiii Bulgariei şi ai Serbiei, odată populaţiunea păstoin ţinutul Gramostei trebue să fi fost foarte numeroasă. unţii Gramostei mai sălăşluesc numai câteva sate: Gra-, De miscu, Pilgades etc. In afară de acestea, se esc câteva localităţi ocupate de Românii fărşeroţi din ca Cojeli (40 de familii), Valea-mare (50 de fam.)

[1] Wace and Thompson *o. c.*, p. 195. Vezi şi *Lumina*, Anul III 17 şi urm.


SERBIA
ALBANIA
SCOPIE
Cumanovo
TIRANA
Durazzo
Rapani
Piescza
Cavaja
Gresa
Baler
Cerma
ELBASSANI
Ohrida
Crusova
LUSNIA
Lumja
Grabova
Nicea
Ardenica
Corbunara
Cipleca
Vodila
Protopa
BERAT
Varlaja
Levani
Farcula
Valona
Parga
Prevesa
ACARN
MUTĂRILE
ROMÂNILOR NOMAZI
Drumurile mutărilor (direcția aproximativă, migrațiunilor
Munți
Th. Capedan: Românii Nomazi



Variibobi (30 de fam.), Pelicati (80 fam.), Badra (30 de fam.), Arza (20 de fam.) şi altele[1]. Dintre toate populaţiunile românneşti păstorii grămosteni se aflau aşezaţi în imediata apropiere a a triburilor albaneze din sud. Această poziţie geografică a făcăcut să se miste cu turmele în două direcţii opuse: una în spre apus şi alta în spre răsărit. Mişcarea păstorilor grămusteni în apuus este foarte veche. In această mişcare ei au populat centrele românneşti din spre Coriţa. Inaintând ceva mai departe, ei au fost aceia ccare au populat faimoasa Moscopole, cu toate comunele din împrejejjurime, despre care se va vorbi la mişcările Românilor din Albania. DDupă graiu, singurul mijloc sigur pe baza căruia se poate face o deoosebire între Aromânii originari din Pind şi cei originari din GGramoste, aproape mai toţi Aromânii din Albania îşi trag obârşiiia din ramura grămusteană. A doua mişcare a Românilor din GGramoste în părţile răsăritene ale Peninsulei Balcanice, mai cu deeosebire în Macedonia şi Bulgaria, este mai nouă. Ea datează de vreo două veacuri; foarte mulţi Grămusteni bătrâni din MMacedonia îşi mai aduc aminte din tradiţie de vechile lor aşezăarri. Dacă motivul primei mişcări n'ar fi putut fi altul decât obicirimuinţa de a emigrà cu turmele, în căutarea unor locuri cu păşunmi mai bune, motivul celei de a doua mişcări a fost turburărilee din Balcani, şi în special invaziile triburilor albaneze din ţinutuul Colonia. Primul centru din cuprinsul acestor munţi a fost Gramostea, oraş vestit pe acèle vremuri în întreaga Peninmsulă, prin numărul mare al locuitorilor (aveà 40 000), prin bogăţiia turmelor şi a locurilor de păşunat şi prin înţelepciunea Aromânilor, care se îndeletniceau nu numai cu turmele ci şi cu comeerţul şi meseriile. Inconjurată de 18 munţi, Gramostea văzută din sspre muntele Scară, care alcătuià intrarea principală în oraş, se întindeà frumos în amfiteatru până aproape de râul Nicolea. In Gramoste s'au născut faimoasele familii *Paciurea* şi *Hagisteriu*, rămase legendare în tradiţiile noastre populare, nu atât prin bogăţia lor, cât mai ales prin măreţia faptelor şi înţelepciunea lor. Astăzi n'a mai rămas aproape nimic din această falnică cetate, care a strălucit, odată, alături de Şipsca şi Moscopole din Albania. Numai urmele în ruine a vechilor clădiri, printre care se găsesc răspândite vreo 20 de căscioare sărăcăcios clădite, mai spun trecătorului despre strălucirea ei de-

[1] Vezi C. N. Burileanu, *I Romeni di Albania*, p. 124.

altă dată. Toţi Românii din Gramoste, ca şi acei din centrele: Niculiţa (de la râul Nicolea), Linotopi, Fuşea şi altele, s'au răspândit peste întreaga Macedonie: în Bitolia, Părleap, Cruşova[1], Târnova, Magarova, Nijopole, Zaniţa, Cočani, Hrupiştea, Blaţa şi altele[2].

Astăzi păstorii nomazi care au mai rămas în Gramoste îşi mână turmele lor în două direcţii: unii iernează în Hrupiştea, alţii apucă drumul mai în spre miază-noapte, în apropierea lacului Castoria, acolo unde se coborau toamna şi păstorii nomazi din satele de pe muntele Smolica din Pind. Insă pe vremuri ei înaintau cu turmele spre răsărit şi mai departe, ajungând până în câmpia Salonicului, şi de aci apoi, înaintând prin ţinutul Meglenului, ajungeau până la râul Vardar. Resturi din aceste migraţiuni se mai păstrează în păstorii nomazi din marea comună grămusteană Livădz, aşezată pe muntele Paic. In timpul călătoriei mele în Meglen, trecând prin această comună, am găsit pe Aromâni într'o stare economică înfloritoare. Averea lor în oi şi capre se ridică la 150.000. Ca în mai toate aşezările primitive ale păstorilor nomazi, un număr de mai multe călive numite Călivile de la Beli sau Călivile di Paşina[3], aşezate în spre răsărit de comună, şi toate lăsate în părăsire, alcătuiau locuinţele lor de vară. Migraţiunile păstorilor grămusteni în această direcţie este relativ nouă. Am întâlnit în Livădz o bătrână de 90 de ani care îşi mai aduceă aminte de vremea când Românii locuiau în călive şi comuna Livădz abiă începuse să se înfiripeze. Toţi Aromânii din Livădz pleacă toamna cu turmele în regiuni mai calde. Cei mai mulţi se coboară subt conducerea celnicilor: *Tica, Cocoş, Colerda, Hagi-Vreta, Sara-Cepi, Merca, Canacheu, Beli, Cilifica, Mişu Merea, Guli, Joga* în câmpia Salonicului; alţii însă nu înaintează decât până în spre Ieniğe şi prin părţile oraşului Vodena; iar unii ajung şi în câmpia Câlcâş. Vara ei îşi mână turmele la păscut în munţii: Zelembec, Paşina, Dozdiţa, Ţârvena-bara, Şarena-bara, Gândač, Ţărnareca etc., toţi situaţi în ţinutul Meglen. Tot laptele ce se consumă, în timpul iernii, în Salonic vine de la aceşti

[1] Cf. N. Baţaria, *Istoricul fondării oraşului Cruşova* în *Lumina*, Anul II (1904), p. 147.

[2] Cf. *Lumina*, Anul V (1907), p. 104 şi urm.

[3] Cf. *Lumina*, Anul IV, p. 178.

Aromâni grămusteni din Livădz. Iar untul care se consumă în cantitate de mai multe sute de mii de kg vine atât de la Grămosteni cât şi de la păstorii aromâni originari din ţinutul Veriei [1]. Numai produsele de lână ale acestor Aromâni din amândouă tulpinile ocupă o întreagă stradă lăturalnică a marelui bazar din centrul oraşului Salonic.

O altă parte dintre păstorii grămusteni au înaintat spre muntele Murihova. Aici ei s'au amestecat cu păstorii fărşeroţi, despre care va fi vorba la mutările Aromânilor din Albania. Cei mai mulţi dintre ei s'au slavizat. Numai câteva sute de familii au luat-o spre răsărit, în direcţia muntelui Niğe. Aci ei s'au oprit pe colinele muntelui Kaimakčalan şi au fondat comuna Radova-de-sus, cu mai mult de cât 200 de familii, toate alcătuind fălcările celnicilor: *Bitârnu, Bajdechi, Stalica, Liti, Dascalina.* Românii din această comună îşi mânau turmele la iernatec în regiunea dintre Ieniğe şi Vodena în satele: Samar, Ţarcoveani, Caliniţa, Vertecop, Lipov, Camenic, Bania, Bizova şi altele. Imprejurările turburi dintre 1900—1910, când mişcările revoluţionare bulgăreşti desfăşurau o activitate vie în aceste ţinuturi, au determinat pe păstorii grămosteni din Radova-de-sus să se mute în 1905 în Vodena. Din acest oraş ei se duceau la iernatec cu turmele, unii în împrejurimile oraşului, alţii, cei mai puţini, în direcţia unde mergeau şi Fărşeroţii din comunele Gramaticova, Fetiţa, Paticina, Cândrova, despre care vezi mai departe.

Mulţi dintre Grămusteni au înaintat şi mai departe cu turmele, dealungul Vardarului, în spre miază-noapte, ajungând până în Serbia, în regiunea dintre Pirot şi Vranja. Alţii, luând drumul în partea de apus a acestei regiuni, s'au oprit în Kopaonik. Toţi aceştia, după ce s'au aşezat definitiv în aceste ţinuturi, toamna îşi mânau oile la iernatec în valea Moravei. Cu vreo cincizeci de ani înainte, se aflau păstori aromâni dintr'o singură aşezare, care aveau 80000 oi şi 2000 cai [2]. In Serbia, păstori nomazi din tulpina Grămustenilor se găsesc foarte mulţi până în Stara Planina, ramificaţiunea apuseană a munţilor Balcani din Serbia. Alţii însă au ajuns cu turmele în Gaveska-Planina, nu departe de Ponori, pe culmea muntelui Sljep

[1] Th. Capidan, *Meglenoromânii, istoria şi graiul lor.* Vol. I, p. 27.
[2] Cvijić, *o. c.*, p. 122.

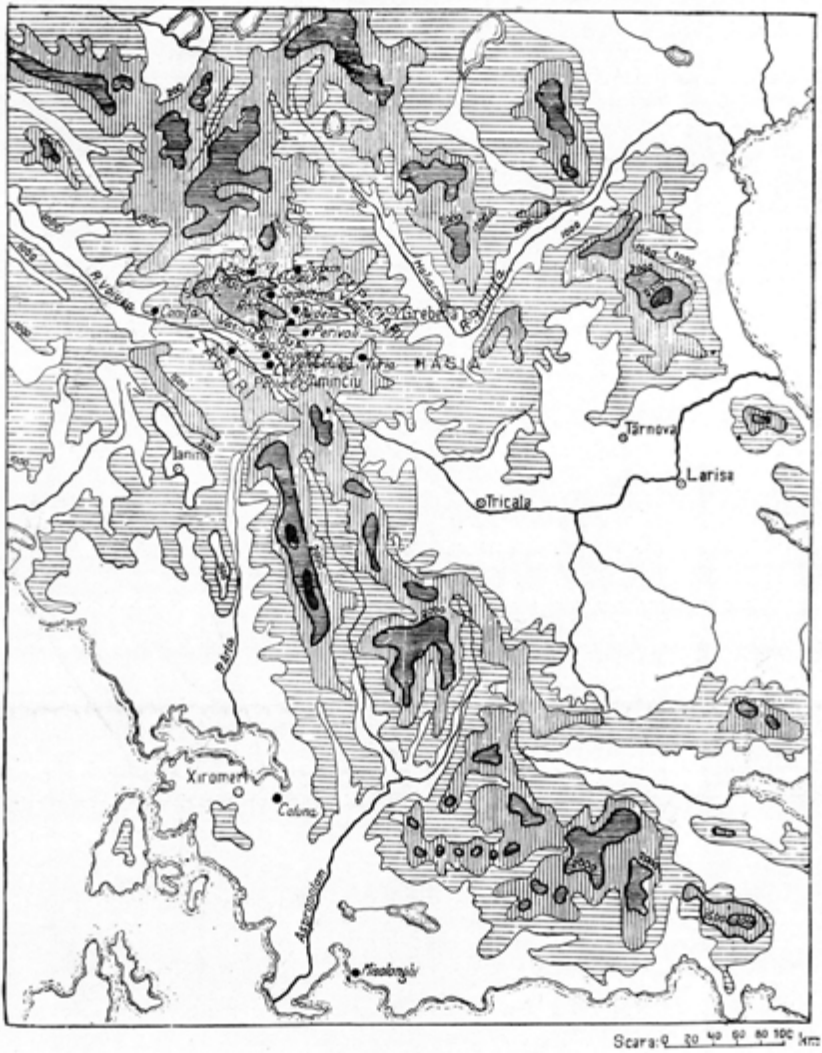
subt vârful Dobro-jutro, pe munţii Vidlič în Visoko, şi în munţii Suha-Planina pe Vardenik[1].

Dar cei mai mulţi dintre păstorii grămusteni au trecut Vardarul şi Strumiţa, ajungând până la Nevrocop, pe povârnişurile munţilor Osigova. Pe acest munte şi în împrejurimi se găsesc sate ai căror locuitori trec peste 12000. Urmând drumul mai în spre răsărit, ei s'au aşezat pe povârnişurile munţilor Perin între Struma şi Mesta. In acest ţinut Aromânii grămusteni s'au răspândit în mai multe direcţiuni: unii spre Sear (Seres), aşezându-se în Carlikioi, Giumaia-de-jos, Racoviţa, Demir-Hisar, Crista, Cruşeva, Cenghel, Petrova, Papačair, Olah; alţii în spre Melenic cu aşezările în Spanča, Lupova, Bozdova, Şatra, Biliţa, iar alţii în spre Nevrocop, răspândindu-se în comunele Bresniţa, Banisca, Mahomia şi spre Drama în Romna, Neohori, Alistrati, Doxati, Carličova şi altele. In fine, alţii au trecut Mesia, ajungând până în Xanti şi mai departe spre răsărit, iar mulţi din ei s'au aşezat în Rodope. Se înţelege că printre Aromânii revărsaţi în aceste regiuni ale Traciei apusene se găsesc şi mulţi din ţinuturile Moscopole ca şi din Zagori[2]. Cei mai mulţi dintre Moscopoleni s'au aşezat în oraşele Sear, Drama, Cavala şi au ajuns comercianţi renumiţi, ca familia Dumba şi Baron Sina. Insă mulţi dintre păstorii grămusteni au înaintat spre miază-noapte aşezându-se aproape peste tot muntele Balcan, începând din Stara-Planina (în Serbia, despre care am vorbit mai sus) până la Marea Neagră, în munţii Sredna Gora, Rila şi Vitoš[3]. Toţi aceşti păstori nomazi aşezaţi pentru totdeauna în munţii Bulgariei, înainte de războiul româno-ruso-turc pentru eliberarea Bulgariei (1877), îşi mânau turmele la şes pentru iernatec în mai multe direcţiuni: Cei din munţii Balcani se coborau în regiunea de şes, cuprinsă între Adrianopole, Marea de Marmara şi gurile râului Mariţa. Ei locuiau mai mult în satele greceşti. Păstorii din Rodope o luau unii în

[1] *Naselja Srpskih zemalja* I (1902), p. CXXXI.

[2] Cf. *Lumina*, Anul II (1994), p. 140 şi urm.

[3] Weigand, *Rumänen und Aromunen in Bulgarien*, apărută în *Jahresbericht* XIII p. 56. Numele localităţilor ocupate de păstorii aromâni în munţii Bulgariei nu s'au dat, de oare ce ele se găsesc expuse amănunţit în această lucrare a lui Weigand.



Altitudinea așezărilor românești
din sudul Peninsulei Balcanice.

regiunile mai calde din spre Ghiumulgina, alţii în ţinutul Campos din spre Drama şi Sear (Seres); dintre aceştia o parte ajungeau până aproape de câmpiile Salonicului[1].

După eliberarea Bulgariei, tot felul de greutăţi economice provenite, în cea mai mare parte din pricina cheltuielilor prea mari la care erau expuşi Românii cu trecerea graniţei în Turcia, nomadismul începù să mai scadă. Totuşi, cei mai mulţi căutau să-şi mâne turmele la iernatec în cuprinsul Bulgariei. Dintre aceştia, astăzi, unii pleacă la iernatec la poalele muntelui Balcan, înaintând spre miază-noapte până aproape de Vraţa şi Târnova. Alţii, şi în special cei aşezaţi pe muntele Vitoš, se coboară în regiunea de lângă Plevna. Insă mulţi din ei înaintează şi mai în spre miază-noapte, ajungând până la Vidin şi peste tot dealungul Dunării, unde se întâlnesc şi cu Românii din stânga Dunării.

Bulgarii numesc pe aceşti Români grămusteni *Vlasi, Carakačani* şi câte odată *Juruci*. Această ultimă denumire, care vine de la păstorii nomazi turci, se aplică la o parte din Români numai prin aceeaşi generalizare a unui nume etnic, aşa cum se întâmplă cu termenul *Vlah* sau *čoban*. Imprejurarea aceasta va fi făcut pe Tomaschek să susţină că *Iurucii* din munţii Rodope, care vorbesc o limbă amestecată din cuvinte turceşti şi bulgăreşti, ar fi Români[2].

Printre Românii nomazi din Bulgaria se găsesc unii care nu mai vorbesc dialectul român. Aceştia sânt păstorii numiţi *Sărăcăčani*, cărora Bulgarii le spun greşit *karakačani*. Portul acestor Sărăcăčani, cu mici deosebiri, este identic cu acela al păstorilor români. Se pare că la origine ei au fost Români grecizaţi. Dar în foarte multe părţi din Bulgaria numele *karakačani* se aplică şi păstorilor nomazi români[3]. Această confuzie provine, desigur, din cauza identităţii portului. De altfel, Românii din Bulgaria şi Serbia se mai numesc şi *Beli-Vlasi* şi *Arnautski-Vlasi*, iar cei din Tesalia *Garaguni*, despre care vezi în capitolul următor. Pouqueville ne asigură că Românii din Tesalia se mai numesc şi *Cambisi*, după numele ţinutului *Cambos*.

[1] Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien* p. 118 şi urm.

[2] „Die heutigen Zinzaren und Jüruken sind nur spärliche Überreste des indigenen Volkselementes" (W. Tomaschek *o. c.*, p. 44). Vezi despre aceasta şi Alexandru Philippide, *Originea Românilor* p. 699.

[3] Const. Jireček, *o. c.*, p. 120.

3. *Aromânii nomazi din Albania, munţii Murihova şi ţinutul Vodena (Edessa).*

Dintre toţi Românii din Peninsula Balcanică, adevăraţii nomazi, care n'au locuinţe stabile şi, atât la munte cât şi la şes, locuesc mai mult în *călive* (colibe) sânt Aromânii din Albania. Aceştia au ocupat încă din timpurile vechi două ţinuturi deosebite: unul situat în partea răsăriteană a Albaniei, pe amândouă laturile ale râului Devol, cursul superior, şi altul în partea apuseană, dealungul litoralului Mării Adriatice, începând de la Durazzo prin Cavaia şi Fieri până la Valona. Despre Aromânii din primul ţinut descendenţii lor povestesc, şi istoria confirmă povestea lor, că cu un veac şi jumătate înainte, ei au fost neguţători mari, aşezaţi în centre cu populaţiune curat românească, cum erau Şipsca, cu 8—10 mii case; Moscopole (care aveà, după cum vom vedeà în altă parte, 60.000 loc.), aşezată mai la sud, ceva mai mică decât Şipsca şi Bitcuchi, aşezat la sud de Moscopole. Aceste trei centre se aflau situate la sud de râul Devol. In partea de miază-noapte a acestui râu erà Gabrova, cel mai mare centru din acest ţinut; Lunca, aşezat mai în spre răsărit de Gabrova, şi Nicea, în apropiere de Lunca. Toate aceste oraşe, vestite pentru comerţul şi bogăţia lor de altă dată, au împărtăşit soarta centrelor înfloritoare din muntele Gramoste. Ele au fost distruse de către Albanezii trecuţi la islamism din regiunile nordice, şi astăzi n'au mai rămas din ele decât nişte sătuleţe mizerabile, locuite de păstori şi agricultori aromâni şi albanezi.

Aromânii din ţinutul al doilea au fost păstori. Ei continuă să se îndeletnicească încă până azi cu creşterea turmelor de oi şi cu chiragilâcul. In această parte a Albaniei apusene, ei sânt grupaţi în masse mai compacte în Muzachia. Ţinutul acesta se compune din trei porţiuni: Muzachia propriu zisă, care se întinde dealungul Adriaticei, în dreapta şi în stânga râului Semeni, câmpia *Fuša-Frakul* şi regiunea *Kavaja*. Muzachia este împărţită în două: *Muzakija-e-maδ* (M. mare), partea din dreapta râului Semeni, care reprezintă şi porţiunea mai mare, şi *Muzakija-e-vogɛl* sau *Muzakija-Minar* (M. mică), partea din stânga[1]. Cele două Muzachii cu Fuša-Frakul au o întindere de peste 80.000 hectare,

[1] Bela Pech, *Albanien*, în Illyrisch-Albanische Forschungen de L. von Thallóczy II 53.

teren arabil, iar *Kavaja* numai 200 hectare. Ele formează hambarul Albaniei. Când se întâmplă câte o recoltă bună, Albanezii pot exportà porumb în Dalmaţia [1]. Pe această câmpie se găsesc mai mult de 40 de sate şi cătune româneşti. Centrul Aromânilor este Fearica (alb. Fieri), situat în Muzachia mică. Mai în spre sud de Muzachia, o altă câmpie, în care se aşează mulţi Aromâni, mai ales în timpul verii, este şi aceea dintre Valona şi Arta. Ea este mai puţin proprie pentru agricultură, deoarece, în timp de ploaie, o bună parte din ea stă săptămâni întregi subt apă, iar restul este steril sau cu sare. Despre aşezările Aromânilor în Muzachia ne vorbeşte şi Hahn: „Sie ist nur zum geringsten Teil angebaut und dient dem nördlichen Epirus und dem Gramoslande zur Winterweide; sie ist daher im Sommer wie verödet und die verlassenen Wlachendörfer, in denen auch keine Seele zurückbleibt, machen einen sonderbaren, aber keineswegs heimlichen Eindruck“ [2].

In afară de aceste două regiuni mai mari, Aromânii din Albania se mai găseau odată în număr mare în ţinuturile Dangli şi Colonia. Aci centrul principal erà Fraşeri. Păstorii aromâni din aceste ţinuturi, trăind subt continuă ameninţare din partea populaţiunilor albaneze din împrejurimi, şi-au părăsit cei mai mulţi locurile, răspândindu-se cu turmele peste întreaga Albanie. Astăzi, din vechile aşezări în această regiune ca şi din acelea de pe povârnişurile munţilor Radoni n'au mai rămas decât Fraşeri, cu majoritatea populaţiunii albaneze, după aceea Zavaliani, Zarcani, Micom şi alte sătuleţe cu o populaţiune mixtă, compusă din Albanezi şi foarte puţini Aromâni. Toţi aceşti Aromâni, care s'au ocupat şi se ocupă încă până astăzi cu păstoritul subt forma nomadă, sânt cunoscuţi ca *Fărşeroţi*, după numele centrului din acest ţinut Fraşeri.

Ei sânt oameni bine făcuţi, voinici şi, în spre deosebire de ceilalţi Români, totdeauna veseli:

Fărşirotlu-i făr cripare,	Fărşerotu-i fără necaz,
Tută dzua pri cântare.	Toată ziua în cântări.

Lumina I (1903) p. 218.

[1] Petrović I., *Jahrsb. der k. und k. österr.-ungar. Consulats-Behörden.* XXVI (1898) 193.

[2] I. G. von Hahn, *Albanesische Studien* p. 73. Vezi şi *Reise durch die Gebiete des Drin und Wardar* p. 290 nota 6. Despre Aromânii din Muzachia vezi şi *Die Walachen in Musakie* de G. Weigand în *Rom. Revue* VIII (1892) p. 19 şi 109. Carl Patsch, *Das Sandschak Berat in Albanien*, în *Schriften der Balkankomm.* (1904) p. 134 şi urm.

In spre sud de Fraşeri, se găseşte orăşelul Premeti, cu mai multe sate precum: Cutari, aşezat la o oră depărtare de Premeti, Budari şi Cosina, toate aşezate pe şoseaua care duce de la Premeti la Berat. Ceva mai în spre apus de Premeti avem Buali, Brejoni, Raptica şi altele, în care se găsesc de la 10 până la 30 familii româneşti de fiecare sat; numai Cosina are 50 de familii.

Un ţinut şi mai mic, în care Aromânii sânt veniţi din alte părţi, este acela care se găseşte în apropierea oraşului Curčao (Coriţa) cu satele Pleasa, Deşniţa, Mboria, Ştropan, Drenova, Boboştiţa[1]. Aceştia toţi sânt veniţi din Fraşeri.

In fine, ultimul ţinut locuit de Aromânii nomazi este acela care se întinde la extremitatea nordică a lacului Ohrida, cu centrele Beala-de-sus şi Beala-de-jos. Dintre aceste două, cea mai veche este Beala-de-sus. Ea este aşezată la poalele muntelui Čuma, între două coline înalte, având la miază-noapte platourile numite Secări, Pat-al-Boi şi Pat-al-Martin, iar la miază-zi şirul de munţi La groape, la poalele căruia curge râul Beliţa, care izvoreşte din munţii Čuma şi Keatra-neagră[2]. Originea acestor Aromâni este din localitatea Rmâni (dat în hărţi Rmani) şi Pogradeţ, amândouă aşezate la extremitatea sudică a lacului Ohrida; ele au fost locuite

[1] Dintre acestea, Drenova şi Boboştiţa (Bobošniţa) sânt comune bulgăreşti, în care se găsesc numai câteva familii româneşti. Boboştiţa, patria lui *Victor Eftimiu*, are o deosebită însemnătate pentru noi Aromânii. Intr'însa s'a ţinut în 1709 marele sinod, în care vestitul patriarh *Ioasaf*, Aromân originar din Moscopole, a fost ales Episcop cu scaunul în Curčao (Coriţa), înainte de a ajunge patriarh (ultimul, de la 1718—1745) în Ohrida: „Im dortigen Nikolaoskloster (adică în Boboştiţa) wurde 1709 eine Synode abgehalten, auf der der berühmte spätere Patriarch Joasaph zum Erzbischof von Koryza erhoben wurde". Şi astăzi se mai păstrează în biserica Sf. Clemens din Ohrida mitra împodobită cu pietre scumpe, pe care Aromânii din Moscopole au dăruit-o ilustrului lor compatriot: „Zu den Merkwürdigkeiten [der Kirche des heiligen Klemens] zählt ... eine prachtvolle silbervergoldete, mit Edelsteinen geschmückte Mitra, welche die Kaufleute der damals blühenden und schwerreichen Kaufmannsstadt Moscopolis 1727 ihrem Landsmanne, dem grossen Patriarchen und Erzbischof *Ioasaph*, gestiftet hatten". (H. Gelzer, *Vom Heiligen Berge und aus Makedonien*. Leipzig (1904) p. 154. Pentru însemnătatea şi istoricul comunei Boboştiţa vezi p. 211).

[2] Cf. *Lumina* Anul IV (1906) p. 266.

odată numai de Aromâni. Atât Românii din Pogradeţ cât şi cei din Rmâni sânt originari din Lunca şi Nicea.

Iată acum şi mutările nouă şi vechi ale Românilor nomazi:

Începând mai întâiu cu păstorii nomazi care se aflau răsfiraţi printre centrele înfloritoare din primul ţinut, pe vremuri, aceştia, în tovărăşia păstorilor nomazi din ţinutul Curčao (Coriţa), îşi mânau turmele la iernatec în Muzachia, coborînd până aproape de Valona. Alţii însă, despre care se va vorbi în altă parte, apucau drumul până în Tesalia. Drumul lor spre litoralul Mării Adriatice erà valea râului Devol până la gurile lui, şi apoi valea râului Semeni[1]. Astăzi puţinii păstori nomazi din acest ţinut nu se mai îndepărtează prea mult de aşezările lor.

Românii nomazi de pe litoralul Adriaticei se mişcă în modul următor:

Păstorii nomazi aşezaţi la nord de râul Şcumbi, în comunele Batai, Gresa, Vila şi din apropiere de Cavaia îşi mână turmele la văratec în părţile apusene ale Albaniei, în spre Beala-de-sus, aproape de lacul Ohrida, trecând Drinul şi ajungând până la muntele Galičiţa, Zavua şi Petrenia. Acest drum ei îl fac dealungul râului Şcumbi, până ajung aproape de Beala; de aci apoi se răspândesc în diferite direcţiuni.

Însă unii dintre păstorii din această regiune înaintau cu turmele mult mai în spre miază-noapte, până la Ipek. Călătorul englez Henry Tozer, care a călătorit în Albania după 1860, a întâlnit aşezări de vară ale Aromânilor fărşeroţi între Ipek şi Prizren[2]. Mulţi dintre păstorii nomazi din apropierea oraşului Durazzo şi din satul Poiani urmau aceeaşi direcţie[3].

Aromânii nomazi cu aşezările la sud de râul Şcumbi până la Valona, adică acei care locuesc în Muzachia propriu zisă, apucă direcţiuni deosebite: păstorii aşezaţi pe ţărmul drept al râului Semeni, în Liubova, Lusnia, Carbonaro, Ardeniţa, Colonia, Ciplaca, Petova, Imişte, Gra-

[1] „Les Valaques de Voscopolis, ville jadis florissante, unis à quelques tribus voisines de la Dévol descendaient naguère du côté de Vallone et dans la partie occidentale du Musachè" (Pouqueville, *Voyage dans la Gèrce* vol. I p. 217).

[2] *Researches in the Highlands of Turkey.* London 1869. Vol. I p. 352 ap. Beza M. *o. c.*, p. 39.

[3] Cf. Const. Jireček, în *Ungarische Rundschau* din Aprilie 1914.

diş te şi alte localităţi mai mărunte înaintează, vara, cu turmele, tot în spre partea răsăriteană, îndreptându-se la sudul lacului Ohrida, pe munţii dintre Grabova, Lunca şi Pogradeţ. Se înţelege că în această direcţie se duc toţi păstorii nomazi dintre Şcumbi şi Semeni, în marea lor majoritate; însă sânt unii din ei care o iau mai în spre miază-noapte, dealungul lacului Ohrida. Alţii, pe vremuri, înaintau şi mai departe dealungul văii Drinului Negru până în spre munţii Bistra şi Vlahinica, locuiţi numai de populaţiuni slave. Din aceste părţi, toamna se coborau la iernatec şi păstori slavi sau Aromâni slavizaţi în câmpia Muzachia [1]. Drumul acestor păstori se întindeà mai întâiu, dealungul lui Semeni, după aceea urmau cursul râului Devol şi de acì apoi, urcând colinele munţilor Velatos, ajungeau în regiunile însemnate mai sus.

Păstorii nomazi din a doua porţiune a Muzachiei care se întinde la stânga râului Semeni, precum şi aceia care îşi au aşezările mai la sud, dincolo de râul Voiusa, până aproape de Valona, îşi mână turmele la văratec pe muntele Tomor (Domor). Muntele Tomor (vechiul Τμῶρος, în aromâneşte Ndumor) se ridică în faţa oraşului Berat (arom. Vilardi). El se întinde, la miază-noapte, de la ţărmul stâng al râului Devol, urmând cursul superior al lui Semeni până aproape de comuna românească Bitcuchi şi Liboniа. El formează graniţa naturală între Berat şi Coriţa; ramurile lui de la sud despart ţinutul Coriţa de Colonia. Povârnişurile lui apusene din spre Vilardi (Berat) sânt abrupte şi greu de suit; în schimb versantul răsăritean se lasă mai uşor şi pe povârnişurile acestui versant se găsesc păşuni abundente pentru turmele de oi. Pe vremuri, toate turmele păstorilor nomazi dintre Semeni şi Voiusa petreceau lunile de vară pe înălţimele acestui munte, între cele două vârfuri: Tomoriţa-mare, în faţa oraşului Vilardi (Berat), şi Tomoriţa-mică, mai în spre sud. Mulţimea numelor de localităţi precum: Cărarea lui Lampi, Padea şoareclui, Scârpalată, Chiatra-lată (în aceste două nume de loc. avem păstrat cuvântul *lat* din lat. *latus;* astăzi pierdut în dialectul aromân), Guvalui Mima, Lemnuşa şi alte din domeniul vieţii păstoreşti, despre care vezi în altă parte [2], dau dovada cea mai sigură despre existenţa

[1] Cvijić, *La Péninsule Balkanique* (1918) p. 450.

[2] Vezi capitolul „Păstoritul Aromânilor în toponimia Balcanică". Vezi afară de aceea şi C. N. Burileanu, *I Romeni di Albania* p. 183.

păstorilor aromâni de altă dată în porţiunea de munte dintre cele două vârfuri. Astăzi păstorii nomazi din comunele: Crüeghiata, Fracula, Levani, Scrofetin'a, Conisbalte, Ţercovina, Radotina, Besisti, Şcrapari şi altele, îşi mână turmele în spre ramificaţiunile de sud ale lui Tomor, în localităţile Ostroviţa de pe muntele cu acelaşi nume, Protopapà aşezată pe un deal în faţă de Ostroviţa, şi Buşari pe muntele Bufnia. Urme de călive aromâneşti se găsesc şi în alte părţi, însă mulţi dintre păstorii nomazi şi-au schimbat direcţia de vărateс, din cauza jafurilor venite din partea Albanezilor.

O altă parte din Fărşeroţii din cătunele aşezate în apropiere de Valona, ca şi mulţi păstori nomazi din regiunea Artei — ţinutul Ciameria — îşi mutau turmele pe munţii Kiafsez şi Liugu, în apropiere de comuna Bitcuchi. Cu timpul, o parte dintre aceştia nu s'au mai reîntors în locurile de obârşie. Astăzi ei coboară, toamna, la iernatec în ţinutul Ciameria, alţii coboară şi mai jos, până în spre Parga şi în câmpia din ţinutul Prevezei (golful Arta). Foarte mulţi din aceşti păstori nomazi meridionali au încercat să nu mai emigreze cu turmele în timpul iernii. In acest scop, ajutaţi de autorităţile turceşti, ei şi-au creat, cu 60—70 de ani înainte, un centru în Meğidie. Insă obicinuiţi cu viaţa nomadă, cu timpul au început iarăşi să emigreze, şi astăzi îşi mână turmele la iernatec în ţinutul şesos din apropierea de Santi-Quaranta. Unii Aromâni nomazi de aici au trecut marea şi s'au aşezat în părţile meridionale din insula Corfu[1]. Ei sânt originari din satul Licursi.

Trecând la Aromânii din Dangli şi Colonia, aceştia îşi mută turmele la vărateс în muntele Gramoste. Pe vremuri, în tovărăşia altor păstori nomazi din nordul Epirului, ei coborau cu turmele şi cu tot avutul lor şi mai departe în direcţia din spre mâză-zi, ajungând până la cursul inferior al râului Aspropotam, care se varsă în golful Arta. Ei ajungeau în Grecia până în Acarnania şi Etolia, cunoscute în veacurile de mijloc subt numele Mica-Valahie, în opoziţie cu Tesalia, Marea-Valahie. Pe la începutul sec. XIX, ţinutul care cuprindeà aceste două provincii se alcătuià din patru părţi: Vlahos şi Zigos, în partea stângă a Aspropotamului, şi Valtos cu Xirumeri,

[1] T. Burileanu, *o. c.*, p. 378.

în partea dreaptă [1]. Date despre coborîrea Aromânilor în regiunea din stânga nu avem. In cazul acesta prezenţa numelui V l a h o s din această regiune ar puteà fi înterpretată ca o veche urmă despre existenţa păstorilor aromâni în aceste părţi. Păstorii aromâni din Albania se coborau numai în districtul V a l t o s şi X i r u m e r i. Despre aceste ţinuturi ne vorbeşte şi un pasagiu din hrisovul lui Andronic din 1336 privitor la posesiunile bisericii din Stagus, în care încă de atunci se pomeneşte despre prezenţa Vlahilor, Albanezilor şi Bulgarilor: καὶ τοὺς ὑπο τὴν ἐνορίαν αὐτῆς ὄντας ἱερωμένους βλάχους τε καὶ βουλγάρους καὶ Αλβανίτας [2]. Districtul V a l t o s şi X i r u m e r i are forma unui triunghiu şi se cuprinde între malul drept al râului Aspropotam (vechiul A c h e l o u s), golful Arta (vechiul golf A m b r a c i c) şi ţărmul Mării Ionice.

Astăzi păstorii nomazi din Albania se găsesc peste tot în acest district, însă mai cu deosebire pe valea râului Aspropotam şi în regiunea păduroasă, cunoscută subt numele M a n i a n a. Cel dintâiu care ne dă, numai în treacăt, veşti despre aceşti Români nomazi este Pouqueville. El îi numeşte P i s t i c h i pe păstorii nomazi din Acarnania şi V l a h i pe cei de pe ţărmul golfului [3]. Insă după Heuzey, care i-a vizitat ceva mai târziu decât Pouqueville şi ne-a lăsat o descriere amănunţită despre aceşti păstori nomazi din Albania, numele lor printre populaţiunile greceşti din Acarnania este Garaguni din C a r a g u n i (purtători de gune negre) şi A r v a n i t o v l a h i (Vlahi originari din Albania), aşa cum se numesc încă până azi. El explică şi originea numelui din urmă, adăogând: „Ce dernier nom leur vient de ce que leurs plus anciens cantonnements étaient dans la haute Epire et sur la frontière d'Albanie“ [4]. In ce priveşte grupările acestor păstori nomazi pentru anul 1856, când arheologul francez a călătorit prin Acarnania, ni se spune că ei trăesc „par groupes de cinquante à cent familles“. Aceste grupuri, pe care noi le numim f ă l c ă r i, înconjurate de turmele şi de tot avutul lor în vite, alcătuiesc un fel de cătune, pe care păstorii aromâni le numesc s t a n e (un parc, une bergerie, στάνι). Heuzey dă pentru vremea

[1] W. Martin-Leake, *Travels in Northern Greece* I p. 126.
[2] Heuzey, *Mission Archéol.* p. 453.
[3] Pouqueville, *o. c.*, p. 208
[4] L. Heuzey, *Le mont Olympe et l'Acarnanie.* Paris, 1860, p. 268.

lui 12 stane: „On compte en Acarnanie douze *stanaes*, ce qui porterait le nombre des Valaques, dans cette province, à huit cents familles". In ce priveşte conducătorul sau şeful unei *stane* (noi vom spune astăzi *fălcări*) tot Heuzey ne dă cele mai preţioase informaţiuni: „Tout stani est sous les ordres d'un chef dont elle porte le nom: on dit la stani de Mihhas, Koutchoupinas, de Sidhéris. Ce n'est pas un chef électif créé d'un jour à l'autre; le pouvoir qu'il exerce, espèce de petite royauté rustique et pastorale, est héréditaire. Cette autorité, consacré par la tradition, est respecté de tous. Il est toujours le plus riche parmi les pasteurs qu'il commande; quelques fois il possède à lui seul la moitié des troupeaux. Personnage tout pacifique, il prétend cependant tenir ses droits d'ancêtres guerriers" [1]. Toţi aceşti păstori nomazi, odată coborîţi în aceste regiuni, n'au mai fost lăsaţi să treacă cu turmele lor frontiera turcă. Cu toate acestea, ei nu s'au lăsat de viaţa lor nomadă. In acest scop, ei şi-au ales ca loc de văratec regiunile muntoase din spre K â r p e n i s i (C ă r p i n i ş, formaţiune românească de la *carpen*) şi A g r a f a. Păstorii aromâni aşezaţi în partea inferioară a râului Aspropotam s'au îndepărtat în spre sud, ajungând până la M i s o l o n g h i. Cei mai mulţi care au rămas izolaţi de restul Aromânilor, cu timpul s'au grecizat, după cum cu mai multe veacuri înainte, tot prin grecizare, au pierit Vlahii băştinaşi din Acarnania, care, după relatările cronicarilor din sec. XII şi XIII, alcătuiau populaţiunea ei de bază. Astăzi numărul acestor păstori nomazi din A c a r n a n i a se reduce la cei grupaţi în M a n i a n a, în comunele S u r e v o l i, C u č u b i n a, C a ţ a r o, O h t u etc., precum şi la păstorii de pe muntele C ă r p i n i ş. Dintre acestea, satul C u č u b i n a este cel mai mare. El se mai numeşte şi M a n i a n a. Mai târziu, acest nume s'a întins asupra întregii regiuni. Despre starea actuală a Românilor din Acarnania, şi în special cei din Maniana, cele mai bune informaţiuni ni le dă Weigand. Observ la acest loc numai că Weigand n'a ţinut seamă de loc de relatările lui Heuzey pentru o epocă mai veche din viaţa acestor Aromâni [2].

Românii nomazi din ţinutul P r e m e t i, acei care se ocupă cu păstoritul îşi mână vara turmele pe munţii din apropierea oraşului Premeti, în localitatea L i o p t i c a [3].

[1] Heuzey, *o. c.* p. 270 şi 272.
[2] Weigand, *Die Aromunen* I, p. 183 şi urm.
[3] Cf. *Lumina*, Anul II (1904), p. 114.

Aromânii din ţinutul Curčao (Coriţa) împreună cu o bună parte dintre păstorii nomazi aşezaţi în oraşele Moscopole şi Şipsca, despre care s'a vorbit mai sus îşi mânau turmele în Tesalia. Aci ei au ajuns până în părţile din spre miază-zi, aproape de Almirò. Câteva cătune fărşeroteşti din apropierea acestui centru dau dovada cea mai sigură că păstorii nomazi din Albania au ajuns cu turmele lor până în sudul Tesaliei. Până pe la 1881, data când Tesalia a fost anexată Greciei, Fărşeroţii din Almirò în fiecare vară se întorceau cu turmele în Albania. După această dată, ei n'au mai putut trece graniţa şi au fost nevoiţi o parte să rămână în Tesalia, iar o altă parte să creeze un nou centru Vlahoiani[1], situat la Apus de Târnova. Cu timpul însă, şi mai ales după data anexării Tesaliei la Grecia, păstorii nomazi din acest ţinut au emigrat spre Caterina; alţii au venit din nou în Pleasa. Aceştia din urmă îşi pasc vara turmele pe Muntele-sec.

Păstorii nomazi din ţinutul Dangli şi Colonia îşi mânau turmele la vărateс, cu două veacuri înainte, în părţile apusene ale Macedoniei, trecând dincolo de câmpia Bitoliei, în ţinutul muntos şi bogat în păşuni Murihova, unde încă până azi se află Călivele di Murihova sau Setina, Rodova[2], Papadia, aceasta din urmă aşezată la poalele munţilor Murihova. Primele lor popasuri în acest ţinut îndepărtat de Albania erà Lăpuşneţ, lângă Florina. De acì au înaintat mai departe în munţii Murihovei, care se întind dealungul râului Ţârna, foarte mulţi dintre ei aşezându-se în localitatea numită Ciucura. Insă o altă parte dintre aceşti Fărşeroţi s'au oprit în Pisuderi, Belcamen, Negovan, Biglişta, Băzdrăviţa; alţii au înaintat şi mai departe ajungând până în munţii Niğe, aproape de ţinutul Meglenului. O bună parte dintre aceşti păstori, după cum vom vedeà la sfârşitul acestui capitol, au pierit în massa slavă, şi astăzi, doar tipul brun ca şi alte particularităţi ale Slavilor din aceste ţinuturi muntoase, care lipsesc la ceilalţi Slavi şi se găsesc numai la Aromâni, ne mai vorbesc despre prezenţa, în număr mare, a păstorilor aromâni din aceste părţi.

[1] Vezi despre aceste mutări şi Wace and Thompson, *o. c.*, p. 209; Weigand, *o. c.*, 219 şi 287. Despre mişcările Românilor din Albania vezi şi Ernst von Hesse—Warteg, *Die Balkanstaten und ihre Völker*, Regensburg (1917), p. 231.

[2] Cf. *Lumina*, Anul II (1904), p. 173.

Păstorii nomazi din Ciucura, care au scăpat de slavizare, n'au putut să stea multă vreme în munţii Murihova. Cu cincizeci de ani înainte ei au fost nevoiţi să-şi schimbe aşezările din nou. De astă-dată mutările lor se îndreptau în spre sud. Cauza pentru care ei n'au putut să mai stea în Murihova au fost primele mişcări revoluţionare ale Bulgarilor pentru eliberarea Macedoniei de subt Turci. Din Ciucura, ţinutul Murihova, s'au sculat 400—500 de familii subt conducerea celnicilor: *Liolia, Cuşa, Nasta, Celea, Butcaru, Parizea, Fotu, Gârţu, Zdru, Ghiza, Belu, Muşe, Bucinana* şi alţii, ducând cu ei 80.000 de oi şi capre şi aproape 12.000 de catâri şi cai. Ei s'au aşezat în apropiere de Vodena (vechea Edessa) în comunele: Gramaticova-Fetiţa, Cândrova şi Patičina, unde se găsesc şi astăzi. Bătrânii, de la care mi-am procurat aceste date, îşi mai aduc aminte şi acum de aşezările lor din Murihova.

In ce priveşte mişcările actuale ale acestor Aromâni, ele se fac în direcţiunile următoare:

Românii din Gramaticova-Fetiţa îşi pasc turmele, vara, în munţii din apropierea Vodenei, în localităţile: Beşbunar, Catraniţa, Livadiţa etc.

Românii din Cândrova vara îşi mână turmele în aceleaşi localităţi, iar, iarna, împreună cu fălcările din cealaltă comună, petrec o parte în câmpia din Vodena şi Jeniğe, o altă parte însă înaintează până la mare, în peninsula Calcidică, aproape de Salonic, în comunele Schia, Beşic, Xeropotami, Sarthi, Ciariči etc.

Românii din Patičina îşi mână turmele la iernatec în satele bulgăreşti din câmpia care se întinde între Vodena şi Carağova.

Dar Românii din Albania n'au înaintat cu turmele numai până în ţinutul Florinei şi de aci apoi în Murihova, ci mulţi din ei au ajuns până în muntele Neaguş deasupra Veriei, acolo unde s'au aşezat cam în aceeaşi epocă, şi păstorii români din Pind de subt conducerea lui *Badralexi*, despre care s'a vorbit mai sus. Aci ei au ocupat comuna Selia-de-sus. O parte dintre aceşti Fărşeroţi îşi mânau turmele la iernatec în apropiere de oraşul Neaguşte; însă o altă parte îşi coborau turmele pe ţărmul mării, aşezându-se în apropiere de oraşul Caterina, de la poalele Olimpului. Cei din Neaguşte, cu timpul, au fondat o

comună numită Hurupani, aşezată la un km depărtare de gara Neaguşte, cu 300 de familii. Jumătate din aceste familii iernează la Caterina; restul în câmpia Salonicului. Mulţi din aceştia se ocupă şi cu agricultura.

In fine, tot dintre păstorii români din Albania (Fărşeroţi) întâlnim şi în oraşul Caterina. Aceştia nu sânt nici dintre aceia din Vodena şi nici dintre Fărşeroţii din Selia-de-sus. Ei au venit cu vreo cincizeci de ani înainte, direct din Ciucura, ţinutul Murihova. La început, după spusa celnicilor *Coriţu*, *Vilenza*, *Pulţa*, *Bechja* etc. ei veneau în Caterina numai ca să ierneze; mai târziu, când celelalte fălcări din Murihova s'au aşezat definitiv în comunele de lângă Vodena, ei n'au mai plecat cu turmele la văratec în Murihova, ci rămâneau în localităţile din apropiere: Scuterna, Spurliţea, Milea. Astăzi aceşti Fărşeroţi iernează cu turmele în comunele de lângă mare Chitros (Pidna), Paliani, Ayiul-Ian, Niocastru şi Hrean. Cele două din urmă sânt proprietatea celnicului *Zega*, bun patriot român.

4. *Inceputurile de desnaţionalizare ale păstorilor nomazi aromâni în mijlocul Slavilor, Albanezilor şi Grecilor.*

Toate mişcările păstorilor aromâni nomazi, studiate până aci, ne sânt cunoscute, după cum am văzut, parte din însemnările scriitorilor streini de pe la începutul sec. XIX, parte din cunoşterea drumurilor pe care mulţi din ei continuă să le mai facă şi astăzi. Insă, în afară de acestea, au mai fost mişcări care s'au făcut şi în altă parte. Despre acestea astăzi nu avem nici o ştire. Cu toate acestea, presupunem că ele au existat, din cauza urmelor ce au lăsat în mijlocul populaţiunilor streine şi în special în mijlocul Slavilor. Astfel, foarte mulţi păstori aromâni din Albania sau din muntele Gramoste şi chiar din Pind, înaintând cu turmele până prin ţinuturile Ohridei, ajungeau până prin câmpia Bitoliei. Aci, o parte din ei rămâneau în centrele româneşti Resna, Iancoveţi, Târnova, Magarova, Nijopole etc.; alţii însă, care formau majoritatea, continuau drumul mai departe, dealungul râului Ţârna, ajungând, după cum am văzut, până în ţinutul Murihova. O bună parte din aceşti păstori, prea mult îndepărtaţi de centrele lor, s'au păstrat ca Aromâni până mai acum în urmă; însă alţii s'au slavizat cu desăvârşire şi numai tipul lor ca şi felul propriu al păstorilor aromâni de a creşte turmele ne mai arată că odată ei

au ţinut de „fara armânească". „Morihovo qui a joué a l'éqopue turque une certaine autonomie, est une région montagneuse propre à l'élevage des bestiaux, assez semblable à la région des Mijaci. Elle comprend un si grand nombre de types valaques qu'on est porté à croire à l'origine slavo-aromoune de cette population. Tout autour de ces montagnes et sur le Niče habitent des pâtres valaques à demi slavisés" [1].

O altă direcţiune pe unde emigrau păstorii aromâni cu turmele erà şi aceea care începe de la S t r u g a, lângă Ohrida, şi se prelungeşte la miază-noapte dealungul râului Drinul-Negru, până aproape de câmpia din apropierea oraşului Prizren. Pe acest drum înaintau mai mult păstorii nomazi din Albania. Aceştia petreceau vara în călivele lor provizorii sau subt tende, şi toamna se întorceau din nou la şes. Ei se răspândeau peste toţi munţii bogaţi în păşuni şi populaţi numai de Slavi, cuprinşi între Drinul-Negru şi cursul superior al Vardarului. Toţi aceşti Aromâni cu timpul s'au slavizat: „Dans le temps reculé la région était peuplée de pasteurs aromounes, vivant dans des installations provisoires d'été. Les Slaves y ont pénetré au Moyen-Age et se sont mélangés à ces indigènes, tout en fondant probablement leurs propres villages. Par suite de ce mélange, les Aromounes, ont commencé à se slaviser. Les Slaves leur ont emprunté le nomadisme transhumant, le type de leur village, la *pečalba*, en même temps que certaines parties du costume féminin. Plus tard de nouvelles pénétrations se sont produites: des colons aromounes sont venus d'Albanie" [2]. Despre urmele pe care aceşti păstori aromâni desnaţionalizaţi le-au lăsat printre populaţiunile slave, se va vorbi mai pe larg în capitolul „Influenţa păstorilor aromâni asupra celorlalte popoare balcanice". Aici mă mulţumesc să mai adaog că aceste mişcări ale lor au putut fi împinse şi mai în spre miază-noapte. Pomenirea celnicatului în oraşele de pe coasta Dalmaţiei, cu atribuţiuni păstoreşti cunoscute numai la Aromâni, nu şi la Sârbi, încă din 1214, poate servì ca cea mai sigură dovadă despre depărtarea mutărilor lor în nordul Peninsulei Balcanice. Toate aceste îndepărtări prea mari de la centrele lor de obârşie, au avut ca rezultat d e s n a ţ i o n a l i z a r e a lor [3].

[1] Cvijič, *o. c.* p. 441.

[2] Cvijič *o. c.* p. 459. Vezi despre răspândirea păstorilor aromâni printre Bulgari şi A. Ischirkoff, *Bulgarien. Land und Leute* p. 49.

[3] *Naselja srpskih zemalja* Vol. I. p. CXXXII.

De altfel, păstorii aromâni au fost desnaţionalizaţi, în urma ocupaţiunii lor cu păstoritul subt forma lui nomadă, nu numai în ţinuturile slave, dar şi în Albania. Şi astăzi se găsesc regiuni în Albania locuite de Aromâni, care, după cum mi se spune, sânt pe punctul de a se denaţionaliză, deoarece vorbesc mai uşor albanezeşte decât aromâneşte. Nu vorbim, de sigur, de toţi acei păstori aromâni din Sredna-Gora (Bulgaria), din Rodope şi din Tracia, a căror desnaţionalizare în veacul al XVII şi al XVIII eră un lucru isprăvit.

Şi nu numai păstoritul a contribuit la desnaţionalizarea Aromânilor, dar şi agricultura. Dintre păstorii aromâni din ţinutul Zagori, în afară de aceia care au fost grecizaţi din cauza propagandei greceşti, prin biserică, foarte mulţi s'au asimilat elementului grecesc din acel ţinut şi din cauza ocupaţiunii lor cu munca câmpului. Wace şi Thompson, care au vizitat multe centre grecizate din Zagori, au putut face această constatare. Aromânii sedentari din mijlocul Grecilor, în opoziţie cu păstorii nomazi, veneau prea des în contact cu Grecii. La urmă de tot, ei au sfârşit prin a se grecizà. Dintre păstorii nonazi se desnaţionalizau numai aceia care plecau în cete mai mici, înaintând prea departe şi izolându-se printre streini. Acei dintre ei care erau mai numeroşi şi continuau să se reîntoarcă în ţinuturile lor, puteau să se păstreze mai bine decât Aromânii agricultori [1].

II.

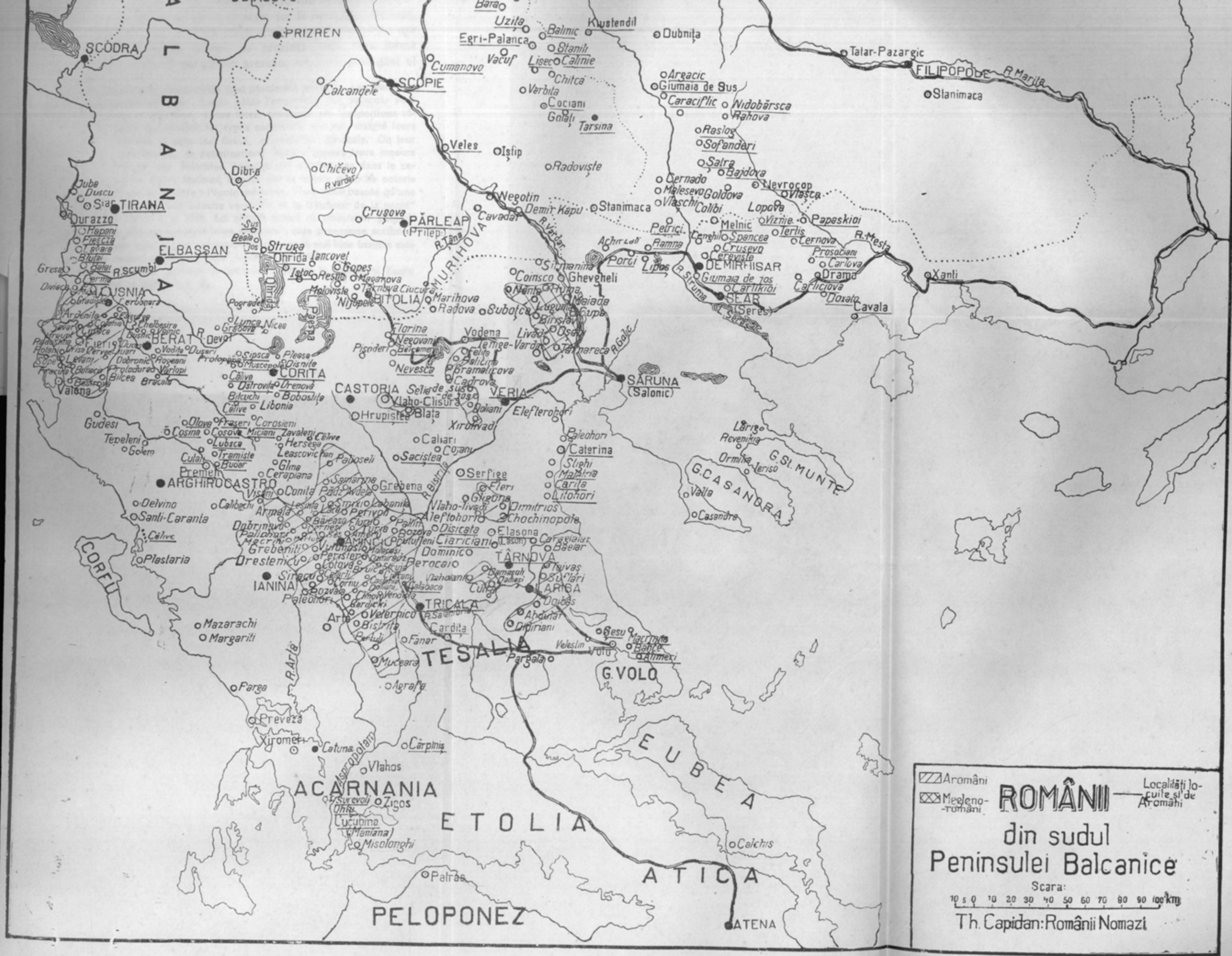
Aromânii păstori.

1. *Păstorul aromân, viaţa şi îmbrăcămintea lui. — Originea portului la Aromâni.*

Turmele de oi sânt păzite de păstori numiţi *picurari*. Păstoriţe nu există la Aromâni. Un păstor nu are nevoie să facă ucenicie ca să se pregătească pentru această meserie. Aromânul de munte se obicinueşte din copilărie cu ea, deoarece se naşte şi trăieşte printre păstori. Cu toate acestea, mulţi se obicinuesc cu păstoritul, la început, păscând oile din sat, în apropierea comunei, după aceea trec la munte. La o *cupie* (turmă) de oi, constând de la 800 până la 1000 de capete, se întrebuinţează doi păstori; când turma este mai mare, se pun mai mulţi. Toată ziua păsto-

[1] Wace and Thomson, *o. c.*, p. 201.


ROMÂNIA
DUNAREA
SERBIA
NIȘ
Pirot
Leșcovaț
Mitroviță
Ipec
Prișlina
Vrania
BULGARIA
SOFIA
DIACOVO
PRIZREN
SCODRA
Radovit
Bara
Uzița
Egri-Palanca
Balinic
Kiustendil
Dubnița
Stanit
Vacuf
Lisec
Calinie
Cumanovo
Chitca
Calcandele
SCOPIE
Verbita
Cociani
Golați
Tarsina
Talar-Pazargic
FILIPOPOLE
R. Marița
Slanimaca
Argacic
Giumaia de Sus
Caracifl'ic
Nidobârsca
Rahova
Raslog
Sofanderi
Veles
Ișfip
Radoviște
Satra
Bajdova
Gevrocop
Vlasca
Cernado
Malesevo
Goldova
Vlaschi
Colibi
Lopova
Negotin
Demir Kapu
Stanimaca
Cavadar
Crusova
PĂRLEAP
(Prilep)
R. Tana
MURIHOVA
Petrici
Melnic
Viznie
Papaskioi
Terlis
Cernova
Prosociani
Carlova
R. Mesta
Achirali
Ramna
Porți
Lipos
DEMIRHISAR
Crusevo
Cerevișteș
Gumaia de Jos
Carlikioi
SEAR
(Seres)
R. Siruma
Drama
Xanti
Carliciova
Dorato
Cavala
Sirmanina
Coinsco
Ghevgheli
Nivița
Maiade
Cupa
Birislav
Osaci
Vatnareca
R. Golic
SARUNA
(Salonic)
Vodena
Livadi
Temge-Vardar
Florina
Negovani
Pisoderi
Nevesca
Cadrova
Pramatițova
Felita
Paliura
Beleamen
Suboțca
Marihova
Radova
Nijopole
Maloviște
Tarnova Ciucura
Lancovet
Gopeș
Resna
Struga
Ohrida
Ohrida
Isloc
Magarova
Pogradec
Lunca
Nicea
Grabova
Sipsca
Pleasa
Muscopol
Oisnite
Dusari
Prolopopa
Vodita
Roseani
Varlopi
Protodurad
Bilcea
Bracila
Devol
BERAT
CORITA
Călive
Ostrovita
Urenovă
Babosiite
Libonia
Bilcuchi
Valona
CASTORIA
Selie-de-sus
Selie-de-jos
Vlaho-Clisura
Blata
Hrupiștea
VERIA
Doliani
Elefterohori
Xirolivadi
Caliari
Corani
Sacistea
Serfige
Fleri
Glugova
Dimitrios
Chochinopole
Vlaho-livadi
Aleftohorio
Disicata
Elasona
(Lasun)
Ciariciani
Caragialar
Baelar
Dominico
Perocaio
TÂRNOVA
Tsivas
Sufari
LARISA
Damasaki
Gallesi
Culia
Vlahoianio
Ciatuflen
Palioseli
Cerapiana
Glina
Leascovichan
Hersega
Tramiste
Lubsca
Cosova
Miciani
Zavaleni
Olova
Fraseri
Corosieni
Cosina
Tepeleni
Golem
Gudesi
Premeti
ARGHIROCASTRO
Delvino
Santi-Carania
Plastaria
Dobrinovo
Pallabari
Grebeniti
Drestenicu
Sirnaco
IANINA
Paleohori
Arta
TRICALA
Velemico
Cardita
Ordiniani
Abdulari
Doubas
Mazarachi
Grebena
Samarina
Conita
Pad-Vodela
Smixio
Lahanite
Perivoli
Palmi
Ameli
Turie
Lesnita
Armata
Lacci
Bareasa
Fluturi
Cerneti
Calivo
Vrisani
Calibachi
Lubsca
Tramiste
Buoar
Glina
Cerapiana
Leascovichan
Hersega
Palioseli
Cosina
Olova
Fraseri
Corosieni
Miciani
Zavaleni
Călive
Tepeleni
Golem
Gudesi
Premeti
Culaki
Delvino
Santi-Carania
Plastaria
Dobrinovo
Pallabari
Grebeniti
Drestenicu
Sirnaco
IANINA
Paleohori
Arta
Mazarachi
TRICALA
Velemico
Cardita
Ordiniani
Abdulari
Doubas
Larisa
Tsivas
Sufari
Damasaki
Gallesi
Culia
Vlahoianio
Ciatuflen
Palioseli
Caterina
Sliphi
Malatria
Carita
Litohori
Paleohori
Larigo
Revenikia
Ormilia
Ierisso
G. Sf. MUNTE
G. CASANDRA
Valia
Casandra
Elefterohori
Xirolivadi
Aleftohorio
Vlaho-livadi
Dimitrios
Chochinopole
Elasona
(Lasun)
Ciariciani
Caragialar
Baelar
Dominico
Perocaio
TÂRNOVA
Tsivas
Sufari
LARISA
Damasaki
Gallesi
Culia
Vlahoianio
Ciatuflen
Palioseli
Caterina
Sliphi
Malatria
Carita
Litohori
Paleohori
Larigo
Revenikia
Ormilia
Ierisso
G. Sf. MUNTE
G. CASANDRA
Valia
Casandra
ALBANIA
CORFU


SCODRA
PRIZREN
ALBANIA
Bara
Uzita
Egri-Palanca
Balinic
Kiustendil
Dubnița
Talar-Pazargic
FILIPOPOLE
R. Marita
Slanimaca
Cumanovo
Vacuf
Lisec
Calinie
Chitca
Calcandele
SCOPIE
Varbita
Cociani
Golaț
Tarsina
Argacic
Giumaia de Sus
Caraciflic
Nidobărsca
Rahova
Raslog
Sofanderi
Satra
Bajdova
Nevrocop
Vlașca
Cernado
Malesevo
Goldova
Vlaschi
Colibi
Lopova
Papaskioi
Petrici
Melnic
Viznie
Terlis
Cernova
R. Mesta
Spancea
Prosociani
Carlova
Crusevo
Cereviște
DEMIRHISAR
Giumaia de Jos
Cartikioi
Drama
Carficiova
Doxato
SEAR
(Seres)
Cavala
Xanti
Porti
Lipos
R. Struma
Aamna
Achir-Lali
Sitimanita
Coinsco
Ghevgheli
Nanta
Hruna
Maiada
Lugunta
Cupa
Birslav
Osari
Valmareca
R. Galic
Livadi
Vodena
Temnige-Vardar
Negovani
Belcamen
Pisoderi
Nevesca
Florina
Selitia
Gramaticova
Cadrova
SARUNA
(Salonic)
VERIA
Doliani
Eleftehori
Xirovradi
Hrupiștea
Blata
Vlaho-Clisura
Selia de sus
Selia de jos
CASTORIA
Caliari
Cojani
Sacistea
Serfige
Fleri
Gigona
Vlaho-Livadi
Dimitrios
Chochinopole
Caterina
Slighi
Malatira
Carita
Litohori
Paleohori
Larisa
Revenikia
Ormilia
Ierisó
G. St. MUNTE
G. CASANDRA
Valla
Casandra
Tepeleni
Golem
Gudesi
Olova
Cosina
Cosova
Miciani
Zavaleni
Fraseri
Corosieni
Hersega
Lubsca
Tremiste
Leascovic
Glina
Cerapiana
Premeti
ARGHIROCASTRO
Delvino
Santi-Caranta
Plastaria
Corfu
Sitaru
IANINA
Mazarachi
Margariti
Paleohori
Arta
R. Arta
Parga
Preveza
Xiromeri
Catuna
Vlahos
ACARNANIA
Zigos
Lucupina
(Maniana)
Misolonghi
ETOLIA
Patras
PELOPONEZ
Carpinis
Isvoranu
Calchis
EUBEA
G. VOLO
Volo
Veleslin
Pargala
TESALIA
Mucsara
Fanar
Cardita
Velenico
Bistrita
Perluli
TRICALA
Ahmatar
Dolbiani
Sesu
Macrinu
Banca
Almeni
LARISA
Tsivas
Sulari
Damasah
Culia
Vlahoiani
Calabaca
Perocaio
Dominico
Ciaricani
Disicata
Elasona
(Lasan)
Cargalias
Baelar
TÂRNOVA
Dolos
Dumbrena
Cuculeni
Aleftohorio
Palini
Bozova
Vlahopulo
Cerbu
Cerbunesti
Cerbunesti
Cerbunesti

rul o petrece la munte îngrijind de turma lui şi de sănătatea oilor. Ei mănâncă la turmă, mâncarea care şi-o poartă în traistă. Cei neînsuraţi se duc acasă, cu rândul, şi-şi iau de mâncare; la cei însuraţi le aduc şi femeile mâncare la munte. Seara, de obiceiu, vin să doarmă la stână numai *mătricarii*, care pasc oile *mătriţe* (oi care au fătat şi dau lapte). Ei adăpostesc mai întâiu oile aproape de stână, după aceea se culcă şi dorm, unii afară, alţii în stână. Ceilalţi păstori: birbicari, nutinari, stirpari, despre care va fi vorba în capitolul următor, nici nu vin la stână. Fiindcă viaţa păstorului aromân stă strâns legată cu suirea oilor la munte şi coborîrea lor la şes, ea va fi arătată mai pe larg în două capitole care vor urmà. Aici vom stărui mai mult asupra îmbrăcămintei lui.

Deoarece întreaga ţinută a păstorului aromân, atât ca înfăţişare fizică [1], cât mai cu deosebire ca port, are ceva care nu se vede la păstorii celorlalte neamuri din Peninsula Balcanică, iar pentru cercetător prezintă o latură din viaţa lui tot aşà de interesantă ca şi păstoritul, nu voiu intrà în fondul acestui capitol, fără a spune câteva cuvinte şi despre îmbrăcămintea păstorului aromân [2].

Comparat cu portul celorlalte popoare din Peninsula Balcanică, portul la păstorii aromâni şi peste tot la Aromânii munteni, chiar atunci când nu se mai ocupă cu creşterea turmelor, aşà cum se păstrează până astăzi, se prezintă subt acea formă deosebită, care face ca un păstor aromân, ori unde s'ar găsi el

[1] Iată cum descrie Pouqueville tipul păstorului nomad: „Les Valaques nomades, qui portent sur leurs fronts hâlés l'empreinte des saisons, sont généralement forts et robustes. Leurs têtes retracent les proportions romaines; et le temps, qui affaiblit les types nationaux, n'a pu, malgré leurs alliances, les confondre ni avec les Grecs, ni avec les Albanais. On leur reproche de la parcimonie, de l'obstination; mais à travers leurs moeurs rustiques, on retrouve une franchise sauvage qui n'existe pas dans le caractère des Levantins. Leurs femmes, douées par la nature du riche coloris dont Rubens a donné le modèle à l'école moderne, n'ont pour beauté qu'une longue chevelure blonde, une bouche vermeille et la fraîcheur de la santé" (*Voyage dans la Grèce* II, p. 218). Aci observ numai că amestecul păstorilor aromâni, prin alianţă, („malgré leurs alliances") cum presupune scriitorul francez care avuse prilejul să-i cunoască cu un veac şi mai bine înainte, este cu desăvârşire exclus, cel puţin pentru Aromânii din Pind.

[2] Despre originea portului la Aromâni vorbeşte în treacăt şi Tache Papahagi în *Grai şi Suflet* I, p. 86.

cu turmele, în munţii Pindului ca şi în Tomor din Albania, în munţii Balcani ca şi în Rodope, să se deosebească, în privinţa aceasta, în mod fundamental, de păstorul grec, albanez, bulgar sau sârb. Acest port se arată relativ vechiu, dacă ţinem seama numai de faptul că la toate tulpinile de păstori aromâni, la cei din Pind şi Tesalia ca şi la cei din Gramoste şi Albania, el a rămas acelaşi. Ceva mai mult, el nu s'a schimbat nici la păstorii grămusteni din Bulgaria şi Serbia, cu toate că, după cum am văzut în capitolul precedent, aproape de două veacuri ei trăesc în munţii Balcani şi Rodope printre Slavi. Această mică constatare ne face să înţelegem, desigur, fără prea multă exagerare, că moda ori cât de mult va fi influenţat asupra portului altor popoare, la păstorii aromâni, însă, s'a izbit de acelaşi spirit de conservatism ce se observă în graiul şi obiceiurile lor.

Deoarece, din cercetările mele în acest domeniu, am putut ajunge la convingerea că îmbrăcămintea păstorului aromân, cu toate înrâuririle ce va fi suferit din partea portului altor popoare, a reuşit să-şi păstreze acea trăsătură caracteristică, care se arată ca ceva specific aromânesc, în cele ce urmează voiu face o expunere amănunţită a tuturor hainelor cu care se îmbracă păstorul aromân, arătând în acelaşi timp şi originea cuvintelor pentru îmbrăcămintea de bază. După aceasta, din compararea portului aromânesc cu portul popoarelor cu care Aromânii vin în nemijlocită atingere, voiu căutà să specific mai de aproape trăsătura caracteristică aromânească, care, în parte, este aceeaşi cu trăsătura caracteristică a portului albanez, amândouă având la bază acelaşi element străvechiu de origine autohtonă. Şi fiindcă, la început, atât bărbaţii cât şi femeile s'au slujit de aceeaşi îmbrăcăminte, în cele ce urmează voiu tratà pe rând mai întâiu îmbrăcămintea la bărbaţi, după aceea îmbrăcămintea la femei.

Portul bărbătesc:

Bărbaţii poartă pe cap *căčulă* sau *căčuţă*. Nu ştim care va fi fost, în timpurile mai vechi, forma ei. Astăzi căčula este un simplu *fes* de pâslă sau de bumbac, de culoare albă şi fără ciucuri. Fesul roşu, ca la Turci, s'a introdus numai la Aromânii sedentari. Fesul alb la păstorii grămusteni se cheamă *k'ileafe*, *k'uleafe* sau *tirlik'e*; el este făcut numai din bumbac. In Pind se mai numeşte şi *barbarúsă*. La Aromânii din Tesalia fesul se deosebeşte ceva de acela purtat de păstorii din Pind: este mai



Păstor din Pind în port obicinuit: cu căčula pe cap şi cu sarica flocată pe umeri. Subt sarică vin cunduş-ul, ţipunea, džumindanea, cămeaşa cu cl'ine şi catasarcu. Pe picioare: čoariţ susţinuţi de calţavete şi ţăruh'e (opinci) cu naču (vârful îndoit).



Celnic fărşerot din ţinutul Vodena îmbrăcat în s a r i c ă, c u n d u ş, ţ i p u n e şi celelalte.



1



2



3

Români din Pind îmbrăcaţi:
1 în mal'ot, 2 în ţipune şi 3 în tălăgan.

(După Wace and Thompson, *o. c.*)





Păstori din Pind cu portul puțin schimbat.





Români grămusteni din Serbia şi din Bulgaria
cu portul puţin schimbat şi cu turban pe cap.



Români din Pind în port de sărbătoare.



Băiat îmbrăcat în mal'ot.
(După Wace and Thompson *o. c.*)



Români din Pind în port obicinuit.



Români din Veria în port obicinuit

strâmt şi mai înalt, prevăzut cu broderii de mătase în culori[1].

Pe trup se poartă *cămeaşe*, din pânză de bumbac simplu sau amestecat cu in. Ca lungime, ea ajunge numai până la genuchi, are mânecile largi, însă încheiate la mână, şi de la brâu în jos, pe dinainte, cade peste genuchi în mai multe cute dese. Această cămaşă se numeşte *cămeaşe cu cl'ine*. Subt cămaşă păstorii grămusteni mai poartă şi o flanelă de lână, cu mâneci lungi şi scurtă până la brâu, pe care păstorii din Pind o numesc *catasarcu;* cei din Gramoste şi din Macedonia *gădzoafă*, iar cei din Balcani şi Rodope *cămiğeală*. Peste cămaşă se poartă de obiceiu *ğumindane* sau *ğimădane* (la Grămusteni: *ğumădane*), care este de postav, fără mâneci şi acoperă pieptul şi spatele până la brâu; *ğumindanea* nu se încheie la mijloc, ci la dreapta sau la stânga cu *zave* (copci), căci aripile au două feţe şi atunci se poate încheià, când într'o parte, când într'alta. Alţii poartă *ilek'e*, un fel de fermeneà fără mâneci care ajunge până la mijloc, cu aripile trecând una peste alta şi brodate cu *găitan* sau *ibrişime*. Această ilek'e la păstorii din Pind este aceeaşi cu ğumindanea, numai că se încheie la mijloc cu *anasturi*. La păstorii grămusteni *ilek'ea* se mai numeşte *şcurtacă*. Tot Grămustenii mai poartă şi un altfel de *şcurtă*, numită *cupăran*.

Peste acestea vine *ţipunea*, un fel de tunică pe care păstorii fărşeroţi o numesc *şigune* (şagune). Ea este făcută din lână, de culoare albă şi neagră, la Fărşeroţi numai albă, lungă până la genuchi, fără mâneci pe talie şi cu mai multe clinuri la spate. Pe dinainte nu se încheie; în dreapta şi în stânga vine câte un buzunar, numit *supane*. Ea stă deschisă, ca să se vadă *ğimădanea* şi *cămeaşa cu cl'ine*. Această haină este cu atât mai elegantă cu cât are la spate mai multe falduri. De obiceiu *ţipunea* sau *şigunea* de sărbătoare are până la 20 de falduri, cea de rând numai până la şase.

Moi Hristu ali Marine,	Măi Hristu al Marinei,
Şagunea cu nao cl'ine,	Şagunea cu nouă cline,
Custura cu trei sinğili	Briceagul cu trei lanţuri.

Burileanu, *I Romeni di Albania* p. 120.

[1] Şi păstorii albanezi poartă fes alb „Die jetzt allgemeine Mode des roten Feses ist jedoch wenigstens bei der christlichen Bevölkerung von Mittelalbanien kaum hundert Jahre alt. Früher trug man schwarze oder weisse Filzmützen ähnlicher Form, welche in einigen abgelegenen Strichen auch jetzt noch getragen werden" (J. G. v. Hahn, *Alban. Stud.* 1854, p. 29).

Când *şigunea* este prevăzută cu mâneci despicate şi lăsate să atârne, atunci ea se cheamă la Grămusteni şi la Fărşeroţi *dulumiĉu* (albu k'indisit cu laiu), iar *dulumă*, când şigunea are mâneci şi este de culoare neagră.

Peste ţipune se poartă *cunduş(e)*, la Grămusteni *cănduşe*, sau *şcurtu*, *şcurtacă* Aceasta este o haină făcută din *şiac* sau *aδimtu*, scurtă până la brâu şi are mânecile crăpate, pe dinăuntru, de la umăr până la cot, pe unde se văd mânecile cămăşii. Când este cald, mânecile atârnă la spate.

Peste aceasta, cei mai bătrâni poartă *sar(i)că* de culoare neagră, la Fărşeroţi albă. Este ceva mai scurtă decât ţipunea, deschisă pe dinainte şi croită bine pe talie. Mânecile la sarică sânt deschise, au forma triunghiulară şi sânt ceva mai scurte. Deoarece sarica se poartă pe vreme mai rece, de cele mai multe ori ea este prevăzută cu lână în şuviţe mai lungi, pe dinăuntru. In unele părţi sarica se mai numeşte şi *gunelă* (*ɣunelă*). Fărşeroţii întrebuinţează şi *gună* „flanelă" de culoare vânătă, neagră sau cafenie [1]. In cazul acesta ea se numeşte *ţlucată*.

In zile de sărbătoare, mai rar în cele de rând, se mai poartă încă o haină care se cheamă *mal'ot*. Este croit pe talie ca şi ţipunea, însă ceva mai lung decât aceasta, pe care o ascunde, şi este prevăzut cu mâneci. In afară de aceasta *mal'ot*-ul este singura haină care se poate încheiă pe dinainte, până la brâu, cu trei sau patru nasturi. De la brâu în jos stă deschis ca să se vadă clinurile cămăşii. *Mal'ot*-ul are *zărculă* (glugă). La unii zărcula este cusută de *mal'ot*; la alţii ea este prinsă de nişte nasturi făcuţi din şaiacul *mal'otu*-lui sau din găitan roşu-închis sau negru, din care se fac şi cheutorile.

Tot în felul acestei haine păstorii aromâni mai poartă şi *tălăgan*. Deosebirea între tălăgan şi mal'ot nu este mare. *Tălăgan*-ul este ceva mai scurt, este prevăzut cu aceleaşi mâneci, numai nu se încheie pe dinainte, însă şi el, la spate are o *zărculă*. Fărşeroţii îl numesc *căpote cu zărculă*. La Aromânii din

[1] Vezi despre portul *gunei* la Fărşeroţi şi C. N. Burileanu *(I Romeni di Albania* p. 213) care i-a cunoscut mai de aproape: „Nel vestiario questi farseroti si differenziano dai moscopoleni e dagli Albanesi della medesima regione, portando , . . la caratteristica flanella *gunea* o *guna* di color azzuro scuro, castagno o nero. In turco la guna nera è detta *caraguna* (cara-nero), onde l'appellativo di *Caraguni* appropriato a questi romeni dai turchi e qualche volte dai romeni della Macedonia".

Veria tălăganul, după materia din care este făcut, este de două feluri: *tălăgan di aĉimtu*, de culoare neagră, tălăganul chervanagiilor, şi *tălăgan di gravanò*, tot negru, pentru acoperit în timpul nopţii şi pentru ferit de ploaie. Din cauza asemănării prea mare ce există între mal'ot şi tălăgan, în unele sate din Epir, *mal'ot*-ul se numeşte *tălăgan*. Tălăganul de gravanò se poartă mai mult de către comercianţii de lânuri, nu şi de chervanagii.

In fine ultima piesă de îmbrăcăminte este *tâmbarea*, făcută din *căprină* (păr de capră). Ea vine tot pe talie, bine înţeles nu ca celelalte piese de îmbrăcăminte, însă are mânecile desfăcute, în formă de platcă. Ca şi capotul, tâmbarea este prevăzută cu *zărculă* (glugă). Ea se poartă numai în timpul iernii, când este frig; iar vara păstorii şi chervanagiii se folosesc de ea în timp de ploaie şi noaptea, la culcare, când se învelesc cu ea.

Ca cingătoare păstorii aromâni poartă *brân*, (la Grămusteni) *bârnu*, (la Fărşeroţi) *băr*, având de obiceiu dungi colorate. Cu *brânlu* Aromânii se încing peste ţipune, niciodată peste cămaşă şi sarică. El este de lână, de culoare roşie, albă sau vânătă. Peste brân păstorii şi unii din chervanagii poartă *sileafe*, numită şi *sileah'e*, *čileah'e*, adecă „seleaf" turcesc, făcut din piele, mai larg pe dinainte şi cu 3—4 despărţituri, în care se vâră *cuţutlu*, *cama*, *cumburea*, *pištolea* (la Fărşeroţi), *altipatlarlu* precum şi *mânearlu* (amnarul) cu *custura*. Aceste două din urmă sânt legate de *silivar* (lanţ) ca să nu se piardă.

Pe picioare păstorul aromân nu poartă nici un fel de pantaloni subt formă de cioareci, nădragi, iţari sau berneveci, ci numai *zmeane* (izmene), făcute din aceeaşi pânză ca şi cămaşa. Ele sânt susţinute de o cingătoare *părcăzon*, care trece prin îndoitura izmenelor făcută la marginea de sus şi iese la cele două căpătâie de dinainte. Pânza din care se fac izmenele este de obiceiu albă; la păstorii grămusteni am văzut şi izmene de culoare vânătă.

Peste izmene se poartă *čoariţ* cu tuzluci sau fără. Aceştia se încheie cu copci şi sânt strânşi bine pe picior, începând de la glezne peste genuchi până pe la jumătatea coapselor. Cioarecii sânt de obiceiu albi. Copiii poartă şi cioareci roşii, negri sau vineţi. Ei sânt susţinuţi cu bete numite *calţavete*, care se înfăşoară dedesuptul genuchiului. Marginea de sus de la *čoariţ*, ca să stea bine întinşi, se leagă de *părcăzon* cu o sfoară care se numeşte *stringl'e*.

Piciorul este încălţat cu *lăpudz*, (la Grămusteni şi Fărşeroţi) *părpodz* „ciorapi". Grămustenii poartă, pe alocuri şi numai în timpul iernii, şi *călčuń* făcuţi din şaiac. Peste ciorapi vin *ţăruh'e* „opinci". Acestea au vârful, care se cheamă *načă*, bine ascuţit şi îndoit pe dinainte. Opincile Aromânilor sânt un fel de jumătăţi de ghete, fără sfori. Proprietarii de turme ca şi meseriaşii, poartă pe picior şi *curðeli*, un fel de jumătăţi de ghete, deosebindu-se de *ţăruh'e* prin aceea că n'au vârf, iar orăşenii încălţăminte obicinuite.

Portul femeiesc:

Femeile poartă pe cap, de obiceiu, *čăčulă* (*čačuụà*), care nu este decât un fes roşu numit la Fărşeroţi *čupare* (în Olimp *ţipare*), împrejurul căruia se înfăşoară cosiţele, sau o *mândilă* „batistă", care, la femeile mai bătrâne, este vânătă. Din cauza cuparei, toată coafura capului la fărşeroate este ceva mai înaltă decât la celelalte Aromâne. Tot la Fărşeroţi fetele poartă *čuparea* simplă, iar nevestele au în faţă, deasupra frunţii, câte o făşie brodată şi susţinută de o legătură vânătă, care înfăşoară partea inferioară a čuparei, acoperind puţin şi fruntea. Fărşeroatele bătrâne îşi învelesc čuparea cu o pânză albă. Această pânză este aranjată în aşa fel încât întreaga coafură devine mai înaltă şi ceva mai voluminoasă. Aceasta este legătura pe care ele o numesc de obiceiu *čičeroańă* sau *čičeroană*. La Grămusteni coafura femeii este şi mai complicată. Femeile bătrâne îşi înfăşoară fruntea cu *balţu* „pânză albă". Peste acesta vine o năframă neagră, *şimie*, care acopere tot capul, afară de partea de dinainte, unde se vede *balţul*. Cele mai tinere poartă, în unele părţi, în loc de balţ, *ţipă*, un fel de năframă din pânză de mătase, de obiceiu colorată, peste care vine *şimia*. Femeile care n'au atins vârsta de 40 de ani, după aceea miresele precum şi fetele, poartă *căčulă* cu un *tas de asime* (de argint) pe deasupra, având împrejurul lui un baier de bani de argint, iar la marginea de jos a căciulei un şir alcătuit din tot felul de monede în aur şi argint, pe care ele îl numesc *arăðărik'e di flurii*. Subt aceasta mai vine un baer de mărgele de toate culorile, dar mai cu deosebire albe, care cade pe frunte. Acest baer se cheamă *liliče di mărdzeale* „flori de mărgele". Un ultim şir de piese de argint numit *liliče di asime* „flori de argint", care cade pe frunte şi o acoperă aproape peste tot, completează întreaga

coafură. In afară de aceasta, se mai adaogă şi alte panglici cu tot felul de zorzoane. Toate acestea împreună cu întreaga coafură sânt susţinute de o fâşie de pânză, brodată cu mărgele, numită la unii *părţiţă*, iar la alţii *mogur*. La urechi se poartă *veri* sau *ming'uşi* „cercei".

Pe trup se poartă *cămeaşă albă cu liliče* (cu râuri). Peste cămaşă femeile grămustene îmbracă un *k'eptar* de lână, iar Fărşeroatele un fel de bolerò de culoare vânătă şi împodobit cu tot felul de broderii, numit *coače*. Peste acestea vin *cunduşu* şi *fustanea* „rochia". Pe dinainte, se lasă *poala* sau *puδeaua* "şorţul", încins de obiceiu ceva mai jos de mijloc cu *dizgă*. La Fărşeroate, hainele sânt deschise la piept.

Peste acestea vine *ţipunea* sau *şigunea* mai lungă decât cea bărbătească; ea ajunge până la glesne. La Aromânii din Epir fetele tinere poartă peste rochie *ţik'etă* de stofă mai fină, de obiceiu brodată în fir. Peste aceasta nu se mai îmbracă nimic. Dacă nu se poartă *ţik'eta*, atunci atât fata cât şi femeia măritată îmbracă *dulumă*, care este aceeaşi cu ţipunea: n'are mâneci, nu se încheie pe dinainte şi este lungă până la glesne. Femeile mai bătrâne poartă şi *paltò* (scurteică îmblănită). Celelalte femei mai în vârstă poartă peste ţipune sau şigune *sar(i)că*, aceeaşi ca şi la bărbaţi, prevăzută pe dos cu păr de lână în formă de şuviţe, numai că este mai uşoară şi împodobită cu cusături la piept, la marginea buzunarelor şi în dos. Această sarică la Fărşeroate se mai cheamă *gunelă* [1].

La mijloc femeile se încing cu brâu alb sau de culoare închisă. La Fărşeroţi fetele tinere poartă *curaua largă* sau *culane* (colan) împodobit cu tot felul de broderii. Atât brâul cât şi curaua, se încheie în faţă cu un fel de agrafă de argint numită *čuprecă* şi *čuprak'e* (*di asime*). Ea se deosebeşte de paftalele purtate de Bulgăroaice prin aceea că sânt mult mai mici — numai la Grămusteni şi Fărşeroţi ceva mai mari — şi lucrate cu mult gust artistic de către argintarii aromâni. Fărşeroatele şi o parte dintre Grămustene, care, mai mult decât femeile Aromânilor din Pind, ţin foarte mult la podoabele sclipitoare, au atârnate de *čuprak'e* mai multe lănţuşoare, având la capătul fiecăruia câte

[1] Nă mul'ari alăxită tu straňe lăi, cu sarică ică cu *gunelă*, cu floaţe anapuda (o muiere îmbrăcată cu haine negre, cu sarică sau cu gunelă cu lână pe dos). Cf. *Frăţil'a*. Anul I 137.

o cruciuliță, o cutiuță de argint pentru bani, un briceag etc. Femeile din Pind poartă numai briceagul atârnat de un lanț numit: *alsică*.

Pe picioare se poartă *lăpudz* și ghete. Fărșeroatele și Grămustenele, la lucru, umblă desculțe.

Tot ca chestiune de podoabă, adăogăm aici la îmbrăcăminte, că Fărșeroatele, mai ales cele mai tinere, se tatuează. Ele își fac tot felul de semne pe frunte, dar mai ales cruci. La început, crucile se obicinuiau numai în regiunile în care, alături de Albanezii creștini, se găseau și Albanezi musulmani. Deoarece și Albanezoaicele se tatuează, femeile creștine, ca să se deosebească de Albanezoaicele musulmane, se tatuau făcându-și semne în forma crucii.

Se înțelege că portul păstorilor aromâni îndepărtați din locurile lor de origine a suferit unele schimbări, subt influența portului neamurilor cu care au venit în atingere. Insă această schimbare se observă mai mult la aceia care au devenit sedentari. Astfel, cei din Veria au adoptat șalvarii de postav negru, care, în unele locuri, au pătruns și la Aromânii din Pind; iar o parte dintre Grămustenii din Bulgaria poartă pe cap un turban albastru, întocmai ca Bulgarii din Tracia, care l-au împrumutat de la Turci[1]. In unele părți din Albania, portul femeiesc se aseamănă cu cel albanezesc. De asemenea mulți Fărșeroți, ca să nu fie atăcați de bandele albaneze, se îmbracă în costum albanezesc. Acest costum la unii, cum sânt o parte din Aromânii din Beala, s'a împământenit[2]. Insă, după cum am spus la începutul acestui capitol, toate aceste influențe neînsemnate nu schimbă întru nimic trăsăturile fundamentale ale portului aromânesc, care rămân ca ceva specific numai pentru păstorul nomad aromân.

*

Luând acum în cercetare portul descris la bărbați ca și la femei, și eliminând dintr'însul elementele mai nouă, împrumutate de la celelalte popoare balcanice, vom observà că, din punctul de vedere al originii cuvintelor, el arată două straturi bine distincte: unul vechiu și altul mai nou.

In stratul vechiu avem: căčulă, căme a șă, zme a ne, k'e p t a r, brân, s a r i că și tâm b a r e.

[1] Const. Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien* p. 119.

[2] C. N. Burileanu, *I Romeni di Albania* p. 216 și urm.; 260 și urm.

In stratul mai nou: ţipune, cunduş, tălăgan, mal' oţ şi čoariţ.

De fapt, piesele de îmbrăcăminte din aceste două straturi alcătuesc portul specific al păstorului aromân, fie el din Pind, din Gramoste sau din Albania, şi aflându-se împrăştiat cu turmele în Grecia veche, în Macedonia, în Bulgaria, în Serbia sau pe coasta Dalmaţiei.

Vechimea cuvintelor din primul strat este indiscutabilă. Ea începe din epoca substratului linguistic, trece prin epoca romană şi ajunge până la primele veacuri de atingere cu Slavii. Intr'un studiu ca cel de faţă, mai mult cu caracter etno-istoric decât filologic, nu voiu încercà să mă ocup cu raportul formal ce există între *brânu-l* şi *căčula* aromânească şi între formele corespunzătoare din limba albaneză *bres* şi *kɛsul'ɛ*. Insă, ori cum, vorbind despre vechimea lor, şi făcând numai simpla constatare că ele se găsesc aceleaşi la Aromâni şi la Albanezi — fără a puteà fi dovedite ca împrumuturi reciproce — trebue să admitem că, întru cât nu ne pot venì de la celelalte popoare balcanice, ele reprezintă vechi rămăşiţe din graiul substratului linguistic traco-iliric. Formele din epoca romană sânt reprezentate prin *cămeaşă* (< camisia), *k'eptar* (< pĕctus + -arius), *sarică* (< *sarĭca* pentru *serica*) şi *tâmbare*, cu origine nu prea lămurită. Acest cuvânt există în limba ital. *tabarro*, fr. *tabard* etc. şi presupune o formă latină *tabarrus*, dată deja de Cipariu. Pentru noi este interesantă prezenţa lui în dacoromână: „Luaţi-i *tâmbariul* şi o bateţi". (Dosofteiu, *Vieţile Sfinţilor* 7) etc. e'c. Această constatare ne duce la concluzia că întru cât el nu există la celelalte popoare balcanice, în schimb însă se găseşte la popoarele romanice, cuvântul trebue să fie vechiu în limbă. In cazul acesta, greutatea ce ar prezentà pentru limba română păstrarea lui *b* între două vocale dintr'o formă *tabarrus* s'ar puteà înlătură prin admiterea existenţii unui **tambarrus*. In cazul acesta am aveà încă o formaţiune de felul lui **sambata* din care a ieşit *sâmbăta*, alături de *sabbatum* (Cf. Meyer-Lübke REW. 7479; *Dacoromania* I 436; II 810), deşi nu avem o potrivire perfectă între aceste două forme, mai ales că într'unul avem nu singur *b* intervocalic, iar într'altul doi *b*. Din atingerile cu Slavii avem *zmeana* (< *izměna*).

Trecând la al doilea strat de cuvinte, în care intră piesele

de îmbrăcăminte oarecum mai nouă, observăm că, după origine, toate sânt de provenienţă străină:

ţipunea, există la toate popoarele balcanice: ngr. τσιπούνι tradus prin χελέκι με χειρίδας κρεμαμένος (vestă cu mânecile atârnate); sârb. *zubun*; dacor. *zăbun*; alb. *džipun*. Toate vin dintr'o formă romană transmisă tuturor popoarelor balcanice, prin Veneţieni, *zipon, zupon*, şi relevată pentru întâia dată de Cihac (II, 581). Forma neogreacă ar puteà fi un împrumut din aromâneşte.

Cunduşu, la origine, ar fi trebuit să se pronunţe **kuntuş*. Această formă, potrivit trecerii lui *nt* în *nd* la Aromânii din Epir, a ajuns regulat la pronunţarea actuală, din forma turco-tătară *kontoš*, cu o difuziune extraordinară. Există la Greci: κοντόσιον (atestat la Daničić); după aceea la Bosniaci, Sârbi şi Croaţi: *kontuš*, *kuntoš* şi *kuntuš*, atestat într'un spomenic încă în 1406 (vezi în *Rječnik*) cu înţelesul de haină îmblănită, de aci apoi blană, cojoc; la Unguri *köntös*; la Poloni *kontusz* ar fi o haină care face parte din portul lor naţional (vezi Linde, *Słownik*) — şi la Dacoromâni *contăş*. Cuvântul a trecut la Aromâni, judecând după *o* final trecut în *u*, de la Sârbi. La aceştia găsim alături de forma originală *kontoš* şi *kontuš* precum şi *kuntuš*. Un împrumut sârbo-croat de la păstorii aromâni ar fi mai puţin probabil şi pentru faptul că cuvântul există şi la Poloni.

tălăgan (*tălăγane*), după formă, nu este cuvânt vechiu. Se găseşte la Albanezi: *talagan*, *talagane* „Mantel mit Kapuze" (G. Meyer, EWA 423); la Greci: ταλαγάνι „capote courte"; la Sârbi şi Montenegrini *talagan* „Oberkleid für Männer" (Karadžić). De la cine va fi trecut la păstorii aromâni, nu pot preciză, deoarece forma aromână se potriveşte cu toate. Pentru noi este important să ştim că cuvântul nu este prea vechiu în dialect.

čoariţ au origine nesigură. De fapt însă sânt aceeaşi cu *cioarecii* din dacoromână şi ca atare n'ar puteà fi despărţiţi de un prototip străvechiu, din care au ieşit amândouă formele: aromână şi dacoromână. Astăzi cuvântul se aduce în legătură cu turc. *čaryk* „espèce de chaussure legère que portent les pâtres et les paysans: chaussure en cuir que portent les villageois" (Samybey Fracheri, p. 460), ceea ce este puţin probabil. Trecerea de înţeles de la „acoperişul piciorului până la gleznă" la acela de „ghetre, acoperişul piciorului de la gleznă în sus", cum este peste tot în arom. şi în parte există şi în dacor. (cf. Tiktin, *Dicţ. Rom.*



Fârşeroată cu čupare pe cap.



Fârşeroată din Corfu cu port puţin schimbat.



Fárşeroate din Curčao (Albania).



Fârşeroate din Muzachia (Albania).

(După C. N. Burileanu *o. c.*)





Fărşeroate din ţinutul Vodena.
(După C. N. Burileanu *o. c.*)



Româncă din Pădz (Pindŭ) cu port modificat după portul slav.



Româncă din Aminciu (Meţovo) în Pind.



Femei din Samarina îmbrăcate în s a r i c ă şi d u l u m ă.
(După Wace und Thompson, *o. c.*)

Germ.) şi de aci apoi la acela de „iţari“ din dacor. s'ar explică cu greu. Ar rămâneà obscure şi căile de pătrundere în cele două dialecte, mai cu deosebire că el nu există în niciuna din celelate limbi balcanice, de unde ar fi putut trece la Români. Eu cred că cuvântul este mai vechiu decât influenţa turcă. El ar puteà sta în legătură cu arom. *čor* (picior) şi *čoară* (sfoară de legat ciorapii). In orice caz originea cuvântului rămâne obscură.

*

Din această identificare a cuvintelor din cele două straturi rezultă, în primul rând, că din vechea îmbrăcăminte a păstorului străromân astăzi ne-au mai rămas c ă č u l a, c a m (e) a ş a, b r â u l, k'e p t a r u l, s a r i c a şi t â m b a r e a şi, poate, *cioarecii*. Dintre acestea, k' e p t a r u l la păstorii aromâni nu se mai obicinueşte, el a fost înlocuit prin *ilek'e* şi toate celelalte forme înşirate mai sus. Dacă ţinem seamă însă de difuziunea lui la celelalte popoare balcanice, prin mijlocirea păstorului aromân, trebue să admitem că în timpurile mai vechi el a fost purtat şi de păstorii aromâni. Astăzi k'eptarul este purtat numai de femei. In al doilea rând mai rezultă faptul că piesele de îmbrăcăminte din categoria a doua, *ţipune*, *cunduşe*, *tălăgan*, oricât de caracteristice ar păreà ele pentru portul păstorului aromân, sânt, după cum arată numele lor, de provenienţă streină. De altfel, lucrul acesta se observă şi din forma deosebită în care ni s'au păstrat ele în amândouă dialectele: la Aromâni avem: *ţipune*, *cunduş(e)*, la Dacoromâni *zăbun*, *contăş* etc. Aceasta este încă o dovadă că numele cu haina n'au intrat la Români în vremea când Aromânii şi Dacoromânii erau laolaltă, ci fiecare a pătruns direct sau indirect pe căi deosebite.

Insă recunoscând toate acestea, nu trebue să trecem cu vederea tipul original ce se observă în portul păstorului aromân, chiar atunci când, după un examen amănunţit asupra originii pieselor de îmbrăcăminte, ştim că numai unele din ele sânt vechi, şi restul de provenienţă mai nouă. Acest tip a făcut pe toţi călătorii streini, care au vizitat Peninsula Balcanică, să nu confunde niciodată pe păstorul aromân cu păstorii celorlalte neamuri. In privinţa aceasta Weigand, vorbind despre portul Aromânilor, spune că portul Albanezilor, Turcilor, Grecilor şi Bulgarilor este aşa de deosebit de acela al Aromânilor încât niciodată nu se poate face o confuziune între unul şi altul [1]. Aceasta însemnează

[1] G. Weigand, *Die Aromunen* I p. 264.

că portul original al păstorului aromân, oricât de influenţat va fi fost, prin introducerea de piese de îmbrăcăminte streine, totuşi el a reuşit să se păstreze nu numai deosebit de portul celorlalte neamuri, dar şi cu un caracter specific al lui, care rezultă din eleganţa şi bogăţia lui, faţă de portul sărăcăcios şi de împrumut al Grecilor, şi faţă de portul extrem de greoiu al Slavilor. Iar eleganţa portului la Aromâni constă în croiala hainei pe talie şi mai cu deosebire *în mulţimea faldurilor ce le face de la talie în jos.* In privinţa aceasta, la descrierea fiecărei piese de îmbrăcăminte, am spus că, dintre toate, cămaşa şi ţipunea, pentru ca ele să fie elegante, cea dintâi trebue să facă cât mai multe falduri pe dinainte, iar a doua cât mai multe falduri la spate.

Cercetând acum portul popoarelor cu care păstorul aromân vine în nemijlocită atingere, mai întâiu trebue să ne ocupăm de Greci. Grecii din apropierea Aromânilor sânt de două feluri: Români grecizaţi şi Greci adevăraţi. Printre cei dintâi socotim pe aşa numiţii *Cupăcari.* Aceştia ocupă o regiune situată în partea răsăriteană faţă de locuinţele Aromânilor din Pind, întinzându-se de la miază-noapte spre miază-zi între Samarina şi graniţa de nord a Tesaliei. Portul lor este identic cu acela al păstorilor aromâni. Cupăcarii poartă pe cap căculă, pe care ei o numesc *skúl'a* sau *skufk'a* (σκούφκια, σκούφχια); pe trup, în afară de cămaşă, *ğumindani* şi *pišli.* Aceasta din urmă este identică cu ceea ce Aromânii numesc „cunduş". Peste *pišli* poartă *ţipuni* (τσιπούνι). Celelalte piese de îmbrăcăminte sânt: *talaγani, mal'ot* şi *flukata* (= sarica). De la brâu în jos, sânt îmbrăcaţi cu *hulevγia* (χουλεύγια) care sânt identici cu cioarecii la Aromâni, iar pe picioare cu *tšorapia* (τσιοράπλια) „ciorapi". Peste ciorapi poartă opinci din piele de porc sau de bou, susţinute de sfori care se leagă împrejurul piciorului. Croiala hainelor este la fel ca aceea a Aromânilor, numai ceva mai grosolană. Cum că Cupăcarii au fost odată Aromâni, aceasta se dovedeşte nu numai din unele localităţi din ţinutul lor, în care se mai păstrează dialectul aromânesc, dar şi din mai multe cuvinte şi particularităţi aromâneşti din graiul lor grecesc[1]. Alături de aceştia, vin Grecii din H a s i a cunoscuţi de către Aromâni supt numele de *Hăşoţi.* Aceştia trăiesc în apropierea Cupăcarilor. Şi portul acestora este identic cu acela al păstori-

[1] Cf. Weigand, *Die Aromunen* I p. 130 nota; Wace and Thompson, *o. c.*, p. 30.

lor Aromâni, cu singura deosebire că ei, în loc de cioareci în felul celor purtaţi de păstorii aromâni, poartă nişte ciorapi lungi. Opincile lor sânt tot din piele de porc sau de bou, ca acelea pe care le poartă Cupăcarii. In ce priveşte proveniența acestui port, întrucât el se deosebeşte de acela obicinuit la Grecii din interiorul Greciei, identificându-se cu portul păstorilor aromâni, originea lui aromânească apare indiscutabilă. Ceva mai mult, chiar portul Grecilor din Grecia propriu zisă arată elemente pe care specialiştii în materie nu şi le pot explică decât numai ca înrâuriri din partea păstorilor aromâni [1]. Iată de ce socotesc că, după această mică expunere a punctelor de asemănare între portul aromânesc şi portul grecesc, şi după cele ce vom vedeà mai departe asupra acestui din urmă port, nu se poate admite o influenţă grecească asupra portului aromânesc.

După Greci, vin Bulgarii. Despre o influenţă a portului bulgăresc nici nu poate fi vorba, căci nu există nici un punct de asemănare între unul şi altul. Ceea ce ar fi ceva asemănător, după unii scriitori streini, este, după cum se va vorbì mai pe larg în alt capitol, de proveniență aromânească. Preţioase informaţiuni despre portul Bulgarilor de pretutindeni ne dă, acum în urmă, Ischirkoff [2]. Din cetirea întregului capitol „Trachten", bogat în amănunte, n'am putut găsì nimic care să se asemene cu portul păstorilor aromâni. In schimb, există multe asemănări, după cum observă N. Iorga [3], cu portul Românilor din stânga Dunării.

Rămâne de cercetat numai portul albanezesc.

In ce priveşte pe Albanezi, deşi portul lor se deosebeşte de acela al Aromânilor, cu toate acestea, examinat mai de aproape, el arată aceleaşi trăsături caracteristice care se văd şi la Aromâni.

Din întreaga îmbrăcăminte a Albanezilor, cămaşa cu falduri multe pe care ei o numesc *fustan* (= fustanelă) formează semnul caracteristic prin care ei se deosebesc, în port, de popoarele cu care se învecinează. Această fustanelă, care se va fi desvoltat odată dintr'o simplă cămaşe cu mai multe falduri, cum este la

[1] Vezi despre aceasta capitolul „Influenţa păstorilor aromâni asupra celorlalte popoare balcanice".

[2] Prof. Dr. A. Ischirkoff, *Bulgarien. Land und Leute* II Teil. Leipzig (1917) p.24 şi urm.

[3] N. Iorga, in *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*. VII. ème année N-os 1—3 p. 16.

Aromâni, astăzi nu-i decât o fustă cu sute de încreţituri, care se îmbracă de la mijloc în jos, căzând, în cât mai multe falduri, la Albanezii din sud (Toschii) până la genuchi, iar la Albanezii de nord (Gheghii) ceva mai sus de glezne. Portul ei nu este răspândit pretutindeni, cum este cămaşa cu falduri la Aromâni. Fustanela albaneză se poartă numai la Toschi peste tot, iar la Gheghi ea este aşa de rară, încât e pe cale să dispară. De altfel, atât la Toschi cât mai ales la Gheghi, ea a ajuns o haină foarte scumpă, pe care oamenii lipsiţi de mijloace şi în deosebire ciobanii nu şi-o pot procură. O adevărată fustanelă cum o poartă Albanezii bogătaşi trebue să fie făcută din sute de încreţituri. „Les fustanelles des personnes riches ont de cinq cents à sept cent cinquante bandes“ [1].

In afară de cămaşă, o altă haină din portul Albanezilor care este identică cu *ţipunea* purtată de păstorii Aromâni, este aşa numita *fl'okate*. Ca şi la Aromâni, ea este făcută din şaiac, croită pe talie şi cade în mai multe falduri. Iată cum ne vorbeşte Hahn despre *fl'okata* Albanezilor: „Eine elegante Fl'okate muss bis zum Gürtel hart an die Taille schliessen, von da an aber, gleich der Fustanelle, in veiten Falten auseinander gehen und ist, wenn gelungen, ungemein kleidsam“ [2]. Aici trebue să mai adăogăm faptul important pentru noi că această haină se poartă numai de către Toschi, nu şi de Gheghi, la care ea este necunoscută. „Die Fl'okate wird ausschliesslich in der Toskerei, hier aber von jung und alt, arm und reich, Sommers und Winters getragen. Dies ist eine Art Überrock von weissem Wollenzeuge ohne Kragen und Aermel, welcher Brust und Leib unbedeckt lässt und daher nur den Rücken und die Weichen schützt“ [3]. Albanezii mai au şi alte piese din îmbrăcămintea lor, ca *šarkɛ* în unele locuri la fel cu sarica, în alte părţi cu ţipunea, *dulama*, *mal'ot* etc, care sânt identice cu acelea din portul Aromânilor, însă acestea fiind împrumuturi mai nouă, n'au nici o însemnătate pentru chestiunea care ne interesează.

In afară de Albanezi, *fustanela* mai este cunoscută şi la Greci. Ea este socotită la ei ca port naţional. Ceva mai mult,

[1] H. Hecquard, *Histoire et description de la Haute Albanie*. Paris, p. 285. Despre portul la Albanezi vezi şi Spiridon Gopčević, *Das Fürstentum Albanien*. Berlin. (1914) p. 116 şi urm.

[2] J. G. von Hahn, *Albanesische Studien* p. 29.

[3] J. G. von Hahn. *o. c.* ib.

elita armatei greceşti (Evzonii), din care pe vremuri se alcătuià şi garda regală, este îmbrăcată în fustanelă. Cu fustanela ei au introdus şi iţarii aromâneşti (ţoariţi), care se urcă numai până la jumătatea coapselor; se încheie cu copce şi sânt strânşi bine pe picior, fiind susţinuţi subt genuchi cu aceleaşi jaretiere pe care, după cum am văzut, Aromânii le numesc *călţăvete*. Dar fustanela grecească este nouă de tot. Ea nu datează, după confirmările specialiştilor în aceasta materie, decât de pe la începutul sec. XIX: „The Albanian fustanella was adopted by the Greeks after their liberation in 1821 as their national costume“ [1]. Se ştie că pe la începutul veacului trecut, ideea conducătoare a popoarelor balcanice, fără deosebire de naţionalitate, erà creştinismul. De acì lupta creştinilor în contra păgânilor. Acei care s'au luptat pentru eliberarea creştinismului de apăsarea tiraniei turceşti, prin renaşterea Greciei, au fost păstorii şi fiii de celnici aromâni, ca Andruţu, Dracu, Bajdechi, Hagi-Petru, Marcu Bociari, Ciavela, Griva şi alţii, printre care se găseau şi unii Albanezi. Toţi aceşti eroi ai neamului nostru erau îmbrăcaţi cu această cămaşă în falduri multe, care a izbit aşa de puternic imaginaţia Grecilor, încât imediat după mişcarea pentru desrobirea Greciei, ea deveni, după cum am spus mai sus, port naţional.

Eliminând dar pe Slavii de sud şi pe Greci, ajungem şi pe această cale la raporturile mai strânse ce există numai între Aromâni şi Albanezi.

Este foarte greu de stabilit la care dintre aceste două popoare faldurile de pe haine sânt de împrumut. Până acum, aceste falduri, ca parte caracteristică la port, au fost relevate încă de pe la începutul sec. XIX de către Pouqueville, numai pentru portul Albanezilor. Despre Aromâni, pe cât ştiu, nu s'a scris nimic în această privinţă, nici măcar de către Pouqueville care a cunoscut aşà de bine viaţa păstorilor nomazi. Aceasta se explică, desigur, numai din cauză că o exagerare a faldurilor la cămaşe se puteà observà numai la fustanela albaneză. Dar faptul acesta nu ne poate îndreptăţi să credem că, în ce priveşte vechimea, fustanela stă la originea cămăşii cu falduri. Deşi, din punctul de vedere genetic, nu se ştie încă dacă fustanela a ieşit dintr'un simplu şorţ încreţit, pus pe dinainte, sau, după cum susţine Ha-

[1] Wace and Thompson, *The nomads of the Balkan* p. 60.

berlandt[1], din camaşă încreţită, fapt cert este că între cămaşa aromânească şi fustanela albaneză, cea dintâi este mai veche. Aşa stând lucrurile, fustanela la Albanezi s'ar fi putut desvoltà dintr'o cămaşă cu falduri, aşa cum se poartá ea astăzi la Aromâni. Dar faptul acesta nu ne poate îndreptăţi să credem că modelul original pentru fustanelă a fost cămaşa Aromânilor. S'ar fi putut ca, la origine, şi Albanezii să fi avut o cămaşă cu falduri. Astăzi noi putem spune numai atâta, că, pe când la Aromâni faldurile la îmbrăcăminte au o întrebuinţare generală, adecă se păstrează cu port cu tot, atât în regiunile de obârşie ale păstorilor aromâni: Tesalia, Pind, Gramoste şi Albania, cât şi în Rodope şi Balcani, la Albanezi, din contră, aceste falduri se întâlnesc numai la fustanelă şi la fl'okate. In afară de aceasta, pe când la Aromâni atât cămaşa cu falduri cât şi sarica cu ţipunea şi, peste tot, toate piesele de îmbrăcăminte sânt răspândite la toţi Aromânii şi în toate părţile, la Albanezi, dimpotrivă, fustanela aproape nu se mai poartă de Albanezii de nord, numiţi Gheghi, şi ţine numai de portul Albanezilor de sud, numiţi Toschi, iar fl'okata, care este identică cu sarica aromânească, este absolut necunoscută la nord, şi se poartă peste tot numai la sud. Dacă, la aceasta, mai adăogăm faptul că, după cum am arătat într'un alt studiu[2], fl'okate albanezească nu este decât un împrumut de la păstorii aromâni, din *sarica flocată*, atunci ajungem, cel puţin pentru provenienţa fl'ocatei, la obârşie românească.

Dar, după cum am spus mai sus, scopul acestor expuneri nu este ca să arătăm originea românească a portului albanez. Imprumuturi de piese de îmbrăcăminte la populaţiuni care se învecinează, se întâmplă adeseori şi pretutindeni. Aici vroim să ne apropiem de originea faldurilor şi, la aceasta, nu vom puteà ajunge decât numai stabilind, mai întâiu, extensiunea lor geografică.

Astăzi cămaşa cu falduri se întinde începând din regiunea lacului Scutari, unde ea apare foarte rar, dealungul Mării Adriatice, peste toată Albania, în Gramoste, pe amândouă povârnişurile Pindului, în nordul Greciei până în Peloponez. In răsăritul şi centrul Peninsulei Balcanice ea este necunoscută. Acest teritoriu

[1] A. Haberlandt. *Beiträge zur Volkskunde von Montenegro, Albanien und Serbien* publicat în *Zeitschrift für Osterreichische Volkskunde* B. XII (1917).

[2] Th. Capidan, *Rap. alb.-rom.* în *Dacoromania* II p. 476.

în care se poartă încă până astăzi cămaşa cu falduri, corespunde cu acela ocupat odată de Iliri. De fapt, de la Iliri au ajuns unele desemnuri de îmbrăcăminte făcute pe plăci de metal, în care, în spre deosebire de cămaşa-tunică la Romani, se observă încreţituri pe cămaşă [1]. Acest soiu de cămaşă care, după părerea specialiştilor în această materie, a exercitat o înrâurire şi asupra portului legionarilor romani [2], s'a păstrat încă până astăzi, subt forma lui originală la păstorii aromâni, şi ceva mai exagerat la Albanezi.

Şi acum, după ce ne-am apropiat de originea notei caracteristice la portul păstorilor aromâni, reîntorcându-ne la piesele de îmbrăcăminte mai nouă, de împrumut, ca ţ i p u n e a, c u n d u ş u l şi altele, în mod firesc ni se pune întrebarea: trebue noi, ca chestiune de metodă, la judecarea originei unui port, să socotim însuşi portul de strein, pentru singurul motiv că numirea celor mai multe piese de îmbrăcăminte este de origine streină? La populaţiuni muntene cu tradiţii, cum sânt în cazul nostru păstorii Aromâni, care nu se lasă de portul lor chiar atunci când se găsesc de veacuri şi la distanţe de multe sute chilometri departe de locurile lor de origine, cum sânt Grămustenii din Bulgaria, o piesă de îmbrăcăminte împrumutată, nu întotdeauna se păstrează subt forma ei originală. Cu timpul ea se modelează, după tipul portului local. Această modelare se întâmplă mai cu deosebire atunci când populaţiunea care a împrumutat, ea singură îşi ţese, croeşte şi coase îmbrăcămintea de care are nevoie. In cazul acesta, o piesă de îmbrăcăminte împrumutată, la confecţionarea ei la ţară, primeşte toate acèle modificări, care alcătuesc partea caracteristică a portului indigen. Numai aşa se explică de ce ţ i p u n e a Aromânilor nu se mai aseamănă cu z a b u n u l Dacoromânilor, sau cu z u b u n u l Sârbilor şi cu d ž i p u n u l Albanezilor, deşi toate au plecat de la haina veneţiană z i p o n-z u p o n, care este streină şi la Italieni şi, probabil, a avut o altă formă. Tot aşa c u n d u ş u l faţă de c o n t ă ş u l din portul mai vechiu al Dacoromânilor şi mai cu deosebire de k o n t u s z al Polonilor, la care a fost ridicat la rangul de haină naţională.

[1] Fr. Nopcsa, *Albanien, Bauten, Trachten* etc. p. 182.

[2] „Als Fustan (= cămaşa cu falduri) lässt sich im Altertum auch der Rock der römischen Legionsoldaten deuten... Da es bekannt ist, dass vor den Italikern in Nord-, ja sogar Mittelitalien illyrische Völkerschaften wohnten, scheint es nicht gewagt, den Rock der Legionäre von der Tracht der Illyrier abzuleiten" (Fr. Nopcsa, ib.) Cf. şi p. 183.

2. Suirea oilor la munte.

Plecarea oilor la munte în regiunea Veriei. — Locuinţa păstorului aromân: călivele. — Viaţa şi hrana păstorului. — Numele şi felul oilor. — Bolile la oi. — Stanea sau căşarea. — Preparatul laptelui: „arădzle". — Nunta la păstori.

După ce, pe la începutul primăverii, mai toate oile au fost tunse şi căldurile la şes sau aproape de ţărmul mării, unde păstorii aromâni obicinuesc să-şi petreacă lunile de iarnă, încep să devină mai mari, familiile Aromânilor se pregătesc pentru mutarea oilor la munte.

Iată felul cum se desfăşoară plecarea oilor la munte, la Aromânii nomazi din Veria, în regiunea Salonicului.

Cu vreo zece zile înainte de plecare, femeile cu bărbaţii strâng tot avutul lor din gospodăria casei în *hărăi* (saci), făcuţi din ţesătură de lână. După ce s'au făcut toate pregătirile şi totul stă gata de încărcat, familiile de subt conducerea unui celnic mai întâiu prânzesc, după aceea încarcă avutul pe cai, dar mai cu deosebire pe catâri, şi apoi pornesc la drum: Inainte merg turmele cu ciobanii însoţiţi de câinii lor, iar după ei urmează *fumel'le* (familiile) cu întreaga lor gospodărie. Nimic nu-i mai impunător pentru acei care n'au cunoscut viaţa nomadă a păstorilor aromâni decât priveliştea plină de farmec ce prezintă trecerea acestui convoiu. De la o depărtare de o oră se văd ridicându-se nori de praf deasupra şi împrejurul turmelor de oi. Cu cât turmele se apropie cu atât şi sunetul clopotelor ca şi cântul copiilor:

Nă vinim toţ cu harao	Venim toţi cu bucurie,
C'ascăpăm di iarnă greao	C'am scăpat de iarnă grea

se aud tot mai lămurit, şi o lume imensă, care iese din satele şi cătunele din apropierea drumului, aleargă să vadă pe „Vlahii" care trec cu oile la munte. După mulţimea turmelor de oi, şi numai la o distanţă de câteva sute de metri, apar *fălcările*: înainte merg pe jos copiii mai măricei, însoţiţi de câteva bătrâne vânjoase, iar după ei urmează întreaga *fară*, compusă din bărbaţi, femei, fete şi băieţi, toţi umblând încet şi alături, printre caii şi catârii împovăraţi, până în gât. Rar se vede câte o bătrână, care, din cauza oboselii prea mari, se mai suie puţin pe catârii încărcaţi,

în schimb, mulţi dintre bărbaţii mai cu stare încalecă, mai mult de plăcere decât de oboseală, pe *binecuri* (cai buni de călărit), iar copiii mai mici şi pruncii sânt aşezaţi, cei dintâi în nişte coşuri prinse în dreapta şi în stânga sămarului, iar cei din urmă în leagăne făcute anume în mijlocul sămarului, deasupra învelitoarei numită *sazmă*, cu care de obiceiu se învelesc *hărăţile* (sacii).

Convoiul astfel alcătuit se mişcă numai dimineaţa şi seara: dimineaţa de la revărsatul zorilor până pe la oara unsprezece, când încă n'au început căldurile mari, iar seara de pe la cinci până la oara zece din noapte. Inainte de amiazi, poposesc, mai în totdeauna, pe lângă un izvor cu apă rece; seara mai mult unde nimeresc. De altfel, Aromânii noştri, care cunosc toate colţurile şi drumurile pe unde trec, îşi aleg de popas locurile cele mai bune. Ele sânt aceleaşi pentru fiecare an. Cum ajung la locul de înoptat, caii şi catârii sânt lăsaţi liberi după hrană, iar oile sânt răspândite pe câmp ca să pască. Indată după aceasta, bărbaţii se apucă şi aprind un foc mare. Imprejurul focului întind corturile spre a fi feriţi de ploaie, îngrijind ca la marginea cortului să sape şi un şănţuleţ, în care trebue să se scurgă apa în vreme de ploaie mare, iar femeile îngrijesc de mâncare. Dar când timpul este frumos şi nu sânt semne de ploaie, foarte mulţi nici nu întind corturile. Ei se mulţumesc să-şi aşeze *hărăţile* (sacii) una peste alta, făcând ceeace ei numesc *puravă*[1]. Inaintea acesteia aştern crengi, şi peste ele întind o *vilendză*. Cum vine vremea somnului, se întind toţi pe vilendză, cu capul rezemat de marginea sacilor, sau punându-şi subt capătâiu un ţol, şi dorm aşa la aier liber, până dimineaţa, când se scoală şi pornesc din nou la drum. Mâncarea lor pe drum constă mai mult din lapte. Ei întrebuinţează şi carne friptă sau legume uscate, ca fasole sau linte, însă laptele cu derivatele lui sânt baza nutrimentului pe drum. In acest scop, la plecare, fălcările nu uită să ducă cu sine şi o turmă mai mică, alcătuită numai din *plecători*, oi care au fătat cu două-trei zile înainte de plecare. Laptele acestor plecători se în-

[1] Inţelesul cuvântului, după Dalametra, este: „locuinţa făcută în treacăt, cort ce-l fac Românii pe drum, când se urcă şi când se coboară la munte, şatră". Intr'un interesant studiu al d-lui prof. M. Pinetta asupra comunei *Samarina*, publicat în revista *Peninsula Balcanică*, anul III p. 182 se dă înţelesul din cuprinsul acestei lucrări.

trebuinţează pentru hrana copiilor şi peste tot pentru întreţinerea tuturora.

Dacă se întâmplă să poposească pe moşia unui bei turc, atunci ei sânt nevoiţi să plătească o dare mică de fiecare cal sau catâr, pe care ei o numesc *utlak'e*. Insă de cele mai multe ori ei scapă de această dare, cinstind pe *drăgat* (păzitorul moşiei) cu lapte, brânză sau ce mai au de ale mâncării.

Astfel ei călătoresc trei până la patru zile dearândul, până când să ajungă la locuinţele lor, petrecând ziua în cântecele copiilor şi noaptea în poveştile bătrânelor. Nu există munte străbătut de păstorii nomazi, în care să nu se găsească o vale sau un părâu de care să nu se lege câte o întâmplare din viaţa lor. Toate aceste întâmplări bătrânele le povestesc, în drum sau seara subt cort, copiilor, iar aceştia, la rândul lor, le transmit urmaşilor. Numai cine a luat parte la aceste migraţiuni anuale ale Aromânilor nomazi, îşi poate închipui de cât farmec este cuprinsă viaţa lor petrecută vecinic în munţi, pe care, nu fără dreptate, ei singuri dintre toate popoarele balcanice, îi numesc „munţîl'i armâneşti“ (munţii româneşti):

Tu Maiu el oile li scuteà
In munţîl'i armâneşti.

In Maiu el oile-şi scoteà
In munţii româneşti.

Lit. Pop. 931.

Cum se apropie de coline, convoiul începe să scadă. Fălcările cu celnicii lor în frunte încep să se despartă în grupuri mai mici, apucând fiecare direcţia unde se găsesc comunele lor, sau acolo unde gândesc să-şi fixeze aşezările lor. Pentru acei care n'au locuinţe stabile pentru timpul verii, cum sânt în bună parte Fărşeroţii, aşezările de vară cu turmele se schimbă după calitatea şi belşugul păşunii. Aceasta se întâmplă şi după ce s'au aşezat odată după reîntoarcerea lor din *arniu* (iernatec). In fine, acum toţi au ajuns la munte şi o bucurie de nedescris se vede pe feţele lor. Muntele este pentru Aromâni ceea ce marea este pentru Greci, şi câmpia întinsă pentru Bulgari. In munte ei îşi găsesc din belşug hrana pentru vite, în munte refugiul şi siguranţa pentru vremuri grele, şi tot în munte ei trăesc clipele senine, când, după munca istovitoare din timpul zilei, adunaţi toţi pâlcuri-pâlcuri, împrejurul focului la *mandră*, petrec în glume, cântece şi poveşti. Nu arare ori întâlnim în literatura lor popu-

Iară cântece cu accente de profundă durere, în care celor plecaţi, pentru totdeauna la câmp. le e dor de viaţa de la munte:

Voi lai fičori, fičori armâńi,	O voi feciorì, feciori români,
Fičori di Samarina,	Feciori din Samarina,
Am doao zboare s-vă dzîc,	Am două cuvinte să vă spun,
Şi doao s-vă dimându:	Şi două să vă rog:
Cari s-vă duţiţi în hoară voi,	Dacă veţi merge voi în satul meu,
Tu laea Samarina,	In biata Samarina.
S-işeari muma şi sora-ńi	Şi-ar ieşi mama şi soru-mea
Di mine si-ntribari,	De mine să vă'ntrebe,
S-l'i 'ţeţ că dor di munte ńi-i	Să le spuneţi că dor de munte am,
Ń-u dor di Samarina.	Mi-i dor de Samarina.
Nu-ń pot s-aravdu câmpu io,	Eu în câmp nu pot răbdà,
Nu-ń pot s-aravdu căldura.	Nu pot răbdà căldura.

Lit. Pop. 931.

Iar păstorul aromân care se naşte şi moare în munţi, cere şi după moarte să fie lăsat în munte, lângă târla de oi:

Cara s-mor, cara s-nu mor,	De-oiu murì, de n'oiu murì,
S-ń-ascultaţi un singur zbor:	Să-mi ascultaţi un singur cuvânt:
La turuşte s-mi'ngrupaţi,	La târlă să mă'ngropaţi
Primaveara când s-vă turnaţi,	Şi-n primăvara când vă veţi [întoarce,
S-treacă oile, si-ń-le acaţ.	Să treacă oile să mi le prind.
Si-ń le-acaţ si-ń-le mulgu,	Să mi le prind să mi le mulg,
Şi cu mâna mea s-li tundu.	Şi cu mâna mea să le tund.
Flueara s-ń-o-avdu dipriună	Fluerul să aud întruna,
Cându oile va s-adună.	Când oile la somn se-adună.

Lit. Pop. 938.

Şi tot aşa se plânge fata măritată în Cardiţa, comună în Tesalia, în care Românii rămân şi vara la câmp, mai cu deosebire că o bună parte din ei se ocupă cu munca câmpului[1]:

S-mi aibă prin guşe mumă-mea	Să-mi poarte păcatele mamă-mea
Şi dol'a mea di soră,	Şi duioasa mea soră,
Ţe dusiră ş-mi deadiră	Care s'au dus şi m'au dat
Tu câmpul di Cardiţa.	In câmpia din Cardiţa.

[1] G. Weigand, *Die Aromunen* Vol. I p. 175.

Câmpul ş-caftă, siţirări, Câmpul cere să fie secerat;
Bumbaclu ş-va scâlsire, Bumbacul trebue lucrat,
Ş-io-ń h'iu Armână di tu munţî Şi eu sânt Românca din munţi
. . . . . .

Lit. Pop. 930.

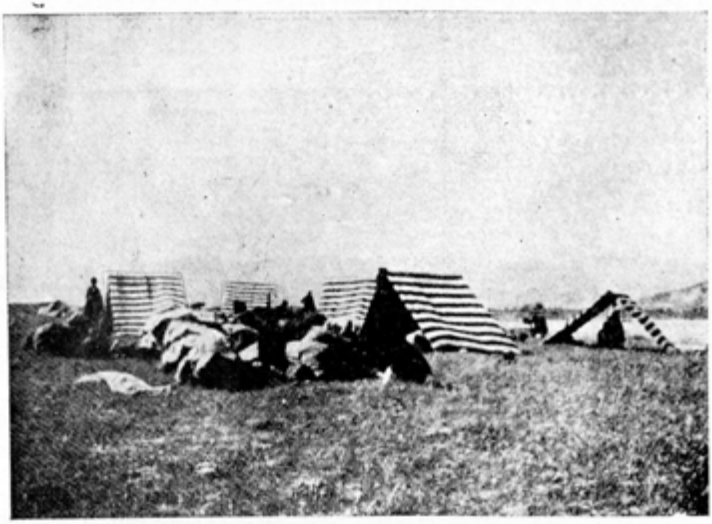
Se înţelege că plecarea descrisă până aci, care poate fi socotită ca tipică pentru toţi păstorii nomazi, arată mici deosebiri de la o regiune la alta. Astfel, în unele părţi nu pornesc toate turmele de odată. Noatenii şi berbecii sânt trimeşi mai devreme la iarbă verde ca să se îngraşe. In alte părţi turmele pleacă cu două trei zile înainte şi numai după aceea urmează fălcările. Dar, peste tot, plecarea se face la olaltă şi în felul cum a fost descrisă mai sus.

*

După ce au ajuns toţi la locurile de văratec, Aromânii din comunele în care îşi au casele lor, îşi aranjează mai întâi familiile în locuinţele lor de vară, după aceea se apucă de turmele de oi. Aromânii nomazi care n'au locuinţe, se apucă de corturii sau de *călive*. Călivele, aşa cum am avut prilejul să le văd la Grămustenii din Livădz şi la Fărseroţii din Veria, sânt făcute din pari înfipţi în pământ şi împletiţi cu *l'anură* (fagi subţiri şi foarte mlădioşi). Peste împletitură vine tencuială de pământ. Călivele construite pentru mai multă vreme se fac din lemn de alun, tăiat pe jumătate. Cu acesta se împletesc parii de pe pereţi, apoi vine tencuiala. La unii Fărşeroţi de multe ori lipseşte această tencuială. Pe deasupra, călivele se învelesc cu scânduri şi foarte des şi cu stuf sau frunze. Călivele sânt făcute dintr'o singură încăpere de formă pătrată. Mărimea lor variază între 3×4 şi 4×5, câte odată şi mai mari. Ele n'au ferestre pe unde să intre lumina şi nici coş prin care să iasă fumul. De aceea, atât pereţii cât şi tavanul, mai cu deosebire, sânt negri de fum. In interiorul unei călive se găseşte vatra, lângă perete sau la mijloc, deasupra căreia stă atârnată o prăjină de care se prinde căldarea sau vasul în care se fierbe ceva. In partea dreaptă se întinde un pat de scânduri având mărimea de 1·50×1 m, peste care se pun *hărăile* sau *tută nicuk'irata* (aşternuturile, toate ţoalele de invelit). La păstorii fărşeroţi lipseşte acest pat. In cazul acesta ţoalele lor sânt grămădite într'un colţ pe pământ. Dacă



Români nomazi adăpostiți în tende (corturi).



Români nomazi adăpostiți în tende.
(După Wace and Thompson, *o. c.*)

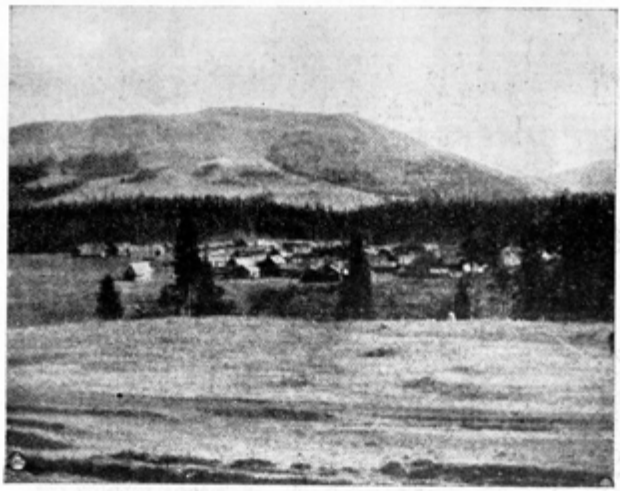




Călive (colibe) rotunde la Fărşeroţii nomazi din Albania.

(După C. N. Burileanu, *o. c.*)





Călive obicinuite la Grămustenii nomazi din Bulgaria.
(După Weigand, *Rumänen und Aromunen in Bulgarien.*)

vatra este lângă părete, atunci, în dreapta şi în stânga ei, se întinde câte o sazmă (scoarţă) de căprină. In fund stă războiul, iar aproape de uşă *buclele* şi toate vasele de trebuinţă. Lumea doarme pe jos. După ce au isprăvit cu călivele, se apucă şi aranjează mai întâi *stanea* (stâna), după aceea *cutarlu* (ţarcul), *coarba* şi *turuştea* sau *turîştea* (târla, ocolul). După aceasta păstorii *curmă* (despart) mieii de oi. Mieii *θeamiń* (de sex feminin) îi ţin pentru *dămăzlâk'e* (prăsilă), iar mieii *mascuri* se vând treptat la negustorii care vin la munte anume pentru acest lucru.

Grija oilor o are păstorul numit *picurar*. Acesta este tocmit anual. Inainte de războiul balcanic, cel mai bun picurar primeà o *arugă* (plată) de cel puţin 12 lire turceşti, cam 267 lei aur. Plata celorlalţi varià între 8 şi 10 lire. Această sumă nu se plăteşte la un termen anumit, ci ori de câte ori păstorul are nevoie de bani pentru întreţinerea familiei. Celnicul îngrijeşte de toate nevoile familiei păstorului în contul sumei ce are să primească acesta. In afară de bani, păstorul mai primeşte şi întreţinerea lui, constând din pâine şi brânză. Mulţi păstori au în turmele ce pasc şi câte 5—6 oi ale lor; unii chiar şi mai multe. Mai bine decât păstorul este plătit *căşarlu* (baciul). De altfel, şi sarcina lui la *stane* (stână) este mai mare. In afară de bani, el mai primeşte şi o cantitate de lapte, unt şi brânză. In unele părţi baciul se tocmeşte numai în natură.

Păstorul paşte oile de dimineaţa până seara, prin imaşuri şi în locurile unde iarba este mai bună. Pe vremuri, dreptul de păşunat erà comun. Până aproape înainte de războiul balcanic, toate pădurile cu islazurile din ele aparţineau comunei Fiecare Aromân puteà să se folosească de lemnele din pădure ca şi de iarba din imaşuri după bunul plac. Nu se cereà decât să se cruţe din locurile de păşunat unele părţi cu iarbă mai deasă numită *mire*, care erau rezervate numai pentru vitele de povară. Şi ca să se evite orice ceartă printre fălcări, celnicii şi bătrânii comunei, *auşatec*-ul, se strângeau odată pe an, ca să împartă păşunile: „Les pâturages sont, de temps immémorial, divisés entre les différentes tribus nomades; et leurs chefs, en vertu de l'autorité patriarchale en font annuellement la répartition par famille ou association“ [1]. Pe la miezul zilei, între 12 şi 3, oile *amiridză*, se

[1] Pouqueville, *o. c.*, pag. 209. Vezi şi Jules Brun şi Nic. Papahagi, *Moşneagul de la munte* (1904), pag. 30—31.

adăpostesc la umbră. In acest scop păstorul le mână la *amiridz*, locul umbros în care se adăpostesc oile. După ce s'au odihnit oile, el le *sârmă*, adică le împrăştie din nou la păscut. Seara le conduce la *mas*, un loc ales anume de către păstori pentru înoptatul oilor vara; după aceea se duce şi el la culcat. El doarme afară, în vreme bună ca şi în vreme rea. Singurul lui înveliş este *tălăganul*, prin care nu pătrunde ploaia: „Le berger Karagounis couche dehors en toute saison. Il dort sans abri; en hiver, dans la neige, en automne, sous la pluie, par ces longues nuits où le ciel se fond tout en eau. Il a pour toute défense sa cape de laine, la chlaena au tissu serré, que les pasteurs portent déjà dans Homère. Même en dormant, il prête l'oreille au tintement régulier des grelots; s'il entend le bruit s'éloigner, machinalement il se lève et va se recoucher plus près du troupeau. C'est une dure vie que la sienne, une vie où l'homme se sacrifie aux bêtes, se fait l'esclave des bêtes, pour en tirer un meilleur profit" [1].

In afară de îmbrăcămintea descrisă în capitolul precedent, păstorul aromân mai poartă *tastru* sau *trastu* (traistă), în care îşi ţine *mirinde* (merinde) şi un vas de lemn pentru băut apă *bucl'iţă*, făcută din lemn de brad. Unii păstori poartă în traistă şi o *cuvată* (strachină de lemn), în care îşi pun peşte sărat, măsline etc. Această covată la păstorii aromâni din Veria se cheamă *piŏupinac*, iar la cei din Gramoste *piripinac*. La aceştia din urmă covata cu acoperiş se numeşte *cărničŭ*. La păstorii din Veria prin *cărnič* se înţelege o pungă de piele, în care ei îşi pun *mânearlu* sau *amnearlu* (amnarul), *iasca* şi *creminea* sau *sturnarea*. El se mai numeşte şi *pungar*.

Bâta sau caţa cu care păstorii aromâni prind oile se cheamă *cârlig*. Această bâtă are la un capăt o bucată de lemn în forma de S, care se numeşte *cârlibană* (la Fărşeroţi şi) *cliču*. La Aromânii din Gramoste, cârligul se mai numeşte şi *cl'oagă* sau *gl'oagă*, o denumire, care, după cât mi s'a spus, nu este cunoscută la ceilalţi Aromâni.

Păstorul aromân umblă aproape mai în totdeauna înarmat. Dintre arme el poartă: *cumbure* (pistol) şi *rivolver*. Cumburea se ţine în *sileafe* (*sileah'e*, *şileah'e*, *čileah'e*), iar rivolverul în *căluţe di k'ale* (pungă de piele), pe care o încinge cu o cureă în partea

[1] L. Heuzey, *o. c.* p. 274.

stângă. In sileafe păstorul mai ţine un *cuţut* mai mare, vârît în teacă, o *căstură* (briceag), o *măsate* (bucată de oţel pentru ascuţit numită la Fărşeroţi, *arbină*), *yil'ie* (oglindă) etc.

Dintre instrumentele muzicale păstorii aromâni cunosc *flueara*, care se mai numeşte *fluer*, *ţil'oară*. Păstorii grămusteni cântă şi din *căval*.

Hrana păstorului aromân constă din pâne, lapte şi brânză. Pânea este făcută de obiceiu din grâu, numai la Fărşeroţi şi din *misur* (porumb). Carnea se obicinueşte ocazional, numai când se taie câte o vită (miel sau ied), şi se mănâncă mai mult friptă. Din măruntaiele mieilor păstorii aromâni prepară *arumani*, un fel de friptură pregătită din bucăţele de plămâni şi intestine. Bucăţelele de plămân se vâră într'o sulă de lemn în aşa fel încât, între două bucăţele, vine o bucăţică de grăsime numită *bidzare*. Peste acestea se înfăşoară maţe şi se frige la foc. Păstorii aromâni mai prepară un alt soiu de friptură numită *bumbar*, care constă din bucăţele de splină şi de inimă introduse în intestinul gros; după aceea *cucureč*, împletitură de intestine. In afară de aceste mâncări, întreţinerea lui de acasă mai constă din *bucuvală*, pâne cu brânză fărămiţată şi prăjită în unt; *păpară* tot un fel de bucuvală, însă cu bucăţelele de pâne mai mari şi cu unt mai mult; se prepară mai mult la *căşare* (stână); *tumačă* mâncare de tăieţei: foile de aluat se înfăşură şi se taie în lăţime de un cm, după aceea se fierb în apă, apoi se pun în unt şi brânză; *tarapaş* sau *mumulic*, preparat din mălaiu. Aceasta din urmă se mănâncă de către Aromânii din Albania [1]. Dintre prăjituri ei cunosc *pitc*, *plăţinta* şi *lăptuca*. Păstorii din Veria prepară *bădzară*, un fel de plăcintă de calitatea cea mai proastă, făcută dintr'o singură foaie groasă din făină de mălaiu, fără unt.

Numărul păstorilor la o *cupie* (turmă) variază. Dacă cupia este mai mică, ea este păzită de unul sau doi. Dacă este mai mare, atunci numărul păstorilor ajunge până la patru.

Iată numele vitelor care alcătuesc turmele păstorilor:

numal'ă este numele generic pentru oi, capre. berbecĭ, ţapi, miei şi iezi. Orice proprietar de oi taie câte un *numal'ă* de *Sumk'etru* (Sf. Petru) şi de *Stămărie* (Sf. Marie). De Sf. Petru se taie mici sugari, fătaţi mai târziu şi mai graşi; unii taie şi iezi.

[1] *Frăţil'a* I p. 137.

Carnea de ied, la munte, nu miroase şi este tot aşa de bună ca şi cea de miel. De Sf. Maria se taie *noateni.*

Dintre oi avem:

oaie, oaie;

pal'uoaie, oaie botoasă;

mătrică (*mitrică*), orice oaie sau capră care dă lapte; peste tot oaia care a fătat;

muldzară (mai rar) *muldzarcă*, oaia sau capra care se ţine acasă pentru muls. Laptele ei se întrebuinţează pentru folosul familiei. Vara se ţin mai multe *muldzări* (oi), iarna, *muldzări* (capre);

marmară, oaia stearpă care n'a fătat de loc;

stearpă, marmară;

ml'oară (*mil'ură*), oaia care fată pentru prima oară;

străml'oară (la Grămusteni), *străńil'oară*, oaia de la doi ani până la trei; oaia care fată pentru a doua oară;

noatină, oaie de un an;

birbeacă, oaie care seamănă cu un berbece.

Dintre miei avem:

ńel şi *ńao*, miel, mieă;

mânar, mielul care se ţine acasă pentru îngrăşat, mielul învăţat să umble după om;

sugar (*sugăric*, *sugăruş*), miel sugaciu;

noatin, miel de un an.

Dintre berbeci avem:

birbec (*birbicuş*), berbece;

mil'ur (*ml'or*, forma cea mai întrebuinţată), noaten care merge în anul al doilea; *birbec di doi ańi i ml'or* (berbece de doi ani sau ml'or);

strif, berbece de trei ani;

ĉucutit (în *birbec ĉucutit*), berbece castrat;

areate, berbece necastrat;

asman, berbece castrat pe jumătate, cu un singur testicul;

daş, berbece, după cum mi s'a spus la Veria, care are obiceiul să se bată în coarne cu alt berbece. De aci şi zicătoarea: *hai s-faţim daş*, hai să facem ca berbecii, lovindu-ne cu capetele.

Dintre capre avem:

capră şi *capră judavă*, capră, scurtă şi pocită;
căprăriu, mulţime de capre;
iadă;
vitul'ŭ, ied de vârsta noatenului (de un an). Această explicaţie mi s'a dat la Veria. După Dalametra, *vitul'ŭ* este iedul care merge în doi ani; iar după Papahagi (Basme), iedul după înţărcare până la vârsta de un an.

Dintre ţapi avem:

ţap;
părcŭ, ţap neîntors, necastrat;
gagúr, ţap jugănit.

Vârsta oilor nu se arată după ani, ci după numărul mieilor ce a fătat: *oaie di doi ńel', di trei, di patru* (oaie de doi miei, de trei, de patru).

Numele câinilor ciobăneşti sânt după culoarea părului:
şarcu, câne cu părul pestriţ;
caraman, cu părul negru;
galană, căţea cu părul negru;
g'esuli, câne cu părul roşcat;
belu, cu părul alb;
bal'uca, derivat din bal'u;
părjit, cu pielea linsă.

Oile care n'au fătat în timpul iernii, *stearpile*, se despart de *mătriţe* şi, toate la olaltă, alcătuesc o turmă deosebită numită *stirpuríu*. Se crede că o oaie ajunge stearpă numai după ce a mâncat din buruiana *strivotan*, care creşte prin locuri prăpăstioase. La păscut oile sterpe se încredinţează păstorului numit *stirpar*, mătriţele trec la *mătricar*, noatenii la *nutinar*, berbecii la *birbicar* şi vătuii la *vitul'ar*: „Čelniţi şi mătricari, nutinari şi stirpari, vitul'ari şi căprari se adună avărliga (împrejurul) di foc şi beau, mâcă şi cântă“ [1].

Când se mână oile la munte, un berbece numit *găču* (*γăču*) merge înainte, iar păstorul însoţit de câni lui urmează după turma de oi. „Şi aide, aide, găčlu ninte, se apruk'ea turma, doil'i câńi cu limbile scoase ş-picurarlu dinăpoi cu tâmbarea pisti

[1] T. Nuşi, *Din fičurame*, publicat în *Peninsula Balcanică*, III (1925), pag. 106.

năs“ [1]. Acest berbece poartă un clopot mai mare, singurul, după cum mi s'a spus, care se cheamă şi la Aromâni *cloput*. Celelalte clopote poartă următoarele numiri:

čocan, clopotul pe care îl poartă oaia sau capra;
k'ipur, este clopotul purtat de miei şi iezi;
câmbane, clopotul pe care îl poartă ţapii.

Atât *k'ipurl'i* cât şi *câmbâńle* sânt făcute din *tunğu* (tuciu). La ţapi clopotele sânt de diferite mărimi, pentru ca să dea diferite sunete. Clopotele mai grele, cum sânt *cloputele* şi *câmbâńle*, sânt legate de curele, iar cele mai uşoare (k'ipurii şi čocanele) sânt susţinute de *coturu* (coθuru). Acesta este un cerc de lemn ce se pune împrejurul gâtului, cu capetele împreunate la ceafă în aşa fel, încât fiecare margine pusă una peste alta să iasă puţin afară (corespunde dacor. *jujeu*).

Oile unui proprietar, ca să se cunoască de oile altui proprietar, poartă diferite crestături la urechi.

> numită *coacă*. Se face la marginea urechilor.
○ *guvă* (gaură). Se îndoaie urechea şi se crestează la mijloc cu briceagul.
— tăietură la mijlocul urechii.
⌟ tăietură în formă de dreptunghiu.

Oile sau caprele cu coarne se numesc *curnute*; cele fără coarne, *şute*.

După culoarea părului, oile şi caprele poartă numiri deosebite:

Dintre oi avem:

beča, este oaia albă şi frumoasă (Vezi *calèşă*);
bealâ (obicinuit la Grămustenii din munţii Bulgariei), oaie albă;
mată, oaie albă cu o pată roşie împrejurul ochiului;
coaţină, (oaie coaţină) oaie cu pete roşii pe obraz;
bal'ă, oaie neagră cu capul alb;
caramuză, oaie neagră de tot;
calèşă, oaie cu negru pe cap. Dalametra dă: „oi albe cu dungi negre pe cap, corp şi picioare“. După informaţiunile mele, la păstorii grămusteni, *oaia calèşă* este aceea care are pată

[1] Marcu Beza, *Gardani* în *Antol.*, de Tache Papahagi, p. 224/24.

neagră pe cap. In orice caz, ea este opusă oaiei *beča*. Aceasta reiese şi din următorul vers popular:

Am nă sută oi beči — Am o sută oi beci
Ş-ningă ahât alte caleşi. — Şi încă pe atâtea alte „caleşe".
Lit. Pop., 932. Cf. 935 nota.

başúră (oaie başură), oaie bucălaie. Inţelesul cuvântului este „înegrit, murdărit". (Cf. *Lit. Pop.*, 24);

oacârnă (oaie oacârnă), în Siracu şi *ócrenă*, oaie neagră la cap şi albă la corp;

nalbastră (la Grămusteni), oaie sură.

Dintre capre avem:

floră (capră floră), albă de tot, fără nici un păr negru;

bardză (capra bărdză), cu păr alb ceva mai închis;

múscură (capră muscură), cu părul de culoare deosebită la grumaji, la burtă şi subt cele patru picioare. Prin culoare deosebită, mi s'a spus la Veria, nu trebue înţeles numai culoarea albă, ci o culoare mai deschisă. Dalametra dă: *„capră muscură*, capră albă la urechi şi la nas";

l'ară, (capră l'ară), pestriţă. Se spune şi la vaci: *Eară nă vacă l'ară. Feaţi muscar l'aru* (era o vacă pestriţă. Fătă un viţel pestriţ) *Lit. Pop.*, 246;

ģesă (capră ģesă), roşcată. Proverb: *O-adără ģesă* (o făcu roşcată) a scrintit-o;

ģesucanută (capră ģesucanută), cu părul alb-roşcat;

rusă (capră rusă), roşcată;

culă (capră culă), roşcată, cu părul roşu însă amestecat şi cu păr cenuşiu;

cok'iroşilă (la Fârşeroţi), roşcată;

cănută (capră cănută), de culoare cenuşie, sură.

Capra mai sprintenă se cheamă *sarpită*.

Dacă se întâmplă să se îmbolnăvească o vită, păstorii aromâni cunosc unele mijloace cu ajutorul cărora le pot vindecà. Insă sânt şi boale pe care nu le pot vindecà. In cele ce urmează voiu arătà principalele boale cunoscute de păstori.

Mai întâiu, pentru vindecarea unei *rane* de pe trupul vitei (oaie, capră etc.), păstorii întrebuinţează, de obiceiu, ceapă friptă pe spuză. După ce ceapa s'a răcit, se pune pe rană. Cu aceasta, rana se vindecă. Alţii pisează *găgăriţă* de oi cu var; praful obţinut se presară peste rană şi se leagă bine. După câteva zile

rana se vindecă. In loc de var, unii pun *zialopetra* (*γialopetra*). Dacă însă rana este veche şi prinde viermi, cei mai mulţi pun usturoiu pisat peste rană, alţii însă *axif*, un fel de otravă, şi viermii dispar. Când rana provine din cauza unei muşcături de lup, atunci se ia grăsime de porc de la rinichi, se încălzeşte puţin şi se pune pe rană; alţii iau *zvol*, zmoc de iarbă zmulsă din rădăcină, cu pământ cu tot, şi încălzită la foc. Aceasta se aplică pe rană şi vita se vindecă numai de cât. Ciobani mai superstiţioşi, care cred că muşcătura de lup este o spurcăciune, n'au încredere în nici un leac de vindecare Pentru aceasta ei cheamă preotul să citească o rugăciune.

Dintre boale, cele mai dese sânt următoarele:

culeandză este boala la vite, când li se umflă picioarele şi fac puroiu la încheieturi. După lămuririle ce mi s'au dat la Veria, această boală, la oi, se arată la genuchi şi mai ales la unghii, între deschizături. Ea provoacă aşa de mari dureri încât oile atinse de această boală nu se pot mişcà din loc. Sânt cazuri când sute de oi se îmbolnăvesc de *culeandză*. Pentru vindecarea ei, păstorii nu ştiu alt leac decât *spinğu* (spânz) amestecat cu sare. Cu ajutorul acestui leac puroiul se curăţă şi oaia bolnavă se vindecă[1];

dzâpi este un fel de tuse la oi care provine din răceală şi provoacă tuberculoză. Este cea mai rea dintre boalele cunoscute de păstorii aromâni, mai întâiu, pentru că se răspândeşte foarte uşor şi, al doilea, nu se cunoaşte niciun mijloc de vindecare în contra ei Cei mai mulţi schimbă nutreţul la oi, mânându-le să pască în altă parte;

vârlu este „capiu" la oi. Oile atinse de această boală, în special berbecii şi noatenii, umblă şi se învârtesc împrejurul lor, până ce cad jos şi mor;

şcl'op este boala care se manifestă prin dureri la picioare. Din această cauză, oile atinse de *şcl'op* şchiopătează. Vitele mai şchiopătează şi atunci când se întâmplă să calce pe *guvuždel* (ţăpuş, ghimpe). Ele se vindecă scoţându-li-se guvuždelul şi punându-se deasupra *γiar* (*γialopetra*), sau tratându-se ca orice rană;

dălacă (dalac) pe urma căreia oaia se umflă la pântece. Pentru vindecarea ei păstorii aromâni nu cunosc decât descântece;

[1] Despre boalele oilor la Dacoromâni vezi Dimitrie Dan, *Stâna la Românii din Bucovina*, publicat în *Junimea Literară*, Anul XII, pag. 380 şi urm.

duşmána „foca". Se vindecă mai mult cu cărbunii care rămân de la buturuga ce se pune la foc în ajunul Crăciunului, numită *babnic* [1].

mălţeadză (vărsat), pentru care păstorii aromâni cunosc mai multe leacuri: de obiceiu unii dau oilor să mănânce fag pisat amestecat cu sare. Prin Veria, ciobanii le adapă cu vin vechiu. Cei mai mulţi vaccinează oile neatinse cu un ac cu aţă de mătase, pe care îl trec prin puroiul bubei de vărsat. Aţa înmuiată în puroiu o trec prin urechea oaiei. In modul acesta oile nu se mai îmbolnăvesc de această boală;

gălbeadză (gălbează). După credinţa păstorilor, această boală provine din păscutul ierbii cu rouă dintr'un loc mocirlos şi cu foarte puţină apă stătătoare numit *varcò*. Pentru ca oile să scape de ea, cei mai mulţi păstori mână oile să pască într'un *agru* sămănat cu orz, timp de vreo 3—4 săptămâni. Alţii mână oile la munte şi prin regiunile unde pământul este nisipos. Insă foarte mulţi, şi în special păstorii din Veria, dau oilor să mănânce din cenuşa rămasă de pe urma unui purcel furat şi ars în timpul nopţii, amestecată cu cenuşa unui roiu de albine ars tot în timpul nopţii. Sânt unii care gonesc oile atinse de gălbează din loc în loc, trăgând, în timpul goanei, cu un pistol în vânt. Se crede că detunătura pistolului vindecă oile de gălbează;

di-sfuldzir (de fulger). Când se întâmplă să tune şi să fulgere în apropierea unei turme, multe oi ameţesc la căderea trăznetului. In cazul acesta păstorul numai le atinge cu mâna stângă, fără să vorbească, şi oile se însănătoşează îndată;

fărmác, boală care provine din cauza plantei cu acelaşi nume. Este ca *trifil'u*, are flori galbene, şi foarte otrăvicioasă. Oile care mănâncă din această plantă stau ca leşinate şi cu greu se pot mişcà. Leacul ei nu se cunoaşte; unii păstori le dau *petmez*, un fel de lichid preparat din struguri dulci;

di-căpuşe (de căpuşă) suferă oile atunci când sânt muşcate de această insectă. Ca să se vindece, păstorii le ung locul muşcat cu *cătrane* (gudron);

arâñe (râie). De această boală oile se vindecă dacă li se dă *scl'ifur* (pucioasă) topită şi amestecată cu unt de lemn. Alţii

[1] Vezi despre credinţele legate de această buturugă Th. Capidan, *Elementul slav în Aromâni*, p. 58 şi *Meglenoromânii, istoria şi graiul lor*, Vol. I, p. 37 şi urm.

au o *čumă* (bucăţică de lână), o moaie în zeamă de tutun şi freacă oile râioase. Insă foarte mulţi amestecă untdelemn cu cătran şi cu *teafi* sau *şclifuri* (pucioasă).

In afară de aceste mijloace de vindecare păstorii aromâni mai cunosc şi alte multe din domeniul superstiţiei. Pe acestea nu le mai trecem aici, deoarece sânt numeroase şi ne-ar luà prea mult loc în această lucrare [1].

La un interval de 5—6 zile păstorii dau oilor sare. Locul unde se dă sare se numeşte *sărińe*. De obiceiu se cheamă oile la *sărińe* pe un şes ceva mai întins. Aci ciobanii aşează sute de pietre, pun sare pe fiecare piatră şi fluieră la oi. Flueratul se face în mai multe feluri: cu amândouă mânile sau cu o mână; după aceea cu două degete vârîte în gură sau cu unul; în cazul din urmă, numai cu degetul cel mic sau cu policarul. Se fluieră prelung şi mult. Oile sânt aşa de obicinuite la acest fluerat, încât dacă li s'ar fluerà din altă parte, cum asta se întâmplă foarte des când copiii vor să glumească, oile o iau la fugă şi se duc în spre direcţia unde se fluieră, crezând că sânt chemate la sărińe. Pentru chemarea prin fluerat a oilor la sare, păstorii au cuvântul *mărşinà*:

Z-dusiră oile la sărińe
Griţ-l'i al Nica s-li mărşine

Se duseră oile la sărińe
Chemaţi pe Nica să le mărşine.

Lit. Pop. 1021.

*

Când se întâmplă ca să se întâlnească două *cupii* (turme) şi să se amestece, sau când se presupune că s'a pierdut vreo oaie, atunci se face numărătoarea oilor. Aceasta nu se poate face la *amiridz*, căci oile, culcându-se să se odihnească, se vâră una într'alta. De aceia ciobanii sau proprietarii le numără la vreun loc îngust şi prelung. Numărătoarea se face cu palma, socotind de fiecare dată câte cinci oi la fiecare palmă. Ciobanii sânt aşa de obicinuiţi cu acest fel de numărătoare, încât oricât de repede s'ar mişcà oile, ei nu greşesc numărul lor.

Oile încep să se mulgă pe la începutul lui Maiu, de două ori pe zi, până pe la sfârşitul lunei lunie; la această dată până la *sălàgirea areslor* (împreunare) o singură dată. Inainte de a începe primul muls, unul dintre păstorii mulgători împlântă în

[1] Pentru boalele la vite vezi şi Per. Papahagi *Lit. Pop.*, p. 315 şi urm.

pământ un cuţit, peste care trec oile mulse. Aceasta se face pentru ca oile să fie ferite de boli. Oile când trebue să fie mulse, nu sânt gonite prea mult, căci li se *tai'e laptile* (nu dau lapte mult). Pentru ca oile să nu-şi împuţineze laptele, ciobanii, ori de câte ori mănâncă lapte, la sfârşit, lasă puţin lapte pe fundul strachinei. Tot în acest scop, dacă se întâmplă ca cineva să primească în dar un vas plin cu lapte, înapoind vasul, nu trebue să-l spele, ci, lăsând puţin lapte pe fund, mai toarnă puţină apă. Aceasta se face ca să nu *strâk'ască* oile. De asemenea ciobanii mai observă ca, atunci când mână oile fie la *sărire*, fie la muls sau chiar la păscut, *să nu se agudească tu udziri* (să nu se lovească în ugere), căci cele mai multe nu mai dau lapte, iar unele orbesc. Şi fiindcă cei mai mulţi păstori cred că această boală ar fi contagioasă, la Veria *oile agudite* se izolează. Dacă însă cu toate acestea oaia agudită începe *si s-l'a di lapte* şi ameninţă să orbească, atunci cei mai religioşi cheamă preotul ca să le citească o rugăciune. Alţii însă, mai supertiţioşi, le trec prin urechi câte un fir de mătase. Ciobanii mai ştiu că oile îşi împuţinează laptele şi atunci când alt cineva de afară li-l fură. Aceasta se întâmplă oridecâteori cineva face un mic şănţuleţ pe drumul prin care trec oile, presărând o mână de tărâţe. Oile care au mâncat din tărâţe nu mai dau lapte; după credinţa lor, laptele trece la oile aceluia care a presărat tărâţele. De aceea, păstorii au grija ca să nu mâne turmele cu *mătriţe* prin drumuri umblate. Dar *măcsul'ea* (laptele şi orice produs al vitelor) mai poate scădeà şi în cazul acela, dacă sărbătoarea *Sân-ğorğu* cade miercurea sau vinerea. De aceea, foarte mulţi dintre păstori nici nu ţin la Sf. Gheorghe şi-i spun:

Simte, ţe n'adraşi,	Sfinte, ce ne-ai făcut,
Măxulea nă-u luaş,	Laptele ne-ai luat,
Carfăń n'alăsaş,	Săraci ne-ai lăsat,
Ca oile nă stricuraş.	Ca oile ne-ai strecurat[1].

Laptele muls se prelucrează la *căşare* (stână), pe care Fărşeroţii şi Grămustenii o numesc *stane*. Numai locul unde a fost odată căşare, îl numesc şi unii şi alţii *căşirişte*. Inainte de a ne

[1] Cf. Pericle Papahagi, *Lit. Pop.* 322, 323. De asemenea Const. Belimace în *Lumina* Anul IV, p. 105. Vezi şi *Lumina*. Anul V, p. 105, precum şi Tache Papahagi, *Din Folklorul Romanic şi cel Latin*, 77 şi 82.

ocupă cu preparatul brânzei sau a caşcavalului, vom spune câteva cuvinte despre alcătuirea *stanei* şi a obiectelor care se găsesc într'însa.

Stanea sau *căşarea* (stâna) este de mai multe feluri: cele mai răspândite sânt stânile făcute din patru pari solizi, înfipţi în pământ şi pe deasupra acoperite cu frunziş. Toţi pereţii sânt deschişi. Sânt şi stâni care au numai doi pereţi paraleli deschişi şi restul îngrădit cu scânduri. In ţinuturile în care se fabrică caşcavalul, cum am văzut la Veria, *stanea* sau *căşarea* are toţi pereţii îngrădiţi cu scânduri. Ea este prevăzută cu două intrări: una principală şi alta în dosul ei, care dă în faţa ţarcului numit *cutar*. Cuvântul ţarc nu există decât în expresia *k'irdui ţarcul*, despre care vezi mai departe. Stână zidită, aşa cum se vede la păstorii albanezi [1], nu există la păstorii aromâni. Cu toate acestea numele de loc. *La căşarea di k'atră*, despre care vezi mai departe, ar fi o indicaţie şi despre existenţa stânelor zidite pentru vremurile mai vechi.

In interiorul stânei se găseşte un *talăr* (putină mare) scund şi cu gura largă, în care se pune laptele. El este aşezat în faţa intrării, la mijlocul păretelui din faţă. In mijlocul stânei se găseşte o *measă* (masă mai mare) pe care se prepară caşcavalul. La păretele din dreapta şi aproape de intrarea principală se găseşte *tižak'ea*, o masă ceva mai mică, pe care se pune caşcavalul *ca s-yină* (să dospească). De jur împrejurul stanei se mai găsesc laviţe în formă de etajere, pe care se pun celelalte vase de trebuinţă la mulsul oilor sau la preparatul brânzei precum: *căldăruşe*, sau *burgačcă* (*burgače*), *săcă* (un vas de tinicheà de un litru sau două), *ocă* (vas de tinicheà de un litru şi ceva) pentru măsurat laptele; în fine *misure* (strachine), *oale*, *linguri*, *čubane* (linguri mari de lemn) şi altele. Vasul numit *săcă*, la păstorii gramusteni se numeşte *cuvată*. Aceasta nu este aceeaşi cu cuvata de la ceilalţi Aromâni, care are forma unei strachini, ci ceva mai adâncă şi prevăzută cu un mâner care, la Grămustenii din Bulgaria, se cheamă *račcă*. Tot în stâne se găseşte şi un pat de scânduri pentru baciu. In stânile mai mari, în care se fabrică caşcaval, în pod se găsesc alte poliţe, pe care se pune caşcavalul spre a fi uscat. Acest pod se numeşte *curutmă*. Afară şi în apropierea stânei se găsesc un *talăr* mare pentru unt şi unul ceva mai mic

[1] Cf. Fr. Nopcsa, o. c., p. 12 şi urm.



Stanea (stâna) cu cutarlu (ţarcul).
(După Wace and Thompson, *o. c.*)



Plecarea oilor la munte.
(După C. N. Burileanu, *o. c.*)

pentru *ģiză*. In faţa acestor două talăre şi numai la o distanţă de 1—2 metri se găseşte *fucurina* (locul unde arde focul), peste care se pune cazanul pentru *upărire* (opărit).

La *stane* mai-marele este *căşarlu* sau cum i se mai spune la păstorii din Veria *masturlu* (baciul). Aici observ că cuvântul *baciu* şi *bağu*, cum este dat în glosare, nu mi-a putut fi confirmat. Cei mai mulţi prin *bağu* înţeleg un fel de brânză, despre care se va vorbi mai jos. *Căşarlu* sau *masturlu* este ajutat de doi inşi, dacă stâna este mai mică, şi de mai mulţi, dacă stâna este mai mare. Dintre aceştia unul este care *upăreaşte caştu* şi spală vasele; altul care aduce lemne din pădure pentru fierberea *ģizei*; un al treilea care duce *ģiza* la târg spre vânzare, mai ales că ea nefiind sărată, nu ţine mult. In fine şi un *fičor*, care ajută la toate.

Dintre toate derivatele de lapte, preparatul caşcavalului ocupă locul de frunte. Neguţătorii aromâni au învăţat această meserie acum în urmă — cu vreo 50 de ani înainte — de la păstorii din Tracia şi în special de la cei din regiunea Adrianopolului. Comerţul cu acest articol este foarte întins. El nu se consumă numai în interiorul ţării, se exportă în Turcia, România, Italia, Egipt şi Sârbia. In acest scop, neguţătorii de caşcaval cumpără laptele de la Aromâni, imediat după aşezarea lor la munte. Laptele vândut ţine până la *Sum-k'etru* (Sf. Petru, 29 Iunie). In cursul acestui interval, adică din luna Aprilie până la sfârşitul lui Iunie, Aromânii n'au voie să reţină pentru folosul lor nici măcar un litru din laptele muls. In anii din urmă fiii celnicilor învăţând ei înşişi să fabrice caşcavalul, nu mai vindeau laptele la streini. Ceva mai mult, ei mai cumpărau şi laptele de la fălcări. Insă în modul acesta ei se îmbogăţeau din ce în ce mai mult şi, cu timpul, cumpărau şi oile celorlalţi Aromâni. Imprejurarea aceasta ca şi altele, de ordin economic, au făcut ca, în cele mai multe părţi, averea în oi a fălcărilor să scadă din ce în ce mai mult.

In cele ce urmează vom arătă felul cum se fabrică caşcavalul.

După ce *mătriţile* de pe câmp au fost introduse în *cutar* (ţarc), ele se mulg. Mulsul se face de două ori pe zi până la sfârşitul lui Iunie; de la această dată până la Sf. Maria numai o singură dată. *Cutarlu* este făcut în formă sferică din nuiele împletite pe pari bătuţi în pământ. El are în faţă o deschizătură mai largă, numită *uşe*, pe unde se introduc oile; în partea opusă

uşei se află alte două deschizături înguste cât poate trece o oaie. Fiecare din aceste deschizături se cheamă *arugă* Acestea au un înveliş, *čirdak'e* făcut din frunze, fără pereţi şi susţinut de patru stâlpi bătuţi în pământ. El serveşte ca să apere *picurarl'i mulgători* de soare. La muls, aceştia se aşează câte doi de fiecare arugă pe nişte scăunele sau pietre, pe deasupra cărora şi-au pus *tălăganele.* Ei poartă pe picioare un fel de nădragi largi făcuţi din *scutec* sau din *bulubotă*, care vin până subt genuchi. Când oile din cutar sânt împinse ca să iasă prin arugă, atunci amândoi păstorii mulgători prind câte o oaie de picioarele dindărăt, având grija ca imediat după aceasta să oprească ieşirea celorlalte. In acest scop, mulgătorul din dreapta îşi împreunează genuchiul stâng cu genuchiul drept al tovarăşului său din stânga. Laptele se mulge în *găleată*. Aceasta este de lemn, are forma unei baniţe şi conţine până la 20 de litre. Cum se umple o găleată, un picurar vine de o ia şi o varsă în *tatărul* scund d n stână ce se găseşte aproape de intrare. In timpul acesta baciul numără găleţile. Talărul este acoperit pe deasupra cu o *stricătoare*, făcută dintr'o ţesătură groasă de lână sau chiar de cânepă, ca să cureţe murdăriile din lapte. După ce toate oile au fost mulse, se începe preparatul caşcavalului.

O parte din laptele strâns în *talăr* se vinde în fiecare zi de târg în oraşele din apropierea aşezărilor româneşti. Insă cea mai mare parte, şi anume cel vândut pentru fabricarea caşcavalului, se încheagă cu *cl'eag* (cheag), de obiceiu cumpărat de afară. După ce laptele s'a închegat bine şi s'a prefăcut în caş, acesta este rupt în bucăţi cu ajutorul unui lemn de lungime potrivită, care, la baza inferioară, are două bucăţele de scânduri puse una peste alta în formă de cruce. După ce caşul s'a rupt, *dzărlu* (zărul) tot iese pe deasupra. Se pune peste zăr o *peatică* (bucată de pânză) şi *se-ndeasă* (se apasă) pe deasupra, cu mânile, ca să nu mai rămână nici un pic de zăr în interiorul caşului care acum este strâns într'o singură bucată. Caşul astfel obţinut şi tăiat în bucăţi, însă încă neopărit, se cheamă *telemè*. Se scot bucăţile de telemeà şi se pun pe *tižak'e* ca *s-ynă* (să se dospească), după ce mai întâiu a fost acoperit cu o *vilendză* (velinţă). Caşul este lăsat aşa mai multă vreme, până când scoate *guve* (găuri) mari sau pori, care se văd când se taie. După ce s'a dospit bine, caşul se taie în felii subţiri. Din aceste felii se ia atâta

cantitate cât ajunge pentru prepararea unei turte de caşcaval şi se bagă într'o *călaŭă* (coş) făcută din împletituri mai largi ca să poată pătrunde înăuntru apa caldă. Coşul acesta se introduce într'un cazan, în care fierbe apa. Aci stă puţin până când caşul este opărit bine, după aceea se scoate din coş şi se frământă din nou până ce ajunge ca o pastă. Imediat după aceasta, pasta este luată şi dusă pe masa *masturlui* (baciului care se ocupă cu preparatul caşcavalului) ca *s-tal'e capitle*, să dea forma definitivă caşcavalului. Acesta o aşează bine pe masă şi o frământă din nou. După aceea o ridică cu amândouă mânile, o mai frământă puţin şi la urmă de tot, după ce în cursul acestei ultime frământări a introdus toate colţurile în interiorul pastei, ceea ce rămâne pe din afară o rupe cu multă abilitate şi pasta întreagă o introduce într'o formă făcută anume din *lamarină*, cu părelii concavi, din care iese turta de caşcaval aşa cum se vinde în piaţă. Se lasă aşa până când se răceşte şi a doua zi începe să se sare. Mai întâiu se dă *prota sare*, sarea dintâiu După aceea, la intervale de 3—4 zile, urmează altă sare, până când *masturlu*, după ce gustă puţin, constată că este sărat destul. Acum caşcavalul preparat gata se spală şi apoi se pune pe *curutmă* ca să se usuce. După ce s'a uscat se transportă în sat ca să fie pus în pimniţe răcoroase, unde nu bate soarele. Aci se pun pe poliţe de scânduri făcute anume pentru aceasta. Turtele de caşcaval se păstrează aici până în lunile Septemvrie şi Octomvrie, când vin neguţătorii să le cumpere. După ce au fost vândute, turtele de caşcaval se împachetează, punându-se nouă bucăţi una peste alta. Toate acestea alcătuesc o *dană*. Două *dăń* fac o *sarţină* (sarcină); iar două sarcini o *furtie* (încărcătură) de cal sau de catâr.

După ce s'a isprăvit cu fabricarea caşcavalului se încep *arăzle*.

Prin *arăzi* (pluralul de la *aradă* „rând") păstorii aromâni înţeleg distribuirea printre familiile fălcarei a laptelui care mai rămâne de muls, de la întâiu Iulie până la Sf. Marie. Am spus mai sus că acei dintre celnici care vând laptele pentru caşcaval n'au voie să mulgă *mătriţele* pentru folosul fălcării, de la începutul mulsului până la Sf. Petru. Numai de la această dată şi până la *sălăg'irea areslor* (împreunare, mârlire), laptele ce mai rămâne de muls se poate întrebuinţă pentru folosul lor propriu.

In acest scop, *căşarlu* (baciul) sau unul din fălcare desemnat de celnic împarte laptele muls pe rând şi proporţional la toate familiile din fălcare, după numărul mătriţelor ce are, începând cu celnicul. Dacă celnicul are de pildă una mie de oi, atunci el primeşte tot laptele ce se mulge în interval de 4—5 zile. Ceilalţi care au mai puţin primesc laptele muls în mai puţine zile. In felul acesta se continuă până la sfârşit. Această primă împărţire constitue *prota aradă*. După aceasta urmează a doua distribuţie. De asta dată celnicul primeşte laptele muls numai pe 3—4 zile. Ceilalţi, care mai urmează, primesc pe mai puţine zile, până când se isprăveşte rândul tuturor. Aceasta a doua împărţire se numeşte *a daua arádă* şi se continuă aşa mai departe, până când laptele ce mai rămâne de muls este aşa de puţin, încât nu se mai poate distribui cu zile, ci cu găleţi. La Grămustenii din Bulgaria, la *arădz*, laptele se distribue cu *meara*, făcută din lemn cu cercuri de fier.

Din laptele strâns la *arădz* se prepară tot felul de brânzeturi. Pregătirea brânzei obişnuite este foarte simplă. După ce se strânge laptele muls în talăr, să lasă aşa o jumătate de oră, după aceea se bate vărsându-i-se puţină apă caldă. Imediat după aceasta, i se pune cheag şi laptele se încheagă, prefăcându-se în *caş dulţe*. Cheagul este, ca şi la preparatul caşcavalului, sau cumpărat, sau — mai ales când se lucrează felul de brânză numită *bağu*, despre care vezi mai jos — pregătit de păstori din *cl'eag di arândză;* el se scoate din rânza mielului de lapte şi imediat se sară şi se usucă. *Caşul dulţe* amestecat cu lapte, până când n'a fost pus în *stricători*, se numeşte *străgl'eată*. Interesându-mă mai de aproape asupra înţelesului precis al acestui cuvânt, mi s'a spus: „străgl'eata easte bucăţi di caş amisticat cu lapte", sau „*caş dulţe* amisticat cu lapte". La unii păstori *străgl'eata* slujeşte şi ca medicament în contra scuipatului de către insecta cu picioarele lungi numită *ţulu*. Această insectă scuipă în ochii vitelor şi chiar la oameni, producând viermi. Ca să iasă viermii afară din ochi, păstorii introduc străgl'eată [1]. Laptele închegat, după ce s'a amestecat bine, se pune în *stricători*, ca să se scurgă de zăr. După aceea se taie şi se pune în *talăre* mai mici şi se sară. Zărul amestecat cu lapte se cheamă *zăgărdiţă*.

[1] Cf. Per. Papahagi, *Lit. Pop.*, 271.

Brânza astfel preparată, este de mai multe feluri:

caş albu, brânză de lapte de oaie (*uin*) ca brânza de Brăila;

mănure, este acelaş cu *caş albu*. In unele părţi prin mănure se înţelege *caş dulţe*.

caş bătut, brânză mai tare din care nu s'a scos untul. Bucăţile de caş bătut, pe care Aromânii le numesc *capite*, cântăresc de la 15 până la 20 kg;

caş tunăreţ sau (la Farşeroţi) *caş bătut dit foale*, este brânza preparată, toamna, din lapte de capră. In afară de *foale* Aromânii mai întrebuinţează şi *utre*. Aceasta este tot un fel de burduf din piele de ţap sau de berbece. Ea se întrebuinţează numai pentru lichide: untdelemn, vin, rachiu etc.;

caş di şarl'i, este caş bătut însă foarte gras;

baĝu, este preparat din lapte de oaie, însă din care s'a scos tot untul. Se mai numeşte şi *gavruiani*, iar pe turceşte *imansîzpenir*. Este felul de brânză care formează baza întreţinerii la familiile cu copii mai mulţi. Se păstrează pentru iarnă în foale. Mai întâiu se taie în felii, şi, după ce s'a pus un strat de *g'iză* în fundul burdufului, se pune un rând din aceste felii. Urmează al doilea strat de *g'iză*, peste care vine un alt rând de baĝu şi apoi se toarnă lapte pe deasupra şi se închide bine. In modul acesta brânza devine ceva mai moale şi ţine mai mult pentru timpul iernii. Burduful în care se pune *baĝul* trebue să fie cu părul pe dinăuntru; numai la foalile în care se pune unt, părul trebue să fie pe din afară;

g'iza, este un fel de urdă. După ce laptele a prins *teară* sau *alcă* (smântână), se bate în putină cu *sfârličă* ca să se scoată *umtul* (untul). Ceea ce a rămas în putină, după ce s'a scos untul, este propriu zis *ðală* (zărul). Această *ðală* fiartă în cazan, într'un loc special numit *g'izăreauă*, se preface în *g'iză*. Aceasta este g'iza de mâna întâiu. Un alt soiu de g'iză, mai ordinară, este şi aceea care se face din fierberea zărului care se scurge din *stricătorile* de caş, sau din zărul care rămâne de la caşcaval. Aceasta se pune în nişte saci de cânepă, ca să se strecoare mai bine. Lichidul scurs din aceşti saci este tot un fel de *dzâr* (zăr), care se mai numeşte şi *şar*, însă din care nu se mai poate prepară nimic. El serveşte, cel mult, ca hrană pentru porci, şi, mai ales, pentru câni. La păstorii grămuşteni untul se mai prepară şi altfel: se ia zărul scurs din stricătoarea de caş şi se amestecă cu

lapte, dând ceea ce ei numesc *prozgăl*. Acest prozgăl se bate în putină cu sfârlicul până ce se obţine untul. Lichidul ce rămâne este *ðală*, care, fiartă ca şi ðala de mai sus, dă *g'iza* de calitatea a doua;

urda (în Epir pronunţat şi cu *ð*: *urðă*; adevărata pronunţare este însă aceea cu *d*: *urdă*), este un fel de brânză de culoare mai mult gălbiue de cât albă, fabricată pe la sfârşitul lui Septembre, când laptele este foarte gras. Ea se pregăteşte în bucăţi rotunde în formă de ghiuleà, care cântăresc până la 3 kg. una, este tare şi foarte gustoasă la mâncare. Este o specialitate a păstorilor din regiunea Pindului şi în special a Aromânilor din comunele Deniscu şi Blaţa[1]. De la aceştia, *urda*, astfel preparată, este răspândită în întreaga Peninsulă Balcanică ca un fel de brânză aromânească. Bulgarii din Macedonia îi şi zic *Vlaška urda*.

După ce s'a isprăvit cu mulsul oilor şi tot produsul lor numit *măxul'e* a fost întrebuinţat subt forma derivatelor de mai sus, se apropie vremea când păstorii trebue să *sălăgească aresl'i* (să dea drumul areţilor) ca *s-mârlească mătriţile*. Tot atunci *s-părcescu* şi caprele.

Actul acesta ţine cel mult 15 zile. Insă pentru ca mârlirea să se facă într'un interval cât se poate de scurt, dacă ar fi cu putinţă chiar în cursul unei săptămâni, înainte de aceasta păstorii au grija ca să *ansară* (să dea oilor sare). Ei ţin cu atât mai mult la *ansărare*, cu cât în cazul din urmă oile fată toate dintr'odată şi mai repede. In modul acesta iarna, în vremea de *fital'u* (fătat), ei scapă mai repede de grija fătatului.

După ce s'au luat şi aceste ultime măsuri pentru asigurarea progeniturii ovine din anul următor, toată grija celnicilor şi a fălcărilor se îndreaptă la măritişul fetelor.

Acum începe seria nunţilor.

Aproape mai toate nunţile, la păstorii nomazi, se fac în ziua de *Stă-mărie* (Adormirea Maicii Domnului). In acea tă zi, în care se fac de la zece până la douăzeci de nunţi în fiecare aşezare de vară, petrecerile se continuă până în ziua următoare. In unele centre ele ţin toată săptămâna. In comunele fărşeroteşti, cu o săptămână înainte de nuntă, mai multe fete se adună şi se duc în pădure ca să strângă lemnele de trebuinţă la nuntă. Ele

[1] Cf. *Lumina*, Anul IV, No. 2 (1908), p. 3.

nu uită să aleagă şi un băţ subţire şi drept, însă ceva mai lung, din care se face *flambura* (steagul). Ajunse la casa mirelui, ele se apucă şi pregătesc flambura: iau o batistă de mătase, de obiceiu albă — în multe părţi şi roşie — şi o fixează în formă de steag la extremitatea steagului, al cărui vârf are forma unei cruci. După aceea, înfig un măr roşu în vârful steagului, iar la celelalte două extremităţi ale crucii, unii, cum fac o parte dintre Fărşeroţi, atârnă de vârf câte o şuviţă de lână *alică* (roşie), iar alţii înfig tot câte un măr aurit. Când totul a fost pregătit, dumineca, în ziua nunţii, după ce toată lumea a ieşit de la biserică, rudele şi cunoscuţii invitaţi la nuntă se strâng la casa mirelui. Un grup de tineri cu câteva fete în frunte pleacă să invite *nunlu* (nunul). Acesta, după ce cinsteşte pe tineri cu băutură, încalecă pe calul adus de ei şi pleacă împreună la mirele. Aceiaşi tineri se duc şi invită *fărtatlu*. După ce s'au strâns toţi în casa mirelui, se procedează la bărbieritul acestuia. El intră într'o cameră, în care sânt strânse mai multe fete îmbrăcate în haine de sărbătoare. Şi în timp ce bărbierul, de obiceiu unul dintre nuntaşi, îi face toaleta, toate fetele, ţinându-se de mână, dansează împrejurul mirelui, cântând cântece — la Fărşeroţi în totdeauna româneşti — în care se repetă refrenul:

Sum nă salţe l'işoară — Subt o salcie uşoară
Ş-o-arăk'i sum soară. — Şi-o răpi subţioară.

După ce s'a isprăvit cu bărbieritul mirelui, fărtatul ia flambura pregătită de mai nainte şi împreună cu mirele şi cu ceilalţi nuntaşi pleacă călări la casa miresei. Pe drum, înainte de a ajunge la mireasă, ei trimet câţiva tineri *sihădg'ţari* (vestitori) ca să anunţe sosirea nuntaşilor. La Fărşeroţi vestitorii primesc de la mireasă un *culacu* (turtă) pe care, cum îl iau, pleacă cu el înaintea nuntaşilor, ridicându-l cu mânile în sus. Nuntaşii, la vederea culacului, lasă frâul cailor şi se reped în fuga mare ca să rupă o bucată din culac. După aceea întră în curtea miresii şi, încărcând pe un cal zestrea miresii, pleacă cu mireasa călare pe un cal alb, la biserică, dacă comuna are biserică, sau acasă, unde se celebrează cununia. La Fărşeroţi, înainte de a ajunge la casa mirelui, un grup de tineri ies cu un alt colac ridicat de unul din ei cu mânile peste cap. La vederea colacului, nuntaşii se reped din nou ca să rupă o bucată din el. După ce s'a isprăvit şi cu

cununia, toţi nuntaşii ies pe câmp, *ca s-bagă nveasta'n cor*, unde se încinge o horă mare. In fruntea horei se găseşte *nunlu* (nunul), ţinând *flambura* în mână. După el urmează mirele cu mai mulţi nuntaşi după el, toţi îmbrăcaţi în haine albe, iar după aceştia vine mireasa cu zăvonul alb — la Fărşeroţi roşu — urmată de mai multe fete, aşa cum se vede pe imaginea alăturată. După horă, mireasa este dusă acasă la mirele. Tot atunci se ia *flambura* şi se pune pe acoperişul casei mirelui, unde stă cel puţin patruzeci de zile [1].

3. Coborîrea oilor la şes.

Viaţa la mandră. — Fătatul oilor. — Tunsul oilor. — Felul lânei. — Prelucrarea lânei.

După ce s'a isprăvit cu vinderea brânzeturilor şi vremea de toamnă, la munte, începe să se răcească, Aromânii nomazi încep să se pregătească de plecare *tu arniu* (la iernatec). Nunţile s'au isprăvit, iar *flambura* (steagul) cu *mer aroşu şi lână alică* (cu măr roşu şi lână de un roşu aprins) în vârf, de pe casele mirilor, începe să se coboare treptat. Acum nici vântul de munte, care suflă din ce în ce mai tare, nu-l mai lasă să fâlfâie deasupra locuinţelor noilor însuraţi. Cu o săptămână şi mai bine înainte de plecare, o agitaţie vie domneşte în comunele mai mari. Bărbaţii din fălcări se strâng grupuri-grupuri, ca să se învoiască asupra direcţiei ce trebue să apuce. Păstorii coboară oile din înălţimi şi le aduc să pască în apropierea comunelor, până aproape de plecare. Dacă câte odată se întâmplă ca frigul să cadă brusc, atunci, de frica lupilor, ciobanii bagă oile în târle, bine împrejmuite, sau chiar în curţile mai mari ale caselor. Familiile care sânt alese de fălcare ca să rămână în comună pentru paza caselor, se grăbesc ca să-şi aducă din pădure lemnele de trebuinţă pentru timpul iernii, căci la o iarnă grea multe din ele, cu săptămânile, nu îndrăznesc să iasă din casă afară. Bărbaţii acestor familii aleargă prin oraşele şi târgurile din apropiere, ca să se aprovizioneze cu cele de trebuinţă

[1] Vezi interesanta descriere a nunţii la Fărşeroţii din Acarnania de L. Heuzey, *Le mont Olympe et l'Acarnanie*. Paris 1860, p. 276. De asemenea vezi şi descrierea nunţii la Fărşerotii din Albania de Mary Adelaide Walker, care a vizitat Albania în 1860, asistând şi la o nuntă aromânească din Coriţa, (*Through Macedonia to the Albanian Lakes*, London, 1864 ap. M. Beza *o. c.* p. 39).



Nunta la Fărşeroţi.

(După natură, de pictorul Pericle Capidan.)

până la reîntoarcerea fălcărilor la munte, dar mai cu deosebire cu făină. In timpul acesta nu mai puţin grăbite sânt şi femeile. Şi întru cât, alături de oierit, cu care se ocupă aproape numai bărbaţii femeile se îndeletnicesc şi cu industria lânii, pe urma căreia păstorii noştri au venituri mari, acèle dintre familii care n'au isprăvit cu ţesăturile de lână, dau zor mai repede să isprăvească, căci vine ziua târgului din V e r i a, din G r e b e n a, din C o n i ţ a etc. şi le apucă fără să fi prelucrat întreaga cantitate de lână ce şi-au procurat şi în care au pus o bună parte din capitalul lor. Insă, în comunele fărşeroteşti, cele mai multe femei se îngrijesc de pregătirea hainelor mai groase pentru timpul iernii. De aceea, cei mai mulţi dintre croitori au de lucru acum în săptămâna plecării cu coaserea *tălăganelor* şi *tâmbărilor tră 'nvişteare* (de îmbrăcat), *a tâmbărilor di preasupra* (pe deasupra). Acum nici morţii nu sânt uitaţi cu desăvârşire: pe când o parte din femei sânt ocupate cu strângerea şi împachetarea avutului din casă, iar altele pregătesc mâncare pentru croitori, cele mai bătrâne dau fuga până la cimitir, ca să-şi ia ziua bună de la cei dispăruţi. Acum zi de zi se aşteaptă plecarea. In ultimele două zile, în comunele fărşeroteşti, *coğeabaşlu* (primarul) însoţit de doi jandarmi, mai dă o raită pe la aceia dintre Aromâni care au rămas în urmă cu dările către stăpânire. După ce şi aceste ultime socoteli au fost regulate, iar avutul fălcărilor a fost împachetat gata în saci de lână se începe încărcarea cailor şi catârilor. In timp ce bărbaţii însărcinaţi cu pregătirea poverilor cheamă caii şi catârii ca să-i încarce, un număr de bătrâne mai robuste şi mai vânjoase strâng copiii răspândiţi printre cai şi pornesc înainte.

După aceasta urmează despărţirea care nu este mai puţin duioasă şi mişcătoare. In fine vine plecarea când, toată lumea grupată în fălcări, se pune în mişcare. Acum cei care se duc, unii călări alţii pe jos, prin strigăte prelungite, îşi iau rămas bun de la comunele şi locuinţele părăsite. Ei îşi mai reîntorc încă odată privirile ca să se mai uite la cei rămaşi în comună şi, cu jalea în suflet, îşi continuă drumul înainte, ca să ajungă în regiunile mai calde de lângă mare.

Desigur că, întocmai ca la suirea oilor la munte, coborîrea la şes, nu în toate comunele româneşti se face dintr'odată. In aşezările mai mici, cum sânt acelea ale Fărşeroţilor, aproape mai

toate fălcările pleacă în aceeaşi zi. In comunele mai mari din Pind şi mai cu deosebire în acelea în care lumea nu se mai îndeletniceşte cu păstoritul, plecarea se face în grupuri, aproape în fiecare zi: *Astădz fug fumel'le di Grebena, mâne di Caterina, pimâne di nuntru* (astăzi pleacă familiile care merg spre Grebena, mâine cei din Caterina, poimâne cei dinăuntru, adică cei care se duc în interiorul Greciei). In felul acesta se continuă mutările timp de vreo două săptămâni şi mai bine. De altfel, în cele mai multe comune mari, în care nu toţi locuitorii sânt păstori, plecarea nu se poate efectuà într'o zi, două sau trei, şi din cauza lipsei de cai sau de catâri. Numai comunele curat păstoreşti dispun de un număr mare de animale de transport. Toate celelalte trebue să aştepte pe rând întoarcerea chervanagiilor aromâni, ca să le transporte la locul de iernatec [1].

*

Acum, cum au ajuns la şes, fălcările subt conducerea celnicilor se desfac din convoiu, apucând fiecare în spre regiunea unde s'a închiriat *mandra* pentru iernatec. Foarte mulţi păstori din regiunea Veriei, la coborîrea lor spre şes, trec chiar prin oraşul Veria, unde o parte rămân cu turmele lor, o altă parte însă înaintează şi mai departe, lăsând în Veria, pe la rudele şi cunoscuţii lor, numai *cătândìa* (avutul din casă). Cei care rămân cu turmele în Veria, în timpul iernii le lasă pe acestea să pască prin *arădzâmuri* (coastele) de pe colinele din partea periferică a oraşului. Şi fiindcă la coborîre pentru iernatec, în cele mai multe cazuri, turmele conduse de ciobani sânt expediate cu două săptămâni înainte de plecarea fălcărilor, celnicii au grija ca să închirieze de la proprietarii de moşii, cum erau beii turci înainte de războiul balcanic, cu mult înainte de coborîrea turmelor, *căşlâulu* (moşia) pe care îşi aşează *mandrele*. Pentru ţinuturile în care zăpada ţine mai multă vreme, tot celnicii caută să se înţeleagă cu proprietarii de fân pentru nutreţul de trebuinţă, în tot timpul cât turmele de oi nu vor puteà paşte iarbă verde. După aceasta, păstorii se îngrijesc de *mandre*, iar bărbaţii se apucă şi fac colibele sau întind corturile în locuri mai adăpostite, pentruca în timp de ploaie să fie ferite de revărsările apelor care le aduc mari

[1] Cf. *Frăţil'ea* I, p. 136: *Fudzirea fumel'lor toamna tu ariu.* De asemenea Anul II. p. 233. Vezi şi clasica descriere a coborîrii oilor la şes făcută de Pouqueville, *o. c.* II, 215.

stricăciuni. In regiunile în care inundaţiile sânt mai dese, din pricina ploilor care cad în cantităţi mari, de multe ori păstorii aromâni sânt supuşi la pierderi simţitoare. Scăderea prea mare a temperaturii ca şi lipsa totală de nutreţ din cauza inundaţiilor, fac de cele mai multe ori să-şi piardă tot avutul în oi. Au fost ani când din pricina frigului prea mare, într'o regiune în care de obiceiu iarna este mai dulce, păstorii aromâni şi-au pierdut nu numai tot avutul, dar ei înşişi au fost ameninţaţi să piară de foame. In împrejurările acelea numai acei care au avut prevederea ca să se mute în regiuni scutite de inundaţii sau pe lângă mare, au mai putut scăpà de la o nenorocire care i-ar fi costat întreaga lor avere. Dar şi această ultimă măsură trebue luată mai de vreme, căci în lunile Ianuarie şi Februarie, când oile încep să fete, mutarea mandrelor este mult mai anevoioasă şi din pricina mieilor abiă născuţi. Fiind încă prea slabi, ei nu pot suportà drumurile lungi; în cazul acesta, cei mai mulţi mor pe drum. In literatura populară a Aromânilor se întâlnesc versuri în care Aromânii se vaită pentru marile pierderi ce au suferit din cauza unei ierni prea aspre:

O măraţi, măraţi di noi,
Plândzem ca ńiţi fičori,
Că n'armasim făr'di oi,
Di kirdum di iarnă greao
Nel' tu fital'u di neao.

O sărmani, sărmani de noi,
Plângem ca copiii mici,
Căci am rămas fără de oi,
Şi-am pierdut de iarnă grea
Miei, la fătat, de multă nea.

Lit. Pop 938.

Şi tot aşa nu arare ori dăm de versuri, în care se deplânge soarta acèlor familii care, în urma nenorocirilor mari ce au suferit în timpul iernii, au fost nevoite să rămână la şes pentru totdeauna:

Ma dzîţiţi bobò bobò
Tră iarna di Armirò,
Ca alăsăm bečl'i aco,
Bečile şi caléşile
Di nă dor h'icatile!
Ia dzîţiţi lele, lele,
Că n'armân fumel'ile
Nu-s viţate eale tu câmpu,
Că-s viţate tu apa-araţe
Si-ş facă călivi afară,
Putè caplu s-nu li doare.

Ci ziceţi bobò bobò,
Pentru iarna din Armirò,
Căci am lăsat oile albe acolo,
Albele şi galeşele,
De ne dor ficaţii!
Ia ziceţi auleo, auleo,
Căci ne rămân familiile
Şi nu-s obicinuite la şes,
Că-s obicinuite la apă rece
Să-şi facă colibi afară,
Nici odată capul să nu le doară.

Lit. Pop. 935.

Cu cât iarna înaintează, cu atât luarea aminte a Aromânilor este îndreptată la târlele în care se adăpostesc *oile greale* (însărcinate). Pe la sfârşitul lui Ianuarie şi în luna Februarie începe epoca de *fitaĭ'u* (când oile încep să fete). Acum toţi se îngrijesc de creşterea mieilor şi iezilor născuţi, luând bine seama să nu răcească de frig, sau să nu flămânzească din lipsă de lapte. Nu de puţine ori se întâmplă că un miel, după ce a fost fătat, să nu vrea să sugă lapte de la mumă-sa, sau chiar aceasta să nu vrea să-i dea să sugă. In cazul aceasta, păstorii, imediat după naşterea mieilor, caută mai întâiu să vadă care din el suge sau nu. Cei care nu sug, sânt vârîţi mai aproape de botul oaiei fătătoare, ca să-şi miroase şi lingă mielul spre a-l recunoaşte de al său; iar mielul, cum se naşte, îl pun să sugă *curastră* ca să se întremeze mai repede şi să nu rămână slab şi pipernicit. Când însă cu toate aceste precauţiuni luate de păstori se întâmplă, câte odată, din cine ştie ce împrejurări, că oaia nu vrea să-şi recunoască mielul şi prin urmare, *nu lu-apleacă* (nu-i dă să sugă), atunci ei fac *pătul'e* (sing. *pătul'u* „mic locşor cât încape o oaie cu mielul") împrejmuite de *ligăreaŭă* (răchită) şi pun fiecare oaie cu mielul ei în câte un *pătul'u*. Aci ele stau câteva zile, până când mieii sânt lăsaţi să sugă în voie. Dacă nici în *pătul'u* oaia nu *apleacă* mielul, atunci ea este bătută bine, până ce, în cele din urmă, cedează. După aceasta, atât mielului cât şi oaiei li se dă drumul în turmă.

Când se întâmplă să moară mielul unei oi, imediat după ce a fost fătat, atunci, pentru ca oaia să se lase a fi suptă de un alt miel de la o oaie care a fătat mai mulţi miei, păstorii îngrijesc *si-ndzeamină* un miel. Adică se ia mielul strein, pe care păstorii grămusteni îl numesc *ńelŭ dzeamin* (miel geamân) şi se învelește în *soarte* (cămaşa mielului mort) după ce mai întâiu a fost curăţită bine de *mucoare*. Oaia cu mielul mort, crezând că este al ei, mai întâiu începe să-l miroase şi să-l lingă, după aceea îl *apleacă*, îl lasă să sugă. De multe ori se întâmplă ca ea să nu vrea să-l lăpteze. In cazul acesta, păstorii din regiunea Veriei obicinuesc *s-treacă prit cămeaşe* (să treacă mielul prin cămaşă). Anume, se ia o basmă mai mare de culoare roşie şi se leagă pe subt pântecele oii. După aceea se ia mielul şi se trece între basmă şi pântece, odată de la cap spre coadă şi încă odată de la dreapta spre stânga. Dacă şi după această operaţie

oaia tot mai continuă să nu dea mielului lapte, atunci ea se pune la *pătul'u*, procedându-se ca mai sus.

Nu toate oile fată la timp. Unele fată mai târziu: *oaie târdzie*; altele însă mai de vreme. Faptul acesta din urmă neliniştеşte foarte mult pe păstori şi în special pe marii proprietari de turme, căci, în cazul acesta, multe oi *astrik'escu* (ajung sterpe). Un leac sigur în contra fătatului de timpuriu nu se cunoaşte. Cei mai mulţi păstori se slujesc de o piatră sfântă numită *astămătiri*, adusă de la Sf. Munte. Inainte de *fital'u* păstorii se îngrijesc ca să îngroape această piatră la întrarea în staul, *tu arugă*. Oile care au trecut peste ea, nu *astrăk'escu*. Alţii, care nu au această piatră, se păzesc să frigă brânză pe cărbuni aprinşi.

După ce toate oile au fătat şi ultima zăpadă s'a topit, în regiunile din apropierea mării, primăvara începe să se arate mai de vreme şi căldurile mari năpădesc dintr'odată. Acum se apropie t u n s u l o i l o r. Cu acest prilej păstorii aromâni fac o sărbătoare mare. Această sărbătoare este pentru celnici şi peste tot pentru proprietarii de turme un nou prilej ca să mulţumească pe păstori pentru toată munca depusă în cursul iernii, cu pregătirea mandrelor, cu îngrijirea oilor în timpul fătatului, cu alăptarea mieilor şi cu atâtea alte treburi, dintr'un anotimp, care se poate socoti ca cel mai covârşitor pentru viitorul crescătorilor de oi. Epoca când se tund oile, variază de la o regiune la alta. In cele mai multe locuri, tunsul oilor se face pe la sfârşitul lui Martie; în alte părţi, în luna Aprilie. Oile se tund cu foarfeci mari făcute anume pentru aceasta. De foarfecile păstorilor se leagă foate multe superstiţii. In zilele de 11 până la 14 Noemvrie păstorii se feresc să deschidă foarfecile, căci se deschide gura lupilor şi le mănâncă oile. Alţii leagă foarfecile cu o sfoară, ca să fie legată gura lupilor. In alte părţi foarfecile nu se deschid de la 11—23 Noemvrie [1]. In acest interval femeile nu încep nici un lucru, căci, după credinţa lor, iese lupul din *luzăr* (culcuş) şi le sugrumă oile. Tot în acest interval femeile se feresc să pună pieptenele pe cap ca să se pieptene. Ele lasă părul încâlcit, ca să se încâlcească drumul lupilor în pădure şi să nu mai poată ajunge la turme ca să le sugrume oile [2]. In fine, după ce oile au fost tunse, se frig

[1] La păstorii dacoromâni 11 Noemvrie este „sărbătoarea oilor" (Cf. Fl. Marian, *Sărbătorile la Români* I p. 113 şi 235.

[2] Vezi despre aceste obiceiuri la Dacoromâni şi Dimitrie Dan, *Stâna la Românii din Bucovina* în *Junimea Literară*, Anul XII p. 161.

mai mulţi miei la frigare. Se întinde jos pe iarbă verde o masă lungă, la care iau părte şi familiile fălcărilor, şi, în cântece şi băuturi, care ţin până noaptea târziu, se încheie perioada unei munci, care trebue să aducă prosperitate şi belşug în casele păstorilor aromâni.

*

Dacă, însă, iarna la şes munca bărbaţilor se mărgineşte numai la grija turmelor, femeile, în schimb, îşi găsesc mai mult de lucru în cursul acestui anotimp, fie cu treburile zilnice din gospodăria casnică, fie, mai ales, cu prelucratul lânei. In privinţa aceasta, ele sânt neîntrecute de femeile celorlalte neamuri din Peninsula Balcanică. La această activitate puţin obicinuită la popoarele orientale, ele se văd îndemnate, desigur, mai întâiu de aceea dispoziţie firească ce se observă peste tot la populaţiunile aromâneşti de a fi vecinic cu gândul la lucru, al doilea, şi de belşugul lânei care le stă la îndemână. Este interesant să urmărim constatările arheologului francez Heuzey făcute cu optzeci de ani înainte, la Aromâncele fărşeroate din Acarnania, spre a ne puteà face o idee neexagerată despre vrednicia femeei aromâne în treburile familiare şi mai cu deosebire în industria casnică: „Les femmes sont comme leurs maris fortes et travailleuses. Il faut les voir revenir de la fontaine, le dos plié sous une charge de linge humide, coiffées du bassin de métal où elles ont fait la lessive, portant encore pendu à leur épaule un baril plein d'eau, et, de leurs mains, pour ne pas perdre de temps, filant leur quenouillée. Nous traversions un campement, le lendemain d'un mariage; la nouvelle épouse était déjà au travail. Assise en plein air, devant son métier, comme pour faire montrer de son ardeur à l'ouvrage, elle tissait sans relâche, encore revêtue de ses habits de noce“ [1]. Iar scriitorul englez M. Leake, care a vizitat pe Aromâni cu mai multe decenii înaintea lui Heuzey, vorbind despre vredniciea femeei aromâne, adaogă că ele se ocupă cu cultura pământului torcând în acelaşi timp şi din furcă [2].

Lâna pe care o prelucrează femeile aromâne poartă diferite numiri, atât după calitatea ei cât şi după locul de unde este tunsă.

[1] Heuzey *o. c.* p. 274.

[2] The gardens and the small quantity of arable land which surrounds these towns, are chiefly cultivated by the women, who reap the harvest as well as perform all the household work and spin (M. Leake, *o. c.* p. 275).



Tunsul oilor.

Înainte de a trece la ţesăturile pregătite din lână, vom da aceste numiri:

bască este lâna tunsă de pe oaie şi rămasă într'o singură bucată;

canură este, la o parte din Fărşeroţi, „lâna albă bună pentru tort", la ceilalţi Români *canură* este tortul de lână în felurite culori care se bagă în *suvalniţă* (suveică) şi serveşte la ţesut, trecând prin *ustură* (urzeală);

arudă, lână lungă, ţigae;

cărmina (numai la Aromânii din Albania), lână ţigae;

sumă, lâna cu firul mai lung. La Aromânii grămusteni *suma* este lâna nici cea mai bună, nici cea mai rea. La pieptenat ea see alege la marginea pieptenilor şi apoi se strânge la olaltă;

niţă, lâna scurtă tunsă de pe noateni;

k'endic (în Veria) este lâna mai puţin lungă şi nu prea moale;

miale (în Samarina), lâna tunsă de pe pântecele şi coada oilor;

suel'u, lâna tunsă de pe pântece, de la picioare şi de la coadă, este calitatea de lână mai proastă;

capit, lâna de pe cap, gât şi piept;

coade, lâna de la coadă. După ce se junghie mieii sau oile, lânna de la coadă se vinde deosebit;

săină (sau *lână săină*), lână albă amestecată cu câte un păr neggiru;

lână di tabac, lână de tăbăcărie;

lână di drăşteală, rămăşiţele lânoase rămase din ţesăturile de lână scoase din văltoare (drăşteală);

găbur lână sură, sau orice lână amestecată cu negru;

čume (di lână), resturi, buci de lână[1];

căprină (sau *lână căprină*), lână de păr de capră;

Lâna se prelucrează în starea ei naturală, albă sau colorată. Dintre culorile ţesăturilor de lână mai obicinuite însemnăm:

nirlă, albastră;

nirugală, albastră mai deschis;

h'imilă, neagră;

gangur, de culoare închisă care dă în verde şi negru;

vinită, vânătă;

alică, de culoare roşie deschis;

[1] Pentru unele soiuri de lână vezi articolul lui M. Pinetta din *Peninsula Balcanică* III (1925) p. 121.

g'uveze, roşu, vişiniu;
cafereng'ie, de culoare cafenie etc.;
galbină, galbenă.

Pentru obţinerea acestor culori femeile aromâne întrebuinţează *indigo* pentru culoare albastră; *frândză di frapsin* (frunze de frasin), *coaje de arin* sau *coaje di schilitur* pentru culoare neagră; *frândză di şăfrane* (şofran) pentru galben; *bâcâne* sau *cârmâze* pentru roşu[1].

Lâna, spre a fi prelucrată, mai întâiu se spală, după aceea se usucă şi la urmă de tot se scarmănă cu mâna. După ce lâna a fost bine scărmânată, *s-da la k'apţâńi* (se dă în piepteni), ca să se obţină ceea ce se numeşte *clându* (bucata de lână dublă, de formă mai mult sau mai puţin dreptunghiulară) sau *apală* (pl. *apăl'i*). Acestea se mai trec încă odată prin piepteni, de astă dată fiecare *clându* sau *apală* pe rând, din care se scot ceea ce Românii grămusteni numesc *pičuri* (sg. *pičur*), iar cei din Veria *pitrik'e*. Acestea sânt un fel de caiere mai groscioare, care se torc la *čicrik'e* (rodan) spre a se obţine *tortul*. Adevăratul *cair* (caier) la Români este lâna de pe *furcă*; la Grămusteni ea se numeşte *ful'orŭ* (fuior). Femeile aromâne nu scarmănă lâna la piepteni în ziua de *Sf. Minazi* (11 Noemvrie st. v.), mai întâiu pentrucă această zi este o sărbătoare, şi al doilea, pentrucă le merge bine turmelor de oi. In această zi o femeie mai bătrână ia o aţă şi leagă pieptenii. Prin aceasta se crede că limba lupului rămâne legată în gură[2]. Tortul se păstrează în *jireagl'e* (măsură de tort; la Aromânii grămusteni şi peste tot la cei din Macedonia „jurubiţă de zece legături a câte trei fire"), din care apoi se adună în *gl'em* (ghem). Acesta se mai numeşte *crună*, când conţine numai tortul dintr'o singură jireagl'e şi *drugă*, când conţine tort special făcut din lână mai întrebuinţată numai pentru împletitul ciorapilor. Dalametra dă în dicţionarul său pentru *drugă* înţelesul de „bumbac". La Veria nu mi s'a confirmat acest înţeles, care poate să existe în altă parte. Bumbacul răsucit în Macedonia se numeşte *h'intic*[3]

[1] Cf. G. Zuca, *o. c.* p. 15.

[2] Cf. Tache Papahagi, *Din Folclorul rom. şi lat.* p. 52.

[3] La o bună parte din cuvintele date de mine înţelesul se deosebeşte de acela însemnat în glosare şi dicţionare. Eu am înregistrat ceea ce mi s'a spus, fără să contest înţelesurile date mai nainte, care şi ele trebue să existe în dialect.



Prelucrarea lânei.



Familie din Pind.
(După Wace and Thompson, *o. c.*)

Din lâna astfel prelucrată femeile aromâne prepară tot felul de ţesături, dintre care o bună parte e destinată *de-a -nvişti* pentru trebuinţele casei, iar alta *de-a-vindi* pentru comerţ [1].

Ţesătura de bază pentru îmbrăcăminte este *şiaclu* (şaiacul) mai gros sau mai subţire, cu sau fără *floaţi* (floace), după haina la care se întrebuinţează. El este de culoare albă, neagră sau vânătă. Se aduce în piaţă în rotocoale mari pe care Aromânii le numesc *viţare*, în spre deosebire de *trâmbe*, întrebuinţat numai pentru valul de pânză, şi se vinde în mari cantităţi aproape în mai toate oraşele din Peninsula Balcanică. Dintre felurile de *şiac* avem:

gravanò (*γravanò*), şaiac gros şi bine bătut, de culoare negru, cenuşiu sau *bagav*. In regiunea Veriei el se ţese din lâna mai proastă de oaie. Există însă şi gravanò făcut din lână, în care cea mai mare parte este *ńiţă*, sau chiar numai curat ńiţă. După ce a fost ţesut, el se dă la *drăşteal'e* (piuă), ca să fie mai bătut, să aibă pe deasupra *floaţi*, iar pe dos un fel de puf ieşit tot din păr, însă subţire şi scurt, care se cheamă *frumă*;

buluboţă, şăiac mai subţire, din care se fac haine şi nădragi;

miliţă (în Veria), scutec. In unele părţi are şi înţelesul de orice bucată de lână mai groasă în formă de şaiac, ce se pune pruncilor la şezut ca să nu ajungă pişatul la îmbrăcăminte. Aromânii din Pind îşi au *drăştealile* lor. Cei din Veria îl dau la Bulgarii din Caragiova;

tălăγan este acelaşi cu gravanò. Se numeşte astfel pentrucă din acest fel de şaiac gros se fac tălăγane;

scutic este şaiac mai ordinar cu ţesătura mai puţin bătută, şi de culoare alb sau negru. Din acest fel de şaiac păstorii aromâni îşi fac un fel de pantaloni mai largi pe care îi îmbracă atunci când mulg oile la arugă. El este căutat de Bulgari şi Greci, care îşi fac din el şalvari.

Din lâna de capră (*căprinà*) se fac capotele numite *tâmbări*, de culoare *cănută* sau neagră.

Dintre celelalte ţesături, care servesc mai mult pentru învelituri şi tot felul de scoarţe în casă, avem:

tendă, ţesătură de lână de capră care se întrebuinţează mai mult pentru corturile păstorilor nomazi, când se găsesc pe drumuri şi poposesc undeva;

[1] Cf. *Peninsula Balcanică* III (1925) p. 125 şi urm.

dyagă, învelitoare de lână, fără floace, însă groasă şi călduroasă; se întrebuinţează ca ţol de învelit în timpul nopţii.

biliţă (întrebuinţat numai în Albania şi Ohrida) este doagă, albă, însă mai groasă;

čergă tot un fel de doagă. Ele sânt colorate şi se vând mai mult, câte două la un loc; de aceea se mai numesc *čiftè*.

Hăraţe (şi *hăraγe* pl. *hărăγi*), ţesătură de lână ceva mai subţire, în două culori, alb şi negru (rar şi în alte culori) dispuse în formă de pătrăţele. Din ea îşi fac Aromânii saci mari care poartă acelaşi nume şi în care îşi încarcă tot avutul lor, când se mută de la un loc la altul. Tot din această ţesătură se fac *tastre (traste)* „traiste", *liγutastre* (*liγutraste*) „traiste în care se pun seminţe pentru cai, catâri (orz, ovăz) şi se atârnă de gâtul animalului", *stricători* (strecurători) şi alte ţesături de care au nevoie.

sazmă, un fel de scoarţă, în unele părţi (Pind şi Veria) făcută numai din *căprină*, în alte părţi însă şi din lână amestecată cu căprină;

tiftică, doagă mai mică pentru învelit aşternutul; ea este de obiceiu albă cu marginile roşii sau vinete;

zilie, covoraş lucrat în mai multe culori, de mărime mijlocie;

vilendză, velinţă de cele mai multe ori prevăzută cu floace: *vilendză flucoasă;*

flucată, este tot un fel de sazmă, peste tot albă sau peste tot roşie şi acoperită cu floace mari pe deasupra. Flucatele pot fi şi în două culori: de obiceiu marginea, de o palmă şi mai bine lărgime, neagră, şi restul roşie, sau vânătă şi roşu. Serveşte ca aşternământ pe jos lângă cămin, unde şed cei mai bătrâni, şi ca învelitoare peste tot, iarna, sau în anotimpurile mai friguroase.

In afară de acestea, Aromâncele mai ţes tot felul de chilimuri care au diferite numiri orientale, cunoscute la toate popoarele balcanice [1].

Toate aceste fabricate se vindeau, înainte de războiul balcanic, în întreaga Peninsulă Balcanică. Pentru desfacerea lor Aromânii nu se slujeau de mijlocitori. Ca unii care cunoşteau toate centrele din Peninsulă, ei singuri se ocupau cu vânzarea lor. Pentru aceasta ei erau ajutaţi şi de caravanele lor, despre care se va vorbi în capitolul următor.

---

[1] Vezi despre industria lânei *Lumina* Anul VI (1908) No. 3 p. 1 şi urm.

4. Starea actuală a păstoritului.

Decăderea păstoritului. — Cauzele: comerţul şi meseriile. Transportul cu caravanele. — Războaiele cu jafurile.

Astăzi păstoritul se mai continuă la Aromânii nomazi din Albania şi la Grămustenii din Bulgaria. La Fărşeroţi, alături de păstorit, o desvoltare mare a luat şi transportul cu caravanele. La toţi ceilalţi, păstoritul se găseşte în plină decădere, ameninţând să dispară cu desăvârşire. Dintre aceştia foarte puţini Români din Tesalia şi Epir se mai ocupă cu creşterea vitelor; după aceea Fărşeroţii din ţinutul Vodena; în fine Românii din regiunea Veriei şi grupuri de Aromâni din Tracia şi Macedonia.

Cauzele care au contribuit la treptata lui slăbire sânt multe. Noi vom studiă aici pe cele mai hotărîtoare.

1º. Comerţul şi meseriile.

Deşteptăciunea firească a Aromânilor, unită cu acea experienţă şi cunoaştere de lume, pe care numai ei singuri şi-o puteau câştigă în cursul drumurilor lungi ce străbăteau, i-au făcut mai de mult să nu rămână indiferenţi faţă de celelalte ocupaţiuni şi, mai ales, faţă de comerţ, care erà să le procure câştiguri mult mai mari decât creşterea turmelor de vite. Această năzuinţă a lor de a se înavuţi pe căi cât se poate mai practice, a fost foarte mult ajutată şi de caravanele lor care, după cum vom vedeà mai jos, se ocupau cu transporturile în întreagă Peninsula Balcanică. Începutul comerţului la Aromâni s'a făcut prin cărvănărit. Caravanele Aromânilor nu se mulţumeau să transporte numai mărfurile altora, ci ele duceau cu sine spre vânzare şi produsele în lapte sau în lână fabricate la ei acasă. Cu modul acesta gustul de câştig, care aveà mai mulţi sorţi de izbândă în comerţ decât în păstorit, începuse să-i atragă tot mai mult, şi puţin câte puţin, ei treceau, încă din timpurile cele mai vechi, de la starea de păstori cu viaţă nomadă la aceea de neguţători, la început ambulanţi, după aceea cu aşezări stabile. Aceste treceri nu sânt aşa de nouă, cum ni le închipuim. Ele s'au produs încă din primele veacuri de convieţuire cu popoarele balcanice, atunci când elementul citadin din oraşe erà reprezentat şi prin Aromâni. Această presupunere o facem din consideraţiunea, că, ori cum vom căutà să ne explicăm deosebirea ce există, la ţară, între

viaţa înaintată a Aromânilor şi viaţa înapoiată a Slavilor, noi nu vom puteà ajunge la adevărata ei pricepere, decât numai admiţând că, de la început, o parte din elementul românesc din sudul Dunării a moştenit ceva din viaţa citadină a Romanilor. Toţi călătorii care au trecut prin Peninsula Balcanică şi au cunoscut mai de aproape aşezările ca şi locuinţele Grecilor, Albanezilor şi ale Slavilor, au rămas uimiţi de marea deosebire ce există între aranjamentul şi mai ales soliditatea şi confortul caselor din satele româneşti şi între acelea din satele greceşti, albanezeşti şi bulgăreşti. Cel mai vechiu dintre aceştia, William Martin Leake, vorbind în opera sa citată des în această lucrare, despre locuinţele Aromânilor din comunele din Pind, pe unde fusese şi pe care le cunoscuse mai de aproape, le compară cu locuinţele oraşelor mai mari şi mai înfloritoare din Grecia. Iar Weigand, care a urmat aproape cu un veac mai târziu după el, observă, cu drept cuvânt, că scriitorul englez, care în aprecierile lui se luase numai după locuinţele Aromânilor din Pind şi nu văzuse pe acelea din satele Aromânilor din Macedonia, n'a cunoscut decât foarte puţin din frumuseţea comunelor româneşti: „Leake a avut în vedere, probabil — spune Weigand — localităţi ca Siracu, Călarl'i, Aminciu şi Vlaho-Clisura, care, cu toate că au o poziţie oarecum izolată în munţi, totuşi impresionează plăcut pe călător atât prin masivitatea clădirilor cât mai ales prin înfăţişarea lor curată şi drăguţă. Dar dacă el ar fi cunoscut Cruşova, Nevesca şi alte sate aşezate mai la nord, de sigur că uimirea lui ar fi trecut în admiraţie. După ce cineva a trecut pe lângă satele, în plină stare de mizerie, ale Bulgarilor şi a văzut locuinţele lor murdare, constând din colibe mici cu pereţii de lut, după ce a trecut pe lângă cătunele mai mult decât sărăcăcioase ale Grecilor din Epir, sau pe lângă casele de piatră absolut lipsite ale Albanezilor, se simte cu atât mai fermecat la priveliştea ce-i oferă satele româneşti, care se impun nu numai prin poziţia lor splendidă şi prin întreaga lor înfăţişare, cât, mai ales, prin măreţia caselor şi aranjamentul lor din năuntru“ [1]. Aceeaşi constatare o face şi Cvijić pentru oraşele Aromânilor. „Ei [Aromânii] trăesc în oraşe care sânt mai sănătoase din toate câte se află în Peninsula Balcanică. Aceste oraşe sânt la o înălţime mare şi pe poziţiuni frumoase; ele sânt aşezate de obiceiu pe povârnişurile munţilor

[1] Weigand, *Die Aromunen* I p. 266.



Comuna Molovişte.



Comuna Cruşova.

greu de urcat. Casele şi prăvăliile sânt clădite din piatră şi cele mai multe acoperite cu piatră. Ele sânt clădiri frumoase, cu interiorul aranjat ca în Europa centrală" [1].

Aici nu vom încercà să expunem mai pe larg proporţiile comerţului pe care Românii, numai cu două-trei veacuri înainte, îl făceau în interiorul Peninsulei Balcanice, precum şi afară, cu ţările streine, ca Italia [2], Franţa, Egipetul, Austria, Ungaria, Prusia, Polonia şi Rusia [3]. Ne vom mulţumì numai să arătăm că un început de decădere pentru păstorit s'a făcut din momentul când Românii noştri au început să se îndeletnicească cu comerţul. Prin comerţ, care datează încă din vremea coborîrii Românilor în sudul Peninsulei Balcanice, s'a format treptat acel element românesc din oraşe, care, cu timpul, a ajuns purtătorul culturii greco-bizantine la populaţiunile slave, la care o influenţă românească se observă încă până astăzi. Despre urmele acestei influenţe se va vorbì într'un alt capitol. Aici ne vom mulţumì să spunem că întreg acest element orăşenesc, întru cât, la început, se alcătuià din păstorii mai răsăriţi, care se dedaseră cu comerţul, formà o pierdere pentru păstorit.

Şi deoarece prin comerţ păstorii români avură prilejul să cunoască artele şi meseriile, foarte mulţi din ei, dedându-se de cu vreme cu acest ram de ocupaţiune, repede au putut ajunge artiştii şi meseriaşii de frunte ai întregii Peninsule Balcanice. Nici în privinţa acestei nouă îndeletniciri nu voiu insistà prea mult. Mă voiu mulţumì să arăt numai, în treacăt, că dintre vechii călători streini care au avut prilejul să admire lucrările artistice ale Românilor, unii au relevat meşteşugul lor neîntrecut în

---

[1] *Naselja srpskih zemalja* Vol. I p. XCV.

[2] Vezi despre comerţul pe care îl făceau Românii pe la sfârşitul sec. XVII cu Veneţia şi Trieste, studiul lui N. Iorga, *Câteva ştiri despre comerţul nostru în veacurile al XVII-lea şi al XVIII*, publicat în *Anal. Acad. Rom.* secţia istorică (1915) p. 313 şi urm.

[3] Iată ce ne spune W. Martin Leake despre începutul comerţului la Românì: „They began by karrying to Italy the woollen cloaks, called Cappe whieh are made in these mountains, and much used in Italy and Spain, as well as by the Greeks themselves. This opened the route to a more extended commerce: they now share with the Greeks in the valuable trade of colonial produce between Spain or Malto and Turkey, and many are owners of both ship and carge". (*Travels in Northern Greece* Vol. I 274—275). Vezi şi Pouqueville despre începutul comerţului la păstorii nomazi în *Voyage dans la Grèce* Vol. I, p. 173.

fabricarea obiectelor de artă în filigran, pe care ei singuri dintre toate popoarele balcanice îl învăţaseră de la Veneţieni [1], alţii sculpturile în lemn, mai cu deosebire la executarea catapetesmelor de la bisericile oraşelor mai mari, iar alţii aptitudinile lor pentru arhitectură. „Aptitudinea extraordinară a Aromânilor pentru arhitectură n'a fost observată până acum. In afară de Constantinopol, Atena şi Belgrad, oraşe în care ei au aproape monopolul construcţiunii, Aromânii sânt singurii arhitecţi din Turcia şi Grecia. Aromânul ştie să execute uşor, graţie inteligenţii sale naturale, cupolele şi bolţile. Lucrările lui de arhitectură întrec pe acelea ale arhitecţilor care au studiat în şcolile tehnice, şi, dacă se compară biserica din Semedria cu cea mai mare parte a monumentelor sârbeşti sau germane, cineva n'ar puteà decât să admire abilitatea Aromânului. De cele mai multe ori Aromânul este în acelaşi timp arhitect, zidar, lăcătuş, dulgher şi tâmplar. Numai piesele turnate şi fabricate le aduce din Austria; restul îl face singur. Ca giuvaergiu şi ca cizelar, se bucură de o reputaţie meritată: lucrările frumoase în filigran din Niş şi Vidin ies din mâinile lui" [2]. Toţi aceştia, negustători, artişti ca şi meseriaşi de rând, se desprindeau din clasa păstorilor, formând cu timpul, pătura oamenilor cu stare de la oraşe.

2º. Transportul cu caravanele.

Altă cauză care, de la început, a contribuit la scăderea păstoritului a fost şi transportul cu caravanele sau cărvănăritul. El a existat de când cu primele încercări ale păstorilor aromâni de a-şi desface produsele lor în lapte şi lână. La început, ei se mulţumeau să transporte aceste produse de la locuinţele lor de munte sau de şes până la principalele centre regionale. In acest stadiu mai vechiu, cărvănăritul nu prezentà nici o pierdere pentru păstorit; din contră, el îl ajutà. Când însă ei, în afară de produsele care ţineau de păstorit, mai transportau şi mărfurile altora; când pentru acest dublu scop, care le aduceà venituri mai mari, ei nu se mulţumeau să parcurgă drumurile din cuprinsul unui singur ţinut, ci cutreerau întreagă Peninsula Bal-

[1] „They excel in mounting pistols and musquets in the Albanian taste, in making fisans or silver coffee cups, and im embroiderung Albanian dresses" (W. Martin Leake, *o. c.*, p. 275).

[2] Kanitz, *Serbien* (1868) p. 322 şi urm.

canică; când, în fine, prin cărvănărit foarte mulţi, dintre celnicii aromâni începuseră să se dedeà şi cu comerţul, şi, prin acesta, mai pe urmă, se vedeau siliţi să treacă de la ţară la oraşe, atunci meseria transporturilor cu caravanele ajunsese o pierdere pentru păstorit. Ca şi comerţul primitiv, această pierdere, la început, nu se simţeà. Insă cu timpul ea deveni o a doua îndeletnicire pentru Aromâni, de multe ori mai rentabilă decât păstoritul. Când după o iarnă grea se întâmplà ca păstorul aromân să-şi piardă turmele de oi, în cazul acesta lui nu-i mai rămâneà alt mijloc de a-şi câştigà traiul decât numai prin cărvănărit.

Vechima ocupaţiunii Aromânilor cu transporturile este tot aşa de mare ca şi aceea a păstoritului. De fapt, şi prima amintire istorică despre nomadismul Vlahilor din Peninsula Balcanică este legată de cărvănăritul lor. Interpretarea formei ὁδῖται prin „călători" în înţeles de „chervanagii", pe care a dat-o N. Iorga[1], corespunde perfect cu forma mai nouă *kjelator*, de la Vlahii din Serbia, în care trebue să vedem acelaşi derivat din *cale*, ca şi în ὁδῖται din ὁδός[2]. Deşi noi facem o strictă deosebire între Vlahii din sudul Peninsulei Balcanice, cunoscuţi astăzi subt numele de A r o m â n i sau M a c e d o r o m â n i, şi între Vlahii din Serbia, din care n'au mai rămas decât Românii din Istria, cu toate acestea trebue să recunoaştem că şi unii şi alţii au avut cu îndeletnicire de bază păstoritul şi cărvănăritul. Dacă acum vom căutà să aflăm la care dintre aceste două populaţiuni îndeletnicirea cu transporturile le-a fost de împrumut, nu vom puteà da un răspuns hotărîtor. In privinţa aceasta eu înclin a crede că, întru cât Vlahii din Serbia, din puţinele nume de persoane care au ajuns până la noi, se dovedesc a fi ţinut mai mult de ramura Românilor din nordul Dunării, adică de Dacoromâni, ei, la început, se vor fi ocupat ca şi fraţii lor Dacoromâni, mai mult cu agricultura decât cu păstoritul. Generalizarea acestei îndeletniciri ca şi cărvănăritul trebue să le fi învăţat relativ mai târziu, prin contactul lor cu strămoşii Aromânilor. Eu nu cred că Vlahii chervanagii din 1430, care au jefuit pe Raguzani, bătuţi între Trebinje şi Bergato

[1] N. Iorga, *Notele unui istoric relativ la evenimentele din Balcani*, pag. 17.

[2] V. Bogrea în *Bulletin de l'Inst. p. l'étude de l'Europe sud-orientale* VII-ème année p. 52.

de către oamenii lui Radoslav Pavlovici [1] au fost Aromâni. Ei erau Vlahi din Serbia. Insă prezenţa celnicatului aromân, încă din 1214, în documentele din oraşele dalmatine, ne dovedeşte că atât turmele cât şi caravanele Aromânilor au ajuns odată până la Raguza. De aceea, o influenţă a Aromânilor păstori şi chervanagii asupra Vlahilor din Serbia, aşa după cum cu veacuri mai târziu Aromânii au putut face din Bulgarii agricultori oameni care să se ocupe numai cu păstoritul şi cu cărvănăritul [2], n'ar fi cu totul imposibilă. Aceste păreri, ţinând mai mult de domeniul presupunerilor, vom trece ca să examinăm drumurile mai mari pe care chervanagiii aromâni le făceau încă din timpurile cele mai vechi.

După ce Aromânii chervanagii începuseră să se îndepărteze tot mai mult de ţinuturile lor, care nu puteau fi decât cele trei Vlahii amintite de scriitorii bizantini şi, poate, unele regiuni din Albania şi Macedonia, ei străbăteau cu caravanele lor drumurile care duceau la centrele cele mai însemnate pentru comerţul intern din Peninsula Balcanică. Intre acestea, lăsând la o parte Salonicul şi Constantinopole, acelea care încă din timpurile cele mai vechi erau mai cunoscute printre populaţiunile din Epir, Albania şi Macedonia erau mai întâiu oraşele de lângă mare Avlona (Valona), Durazzo şi chiar Raguza. Din aceste trei porturi chervanagiii aromâni transportau în interior toate mărfurile aduse din Italia prin Venezia şi Trieste. Acei care expediau aceste mărfuri, constând, mai mult din ţesături scumpe şi argintării în filigran erau neguţători aromâni stabiliţi în cele două oraşe [3]. După acestea veneau oraşele Perlepe în Macedonia şi Seres în Tracia occidentală. Târgurile anuale din aceste oraşe, în care veneau neguţători din toată Turcia europeană din veacurile dinainte de eliberarea Greciei, nu s'au desfiinţat decât în urmă de tot, când cu introducerea căilor ferate pe valea vardaro-moraviană Salonic-Belgrad şi pe vechiul drum transversal care uneă Salonicul cu Constantinopolul. Aceste târguri datau încă din Evul-mediu: „Il semble que

[1] Jireček, *Die Wlachen und Maurowlachen in den Denkm. von Ragusa* (1879) p 123.

[2] Vezi despre aceasta capitolul: „Influenţa păstorilor aromâni asupra popoarelor balcanice".

[3] Cf. N. Iorga, *Câteva ştiri despre comerţul nostru în veacurile al XVII-lea şi al XVIII-lea*, publicat în *Anal. Acad. Rom.* secţia istorică (1915) p. 313. Vezi şi *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică* (1919) p. 48.



Românii chervanagii.

(După C. N. Burileanu, *o. c.*)



l'origine des foires de Prilep remonte au Moyen-Age; avec celles de Seres, elles ont été pendant toute l'époque turque les plus importants rendez-vous de commerce de la Péninsule Balkanique. Elles avaient lieu au commencement du mois de septembre et duraient quinze jours. On voit encove à Prilep quelques-unes des boutiques, où de toute la Turquie d'Europe on venait acheter des marchandises européennes et orientales. Ce n'étaient seulement les marchandises qui faisaient l'objet de ce trafic, mais les produits agricoles et le bétail"[1]. Perlepe atrăgeà toate caravanele şi pe toţi comercianţii din Macedonia şi Serbia. Aceştia din urmă veneau prin valea Moravei şi a Vardarului. Nu lipseau, în timpurile cele mai vechi, nici neguţătorii din Albania şi Pind. Aceştia ajungeau până în Seres. In cursul veacului XVIII atât Perlepe cât şi Seres avură puţin de suferit în urma concurenţei pe care le-o făceà oraşul pur aromânesc Moscopole. „Muskopolje, sur le Dévol, habitée exclusivement par les Aromounes et qui comptait au XVIII[e] siècle 60.000 habitants, était alors le centre commercial de toutes les régions centrales et occidentales, la principale ville commerçante de l'intérieur. Dans toute la Péninsule, le commerce, les imprimériés et les écoles de Muskopolje étaient célèbres"[2]. Insă după distrugerea Moscopolei de către Albanezi ele îşi menţinură renumele.

La aceste târguri veneau, alături de neguţătorii aromâni, şi păstorii ca şi chervanagii aromâni. Nu avem documente în temeiul cărora putem să dovedim în mod absolut sigur prezenţa cărvănarilor aromâni în aceste două centre comerciale pentru veacurile dinainte de venirea Turcilor în Europa. Avem însă numele lor prin care se poate dovedi că ele le erau cunoscute populaţiunilor româneşti încă din evul-mediu. Perlepe şi Seres se pronunţă în graiul Aromânilor de pretutindeni P ă r l e a p şi S e a r. Amândouă şi-au păstrat forma lor arhaică de pronunţare paleoslavă, aşa cum astăzi nu se aude la nici una din populaţiunile slave. Deşi numele oraşului P ă r l e a p vine din sl. **прилѣпъ** şi ar trebui să se pronunţe de către Bulgari P r i l e a p totuşi, în gura acestor Slavi azi nu se aude decât Prilep (cu **ѣ** pronunţat ca *e*). Aceeaşi formă arhaică o prezintă şi Seres. Numele acestui oraş este de origine romană. La Romani el se chemà

[1] Cvijić, *o. c.*, p. 438.
[2] Cvijić *o. c.*, p. 196.

Sirrae[1]. Din această formă Paleoslavii au făcut сѣръ (Sĕr), care ar fi trebuit să se pronunţe S e a r. Insă această veche pronunţare se păstrează numai la Aromâni, pe când Bulgarii pronunţă Seres (cu ѣ redat prin *e*, întocmai ca la Prilep). N'ar puteà fi exclus faptul ca numele arhaic al acestor două oraşe să se fi continuat şi prin populaţiunile aromâneşti localnice. Aceasta presupunere dacă s'ar puteà întemeià pentru Seres, mai ales că populaţiuni aromâneşti se păstrează în aceste regiuni încă până astăzi, nu s'ar puteà susţine pentru Perlepe. Aci toţi Aromânii sânt veniţi din Gramoste. Dar şi Aromânii din Seres, după cum am arătat mai sus, sânt veniţi din Gramoste, Pind şi Albania. Păstrarea acestor nume de loc, subt forma lor arhaică numai prin Aromânii c ă l ă t o r i, prin care înţeleg pe neguţători ca şi pe păstori, se poate susţine şi prin faptul că alte nume de localităţi de origine slavă, păstrate de către Aromâni subt o formă veche, care să se găsească departe de regiunile locuite de masa compactă a românismului şi în mijlocul populaţiunilor slave, nu avem. In acest fel s'ar puteà explicà şi forma aromânească S ă r u n ă din lat. *Salona* pentru Salonic. Atât înainte de existenţa târgurilor din Seres şi Perlepe cât şi după, caravanele Aromânilor ajungeau cu mărfuri până la Salona, cel mai mare centru comercial pentru toate populaţiunile din sudul Peninsulei Balcanice.

In afară de Perlepe şi Seres, târguri mai mici se ţineau şi în D r a m a şi C a v a l a. In special Cavala, ca port comercial, în vremurile mai vechi, nu erà mai pe jos de cât Seres[2]. Foarte mulţi Aromâni care veneau cu comerţul sau cu caravanele în acest oraş, rămâneau aci pentru totdeauna. Numele patronimic C a v a l i o t i la Aromânii din Albania s'a păstrat din aceste vremuri de legături comerciale cu Cavala, la fel cum s'au păstrat încă până azi la Aromânii comercianţi din Perlepe numele de familie M a g i a r şi mai ales H a l i c i. Şi tot aşa caravanele Aromânilor urmând drumurile transversale care duceau în spre răsăritul Peninsulei Balcanice, ajungeau pe vremuri până la I d r i n e i l' i (sl. Edrene, din Adrianopole) şi P o l e (Constantinopole).

O altă direcţie pe care o urmau caravanele Aromânilor în Peninsulă erà şi aceea care duceà în spre miază-noapte. Aci

[1] Jireček, *Geschichte der Bulgaren* p. 106.

[2] Cvijič, *o. c.* p. 452.

oraşul mai important, care atrăgeà pe comercianţii din toată Peninsula Balcanică, erà Raguza. In cursul veacului al XVII neguţătorii aromâni, ajutaţi de caravanele lor pentru transportul mărfurilor, ajungeau în Serbia în Užice, Valjevo şi Belgrad. In aceste vremuri comerţul Aromânilor, în Serbia, făceà concurenţa Raguzanilor[1]. In anul 1667, afirmă Const. Jireček, printre neguţătorii streini din Belgrad se află şi un mare număr de Aromâni. Nu se poate şti cu siguranţă drumurile mai în spre miază-noapte, pe care le străbăteau Aromânii chervanagii. De sigur ele ajungeau până în Ungaria şi chiar în Austria, mai laes că pe la sfârşitul sec. al XVI neguţătorii aromâni ajunseră în aceste ţări.

Dar în afară de aceste drumuri mari, chervanagiii aromâni mai mijloceau transportul mărfurilor şi între centrele cu mai puţină însemnătate, aşezate la distanţe mai mici. Intre acestea am puteà cità mai toate oraşele din Macedonia, Albania, Epir şi Tesalia. In Macedonia oraşele în care ei încărcau şi descărcau mărfuri erau Veria, Vodena, Bitolia, pe de o parte, iar Veles, Scopia, Cumanova, Vrania pe de altă parte. In Albania drumul cel mai umblat erà vechea şoseà transversală care legà ţărmul Adriaticei cu interiorul Macedoniei prin Durazzo, Ohrida, Bitolia. In Epir şi Tesalia erau Coniţa. Grebena, Janina şi Larisa cu Târcol (Tricala) şi Lăsun (Elosona). Intre acestea veneau apoi toate orăşelele şi târgurile mai mici ca Curčao (Coriţa), Resna, Cruşova, Sačişta, Cailar, Cojani, Castoria, Clisura, Hrupiştea ş. a.

După introducerea căilor ferate şi desfinţarea marilor târguri din Perlepe, Seres şi Cavala, începuseră să se formeze bâlciuri regionale, la care cele mai multe mărfuri erau aduse spre desfacere de către neguţătorii şi chervanagiii aromâni. Aceste bâlciuri dăinuesc încă până astăzi. In Macedonia avem marele bâlciu din Veria, care se ţine la 15 August. La acest bâlciu cărvănarii aromâni aduc tot produsul în lapte şi mai ales în ţesături de lână din întreaga regiune a Veriei. In Albania este renumitul bâlciu din Coniţa (8 Septembrie), iar în Epir marele bâlciu din Grebena, care se ţine la 15 Mai, cu prilejul sărbă-

[1] Const. Jireček, *Die Heerestrasse von Belgrad nach Constantinopel und Balkanpässe* (1877) p. 123.

toarei Sf. Achile. Toate mărfurile, care se desfac la aceste bâlciuri, sânt aduse de chervanagii aromâni.

Astăzi aceşti chervanagii mai lucrează numai între oraşele în care nu există căi ferate. Din acestea sânt multe. Pentru distanţele mai mici, legate prin linii laterale, se preferă mai mult transportul cu caravanele decât cel cu calea ferată. Linia ferată Kalabaka-Tricala-Volo, construită de o societate belgiană, nu prea lucrează, după mărturisirile acestei societăţi [1], nu numai din cauza puţinei circulaţii, căci trei vagoane sânt prea multe pentru pasageri, dar şi pentru faptul că, chiar în anii când se face cea mai frumoasă recoltă în Tesalia, neguţătorii preferă să-şi facă transporturile prin chirigii aromâni. Aceştia vin până acasă ca să încarce mărfurile, şi tot aşa merg şi le descarcă până la locul de vânzare. In modul acesta ei scutesc pe neguţători de cheltuielile de transport complementare, ce au de făcut, în afară de acelea cu calea ferată.

3. Războaiele şi jafurile.

Dar pe când atât comerţul cât şi cărvănăritul contribuiau pe nesimţite la micşorarea păstoritului, şi, încă cu cincizeci de ani înainte, munţii Peninsulei Balcanice gemeau de turmele Aromânilor, împrejurări mult mai rele veneau să distrugă situaţia celnicilor aromâni. Aceste împrejurări, care au sărăcit pe toţi Aromânii, le aduceau războaiele şi jafurile de după ele. Un război pe vremea aceea era o nenorocire pentru toţi crescătorii de vite, din cauza rechiziţiilor neomenoase ce li se făceau. Ei erau cei ce dedeau stăpânirii turmele de berbeci pentru întreţinerea trupelor, şi tot ei împrumutau pentru vecie caii şi catârii pentru transportul muniţiilor. Un război, cu urmări bune sau rele pentru stăpânire, era o calamitate pentru bieţii Aromâni. De aceea nu arare ori întâlnim versuri în cântecele populare, în care *picurarlu* (păstorul) sau *cărvănarlu* (chervanagiul), despoiaţi de turmele şi catârii lor, plâng şi se vaită, neştiind cum să se reîntoarcă acasă, spre a vesti celnicului nenorocirea ce li s'a întâmplat:

Ţe plândzeţi, lai picurari?	Ce plângeţi, voi păstori?
Ţe plândzeţi, lai cărvănari?	Ce plângeţi, voi chervanagii?
Ţe s-nu plândzim şi s-nu uhtăm,	Cum să nu plângem şi să nu oftăm,
Polim greu pri noi n'asparsi,	Război greu ne-a nimicit,

[1] Weigand, *Die Aromunen* Vol. I p. 175.

Oile nă li loară toate,
Şi cal'l'i nă-l' loară gumitate,
Di nă dor laile h'icate.
Cum s-nă ţem, cum s-nă turnăm]
Acasă cum s-aspunem.

Ne-au luat oile toate,
Şi caii pe jumătate,
De ne doare la ficate.
Cum să mergem, cum să ne întoarcem]
Acasă cum să spunem.

Lit. Pop. 937.

Şi dacă ar fi fost numai războaiele însoţite de rechiziţii, n'ar fi fost nimic. Aromânii uşor s'ar fi putut reface din pierderile suferite. Dar după ele urmau jafurile, şi acestea erau care agravau situaţia lor şi mai mult. In privinţa aceasta cazul cel mai tipic ni-l oferă războiul ruso-turc din 1769—1774. Albanezii profitând de slăbiciunea imperiului istovit după un război de patru ani, pierdut, au pustiit trecând prin foc şi sabie toată aceea regiune cu sate şi târguri româneşti, în care falnica Moscopole, cu şasezeci de mii locuitori şi patruzeci de biserici, cu şcoli superioare şi cu tipografie, erà mândria românismului sud-dunărean. Pe vremea aceea, dacă neguţătorii şi meseriaşii s'au putut refugià în oraşele din Macedonia şi peste graniţă, în schimb, o parte dintre păstori a căzut victima barbariei albaneze, iar restul a trebuit să se refugieze cu turmele în nordul Peninsulei Balcânice, de unde nu s'a mai putut reîntoarce. Şi într'un caz şi altul pierderile pentru păstoritul din Gramoste şi Albania au fost foarte mari.

In vremea aceea numai păstorii din Pind, Tesalia şi Acarnania au putut salvà situaţia păstoritului din sudul Dunării. Jafurile Albanezilor lui Ali-paşa nu s'au putut întinde şi asupra turmelor acestor Români. Pe aceştia îi aşteptau însă alte nenorociri cu urmări mai rele. Una dintre acestea a fost mişcarea păstorilor aromâni din 1854, cunoscută subt numele de „andârsia". Pe vremea când Rusia erà angajată cu Turcia pentru Crimea, patrioţii greci din Elada, crezând că a sosit momentul ca să-şi anexeze Tesalia şi Epirul, au făcut o vie propagandă printre păstorii aromâni din aceste provincii, ca să se răscoale, făgăduindu-le că vor fi sprijiniţi de organizaţiile lor revoluţionare din Grecia. Insă abia s'a proclamat răscoala (andârsia) şi guvernul turc, prinzând de veste, a trimes în Tesalia o armată de mai multe mii, sub conducerea lui *Mehmetar*. Acesta, la început, crezând că Aromânii revoltaţi sânt mulţi la număr, n'a voit să-i

atace. A încercat mai întâiu să se înţeleagă cu căpeteniile lor. In acest scop, a trimes pe un oarecare *Iašar-bei* ca să trateze cu celnicii aromâni. In vremea aceasta ajutorul făgăduit Aromânilor din partea Grecilor din regat nu le veneà. In împrejurările acelea celnicii aromâni, văzându-se părăsiţi de Greci, au căutat să se înţeleagă cu trimisul comandantului Mehmetar. Insă acesta, după înţelegere, aflând că Aromânii au fost părăsiţi, nu s'a lăsat fără să-i pedepsească, luându-le pentru folosul armatelor un mare număr de oi, de cai şi de catâri. Comunele care au suferit în urma acestor evenimente au fost acelea din Epir şi în special *Samarina* şi *Avdela*. Celnicii din aceste comune au rămas fără nici o oaie[1]. Pierderea pentru păstorii aromâni nu erà prea mare, dacă ne gândim la dezastrul ce ar fi urmat pentru familiile Aromânilor, în cazul când aceştia, neînarmaţi îndeajuns cum erau, s'ar fi încumetat să atace pe Turci. De aceea, numai după două trei decenii de la această nenorocire, Aromânii păgubiţi şi-au putut reface turmele de oi.

Insă împrejurările care au adus adevărata ruină în gospodăria celnicilor aromâni, au fost acelea provocate de războiul din 1877. După acest război, Tesalia fu cedată Greciei. Noile frontiere dintre Grecia şi Turcia despărţeau teritoriul ocupat de păstorii aromâni în două: regiunea Pindului, cu toate comunele româneşti de munte rămâneau la Turci, iar Tesalia, cu clima ei dulce şi câmpiile presărate de sate româneşti şi bogate în păşuni, treceà la Greci. In modul acesta judeţele de munte: Grebena, Aminciu (Meţovo), Coniţa şi Ianina, cu locuitori în mare majoritate Aromâni rămâneau desmembrate. Acum coborîrea păstorilor aromâni, la iernatec, în comunele din Tesalia erà împovărată cu tot felul de greutăţi, provenite, mai întâiu, din pricina formalităţilor de îndeplinit atât la plecare (la Turci) cât şi la reîntoarcere (la Greci), formalităţi însoţite mai întotdeauna de bacşişuri costisitoare, al doilea, din pricina taxelor ce trebuiau să plătească în Grecia pentru trecerea vitelor la iernatec, alături de impozitele grele, pe care le plăteau la Turci. Toate aceste dificultăţi, care proveneau mai cu deosebire din cauza cheltuielilor prea mari la care erau supuşi păstorii aromâni, le îngreunau aşa de mult situaţia economică, încât, de la început, foarte mulţi s'au văzut nevoiţi să se lase de păstorit.

[1] Vezi G. Zuca, *o. c.* p. 13.

Este drept că încă din primele decenii ale sec. XIX dările păstorilor aromâni din Turcia mergeau crescând. La început ei plăteau dări în natură. Statul le luà zece oi la o sută. Această dare erà destul de mare, dacă ne gândim că pe vremea aceea aproape fiecare comună românească creşteà câte 80 până la 100 mii de oi. Turme de zeci de mii de oi plecau la Constantinopol, numai din impozitul pe care păstorii aromâni îl plăteau la stăpânire. Ceva mai târziu, dările în natură s'au schimbat în bani. La început se plăteà 35 de bani de oaie, mai în urmă, urcându-se această taxă, ea a ajuns la 60 de bani, şi în urmă de tot până la 1 leu şi cinci bani[1]. Insă când după anexarea Tesaliei la Grecia, alături de aceste impozite grele, Aromânii se văzură nevoiţi să plătească bani pentru închirierea *mandrei*, ca şi taxele de frontieră, despre care a fost vorba mai sus, atunci cei mai mulţi dintre ei s'au văzut ruinaţi chiar în primul an după acest nenorocit eveniment.

Şi nu numai Aromânii care se ocupau cu păstoritul, dar şi aceia care, alături de păstorit, mai făceau şi puţin comerţ. O parte din Aromânii care se ocupau cu prelucratul lânei, odată cu turmele, duceau în Tesalia şi toate ţesăturile lor, ca să le desfacă în pieţele din centrele mai mari, cum erau Târcol (Tricala) şi Larisa. Insă pentru toate acestea trebuiau să plătească la frontieră o vamă aşa de mare, încât, la desfacerea lor, abia dacă mai reuşeau să obţină cheltuielile. Şi fiindcă, cu banii obţinuţi din vânzare, aproape mai toţi se aprovizionau în Tesalia cu cereale şi cu toate cele de trebuinţă pentru lunile de iarnă în comunele lor de munte, la plecarea din Tesalia, ei erau supuşi de către autorităţile turceşti la alte dări pentru mărfurile importate. In condiţiunile acestea, numai după câţiva ani, trecerea Aromânilor din Pind în Tesalia deven cu neputinţă. Şi deoarece, pe vremea aceea, situaţia din interiorul Turciei se înăspreà tot mai mult în urma mişcărilor revoluţionare din partea Bulgarilor, Sârbilor şi Grecilor, păstorii aromâni nu aveau posibilitatea să ierneze cu turmele nici măcar în regiunile mai calde din interiorul imperiului. Găsindu-se în această tristă situaţie, cei mai mulţi dintre păstorii români începură să-şi vândă turmele, unii ocupându-se cu comerţul sau meseriile, iar alţii cu munca câmpului.

---

[1] G. Zuca, *o. c.* p. 10.

Se înţelege, însă, că am exagerà prea mult rolul nefast ce l-a jucat acest eveniment politic, dacă am vrea să reducem numai la această singură cauză tot regresul ce s'a simţit, în anii din urmă, în gospodăria Aromânilor din Pind. La aceasta au mai contribuit şi alţi factori.

Averea Aromânilor nu proveneà numai din comerţul ce-l făceau cu turmele de oi şi cu derivatele de lapte. Ei mai câştigau foarte mult şi cu transporturile. Caravana unei fălcări constà cam din 70 până la 100 de *mule* (catâri). Fiecare familie aveà de la 5—6 catâri; celnicii de la 15 până la 20. Transporturile ce făceau cu aceste caravane le aduceau venituri mari. De asemenea comerţul cu ţesăturile ieşite din mâna femeii aromâne, le procurau venituri, care nu cu puţin contribuiau la buna stare a păstorilor aromâni. Toate aceste resurse, cu timpul, au început să se micşoreze. Căile ferate, multe-puţine, câte sânt în Peninsula Balcanică, au redus ocupaţiunea cu cărvănăritul. Iar fabricatele industriei occidentale, care se vindeau pe un preţ mai ieftin, pe de o parte au depreciat valoarea ţesăturilor de casă, pe de altă parte însă au introdus luxul şi în familiile aromâneşti.

La aceasta se mai poate adaogà, de sigur, şi mândria justificată a unor celnici de a continuà cu creşterea turmelor de vite chiar atunci, când din cauzele arătate mai sus, nu se alegeau decât numai cu pagube. Le veneà greu să înceteze cu o îndeletnicire pe care o moşteniseră, după expresia lor, din „papŭ-străpapŭ“ (moş strămoşi) şi care le dedeà, printre Aromâni, autoritatea şi vaza, măsurată nu atât după avere, cât, mai ales, după faima străbunilor. Şi astfel, cu timpul, şi-au pierdut averea în vite celnici cu nume ca: Papahagi, Giuvara, Tuvală, Caraiani, Zarmă, Ţivicà, Docu, Cealera, Barácu, Daúcă ş. a. toţi originari din Avdela; Vracă, Vraðuli, Barbaiani, Nibi, Ayrucosta, Teguiani, Balamoti originari din Perivoli; Hagibira, Zisi-al-Dzimă-al-Joga, Hagimătuşu, Ayruiani din Samarina; Nasică din Smixi; Vasilak'i din Băieasa; Jiciu, Sufl'eri din Furca; Cundur din Blaţa ş. a. Unii din ei, cum au fost Barda, Exarhu, Hagi-Gak'i, Papa ş. a., părăsind păstoritul şi ocupându-se numai cu comerţul, şi-au putut păstrà averile; însă dintre aceştia au fost foarte puţini.

Mult mai favorizaţi de soartă au fost păstorii aromâni din Pind, Gramoste şi Albania, care, pe la sfârşitul sec. XVIII, s'au mutat cu turmele în Macedonia şi Tracia. Aceştia, şi în special cei din regiunea Veriei şi Vodena, lângă Salonic, au continuat până aproape de războiul balcanic să se ocupe cu creşterea turmelor de oi. Locurile de iernat de pe lângă ţărmul mării, în imediata apropiere de locuinţele lor de munte, ca şi lipsa cheltuielilor de graniţă, pe care le aveau păstorii din Pind; după aceea plata relativ mică pentru mandre pe care cei mai mulţi le aveau de la beii turci cu care se înţelegeau uşor, toate acestea erau condiţiuni care favorizau continuarea ocupaţiunilor cu păstoritul. Este drept că unii din ei şi mai cu deosebire fii de celnici, profitând de comerţul ce se făceà în marile oraşe din Macedonia, cu timpul, s'au dedat la comerţ, părăsind cu desăvârşire păstoritul. Cu toate acestea, toţi aceşti Aromâni, în marea lor majoritate au rămas păstori, şi astăzi comune ca Selia-Maruşa cu Xirolivad numără de la 10 până la 15 fălcări cu tot atâţia celnici, cei mai mulţi ocupându-se numai cu creşterea turmelor şi fabricarea caşcavalului, alţii ocupându-se cu cărvănăritul şi cu comerţul, ca: Dauti, Toscă, Caranica, Caravida, Pitulă, Sumburu, Mandu, Buşulengă; după aceea Caprini cu fraţii Toli Hagigogu şi Gheorghe Hagigogu, acesta din urmă decedat, însă rămas cu faimă printre Aromânii din Veria pentru înţelepciunea şi spiritul lui de echitate; în fine Bucuvală, Spânu şi alţii.

*

Astăzi, după şapte ani de la marele război, situaţia Aromânilor crescători de vite de pretutindeni în Grecia s'a înrăutăţit. După războiul balcanic, graniţele dintre Tesalia şi Pind se ridicau, însă, de astă dată, păstorii nu mai aveau ce duce, la iernatec, în Tesalia. Păstorilor din Macedonia nu le-a mers mai bine. Aci năvala în comunele româneşti a sutelor de mii de refugiaţi greci din Tracia răsăriteană şi din Asia-Mică, toţi prăpădiţi de sărăcie şi cu apucături asiatice, au băgat groaza printre păstorii aromâni, care îşi vedeau turmele ameninţate de pieire. In zadar s'au încercat ei să mijlocească pe lângă guvernul român ca să obţină din partea Greciei degajarea comunelor româneşti de refugiaţi asiatici. Nici o măsură de uşurare nu s'a putut luà. De altfel, întreagă chestiunea se prezintă foarte greu de rezolvat.

Aproape mai toate mandrele Aromânilor, unde îşi mânau oile la păşune aparţinând beilor turci, aceştia, în urma schimbului de populaţiuni stabilit între Grecia şi Turcia, la venirea Grecilor asiatici, trebueà să le cedeze acestora. Dacă la aceasta mai adăogăm faptul că numărul refugiaţilor greci veniţi în Macedonia, erà de trei ori mai mare decât acela al Turcilor, moşiile acestora nu ajungeau pentru toţi Grecii. Din cauza aceasta, guvernul grec s'a văzut silit ca să expropieze şi moşiile creştinilor spre a le împărţi la refugiaţii greci. Dar cu aceasta Aromânii păstori nu mai aveau posibilitatea să-şi mai procure cu arendă moşiile şi munţii de care aveau nevoie pentru întreţinerea turmelor de oi. Din această cauză aproape toţi s'au văzut nevoiţi să se lase de păstorit. In împrejurările acestea cei mai mulţi dintre păstorii fărşeroţi din regiunea Vodena şi-au vândut turmele şi toată averea lor nemişcătoare, în case şi munţi, cu gândul ca să se mute în Ţară. Acelaşi lucru încearcă să-l facă acum şi păstorii din regiunea Veria ca şi Grămustenii din apropierea Meglenului. Cei dintâi în număr de câteva sute de familii au şi sosit în toamna anului 1925, aşezându-se în Dobrogea nouă. Cei din urmă se pregătesc pentru plecarea lor în Ţară, în primăvara anului 1926. După aceştia vor urmà şi alţii. In orice caz, acest exod, care după unii, reprezintă un câştig real pentru românismul balcanic ameninţat de pieire, însemnează sfârşitul păstoritului la Românii din Grecia.

5. Influenţa păstorilor aromâni asupra celorlalte popoare balcanice.

Păstorii aromâni, care prin însăşi îndeletnicirea lor au fost nevoiţi să cutreiere întreagă Peninsula Balcanică, n'au lipsit să exercite o oarecare înrâurire asupra popoarelor cu care au venit în atingere. Ea se observă mai mult la Slavi (Sârbi, Bulgari) şi la Greci. Albanezii, care duceau aceeaşi viaţă ca şi ei, au fost mai puţin atinşi de ea.

Această înrâurire, studiată mai de aproape, se manifestă în mai multe direcţiuni: în ocupaţie, în port, în limbă şi în felul de viaţă mai înaintată sau în civilizaţie.

In o c u p a ţ i a cu p ă s t o r i t u l.

In capitolul în care am studiat migraţiunile Aromânilor, am văzut că mulţi din păstorii aromâni se coborau cu turmele şi

familiile lor în partea de miază-zi a Peninsulei Balcanice, unii ajungând, la apus, până la ţărmurile Adriaticei, alţii, la răsărit, până la Marea Egee. In toate aceste regiuni, ocupate de populaţiunile greceşti, păstoritul Aromânilor a lăsat urme atât de adânci în terminologia grecească din sfera vieţii păstoreşti, încât numai cunoaşterea lor ar ajunge să putem aveà măsura dreaptă despre puternica înrâurire aromânească [1]. Dar păstorii aromâni nu s'au mişcat numai în sudul Peninsulei Balcanice. Foarte mulţi din ei, în special cei din muntele Gramoste şi din Albania, îşi mânau turmele în partea de miază-noapte. Dacă influenţa lor asupra Grecilor este mai greu de specificat, întru cât în regiunile cutreierate de păstorii aromâni se găseau şi foarte mulţi Greci, care se îndeletniceau cu păstoritul, la miază-noapte, unde majoritatea populaţiunilor o formà elementul slav, care se ocupà mai mult cu munca câmpului, urmele influenţei româneşti, în domeniul păstoritului la populaţiunile slave, sânt mai evidente. De aceea, la Greci, avem pe de o parte mai puţină viaţă românească, însă pe de altă parte foarte mulţi termeni păstoreşti de origine românească; la Slavi, din contră, prin însuşi contrastul ce există între ocupaţiunea de bază a lor şi între aceea a Aromânilor, numărul cuvintelor româneşti din sfera păstoritului este mai mic [2], însă, în schimb, acolo unde într'adevăr păstorii aromâni au exercitat o înrâurire, viaţa românească este mai pronunţată.

In privinţa aceasta, regiunea slavă din imediata apropiere a păstorilor aromâni din Albania, cuprinsă între oraşele Dibra-Kičevo, la miază-zi, şi Scopie-Prizren, la miază-noapte, arată caracterele cele mai pronunţate ale unei înrâuriri venite din partea păstorilor aromâni. In această regiune se află muntele *Vlahinica* (Vlahiniţa), cu o platformă de 1500 până la 1600 m. altitudine; el alcătueşte limita între Vardar şi Radika, un afluent al Drinului Negru. Pe panta apuseană a acestui munte se găsesc păşuni imense, care se potrivesc pentru creşterea turmelor de vite. Cu o sută şi cincizeci de ani înainte, toate satele de pe acest munte se ocupau cu păstoritul. Mai târziu, când invaziile

[1] Vezi despre aceasta lucrarea lui G. Murnu, *Rumänische Lehnwörter im Neugriechischen* (1902) München.

[2] Vezi cuvintele româneşti din sfera vieţii pastorale intrate la Bulgari şi Sârbi în lucrarea mea *Raporturile lingvistice slavo-române*, publicată în *Dacoromania* III, pp. 129—233.

Albanezilor din vremea lui Ali-paşa le-a distrus gospodăria lor în vite, cei mai mulţi din locuitorii slavi ai acestui munte au ajuns meseriaşi sau neguţători, care îşi câştigau viaţa în oraşele mai mari din Serbia, Bulgaria şi România. Astăzi numai locuitorii mai săraci se îndeletnicesc cu păstoritul. Indrumarea lor la păstorit n'a fost condiţionată numai de natura solului, cât mai ales de prezenţa printre ei a unui număr cât mai mare de păstori aromâni. Aceşti păstori, cu timpul, ne mai putându-se întoarce iernile în Albania, de unde veneau cu turmele la văratec, s'au asimilat cu ei, desnaţionalizându-se. In urma lor, astăzi, n'a mai rămas decât poziţia satelor care se identifică cu aceeaşi poziţie a satelor aromâneşti; a mai rămas viaţa lor de *pečalbari*, pe care, dintre toate popoareleb alcanice, numai Aromânii sedentari o au în gradul cel mai mare; în fine tipul brun mai pronunţat al locuitorilor, care nu se vede la ceilalţi Slavi. De altfel, în unele comune din această regiune, mulţi dintre locuitori mai ştiau aromâneşte până cu vreo 50—60 de ani înainte. In comuna Mavrovo din această regiune, există şi astăzi o familie *Vlahovei*, în care locuitorii îşi mai aduc aminte de strămunii lor aromâni. Iată la ce concluziune ajunge Cvijić, care a studiat mai de aproape aşezările, viaţa şi tipul acestor Slavi: „L'emplacement des villages semble indiquer qu'ils ont été fondés par des Aromounes. Le mode d'élevage des bestiaux est le même que chez ces pasteurs. Parmi les vieillards il en est qui ont le type physique de l'Aromoune, si caractéristique que tout le monde les prendrait pour des Aromounes authentiques. Mais on rencontre aussi parmi eux le type blonde des Slaves" [1].

Dar în aceste regiuni din nordul Peninsulei Balcanice, unde Slavii formează o masă compactă, păstorii aromâni n'au ajuns numai din Albania şi din munţii Gramoste, ci şi din părţile Calcidicei. Mişcările acestor Aromâni trebue să fie vechi, dacă ţinem seamă de faptul că de mai multe veacuri ei nu mai există în în acèle părţi ca crescători de vite. De asemenea şi distanţa de la gurile Vardarului, lângă Salonic, până la Gostivar, de unde izvoreşte acest râu, şi unde se găseşte regiunea ocupată odinioară de păstorii aromâni originari din Calcidica, este foarte mare. Dar această depărtare nu trebue să ne surprindă, dacă ţinem seama, mai întâiu, de migraţiunile Făşreroţilor dealungul Aspro-

[1] Cvijić, *o. c.*, p. 445. Cf. şi 441 şi urm.

potamului până în Acarnania şi de acelea ale Grămustenilor până în munţii Balcani, al doilea, şi de drumul natural care se prelungeşte dealungul văii Vardarului.

In această regiune nordică, cuprinsă în ţinutul Mala Reka, un afluent al râului Radika, despre care a fost vorba mai sus, păstorii aromâni, odată aşezaţi între Slavi, au influenţat asupra vieţii populaţiunii bulgăreşti, cunoscută sub numele *Mijaci*. Satele acestor Bulgari, în număr de vreo 28 (Galičnik, Lazaropole, Tresonče, Selce, Sušica, Rosoka etc.), sânt aşezate la înălţimi neobicinuite pentru celelalte populaţiuni slave din apropiere[1]. De asemenea accesul lor este foarte greu. Mai mult decât poziţia particulară a satelor, influenţa aromână se vede în ocupaţiunea lor. Până pe la mijlocul sec. XIX toţi locuitorii acestei regiuni se îndeletniceau cu păstoritul, subt forma nomadă şi de transhumanţă. Astăzi se găseşte în plină decădere şi, ca şi în alte regiuni curat aromâneşti, el ameninţă să dispară de tot. Cauzele trebue căutate în jafurile hoardelor albaneze. Ei făceau aceleaşi drumuri periodice de văratec şi iernatec ca şi păstorii aromâni: „Après la Saint-George (23 Avril), ces pasteurs vont dans la montagne, y construisent des habitations temporaires, fabriquent du fromage et du beurre, vendent la laine et les moutons; dès l'approche de l'hiver, ils descendent vers le littoral de la mer Egée avec leurs troupeaux, qu'ils font paître dans des prairies affermées. Ils s'en allaient autrefois à Musakija, en Albanie, sur le littoral de la mer Adriatique. Comme les Aromounes, ils faisaient un peu de commerce en remontant de la plaine. Ils achetaient surtout à Elbassan, du sel... Plusieurs avaient fini par se spécialiser dans ce commerce, mais tout cela a disparu par suite de l'insécurité"[2]. Autorul acestor rânduri, care a studiat viaţa acestor Slavi subt toate raporturile, crede că ei au fost influenţaţi de păstorii aromâni, care şi-au stabilit aşezările printre satele lor. Una din aceste aşezări, pe care Cvijić o dă ca tipică, este satul *Galičnik*. Acest sat îşi trage numele de la *Galiko*, un râu care se varsă în mare, în imediata apropiere a oraşului Salonic. In regiunea acestui râu se aflau odată aşezări aromâneşti. După autor, cei dintâi păstori aromâni care au populat regiunea slavă, despre care este vorba, au fost originari din Galiko. Admiţând această părere ca

[1] Cf. Const. Jiriček, *Geschichte der Bulgaren* (Praga) 1875, p. 575.
[2] Cvijić, *o. c.*, p. 450.

posibilă, nu ne vom ocupà ca să aflăm dacă toţi Aromânii au fost originari din regiunea Calcidicei, sau au mai fost dintre ei care au venit şi din altă parte. Probabil că cei mai mulţi vor fi fost din Albania, unde emigrau cu turmele. Aici ne vom mulţumì să adaogăm numai că urmele de influenţă aromânească care se văd în ocupaţia şi viaţa lor, în înfăţişarea şi în întreaga lor dispoziţie sufletească, dau dovada cea mai sigură că pe vremuri, alături de populaţiunea de baştină slavă, a existat un bun număr de păstori aromâni, care, deşi au reuşit să exercite o puternică înrâurire asupra Slavilor, cu timpul, s'a asimilat lor, desnaţionalizându-se.

O influenţă românească şi mai caracteristică nu numai în păstorit dar şi în *cărvănărit* se observă la Sârbii din Şumadia şi în ţinutul superior al râului Bosna din regiunile Dinarice. Locuitorii acestui ţinut numiţi *Era*, îşi au aşezările în locurile cele mai înalte. Ei se mişcă cu turmele de la un loc la altul şi, deşi dispun de teren arabil, nu se ocupă decât cu creşterea turmelor de oi şi cu caravanele. Nu se ştie dacă păstorii aromâni au putut înaintà cu turmele la miază-noapte până în Bosnia. Faptul în sine n'ar puteà fi exclus dacă ţinem seamă că celnicii aromâni sânt menţionaţi în documentele dalmatine („*pastores seu celnicos*") încă din a. 1214[1]. Intru cât însă, în imediata apropiere de această regiune se află munţii mai însemnaţi *Romanija* în Bosnia şi *Stari-Vlah* în Serbia, cu cele mai vechi urme de toponimie românească, se pare că îndoita îndeletnicire, ca păstori şi chervanagii a acestor Sârbi, se datoreşte mai de grabă Vlahilor „păstori şi kjelatori" din Serbia medievală decât Aromânilor. Şi ca o probă despre vechimea acestei îndeletniciri, care trece poate dincolo de mişcările păstorilor aromâni în aceste părţi, este faptul că toţi locuitorii sârbi ai munţilor Dinarici, care se ocupă cu păstoritul şi cu cărvănăritul, se numesc încă până astăzi *Vlahi*: „Il semble que les Era aient reçu en héritage ces deux modes de vie de l'ancienne population romanisée qui se retira après l'invasion slave dans les montagnes dinariques. Les Jougoslaves appelaient la population romanisée les *Vlah*, les Valaques, c'est-à-dire les Latins. Cette population des montagnes dinariques s'étant assimilée aux Serbes, au cours du Moyen-Age, le nom

[1] Vezi despre aceasta mai pe larg Th. Capidan, *Elementul slav în dialectul aromân* (1925) p. 16.

de Vlah persista en s'appliquant même aux Serbes dinariques s'occupant de l'élevage des troupeaux et du *kiradžiluk*. Au cours des derniers siècles, on oublia même cette signification du nom Vlah et on l'appliqua parfois à tous les paysans des pays dinariques" [1].

In port.

In capitolul despre îmbrăcămintea păstorului aromân am spus că ea se deosebeşte în mod fundamental de portul celorlalte neamuri din Peninsulă. Cu toate acestea, regional, se întâlnesc unele asemănări, care nu se pot explică altfel decât numai ca influenţe româneşti.

Printre acestea vom pune în primul rând înrâuririle asupra portului păstorilor greci. Acestea nu se văd numai la *Cupăčari*, Aromâni grecizaţi, şi la *Hăşoţi*, greci, vecini de aproape ai Aromânilor, dar şi la păstorii greci din interiorul Greciei. Aci nu ne putem ocupă cu deamănuntul în ce anume constau aceste influenţe. Ştim numai că piese de îmbrăcăminte de provenienţă românească ca σάρκα, φλοκάτα (φλουκάτα) şi κατσούλα, care reprezintă formele aromâne s a r i c ă, f l o c a t ă, c ă č u l ă, sânt cunoscute şi de către păstorii greci din interiorul Greciei. In afară de aceasta, specialişti în materie, care s'au ocupat mai de aproape cu studiul portului grecesc, susţin că el a suferit multe înrâuriri din partea portului păstorilor aromâni. Las, în privinţa aceasta, să vorbească, în câteva rânduri, pe Fr. Nopcsa: „Da die Tracht der arkadischen Schäferinnen Stackelbegs, sowie die des Schäfers stark von der normalen griechischen abweicht, da ferner grade im Hirtentum Griechenlands aromunischer Einschlag bemerkbar ist, neige ich zur Annahme, dass die Tracht dieser arkadischen Schäfer durch diese Aromunen beeinflusst wurde" [2].

In afară de Greci, portul păstorului aromân a exercitat o înrâurire şi asupra portului albanez. In capitolul în care am discutat provenienţa faldurilor la cămaşe şi peste tot la hainele păstorilor aromâni, prin localizarea extensiunii geografice a acestei particularităţi, am ajuns la constatarea originei lor pentru Aromâni şi Albanezi. Totuşi ţinând seama că aceste falduri de la cămaşă şi de la sarica Albanezilor lipsesc la Gheghi şi se găsesc numai la Toschi, vecini de aproape ai Aromânilor, în afară de aceasta ţinând seamă şi de faptul că sarica numită *fl'okate* este un împrumut

[1] Cvijić, *o. c.*, p. 312.
[2] Fr. Nopcsa, *Albanien, Bauten, Trachten* etc., p. 181.

aromânesc, am presupus că o influenţă aromânească asupra portului albanez n'ar părea exclusă.

In ce priveşte pe Slavi, după cât ştiu, numai doi învăţaţi, Weigand şi Cvijić, s'au exprimat despre apropierea ce există între portul aromânesc şi portul Slavilor. Weigand crede că există o asemănare între portul aromânesc şi cel bulgăresc din câmpia Bitoliei, numai în ce priveşte croiala: „Der Aromune hält viel auf eine saubere und ganze Kleidung und ist auch die oben geschilderte Tracht der Männer der der bulgarischen Bauern in der Ebene von Monastir, was den Schnitt betrifft, ziemlich ähnlich, so wird sie sich doch immer durch das bessere Aussehen unterscheiden“ [1]. Eu, care am copilărit în această câmpie şi cunosc bine portul ţăranilor bulgari, n'am găsit nimic asemănător. Portul Bulgarilor se deosebeşte de cel aromânesc tocmai în croială. Pe când portul Aromânilor este croit pe talie şi face falduri, la Bulgari, din contră, haina cade ca un sac şi nu face nici un fald. Cvijić, ocupându-se cu portul *Mijaci*-lor, despre care a fost vorba mai sus, ajunge să găsească particularităţi aromâneşti. Nu ştiu cum va fi portul acestor Bulgari la ei acasă, însă judecând după îmbrăcămintea celor din Cruşova, pe care îi cunosc foarte bine, eu n'am putut vedeà nici o asemănare. Broderiile şi cusăturile bogate de un roşu deschis de pe hainele acestor Slavi, care nu se pomenesc la Aromâni, îmi bat şi acum la ochi. De altfel, la Aromâni lipsesc şi piesele de îmbrăcăminte pe care Cvijić le citează ca împrumuturi de la Aromâni: „Le costume des Mijaci fournit une preuve des liens qui existent entre ceux-ci et les pasteurs aromounes; les noms mêmes des differentes parties du vêtement, tels que *drapna*, *sokaj* etc., sont d'origine aromoune“ [2] Dintre acestea *drapna* se regăseşte numai la Meglenoromâni: *trapnà* [3], iar *sokaj* îmi este necunoscut. In schimb *Mijacii* poartă *guna* şi *gunče*, ca aproape toţi Slavii. Cum am spus, poate, la costumul purtat la ei acasă, s'ar puteà găsì unele asemănări, care, având în vedere şi celelalte înrâuriri, s'ar puteà considerà ca influenţe aromâneşti [4].

[1] Weigand, *Die Aromunen* Vol. I p. 264.

[2] Cvijić, *o. c.*, p. 452.

[3] Th. Capidan, *Meglenoromânii, istoria şi graiul lor.* Vol. I, p. 33.

[4] N. Baţaria, care cunoaşte bine pe *Mliaci*, găseşte puncte de asemănare între ei şi Aromâni: „Miaţii sânt în genere oameni frumoşi, iubitori de ordine şi curăţenie, mult mai inteligenţi şi întreprinzători. Ei au multe puncte comune cu Aromânii“. *Lumina*, Anul II (1904) p. 149.

In limbă.

Ca influenţe româneşti de limbă pot fi socotite toate acèle particularităţi gramaticale din limba popoarelor balcanice, pe care le-am studiat la raporturile slavo-române şi albano-române [1]. De asemenea şi toate împrumuturile lexice reproduse mai sus. Aici voiu cità numai o altă particularitate din limba bulgară, care se dovedeşte a fi de origine aromânească.

Slavii din Peninsula Balcanică — Sârbi sau Bulgari — construesc perf. compus de la verbele transitive ca şi intransitive cu verbul „a fi". Numai Românii, Albanezii şi Grecii întrebuinţează verbul „a avèa". La Bulgarii *Mijaci* se întâlneşte construcţia cu „a avèa" în loc de „a fi". Astfel ei zic: *imam videno, imam čueno* (am văzut, am auzit) în loc de *săm* cu participiul verbului etc. Această particularitate nu poate fi albaneză şi cu atât mai puţin grecească. Ea face parte din aceeaşi serie de înrâuriri pe care le-am văzut că vin de la păstorii aromâni [2].

In civilizaţie.

Păstorii aromâni nomazi sânt de două feluri: păstori cu locuinţele mobile, cum sânt Fărşeroţii şi o parte dintre Grămusteni, şi păstori cu locuinţele fixe. Cei dintâi locuesc în *călive* sau *tende*. Ori unde se duc ei, îşi construesc călive, sau îşi întind tende. Cei din urmă au locuinţe fixe, constând din clădiri de formă pătrată, toate mari, solide, zidite în piatră, şi acoperite cu lespezi de ardezie. In aceste clădiri, care constau cel puţin din patru încăperi, ei îşi au tot confortul necesar. Locuinţele Slavilor din Peninsula Balcanică n'au nici soliditatea şi nici confortul caselor aromâneşti. In ce priveşte mobilierul, deşi el variează după situaţia fiecăruia, totuşi se prezintă incomparabil mai bogat decât la Slavi, la Greci şi Albanezi. De asemenea curăţenia Aromânilor este neîntrecută: „Man muss sagen, dass die Frauen eine peinliche Sorgfalt auf die Reinhaltung der Wohnungen verwenden. Der gedielte Fussboden ist immer blank gescheuert, schöne Teppiche, Stickereien in den Ecken und selbst Vorhänge schmücken das Zimmer. Von Ungeziefer habe ich in den aromunischen Gebirgsdörfern nie etwas gemerkt" [3]. Nu discutăm aici

[1] *Dacoromania* II p. 444, III p. 129.
[2] Cvijić, *o. c.*, p. 406.
[3] Weigand, *Die Aromunen* Vol. I p. 269.

ca să ştim cum şi de la cine au moştenit păstorii aromâni aceste predispoziţii pentru bună stare în casă, curăţenie în menaj şi frumos în viaţă. Cvijić crede că ele ar fi o moştenire veche, în urma influenţei greco-bizantine. Noi, ţinând seamă de murdăria neasemuită a păstorilor greci din Peninsula Balcanică, socotim că ele sânt însuşiri proprii ale poporului nostru. In acest capitol, mărginindu-ne numai în cadrul vieţii păstoreşti, care alcătueşte obiectul studiului de faţă, fără a considera traiul Aromânilor orăşeni înstăriţi, din care au ieşit neguţători abili, învăţaţi eminenţi, arhitecţi excelenţi şi meseriaşi neîntrecuţi, dorim să arătăm numai faptul că acolo unde Slavii au venit în atingere cu păstorii aromâni, ei n'au lipsit să-şi schimbe felul de viaţă în mai bine, imitând, ca traiu, pe păstorii aromâni. In privinţa aceasta, observăm, mai întâiu, că în ce priveşte locuinţele lor, ele au primit soliditatea şi confortul caselor aromâneşti: „Les maisons sont hautes et construites en pierre; les chambres, la disposition intérieure, l'ameublement, tout rappelle l'habitation des Aromounes *pečalbari*. La propreté et le confort sont poussés plus loin que dans le maisons de Polog“ [1]. De asemenea gustul pentru frumos, Slavii veniţi în contact cu Aromânii îl au tot de la aceştia: „Plus que les autres Slaves, ils montrent un certain goût, le goût greco-aroumain, pour le beau, l'achevé, même pour ce qui est moderne“ [2]. In fine, la aceşti Slavi amestecaţi cu Aromâni tot ce se observă ca ceva mai ales şi mai distins în viaţa lor nu se poate explică, după înseşi constatările învăţatului sârb, decât ca un împrumut mai nou venit păstorilor aromâni: „Purtătorii culturii bizantino-române au un gust hotărît şi tendinţe pentru un traiu mai bun şi mai ales; nu este nici o îndoială că ei au fost aceia care au introdus aceste deprinderi între populaţiunile slave din Balcani. De asemenea influenţa lor asupra culturii materiale este foarte mare. Caracterul stilului bizantin pentru bisericile şi mănăstirile ortodoxe este cunoscut. Orânduiala din camerile caselor noastre, în oraşe, este aproape aceeaşi ca la Greci şi la Aromâni; e primită de noi şi curăţenia casei caracteristică femeilor aromâne“ [3].

---

[1] Cvijić *o. c.*, p. 402.

[2] Cvijić *o. c.*, p. 442.

[3] Cvijic, *Naselia srpskih zemalja* I, p. XXX.

6. Păstoritul Aromânilor în toponimia balcanică.

In toate ţările în care îndeletnicirea cu păstoritul a avut odată o desvoltare mai mare, toponimia păstrează încă până astăzi urmele acelei ocupaţiuni. De multe ori aceste urme şi-au schimbat, în cursul veacurilor, în aşa fel forma, încât astăzi abia li se mai poate recunoaşte originea. In Franţa, cele mai răspândite nume de localităţi din domeniul vieţii pastorale sânt acelea care derivă din cuvântul A l p e, cu înţelesul secundar de „păşune", şi din C a l m i s, cu acelaşi înţeles. La unele compuse cu aceste cuvinte se poate recunoaşte uşor forma de bază, la altele însă nu. Astfel din A l p e avem: A u p şi A u p s; după aceea A l p e t t e şi A r p e t t e; în fine A l p e t t a g, A r p e t t a g şi altele. Din C a l m i s avem: C h a l m e t t e, C h a u r i o n d e, C h o l o n g e, C h a u f l e r i a z etc. [1].

Nici la noi în Ţară nu lipsesc aceste urme, mai cu seamă în judeţele de munte. Un studiu asupra lor nu avem. Totuşi, răsfoind numai în treacăt Dicţionarul Geografic, vom da de o mulţime de nume de localităţi, toate cu obârşie păstorească, ca S t â n i ş o a r a „munte în Dolj acoperit cu păşuni având stâne pe el"; U r d ă, U r d a r i, U r d e ş t i, toate nume de sate în Dolj; în fine D r u m u l o i l o r [2], V a l e a O i l o r, D e a l u l O i l o r, şi altele. Ele nu lipsesc nici în ţările streine, pe unde au emigrat odată păstorii români. In Galiţia întâlnim nume locale, ca

[1] Cf. I. Roman, *Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes, contenant les noms des lieux anciens et modernes.* Paris 1884.

[2] Despre *Drumul-Oilor* vezi şi Emmanuel de Martonne, *La Valachie, essai de monographie géographique.* Paris (1902) p. 115. De asemenea Crijič, *La Péninsule Balkanique* Paris (1918) p. 185. După aceea O. Densusianu, mai întâiu, în *Păstoritul la popoarele romanice* p. 9, în care autorul se întreabă dacă aceste drumuri n'ar fi o urmă din timpul colonizării romane; în *Veaţa păstorească în poesia noastră populară* (1922) Vol. I., în Apendice, autorul reproduce unele informaţiuni privitoare la „Drumul oilor", luate din răspunsurile date la Chestionarul lui N. Densusianu, păstrat în ms. la Academia Română. După spusele moşului Ion Baniţă, numele „Drumul Oaiei" ar veni de la următoarea întâmplare: „In vremea de demult treceau Mocanii cu oile din Transilvania ca să le ierneze la Ţarigrad. O oaie fiind şchioapă a rămas pe urmă din cârd, însă a stăbătut drumul singură şi a venit acasă. Aceasta s'a întâmplat pe timpul când Mocanii s'au înapoiat din Ţarigrad" (p. 126). Tot în felul acesta se povesteşte şi la pp. 124, 125. Paralel cu „Drumul oilor" există şi „Drumul Sărei", despre care vezi pp. 124, 125, 126. Vezi şi Păcală, *Monografia comunei Răşinari* p. 292.

Strunga, Măgura, Lajano-ovce (oaie-neagră) şi altele[1]. In toate aceste nume uşor se poate distinge cuvântul de origine. Vor fi existând însă şi nume de localităţi cu o formă mai complicată. Acestea trebuesc studiate, spre a ne da seama mai bine despre intensitatea vieţii păstoreşti la noi.

In Peninsula Balcanică ele nu lipsesc nici pentru Meglenoromâni, care se ocupă, astăzi, aproape numai cu agricultura. Nume ca Mirindzu şi Băčiliń, semnalate de mine în partea de miază-noapte de Nânta, după aceea Mirindzu-vecl'u şi Băčilişti în Huma, Mirindzu-mari în Oşani şi altele[2], arată, alături de termenii pastorali păstraţi în acest dialect, că îndeletnicirea Meglenoromânilor cu păstoritul erà tot aşa de întinsă ca şi agricultura.

La Aromâni aceste nume trebue să fie şi mai numeroase. In cele ce urmează amintim câteva din ele.

Masŭ „endroit montagneux à Cerneşi". Această comună se află în Epir, în regiunea Zagori, situată în partea de miază-zi (drum 4½ ore) de Laca (Laişta).

Mul'ori „nom de colline dans la région de Frânci, village aroumain grecisé". Acest nume de localitate, împreună cu satul Frânci, ţine de „Anovlachie annexée au Zagori".

In ce priveşte originea numelui *Mul'ori* el este acelaşi cu *Ml'or* pentru *mil'or*. Ţinutul fiind grecizat, nu s'a mai putut păstrà pronunţarea originală: *Mil'or*. Vocala neaccentuată *u* pentru *i* din prima silabă s'ar puteà explicà subt influenţa labialei, iar *i* final s'ar puteà explicà sau prin analogiea altor nume de loc, din limba greacă terminate în i, sau de la plural.

Stana, nume de loc. în apropiere de Aminciu (Meţova). Derivat din *stane*, despre care vezi în capitolul următor. Un alt nume de loc. *Stana*, se găseşte şi în muntele *Tomor* (arom. *Ndumor*). în Albania[3]. Un derivat de la radicalul slav *stan*, este *Stanğe*, nume de loc. aproape de Ghevgheli. Formaţiunea este turcească, din *stan* şi suf. *-ec*.[4].

---

[1] Miklosich-Kaluzniacki, *Wanderungen der Rumunen in den Dalmatischen Alpen und in den Karpathen* (1879) p. 43 şi 62.

[2] Pericle Papahagi, *Megleno-Românii* II p. 38 şi 45.

[3] Cf. C. N. Burileanu, *I Romeni di Albania* p. 185.

[4] Cf. *Spisanie*. Kniga XIV (1917) p. 103.

Stanile, o localitate în regiunea muntoasă dintre Cratova şi Chiustendil în Bulgaria, acolo unde, după cum se poate vedeà în harta anexată, mai există şi alte aşezări de Aromâni.

Stanišor, nume de sat situat lângă oraşul Gnjilane, în regiunea moravo-vardariană, în apropiere de Vranja. In toată această regiune existau odată păstori aromâni. Aceştia, cu timpul, s'au slavizat. Cvijić, care s'a ocupat cu stabilirea caracterului etnic al Slavilor din ţinutul Moravei meridionale, în care se găseşte acest nume, adaogă: „Il n'y a pas dans cette région d'Aromouns. Il est cependant hors de doute qu'il y en avait au Moyen-Age" [1].

Strunga, nume de loc. de pe muntele Tomor în Albania, în care odată se aflau aşezate numeroase familii fărşeroteşti. Cuvântul acesta este însemnat şi pentru faptul că el lipseşte astăzi în terminologia pastorală la Aromâni, fiind înlocuit cu forma slavă *cutar*. El se mai întâlneşte rar numai în literatura populară, despre care vezi mai departe în capitolul următor.

Strungula, nume de loc. pe ţărmul stâng al râului Arta, cursul de mijloc. Pe ţărmul drept se află o altă localitate (nume de comună) românească *Valčora*, care este un derivat din vale, caşi *Strungula* din Strungă. S'ar puteà să fie şi o formă grecească, mai cu seamă că, după cum se va vedeà în capitolul următor, cuvântul românesc *strungă*, dispărut din dialectul aromân, se păstrează la Grecii din Epir.

Mandra, nume de loc. pe ţărmul drept al râului Arta, în imediata apropiere de orăşelul Arta.

Cărarea 'l Lampi, nume de loc. tot în muntele Tomor, în apropiere de vârful Tomoriţa-mică. Şi această localitate a fost locuită odată de păstori nomazi din Albania. Cuvântul *cărare*, după cum am arătat în altă parte din această lucrare, este rar în dialect. El se mai întâlneşte în literatura populară.

Turăşti, nume de loc. între cele două vârfuri ale muntelui Tomor în Albania [2]. O altă localitate cu numele *Turaşte* sau *Stane*, locuită odată de Fărşeroţi, se află la o mică distanţă de oraşul Durazzo, în partea din spre miază-noapte. Toţi Aromânii din această localitate locuesc acum în oraşul Durazzo [3].

---

[1] Cvijić, *La Péninsule Balkanique* p. 467.
[2] C. N. Burileanu, *o. c.* p. 183.
[3] C. N. Burileanu, *o. c.* p. 238.

Caprara, vârful superior al muntelui *Cacardista* din Pind. Acest nume este însemnat de Pouqueville. El se găseşte într'o regiune unde se întâlnesc şi alte nume de loc. nerelevate până acum. Vom cita câteva rânduri din scrierea autorului, ca să se vadă mai bine poziţia geografică a acestui vârf de munte: „J'ai relevé les sommets du Pinde qui donnent naissance à l'Achélous, c'est aussi le moment de les nommer et de les classer dans mon orographie. Je dois donc dire que du mont Zigos, d'où naît en partie l'Aous, ou Voïoussa, il y a trois lieues ouest-sud-ouest au mont *Codjaca*. Ce dernier élève ses sommets âpres et sévères au-dessus du Copanez, qui le lie au Zigos. En suivant l'arrête du Codjaça qui se prolonge au sud-ouest pendant six lieues, on aboutit au *Caprara*, pic supérieur du *Cacardista*“ [1]. In altă parte, Pouqueville, vorbind despre muntele Copanèz, spune că ramura acestui munte „qui se recourbe en arc, prend le nom *Souma-Coubrado*“.

Acì avem mai întâi *Caprara* care vine din *càprar* şi sufixul locul *-a*, ca în Tricala, Târnova, Magarova etc. După aceea *Suma-cu-bradu* „vârful cu brad“. Acest din urmă nume pe care şi Pouqueville îl traduce mai departe cu „pic des Sapins“ este interesant pentru păstrarea cuvântului latin *summum* cu înţelesul de vârf şi în româneşte ca în celelalte limbi romanice.

La căşarea di k'atră este, după cum îmi comunică Chr. Geagea din Avdela, un nume de localitate dintr'o regiune muntoasă din apropierea comunei Avdela din Pind. Nu se ştie dacă păstorii aromâni au avut odată, ca şi păstorii albanezi, stâne zidite în piatră. Acest nume de localitate ar fi un indiciu pentru existenţa lor în timpurile mai vechi.

Lacatun, nume de localitate în munţii din Albania, în regiunea Tomorului. Am arătat în altă parte din această lucrare că, odată, partea cuprinsă între cele două vârfuri ale Tomorului erau locuite de păstori aromâni. Astăzi numai urmele de nume de localităţi aromâneşti cuprinse în această regiune mai dau dovadă despre existenţa în număr mai mare a păstorilor aromâni în muntele Tomor sau *Ndumor*, cum îl numesc Aromânii.

Cuvântul este o împreunare din *la cătun*. Prezenţa lui este importantă pentru faptul că este pentru prima oară la Aromâni

[1] *Voyage dans la Grèce*. Vol. II, 192.

când întâlnim acest cuvânt subt forma obicinuită la Dacoromâni şi Meglenoromâni. I. C. Burileanu, cel mai bun cunoscător al Românilor din Albania, care înregistrează *Lacatun* ca nume de localitate, mai dă şi *Cătună*. Aceasta este forma mai obicinuită, deşi şi ea e destul de rară [1].

Patul'a, nume de localitate, în Tesalia, pe râul Salamvria, la apus de Ciotili.

Este un derivat din *pătul'u* cu suf. *-a*.

Iarbata, sat lângă Teteven. Este derivat din iarbă şi articolul feminin bulgar *-ta* [2]. Nu se ştie dacă cuvântul este o formaţiune aromânească sau chiar dacoromână. Derivate analoage slave, în Macedonia, avem *Tiravna*, *Triavna* din *trěvenŭ* şi acesta din *trěva* „iarbă" [3].

Pašunci, sat situat în partea de miază-zi de Târn, lângă *Banišor*, în Bulgaria. Weigand, aducându-l în legătură cu *păşune*, adaogă: „Möglich sogar wahrscheinlich ist die Herleitung von dem Personennamen Pâšun". Eu cred că derivaţia lui din *păşune* nu trebue pusă deloc la îndoială, mai ales că se află într'o regiune în care se găsesc şi alte nume de loc. de origine românească [4]. Nici despre acest nume de loc. nu putem şti cu siguranţă, dacă el ţine de dialectul aromân sau dacoromân.

Ciobanlades, nume de comună din Tesalia, situată în partea apuseană de Lamia. Derivaţia cuvântului este grecească din pluralul aromânesc *čobanl'i* de la *čoban* [5]. O derivaţie grecească direct de la *čoban* n'ar fi cu putinţă, deoarece în cazul acesta ar trebui să avem *čobanades* (fără *l*).

Tot ca nume de localităţi din domeniul vieţii păstoreşti, însă de importanţă cu totul secundară, pot fi socotite şi o serie de nume care se referă la nutreţul vitelor. Printre acestea se întâlneşte *livade*, subt forma simplă sau compusă: *Livădz*, comună arom. în Meglen; *Xirolivadi*, comună în Veria; *Vlaho-Livadi* com. în Olimp etc. După aceea *Şesŭ*, nume de localitate în Cerneşi.

[1] Vezi I. C. Burileanu *o. c.*, p. 312. *Katuna* ca nume de loc. se găseşte şi în Acarnania pe un platou la nord de Xiromeri. (Cf. Heuzei, *Le mont Olympe et l'Acarnanie* p. 239. Vezi şi p. 261). De asemenea şi W. Martin Leake, *Travels in northern Greece* p. 163; îl relevă la p. 218 şi ca nume de familie.

[2] Weigand, *Rumänen und Aromunen in Bulgarien* (1907) p. 44.

[3] *Spisanie* ib. p. 102.

[4] Weigand, *o. c.*, ib.; Const. Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien* p. 123.

[5] Vezi despre acest cuvânt şi în *Dacoromania* I 422.

Valea-şeasă nume de loc. în Siracu şi Aminciu (Meţovo). Insemnătatea acestor două din urmă nume de loc. constă în aceea că cuvântul *şesŭ* (lat. sessus, a, -um) pierzându-se din dialect, s'a păstrat în toponimie, graţie ocupaţiunii păstoreşti a Aromânilor. O comună românească de lângă Ianina se numeşte *Şeşŭ* cu *s* din silaba a doua trecut în *ş*. Cuvântul pare a fi de origine albaneză: *šeš* (lat. sĕssus), mai cu deosebire că în Epir se întâlnesc şi alte nume de loc. de origine alb., acolo unde astăzi se găsesc numai Aromâni, ca *Bari* (dat şi subt forma *Barŭ*), munte înalt din lanţul care separă valea din Aspropotam de regiunea Siracu şi Călarl'i. Cuvântul ar puteà venì sau din *bar* „iarbă" sau din *barì* „păstor". In fine tot aici pomenim şi răspândirea prin păstorii. aromâni a cuvântului *pade* în toponimia aromânească, precum: *Pade-Muşată*, nume de loc, în Pind, în spre muntele *Gumara*. *Padea 'l Ghion*, nume de loc, în apropiere de Molovişte (Macedonia). *Pădz*, comună aromânească în Pind, situată pe muntele Smolica, la o jumătate de oră departe de Armata. *Pădz*, nume de loc. lângă Călarl'i.

7. Termeni păstoreşti pierduţi din dialect, însă păstraţi în limbile balcanice.

In capitolele precedente, încercând să dau o descriere a vieţii păstoreşti la Aromâni, am căutat să grupez toţi termenii referitori la această viaţă. Se înţelege, însă, că, în afară de ei, trebue să se mai găsească şi alţii — unii care există în dialectul dacoromân şi lipsesc în dialectul aromân, sau lipsesc şi în dialectul dacoromân, însă au existat în dialectul aromân şi cu timpul s'au pierdut — pe care numai un studiu mai amănunţit şi bazat pe cercetări nouă ni-i mai poate descoperì. In capitolul acesta nu va fi vorba despre aceste cuvinte, care se presupune că au existat, însă astăzi au dispărut cu desăvârşire. In rândurile care urmează ne vom ocupà de acèle puţine cuvinte, ţinând din domeniul vieţii păstoreşti, care, deşi astăzi în dialectul vorbit sânt necunoscute, totuşi din prezenţa lor într' altă limbă din Peninsula Balcanică, deducem că au existat odată şi în dialect.

Dintre acestea avem:

brânză cu acelaşi înţeles ca în dacoromână. Astăzi cuvântul acesta este înlocuit prin „caş", iar pentru ceea ce Dacoromânii numesc „caş", se întrebuinţează numai „caş dulţe".

Prezența cuvântului se atestă prin existența formei grecești πρέντζα „Käse in Lederschlauch" întrebuințat în Epir. Această brânză, după cele ce mi se comunică, este aceeași cu ceea ce Aromânii fărșeroți numesc *caș bătut dit foale* sau la ceilalți Aromâni *tunăreț* (din *caș tumnăreț*). G. Murnu (*Rum. Lehnw. im Neugr.* 38) presupune că cuvântul este de origine dacoromână, și că el ar fi trecut la Greci numai prin mijlocirea Raguzanilor. Este drept că *brenca* sau *caseus vlachescus* erau cunoscute la populațiunile romane de pe coasta Dalmației, însă lipsind acest cuvânt la Sârbi și Albanezi, și găsindu-se, după informațiunile ce am, numai la Grecii din Epir, el trebue să fie considerat ca un împrumut din dialectul aromân, încă din vremea când cuvântul nu dispăruse din graiu. De fapt, cuvântul mai trăește și astăzi în comuna H a l i c h i din Aspropotam[1].

strungă, cu același înțeles ca în dacoromână. Ca și brânză, cuvântul este necunoscut în sfera termenilor păstorești întrebuințați de tulpinile aromânești. Cu toate acestea îl întâlnim în literatura populară:

Alai Chichi, pală lungă,
Tăl'așĭ Greț'l'i tuți tu strungă.

Măi Chichi, pală lungă,
Tăiași pe Greci toți în strungă.
Tache Papahagi, *Antol.* 49.

De asemenea, bătrânul poet Belimace îl întrebuințează în cunoscuta lui poezie „Picurarlu":

Picurar cu perčea lungă
Căți plândzi cu boațe'n strungă?

Păstorule cu chica lungă
De ce plângi cu voce'n strungă?

De fapt dicționarul grecesc al lui Vlahos îl înregistrează: στρούγγα, ca un cuvânt nu regional ci general, cu înțelesul „enclos, parc", și G. Meyer, relevându-l pentru întâia dată, îl atribue păstorilor Vlahi, fără să specifice anume de la care păstori a fost luat. Ținând seamă de ceilalți termeni păstorești pe care Grecii i-au împrumutat de la păstorii aromâni, trebue să admitem că și στρούγγα este un cuvânt aromânesc, mai ales că urme din vechea lui întrebuințare în dialect se păstrează încă până azi[2].

țarcu. Astăzi, după informațiunile mele luate de la păstorii din regiunea Veriei, de la Fărșeroții din Vodena și de la Grămustenii din Livădz, cuvântul nu există în dialect cu înțelesul de

[1] Cf. *Dunărea* Anul I No. 5—8 p. 126.
[2] G. Meyer, *Neugr. Stud.* II p. 79.

„ocol" ca în dacoromână. In locul lui se întrebuinţează la păstorii din toate tulpinile *cutar*. Cu toate acestea, el se întâlneşte numai în expresia, pretutindeni cunoscută la păstorii aromâni, *k'irdui ţarclu* (di ńel, di edz) cu înţelesul „am pierdut toţi mieii, toţi iezii, am pierdut întreaga fătătură".

Dacă ne referim la limba greacă, vom vedeà că şi acest cuvânt se găseşte în Epir, întrebuinţat mai mult în Zagori: ταάρκος „kleiner Stall für junge Ziegen, der Ort, wo Zicklein und Lämmer eingeschlossen werden, um zu saugen". (G. Meyer, *Etym. Wb. der alb. Spr.* p. 445).

Alături de ţarc, mai există şi cuvântul *înţercà*, care este dat şi în dicţionare. El nu prea se aude în dialectul vorbit. In locul lui păstorii aromâni întrebuinţează numai *curmu*.

negru, nu se aude astăzi în dialect decât numai în unele nume de localitate. In locul lui avem *lai*, în tot domeniul aromânei, şi *gal* în Laca din Zagori[1]. Tot în acest ţinut se aude rar şi *negru*. De aci cuvântul a trecut la Greci νάγκρα „schwarzes Schaf", întrebuinţându-se numai ca substantiv[2]. Trecerea lui s'a făcut prin păstorii aromâni. Cuvântul grecesc reprezintă forma femininà *neagra* din *oaia neagră*. Astăzi *negru* se mai întâlneşte în Toponimie *K'eatra-neagră* (Vezi p. 244).

Originea cuvintelor.

Luând în cercetare originea cuvintelor întrebuinţate la păstorit, în primul rând ne vom opri puţin la două-trei nume de localitate cu înfăţişare mai veche.

Dintre acestea, în afară de Sear (Seres) şi Părleap (Perlepe), despre care s'a vorbit în cuprinsul acestei lucrări (vezi p. 312), am mai aveà următoarele:

Vilardi, întrebuinţat des în literatura populară aromână pentru Berat, oraş în Albania.

Să scriaţi nă laie carte — Să scrieţi o scrisoare
La păşeulu di Vilardi. — Paşei din Berat.
Lit. Pop. 1018/28.

Astăzi cuvântul nu se aude decât numai la unii Fărşeroţi; încolo, pretutindeni avem Berat. De asemenea el este cunoscut

[1] Weigand, *Die Aromunen* II p. 361.
[2] G. Murnu, *Rum. Lehnw. im Neugr.* p. 37.

numai la Aromâni. Grecii, Turcii şi Slavii nu-l cunosc. La toţi aceştia se aude numai forma Berat. In special Grecii au Μπεράτι. In vremurile mai vechi cuvântul grecesc se apropiă mai mult de forma etimologică *Bĕlŭ gradŭ*. Din aceasta Grecii au făcut (cu pronunţarea lui *b* ca *v*, ca în Βούργαρος din Bulgar, Βάλτα din balta) Βελάγραδα şi Βελάγραδι, cu *i* final pentru *a* ca în actualul Μπεράτι pentru Μπεράτ. Astăzi aceste forme nu se mai aud, după cum nu se aude la Aromâni, decât foarte rar, *Vilardi*. Forma aromână esta o rămăşiţă din vechea pronunţare grecească. Din Βελάγραδι, prin căderea lui a neaccentuat din silaba penultimă, a rezultat regulat *Velagrdi*, iar din aceasta *Velardi*, din care apoi, cu *e* neaccentuat trecut în *i*, *Vilardi*.

Lăsun este pronunţarea aromânească la păstorii nomazi din Pind pentru *Elasona*, *Alasona* şi *Elason*. Aceasta din urmă formă am găsit-o însemnată pe hărţi. Comparând cuvântul românesc cu formele greceşti, surprinde trecerea lui *o* în *u* înaintea lui *n*, în poziţie accentuată. Mi-a fost cu neputinţă să ajung la variantele formelor vechi greceşti ale acestui nume de localitate. Dacă se va dovedi însă că *e* iniţial din forma greacă este ulterior, sau că cuvântul se pronunţă cu dublu *l*, atunci forma aromânească, cu *on* accentuat trecut în *un*, trebue să fie tot aşa de veche ca şi *on* > *un* din *Salona* > *Sărună*.

Băjasa (scris şi *Băjeasa*) este numele comunei româneşti din Zagori şi numele râului pe care se află aşezată comuna. Intre numele comunei şi numele râului, desigur numele acestui din urmă este cel mai vechiu. Aşa dar, pentru lămurirea formei aromâneşti trebue plecat de la numele râului. In greceşte atât comuna cât şi râul se cheamă *Voj̆usa* şi *Vovusa*. In unele hărţi ale statului major austriac am întâlnit şi *Vjosa*. Nu ştiu întru cât această transcriere corespunde adevăratei pronunţări. Numele vechiu grecesc al râului este *Aous*. Este greu de stabilit legătura între forma veche şi numirile greceşti de astăzi. Probabil că ele vor fi existat alături de numele vechiu. Pentru noi faptul important este că *v* iniţial din *Voj̆usa* grecesc apare ca *b* în *Băj̆asa* aromânesc. Aceasta însemnează, pe de o parte, că Aromânii au cunoscut de cu vreme numele grecesc al râului, căci numai aşa s'ar explică redarea lui *v* iniţial prin *b*, al doilea, că forma grecească *Voj̆usa*, ajunsă până astăzi, nu este nouă. In orice caz pentru lămurirea originei numelui comunei, trebue ţinut seamă

de numele râului; iar numele românesc al râului nu poate fi despărţit, din cele ce am spus mai sus, de numele lui grecesc.

Imbrăcămintea.

La îmbrăcăminte, în afară de cuvintele de origine latină: *călčuń* (< calceonem. Cf. *Dacoromania* III, p. 756), *balţu*, *curaţă*, *nastur* (*anastur*), *stringl'e* (stringula. Cf. Per. Papahagi, *Not. Etim.* 45) şi de cele studiate în capitolul de la p. 254, mai avem următoarele:

čičeroańe şi *čičeroană*, o pânză albă cu care Fărşeroatele bătrâne îşi înfăşoară *čuparea*, şi prin extensiune, întreaga coafură. Ţinând seamă de forma înaltă şi ascuţită care ia întreaga coafură a capului, mai cu seamă că însăşi *čuparea* este destul de înaltă, cuvântul nu poate fi despărţit de forma *kičeră*, care a trebuit să existe odată şi la Aromâni, cu acelaşi înţeles de „vârf, înălţime, deal în forma acoperişului casei". Din *kičeră* cu suf. *-oańe* am avut *kičeroańe*, din care apoi a rezultat *čičeroańe*, întocmai ca la *k'ičor* > *čičor* „picior". In cazul acesta, cuvântul nu mai poate fi socotit străvechiu în limba română. Legătura lui cu forma albaneză *k'ikɛl'ɛ*, *k'ikɛl'* „vârf, vârf de munte" (despre care vezi N. Drăganu în *Dacoromania* I p. 117 şi urm., Th. Capidan *Dacoromania* III p. 151) e problematică, iar originea lui e mai de grabă slavă (despre care vezi Ovid Densusianu, *Graiul din Ţara Haţegului* p. 58). Ca chestiune semantică cuvântul nu întâmpină nici o greutate. Când am întrebat pe un Fărşerot ca să-mi spună ce este *čičeroańa*, el, împreunându-şi vârful degetelor de la amândouă mânile şi ducându-le deasupra capului ca să-mi arate că este ceva înalt şi ascuţit, mi-a răspuns „balţul ţi-ş bagă moaşile pisti čupare". Forma *čičeroană* pentru *čičeroańe* se datoreşte unui schimb de terminaţiune.

čupare, este o căciulă în formă de fes, ceva mai înalt, pe care îl poartă Fărşeroatele. Este cunoscută numai la Românii din Albania. Forma *ţupare*, la Românii din Olimp, este mai nouă şi e redată cu pronunţarea locală obicinuită a acestor Români, la care avem regulat *ţ* pentru *č*. Aşa dar, originea cuvântului trebue căutată plecând de la forma *čupare*. Cuvântul nu poate fi despărţit de forma albaneză *k'ipare* cu înţelesul nesigur „Gesichtzüge" pe care îl dă dicţionarul lui G. Meyer (p. 227). El trebue să aibă şi alte în-

ţelesuri referitoare la cap şi faţă, pe care noi nu le cunoaştem. Originea cuvântului albanez G. Meyer o caută în sârb. bulg. *kip* din ung. *kép,* care a dat şi în româneşte *chip*. Eu cred că el reprezintă o formă veche albaneză.

mal'ot în arom. este din alb. *mal'ot* (Cf. Nopcsa *o. c* p. 169) din cauza lui l' palatal care nu s'ar puteà explicà în arom. şi nici în limba ngr. Cuvântul este, ca origine, acelaşi cu dacor. *malotcà* dintr'o formă arabă (prin Turci) *mallôta*, iar acesta din vgr. μαλλωτὴ δορά, păstrat în mgr. μηλωτή „pellis ovina". Cuvântul se întâlneşte şi în vsl. *miloti*, *milotarĭ* „pellis ovina"; în limbile romanice: ital. *melota* „blană" fr. *mélote* etc. La Greci, există subt forma *maljót* şi vine tot din albaneză.

părtiţă din vsl. *prŭtă* „pannus, Stückchen Tuch" cu suf. *-iţă* (Mikl. *Lex. Pal.*). In limba bulgară avem azi derivatul *prătušina* „orice obiect de pânză de legat sau înfăşurat; haină". Este acelaşi cuvânt care stă la baza formei dacor. *pârtie*.

Dintre celelalte cuvinte, următoarele sânt de origine turcă: *culane* (dacor. colan), *k'ileafe, k'uleafe* (dacor. chiulaf), *ğumindane* cu toate variantele (dacor. geamadan), *ilek'e* (dacor. ilic), *găitane* (dacor. găitan), *ibrişime* (dacor. ibrişin), *dulumă* (dacor. dulamă), *sileah'e* cu toate variantele (dacor. sileaf), *tirlike* (turc. tirlyk), *minğuş* (turc. menguš), *dizgă* (turc. dizge „Strumpfband"), *şimie* (turc. šami), *čuprake* (turc. čaprak, dacor. ceapraz). Următoarele sânt de origine neogreacă: *adimtu* (δίμιτος „étoffe croisée"), *alsidă* (ἀλσίδα), *arădărik'e* (ἀράδα), *asime* în *tas di asime* (ἀσήμι), *calţavetă* (καλτσοδέτα), *catasarcu* (cf. κατασάρκι din κατὰ şi σάρκα tradus prin ἡ φλανέλλα), *curdel'* (κορδέλλα şi κορδέλα), *lăpudz* (λαποῦδα, λαποῦδι după G. Meyer, *Neugr. St.* II 38 din sl. *lapa*), *mândilă* (μανδήλιον), *puđeauă* (ποδιά), *ţăruh'e* (τσαρούχι), *ţipă* (τσίπα; despre răspândirea cuvântului în limbile balc. Cf. G. Meyer *Alb. Wb.* 441 şi *Neugr. St.* II 62), *zărculă* (ζερκούλα din turc. *zer külah* propriu zis „chiulaf brodat cu aur"; cf. k'ileafe, k'uleafe. Cuvântul ar fi putut trece la Aromâni şi direct din turc.). De origine albaneză avem *zavă* (zave, răspândit şi la celelalte popoare balc., despre care vezi G. Meyer, *Alb. Wb.* p. 481). Cu origine nelămurită avem: *gădzoafă, mogur, naču.*

Familia păstorului.

Familia păstorului se cheamă *fămeal'e, fumeal'e* (lat. familia). Mai multe familii la olaltă alcătuesc o *fălcare*. Originea acestui cuvânt este strâns legată cu felul vechilor aşezări aromâneşti.

Cuvântul stă, desigur, în legătură cu lat. *falx, -cem* „secere". Un derivat adjectival *falcalis, -em*, din care am aveà *fălcare*, a trebuit să însemneze, la început, porţiunea de pământ în forma „secerei" pe care se află grupată o aşezare de mai multe familii. Cuvântul *fălcare* s'a puteà explicà foarte bine şi din *falcaria*[1], însă nici de cum cu înţelesul de „portion de terre fauchée" ci „porţiunea de pământ în forma unei falce". Aceasta, de sigur, pentru că la alegerea unui loc pentru o aşezare nu jucà nici un rol faptul dacă porţiunea de pământ este secerată sau nu. Principalul erà ca satul sau felul de aşezare să aibă o formă care puteà ajutà mai bine la apărarea lui atunci când satul ar fi fost atacat din afară. In cazul acesta forma secerei conveneà cel mai mult. Colegul mieu G. D. Serra, care de ani de zile lucrează la toponomastica ţinutului Canavese din nordul Italiei, mă asigură că multe din vechile aşezări din Italia sânt derivate nu numai de la *falx, -cem*, dar şi de la orice cuvânt cu înţelesul de „curva, svolta di strada". Iată acum şi câteva nume de loc. din toponomastica italiană comunicate mie de G. D. Serra, care mi-a atras luarea aminte asupra acestui fapt. In Piemonte avem *Falcimagna*, aproape de Bussoleno di Susa; tot aşa *Falsimagna* sau *Fausi*, sat la Montanaro Canavese; Rua di *Fissimagna* la S. Martino Canavese; *Falsabologna* la Bolangero. Şi tot aşa avem nume de localităţi derivate de la obiecte care au forma rotundă: *Via lunaria* şi *Lunatto* de la *luna*. De asemenea numeroase nume de loc. de la *rota*. Astfel avem *Collis Rote* (atestat în anul 1189) pe strada romana din Val di Susa Vezi de asemenea *Via Ruata Cloti* (anul 1284), *Ruata Urbiani* (anul 1107) în Val di Susa, *Ruata de Latronibus* (anul 1194) la Savigliano etc. In fine, tot în vechea toponomastică italiană avem numeroase derivate de la c o r n u t a, a r c u a r i u s, f l e x u s, c u b i t u s, *v o l v i t a etc., adică tot de la cuvinte care au o formă curbată sau rotundă, despre care vezi mai pe larg în: S. Pieri, *Toponomastica della Valle dell' Arno*; *Toponomastica delle valli del Serchio e della Lima*, D. Olivieri, *Saggio di una illustratione generale della toponomastica veneta*.

Căpetenia unei fălcări este *čelnicul* (vsl. celĭnikŭ, despre care vezi mai pe larg la p. 214). Denumirea de *k'ehăiă* (turc. kehaja) întrebuinţată mai mult de Grămusteni, este nouă.

---

[1] Candrea-Densusianu, *Dicţ. Etim. al limbii române* p. 90 (547).

Păstorul se cheamă *picurar* (lat. pecorarius); după felul vitei pe care o păzeşte, el se mai numeşte *uţar* (oier), *nutinar* (noaten), *birbicar* (berbece), *mătricar* (mătrică), *stirpar* (stearpă), *vitul'ar* (vătuiu), *căprar*.

La stână mai marele este păstorul numit *căşar* (din lat. casearius). Acest termen este vechiu şi întrebuinţarea lui a trebuit să fie comună la toţi Românii. Cuvântul *bačă* (bağu) dat în glosare nu mi-a putut fi confirmat. Este drept că într'o poezie populară întâlnim versurile:

Tră nă Rămână
Mi băgam şi bačŭ la stână.

Pentru o Româncă
Mă băgam şi baciu la stână.

Lit. Pop. 31.

însă observ că aceste versuri ar puteà fi o plăsmuire a culegătorului. Aceasta se dovedeşte şi din întrebuinţarea cuvântului *stână* introdus numai ca să rimeze cu *Rămână*; în aromâna există numai *stane*. Culegătorul, care cunoşteà dialectul dacoromân, l-a introdus, fără să-şi dea seama despre falsificarea poeziei. Cu toate acestea nu este exclus cazul ca undeva să se audă şi cuvântul *baču*.

In afară de *căşar*, în timpurile mai nouă, de când cu fabricarea caşcavalului, s'a introdus între termenii păstoreşti şi *mastur* gr. μάστορας (maiestru).

Locuinţa păstorului.

Păstorii cu locuinţe stabile, care numai iarna pleacă la şes şi vara revin la locuinţele lor de munte, au *case;* păstorii nomazi locuesc în *călive* (ngr. καλύβα). Generalizarea *căliviei* la Aromâni trebue să fie nouă şi datează de când cu răspândirea cuvântului grecesc la toate popoarele din Peninsula Balcanică şi chiar la Slavii de miază-noapte prin intermediul turcescului *koliba*: bulg., sârb., cehslov., pol. (dialectul) *koliba*, rus. *kołyba* (Miklosich, *Türk. Elem.* I 88). Numai Albanezii, întocmai ca şi Aromânii, îl au direct din ngr., nu prin turceşte: *kal'ive* „Hütte" (G. Meyer, *Alb. Wb.* 170). Dacă prezenţa cuvântului *casă* arată că alături de păstorii nomazi au existat şi păstori sau agricultori sedentari, nu mai puţin noul împrumut *călivă* presupune că el a înlocuit un cuvânt mai vechiu pentru desemnarea locuinţei vremelnice. La Albanezi, alături de *špi* (din štpi, štɛpi) „casă" avem *koliba*, *kasoł*, *bun* şi *kačor*, toate cu înţelesul de colibă. Forma din urmă *kačor* se întâl-

neşte şi în sârba *kačara* [1], care, mai mult decât forma albaneză, ne aminteşte cuvântul românesc *căscioară*. Mă întreb dacă acest *căscioară*, care mai trăieşte acum numai la Sârbi şi la Albanezi, n'ar fi ţinut locul formei *călivă*. Căci în aromână, în afară de casă şi călivă, nu există *bordeiu*, cu toate că acesta este răspândit la Sârbi, Bulgari etc.[2].

Mai multe sate alcătuesc o *hoară*, iar mai multe călive îşi păstrează aceeaşi denumire: *călive*. Denumirile *sat* şi *cătun* lipsesc astăzi. După cum călivă este un împrumut nou din ngr., tot aşa şi *hoară* din ngr. χώρα nu-i o formă veche. Ca înţeles, cuvântul, astăzi, în greceşte, nu se mai întâlneşte decât în τὸ χωριό „sat", şi în χωριάτης „ţăran", derivate din χώρα. Iar acesta şi-a păstrat în ngr. înţelesul de „contrée, pays, lieu, place" ca în vgr. şi în bizantină. Înţelesul a evoluat în aromână. La Bulgari acelaşi cuvânt *hora* însemnează „lume, oameni mulţi", deşi în monumentele vechi din sec. XIII îşi păstrează înţelesul vechiu: *Po vsej horě carĭstvami* „în toate ţinuturile împărăţiei mele" (a. 1217—1241). Cu acest vechiu înţeles există şi la Sârbi (Rječnik).

Ce cuvânt au avut Aromânii în locul lui *hoară*? Albanezii, care întocmai ca Aromânii se împart în nomazi şi sedentari, au *katund* şi *fšat*, cuvinte păstrate şi la Dacoromâni (cătun, sat). Din aceste două, la Aromâni a mai rămas o urmă numai din *cătun*, în proverbul *Nu faţe cătune*. Intr'o lucrare anterioară am socotit că această formă este un împrumut din limba greacă [3]. Acum aflu că adevăratul proverb grecesc, care corespunde aromânescului „nu faţe cătune" sună Δὲν κάμνουν χωριὸ (nu fac sat împreună). Aici χωριὸ este cuvântul grecesc propriu pentru sat. Incolo, κατοῦνα, în greceşte, lipseşte ca apelativ. El există ca nume de localitate în Acarnania [4]; dar aci originea lui este aromânească. De altfel, şi după formă, cuvântul nu poate fi decât numai românesc. Grecii l-ar fi putut împrumută şi de la Albanezi; însă la aceştia se pronunţă *katund*, din care n'ar fi putut ieşi κατοῦνα. Această formă nu s'ar puteà explicà decât numai dintr'un arom. *cătună*, aşa cum se aude până azi în proverbul de

[1] După Rječnik „şură sau căsuţă în care se ţin buţi". Există şi ca nume de loc. în districtul Smedrevo: *Livada u Kačaru* (livadă în Cačar).

[2] Fr. Nopcsa, *Albanien, Bauten* etc. p. 8 şi urm.

[3] Th. Capidan, *Raporturile Albano-române* în *Dacoromania* II p. 465

[4] W. Martin Leake, *o. c.* p. 208.

mai sus. Iar forma aromână faţă de dacorom. *cătun* se explică ca un nou singular feminin refăcut din pluralul *cătune*. De altfel, odată a trebuit să existe şi forma *cătun*. Aceasta se vede din numele de localitate *Lacatun* despre care s'a vorbit la p 334.

Felul vitelor.

Aproape mai toate denumirile sânt de origine latină şi ele se regăsesc şi în dacoromână; *numal'u* (dintr'un mai vechiu *nămal'u*; dacor. nămaie); *oaie*, *pal'u oaie* (gr. παλη şi oaie); *mătrică* (pentru un mai vechiu **mătriţe* cu plur *mătriţi*, din care apoi sing. *mătrică*; dacor. mătrice); *muldzară*, *muldzarcă* (lat. *mulgearia Cf. Puşcariu *Lat. Ţ und K*ţ p. 63; dacor. mânzare din muldzare + mânz. Forma decor. există şi în bulg. *mandzara* cf. Th. Capidan, *Rap. slavo-rom.* în *Dacoromania* III p. 208): *ml'oară* (mioară), *stăml'oară* (strămioară); *noatină* (noatenă); *birbeacă* (de la birbec); *ńel* (miel); *ńao* (mià); *sugar* (sugar); *noatin* (noaten); *birbec* (berbece); *mil'ur*, *m(i)l'or*; *areate* (arete); *capră*; *eadă*; *vitul'u* (vătuiu).

Următoarele denumiri sânt de origine streină: *marmară* (cf. ngr. μαρμάρα însemnând στεῖρα. Cuvântul se întrebuinţează la Greci regional, în Epir, ar puteà fi deci un împrumut din aromâna. In cazul din urmă originea lui este nelămurită); *stearpă* (cu origine neclară): *strif* (ngr. στρήφος din στρήφω „tordre, retordre"); *čucutit* (derivat din *čocut*, pentru care vezi Th Capidan, *Elem. slav. în dial. arom.* p. 87); *daş* (alb. daš cf. Th. Capidan, *Rap. alb.-rom.* în *Dacoromania* II p. 527); *părču* (sl. прѫč; verbul: *prѫčat se* „sie paaren sich" din care arom. *părcescu*. Despre răspândirea cuvântului la Greci şi Albanezi cf. Th. Capidan, *Elem. slav. în dial. arom.* p. 77).

Cu origine neclară avem: *asman*, *gagur* şi *ţap*[1].

Locuinţa vitelor.

Aci cuvintele de bază, de origine latină, sânt *mas* (lat. mansum) cu înţelesul de „Schlafstätte für Schafe" numai în limba română; în celelalte limbi romanice înţelesul diferă cf. Meyer-

[1] Despre *ţap* au vorbit pe larg Vasmer şi Roswadowski (Cf. *Mitteil. des rum. Inst.* p. 278), căutându-i originea în iranică (Vezi *Dacoromania* II, 460, 551). Acum în urmă O. Densusianu încearcă să-l explice tot din iranică (Cf. *Grai şi Suflet* I p. 245).

Lübke REW. 5322): *amiridzŭ* (postv. de la amiridzŭ vb. din lat. meridio, -are; cf. mgl. *amirindzu*) şi *arugă* (lat. ruga).

Dintre celelalte avem *ţarcu* (ţarc), *pătul'u* şi *coardă* (şi în mgl.) indigene, cu origine nelămurită [1]. După aceea *mandră* cu o difuziune balcanică extraordinară. Se găseşte în bulg. *mandra* sinonim cu *bačja*, *bačilo*; în sârb. *mandra* „Sennerei" sin. cu *bačja*, *stan*; în ital. *mandra* „Herde, Viehherde", toate din ngr. μάνδρα „Pferch, Hürde, Stall", cu înţelesul apropiat din vgr. „enclos, étable, écurie" şi „monastère", din care mai târziu a ieşit ἀρχι-μανδρίτης „arhimandrit" adică „mai marele peste mandra monastică". Din vgr. a trecut şi în latina *mandra* (cf. Georges), care însă nu s'a moştenit la noi; *căşlă* împrumut nou din turc. *kyšla* „caserne": *cutar* (bg. kotar); *turîşte*, (*turuşte*) din sârb. *tor* „Hürde", *torište* „Hürdenlager". Aci aparţine şi *cupie* (vsl. kupŭ „grămadă).

Locul unde se prepară laptele.

Şi aci cuvântul de bază, care a existat odată peste tot la păstorii români de pretutindeni, este *căşare* (lat. caseria, derivat din caseus). Peste acesta, care are cea mai largă întrebuinţare, a venit cuvântul *stane*, răspândit la Fărşeroţi (din sl. stanŭ). Cuvântul există în ngr. στάνι „Stall, Schäferei", alb. *stan* „Schafpferch". Forma *stână*, după cum am arătat şi în altă parte, nu există la Aromâni.

Derivatele laptelui.

Cuvinte de origine latină: *caşŭ (-dulţe, -albu, -tunăreţ* „de toamnă" *-bătut, -di Şarl'i* „localitate în Albania", vezi în hartă numele de loc. *Şar*. Formaţiunea *Şarl'i* este ca *Idrineil'i* pentru *Idrinè* din *Edrenè*, despre cari vezi p. 314; *teară* (lat. tela) *cl'eag* (cheag); *străgl'eată* (lat. *extracoagulata); *umtu* (unt). In afară de aceste derivate ale laptelui, referindu-ne la felurile de brânză, mai avem şi aşa numitul *caşŭ-baču* (*boğu*), care, după cum am spus în cuprinsul aceste lucrări, este brânza ce se întrebuinţează în familie, zilnic, pentru întreţinerea copiilor. Desigur că originea acestui cuvânt trebue căutată în „brânza întrebuinţată de baci, brânza care serveşte la întreţinerea baciului". Ceea ce apare

[1] Pentru originea alb. a lui *ţarcu* cf. Th. Capidan, *Rap. albano-rom.* în *Dacoromania* II 552.

[2] O nouă încercare pentru explicarea lui *strungă* a făcut-o G. Giuglea, în *Cuvinte şi Lucruri*, apărut în *Dacoromania* II p. 327.

însă şi mai interesant este faptul că acest fel de brânză, pe vremuri, erà cunoscut şi la Dacoromâni. Colegul mieu Const. Lacea îmi comunică că în *Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt* II şi III apare de mai multe ori *caş-baču* transcris: Kazbacsh (a. 1535) II p. 414. Duos caseos kaz batsch (a. 1538) ib. p. 565; duos kaz batsch (a. 1538) ib. p. 566. Pro 103 caseis kaazbatsch (a. 1544) III p. 29. Vendidimus 85 caseos kasz Batsch (a. 1547) ib. p. 30. Din aceste citate se vede că forma curentă astăzi numai la Aromâni, în timpurile străvechi erà cunoscută şi la alţi Români.

Cuvinte indigene cu origine nelămurită: *urdă*, *dzăr*, *alcă* (cf. dacor. arichiţă) şi *bağu*. Acesta din urmă este acelaşi cu *baču*, cu trecere de înţeles.

Cuvinte streine împrumutate mai târziu: *ðală* (alb.), *g'izâ* (alb.) *gavruiani* (ngr. γαυροΐάνι, nume propriu, din γαῦρος „arogant" şi Iani „Ioan"), *imansâzpenir* (turc. iman-sez-peinir „brânză-fără-lege", adică brânză din care i s'a scos tot untul); *măxul'e* (turc. mahsul „produit"). Aci trecem şi *utlake* (turc. otlak).

Sculele de trebuinţă la prepararea laptelui.

Cuvinte de origine latină: *găleata*, *stricătoare*, *peatică* (petec, cârpă), *measă* (masă), *căldare*, *căldăruşe*, *misură* (strachină, lat. *mensura* (cf. Capidan, *Rap. alb. rom.* în *Dacoromania* II p. 474), *sarţină* (sarcină), *oală*, *lingură*.

Cuvinte streine: *talăr* (ngr. τάλαρος). Cuvântul nu poate fi derivat din vgr., de oare ce înţelesul arom. deşi nu există în ngr. cu toate acestea, întru cât alături de „corbeille", mai există şi acela de „forme (éclisse) à fromage", trecerea de sens din vgr. la înţelesul arom. s'a făcut în neogreacă; *călaθă* (ngr. καλάθι); *furtie* (ngr. φορτίον); *aradă* (cf. ngr. ἀράδα); *tižak'e* (ngr τεζγιάκι < turc. tizgiah din pers. dest-giah „loc de lucru cu mâna"); *săcă* (turc. saka); *okă* (turc. oka); *curutmă* (turc. kurutma); *teleme* (turc. teleme); *dană* (turc. *dana*); *cuvată* (turc. kuvata); *čubană* (sârb. čobana); *meară* (bulg. měră); *burgačcă* (bulg. bъrkačka?).

Numele oilor (după culori).

Cuvinte de origine latină: *coaţină*, *nalbastră*, *floră* (cu lipsa de metafonie a lui *o* accentuat neexplicată), *rusă*, *cănută*.

Cuvinte streine: *bal'u* (Cf. acum în urmă V. Bogrea în *Dacoromania* III p. 808); *muscură* (alb. Cf. Th. Capidan, *Rap. alb.-rom.* în *Dacoromania* II p. 542); *bardză* (alb. Cf. ib. p. 519, 520);

bealâ (sl. bĕla); *calêşă* (sl. caleša); *oacârnă* (sl., cf. Th. Capidan, *Elem. sl. în dial. arom.* p 76); *caramuză* (turc. karamuzi „negru, strălucitor"), *judavă* (capră) din bulg. žudav, „slab, prăpădit". De la păstorii arom. cuvântul a pătruns şi la Greci: ζιούνταβους; *culă* (turc. kula; există şi în celelalte limbi balcanice: bulg. *kulest*, ngr. κούλα).

Următoarele au originea nelămurită: *mată*, *başură*, *l'ară*, *găču*, *g'esâ*. Cel din urmă se găseşte şi în limba greacă, dialectul din Epir: γγέσα, ceea ce probează că avem a face cu un împrumut din limba română. Forma *beča*, care este foarte răspândită în Albania şi ca nume propriu pentru oamenii blonzi, contrariu lui „caramuzi", este un diminutiv din bĕlce (din *bĕl* şi suf. *-če*), din care, cu căderea lui *l*, greu de explicat, am avut *bĕca*. De observat este că cuvântul se întâlneşte şi în cântecele populare din Serbia:

Da' voi mie să-mi daţi
Cin' sute de berbeci belgi[1]

Aici *belgi* explicat prin „albi" este pentru *belci* de la *belciu* „alb". De fapt, cuvântul ar fi trebuit să fie transcris *belci*.

Numele clopotelor.

Sânt toate de origine streină: *cloput* (sl. klopotŭ) *čocan* (bg. čekan); *câmbană* (ngr. καμπάνα); *coturu* (alb. cf. Th. Capidan *Rap. alb.-rom.* p. 524); *k'ipur* (alb. kipre).

Semnele de la urechi.

De origine latină: *tăl'etură* (tăietură). Streine: *guvă* (alb. guvε). Cu origine nelămurită: *coacă*.

Boli la vite.

Cuvinte de origine latină: *arâńe* (râie); *şcl'op* (şchiop); *disfuldzir* (de-fulger). Streine: *gălb(e)adză* (alb. gεl'bazε); *fărmac* (ngr. φάρμακον şi φαρμάκι); *vârlu* (sl. cf. vârlescu < vŭrluvam „turb"); *culeandză* şi (prin schimbare de suf.) *culeaţă* boală la încheieturi, la genuchi, din bulg. *kolĕnica* (pl. lui kolĕnice) „genuchi", care a dat *culeaniţă*, din care apoi, prin căderea lui *i* aton, *culeanţă*. Acesta, cu trecerea obicinuită a lui *nţ* în *ndz* din cauza nazalei, ca în *pondză*, *ndzernu*, *malafrandză*, a dat forma actuală *culeandză*. Cuvântul există şi în ngr. κουλιάντσα cu acelaşi înţeles; *mălţeadză* „vărsat" din alb. *mal'tsohem* şi acesta din lat. *malitia*

[1] G. Giuglea-G. Vâlsan, *Dela Românii din Serbia*. Bucureşti 1913 p. 283.

(despre care vezi mai pe larg etimologia cuvântului arom. *mărițăscu* în *Dacoromania* II, p. 627). Înțelesul primitiv a fost „mă simt rău, bolnav". Din *mal'tsohem* am avut la început un verb. *măl'tsedză*, din care astăzi n'a mai rămas decât postverbalul *mălteadză*, la fel ca *treacă*, *ducă*, *fugă* și alte multe, toate de la forma feminină; *dzîpe* (turc. dzeba, zeba); *dălacă* (turc. dalak); *dușmana* (turc. dușman). Dintre leacuri: *axif* (ngr. ἄξιφος „arsenic") și *teafe* (ngr. τιάφι).

Fătatul oilor.

Aci aproape toate cuvintele sânt de origine latină: *aplec* (ńellu); *curastră*, *dzeamin*, *ndzeamin* sb.; *greaŭă* (oaie); *fital'u*; *mucoare*, *soarte*, *tărdzie* (oaie). Strein: *astămătire* (gr. σταματῶ). Origine nelămurită: *astrik'ire* (a stârpi).

Obiectele de trebuință ale păstorului.

Cuvinte de origine latină: *cl'oagă*, *gl'oagă* (Cf. *Dacoromania* III p. 176 și urm.); *mănear*, *mănar*, *amnear*, *cuțut*, *cuțît*, *iască*.

Cuvinte streine: *tastru*, *trastu* (traistă gr.) *piδupinac* și *pirpinac* (gr. πιδοπινάκα; *yilie* (gr. γυαλί), *buclă* și *bucl'iță* (există în alb. *bukl'i* id. ngr. μπούκλα și μπουκλίτσα id. sârb *buklija* „plosca". Derivația cuvântului din lat. butula sau buticla din buticula cf. Weigand, *Die Ol.-Walachen* p. 37, nu-i posibilă din cauza păstrării lui *l* din grupa *cla* nealterat); *cremine* (sl.); *sturnare* (ngr. στουρνάρι id.); *cumbur* (turc. kumbur); *sileofe* cu toată variantele (turc. silah cf. dacor. silef, alb. sileah etc.); *altipatlar* (turc. alti „șase" patlar de la patlamak „craquer"); *măsate* (turc. masat cf. sârb. masat); *căval* (turc. kaval). Aci trecem și pe *binek* „cal bun de călărit" (turc. binek „cheval de selle"). Cuvinte cu origine neclară: *cărlig*, *cărlibană*, *fluer*, *flueară*, *fil'oară*.

Hrana păstorului.

Cuvinte de origine latină: *pâne*, *lapte*, *caș*, *laptucă*, *plățintă*.

Cuvinte streine: *pită* (neogr. bulg. sârb. *pita*. De observat este la acest cuvânt că *p* s'a păstrat nealterat, ceea ce probează că a intrat târziu în dialect, în locul lui plățintă); *păpară* (sl. popara); *bumbar* (bg. bumbar); *arumani* (cf. ngr. ρουμάνι, numai regional); *bădzară*, (ngr. μπατζάρα; după formă cuvântul pare strein în ngr.); *misur* (turc. Misyr „Egipt"); *tarapaș* (turc. tarapaš); *cucureč* (cf. turc. kukureč, ngr. κουκουρέτσι); *tumaču* (cf. alb. *tumats*, *tumatše* „Blätterteig", toate în legătură cu sicil.

calabr. *tuma*, piem. *toma* „caş proaspăt“ ; despre care vezi G. Meyer, *Alb. Wb.* 451); *bucuvală* (alb bukuval'e, cf. Capidan, *Rap. alb.-rom.* p. 521); *bubotă* (alb. bobota ; ngr. μπομπότα). Cu origine nelămurită: *mumulic* (mămăligă).

Numele cânilor.

Toate sânt de origine streină: *bal'uca* (cf. bal'u); *belu* (sl. bělŭ); *galana* (sl. galŭ, cf. *mulă gală*, *gălăiţ*. Capidan, *Elem. slav. în dial. arom.* p. 67); *şarcu* (bulg. šarko); *părjit* (de la părjescu-prăjescu bulg.); *g'esuli* (Cf. ģesă); *caraman* (turc.).

Felul lânei.

Cuvinte de origine latină: *lână*, *canură*, *căprină*, *sumă*, *ńiţă*, (miţă), *suel'u*, *capit*, *coade*, *čumă*, (lat. cyma). Indigene şi streine: *bască* (cf. alb. baskɛ id.); *arudă* (sl. ruda); *k'endic* (ngr. κεντίκι, regional); *frumă* (ngr. φρούμα). Tot aici adăogăm şi *puravă* care prin metat. pare a fi acelaşi cu dacor. *povară*. Cu origine nelămurită sânt: *ustură*, *carmină*, *găbur*.

Culoarea lânei.

In afară de culorile de origine latină cunoscute mai avem: *ńirlă* < merulus, -a, -um ; *ńiruγală* (din ńirlu-ńiru, cu trecerea rl > r, şi γala lapte?); *vinită* (vânătă). De origine streină; *alică* (turc. *al* „rouge écarlate“, cf. bulg. alen; alb. ał id.); *ģuveze*, (turc. ģuvez); *caferenģie* (turc. kafe-renģi) ; *cârmâze* (turc. kyrmyz). Cu origine nelămurită: *bagav*, *h'imilă*, *gagur*.

Produsele şi ţesăturile de lână.

Cuvinte de origine latină: *apală* (lat. pal(u)la, Giuglea în *Dacoromania* II. p. 819) *floaţi* ; *flucată; cair* (cf. Puşcariu, Wb. 251 şi *Dacoromania* III, 669); *ful'or* (fuior); *vilare* (lat. vellaria); *mil'iţă* (lat. *agnellicia); *tortu* (tort). De origine streină : *clându* (sl. Cf. Capidan, *Elem. slav. în dial. arom.* p. 61); *crună* (cf. sl. krina); *drugă* (sârb. druga); *biliţă* (sl. bělu): *jireagl'e* (sl. žrěbij); *trâmbă* (sl. trąba); *scutic* (sl. skutŭ ?); *gravanò* (cf. ngr. regional în Epir şi Macedonia γραβανό); *tendă* (cf. ngr. τέντα); *hăraţe* (ngr. χαραγή); *čifte* (turc. čift); *čergă* (turc. čerga); *şiac* (turc. šaiak). Cuvinte cu origine neclară: *bulubuţă*, *pičur*, *h'intic*, *tiftică*, *zilie*, *sazmă* (cf. bulg. sazma). Despre *vilendză* şi formele ei din limbile balcanice cf. Capidan, *Elem. slav. în dial. arom.* 89.

Consideraţiuni finale.

După ce am cunoscut viaţa Românilor din sudul Peninsulei Balcanice în ocupaţiunea lor cu păstoritul, încercând să specificăm mai de aproape trăsăturile ei caracteristice faţă de aceeaşi viaţă a românismului din nordul Dunării, avem de făcut următoarele constatări:

1º. După cum graiul acestor Români, în elementul de bază al limbei române, se prezintă într'un stadiu ceva mai vechiu, tot aşa şi îndeletnicirea lor cu păstoritul, subt forma n o m a d ă, se înfăţişează în stadiul mai vechiu al vieţii româneşti. Prin aceasta nu vreau să înţeleg că întreaga viaţă românească din veacurile de mijloc era redusă la păstorit. Dovezile aduse în acest studiu pentru existenţa agriculturii şi la Românii din sudul Dunării exclud o astfel de presupunere. Insă, admiţând acest lucru şi ţinând seamă şi de unitatea limbei până la formarea ei desăvârşită, trebue să recunoaştem că ceea ce a înlesnit această unitate pentru toate populaţiunile româneşti din nordul ca şi din sudul Dunării, a fost tocmai această viaţă păstorească subt forma n o m a d ă, pe care numai populaţiunile din sudul Dunării, din cauza evenimentelor expuse în acest studiu, au putut-o păstrà până azi [1].

2º. După cum în graiul acestor Români se întâlnesc unele particularităţi relevate de mine în mai multe rânduri [2], care lipsesc din graiul Românilor nord-dunăreni şi îşi au obârşia într'o particularitate locală, tot aşa şi în laturea vieţii păstoreşti, aceşti Români au în portul lor unele trăsături, care, după cum am încercat să lămuresc în acest studiu, se dovedesc a fi ceva specific local. Dacă această constatare se va dovedi mai târziu ca adevărată, mai ales că ea se arată şi la Albanezi, atunci cu aceasta ne apropiem tot mai mult de părerea istoricilor care admit o origine sud-dunăreană a Românilor din Peninsula Balcanică. In cazul acesta, stăruinţa elementului roman în sudul Dunării s'ar explică la fel ca şi stăruinţa elementului iliric din poporul albanez: Intocmai după cum păstorii iliri, dominând înălţimile munţi-

[1] In privinţa aceasta, şi cu rezervele făcute în cursul acestui studiu, noi sântem de acord cu Ovid Densusianu (*Păstoritul la popoarele romanice*) în ce priveşte forma nomadă a păstoritului la populaţiunile româneşti din veacurile de mijloc. De aceea şi obiecţiunile lui P. Cancel (*Păstoritul la poporul român*), pentru epoca care ne interesează, ne par exagerate.

[2] *Românii din Sudul Peninsulei Balcanice*, publicat în *Anuarul Institutului de istorie naţională* din Cluj. II, p. 115.

lor dinarici, s'au putut sustrage unei romanizări complete, tot aşa şi păstorii aromâni, trăind mai mult prin munţi, la înălţimi neobicinuite pentru Greci, s'au putut sustrage de la grecizare, cu toate că ei trăiau într'o zonă de cultură veche grecească. La aceasta a contribuit mult, de sigur, ocupaţiunea lor cu păstoritul subt forma nomadă. Această îndeletnicire le-a înlesnit în vremurile mai vechi, legătura lor cu elementul roman de pe amândouă malurile Dunării cu care, mai târziu, au format un singur popor.

3º. Ţinând seamă de mişcările vechi şi nouă ale păstorilor nomazi, observăm că direcţiunea lor în răsăritul Peninsulei Balcanice se arată mai intensă. In cursul veacurilor de mijloc, păstorii aromâni se vor fi mişcat cu turmele în amândouă direcţiunile. Dar pe când mişcările lor în apusul Peninsulei Balcanice, care, prin Albania, ajungeau până în Dalmaţia, erau mai puţin intense şi astăzi ele s'au pierdut aproape cu desăvârşire, din contră, mişcările în spre răsărit au continuat şi continuă până în zilele noastre. Astfel încât, astăzi, dacă răspândirea elementului românesc din sudul Dunării ajunge, la apus, până în spre regiunea oraşului Durazzo, la răsărit, el se întinde între râurile Struma şi Mesta ajungând la miază-noapte, prin munţii Rodope, până în Balcani. Această constatare făcută din domeniul vieţii păstoreşti la populaţiunile româneşti din sudul Peninsulei Balcanice confirmă din nou contactul lor cu populaţiunile slave din răsăritul Peninsulei şi prin aceasta se lămureşte tot mai mult nu numai urmele de limbă în dialectul aromân din graiul bulgăresc răsăritean, dar şi poziţia răsăriteană a populaţiunilor româneşti sud-dunărene, despre care am vorbit şi cu alt prilej, deosebindu-se de Vlahii din Serbia ajunşi mai târziu Morlaci.

4º. Şi, după cum în păstoritul Aromânilor găsim confirmarea legăturilor ce a trebuit să existe odată între elementul roman sud-dunărean şi între acela din nordul Dunării, tot în acest păstorit al lor găsim dovada unor legături mai strânse între Aromâni şi Albanezi, decât între Aromâni şi celelalte popoare balcanice: şi unii şi alţii se îndeletnicesc încă din timpurile cele mai vechi cu păstoritul subt forma nomadă — la Albanezi se atestă această formă încă din anul 1308, vezi p. 203 — şi unii şi alţii păstrează un port cu trăsături vechi autohtone, care nu se văd în portul celorlalte popoare balcanice.

Th. Capidan.

Sânt în Transilvania aşezări de Români veniţi din sudul Dunării sau nu sânt?

Filologi şi istorici şi-au pus întrebarea de mai sus, căutând să rezolve această grea problemă cu argumente din domeniul istoriei, lingvisticei şi etnografiei. Mai pe urmă s'a ocupat cu această chestiune Capidan într'o comunicare [1] făcută la Congresul filologilor români, ţinut la Bucureşti în 13, 14 şi 15 Aprilie 1925. Dânsul ajunge, cu drept cuvânt, la concluzia că „din tot ceea ce s'a relevat până astăzi ca ceva aromânesc, în graiul dacoromân, parte s'a exagerat, parte s'a interpretat unilateral", după ce admite următoarea posibilitate: „Este drept că în stadiul actual în care se găseşte studiul limbii române în diferitele ei particularităţi locale, cunoştinţele noastre sânt reduse. S'ar puteà, mai târziu, să se dea şi de astfel de urme" (p. 291). In urma acestei comunicări a lui Capidan, dar mai ales din prilejul apariţiei preţiosului său studiu despre Meglenoromâni [2] s'a deşteptat în mine un deosebit interes faţă de această chestiune. O izbitoare asemănare între o mică ramură a populaţiei româneşti din Meglenia, anume cea din Ţârnareca, şi între Românii din Braşov, porecliţi „Trocari", m'a îndemnat să caut să lămuresc dacă această asemănare este numai incidentală, ceea ce s'ar părea la prima privire, sau dacă aceste asemănări sânt rezultatul unei îndepărtate convieţuiri a acestor două grupări de populaţie românească despărţite astăzi geograficeşte prin sute de chilometri, precum am ajuns să cred în urma unei serioase şi obiective exa-

[1] Publicată în „Junimea literară" a. 1925, Nrii 8—10, p. 275 şi urm., subt titlul: „*Aromânismele în dialectul dacoromân şi problemele care se leagă de ele*". Comunicarea lui Capidan mă dispensează de a mă ocupà de ce s'a scris până acum în această chestiune, deoarece dânsul ia în discuţie aproape tot materialul important referitor la ea. Ici colo, în cursul acestui mic studiu, voiu aveà totuşi ocazie să amintesc diferiţi autori care s'au ocupat cu această problemă.

[2] Th. Capidan: *Meglenoromânii*. I. Istoria şi graiul lor. Academia Română. Studii şi Cercetări. VII. Bucureşti. 1925.

minări a fenomenelor asemănătoare, pe care Capidan şi cei de părerea dânsului nu le-au relevat în cercetările lor. La congresul amintit al filologilor am avut onoarea a anunţă, într'o scurtă conferinţă, rezultatele la care ajunsesem până atunci, în urmărirea acestei chestiuni. De atunci, am căutat să utilizez tot materialul care mi-a stat la dispoziţie cu privire la graiul şi istoria grupărilor care mă interesau. Aceste cercetări ulterioare mi-au dat material nou pe care îl voiu utiliză, în parte, în acest studiu.

Inainte de a trece la comparaţia graiului unei grupări cu al celeilalte, trebue să facem dovada că avem a face cu două grupări de populaţie românească. Cât priveşte pe Megleniţi, nu e nevoie să insistăm pentru a dovedi românitatea lor, deoarece astăzi nu o mai trage nimeni la îndoială. Cu totul altfel stă lucrul cu Românii din Şcheii Braşovului, pentru că aceştia trec şi astăzi de Bulgari românizaţi.

Inainte de toate ţin să accentuez că atât Românii din Braşov cât şi Megleniţii din Ţârnareca se deosebesc de ceilalţi Români care îi înconjoară atât prin port, cât şi prin felul lor de traiu, prin obiceiuri, prin construcţia şi curăţenia caselor, dar mai ales prin particularităţile graiului lor. Ce priveşte pe Românii din Ţârnareca, Capidan relevă superioritatea acestora faţă de ceilalţi Megleniţi în privinţa curăţeniei şi încăperii caselor lor, accentuând mereu că „limba vorbită în această comună se deosebeşte de aceea din celelalte comune, atât prin unele particularităţi caracteristice ale ei, cât mai ales printr'o puternică influenţă venită din partea dialectului aromânesc“ [1]. De altă parte, nu e nevoie să insistăm asupra faptului amintit că Românii din Şchei se deosebesc foarte mult de ceilalţi Români, chiar şi de cei din partea opusă a oraşului, din Braşovul-vechiu. Voiu aminti numai faptul mai puţin cunoscut că, până bine de curând, căsătorii între Românii din Şchei şi cei din împrejurimile Braşovului erau foarte rare, şi voiu mai relevă şi că aceştia fac mare haz de obiceiurile „Trocarilor“, dar mai ales îşi bat joc de melodia graiului lor. Weigand, când vorbeşte de diferenţa care există între Meglenoromâni şi Aromâni, între altele aduce şi particularitatea următoare „de o importanţă vrednică de luat în seamă“, anume că pe când Aromânul are un fel de a vorbi strigător şi energic, apăsând puternic pe începutul cuvintelor,

[1] Op. cit. 26.

Meglenitul are o pronunţare lată, deosebit de întinsă, cu o întonare uşoară[1]. Tot aşa, pentru a observà diferenţa în această direcţie între Românii din Şchei şi ceilalţi, nu e nevoie de o ureche deosebit de fină.

Până acum, acestei diferenţe între Românii din Şchei şi cei din împrejurime nu i s'a dat altă explicare decât că cei dintâiu sânt Bulgari. Intr'adevăr, cronicele spun că la anul 1392 au venit Bulgarii la Braşov de au lucrat ca zidari la clădirea bisericii săseşti din „Corona nova", numite mai târziu, în urma unui incendiu, „Biserica neagră". Ei s'au aşezat din sus de oraş, unde au primit de la „Magistrat" un loc de locuit[2]. De altă parte, Saşii îi numesc în documentele lor „Bulgari" sau „Bolgari", uneori, „Bulgari nostri" sau, în săseşte, „Belger", şi cartierul lor îl numesc „Bulgaria" şi săseşte „Belgerei", cu diferite ortografii, iar Ungurii, după Saşi, „Bolgárszék"[3]. Dar chiar şi ceilalţi Români din Braşov şi împrejurime îi numesc „Şchei". La ei înşişi însă nu există tradiţia că ar fi de origine bulgară. Colecţia de documente din arhivele oraşului Braşov citată mai sus cuprinde un material de o deosebită importanţă în această chestiune. Anume, trecând în revistă numele citate în documentele săseşti din Braşov, dintre anii 1503—1540, găsim atributul „Bulgarus" dat unor nume curat slave, mai rar întrebuinţate dar totuşi întrebuinţate de Români, apoi pe lângă alte nume comune tuturor Românilor din toate părţile, ca Aldea (a. 1503 ş. urm., cu grafia corespunzătoare pronunţării săseşti „Aylda"[4]), Manea (a. 1503, scris „Mayne"), Ion, Barbul (a. 1534) — deci cu articolul *-ul* —, Radul (a. 1503), Stanciul (a. 1503), găsim şi Şerb Bulgarus (a. 1503), Roman Bulgarus

[1] Dr. Gustav Weigand: *Viaho-Meglen.* Eine ethnographisch-philologische Untersuchung. Leipzig. 1892, p. 53.

[2] Cf. Joseph Teutsch, ap. „Quellen zur Geschichte der Stadt Brassó (Kronstadt)". Vol. IV, pag. 98; Thomas Tartler, *Geschichte*, ap. *Sterie Stinghe*: Die Schkejer oder Trokaren in Kronstadt, în Jahresber. lui Weigand, VIII, p. 55 şi u. şi Dr. Nicolau Popŭ: *Schiţă din istoria Braşovului cu specială considerare la Români*, ibid. p. 53 ş. u. şi *Istorila besearecei Şcheailor Braşovului*. (Manuscript de la Radu Teampea). Publicată cu cheltuiala bisericii Sf. Nicolae din Braşov (Scheiu) de Sterie Stinghe. Braşov. 1899. p. I, şi *Chronik von Pope Vassilie*, în „Quellen". Vol. V 1908, p. 1. Pentru „Corona nova" cf. Fr. Schuster, în Korrespondenzblatt des Vereins für siebenbürgische Landeskunde a. 1925. Nr. 12, p. III.

[3] Cf. *Quellen*, Glosar.

[4] Cf. *DR.* III, 461—508.

(a. 1533), Cătană Bulgarus (a. 1534), până şi Bârsan Bulgarus (a. 1538—9), Costea Hoţul Bulgarus (a. 1539) şi chiar Fătul Bulgarus (a. 1540), Dimitrie Lungul Bulgarus (a. 1545), Furca Bulgarus (a. 1541, 1545), Stoica Porculeţ Bulgarus (a. 1545) ş. a. Că cel puţin aceştia din urmă nu erau Bulgari, ci Români, e evident.

Din fericire, chiar din documentele lor, vedem că Saşii numeau adesea pe Români „Bulgari". Astfel în volumul II din colecţia amintită „Quellen" se dă recensământul populaţiei din Ţara-Bârsii din anul 1526 şi (la pag. 25) la comuna Râşnov, se spune că în „Belgerey" erau 95 de Valahi: „item der blach synt ein der belgerey czw rossenaw eine summe XCV". Aşadară ce erau locuitorii acestei „Belgerey" sau mai jos „Bulgerey"? — Români, spune cronicarul însuşi. De Bulgari nu se face nici o amintire. Iar în vol. III al acestei colecţii, la pag. 21, se spune că la Râşnov, în „Belgeray" locuiau în a. 1536 *Stoica Mălaiu, Badea, Tatul, Colţea, Pădure* etc. (cf. şi p. 135). *Hasdeu*, care, întocmai ca şi Dr. N. Pop citat mai sus, ia o poziţie hotărîtă pentru a dovedi românitatea Braşovenilor, citează pe istoricul sas Reichersdorfer din prima jumătate a secolului XVI, care astfel „se rosteşte despre suburbiile Braşovului: unum incolunt Bulgari, alterum Hungari, Saxones agricolae tertium", iar cu câteva rânduri mai jos însuşi Reichersdorfer pune în loc de Bulgari pe „Valachi". Alt Sas, Eder, spune în anul 1797 următoarele: „Triballi hodiernae Bulgariae populi fuere. Atque hoc vocabulo saepe nostri scriptores . . . Valachos adpellant. Nec fortasse abs re Coronense suburbium, Valachis habitatum, hodieque Bolgárszék appellatur". Tot Hasdeu citează din Engel fraza: „Heissen die Walachen bey den neuern Siebenbürgern auch Bulgaren"[1].

După cum am amintit mai sus, cronicele ne relatează că la anul 1392 au venit Bulgarii în aceste locuri, aşa dară tocmai într'o epocă când Turcii încep să pună stăpânire pe Peninsula Balcanică — un an mai târziu cade Târnova[2] — şi populaţia creştină caută să scape cu fuga de năpăstuitori. O parte trece Dunărea şi înaintează până în Ardeal, unde găseşte adăpost. Să reţinem un lucru: o populaţie creştină se refugiază la fraţi creştini dinaintea primejdiei păgâne comune. Că aceşti colonişti ar

[1] B. P. Hasdeu: *Istoria critică a Românilor*. Vol. I. Bucureşti, 1875, p. 12—13.

[2] Cf. C. Jireček, ap. I. Bogdan, *Conv. Lit.* a. XXIII, p. 101.

fi dat de o populaţie românească băştinaşă aşezată spre sud-vest de cetatea Braşovului, nu se spune nicăieri. Un singur indiciu ne-ar puteà face să bănuim existenţa unei populaţii mai vechi decât „Şcheii" în locurile acestea. Anume pe lângă denumirea de „sat" a Şcheilor mai există şi numele „cotun" sau „cutun" dat mahalalei celei mai ridicate de subt poalele muntelui Tâmpa S'ar puteà ca cu această numire să se fi numit aşezarea mai veche, iar „sat" să se fi numit aşezarea fugarilor din Bulgaria[1]. Mai mult decât atâta, e absolut sigur că Românii din Braşovul-vechiu au venit din satele dimprejur şi s'au aşezat pe teritoriul oraşului câteva secole în urma venirii „Bulgarilor", aşa că aceştia veacuri dealungul au fost izolaţi de ceilalţi Români din Ţara-Bârsii prin populaţia săsească care îi despărţeà de ei. Dar dacă am admite că aceşti colonişti au fost Bulgari, se naşte întrebarea: cine i-a românizat într'un timp aşa de scurt? — O consideraţie de ordin lingvistic se opune eventualei presupuneri că aceşti venetici ar fi fost românizaţi de Românii dimprejurul oraşului Braşov, pentru că dacă românizarea lor s'ar fi făcut într'adevăr prin aceştia, Românii din Şchei ar fi trebuit să vorbească la fel cu aceia care i-au românizat, ceea ce, de fapt, nu e aşa.

Să vedem mai departe la ce ne poate servì, în chestiunea care ne importă, istoria acestei populaţii. Nu mai târziu decât la anul 1474, deci 82 de ani de la aşezarea numiţilor colonişti în Braşov, se face amintire, într'o scrisoare a papei Sixtus IV. de populaţia Braşovului. Cităm după Documentele Hurmuzachi vol. II, partea 2-a, pag. 229, Nr.-ul CCVIII: „Opidum Corona alias Brascho ..., quod in confinibus christianitatis et in metis infidelium terre Valachie situatum est, in quo quidem opido tam Valachorum, Armenorum, Bulgarorum et Grecorum, quam aliorum infidelium copia una cum ipsis christianis in ipso opido degentibus morari solet". Că unii dintre aceşti necredincioşi erau luaţi drept Bulgari, nu e nici o mirare, deoarece aşa se obicinuiseră stăpânii acestor locuri să numească populaţia care se aşezase aici înainte cu 82 de ani şi aşa i se raportase şi papei, dar ne mirăm cum într'un interval atât de scurt Valahii sânt citaţi în

[1] La Sterie Stinghe: *Die Schkejer* p. 58 e tipărit greşit acest cuvânt, după cum îmi confirmă însuşi autorul. La Meglenoromâni cuvântul obicinuit e cătun, pe când vorba sat n'am întâlnit-o decât o singură dată în textele lui Capidan, 71/16. Notez că din aceste cuvinte numai cătun (ă) se întâlneşte, rar, la Aromâni (cf. Capidan, acest volum, p. 344).

frunte, de sigur ca cei mai numeroşi dintre toţi infidelii conlocuitori ai catolicilor saşi. O românizare atât de repede a Bulgarilor, nu se poate concepe şi ar fi fără seamăn în istorie. Să trecem la altă dată istorică. Zece ani mai târziu, deci la anul 1484, „venit-au oamenii din sat din Râşnari, de lângă cetatea lui Herman, ce-i zic Sibiiul, aici la sfatul Coronei, ce-i zic Braşovul, pe numele apei ce-i zic Braşovia, şi au adus cărţ(i) de la domnii din Sibii la domnii sfatului din Braşov şi au poftit să le dea un preot de aici. Deci au socotit sfatul şi au îngăduit aceea pentru voia Sibiianilor şi le-au dat pe pop(a) Bratu“ [1]. Se poate admite că locuitorii din Răşinari, despre care ştim cu siguranţă că erà sat românesc — la anul 1467 e numit „villa Walahikalis“ [2] — să vină tocmai la Braşov, cu învoiala şi intervenţia Saşilor din Sibiu, să ceară un popă pentru satul lor? Această relaţiune ne îndreptăţeşte să afirmăm că la această dată în Şcheii Braşovului locuiau Români cu tradiţii religioase şi etnice, bine văzuţi de connaţionalii lor din Transilvania, iar nu un neam strein şi nici chiar streini românizaţi. Această afirmaţiune o confirmă şi faptul că la anul 1495 „căzut-au un cuget bun spre creştinii dintr'acesta loc, de mearseră la cinstitul sfat, cu mare rugăciune şi cu mare cinste, şi cu rugăminte ce la lo Neagoe Basarab voevod din ţara muntenească, şi i-au îngăduit sfatul de au zidit şi au ridicat beseareca această de piatră, şi cu ajutoriul lui Neagoe voevod, lângă aceasta s'au sculat cu ajutori şi orăşanii de aci bătrâni şi tineri, bogaţ(i) şi săraci, mici şi mari şi au isprăvit sfântul oltari şi hramul şi clopotniţa cea veachie“ [3]. De sigur că pentru Bulgari Neagoe Basarab n'ar fi pus atâta stăruinţă ca să se ridice o biserică de piatră în locul celei de lemn. Istoria nu cunoaşte între domnitorii români alt ctitor al bisericii din Braşov înaintea lui Neagoe Basarab, dar de la el încoace au curs daniile lor pentru acest lăcaş de închinare românesc. Fără îndoială că solicitudinea lor n'ar fi mers atât de departe, dacă populaţia de aici n'ar fi fost românească. Afară de aceasta sânt cunoscute relaţiile economice şi politice care au existat între Saşii din Braşov şi voevozii români. In cronicele Braşovului se amintesc nenumărate cazuri când Saşii trimet

[1] *Ist. Bis. Şcheilor*, pp. 1—2. Cf. şi *Chronik von Pope Vassilie*, în Quellen, vol. V, I.

[2] Hurmuzachi, II, partea II-a, p. 178.

[3] *Ist. Bes.* p. 2, *Quellen*, vol. V, 1—2.

„Bulgari" din Braşov cu misiuni importante la domnii valahi sau moldoveni[1]. Se poate admite ca Saşii, prudenţi cum erau ei în totdeauna, atunci când voiau să obţină favoruri sau voiau să încheie vreo afacere rentabilă cu vecinii lor valahi, să apeleze tocmai la intervenţia unor oameni streini de neamul acelora al căror favor îl solicitau? De sigur că aşa ceva e inadmisibil.

Găsesc că, după înşirarea datelor de mai sus, e de prisos să mai enumăr altele mai recente, deoarece se ştie că în secolul XVI, când cronicarii saşi notau în catastifele lor nume ca Costea Hoţul, Şerb, Bârsan, Cătană, Fătul, Lungul, Furcă, Stoica, Porculeţ Bulgarus, tot ei vorbesc de „walachisches Tor" (a. 1559)[2] sau spun că primarul Braşovului Johannes Benkner porunceşte Valahilor „bei der Stadt" să înveţe catehismul, pentru ca să-i reformeze, deşi n'a ajutat mult, cum spune acelaşi cronicar sas, iar la 1560, acelaşi Benkner pune să se traducă cei patru evanghelişti din „sârbeşte" în limba valahă, însărcinând cu aceasta pe diaconul Kores şi pe Todor diacul „ca să le ajute cu aceasta popilor valahi"[3]. In faţa acestor dovezi nu mai putem da un înţeles etnic denumirii de „Bulgarus" dată de Saşi concetăţenilor lor din Şchei, cu atât mai mult că ei numesc Bulgari şi pe locuitorii neromâni din acest suburbiu al Braşovului, ca de pildă Feder Bulgarus (a. 1503, Quellen, I 62), Laczkony Bulgarus (a. 1533, ib. II 313), Haydo Laszlo Bulgarus (a. 1542, ib. III 209), Boldissar Bulgarus (a. 1545, ib. III 294) ş. a.[4].

Se impune acum o întrebare: cum se face că Saşii au numit pe aceşti colonişti „Bulgari" şi nu i-au numit „Valahi"? — Cu numirile acestea (latineşte „Valahi", săseşte „Bloch" sau „Blach") numeau Saşii pe Românii dimprejurul Braşovului şi pe cei din Ţările româneşti, care vorbeau „blesch" sau „plesch"; Săcelele le numeau „villae Wallachales" sau „Bleschdörfer", iar Muntenia „Walachia" sau „Blesch-" sau „Pleschlant". — E uşor de înţeles că nu puteau numi tot aşa pe

[1] *Quellen*, vol. II, 358, 414, 418, etc.

[2] Cf. Stinghe: *Die Schkejer*, p. 57.

[3] *Quellen*, vol. IV, p. 100.

[4] Afirmaţiunea lui Dr. Miletič, care s'a ocupat cu această chestiune, că strămoşii Românilor braşoveni ar fi fost Bulgari, care s'au menţinut ca atari până în secolul XVIII, când s'a făcut asimilarea, cade în urma argumentelor de mai sus. Cf. Stinghe, op. cit. 49 şi urm.

nişte refugiaţi din Bulgaria, care, de sigur, se deosebeau de connaţionalii lor prin port, prin obiceiuri şi, în parte, şi prin dialectul pe care-l vorbeau. Denumirea de „Bulgari“ se impuneà de la sine, într'un timp când adeseori numele dat unei persoane sau unei populaţii aveà mai de grabă sens geografic decât etnic. Foarte convingătoare sânt numele citate de G. I. Brătianu din socotelile coloniei din Caffa: La anul 1468, se notează un Johannes Velachus sive Ungarus, la anul 1469 şi 1470: Stanchus Ungarus, Demetrius Ungarus, Radus Ungarus, Stoicha Ungarus. „Nu e greu de a recunoaşte“, spune Brătianu, „în aceşti Unguri care se cheamă Stanciu, Radu sau Stoica, Români pe care îi precizează de altfel şi mai clar echivalenţa: Velachus sive Ungarus“ [1]. Deci nu e mirare că Saşii numeau pe nişte refugiaţi din Bulgaria „Bulgari“, căci nu aveau cum să-i numească altfel, şi odată intrată această denumire în uz, s'a perpetuat, ca orice poreclă, fără să mai fie controlat fondul de adevăr istoric, şi a fost luată de ban bun şi de istoricii noştri. Astfel de confuzii între denumirea geografică şi cea etnică sânt dese în istorie. Amintesc numai unul pentrucă se găseşte într'un act de scutire din anul 1469 dat de regele Ungariei Vladislaus unui voevod al Ţiganilor numit Toma Bulgarul [2]. Ca să vedem cât de puţină importanţă se da odinioară sensului denumirii etnice, mai relevez numirile „rumân“, care erà sinonim cu „vecin, tributar, clăcaş, iobag, glebae adscriptus“ [3]. Cât de departe merge deplasarea semantică în această direcţie, se poate vedeà mai bine din următoarea frază înregistrată în revista *Ion Creangă* III, p. 53: „Ci rumâni scârboşi mai sânt şi jidanii iştia“, unde Rumâni e sinonim, ca şi aiurea, cu „om“. Mai amintesc cuvântul „grec“, care, prin generalizare, ajunsese să însemneze „negustor“ sau mai ales „băcan“, sau expresiunea Morlac care în secolul al XVI ia aceeaşi însemnare ca turcescul *kiraği* „cărăuş“, după ocupaţiunea Românilor apuseni, sau numele Vlah care îşi pierduse, într'un timp, în unele regiuni, însemnarea etnografică şi însemnà orice păstor sau ortodox, etc., fără consideraţie la naţio-

[1] *Noms romans en Crimée*, în Romania, a. 1925, Avril, p. 270.

[2] *Hurmuzachi*, II, partea 2-a, p. 382.

[3] Cf. *Cuv d. Bătr.* I, 125, 171, 299, *Prav. Mold.* Dionisie Eclesiarhul vorbind de stările din Franţa zice: „iobagi adecă rumâni“. *Tes.* II, 211.

nalitate [1], după cum „bulgar" se numeşte, în unele regiuni, orice cultivator de legume. P. Papahagi, când vorbeşte despre numirea etnică Arbănaş, zice: „Nu odată se va fi dat de către Daco-Români, în Muntenia sau Moldova, numele de Arbănaşi şi Aromânilor, pentru cuvântul că veneau din regiunile albanezeşti, tot aşa după cum se întâmplă aceasta şi în Bulgaria. Bulgarii de multe ori sub numele de Arnăut desemnează Aromâni pentru acelaşi cuvânt" [2].

Tot pentru a arătà lipsa de temeiu a acestor denumiri, chiar în legătură cu Românii din Braşov, Hasdeu aminteşte faptul ştiut de toată lumea că în vechiul regat Transilvănenii sânt, sau mai bine zis erau, porecliţi „Ungureni" [3].

Sânt cunoscute versurile din „Mioriţa":

Se cobor la vale
Trei turme de miei
Cu trei ciobănei.
Unu-i Moldovan,
Unu-i Ungurean
Şi unu-i Vrâncean.

Nu putem afirmà cu siguranţă că, într'un timp când antagonismul dintre creştini şi păgâni făceà să dispară diferenţa de naţionalitate, între aceşti nenorociţi de refugiaţi n'ar fi fost şi Bulgari, dar un lucru e evident că, dacă au fost şi Bulgari printre ei, aceştia au fost într'un număr foarte mic faţă de majoritateà românească a acestei populaţii, căci altfel asimilarea înfăptuità, după cum am văzut mai sus, într'un timp atât de scurt, n'ar fi fost posibilă, în izolarea în care se găseau aceşti Români. Tot ca o poreclă fără bază istorică trebue considerată şi denumirea de „Şchei" dată Braşovenilor din partea celorlalţi Români din împrejurime. Braşovenii înşişi întrebuinţează astăzi acest nume, fără a-şi da seamă de însemnarea lui, numai la plural şi numai cu înţeles toponimic şi niciodată etnic. Astfel cu vorba „Şchei" numesc ei partea oraşului Braşov locuità de ei, de la poarta „cetăţii" numità „Poarta Şcheilor" până în „capu' satului", iar strada care duce spre această poartă o numesc „Uliţa

[1] Jovan Cvijić: *La Péninsule Balkanique.* Géographie humaine. Paris. 1918, p. 165.

[2] Pericle Papahagi: *Numiri etnice la Aromâni.* Academia Română. Memoriile Secţiunii literare. Seria III. Tomul III. Mem. 4, p. 10—11, notă.

[3] *Loc. cit.*

Şcheilor". Singularul acestui cuvânt (masc. Şcheau, fem. Şcheaucă) întrebuinţat de Românii din împrejurime, mai ales de cei din Săcele, pentru a desemnà un locuitor (bărbat sau femeie) din Şchei, este neuzitat la ei şi le e neplăcut la auz. E adevărat că în documentele braşoveneşti se întrebuinţează acest cuvânt şi cu sens etnic (cf. „Istoriia besearecii Şcheailor Braşovului"), dar noi sântem de părere că numai cărturarii şi streinii îl întrebuinţau cu acest înţeles necunoscut populaţiei.

Următoarele versuri populare confirmă cele spuse de noi cu privire la înţelesul toponimic al cuvântului „Şchei":

Să ardă (Braşău) până'n cetate,
Din cetate până'n Şchei.

sau

Săraci Trocăraşi din Şchei,
Dar pe unde umblă ei?[1]

Insă nu numai că ei nu au conştiinţa că ar fi fost Bulgari, dar nu sântem siguri nici de aceea că în totdeauna şi în toate regiunile cuvântul „Şcheau" a însemnat numai „Bulgar", pentru că la Dosofteiu, de pildă, putem spune cu siguranţă că însemnà şi „rob, sclav", corespunzător lui „sclavus". Citàm din „Vieţile Sfinţilor" p. 244/32: „Dintr'aceastea cuvinte pornit spurcatul acela ca un batjocurit de om prostac şi ş c h e a u şi cu totul ţărănatec, îl pusă gios de-l bătù fără milă cu atâtea toiage, cât dzâceà c'a hi murit". Acest „om prostac şi şcheau şi cu totul ţărănatec" erà sfântul Thadei care „au fost r o b ĩertat a lui Theodor" (p. 244/4). Cu acest înţeles de „sclav, rob" se întrebuinţează acest cuvânt, subt forma corespunzătoare s c l' a u, şi de Aromâni[2]. Nu susţinem că cu acest înţeles se va fi aplicat Românilor din Braşov denumirea „Şchei", pentru că cronicele ne vorbesc despre „Bulgari", dar am relevat această accepţiune a cuvântului pentru a arătà cu un exemplu mai mult că nu putem pune mult temeiu pe aceste denumiri etnografice. L e x i c u l d i a l e c t u l u i R o m â n i l o r d i n Ş c h e i n u c u p r i n d e c u v i n t e b u l g ă r e ş t i c a r e n u s' a r g ă s i ş i î n a l t e

[1] I. G. B i b i c e s c u: *Poesii populare din Transilvania*, culese şi adnotate de... Bucureşti, 1893, pp. 14, 210.

[2] P. P a p a h a g i, *Numiri etnice*, p. 27—8 şi G u s t a v W e i g a n d: *Die Aromunen*. Ethnographisch-philologisch-historische Untersuchungen über das Volk der sogenannten Makedo-Romanen oder Zinzaren von... II. Band. Leipzig. 1894, p. 104, unde cuvântul se găseşte atestat de două ori şi e tradus de Weigand prin „Diener".

regiuni românești. Nici în graiul viu de astăzi, nici în documentele bisericii Sf. Nicolae n'am putut găsi nici un element bulgăresc propriu numai acestui dialect [1].

Dacă argumentele produse până aici sânt, în parte, de natură negativă, portul măreț al Românilor din Șcheii Brașovului e o dovadă sigură pentru românitatea lor. Mai întâiu, oricine îi cunoaște, știe că portul lor e atât de deosebit de al celorlalți Români din jurul Brașovului — nu mai vorbim de portul Sașilor, Secuilor și al Ciangăilor — încât niciodată nu se poate face confuzie între unii și alții. Făcând acum o comparație între portul lor și al altor Români din alte regiuni, nu se poate tăgădui o asemănare izbitoare între „cămeașa cu cl'ine" a Românilor din sudul Dunării, de pildă, și între cămașa Românilor din Șchei, lungă până aproape de genunchi, foarte largă, frumos încrețită în clinuri și fără coadă, peste care se încing cu un brâu de lână și pe deasupra acestuia cu cureà. Iar pentru raportul dintre portul aromânesc și cel bulgăresc, mă mărginesc la un citat din studiul lui Capidan, din acest volum, p. 267: „Despre o influență a portului bulgăresc (asupra celui aromânesc) nici nu poate fi vorba, căci nu există nici un punct de asemănare între unul și altul . . . Prețioase informațiuni despre portul Bulgarilor de pretutindeni ne dă, acum în urmă, Ischirkoff. Din cetirea întregului capitol „Trachten", bogat în amănunte, n'am putut găsi nimic care să se asemene cu portul păstorilor aromâni (purtători de astfel de cămașe)". Că asemănarea între portul Românilor din Șchei și al Românilor din sudul Dunării e întâmplătoare, nu poate susține nici un etnograf, mai ales în cazul nostru, când știm de unde au venit Brașovenii. Ar fi o utopie să susțină cineva că portul Românilor din Șchei ar fi portul original bulgăresc pe care numai ei l-au păstrat, iar Bulgarii, în țara lor, l-au schimbat cu altul, sau că ei păstrează portul Românilor vecini cu ei, care i-au românizat și apoi și-au schimbat portul [2].

Am insistat asupra originii Românilor din Șcheii Brașovului pentru faptul că se continuă și astăzi, fără un discernământ critic,

[1] Stinghe, în teza sa de doctorat citată mai sus amintește, întru sprijinirea părerii sale, p. 59, ca particularități bulgărești numirile toponimice Goriția și Văgleniște, deși cel dintâiu e foarte răspândit în toponimia noastră, iar al doilea e prea izolat ca să ne îndreptățească la o concluzie serioasă.

[2] Pentru a puteà face comparație între portul unora și al allora cf. G. I. Pitiș: *Nunta în Șchei până pe la 1830*, în *Rev. Nouă*, I, 104—112 și 150—156, p. 109—112, și Capidan, în acest volum, p. 267 ș. u.

a-i considerà drept descendenţi ai unei colonii bulgăreşti. Lăsând acum istoria şi etnografia la o parte, vom pune la contribuţie lingvistica, pentrucă aceste ştiinţe trebue să se completeze în astfel de cercetări, şi, trecând la studiarea graiului vorbit de Românii din Şcheii Braşovului în comparaţie cu dialectul meglenit, în special cu al Meglenoromânilor din Ţârnareca, vom scoate la iveală numai acèle asemănări care, pentru Braşoveni, exclud o influenţă imediată din partea conlocuitorilor lor.

Vom începe cu particularităţile fonetice. In amândouă regiunile, *h* iniţial şi în corpul cuvintelor dispare din toate elementele. Astfel: rănesc în loc de „hrănesc", aber în loc de „haber", uără în loc de „horă", am, am! în loc de „ham, ham!" an pentru „han", atâr pentru „hatâr", ârb pentru „hârb", maalà în loc de „mahalà", etc.[1]. Această particularitate nu o întâlnim la nici unii dintre vecinii Şcheilor, nici chiar la Seceleni sau la Românii din celelalte suburbii ale Braşovului. De aceea toţi îşi bat joc de ei pentru această pronunţare, ca şi pentru alte particularităţi ale lor. Din documentele braşoveneşti sântem în stare să constatăm că acest fenomen fonetic e vechiu în acest graiu. Astfel într'un document de la începutul secolului al 18-lea, păstrat în arhivele bisericii Sf. Nicolae, se zice: „nu putem ca să ne rănim" în loc de „hrănim" şi „altă rană n'au"[2]. In istoria bisericii amintită, scrisă de Radul Tempea, care a murit la anul 1742, găsim cuvântul unguresc „Haromszék" scris fără *h*: Aromsechiu. (p. 45). S'a păstrat însă, atât la Românii din Şchei cât şi la cei din Ţârnareca *h'* (*h* palatal) provenit din *f*. Astfel avem: hier, hir, herb, hiică, etc., în loc de „fier", „fir", „fierb", „fiică"[3].

Şi la unii şi la alţii dispare *v* iniţial urmat de *i* în elementele latine precum şi în cele streine: Deci: prez. ind al verbului inire = „venire" e, în Ţârnareca: in, iń, ini, imperf. ineam, ineai, ineà. La fel în Şchei: iiu, ii, ine, inim, iniţi, ine, ineam, etc. Pentru „viţel" avem în amândouă regiunile iţăl, pentru „viu": iu ş.a m. d.[4]. In jurul Braşovului se aude

[1] Formele meglenite corespunzătoare, fiind atestate în colecţiile de texte cunoscute sau în diferitele studii dialectale citate şi fiind aproape la fel cu cele braşoveneşti, nu le mai reproducem aici.

[2] Dr. Sterie Stinghe: *Documente privitoare la trecutul Românilor din Şchei*. Braşov 1901. Vol. I, p. 33 şi 34.

[3] Cf. Capidan, p. 121.

[4] Capidan, *Megl.* 67, 122.

pronunţarea aceasta pe un teritoriu restrâns. Chiar şi intervocalic *v* dispare înainte de *i*. Astfel avem la Şchei: o t r ă i e s c pentru „otrăvesc", iar la Meglenoromâni: u t r u e s. Şcheii zic şi l a i ţ ă în loc de „laviţă", (s) c h i l ă i în loc de „schilăvi", s t r â i în loc de „s'rivi", etc. Probabil că în amândouă aceste cazuri (dispariţia lui *h* şi a lui *v*) avem a face cu o influenţă a dialectelor bulgăreşti de răsărit care prezintă aceleaşi particularităţi fonetice [1].

Un caz de f o n e t i c ă s i n t a c t i c ă avem în următorul fenomen: La Aromâni şi la Meglenoromânii din Ţârnareca conjuncţia ş i care împreună numeralele de la 20 în sus, se preface în c i. In Braşov sânt câteva familii, între care familiile Stănescu, St. Stinghe, Puşcariu şi altele, care pronunţă la fel, deci d o u ă z e c i t r e i, n o u ă z e c i ş a p t e, n o u ă z e c i o p t, n o u ă z e c i n o u ă, etc. [2].

Se ştie că cea mai esenţială caracteristică a dialectelor de sud e trecerea lui c e, c i în ţ e, ţ i. Acest fenomen nu se întâlneşte în graiul de toate zilele al Românilor din Şcheii Braşovului, dar s'a păstrat cu toate acestea într'o singură formă pietrificată, în cântarea de la Inviere „Cristos a înviat". Anume „junii", despre care voiu vorbi mai încolo, care ţineau la datinele lor, pronunţau, când cântau, în loc de „şi celor din mormânturi", ş i ţ e l o r d i n m o r m â n t u r i v i a ţ ă l e - a u d ă r u i t, pentru care pronunţare curioasă erau luaţi în râs de ceilalţi Români, iar dacă îi întrebai pe ei de ce zic aşa, îţi răspundeau: „A ş a a m a p u c a t d i n b ă t r â n i" [3]. S'ar puteà face obiecţiunea că acest fenomen fonologic ar fi urma unei pronunţări dialectale rămase de la vreun preot aromân sau grec care ar fi servit la biserica din Şchei. Ca să poată lăsà o urmă atât de puternică pronunţarea unei singure persoane sau chiar a unui grup de streini, e greu de admis [4]. De aceea cred că sântem îndreptăţiţi să-l considerăm ca o trecere adusă din sud împreună cu celelalte particularităţi fonetice, cu atât mai mult că păstrarea acestei forme

[1] Cf. G u s t a v W e i g a n d: *Bulgarische Grammatik*. Leipzig. 1907. p. 13 şi studiul aceluiaşi „Vlaho-Meglen" p. 20.

[2] Pentru Ţârnareca cf. Capidan, 155.

[3] Unii alterează şi conjuncţia *şi* dinaintea lui *celor*, pronunţând astfel *si ţelor* în loc de *şi celor*.

[4] Se ştie că în „compania grecească" a negustorilor din Braşov erau mulţi Aromâni, dar ei aveau puţin amestec cu Românii din Şchei şi mulţi se dedeau de Greci, ţinându-se de biserica grecească din „cetatea Braşovului".

pietrificate, sfinte pentru ei, a pierdut cu timpul legătura semantică cu forma ălor întrebuințată astăzi în Șchei în loc de „celor", în vorbirea de toate zilele[1]. E foarte natural că acest fenomen a dispărut din graiul viu al Brașovenilor, în urma batjocurii la care se expuneau cu această pronunțare neobicinuită prin partea locului și subt influența cărturarilor și a limbii scrise. Aceasta e soarta tuturor particularităților lingvistice care au o înînfățișare prea streină de dialectul localnic.

Una din particularitățile caracteristice ale dialectului meglenit e căderea lui *a* neaccentuat inițial. La Șchei e ceva frecvent, mai mult ca la alți Dacoromâni, și chiar în cuvinte care nu apar niciodată cu aferează, în alte regiuni. Astfel avem, ca în meglenoromână gonisăsc în loc de „agonisesc"[2].

Ca o particularitate dialectală amintim formele meglenite făr și foar pentru „fără" alături de cele brașovenești: făr (Ist. bis.: făr popa Toma, p. 3, făr voia orășanilor, ib., tot așa pp. 8, 11, 15, 24, 32, etc.) și for, în întrebarea: Soț ori forde? care și-o pun copiii la jocul cu sâmburi de roșcovă[3].

Avem mai departe, în ambele regiuni, curcubeiu, nu „curcubeu", singular refăcut din pluralul „curcubeie" sau „curcubeiuri". In dacoromână, controlând fișele Dicționarului Academiei, n'am găsit atestată această formă decât în dicționarul lui Polizu-Bariț editat în Brașov, la anul 1857.

Dintre elementele lexicale comune celor două dialecte, de o deosebită importanță e, din cauza înțelesului său, cuvântul june. Forma meglenită e juni și însemnează „tare, puternic, voinic, viteaz", iar derivatul junil'iă sau juneață însemnează „voinicie, vitejie"[4]. Weigand traduce pe juni cu „kräftig". „Juni" e un ficior (Papahagi, 145, $153/_4$, Capidan, $40/_8$), un moș (Capidan, $16/_{2, 6, 9}$), un cal (Capidan $9/_{13}$, $79/_{21}$), un leu (Capidan, $28/_5$), soarele (Papahagi, 139), norul (id. ib.), boarea (=vântul, id. ib.), etc. Așa de pildă găsim la Papahagi, p. 139: Norul zice: „Io nu sam (= sânt) mai juni, . . . Mai juni ăi boarea.", sau la Capidan, texte inedite, 310: „Ca vrin bic ăi juni" glosat prin „E tare ca

[1] La Meglenoromânii din Țârnareca e atestată forma *țelui* a pronumelui la dativ. Cf. Capidan, 154.

[2] Cf. Stinghe, *Die Schkejer*, p. 82.

[3] Cf. *Dicționarul Academiei*, II, 57.

[4] Cf. P. Papahagi. *Rom. din Megl.* p. 49, *Megleno-Rom.* p. 222, Weigand, p. 28. Pentru *juneață* cf. Capidan, $40/_{26}$.

un bic". Pentru „jung" zic Meglenoromânii t i n i r, iar Şcheii „tânăr". Pentru „mire, tânăr însurat" găsim la Papahagi şi t i n i r-j u n i[1]. Tot aşa la Capidan (78/23, 93/19, 20). In textele meglenite publicate de Candrea[2] găsim cuvântul j u n i şi cu înţelesul de „mire", tot aşa la Capidan 38/8.

La Românii din Şcheii Braşovului, noţiunea j u n e are o sferă şi mai restrânsă. La ei „junii" sânt membrii unei organizaţiuni cu caracter militar care îşi începe manifestaţiile şi petrecerile în ziua de Bunavestire şi le termină la Dumineca Tomii. Au drept căpetenii un „vătaf", un „armaş mare" şi un „armaş mic" şi un „sutaş", toţi înarmaţi cu „buzdugane", iar în fruntea lor merge „surlaşul" cu „sfânta surlă", cum numesc ei, cu evlavie, un instrument de suflat, necunoscut în alte părţi[3]. In „uăra" lor, unde se întrec în aruncarea buzduganului, nu se prinde nici o fată şi nici o femeie măritată. Hora junilor care are şi o melodie nemaiauzită în alte părţi, e neîncheiată, întocmai ca la toţi Românii din Peninsula Balcanică[4]. Vătaful care poartă hora la începutul jocului, după ce a aruncat buzduganul la mijlocul horei, trece la coadă, cedând conducerea armaşului mare şi aşa mai departe. La fel se schimbă conducătorul horei şi la Meglenoromâni[5]. Din întreaga această impunătoare manifestaţie a junilor reiese că ea este o organizaţie militară, în care intrau numai „voinicii" populaţiei şi e foarte probabil să fie o organizaţie născută pe pământul Bulgariei pentru a se apăra de eventualele atacuri venite din partea Turcilor în preajma sărbătorilor învierii Domnului, care presupunere s'ar părea că o întăreşte expresia amintită „sfânta surlă". Cu timpul, ajunşi între creştini, alte vrăjmăşii i-au făcut, probabil, să menţină acest obiceiu de a se organiză, anume asuprirea venită din partea Saşilor. Românii din Şchei nutreau credinţa că, dacă, în Miercurea Paştilor, ziua cea mai pompoasă a serbărilor, când junii vin călări spre oraş, împuşcând din pistoale şi carabine, ar fi putut pătrunde în oraş să înconjoare „sfatul" (primăria) de trei ori, oraşul ar fi fost al Românilor. De fapt, Saşii, probabil, ca să nu se întâmple ciocniri sau excese

[1] *Megleno-Rom.* p. 139 şi *Rom. din Megl.* p. 67.
[2] V. *Grai şi suflet*, vol. II, fasc. I, p. 102.
[3] Notăm că vorba „surlă" e foarte frecventă la Meglenoromâni.
[4] Cf. Papahagi, p. 111.
[5] Cf. Weigand, *op. cit.* p. XXXV.

din partea junilor care erau cu chef, închideau mai de mult porţile cetăţii, în Miercurea Paştilor, când ştiau că e timpul să coboare „junii" dintre munţi spre oraş. Dar nu importanţa istorică a acestei organizaţii e aceea ce ne preocupă pe noi, ci coincidenţa semantică care există între accepţiunea cuvântului „june" la cele două grupuri de Români, care ne interesează. In jurul Braşovului cuvântul june nu e întrebuinţat de loc. S'ar puteà spune că a existat odată şi la aceşti Români, dar cu timpul a dispărut din graiul lor, păstrându-se numai în Şchei cu sensul amintit. Numai cât nimic nu dovedeşte că acest cuvânt ar fi însemnat vreodată la Românii braşoveni „tânăr", cum însemnează în celelalte regiuni ale Dacoromânismului. E de notat că între „juni" sânt şi oameni bătrâni care se numesc „junii ei bătrâni" şi formează o companie separată, unde intră aproape numai foştii juni sau cum se numesc ei foştii „juni de cumpanie". Deci noţiunea nu e legată de tinereţe, ci de aparţinerea la o organizaţie militară. Altă cumpanie, alcătuită mai întâiu pe la 1870, o formează „junii ei alghi", adecă „cei albi, cei îmbrăcaţi în costume naţionale, cu cămăşi cusute cu flori şi cu fluturi[1].

Să precizăm: Avem aşadară în amândouă graiurile cuvântul june, un element latinesc, comun tuturor dialectelor limbii noastre, care însă prezintă un înţeles ce nu e obicinuit la Dacoromâni, în mijlocul cărora Românii din Şchei trăesc de atâtea veacuri. Fiind această accepţiune de sens legată de un obiceiu foarte vechiu

[1] Intrebuinţarea adjectivului „alb" cu acest înţeles ne face să ne gândim la expresiunea aromânească: „şi mviscù tu albe" sau „şi mviscù albile" care însemnează „s'a îmbrăcat în haine naţionale". Cf. P. Papahagi: *Numiri etnice*, p. 20. — Despre „juni" v. G. I. Pitiş: *Sărbătoarea Junilor la Paşti*. Obiceiu particular al Românilor din Şcheiu (Braşov), în *Rev. Nouă*, a. 1889, pp. 278—280, 299—303, şi Stinghe: *Die Schkejer*, pp. 9—18. — Date preţioase despre „junii ei alghi" mi-a comunicat fostul vătaf, din anul 1877, al acestei companii, Teodor Saftu, măcelar pe acèle vremuri, astăzi funcţionar de poştă pensionar la Bucureşti, unde a trecut în tinereţe, schimbându-şi numele în Teodor Stan. — Expresiunea „a se băgà cu junii" se întâlneşte în Sălişte, unde de altfel „june" are şi sensul cunoscut de „tânăr". Cf. G. I. Pitiş: *Junii la Crăciun*. (Obiceiu din Sălişte), în *Conv. Lit.* XXIV, pp. 1056—1063. Obiceiul acesta are puţine asemănări cu cel de la Braşov, şi nu vedem ce legătură ar puteà fi între ele.

al Românilor din Șchei, credem că ei au adus cuvântul odată cu acel obiceiu din patria lor primitivă de dincolo de Dunăre, unde împreună cu Românii stabiliți astăzi în Meglenia formau o parte din „Vlahia albă" atestată de istorici între Dunăre și Balcani[1]. In legătură cu aceasta reamintim forma ţelor din „Cristos a înviat" de care am vorbit mai sus și ne exprimăm părerea că forma aceasta și cuvântul june sânt legate unul de altul prin tradiție și se întăresc reciproc.

Sânt și nume de persoane comune celor două grupuri și neîntrebuințate la ceilalți Dacoromâni. Astfel Guşu nu e atestat decât în sudul Dunării și la Românii din Șchei. Tot așa avem la Meglenoromâni Muşa[2]. In Brașov întâlnim numele Muşică, Muşicoiu și Muşoiu, acestea din urmă atestate dejà din anul 1723[3]. Intâlnim apoi Lazu la Meglenoromâni și Lazul la Șchei[4].

Se știe că adesea împrejurări identice produc efecte identice, în ținuturi îndepărtate unul de altul. Dar în cazul nostru, când istoria ne spune că într'un timp oarecare — de sigur înaintea secolului al 15-lea — aceste două populații românești locuiau pe alte locuri, nu acolo unde se găsesc astăzi, privind argumentele aduse în totalitatea lor, ducându-ne spre aceleași concluzii, nu putem considerà notele comune ființii lor ca ceva spontan, ca niște manifestațiuni izolate, independente una de alta[5].

[1] Cf. Cvijić, *op. cit.*, p. 165.

[2] In colecția inedită de texte meglenite a lui Capidan un cântec poartă titlul „Lu Muşa".

[3] Stinghe, *Doc.* I, p. 80—1.

[4] Capidan, bucata 13, Stinghe, *Doc.* I, 78.

[5] Afară de asemănările amintite, mai vin în sprijinul tezei noastre o mulțime de alte note comune între Meglenoromâni, în special între cei din Țârnareca și între Șcheii din Brașov, atât în privința limbii și a portului, cât și a obiceiurilor și a ocupațiunii lor; dar asupra acestora nu voim să insistăm, deoarece, în materie de folklor și de etnografie, sânt mai probabile cazurile de spontaneitate decât în lingvistică, și deoarece pentru cele mai multe din ele ni s'ar puteà face obiecțiunea că se găsesc și în alte regiuni locuite de Români. De aceea ne mulțumim a trimite la scrierile amintite în cursul acestui studiu, menționând și prețioasele descrieri ale lui Pitiș, „Jocuri de petrecere", *Rev. Nouă.* I, 231—236, „Comori", *ib.* I, 434—437.

Rezumând, vedem că de o parte lingvistica, iar de altă parte istoria ne indică o patrie comună a Românilor din Şcheii Braşovului cu Meglenoromânii şi în special cu cei din Ţârnareca, anume în sudul Dunării, în Bulgaria răsăriteană. Ce priveşte aşezarea „Şcheilor" în Braşov, din relatările cronicarilor ştim că s'a făcut în anul 1392, şi poate că anul acesta şi data căderii Târnovei în mânile Turcilor (1393) nu e o simplă coincidenţă, şi deci nu e exclus ca patria comună a acestor populaţii să fi fost regiunea Târnovei. Furia turcească i-a făcut pe unii dintre locuitorii acestor ţinuturi să-şi părăsească căminurile şi să se refugieze în locuri mai adăpostite, între creştini, şi atunci o parte a pornit spre nord. Când au pornit alte grupuri spre sud, nu ştim cu siguranţă. Capidan susţine că Megleniţii „nu s'au putut coborî în sec. X sau XI, cum s'a susţinut până acum, ci mult mai târziu, după sec. XII şi, poate, XIII" [1]. De vreme ce aceşti Români coborîndu-se la sud, în munţii Caragiovei, dedeau de aceeaşi populaţie bulgărească cu care trăiseră în nordul Balcanilor, se prea poate ca şi ei să se fi refugiat tot dinaintea furiei turceşti, ca şi cei porniţi spre Braşov [2].

Constantin Lacea.

---

[1] *Op. cit.*, 65.

[2] Cf. privitor la migraţiunea Meglenoromânilor şi A. Procopovici, *Din istoria raporturilor noastre interdialectale*, în acest volum, p. 61 şi urm. Despre migraţiunea „Românilor balcanici" spre nord, la fraţii lor din Dacia, vorbeşte P. Papahagi în *Numiri etnice*, pp. 2, 25.

O problemă de fonetică.

— Soartea lui *ĕ* deschis accentuat după *r*. —

Adeseori, în tratarea dezvoltării unor sunete, sântem siliţi să ne oprim la constatarea că pentru un caz ori altul nu avem exemple şi deci nu putem spune ce s'ar fi petrecut atunci cu sunetul de care ne ocupăm. Metodic vorbind, trebue să ne întrebăm asupra tuturor situaţiilor pe care le poate aveà un sunet, după sau înaintea tuturor celorlalte sunete ale unei limbi, înăuntrul unui cuvânt, sau — din punct de vedere sintactic — în frază.

Se mai întâmplă însă uneori ca o lipsă aparentă de exemple să ne facă să uităm grija metodică de a ne întrebà pe rând, cum am spus mai sus, de toate schimbările ce le-a putut suferì un sunet într'o limbă.

Uitarea aceasta, în tratările ce le cunoaştem asupra fonetismului limbei române, există cu privire la *ę* (*e* deschis).

In adevăr, toţi cei care sântem familiarizaţi cu această chestiune, cunoaştem ce se petrece cu *e* deschis accentuat, în diversele lui poziţii, înainte şi după labiale, dentale etc., dar despre soartea lui când urmează după *r*, înăuntrul unui cuvânt, nu găsesc nicăieri nici o lămurire. Desigur, cauza este un lapsus de metodă, este scăparea din vedere de a se fi pus întrebarea şi pentru această situaţie, indiferent dacă se puteau întrezărì ori nu exemplele necesare.

O cercetare amănunţită şi metodică a elementelor latine din limba noastră ne scoate la iveală două exemple, a căror origine e bine determinată, în legătură cu problema ce vrem să rezolvăm aici. Acestea sânt **cireaşe** < lat. **cerĕsia** (cu numele de pom *cireş* < *cerĕsius*) şi **îndărăt** < lat. **in-derĕtro**.

Oprindu-ne deocamdată la aceste forme, consacrare în limba literară, observăm îndată că este o deosebire de desvoltare între *r* + *ę* din *cireaşe-cireş* şi între *r* + *ę* din *indărăt*.

De ce în primul cuvânt avem *-ră-*, pe când în „cireş“ (forma literară) avem *-re-?* Explicaţiunile date în legătură cu „cireaşe -ciréş“ lasă a se înţelege că aceasta ar fi dezvoltarea normală a lui *-r + ę́-*, înăuntrul cuvântului [1], precum este de ex. în *d(i)rept — d(i)reaptă* < lat. *dirēctus, -a*, în care avem un *ē* închis, ca şi în *aréte, păréte* etc., care toate dovedesc trecerea lui *-rē-* la *-re-* sau *-rea-*, ceea ce este bine stabilit şi se constată la toate exemplele cunoscute în limba română.

Cercetând însă formele v.-rom. şi dialectale ale celor două cuvinte (îndărăt şi cireaşe) observăm că există variantele *înderretu* [2], în textele din sec. XVI, şi *ceráşe, -ă, ceráş, ciráş*, astăzi în Transilvania [3].

Ca în multe alte cazuri, şi aici dezvoltarea normală este cea din formele v.-rom. şi dialectale, din care rezultă că *ę* accentuat, după *r*, înăuntrul cuvântului a devenit *ă* sau *á* (urmat în silaba următoare de *e, ă*).

Diftongarea lui ę (deschis) a făcut să se pronunţe ca *r̄* şi *-r-* medial, precum s'a pronunţat odinioară *r-* iniţial, la toate cuvintele noastre de origine latină. Textele vechi rom. cu rotacism ne dau indicaţiuni concludente în această privinţă. In acestea *r-* iniţial este scris în majoritatea cazurilor cu doi *r (rr-)*. Acelaşi lucru se vede şi la *înderretu*, în care *-rę-* > *-rĭe-* a ajuns să se pronunţe şi să se dezvolte cu vremea ca şi în cazurile unde era *-rr-* în latină, precum arată *urâsc, urâscă* etc. < lat. *horresco, horrescat* etc., care în textele amintite este scris *urrescu, urrească, urrască* [4] etc.

Pronunţarea ca *r̄-* a lui *r* iniţial în o epocă străveche a limbei rom. a avut o influenţă particulară asupra vocalelor ę, *ę́*, *ī*, cum dovedeşte trecerea lui *r + ī-* > *rî-* (*rîmă* < lat. *rīma*, *rîu* < lat. *rīvus* etc.).

Exemple sigure de *r + ē* (închis) iniţial nu avem, încât nu putem decât conchide că precum asupra lui *ī*, tot aşa şi asupra lui *ē*, *r-* iniţial a putut aveà aceeaşi influenţă. Paralelismul între *ī* şi *ē* urmând lui *r*, se vede clar înăuntrul cuvântului, când se

[1] Cf. dicţionarele etimologice cunoscute.

[2] O. Densusianu, *H. d. l. l. roum*, pp. 173, I. A. Candrea, *Ps. Sch*, glosar, etc.

[3] V. S. Puşcariu, *Et. Wb. rum. Spr.*, No. 338, *CDDE* ad. v.

[4] Vezi înşirarea exemplelor cu *rr-, -rr-*, în O. Densusianu, H. d. l. l. r., II (s. XVI), pp. 20, 23, 121.

păstrează nealterate : *arĕte* < *arẹte* (arietem), *părĕte*; *pierit* < part. lui *pieri* (lat. *pereo*), *mărit* < *marito* etc.

Nu tot acelaşi lucru îl putem spune despre *r* + *ẹ* (deschis). Aici nu mai avem două situaţiuni deosebite, una înăuntrul cuvântului, ca la *ī* (şi probabil şi la *ẹ* închis), şi alta în silabă iniţială ci desvoltarea a fost identică în ambele cazuri. Adecă, diftongându-se *ẹ* în *-ĭe-*, a dat o nouă nuanţă de pronunţare lui *r*, l-a alterat în *r'*, aşa precum *-ĭe* a alterat de ex. dentalele (comp. *dĕus* > **dĭeu* > **dzeu* > *zău*; *tĕrra* > **tĭera* > *ţeară* > *ţară* etc.).

Dentalele alterate, ca să nu vorbim decât de acestea, la rândul lor au influenţat pe *(ĭ)e*, *(ĭ)ea*, desvoltându-l spre *ă*, *á*.

Acelaşi proces apare şi logic şi de fapt în cazurile în care avem un *r* + *ĕ*, fie medial, fie în silabă iniţială. Am avut deci **inderĭetu* > **îndeŕétu* > *înderrétu* > *îndărăt*; *cerĕsia* > **cirĭeşă* > *ceŕaşă* etc. (cf. diftongarea şi în formele romanice: it. *dietro*, fr. *derrière* etc.; it. *ciliegia* etc.). Pe lângă *îndărăt* există şi expresiunea *de-a'ndărătele* care derivă din o formă mai veche **îndeŕeatele* (cf. *de-a'ndoasele* etc.), desvoltată apoi ca şi *ceráşă* (< **ceŕeaşă*).

De aci rezultă că în formele literare *cireaşe*, *-ă*, *cireş*, *-(ŕ)ea-* a devenit *-rea-*, *-re-* supt influenţa vocalei din silaba următoare, în special la plural (*cirése*, *cireşi*), înainte ca acesta să fi devenit *-(r)ă-*, *-(r)á-*.

Ne rămâne să examinăm un exemplu cu *rĕ-* (silabă iniţială). Este cunoscută în această privinţă forma rom. **rău** < lat. *rĕus* care nu se puteà dezvoltà decât tot prin fazele **rieu* > *ŕeu* > *rău* (în textele cu rotacism din s. XVI, scris *rreu*). Forma dacorom. normală a fem. *rea* este cea păstrată în dial. mold. *ra*. Cea literară *rea* este refăcută după plur. *rele*[1], fenomen care s'a petrecut, cum am spus, şi la *cireaşă*, *-e*, *cireş*.

Vom vedeà mai la vale dacă şi alte cuvinte din limba română prezintă acest fenomen.

Inainte de aceasta trebue să amintim că şi în aromână şi istrorom. s'au petrecut lucrurile în acelaşi chip. Formele arom. cunoscute că au această dezvoltare, sânt: *arău*, *aráuă* > *rĕus*, *rĕa*; *aráţe*, *-i* < *rĕce(n)s*[2].

[1] O. Densusianu H. d. l. l. r., II. cit, p. 20—21.

[2] Dacorom. *rece* prezintă asimilarea lui **(ŕ)ea-* de către *e* din silaba următoare. Se vede însă, în forma dial. mold. *răce*, aceeaşi desvoltare a lui *ẹ*.

In istrorom. *rew* presupunem o refacere dintr'un mai vechiu **rău*, prin analogie cu *grew*, după plural, ca şi în dacorom. Dezvoltarea normală se vede însă în istrorom. *rǫtše* < *rĕce(n)s*.

Am spus că n'avem exemple, cu origine cunoscută până acum, care să prezinte silaba iniţială *rē̆-* cu *e* închis, pentru ca să putem spune că ar fi devenit *rá-*, prin simpla legătură a lui *r*, cu e închis accentuat. Cel mult, am puteà spune că pronunţarea veche specială a lui *r* iniţial ca $\overline{r}$, ar fi putut aveà o atare influenţă.

Dacă avem totuşi unele cazuri cunoscute cu acest fenomen, precum *răşchiu*, *rázim*[1], acestea datoresc pe (*r*)*a-*, unei influenţe a inf. *răşchiĭà*, *răzimà*, unde prefixul *re-*, în poziţie atonă, a devenit *ră-* (cf. *răposà*, *răspunde* etc.).

Despre $r + \overline{e}$ medial am spus că păstrează pe *e* închis (*părète*, *părèche*, *părésimi*, etc.), iar când urmează un *-ă* în silaba următoare, se opreşte la faza *ea* (*căprăreaţă* < **caprarĭcia*, *purcăreaţă*[2] etc.), fiindcă în aceste cazuri n'avem de a face cu diftongul *-ie-*, care să fi putut influenţà pe *r*, prin primul său element *ĭ*, prin a cărui absorbire, acela a devenit cu vremea *ŕ*($\overline{r}$). Urma acestei faze am văzut-o, în felul de transcriere a acestui $\overline{r}$, în textele cu rotacism din s. XVI (*inderretu*).

Există însă, în seria aceasta de fapte, un caz nelămurit încă, socotit a fi identic ca origine cu *îndărăt*, anume *îndărăpt* (adverb) şi *îndărăptà* (verb.)[3]. O contaminare cu *îndărăt* a putut suferi acest cuvânt, fiindcă are un sens apropiat, dar prezenţa lui *p*(*t*) nu poate fi trecută cu vederea, iar lat. *indirēctus*, propus de unii ca etimologie, nu explică sensul românesc[4], apoi ca fonetică ne impiedică s'o susţinem forma *drept-direpт*. Înţelesurile v.-rom. duc la altă origine. In adevăr, în limba veche, verbul *îndărăptà* însemnà „repousser, refouler, reculer"; *a se îndărăptà* (în Marian, Vrăji, 163) „retourner", „reculer, se retirer" (Tiktin)[5].

Cred că acest verb este altceva decât un derivat din *îndărăt*, nu numai pentru prezenţa grupului *-pt-*, dar, pe lângă sens,

[1] Din lat. **remediare*, cum am spus în *DR*. II, p. 560. *Răşchiu* este lat. **re-suculare* (sucula), despre care am vorbit într'o comunicare la „Societatea etnografică" din Cluj şi îl voiu tratà în altă parte, mai pe larg.

[2] Cf. *CDDE* ad. v.

[3] V. dicţionarele etimologice.

[4] Cf. şi S. Puşcariu *Et. Wb.* cit., ad. v.

[5] V. acestea şi în *CDDE*, 852..

şi pentru că un derivat **îndărătă* nu există astăzi, nici nu este amintit în vreun text vechiu. Acestea sânt fapte concrete şi nu se poate trece peste ele, fără a le căutà o explicaţiune.

In lat. se află un verb cu sensurile celui românesc şi cu fonetism care explică grupul *-pt-*.

Este *rĕdĭgo*, cu part. *redactum*, care înşemnà între altele, şi „a alungà, a aduce, a respinge (îndărăt)" ceva ori pe cineva, de ex. *redigere in castra* (Liviu) „a respinge, a alungà îndărăt, în lagăr" (pe duşmani) etc.[1], sensuri care se lămuresc şi prin cele ale verbului lat. de bază, *ago*.

Din *redactum* s'a format, ca la atâtea derivate din participii, un ***redactare**, care în rom. ajungeà la **rădăptà-*rădăptu* (a putut să existe odinioară şi un part. **rădáptu* < lat. *redactu*, devenit adverb.), care prin contaminare cu *îndărăt*, a devenit (în)*dărăptà* — *îndărăpt*.

Influenţa reciprocă a acestor cuvinte, înlesnită şi de înţelesurile lor apropiate, a dus la naşterea formelor mixte: *îndără(p)t*, *îndără(p)tnic*, **îndrăptnic* etc. etc., dintre care unele există şi astăzi[2]. Un mic amănunt neglijat, aici, grupul *-pt-*, neînsemnat în aparenţă, este adeseori mai aducător de lumină, decât şiruri întregi de alte fapte.

Vine acum la rând o altă întrebare pentru a completà cercetarea noastră. Ce se întâmplă cu (r)*ę́*, când urmează după o consonantă. Exemplele ce le avem vor arătà aceeaşi dezvoltare ca şi pentru *r* simplu urmat de *ę́*.

Cazurile sânt următoarele:

1. *Pradă* (subst.) < lat. *praeda* (cu *ę* deschis), *prăd*,-ez, (verb), inf. *prădà* < praedo, -are.

2. *Crăp*, *crăpi*, *crápă*, *crăpà* < *crępare*. Exisă şi forma *crep*, *crepà*, rezultată din vechiul **cŕeapă *cŕep*, care a devenit *creapă-crep*, prin metafonia întâmplată în special la subjonct. să **cŕeape* < *crepe* etc. Sânt însă regiuni, în Ardeal de ex., unde se mai vede urma vechei faze în forma care s'ar puteà transcrie *cŕeapă-cr̨apă*. Aceste cazuri dovedesc că prefacerea lui *ę* în *a şi ă* se datoreşte

[1] Cf. şi o trad. fr., în dicţionare lat. fr., *redigere in castra* (Livius) „refouler, repousser (l'ennemi), dans le camp"; ~ *in hostes* (ibid.) „ramener (les soldats) aucombat".

[2] V. toate formele cunoscute, în *CDDE*, l. c. Cât priveşte înţelesul de „obstiné, entêté, rétif" al lui *îndărăptnic*, v. Densusianu Hist. d. l. l. roum. I, 299.

aceloraşi cauze expuse mai sus, iar nu influenţei analogice a infinitivelor unde *ę* devine *aton*[1]. Analogia este fenomen des în viéaţa unei limbi, dar nu poate servi ori când la lămurirea faptelor care nu pot fi rezolvate momentan altfel. Din contră, în cazul nostru, având o suficientă indicaţiune despre desvoltarea lui *(r)ę́* > *(r)ă,-á*, recurgerea la ajutorul analogiei nu este de loc necesară. Aceasta, mai ales pentru motivul că subst. *pradă* < lat. *praeda*, ca ori ce subst., a avut o situaţie independentă în limbă şi prin urmare şi o desvoltare proprie. Şi mai evidentă reiese această explicaţiune, făcând un paralelism între exemplele de mai sus şi cele în care avem un *e* închis în aceeaşi situaţie ca a lui *e* deschis, adecă după consonantă. Formele acestea prezintă păstrarea lui *e* întocmai ca şi după *r* simplu. Astfel avem: *crista* > *creastă* (cu derivatele *crestà*, *crestătură* etc.); *cred*, a *crede* *crezut*, *credinţă*, *încrezător* etc.) din lat. *crēdo*; *cresc*, a *creşte* (*crescut*, *crescător* etc.), din lat. *crēsco*.

Astfel, faptele discutate până acum sânt suficiente argumente pentru a întări explicaţiunea ce am dat-o fenomenului pus aici în discuţiune[2].

*

Spiritul metodic, ajuns la concluziunea de mai sus, se întreabă în chip firesc, dacă nu mai sânt în limbă şi alte elemente lexicale ori de altă natură, rămase neexplicate până acum şi care s'ar puteà soluţionà de astă dată prin „legea“ fonetică (noi azi am zice mai bine *constatarea* de ordin fonetic), enunţată în cele precedente.

O reviziune a unor elemente, socotite latine în limba noastră, fără a fi primit încă deslegarea etimologică definitivă, scoate uşor la suprafaţă câteva cazuri care intră în vederile noastre.

---

[1] O. Densusianu Hist. d. l. l. r. II, p. 23.

[2] Forma *préot* < *prĕbiter,-erum*, cu *ę* deschis e singura care se abate dela concluzia noastră.

Presupunerea din *CDDE* că ar fi intrat mai târziu în limba noastră nu este, cred, un motiv ca să-l fi depărtat de a ajunge la **prăut*. Mai curând, fiind un singur caz, trebue să admitem că a avut un *e* închis, cum arată şi formele romanice (în special it. *prete* şi sp. *preste* pretind numai *e* închis). In acest caz nu *praebere*, cum se admite de obiceiu, ci un alt cuvânt a influenţat pe mai vechiul *prĕsbyter* (să fie *prē care*? Legătura între aceste noţiuni mi se pare mai firească, decât cealaltă).

Iată-le:

1. dr. **arăt, arătà** (cf. v.-rom. *arrétu, arreată*)[1]; arom. *arăt*, istrorom. *arọtu*.

2. dr. **răbd, răbdà** (cf. v.-rom. *rrébdu, rrebdà* etc.), arom. *arávdu*.

3. arom. **arápu**.

Cei doi termini dintâiu sînt din elementele cele mai vitale ale limbii române. De aceea merită o deosebită atenţiune.

Aceste cazuri le vom cercetà pe rînd, ocupându-ne întâiu de sensul lor şi de atmosfera semantică în care pot fi puse, cea mai bună cale, după mine, de a ajunge să întrevezi adevărul, în studii etimologice.

Arătà înseamnă: „faire voir, montrer, réveler, présenter, faire un signe (vers), indiquer; manifester, témoigner, démontrer, exposer; désigner; avoir une mine (bonne, mauvaise), avoir l'air (l'apparence); paraître; se montrer" Reflex: „se montrer, se faire voir (*a se arătà*); avoir une vision" (comp. „a i se arătà cuiva cevà", „a i se arătà în vis").

Toate aceste sensuri sînt ilustrate pe larg, cu exemple, în *Dicţionarul Academiei Rom.* şi nu cred necesar să le mai repet aici.

Atrag atenţiunea însă asupra derivatelor, al căror sens duce la un prototip de la care credem că se poate porni pentru explicarea lui „arătà" (v. mai departe terminii „figură, faţă, visum" etc.).

Astfel derivatele: arătare „apparition, fantôme, vision monstre" (comp. în special „la arătare" = „pe faţă" în fraza *Domnul la arătare veni-va*, din Biblia 1688). Sensul de „apariţie", „vedenie" se întâlneşte în textele vechi (comp. şi *Arătarea Domnului* „ἐπιφάνια"). Sensul de *chip, înfăţişare, aspect, fenomen* se întâlneşte în Varlaam, Neculce etc. Cantemir traduce chiar pe *arătare* cu „monstru".

In fine este de reţinut derivatul *arătos* „imposant", „chipeş", „de belle prestance", „cu înfăţişare măreaţă" (şi în texte vechi)[2].

Să încercăm să strângem într'un ciclu o sumă de termini, care cuprind, mai aproape sau mai depărtată, ideea de „a arătà, a comunicà, a face să se vadă ceva". Un ce vizibil, ochilor fizici

[1] Cf. aceleaşi texte din s. XVI, în care am întâlnit *inderretu* şi în care se găsesc de altfel toate exemplele dacorom. ce le vom studià mai departe. Triniterea la aceste texte va aveà deci aceeaşi valoare pentru toate cazurile, în ce priveşte pe *r*+*ę*.

[2] V. şi alte exemple în *Dicţ. Acad.* ad. v.

sau minţii, poate să se producă, să emane de la un obiect concret, din afară, sau numai de la o imagine, o idee ivită în conştiinţa cuiva.

Limba vine să exprime aceste fenomene, printr'un cuvânt, prin care omul le comunică unul altuia. Comunicarea aceasta se poate face şi printr'un semn (cu degetul, mâna, ochiul, capul etc). Uneori poţi ceti gândul sau starea sufletească a cuiva după faţă (comp. „arată rău, arată bine", „face feţe-feţe", „se arată duşmănos" — ceea ce se poate manifestà prin vorbe şi prin înfăţişarea, încruntarea figurii).

Figura omului deci poate fi punct de plecare pentru naşterea unui termin care să exprime ceea ce se vede, apare „pe faţă", din sufletul cuiva, sau pur şi simplu pentru a indicà o apariţie reală de om (comp. „*X* e o figură cunoscută", „au intrat nişte figuri necunoscute"), apoi de orice lucru vizibil, în urmă poate aveà şi numai sensul de simplă „vedenie", ori „vis", comp. („chip, a închipuì").

In adevăr, ideea de a *arătà*, cu toate sensurile ce le-am spus la locul său, se poate exprimà prin două tipuri mai însemnate în limbile indoeurop. şi romanice. Astfel dintr'o bază indoeurop. **deik-* „*zeigen*" > lat. germ. „sagen, mit Worten auf etwas hinweisen" etc. rezultă familia *(in)dico*, *index*, gr. δείκνυμι: „zeige" etc. etc. (Walde Wb., ad. v.)[1].

O altă serie de termini pornesc de la ideea de „figură-faţă-vedenie": 1. lat. *monstrum*, *monstrare* (> fr. *montrer*, it. *monstrare*, rom. *mustrà*, cf. şi arom. *„ţe-arăt"*, cu sens de ameninţare, ca şi în dacorom. „ţi-arăt eu!");

2. *Figura* > it. *figurarsi* (comp. rom. *chip* > închipuì, închipuire);

3. *Visum* > it. *viso* „faţă", rom. *vis*, fr. *visage*, *envisager*, *viser*, *a visà*; rom. *faţă*, *a (se) înfăţişà* (ca şi „a arătà,—a se~"); germ. *Bild*, cu derivatele *bilden* etc; *erscheinen* etc.

4. *Forma* (corp, figură) din care rezultă „a înformà" (la noi neologism) în limbile romanice;

[1] De aceea m'am gândit un moment la gr. ῥήτωρ, în legătură cu ideea de a vorbi. Dar nu există o formă în gr. care să ne poată înlesnì şi foneticeşte deslegarea problemei. Apoi, rom. „a arătà", prin sensurile lui se depărtează mult de la ideea de „a spune, a vorbì". Arom. *arăt* „ameninţ" aduce aminte de expresii ca „fac urît, mă uit urît, mă încrunt", „e groaznic la vedere" etc.

5. V.-gr. φαίνομαι cu toate derivatele.

Prin urmare ideea de „a (se) arătà“ porneşte în atâtea cazuri de la cea de „chip, figură, vedenie (ce se vede)“. De aceea putem urmări şi cuvântul rom. pe acelaşi drum, căutându-i un prototip identic ca sens.

In latină nu s'a găsit nimic care să poată explicà definitiv forma românească.

Există însă în v.-gr. un cuvânt cu sensurile exemplelor citate mai sus. Indreptarea cercetărilor lexicale spre limba greacă, nu mai poate, cred, părea surprinzătoare după cele ce am arătat, în special în *DR.* III, pp. 582 sqq.

Cuvântul v.-gr. ῥέθος „membre“ şi prin ext. „corpul întreg“, apoi „visage, air, aspect“ [1], are exact înţelesurile de la care am văzut că pornesc terminii care designează ideea de „a arătà“ cu nuanţele inerente acesteia. Acest element **rĕtu-* a putut există ca atâtea altele, în latina vulgară din Balcani şi de la Dunăre.

Din punct de vedere formal, fie că admitem prefixul *ad-*, fie că plecăm de la un simplu derivat **rĕtare* ajungem la *ar/retà* (cf. v. dacorom. *arretu* din textele s. XVI) şi apoi *a(r)rătà*, iar la prezent *arăt, arăţi, arătă* [2] (comp. *îndărăt, dea'ndarătele, ceráşă, cerăş, cerăşi* etc.).

Dovada cea mai puternică pentru susţinerea acestei etimologii, în afară de sensuri şi de ciclul semantic menţionat la începutul acestei cercetări, este derivatul *arătós* „chipeş, zdravăn, impozant“. Derivatele adjectivale în *-osus* se formează, de obiceiu, de la substantive, precum *flocos, friguros* etc. şi mai ales echivalentul morfologico-semantic al lui „arătos“, *frumos* < lat. *formosus* (< *forma*).

A trebuit să existe deci în lat. vulg. şi în străvechea românească subst. **rĕtu*, cu sensul de „faţă, figură, chip, mină“ etc., din care apoi, după paralelismul celorlalte cazuri analoge, s'au născut derivatele *a arătà, arătos* etc. [3]

---

[1] Cf. A. Bally, *Dicţ. gr. fr*; *Thes. linguae gr.* dă exemple în care are sensul de *facies*.

[2] In *Dicţ. Academiei* se observă că trebuiă să avem *arăt*, **arĕţi*, **aréte*. Forma *cerăş* dovedeşte putinţa menţionării lui *(r)ă* în situaţiile citate.

[3] Celelalte etim.: *elatare* nu merg fonetic (comp. v.-rom. *arretu* şi REW. ad. v.), **ad-repto* (: reputo), **arrecto* (: rectus) nu merg nici ca sens nici ca formă (păstrarea lui *-pt-* în *drept* < *directus* e concludentă) cum arată Tiktin, Dicţ, ad. v., unde se examinează toate propunerile de mai sus. Nici **ad-reiterare* nu merge ca sens (dat de I. A. Candrea, *Ps. Sch.*).

Celălalt element *răbd*, *răbdà* (v.-rom. *rrebdu* etc.) înseamnă în genere „patienter, tolérer, supporter, souffrir“ (cf. Damé, Dicț.). Tiktin dă următoarele: 1. ertragen, aushalten; 2. dulden, leiden zulassen, II intr. Geduld haben [1], III *a se răbdà* [2], sich von etwas zurückhalten, sich enthalten (comp. *Leșii nu se răbdau, ce adese intrau în țară* NC.[2] I, 193, unde se vede sensul de „a se stăpâni“)[3].

Dl Herzog a înlăturat o greutate din situația fonetică a lui *răbdà*, explicând logic desvoltarea grupului *-bd-* din lat. *-gd-*, după paralelismul *-ct-*, *-cs-*, > *-pt-*, *-ps-* (*DR.* I, p. 375).

In privința semantică însă, lat. *rigĭdus—*rigĭdare* nu mulțumește de loc, fiindcă zisul cuvânt lat. însemnă „țeapăn, vârtos, înghețat, aspru“ (cf. „rigĭdum frigus“) și cu aceste semnificațiuni a continuat în it. *reddo*, fr. *roid*.

**Rig(ĭ)dare*, cum indică și celelalte limbi romanice, de care trebue să ținem seamă, ar fi însemnat în rom. „a înțepeni, înlemni“ (de frig), cum dovedește de altfel însuși verbul de bază lat. *rĭgeo* „a se înțepeni, încremeni, îngheța“ (comp. și *rĭgor* „înțepeneală, frig, îngheț“, după care s'a format de sigur și *răcoare* < **recor, -orem*, din *recens*).

Din punct de vedere fonetic, ținând seamă de vechea pronunțare a lui *r-* inițial, am puteà presupune că s'ar fi putut ajunge la *rébdu, răbd, răbdà* și cu *(r)e* închis, cum este în *rĭgĭdus*.

Limba it. ne înlesnește însă deslegarea problemei, fiindcă are verbul *reggere* < lat. *rĕgere* cu sensurile „tener su, sostenere, sopportare, resistere; guidare, governare“. Expresii ca „reggere al asalto, al urto, *al freddo, al caldo, al vento*“ etc. duc de-a dreptul la rom. „răbdà la (de) frig, cald“ etc.[4]. Aceste accepțiuni le are și rom. (a) *răbdà*, iar nuanțe de sensuri rom. sânt prea ușoare de închipuit pentru ca să mai insistăm asupra lor.

In adevăr **rĕgere** din care derivă it. *reggere* însemnă și „a conduce, a cârmui, stăpâni“ de unde ușor s'a ajuns la cele

[1] Comp. „a-i rabdà cuiva“, „a-i tolerà“.

[2] Egal cu „a se stăpâni“.

[3] Tiktin dă și formele: v.-rom. *rebdà*; mold. v. și nou *răbd, răbzi, să răbde*; v.-rom. *rebd, rebzi, reabdă*, să *rębde*.

[4] Comp. și *reggere dalla fame, dalla sete* (a răbdà de foame, de sete): *Non mi regge il cuore, l'animo* ... (rom. *nu mă rabdă inima*...) etc.

de „a (se) stăpâni, tolerà, suferì, suportà (cf. *regĭbilis* „docile", „care rabdă"), pe care le are cuvântul românesc, alături de cel italian.

In ce priveşte derivarea cu sufixul *-ĭdus, -ĭdare* aceasta s'a întâmplat ca şi la „rĭgeo—rĭgĭdus". Dezvoltarea lui *ę* deschis după *r* (*r̄ebdu, r̄eabdă, rabdă* etc.) s'a făcut întocmai ca în cazurile tratate până acum.

•

Mai rămâne să ne ocupăm de arom. *arápu,* susceptibil şi el de aceeaşi desvoltare fonetică. Un prototip cu *(r)ĕ-,* în silaba iniţială se impune prin urmare şi pentru *arápu* (cf. arom. *aráţe* < *rĕcens*). Sensul arom. *arápu* „suiş, urcuş", a putut fi acela de „pantă repede", „coastă greu de suit". Acest sens îl are lat. **rĕpens**, care ca şi *rĕcens, serpens*, a ajuns în lat. vulg. la **rĕpes*, de unde în arom. *arápe* şi *aráp*, refăcut dintr'un plural **arách*i (comp. *birbec* pentru **birbeţe, puric* etc.). Vechiul plural arom. se vede de altfel în derivatul *arăchiş* „alunecuş" (dat de dicţionarele aromâne), adecă pantă pe care poţi repede alunecà sau „merge târâş" la vale (comp. dacorom. *răpăgà*, mai departe), mai ales când e cu zăpadă şi gheaţă.

Cuvântul *arápu* trebue pus în ciclul altora cu sensuri analoge şi anume: arom. *arăpádzină, arépit* „povârniş, râpă" (v. Capidan, *Raport. alb.-rom* DR. II, 517 sqq; unde se derivă *arápu* din *r̄ĭpa*). De asemenea alb. *r̄epjetɛ, rɛpitɛ* (gheg.) „steiler, abschüssiger Ort" nu poate fi decât tot lat. *rĕpe(n)s*, atras în categoria subst. în *-es, -ĭtis* (comp. *fomes, fomĭtis*). Şi lanţul de fapte, urmărind mai departe problema, mai dă la iveală o verigă în dacoromână.

Aceasta este **rápăc, -ăg** (răpăgà) cu sensul de „a se da cu sania pe coastă de vale"[1], „a alunecà, a cădeà". Sensul din urmă îl întâlnesc în „Povestiri de pe Dealuri", de C. Boureanu, p. 89: „Calea treceà pe deasupra unei rupturi [de deal]. Şi datul s'a împlinit! Calul mi-a *răpăgat*. S'a prăvălit. Când l-am ridicat, piciorul îi erà zdruncinat". E vorba de alunecarea şi căderea calului pe un deal abrupt.

[1] Com. de dl C. Lacea (în ţinutul Braşovului). Dl Puşcariu în *Et. Wb.*, ad. v. îl traduce prin „schnellen". Trebue să recunoaştem că d-sa s'a apropiat de adevăr, punându-l în legătură cu *rapidus* şi propunând un **rapigo*, cu schimb de sufix. Formele arom. şi alb. arată însă mai firească legătura cu *rĕpe(n)s*.

Ca derivaţiune *răpăg, -c*, (a) *răpăgà* poate fi sau un **rĕpĭco* (din *repes* cu sufixul *-ĭcare, -ĭgare*, comp. *caballicare, carricare, arboricare* etc., cu corespondentele romanice în *REW.*) sau un **rĕpĭto, -are* (cu schimb de sufix) din un acuzativ **rĕpĭtem*, care a putut să existe în latina vulg. balcanică, de oare ce s'a păstrat în albanezul *rɛpitɛ*.

Forma arom. *repit* cu acelaşi înţeles ca cea din alb. este un împrumut venit de la aceasta, cum crede d. Capidan (*DR.* II, 517 sqq.) [1].

Iată cum, prin elucidarea unui fenomen fonetic, poate fi lămurită originea atâtor elemente lexicale, rămase până acum obscure, sau greşit interpretate [2].

G. Giuglea.

---

[1] Pentru sensul de „povârniş, coastă repede", „Abhang" etc. comp. cazurile date de *REW.* la cuvântul *rapidus*. In ce priveşte lat. *rĕpens* el poate sta în legătură cu gr. *ῥέπω* în care se cuprinde şi ideea de „înclinare" care duce la cea de „pantă" (: pendita).

[2] Această problemă a fost tratată şi într'o comunicare ţinută la Congresul filologic din Bucureşti (1925).

Terminologia medicală românească
a doctorului
Ioan Piuariu (Molnar von Müllersheim).

Introducere.

Personalitatea doctorului Ioan Molnar-Piuariu s'a evidenţiat în ultimul timp în măsură tot mai mare. Rolul său în renaşterea noastră culturală se vădeşte din ce în ce mai mult: ca lexicograf şi gramatic, popularizator şi mecenate, traducător şi ziarist. Locul lui e alături de Clain, Şincai, Maior şi ceilalţi corifei ai renaşterii noastre. Chiar şi activitatea sa politică în timpul revoluţiei lui Horia, destul de greşit interpretată de Nicolae Densusianu, apare azi într'o lumină mult mai favorabilă, mai ales dacă se va puteà dovedi definitiv partea sa la redactarea „Suplex libellum"-ului.

Prea puţin studiată a fost activitatea lui Molnar-Piuariu în profesiunea sa de medic. In două articole pe cari le-am publicat în „Clujul Medical" (No. 5—6/1925) am arătat că, după cunoştinţele noastre actuale, Molnar-Piuariu a fost primul medic titrat de naţionalitate română, — şi adaog: cu conştiinţă românească, — pe întreg teritoriul etnic dacoromân. Rezămându-mă pe faptul că, om tânăr fiind, a fost numit medic-oculist al Principatului Transilvanic şi că mai târziu a ajuns chiar profesor de oftalmologie la Academia medico-chirurgicală din Cluj, — şcoală care câtva timp a avut şi rang de Universitate, — dar mai ales sprijinându-mă pe nişte documente până acuma necunoscute din arhivele Bruckenthal, din care rezultă că Molnar-Piuariu a fost chemat şi la Viena să execute operaţii de ochi, cred că am putut dovedi, că acest prim medic român a fost un specialist de seamă, savant şi excelent practician. In sfârşit am mai arătat că el a publicat şi o lucrare medicală în latineşte, prima lucrare medicală ştiinţifică scrisă de un Român.

Molnar n'a scris medicină în românește. Inaintea sa putem înregistrà câteva circulări chezaro-crăiești cu conținut igienic și de poliție sanitară. Cât a trăit el, au văzut în Ardeal lumina zilei câteva broșuri de popularizare medico-igienice, scrise adesea de Sași. Deci de un început de terminologie științifică medicală nici nu poate fi vorba în acea epocă. Ea s'a născut mult mai târziu dincolo de Carpați și s'a fixat întru câtva în epoca doctorului Davilà. A fost o terminologie barbară, volnică, creată ad hoc, fără considerație la firea limbei noastre: când latinizată, când franțuzită sau italianizată, când supt influența terminologiei germane. Abia veacul nostru a adus o întorsătură spre bine prin tendința autorilor medicali români contemporani de-a introduce o terminologie mai românească.

Mi s'a părut interesant să caut în lucrările lui Molnar urme de terminologie medicală. Știu prea bine că el nicicând nu s'a gândit la alcătuirea ei: el însuși spune că n'a venit încà vremea să se scrie în românește medicină. Dar eram sigur că acest medic-literat în opera sa lexicografică trebue să ne fi lăsat vrând-nevrând urme de terminologie medicală, fie ca terminologia redusă a graiului popular din acea vreme sau o terminologie construită, artificială, făcută de autorul medic pentru a fi complet în opera sa de lexicograf.

Am studiat gramatica lui Molnar („Deutsch-wallachische Sprachlehre", Wien, Kurzbek) din 1788 și ediția a treia a aceleași lucrări (Sibiiu, 1823), tipărită după moartea autorului, cu glosarele lor; dicționarul postum („Wörterbüchlein deutsch und wallachisches", Sibiiu, Hochmeister, 1822), alcătuit după glosarul gramaticei [1]. Deoarece cele două din urmă lucrări au fost tipărite după moartea lui Molnar, le-am utilizat abià după ce m'am convins că tezaurul lexicografic din ele e identic cu cel din gramatica de la 1788. Notez că între exercițiile de conversație din cele două gramatici trei se referă la medicină: VIII. „Von dem Menschen und dessen Gliedern"; IX. „Von den Mängeln des Menschen"; X. „Von den Zufällen der Krankheiten". In sfârșit, pentru a-mi câștigà o orientare generală despre limba și felul de a scrie al lui Molnar, am răsfoit singura lucrare pe care am mai

[1] Țin să mulțumesc domnului Nicu Olariu din Cluj, proprietarul celor două cărți din urmă, care cu multă bunăvoință mi le-a pus la dispoziție.

putut-o află în Cluj, „Retorica“ sa din 1798. Regret că nu am putut aveà la îndemână broşurile sale despre stupărit; de bună seamă că şi în ele aş mai fi putut găsi lucruri de interes.

Ţin să accentuez că, nefiind specialist, mă voi abţine de la orice comentar filologic; intenţia mea e să culeg materialul brut şi să reconstruesc limbajul pe care primul medic român îl va fi folosit în atingere cu pacienţii săi români.

Am avut momente de îndoială, dacă are rost să redau întreg materialul cules. Că Molnar dă pentru „Herz“ = „inimă“ şi pentru „Unterleib“ = „pântece“, — asta e natural şi la aparenţă puţin va interesà pe filolog sau pe medico-istoric. Cu toate acestea e interesant a constatată că el dă tocmai „inimă“ şi „pântece“ şi nu „cord“ şi „abdomen“. De aceea am crezut că e bine să dau şi termenii banali, pentru a evidenţia caracterul pur popular al terminologiei sale, care câştigă în importanţă când ne dăm seama că gramaticele şi dicţionarul au fost scrise în zorile latinismului şi că după ele a urmat epoca barbarizării terminologiei noastre medicale.

Limba lui Molnar-Piuariu.

Molnar, fiu de preot ortodox din Sadu, a scris în limba frumoasă a ţinuturilor mărginene. Sibiiul ortodox l-a ferit de tendinţele de latinizare ale Blajului. Deşi aveà cea mai mare stimă pentru corifeii de pe Târnave, — nu odată şi-a exprimat admiraţia pentru ei, — s-a ferit de tendinţele lor extreme; iar simţul lui fin pentru limbă l-a păzit de streinisme. Trebue remarcat acest lucru mai ales când ştim că Molnar vorbeà bine latineşte, nemţeşte, ungureşte şi, probabil, şi franţuzeşte. Faţă de neologisme e foarte rezervat: unde poate, caută echivalentul popular. Graiul lui e graiul poporului din sudul Ardealului, cevà mai ciselat şi mai îmbogăţit cu elemente culte, alese cu bun simţ. Scrisul lui e îngrijit şi relativ elegant; uneori miezos, ca al cronicarilor. Natural că influenţa mediului nu a putut-o evità. Aflăm ardelenisme: bewirten = *a omenì*; Bittschrift = *iştanţie*; Abtritt = *budă*; bunt = *nălbastru*; Federmesser = *peniţeluş*; Gestick = *chindeseală*; ba chiar şi sibienisme ca: abspülen = *a clătărì*. Destul de frecvente sânt ungurismele: beleidigen = *a buşuluì*; betrügen = *a încelui*; Bettdecke = *poplon*; abhobeln = *a biluì*; Absonderung = *deschilinire*; Amtierung = *tistie*; Blech = *bădic*; bunt = *tărcat*; Kalesche = *hinteu*; Kanonikus

= *canonicuş*; galant = *chedveş*; Gespanschaft = *varmeghie*. Mult mai rare sînt expresii împrumutate din limba germană: abformen = *a formălui*; Kamisol = *recăl*. E de remarcat că în gramatică şi dicţionar aflăm expresii de dincolo de Carpaţi: Bevollmächtigter = *vechil*; adeln = *a boierì*; Bojar = *boieriu*; Fürst = *vode*; Fürstensohn = *vezerde*; Schmaus = *ziiafet* (dar şi *ospăţ!*); lucrul nu ne va mirà: cunoaştem legăturile sale cu Alexandru Tell din Bucureşti (Bogdan-Duică şi Popa-Lisseanu: „Viaţa şi opera lui Gheorghe Lazăr" [1924], p. 289), ştim că atunci când a trimis să se tipărească mineele la Buda aveà legături cu clerici înalţi din Muntenia şi avem motive să credem că a fost însuşi în Muntenia. Neologismele, rare, sînt de obiceiu inevitabile: Bischkote = *bişcotă*; Abschrift = *copie*; Advocat = *procurator*; Almosen = *elemosină* (dar şi *pomeană*!); Bleistift = *ţeruză*; Einfluss = *influxie* (dar şi *lucrare* [sic!]); Fürstentum = *prinţipat*. Rare sînt cuvintele care fac impresia de a fi construite: besaiten = *a încordà*; betrachten (die Sterne) = *a steli*; abgrasen = *a desierbì*; Abriss = *chipuire*; Abwesenheit = *nefirea de faţă*; Allee = *loc de preumblare*. Mai aflăm o seamă de cuvinte şi forme, — mai ales provincialisme, — vechi, eşite azi din uz: erwerben = *a surzuì*; beständig = *deurit*; besudelt = *zingălit*; beuteln = *a zdruhăì*; biegen = *a coviia*; Aberwitz = *bulguire*; abgewinnen = *a amiruì*; abrupfen = *a păciulà*; achten, verehren = *a comănăcì*; anbeissen = *a îmbucà*; — sau forme neobicinuite: ambos = *nocovană*; essen = *a mânâncà*; Fledermaus = *liuluiac*. Ici-colea câte o traducere de-a dreptul greşită: Ebbe = *furtună, vifor*; Papagei = *gaiţă*. Am spus că Molnar se fereşte de latinisme; într'adevăr, în gramatică şi dicţionar ele lipsesc aproape complet. In „Retorica" sînt ceva mai frecvente. In prefaţa traducerii „Istoriei" lui Millot (1800), Molnar spune: „La aşezarea acestei istorii am împrumutat şi cuvinte de la maica noastră limba latinească, că în unele părţi şi ţinuturi sînt locuitorii deprinşi cu ele, iară pe alte locuri nu sînt obicinuite. Pentru aceea le-am tălmăcit cu cuvinte de obşte înţelegătoare".

Terminologie medicală.

1. Noţiuni generale.

Leben = *viiaţa*; leben = *a vieţuì*; lebendig = *viiu*. Tod = *moarte*; tödlich = *de moarte*. Sterben, absterben = *a morì*; versterben = *a răposà*: verrecken = *a perì*. Unsterblichkeit = *ne-*

muritorie; unsterblich = *nemuritoriu.* Gesund = *sănătos.* Erkranken = *a beteji;* krank = *bolnav;* kränken = *a bolnăvi;* kränkeln = *a boli;* Krankheit = *boală;* kränklich = *betegos;* unpässlich = *bolnav.* Genesung = *tămăduire;* genesen = *a lecui;* Heilung = *lecuire, tămăduire, însănătoşare;* heilsam = *tămăduitoriu;* heilen = *a tămădui, vindecà;* ungeheilt = *netămăduitoriu, nevindecat.* Schmerz = *dorere;* schmerzen = *a dorea;* schmerzhaft, schmerzlich = *doios;* leiden = *a păţi, pătimi, răbdà, suferi;* Leiden = *patimă.* Mängel = *scăderile* Gebrechlich = *slăbănog;* verunstalten = *a bleznì, slutì;* verstümmeln = *a slutì, a ciungări;* verstümmelt = *ciung;* verunglücken = *a se primejdui;* Unfall = *năpastă;* verwunden = *a rănì.*

Jugend = *tinereţele;* Alter = *bătrâneaţele;* Alter, (graues) = *cărunteaţă.*

Anfall = *înpresurare.* Seuche = *lepră.* Verwesung = *putrejune.* Physisch = *firesc.* Klima = *clima.* Antasten = *a pipăi.* Abkümmern = *a pricòji, scârbì.* Abhärten = *a învârtoşà.* Abhärmen *a tânji.* Erwürgen = *a suguşà;* Erdrosseln (das) = *sugrumare;* aufgehängt = *spânzurat.* Aufschlitzen = *a spintecà;* aufgeschlitzt = *junghiiat;* aufritzen = *a căpărà;* häuteln = *a belì;* schrammen = *a căpărà, zgârià;* aussaugen = *a suge.* Vergiften = *a otrăvi, învenină, cătrăni.* Vertragen = *a ràbdà, a suferì.* Zerquetschen = *a strivi, struji;* zerren = *a zgâţâi.*

Doktor, Arzt = *doftor;* Chirurgus, Wundarzt = *hirurg, fălceriu, vraci;* Augenarzt = *doftor de ochi;* Zahnarzt = *doctor de dinţi;* Steinbruchschneider = *vraci;* Apotheker = *Apoticariu, apotecariu, speţier, spiţieriu;* Hebamme, Wehfrau = *moaşe.*

Hospital = *şpital;* Lazareth = *lăzăret;* Trage = *troagăn;* Kur = *tămăduire, vindecare;* Arznei = *leac.*

2. Anatomie.

Leib, Körper = *trup.* Gerippe = *cioholane, ciolane;* Bein = *os;* Gebeine = *oase;* Gelenk = *închietură.* Drüse = *ghindură.* Fett (das) = *grasul.* Flechsen = *tindene.* Haar = *păr.* Haut = *piiaţe, peliţă.* Knorpel = *zgârciu.* Mark = *măduhă.* Muskel = *muşchiu.* Nerven = *nervuri.* Adern = *vinele;* Geäder = *vinele;* geadert = *învânat;* Blut = *sânge, singele.* Rumpf = *trunchiu;* Rükken = *spate, dungă, dos;* Rückgrat = *spinare;* Glied = *mădulariu.*

Zwerg = *pitic, carlic.* Missgestalt = *mirozenie.* Zwitter = *fătărău.* Zwilling = *geamăn.*

Haupt, Kopf = *cap, căpătâiu.* Schädel = *tidvă, căpăţână*; Hirnschale = *căpăţâna crierilor*; Gehirn = *creri, crieri*; Scheitel, Wirbel = *creştet.* Stirn = *frunte, frontea*; Schläfe = *tâmpla.* Angesicht = *faţă, obraz*; Gesichtsbildung = *physiognomie*; Wange = *bucă (a obrazului)*; Kinn = *falca* (sic !); Kinnbackenbein = *falca.* Maul, Mund = *gură*; Gaumen = *ceriul gurii*; Lippe, Lefze = *buză*; Zahnfleisch = *gingeie*; Zahn = *dinte*; Backzahn = *măseaua*; Zäpflein = *unşor.*

Auge = *ochiu*; Augapfel = *globul ochiului*; Augenlid = *geană, pleoapă*; Augenwimper, Augenbraue = *sprânceană*; Augenwinkel = *unghiul ochiului*; Augenstern = *steaua ochiului*; Weisse (im Auge) = *albul ochiului.*

Nase = *nasul*; Nasenlöcher = *nările*; Knorpel in der Nase = *zgârciul nasului.*

Ohr = *urechea*; Ohrläpplein = *ţincus, ţincuş.*

Bart = *barbă*; Schnurrbart = *mustaţă.*

Nacken, Genick = *ceafă, cerbice*; Hals = *grumaz*; Schlund = *gâtlej*; Gurgel (tierische) = *gâltan, gârtan*; Kehle = *gâtul.*

Brust = *piept*; Busen = *sân*; Brüste = *ţiţele*; Warze an der Brust = *ţercus*; Euter = *uger.*

Die inneren Teile der Körpers = *părţile ceale din lăuntru ale trupului.* Eingeweide = *măruntăi.* Lunge = *plumână*; Herz = *inimă.* Zwerchfell = *preveşteală.* Magen = *stomah*; Darm = *maţ*; Gedärme = *maţe*; Gekröse = *bezeri*; Leber = *ficatul*; Gallenblase = *fierea*; Milz = *splina*; Niere = *rărunchiu*; Blase = *beşică.*

Achseln = *şalele*; Rippe = *coastă*; Weiche am Körper = *flămânzare*; Unterleib, Bauch = *pântece*; Nabel = *buric*; Arsch = *cur*; die Scham = *ruşinea.*

Schulter = *umăr*; Arm = *braţ*; Ellenbogen = *cotul*; Hand = *mână*; Faust = *pumn* (şi) *mână* (sic !); Handfläche = *palmă*; Finger = *deaget, deget*; Daumen = *degetul cel mare*; Nägel = *unghile.*

Hüfte = *coapsă*; Lende = *mijloc, coapsă*; Hintere = *cur, şezut, dos*; Hinterbacken = *buci*; Schenkel = *şold* (sic !); Wade = *pulpă*; Schienbein = *fluerul piciorului*; Knöchel = *glesnele piciorului*; Fuss = *picior*; Sohle = *talpă*; Ferse = *călcâiu*; Zehe = *deget al piciorului.*

3. Fiziologie.

Lebhaft = *vios, vioros.* Leblos = *neînsufleţit.* Erstarren = *a amorţi*; Schwach = *slab*; schwach werden = *a slăbi*; Schwäche

= *slăbiciune*. Wuchs, Wachsen, Wachstum = *creştere*. Zuckung = *zvâcnire*.

Atmen = *a hropoti*; Ausatmung = *răsuflare*. Anhauchen = *a aburi*. Das Niesen = *strănutare, strănutatu*; niesen = *a strănuta*. Gähnen = *a căscà*. Keuchen, röcheln = *a hropoti*; schnarchen = *a horcăi*; schnauben = *a gânfăi*; seufzen = *a ohtà, a suspinà*; das Seufzen = *ohtare, suspinare*; Seufzer = *suspin, ohtare*; schluchzen = *a sughiţà*; das Schluchzen = *sughiţare, sughiţatu*; stöhnen = *a geme, a oftà*; geächzet = *oftat*; ersticken = *a înnăduşi*; würgen = *a suguşà*.

Geblüt = *sânge, sângiuri*; blutig = *cruntat*; stocken (das Geblüt) = *a se năsădi*; Stockung = *zătignire, năsădire*.

Speichel = *scupiat, scuipat, scuipit*; ausspucken = *scuip*; speien = *a scuipà, vărsà, borî*; Auswurf = *flegmă*; Schleim = *bale, flegmă*; Geifer = *bale*; Rotz = *muc*; rotzig = *mucos*. Gurgeln = *a gâlgăni*.

Hunger = *foame*; hungern = *a flămânzi*; hungrig = *flămând*; abhungern = *a leşinà*. Schmachten = *a tigorî*. Durst = *sete, însetare*; durstig = *însetat*; verdursten = *a însetoşà*. Füttern = *a hrăni*. Kauen = *a mestecà*; -(beim Vieh) = *a rumegà*. Schlukken = *a înghiţi*; das Einschlucken = *înghiţitură*. Rülpsen = *a răgăi*. Verdauen = *a mistui*; Unverdaulichkeit = *nemistuire*. Das Brechen = *borîre*. Erbrechen = *înturnatul*; erbrechen = *a borî*; sich zum Brechen erzwingen = *a icni*. Galle = *venin*.

Schwitzen = *a asudà*; schweissig = *asudat*; Schweiss = *sudoare*.

Harn = *pişat*; harnen, pissen = *a pişà*. Fortz = *băşină* ohne Geräusch farzen = *a fâsăi*. Dreck, Menschenkoth = *căcat; scârnă*; scheissen = *a se căcà*.

Brunst = *ardere*.

Schlaf = *somn*; schlafen = *a dormì*; schläfern = *a dormità*, schläfrig = *somnoros*. Ausruhen = *a hodinì*. Anstrengen = *a opintì*; Anstrengung = *opintire*.

Anbeissen = *a îmbucà*; aufsperren den Mund = *a căscà*; springen = *a sărì*; beben = *a cutremurà*; steif werden vom Stehen oder Sitzen = *a cimpăvì*.

Sprache = *graiu, rost*; Stimme = *glas*; Anquiecken = *a mălgămì*.

4. Patologie.

Entzündung = *aprindere, alege* (?); entzünden = *a obrincì*; vereitern = *împuroià, coace*. Wund = *crud, rănit*; ausgehöhlt =

găunos; der Beul = *buboiu*; Bläschen, Blatter = *puscea*; blattern = *a bubà*; Geschwür = *apostemă, bubă*; Geschwulst = *umflătură*; Hühnerauge = *ochiu de găină*; Krebs = *rac*; Kropf = *guşe*; kröpfig = *guşat*; kröpfig werden = *a guşà*; Nagelgeschwür = *sugel*; Narbe = *ţâţână*; Schramme = *zgârietură*; Verhärtung = *învârtoşare*; Wimmerl = *zgrăbunţă*; Wunde = *rană, bubă, zgaibă.*

5. Simtome şi sindrome.

Weh tun = *a doreà*. Krampf = *cârceiu*. Blass = *ofilit*. Ohnmacht = *leşinare, amurţeală*; Schwindel, Schwindsucht (sic!) = *ameţeală*. Fieber = *friguri*; Schauer = *fior*. Eckel = *greaţă*; Kolik = *colică, colici*; Bauchgrimmen = *mătricea, mătrice*; Reissen im Bauch = *rosuri*; das Abweichen = *urdinarea*; laxieren = *a urdinà, cufurì*. Heiser werden = *a răguşì*; Heiserkeit = *răguşeală*; Seitenstechen = *junghiu*; keuchen (aus Engbrüstigkeit) = *a cohârcăi, hârcăi, suspinà*; beklemmen, auf der Brust = *a năplăì*; Husten = *tuse*; husten = *a tuşì*; Cathar = *catarul*. Aufschwellen = *a bobotì*; aufgeschwollen = *umflat*; aufgelaufen = *umflat*; aufdunsen, aufblähen = *a gânfì, a gânfà*. Gelbsucht = *gălbinare*. Ausschlagen (Frieseln) = *a prozorì*; aufgerieben = *frecat*. Zahnschmerzen = *dureare de dinţi*; Zahnlückig = *ştirb*.

6. Boale interne şi infecţioase.

Schnupfen, Strauchen = *troahnă*; Kathar = *cataruia*; rote Ruhr = *inimă rea*; hitzige Krankheit = *lingoare*; Pocke = *bubat*; Pest = *ciumă*; Hektik = *oftică*. Wassersucht = *hidrobică, boala apii*; krank werden an einer Krankheit die Tschömör heisst = *a ciumurluì*; Scharbock = *şcorbut*; Podagra = *podagra*. Schlagfluss = *apoplexie*; Schlag = *epilepsie* (sic!), *gută*. Hinfallende Krankheit = *călcarea nevoii.*

7. Patologie externă; boale chirurgicale.

Krüppel = *chilavul, schilavul*; ausgewachsen = *ghibos*; bucklicht = *gârbov, gibos*; Buckel = *gârbovire, cârcă, spinare*; (cele două din urmă în sens anatomic, nu patologic. In Austria „Buckel", dialectal are şi înţeles de „Rücken"); höckricht = *gârbov, ghibos, (colţuros,* — [la obicte]); Höcker = *colţ* (probabil tot la obiecte, nu la om). Verrenken, verstauchen, auskegeln = *a scrintì, a struji*; Verrenkung, Verstauchung = *scrintitură*. Erlahmen = *a ologì*;

lahm = *schilav;* der Lahme = *schiopul;* hinken = *a schiopà, a schiopătà.* Bruch am Leibe = *urlătură*; castrieren = *a jugăni;* entmannen = *a scopi.* Biss = *muşcătură.*

8. Boale de piele şi venerice.

Häutig = *pielos.* Haaricht = *păros*; Haarlocken = *zălofi*; Haarzotten = *plete*: Haarzopf = *cosiţe*; haaren = *a se năpârli*; grau = *cărunt*; kahlköpfig = *pleşuş*; kahlbärtig = *spân.*

Warze = *negel*; aussätzig = *bubos*; Ausschlag = *vărsat*; Grind = *spurcatul*; Rotlauf = *fogiu.*

Venerisch = *venericesc*: Lustseuche = *sfranţ.*

9. Obstetrică şi ginecologie.

Zeugen, gebären = *a naşte, prăsi*; befruchten = *a înrodi*; unfruchtbar = *neroditoriu*; schwanger = *îngrecat*; schwängern = *a îngrecà*; Schwangerschaft = *îngrecare;* geboren = *născut*; Geburt = *naştere*; Entbindung = *naştere*; die Kinder bei der Geburt heben = *a moşi*; Wöchnerin = *chendilă, lehuză*; Mutterleib = *zgău*; kreissen = *a screme.*

Säugling = *sugătoriu*; ungeboren = *nenăscut*: abgewöhnen = *a desvăţà, a înţărcà.*

Ausbrüten = *a clocì, a prăsì*; Ausbrütung = *prăsălă.*

10. Boale de nervi. Psihologie.

Seele = *sufletul.* Gedanke = *cugetul.* Vernunft = *priceperea*; Bewustsein = *cunoştinţa*; Verstand = *înţelegerea*; Wille = *voia*; Urteil = *judecata*; Gedächtnis = *aducerea în minte.*

Phlegmatisch = *flegmatic.*

Schwindel = *ameţeală*; schwindeln = *a ameţì*; betäuben = *a bulguì*; betäubt = *ameţit*; phantasieren = *a năluci.*

Wahnsinn, Wahnwitz = *bolânzie*; wahnsinnig = *bolând*; Narr = *nebun*; närrisch = *nebun*; Unsinn = *bolânzie*; unsinnig = *bolând, nebun*; unsinnig werden = *a bolânzì*; Stumpfsinnigkeit = *năucie*; stumpfsinnig = *năuc*; mondsüchtig = *lunatec*; Melancholie = *melanholie*; Schwermut = *mâhnire*; hinfallende Krankheit = *voia mărinii*; Wut = *turbare*; wütig werden = *a turbà*, wütend, toll = *turbat*; Selbstbefleckung = *malahie.*

Die fünf Sinne = *cele cinci simţiri*; Geruch = *mirosul, mirosirea*; riechen, beriechen = *a mirosì*; anriechen = *amirosì*; Geschmack = *gustul*; schmecken = *a gustà*; Gehör = *auzul, auzirea.*

Taub = *surd*; sausen, das Ohr = *a ţiui*; Stammler = *gângav*; stammeln = *a gângăvi, a balbuţi*; stottern = *a gângăi, şiscovi*; Stummheit = *muţie*; stumm = *mut*; verstummen = *a amuţi, înmuţi.*

11. Oftalmologie.

Das Sehen = *vederea*; sehen = *a vedeà*; schauen = *a se uità, a vedeà*; anschauen = *a privi*; anstarren = *a îndelbini*; blinzeln = *a clipi*; funkeln (die Augen) = *a steli.*

Träne, Zähre = *lacrămă*; tränen = *a lăcrămà.*

Blödsichtig = *ponivos*; schielen = *a chiorì*; der Schielende = *chiorul*; blind = *orb*; erblinden = *a orbì*; verblenden = *a întunecà, orbì, a înpăenjinà.*

Star = *albeaţă*; Flecken im Auge = *albeaţă.*

Brille = *ochelariu.*

12. Parasiţi.

Floh = *purece*; flöhen = *a purecà*; Wanze = *ploşniţă, păduche de perete*; Laus = *păduche*; lausen = *a pàduchià*; Nisse = *lindine*; Krätze = *râie*; krätzig = *râios*; krätzig werden = *râià*; Wurm = *vierme*; Finne (beim Schweinefleisch) = *linte.*

13. Terapeutică.

Diät = *dietă, cumpăt.*

Eine Geschwulst zerteilen = *a desumflà*; impfen = *a altoì*; räuchern = *a tămâià, afumà, cădì*; Bähung = *opărealà*; salben = *a unge*; Salbe = *alifie, unsoare*; Pille = *pilură*; Pomade = *pomadie.*

14. Farmacia; materia medica; chimia.

Spezerei = *mireasmă, mir*; Würze, Gewürze = *aromate, speţerii, mirodenii, dresuri.*

Gift = *otravă, cătran*; giftig = *veninos, otrăvos.*

Säure = *acrime*; beizen = *a argăsì*; befeuchten = *a jilăvì.*

Weinstein = *piatră de vin*; Schwefel = *pucioasă*; Salpeter = *saletră*; Salmiak = *ţiperig*; Quecksilber = *argint viu*; Mausgift, Arsenik = *şorecie*; Alaun = *piată acrà*; Grünspan = *grişpan*; Zinn = *cositoriu.*

Inslicht = *seu.* Baumöhl = *untdelemn.*

Mandelmich = *lapte de migdale*; Honigwasser = *mursă*.

Campher = *camfor*; Zimmet = *scorţişoară, canale*; Terpentin = *terpentin*; Sarsaparillenholz = *sarcie*; Myrrhen = *zmirnă*; Gewürznägel = *cuişoare*; Zunder = *iască*.

Incheiere. Concluzii.

Terminologia medicală românească a lui Molnar-Piuariu nu-i nici terminologia curat populară nici cea ştiinţifică, savantă. E o terminologie intermediară, tezaurul lexical medical, pe care îl va fi folosit tânăra burghezime română a Braşovului şi Sibiiului, burghezime cultă, însă cu noţiuni medicale reduse, — e dicţionarul medicinei de casă a târgoveţului ardelean. O terminologie ştiinţifică lipseşte complet şi e vădit în intenţia autorului de a nici nu o da. In consecinţă şi în mod logic lipseşte şi orice tendinţă de latinizare, lipsesc aproape complet neologizmele şi termenii tehnici speciali. Tezaurul lexical medical e destul de bogat pentru această terminologie medicală casnică, deşi nu e complet, — fapt care caracterizează de altcum întreg dicţionarul lui Molnar. Foarte rare sânt unele traduceri vădit improprii, greşite. Majoritatea termenilor daţi sânt şi azi folosiţi în limbajul curent din Ardeal. Mulţi din ei sânt atât de pregnanţi şi româneşti încât ar merită să fie introduşi în terminologia noastră ştiinţifică modernă, precum şi unii din cei uitaţi ar putea fi foarte bine şi cu folos resuscitaţi.

Dr. Valeriu L. Bologa.

Elementele vechi greceşti din limba română.

I.

Introducere.

1. *Cercetările şi studiile de până acum.*

Cel dintâiu care a încercat să dea lista cuvintelor vechi greceşti din româneşte a fost G. Ioanid în al său Dicţionar elino-românesc (Bucureşti 1864) vol. II, 1099—1107. In această listă sânt înşirate în ordine alfabetică, dar fără nici un discernământ — lucru explicabil pentru timpul acela, mai ales din partea unui nespecialist — apropieri etimologice nemerite, elemente greceşti vechi [1] şi noi [2] la olaltă, etimologii false [3], apoi elemente latine de origine greacă [4] sau chiar numai înrudite din punctul de vedere indoeuropean cu cele greceşti [5].

Acelaşi lucru aproape se poate spune şi de lista dată mai târziu de A. Densusianu în Istoria limbii şi lit. rom. (ed. 2, Iaşi 1894, pag. 74, No. 12), în care alături de *papură*, *uimă*, *proaspăt*, *râp*, *brotac* sânt puse elemente neogrece precum *schimă*, *tigaie*, *vlăstar* sau evident slave ca *dârz*, *steag*, *isteţ*, *sfadă* (sfădesc) etc.

In mod mai critic, dar fără cunoştinţe de specialitate, a procedat istoricul A. D. Xenopol, care în lista din a sa Istoria Rom. (ed. I, Iaşi 1888, vol. I, 170 urm. = ed. 2, vol. I, 175 urm.)

---

[1] *casc* < χάσκω, *papură* < πάπυρος, *udmă* sau *uimă* < οἴδμα, οἴδημα, *cimbru* < θύμβρα, *şiră şir* < σειρά.

[2] *argat* < ἐργάτης, *eftin* < εὐθηνός, *colivă* < κόλλυβον, *logofăt* < λογοθέτης, *pirostie* < πυρεστία.

[3] *chip* < τύπος, *cârpă* < κάρπασσος, *muncesc* < μογέω, *muncă* < μόγος, *încheg* < πήγω πήγνυμι, *silă* < σύλη, *covrig* < κόλλιξ.

[4] *biserică* < βασιλική *basilica*, *botez* < βαπτίζω *baptizo*, *drac* < δράκων, *draco*, *piatră* < πέτρα *petra*, *coamă* < κόμη *coma*.

[5] *alb* < ἀλφός *albus*, *ar* < ἀρόω *aro*, *gust* < γευστόν *gustus*, *zece* < δέκα *decem*, *cunosc* < γιγνώσκω *cognosco*.

a admis numai următoarele şapte cuvinte: *drum, martur, papură, strugur, tufă* (în expresiunea *tufă în pungă*), *căscă* şi *teacă*. Discutând pe fiecare în parte, Xenopol arată şi motivele pentruce aceste cuvinte trebue socotite ca făcând parte din stratul vechiu şi nu din cel nou al elementelor greceşti. Din lista sa trebue şters *strugure*, care e de altă origine[6].

Filologii de specialitate au studiat chestiunea elementelor vechi greceşti din limba română numai pe de lături şi sporadic, nedându-i, cum se vede, importanţa ce au ele mai ales din punctul de vedere istoric.

Despre unele particularităţi fonetice a câtorva elemente vechi greceşti din româneşte, şi anume despre reflexele vocalei *y* ca *îu* şi *u* în cuvintele *giur* (= jur), *cimbru, martur* şi *papură* a vorbit Fr. Miklosich în Beiträge Vok. III, 16 şi 17, şi Kons. I, 78. Cipariu în Gramatica sa (I, 84) a vorbit despre redarea grecului φ prin *p* în *sterp* din στέριφος şi *proaspăt* din πρόσφατος. Despre derivarea lui *sterp*, care n'a fost admisă din cauza tratării lui ε accentuat ca $\bar{e}$ — ar fi trebuit s'avem **şterp!* — vezi mai jos.

A. Cihac nu admiteà elemente vechi greceşti în româneşte. El cunoaşte numai elemente neogrece, printre care pune, iarăşi fără nici o alegere, cuvinte ca: *aflà, argeà, băgà, botezà, batjocorì, blestemà, brâncă, bubă, căscà, caţă, căţuie, cană, codru* „bucată", *comănac, curte, cutezà, dafin, drac, drum, farmec, întâmpin, măciucă, martur, menì, mătase, mătrăgună, mustaţă, nun, proaspăt, rânchezà, spân, splină, sterp, strigă, teacă, temeiu, tindă, tufă, trufie, turlă, ţiplă, uimă, vioară, zadă, zănatic.*

Faţă de curentul latinist exagerat şi neştiinţific, Cihac reprezintă o reacţiune în istoria filologiei româneşti. Aşà se explică desigur, de ce el, cu toate erorile fundamentale şi cu toată lipsa de spirit critic de care suferă opera sa, a reuşit să exercite o înrâurire puternică asupra filologilor de mai târziu. Ideea bunăoară de care unii filologi nu s'au putut emancipà nici până azi, că orice cuvânt românesc ce se regăseşte în vreuna sau în mai multe din limbile vecine, trebue să fie numai decât împrumutat

[6] Asupra originei acestui cuvânt vezi: Z. f. r. Ph. 41 (1921), p. 42; C. Diculescu. Die Gepiden I, 178; S. Puşcariu în DR. III, 838, E. Herzog, DR. II, p. 884 şi A. Philippide, Originea Românilor I, 717: „*strugur* sigur nu-i τρύξ".

de acolo şi că drumul invers al împrumutului ar fi din capul locului exclus[7], e una din multele prejudecăţi ale lui Cihac.

Chestia elementelor vechi greceşti a discutat-o apoi O. Densusianu în H. d. l. l. roum. I, 198—202, care a făcut observaţia justă, că elementele greceşti au trebuit să fie din cauza „vecinătăţii cu Grecia" mai numeroase în latina Peninsulei Balcanice decât în celelalte ţări romanice. In afară de unii termeni religioşi, ca *înger, botez, blestem*, etc., Densusianu consideră ca greceşti vechi următoarele 21 de cuvinte: *argeà, broască, brotac, bute, căscà, cauc, doagă, drum, amăgì, mângâià, mărgeà, martur, maţ, mic, urmă, urgie, farmec, rânchezà, samar, spân* şi *zeamă*. Dintre acestea trebue şterse: *argeà*, care e thrac[8], *bute* care nu e grec[9], şi *cauc*, care e mai curând latin[10], şi în nici un caz grec.

Deşi n'a adus nimic nou în această privinţă, felul lui Densusianu de a privì chestiunea elementelor greceşti din românește este în multe privinţe mai corect decât acela al predecesorilor săi. Ca partizan al teoriei admigraţiunii[11], el dă însă a înţelege că aceste elemente ar fi pătruns din Balcani în graiul dacoromân. Chestiunea aceasta vom discutà-o şi noi mai jos. Densusianu studiază apoi elementele vechi greceşti din românește în rubrica elementelor latine, având grijă, ca pentru fiecare cuvânt vechiu grecesc din românește să reconstruiască şi prototipul său

[7] De acest prejudiţiu suferă mai ales lucrările din Jahresbericht des Instituts f. rum. Sprache de subt direcţia lui G. Weigand. Vezi în DR. I, 401—417 critica, bogată în observaţiuni interesante în această privinţă, făcută de S. Puşcariu unei lucrări mai nouă din numitul Anuar.

[8] E doar atestat ca atare, vezi Hasdeu Et. M. R. II, 1572—1579.

[9] Apare târziu atât în latină cât şi în greaca medie.

[10] Vezi A. Walde. Latein. etym. Wörtb. ed. 2 p. 142.

[11] Lipsa de temeiu a „dovezilor istorice" aduse în favoarea acestei teorii a arătat-o în mod irecuzabil I. Gherghel în a sa Zur Frage der Urheimat (Wien 1910) p. 5—23, pe aceea a „probelor lingvistice" S. Puşcariu în Zur Rekonstruktion des Urrumänischen (Halle-Salle, 1910) p. 52 urm. Th. Capidan, în comunicarea făcută la Congresul filologilor români din Ţară, din 1925 (vezi Junimea Literară XIV, 275—291), a arătat că această admigraţie nu se poate dovedì nici prin acèle puţine cuvinte, pe care unii greşit le-au socotit ca „aromânisme" în graiul dacoromân. Mărginindu-ne în domeniul posibilităţilor, strămutări de populaţie românească din sud la nord nu se pot concepe decât după venirea Turcilor în Europa. Dar acestea petrecându-se într'un timp aşà de târziu, când ramura dacoromană a poporului român erà demult constituită ca atare, nu pot întrà în cadrul faimoasei teorii a admigraţiunii.

latin corăspunzător, prevăzut cu steluţă. Care e însă prototipul latin bunăoară al rom. *sălămâzdră*, care derivă sigur din gr. σαλαμάνδρα şi a cărui formă latină atestată e *salamandra?* Elementele vechi greceşti din româneşte trebue deci studiate aparte ca şi elementele vechi germane şi nu e numaidecât nevoie de reconstrucţiuni latine.

Nefiind mai vechi decât secolul II şi III, dar nici mai nouă, decât secolul VI şi VII — vezi mai jos — elementele vechi greceşti din româneşte privesc viaţa culturală a Dacoromanilor şi icoana etnografică a Daciei de atunci. Dacă deci înghesuim şi ascundem aceste elemente printre cele latine sau le considerăm pur şi simplu ca atare, cum fac mulţi, istoria va fi lipsită de serviciile ce i-ar puteà aduce filologia la iluminarea acelei epoci întunecate.

Un studiu mai amănunţit asupra elementelor vechi greceşti din româneşte este acela al lui Al. Philippide. Dupăce a lămurit în Festgabe für Mussafia p. 46 urm. originea veche grecească a câtorva cuvinte româneşti, Philippide reia din nou în Viaţa Românească XVII (1919) p. 38—43 chestiunea elementelor greceşti din limba română şi le supune unei cercetări minuţioase. Importante şi convingătoare sânt mai ales criteriile, şase la număr, formulate de el pentru a constatà vechimea unui element grec din limba română.

Explicări etimologice izolate din greaca veche au mai dat B. P. Hasdeu, S. Puşcariu, I. A. Candrea, Aug. Scriban, G. Pascu şi mai ales G. Giuglea, iar Gustav Kisch a făcut cercetări speciale în domeniul toponimiei [12].

Un studiu propriu zis, pe baze mai largi, al elementelor vechi greceşti din româneşte nu există încă. Lucrarea de faţă la baza căreia stă rezultatul unor îndelungate cercetări, pornite din mai multe direcţiuni deodată, ar fi prima încercare în acest domeniu.

2. *Ce înţelegem prin elementele vechi greceşti şi cum se explică istoriceşte prezenţa lor în limba română.*

Multe din cuvintele vechi greceşti din limba română au fost proprii întregei latinităţi, nu numai graiului latin vulgar de la Dunărea-de-jos şi Carpaţi. De aceea ele se regăsesc şi în limbile

[12] Câteva cuvinte tratate în excelenta lucrare a lui G. Murnu, Studiu asupra elementului grec antefanariot (Buc. 1894) sânt de trecut printre elemente vechi greceşti.

surori din Apus, fie în toate, fie în cele mai multe dintre ele. Asemenea cuvinte sânt: *burete* din lat. *boletus* < gr. βωλίτης, *cămară* din lat. *camara* < gr. καμάρα, *căpistere* din lat. *capisterium* < gr. σκαφιστήριον, *cață cățuie* din lat. *cyathium* < gr. κυάθιον, *ceteră* din lat. *cithara* < gr. κιθάρα, *marmură* din lat. *marmur-e* < gr. μάρμαρον, *paltin* din lat. *platanus* < πλάτανος, *schiop* din lat. *clopus* < gr. κυλλόπους „krummfüssig, hinkend“ [13], *sămar* din lat. *sagmarium* < gr. σαγμάριον, *teacă* din lat. *thēca* < gr. θήκη etc. Ca împrumuturi greceşti făcute de întreaga latinitate, astfel de cuvinte trebue studiate la olaltă cu elementele latine propriu zise, cum de fapt se şi face, şi ca atare ele trebue excluse din studiul de faţă. Din punctul de vedere românesc ele nici nu sânt elemente greceşti, ci latine. Un element latin de origine greacă veche, care intră în această categorie, dar care n'a fost scos la iveală până acum pentru limba română, e *bur*, fem. *bură*, epitet dat boilor şi vacilor cu părul brun sau brumăriu: *Bură* numele unei vaci al cărei păr e ca şi când ar fi burat; *Burilă*, numele unui bou, al cărui păr e ca şi când ar fi burat. E lat *burrus* „feuerrot, rotbraun“ din gr. πυῤῥός „feuerrot, braunrot“, ταυρὸς πύῤῥιχος id est πυῤῥὸς τὴν χροίαν: *sunt enim boves quidam rufi* (Thesaurus). Cuvântul s'a păstrat şi în unele limbi romanice din apus şi, ceea ce este interesant, tot numai în sfera de idei a creşterei vitelor: fr. *bourret* „Ochs oder Kalb, namentlich von rot und weiss gesprenkelten Tieren“, vezi W. Meyer-Lübke REW. nr. 1416 unde sânt date şi alte exemple. La coloarea brună-roşcată a feţei se referă desigur şi *Burilă*, nume de Ţigani (robi); compară în greceşte Πύῤῥίας, nume de sclavi (cu faţa roşcată). Sufixul *-ilă*, care în româneşte e de diferite origini, este în *Burilă* tot grecesc ca şi în *Ciurilă* din Κύριλλος; compară în greceşte Σόφ-ιλλος din σοφός „înţelept“ [14]. Vocala ĭ din -ιλλος era scurtă din natură; despre tratarea vocalelor greceşti deosebită de a celor latine vezi mai la vale § 4, a.

Prin elemente vechi greceşti în limba română înţelegem în prima linie acèle cuvinte de origine grecească veche care nu sânt atestate în limba latină precum *stup*, *cursă*, *mângâiă* etc., iar în

[13] Latinul *clopus* „schiop“ poate derivă şi din χολοίπους (χολόπους) „lahmfüssig“, cum admite Diez EW. ed. 5, p. 550, după Ménage.

[14] Despre *Ciurilă* vezi A. Philippide în Viaţa Rom. XVII, p. 39 etc., iar despre sufixul grec -ιλλος, -ιλλα R. Kühner Griechische Gramm. ed, 2 p. 709.

al doilea rând pe acelea care sânt proprii numai limbei române sau cel mult existente şi în unele dialecte italiene, cum e *sterp*. Tot greceşti trebue socotite apoi cuvintele care nu pot fi explicate din formele latine corespunzătoare fără să apelăm la prototipele greceşti. Astfel cuvântul *leu* nu poate fi dedus din latinul *leo* (< gr. λέων), fără să ne referim la felul pronunţării lui ε accentuat grecesc de la secolul II şi III încoace. Tot aşa *sălămâzdră*, pe care-l amintii mai sus, n'a putut ieşi din latinul *salamandra*, ci, cum a arătat S. Puşcariu DR III, direct din v. grecul σαλαμάνδρα; despre rostirea şi redarea grafică a lui δ prin ζ în vechiul dialect din Elida va fi vorba mai jos.

Unele cuvinte de origine greacă veche din româneşte se regăsesc şi în alte limbi balcanice, precum albaneza, bulgara, sârba. Există însă mai totdeauna criterii de ordin fonetic şi chiar cultural, care ne arată dacă în cutare sau cutare caz avem de-a face c'o moştenire directă din greaca veche, sau dacă elementul respectiv ne-a venit, cum se poate întâmplă, abiă prin mijlocirea uneia din aceste limbi. Pe noi ne interesează aici firește numai elementele direct moştenite.

Cum ne explicăm acum istoriceşte, cronologic şi cultural, prezenţa în limba română a elementelor vechi greceşti?

Răspunsul la această întrebare ni-l dă istoria.

Spusele lui Eutropius, că Traian a colonizat Dacia c'o mare mulţime de oameni aduşi din tot imperiul roman[15], deci şi din părţile greceşti ale acestuia, şi mai ales mărturiile precise ale inscripţiunilor descoperite până acum, ne arată lămurit, că printre coloniştii a fost şi un însemnat contingent de Greci.

Supt raportul religios, aceşti Greci se închinau şi în Dacia tot zeilor din vechea lor patrie. Astfel *Glycon*, zeu originar din Paflagonia şi *Joe Tavianul*, din Tavia, oraş al Galatiei, aveau închinători în Alba Iulia[16]. Cultul zeului Glycon, care nu erà

[15] Eutropius 8, 6: *Traianus victa Dacia* ex toto orbe Romano *infinitas eo copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas. Dacia enim diuturno bello Decebali viris erat exhausta.*

[16] C. I. L. III 1, nr. 1021, Apulum = Alba Iulia: *Glyconi M. Ant. Onesas jusso Dei L. P.*; nr. 1022: *Glyco. M. Aur. Theodotus jusso Dei posuit*; nr. 1088: *Iovi optimo maximo Taviano et dis deabusque pro salute et victoria domini nostri sanctissimi, Avianus (?) Augusti libertus, subprocurator aurariorum, votum solvit animo libens.*

decât o nouă întrupare a lui Aesculap într'un şarpe enorm, a fost întrodus în Dacia prin orientali veniţi în Dacia după Marc Aureliu (161—180). Misterele acestui zeu au fost născocite într'adevăr pe timpul numitului împărat de impostorul Alexandru din Abonuteichos, în Paflagonia [17]. In Cluj templul lui Joe Tavianul erà întreţinut de colegiul Galaţilor [18]. Joe Dolichenul, zeu originar din provincia Commagene a Asiei-Mici, erà adorat în Cluj, Alba Iulia, Zlatna, Sâncraiu (jud. Hunedoara), Căşei (jud. Someş) şi Buciumi în judeţul Sălaj [19], iar *Joe Heliopolitanul*, din Heliopolis, oraş al Celesiriei din Asia-Mică în Mintia şi Chimindia din judeţul Hunedoara [20]. In Cluj mai erà adorat şi *Joe Erisenus* [21] din Eriza, oraş al Cariei, tot din Asia-Mică. *Aesculap Pergamenul* şi *Hygia* aveau adoratori mai ales în Ulpia-Traiană [22]. Intr'una din inscripţiile găsite în Cluj mai e amintit *Joe Prusenul* din Prusa, cetate a Bithyniei [23].

[17] Despre zeul *Glycon* vezi articolul lui Cumont din Pauly-Wissowa RE. VII, 1 pag. 1468—1469, iar despre itinerarul probabil al cultului său până în Dacia V. Pârvan, Contribuţii epigrafice la istoria creştinismului daco-roman (Bucureşti, 1911), p. 118—119.

[18] C. I. L. III 1, nr. 860, Cluj: *Iovi optimo maximo Taviano pro salute imperatoris Antonini et M. Aureli Caes. Galatae consistentes municipio posierunt.*

[19] C. I. L. III, Suppl. 2, nr. 7659, Napoca = Cluj: *I(ovi) O(ptimo) M(aximo) Dolic. pro salute Ael. Licinii proc. Augg.*; Apulum = Alba-Iulia, ibid. 7760: *I. O. M. Dolicheno pro salute imperator. Ael. Valentinus, vet. sacerdos templi impendio suo restituit.* Ampelum = Zlatna, ibid., nr. 7834: *Iovi optimo maximo Commagenorum aeterno Marinus Mariani bas.us?) sacerdos Iovis optimi maximi Dolicheni pro salute sua suorumque omnium votum.* Ampelum = Zlatna, ibid., nr. 7835: vezi textul mai jos nota 54. Dolgozatok, 4 (1913), pag. 269, Sâncrai, jud. Hunedoara: *Iovi Optimo Maximo Dolicheno pro salute imperatoris Lucii Septimii Severi Pii Pertinacis et Marci Aurelii Antonini Augusti et Publii Septimii Getae, Cajus Valerius Ingenuus signifer leg. XIII Geminae ex voto posuit.* Buciumi, ibid., nr. 7645: *I. O. M. Dolicheno pro salute dd. nn. M. Aur. [Antonini Pii]* etc. Căşei, ibid., nr. 7630: *Doliceno...*

[20] C. I. L. III 1, Mintia, nr. 1353: *Iovi Optimo Maximo Heliopolitano A. Licinius Macrinus* etc. ibid. *I. O. M. Heliopolitano L. Licinius Messalinus. Leg. XIII Gem.*

[21] C. I. L. III 1, Napoca = Cluj, nr. 859: *Iovi optimo maximo Eryseno Aur. Alexander v. s. l.*

[22] C. I. L. III 1, Sarmizegetusa, nr. 1417 a: *Aesculapo Pergameno et Hygiae sacrum C. Spedius Hermias flamen coloniae Sarm. posuit.*

[23] Ackner u. Müller, Römische Inschriften in Dazien, nr. 728: *Jovi optimo maximo Pruseno, Aur. Alexander votum solvit libens.*

Culturile zeului persan *Mithras* şi ale zeilor egipteni *Isis* şi *Serapis*, pe care le mai întâlnim în Dacia, erau răspândite pretutindeni în Imperiul roman. In Dacia însă aceste zeităţi poartă epitete greceşti, de unde se vede că adoratorii lor erau cu deosebire Greci. Astfel Isis poartă epitetul *myrionyma* (Μυριώνυμα) „cea cu nenumărate nume" şi avea un colegiu de închinători în Turda, iar epitetul zeului Soare (*Mithras*) era Ανίκητος, adică „Neînvinsul". Inscripţiunile care se referă la acesta din urmă sânt apoi redactate în totul sau în parte în limba greacă [24]. In Alba-Iulia s'a găsit şi o dedicaţie făcută lui *Sol Hierobulos*, ἱαρίβουλος al inscripţiunilor din Palmira [25].

Zeului Soare i se mai ziceà şi *Copilul bun purtător de lumină — puer bonus posphorus* (φώσφορος) — şi supt acest nume erà adorat mai ales în Alba Iulia [26].

Zeul *Azizus*, tot „Copilul bun purtător de lumină", Apollo Pythius oriental, adorat în Emesa, apare, cum a observat V. Pârvan, Contribuţii epigr. 123, din tot Illyricul şi Orientul latin numai în Dacia, unde într'o inscripţie din Alba-Iulia e caracterizat ca „zeul cel prea bun şi prea mare", şi unde în calitatea sa de „conservator" i se ridică între anii 253—260 de prefectul legiunii a V Macedonică în Turda un templu [27].

Atâţia zei greceşti asiatici, adoraţi într'o provincie relativ

---

[24] C. I. L. III 1, nr. 881, Potaissa = Turda: *Isidi et Serapi C. Julius Ant.* etc ; ibidem nr. 882: *Isidi Myrionimae* (sic) *C. Julius Martialis pater et L. Livius Victorinus, quaestor collegio Isidis d. d.* Apulum = Alba-Iulia ibid. nr. 1107: *Soli invicto votum* Ηλιω Ανικητω ευχην ανεθηκεν A. Beõ. Αλ. λαϑ. Sarmizegetusa ibid. nr. 1436: *Soli invicto Mitrae aniceto Hermadio votum solvit libens merito.* Akner und Müller op. cit. nr. 362: Ηλιω ανεικητω Ερμης Γοργιου ανεθηκε

[25] C. I. L. III 1, nr. 1108, Apulum = Alba-Iulia: *Deo Soli Hierobolo Aurelius Bassinus, decurio coloniae Aequensis, sacerdos numinum votum solvit libens merito.* Vezi şi nota de acolo.

[26] C. I. L. III 1, nr. 1133, Apulum = Alba-Iulia: *Deo Bono Puero Posphoro Apollini Pythio T. Flavius Titus et T. Flavius Philetus p(ro) s(alute) s(ua) s(uorum).* Inscripţiunile 1130—1138 inclusiv, toate din Alba-Iulia, sânt dedicate numai acestui zeu.

[27] C. I. L. III 1, nr 875, Alba-Iulia = *Deo Azizo Bono Puero Conservatori pro salutem D. D. n. n. Valeriani et Gallieni Augg. et Valeriani nobilissimi Caesaris et Corneliae Saloninae Augustae et leg. V. Mac. III piae Fi[delis ...] Donatus praef. leg. eiusdm templum inceptum perfecit.* Vezi despre Azizus articolul lui Cumont din Pauly-Wissowa RE. II, 2, pag. 2644.

mică, presupun prezenţa unui număr nu neînsemnat de coloniști greci. Negustorii greci cutreierau, firește, toate provinciile imperiului roman [28], dar aici nu e vorba de inși izolați ai unei populaţiuni flotante, ci de mai multe aşezări sau colonii greceşti, organizate în comunităţi deosebite, fiecare cu zeul şi preoţii ei, sau, cum am zice azi, fiecare cu biserica ei proprie. Coloniștii greci fiind însufleţiţi de spiritul solidarităţii şi al asociaţiunilor au înfiinţat mai multe colegii pentru întreţinerea cultului şi sprijinirea religiei lor. Astfel au fost colegiul Isidei Myrionyma din Turda şi al Galaţilor din Cluj, amintite mai sus Galaţii mai aveau un colegiu şi în oraşul Germisara de lângă Deva, unde adorau pe Hercule Neînvinsul [29]. Un colegiu format în mare parte din Orientali greci sau grecizaţi a fost acela al plutaşilor utriculari; de la aceştia ne-a rămas un monument găsit în Mica lângă Târgu-Mureş şi dedicat zeiţei Fortuna, numită de ei cu un nume grecesc Adrastia [30].

Greci din Asia sau Thraci grecizaţi de acolo erau şi membrii colegiului aşa zis al *Asianilor* din Cluj. Prin *Asiani* se înţeleg în special Thynii şi Bithynii thraci din Asia Mică [31]. Din numărul de 42 de membri ai acestui colegiu, doisprezece purtau nume greceşti faţă de 27 cu nume romane şi numai de trei cu nume thrace: *Dizo, Tsinto şi Tsinta.* Numele greceşti sânt: *Asclepiodoe* (femeie), *Cyrini, Epipodia, Eptala, Ermes, Ermescus, Greca* (probabil nume tradus), *Hyius, Zoilus, Zoilianus.* Piatra comemorativă a acestui colegiu datează din anul 235 d. Chr. [32]. Numele de *Greci Bithyni* (Ἕλληνες Βιθυνοί), cum îşi ziceà o comunitate bithynă din Thracia

[28] Comp. V. Pârvan, Die Nationalität der Kaufleute im römischen Kaiserreich, Breslau 1909, p. 85, 86, 87, 90, 91.

[29] C. I. L III 1, Geoagiul-de-jos: *Herculi invicto p[ost?] r[editum?] imperatoris collegium Galatarum Ti. Iulius Marcellinus donum dedit dedicavit.*

[30] C. I. L. III 1, nr. 944, Mica lângă Dej: *In H. D. D. Adrastiae collegium utriculariorum.* Despre zeiţa Adrastia şi celelalte nume ale ei vezi articolul lui Tümpel din Pauly-Wissowa RE. I, 406—411 şi V. Pârvan, Contribuţii epigrafice. pag. 122. Interpretarea acestei inscripţii la A. D. Xenopol, Ist. Rom. I, ed. 3, p. 128, probabil după C. Gooss, în sensul că ar fi vorba de coloniști originari din oraşul Adrasta de lângă Cyzic în Asia Mică, e falsă.

[31] Vezi citatele din Herodot I, 28 şi VII 74—75 la A. Philippide, *Originea Românilor* pag. 81—82 cum şi nota H 20 dela pag. 179.

[32] C. I. L. III 1, 870 Napoca = Cluj: *Severo et Quintiano Cos. nomina Asianorum* (urmează lista numelor).

(V. Pârvan, Die Nationalität der Kaufleute p. 85), ne arată lămurit că Bithynii, ca cei mai mulţi dintre Asiaţi, nu numai că erau înglobaţi de fapt în sfera culturii şi limbii greceşti, dar că ei înşişi începuse a se simţi ca Greci.

Coloniştii greci pomeniţi în înscripţiunile din Dacia îi recunoaştem mai ales după nume. Pe atunci moda numelor romane erà dominantă la toate popoarele din cuprinsul imperiului roman. Ca s'ajungă cevà sau să însemneze cevà, ori numai să fie mai cu curaj şi să aibă oarecare trecere pe lângă autorităţi, Galul, Germanul, Dacul, Grecul etc. împrumută un nume roman. Alte nume decât cele romane, într'o provincie romană de limbă latină, nu se împrumutau. Când întâlnim deci în Dacia un nume dac sau grec, atunci ştim sigur că şi purtătorul lui a fost Dac sau Grec, căci nimeni nu adoptà, aşà de florile mărului, un nume care nu i-ar fi servit la nimic în această ţară. Numai la un nume roman când n'avem şi alte indicii, e totdeauna îndoială, dacă purtătorul lui a fost Roman într'adevăr, sau cine ştie ce Barbar care îşi ascundeà originea subt masca numelui. De obiceiu Grecii adoptau nume romane dar nu renunţau nici la numele lor grec; pe acesta îl puneau ca adaos după cel roman, care ţinea oarecum locul numelui de familie de azi. Din şirul lung al numelor greceşti păstrate în înscripţiunile din Dacia, dăm aici câteva:

Un cetăţean din Ulpia Traiană, *Quintus Januarius* **Agathangelus**, pune o lespede cu înscripţie pe mormântul tatălui său *Quintus Januarius* **Zosimus** [33]. Un altul din Alba-Iulia, **Narcissus Neco**, a ridicat un altar lui Joe şi Junonei pentru mântuirea sa şi a alor săi [34]. Unul din altarele zeului Glycon, amintit mai sus, a fost ridicat în Alba-Iulia de *Antonius* **Onesas** şi *M. Aurelius* **Theodotus** [35]. Un copil *P. Aelius* **Athenodorus** e înmormântat în acelaşi oraş [36].

[33] C. I. L. III 1, nr. 1504 Sarmizegetusa: *Dis Manibus Q. Januario Zosimo vixit annos XXXV et Januariae Candidae vixit annos XXX. Januarius Agathangelus fil. puss. posuit ad funos autem Zosimi et titulo contulerunt colleg. fabr. X CCCC Q. Ja.*

[34] C. I. L. III 1, nr. 1068 Apulum: Supt o statuie a Junonei cu mânile rupte, alăturea un vultur, statuia lui Joe lipsind, stă scris: *Iovi Optimo Maximo Junoni Reginae T. Aur. Narcissus Ne. Co. T. Prose et suorum l. M. votum solvit* (muzeul Bruckenthal din Sibiiu).

[35] Vezi mai sus nota.

[36] C. I. L. III 1, nr. 1224: *P. Aelius Athenodorus vixit annos III D. XL ...*

In Partoş de lângă Alba-Iulia s'a găsit printre ruinele unui templu piatra de altar cu dedicaţia pusă de *Aul.* **Tapetius Amethistus** prea bunului şi prea marelui Joe [37].

In Zlatna întâlnim pe **Philumenus,** care împreună cu Sentius Aper ridică un altar zeului Silvan, iar în Veţel pe *Aelius* **Euphorus,** care face acelaşi lucru pentru sufletul lui P. Aelius Mar . . . întreprinzătorul păşunilor şi salinelor [38].

Hermias din Turda a ridicat în acel oraş două altare, unul lui Marte, altul lui Mercur, iar *Aelia* **Calliope** din Cluj unul Junonii [39].

In Ulpia Traiană, *Lisinia* **Callityche** ridică un monument funerar soţului ei Titus Lisinius; acelaşi lucru îl face şi *Julia* **Afrodisia** pentru bărbatul ei, Caius Longinus Maximus, îngropat tot acolo. Ulpius Romulus din Hunedoara pune o lespede cu inscripţie pe mormântul soţiei sale **Lysia** *Prisca.* O inscripţie plină de duioşie este apoi cea pusă de Aelius Valentinus, flamen şi decurion în Alba-Iulia, pe mormântul libertei şi soţiei sale tinere **Hygia.** In Veţel dorm somnul de veci P. Aelius Januarius şi soţia sa *P. Aelia* **Dionysia** [40]. Numele acestor cinci femei sânt curat greceşti, fie că soţii lor au fost Greci, care adoptase nume

[37] C I. L. III 2, nr. 6260, Apulum: *Iovi Optimo Maximo. Aulus* **Tapetius Amethystus** *votum solvit libens merito.*

[38] C. I. L. III 1, 1306, Ampelum-Zlatna: *Deo Silvano Domestico Sentius Aper et* **Philumenus** *votum libens posuit.* C. I. L. III 1, nr. 1369, Micia-Veţel. *Silvano Domestico P. Aelius* **Euphorus** *pro salute P. Aelii Mar . . . conductoris pascuorum et salinarum libens votum solvit.*

[39] C. I. L. III 1, nr. 897, Potaissa-Turda: *Marti amico et consentent. sacrum Hermias dedicavit idemque vovit.* Ibidem nr. 898: *Mercurio consentent sacrum Hermias deaicavit idemque vovit.* Dolgozatok VII (1916) p. 77, Napoca-Cluj: *Junoni Reginae votum solvit Aelia* **Calliope** *pro se et suis bene merenti.*

[40] C. I. L. III 1, nr. 1535 Sarmizegetusae: *Dis Manibus. T. Lisinio amabili vixit annos XL. Lisinia Callityche conjunx bene merienti posuit.* Ibidem nr. 1536: *D. M. G. Longino Maximo vixit annos LVIII Julia Afrodisia conj. bene merenti posuit.* C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7874, Hunedoara: *Lysiae Priscae vixit annos XVII . . . Ulpius Romulus conjugi bene merenti.* C. I. L. III. Suppl. 2, nr. 7868, Mintia lângă Veţel: *Diis Manibus Aelia Hygia vixit annos XVIII. Aelius Valent[inus dec. col. Ap?]ul flamen col. libertae et conjugi gratae, quam tempus durum rapuit familiamque simul. Dacia te voluit, possedit Micia secum. Have puella multum atque in aevum vale.* C. I. L. III Suppl. fasc. 4, nr. 12567, Micia-Veţel: *Dis Manibus P. Aelius Januarius vixit annos LX et P. Aelia Dionysia vixit annos XXXXV P. Aelius Germanus vixit annos XXV. P. Aelius Dionysius vixit annos XVIII. P Aelius Cassianus par. bene merentibus posuit.*

romane, fie că ei, Romani, au luat în căsătorie femei de neam grec. O legătură inversă întâlnim la *Severus* **Eucharistus**, cetăţean din Ulpia-Traiană, apoi la administratorul împărătesc **Callistus** din Alba-Iulia, la Aelius **Diogenes** care a înălţat în Pons Augusti, lângă Marga de azi (jud. Caraş-Severin), un altar zeiţei Nemesis, stăpâna destinelor lumei, şi la cetăţeanul **Iacchius** din Ulpia Traiană, care aveau soţii cu nume romane: *Aula Candida*, *Cornelia*, *Silia Valeria* şi *Saturnina*. Fiul (?) lui Iacchius şi al Saturninei purtă tot un nume grecesc: **Timotheus**[41].

O familie din Tibiscum, compusă din *Marcus Turranius Dil...* *Flavia Aelia* **Nices** şi *M. Turranius* **Patroclus** au ridicat un altar lui Liber Tatăl. Alt cetăţean tot de acolo a făcut acelaşi lucru în onoarea lui Hercule pentru sufletul lui P. *Aelius* **Antipator**[42].

Greci de neam au mai fost: *Antonius* **Nicanoris** din Romula de la Oltul de jos şi *T. Julius* **Evanthus** din Celei; *Daphnus* din Gherla; *Threptius*, *Julius* **Memnon** şi **Arrius Hermes** din Alba-Iulia; *Aelius* **Gorgias** şi *Aurelius* **Timotheus** din Turda; *Aurelius* **Theof[ilus ?]**, *Ulpius* **Chelido** şi *Aelius* **Metrodorus** din Ulpia Traiană[43]. Vin apoi *M. Ulpius* **Phoebus** şi *M.*

[41] C. I. L. III 1, nr. 1529, Sarmizegetusae: *Dis Manibus. Aulae Candidae vixit annos XXV. Eucharistus conjugi benemerenti.* C. I. L. III 1, nr. 1085, Apulum: *Iovi Optimo Maximo Conservatori. Callistus Aug. nostri verna dispensator et Cornelia eius pro se et suis.* Archaeologiai Értesitő XXXII, (1912), pag. 404: *Dis Manibus. Saturninae Iacchius et Timotheus bene merenti fecerunt.* C. I. L. III 1, nr. 1547: *Deae Nemesi Aelius Diogenes et Silia Valeria pro salute sua et filiorum suorum mater et pater ex voto a solo templum ex suo fecerunt collegio utriculariorum.*

[42] C. I. L. III, 1, nr. 1548, Tibiscum, lângă Caransebeş: *Libero Patri pro salute Marci Turrani Dil... et Flaviae Aeliae Nices, M. Turranius Patroclus ex voto Aelius Turranius Dil...* ocurge şi în inscripţia nr. 1549, ibid. dedicată lui *Sol Invictus Mithra.* C. I. L. III 1, nr. 1573: *Herculi Sancto Eutyches Act. P. Aelio Antipatri ex voto posuit.*

[43] C. I. L. III 1, nr. 1594: *Dis Manibus Antonio Nicanoris.* C. I. L. III, Suppl. fasc. 4 nr. 14493, Celei: *T. Julius Evanthus matri pissimae fecit.* C. I. L. III 1, nr. 883, Gherla: *Dis Manibus. Daphno.* C. I L. III 1, nr. 1027, Alba Iulia: Herculi Conservatori. *Marcus S. Lucilius Treptio d. d. amicis.* C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7757, Alba Iulia: *Iovi Optimo Maximo. Iulius Memnon votum reddidit it. D. D.* C. I. L. III, Suppl. 2, nr. 7790: *Arrius Hermes votum solvit.* C. I L. III, Suppl. 2. nr. 7671, Potaissa: *Aelius Georgias Domno et Domnae votum posuit.* C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7683; ibidem, nr. 7923; C. I. L. III, Suppl. fasc. 4, nr. 12591. C. I. L. III, Suppl. 2, nr. 7923, Ulpia Traiană: *Aurelius Theof(ilus ?) ex voto (posuit).* Ibidem nr. 12591: *Ulpio Chelidoni vixit annos* XLVI. L. Cassius. Ibidem nr. 7908: *Deae Reginae. Aelia Primitiva ex voto pro Ael. Metrodoro patrono suo v. s. l. m.*

Veracius **Evodus** din Veţel; *Sextus* **Syntrofus** din Partoş şi **Aelius Hylas** din Doştat [44].

In nişte inscripţiuni aflătoare în muzeul din Deva sânt menţionaţi *Flavius* **Trofimus** şi **Philotimus**, iar pe alta din muzeul Bruckenthal din Sibiiu **Zenovius** [45].

Un cetăţean mulţumeşte printr'o dedicaţie lapidară lui Aesculap şi Hygiei pentru însănătoşirea din grea boală a ficei sale *Iunia* **Cyrilla**, prin vârtutea miraculoasă a apelor de la Mehadia [46].

Chiar simpla combinare externă a unui nume de persoană, din elemente curat latine, poate trădà originea neromană a purtătorului său, când aceea e făcută după moda greacă, cu prenumele urmat de nume la genitiv. Astfel e cazul lui *Ingenus Gai* din Alba Iulia. Pentru originea greacă a acestuia — acest fel de a combinà numele de persoane e neroman, dar nu esclusiv grec! — mai vorbeşte, cred, şi numele unuia dintre fii săi: **Apolodorus** [47]. Pentru acelaşi motiv nici *Iulius Iuli*, vicepreşedintele unui „colegiu" de înmormântare din Abrud, n-a putut fi de neam roman. El a fost probabil tot grec, întru cât toţi colegii săi din comitetul de conducere al numitei societăţi purtau nume curat greceşti şi erau prin urmare Greci (vezi mai la vale).

In tablele cerate descoperite la Abrud, din 100 de nume de persoane, 13 sânt greceşti mai mult sau mai puţin latinizate, faţă de 39 romane. Cele greceşti sunt: *Adjutor* **Macari**, *Aelius* **Dionysus**, *Alexander* **Antipatri**, **Apalaustus**, **Apollonius Artemidorus**, **Asclepius Memmius**, *Iulius* **Macedo**, **Callistus** *Ingenus*, *Claudius* **Philetus**, **Offas Menofilus**, **Socrates Socratio**, **Socratio Socrationis**, **Theodote**. Din lista lui George Popa, *Tablele cerate* (Bucureşti 1899) p. 149 trebue scos *Scenobarbus* care nu e grec.

---

[44] C. I. L. III, Suppl. 2, nr. 7864, Micia = Veţel: *Dea Syr. M. Ulpius Pheobus l. p.* Ibidem, nr. 7862: *Silvano Domestico. M. Veracius Evodus vot.* Ibidem, nr. 7940; C. I. L. III, 1, nr. 1617. Archiv für siebenb. Landeskunde XII, p. 169: *invicto Mythrae. Sextus Syntrofus votum solvit libens.* C. I. L. III 1, nr. 968, Doştat: *L. Aelius Hylas.*

[45] C. I. L. III, 1, nr. 1617; III Suppl. fasc. 2, 7940, 7944.

[46] C. I. L. III, 1, nr. 1561: *Aesculapi et Higiae pro salute Juniae Cyrille, quod a longa infirmitate virtute aquarum numinis sui revocaverunt filiam, pater amantissimus eius votum solvit libens merito.*

[47] C. I. L. 1, nr. 1237, Alba-Iulia: *Ingenus... Gai vixit annos [L]XXV. Gaius et Apollodorus patri pientissimo carissimo.*

Acest nume se mai găseşte atestat în Dacia, în câte o inscripţie din Turda, Roşia Montană şi Alba-Iulia apoi pe teritoriu pannono-illyric în Arrabona (Raab) şi Narona [48]). Dintr'un nume similar, compus în partea a doua cu *-barbus*, vine, cred, ca prescurtare ipocoristică, românul *Barbul*.

Uneori înfăţişarea numelui e atât de romană încât n'am puteà ghici oirginea greacă a purtătorului, dacă nu l-am surprinde scriind greceşte. Astfel e cazul lui *Marcus Memmius Longus* din Alba-Iulia, de la care avem o inscripţie greacă dedicată lui Aesculap şi Hygiei [49]. Chiar un bărbat ca *Quintus Axius Aelianus*, de la care ne-au rămas trei inscripţiuni latine în Ulpia Traiană [50] deşi erà procurator împărătesc (an. 235—238 d. Chr.), şi deşi numele său l-ar fi purtat şi un roman neaoş din timpul imperiului, trebue să fi fost totuşi grec, judecându-l cel puţin după conumele grecesc *Axius*. De la fiul său, Axius Aelianus avem chiar o inscripţie greacă găsită tot în Ulpia Traiană [51]. Mai semnificativ însă decât aceasta e faptul, că atât supt inscripţia fiului, cât şi supt primele două ale tatălui stă supranumele *Ionios*.

După împrejurări naţionalitatea greacă e atestată şi în alt mod, fie prin precizare directă, fie prin arătarea locului de origine. Astfel e cazul băiatului **Apalaustus** „natione grecus", cumpărat ca sclav de un cetăţean din Abrud, Dasius Breucus. O femeie **Theodota**, pe care a cumpărat-o ca sclavă Claudius Julianus, soldat din legiunea XIII Gemină, erà din insula Creta [52]. Alta

---

[48] C. I. L. III, nr. 1265, 1266, 7800; C. I. L. III, nr. 4372, 8458.

[49] C. I. G III, nr. 6815; C. I. L. III, Suppl f. 2, nr. 7740, Alba-Iulia: Κυρίῳ Ἀσκληπιῷ καὶ Ὑγίῃ, θεοῖς ἐπικουρίοις, Μάρκ[ος] Μέμμιος Λόγγος βενεφ[ικιάριος] εὐχῆς χάριν ἀνέθηκεν.

[50] C. I. L. III, 1, nr. 1422, 1423 şi 1456. Editorul inscripţiunii nr. 6813 din C. I. G. (vezi nota următoare) afirmă după Gruter că de la Q. Axius Aelianus ar existà cinci (cinque) inscripţiuni latine găsite în Dacia. De fapt în C. I. L III nu sânt decât cele trei menţionate. Comentarul cu care numitul editor însoţeşte inscripţia e dealtfel şi în alte privinţe greşit faţă de cel din C. I. L. III, sub nr. 1456.

[51] C I. G. III, nr. 6813 C. I L. III, 1, sub nr. 1422, Sarmizegetusa: Ἀσκληπιῷ καὶ Ὑγιείᾳ θεοῖς φιλανθρώποις Ἄξιος Ἀιλιαν[ός] ὁ νεώτερος εὐχαριστήριον. Ἰόνιος.

[52] Tabla cerată nr. 1 la G. Popa, op. cit, pag. 17 = nr. VII în C.I.L. III, 2, pag. 940: *Dasius Breucus emit mancipioque accepit puerum Apalaustum, sive is quo alio nomine est, natione Grecum, apocatum pro uncis duabus...* Tabla cerată nr. 4 (C. I. L. III, 2, nr. XXIV, pag. 959 = G. Popa, ibidem p. 20): *Claudius Iulianus miles legionis XIII geminae C(enturia) Claudi Mari*

numită **Isidora**, înmormântată în Alba-Iulia, erà de loc din Asia Mică, iar doi cetăţeni **Asclepius** şi **Asclepicius**, înmormântaţi în Zlatna, erau din Bithynia. Tot din Bithynia a fost şi **Alexandrianus**, înmormântat la Pătrângeni lângă Zlatna [53].

Grec din Moesia Superioară a fost *Aurelius* **Zosimianus** stabilit în Turda, iar fraţii M. Licinius şi M. Licinius **Evangelus** din Partoş probabil Thraci grecizaţi din aceeaşi provincie. Dintr'o familie cu nume grecesc **Hermias**, de loc din Roma şi deci mai dinainte romanizată, făceà parte M *Ulpius* **Hermias**, procuratorul minelor din Dacia, căruia i s'a implinit ultima dorinţă de a i se transportà oasele la Roma spre a se odihni acolo unde probabil se născuse. Că familia lui M. Ulpius Hermias n'a fost romană cu nume grec adoptat, ci, direct greacă, se recunoaşte şi după numele greceşti atât al soţiei cât şi al libertului său: **Salonia Palestrice** (Παλαιστρική) şi **Diogenes** [54].

Coloniştii greci din Dacia făceau parte din toate clasele sociale. Ii întâlnim într'adevăr ca preoţi, ca primari, ca decurioni sau consilieri comunali, ca negustori, meseriaşi, liberţi şi sclavi, ca proprietari de mine şi diferiţi întreprinzători.

Aurelius Marinus, Addebar *Semei* şi *Oceanus Socratis* din Zlatna erau preoţi la templul lui Joe Dolichenul, iar Aelius Syrus, adică Sirianul, preot augustal în Alba-Iulia [55]. Cum arată numele

emit mancipioque accepit mulierem nomine Theodotem sive ea quo alio nomine est, natione Creticam, apochatam pro uncis duabus quadringentis viginti de Claudio Phileto . . .

[53] C. I. L. III, 1, nr. 1222, Alba-Iulia: *Dis Manibus. Isidorae domo Asiae.* Ibidem nr. 1324: I. D. M. *Asclepius et Asclepicius Bithynum vixit annos XXX.* Af. Dolgozatok VII (1916), pag. 79: *Dis Manibus, Alexandrianus civis Bithynus vixit annos LXV.* Expresia civis *Bithynus* nu exprimă aici competinţa, ci numai locul de origine ca şi *domo* (nota editorului).

[54] C. I. L. III, 1, nr. 914, Potaissa = Turda: *[Aurelius . . .] vixit annos III: Aurelius Zosimianus vixit annum ex Moesia Superiore. Aurelius Zosimus natibus.* C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7811: *M. Licinius natione Moesicus et M. Licinius Evangelus, fratres.* **Moesicus** e întrebuinţat aici mai curând în sens geografic decât etnic; ar fi zis *Moesus*, gr. Μυσός sau Μοισός. Compară acelaşi raport între *Ungur* şi *Ungurean*. C. I. L. III, 1, nr. 1312, Ampelum = Zlatna: *Dis Manibus M. Ulpio Aug. lib Hermiae proc. aurariorum, cujus reliquiae ex indulgentia Augusti nostri Romam latae sunt. Salonia Palestrice conjunx et Diogenes libertus benemerenti fecerunt; vixit annos LV.*

[55] C. I. L. III, Suppl. 2, nr. 7835, Ampelum = Zlatna: *Iovi Optimo Maximo Dolicheno et deo Commaceno* (sic!). *Aurelius Marinus et Addebar Semei et Oceanus Socratis sacerdotes votum libentes posuerunt.* C. I. L. III, 1, nr. 976: *Aesculapi et Hygiae P. Aelius Syrus aug. m. sep. Apuli et Valeria Severa conjunx, filia, ex voto porticum per pedes XXX fecit.*

Addebar şi etnicul Syrus, aceştia erau Sirieni, dar originari dintr'o provincie de limbă greacă.

Preoţii augustali deserveau cultul împăratului. Ni s'au păstrat numele mai multor preoţi augustali de neam grec mai ales din Ulpia Traiană. Unul dintre ei, *C. Spedius* **Hermias** a ridicat în capitala Daciei un altar lui Aesculap Pergamenul şi Hygiei. Altul, *M. Procilius* **Aphrodisius** a făcut acelaşi lucru în onoarea Dumnezeului etern, Junonei şi îngerilor, iar *Q. Atius* **Anthimus** în onoarea lui Joe cel prea bun şi prea mare. Şi tot astfel şi-au eternizat numele, printr'o împrejurare sau alta, augustalii din aceeaşi cetate: *Claudius* **Anicetus**, *Ulpius Domitius* **Hermes**, *Valerius* **Threptus**, **Hermes Onesimus**, *Cajus Titus* **Agathopus** şi *Baebatius* **Chisantus** [56]. Augustal cu nume grecesc în Cluj a fost **Callistus**, iar în Alba-Iulia *T. Claudius* **Anicetus**, care a restaurat templul lui Joe şi al Junonei ruinat de vechime [57]. Tot preot a fost şi grecul Aelius **Artemidorus**, de loc din Macedonia: acesta a ridicat în Doştat din judeţul Sibiiu un altar „zeului neînvins Tata-Soare" [58].

M. Lucilius **Philoctemon**, care a înălţaţ un altar zeului Silvan, erà primar în Alba-Iulia, iar *Septimius* **Asclepius Hermes** de la templul lui Aesculap, consilier comunal şi preot augustal în acelaşi

---

[56] C. I. L. III, 1, nr. 1417: Vezi mai sus nota Archaeologiai Értesitő XXXII (191[6]), p. 401: *Deo aeterno et Junoni et angelis M. Procilius Aphrodisius Augustalis coloniae Metropolis et Seximia Hermione et Procilia filia colitoribus decreto decurionum posuerunt.* C. I. L. III, Supl. fasc. 2, nr. 7913: *Iovi Optimo Maximo, Q. Atius Anthimus, Augustalis coloniae, votum solvi libens merito.* C. I. L. III, 1, nr. 1440: *Quadribus Claudius Anicetus, Augustalis coloniae Sarmiz. metropolis ex voto.* Ibidem, nr. 1425: *Genio ordinis. Quem Ulpius Domitius Hermes, Augustalis coloniae, ob honorem ornamentorum decurionalium promiserat. Valerius Threptus et Domitius Regulus Hiponicus, Hermes Onesimus, augustales coloniae heredes ponendum curaverunt. Locus datus decreto decurionum.* Archaeologiai Értesitő XXXII (1916), p. 405: *Aesculapio et Hygiae Augustae. Caius Titius Agathopus augustalis coloniae Sisciae et Sarmizegetusae ex voto.*

[57] C. I. L. III, 1, nr. 862: *Numini Aug. M. Ulpius Caecilius Bassianus... Calisth... Magg. Augustalis coloniae Napocensis d. d.* C. I. L. III, 1, nr. 1069, Alba-Iulia: *Iovi optimo Maximo et Junoni reginae T. Claudius Anicetus, augustalis coloniae templum vetustate conlapsum a solo restituit.*

[58] C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7728: *Invicto Soli Deo Genitori P. Ael. Artemidorus de(c?...) sacerdos creatus a Palmyrenis domo Macedonia et adventor huius templi pro se et suis.*

oraş. Acesta a ridicat un altar lui Joe, Junonei, Minervei şi lui Aesculap [59].

C. Sentius **Anicetus**, probabil rudă de aproape cu augustalul pomenit mai sus, *Claudius Anicetus*, erà consilier comunal în Ulpia Traiană. Din cei doi administratori ai veniturilor statului, Dades şi **Filetus**, care au făcut dedicaţii omagiale lui P. Aelius Antipater, consilier comunal în Alba-Iulia, şi ficei acestuia, Publia Aelia Marcella, cel de al doilea erà desigur Grec [60].

Cassius Erotianus, care a restaurat templul zeiţei Nemesis din Căşei, ruinat de vechime, erà „beneficiarius consularis agens în munere stator" [61].

Printre dregătorii fiscali din Dacia Apulensis a fost şi **Carpion**, libertul împăratului. Acesta a ridicat un altar în Alba-Iulia lui Aesculap şi Hygiei, pentru sănătatea sa şi a alor săi. Cunoaştem şi un casier comunal din Alba-Iulia cu numele **Artemidorus** [62].

Doi negustori originari din Siria, *Aurelius Alexander* şi *Flavius*, după toată probabilitatea greci, au ridicat în Partoş lângă Alba-Iulia un altar lui Joe cel prea bun şi prea mare [63].

Unul din patronii colegiului negustorilor din Alba-Iulia a fost *Crassus* **Macrobius**, căruia negustorimea de acolo, recunoscătoare de zelul ce el depuneà în apărarea intereselor ei, i-a făcut

---

[59] C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7773, Alba-Iulia: *Silvano domestico M. Lucilius Philoctemon duumvir coloniae Apuli votum libens posuit.* C. I. L. III, 1, nr. 1079: *Iovi optimo maximo, Junoni, Minervae et Aesculapio. Septimius Asclepius Hermes libertus numinis Aesculapi habens ornamenta decurionalia coloniae Apuli et Augustalis coloniae ejusdem voto posuit.*

[60] C. I. L. III, 1, nr. 1051: *Iovi Optimo Maximo C. Sentius Anicetus decurio coloniae Sarmizegetusae, patronus collegii fabrum primus municipii Septimii Apuli, votum solvit libens merito Augusti nostris imp. Antonino II et [Geta Caesare] consulibus X k. Jun. luna XVIII die Jovis.* C. I. L. III, 1, nr. 1181 şi 1182.

[61] C. I. L. III, 1, nr. 825. Căşei, în jud. Someş: *Deae Nemesi sacrarium vetustate dilapsum a solo restituit Cassius Erotianus, beneficiarius consularis agens in munere stator*

[62] C. I. L. III, 1, nr. 980: *Aesculapio et Hygiae pro salute sua suorumque Carpion, Augusti libertus, tabularius provinciae Daciae Apulensis.* C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7939: *Carpion, Augusti libertus, tabularius.* C. I. L. III, 1, nr. 1218, Alba-Iulia: *Instantibus Ulpio Artemiodoro et Aurelio Maximo quaestoribus.*

[63] Archiv f. siebenbürgische Landeskunde Neue Folge XII, p. 169: *Iovi Optimo Maximo Dolicheno Aurelii Alexander et Flavius Suri, negotiatores ex voto libentes posuerunt.*

o dedicaţie omagială, iar *Titus Aurelius* **Narcissus,** negustor fruntaş din aceeaşi regiune, a ridicat un altar lui Joe şi Junonei pentru sine şi ai săi. In anul 158, *L. Aurelius* **Trophimus,** negustor îmbogăţit din comerţul făcut de el în cantina legiunii XIII Gemină din Alba-Iulia, aduce apă în oraş şi ridică un altar şi o statue lui Joe şi Junonei [64]. Numele Macrobius, Narcissus şi Trophimus ne arată că aceşti negustori erau Greci, mai mult sau mai puţin romanizaţi. — In Dacia negustorii erau romani, indigeni daci şi în special streini, aşa de numeroşi, ca în nici o altă provincie [65].

Pe o lespede găsită în satul Călan din judeţul Hunedoara, unde a fost vechiul oraş Aquae, şi-a eternizat numele pietrarul **Diogenes** [66].

Colegiul faurilor din Ulpia Traiană a avut ca patroni printre alţii pe consilierul comunal amintit mai sus, *C. Sentius* **Anicetus,** şi pe **Zopyrus,** ambii Greci, ca şi patronul colegiului corăspunzător din Alba-Iulia *M. Aurelius* **Chrestus** [67].

Liberţii de nume şi neam grec, de care e vorba în înscripţiunile din Dacia, ni se înfăţişază ca oameni plini de recunoştinţă faţă de foştii lor stăpâni, pe mormântul cărora pun pietre comemorative sau ridică altare vreunui zeu în amintirea lor.

Astfel **Callicles Timocrates** şi un alt libert cu numele pe jumătate şters ridică în Ulpia Traiană un monument funerar lui Aurelius Volusianus, împreună cu *Aurelia* **Irene,** mama celui ră-

---

[64] C. I. L. III 1, nr. 1500: *Crasso Macrobio. Negotiatores provinciae Apul. defensori optimo* L. D. D. D. Tot acolo, nr. 1068: *Jovi optimo maximo et Junonae Reginae Titus Aurelius Narcissus negotiator pro se et suorum.* C. I. L. III 1, nr. 1061, Alba-Iulia: *Iovi optimo maximo et consessui deorum dearumque pro salute Imperii Romani et virtute legionis XIII geminae sub M. Statio Prisco consule designato, demonstrante ipsis aquas aperiendas per L. Aurelium Trophimum ponentem signum Jovis et aram pecunia sua fecit.*

[65] Comp. V. Pârvan, Die Nationalität der Kaufleute, p. 72, şi nota 1 pusă tot acolo de Cichorius.

[66] C. I. L. III, Suppl. fasc. 2, nr. 7895 Aquae=Călan: *Diogenes lapidarius.*

[67] C. I. L. III 1, nr. 1051: *Jovi optimo maximo O. Sentius Anicetus decurio coloniae Sarmizegetusae, patronus collegii fabrum primus municipii Septimi Apuli-votum solvit libens Augusti nostris imp. Antonino II et* [Geta Caesare] *consulibus X. k. Jun. luna XIII die Jovis.* Arvhiv f. siebenb. Landeskunde, Neue Folge, vol. XII, p. 122: *Jovi optimo maximo Aurelius Valens Flavius Zopyrus, decurio colegii fabrum ex voto posuit.* C. I. L. III 1, nr. 1212: *M. Aurelius Chrestus ob honorem patronat collegium fabr. col. Apul etc.*

posat [68]. Dintre ceilalţi voiu aminti pe **Euprepes** din Mintia (lângă Veţel), pe **Proshodus** şi **Logismus** din Ulpia Traiană, **Philetus** din Alba-Iulia, **Eutyces** din Partoş etc [69]. Pe astfel de inscripţiuni stă de regulă mai întâiu numele stăpânului, în onoarea căruia a fost ridicat monumentul şi apoi numele libertului, care şi-a arătat astfel recunoştinţa sa. Pe o inscripţie găsită la Desa în Oltenia stă din contra numai numele libertului, şters întâmplător până la terminaţia -us, şi al soţiei sale **Helpis**. Numele patronului lipseşte, ca şi cum s-ar înţelege de la sine; stă scris numai *patrono bene merenti* [70]. O inscripţie identică, în care numele patronului deasemenea lipseşte, e cea despre care vorbeşte V. Pârvan în „Inceputurile vieţei romane la gurile Dunării" pag. 135, şi care a fost găsită la Bărboşi. Numele libertului e aici *Apollonius*, al soţiei sale — lucru curios — tot *Helpis*.

Prin cultura şi situaţia lor socială, coloniştii greci făceau parte dintre fruntaşii întregei populaţiuni şi intrase de timpuriu în legături strânse cu conlocuitorii lor de limbă latină.

Caracteristic e cazul unei societăţi de cult comun şi ajutor reciproc, aşă numitul colegiu al lui Iupiter Cernenus, de care ne vorbeşte o tablă cerată din 9 Februar 167 d. Chr. [71]. Preşedintele colegiului, **Artemidorus Apolloni**, cum şi cei doi casieri, *Valerius*

---

[68] C. I. L. III, Suppl. fasc 2, nr. 7988: *Dis Manibus. Aurelis Volusiano nimia calamitate m[ar?]i o[presso?] vixit annos XVI pro pietate sua . . . ecia, calicles Timocrates liberti et Aurelia Irene mater filio posuerunt.*

[69] C. I. L. III 1, nr. 1382, Mintia: *Dis Manibus. Memoriae C. Licinii, Collina tribu Caesarea Pontici, veterani alae I Augustae Itur erorum, vixit annos L. militavit annos . . . Licinius Euprepes libertus patrono fecit.* C. I. L. III Supl. fasc. 2. nr. 7989. Archaeologiai Értesitő XXII (1912) p 54? (= C. I. L. III 2, nr. 6269): *Dis Manibus. Q. Aurelio Q. filio Papiria tertio decurioni et flamini coloniae Sarmizegetuse Q. Aurelius Saturninus, augustalis coloniae, et Proshodus et Logismus, liberti et heredes f(ieri) c(urabant).* C. I. L. III 1, nr. 1232, Alba-Iulia: *Claudiae Marcianae Ulpius Domitius et Philetus patrone* (sic!) *optimae.* C. I. L. III 1, nr. 1110, Partoş: *DSIM. pro salute et incolumitatem M. Aurelii Thimothei et Aurelii Maximi votum muncupavit solvitque Euthyces eorum libertus Retulit.*

[70] C. I. L. III 1, nr. 1587, Desa: . . . *us et Helpis liberti patrono bene merenti.*

[71] Tabla cerată nr 13 la George Popa op. cit. p. 24 (= C. I. L. III 2, nr. 1, pag. 925) . . . *Artemidon Apolloni magister collegi Iovis Cerneni et Valerius Niconis et Offas Menofili, questores collegi eiusdem posito hoc libello publice testantur: ex collegio suprascripto ubi erant homines LIIII, ex eis non plus remasisse ad Alburnum quam quot homines XVII . . .*

Niconis şi **Offas Menofili**, erau, dupăcum îi arată numele, Greci. Membrii însă, judecându-i tot după nume, erau Romani sau în general oameni de limbă latină.

In unele inscripţiuni apare sporadic şi câte un cuvânt grecesc neîncetăţenit în limba latină, precum *digma* (= δεῖγμα „probă, exemplar") într'o inscripţie găsită lângă râul Buzău [72].

Intr'un contract de vânzare din 4 Octombre 160 d. Chr., păstrat în tablele cerate de la Abrud, unul din garanţi, grec de neam, neştiind să scrie latineşte, semnează în textul latin al contractului cu litere greceşti: Αλεξανδρε Αντιπατρι σεκοδο αυκτωρ σεγνα: [73].

Proprietarul unei mine din Munţii Apuseni, **Memmius Asclepi**, Grec de neam, îşi arendează în 20 Mai 164 d. Chr. groapa auriferă unui Roman Aurelius Adjutor, dar la facerea contractului, declarând că nu ştie scrie *(quia se litteras scire negavit)*, pune pe un om de încredere, Flavius Secundinus, să-l scrie latineşte ca din partea sa [74]. Grecul nu ştia carte latinească, dar grecească va fi ştiut!

Dintre inscripţiunile descoperite până acum multe sânt redactate în limba greacă [75], şi chiar un contract păstrat tot în tablele cerate de la Abrud e scris deasemenea pe deantregul în greceşte [76].

Dacă însă coloniştii greci din Dacia scriau în diferite împrejurări limba lor în locul celei latine, ei trebuiau cu atât mai vârtos s'o şi vorbească. Graţie firii lor sociabile şi mlădioase şi graţie mai ales intereselor şi diferitelor ocupaţiuni ale lor, care le impuneă legături strânse cu autoritatea romană şi contact zilnic şi direct cu cetăţenii de neam roman, coloniştii greci par a

[72] Vezi A. Philippide, Originea Rom. I, p. 501. Cât priveşte numele *Prosmoni* dintr'o inscripţie din Alba-Iulia nr. 7807, el nu poate fi un cuvânt grec „Πρόσμονοι scilicet perseverantes", cum crede editorul ei (la Philippide ibidem p. 503), ci e vorba de un colegiu al Prosmonilor, originari din oraşul dalmat Prosmona; vezi A. D. Xenopol, Ist. Rom. ed. 3, vol. I, p. 132.

[73] Vezi textul contractului în tabela cerată nr. 4 la G. Popa, Tablele cerate p. 20 (C. I. L. I, 2, nr. XXV).

[74] Vezi textul contractului în tabela cerată nr. 6 la G. Popa, op. cit. p. 21 (C. I. L. I, 2, nr. X).

[75] C. I. L. III, nr. 786, 1107, 1422, 7740 *a*, 7762, 7766, 7766 *a*, 7781, 7782 etc.

[76] Vezi textul la G. Popa, op. cit. p. 23, nr. 11.

fi fost pe de altă parte primii care şi-au însuşit bine limba latină şi s'au asimilat. Ei au avut prin urmare aici şi un însemnat rol latinizant sau romanizant.

Contingentul grec din populaţia Daciei pe timpul stăpânirii romane se reflectează puternic şi în nomenclatura topică de atunci a ţării.

Dintre numele de localităţi din Dacia a căror origine e greacă, relevez aci pe cele mai evidente:

Triphulum, oraş atestat în Geografia lui Ptolemeu III, 810: Τρίφουλον[77]. Părerea lui W. Tomaschek[78], că acest nume ar fi dac nu e întemeiată. Comparaţia cu *Tribulium* din Dalmaţia e prea nesigură, iar Τριφυλῖνος [οἶνος] e vădit grecesc. In Τρίφουλον se recunoaşte uşor adjectivul grec τρίφυλος, -ον „von drei Zünften, Stämmen, aus so vielen bestehend" —, din φῦλον „trib, seminţie". Un φῦλον se împărţea în trei φρατρεῖαι, iar fiecare fratrie constă din treizeci de γένη. Şi dacă în Dacia avem un oraş *Phrateria* — vezi mai jos —, nume necontestat grecesc, nu e de mirare că din acelaşi izvor avem şi pe *Triphulum*. Redarea lui υ prin ου, Τρίφουλον în loc de Τρίφυλον erà proprie mai ales dialectelor beotic, laconic şi arcadic[79]. Localitatea *Triphulum* din Dacia romană aminteşte ţinutul muntos Τριφυλία din Elida în Peloponez, numit astfel ἀπὸ τοῦ τρία φῦλα συνεληλυθέναι (Strabo 8, 337). Numele de care ne ocupăm cât şi transcrierea lui ne conduc deci la Grecia propriu zisă.

2. **Phrateria**, oraş în Dacia, atestat tot în Geografia lui Ptolemeu III, 8, 10. Localizarea lui e nesigură, pare a fi fost situat în Oltenia. Numele e un pendant al celui precedent, căci Φρατερία stă în loc de φρατρία „eine durch Stamm oder Familienverwandtschaft verbundene Volksabteilung, Volkstamm, Geschlecht. Dann eine politische Volksabteilung, die ursprünglich auf Verwandtschaft beruhte; in Athen eine Unterabteilung der φυλή, welche aus drei φρατρίαι bestand, deren Mitglieder φράτο-

[77] Vezi Ptolemaei Geographia, tabulae a C. Mullero instructae, ed. Firmin Didot.

[78] Die alten Thraker II, 2, 76 [= Sitzungsb. der k. Akad. der Wiss. phil. hist. Klasse tom. 131].

[79] Comp. A Thumb, Handbuch der griechischen Dialekte (Heidelberg, 1909), 28, 85, 91, 218, 222, 255, 273 etc.

ρες hiessen und durch religiöse Bräuche und Festlichkeiten miteinander verbunden waren. Topicul Φρατερία se deosebeşte formal de apelativul φρατρία numai prin intercalarea unui ε între consoanele τρ. Acest fenomen (epenteza) erà foarte obişnuit în vechile dialecte greceşti, d. ex.: ἄστρου = ἄστρον, τεροπῆ = τροπῆ, εὐκεραία = εὐκραία etc.[80].

3. **Hydata,** numele grec (Ὕδατα) atestat la Ptolemeu al oraşului din Dacia numit pe latineşte Aquae. Că Hydata nu e aici o traducere voită a latinului *Aquae,* reiese din faptul că Ptolemeu nu numai că nu obişnuià a face asemenea traduceri, dar nici chiar forme greceşti dialectale nu le înlocuià prin cele literare, ci le lăsà neatinse, transmiţându-ni-le întocmai cum i-au fost comunicate şi lui. Astfel ar fi putut de exemplu foarte bine ca în loc de amintitele Τρίφουλον şi Φρατερία să scrie, Τρίφυλον şi Φρατρία, adică aşà cum cereà limba comună literară, dar n'a făcut-o.

4. **Zeugma,** oraş în Dacia: Ζεῦγμα[81]. E apelativul grec ζεῦγμα „legătură, jug; pod de vase". Aminteşte pe Ζεῦγμα, oraş în Siria lângă Samosata, pe ţărmul drept al Eufratului[82].

5. **Acmonia,** oraş în Dacia (Ptolemeu III, 8, 10), situat pe Bistra la sud de Ulpia Traianà. Aminteşte pe Ἀκμονία sau Ἀκμόνεια, oraş în Frigia, întemeiat de Acmon, un fiu al lui Manes[83].

6. **Cedonia,** staţie pe calea de la Alba-Iulia la Olt: pe tabula Peutingeriana *Cedonie,* la Geograful Ravennat 188, 14 *Cedonia.* După Mommsen şi Tomaschek, lângă Sibiiu, după J. Jung şi C. Gooss în apropiere de actualul Ruscior[84]. Aminteşte localitatea *Kidonia* din Asia-Micà la golful Adramitti şi pe Κυδωνία din Creta[85].

7. **Stenarum,** localitate în Transilvania lângă Turnu-Roşu. (Tabula Peutingeriana). Tot acolo erà situată însă, după Ptole-

[80] Vezi numeroase exemple la G. Meyer, Griechische Gramm. ed. 3, p. 157 şi la R. Kühner, Griech. Gramm. ed. 2, pag. 149.

[81] Ptolemeu III, 8, 10. După Firmin Didot, op. cit., la sud de Tibiscum pe malul stâng al Dunării. Alţii îl identifică cu *Pons Augusti* de pe Mureş, sau îl aseazà lângă Olt, cam unde e actualul Râmnic, vezi Paulys Encyclopaedie.

[82] W. Pape, Wörterbuch der griechischen Eigennamen I, p. 440.

[83] W. Pape, Wörtenbuch der griechischen Eigennamen I.

[84] Vezi articolul lui Patsch din Pauly-Wissova, III, 1827.

[85] Comp. G. Kisch, Zur Wortforschung in Korrespondenzblatt f. siebenb. Landeskunde XLVIII (1925), p. 106—107.

meu III, 8, 10, localitatea Angustia. Numele acesta lipseşte pe Tabula Peutingeriană, dupăcum la Ptolemeu lipseşte *Stenarum*. E vorba deci de una şi aceiaşi localitate cu două nume. Numele *Angustia* e vădit latin şi însemnează „loc îngust, strâmtură, trecătoare". Cât priveşte pe *Stenarum*, neexplicat până acum, eu cred că e o formă „îndreptată" de vreun copist, căruia îi pluteà înaintea ochilor un nume latin de localitate în *-um*. Forma originală trebue să fi fost *Stenaruma* sau mai exact *Stenorrumē* = gr. στενορρύμη „drum îngust, strâmtură, trecătoare". Din cele două nume, unul e prin urmare traducerea celuilalt.

8. Τίασον sau Τίασσον, oraş în Dacia, atestat la Ptolemeu III, 8, 9. Probabil o colonie de lângă râul Τιασσός, numit şi Τίασα, în Laconia, între Sparta şi Amiclae. Numele Τιασσός, care în toponimia thracă nu e atestat, nu poate fi explicat etimologic prin limba greacă, dar e legat de pământul grecesc ca celelalte nume prehelenice de localităţi, de munţi şi râuri formate cu sufixele *-s-*, *-ss*, precum sunt Παρνασός, Ἴλισός în Grecia, Ἁλικαρνασσός, Λυνεσσός în Asia Mică[85].

9. **Ampelum**, oraş atestat în inscripţiuni[86] şi situat pe locul actualei Zlatna. Erà reşedinţa administratorului minelor statului din Munţii Apuseni. Numele *Ampelum* aminteşte apelativul grec ἄμπελος „viţă de vie; vie". Regiunea râului Ompoiu, pe care e aşezată Zlatna, e întradevăr, cum îmi comunică G. Kisch, prielnică viilor. Tot la grecul ἄμπελος reduce numele *Ampelum* şi Dr. Árpád Budai, cu ocazia descrierii unei grupe dionisiace de marmură găsite în Alba-Iulia, printre care se află şi statuia unui tânăr încununat cu foi de viţă, probabil zeul *Ampelos*[87]. Forma *Ampelum* e acuzativul latin întrebuinţat ca nominativ, ca la alte nume de oraşe şi localităţi, precum: *Portum Augusti*, *Aquas Apollinaris*, *Salinas* etc.[88]. S'ar puteà naşte totuşi bănuiala, că numele *Ampelum* ar putea fi dac şi prin urmare thrac. Această

---

[85] Despre astfel de nume vezi P. Kretschmer, Die griechische Sprache în „Einleitung in die Altertumswissenschaft" editată de Gercke şi Eduard Norden I, p. 152. Cunoscuta scriere a lui A. Fick, Vorgriechische Ortsnamen, nu-mi stă momentan la îndemână.

[86] C. I. L. III, 1278—1337, 7832—7846.

[87] Dolgozatok VII (1916) p. 98.

[88] Vezi astfel de nume la H. Gross, Zur Entstehungs-Geschichte der Tabula Peutingeriana, Berlin-Bonn, 1913, pag. 26—27 etc.

bănuială va fi însă greu de verificat, întrucât *Ampelum* nu apare nicăiri pe teritorul thrac, în schimb însă foarte des pe pământ grecesc, aşă în Creta, în Samos, în peninsula Sithonia din Sfântul Munte (aici e şi azi un *Cap Ampelon*) etc. [89].

Din toate cele expuse rezultă că numărul coloniştilor greci din Dacia a fost destul de însemnat, că în mare parte ei erau aşă zicând colonişti de elită şi ca atare au trebuit să exercite o înrâurire culturală nu mică asupra tuturor celorlalţi.

In astfel de împrejurări n'a fost decât firesc, că în graiul daco-latin al coloniştilor să se introducă de timpuriu un însemnat număr de cuvinte greceşti, care în bună parte s'au păstrat în româneşte până în ziua de azi.

Elementele vechi greceşti din româneşte datează deci din timpul colonizării. O influenţă culturală grecească asupra Dacoromanilor cu corolarul ei firesc de înrâurire lingvistică, a fost de altfel posibilă şi în epoca următoare, a stăpânirii gepide în Dacia, şi anume până târziu în secolul al VII-lea. Atunci prin aşezarea Slavilor şi Bulgarilor în sudul Dunării, legăturile străvechi ale acestei ţări cu lumea grecească au fost pentru mult timp întrerupte.

Alături de cuvintele greceşti rămase de la vechii colonişti Greci ai acestei ţări, care s'au topit în masa Dacoromanilor, trebue să existe deci în româneşte şi altele, venite prin treptatele iradiaţiuni culturale din sudul grecesc în timpul ulterior stăpânirii romane. O bună parte din cuvintele de origine greacă, comune dacoromânei şi aromânei, sânt intrate desigur pe această din urmă cale.

In tot cazul numărul lor e mult mai mic decât al celor intrate direct prin vechii colonişti greci ai Daciei. Vorbesc hotărît pentru acest punct de vedere mai multe împrejurări peste care nu se poate trece:

E mai întâiu faptul, că în nomenclatura topică a României de azi există o serie de elemente vechi greceşti, care ca apelative sânt pierdute fără urmă în limba română, sau poate că nici n'au existat vreodată ca atare în româneşte. Asemenea elemente, numiri de munţi şi de râuri, n'au putut fi introduse din afară, pe cale culturală, ci presupun cu necesitate existenţa străveche a unei populaţiuni greceşti aici, de la care se trag ele. Acesta e

[89] Vezi articolul lui Hirscfeld din Pauly-Wissowa RE. I, 2 p. 1881—1882.

însă tocmai faptul de care ne vorbeşte, cum văzurăm, independent istoria. Acele nume topice vor fi tratate mai la vale. Dacă în toponimia română există o serie de nume greceşti de munţi şi râuri, care nu pot dată decât numai din timpul colonizării, atunci cu atât mai mult trebue să existe şi în limba comună, paralel cu ele, un număr mai mare sau mai mic de vechi elemente greceşti de aceeaşi etate cu acelea.

In al doilea rând vine faptul că elementele vechi greceşti din româneşte reflectează în mare măsură unele particularităţi dialectale vechi greceşti care sânt necunoscute nu numai limbii neogrece, dar şi limbii greceşti comune (Κοινή), care de timpuriu a luat locul dialectelor, pe care le-a desfiinţat.

Afară de aceasta, elementele vechi greceşti din dacoromâna, în marea lor majoritate, sânt necunoscute dialectului aromân. Dacă ele ar fi fost introduse în urma iradiaţiunilor culturale din sudul grecesc şi n'ar fi fost împrumutate direct de la populaţia greacă din Dacia, atunci ar fi trebuit să le posedă numai decât şi Aromânii. Negreşit, dacă unele elemente vechi greceşti sânt comune ambelor dialecte aceasta e cu totul firesc şi tot atât de puţin surprinzător ca şi faptul că o serie de elemente vechi greceşti sânt comune întregei romanităţi (vezi mai sus). Numai faptul bate la ochi, că majoritatea lor sânt necunoscute dialectului aromân, la care fapt numai se şi referă explicaţia de mai sus cu privire la vechimea lor.

II.

Observaţiuni generale.

3. *Reflexe dialectale vechi greceşti.*

Când studiem elementele streine sau de împrumut dintr'o limbă oarecare, nu putem trece cu vederea dialectele limbei din care s'au făcut împrumuturile respective. Altfel am fi nevoiţi la stabilirea etimologiilor să facem uz, mai mult decât trebue şi în deşert, de formulele fixe: „obscur", „neexplicat", „intrat printr'o filieră necunoscută" etc. Imprumuturile dintr'o limbă într'alta nu se fac toate din limba literară respectivă, ci şi din dialectele sau din subdialectele acesteia. Să luăm bunăoară ca exemple mai apropiate două cuvinte româneşti din limba ucraină: ***persic***

„piersic“ şi *kiptar* „pieptar“. Un filolog care ar ţineà în mod simplist la regularitatea legilor fonetice şi n'ar cunoaşte fenomenul dialectal român al palatalizării labialelor, văzând că labiala *p* s'a păstrat în *persik*, iar în *kiptar* nu, ar admite ca justă originea românească a celui dintâiu şi ar contestà pe aceia a lui *kiptar*, sau dacă totuşi, de nevoie, ar admite-o şi pe aceasta, fiindcă nu l-ar putea explicà din altă limbă, atunci ar avea grijă să adaoge imediat: „Inlocuirea lui *p* prin *k* rămâne de explicat“! Altminteri i s'ar imputà că „procedează cu uşurinţă“. De fapt ruteanul *kiptar* mai reflectează încă o particularitate dialectală română, care nu se leagă cu necesitate de cea dintâiu. E trecerea lui *e* neaccentuat în *i*; altminteri ucraina ar avea *keptar* nu *kiptar*. Privitor la ruteanul *kiptar* mai e de observat, că chiar dacă azi n'ar mai există nicăiri în româneşte forma *cheptar* sau *chiptar* şi negăsind-o de fapt nici în texte sau glosare vechi, existenţa ei faţă de forma literară *pieptar*, bazată pe forma ruteană şi pe particularităţile dialectale fonetice româneşti, bine cunoscute, ar fi pe deplin asigurată. Contra unei astfel de reconstrucţiuni n'ar avea nimeni nimic de zis.

Imprumuturile dintr'o limbă într'alta nu se fac deci numai din dialectul principal al limbei respective, adică nu numai din aşa zisă limba literară, ci şi din dialectele secundare ale acesteia. De acest fapt trebue să ţinem seamă şi la studierea elementelor vechi greceşti.

Coloniştii greci din Dacia fiind veniţi, cum văzurăm, din toate părţile lumii greceşti, existenţa de urme vechi dialectale în fondul elementelor greceşti din limba română se impune de la sine.

In cele ce urmează voiu da câteva exemple:

Să începem cu vorba *drum*, pe care O. Densusianu H. L. R. I, 200, o pune cu drept cuvânt printre elementele moştenite ale limbii române. Densusianu alătură de grecul δρόμος forma latină corăspunzătoare **dromus* şi dă ca paralelă romanică pe sicilianul *dromu*. Trecând însă subt tăcere şi neputând explicà trecerea lui *o* în *u*, etimologia aceasta n'a prins, şi filologii următori — şi chiar Densusianu însuşi în Dicţionarul său etimologic — s'au ferit să mai vorbească de originea acestui cuvânt, sau cel puţin nu l-au mai socotit element moştenit. Inlocuirea lui *o* accentuat prin *u* în domeniul limbei române e într'adevăr ceva insolit, atât

în elementele latine propriu zise cât şi în cele de origine greacă veche, căci avem *loc* din *locus*, *foc* din *focus*, *corn* din *cornu*, *toapsec* din lat. *toxicum* < τοξικόν, *coacin* din *coccinus* < κόκκινος, *Nicoară* < Νικόλας etc. Iată însă că înlocuirea lui *o* prin ου (*u*) era tocmai una din particularităţile fonetice de căpetenie ale dialectului ionic, d. ex.: ion. νοῦσος = νόσος „boală", ion. οὖρος în loc de ὄρος „munte, deal", ion. οὖλος = ὅλος „întreg, tot", ion. κοῦρος = κόρος „băiat" etc. [1]. Grecul δρόμος a avut prin urmare în dialectul ionic forma δροῦμος, de unde rezultă că românul *drum* trebue privit ca o rămăşiţă din acest vechiu dialect grecesc. Cuvântul *drum* există numai în dialectul dacoromân şi în cel meglenit; aromâna pare că nu-l cunoaşte. Serbo-bulgarul *drum* e din româneşte; forma neogreacă e δρόμος.

Originea veche greacă (ionică) a cuvântului nostru *drum* se întăreşte apoi prin faptul, că aceeaşi particularitate fonetică, proprie dialectului ionic, o mai găsim reflectată în româneşte şi de alte cuvinte de origine greacă vechi precum: *amurg*, *buc*, *mur*, *Murta*, *spuză* etc. Etimologia acestor cuvinte va fi discutată amănunţit mai la vale. Privitor la *spuză* observ însă chiar aici că grecul σπόδιον a trecut în latina clasică subt forma dorică *spōdium* (dor. σπώδιον [2]) şi n'a lăsat pe cât se pare nicio urmă în romantitatea occidentală. In latina balcano-carpatică însă a învins forma ionică σπούδιον — *spudia*, tot aşà după cum ionicul μῆλον „măr" a înlocuit pretutindeni forma clasică latină *malum* = doric μᾶλον.

Chiar când nu e vorba de fenomene fonetice aplicate consecvent într'un dialect sau altul, ci numai de alterări fortuite şi izolate, în forma unor cuvinte, putem adesea preciză în temeiul arătărilor celor vechi, dialectul grecesc din care a fost împrumutat cutare cuvânt sau cutare variantă formală a lui. Astfel românul *brotac* ca şi sicilianul *vrotaku* are la bază forma ionică βρόταχος „broască", nu pe cea atică βάτραχος [3]. In afară de forma βρόθαχος — cu θ în loc de τ — acest cuvânt mai aveà în greaca

[1] R. Kühner, Ausführliche Grammatik d. griech. Sprache, ed. 2, I, § 27, pag. 119.

[2] Comp. κῶρος şi κώρη „băiat şi fată" în loc de κόρος, κόρη, μῶνος = μόνος „singur" (dicţionarele).

[3] βρόταχος τὸν βάτραχον, Ἴωνες καὶ Ἀριστόφανης καὶ παρὰ Ξενοφάνει. Etym. Magnum 214, 44: Hoffmann, Die griechischen Dialekte 3-ter Band p. 272.

veche şi alte variante, anume βρύτιχος şi βύρθακος[4]. La o variantă a formei ionice atestate *βρότιχος — comp. βρύτιχος — se reduce rom. *broatec*, iar βρόσικος — cu σ în loc de ϑ — stă la baza românului *broască*. Că printre variantele greceşti ale acestui cuvânt au existat sigur şi unele cu ς în loc de ϑ ştim din istoria vechilor dialecte greceşti — vezi mai jos —, şi se confirmă şi prin calabr. *vrosaku* „broască" din *βρόσακος = βρόθακος. Latinul vulg. *bruscus* cum şi alb. *breške* se reduc la o variantă greacă *βρύσικος = βρύθικος, care e pendantul formei atestate βρύτιχος = *βρύτικος, de unde şi varianta albaneză *bretek*. In sudul Italiei cuvântul grec a dat naştere la o mulţime foarte variată de forme dialectale[5].

Dar redarea lui ϑ prin ς era proprie unui subdialect doric, laconicul, în care fenomenul e bine atestat chiar în monumente anterioare erei creş ine: σιοφόρος = ϑεοφόρος, ἀνέσηκε = ἀνέθηκε, παρσένος = παρθένος, ὀρσίς = ὀρθός etc.[6]. Românul *broască* reducându-se la un tip *βρόσικος, cu σ în loc de ϑ, trebue deci considerat ca o rămăşiţă din acest dialect vechiu grecesc.

O particularit te esenţială a întregului dialect doric cu toate subdiviziunile lui era păstrarea neschimbată a voca'ei lungi $\bar{a}$ înlocuită în grupa de dialecte ionico-atică prin $\bar{e}$ (η), precum: dor. φᾶμα = φήμη, μᾶλον = μῆλον, μᾶκος = μῆκος etc. Adesea însă şi un η primar e redat prin $\bar{a}$ (hyperdorismus)[7]. Multe împrumuturi latineşti sânt făcute din dialectul doric, d. ex. *machina* < dor. μαχανά = atic μηχανή, *Latona* < dor. Λᾶτώ = atic Λητώ, *Aesculāpius* < Αἰσκλαπιός = atic Ἀσκληπιός etc.[8].

Dintre elementele greceşti ale limbei române, venite prin dialectul doric, voiu aminti mai întâiu pe **natră** „firele urzelei dintre iţe şi sulul dindărăt". La baza acestui cuvânt stă forma dorică νᾶτρον a grecului atic νῆτρον „Spindel, fus; der einzelne

---

[4] *βρότιχοι βάτραχοι μικροὶ ἔχοντες οὐράς*; Βύρθακος· *βάτραχος*; *βόρταχος· βάτραχος* (Hesychius).

[5] Comp. G. Rohlfs, Griechen u. Romanen in Unteritalien (Genève 1924), p. 15.

[6] Comp. A. Thumb, Handbuch der griechischen Dialekte (Heidelberg 1909), § 95, p. 88, unde se arată că acest σ (în loc de ϑ) nu erà o imperfectă expresiune grafică, ci redà pronunţarea lui -s.

[7] A. Thumb op. cit. § 79. p. 74; 97, 99, 254.

[8] Comp. F. Skutsch în introducerea lucrării Stowassers Lateinisch-Deutsches Wörterbuch, ed. 3 (Wien-Leipzig 1910) pag. XXI.

gesponnene Faden, firui tors" din νέω „a toarce", νητός „tors". Forma feminină a cuvântului românesc față de neutrul grecesc nu reprezintă aici o simplă schimbare de gen, cum se întâmplă adesea, ci reproduce direct forma greacă de plural νᾶτρα cu sensul colectiv de fire sau firele toarse.

Tot aici își are locul și forma neexplicată până acum a românului **sarică** (= calabr. *sarga*, span.-portugh. *sarga* „Art wollener Stoff") față de latinul *sēricum* „seidenartiger Stoff" < gr. τὸ σηρικόν „robe de soie". Forma *sarica* apare târziu în Itinerariul lui Antonin de Plaisance ed. Geyer 183, dar e veche și se reduce la o formă dorică *σαρικόν = ion. atic σηρικόν. Explicația formei latine cu *ā* în loc de *ē* prin comparație cu *Sevarina* = *Severina* (C. I. L. III, nr. 1669), dată de O. Densusianu HLR. I, 74 e greșită. Pe această cale se explică în domeniul latin numai trecerea unui *e* neaccentuat în *a* (comp. *passar* = *passer*) nu însă a unui *e* accentuat.

Tot la o formă dorică se reduce și rom. **tărâncă** „legătura de fier ce cuprinde osia de arcul trăsurii; întinzătoarea sau lamba carului" [9], deși în românește primul *ă* din acest cuvânt s'a putut desvoltă tot atât de bine dintr'un *ē* (η) primitiv ca și dintr'un *a*. Cuvântul *tărâncă* nu există — pe cât se pare — nici în limbile vecine și nici în celelalte limbi romanice, dar e același — și aici e dovada originii lui dorice — cu latinul vulgar *tarinca* sau *taringa* "ferreus clavus" din glosele culese de Diefenbach. La baza lui stă forma dorică asigmatică a grecului στήριγγα nom. στῆριγξ „Gabel, womit man die Deichsel stützte vor dem Anspannen; furca ce ține oiștea trăsurii în sus, când trăgătorii nu sânt înjugați". Cât privește dispariția lui ς inițial urmat de consoană: dor. στᾶριγγα — *tarinca* > *tărâncă*, să ne reamintim că acest fenomen era foarte obișnuit în limba greacă veche [10]. Redarea grupului γγ prin *nc* e regulată, compară gr. σπήλυγξ σπήλυγγα > lat. *spelunca* etc. Numai *â* din silaba a doua face oarecare dificultate: ne-am aștepta la *i*. Reconstruirea unei forme cu υ — acesta dă în românește *â*, vezi mai la vale! — *στάρυγξ e posibilă, deoarece avem πλάτυγξ alături de πλάτιγξ etc., dar nu e

[9] Fr. Damè, Term. pop. 16; Săghinescu, Vocabular, 71.

[10] καφώρη = σκαφώρη, κόνυζα = σκόνυζα, πέλεθος = σπέλεθος, πύραθος = σπύραθος, σμικρός = μικρός și multe alte exemple la G. Meyer, Griech. Gramm. I, p. 332—333.

necesară, căci în româneşte şi alături de *părinc* „un fel de meiu“ există o variantă *părâng*, despre care vezi S. Puşcariu EW. nr. 1269. Inlocuirea lui *-incă* prin *-âncă* s'a petrecut deci în limba română.

Dorice sânt apoi: adjectivul *mic* pe care-l vom discută mai jos şi din alt punct de vedere; numele de persoană *Nicoară* dor. Νικόλας = atic. Νικόλαος, ion. Νικόλεως etc.

Urme vechi dialectale greceşti în limba română sânt apoi cele eolice. După arătările unanime ale gramaticilor, Eolii accentuau cuvintele pe penultima sau antepenultima, adică la fel cu Latinii, d. ex.: πόταμος, βασίλευς, λεῦκος, σόφος, βάρυς, φύκιον etc. în loc de ποταμός, βασιλεύς [11] etc. Se înţelege însă, că accentuarea cuvintelor româneşti de origine greacă nu poate fi privită numai decât ca venind direct din cea eolică, întrucât cuvintele greceşti trecând în graiul latin erau acomodate neapărat accentuării latine, indiferent de accentuarea lor greacă. Imprejurările când această regulă a fost călcată vor fi discutate la fiecare caz în parte. Criteriile după care se recunosc eolismele din româneşte sânt mai ales diferitele înlocuiri de vocale. Astfel o particularitate a dialectelor eolice, tesalicul şi mai ales lesbicul, eră înlocuirea lui o prin υ (= *ü* sau *u*): ὔμαλος = ὁμαλός „neted, egal“, ὄμφαλος = ὀμφαλός „buric“, ὄπισθα = ὄπισθα „îndărăt, în urmă“, ὔμοιος = ὅμοιος „asemenea, egal“, ὔσδος = ὄζος „ramură“, στύμα = στόμα „gură“ etc. [12]. In legătură cu această particularitate fonetică sânt în româneşte de origine eolică cuvinte ca *ismă*, *usuc* (= arom. usâc), etc., ale căror etimologii vor fi discutate mai la vale. Altă particularitate a dialectului eolic eră înlocuirea lui α prin υ, d. ex.: σύρξ = σάρξ „carne“, βύθος = βάθος „adâncime, profunzime“, μύσταξ = μάσταξ „gură; buza superioară; mustaţă“ etc. [13]. Mai importantă pentru tema noastră e particularitatea subdialectului tesalic de a înlocui pe ω prin ου: χούρα = χώρα, Μέτουπος = Μέτωπος, τοῦν = τῶν, οὕς = ὡς etc. [14]. Intr'o serie de cuvinte româneşti ca *leurdă*, *uture*, *zgură* etc. se oglindeşte clar acest fonetism tesalic: tot la el se referă şi span.

[11] A. Thumb, Griechische Dialekte § 255, p. 254.

[12] R. Kühner, Gr. Gramm. § 24, p. 107; A. Thumb op. cit § 245, 3; § 255 p. 255.

[13] R. Kühner, Gr. Gramm. § 24, p. 107.

[14] A. Thumb, Griech. Dialekte § 245, 6 p. 238.

zumo din grecul ζωμός, al cărui *u* în loc de *o* n'a fost explicat până acum [15].

4. *Vocalismul.*

O însemnată particularitate fonetică a elementelor vechi greceşti din limba română se învârteşte în jurul chestiunii, dacă vorbele *leu* şi *pepene* fac într'adevăr parte din fondul moştenit al limbei, ori sânt elemente streine intrate târziu în limbă. In realitate atât *leu* cât şi *pepene* sânt simţite în genere ca elemente moştenite şi considerate ca derivând din latinele *leo* şi *pepo, -inem*. Se ştie însă că din elementele latine moştenite numai aceste două au rămas refractare diftongării lui *e* scurt şi accentuat. Din această cauză unii le şi contestă locul printre elementele moştenite, observând cu drept cuvânt, că în loc de *leu* ar fi trebuit să avem **ieu* — compară *iepure* din lat. *lĕpus lĕporem* etc. — şi, în loc de *pepene*, **piepene*, cu varianta dialectală **chepene*, ca şi *pieptene, cheptene* din lat. *pecten, -inem*. Dintre filologi, S. Puşcariu EW. nr. 968, 1298 le admite pe amândouă ca făcând parte din elementele moştenite, la fel W. Meyer-Lübke EW. nr. 4784, 6395, care pune totuşi pe *leu* în paranteză. Tiktin RDW. p. 926 şi 1144 se mărgineşte numai să constate nediftongarea lui *e* în amândouă aceste cuvinte, fără să se pronunţe categoric, dacă sânt ori nu elemente moştenite. In schimb Candrea-Densusianu au sacrificat pe *leu*, lăsându-l afară din Dicţionarul lor, dar n-au cutezat a procedà la fel şi cu *pepene*. Pe acesta l-au admis printre elementele latine moştenite (DE. nr. 1366), observând însă că nediftongarea lui *e* „nu este explicată". De fapt, în ceea ce priveşte pe *leu*, de el ne-am scăpà mai uşor, întrucât îl întâlnim subt o formă apropiată şi în limbile slavice. La rigoare l-am puteà deduce din vreo limbă slavă, şi H. Brüske [16] s'a grăbit chiar să precizeze acest izvor slav: limba ucraineană. Nu tot aşà stă însă lucrul cu *pepene*. Limbile slavice nu posedă nicio urmă de acest cuvânt. Şi nici limba albaneză nu ne vine într'ajutor, întrucât aici vocala *e* apare ca *ie*: *pĭepĕr, pĭepĕn*. Sântem nevoiţi deci să considerăm acest cuvânt ca moştenit, cu toată nediftongarea lui *e*. De altfel nu e nici metodic să respingem apriori

[15] Vezi W. Meyer-Lübke Rom. Gramm. I, 31.

[16] In Weigands Jahresbericht d. Instituts f. rum. Sprache XXVI—XXIX (1921) p. 30.

etimologia evidentă a unui cuvânt, când nu putem explică numai decât o particularitate fonetică a lui. Intâiu vine etimologia, explicarea fonetică de amănunt poate fi dată şi mai târziu. Cuvintelor indoeuropene lat. *pater*, gr. πατήρ, v.-ind. *pitā́r* şi lat. *frater*, gr. φράτωρ, v.-sl. *bratъ* etc., le corăspund în limbile germanice got. *fadar* şi *brothar*, ngrms. *Vater* şi *Bruder* etc. In domeniul limbilor germanice tratarea lui *t* primitiv numai în al doilea cuvânt (got. *brothar*, ngrms. *Bruder*) e normală, în cel dintâiu această dentală apare neregulat ca *d* respectiv *t:* got. *fadar*, ngrms. *Vater*. Ei bine, timp îndelungat această neregularitate sau „excepţie de la regulă" n-a putut fi lămurită. Cu toate acestea nimeni n-a cutezat să susţină că acest cuvânt ar fi fost împrumutat de vechii Germani din vreo limbă streină. Enigma a deslegat-o mai târziu filologul danez Verner, care a demonstrat cu exemplificare bogată, că aici e vorba de altă lege fonetică bazată pe accent — „legea lui Verner" —, aplicată cu aceeaşi rigurozitate la întreg materialul lingvistic ca şi celelalte legi fonetice. Un caz similar e în româneşte seria de cuvinte de origine latină în care *d* urmat de *ī* accentuat s'a păstrat nealterat, nedevenind „după regulă" *z*, fenomen fonetic, a cărui explicare dată de S. Puşcariu în DR. III, 390 e singura admisibilă în starea de azi a cercetării.

Deci încă odată: nu trebue să respingem apriori etimologia unui cuvânt dacă nu putem explică numai decât o particularitate fonetică a lui, mai ales dacă n'avem alta mai bună, mai probabilă. Procedarea aceasta se impune cu atât mai mult atunci, când cuvintele respective sânt la origine din alt izvor decât cel latin. Şi acesta e tocmai cazul cuvintelor noastre *leu* şi *pepene*, care la origine sânt elemente vechi greceşti: λέων şi πέπων. Ei bine, în secolul II şi III d. Chr. s-a produs o mare schimbare în pronunţarea vocalelor greceşti, acestea au pierdut puţin câte puţin deosebirile cantitative vechi, începând a se deosebi numai după timbru. Silabele nu se mai socoteau lungi sau scurte după cantitate, ci după accent. Astfel: ξένους, ὄρα, πρόσωπον, λέων etc. se pronunţau *xĕnŭs, ōră, prōsŏpŏn, lĕŏn* etc[17]. In cazul acesta nediftongarea lui *e* în *leu* şi *pepene* apare ca ceva normal. Forma românească a acestor cuvinte reflectează pronunţarea greacă din

[17] Vezi Iuliu Valaori, Elemente de linguistică indoeuropeană (Buc. 1924) şi literatura citată acolo pag. 223.

secolul II şi III d. Chr. a lui ε accentuat grecesc ca ē latin. Tot la aceà pronunţare grecească a lui ε accentuat se referă, cred, direct sau indirect, şi vgrms. *lēwo*, mgrms. *lēwe*, oland. *leeuw*. Lungimea vocalei în aceste forme germanice ale cuvântului *leu* erà până azi neexplicată, cum se poate vedeà bunăoară din Etym. Wörterb. d. deutschen Sprache de Fr. Kluge a. v.

Prezenţa în româneşte a unui termen moştenit pentru animalul exotic numit *leu* se explică la fel cu prezenţa unui termen tot moştenit pentru pasărea exotică numită *păun*, lat. *pavo pavonem*. Leul erà semnul legiunii romane a XIII Gemină, care în secolul III d. Chr. staţionà în Dacia. Cealaltă legiune romană din Dacia, a V Macedonică, avea ca semn vulturul. Poate că nu este o simplă întâmplare că aceste semne, imprimate şi pe monetele romane bătute în Dacia, strălucesc şi azi în stema ţării[18].

Păstrarea nominativului în locul cazului oblic, *leu* în loc de *lăun(e)*, se explică prin faptul că în fantazia poporului leul are însemnătatea unei fiinţe mitice. Numele de fiinţe omeneşti şi mitologice păstrează de obiceiu forma de nominativ sau vocativ latin, d. ex. *om* din lat. *homo* [ac. *hominem*], *împărat* din lat. *imperator* [ac. *imperatorem*], *oaspe* din lat. *hospes* [ac. *hospitem*] *sor(ă)* din lat. *soror* [ac. *sororem*], poate şi *frate* din *frater* [ac. *fratrem*], *drac* din lat. *draco* [ac. *draconem*]. După cum însă alături de *oaspe* există şi forma de caz oblic *oaspete*, tot aşà în limba veche alături de forma *leu* a existat şi forma de caz oblic *lăun*. Această formă a fost descoperită de N. Drăganu în Psaltirea manuscript a lui Viski (1697)[19], care o întrebuinţează de mai multe ori în locul formei mai scurte *leu*, ce îi e deasemenea cunoscută. Părerea emisă de Iorgu Iordan că în topicele româneşti *Lăunele*, nume de deal şi sat argeşan şi al unui afluent al Oltului tot de acolo, se ascunde forma de caz oblic a cuvântului *leu*[20], capătă prin aceasta verificare deplină.

In ceea ce priveşte acum *pepene*, e de observat că în Moldova acest cuvânt e termenul obişnuit pentru castravete. Cu această însemnare îl întâlnim şi în domeniul romanic din Apus, anume în spaniolă, *pepine* „Gurke". Aromânul *peapine* are deasemenea ambele accepţiuni.

[18] Ilie Gherghel, Recenzie (Iaşi 1924) 9.
[19] Vezi DR. IV (anul acesta) pag. 116.
[20] Iorgu Iordan, Diftongarea lui *e* şi *o* accentuaţi în poziţiile *ă* şi *e*, pag. 302.

Prin cele expuse până aici e dovedit, cred, în mod irecuzabil, că atât *leu* cât şi *pepene* fac parte din fondul moştenit al limbii, fiind la origine cuvinte vechi greceşti. Fonetismul lor, cu tratarea lui ε accentuat ca $\bar{e}$ latin, e cu totul normal. Acest fonetism se reflectează fireşte şi în celelalte cuvinte de origine greacă, precum: *sterp* din στέριφος, *pătură* din πέταλον, *tearfă* din τέρφος. Etimologia fiecăruia din aceste cuvinte va fi discutată amănunţit mai jos.

Paralel cu tratarea vocalei scurte ε ca $\bar{e}$ (lung) merge tratarea lui ι scurt şi accentuat ca $\bar{\imath}$. Vom vedeà în adevăr mai jos, că ι din etimoanele greceşti ale cuvintelor române *omidă*, *mintă*, şi *strigă* deşi din natură scurt, n-a evoluat ca *i* scurt latin devenind *e*. Deci constatarea specialiştilor, că vocalele greceşti scurte dar accentuate au început de la secolul II şi III d. Chr. să se pronunţe ca lungi, indiferent de vechea lor cantitate naturală, se confirmă şi prin reflexele româneşti ale lui ι scurt şi accentuat grecesc.

O deosebire între vechile vocale lungi din natură şi cele scurte devenite lungi subt înrâurirea accentului, a trebuit totuşi să existe. A fost între ele o deosebire de timbru şi anume primele erau închise, celelalte deschise[21]. Aşà se explică cel puţin, că ι grecesc lung din natură şi accentuat — sânt exemple numai de $\bar{\imath}$ provenit din ει — a înrâurit consoana precedentă (*d, t, s* şi *l*) transformând-o la fel caşi $\bar{\imath}$ lung latin, d. ex.: σείρα (citeşte $s\bar{\imath}ra$) > *şiră, şir,* στείρος (citeşte $st\bar{\imath}ros$) > *ştir*, ca şi lat. $res\bar{\imath}na$ > *răşină* etc. *I* scurt din natură, dar lungit subt influenţa accentului n-a ercitat însă nicio înrâurire asupra consoanei precedente. El seamănă în această privinţă cu ĭ scurt latin, de care se deosebeşte totuşi prin aceea că n'a evoluat spre *e* ca acela. Exemple concrete vor fi date la discuţia celor câteva cuvinte în care se reflectează acest fenomen fonetic.

Trec acum la reflexele româneşti ale lui *y*. Ştim că într'o serie de cuvinte româneşti grecul *y* e redat prin *u*, bunăoară în *stup* din στύπος *martur* din μάρτυρος, *papură* din πάπυρος, vrom. *trufă* — de unde *truf-aş* — azi *trufie* din τρυφή etc. Aceasta nu trebue înţeles în sensul că *y* grec a devenit în româneşte *u*, ci numai că vorbele respective derivă din acèle vechi dialecte greceşti — laconic, beotic, lesbic, cypric, pamphylic şi ionic —, în

[21] Comp. W. Meyer-Lübke, Einführung ed. 2, § 93 urm.

care *y* s-a pronunţat până târziu ca *u*[22]. De la secolul IV î. Chr., Beoţii au început chiar să transcrie pe υ prin ου: χρουσίω, τούχα, ἀσουλία, οὐπέρ (= ὑπέρ) etc.[23]. De altfel urme de pronunţarea lui *y* ca *u* s-au păstrat până în ziua de azi în unele graiuri locale neogreceşti, precum în dialectul ţaconic, în Aegina, Megara şi Atena[24]. Din contra, în dialectul atic, după mărturia monumentelor scrise, *y* s-a pronunţat ca *ü* foarte de timpuriu, în anumite împrejurări şi în cel beotic[25].

Există însă în limba română şi cuvinte vechi greceşti, care ne reamintesc limpede vechea pronunţare a lui *y* ca *ü*. Limba latină nu cunoştea acest sunet; constatarea felului cum e reflectat el în româneşte prezintă deci o importanţă cu totul deosebită. Redarea lui *y* prin *ĭu* a fost demult scoasă la iveală, citându-se cazuri ca *giur* (jur) din γῦρος, *ciul* din κυλλός, *ciupă* din κύπη etc. Acest tratament al lui *y* nu e în realitate decât desfacerea sunetului *ü* în cele două elemente constitutive ale sale: *i* şi *u*.

Ceea ce n'a fost relevat până acum e însă faptul, că *y* (*ü*) grec e oglindit în româneşte şi prin acel sunet întunecat *î*, care prin felul articulaţiunii lui ocupă locul de mijloc între *i* şi *u*[26]. Fenomenul se poate observà mai întâiu în cuvântul *râp* „murdărie pe corp, pe mâni", uzitat în Banat, Haţeg şi Mehedinţi. La baza lui stă v.-grecul ῥύπος „Schmutz, Unsauberkeit, Unreinlichkeit; murdărie, necurăţenie". Unul cu mânile murdare erà numit de Grecii vechi ῥυποκόνδυλος, adică „murdar pe la încheie-

---

[22] A. Thumb, Handbuch d. giechischen Dialekte (Heidelberg 1909) §§ 92, 1; 236, 6; 255, 3; 274, 2; 280, 2; 311, 2; [pag. 85, 222, 255, 289, 299, 346].

[23] A. Thumb, op. cit. p. 222.

[24] A. Thumb, Handbuch der neugriechischen Sprache ed. 2. § 6, 4 [pag. 5].

[25] A. Thumb, Handbuch d. griechischen Dialekte §§ 318; 236, 6 [pag. 354, 222] etc.

[26] In genere numai acèle limbi au pe *î*, cărora le lipseşte *ü*, şi invers; *ü* se întâlneşte numai în acèle limbi care nu cunosc pe *î*. Pecând însă *ü* poate fi redat în limbile care nu-l posedă prin *ĭu*, vocala *î* niciodată nu se poate desface în două (*ĭu*), ci e redată, dacă nu direct prin *ü*, când prin *i* când prin *u*. Astfel, bunăoară vorbitorii de limbă germană redau cuvintele române *câmp* şi *fân* prin *kümp* sau *kimp* şi *fun*. Niciodată însă *klump* sau *ffun*! *Cümp* = *câmp* e atestat de timpuriu în scrierea Sasului Trõster, Das Alt und Neue Dacia (Nürnberg 1666) p. 355, tot acolo şi *fun* = fân. Alte exemple mai sânt: *müncz* = *mânz* la Anonymus Caransebesiensis 354; *sünt* = *sânt* citat de Sulzer apud N Iorga Ist. lit rom. sec. 18, vol. II, p 83. Toate aceste exemple mi-au fost comunicate de d-l N. Drăganu.

turile degetelor". Vocala υ din ῥύπος a fost scurtă din natură, de aceea corespondentul ei din românul *râp* nu s'ar puteà explicà la fel cu *â* din *râd*, care se reduce la ī lung din etimonul latin *rīdeo*. Sunetul *â* din *râp* nu e deci decât pronunţarea cu buzele nerotunjite a grecului *y* (*ü*). Vreo legătură între *râp* şi *rapăn* sau *rapură* „râie la porci, cai şi câni" nu există; despre acestea vezi S. Puşcariu DR. II, 603—610.

Sunetul *â* din cuvintele româneşti *hârcă* „ţeastă", *ţârfă* „nisip", arom. *usâc* = dacorom. *usuc* „murdăria grasă din lâna nespălată a oilor", *târfă* „femeie de moravuri uşoare" etc, se reduce, cum vom vedea la discuţia etimologică a fiecăruia din aceste cuvinte în parte, tot la *y* grec. — Deci *y* grec trăeşte în limba română nu numai ca *u* şi *iu*, dar şi ca *â*; adevărata lui desvoltare strict fiziologică e reprezintată tocmai de această din urmă vocală.

Y grec aton întru cât n-a fost redat de la început prin *u* ca în *papură* din πάπυρος, *martur* din μάρτυρος etc, a devenit *e* sau *ă*: Aşà il întâlnim în *tâmâie* dintr'un mai vechiu **temâie* < *θυμώνια, poate şi *grâsun* „purcel" dintr-un mai vechiu **gresun* (< γρύσσων „Ferkel"), *ázemă* sau *ázimă* (*azmă*) din ἄζυμος etc.

In ceea ce priveşte acum tratarea diftongilor din elementele greceşti ale limbei române, materialul de care dispunem e prea restrâns spre a puteà să stabilim pe baza lui normele păstrării sau transformării lor. Interesant de constatat e numai, că sânt şi cazuri când ei şi-au păstrat vechea lor pronunţare, necunoscută limbii greceşti medii şi moderne. Astfel grecul ὄιδημα sau ὄιδμα „umflătură" trăeşte în limba română subt formele *oimă*, *uimă*, *udmă* şi *imă*. In prima formă, *oimă*, diftongul e păstrat întocmai cum se pronunţà el în greaca veche; forma *uimă* ne oferă aceeaşi pronunţare veche a lui, cu deosebirea numai că *o* accentuat e redat după moda ionică prin *u;* vezi mai sus § 3. Tot veche e şi redarea lui οι prin *u* în *udmă* — compară de pildă lat. *Pūnicus* din Φοῖνιξ etc. Numai forma *imă*, întrebuinţată în Munţii Apuseni[27] ne arată pronunţarea modernă a diftongului οι ca *i*. Aceasta nu trebue înţeles în sensul, că forma *imă* ar fi întrat în româneşte târziu din greaca medie sau modernă. Ea trebue să fie tot aşà de veche ca şi celelalte, cu singura deosebire că ne-a

[27] Vezi Grai şi Suflet, vol. II, pag. 86—87, unde e dată şi forma *oimă*, amândouă cu înţelesul de „bubă, abces".

venit printr'unul din vechile dialecte greceşti în care diftongii se reduseseră de timpuriu la vocale simple [28].

5 *Consonantismul.*

Dintre consonante voiu discută mai întâiu pe φ din cauza particularităţii lui de-a fi redat când prin p: φάλαγγα ac. > *părângă*, στέριφος > *sterp*, πρόσφατος > *proaspăt*, când prin f: φάρμακον > *farmec*, τέρφος > *tearfă*, *trufie*, *truf-aş* din τρυφή. In această dublă tratare a lui φ se oglindeşte pronunţarea în două feluri a lui, după dialecte, de către Greci în primele secole ale erei creştine. Dovada acestui fapt ne-o procură inscripţiile din Dacia, în care pe lângă nume ca *Aphrodisius*, *Philotimus*, *Euphorus* [29] întâlnim altele cu φ redat prin simplu *f* precum: *Afrodisia*, *Menofilus*, *Trofimus*, *Filetus* [30]. Pronuuţarea în două feluri a acestei consoane greceşti a fost constatată de mult mai ales din inscripţiunile latine din Neapole [31]. Cazuri identice de redare a lui φ prin *f* în limbile romanice din apus sânt υ-franc. *orfe*, engad. *orfen*, friul. *warfin*, ital. *orfano*, arom. *oarfân* < gr. ὀρφανός [32].

Pronunţarea aspirată a lui δ se reflectează în redarea lui sporadică prin *t*. Astfel *t* din cuvinte ca *beregată*, *cărete*, *gutuiu*, etc., se reduce cum vom vedea mai jos la discuţia asupra etimologiei lor, la un δ grecesc. Fenomenul e atestat în însuşi împrumuturile greceşti ale latinei literare, precum *Euritice* în loc de *Euridice* < gr. Εὐρυδίκη, *Creseita* în loc de *Cryseida* < gr. χρυσηΐδα ac., iar *cydonius* < gr. κυδώνιος e atestat şi subt forma *cotoneus* „gutuiu“ [33].

Un sunet grecesc strein limbei latine a fost apoi χ, a cărui tratare prezintă deasemenea câteva particularităţi demne de luat în consideraţie.

---

[28] Pentru reducerea diftongului αι la ε în dialectul beotic şi apoi la simplu ι, vezi A. Thumb, Handbuch der griech. Dialekte pag. 35, 213, 224 şi 225.

[29] Vezi mai sus, § 2, notele şi locurile respective din text.

[30] Vezi mai sus, § 2, notele şi locurile respective din text.

[31] C. I. L. X_1, nr. 1790: *Dendroforo*; nr. 1921: *Stefano*; nr. 2092: *Afrodiso*; nr. 2093, 2094, 2123, *Afrodisia*; nr. 2154: *Afrodite*; nr. 2316: *Symferusae* (dat.); nr. 2386: *Filodes*; nr. 2574: *Tryfoni* (dat.); nr. 2711: *Xenofon*; nr. 3058, 3086: *Afrodisia* etc.

[32] Vezi W. Meyer-Lübke, EW. 6105.

[33] Vezi Stolz u. Schmalz, Lateinische Grammatik p. 113.

Despre această guturală aspirată se știe în genere că e redată în împrumuturile latine prin *ch*: χάρτης > lat. *charta*, χόρος > lat. *chorus* etc. In limba română, ca și în limbile surori *ch* s-a redus apoi la simplu *c*: *carte*, *cor* (aromân). Din punctul de vedere românesc acestea sânt însă cuvinte de origine latină, nu elemente vechi grecești, vezi mai sus § 1; un element vechiu grecesc din românește, care ne arată același fonetism, e *casc* din grecul χάσκω.

Pentru tratarea lui χ între două vocale dintre care a doua nu e un ε sau ι, împrumuturile latine din grecește ne oferă, pecât pot constată, un singur exemplu. E *doga* „vas, butie; canal sau șanț; îmbrăcămintea de scânduri a unui canal; doagă" din grecul δοχή (doric *δοχά) „vas, mai ales în corpul omenesc", de unde derivatul δοχήϊον „vas". In greco-latinul *doga* avem deci pe χ intervocalic redat prin *g*. Dintre elementele vechi grecești din românește, care reflectează acest fonetism voiu aminti aici numai pe *tragăn* „cerbicea sau ceafa vitelor de jug; raget prelung; anghină la cai; umflarea pieptului la vite". De la Cihac II, p. 707, românul *tragăn* e dedus de obiceiu din neogrecul τράγαρον „Knorpel". Din motive semantice însă această etimologie nu e probabilă, întrucât niciunul din cele patru sensuri înrudite între ele ale cuvântului românesc nu se acoperă cu sensul de „sgârciu" al cuvântului neogrec. Primul înțeles al lui *tragăn*, din care se explică toate celelalte, e „cerbicea sau ceafa animalelor de jug", dar în accepțiunea de „anghină la cai" se întrezărește în același timp și sensul, altfel neatestat, de „gât". Trebue să plecăm deci de la un prototip, care să însemneze pecât posibil același lucru: „ceafă, gât". Acesta e v.-grecul τράχαλος, ion. atic τράχηλος „Hals, Nacken", de unde porecla τραχαλᾶς „cu ceafa lată", dată lui Constantin cel Mare. Subt raportul formei, în ceeace privește pe *g* intervocalic, românul *tragăn* se referă la grecul τράχαλος, ca și latinul *doga* la grecul δοχή. Lichida λ a trecut în *n*: τράχαλος > *tragăn*, prin disimilare față de *r* din prima silabă. Un caz analog e românul *prieten* în loc de **priatel* din sl. *prijatelĭ* „amicus". De altminteri chiar limba greacă cunoștea forme duble similare: ἀρδάλιον și ἀρδάνιον, λωγάλιον și λωγάνιον etc.

Guturalele grecești κ și γ înnainte de ε și ι au fost palatalizate ca și cele latine.

Valoarea lui ζ nu se poate determină cu ușurință. Sigur e

că se pronunţă în mai multe feluri, după dialecte. In împrumuturile făcute de limba latină e redat când prin *s*: Ζάκυνθος > *Saguntum*, μάζα > *massa*, când prin *z*: ζώνη > *zona*. Din transcrierea lui ζ prin σδ sau δ în unele subdialecte dorice şi eolice[34], reiese că el se pronunţă în acelea ca z al nostru, dialectal ḍ (dz). Corăspunzător avem *zeamă*, dialectal *dzeamă*, din ζέμα, *azimă* sau *adzemă* din ἄζυμος etc.

In legătură cu palatalizarea guturalelor de care am vorbit mai sus, stă tratarea unei guturale sau dentale urmate de grupul vocalic *io*. O serie de cuvinte nu vor putea fi niciodată explicate normal din etimoanele lor greceşti sau latineşti, dacă mai întâiu nu vom fi în clar asupra tratării în româneşte a grupurilor *-kio*, *-zio*, *-tio* şi *-dio*. Părerea curentă că aceste grupuri au dat în româneşte *ţ*, *z* ca şi *-kiu*, *-giu*, *-tiu* şi *-diu* e falsă. Vorbeşte contra ei mai întâiu analogia cu tratarea grupurilor *-kiá-*, *-tiá-* ca *ţ*, faţă de *-kió-*, *-tió* ca *č*: *brachiale* (cit. *brakiale*) > *brăţară*, dar *orceolus* (cit. *orkeolus*) > *urcior*. Revenind la cazurile ce ne preocupă, observăm că *puteus* (**putiu*) a dat regulat *puţ*, dar **poteo* (= class. *possum*) a dat şi n'a putut da decât *poč*, forma veche şi normală a persoanei I a indicativului prezinte de la verbul *a puteà*, pe care scriitorii modernizanţi o înlocuesc adesea prin analogicul *pot*. Forma *poč* nu e o creaţiune adhoc a limbii, ca diferenţiere a unui **poţ* faţă de *poţi* de la persoana a doua. In această explicare e cevà artificial şi deci fals; *poč* e desvoltarea normală a latinului **poteo*. Cuvântul *beciu* „berbece tânăr şi frumos etc", neexplicat satisfăcător până acum, eu îl deduc din grecul βηκίον (eolic βήκιον) „junges Schaf", cu care se acoperă pe deplin atât semantic cât şi formal. Acel *bēkion* nu puteà da în româneşte **beţ*, ci numai *beč*! Acest fenomen fonetic e constant şi-l vom observà şi în alte elemente greceşti, pe care le vom discutà mai la vale, precum *minegoci*, *licurici*, etc. Reiese din cele de până acì, că grupurile *-kio*, *-gio*, *-tio* şi *-dio* aveau o articulaţie palatală şi s'au rezolvat în *č*, *ğ*, faţă de articulaţia dentală a grupurilor *-kiu*, *-giu*, *-tiu* şi *-diu*, care s-au rezolvat în *ţ* şi *z*. Dintre elementele latine care cad în sfera acestei legi fonetice, în afară de amintitul *poč* mai sânt *arič* şi *mijloc*.

---

[34] Comp. A. Thumb, Handbuch der griech. Dialecte p 89, 164, 216 etc.

Raportul fonetic dintre românul *ariciu* şi latinul *erīcius* n-a putut fi explicat până acum într-un mod satisfăcător. Din *erīcius* ar fi trebuit s-avem **arițu*. Forma *ariciu* nu s'a putut naşte din *arițu* printr'o simplă schimbare de sufix, deoarece ea e o formă străveche — e proprie şi aromânei! — şi deci organică. Nici o formă latină reconstruită **erix, erīcem* [35], nu satisface, deoarece reconstrucţia în sine e nesigură şi apoi din ea am fi avut **arice* sau **aric* — comp. *berbece* sau *berbec*, *şoarece* sau *şoarec* din *vervex vervecem, sorex soricem* etc. — şi una din aceste forme ar fi trebuit să se păstreze măcar pe undeva, ceea ce nu e cazul. In orice caz însă nici **erīcem* n'ar fi putut da la Aromâni o formă cu č. *Ariciu* se reduce la o formă **erīcio*, păstrată ca **erīcionem* la Sarzi (Kampidano) *ritssoni* [36], apoi în fr. *hérisson*, prov. *erisó*. In cuvântul *ariciu* trăeşte deci încă o formă de nominativ latin, care se alătură la cele înşirate mai sus, pag. 426 Observaţia făcută acolo, că au păstrat această formă de regulă numai cuvintele care înseamnă fiinţe omeneşti şi mitologice, se potriveşte şi la *ariciu*. La cei vechi ariciul erà privit ca cel mai ştiutor dintre toate vietăţile [37], iar în credinţele populare române el ocupă un loc însemnat şi e o faţă destul de simandicoasă, ca unul care a colaborat cu Dumnezeu la urzirea pământului. Pe atunci ariciul erà, zice-se, un voinic cu barba mare, şi pentru înţelepciunea lui, Dumnezeu îi cereà sfaturi şi-l ascultà. Dar printr'o greşală a ariciului, pământul, în loc d'a ieşi neted şi aşezat, cum plănuise Dumnezeu, a eşit neregulat, cum îl vedem azi: cu munţi, râpi, dealuri, văi şi văgăuni. Pentru asta Dumnezeu s-a supărat pe el şi l-a blestemat să se facă ghem şi aşà a rămas de atunci [38]. Nu e de mirare deci, dacă în seria substantivelor de declinarea III: *homo hominem, hospes hospitem, judex judicem, imperator imperatorem, leo leonem, draco draconem*, păstrate nu în forma de acuzativ, ci în cea de nominativ: *om, oaspe, jude, împărat, leu, drac etc.*, intră şi numele micului *ariciu* din **ericio* **ericionem*.

[35] Propusă de A. Philippide, Altgriech. Elemente, 2.

[36] S. Puşcariu, Lat. u. Ki p. 84. Ideia că **ericio* e un nominativ corespunzător lui **ericionem* mi-a suggerat-o dl. S. Puşcariu. Eu mă gândisem la început la forma de dativ-ablativ a lui *ericius*.

[37] Πολλ' οἶδ' ἀλώπηξ, ἀλλ' ἐχῖνος ἓν μέγα, Gubernatis, Zoolog. mythology II. 11 la Haşdeu EM. 1649.

[38] Vezi comunicările privitoare la ariciu din diferite părţi ale Ţării la Haşdeu Et. M. II 1649—1650.

In ceia ce priveşte cuvântul *mijloc*, explicaţia formei lui se impune dela sine. Dacă plecăm de la forme ca *in medio loco* avem pe acel *medio* care nu puteà da decât *midž* > faţă de *miedz miez* din *medius*. Această formă cu *j* resp. *dž* din *dio* e deasemenea străveche, întrucât e proprie şi aromânei *ńilğoc*, *ńolğuc*. Că *j* din *mijloc* s'ar fi născut din *z* subt influenţa slavului *mežda*, cum vrea O. Densuşianu H. L. R. I 243 e cu totul neprobabil, deoarece acel cuvânt slav nu există şi n-a existat niciodata în româneşte ca să poată exercità asemenea înrâuriri; înrâurirea de la distanţă ar fi prea curioasă.

S. Puşcariu îmi atrage atenţia asupra sufixului românesc *-iciu* care atunci, când derivă abstracte ar puteà corăspunde formei nominativale *-itio*, care s'a putut păstrà alături de *-itionem*, ca *-atio* alături de *-ationem* în alte limbi romanice (cf. Meyer Lübke, Rom. Gramm. II § 796), căci românescul *tremuriciu* nu poate fi despărţit de italianul dialectal (Sicilia, Lecce) *tremulizzo*, cu acelaşi sens.

6. *Formarea cuvintelor.*

De obiceiu cuvintele de origine greacă veche se păstrează în româneşte cu sufixul lor grec. Sânt însă şi cazuri, când forma de azi a cuvântului nu se poate explică altfel, decât admiţând că sufixul a fost din capul locului latinizat. Aşà e bunăoară cazul substantivului *drepneà* faţă de etimonul său grec δρεπανίς δρεπανίδα, cu acelaşi înţeles. Forma *drepneà* presupune un prototip **drepanella*, în care sufixul diminutiv latin *-ella* a înlocuit pe corăspunzătorul său grecesc *-ίς, -ίδα*. Tot aşà substantivele *urdă* şi *leurdă* faţă de etimoanele lor greceşti ὠρώδης şi *λεβυρώδης trădează înlocuirea sufixului *-ώδης* prin *-ida* (*-idus*, *-idum*), cu alte cuvinte latinizarea lui.

Latina vulgară a împrumutat din limba greacă, cum se ştie, nu numai cuvinte, ci şi sufixe, care au devenit apoi mai mult sau mai puţin productive. Din acest izvor greco-latin sânt sufixele româneşti *-ie* pentru formarea abstractelor, *-easă*, sufix moţional femenin, *-ez*, sufix verbal. Pentru motivele arătate mai sus (§ 2) aceste sufixe ţin de elementele latine ale limbei române, deşi originea lor e greacă. Ca element grec însă trebue menţionat aici sufixul *-afă* din istroromânul *must-âfę* „mustaţă“, neexplicat până acum. In *must-âfę*, ca şi în dacoromânul *mustaţă*, baza

fiind greacă, sufixul e de asemenea grec: αφος. Compară κίρ-αφος „vulpecula“ din κίρα „vulpe“, ἐγκίλλ-αφος „codiţă“ din ἔγκιλλος[39]. Istrorom. *mustâfę* presupune deci un prototip grec *μύστ-αφος = μύστ-αξ. Acelaşi sufix se ascunde desigur şi în arom. **cârapă** „ţeastă (de peşte, de om)“ <*κάρ-αφος din grecul κάρα „Haupt, Kopf von Menschen und Tieren“. Sufixul grec -αφος apare des împerechiat cu alte sufixe diminutive: χρυς-άφ-ιον din χρυσός „aur“, υἱ-άφ-ιον din υἱός „fiu“. In aromână alături de *cârapă* avem şi pe **cărăfete** „căpăţână“ care presupune un prototip *καραφίς *καραφίδος; φ e redat în *cărăfete* prin *f* ca şi în istrorom. *mustâfę*.

In această ordine de idei, vine în discuţie şi originea încă nelămurită pe deplin a cuvântului **aripă**, pus de W. Meyer-Lübke[40] cu drept cuvânt în legătură cu latinul *alapa* „Ohrfeige, Backenstrich“. Nelămurită a rămas însă etimologia acestui *alapa*, întrebuinţat rar şi numai în sensul figurat de „palmă“ (peste obraz)“[41]. Că *alapa* e atestat întâiu la un scriitor de origine greacă — Pheadrus — e tot aşà de semnificativ ca şi faptul că el se răspândeşte pe teritoriul romanic apusean începând din sudul Italiei: calabr. *alapa* „Schaufel des Mühlrades“, span. *álaba* „Radschaufel“ etc.[42]. Înţelesul fundamental al romanicului *alapa* a fost, cum observă Meyer-Lübke „aripă“ nu „Radschaufel“, deoarece transiţia de înţeles în sensul acesta se explică uşor — compară neoprov. *aleto* „Radschaufel“, propriu zis „aripioară“ —, pecând drumul invers al evoluţiei semantice ar fi greu de priceput. Reiese din cele de până aci că baza romanicului *alapa* ca şi a românului *aripă* e neîndoios latinul *ala* „aripă“, iar în finalul *-apa* trăeşte acelaşi sufix diminutiv grecesc -αφος pe care îl întâmpinarăm în arom. *căr-apă*, istrorom. *must-âfę*, în gr. ἐγκίλλ-αφος etc. In sensul de „palmă (peste obraz)“ al lat. *alapa* se întrevede înrâurirea grecului κόλαφος cu acelaşi sens. Deoarece sufixul grec -αφος mai aveà şi varianta -ιφος — compară ἔρ-ιφος „haedulus“, μόρ-ιφος „morulus“, ὀρν-ίφ-ιον „păsărică“ din ὄρνις

[39] R. Kühner, Grammatik d. griech. Sprache ed. 2, I, pag. 709.

[40] Zeitschrift f. rom. Philologie XXXI (1907) pag. 582 urm., unde sânt menţionate şi explicările mai vechi; compară şi S. Puşcariu în Dicţionarul Acad. I pag. 255.

[41] Compară Walde, Etym. Wörterb. d. lat. Sprache pag. 23 unde e dată şi literatura privitoare la chestiune şi H. Schuchardt în Zeitschrift f. rom. Phil. XXXI (1907) p. 721 urm.

[42] M. Lübke EW. nr. 310 şi G. Rohlfs în Archivum Romanicum, VII, 450.

„pasăre“ etc. — nu e nevoe a deduce pe românul *aripă*, pronunţat şi *arípă*[43], cu accentul pe sufix, din prototipul *alapa*, întrucât desvoltarea lui din **alipa*, cu varianta -ιφος a sufixului grec -αφος, e mai firească, mai uşoară. Pe de altă parte numai acel **alipa* a păstrat înţelesul fundamental de „aripă“, care la *alapa* nu se poate atestă.

Grecizarea parţială a unui cuvânt latin s-a făcut însă nu numai prin aninarea unui sufix grec, cum e cazul cu substantivul *aripă*, ci chiar prin unele modificări fonetice proprii limbii greceşti. Câteva cuvinte de origine latină, româna le-a moştenit într'adevăr subt o formă mai mult sau mai puţin grecizată, adică aşà cum le pronunţau vorbitorii de origine greacă.

Cuvântul **curte** bunăoară, prezintă faţă de prototipul său latin *cohōrs, cohortem* înlocuirea lui *ō* accentuat prin *u*, neexplicabilă prin limba latină[44], dar proprie unor elemente vechi greceşti din românește: *zgură, uture.* Acest fenonem fonetic (ω > ου) a fost, cum am arătat în alt loc, o particularitate a vechiului dialect tesalic. In Romania de răsărit forma *cūrtem* în loc de *cohōrtem* a fost într'adevăr exclusivă, compară rom. *curte* = alb. *kurt*, neogr. κούρτη. In Apus o întâlnim în vechea sardă: *curte.*

Tot aşà românul **osânză** „grăsime de porc“ nu poate fi dedus direct din latinul *axungia*, din cauza lui *â* în loc de *u* şi mai ales a lui *o* în loc de *a*. Din *axungia* am fi avut **asunză*. Cuvântul românesc reproduce forma atestată ὀξύγγιον (*ὀξύγγια)[45], care nu e decât pronunţarea greacă a latinului *axungia.*

Latinul *mulsa* „Honigwasser“ trăeşte în limba română subt forma **mursă**, cu acelaşi sens. Trecerea lui *l* în *r* însă, nu poate fi explicată decât printr'o înrâurire greacă, mai ales că această trecere mai e atestată pentru acest cuvânt numai în Sicilia *ammursatu* „süsslicher Wein“. Inrâurirea a plecat de la cuvântul grec pentru „a mulge“: neogr. ἀμέργω = v. grec. ἀμέλγω, vgr. ἀμοργός = ἀμολγός „mulgător, sugător“.

Un fonetism strein limbei latine cât şi celei române se mai reflectează în cuvântul **codru** „bucată; pădure seculară; porţiune

---

[43] Vezi şi alte variante în Dicţion. Acad. I 255.

[44] Comp. Candrea-Densuşianu, Dicţ. etim. al limbii rom. nr. 464; W. Meyer-Lübke EW. nr. 2032.

[45] Atestat la Dioscorides şi în Corpus glossariorum lat. II, 384; vezi şi S. Puşcariu, *Lat. Ti. u. Kl.* 51, Candrea-Densuşianu nr. 1292.

de pământ; munte etc." din latinul *quadrum*. Trecerea lui *a* în *o* n-a fost explicată până acum [46]. S-a recurs chiar la ipoteza unei mijlociri slave [47], deşi cuvântul nu există nicăiri în limbile slavice. Fapt e însă că în Corpus gloss. lat. II 351, cuvântul acesta e atestat cu *o* în loc de *a* chiar în transcripţie greacă: κοδρα: *quadra*, un indiciu ca şi aici avem a face cu pronunţarea greacă a unui cuvânt latin. Mai mult: retorul şi sofistul grec cu nume roman *Quadratus* (+ 165 d. Chr.) e numit în izvoarele greceşti Κοδρᾶτος [48]; primul apologet creştin *Quadratus*, originar probabil din Asia Mică, erà numit de Greci Κοδρᾶτος [49] şi în general acest nume latin *Quadratus* apare în inscripţiunile greceşti obişnuit sub forma Κοδρᾶτος sau Κωδρᾶτος [50]. Pronunţarea κόδρον în loc de *quadrum* şi Κοδρᾶτος în loc de *Quadratus* îşi găseşte într'adevăr explicaţia în particularitatea dialectului eolic de a preface pe *a* în *o* în vecinătatea unui *r*: στρότος în loc de στρατός, βρόχυς în loc de βραχύς Στορπάου = Ἀστραπαίου, paphlag. κόρζα = καρδία etc. [51].

III.

Domeniile influenţei vechi greceşti.

7. *Păstoria.*

Inrâurirea veche grecească se resimte mai ales în sfera ocupaţiunilor vieţei de ţară, dintre care locul întâiu îl ocupă subt acest raport păstoria. In terminologia păstoritului întâlnim într'adevăr tot felul de cuvinte de origine veche grecească privitoare la vite, la creşterea şi la produsele lor.

Vitele mari şi mărunte poartă diferite numiri, care privesc fie coloarea părului, fie alte particularităţi bătătoare la ochi.

Numele unei oi cu botul galben sau roşu e **Coacina**, arom. *coaţin* „oaie albă cu capul roşcat" = eng. *kočen* „rot", lat.

[46] Comp. O. Densuşianu HLR. I 71, 72; Candrea-Densuşianu Dict. Etim.; nr. 384 W. Meyer-Lübke EW. nr. 6921.

[47] C. von Sanzevitsch în Weigands Jahresb. des Instituts für rum. Sprache II, 27.

[48] W. Pape, Griechische Eigennamen, I p. 684—706.

[49] Comp. Wetzer u. Welte's Kirchenlexikon X, 645.

[50] C. I. G. Indice; W. Pape op. şi loc. cit.

[51] P. Kretschmer, Die griechische Sprache în „Einleitung in die Altertumswissenschaft" ed. 2, hrsg. v. Gercke u. Norden I p. 529.

coccinus „scharlachrot" din gr. κόκκινος „scharlach rot", neogr. κόκκινος, dial. κότσινος „rot". Compară gr. κόκκος „Scharlachbeere, mit der scharlachrot gefärbt wird". *Coacen* e numai în limba română cuvânt specific păstoresc. Sânt împrumutate din româneşte: alb. *kuatse* „weisses Schaf mit schwarzen Augen und Brauen", sârb. *kočenica* „Art Schafe", *kočan* „Ochsenname ohne nähere Angabe über die Farbe des Ochsen"[1].

Oaia cu lâna scurtă dar moale, fină şi creaţă se chiamă **ţigaie,** masc. *ţigaiu* şi cu singularul refăcut din plural *ţigău.* Rasa oilor *ţigài* numite şi „oi mocăneşti" e cea mai frumoasă dintre cele indigene. In Meyers Konversations-Lexikon ea e astfel descrisă: „glanzwollige Schafe mit flach gekräuselter meist hellglänzender Wolle von geringer Feinheit". Cuvântul *ţigaie,* a cărui origine n'a fost lămurită până acum, stă în legătură cu grecul σιγαλόεις „glatt, blank, glänzend, weich, zart von Kleidern, Stoffen etc.". Varianta * σιγάλιος, din care vine forma românească, se rapoartă la σιγαλόεις ca λείριος la λειριόεις „ca floarea crinului" μύριος la μυριόεις „foarte mult, nenumărat" σπόδιος „cenuşiu" = σποδιόεις etc. Grecul σ e redat aici prin *ţ,* ca şi în *ţârfă* „nisip" în loc de **sârfă,* despre care vezi mai jos. Cuvântul presupune deci, o formă dialectală grecească cu ζ în loc de σ, ca ζαργάνη = σαργάνη, ζιβύνη = σιβύνη etc.[2].

Din rasa ţigăilor face parte şi oaia **bârcă,** cu lâna ţigaie, mândră şi creaţă (Maramureş), numită pe-alocurea *bârcă* şi *bircă* „oaia cu lâna creaţă şi mică"[3]. Subt această din urmă formă întâlnim cuvântul şi în limbile vecine: ung. *birka* „oaie cu lâna scurtă şi creaţă", sârb. *birka* „un fel de oi", polon. *bierka* „oaie turcească sau românească cu coada scurtă" ceh. *birka* „oaie ordinară sterilă". S. Puşcariu *Dicţ. Acad.* I, p. 545 e de părere că în aceste limbi el a fost răspândit de păstorii români. Ca formă şi sens *bârcă* ne aminteşte de gr. πύρρικα [πρόβατα] „Art Schafe in Epirus". *B* iniţial în loc de *p* ne conduce la acèle dialecte vechi greceşti, în care π se prefăceà în β şi din care şi

[1] Comp. Candrea-Hecht, Les éléments latins pag. 65; S. Puşcariu EW. nr. 383; P. Skok în ZRPh. XXXVI (1912) p. 648.

[2] Vezi dicţionarele. Un caz interesant de înlocuirea lui s prin ţ ne oferă medoigreaca în τσεκούριον „secure" din lat. *securis.*

[3] Dicţ. Acad. I 545 şi T. Papahagi, Graiul Maramureşului p. 215.

latina a făcut o serie de împrumuturi, precum: *burrus* „feuerrot, braunrot“ < πυῤῥός, *buxus* „Buxbaum“ < πύξος, *bassus* „dick“ < πάσσων, *baxea* „eine leichte Art Sandalen“ < *πάξεια din πάξ „Schuhart“ etc.[4]. După Hesychius acest fenomen era propriu Delfienilor, Tarentinilor şi Siculilor[5]. Să se mai observe subt raportul formei, redarea lui *y* grec prin *â* ca şi în *râp*, *ţârfă*, *usâc* (arom.) etc., despre care vezi mai sus § 4, 428 urm. Forma *bircă* nu e normală şi rămâne de explicat. Dacă latinul *birrica* „vestis ex lana caprarum valde delicata“ şi *birrus*, *brirrus*, *byrrhus*, a cărui origine nu este lămurită[6], e împrumutat din greceşte, cum par a arătă ultimele două forme, atunci şi rom. *bircă* e un dublet moştenit a lui *bârcă*.

Dintre rasele de oi româneşti, în afară de rasa *ţigăilor* de care am vorbit, ar mai fi de amintit aici, oaia *ţurcă* sau *ţurcană*, cu lâna mai lungă, mai bogată, dar mai aspră. Ea e răspândită în întreg sudestul Europei, având ca varietăţi: oaia *bârsană*, oaia *ungurească*, *sârbească* şi *rusească*[7]. Originea cuvântului *ţurcă* nu e lămurită. Noţiunea de oaie *ţurcă* fiind aşă de apropiată de noţiunea *ţigaie*, nu e de mirare, ba chiar ne aşteptăm, ca şi în cuvântul *ţurcă* dentala *ţ* să stea în locul unui *s* primitiv, adică *ţurcă* în loc de **surcă*, după cum *ţigaie* în loc de **sigaie*. Despre acest fenomen fonetic propriu elementelor greceşti am vorbit la etimologia cuvântului *ţigaie*, unde am menţionat şi celelalte exemple. Forma **surcă*, masc. **surc* e acelaşi cuvânt cu latinul *suricus* sau *syricus* din gr. συρικός „siric, sirian, de Siria“. Compară mediolatin, *suricum* „blé de Turquie“, ital. *surgo* sau *sorgo* „indicum frumentum“. Forma *Surus*, de unde *Suria* = *Syria* la Du Cange, apare aproape constant în inscripţiunile latine[8]. *Ţurcă* înseamnă deci oaie siriană sau de Siria, după cum şi în vechea franceză se ziceà *mules de Surie* sau *de Sulie* „catâri de Siria“ (DC) şi dupăcum zicem şi noi oaie ungurească, sârbească, tur-

[4] Comp. Walde, Latein. etym. Wörterb. 102, 85, 86.

[5] βατεῖν în loc de πατεῖν „a călcà“, βατάνιον în loc de πατάνιον „taler“, βικρός în loc de πικρός „amar“, etc., comp. R. Kühner op. cit. § 33, pag. 154 şi W. Pape, Griechisch-Deutsches Wörterbuch ed. 2, vol. I, p. 422. vol. II, p. 434.

[6] Vezi Walde Latein. etym. Wörterb. 91.

[7] Diaconovici, Enciclopedia rom. III, 492.

[8] C. I. L. III, 2, Indice: inscripţiuni din Dacia şi Illyricul latin, Forma eră fireşte uzitată şi în Apus.

cească, rusească etc., sau după cum zic Românii megleniţi: oi ghegăneşt, arnăuteşt etc. In Siria şi azi oaia ocupă „primul loc" în creşterea vitelor ca şi în ocupaţia de predilecţie a locuitorilor[9].

Oaia bălţată cu alb şi cu negru se chiamă **percetă**; berbecele bălţat: ***percet***[10]. La baza acestui cuvânt stă un tip grec *ποικιρτός — în transcripţie latină ***poecirtus***, cu οι = lat. *oe* ca în lat. ***Foebus*** din grecul Φοῖβος etc.[11] — în loc de ποικιλτός „bunt, buntfarbig". Pentru particularitatea fonetică dialectală, în domeniul limbei greceşti, a înlocuirii lui *l* urmat de consoană prin *r*: *ποικιρτός = ποικιλτός, compară μοργός în loc de μολγός (Hesychius), σάρπη în loc de σάλπη = lat. ***salpa*** „un peşte de mare". In neogreacă, acest fenomen a devenit regulă: ἀδερφός „frate" în loc de ἀδελφός, ἐρπίδα „speranţă" în loc de ἐλπίδα, ἤρθα „venii" din ἦλθα etc.[12].

Oaia cu lâna neagră se chiamă **laie**, masc. ***laiu***. In aromână *laiu* „negru" a înlocuit pretutindeni pe sinonimul său de origine latină ***negru***. E un cuvânt răspândit şi mult discutat. I. Ţicăloiu[13] analizând cunoscutele versuri din Mioriţa a dedus că ***laiu*** nu înseamnă negru ci alb-gălbuiu sau fumuriu. Această presupunere e verificabilă şi pe deplin justificată, întru cât prin unele părţi, cuvântul e întrebuinţat şi azi numai cu acest înţeles[14]. Accepţiunea de negru e deci secundară. Părerea lui că rom. *laiu* nu se poate despărţi de mediolatinul *laius, -a, -um*, atestat la Du Cange şi Forcellini III, 682 ca denumire a unei colori, e deasemenea dreaptă. Citatele respective, care ne înfăţişază acest cuvânt aplicat la coloarea veşmintelor de lână, sunt scoase dintr'o

---

[9] Comp. Meyers Konversations-Lexikon XIX, 252.

[10] Fr. Damé, Dicţionar rom. francez; Haşdeu, Răspunsuri la chestionarul linguistic XI, 5 (Olt) şi I, 6 (Argeş).

[11] In domeniul limbii greceşti οι apare transcris prin oe în înscripţiunile din Tanagra, A. Thumb, Handbuch der griech. Dialekte § 236, p. 224.

[12] A. Thumb, Handbuch der neugriechischen Sprache (Strassburg 1910) § 31, pag. 20.

[13] In Zeitschr. f. rom. Philologie XXXVIII (1914) p. 485 urm.

[14] Răspunsuri la chestionarul lingvistic al lui Haşdeu, vol. X, 254: *In privinţa coloarei părului, dacă e sură se zice* laie *sau seină*; Tot acolo, vol. XVII, 278: *Oaie laie, adică nici albă nici neagră;* Glosar la Creangă: *lână laie „lână neagră, amestecată cu puţine fire albe, deci cenuşie", om laiu „om cărunt"*; Păsculescu, Literatură pop., indice: *laiu laie „cu lâna cenuşie, un fir alb şi unul negru"*.

scriere a episcopului Caesarius de Arelate (+ 542)[15]. In ceia ce priveşte acum originea, Treimer (Zeitschr. ibid. 389), care n'aveà cunoştinţă de forma latină atestată, deduce pe *laiu* din neogreacă. Cuvântul e într'adevăr grec la origine, vine însă nu din greaca modernă, ci din greaca veche: vgr. λάγειος „vom Hasen, wie der Hase" din λαγώς „iepure", neogr. λάγειος „sprenklig wie ein Hase", ep. λαγιάζω μαζόνομαι ὡς λαγὼς χωρὶς νὰ κάμνω κρότον νά κινηθώ. Comp. λαγίασαν τὰ πρόβατα. Grecii exprimau adesea colorile după denumirile de animale: κίλλιος „dem Esel ähnlich; eselgrau" din κίλλος „asin"; χελιδόνιος „negru-roşcat ca o rândunică" din χελιδών „rândunică" (vezi mai jos etimologia românului *Ceridoană*).

Oaia cu pete roşii pe corp se chiamă **Ceridoană**, un nume uzitat în acele graiuri locale în care *ĭ* se păstrează încă sau se pronunţă ca *ŭ*[16]; în limba comună ar sună **ceridoaie*, masculin **ceridoiu*. Derivă din χελιδόνιος = ionic *κελιδόνιος „schwalbenfarbig; de culoarea rândunelei" aplicat în greaca veche la animale şi lucruri: „eine braunrote Schlangenart; ein Beiwort des Hasen, weil er, wie die Schwalbe dunkelbraun und am Bauch weiss ist, eine Art Feigen von rotbrauner oder braunroter Farbe, wie die Schwalbe an der Brust; ein schwalbenfarbiger Stein".

Oile albe cu pete ruginii pe bot se numesc **oacăre** sau *oacăne*. Amândouă formele acestui cuvânt se reduc la una comună mai veche *oacărne*, singular masc. *oacărn*, care trăeşte în aromânul *oacărn* „vită neagră la cap şi albă la corp", în Siracu *ocren*, despre oaia care are botul şi picioarele negre. Cuvântul face parte din familia grecului ὦχρα „eine gelbliche Erdfarbe, Ocher, Ocker", ὠχρός „gelb, blassgelb", ὠχρομέλας „bleichschwarz", şi presupune o formaţie ajectivală *ὤχρινος, care se referă la ὦχρα, dupăcum κόκκινος „scharlachrot" la κόκκος Scharlachbeere", κρόκινος la κρόκιος „saffranfarbig" etc. Mediobulgarul *okren* (*okrena*

[15] Caesarius Arelat., Regula ad monachos cap. 26: *Vestimenta alio colore nou induatis, nisi laia, lactina et nigra nativa*; Regula ad virgines cap. 40: *Omnia vero indumenta simplici tantum et honesto colore habeant, nunqum nigra, non lucida, sed tantum laia vel lactina.* Cap. urm.: *Tinctura in monasterio nulla alia fiat, nisi ut supra dictum est, laia et lactina.* Despre Caesarius de Arelate şi scrierile sale vezi Wetzer & Welts's Kirchenlexikon 2, II, p. 1653—1660.

[16] Cuvântul mi-a fost comunicat de S. Puşcariu din lucrarea în curs de tipărire asupra păstoritului de E. Precup.

ovca „oaie pestriţă") e împrumutat din româneşte. Relevarea cuvântului mediobulgar se datoreşte lui Th. Capidan[17].

Preuşa, masc. *preuş*, se chiama oaia cu roşu pe pântece[18]. Forma de azi a acestui cuvânt a rezultat dintr'una mai veche **preruş*, prin disparitia disimilatorică a celui de al doilea *r*. La bază stă grecul *περι:-ῥούσιος „rings umher oder am Rande rot, mit einem roten Saum", din περί „împrejur" şi ῥούσιος „rotbraun, rötlich, rot". Compuse identice în greceşte sânt: περίλευκος „rings umher oder am Rande weiss, mit einem weissen Saum", din λευκός „alb", περι:ποίκιλος etc.

In nişte versuri populare din colecţia lui Păsculescu[19] mai întâlnim ca nume de oaie pe **buchereà**, care nefiind însă atestat până acum şi pe altă cale, nu se ştie precis ce anume înseamnă. V. Bogrea în DR. I, 261 analizând versurile în chestiune a dedus cu foarte multă probabilitate, că nu poate fi vorba decât de oi cu un anumit fel de coarne, întrucât după versul cu *oaie buchereà* vin altele cu *berbece prepeleag* —, *cu patru coarne în cap*. Contra derivaţiunii propuse tot acolo de Bogrea, din neogrecul βούκερως „cu coarne de bou", vorbeşte însă păstrarea lui β ca *b* în loc de *v*, căci ne-am aşteptà la forma **vucherea*, dacă termenul ar fi într'adevăr din neogreaca. Vine din greaca veche, şi anume dintr'un cuvânt deaproape înrudit cu ngr. βούκερως. Forma *buchereà*, masc. *bucherel*, deminutiv din **bucher*, presupune într'adevăr un tip **bucleru*, care nu se deosibeşte de grecul βούκραιρος (βοόκραιρος) „ochsenhornig" decât prin disimilarea primului *r* în *l*. Cuvântul grec e compus din βοῦς "*bou*" şi κραῖρα „vârf, cap, coarne".

Dacă oaia are urechile mici, i se zice **ciulă**, masc. *ciul*; tot aşa se chiamă şi boul căruia îi lipseşte un corn etc. Cuvântul *ciul* (= arom. *čul*) vine din grecul κυλλός „gebogen, krumm, verstümmelt", κυλλὸν τὸ οὖς „dicitur auris curta et mutila". Neogreaca posedă cuvântul supt forma κουλός „ciung de o mână, de un braţ"[20].

[17] Elementul slav 364/76. Altă explicare etimologică a cuvântului *oacăr* nu cunosc decât pe cea dată de G. Pascu în Cimilituri I, 27: *laiu-oc-ăr*.

[18] T. Papahagi, Graiul şi folcl. Maramureşului 230.

[19] Literatură pop. rom. (Buc. 1910) p. 325.

[20] Comp. A. Philippide în Festgabe für Mussafia.

Oaia, junca, vaca etc. care nu fată se numeşte **stearpă**, masc. *sterp*. E acelaşi cuvânt cu *sterpa* sau *streppa* „Tier, das im laufenden Jahr nicht geworfen hat“ din dialectele sud- şi ostitaliene, şi se reduce ca şi acestea la v.-gr. στέριφος „unfruchtbar“, ngr. στέρφος, cret. στέρπα. In dialectele italiene amintite, cuvântul e pur păstoral, pe când în româneşte însemnează „steril“ sau „neproductiv“ în genere ca şi prototipul grecesc. Etimologia, ori cum evidentă, din greceşte, împărtăşită de filologii români mai vechi, a fost respinsă de filologii mai noi, pe motiv că „*st* cere un *ē*“, şi s'a propus în schimb un etimon latin **exstirpus* „fără lăstari“. Această nouă etimologie, propusă de E. Herzog în ZRPh. XXVI, 735, a fost admisă de toţi. Numai Gerhard Rohlfs în Archivum Romanicum IX (1925) pag. 159 nr. 3072 se mai gândeşte la grecul στέριφος, dar şi el, tot din cauza tratării lui ε, presupune numai o contaminare a lui cu latinul ipotetic *exstirpus*. Dar tratarea lui ε accentuat din στέριφος ca *ē* lung, pentru motivele arătate mai sus pag. 425 urm. e tot aşa de normală ca şi tratarea lui ε din πέπων: *pepene* şi λέων: *leu*. Apoi cuvântul românesc ca şi corăspunzătorul său din dialectele italiene cu greu s-ar puteà despărţi de prototipul grecesc cu care se acoperă pe deplin atât ca sens cât şi ca formă, iar derivarea dintr'un prototip existent e totdeauna preferabilă uneia dintr'un etimon reconstruit sau fictiv. Pentru originea greacă mai vorbeşte răspândirea cuvântului numai în acele părţi ale Romaniei[21], care au fost mai direct expuse înrâuririi vechi greceşti, cât şi faptul că un sinonim al lui *sterp* vine tot din greceşte: *ştiră*.

Ştiră — oaie sau vacă ştiră, dar şi femeie ştiră — din grecul στεῖρος fem. στεῖρα „unfruchtbar, von Kühen und Frauen“. Pentru tratarea diftongului ει ca *ī* vezi mai sus. Despre răspândirea cuvântului şi despre literatura asupra etimologiei lui a vorbit N. Drăganu în DR. II, 615—616. Cuvântul există firesc şi în alte limbi indoeuropene, precum got. *stairo*, alb. *ştjeră*, v.-ind. *stari* „unfruchtbar“, dar forma românească a lui n-a putut purcede decât din greceşte. In terminologia păstoritului se face deosebire între *sterp* şi *ştir*: *stearpă* e vaca sau oaia care n'a fătat într'un an, *ştiră*, care n'a fătat şi nu fată niciodată, chiar dacă se împerechează.

[21] Pentru răspândirea cuvântului în sudul şi în părţile de nordest ale Italiei vezi Gerhard Rohlfs, Griechen und Romanen în Unteritalien p. 114—115, iar pentru răspândirea lui în Balcani T. Capidan în DR. II, 549.

Berbecele de doi ani, frumos şi cu coarnele întoarse îndărăt se numeşte **beciu**; pe alocurea *beciu* e denumirea berbecelui bătrân şi credincios care merge în fruntea oilor. Alt cuvânt e arom. *beča*, numele unei oi albe, pe care Capidan DR. IV 348 îl explică din slavicul *belče* deminutiv din *bêlъ* „alb", şi-l găseşte atestat subt forma *belč* şi în graiul Românilor din Serbia. El există de altfel şi în unele părţi ale României ca nume de familie *Belciu*, în Banat, şi ca nume dat unei oi cu lâna „limpede albă": *belcioacă*, pe la Năsăud-Sângiorz [22]. Dacorom. *beciu* „berbece tânăr" vine din grecul βηκίον (eolic *βήκιον) „junges Schaf", deminutiv la βήκη „oaie". Că grupul ⊥ *ci* + *o* (= *ti* + *o*) devine regulat *č* şi nu *ț*, am arătat mai sus § 5, pag. 432 urm.

Batal „berbece neîntors, cu aptitudini de reproducere; berbece necastrat, lăsat pentru reproducere; ţap pentru prăsilă". Prin confuzie şi subt influenţa cuvântului *bătut*, *batal* a căpătat şi înţelesul contrar de „berbece întors" [23]. In tulpina cuvântului *batal* se recunoaşte uşor v.-grecul βάτης „gonitor, despre taur, berbece, ţap (loanid)"; „Bespringer, Beschäler" din βατέω „bespringen, beschälen". Alături de βάτης a existat însă atât forma *βατήρ — compară βότης = βοτήρ „păstor" şi ajectivul βατήρ:ος „apt la împreunare" (despre vite) — cât şi corespunzătorul doric *βατάρ cu α în loc de η, — compară ἐπιγελαστάρ = ἐπιγελαστής, cum şi cele spuse despre această particularitate a dialectului doric la pag. 421—422. Cuvântul românesc presupune un daco-latin *batallus* în loc de **batarulus* — compară lat. *satullus* din **saturulus* — iar grecul *βατάρυλος, la care se reduce acela, e un diminutiv cu sufixul -υλος ca şi ἄρκτ-υλος din ἄρκτος „urs".

O turmă de oi de mărime mijlocie, cam de vreo 500 de capete, se numeşte **boteiu**. Acest cuvânt e uzitat în Moldova, Bucovina, Maramureş şi Banat [24] şi se acoperă ca sens pe deplin, iar ca formă până la sufix, cu v.-grecul βοτὸν „vită, oaie; pecus pecudes". Sufixul *-eiu* poate fi explicat în mod diferit. Eu nu cred că acest sufix s'ar fi adăogat la tulpina *bot-* pe tărâmul limbei române. Cuvântul ne-a venit gata format, şi de unde e tulpina, de acolo trebue să fie şi sufixul adăogat la ea. Forma greacă pe care o reproduce cuvântul *boteiu* e *βοτήϊον „Viehstall;

[22] Haşdeu, Răspunsuri la chestionarul linguistic XVII, 268.
[23] Dicţionarul Academiei I. pag. 515.
[24] Dicţionarul Academiei I. pag. 628—629.

staul de oi"; compară ὀνήϊον „staul de măgari" din ὄνος „măgar". Sufixul grec -ήϊον sau -εῖον aveà şi funcţie deminutivală, de ex. ἀγγήϊον, deminutiv la ἄγγος „vas", βλαστεῖον „mugure" din βλάστη „lăstar" etc., dar nu acesta stă la baza celui românesc în cuvântul *boteiu*. Trecerea înţelesului de la noţiunea de „staul de vite" la cea de „turmă de vite" e uşor de explicat şi are analogii, chiar în limba română, anume în cuvântul *târlă*, care înseamnă atât „un fel de staul de oi" cât şi „turmă de oi" [25]. Din româneşte cuvântul *boteiu* a trecut şi în ucraineana subt forma mai veche *buteĭ* „turmă de oi".

Se ştie că limba ucraineană a păstrat adesea cuvinte de origine română, care s'au pierdut în româneşte, bunăoară *rumenuvati* „a rumegà" < rom. **rumenà* din lat. *ruminare*. Un asemenea element e şi *buteĭ* „păstor", care aminteşte un cuvânt românesc pierdut **buteiu* sau **buteu* „păstor". La baza acestuia stă grecul βοτεύς „păstor" din verbul βοτέω „a păşunà, a păzi vitele" ca şi νομεύς „păstor" din νομέω sau νομεύω „a păşunà, a păzi vitele". Compară şi forma βοτήρ „păstor". Un cuvânt românesc de origine greacă şi de aceiaşi formaţiuni mai e în româneşte *amăgeu* „înşelător" din μαγεύς, de care va fi vorba mai jos. Dispariţia lui *boteu* „păstor" din limba română se datoreşte întâlnirii şi confundării cu *boteiu* „turmă", a cărui formă bănăţeană e chiar *boteu*.

Păstorii sânt ajutaţi de câte doi-trei băieţi numiţi **boitari**, care mână turma de oi din urmă. Explicarea curentă a cuvântului *boitar*, ca un împrumut din maghiarul *bojtár* „Hirtenjunge", e, cum vom vedeà îndată, fundamental greşită; drumul invers al împrumutului e sigur. Intr'adevăr, o etimologie satisfăcătoare a acestui cuvânt prin limba maghiară nu e posibilă [26], iar vechea presupunere emisă cu îndoială de Miklosich şi susţinută ca ceva sigur acum în urmă de O. Densuşianu, că Ungurii au format pe al lor *bojtár* din lombardul *baita* „colibă" [27] nu e câtuşi de puţin convingătoare: nimeni nu va crede în minunea că Ungurii au fost în stare să formeze derivate dintr'un cuvânt pe care limba

[25] V. Păcală, Răşinariu p. 294: *Acest număr mare de oi (1500—2000) formează o turmă, care se mai numeşte şi târlă, după locul unde poposesc oile.*

[26] Vezi Gombocz-Melich, Magyar Etymologiai szótár 451—452.

[27] Grai şi Suflet I. pag. 352.

lor nu l-a posedat şi nu-l posedă. Afară de aceasta nici legătura semantică între *baita* „colibă“ şi între *boitar* „ciobănel, păstoraş“ nu e clară. Dar mai presus de toate aceste consideraţiuni stă faptul că românul *boitar* nu poate fi despărţit de proveţalul *boatié, bouatié, boutié,* nord-vest-italian *boattiere,* rom. *boitaro* „gardeur de boefs, valet chargé de soigner les boefs“ [28]. Pecât ştiu, nici originea acestor cuvinte n-a fost explicată până acum; la Meyer-Lübke REW. lipsesc. *Boitarii* sânt ajutoarele păstorilor; de fapt *boitar* la origine nici nu însemnează altceva decât „ajutor“. De aceea şi în dialectul meglenit, băiatul care dă ajutor baciului se numeşte pur si simplu *jutor* [29], adică ajutor. Reiese deci din toate acestea că legătura etimologică dintre românul *boitar* şi verbul grec βοηθέω e limpede şi se impune de la sine. După cum păstorul, adică cel ce păşunează şi vede de vite, se ziceà în greceşte βοτήρ din βοτέω „a păşunà, a vedeà de vite“, tot aşà unul care dă ajutor altuia a trebuit să se zică *βοηθήρ din βοηθέω „a ajutà“. Forma *βοηθήρ „Helfer; Gehilfe“ din βοηθέω „a ajutà“ se înţelege de la sine, în aşà fel cum se înţelege, bunăoară, forma de plural, întâmplător neatestată, a unui singular atestat, sau participiul întâmplător neatestat al unui verb cunoscut; ea se referă apoi la βοηθός „helfend, beistehend“ ca de pildă πλωτήρ „Schiffer, der Schiffende“ la πλωτός „schwimmend, schiffend“, πλωτεύω „beschiffen“ etc. Dacă înlocuirea finalului ēr (*boetér) prin *ar* (boitar) s'a făcut în domeniul limbei române, atunci aceasta se explică prin analogie cu numeroasele substantive în *-ar*, ca *văc-ar, bou-ar* etc.; dacă forma boitar se ridică însă la un prototip grecesc corăspunzător, atunci acesta a fost doricul *βοητάρ, compară dor. ἐπιγελαστάρ = ἐπιγελαστής (Hesychius) cu ā doric = ionic-atic η (vezi mai sus pag. 421 urm). O înrâurire fonetică similară se observă şi în formele romanice occidentale citate mai sus: prov. *boatié, bouatié, boutie,* nord-vest-ital. *boattiere* din forma de bază **bo ātārius*. Italianul *buttero* „păstor“, derivă însă din grecul βοτήρ „păstor“; despre acesta vezi Meyer-Lübke EW. nr. 1231. In ceia ce priveşte acum prezenţa cuvântului *boitar* în ungureşte, e de observat că limba maghiară posedă, cum se ştie, multe elemente româneşti din terminologia păstoritului, între altele

[28] Primele sunt citate după Fr. Mistral, Dictionnaire provençal-français (Aix-en.-Provence 1877), ultimul (*boitaro*) după Gombocz-Melich op. cit.

[29] Vezi I. A. Candrea, Viaţa păstorească la Megleniţi în Grai şi suflet I, 76.

pe *pakulár* „păstor" din românul *păcurar* (< lat. pecorarius). Când Ungurul a cunoscut pe păcurarul român, căruia el i-a zis *pakulár*, a putut să cunoască şi pe ajutorul acestuia, adică pe *boitarul*, căruia i-a zis şi el tot *bojtár*.

Merindarea sau sacul cu merinde al ciobanului se chiamă cu un tipic cuvânt grecesc **traistă**, arom. *tastru*. In primul rând traista desemnează sacul cu grăunţe al calului. Vine din grecul τάγιστρον „mensura annonae praebendaria ad equos praebendarium, πηρίδιον, perula". Tulpina cuvântului o avem în ταγαί „quidquid ad victum, equi praesertim, τάττεται, ordinatur". Dispariţia lui γ preces de o vocală şi urmat de *i* are analogii în *mai* din lat. *magis*, *măiestru* din *magistrum* etc. Cuvântul *traistă* trebue să fi pătruns în limba română relativ târziu, către finele epocii migraţiunii popoarelor. In monumentele greceşti clasice nu e atestat. Asupra originii acestui cuvânt vezi Indogermanische Forschungen II 441—443; asupra răspândirii lui, G. Meyer, EWA. 434. Există şi în dialectele sud-italiene: calabr. *trasta* sau *trastena* „Brotbeutel der Hirten und Jäger" [30].

Oile se mulg în *amurgul* serei şi dimineaţa. Cuvântul **amurg** înseamnă etimologic chiar timpul mulsului: ἀμολγός „die Melkzeit; der erste Drittel der hereinbrechenden Nacht, Finsternis etc.". Din punctul de vedere fonetic, *amurg* se reduce la forma ionică respectivă, cu *ov* în loc de *o*, vezi mai sus pag. 420. Inlocuirea lui *l* prin *r* — *amurg* în loc de *amulg* — îşi are originea tot în limba greacă, datorindu-se apropierii de formă şi de sens dintre verbul ἀμέλγω „mulg" şi ἀμέργω „storc", cum şi dintre ἀμολγός = ἀμοργός „mulgător, sugător". Alt caz de trecere a lui λ în ρ în aceleaşi condiţiuni ni-l oferă varianta μοργός (Hesychius) a lui μολγός „sac de piele". „Amurg" lipseşte în neogreacă; aici noţiunea aceasta e redată perifrastic: ὁ καιρός τοῦ ἀμέργειν τὰ πρόβατα. Substantivul *amurg* se întâlneşte cu ajectivul *murg* „negru bătând în roşu", care e însă alt element [31].

Timpul de dimineaţă când păcurarii mulg oile şi merg cu ele la păşune se chiamă, după localităţi, *prior*, *préor*, *preur* sau

[30] Mulţimea variată de forme ale acestui cuvânt din dialectele sud-italene vezi-o la G. Rohlfs, Griechen und Romanen in Unteritalien p. 36.

[31] Hasdeu, Etym. M. I 1114; A. Philippide în Viaţa Românească V (1910) p. 40. Numai rostul vocalei *u* în loc de *o* şi înlocuirea lui *l* prin *r* sunt explicate de mine.

próor *próur*. La Aromânii din Pind *pror* sau *prour* e timpul de pe la 2 sau 3 ore după miezul nopţii, când se mână oile la păscut. Explicările etimologice mai vechi şi greu de admis date acestui cuvânt sânt menţionate de V. Bogrea în *DR.* I, 260, care consideră cuvântul de neogrec, deducându-l din ajectivul πρόωρος „timpuriu, prematur". Rămânând la această etimologie, cuvântul românesc, care în tot cazul e de origine greacă, se poate deduce formal tot aşà de bine şi din greaca veche: πρόωρος, προώριος „înnainte de timp", şi din motive de ordin cultural şi geografic originea greacă veche e de preferit celei neogreceşti în acest punct. In ceea ce priveşte partea semantică însă, greaca veche ne oferă şi altă posibilitate de a explică cuvântul românesc. Ajectivul grec πρόωρος are atât în greaca veche, cât şi în cea modernă, numai însemnarea generală de „timpuriu, înnainte de timp", pecând românul *preur* sau *prour* însemnează special numai „timpul nopţii de la orele două în sus, înnainte de a se face ziuă". Pentru această noţiune greaca veche are cuvântul περίορθρος „um die Morgenzeit, gegen Morgen" şi ca substantiv, περίορθρον „timpul nopţii, când dimineaţa e aproape". Cu acest cuvânt grecesc se acoperă pe deplin românul *preur*, *preor* atât semantic cât şi formal. Dispariţia lui ϑ urmat de ρ e normală; compară *mărar* din μαράθριον şi *molură* „Fenchel" din *μόλοθρον „Fenchel; — un fenomen fonetic despre care voiu vorbi la etimologia acestor două cuvinte. Cât priveşte acum forma *proor* sau *prour*, ea se reduce la v.-grecul πρόορθρον, de unde verbul προορθρίζω „vor der Morgendämmerung, vor Tagesanbruch aufstehen; a se scula înnainte de revărsatul zorilor, a mânecà". Aceste cuvinte greceşti sânt compuse din περί „către, în jurul" sau πρό „înnainte" şi ὄρθρος „dimineaţa demult, timpul dinnainte şi după revărsatul zorilor, când răsare soarele şi se scoală oamenii şi animalele din culcuşul lor".

In dacoromâna *prour* mai înseamnă ajunul Sfântului Gheorghe şi al Bobotezei, adică al acelor sărbători, când fermecătoarele îşi exercită îndeosebi meşteşugul lor magic. Sinonimul lui *prour* în această accepţiune e *Mânicătoare* „sărbătoare în ajunul Sfântului Gheorghe", de la verbul *a mâneca* „a se scula din noapte, până în ziuă, cu noaptea în cap". Raportul semantic dintre românul *prour*, grec πρόορθρον şi verbul προορθρίζω „a se scula din noapte" revine deci exact între a *mânecà* şi *Mânicătoare*.

Din toate acestea reiese, că *prour* în înţelesul prim e un cuvânt de origine greacă veche din terminologia românească a păstoritului, ca şi cele de până acì, iar cu înţelesul din urmă el ţine de cuvintele privitoare la arta magică de aceaşi origine veche grecească, precum: *amăgeu, amăgì, farmec, săiastră, măngâià* etc. Neogreaca l-a pierdut.

Un cuvânt străvechiu din aceiaşi sferă de idei cu *amurg* şi *prour* şi tot de origine greacă e verbul *a se aumà, a se aumà de ziuă* „a se luminà, a se face ziuă“ [32] Derivă dintr'un substantiv pierdut **aumă* „auroră“ din grecul *αὔγμα (> alb. *agume* „Morgenröte, Morgen“) = αὐγή „strălucire, lumină“, neogr. αὐγή „auroră“ αὐγέρινος „luceafărul de dimineaţă“ v.-grec αὐγέω „a străluci, a luminà“. Pentru paralelismul *αὔγμα = αὐγή, compară în greaca veche εὖγμα = εὐχή „rugăciune“ πλῆγμα = πληγή, ὦργμα = ὠργή etc. Grecul *αὔγμα e cerut apoi şi de albanezul *agume*. Părerea lui G. Meyer Alb. EW. pag. 4, că acest cuvânt albanez cât şi verbul coräspunzător *agoj* „a se face ziuă“ (= gr. αὐγέω) ar fi înrudit cu lat. *augeo*, lit. *augu* „a creşte“ e greşită.

Vasul în care se mulg oile e de diferite forme şi poartă numiri diferite. Unele din acestea sânt de origine veche grecească şi anume:

Găleată, arom. *găleată*. E acelaşi cuvânt cu ital. *galletta* „tazza o vaso da vino“, calabr. sic. *gaḍḍetta*, eng. *jalaida*, vfr. *jaloie*, span. *galleta*. La baza romanicului *galletta*, a cărui origine n'a putut fi lămurită până acum, stă, cred, grecul γαυλίδα γαυλίς „Melkeimer, Gelte, Schöpfeimer“. Interesant în raportul fonetic dintre γαυλίδα şi *galletta* e asimilarea lui υ din diftongul αυ la consoana următoare, ca şi în neogrecul καμμένος din καυμένος, ξέρω = ξεύρω etc. [33] Un cuvânt românesc tot de origine veche greacă, în care se oglindeşte acelaşi fenomen fonetic e *plămân(ă)* din ionicul πλεύμων, -ονος (de acì şi lat. clasic *pulmo*) ngr. πλε-

[32] Ghiţă Pop, Dicţi. rom.-germ. 40: *aumà*, a se ⌣ „anbrechen, grauen (vom Tage)“.

[33] Vezi A. Thumb, Handbuch der neugriechischen Volkssprache ed. 2, § 36 şi 24.

μόνι. Pentru tratarea lui δ intervocalic ca *t* vezi mai sus pag. 430. Altă formă romanică din Balcani a grecului γαυλίδα cu reducere diftongului aton *au* la *o* şi cu redarea grecului δ prin *d* ca şi în lat. *crepida* din gr. κρηπίδα κρηπίς trăeşte în croat. slov. *golida*, de unde istrorom. *golidę*.

Pârnaie, un vas pântecos de lut, în care se pune laptele la prins şi care serveşte în acelaşi timp şi ca vas de muls şi chiar de gătit. Cuvântul *pârnaie*, neexplicat până acum, derivă, prin sincopare, din **părănaie* şi se reduce la un vechiu grecesc πελινάλιον, derivat cu sufixul deminutiv -άλιον — compară σπαθάλιον, σκαφ-άλιον etc. — din πελίνη „ein Gefäss" = πέλις, πελίς, πέλλα „Gelte, Melkmass", σκάφη τις ἕνα τυρὸν ἀμέλγουσι, ἀγγεῖον σκυφοειδής πυμένα ἔχον πλατύτερον, εἰς ὃ ἤμελγον τὸ γάλα.

Putină, vas mai ales de lemn, în care se ţine lapte, brânză, apă, varză etc. E acelaşi cuvânt cu friulanul *pòdine* „mastello, tinello, tinozza, vaso di legno a doghe, cerchiato di ferro o di legno, che serve al bucato . . ." Ca şi acesta, românul *putină* vine, cum a arătat I. A. Candrea, (Conv. Lit. XXXIX, 431 urm.) din grecul πυτίνη „o sticlă mare acoperită cu o împletitură de richită." Semnificaţia fundamentală e de „recipient pentru lichide", indiferent de materialul din care e făcut. Şi francezul *bouteille* „sticlă" nu e decât un derivat din *boute* „găleată, putină; burduf". Pentru partea formală şi răspândirea cuvântului vezi Candrea, l. c.

Putineiu „putină mică în care se bate laptele ca să se facă unt", are la bază un derivat grecesc din πυτίνη cu sufixul diminutival -ήιον: *πυτινήιον, ca şi ἀγγήϊον „un fel de vas mic" din ἄγγος „vas", δοχήϊον „butoiu" din δοχή „receptacol", ἀσκήϊον din ἀσκός „burduf", βλαστήϊον „mugur" din βλάστη „lăstar" etc.

Cel mai însemnat produs păstoresc e **brânza**, un fel de „caş" picant de oaie, care se păstrează în burdufuri sau în băşici de animale.

Asupra etimologiei cuvântului *brânză* s'a scris mult şi s'au emis multe păreri; ba în varietatea şi mulţimea părerilor emise cu privire la originea lui poate că numai numele *Basarab* îl concurează. S'a zis că e latin, slav, thrac, german, că derivă, din

numele oraşului elveţian *Brienz* etc.[34], iar la urmă O. Densusianu a ieşit din raza vizuală a cercetărilor de până acum şi-i caută originea tocmai în dialectele iranice din platoul Pamir. Dar etimologia la care se opreşte nu e convingătoare. Cu ajutorul verbului belucistanean *prinčag* „a apăsă, a lăsă să se scurgă, a stoarce", comparat cu pers. *birezan* „strecurătoare, ciur", D. reconstrueşte o formă **renč* sau **renz*, pe care o compune cu prefixul *be-* sau *bi-* luat din alte dialecte de acolo, şi ajunge astfel la ipoteticul **be-* sau **bi-renza* „care a putut există, în vreun graiu iranic din cele vorbite altădată în răsăritul Europei". Cum se vede, acestei etimologii îi lipseşte nu numai justificarea istorică, dar şi baza formală, ca să nu mai vorbim de cea semantică. Persistăm deci în părerea, că originea cuvântului *brânză* trebue căutată mai pe aproape, şi anume în vreuna din limbile de la care mai avem cuvinte păstoreşti. Cuvântul *brânză* are azi fireşte o accepţiune generală, dar brânza propriu zisă e de fapt numai cea păstrată în burdufuri, deosebită ca preparare şi calitate de caşul dulce, caşul sărat sau cel de putină. Cu această însemnare specială şi primitivă, cuvântul a trecut şi în limbile vecine, unde îl găsim adesea explicat prin *caseus valachicus* sau determinat mai deaproape prin vorba latină pentru burduf (follis, uter) *follis brinsa, uter brynze* etc.[35]. Înţelesul primitiv al cuvântului brânză a fost chiar „foale, burduf, sac de piele", şi expresia norditaliană *formaggio di sbrinzo* se reduce la una românească veche **caş de brânză* = *caş de burduf*. Numai cu timpul şi prin metonimie brânza a căpătat înţelesul de azi, conţinutul luând numele recipientului, compară *foc* din latinul *focus* „vatră". Tot aşă în ruseşte un fel de brânză e numită *panera*, propriu zis „coş, paner", fiind vorba mai ales de brânza păstrată în coşuleţe, ngerms. Korb-

[34] O parte din etimologiile mai vechi le menţionează O Densusianu în Graiu şi Suflet I, 67—71, altă parte le-am menţionat eu în Orig. I. rom. pag. 48. Dacă adăogăm la acestea etimologia propusă de Densusianu, pe care o discutăm în text, cum şi pe cele propuse de Giuglea în DR. III 573 urm. şi de Pascu (din thracul **berenza*, **berănza* < *ber* „oaie") în Rum. Elemente in d. Balkansprachen nr. 38 = Archivum Rom. IX, 394, avem toată bibliografia chestiunii.

[35] C. Jireček, Die Wlachen und Maurowlachen in den Denkmälern von Ragusa (Prag, 1879) p. 10; I. Nădejde, Din dreptul vechiu român (Buc. 1898) p. 71, 73; Quellen zur Gesch. der Stadt Kronstadt, vol. I 690; locurile din această din urmă scriere mi-au fost comunicate de d-l C. Lacea.

käse. Acele coşuleţe de păstrat brânză se fac la noi din coajă de copac. Ideia de coşulet (*fiscella forma*) stă şi la baza denumirii romanice a brânzei: nprov. *furmo* „Käse", *fromatge*, franc. *fromage* (> it. *formaggio*) etc.[36].

In ceea ce priveşte acum originea, v.-românul *brânză* „burduf" e acelaşi cuvânt cu albanezul *blεndzε* „foale, burduf, pântece", amândouă reducându-se la un prototip comun **balandia* din grecul βαλάντιον „sac de piele, pungă", pronunţat βαλάνδιον. Dentala τ din grupul ντ a devenit sonoră din timpul elenistic: πάντα, pronunţat *panda*[37]. Forma intermediară românească a fost deci **bărânză;* albanezul *blεndzε* e sincopat din **bălănḑă*, ca şi alb. *fkin* „vecin" în loc de *vεkin*, *print* „tată" în loc de **ṭεrint* etc.

Altă specie de brânză, denumită cu un termen tot de origine greacă, e **tăfăraga** „brânză de vacă". Cuvântul *tăfăragă* a pierdut un *r* prin disimilare şi purcede dintr'o formă mai veche **trăfăragă*, având la bază un prototip v.-gr. *τραφάλακα, nom. τράφαλαξ = τραφαλίδα τραφαλίς „frischer Käse, Quark". Pentru căderea disimilatorică a primului *r*: *tăfăragă* în loc de **trăfăragă*, compară *tămândare* în loc de **trămândare*... Schimbul de sufixe *-ίς, -ίδα*: *-αξ, -ακα* era obişnuit în limba greacă, d. ex.: θυλίς, *-ίδα* = θύλαξ *-ακα*, θύλακος „sac, pungă, traistă". Prezenţa sufixului *-ακα* (*-αξ*) în τραφάλ-ακα „frischer Käse" e cu atât mai sigură cu cât el ne întâmpină şi în denumirea veche grecească a altei specii de brânză: ἱππάκη „Pferdekäse" din ἵππος „cal". Vezi şi *DR.* II, 659.

„Dupăce păstorii storc caş în cupe, rămâne zer, pe care-l fierb, şi deasupra-i iese urdă, iar ceea ce rămâne în fundul căl-

---

[36] Glossarium Isidori: *Fiscella forma, ubi casei exprimuntur;* Columella VII, 8: *Liquor in fiscellas aut in calathos vel in formas transferendus est* (după Diez).

[37] Comp. P. Kretschmer, Einleitung in die griechische Sprache 293 urm. şi A. Thumb. Die griechischen Dialekte p. 301. In legătură cu aceasta găsim la Ptolemeu forma Βουργοῦντες în loc de Βουργουνδες — nume etnic —, iar la Procopiu Ἐλεμοῦντος în loc de Ἐλεμοῦνδος, nume de persoană (M. Schönfeld, Wörterb. der altgerm. Personen- und Völkernamen 56, 74). Grupul *nd* n-ar fi fost redat aici prin *ντ* dacă *τ* preces de *ν* nu s'ar fi pronunţat ca *d*. E de observat însă că la început acest fenomen fonetic n-a fost general cum e azi în neogreacă.

dării se numeşte **arichiţă**“ [38]. Arichiţa e deci ceea ce se chiamă în alte părţi „jintiţă“. Cuvântul *arichiţă* presupune un **ariche*, respectiv **aricl'e* şi e la origine acelaşi cuvânt cu arom. *alică* sau *alcă* „crema ce se suprapune pe lapte şi din care se face unt, brânză untoasă etc.“, alb. *aikɛ* “smântână“. Literal *arichiţă* înseamnează deci „smântânică“. Cuvântul n-are nicio legătură cu lat. *alica* „alac; o băutură preparată din această cereală“, cum se crede de la Haşdeu încoace (EM. 1643) şi cum presupuneà încă mai nainte Gustav Meyer EWA. 5. E latino-grecul *alicula* *ἀλλικύλη „ein kurzer leichter Überwurf, Zipfelmantel“ dela ἄλλιξ, -ικος „ein Oberkleid für Männer“. Forma *alicula*, atestată cu un singur *l* în silaba a doua, cum e cerută de fapt şi de forma românească, s-a născut din cea greacă probabil prin asimilare. In ceea ce priveşte partea semantică e de observat, că dela noţiunea generală şi primitivă de „haină, mantà“ s'a trecut la cea specială de haina sau cămaşa laptelui, partea grasă şi consistentă ce se aşază deasupra laptelui. Numiri similare întâmpinăm în toate limbile. Aşa nu mai departe, arom. *teară*, „Haut auf der Milch“ e din lat. *tēla* „pânză“, ital. *panna* „la parte più butirosa, separata dal latte, che perve specialmente per fare il burro“ e lat. *pannus* „postav“; apoi alb. *sarɛnk* „Haut auf der Milch“ < turc. *sarɛk* „turban“, ucrain *kožušokъ* „die Haut auf der Milch“ din *kožuch* „cojoc“.

Spre a se scurge de zăr, urda scoasă din căldare se pune într'un săculeţ atârnat numit **zăgârnă**. Prin *zăgârnă* se înţelege şi o tăgârţă, un sac sau desagă, a cărei formă nu se distinge bine [39]. Cuvântul *zăgârnă* se acoperă formal cu grecul σαγίς, -ίδος „Mantelsack“ până la sufix, iar semantic pe deplin. Inlocuirea lui *s* iniţial prin *z* s'a petrecut în domeniul limbei greceşti ca şi în alte cuvinte precum ζαργάνη în loc de σαργάνη, ζιβύνη în loc de σιβύνη etc. Sufixul *-ârnă* nu e clar; compară *-ârlă*, neclar şi el, în *scăf-ârlie* „ţeasta capului“ cu baza tot greacă: σκάφ-ιον „kleines Gefäss, Schälchen, Becher; Schädel“. In cuvântul *zăgârnă* din terminologia românească a păstoritului trăeşte deci un derivat al grecului σάγος „mantà“, σαγίς „Mantelsack“. La fel sinonimul latin al lui σάγος, σαγίς, *mantum* „mantà“, *mantica*

[38] Hasdeu Etym. M. II. pag. 1643.

[39] Şezătoarea VI, 172.

„Mantelsack" trăeşte tot ca termen pastoral în limbile romanice din apus: prov, cat. *mantega*, span. *manteca* „Butter" port. *manteiga* etc., la origine „Schlauch in welchem die Butter zubereitet wird" (comp. Meyer-Lübke REW. nr. 5327).

Al doilea produs mai însemnat ce se face din lapte e **urda.** Legătura stabilită de Giuglea DR. III, 582—587 între cuvântul, *urdă* şi grecul ὀρός „zăr", ὀρώδης „zăros, cu zăr" e incontestabilă. *Urda* se face fierbând zărul rămas, după ce s-a scos şi stors caşul. Urda nu e deci decât un τυρὸς ὀρώδης „brânză din zăr"; la fel e numit acest produs în dialectele franceze: *séré* „fromage très maigre, fabriqué avec le liquide dont on a tiré le fromage gras" din *ser* „zăr". Pentru deducerea românului *urdă* din grecul ὀρώδης, Giuglea presupune sau un schimb de sufix cu latinul *-idus*, întrucât în latina vulgară nu există ceva analog, sau şi cu păstrarea sufixului grecesc, dar cu schimbarea de accent . . .". Deoarece schimbul de sufixe e un fenomen cunoscut şi obişnuit, mie îmi pare mai probabilă prima ipoteză. Şi schimbarea de accent e un fenomen frecvent, dar în cazul de faţă n am putut-o verifică. Exemplul cu βούτυρον > lat. bútyrum „cu accentul pe antepenultimă deşi penultima e lungă" nu se potriveşte, deoarece vocalele greceşti lungi din natură, dar neaccentuate, cam din secolul al II d. Chr., s-au pronunţat ca scurte, aşă că pronunţarea *bútyrum* convine sistemului de accentuare latin. Tot aşà stă lucrul cu lat. *áncora* „ancoră" din gr. ἄγκυρα şi cu multe altele. Dar în ὀρώδης, vocala accentuată ω formând penultima silabă şi fiind în acelaşi timp şi lungă din natură, din punctul de vedere latin şi chiar român, accentul nu puteà sări pe antepenultima. In ceea ce priveşte însă schimbul, sufixul grec -ώδης a putut cu atât mai vârtos fi înlocuit prin lat. *-ida*, cu cât amândouă sânt oarecum corespondente, d. ex καπν-ώδης din κάπνος „fum" are acelaşi înţeles cu lat. *fum-idus* din *fumus* „fum" etc. Deci grecul ὀρώδης, ion *οὐρώδης — compară forma ionică atestată οὖρος „zer" — a fost împrumutat subt forma **úrida*, de unde *urdă*. Ceea ce confirmă pe deplin această etimologie subt raportul ei formal, căci subt cel semantic este evidentă, e faptul că mai avem în româneşte un cuvânt de origine greacă în care sufixul -ώδης se reflectează tot ca *-ida*. E **léurdă,** pronunţat după localităţi şi *leúrdă*, care însemnează „ustoroiu sălbatic",

iar prin împrejurimile Bucureştilor „praz sălbatic“ [40]. Cuvântul *leurdă* se reduce la o formă greacă dialectală de vest (cu β în loc de π) *λεβυρώδης = λεπυρώδης „von Zwiebelgewächsen, aus übereinander liegenden Hülsen oder Schalen bestehend“, din forma atestată cu β: λεβιρίς „Hülse, Schale“ = λέπυρον „Hülse, Schale“. Legătura între românul *urdă* şi substantivul grec ὀρός „zăr“, a făcut-o de altfel şi A. Philippide. (Comp. G. Pascu, Dicţ. etym. macédo-roum. I p. 192).

Brânza stricată ca şi carnea când se învecheşte capătă nişte viermuşi numiţi *căreţi* sau *careţi*, singular **cărete**.

Contra părerii curente că acest cuvânt ar fi o formaţiune românească din *car(iu)* „vierme de lemn“ + sufixul *-ete* vorbeşte atât partea semantică cât şi sinonimul asonant *carabete*, care în niciun caz nu s'a putut desvoltă din *car(iu)*. *Carete* stă în loc de *scărete* şi reproduce sunet cu sunet pe grecul σκαρίς σκαρίδος „Springwurm; viermuş de intestine, de carne, de brânză etc.“, care e la rându-i un derivat al verbului σκαίρω σκαρῶ „a sări, a sălta“. Cuvântul grec înseamnă deci propriu zis „vierme săltăreţ“ şi se acoperă deci ca înţeles cu denumirea germană a acestui fel de viermi, „Springwurm“ şi cu cea glumeaţă (din graiul studenţesc) de „acrobat“. Dispariţia lui *s* din **scărete* se datoreşte etimologiei populare şi anume punerii în legătură cu *cariu* „vierme de lemn“ sau cu *cărăbete*, tot un fel de viermuş, despre care vom vorbi mai la vale. Dealtfel însăşi limba greacă ne oferă o mulţime de cuvinte atestate cu *s* iniţial şi fără acest *s* [41].

Un cuvânt păstoresc, în altă ordine de idei, este **usuc**, murdăria grasă ce se găseşte în lâna nespălată a oilor.

Explicarea curentă a acestui cuvânt ca postverbal din *a uscà* e inadmisibilă din cauza formei arom. *usâc*, cu *â* (accentuat) în loc de *u*. In niciun caz *u* nu puteà să devie aici *â*.

De fapt avem a face cu un termen păstoral moştenit, iar nu cu o creaţiune românească. Apropierea etimologică între ro-

---

[40] Acest din urmă înţeles al cuvântului *leurdă* mi-a fost comunicat de amicul şi colegul meu D. Teodorescu. Compară sub acest raport şi glosa cyprică veche κάπια· τὰ σκόροδα (cepe = usturoaie) citată de Hoffman în Die Griech. Dialekte (Göttingen 1891) I p. 118 şi explicată mai departe prin *caepa capitata, porrum capitatum*.

[41] Vezi pag. 422, nota 10.

mânul *usuc* şi grecul οἴσυπος „der fette Schweiss oder Schmutz der ungewaschenen Schafwolle“ a fost demult relevată. Deoarece însă raportul fonetic dintre cuvântul grec şi cel român n-a fost explicat până acum, această etimologie n-a putut trece. Dar nu οἴσυπος, ci o variantă dialectală a lui (eolică) stă la baza cuvântului românesc. Se ştie că grecul οἴσυπος e compus din οἶς „oaie“ şi ὀπός „suc, grăsime“, şi că acest din urmă element e înrudit cu vsl. *soka* „suc“, lat. *sucus* etc.: π din οἴσυπος stă deci în loc de κ. Pe când în cele mai multe dialecte greceşti labio-velara indo-europeană *qu* o găsim redată regulat prin π, în dialectul eolic, cum şi în cel ionic într'o anumită categorie de cuvinte, întâlnim în locul ei elementul gutural redat prin κ(κ), d. ex.: ἴκκος în loc de ἵππος = lat. *equus*, ὄκκος în loc de ὄπα sau ὀφθαλμός = lat. *oculus* [42]. Forma corăspunzătoare eolică a lui οἴσυπος a fost deci *οἴσυκος, la care se reduce atât dacorom. *usuc* cât şi arom. *usâc*. Pentru tratarea diftongului οι ca *u* compară οἴδημα > *udmă* „umflătură, abces“ etc. Despre forma aromână *usâc* cu *â* din *y* vezi mai sus. Românul *usuc* are şi o variantă *ursuc*, uzitată în Transilvania [43]. Dacă această formă nu s'a născut cumva pe tărâmul limbei române, atunci în ea poate să se ascundă cuvântul grec pentru lână: ἔριον; ar presupune deci o formă **er(i)suc* „Wollschweiss“, care prin contaminare cu *usuc* a devenit *ursuc*.

In cele de până aci am constatat că în terminologia românească a păstoritului propriu zis există un însemnat contingent de elemente vechi greceşti şi am discutat etimologiile a celor mai multe dintre ele.

Trecând acum la terminologia privitoare la creşterea celorlalte specii de vite, elementele greceşti se împuţinează deodată, în mod surprinzător. Avem aici numai câteva cuvinte privitoare la bou şi cal.

Un cuvânt de origine greacă aplicat la boi şi vaci şi uzitat în Mehedinţi e **pric** „breaz, bălţat“. Deşi *pric* ar puteà fi socotit ca o formaţiune recentă românească din verbul a *picà* sau *picurà* — compară *picăţele* „pete mici şi rotunde în formă de puncte“ — totuşi etimologia aceasta e puţin probabilă. Par-

[42] R. Kühner, Griech Gramm. ed. 2 pag. 121 etc.
[43] Frâncu şi Candrea, Românii d. Munţii Apuseni, 106.

ticipiile *picat* sau *picurat*, din care *pric* ar fi o formă prescurtată, nu se întrebuinţează cu sensul de „bălţat". *Pric* este în realitate un cuvânt vechiu şi independent de verbul *a pic(ur)à*. El s'a născut cu obişnuita metateză a lui *r* dintr'o formă mai veche **pic(u)ru* şi prototipul *pīculu* la care se reduce nu e decât grecul ποικίλος „pestriţ, bălţat", ποικίλα „animalia varii coloris", cu finalul latinizat. Intr'o formă mai apropiată de original, cuvântul trăeşte în numele de oae *Picura* [44].

Etimologia veche greacă a cuvântului **tragăn** „cerbicea vitelor de jug; anghină la cai etc." am expus-o mai sus § 5, pag. 431.

Un cuvânt mult discutat e adjectivul **murg** „negru bătând în roşu", mai ales despre cai, dar şi despre boi, vaci, etc. O soluţie mulţumitoare cu privire la originea acestui cuvânt n-a fost dată până acum. Identitatea sau înrudirea cu substantivul *amurg* „crepusculul serei" e iluzorie. Despre *amurg* ca termen specific păstoresc însemnând propriu zis „timpul mulsului" am vorbit mai sus. Că *murg* n-ar fi decât acest substantiv cu funcţie de adjectiv, e cevà ce nu se poate dovedi şi nici verificà. *Amurg* e propriu numai limbei române: dacorom. *amurg*. arom. *amurgu*, ambele cu acelaşi înţeles; adjectivul *murg*, din contră e răspândit ca termen păstoral în toate limbile din Peninsula Balcanică [45]. Derivaţia din substantivul latin *amurca* „die beim Auspressen der Oliven vorfliessende, wässerige Unreinigkeit, der Vorschas, Quellschaum" e tot aşà de puţin convingătoare ca şi punerea în legătură a lui cu alb. *mjergulε* „Nebel, Finsternis" [46]. Acestor explicări se opun greutăţi nu numai formale ci şi de sens. Românul *murg*, *murgu* e din aceeaşi tulpină ca şi arom. *murnu* „vânăt închis"; în el se recunoaşte prezenţa sufixului *-ic*, după cum în acesta sufixul *-in*: *mur-icu* adică *μουρ-ικός „negru bătând în roşu, ca mura" şi *mur-inu* adică *μούρ-ινος „vânăt închis, ca mura" din v.-gr. μόρον, ion. şi neogrec. μοῦρον „mură". Compară şi neogr. μόρικος „purpurrot" > arom. *moricu*, *morcu* „roşu închis". In greaca veche sufixele -ικός

[44] Atestat la I. Popovici, Die Dialekte der Munteni und Pădureni (Halle-Salle 1905) pag. 57.

[45] Vezi Capidan în DR. II, 540—541.

[46] Prima etimologie a fost propusă de Gustav Meyer EWA. 292, a doua de Treimer în Zeitschr. f. rom. Ph. XXXVIII, 408.

şi -ινος aveau aceaşi funcţiune şi se întrebuinţau adesea unul în locul altuia, de exemplu σαρκ-ικός şi σάρκ-ινος din σαρξ σαρκός „carne" etc. Pentru prefacerea lui c în g: **mur(e)gu murg* în loc de *mur(e)cu *murc*, compară *vitrig* sau *vitreg* din lat. *vitricus* etc. G. Weigand (Jahresb. XII, 163 nota) caută originea adjectivelor *murnu* şi *murg* în nişte forme balcanice **murenu *murecu* din *mura*, lat. *mōra*. Această explicare se reduce cam tot la cea dată mai sus. De accentuat e numai, că la baza acestor forme stau prototipe vechi greceşti. Latinul *mōrum* „mură" ca element grecesc — vezi Walde EWL. 495 — reproduce forma dorică μῶρον, nu pe cea atică μόρον; românul *mură* însă aminteşte forma ionică μοῦρον păstrată şi în neogreacă. Despre particularitatea dialectului ionic de a redà pe o prin ου am vorbit în § 3 pag. 419—520, unde am înşirat şi câteva reflexe ale ei, în româneşte. Pentru claritate dau aici tripletul: atic μόνος „singur" = ion. μοῦνος = doric μῶνος.

Un cuvânt de origine greacă din terminologia calului mai e verbul a **rânchezà**. Acesta aparţine la familia cuvintelor greceşti ῥόγχος „Schnarchen", ῥόγχαζω, ῥέγκω „schnarchen; schnauben, von Pferden" şi presupune un **rhonclizo* din ῥογχαλίζω, atestat cu acelaşi înţeles în greaca medie[47].

7. *Agricultura.*

Dintre cuvintele româneşti care desemnează cereale, numai unul e de origine greacă: **alac** „épeutre; sorte d'écourgeon", care este indiscutabil acelaşi cuvânt cu grecul ἄλιξ, -ικος „Spelt, Dinkel", de unde şi lat. *alica* „alac". Cuvântul românesc cere o formă greacă dialectală cu *l* dublu: **ἄλλαξ ἄλλακος*. Dublarea consonantelor (geminatele) erà tocmai o particularitate esenţială a dialectului eolic: ὄμιλλος = ὄμιλος, στέλλαι = στεῖλαι, δίννα = δίνη, σέλιννον = σέλινον, μηννός = μηνός, σελάννα = σελήνη, κράννα = κρήνη etc.[48]. Sufixul -αξ -ακος, care în forma de bază a cuvântului românesc ţine locul lui -ιξ, -ικος, şi care e cerut şi de forma

[47] Sextil Puşcariu în Convorbiri Lit. 46, 142.

[48] P. Kretschmer, Die griech. Sprache în „Einleitung in die Altertumswissenschaft" hrsg. v. A. Gercke u. E. Norden I, p. 152; Kühner-Blass, Grammatik d. griech. Sprache (Hannover 1890) vol. I, 272.

spaniolă *alaga* „alac“ erà foarte uzitat în limba greacă. Astfel cuvintele λειμών „livadie“, θυλάς „pungă, traistă“, ἄλλιξ „un fel de mantà“, etc. aveau şi variantele λεῖμαξ, θύλαξ, ἄλλαξ etc. (Thesaurus). Cuvântul *alac* nu există în limbile slavice şi nici în cea albaneză; există însă în ungureşte sub forma *alakor*. Filologii unguri susţin că *alakor* al lor e împrumutat din româneşte şi anume nu mai nainte de secolul al XV-lea [49]. Imprumutul invers nu se poate justificà. Forma ungurească *alakor* reproduce mai curând pluralul românesc *alacuri*, decât un deminutiv **alacur* neatestat.

Curmeiu „lemn scos pe tot anul de o viţă de vie; funie scurtă“. Presupune un prototip *κορμήϊον deminutiv la κορμός „ein Stück vom Stamme, ein vom Stamme geschnittenes oder gehauenes Stück, Klotz, Kloben“, de unde şi arom. *curmu* „ruptură de frânghie, crâmpeiu de sfoară, căpătâiu“, calabr. *kurmu* „Baumstamm“, ambele cu vocalismul ionic (o > u, vezi pag. 420). Pentru sufixul cu funcţie deminutivală -ήϊον, compară βλαστ-ήϊον „der Keim, Spross“ de la βλαστός „lăstar“ şi alte exemple date la etimologia cuvântului *putineiu*, pag. 450. De observat e că acest sufix aveà şi varianta -εῖον; forma dintâi erà ionică. Compară ἀγγεῖον, deminutiv la ἄγγος „ein Gefäss“, = ionic ἀγγήϊον, σημεῖον = ion. σημήϊον din σῆμα „semn“ etc.

Pârnaie, denumirea unei varietăţi de struguri. Presupune un prototip grec *περκναλέα (σταφυλή) din περκνός „schwarzblau, dunkelfarbig, von der dunklen, bläulich schwarzen Farbe der reifenden Weintrauben“. *Περκναλέος se referă la περκνός, după cum κυφαλέος „gebogen, gekrümmt“ la κυφός, cu acelaşi înţeles. In greaca veche sufixul -αλέος erà foarte întrebuinţat la formarea şi derivarea ajectivelor. Grecul *περκναλέα cu accentuarea latină *percnália* a trebuit să dea în româneşte *părnaie* sau *pârnaie*. Grecul πυρναῖος „reif, gelb“, întrebuinţat o singură dată de Theocrit 1,46 ca epitet al strugurilor (σταφυλαί), ar putea fi deasemenea luat în consideraţie pentru lămurirea originii românului *pârnaie*, dacă lectura ar fi sigură. Originea cuvântului *pârnaie*, ca element al terminologiei viticole, e în tot cazul greacă.

---

[49] S. Simony, Grammatik d. ung. Sprache, pag. 69.

Lin „vasul în care se calcă strugurii" din ληνός „die Kufe, in welche die zu kelternden Weintrauben geworfen werden, Kelter", atestat şi în latina târzie subt forma *lēnus* (Forcellini). Unii sânt de părere că *lin* e din neogreacă; în cazul acesta însă am fi avut mai curând *linós* decât *lin!*

Trecând la plantele de grădină cu denumiri moştenite din greaca veche, voiu discutà aici pe *molură*, *mărar* şi *busuioc*.

Molura e o plantă aromatică cu fructe lungăreţe, cultivată ca legumă: foenicum officinale. Formal şi semantic, cuvântul *molură* reproduce o variantă dialectală greacă *μόλοθρον în loc de μάραθρον „Fenchel" = neogr. μάλαθρον cu acelaşi înţeles. Inlocuirea lui α înainte s.u după un ρ erà proprie mai ales dialectului eolic: στρότος în loc de στρατός, βρόχυς în loc de βραχύς, στροπή în loc de ἀστραπή etc.[50]. Acest fonetism apare însă şi în alte cazuri, d. ex.: μολόχη „nalbă" în loc de μαλάχη, ὄστακος = ἄστακος, ὀσταφίς = ἀσταφίς. Dispariţia aspiratei ϑ din grupul ϑρ: *μολοθρον > *molură*, e normală, ca şi în *mărar*, despre care vezi mai jos, şi în *prour*, despre care am vorbit la pag. 447 urm. In neogreacă ϑ urmat de o consoană devine adesea χ: χλιβερός alături de ϑλιβερός, χλιμμένος alături de ϑλιμμένος, παχνί alături de παϑνί etc.[51].

Cuvântul **mărar** e derivat de obiceiu din lat. **marathrium* = *marathrum* „Fenchel", dar tocmai dispariţia lui *th* din grupul *thr* de care vorbirăm, ne arată că avem de a face cu un element grecesc propriu zis: *μαράθριον, deminutiv din μάραθρον „molură". Latinul *marathrium* n'ar fi dat în româneşte *mărar*. De comparat cu forma dacoromână e alb. *maraj* „Fenchel", arom. *maraľu*.

Denumirea **busuioc** e socotită în genere ca venită prin slavoneşte. Aceasta mai ales de la Cihac (II, 31) încoace, care înşiră ca dovezi formele corăspunzătoare din limbile slavice: bulg. *bosilek*, *bosilok*, *bosiljok*; serbocr. *bosilj*, *bosiliak*, *bosiok*; rus. *bazilikъ*, *bazilika*; ucr. *vasiličikъ*, *vasilëkъ*, *vasyljok*; pol. *bazilia*,

[50] P. Kretschmer, Die griechische Sprache în „Einleitung in die Altertumswissenschaft" hrsg. v. Gercke v. Norden I, 150; A. Thumb, Handbuch der griechischen Dialekte 55, 94, 125, 167, 188, 195, 207—209, 218—220, 237, 253, 255, 271, 283, 289.

[51] Comp. A. Thumb, Handbuch der neugriechischen Volkssprache (Strassburg, 1910) § 20.

bazylik, *bazilika*; apoi magh. *bisziok*, *bazsilikom*; alb. *bozeljok*; — ngr. βασιλικός, turc. *fesliguen*. Cum vedem, Cihac îngrămădeşte tot felul de forme, fără a face deosebirea necesară între cele venite pe cale culturală prin latinul *basilicum* sau *basileum*, precum sânt: rus. *bazilika*, pol. *bazilika* etc., serbocr. *bosilj*, nsl. *bosilja* etc. şi cele venite indirect din neogreacă, cum sânt evident formele ucrainene. A treia categorie o formează rom. *băsioc* — de unde prin armonie vocalică pe de o parte *bisioc*, pe de alta *băsuioc*, *busuioc* — împreună cu bulgarul *bosiljok* şi neogr. βασιλιάκι (> arom. *văsil'ak*). Aceste din urmă forme nu pot fi reduse în ultimă analiză la vgr. βασιλικόν (> lat. basilicum), neogr. lit. βασιλικόν, ci la o variantă *βασιλιακόν, care derivă ca şi βασιλικόν din βασιλεός „rege, împărat". Forma *βασιλιακόν s'a născut subt influenţa ajectivului κυριακός din κύριος „domn". In greaca veche sufixele -ικός şi -ιακός se întrebuinţau alternativ, unul în locul altuia, de ex.: δενδρικός şi δενδριακός, φρατρικός şi φρατριακός etc.

Românul *băsioc* cu variantele amintite derivă din vgr. *βασιλιακόν (ngr. βασιλιάκι) direct, nu prin mijlocire slavă. Trecerea în *o* a lui *a* accentuat preces de *i* era un fenomen fonetic dialectal vechiu grecesc; d. ex. ἠπιόλης în loc de ἠπιάλης „moroiu". Acest fenomen îl întâmpinăm şi în elementele greceşti ale limbei latine, bunoară în *phiola* < φιάλη, *gulioca* < *κοχλιακή din κόχλιας „Muschel mit gewundenem Gehäuse", κοχλίας „Schnecke mit gewundener Schale". Fonetismul βασιλιακόν — *basiliocu* — *băsioc* e deci străvechiu greco-latin, nu slav, mai ales că şi acel *gulioca* citat mai sus şi atestat cu înţelesul de „nucum juglandium putamina" trăeşte în limba română subt forma de **ghioacă**, având exact acelaşi înţeles. Acesta n'a mai trecut în bulgară şi în sârbă, cum e cazul lui *bosijok*, *bosiok*.

In rubrica agriculturii îşi are locul şi terminologia carului, care de asemenea a fost atinsă cât şi cât de înrâurirea veche greacă.

Mai sus, p. 422, şi în altă ordine de idei, am vorbit de originea greacă a cuvântului **tărâncă** „legătura de fier ce cuprinde osia de arcul trăsurii; întinzătoarea sau lamba carului".

Lanţul scurt cu două belciuge sau inele la capete, care serveşte a înnădi o tânjală de alta, când trag mai multe perechi de boi se numeşte **cârceie**, cuvânt întrebuinţat cu acest înţeles numai la plural. Cârceia, la sigular, e un inel mare cu care în-

ţepenim coasa pe coporâie. E grecul κρικέλλιον „Ring", deminutiv la κρίκος „Kreis, Ring; ein Ring am Pferdegeschirr, mit dem man die Pferde an einem Pflocke, ἔστωρ, an der Spitze der Deichsel befestigt." Forma organică **crâceie* a devenit *cârceie* prin obişnuita metateză a lui *r*. Ca formă cuvântul cârceie se întâlneşte cu *cârcel* sau *cârceiu*, plural *cârcei* (e masculin!) „coardă de viţă, crampe." Acesta e însă alt element, şi alta e originea lui.

Străgălia „die Scheibe von der Wagenachse". E o rotiţă sau cerculeţ de fier ce se pune pe lângă capătul osiei spre a împiedecà frecarea căpăţânei cu umărul podului. Forma *străgălie* cu *s* protetic reproduce cuvântul vechiu grecesc τροχαλία „ein runder Körper, der sich zwischen zwei festen Punkten um seine Achse dreht, Cylinder, Walze, Haspel, Winde" din τρόχος „Kreis, Scheibe". Pentru tratarea lui χ intervocalic ca g, compară latinul doga din δοχή şi rom. tragăn din τράχαλον; despre acesta vezi mai sus pag. 457. Cuvântul şi-a păstrat accentuarea greacă, ceea ce se întâmplă mai ales cu finalul *-ία*, când e simţit ca sufix, de exemplu *mânie* din μανία, *mărturie* din μαρτυρία. Lichida *l* e păstrată în poziţie intervocalică prin disimilare faţă de primul *r*.

In terminologia apicolă a fost recunoscut ca element vechiu grecesc **stup** „casa albinelor" din στύπος „Stock, Stengel; Höhlung" [52]. Stupul se face dintr'un trunchiu de copac scobit. Cuvântul a suferit o însemnată restrângere în sfera înţelesului. S-a zis întâiu *stup de albine* = trunchiu scobit pentru albine, german *Bienenstock*, şi apoi cuvântul a rămas pietrificat numai cu acest înţeles. Ceea ce mai e de adăogat, e că şi echivalentul latin al grecului στύπος, *truncus*, a suferit în latina târzie aceeaşi restrângere în sfera înţelesului: *truncus* „vas apum in truncis arborum". La fel italianul *bugno* „Bienenstock" = prov. *bugno* „Baumstamm". In arom. *stup* „albină" evoluţia semantică a mers mai departe şi se poate compară cu dacorom. *albină* din lat. *alvina* „stup" [53].

7. *Vânătoarea şi pescuitul.*

Urmă, semnul vizibil ce-l lasă pe pământ mersul omului şi al animalelor cum şi lucrurile trase sau târâte etc. Propriu zis însă *urma* e mirosul caracteristic ce-l lasă vânatul în drumul său

[52] Gustav Meyer în Indogerm. Forsch. VI, 121; G. Pascu, Etimologii rom. (Iaşi 1910) p. 48.
[53] Despre acesta S. Puşcariu în Conv. Lit. XXXIX, 50.

şi după care se iau cânii adulmecându-l. Românul *urmă* face parte din familia cuvintelor romanice: ital. *orma* „urmă", arp. *uşęmę*, cerign. *uęşęmę*, lomb. *usma*, berg. *osma*, span. *husma*, *husmar* „Geruch nachspüren" —, pe care de la Diez aproape toţi filologii o deduc din grecul ὀσμή „miros". Deşi se dă ca paralelism al tratării lui σμ ca *rm* reflexele romanice ale grecului κέλευσμα „der Takt, nachdem gerudert wird": sic. *kyurma*, apul. *kyrmę*, portug. *chusma*, *chulma*, *churma*, totuşi românul *urmă*, care se depărtează de forma italiană şi prin *u* în loc de *o*, nu poate fi dedus din ὀσμή, ci dintr'o variantă a acestuia: οὐρμή, cu ου ionic în loc de ο — vezi mai sus etimologia cuvântului *drum* etc. — şi ρμ în loc de σμ. Că trecerea grupului σμ (pronunţat ζμ) în ρμ era o particularitate dialectală grecească se probează prin varianta dorică, atestată de mai multe ori, κόρμος în loc de κόσμος „podoabă; lume" [54].

Aieptà „a aruncà, a repezì cu putere mai ales o armă; a îndreptà, a conduce, a ghicì". Contra derivării acestui verb din latinul *ad-jectare* sau *ejectare* vorbeşte tratarea insolită a lui *j* ca *i*: ar fi trebuit s-avem **ajeptà* în consonanţă cu francezul *jeter* din *jectare*. Cât pentru verbul *trec*, el nu poate fi adus în sprijinul acestei etimologii, ca un alt caz de redare a lui *j* prin *i*, deoarece forma *trajicio* nu e decât o transcriere etimologică falsă în loc de *traicio*, din care derivă şi corespondentele romanice ale românului *trec*; comp. Meyer-Lübke, REW. 8842. Românul *aieptà* e un verb compus din *a* (= lat. *ad*) şi grecul ἰάπτω „senden, schicken, werfen besonders von Geschossen: a aruncà mai ales proiectile de armă".

Inieptà „a aruncà" din *în* grecul ἰάπτω „senden, schicken, werfen". Compară *aieptà*. Latinul *injectare* s'a păstrat numai în provenţalul *enjità*. Grecul ι n'a avut niciodată valoarea consonantică a latinului j.

Cursă, aparat de prins animale constând de obiceiu dintr'o împletitură de sârmă sau de nuiele şi având un mecanism la gură. Cea mai cunoscută e cursa de prins şoareci mai ales de sârmă, apoi cursa de prins peşte, de aceiaşi formă dar mai mare şi făcută, în lipsă de sârmă, din răchită sau chiar din trestie; deasemenea cursa de raci etc.[55]. Derivarea cuvântului *cursà* din medio-

[54] Vezi A. Thumb, Handbuch der griechischen Dialekte p. 128. In dialectul thesalic ζ din σ treceà în ρ şi înnainte de sonora *d*, ibidem p. 241.

[55] F. R. Atila, Peştii şi pescuitul 122 şi 125.

latinul *cursa* „expediţie“ propusă de Tiktin DRW. a. v., cade în faţa greutăţilor semantice; inadmisibilă din aceleaşi motive e şi cea propusă de Gustav Meyer EWAlb. p. 216, din turc. *kurs, kursa* „disque, toute chose ronde et plate, pastille, pâte d'odeur“. In domeniul limbei române *cursă* se rapoartă la o variantă **curţă*, după cum *spas* exi tă alături de *spaţ* şi invers *bârţă* alături de *bârsă*, *coapţă* alături de *coapsă*. La baza lui *cursă*: **curţă* stă grecul κυρτία „Flechtwerk“, κύρτη κύρτος „Fischerreuse, womit man bei Tag und Nacht Fische fängt“. Insemnarea fundamentală a cuvântului *cursă* e deci „împletitură de sârmă sau nuiele“. Aceeaşi evoluţie semantică ne oferă *gratie* „cursă“, care e tot o împletitură de nuiele. In fişele pentru Dicţionarul Academiei *cursă* e atestat şi cu înţelesul de „armă“, fără a se spune însă precis ce anume armă; la fel grecul κύρτος însemnă şi un fel de scut. Albanezul *kurθε* „Falle“ e împrumutat din româneşte, cu redarea lui *s* prin θ ca şi în *θekere* „secară“, *θika* „cuţit, sabie“ din ital. *sica* etc.

8. *Industria casnică şi gospodăria.*

Spată, partea vătalelor, care bate firul băgat deacurmezişul între firele urzelei. Vine din greco-latinul *spatha* σπάθη „ein breites flaches Holz, dessen sich die Weber statt des Kammes oder der Weberlade beim alten senkrechten Webstuhle bedienten, um den Einschlag festzuschlagen und so das Gewebe dicht zu machen“. Am pus acest cuvânt printre elementele vechi greceşti ale limbei române, deşi e în acelaşi timp latin şi general romanic. Numai în limba română el îşi păstrează însă sensul vechiu din greceşte, ca element al terminologiei textile, deşi lucrul are azi altă formă şi altă înfăţişare. Pentru noţiunea de spată de la războiul de ţesut celelalte limbi romanice au tot alte cuvinte: fr. *rôt* (du métier a tisser), sau *peigne* de tisserand, ital. *pettine*, span. *peine, rastrillo, carda*; portug. *pente dos tecelões, liciatório*, cat. *pinta, carda*. Afară de aceasta, numai în limba română cuvântul *spată* are un deminutiv de formaţie grecească, *spetează*, necunoscut celorlalte limbi romanice.

Speteaza la războiu e o scândurice ca de un metru de lungă şi 10—12 centimetri de lată; pe ea se fac iţele cu undreaua. Prin *spetează* se mai înţelege o parte a căruţei, dricul format din

cărâmbi şi speteze; o parte a roţii morii etc. Se reduce la un tip **spatĭdia* din grecul σπαθίδιον „spată mică".

Despre cuvântul **natră** „firele urzelei dintre iţe şi sulul dindărăt" am vorbit mai sus (§ 3, pag. 421 urm.).

Locul dintre sulul din nainte până la iţe, format parte din pânză ţesută gata, parte din urzeală, adică acela care contrar natrei e mereu în bătaia spetei, se chiamă **spaţ**, p'alocurea *spas*. Cuvântul *spaţ*, dintr'un **spathium* confundat de la început cu *spatium*, are la bază un derivat grec al lui σπάθα, anume σπάθιον respectiv σπαθίς „das mit der σπάθη auf dem senkrechten Webstuhl geschlagene Gewebe". Alte formaţiuni greceşti cu înţelesuri identice sau apropiate sânt: σπάθημα „das mit der σπάθη geschlagene Gewebe", σπαθητός „von Geweben die auf dem senkrechten Webstuhl gewebt und dicht gemacht werden". Latinul *spatium* s'a păstrat însă în compusul *răspaţ* „interval, răstimp", despre care vezi S. Puşcariu în *Conv. Lit.* XXXIX, 74.

Capetele urzelei rămase de la ţesut, care tăindu-se se întrebuinţează ca aţă pentru cusut, se chiamă **urioc**. Inţelesul fundamental e „capete, vârfuri, extremităţi". La baza cuvântului stă grecul οὐρίαχος „das hinterste oder äusserste Ende" = οὐραχός „das Äusserste, die Spitze" din οὐρά „coadă". Inlocuirea lui *a* după *i* prin *o* nu s'a petrecut în domeniul limbei române. E o particularitate veche grecească, pe care o surprindem în grecul ἠπιόλης în loc de ἠπιάλης, în mediolat. *phiola* din *φιόλη = φιάλη „fiolă", în lat. vulg. *gulioca* > rom. *ghioacă* din gr. *κοχλιακόν şi în rom. *băsăioc, busuioc* faţă de grecul βασιλιακόν (*βασιλιοκόν), despre care am vorbit mai sus, pag. 460—461.

Incurcà „a amestecà laolaltă; a pune în dezordine, a aduce confuziune", verb compus din prefixul *în-* şi forma simplă pierdută azi **curcà* în loc de **crucà*. Din originalul **crucà* „a amestecà laolaltă firele" etc., s'a format mai întâiu compusul *descurcà* şi apoi în opoziţie mai accentuată cu acesta, actualul *încurcà*. In noţiunea de *a încurcà*, fie că acţiunea e voită (a trage sforile spre a încurcà pe cinevà) sau nu (m'am încurcat într'o reţeà, într'o afacere), ideea de *fire* în sens real sau figurat e totdeauna prezentă; deasemenea ideea de ţesut: reţea, mreajă, pânză în sens figurat. Cuvântul vine din grecul κροκῶ „mit den Einschlags-

fäden umwickeln, weben, umwinden", κρόκη „der Einschlag beim Gewebe". A ţese înseamnă propriu zis *a amestecà laolaltă* aşà de bine firele bătăturii cu ale urzelei, ca să nu se mai poată desface sau descurcà. Când împărăteasa bizantină Sofia a trimes vorbă generalului Narses, care erà famen, să lase postul de guvernator al Italiei şi să vină mai bine la palat, unde ar puteà toarce lână cu servitoarele, acela i-a răspuns, că-i va ţese o pânză pe care să n-o poată descurcà toată viaţa[56]. Prin ţeserea pânzei de care e vorba aici se face aluzie la pretinsul îndemn dat de Narses Longobarzilor de a cuceri Italia, o *încurcătură* politică, faţă de care atât armata cât şi diplomaţia bizantină s-au arătat neputincioase.

Verbul a încurcà s-a desprins deci din terminologia veche a ţesutului şi se întrebuinţează numai în sens figurat. Treptele desvoltării înţelesului sânt: ţesut > complicat > încurcat. Aceiaşi desvoltare semantică o poate aveà şi noţiunea de a împletì: împletit > complicat > încurcat. Compară în greaca veche πλόκιος „geflochten, verflochten, verwickelt", πλοκή „das Flechten, Weben; das Geflecht, Gewebe" şi în sens figurat „verwickelte, verstrickte Rede, Bestrickung, List". Din arta împletitului, care e mai veche, s'a desvoltat aceea a ţesutului, mai nouă.

Ştează, un fel de cadă împletită din nuiele şi din lopăţele, având fiecare lopăţică trei-patru găurele. Acest vas se pune deoparte de lătoc la moară ori piuă, în care se pun lăicere, scoarţe etc., şi care învârtite fiind de apă se fac mai groase mai păroase. *Ştează* numită şi vâltoare e deosebită de piuă: în aceasta se îngroaşă dimia sau pănura pentru zeghi şi cioareci, în *ştează* numai ţoalele. Cuvântul *ştează* e grecul σχεδία, dialectal *σκεδία „ein leicht gezimmertes Gerüst, Gestell; ein leicht gebautes Schiff, Floss, ein leicht zusammengefügtes Floss", de unde şi lat. *navis* **schedia** „ein in der Eile leicht gemachtes Schiff, nur

[56] Paulus Diaconus, Historia Langobardorum II, 5: *Cui Sophia augusta inter cetera, quia eunuchus erat, haec fertur mandasse, ut eum puellis in genicio lanarum faceret pensa dividere. Ad quae verba Narsis dicitur haec responsa dedisse*: **talem se eidem telam orditurum, qualem ipsa, dum viveret deponere non possit.** Spre a se vedeà această idee exprimată şi în altă limbă, dau aici partea din urmă în traducere germană (după Otto Abel, Paulus Diaconus, Berlin, 1849, pag. 35): *„...er wolle ihr ein Gespinnst anfertigen, dass sie ihre Lebtage nicht mehr werde entwirren können".*

aus roh zusammengefügten Balken". Despre alternanţa grupurilor σκ şi σχ în vechile dialecte greceşti vezi dicţionarele şi R. Kühner, Griech Gramm. ed. 2, I, § 28, p. 123: σκελίς alături de σχελίς, σκινδάλμος alături de σχινδάλμος etc. Formele cu σχ erau atice.

Alt cuvânt e **şteaza** „beţişorul pe care se împletesc cu igliţa ochiurile de la năpastă sau mreajă" (Banat). Acesta presupune un prototip **scîdia* < *σκίδιον sau σχίδιον „ein kleines gespaltenes Stück Holz, Splitter, Scheit, Schindel", de unde şi latinul rar întrebuinţat *schidiae* „aschii, ţăndări". Şteaza în acest de al doilea sens nu e de fapt decât o ţandără de lemn netezită şi rotunzită [57]. Compară şi ital. *scheggia* „aschie" din acelaşi izvor.

Cadă, vas mai mare decât putina în formă de con trunchiat; arom. *cadă*. Presupune o formă veche grecească *κάδη în loc de κάδος „ein Gefäss, Fass, Eimer, zu Wasser und zu Wein", de unde şi lat. *cadus*. In domeniul romanic de apus acest cuvânt apare numai acolo unde înrâurirea greacă a fost mai puternică: calabr. *katu*, tarent. neap. abruzz. *katę*, compară Meyer-Lübke REW., nr. 1456. Fenomenul schimbării genului: *cadă* din *κάδη în loc de κάδος, erà frecvent în greaca veche: νάπος şi νάπη „vale păduroasă", νάκος şi νάκη „blană", πέτρος şi πέτρη „stâncă, piatră" etc.

Căpete, cu variantele *căpăţ* şi *căpeţ*, uzitat în Banat, Mehedinţi, Vâlcea. E un vas de lemn sau de tinicheà servind ca măsură cu care se ia vama la moară. Vine din grecul καπέτις sau καπίθη „ein Getreidemass zwei χοίνικες haltend".

Gâf „covată mică rotundă; covată mică în care se frământă cozonacii; măsură de capacitate cu care se ia vama la moară". E grecul κῦφος „ein hohles Gefäss". In cele trei sunete ale sale, cuvântul *gâf* prezintă toate particularităţile fonetice proprii unui element vechiu grecesc: trecerea lui κ în *g* — vezi etimologia cuvântului *gutuiu* —, redarea lui *y* prin *â* şi a lui φ prin *f*, despre care am vorbit mai sus §§ 4 şi 5 pag. 428, 430.

[57] Candrea în Convorbiri Lit. XXXIX, 1137 deduce pe *şteazâ* din σχίζα „aschie, ţandară, şiţă, şindrilă", ceea ce e mai puţin probabil.

Ciupă „albia în care se scaldă copiii; apa caldă pentru scăldatul copiilor". E grecul κύπη „Höhlung, hohles Gefäss" [58]. Cuvântul e atestat şi în toponimie: *Ciupa*, pârâu în judeţul Vâlcea, o numire ca şi *Alghia*, pârâu în judeţul Botoşani.

Scafă „vas de lemn sau de metal cu care se ia făina din sac şi altele; trocan mic în care se pisează usturoiu şi alte lucruri; îmbrăcămintea osoasă a broaştei ţestoase: broască cu scafă; ţeasta capului" [59]. Vine din v. grecul σκάφη „jedes Gefäss: Trog, Wanne, Napf". Pentru ultimele două accepţiuni, compară deminutivul σκάφιον „kleine Wanne, kleiner Trog, der obere Schädel, Hirnschale". Părerea curentă că *scafă* ar fi un element neogrec nu se poate justifică prin nimic. Cuvântul e atestat de timpuriu: îl întâmpinăm în Psaltirea Scheiană şi în vechile documente, iar diferitele accepţiuni ale lui se acoperă pe deplin cu cele din greaca veche. Apoi însuşi derivatul românesc *scăfârlie*, format cu sufixul neproductiv *-ârlă*, ne arată că avem a face cu un cuvânt vechiu, nu cu unul intrat târziu în limbă.

Teucă „vasul în care cad grăunţele din coşul morii pentru a trece între pietre; copăiţă, covăţică, lădiţă; vas de cir pentru porci; zghiabul de la puţ, ulucul de piatră unde beau apă raţele şi găinile; un cuier de pus vasele de bucătărie; piua în care ciobanii pun zărul". La baza acestui cuvânt stă grecul τεῦχος „huche pour la farine; cruche, pot, amphore; baignoire; tonneau de bais, ustensile, instrument" (Bailly). Identitatea românului *teucă* cu grecul τεῦχος e perfectă atât subt raportul semantic, cu toată varietatea sensurilor, cât şi subt raportul formei. Cât priveşte cantitatea vocalei accentuate greceşti ε, vezi mai sus pag. 425 cele spuse la discuţia asupra etimologiei cuvântului *leu*. Derivaţia din maghiarul *tőke* „trunchiu, tulpină, buştean" nu-mi pare probabilă. Această etimologie numai atunci ar puteà fi luată în consideraţie, când cuvântul unguresc s'ar găsì atestat pe undevà măcar cu unul din înţelesurile cuvântului românesc.

Targă „coş, paner de nuiele [60]; îngrăditură care serveşte de pat, pat de purtat în tabără mai ales din împletitură de nuiele".

[58] G. Pascu, Etimologii româneşti, pag. 46.
[59] Săghinescu, Scrutare (Iaşi, 1898) 39.
[60] Revista crit. lit. IV, pag. 169.

Asonanţa acestui cuvânt cu ngerms. *Trage*, care niciodată nu însemnează „coş sau paner de nuiele“ e întâmplătoare. Rom. *targă* se reduce la un prototip grec *τάργη = ταράγνη „Flechtwerk, grosser geflochtener Korb“. Forma *τάργη se referă la ταργάνη după cum τάρπη „grosser geflochtener Korb“ la ταρπάνη „grosser geflochtener Korb“. Barcian (Dicţ. rom. germ.) dă cuvântul *targă* şi cu înţelesul de „urloiu îngrădit la casele de ţară: der geflochtene Rauchfang“.

Pop „bucată de lemn ce se pune în mod provizoriu spre a ţineà un gard, o bute“ etc. Vine din gr. ὑπόπους „Füsse unter sich habend, mit Füssen oder Stützen versehen“. Înţelesul primitiv al cuvântului *pop* a fost deci „orice lucru sprijinit pe un par“ şi apoi s'a chemat aşà parul însuşi. In dialectul meglenit cuvântul îşi păstrează înţelesul primitiv: *poip* „cuclă pe par“. Meglenîţii numesc deci *poip* cucla care e sprijinită pe un par, noi numim *pop*, din contra, parul care ţine cucla. Cuvinte cu *i* epentetic de felul celui din *poip* mai există în dialectul meglenit; compară Th. Capidan, Meglenoromânii, pag. 119. Explicaţia lui nu ne interesează aici.

Sculă „unealtă, instrument; lucru scump, giuvaer“, un cuvânt a cărui origine n'a fost lămurită într'un mod satisfăcător până acum. Vine din forma eolică *σκύλλον = σκῦλον „die dem getöteten Feinde abgenommene Rüstung oder Kleidung, Waffenbeute“. Dublarea sau geminarea consonantelor erà una din cele mai caracteristice particularităţi ale dialectului eolic, compară: eolic στάλλα = doric στᾶλα, ionic στήλη „columnă“; eolic βόλλα = doric βωλά, ion. atic βουλή „voinţă, deciziune, consiliu“; eolic πάμμα = doric πᾶμα „posesiune, proprietate“. Vezi şi exemplele date la discuţia etimologiei cuvântului *alac* (pag. 458) cum şi literatura citată acolo. Subt raportul semantic *sculă* e un interesant element istorico-cultural. Prin *scule* se înţelegeau la început numai lucrurile luate ca pradă de la inamicul învins sau ucis. Evoluţia semantică a cuvântului *sculă*: pradă, spolii > unelte, lucruri scumpe, are analogii bine precizate în alte limbi, precum, germ. *rauba* „pradă, îmbrăcăminte (sensul acesta e secundar)“ > ital. *roba* „lucru; haine; efecte; u n e l t e; avere“, cat. *roba* „marfă, stofă, veşmânt“ etc.; nslov. serbocr. *odor, -ra* „pradă; veşminte, arme“ (ultimele două sensuri sânt secundare) > rom. *odoare*

vesmintele bisericeşti şi alte obiecte sacre; lucruri scumpe, giuvaere".

Burcă „haină bărbătească de lână; un fel de mantă mare de lână necăptuşită; şubă neagră; cojoc mare şi miţos; blană de piele de miel". Derivaţia din polonul *burka* „mantă scurtă de ploaie din lână ordinară" nu e satisfăcătoare, deoarece cuvântul polon care nu poate fi explicat din vreo tulpină slavă este mai de grabă el însuşi împrumutat din româneşte. Berneker nu admite pe *burka* printre cuvintele slave discutate în dicţionarul său etimologic. Cihac (II 34) a încercat să pună în legătură cuvântul polonez, ba cu cehul búra, buřka „furtună", care e însă cu totul alt element, ba cu maghiarul *burkony*, care e vădit împrumutat din românește: *burcoiu*, dialectal *burcoń*, derivat din *burcă* cu sufixul augmentativ *-oiu* (dialectal *-oń*) ca şi *zeghioiu* din *zeghe*, *butoiu* din *bute* etc. Românul *burcă* are la bază un prototip **byrrica* = *birrica* „vestis ex lana caprarum valde delicata" din *burra* „zottiger Gewand", *birrus*, *byrrus*, *byrrhus* „ein mit einer Kapuze versehener Überwurf", gr. βίρρος χλαμύς. Substantivul *burcă* se reduce împreună cu prototipul său **byrrica*, lat. *birrica*, *birrus*, *byrrus*, *burra* la acel cuvânt grecesc care stă şi la baza românului *bârcă* sau *bircă* „lână ţigaie, mândră şi creaţă", despre care am vorbit mai sus, pag. 438.

Pălărie „chapeau", un cuvânt neexplicat etimologic până acum. Tiktin în al său Deutsch. rum. Wb. II 1110 se gândeşte a derivarea cu totul neprobabilă din substantivul *păr* „Haar". Purcede, cred, din deminutivul grecesc de formaţie obişnuită de la φαλαρίον dela φάλαρον sau φάλαρα „ein Kopfschmuck der zugleich zur Bedeckung diente", în transcripţie latină *phalara*. Păstrarea lui *l* intervocalic neprefăcut în *r* se datoreşte disimilării faţă de cellalt *r*, ca şi în *salamâzdră* din σαλαμάνδρα, în arom. *căloare* „căldură excesivă" din lat. *calor*, *calorem*, etc. Cuvântul e prin urmare moştenit şi deci vechiu în limbă. Aceasta nu însemnează însă că Românii au cunoscut pălăria şi au purtat-o de la început în forma şi înfăţişarea subt care o cunoaştem noi azi. Acest lucru nu se poate spune nici despre francezul *chapeau*, nici despre germanul *Hut* etc. *Phalerele* erau propriu zis două plăci metalice adaptate la coif, care după trebuinţă se puteau ridică şi lăsà în jos, ca şi marginile pălăriei, spre a apără obrajii sau a-i lăsà

liberi (Dicţionare'e). De la acest înţeles s-a trecut la acela de coif cu phalere, apoi la acel de pălărie de azi. Nemţescul *Hut* „pălărie" însemnă în germana medie de sus tot coif (*huot*) = engl. *hood* „Kappe; Haube" [61].

Ciupag, partea cămăşii femeieşti de la brâu în sus; restul înădit se chiamă poale. Ciupag au de obiceiu cămăşile mai bune cu cusături frumoase, pe care le iau fetele şi femeile la zile mari. Cuvântul *ciupag* există şi în unele limbi slavice: slav. bis. *čьpagъ* „Brustharnisch", bulg. *čepag* „Brusthemd". Aici însă e strein şi originea lui dată ca obscură, comp. Berneker EWS. 169. Posibilitatea unui împrumut din româneşte nu e deci exclusă. Cuvântul românesc vine dintr'un prototip grec *κύπαξ, -ακος = κυπάς, -άδος „Hemdchen der Frauen; ein Kleidungsstück für Frauen und Krieger". Schimbul de sufixe: -άς, -άδος: -αξ, -ακος erà frecvent în limba greacă; compară λιθάς, -άδος = λίθαξ, -ακος „piatră mică", ῥωπάς, -άδος = ῥώπαξ, -ακος „tufă", ψιάς, -άδος = ψίαξ, -ακος etc.

Tearfă opincă ruptă, zdreanţă, întrebuinţat apoi şi ca expresiune de batjocură, pentru o femeie de moravuri uşoare. Vine din grecul τέρφος „Leder, Fell, Haut". Desvoltarea noţiunii de „prostituată" din aceea de piele are analogii numeroase: lat. *scortum* „Dirne" = *scortum* „Leder", elveţian-germ. *Fell* „rohes, unsittliches Weib" = *Fell* „piele", germ. prus. *Bockfell* „böses, schlimmes Frauenzimmer" = *Bockfell* „piele de ţap" — şi se datoreşte faptului că în timpurile străvechi aşternutul patului, în locul scoarţelor (de lână) de azi, îl formă o piele de animal. Acelaşi lucru se întrezăreşte şi din etimologia cuvântului românesc *scoarţă* (de lână) din lat. *scortea* „Lederzeug, δερματοχιτών". Atât ca înţeles cât şi ca formă cuvântul *tearfă* se apropie de *târfă*; originea acestuia însă e cu totul alta.

Pătură „învelitoare de lână; acoperemântul calului; strat din o materie oarecare", arom. *petur* „foaie de plăcintă; felie (de caş)". Derivaţia curentă a acestui cuvânt din grecul πίσσα respectiv πίττα „păcură" e greu de justificat, cel puţin în partea semantică. Fonetic şi semantic *pătură* se reduce la grecul πέτα-

[61] Tulpina germanică *hod-* din *kat-* e pusă de obiceiu în legătură cu latinul *cassis* „coif" *(cat-tis)*, comp. Fr. Kluge, Etym. Wörterb. d. deutschen Sprache ed. 8 p 214.

λον „foaie de copac, de metal etc." care nu e decât neutrul adjectivului πέταλος „ausgebreitet". Pentru înţeles să se compare şi derivatul πέτασμα „das Ausgebreitetes, ausgebreitete Decke, ausgebreitetes Tuch". Finalul -αλον a fost latinizat ca de obiceiu πέταλον > **petula* > *pătură*, compară gr. πάσσαλος > lat. *pessulus* „zăvor", gr. ἰταλός = lat. *vitulus* etc. Din punctul de vedere fonetic e de remarcat tratarea vocalei accentuate greceşti ε ca *ē* (lung), despre care am mai vorbit la discuţia etimologiei cuvintelor *leu, pepene, sterp, tearfă* (pag. 425, 426 etc.). Acelaşi cuvânt grecesc s'a păstrat şi în unele dialecte italiene: friul. *petul(a)* „chiffon, torchon", milan. *petola* „tovaglia; lemba di camicia" etc.

Dintre termenii de origine greacă privitori la locuinţă voiu aminti aici verbul **a cotropì**, întrebuinţat azi mai mult cu sensurile derivate de „a acoperì peste tot, a cuprinde, a călcà o ţară, a călcà drepturile cuiva". Derivaţia cunoscută dintr'un prototip latin **contorpire* în loc de *contorpere* din *torpere* „a fi amorţit, înlemnit", relevată cu îndoială de Tiktin *DRW.* I 427, admisă ca bună de Candrea-Densusianu *DER.* nr. 469 şi prezintată cu semnul întrebării de Meyer-Lübke *REW.* nr. 2186, cred că trebue părăsită din cauza greutăţilor semantice. Înţelesul primitiv al verbului *cotropì* a fost „a acoperì (o casă)", de unde *cutrupiş* „acoperişul casei"; cu acest înţeles se păstrează el până azi în graiul din ţara Haţegului cum şi în acela al Românilor din Valea Timocului[62]. Celelalte înţelesuri se explică uşor din aceasta. Ca atare, forma *cotropì* stă în loc de **cătropì* şi derivă din grecul κατοροφόω (κατοροφῶ) „bedachen", verb. compus din prepoziţia κατὰ şi ὀροφόω „mit einem Dache versehen, bedecken".

Spuză „cenuşă fierbinte amestecată cu jăratic mărunt". Ca împrumut românesc cuvântul mai există în bulgară şi în ucraineană. Contra derivării românului *spuză* din alb. *špuzε* „glühende Asche", admisă de O. Densusianu HLR. 353 şi de alţii vorbeşte *š* iniţial care nu puteà revenì la *s* primitiv. E grecul σπόδιον moştenit cu fonetismul ionic (ου în loc de ο) ca şi *drum, amurg*, despre care am vorbit mai sus pag. 419—420.

Azămă sau *azemă* „turtă de grâu sau de secară făcută din cocă nedospită şi coaptă de obiceiu subt *spuză*", *azmă* „pâne

[62] Comp. O. Densusianu, Graiul din Ţara Haţegului 315; E. Bucuţa, Românii din Valea Timocului, pag. 190.

nedospită; turtă coaptă subt spuză". Vine din grecul ἄζυμος (subînțeles ἄρτος) „ungesäuertes Brot".

Cuvântul se întrebuințează apoi în funcție de adjectiv invariabil: varză *azmă*, scoverzi *azmă* = scorverzi nedospite, dar și variabil; *castravete azmă* „nici acru nici dulce, nemurat". Gr. ἄζυμος „nefermentat" din *ἀ* privativ și ζύμη „aluat" [63].

Colac „turtă de grâu împletită în formă de cunună ce se aduce ca ofrandă la biserică". Se reduce la un prototip grecesc *κόλλαξ, -ακος = κόλλιξ, -ικος „ein länglich rundes und grobes Brot". Schimbul de sufixe -αξ, -ικος: -αξ, -ακος, pe care l-am constatat și în *alac* < *ἄλλαξ, -ακος = ἄλιξ, -ικος, erà frecvent în limba greacă, vezi exemplele date la discuția acestui din urmă cuvânt pag. 458. De aceiași origine e și bulg. *kolak* „gros pain, meule de pain", rus. *kolačъ* „espèce de pain blanc rond" etc., deși etimologia populară îl pune în legătură cu vsl. *kolъ* „roată" [64]. Forma aromână e *culac* „un fel de pâne rotundă", iar cea istroromână *colâc* „covrig". Cuvântul grecesc cu același schimb de sufix cerut de forma românească se păstrează și în dialectul calabrez: *cullacciu*.

Pupăză „un colăcel împletit cu măestrie în formă lungăreață de către țărance pe seama fetițelor; pruncilor le fac colaci", un fel de colac cu creastă ce se face la Sân-Toader. E cunoscută zicala: *Colac peste pupăză*, întrebuințată și de cei ce nu știu ce e propriu zis *pupăza*. La baza acestui cuvânt stă grecul ποπάς, -άδος „Gebäck, Kuchen, besonders Opferkuchen", cu deminutivul ποπάδιον și varianta πόπανον. In românește cuvântul a fost însă influențat de omonimul *pupăză* — pasărea —, cu care etimologia populară, îl pune în legătură: *colac cu creastă!* Ar fi trebuit să avem **pupáză*.

Burcă „turtă de făină". Din πυρικός (subînțeles ἄρτος) „pâne sau turtă de grâu". In greaca veche e atestat numai πύρνος (în loc de *πυρινος) „Weizenbrot", subînțeles ἄρτος, din πυρός „grâu". Sufixele -ικός și -ινος se întrebuințau unul în locul altuia de ex.

[63] Comp. S. Pușcariu în Dicț. Acad. I 392—393.

[64] Vezi literatura asupra acestui punct la Berneker EWS a. v. Pentru originea greacă a cuvântului slav cf. Korsch în Archiv für sl. Philologie 9, 518. De aceeași părere e Schuchardt SB. Wien AW. 141, 24.

οιτικός = οἴτινος „de grâu“ din οἶτος „grâu“, σαρκικός = σάρκινος „de carne“ din σάρξ „carne“ etc. Pentru fonetismul π > β, care erà propriu Delfienilor, Tarentinilor şi Siculilor, vezi mai sus pag. 439.

9. *Arta magică şi credinţe populare.*

Amăgeu „înşelător, şarlatan“, ca adjectiv „iluzoriu, falacios“. Cuvântul e învechit; vezi în Dicţ. Acad. citate din Varlaam, Cantemir, Miron Costin, Dosofteiu şi Nicolae Costin. Presupune existenţa în limba greacă a unui derivat *μαγεύς „vrăjitor“ din μαγεύω „a fermecà“ de felul lui φαρμακεύς „vrăjitor“ din φαρμακέω „a întrebuinţà farmece pentru cevà“.

Amăgì „a face semne cabalistice cu mâna; a încântà, a captivà, a seduce“. Din grecul μαγεύω „magische Künste anwenden, zaubern; durch magische Künste bezaubern, verstricken“; μάγος „mag, vrăjitor“. Din acelaşi izvor sânt: sicilian *ammagari* „affascinare, incantare“, sard. *ammajare* „ensorceler“. Compară Hasdeu în EM. 1008.

Farmec „formulă magică, vrajă etc.“ Din gr. φάρμακον „Arzneimittel; Gift; Zaubermittel, sow. Zaubertränke und Salben, als Zauberformeln und Besprechungen“. De aci şi verbul *a fărmecà* „bezaubern“ = gr. φαρμακεύω cu acelaşi sens[65].

Mângâià „a înşelà, a seduce; a consolà“. Are la bază un prototip **manganiare* din **mangania* = μαγγανεία „Zauberei, Betrugerei durch Arzneien und sonstige künstliche Mittel“. Compară μαγγανεύω „durch künstliche Mittel, Tränke und dgl. bezaubern, betrügen; durch künstliche Mittel verschönern, verfälschen“, μάγγανον „künstliche Vorrichtungen zu Taschenspielerstreichen und Gaukeleien“.

Boscoane „vrăji, farmece“, postverbal din *a bosconi* „a descântà, a vrăji“, în loc de *băscăni. Se reduce la un substantiv pierdut *bascănă* „vrăjitoare“ din βάσκανος „Hexe“. Compară şi derivatele greceşti: βασκανία „Behexung, Beschreien“, βασκαίνω „beschreien, behexen“, βασκάνιον „Mittel gegen Behexung, Amulet“. Formele intermediare: *băscăni* > *boscăni* — comp. *botezà* din **bătezà* — şi prin asimilare progresivă *bosconi*.

[65] Comp. S. Puşcariu, EWR. nr. 584.

Săiastră „zână". Acest cuvânt, uzitat în Maramureş, e modelat după *măiastră* „zână" şi are la bază varianta greacă σεβιστός, -ή, -όν (Hesychius) = σεβαστός „heilig; göttlich", ca substantiv σεβαστή „die heilige, die göttliche; Augusta". Pentru intercalarea lui *r* după prupul *st*, compară şi formele *agestru, şestru, ţestru* în loc de *agest, şest* (şes) şi *ţest*.

10. *Anatomia şi medicina populară.*

Beregată „laringe, înghiţitoare, gâtiţă", cu varianta *bereguş*. La baza tulpinei acestui cuvânt: *bereg-*, *băreg-*, stă forma macedonică *βάρυξ *βάρυγος = φάρυγξ φάρυγος — acest genitiv erà mai des întrebuinţat decât forma nazalizată φάρυγγος! — „der Schlund, Anfang der Speiseröhre; überhaupt die Kehle, die Gurgel, der Hals". Redarea aspiratei φ prin β erà una din caracteristicele cele mai de căpetenie ale dialectului macedonic: βαλακρός = φαλακρός „pleşuv", βάλιος = φάλιος „licht, hell, weiss" (arom. *bal'u*), κεβαλή = κεφαλή „cap", Βερενίκη = Φερενίκη, Βίλιππος = Φίλιππος etc. [66]. Forma *beregată* presupune un deminutiv *βαρυγάς, -άδος, acuzativ βαρυγάδα, de aceeaşi formaţiune ca şi ῥιζάς, -άδος din ῥίζα „rădăcină", ῥωπάς, -άδος din ῥωψ „tufă" etc. Pentru redarea lui δ intervocalic prin *t* vezi pag. 430 şi discuţia etimologiei cuvintelor *gutuiu, găleată, cărete, cărăfete* (arom.) etc.

Plămân din ionicul πλεύμων, -ονος, de unde şi latinul *pulmo, -onis*; neogr. πλεμόνι. Forma atică a fost πνεύμων, -ονος „Lunge". Forma *plămân* alături de varianta *plămâne* oglindeşte forma de acuzativ după declinarea latină; varianta *plămână* se reduce direct la acuzativul grec. Aceleaşi raporturi reflectează şi formele aromâne *plimune* şi *plimună*. În domeniul limbilor surori, cuvântul mai există numai în dialectele sud-italiene: calabrez *premone*, neap. *premmone*. Dincolo de aceste dialecte e domeniul formelor eşite din latinul clasic *pulmo, -onem*. De altfel şi în româneşte se păstrează reflexe din forma aceasta: dacorom. *plumân*, arom. *pulmună*.

Plămâiu, o variantă a cuvântului precedent. Vine dintr'o formă ionică *πλευμόνιον, deminutiv din πλεύμων, -ονος, după cum varianta atică πλευμόνιον cu acelaşi înţeles e deminutiv la πνεύμων.

[66] R. Kühner, Griech. Gramm. ed. 2, pag. 130; G. Hatzidakis în Indogerm. Forschungen IX, pag. 313 urm. etc.

Dintre măruntaie mai este exprimat cu un cuvânt de origine greacă **splina** din σπλήν acuzat. σπλῆνα, ngr. σπλῆνα. In domeniul romanic din apus cuvântul se păstrează în dialectele italiene: v. neap. *splene*, sard. log. *ispiene*, *ispiena* etc. şi în engadină *splemma*. Corespondentul latin *lia*, care dejà în latina clasică erà concurat de cuvântul grecesc, a dispărut fără urmă.

Grecul σπλήν, deşi fusese primit şi în latina clasică: *splen splenis*, în popor a prins însă rădăcini numai în părţile adiacente lumii greceşti; de aceiea a rămas necunoscut majorităţii limbilor romanice din apus, inclusiv celei italiene literare. Cuvântul italienesc pentru această noţiune e *milza*, catalan *melsa*, franţ. *râte*, span. *bazo*, portug. *baço*.

Prapur, membrana ce învălue maţele. In acest înţeles românul prapur se acoperă în totul până la sufix cu grecul πραπίς, -ίδος „Zwechfell, das die edleren Eingeweide vom Unterleibe scheidet". Grecul διάφραγμα, cu care dicţionarele greceşti confundă adese pe πραπίς îl găsim explicat în Dicţionarul elino-român de Ioanid prin „subţirele *prapur* ce desparte inima de plămâni". Sufixul deminutiv grec -ίς, -ίδος a fost înlocuit prin cel latin -*ulus*: πραπίς πραπίδος — **prapulus* ca şi în δρεπανίς δρεπανίδος prin -*ula* substituit prin -*ella*: *drepanella* > *drepneà* (vezi mai sus pag. 434)

Hârcă „ţeastă, cap de mort". Nu stă în legătură nici cu verbul onomatopeic *hârcăire*, la care-l raportà Cihac II, p. 135, şi nici nu presupune un prototip **hârbcă* din *hârb* „ciob, vas de lut", dat cu semnul întrebării de V. Bogrea în DR. III, p. 1088. Vine din grecul ὕρχα, în transcripţie latină hyrcha „ein irdenes Gefäss, Topf" şi a suferit aceeaşi schimbare de înţeles ieşită dintr'o comparaţie populară ca şi latinul *testa* „ein irdenes Gefäss, Topf" în limbile romanice: rom. *ţeastă* „craniu, hârcă", franc. *tête* „cap" etc. Alt pendant semantic e ungurul *cserép* „craniu", din slavul *črepъ* „hârb, ciob", relevat de Bogrea la locul citat din DR. In privinţa formei e de observat că *h* iniţial din *hârcă* poate fi şi secundar, de felul celui din *hârleţ* în loc de **îrleţ*, **râleţ* din sl. *rylĭcъ*.

Un cuvânt de origine greacă pentru noţiunea de „ţeastă" mai e **scăfârlie**, care ca şi *hârcă* a avut la început, cum am arătat mai sus (pag. 466), tot înţelesul fundamental de „vas"

Pentru noțiunea de „dos" avem cuvântul **spate**, care nu e decât pluralul cu funcție de singular de la *spată* „omoplat" din grecul σπάθη „die breiten Rippen, auch das Schulterblatt". E acelaşi cuvânt cu *spată* din terminologia textilă despre care am vorbit mai sus (pag. 464). In limbile romanice din apus nu s'a păstrat cu această accepțiune; există însă formațiuni din deminutivul *spathula*.

In denumirea românească a coloanei vertebrale **şira** *spinării*, primul element *şiră* e de origine greacă: eolic. σειρα = σειρά „Seil, Strick, Schnur, Kette". **Şir** „Reihe" e acelaşi cuvânt; compară neogr. κατὰ σειράν „der Reihe nach, unterbrochen = rom. *în şir*, ἡ σειρά τῶν ὀρέων „Gebirgskette" = rom. *şirul munților*, ∽ τοῦ λόγου „der Faden, der Zusammenhang, der Rede" = rom. *şirul vorbirii*. Singularul *şir* e refăcut după plurarul *şire* de la *şiră*.

Din sfera de idei a medicinei populare sânt de relevat cuvintele:

Brâncă „numele popular al erizipelului; umflătură la gât sau la cap, boală de vite". Vita cuprinsă de brâncă se umflă la gât (calul) sau la cap (porcul). Din βράγχος „Heiserkeit; Bräune, eine Halskrankheit" [67]. Alb. *brenge* „ladrerie, maladie de porcs".

Uimă „tumoare la gât, la subțiori, la vintre". Despre acest cuvânt şi despre variantele lui am vorbit mai sus (pag. 429). Aici observ numai că *uimă* are la bază forma greacă οἴδμα, iar *udmă* stă în loc de **udemă* sau *udămă* şi se reduce la forma οἰδημα.

Ciumă, boală contagioasă care se manifestă prin umflături în părțile delicate ale corpului: pestă. Sensul primitiv al cuvântului a fost „umflătură" în genere; comp. arom. megl. *tšumă* „Beule, Geschwür", alb. *k'üm*, *k'im* „Art Geschwür"; dacorom. *ciumă* „umflătură pe din afară albuie, pe din lăuntru neagră ce creşte pe firele de păpuşoiu, îndeosebi când vremea e ploioasă" [68]. Vine din grecul κῦμα „die angeschwellte Masse, bes. Wassermasse, daher Welle, Woge etc". Pentru înțeles compară şi οἴδμα „das Angeschwollene, bes. der Wasserschwall; Geschwulst".

[67] Comp. A. Philippide în Viața Românească XVII (1910) pag. 39.

[68] Pentru această din urmă accepțiune: Viciu, Glosar de cuvinte.

Ideea de „umflătură" a cuvântului κῦμα se străvede apoi în derivatul κυμάς, -άδος „borţoasă, cu pântecele umflat". Cu înţelesul de „pestă" cuvântul *ciumă* există şi în limbile slavice: bulg. *čuma* „Pest", serbo-cr. *čuma*, rus. *čumá*, rut. *čúma džuma*, pol. *dzuma*. Dar deoarece *ciumă* „pestă" nu poate fi despărţit de *ciumă* „umflătură", care e sigur de origine greacă [69], cuvântul slav este, după cum a arătat Capidan (DR. III, ,142) din româneşte. Acèle umflături pe anumite părţi ale corpului au fost considerate totdeauna ca semnele cele mai caracteristice ale ciumei [70]. Sânt interesante în această privinţă şi alte două cuvinte româneşti pentru aceeaşi noţiune de „ciumă": arom. (Tesalia) *pánucl'e* „pestă" din lat. **panucula* în loc de *panicula* „Art Geschwulst" şi *puşcl'e* „pestă" propriu zis „umflătură". In latina clasică *cyma* e atestat cu sensul de „lăstar", în limbile romanice din apus cu acela de „vârf": it. *cima*, franc. *cime* etc. Numai în sardă înţelesul cuvântului se apropie întrucâtva de al celui românesc: sard. log. *kima*, campid. *tšima*, *tšumacca* sau *tšimagga* „flusso (di umori)".

Minegociu „umflătură inflamatorie pe marginea pleoapelor în forma unui bob de orz", sinonim *urcior*, franc. *orgelet*, aceste două din urmă însemnând propriu zis „orzişor, grăunte de orz", lat. *hordeolum*, ca şi ngerm. *Gerstchen* (im Auge). Cuvântul *minegociu* n'a fost explicat până acum; vreo legătură între el şi substantivul *neg* „Warze" cu care îl compară Tiktin *DR.* Wörterb. a. v. e greu de admis. Se reduce la o variantă dialectală *μονικόκκιον, deminutiv de la μονόκοκκος (> lat. *triticum monococcum*), propriu zis o cereală cu un singur grăunte din μόνος „singur" şi κόκκος „grăunte". Pentru formaţia diminutivală compară κοκκίον sau κόκκιον „grăuncior" din κόκκος „grăunte". Cu un înţeles similar cuvântul se păstrează şi în unele dialecte sud-italice (Reggio): *koćću* „pustoletta" şi *koćću* „seme" [71]. In varianta

[69] Comp. S. Puşcariu în Convorbiri Lit. XXXVII, 600–601 = Etym. Wörterb. d. rum. Sprache nr. 2438; E. Berneker EWS. pag. 163.

[70] Iată bunăoară cum descrie Paulus Diaconus în a sa Historia Langobardorum II, 4. ciuma care a bântuit în Italia în anul 570 d. Chr.: *Subito enim apparebant quaedam signacula per domos, hostia, vasa vel vestimenta, quae si quis voluisset abluere, magis magisque apparebant. Post annum vero expletum coeperunt nasci in inguinibus hominum vel in altis deligatioribus* (sic!) *locis* **glandulae in modum nucis seu dactuli,** *quas mox subsequebatur febrium intolerabilis aestus, ita ut in triduo homo extingueretur.*

[71] Archivo glottol. XII, p. 73 nr. 194 şi 87.

greacă *μυνικόκκιον în loc de μονοκόκκιον, cerută de forma românească *minegociu*, e de remarcat înlocuirea lui o prin υ, ceea ce era o particularitate a dialectului eolic. Vezi despre aceasta mai sus, pag. 423; compară şi μύνη quasi μονὴ, Aolice mutatato o in υ (Thesaurus l. gr. tom. V, 12. 68). Cât priveşte pe ι din silaba a doua, acela stă în locul lui o ca vocală de legătură, comp. Λογγίβαρδοι (Menandru) = Λαγγοβάρδοι.

Mătreaţă, boale care atacă pielea capului având de rezultat rărirea, căderea şi chiar dispariţia completă a părului. Derivarea curentă a acestui cuvânt din substantivul *mătură* nu satisface partea semantică nici pe cea fonetică şi cu atât mai puţin pe cea cronologică. Cuvântul e într'adevăr străvechiu, întrucât îl are şi aromâna: *mătraţă* sau *mâtreaţă* şi un derivat din *mătură* (arom. *metură*) ar fi dat în aromână *mitureaţă*. Tulpina *matar-* din forma de bază **matar*, *-iţia* se regăseşte în grecul μαδαρός „kahl; Grindkopf", de unde μαδαρότης „Kahlköpfigkeit". Pentru redarea lui δ intervocalic prin *t*: μαδαρ- > *matar*, vezi mai sus pag. 430 cum şi etimologiile cuvintelor *gutuiu*, *găleată*, *cărete*, *beregată* etc. In **matariţa* faţă de μαδαρότης mai e de relevat înlocuirea sufixului grec -ότης, cu care se formează mai ales abstractă, prin corăspunzătorul latin *-itia* din *calvitia*, *glabritia* etc. Acest fenomen apare des în cuvintele de origine greacă veche; astfel am vazut că în cuvintele *prapur* şi *drepneà* sufixul deminutiv *-ulus* respectiv *-ella* s'a substituit grecului *-ίς*, *-ίδος*, în *urdă* şi *leurdă* sufixul ajectival *-idus*, *-ida*, *-idum* ţine locul grecului *-ώδης* etc. Simptomele mătreţei sânt nişte bubuliţe gălbuiu, la început umede, care uscându-se şi frămiţându-se produc materia făinoasă cunoscută sub acelaşi nume. Acele bubuliţe se chiamă pe greceşte μαδαρὰ ἕλκεα „glabra ulcera, nimio humore, diffluentia, putrida et fluida" [72].

---

[72] Tiktin (Rum'-deutsches Wörterbuch s. v.) pune în legătură pe *mătreaţă* cu germanul *Matratze*, ital. *materasso* etc.; Candrea-Densusianu Dicţ. etim. nr. 1071) îl derivă dintr'un **matricia* de la *mater*, plecând de la ideia de „materie ce se depune", iar G. Giuglea (DR. III p. 603) îl explică din **tarmitea*, cu metateză, de la *tarmes*, *-mitis* „Holzwurm" păstrat şi în limbile romanice din apus cu sensul special de „Motte, Milbe" (REW. 8586). Spitzer va publică în DR. IV o notă, în care se declară pentru etimologia lui Candrea-Densusianu; mie nu-mi pare probabilă, din cauza sensului prea depărtat.

11. *Flora.*

Mesteacăn, cunoscutul arbore cu coaja albă care creşte prin păduri în regiunea sub-muntoasă împreună cu brazii. Scoarţa care este răşinoasă se dă contra frigurilor şi ca diuretic la dropică. Mesteacănul creşte în părţile de nord ale Europei şi se coboară în jos până dincolo de Europa Centrală. In sudul Europei dispare şi cu el şi numele său; Bulgarii n-au nici o denumire pentru acest arbore [73]; deasemenea Aromânii. Cuvântul *mesteacăn* se reduce la prototipul *mastichinum* „un preparat din răşină", din grecul μαστίχινος, cu acelaşi înţeles, μαστιχέλαιον „uleiu de răşină, păcură", μαστίχη „răşină de lentisc". Această etimologie a fost propusă de H. Schuchardt [74], iar Candrea-Densusianu (Dicţ. etim. nr. 1089) au adus în sprijinul ei şi unele paralelisme din alte limbi, din care se vede legătura ce există între numirea arborelui şi a sucului produs de el: rus *bereza* „mesteacăn" şi *berezovica* „suc de mesteacăn" etc. Cu toate îndoielile lui Tiktin *DRW.* p. 970 şi ale altora, şi cu toată persistenţa lui Weigand [75] de a socoti cuvântul *mesteacăn* ca o formaţiune românească din verbul *a mestecà,* etimologia de mai sus îmi pare indiscutabilă. Că în româneşte prin *mesteacăn* s'a înţeles la început numai preparatul din scoarţa răşinoasă a arborelui, adică tocmai lucrul exprimat de grecul μαστίχινος, e un fapt ce se poate dovedì; compară: *mesteacăn* „păcură din arderea cojii de mesteacăn" în Şezătoarea III 69. Această denumire a fost aplicată apoi la arborele din care se prepară acel produs. E acelaşi fenomen semantic pe care îl observăm bunăoară la cuvântul grec πίσσα „răşină şi arborele care produce răşină, pin" etc. Galii extrăgeau păcura din coaja mesteacănului, îndeosebi de Romani, care o preparau din răşină [76]. Când coloniştii au învăţat în Dacia a extrage păcura din mesteacăn, ei numind produsul răşinos *mastichinum,* au trecut această denumire şi asupra arborelui necunoscut în sud.

---

[73] Comp. O. Schrader, Reallexikon d. indo-germ. Altertumskunde, ed. 1, pag. 92; Krek, Einleitung in die slavische Literaturgeschichte 2, p. 136.

[74] La Haşdeu. Cuvente den bătrâni I Supl. pag. XXXII.

[75] In Jahresbericht d. Instituts f. rum. Sprache (Leipzig 1919), vol. XXI—XXV, pag. 78.

[76] Plinius, Nat. Hist. XVI, 75: *bitumen ex ea* (scl. *betulla*) *Galli excoquunt.* Comp. O. Schrader Reallexikon d. indogerm. Altertumskunde, ed. 2 pag. 146.

Numele latin al mesteacănului, *betulla*, e de origine celtică şi derivă din celtul **betu* = lat. *bitumen* „smoală", înrudit cu angls. *cwidu* „Baumharz". Subt raportul semantic galo-latinul *betulla* se acoperă deci pe deplin cu românul *mesteacăn*.

Mesteacă „răşină galbenă ca ceara şi dulce care se mestecă în gură; e un excitant ca tutunul", prin părţile Răşinarilor: *meştecă* „un fel de răşină care se mănâncă la nevoie când se isprăvesc proviziunile de acasă" [77], pe la Năsăud-Bistriţa *mestec* „răşină de brad încă netopită pe care o mestecă păcurarii şi peste tot ţăranii de la munte pentru a-şi curăţi dinţii" [78]. Din grecul μαστίχη „das Harz des Baumes σχῖνος, mit μάσταξ, μαστιχάω zusammenhängend, weil man es, wie noch jetzt im Orient, seines Wohlgeruchs wegen, kaute".

Smirdă „smirnă" cu varianta *zmirdă*. De aci *smirdar* „jneapăn". Pentru formaţie compară *tămâier* „jneapăn, fiindcă boabele lui se întrebuinţează la afumat ca tămâia". Presupune un prototip grec *σμυρρίς, -ίδος în loc de μυρρίς, -ίδος „myrtenähnliches Kraut" de unde şi latinul *myrris*, *-ĭdis* „mirt". Compară pentru sens şi pentru *s* protetic σμύρνα = μύρρα „der balsamische Saft der arabischen Myrte". Pe-alocurea *smirdar* e arbustul numit şi r u j a - m u n ţ i l o r, nemţeşte „Alpenrose", iar *smirdă* floarea acestuia, adică „roză cu miros de mirt" [79]. De remarcat e redarea lui *y* prin *ī*; compară mai sus varianta *bircă* alături de *bârcă* (pag. 438) şi invers aici **smârdă* cerut de varianta **smârdar* (la Panţu).

Mur „arbust spinos cu fructe negre: R u b u s f r u t i c o s u s"; numele fructelor: *mure*. In Transilvania şi Banat prin *mur* se înţelege arborele cultivat *morus alba* şi *morus nigra*, sinonim *dud*. Cum am arătat mai sus, cuvântul *mur* vine din ionicul μοῦρον păstrat şi în neogreacă μοῦρον „Maulbeere", μουριά „Maulbeerbaum". Forma atică a fost μόρον, cea dorică μῶρον, de unde şi lat. *mōrum*.

Dafin „arbore aromatic, totdeauna verde, cu bobiţe negre şi acre de mărimea unei măsline: L a u r u s n o b i l i s"; în Oltenia

[77] Şezătoarea III, 70; V. Păcală, Răşinariu (Sibiu 1915) p. 294.

[78] N. Drăganu, în Transilvania XLI, nr. 6 (1910), pag. 461—462, unde relevează şi posibilitatea derivării cuvântului din *masticum* < μαστίχη.

[79] S. Puşcariu în DR. III 690—691.

„salcâm: Robinia Pseudoacacia". Dintr'o variantă *δάφινος în loc de δάφνος „Lorbeer", lat. *daphnus* atestat ca *Daphinus* în inscripţiile latine din Italia de Sud, neogr. (Terra di Otranto) *dafini* „lauro, alloro, fronda d'alloro", tot acolo καπινός = (în Peloponese) καπνός.

Druete „trunchiu de arbore" din δρυΐτις la Ioanid „cel în proporţie sau asemănare cu stejarul, care dă vlăstare după tăiere" din δρῦς δρυός „stejar". Explicarea aceasta îmi pare mai probabilă decât cea dată de Pascu în Archivum Romanicum IX (1925) p. 316 din alb. *dru* „bois, arbre" şi sufixul *-ete.*

Jugastru, arţarul de câmpie din care se fac juguri, arbore din subfamilia Acerineelor ca şi paltinul şi arţarul de codru. Arum. *džugastru,* megl. *jugastru.* Lipseşte în limbile romanice din Apus. Prototipul grecesc ζύγαστρον sau ζυγάστριον atestat cu sensul de „ein aus Brettern zusammengefugter Kasten, wohlverbundenes Behältnis" e alt derivat din ζυγόν „jug" alături de ζυγία „Name eines Baumes, eigentlich Jochholzbaum". Despre jugurile pentru catâri făcute din jugastru (ζυγία) vorbeşte Theophrast în Hist. plant. V, 7, 6. Pentru sufixul *-astru,* compară gr. αἰγάστριον „capră sălbatică" (Etym. Gudianum), din αἴξ αἰγός, lat. *oleaster* „măslin sălbatic", şi Hasdeu Etym. M. II, 1903.

Ismă, plantă de ornament şi medicală cu *miros plăcut* şi cu gust arzător, numită în ştiinţă Mentha crispa. Varietăţi care cresc sălbatic sunt *isma broaştei, ismă sălbatică* etc. Forma *ismă* stă în loc de **iusmă* şi presupune un prototip eolic ὄσμη = ὀσμή „miros, odoare", ca prescurtarea din ἡδύοσμον sau ἡδύοσμος „ein wohlriechendes Kraut, die Gartenminze", din ἡδύς „plăcut" şi ὀσμή „miros". Despre accentuarea eolică şi despre redarea lui o prin υ în acelaşi dialect am vorbit mai sus. Cuvântul *ismă* vine deci din prescurtarea indicată mai sus cu fonetism eolic, şi nu direct din ἡδύοσμος, de unde e dedus de obiceiu.

Mintă, termenul special pentru *minta* de grădină „menthe poirée". In Moldova se numesc astfel şi alte varietăţi: mintă creaţă, minta broaştei, mintă sălbatică, minta calului etc., ceea ce în Muntenia şi în alte părţi se exprimă totdeauna prin *ismă.* Din grecul μίνθα sau μίνθη „Minze, ein wohlriechendes gewürziges Kraut". Latinul *menta* „Minze" de unde, ital. sard. prov. cat.

menta, franc. *mente*, span. *mienta*, ar fi dat în româneşte *mântă*, ca şi în slavul *mętva*, de unde îl deduce Byhan în Weigands Jahresb. V. 319.

Cimbru, plantă odorantă şi aromatică din familia Labiatelor ce creşte prin fâneţe şi păşuni uscate, pe coline şi câmpuri prin poeni, livezi pe marginea pădurilor: Thymus serpillum. Vine din grecul θύμβρος „Thymian, ein bitteres gevürziges Kraut" cu prefacerea regulată a grupului *thiu* (θυ) în *ciu* Neogr. θύμβρη, θρύμβη, cret. θρύμπη, Rhodos θρούμπα, ἀθρούμπα, Cipru θρουμπίν, χρουμπίν. Cuvântul există şi în limbile slavice, însă ca element strein: rus. *cybrъ* „Satureja, Saturei", serbocr. *čúbar*, ceh. *čubr*, *čibr*, pol. *cząber*, *cząbr*. E Berneker, Etym. Wörterb. Sl. I, 160, a arătat că formele slave ale acestui cuvânt din cauza lui *č* nu pot fi deduse direct din prototipul grecesc. Tratarea grupului *tĭu* (= *thiu*) ca *ču* e un fonetism românesc. Conform legilor fonologiei slave acest grup dă *št* în slava bisericească şi *c* (= *ţ*) în polonă, cehă şi sârbă. Părerea susţinută cu tărie de A. Philippide [80], că Slavii au împrumutat cuvântul din româneşte e prin urmare justă. De la Slavi au luat apoi cuvântul Ungurii: *csömbör*.

Cicoare, numele popular al plantei Cichorium inthybus, din ale cărei frunze creţe se face salată, iar din rădăcina-i prăjită şi pisată se fabrică surogatul de cafea. Cuvântul vine din κιχώριον sau κιχόριον „Zichorienkraut". Alb. *koŗe*, *škorie*; abruzz *čekore*, neap. *čkojęra* „radicchio".

Cintoare plantă din familia compuselor cu rădăcina amară, tonică şi febrifugă: franţ. *centaurée*. Din grecul κενταύριον cu acelaşi înţeles. De remarcat e fonetismul grec dialectal: αυ > ω, ca în ὦλαξ în loc de αὖλαξ, τρῶμα din τραῦμα, θῶμα din θαῦμα etc. Forma secundare *cintorie* şi *cintaulă*.

Despre **leurdă** am vorbit mai sus, pag. 454. Aici e de relevat numai frecvenţa acestui cuvânt atât în toponimie: *Leurdei*, *Leurdişul*, *Leurdoasa*, *Leurdeţul*, *Unghiul cu Leurda*, *Izvorul Leurdei* etc., cum şi în onomastică [81].

[80] Viaţa Românească XVII, 46.

[81] Marele Dicţionar geografic vol. IV p. 162—164; *Unghiul Leurdei* e o localitate în comuna Zagra judeţul Năsăud, unde *leurdă* ca apelativ nu mai e înţeles de nimeni (comunicate de dl. N. Drăganu).

Poleiu, ca şi *busuiocu-cerbului,* e un nume popular al plantei Mentha pulegium, fr. *chasse-puce.* Din ionicul σπυλλήϊον = ψυλλεῖον „Flohkraut" de unde şi latinul *pulejum,* cu *l* simplu din cauza etimologiei populare şi raportării cuvântului la latinul *pulex, pulicis* „purece". Cuvântul grecesc derivă din ψύλλος respectiv σπύλλος „Floh". Pentru metateza ψ : σπ, compară dubletele : ψέλλιον = σπέλλιον „brăţară", ἀψίνθιον şi ἀσπίνθιον „pelin" etc., iar pentru ion — ήϊον = εῖον vezi mai sus etimologia cuvintelor *putineiu* şi *curmeiu.* Reflexele romanice ale latinului *pulejum* la Meyer-Lübke, EW. nr. 6815.

Breiu, cu variantele *brâe, brie* şi *briu,* plantă ierboasă (*Mercurialis perennis*) cu flori verzui, numită şi *buruiană câinească, trepădătoare* etc. Breiul creşte lung ca rugul. Damé Dicţ. rom. francez glosează cuvântul *breiu* prin „bryone". Vocala *â* din varianta *brâe* (*brâiu*) oscilând cu *e* şi *i* din celelalte variante e un indiciu că prototipul grec a avut un υ în tulpina sa. Acesta e într'adevăr βρύον „die Blüte mehrerer Gewächse, Blüte überhaupt".

Scaiu, plantă din familia compuselor cu frunze ghimpoase şi cu mai multe specii, franţ. *ronce; chardon, cirse.* Cuvântul românesc vine din grecul σκαλίας „Frucht einer stachlichen Pflanze = κάκτος, die Kardone oder Artischocke; Dorn oder Distel" Serbo-croatul *škalj* „onopordon acanthium" e din româneşte.

Toaie, aconit — plantă veninoasă din familia ranunculaceelor, din a cărei rădăcină se extrage o substanţă (aconitină) întrebuinţată contra nevralgiilor, tusei, tusei măgăreşti, răguşelei, contra afecţiunilor reumatice etc. Presupune un tip *thólia* = θολία „ein spitzzulaufender Hut der Frauen, Sonnenhut". Pentru înţeles compară echivalentele nemţeşti *der blaue Sturmhut, die Narrenkappe* „aconit".

Papură, plantă ce creşte prin apele stagnante şi lin curgătoare, de unde se coseşte ca şi fânul, servind la facerea rogojinilor şi în dogărie la astupatul buţilor. Din πάπυρος „die Papierstaude, eine Sumpfpflanze, die in Aegypten wächst und aus deren Rinde oder Bast man Papier zum Schreiben, auch Taue und dgl. machte". Cuvântul e înrădăcinat şi în limbile romanice din Apus

dar numai cu înţelesul de „hârtie“ sau „fitil“ : sard. *pabiru* „Papier“, *pavilu* „Docht“, etc. Trecerea înţelesului de la papyrus la papură Schuchardt[82] o explică prin accepţia de „fitil“ a cuvântului romanic. Mai probabil e însă că accepţia de papură a căpătat-o papyrus prin negoţul de rogojini confecţionate în Egipt din această plantă şi care erau desigur mai fine decât cele indigene de papură. In următoarele citate din Du Cange această transiţie a înţelesului se vede clar: *mata ex papyro confecta*; *storea de papyro*, *stramentum de papyro. In eremo stratum molle juncus est vel papyrus.*

Mătrăgună, numele popular al *beladonei* cu care babele de la ţară fac de dragoste şi descântă pentru cei bolnavi. Stă în loc de **mântrăgună* şi se reduce la grecul μανδραγόρας sau μανδραγόρα, „Alraun, eine betäubende und einschläfernde Pflanze“. Pronunţarea greacă **mantragura* — cu ου ionic in loc de ο — cerută de cuvântul românesc, se datoreşte unei false analogii. Astfel cei ce evitau pronunţarea dialectală a grupului ντ ca *nd*[83], dupăcum pronunţau pe πάντα, μαντις etc., ca *panta*, *mantis* în loc de vulgarele *panda*, *mandis*, tot aşà, prin falsă analogie, ziceau **mantragura* sau **mantragora* în loc de *mandragora*. Nazala *n* din grupul *nt* a căzut prin disimilaţie faţă de *m*.

Ciumar zis şi *ciumăfaiu*, *ciumăfaie* etc., e o buruiană înaltă rămuroasă cu nişte fructe cât nucile cele mari, cu ghimpi şi cu fructul otrăvitor: Datura Stramonium. Despre aceste numiri de plantă a vorbit S. Puşcariu în Convorbiri Lit. XXXVII, 600—601, reducându-le cu drept cuvânt la familia cuvântului *ciumă* „umflătură; pestă“, despre care vezi mai sus pag. 477. Compară şi numele stiinţific *Adenostylos*, din ἀδήν „umflătură“ dat plantei care se chiamă pe româneşte *floarea ciumei*. Ceea ce am de adăogat aici e că forma *ciumar* se reduce la un prototip κυμάριον format din κῦμα cu acelaşi sufix deminutival -άριον ca şi σαγμάριον „samar“ din σάγμα. In varianta *ciumăfaiu* se ascunde sufixul -αφος, păstrat în istroromanul *mustâfę* „mustaţă“ etc., vezi mai sus pag. 435, şi împerechiat aici cu -άλιον: *κυμαφ-άλιον. Altă numire a aceleiaşi plante e *ciuma fetei*, care a rezultat prin

[82] Zeitschrift f. rom. Philologie XXVI, 403.

[83] Vezi despre această pronunţarea mai sus pag. 452, no. 37.

etimologie populară din *ciumăfete* din tr-un prototip *κυμαφίς, -ίδος, ca şi arom. *cărăfete* „căpăţână" din *καραφίς, *καραφίδος, deminutiv la κάρα „cap" (vezi despre acesta mai sus pag. 435).

14. *Fauna.*

Despre originea grecească a cuvintelor **broască** şi **brotac** am vorbit mai sus. E semnificativ că în acelaşi cerc restrâns de idei mai întâmpinăm încă un element vechiu grecesc: **mormoloc** „puiu de broască ce iese din ou în formă de peşte mic" din gr. μορμολύκη „Schreckbild, Popanz". Puiul de broască s'a numit aşà pentru că forma curioasă subt care se înfăţişază el până la metamorfoza complectă nu e decât o mască trecătoare. Pentru acelaşi motiv, prima stare subt care insectele ies din ou se chiamă *larvă* din lat. *larva* „nălucă, mască": *Omida e larva fluturelui.* Derivarea curentă a cuvântului *mormoloc* din neogrecul μορμολύκιον „Schreckbild"[84] nu-mi pare probabilă din motive de geografie lingvistică, culturale şi mai ales semantice. O transiţie a înţelesului, cum a suferit *mormoloc* faţă de prototipul său grecesc e o dovadă de marea vechime a lui în limbă. Forma organică a cuvântului românesc a fost **mormoluc,* de unde *mormoloc* prin substituţie de sufix. E interesantă varianta *mormolâc,* (la Pontbriant) cu redarea normală a lui υ (= *ü*) prin *â*, vezi mai sus pag. 428. Cu dubletul de forme *mormoloc* (< **mormoluc*) să se compare dubletul dacorom. *usuc* = arom. *usâc*, despre care am vorbit mai sus (pag. 455 urm.).

Sălămâzdră, un fel de reptil amfibiu asemenea şopârlelor, care se duce spre apă numai în momentul ouării: lat. *salamandra* din gr. σαλαμάνδρα. Cum observă S. Puşcariu, DR. III, pag. 819–820, în forma românească a cuvântului se reflectează pronunţarea aspirată a grecului δ. De altminteri în vechiul dialect grecesc din Elida δ eră redat direct prin ζ[85], după cum în dialectul laconic θ eră redat prin σ; despre aceasta vezi mai sus pag. 421. Cuvântul românesc reproduce deci o formă grecească dialectală *σαλαμάνζρα de unde **salamanzdra* cu intercalarea consoanei de legătură între *z* şi *r*, compară lat. vulg. *Izdrael* în

[84] Laurian şi Maxim, Glosar s. v.; Tiktin, Rumänisch-deutsches Wörterbuch I 1009; L. Şăineanu, Dicţionar Universal ed. 4, p. 405.

[85] Comp. A. Thumb, Griechische Dialekte, p. 175.

loc de *Izrael* sau *Israel*. In grupul nelatin *sl* consoana de legătură erà *c*: *Sclavus* în loc de *Slavus*, *Viscla* (Iordanes) = slav. *Visla* „Vistula", *assula*,lat. vulgar *ascla* (> rom. *aschie*) în loc de **asla*. Celelalte reflexe romanice ale cuvântului greco-lat. *salamandra* le dă Meyer-Lübke, REW. nr. 7525: it. *salamandra*, crem. *samalandra*, ferr. mant. *marasandola*, trient *sarmandola* etc. Despre alte variante ale formei româneşti vorbeşte S. Puşcariu l.c.

Şopârlă, reptil acoperit cu solzi; femela cenuşie pe spate, masculul puţin verzuiu, ambii cu o dungă brună dealungul corpului: Lacerta agilis. Şopârla verde se mai numeşte şi guşter. Cuvântul *şopârlă* îşi datoreşte pe *ş* iniţial în loc de *s* apropierii de *şarpe* şi se reduce la o formă **săpârlă* sau **sepârlă*, a cărei bază e grecul σήψ acuzativ σῆπα „eine Art Eidechse". Sufixul obscur *-ârlă* l-am mai întâlnit aninat la o bază greacă *scâfârlă* respectiv *scâfârlie* din σκάφη „scafă", despre care vezi mai sus pag. 476. Alb. *šapi* „Eidechse" se reduce la forma dorică a cuvântului grecesc (cu α în loc de η).

Drepneà, plural *drepnele*, pasăre, zisă şi lăstunul mare, peste tot de coloare închisă, umerii cu un lustru negru-verziu, iar la gât albă; ciocul şi picioarele negre. Prin regiunile noastre petrece din Aprilie până în Septembre cuibărind prin munţi stâncoşi şi prin ruine[86]. La baza cuvântului *drepneà* stă grecul δρεπανίς, -ίδος „die Erd- und Mauerschwalbe", cu schimbul dn sufix despre care am vorbit pag. 434[87].

Presură (*Emberiza citrinella*) o pasăre din familia fringillidelor, având capul, grumazul şi partea de desubt *galbenă aurie*, partea de sus brună cenuşie, ciocul alb. Forma *présură* e în loc de *presúră* şi se reduce la doricul *πυρσούλας = πυρρούλας „ein rötlicher Vogei" un derivat al lui πυρρός, doric atestat πυρός „feuerfarben, rötlich in allen Abstufungen der Farbe bis zum Blonden hin". Despre cazurile când grecul υ apare redat prin *e* am vorbit mai sus pag. 429.

Uture, un fel de bufniţă, propriu zis bufniţa urechiată, lat. *ōtus* „Bergeule, Horneule" grec ὦτος „Ohreule". Cuvântul *uture* nu mai e uzitat azi, e atestat însă la Hasdeu, Cuvente din bă-

[86] Enciclopedia română II 218.

[87] Comp. Candrea în Romania XXXI, 308; S. Puşcariu, EWR. no. 550.

trâni I 309 şi a rămas pietrificat în toponimie: *Huturele*, iezer în partea de răsărit a comunei Vizirul între canalul Vâlciul şi Dunărea Veche, lacul Tituloaia şi privalul Bândoiul; *Uturina* lac în judeţul Dolj. Poate că radicalul cuvântului se ascunde în numele de pârău *Huta* din judeţul Dorohoiu, cum şi numele de persoană *Hutu*, ocurent în Bucovina. Forma *uture* presupune un prototip **ūtulus*, deminutiv la **ūtus* > οὖτος, forma tesalică a cuvântului grecesc ὦτος „Ohreule" răspândită pretutindeni în Peninsula Balcanică: alb. *ut hut* „Eule", bulg. *utva* „Eule", serb. *utina*, alb. *hutin*. Cuvântul însemnează propriu zis „urechiat; buhă urechiată", deoarece pasărea are pe cap două moţuri în forma urechilor. Pentru particularitatea vechiului dialect tesalic de a reda pe ω prin ου vezi mai sus pag. 423, jos. Uzul latinului *ōtus* ca element de împrumut a fost numai literar; în limbile romanice din apus nu s-a păstrat (la Meyer-Lübke REW. lipseşte). Din faptul că în toponimia românească *uture* apare ca nume de lacuri, reese cred, că însemnarea sa a fost aceia de *ciuf* „Sumpfeule", numit în ştiinţă Strix brachyotus, după alţii Asio accipitrinus.

Hăreţ cu variantele mai des întrebuinţate *herete* sau *erete* şi *hirete* „un fel de şoim care răpeşte găini şi porumbei: falco palumbarius, nemţeşte „Hühnerhabicht". Varianta *herete* este refăcută după plurarul *hereţi*, iar forma de bază a cuvântului, *hierēcius*, vine din ionicul ἱερήκιος „den Habicht betreffend", atic-doric ἱεράκιος „den Habicht betreffend", ἱεράκειος „habichtähnlich", din ionicul ἱέρηξ, -ηκος, epic ἶρηξ, atic-doric ἱέραξ, -ακος „ein Raubvogel, Habicht oder Falke". *H* iniţial, care corăspunde spiritului aspru grecesc, se explică mai comod ca secundar de felul celui din *haripă* în loc de *aripă*. Compară însă şi *hârcă* din ὄρχα, de care am vorbit mai sus, apoi *burhaiu* alături de *bură*.

Hereu, cu variantele *hărău* şi *hireu* „Hühnerhabicht", este el însuşi o variantă a cuvântului precedent. Etimonul grec ἱερεύς propriu zis „popă" nu e decât o răstălmăcire glumeaţă din ἱέρηξ „Habicht". Cei vechi explicau numele acestei păsări din ἱερός „sfânt" „weil er wie alle einzeln fliegenden Vögel, οἰωνοί, ein heiliger war, dessen Flug die Vogelschauer — d. i. die Priester — beobachteten und deuteten".

Cărăbuş, un gândac de primăvară, ale cărui larve cauzează mari pagube agriculturei, mâncând rădăcinile plantelor; franţ.

hanneton, cerf volant, carabe, nemţeşte *Maikäfer*. Formă secundară: *cărăban* fem. *cărăbană* (Botoşani, Suceava). Tulpina acestui cuvânt se reduce la un prototip grecesc *κάραββος = κάραβος „eine Käferart, Feuersehröter, Holzkäfer". Forma cu doi ββ se înţelege din variantele greceşti ale cuvântului: καράμβιος „eine Käferart", şi prin etimologie populară κεράμβιος „Käfer mit langen Hörnern". Grupului μβ îi corăspunde dialectal ββ, compară Ἄθαββος în loc de Ἄθαμβος, κύββα = κύμβα sau κύμβη etc.[88]. In transcriere însă geminata ββ eră redată şi prin β simplu: Σάβυς în loc de Σάββυς = Σάμβυς.

Cărăbete cu varianta *cărăbăţ* refăcută din plura'ul cărăbeţi „un crustaceu strâns cârcel; vierme de buturi şi buşteni din care ies răgăocile (cărăbuşii); viermi mari ce se fac în nasul cânilor slabi şi în apa clocită; larva, ţânţarului sau a strechii oilor". In ultimele trei înţelesuri cuvântul se întâlneşte cu *cărete*, despre care am vorbit mai sus. Reproduce sunet de sunet pe grecul *καραββίς, -ίδος = καραβίς, -ίδος, deminutiv din κάραβος „eine Art Meerkrabbe sau Meerkrebs; eine Käferart" şi e prin urmare din aceeaşi tulpină cu *cărăbuş*. Sensul de „rac" îl păstrează *cărăbete* în accepţia de „un crustaceu strâns cârcel", iar cel de cărăbuş în acela de „vierme din care iese cărăbuşul".

Omidă, larva fluturelui, insectă păroasă şi vermiformă, colorată galben, negru şi verde, care cauzează mari stricăciuni vegetalelor; arom. *uñidă*. Din grecul μίδας „ein den Bohnen gefährliches Insekt". O iniţial e articolul grec (ὁ μίδας) aglutinat cu substantivul[89].

Licuriciu, insectă de coloare brună şi cu aripele negre având la partea dinapoi jos a abdomenului organe de iluminat: *Lampyris splendidula*. Arom *licuriciu*. Presupune un deminutiv grecesc λυκουρίκιον din doricul *λύκουριξ, -ικος = λυκουρίς, -ίδος cu varianta λυκωρίς, -ίδος, din λύκη „lumină" şi οὐρά sau ὠρά „coadă" (Joanid, Dicţ. elino-rom.). Compară şi sinonimele greceşti λαμπουρίς seu λαμπυρίς şi sic. κωλοφωτίας. Pentru sufixul deminutiv -ικον aninat la substantive în -ικ (λυκουρίκιον: λύκουριξ) compară χολίκιον din χόλιξ „maţ, intestin". Cuvântul licuriciu e atestat şi

[88] A. Thumb, Griech. Dialecte p. 190; Hesychius a. v.; Dicţionarele.

[89] Haşdeu Cuv. d. b. I, 295. Pentru alipirea articolului de substantiv compară paralelismele citate de Bogrea în *DR.* III, 857, care se pot înmulţi.

ca nume de localităţi în Gorj şi Romanaţi. Echivalentul latin care a cedat locul lui *licuriciu* pare a fi fost acelaşi cu italianul *tuciola* atestat de timpuriu ca nume de localitate şi în Italia, compară Castrum Luciolis din Italia (Paulus Diaconus, Hist. Langob.)

15. *Natura.*

Bord „bulgăre sau bruş de pământ uscat şi tare; bolovan, piatră mare, stâncă". Derivat *bordan.* Forma de bază **bōlidum* de unde **boridu — bordu* e grecul βωλώδης „klumpig, schollig", cu substituţie de sufix; *bolidus din βῶλος „Erdkloss, Erdscholle, überhaupt Klumpen"[90]. Acelaşi schimb de sufix grec -ώδης: lat. *-idus* l-am întâmpinat la etimologia cuvintelor *urdă* (ὀρώδης, *ουρώδης) şi *leurdă* (λεβυρώδης).

Lespede „piatră lată şi subţire de obiceiu cioplită, tablă de piatră; bucată mare şi lată de ghiaţă". Sensul fundamental e „neted, netezit, fără asperităţi, fără păr", compară şi expresiunile: *lespezi de aur, lespezi de piei de bou făcute în loc de pavăză*"[91]. La origine cuvântul e un adjectiv ca şi *limpede* < lat. *limpidus, repede* < lat. *rapidus* etc. Forma de bază **lispus* — de unde **lispidus* ca *gravidus* din *gravis, fulvidus* din *fulvus* — e grecul λίσπος „glatt, abgerieben" = λισσός „glatt", λεῖος „glatt, glatt am Kinn, unbärtig", λισσάς (subînţeles πέτρα) „Klippe", λισσάδες πέτραι.

Ţârfă „nisip; lut amestecat cu paie", cuvânt uzitat în Transilvania şi Banat. Din grecul σύρφος „Unrat, Staub, Gemüll". Subt raportul fonetic e de relevat redarea lui υ (*y*) prin *â* ca şi în cuvintele discutate mai sus: *râp, bârcă, hârcă*, arom. *usâc* etc. Pentru *ţ* iniţial în loc de *s* vezi mai sus discuţia asupra etimologiei cuvintelor *ţigaie* şi *ţurcă*. Schimbarea genului *ţârfă* din σύρφος, e una din caracteristicile cuvintelor de origine greacă veche, compară *cadă* din κάδος, *papură* din πάπυρος, *teucă* din τεῦχος etc. Această schimbare de gen a avut loc însă de cele mai multe ori în însăşi limba greacă, unde întâlnim pe νάκη alături de νάκος, pe νάπη alături de νάπος, etc.

Plaiu „coama unui deal sau ramura de munte ce se prelungeşte de la şes spre muntele cel mare, munte înalt, lature,

[90] G. Giuglea în *DR.* III, 594—595.

[91] Citate de V. Bogrea, în *DR.* III, 431, nota 45; III, 411.

potecă pe culmea dealului". Arom. *plaiu* „lature de munte, versant". Din grecul πλάγιον „Seite, Flanke". Accepţiunea restrânsă a cuvântului românesc s'a născut prin izolare din expresiuni ca *plaiul muntelui, al dealului,* gr. τὰ πλάγια τοῦ ὄρου „die Bergseiten, die Abhänge". In domeniul romanic din apus, cuvântul se întâlneşte numai în părţile adiacente lumii greceşti: vegl. *plai,* bellun. *piai* „Abhang", it. *spiaggia.*

Părâu „orice curs de apă care poate fi sărit cu piciorul". Forma de plural *păroaie* atestată la Polizu presupune un singular *păroiu.* E acelaşi cuvânt cu albanezul pa͡rua sau paroi „Bach, Tal, Waldstrom, Bett eines Flusses" şi cu bulgarul *poroj* „Bach, Regenbach". G. Meyer (Etym. Wörterb. Alb. pag. 335) arată că forma primitivă a cuvântului albanez a fost *par-rua,* originea lăsând-o nelămurită. Cuvântul românesc în ambele sale forme *pârâu* şi **părâiu* (aci şi bulgarul *poroj*) nu poate fi despărţit de cuvântul albanez, dar nici nu derivă din el. In consonanţă cu forma primitivă a cuvântului albanez *parrua,* formele de bază ale românului *părâu* şi *păroiu* n-au putut fi decât *parrya* şi *parroĭa.* Toate aceste forme se reduc la diferite variante ale cuvântului grecesc *παρροή rezultat prin haplologie din παραρροή „Zufliefsen" ca şi ἰδολατρία din ἰδολολατρία etc. Compară şi: ἐπίῤῥοια sau ἐπιρροή „Zufluss, Zuströmen", ὑδρόῤῥοια, ὑδρορρύα etc. „Wasserlauf". Toate variantele acestor cuvinte greceşti compuse se oglindesc mai bine în variantele atestate ale componentului ῥοή „Fluss, Flut, Strom": ῥύα, ῥόϊα şi ροά. Compusul grecesc cu varianta ῥύα şi cu υ pronunţat ca *u* stă la baza formei albaneze *parrua,* acelaşi compus grecesc dar cu υ pronunţat ca *â* (vezi mai sus pag. 429) e cerut şi de forma românească *părâu.* Forma albaneză *parroj* şi rom. *păroiu* se reduc la un compus grecesc cu varianta ῥόϊα.

16 *Diverse.*

Geană, „mulţime de oameni, lume", uzitat în Banat. Din γέννα „Geschlecht, Stamm" = γένος „Geschlecht, überhaupt die ganze Verwandtschaft; eine Abteilung von Bürgern; Geschlecht als Inbegriff einer Menge etc.".

[91] Comp. Meyer-Lübke în Mitteilungen des Rum. Instituts an der Univ. Wien (Heidelberg 1914) I Bd. p. 9—10 şi REW. nr. 6564. Altfel Candrea-Densusianu Dicţ. etim. nr.).

[93] Comp. G. Giuglea în DR. III, 621.

Mire „Bräutigam". Derivaţia din lat. *miles* „soldat", propusă întâiu de Cipariu şi susţinută apoi de P.Papahagi[94], neputând fi verificată, n-a găsit aderenţi; cu atât mai puţin cea din adjectivul albanez *mirɛ* „frumos". Este cert, că un cuvânt asonant cu înţelesul de „mire" nu există în niciuna din limbile care vin în consideraţie pentru vocabularul românesc. Se constată însă că această noţiune mai e redată atât în limba română cât şi în multe din limbile vecine şi chiar mai depărtate prin cuvinte care însemnează propriu zis „tânăr sau june": ban. (la Anonimus Caranseb.) *giune* „sponsus"; *giunelaş* „sponsulus" megl. *tinir-juni* „mire", sudslav. *mladenec* „mire" literal „fraged, tânăr", lituan *jauninkis* „mire" literal „june". Un prototip cu acest înţeles are şi românul *mire*. E grecul μεῖραξ „jeune homme, adolescent" cu finalul latinizat *mīrex*. Forma *mirex* se rapoartă la μεῖραξ după cum *sorex* la σόραξ „şoarece", *triplex* la τρίπλαξ, *Vindex* la Βίνδαξ etc. Rezolvarea în ī a diftongului ει e normală, vezi mai sus pag. 427. Ca la multe nume ce desemnează persoane, din *mirex* s'a păstrat forma de nominativ, nu cea de acuzativ *(mīricem)*, compară *om* din *homo* (hominem) şi celelalte exemple înşirate mai sus la pag. 426.

Târfă „femeie de moravuri uşoare". Din τρύφος „das Abgebrochene, das Bruchstück" = τρύχος „das Abgerissene, bes. ein abgerissenes zerlumtes Kleid, Lumpen, Fetzen; Stück, Bruchstück". Pentru înţeles compară în româneşte *corcoaţă* „zdreanţă şi femeie de moravuri uşoare".

Leoarcă, ajectiv invariabil, întrebuinţat mai ales ca întărire a lui *ud: cămaşă udă leoarcă, mintean ud leoarcă* etc. E forma feminină a adjectivului neîntrebuinţat la masculin **leorc* sau **leurc* şi se reduce la un prototip *lĭbrĭcus* < *λιβρικός din λιβρός „triefend, feucht"; compară λίβος „Tropfen", λείβω „träufeln, fliessen lassen". Faţă de λιβρός „ud leoarcă, umed", forma *λιβρικός cerută de cuvântul românesc e un adjectiv amplificat cu sufixul -ικός ca βλακικός „moale" etc., faţă de βλάξ -ακός cu acelaşi înţeles.

Atârnà „hangen, anhängen, anhaken; abhangen, abhängen" în loc de **artânà* — cu obişnuita metateză a lui *r* — din grecul

[94] Analele Acad. Rom. XXIX p. 236.

*ἀρτάνω = ἀρτάω „aufhängen, abhängen“, ἀρτάνη „Werkzeug woran etwas aufgehängt wird; Strick, Seil“ etc. Pentru forma verbului grecesc compară şi dublete'e: οἰδάνω şi οἰδάω, ἰκάνω şi ἵκω, βλαστάνω şi βλαστέω, κλαγγάνω şi κλαγγέω = κλάζω etc. Alte etimologii încercate e cea din *târnă* (Hasdeu), din lat. *(ad)tru(ti)nare* (Giuglea în DR. III, 1090) şi din *târn* „mărăcine“ (Dicţ. Acad).

Pornì „aufbrechen“. Din ἀπόρνυμαι „von einem Orte aus aufbrechen; a plecà dintr'un loc, a pornì“. Derivaţia obişnuită din vsl. *porinqti* „stossen“ nu e probabilă din cauza înţelesului depărtat.

Pogoniciu, un cuvânt cristalizat în cântecul *ariciului: Ariciu, ariciu pogoniciu — Ce-ai căutat p-aici* etc.[95]. Vreo legătură a acestui adjectiv cu *pogoniciu* „mânător de vite“ nu se poate explică. Ariciul a fost calificat astfel după ţepii lui şi cuvântul însemnează deci „bărbos“, reducându-se la grecul πωγωνίτης „bărbos“ din πώγων „barbă“. Legenda populară ştie să ne povestească despre ariciu, că, atunci când Dumnezeu urzeà pământul, el erà „un tânăr cu b a r bă mare şi plin de înţelepciune“ (vezi mai sus pag. 433). In ceea ce priveşte forma cuvântului, e de observat, că finalul *-ītēs* din πωγωνίτης a fost înlocuit prin *-iciu*: *pogon-iciu,* după finalul cuvântului *ariciu,* de care e legat.

17. *Toponimia.*

Am văzut mai sus (pag. 414—417), că în epoca romană cum şi în cea imediat următoare acesteia[96] mai multe localităţi din Dacia purtau nume greceşti. In cele ce urmează voiu căutà să dovedesc că şi în toponimia de azi a ţării noastre există o serie de elemente vechi greceşti.

Etimologiile numelor topice nu pot aveà fireşte niciodată acel grad de certitudine pe care îl au etimologiile celorlalte

[95] Vezi cuvintele acestui cântec împreună cu aria pusă pe note muzicale la Haşdeu Etym. M. I, p.

[96] Vechile numiri de localităţi din Dacia n-au dispărut odată cu părăsirea acestei ţări de legiunile romane în a doua jumătate a secolului al III-lea, nici în timpul invaziunii şi stăpânirii hunice, cum se admite de obiceiu, ci abià după venirea Slavilor, adică după secolul al VI-lea. In epoca stăpânirii gepide care se încheie cu anii 567/570 numirile vechi daco-romane existau încă; vezi lucrarea mea Die Gepiden I, p. 93.

categorii de cuvinte. Pe când la căutarea prototipelor acestora ne sprijinim atât pe identitatea sau apropierea formei exterioare, cât şi pe identitatea sau înrudirea înţelesului, la cele dintâiu ne stă la dispoziţie pentru scopul arătat numai partea formală, înţelesul fiindu-ne cu totul necunoscut. Din cauza aceasta cercetarea este aici mai grea şi rezultatele mai puţin sigure. Cu toate acestea toponomastica formează de mult obiectul unor cercetări asidue [97] şi rezultatele obţinute în acest domeniu se bucură, mai ales în vederea importanţei lor pentru studiile istorice, de o consideraţie nu mică. Lipsa înţelesului ca criteriu esenţial pentru stabilirea originii, e compensată la numele topice de un complex de alte criterii, care se întăresc şi se întregesc unele pe altele.

Pentru ca etimologia unui nume topic de origine streină să fie probabilă, se cere în primul rând ca ea să aibă justificare istorică. Se cere adică să fie atestat istoriceşte, că cel puţin părţi din poporul de la care ne-a rămas acel nume topic au locuit într'adevăr cândva în ţara sau în regiunea respectivă. In al doilea rând se cere ca acel nume topic să nu fie singur ci însoţit de mai multe alte nume de aceeaşi origine. Şi în sfârşit să existe şi în limba comună un număr oarecare de elemente de aceeaşi origine cu numele topic respectiv, aceasta fireşte numai în cazul când strămoşii direcţi ai poporului de azi au apucat pe acei străvechi locuitori şi au trăit împreună cu ei. O ultimă condiţie pe care trebue s'o îndeplinească etimologia unui nume tepic e cea următoare: Lipsindu-ne înţelesul ca punct de sprijin pentru stabilirea etimologiei unui nume topic, se cere în schimb ca subt raportul formei acesta să se acopere perfect cu prototipul său. Legile fonetice să fie adică observate aici mai riguros decât la cuvintele comune, neadmiţându-se deloc, sau numai cu multă cumpătare asimilări, disimilări, metateze şi altele asemenea.

In cercetările etimologice din domeniuul toponomasticei se pleacă mai întâiu de la constatarea, că o bună parte din numele topice nu sânt la origine decât numele comune sau apelativele corăspunzătoare, fie din limba respectivă, fie dintr'una streină. Astfel nume de munţi ca *Muncelul* sau *Măgura* nu sânt decât

[97] Pentru toponimia românească e de relevat aici ca un început de studiu mai închegat lucrarea lui Iorgu Iordan, Rumänische Toponomastik, Bonn und Leipzig, 1924, p. 111.

apelativele *muncel* „munte mai mic“ şi *măgură* „munte sau deal izolat“; *Râuşorul*, un afluent al râului Dâmboviţa din jud. Muscel, e apelativul *râuşor* „râu mic“ etc.

Trecând la numele de origine streină e de observat, că explicarea unui asemenea topic din apelativul corăspunzător strein e nesigură ori de câte ori în limba română se află un cuvânt de aceeaşi formă, indiferent de înţeles, care poate fi cu totul deosebit şi chiar nepotrivit. Voiu ilustrà aceasta prin două exemple:

Un afluent al Olteţului se chiamă **Frăţia.** Acest nume ar puteà fi dedus din grecul φρεατία, atic. φρητία „Wasserleitung; canal, conductă de apă“; φρεατίας „Brunnenkanal“. Etimologia aeasta e însă nesigură întru cât avem în româneşte cuvântul abstract *frăţie*, de la frate „frère“, şi etimologia populară va găsi totdeauna mijloace de a legà numele râului *Frăţia* de acesta.

O „stâncă uriaşă şi ascuţită în forma unui dinte în cursul Bistriţei pe moşia Broşteni“ din judeţul Fălticeni se chiamă *Colţul Acrei* sau **Acra**[98]. Ca formă şi sens numele acesta se acoperă cu grecul ἄκρα „Spitze, Gipfel besonders eines Berges, Anhöhe; vorspringende Landspitze, Vorgebirge“. In toponimia greacă numele *Akra* se întâlneşte des în Eubèa, Arcadia, Delos, Cipru etc.[99]. Etimologia populară pune însă în legătură numele *Arca* cu adject. românesc *acru* „sauer“; deci *Acra* ar fi „der sauere Felsen“, cum s-ar zice pe nemţeşte. Explicarea aceasta e cu totul nepotrivită, dar „si non e vero, e ben' trovato“.

Numai când cazurile de felul acesta se înmulţesc etimologia populară începe să devie neputincioasă:

O culme a munţilor Carpaţi dintre judeţele Vâlcea şi Sibiiu se chiamă **Parângul**, având un pisc cu acelaşi nume (2076), din care pornesc multe culmi şi munţi[100]. Numele *Parâng* sau *Părâng* se reduce la apelativul grecesc φάραγξ, -αγγος „eine eingeschnittene Anhöhe, zerklufteter Berg oder Fels; eine Berg- oder Felsenschlucht“. Această etimologie a enunţat-o G. Giuglea în DR. III, 1050.

[98] Vezi A. Popovici şi G. T. Chirileanu, Descrierea moşiei regale Broşteni (Bucureşti 1906) p. 30; Marele Dicţionar geografic I a. v.

[99] Vezi articolul *Akra* din Pauly-Wissowa RE. I, p. 1186—87.

[100] Marele Dicţionar geografic, IV, 638.

In Anuarul Institutului de Istorie Naţională al Universităţii din Cluj an. II (1923) p. 259, N. Drăganu dă din „Osztrák-Magyar Monarchia irásban és képben“ vol. II Budapest 1901, p. 136 în traducere românească următorul pasaj: *Drumul străvechiu, istoric, care duce la Zalău prin Ortelek spre Bred, acum e puţin umblat, secundar. Dincolo de Ortelek, în stânga drumului pe vârful muntelui* **Poguior** (scris *Pogujor*) *a fost odinioară un castel roman. Acesta erà un punct de veghe al întăriturii care de aici şi spre sud-est de la Moigrad s-a clădit pentru romanul Porolissum şi serveà de apărare Porţii Meseşului pe linia care mai târziu în timpul venirii Ungurilor, în evul mediu, dar chiar şi pe timpul principilor ardeleni, a fost singura trecătoare din partea nord-vestică a Ardealului spre Ungaria.*

După informaţiunile culese de Drăganu, *Poguior* nu e decât rostirea ungurească a românescului *Păguior, Vârful Păguiorului.* Asupra etimologiei acestui nume dată de d-sa la locul citat din Anuar — dintr'un **păguiu* < lat. **paguleus* de la *pagus* „sat“, sau chiar deadreptul din **paguleolus*, ca *mior* din **agnelliolus* — şi-a exprimat singur îndoieli, din motive semantice, într'o comunicare făcută la Muzeul Limbei Române, luând în consideraţie posibilitatea derivării din ungurescul *pagony* „pădure tânără crescută după taiere, dumbravă“, despre care deasemenea a observat că e nesigură, ungurescul *Poguior* fiind împrumutat evident din româneşte.

E drept că numele *Păguior,* ca formă se reduce în tot cazul la un prototip, *pagus,* dar deoarece e vorba de un vârf de munte, acest *pagus* nu poate fi decât grecul πάγος „feste Bergspitze, Felsenspitze, = Klippe: überhaupt Berg, Hügel, Erdhügel“. Muntele *Păguiorul* e situat lângă locul unde a fost vechiul oraş al Daciei, Porolissum. Tot aşa se numià Πάγος un munte de lângă Smirna, iar în faţa Acropolei de la Atena e situat Ἄρειος πάγος, „piscul sau dealul lui Marte“. Forma *Păguior* e un derivat românesc din **păguiu* care se reduce la un deminutiv grec *παγύλλιον de la πάγος „munte“, dupăcum ἀνθύλλιον e de la ἄνθος „floare“, βρεφύλλιον de la βρέφος „copil“, ζωΰλλιον etc.

Tot în judeţul *Sălaj* găsim şi satul **Păgaia** (ung. *Usztató*), care, cum observă Drăganu la locul citat, nu poate fi despărţit de tulpina numelui Păguior. La baza acestuia stă deminu-

tivul *παγάλιον „măgura“ din πάγος „munte“. *Păgaia* e deci un nume de sat, care corăspunde numelui *Măgura* dat multor sate româneşti. Pentru sufixul deminutiv *παγάλιον compară σκαφάλιον din σκάφη, σπαθάλιον din σπάθη etc. Românul *pârnaie* „un vas de lut“ se reduce, cum am arătat (pag. 450), la un cuvânt grecesc format cu acelaşi sufix.

Un element străvechiu şi în tot cazul anterior înrâuririi slave e, cum a arătat N. Drăganu [101], şi **Tâmpa**, nume dat unor măguri înalte, dintre care una e cea de la Braşov, două în judeţul Maramureş şi câte una în Bucovina, la Poarta Meseşului şi în judeţul Gorj. Numele *Tâmpa* se reduce formal şi semantic la apelativul doric τύμφα = τύμβος „măgură“ atestat ca nume topic Τύμφη „munte din care izvorăşte râul Ἄρατθος (Arta)“, la Strabo VII, 7 6. Pentru fonetismul doric subdialectal μφ = μβ, compară doric κολυμφᾶν = κολυμβᾶν [102]. Redarea grecului υ (*y*) prin *â* e normală, vezi mai sus pag. 428 urm.; de asemenea φ (*ph*) > *p*. Legătura pe care N. Drăganu o face între numele românesc *Tâmpa* şi sicilianul *timpa* „Hügel“, calabr. *timpa* „Felsabsturz“ etc. o cred justă pentru motivul, că şi aceste forme se reduc, după părerea mea, tot la grecul τύμφη „măgură“. Redarea lui υ, adică *iu*, prin *i* înaintea unei labiale era un fonetism cunoscut vechilor dialecte greceşti, compară ἴψος în loc de ὕψος, ἴψηλος în loc de ὕψηλος, ἴπαρ în loc de ὕπαρ, ἐπέρ = ὑπερ [103]. Forma românească însă vine direct din τύμφα: *tympha*, nu din forma secundară *timpa*.

Orul numele unui munte din judeţul Râmnicu-Sărat [104], îmi pare că e mai curând apelativul grec ὄρος „munte“ decât numele propriu de persoană *Orea*.

Măţău „comună rurală situată pe un deal înalt şi frumos, care predomină Câmpulungul“; *Măţăul*, deal pe care e aşezată comuna cu acelaşi nume [105]. Din *μαζήιον = μαζός „Brustwarze“. Pentru înţeles compară μαστός „Mutterbrust; Zitze, Euter; Hügel“.

---

[101] Dacoromania I, pag. 109—117; Anuarul Institutului de istorie naţională II, pag, 259 nota 1.

[102] R. Kühner, Griech. Gramm. ed. 2, § 33 (pag. 130).

[103] A. Thumb, Griech. Dialekte § 255, pag. 256.

[104] Marele Dicţionar Geografic IV, p. 605.

[105] Marele Dicţionar Geografic. IV, 299.

Sufixul -ήτον din *μαζήτον sau μαζῆον (cu ι subscris), despre care am vorbit la discuţia etimologiei cuvântului *curmeiu* (pag. 459), nu e totdeauna deminutiv. Ideea de deminuţie e uneori ştearsă şi derivatul înseamnă tot atât cât şi primitivul, de exemplu σημήτον „semn, steag“ = σῆμα „semn, steag“.

Tulpina greacă a numelui Măţău se ascunde şi în **Măţarea**, *Vârful* **Măţării**, munte stâncos în judeţul Buzău[106]; μαζάριον se referă la μαζός ca şi κηπάριον la κῆπος, κερδάριον la κέρδος, κυνάριον la κύων κυνός. Acelaşi cuvânt cu sufixul simplu -άρον e Μάζαρον, numele unui castel în Sicilia pe un loc ridicat[107].

Murta, sat şi comună rurală în judeţul Dolj[108]. Numele *Murta* are la bază forma ionică μουρτή = atic. μορτή „Teil, Anteil, besonders der Anteil des *colonus partiarius* an dem Ertrage eines Landes; ein Erdmass: μέτρον γῆς πλέθρον; compară neogr. „μορτίτης γεωργός, colonus partiarius“. *Murta*, ca nume de sat, e deci un pendant al numelui *Pogoanele*, sat şi comună rurală în judeţul Buzău, de la *pogon* „o măsură agrară“. Numele comunei *Morteni* din judeţul Dâmboviţa stă în legătura mai curând cu *Murta* decât cu adjectivul *mort*: *Morteni* sau *Murteni* „locuitori veniţi din *Murta*, colonişti de acolo“.

Frata, numele unei comune rurale situată la sudest de Cluj. Prima menţiune a satului Frata, care mi-e cunoscută, o face canonicul Rogerius, care scăpând din captivitatea Tatarilor (1241), în drumul său până la Alba-Iulia s'a adăpostit câteva zile în acest sat[109]. Numele *Frata* însemnează propriu zis „comună“ sau „comunitate“ şi vine din φράτρα „eine Volksgenossenschaft, deren Mitglieder durch religiöse Bräuche mit einander verbunden sind“. Grecul φράτρα e acelaşi cuvânt cu φρατρία, care e mai puţin întrebuinţat. La

---

[106] Marele Dicţionar Geografic IV, 299.

[107] W. Pape, Wörterbuch der griechischen Eigennamen a. v.

[108] Marele Dicţionar Geografic IV, 425.

[109] Carmen Miserabile la Schwandter, Scriptores rerum hungaricarum I, p. 320: *Et erat ibi ad decem milliaria juxta silvam, villa quae* **Frata** *dicitur in vulgari et infra silvam, ad quattuor milliaria, mons mirabilis et excelsus, in cujus sumitate lapis et petra fundebatur terribilis. Magna eo hominum et mulierum confugerat multitudo, qui nos gratulanter uno fletu receperunt, interrogantes nos de nostris periculis...*

această din urmă formă se reduce, cum am arătat mai sus (pag. 414) *Phrateria*, numele unei localităţi din Dacia în epoca romană.

Originea numelui de pârâu **Bârsa**, de unde şi denumirea ţinutului *Ţara Bârsei*, e mult discutată. Cum a arătat N. Drăganu în *DR.* I, 139, acest nume trebue despărţit etimologiceşte de *Bârzava*, afluent al Timişului din Banat. In cazul acesta, prin mijlocirea formei intermediare *Brâsa*, el se reduce la grecul βρύσις „Hervorquellen", medio- şi neogrec βρύση „fons; πηγή, izvor". Numele *Bârsa* ar fi deci un nume de pârău ca şi *Izvorul*, nume de pâraie în judeţele Botoşani, Dorohoiu, Fălciu, Muscel, Gorj; *Izvorul-cel-Mare*, pârău în judeţul Vasluiu; *Izvorul-Rece*, pârău în judeţul Buzău. Etimologia aceasta îmi pare mai probabilă decât cea propusă de Tomaschek [110] pentru *Berzovia* quasi „Birkenbach" din Banat azi *Bârzava*, dintr'un presupus corespondent dac al slavului *brĕza* „mesteacăn", vgerms. *bircha*, ngerms *Birke* etc. Apelativul *bârsă* (*bârsa plugului*) e de altă origine. Numele de pârâu *Bârsa* din grecul βρύση „izvor" ar fi deci pe lângă numele *Tâmpa* < gr. τύμφη „măgură", de care am vorbit mai sus, al doilea element toponimic de origine greacă în aceiaşi regiune.

Tot în Ţara Bârsei întâmpinăm şi numele de munte **Ciuma** acelaşi cuvânt cu apelativul de origine greacă *ciumă* „umflătură; pestă" (vezi mai sus pag. 477), dar păstrat aici cu înţelesul pierdut de „vârf", ca şi corespondentul său în limbile romanice: it. *cima*, franţ. *cime* etc.

O constatare făcută de mult în toponomastică e aceea că unele nume de râuri şi localităţi nu sânt decât traduceri de multe ori inconştente ale altora mai vechi. Astfel *Kükülő*, numele unguresc al râului Târnava din Transilvania, de unde şi săsescul *Kokel*, nu e decât o traducere a acestuia, compară ung. *kökény* „Wegdorn", cuman *kukul* „spin" = slav. *трънъ* „spin" [111].

In părţile Năsăudului, lângă Teaca, e situată comuna numită **Dipşa**, în transcripţie ungurească *Dipse* (citeşte *Dipşe*), căreia

[110] Sitzungsberichte d. Akad. Wiss. Wien phil.-hist. Classe Bd. CXXXI (1894), p. 5.

[111] P. Hunfalvy, Ethnographie von Ungarn p. 229 urm., cf. scrierea mea Die Wandalen und die Goten (Leipzig 1923) p. 41.

Saşii îi zic *Dürrbach*, adică „Valea Seacă". Plecând de la presupunerea că aceeaşi idee de „vale seacă: dürrer Bach" poate sta şi la baza corespondentului român *Dipşa*, G. Kisch[112] a reuşit să identifice acest nume neînţeles cu adjectivul grec δίψιος, -α, -ον „durstig; von leblosen Dingen; dürr, trocken". Păstrarea lui *i* scurt netrecut în *e*, *Dipsia* > *Dipşa*, se datoreşte faptului pe care l-am discutat mai sus, pag. 425—427, că vocalele greceşti scurte dar accentuate s'au pronunţat ca lungi de la secolul al II-lea, respectiv al III-lea încoace. Ca vocale care au fost scurte din natură, ele aveau fireşte un timbru deschis, aşà că *i* n'a putut aficia dintala precedentă ca í lung din natură. Dar aici chiar în cazul când *i* ar fi fost lung din natură, *d* s-ar fi păstrat neprefăcut în *z*, prin disimilare faţă de *ś* din a doua silabă, anume ca în acele exemple studiate de S. Puşcariu (*DR.* III, 390) — în *ridiche* < lat. *radīcula*, în derivatul românesc din latinul *landīca* etc. —, unde prima din cele două consoane devenite palatale şi-a pierdut rostirea muiată prin disimilare faţă de a doua (în stadiul *răd'icl'e* < *radīcula*, *d'* a devenit *d* faţă de *cl'*).

Din forma masculină, *Dipşu* (< δίψιος), pierdută azi, vine **Dipşorul** sau Valea *Dipşorului*, numele unui mic pârâu în judeţul Someş; izvoreşte din muntele Măgura şi se varsă în Valea Ilişua[113]. Forma *Dipşorul* e un deminutiv românesc din **dipşu* „sec", însemnând deci „pârâu care seacă vara", ca şi sl. *sušica* „pârâu care seacă vara" — de aci *Şuşiţa* din toponimia română — din sl. *suhъ* „sec, uscat".

In vecinătatea Dipşei mai sânt şi alte nume topice de origine greacă veche. Astfel între comunele Dipşa şi Teaca la poalele unei culmi împădurite e satul **Ida**, al cărui nume se reduce, cum a arătat Kisch l. c., la gr. Ἴδη sau Ἴδα „Wald[gebirge]" şi ca nume topic Ἴδα, un munte în Asia-Mică şi altul în Creta. De

[112] Korrespondenzblatt des Vereins für siebenb. Landeskunde XXXIII 1910, p. 101 urm. Dintre numirile de localităţi, cărora Kisch le atribue o origine veche grecească, îmi par verificabile în cadrul elementelor vechi greceşti studiate în această scriere, şi indiferent de felul cum au fost prezentate şi susţinute, următoarele trei: *Dipşa*, *Herina* şi *Ida*.

[113] Ignatz Lenk v. Treuenfeld, Siebenbürgens geographisches etc. Lexikon I, 261.

remarcat sub raportul fonetic e păstrarea lui ĭ scurt și accentuat netrecut în *e*, din cauza arătată mai sus, ca și în *omidă*, *mintă*, *Dipșa*.

Mai departe, în jos, pe aceiași vale e situată comuna **Hărina** sau *Herina*, în documente de la 1246 încoace *Harena, Herina, Harina*, ung. *Harina* [114]. Prototipul grec al acestui nume Ἁλίνα (Ἁλίνη) nu e decât rostirea greacă a cuvântului latinesc *salina* „salină, ocnă de sare", modelat după ἅλς ἁλός „sare", ἅλινος „aus Salz gemacht" [115]. In limba Galaților grecizați, care au dat Daciei un însemnat contingent de coloniști — vezi mai sus pag. 402 — cuvântul acesta a sunat la fel: **halina*, compară cambric *halein* „sare". *H* inițial din *Hărina* poate fi secundar ca în *haripă* = *aripă*, *harmăsar* = *armăsar* etc., deși de fapt ține locul spiritului aspru grecesc cum e cazul și cu *h* din *hârcă*, *herete*, despre care am vorbit mai sus. Un astfel de *h* se întâlnește în românește aproape numai în vecinătatea unui *r*, adică a acelei licide pe care Grecii o pronunțau aspirat (ῥ), de exemplu: *haripă* (< *aripă*), *hrăpi* (< *răpi*), *burhaiu* negură, ploae măruntă" din *bură*, *hârcă*, *herete* etc. *Hărina* însemnează deci propriu zis „loc unde se află sare". In realitate în subsolul întregei regiuni de acolo se află însemnate zăcăminte de sare, iar la poalele muntelui Seret, unde e situată *Harina*, se află în partea opusă nu mai puțin de șapte fântâni cu apă sărată [116]. Cât de „sărată" e toponimia acelei regiuni se vede din alte nume topice de acolo.

Așà e mai întâiu numele muntelui **Seret** (= ung. *Szeret*, sas. *Zaret*), la poalele căruia e situată Harina. Numele *Seret* e după mine — și aici mă deosibesc de părerea colegului Kisch [117] — un colectiv românesc *săret* „sare multă", ca *bănet* „bani mulți" și în toponimie *Brădet* „loc unde sânt brazi mulți", *Făget* etc. Compară lat. vulg. *saletum* „quantum salis in uso quotidiano expenditur" (Du Cange).

---

[114] Vezi A. Zimmerman & C. Werner, Urkundenbuch d. Gesch. d. Deutschen in Siebenbürgen I, Indice p. 571; II, Indice p. 697 etc.

[115] Compară invers *Salmorude* = Ἁλμυρίς, -ίδος (= ἁλμυρίς „salziger Boden") alte numiri ale *Salsoviei* dace, despre care vezi scrierea cu acest nume de V. Pârvan.

[116] G. Kisch, loc. cit. pag. 102

[117] Korrespondenzblatt loc. cit. 101: *Seret*, magh. *Szeret* < sl. *sreda* „mijloc" (magh. *Szereda* „miercuri").

Pe lângă muntele *Seret* sau *Săret* [118] curge *Şieul*, un râu cu nume unguresc = magh. *Sajó*, în loc de **Sav-jó* [119] din *sav* (*só*) „sare“ şi *jó* „râu“, care după N. Drăganu (DR. III, 939), nu e decât traducerea pe ungureşte a unui nume românesc **Sărata*, ca şi *Sófalva* — adaog eu —, numele unui sat tot de acolo, căruia Saşii îi zic *Salz*, adică „Sarea“, iar Românii, după ungureşte, *Şomfalău*.

La trei ore depărtare de Bistriţa pe malul stâng al Şieului e situată comuna *Sărăţel*, la Ignaz Lenk *Szeretzel*, căreia Ungurii îi zic *Szeretfalva*. E un derivat din *Săret* [120] cu sufixul deminutiv *-el*, ca şi *Făgeţel* din *făget*.

Aceste ultime patru numiri ilustrează pe deplin rostul semantic al numelui *Hărina*, într'o regiune, unde îşi fac concurenţă după grecul Ἁλίνα, românul *sare*, magh. *só* şi germanul *Salz*. In această societate a încercat să se strecoare şi slavul *solъ* „sare“, dar acesta înaintând dinspre apus s-a oprit în regunile vecine unde ne-a dat pe *Solona*, *Solnoc* şi *Solca*.

---

[118] E greu de ghicit, fără o cercetare la faţa locului, care e forma populară întrebuinţată azi. Cărturarii români se cam feresc de formele „prea populare“; astfel numele localităţii *Sân-Giorz* ei o transcriu *Sân-Giorgiu* în credinţa, că din punctul de vedere românesc forma streină ar fi cea corectă foneticeşte. Varianta *Seret* s'a putut naşte din *Săret* prin asimilare, ca şi *perete* din *părete* < lat. *paries*, *parietem*, *pereche* în loc de *păreche* etc

[119] P. Hunfalvy, Magyarorsz. Ethn. p. 383—4; compară DR. III, 393.

[120] Dacă ar fi din *sărat*, cum admite Kisch (Korrespondenzblatt 1923. comp. DR. III, 939) forma ungurească ar sună *Szárát* nu *Szeret*(falva), compară ung. *Száráta* < rom. *Sărata*, la Ignaz Lenk IV, 115 *Szerata*.

Adaose şi îndreptări.

Pagina 405, după rândul al noulea de sus să se adaoge fraza: Rar se întâmplă ca ambii soţi să poarte nume greceşti, cum au fost *Diogenes Moscus* şi soţia sa *Antonia Calista* din Cerneţi: C. I. L. I, nr. 1586: *Diis Manibus. Antoniae Calistae, vixit annis LX, Diogenes Moscus conjugi benemerenti.*

Pagina 405, în alineatul al doilea să se adaoge la locul respectiv: *Antigonus* şi *Laelia Cyrilla* din Turda; *Aurelius* **Euthymus** şi *Aurelius* **Dionisius** din Alba-Iulia; *Flavius* **Helio** din Şard (jud. Alba): C. I. L. I, 1, nr. 881; 1136, 1629, 13; 1629, 14; 1629, 4.

Alte nume greceşti, pe care mi le-am notat din colecţia lui Ackner & Müller, nu le-am putut încă verificà. Acestea sânt: *Aelius* **Moscus**, *Lucius Statius* **Diodorus** *Publius Aelius* **Entimus** şi *Macedo* **Phonascus** din Alba-Iulia; **Dioscurus** *Marci* din Partoş; *Quintus Laelius* **Aesopus** din Turda; *Antonia* **Protogenia** din Tuştea de lângă Haţeg; *Ulpia* **Metrophima** (?) (poate *Metrophila*) din Zlatna; *Eutyches* şi *Aelius* **Antipatri** din Caransebeş: M. I. Ackner und Fr. Müller, Die römischen Inschriften in Dacien (Wien 1865) n-rile: 401, 374, 521, 500, 677, 901, 576, 45.

Pagina 406, rândul al 3-lea de jos. Să se citească *Offas Menofili* în loc de *Offas Menofilus*.

Pagina 407, alineatul al 2-lea. Poate că *Ionios* e numele artistului. Ackner & Müller, nr. 427).

Pagina 407 al 2-le rând de jos: *Theodote*, nu *Theodota*.

Pagina 409, mijloc. *Chrysantus* în loc de *Chisantus*. In nota de acolo (nr. 56), inscripţia respectivă fiind omisă, îi facem loc aici. C. L. I. III, Suppl. fasc. 2, nr. 8011: *D. Baebatius Chrysantus, augustalis coloniae Zermizegetusae, vixit annis LXVI, hic situs est. Proscriptus* (e. i. titulus?) *per Baebatiam Gamicen conjugem et co[libertam?] et coheredibus quattuor.*

Pagina 420, în rândul al 17-lea să se şteargă cuvântul *buc.*

Pagina 439, rândul al 9-lea de sus: Să se şteargă forma *brirrus.*

Pagina 439. De la Corrsen (Voc. I, 126) încoace se admite în decomun că redarea grecului π prin *b* în *burrus* < πυρρός etc. s-ar datori faptului presupus, că pe timpul împrumuturilor respective latinul *b* ar fi avut o pronunţare apropiată de a grecului π. Părerea aceasta o cred inexactă. Latinul *burrus*, ca toate cuvintele latine de origine greacă cu *b* în loc de π, e împrumutat din acele dialecte greceşti (tarentin, siculic, delfic), în care prefacerea

lui π în β erà organică. De altminteri faptul, că şi în latineşte s-au întâlnit elemente din diferite dialecte greceşti, e de mult cunoscut şi admis. Tot aşà se explică prin urmare de ce în unele cuvinte grecul π se păstrează (d. ex. *purpura*), iar în altele a fost redat prin *b*.

Pagina 459. Cuvântul *curmeiu* nu este deci o formaţiune românească din *curm* şi sufixul *-eiu*, cum se admite în general. Atât tulpina cât şi sufixul sânt greceşti. Cât priveşte pe *curm* şi verbul *a curmà*, ele nu pot fi elemente neogreceşti cum presupunea G. Meyer şi cum admit mulţi, ci vin direct din greaca veche, cum a arătat G. Giuglea în DR. III 619, 771.

Pagina 477. Apropierea dintre cuvintele româneşti *şirà* respectiv *şir* şi grecul σειρά a făcut-o dejà Ioanid în al său Dicţionar elino-românesc, vezi mai sus pag. 394. Derivarea lui *şirà* din grecul σειρά a fost susţinută, cum mi se comunică, de G. Giuglea într-o comunicare făcută la Muzeul Limbei Române din Cluj.

Pagina 481. Etimologia cuvântului *mesteacà* a dat-o întâiu I. A. Candrea în Convorbiri Lit. XXXIX, 1130

Pagina 483, sub articolul *Cintoare*. Contracţia diftongului αυ în ω erà o particularitatea a dialectului ionic. Alte exemple afară de cele citate: κῶμα > καῦμα, ὦριον > αὔριον. E interesant că numele românesc al mai multor specii de Centaurea (Cyanus, plumosa, phrygia, spinulosa) dintre care cea mai cunoscută e *Vineţeaua*, vine din acelaşi izvor ionic: *Ghioc* din *γλωκός < γλαυκός „bläulich, blaugrün (sofern die Farbe die schillernde Eigenschaft hat), γλαύκιον „eine bläuliche Pflanze". Supt raportul semantic compară *vineţea* din *vânăt* „blau; violett; schimmelgrau".

Pag. 483, nota 81. Ca nume de familie *Leurdă* e atestat de timpuriu. Un *Gerge Leurda* obvine bunăoară în Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt vol. II, 173 pentru anul 1529. (Comunicare de la C. Lacea).

Pagina 484. Derivarea latinului *pūlējum* „Flohkraut" din *pūlex* „purece" e inadmisibilă din cauza lui *ē*; nu mai puţin cea propusă de A. Walde (Etym. Wörterb. Lat. 622) din βλήχων „Flohkraut". Vine cum am spus din forma ionică σπυλλήϊον = ψυλλεῖον „Flohkraut". Pentru cele două forme ale sufixului vezi mai sus p. 453 discuţia cuvântului *curmeiu*. Ca element de împrumut cuvântul latin e interesant din mai multe puncte de vedere. In forma lui se oglindesc puternic efectele etimologiei populare, prin alăturare de *pūlex*: căderea lui *s* iniţial, lungirea lui *u* (*v*) şi simplificarea lui *ll*. Progenia romanică a lui păstrează însă mai multe reminiscenţe din forma prototipului grecesc. Astfel formele romanice se reduc la o variantă cu *u* scurt ca şi prototipul grecesc (vezi-le la Meyer-Lübke REW. nr. 6815), iar cuvântul românesc se apropie şi mai mult de acesta prin forma de bază cu *l* dublu, cerută de el.

Pagina 485. La schimbarea formei μανδραγόρα în **mantraguna* a contribuit probabil şi etimologia populară. Buruiana aceasta fiind întrebuinţată de babe pentru farmece, numele ei a fost pus în legătură de Greci cu μάντις „profet", iar partea a doua *γόρα a fost ţeleasă ca *guna* = γυνή „femee". Cuvântul întreg, în această înfăţişare, însemnează deci propriu zis „vrăjitoare, fermecătoare". Acelaşi înţeles îl are numele nemţesc al acestei plante *Alraun* „mătrăgună", mgerms. *alrūne*, vgerms. *alrūna*. Aceasta fiind compus în partea

a doua cu substantivul got. *rūna* „mister", mgerms. *rūnen*, ngerms. *raunen* „flüstern, heimlich und leise reden" înseamnă propriu zis nu „ein mythisches Wesen", cum crede Fr. Kluge (Etym. Wörterb. d. deutschen Sprache ed. 8, p. 12) ci „vrăjitoate", compară rom. *șișcă* „vrăjitoare", care aparține la tema verbului sârb. *šuškati* „chuchoter" etc. (Cihac I, 389). Accepțiunea de „fermecătoare" a lui *Alraun — alruna* e chiar atestată pentru gotul *aljaruna* pe care îl găsesc la Jordanes Getica XXIV, 121: *Filimer, rex Gothorum et Gandarici Magni filius ... reperit in populo suo quasdam* magas mulieres, *quas patrio sermone* haliurunas *is ipse cognominat, easque habens suspectas de medio sui proturbat longeque ab exercitu suo fugatas in solitudinem coegit errare.*

Pagina 493, nota 96. Pe baza unor cazuri concrete ziceam, că vechile numiri topice din Dacia pe timpul stăpânirii gepide erau încă în uz. Popoarele germanice, mai ales goto-scandinave, care în prima jumătate a evului mediu au înființat state proprii în Dacia, Italia, Franța, Spania și Africa, apreciind binefacerile civilizației, s-au acomodat stărilor pe care le-au găsit și s-au contopit cu populația stăpânită. Ei n-au distrus, și n-au desființat[1]. Rolul acesta l-au jucat Slavii. Instructivă în această privință e critica făcută de un istoric bizantin de mărime antică, Procopiu, politicei lui Iustinian, pe care îl acuză, că ținând la distrugerea statelor germane, neglijează adevăratul pericol, cel slav (vezi Die Gepiden I, 150). De luat în considerație este și efectul cruzimilor nemaiauzite comise de Slavi, care atunci își făceau loc în Balcani. Acele cruzimi sânt descrise amănunțit și în colori vii de Procopiu (De bello gotthico III, 38; IV, 25 etc.), care ca martor ocular a observat, cum cele două popoare din Peninsula Balcanică, Thracii și Illyrii, în timp de 20 de ani numai „au fost aproape toți ruinați și prăpădiți de acești barbari, care acum s-au așezat lângă dânșii" (De bello gotthico, III, 33). In lumina acestor fapte asupra cărora voi reveni, e justă, cred, observația făcută de orientalistul J. Marquart în prefața scrierii sale, Osteuropäische u. Ostasiatische Streifzüge (Leipzig 1903), că slavizarea Peninsulei Balcanice o datoresc Românii și Grecii tocmai politicei lui Iustinian.

Ca observație finală amintesc aici, că la discuția etimologiilor n-am înregistrat toate părerile emise de alții mai nainte. Aceasta se poate face numai când se discută special originea unor cuvinte, nu într'o lucrare de felul celei de față, al cărei plan și scop sânt cu totul altele.

---

[1] Compară în general, Fustel de Coulange, Histoire des institutions politiques de l'ancienne France (1875—92); Ludo Hartmann, Geschichte Italiens im Mittelalter, Leipzig, 1900.

Indice.

1. Materii.

Pentru locurile unde nu se arată pagina, să se vază Indicele de cuvinte.

Aferează: vezi etimologia cuvintelor *pop* şi *porni*.

Aglutinare: vezi etimologia cuvântului *omidă*.

Armonie vocalică: vezi etimologia cuvintelor *beregată, bosconi, cotropi, Seret, străgălie*.

Asimilaţie: vezi etimologia cuvintelor *găleata, plămân, batal*.

Colegii: pag. 402, 410, 411, 412.

Colonişti greci: pag. 399, 403—414.

Disimilaţie: vezi etimologia cuvintelor *buchereà, preuşa, Frata, tăfăraga, pălărie*.

Doric, fonetism: vezi pag. 421 şi etimologia cuvintelor *natră, sarică, tărâncă, Nicoară, Tâmpa*.

Eolic, fonetism: vezi etimologia cuvinteloc *alac, sculă, usuc, minegociu, ismă*.

Elida, dialectul din ∼: vezi etimologia cuvintului *sălămâzdră*.

Epentează: vezi etimologia cuvintelor *dafin, Phrateria*.

Etimologie populară: vezi cuvintele *hereu, mătrăgună, poleiu, Acra, Frăţia*.

Ionic, fonetism: vezi pag. 420 şi etimologia cuvintelor *brotac, drum, curm, curmeiu amurg, mur, murg, Murta, poleiu, cintoare, ghioc, spuză, herete*.

Laconic, fonetism: vezi etimologia cuvântului *broască*.

Lesbic, vezi *eolic*.

Macedonic, fonetism: pag. 475 (subt art. *beregată*).

Metatează: vezi cuvintele *atârnà, traistă, pric, încurcà, cârceie*.

Onomastică: pag. 403 urm.

Liberţi de neam grec, pag. 411—412.

Preoţi de neam grec, pag. 408—409.

Semantică: vezi etimologia cuvintelor *stup, toaie, încurca, sculă, smirdă, ciumă, mesteacăn, mormoloc, mătrăgună, pălărie, brânză, arichiţă*.

Sincopă: vezi etimologia cuvintelor *drepneà, brânză, pârnaie, prior*.

Sufixe: *-astru* 482; *-apă, -afă* şi *-ipă* 435—436; *-ârlă*, 468, 487; *-ârnă* 453; *-eiu* 450, 459; *-ete* 435, 455, 486, 489; *-eu* 474, 488. Schimb de sufixe: 434, 457, 458, 471, 473, 479.

Tarentin (= siculic, delfic), fonetism: vezi pag. 439, nota 5, şi etimologiile cuvintelor *bur, Burilă, burcă, bârcă*.

Tesalic, fonetism: vezi pag. 423 şi etimologiile cuvintelor *uture, zgură* (= lat. scōria < σκωρία, tes. *σκουρία), *curte*.

Toponimie pag. 414—417, 493 urm.

Zei, pag. 399—402.

2. Nume.

Abrud 406, 407, 413.
Addebar Semei 408.
Adrastia (zeiţă) 402.
Aelius Valentinus 404.
P. Aelius Januarius 404.
P. Aelius Mar... 404.
Aesculap 400 409.
Aesculap şi Hygia 406, 407, 409, 410.
Aesculap Pergamenul 400, 409.
Aesopus Quintus Laelius 503.
Afrodisia Julia 404.
Alba-Iulia 399, 400, 401, 403, 404, 405, 406, 406, 408, 409, 410, 411, 412.
Alexandrinus 408.
Agathangelus Quintus Januarius 403.
Agathopus Caius Titus 409.
Ἀλέξανδρος 413.
Alexandru din Abonuteichos 400.
Ampelos, zeu 416.
Angustia 416.
Anicetus Claudius 409.
Anicetus T. Claudius 409.
Anicetus C. Sentius 410, 411.
Anthimus Q. Atius 409.
Antigonus 503.
Antipatri P. Aelius 405, 410.
Antipatri Alexander 406.
Antipatri Aelius 503.
Apalaustus 406, 407.
Aphrodisius M. Procilius 409.
Apollo Pythius 401.
Apollodorus 406.
Apollonius 412.
Apollonius Artemidorus 406.
Aquae 415
Arrabona 407.
Arrius Hermes 405.
Artemidorus 410
Aelius Artemidorus 409.
Artemidorus Apolloni 412.
Memmius Asclepi 413.
Asclepius 408.
Asclepiodoe 402.
Asclepius Memmius 406.
Asclepius Hermes Septimius 409.
Asiani 402.
Athenodorus P. Aelius 403.
Aelia Publia Marcella 410.
Aula Candida 405.
Aurelius Adjutor 413.
Aurelius Alexander 410.
Aurelius Euthymus 503.
Aurelius Marinus 408.
Aurelius Volusianus 411.
Axius Aelianus 407.
Axius Aelianus Quintus 407.
Azizus 401.

Barbul 407.
Bărboşi 412.
Bitynia 408.
Buciumi (jud. Sălaj) 400.
Burilă 398.

Caius Longinus Maximus 404.
Calista Antonia 503.
Callicles Timocrates 411.
Calliope Aelia 404.
Callistus 405.
Callistus Ingenus 406.
Călan (jud. Hunedoara) 411.
Căşei (jud Someş) 400, 410.
Carpion 410.
Cassius Erotianus 410.
Cedonia 415.
Celeiu 405.
Chelido Ulpius 405.
Chimindia (jud. Hunedoara) 400.
Chrestus M. Aurelius 411.
Chrysantus Baebatius 409, 503.
Claudius Julianus 407.
Cluj 400, 404.
Creta 407.
Commagene 400.
Cornelia 405.
Cyrilla Junia 406.
Cyrilla Laelia 503.
Cyrini 402.

Dades 410.
Daphnus 405.
Dasius Breucus 407.
Deva 402, 406.
Desa (Oltenia) 412.
Deus aeternus, Juno et angeli 409.
Diodorus Lucius Statius 503.
Diogenes 408.

Diogenes Aelius 405.
Diogenes Moscus 503.
Diogenes, pietrarul 411.
Dionisius Aurelius 503.
Dionysia P. Aelia 404.
Dionysus Aelius 406.
Dioscurus Marci 503.
Dizo 402.
Doştat 406, 409.

Ἕλληνες Βιθυνοί 452.
Emesa 401.
Epipodia 400.
Eptala 402.
Eriza în Caria 400.
Ermescus 402.
Erotianus vezi Cassius 410.
Eucharistus Severus 405.
Euphorus Aelius 404.
Eutyches 503.
Eutyces 412.
Euthymus Aurelius 503.
Evangelus M. Licinius 408.
Evanthus T. Julius 405.
Evodus M. Veracius 406.

Filetus 410.
Flavius 410.
Flavius Secundinus 413.
Fortuna (zeiţa ~) 402.

Galatia 399.
Galaţi (popor) 400, 402.
Gemina, legiunea XIII ~ 407, 411, 426.
Gherla 405.
Glycon 399, 403.
Gorgias Aelius 405.
Germisara 402.
Greca 402.

Helio Flavius 503.
Heliopolis în Celesiria 400.
Helpis 412.
Hercule 405.
Hercule Neînvinsul 402.
Hermes Onesimus 409.
Hermes Ulpius Domitius 409.
Hermias 404.
Hermias C. Spedius 409.
Hermias M. Ulpius 408.
Hierobulos Sol 401.
Hunedoara 404.
Hygia 404.
Hygia (zeiţă 400, vezi Aesculap şi ~)
Hyius 402.
Hylas Aelius 406.

Iacchius 405.
Ingenus Gai 406.
Ionios 407, 503.
Irene Aurelia 411.
Isis 400.
Isis Myrionyma 400, 402.
Isidora 408.

Joe 404.
Joe şi Junona 403, 409, 411.
Joe, Junona, Minerva şi Aesculap 410.
Joe Dolichenul 400, 408.
Joe Erisenus 400.
Joe Heliopolitanus 400.
Joe Prusenul 400.
Joe Tavianul 399, 400.
Jupiter Cernenus 412.
Julius Juli 406.
Jupiter optimus maximus 409, 410.

Kidonia 415.
Κυδωνία 415.
Κύριλλος 398.

Lisinius Titus 404.
Lysia Prisca 404
Lisinia Callithyche 404.
Logismus 412.

M. Licinius 408.
Marcus Memmius Longus 407.
Marcus Turranius Dil. 405.
Macari Adjutor 406.
Macedo Julius 406.
Macedonia 409.
Macedonia, legiunea V ~ 426.
Macrobius Crassus 410.
Marga (jud. Caraş-Severin) 405.
Marte 404.
Mehadia 406.
Memnon Julius 405.
Menofilus vezi Offas.
Mercur 404.
Metrodorus Aelius 405.
Metrophima Ulpia 503.
Mica (jud Someş) 402.
Mintia (jud. Hunedoara) 400, 412.
Mithras 400.
Mithras Anicetus, zeul 400.
Moesia Superioară 408
Moscus vezi Diogenes.
Moscus Aelius 503.
Myrionyma, vezi Isis

Narcissus Titus Aurelius 403, 411.
Narona 407.

Nemesis (zeiţa) 405, 410.
Nicanoris Antonius 405.
Nices Flavia Aelia 405.
Niconis Valerius 412, 413.

Oceanus Socratis 408.
Offas Menofili 406, 413.
Onesas Antonius 403.
Onesimus vezi Hermes.

Paflagonia 399.
Palestrice vezi Salonia.
Partoş (jud. Alba) 404, 406, 408, 410, 412.
Pătrângeni (jud. Alba) 408.
Philetus Claudius 406.
Philetus 412.
Philoctemon M. Lucilius 409.
Philotimus 406.
Philumenus 404.
Phoebus M. Ulpius 405.
Phonascus Macedo 503.
Pons Augusti 405.
Proshodus 412.
Protogenia Antonia 503.
Prusa (oraş) 400.
Puer bonus posphorus 401.

Raab, vezi Arrabona.
Roma 408.
Romula 405.
Roşia Montană 407.

Salonia Palestrice 408.
Samosata 415.
Saturnina 405.
Sâncraiu (Hunedoara) 400.
Scenobarbus 406.
Semeius (Semeus) vezi Addebar.
Sentius Aper 404.
Serapis 400.
Sibiiu 406, 409.
Silia Valeria 405.
Silvan (zeul) 404, 409.
Soare (zeul ~) 401.
Socrates vezi Oceanus.
Socratio Socrationis 406.
Socrates Socratio 406.
Syntrofus Sextus 406.
Siria 410, 415, 439.
Syrus Aelius 408.

Tapetius Amethistus Aul. 404.
Tavia, oraş, 399.
Tibiscum 405.
Theodote 406, 407.
Theodotus M. Aurelius 403.
Thracia 402.
Threptus Valerius 409.
Thynii şi Bithyni 402.
Timocrates, vezi Callicles.
Timotheus Aurelius 405.
Treptius 405.
Trofimus Flavius 406.
Trophimus L. Aurelius 411.
Tata-Soare, zeul neînvins 409.
Turda 401, 402, 405, 407, 408.
Theof[ilus?] Aurelius 405.
Τριφυλία 414.
Tsinto 402.
Tsinta 402.
Turnu-Roşu 415.

Ulpia Traiană 400, 403, 404, 405, 406, 407, 409, 411, 412.
Ulpius Romulus 404.

Veţel 404, 406.

Zenovius 406.
Zeugma, Ζεῦγμα 415.
Zlatna 400, 404, 408.
Zopyrus 411.
Zoilianus 402.
Zoilus 402.
Zosimus Quintus Januarius 403.
Zosimianus Aurelius 408.

3. Cuvinte.

a) *Greceşti.*

ἄλιξ 458.
ἄζυμος 432.
'Ασκλαπιός' = Ασκληπιός 421.
'Ακμονία 415.
ἄκρα 495.

ἄζυμος 473.
ἄγκυρα 454.
ἀλίνα 501.
*ἄλλαξ 458.
ἄλλιξ 453.
ἀμέργω neogr. 436.

ἀμοργός 436.
ἀμολγός vezi ἀμοργός
ἀμολγός 447.
ἄμπελος 416.
ἀπόρνυμαι 493.
ἀρτάω 494.

αὐγέρινος 449.
αὐγέω 449.
αὐγή 449.
*αὔγμα 449.

βαλάντιον 452.
*βαρυγάδα ac. 475.
βασιλιακόν 461.
βασιλικόν 461.
βασκανία 474.
βασκάνιον 474.
βατήριος 444.
βάτης 444.
βάτραχος 420.
βηκίον 432.
βίρρος 479.
βόρθακος 421.
*βοτήϊον 444.
βοτόν 444.
βούκερος neogr. 442.
βούκραιρος 442.
βούτυρον 454.
βράγχος 477.
βρόθακος 420.
*βρόσακος 421.
βρόταχος 420.
βρύον 484.
βρύση 499.
βρύσις 499.
βρύτιχος 421.
βύθος = βάθος 423.
βωλίτης 398.
βωλώδης 490.
βώλος 490.

γαυλίς 449.
γέννα 491.

δάφνος 482.
διάφραγμα 476.
δίψιος 500.
δοχή 431.
δοχήϊον 431.
δρεπανίς 434, 487.
δρόμος 419.
*δροῦμος vezi δρόμος
δρυΐτης 482.

ἐγκίλαφος 435.
ἔγκιλλος 435.
ἔστωρ 462.

ζέμα 432.
ζεῦγμα 415.
ζυγάστριον 482.
ζύγαστρον 482.
ζωμός 424.
ζώνη 432.

ἡδύοσμον 482.

θήκη 398.
θολία 484.
θύμβρος 483.

ἵάπτω 463.
ἴδα 500.
ἱερήκιος 488.
ἱέρηξ 488.
ἱερεύς 488.
ἵκκος 456.
ἱππάκη 452.
κάδος 467.
καμάρα 398.
καπέτις 467.
καπίθη 967.
καπνώδης 454.
κάρα 435
κάραβος 489.
καράμβιος 489.
*καραφίς 435, 486.
κατοροφόω 472.
κίλλος 441.
κίραφος 435.
κιχώριον 483.
κόδρα 437.
Κοδρᾶτος 337.
κόκκινος 427.
κόκκος 438.
κόλλιξ 473.
κορμός 495.
κότσινος neogr. 438.
κούρτη neogr. 436.
κοχλίας 461.
κρηπίδα ac. 450.
κριτέλλιον 462.
κρίκος 462.
κρόκη 466.
κροκώ 465.
κυδώνιος 430.
κυλλόπους 398.
κυλλός 428.
κῦμα 477.
κυμάς, -άδος 478.
κυπάς 471.
κύπη 428, 468.
κύρτη 464.
κύρτος 494.
κυρτία 464.
κῦφος 467.

λάγειος 441.
λαγώς 441.
Λατώ = Λητώ 421.
λεβιρίς 455.
*λεβυρώδης 455.
λείριος 438.
λέπυρον 455
λεπυρώδης 455.
ληνός 460.
λίσπος 490
λυκουρίς, ίδος 489.
λυκωρίς -ίδος vezi λυκουρίς.
*λιβρικός 492
λιβρός 492.

μαγγανία 474.
μάγγανον 474.
*μαγεύς 474.
μαγεύω 474.
μαδαρός 479.
μαδαρότης 479.
μανδραγόρα 485.
μάζα 432.
μαζός 497, 498.
Μάζαρον 498.
*μαράθριον 448, 460.
μάρτυρος 427.
ραστίχη 481.
μαστιχέλαιον 480.

μαστίχινος 480.
μετραξ 492.
μίδας 489.
μίνθη 482.
*μόλοθρον 448, 460.
μονοκόκκιον 478.
μόρικος neogr. 457.
μόριφος 435.
μορμολύκη 486.
μορτή 498.
μοῦρον ion. 481.
μυρρίς, -ίδος 481.
μύσταξ 435.
*μύσταφος 435.

νητός 422.
νᾶτρον = νῆτρον 421.
Νικόλας 420.
Νικόλεως 423.
Νικόλαος 423.

ὄκκος 456.
οἴδημα 429.
οἶδμα 429.
οἶσυπος 456.
ὀνήτον 444.
ὀξύγγιον 436.
ὀπός 456.
ὄρνις 435.
ὀρνίφιον 435.
ὄρος 497.
ὀροφόω 479.
ὀρώδης 434, 454.
ὁσμή 482.
οὐραχός 466.
οὐρίαχος 460.
*οὐρμή 463.

*παγάλιον 497.
πάγος 496.
Πάγος 496.
πάξ 439.
πάπυρος 427.
παραρροή 491.
πατήρ 425.
*πελινάλιον 450.
πελίνη 450.
περίορθρον 448.
*περιρούσιος 442.
πέταλον 427, 472.
πέτασμα 472.
πλάγιον 491.
πλεμόνι ngr. 475.
πλόκιος 466.
ποικίλος 457.
πνευμόνιον 475.
πνεύμων 475.
ποικιλτός 470.
ποπάδιον 473.
πόπανον 473.
ποπάς 473.
πραπίς 476.
προορθρίζω 448.
πρόορθρον 448.
πρόσφατος 395, 430.
πρόωρος 448.
Πυρρίας 398.
πύρρικα 438.
πυρναῖος 459.
πύρνος 473.
πυρός 473.
πυρρός 398.
πυρρούλας 487.
πυτίνη 450
πωγονίτης 493.

ῥογχάζω 448.
ῥογχαλίζω 458.
ῥυποκόνδυλος 428.
ῥύπος 427.

σαγίς 453.
σαγμάριον 398.
σάγος 453.
σαλαμάνδρα 399, 486.
σαργάνη 438.
σεβαστός 475.
σεβιστός 475.
σιτρά 427.
σῆπα ac. 487.
σηρικόν 422.
σιβύνη 438.
σιγαλόεις 438.
σκαλίας 484.
σκαρίς 455.
σκάφη 468.
σκάφιον 453.
σκῦλον 469.
Σόφιλλος 398.
σπάθη 464.
σπάθημα 465.
σπαθητός 465.
σπαθίδιον 465.
σπλήν 476.
σπόδιον 472.
σπόδιος 438.
*σπυλλήτον ion. 484.
στεῖρος 427.
στενορύμη 416.
στέριφος 427, 430.
στύπος 427, 462.
σύρφος 490.
σχεδία 466.
σχίδιον 467.

*τάργη, vezi ταργάνη
ταργάνη 469.
τέρφος 427, 430, 471.
τεῦχος 468.
τοξικόν 420.
τράγαρον 431.
τραφαλίς 452.
τραχαλᾶς 431.
τράχαλος 431.
τράχηλος 431.
τριφυλνῖος (δινός) 414.
τρίφυλος 414.
τροχαλία 462.
τρόχος 462.
τρυφή 427.
τρύφος 492.
τύμφα 497.

φάλαγγα ac. 430.
φάλαρα 470.
φαλαρίον 470.
φάραγξ -αγγος 495.
φαρμακεύω 474.
φάρμακον 430, 474.
φάρυγξ 475.
φάρυγος gen. 475.
φιάλη 461.

φράτρα 498.
φρατρία 414.
φρεατία 495.
φρητία 495.
φῦλον 414.

ὑιάφιον 435.
ὑπέρ 428.
ὑπόπους 469.

χάρτης 431.
χρυσάφιον 435.

ψυλλεῖον 484.

ὦχρα 441.
ὠχρομέλας 441.
*ὤχρινος 441.
ὠχρός 441.
ὦτος 487.

b) *Latine.*

Ampelum 416.
ancora 454.
axungia 436.
alapa 435.
alica 453.

basilicum 461.
bassus 439.
baxea 439.
betulla 481.
brachiale 432.
birrica 439, 470.
birrus, vezi byrrhus.
boletus 398.
bruscus 421.
burrus 398, 439.
buxus 439.
byrrhus 439, 470.
*byrrica, vezi birrica.

cadus 467.
camara 398.
charta 431.
Cedonia 415.
cithara 398.
clopus 398.
coccinus 438.
cohors, cohortem 436.
cornu 420.
cotoneus 430.
crepida 450.
Creseita 430.
cydonius 430.

doga 431.
draco 426.

ericius 433.
Euritice 430.

frater 425, 426.

gulioca 461.

homo 426.
hospes 426.
Hydata 415.

imperator 426.
laius, -a, -um 440.
lenus 460.
leo 399.
lia 476.
locus 420.

machina 421.
*manganiare 474.
mantum 453.
marmur 398.
massa 432.
menta 482.
mulsa 436.

orceolus 432.
otus 487.

pannus 453.
pater 425.
pavo pavonem 426.
pecten 424.
phalara 470.
phiola 461.
Phrateria 414, 499.
*poteo 432.
pulejum 484.
pulmo 475.
puteus 432.

Quadratus 437.
quadrum 437.

resina 427.

sagmarium 398.
Saguntum 432.
salamandra 399, 486.
saletum 501.
salina 501.
schedia 466.
schidiae 467.
scortum 471.
sēricum 422.
soror 426.
spatium 465.
*spathium 465.
spelunca 422.
spodium 420.
Stenarum 415.
Suria, vezi Syria.
suricus, vezi syricus.
Syria 439.
syricus 439.

tarinca, taringa 422.
theca 398.
Tiasum 416.
toxicum 420.
traicio 463.
Triphulum 414.
truncus 462.

vitulus 472.

Zeugma.
zona 432.

c) *Româneşti.*

alcă arom. 453.
Acra 495.
aieptà 463.
alac 458.
Alghia 468.
amăgeu 474.
amăgì 474.
amurg 447.
arichiţă 453.
ariciu 433.
atârnà 492.
aumà 449.
azămă 472.
azemă 429, 432.
azmă vezi azemă

bârcă 438.
Bârsa 499.
batal 444.
brăţară 432.
belcioacă 444.
beciu 432, 444.
Belciu 444.
beregată 430, 475.
bereguş 475.
bircă, vezi bârcă 438.
boitar 445.
bord 490.
boscoane 474.
bosconì 474.
boteiu 444.
brâncă 477.
brânză 450.
breiu 484.
broască 486.
broatec 421.
brotac 420, 486.
buchereà 442.
bur 398.
burcă 470.
burcă (2) 473.
burcoiu 470.
burete 398.

Burilă 398.
busuioc 460.

cadă 467
cămară 398.
căpăţ, vezi căpete.
căpete 467.
cărăbuş 488.
cărăfete arom. 435, 486.
cârceie 461.
cârcel 462.
cărete 430, 455.
car(iu) 455.
carte 431.
caţă, căţuie 398.
căpistere 398.
Ceridoană 441.
ceteră 398.
cheptar 419.
cicoare 483
cimbru 395, 483.
cintoare 483.
ciul 428, 442.
ciumă 477.
ciuma fetei 485.
ciumăfaiu 485.
ciumar 485.
Ciupa 468.
ciupag 471.
ciupă 428, 468.
Ciurilă 398.
coacin 420.
coacina 437.
coaţin, arom. 437.
codru 436, 437.
colac 473.
cor arom. 431.
corn 420.
cotropì 472.
curmu arom. 459.
curmeiu 459.
cursă 398, 463.
curte 436.
cutrupiş 472.

čul, arom. 442.

dafin 481.
descurcà 465.
Dipşa 499.
Dipşorul 500.
drac 426, 433.
drepneà 434, 487.
druete 482.
drum 419.
dżugastru, arom. 482.

farmec. 474.
fărmecà 474.
Frata 498.
Frăţia 494.

gâf 467.
găleată 449.
geană 491.
ghioacă 461.
ghioc 502.
giur (jur) 395, 428.
golidę ir. 450.
grăsun 429.
gratie 464.
gutuiu 430.

hârcă 429, 476.
hăreţ 488.
Hărina 501.
herete 488.
hereu 488.
Huta 488.
Hutu 488.
Huturele 488.

Ida 500.
imă, vezi uimă.
împărat 426, 433.
încurcà 465.
înieptà 463.
ismă 423, 482.

jude 483.
jugastru 482.
jutor, megl. 446

laiu 440.
Lăunele 426.
lăun 426.
leoarcă 492.
lespede 490.
leu 399, 424, 433.
leurdă 423, 454, 483.
licuriciu 432, 489.
lin 460.
loc 420.

Măgura 494.
mânecă 448.
Mânicătoare 448.
măral'u arom. 460.
marmură 398.
mărar 448, 460.
martur 495, 427.
mângâià 474, 498.
Măţarea 498.
Măţău 497.
mătrăgună 485.
mătraţă arom. 479
mătreaţă 479.
mesteacă 481.
mesteacăn 480.
mijloc 434.
minegociu 432, 478.
mintă 427, 482.
mire 492.
molură 448, 460.
morcu, vezi moricu.
moricu 457.
mormoloc 486.
Morteni 498.
Muncelul 494.
mur 481.
murg 447, 457.
murnu, arom. 457.
mursă 436.
Murta 498.

mustăfę, ir. 434, 435.
mustaţă 434.

natră 421.
Nicoară 420.
ńilğoc, arom. 434.
nolğuc, vezi ńilğoc.

oacăr 441.
oacărn, arom. 441.
oarfăn, arom. 430.
oaspe 433.
odoare 469.
oimă, vezi uimă.
om 426.
omidă 489.
Orul 497.
osânză 436.

Păgaia 496.
Păguior 496.
pălărie 470.
paltin 498.
papură 395, 427, 484.
părâng = părinc 423.
Parângul 495.
pârâu 491.
pârnaie 450.
pârnaie (2) 459.
pătură 427, 471.
păun 426.
pepene 424.
percet 440.
Picura 457.
pieptar 419.
pieptene 429.
plaiu 490.
plămân 475.
plămâiu 475.
plumân 475.
pociu 432.
pogoniciu 493.
poip, megl. 469.
poleiu 484.
pop 469.
porni 493.
pot 432.
prapur 476.

prepeleag 442.
presură 487.
preuş 442.
pric 456.
prieten 431.
prior 447.
proaspăt 430.
proor 448.
pulmună, arom. 475.
pupăză 473.
puţ 432.
putină 450.
putineiu 450.

rânchează 458.
rapăn 429.
rapură 429.
râp 428.
răşină 427.
răspaţ 465.
Râuşorul 495.

sarică 422.
săiastră 475.
sălămâzdră 398, 486.
sămar 398.
Sărăţel 502.
Săret 501.
scafă 468.
scăfârlie 453, 468.
scaiu 484.
schiop 398.
sculă 469.
Seret, vezi Săret.
Şieul 502.
şir 477.
şiră 427, 477.
smirdă 481.
smirdar 481.
Solca 502.
Solnoc 502.
Solona 502.
Şomfalău 502.
şopârlă 487.
sor(ă) 426.
spată 464.
spate 477.

spaţ 465.
spetează 464.
splină 476.
spuză 420, 472.
stup 462.
ştează 466, 467.
sterp 395, 399, 497, 433.
ştir 543.
străgălie 462.
strigă 427.
stup 398, 427.

tăfăragă 452.
tămâie 429.
Tâmpa 497.
tărâncă 44.
târfă 492.

targă 468.
teacă 398.
teară arom. 453.
tearfă 427, 471.
teucă 468.
ţigaie 438.
toaie 484.
tragăn 431.
traistă 447.
tremuriciu 434.
trufă 427.
trufaş 427, 430.
trufie 427, 430.
tşumă 477.
ţârfă 429, 438, 490.
ţurcă 439.
ţurcană, vezi ţurcă.

udmă 427, 477.
uimă 429, 477.
uńidă, arom. 489.
urcior 432.
urdă 434, 454.
urioc 465.
urmă 462.
ursuc, vezi usuc.
usâc, arom. 423, 429, 455.
usuc 423, 429, 455.
uture 423, 487.

văsil'ak arom. 461.

zăgârnă 453.
zeamă 432.
zeghiou 470.
zgură 423.

d) *Romanice.*

álaba span. 435.
alapa calabr. 435.
alaga sp. 459.
ammagari sicil. 474.
ammajare sard. 474.
ammursatu sicil. 436.

baita lomb. 445.
boatié prov. 446.
boattiere it. dial. 446.

čkojęra neap. 483.
čekore abbruzz. 483.
culacciu calabr. 473.
curte v. sard. 436.

dromu sic. 419.

enjità prov. 463.

formaggio it. 452.
fromage fr. 452.
furmo n. prov. 452.

gaḍḍetta calabr. sic. 449.
galleta span. 449.
galletta it. 449.

ispiene sard. l. 476.

jaleida eng. 449.
jaloie vfr. 449.
jeter fr. 463.

husma span. 463.

katę neap. abruzz. 467.
katu calabr. 467.
koćću Reggio 478.
kočen eng. 437.
kurmu calabr. 459.

manteca prov. 454.
manteca cat. 454.
manteiga port. 454.
marasandola ferr. mant. 487.
menta cat. 482.
menta it. 482.
mente fr. 483.

orfano ital. 430.
orfe v. franc. 430.
orfen engad. 430.
orma it. 463.
osma berg. 463.

pabiru sard. 485.
panna it. 453.
pavilu sard. 485.
pepine span. 426.
petola milan. 472.
petul(a) friul. 472.
piai bellun. 491.
plai vegl. 491.
pòdine friul 450.
premone calabr. 475.
premmone neap. 475.

ritssoni sard. 433.

salamandra it. 487.
samalandra crem. 487.
sarga calabr. 422.

sarmandola trient 487.
spiaggia it. 491.
splemma eng. 476.
splene v. neap. 476.

timpa sicil. 497.
timpa calabr. 497.
trasta, trastena calab. 447.
tremulizzo sicil. 434.

uşęmę cerign. 463.
usma lomb. 463.

vrotacu sic. 420.
warfin friul. 430.

e) *Diferite.*

agoj alb. 449.
agumɛ alb 449.
aikɛ alb. 453.
alakor ung. 559.

bierka pol. 438.
birka sârb. 438.
birka ung. 438.
bojtár ung. 445.
bosiliak sârb. 460.
bosiljok bulg. 460.
bozeljok alb. 461.
brɛngɛ alb. 477.
breškɛ 421.
bretɛk 421.
brothar got. 425.
Bruder ngerms. 425.
burka pol. 470.
burkony ung. 470.
buteĭ ucr. 441.

csömbör ung. 483.
čúbar serbocr. 483.
čubr ceh 483.
čuma bulg. 478.
čuma serbocr. 478.
čuma rus. 478.
čúma rut. 478.
cybrъ rus. 483.
cząber pol. 483.

Dipse ung. 499.
Dürrbach săs. 500.
džuma rut. 478.

dzuma polon. 478.

fadar got. 425.

golida slov. croat 450.

hutin alb. 488.

jó ung. 502.

kiptar ucr. 419.
kočan sârb. 448.
kočenica sârb. 438.
kökény ung. 499.
kuatzɛ alb. 438.
kukul cuman 499.
kolačъ rus. 473.
kolak bu'g. 473.
Korbkäse ngerms. 450.
kore alb. 483.
kožušokъ ucr. 453.
Kükülő ung. 499.
kurðɛ alb. 464.
kurt alb. 436.
k'üm alb. 477.

lēwe mgerms. 426.
lēwo vgerms. 426.

maraj alb. 460.
mĕtva sl. 483.
mežda 434.
mjergulɛ 457.

odor, -ra serbocr. 469.
okren mbulg. 441.

pakulár ung. 447.
panerъ rus. 451.
pēṛua alb. 491.
persik, ucrain 418.
piepɛn alb. 424.
plepɛr alb. 424.
porinąti 493.
poroj bulg. 491.

rauba vgerms. 469.
rumenuvati ucr. 445.

Sajó 502.
Salz săs. 502.
šapi alb. 487.
sarɛnk alb. 453.
škorie alb. 483.
só ung. 502.
Sófalva ung. 502.
sokъ sl. 456.
solъ 502.
špuzɛ alb. 472.
Szeret ung. 501.
Szeretfalva ung. 502.

töke ung. 468.

ut, hut alb. 488.
utina sârb. 488.
utva bulg. 488.

Vater ngerms. 425.

zumo span. 424.

Const. C. Diculescu.

Per la storia del cognome italiano[1].

II.

Sulla continuità dell' onomastica latina-romanza nei nomi propri canavesani (e piemontesi)[2].

Il recente risveglio degli studi onomastici in Italia[3] e fuori,

[1] Un primo contributo: *Cognomi canavesani (Piemonte) di forma collettiva in* **-aglia, -ata, -ato** fu pubblicato in questa stessa rivista, DR. III 1924, pagg. 523—549. — A tal serie di cognomi d'origine e significato antico collettivi, foggiati sui tipi morfologici:

1) *Casaglia, -o* di numerosi nomi locali dell'Italia Settentrionale e Centrale, a.trent *fradaya* „confraternita" (DR. III 965), aprov. *frairalha* „associazione", afr. garçonaille, quali i cognomi o meglio 'nomi di casato' *Martinaglia* < *Martino*, ecc.

2) *casata* (cf. '*casadam* unam sepe circumcinctam cum una domo et uno granario vel scuria' MGh., Leges, Sectio V, Formulae merovingici et carolini aevi, Formulae Sangallenses, p. 380), aital *masnada* (cf. afr. la gent, le parage, le lignage, la *maisnie* Fromont), piem. *masnà* „fanciullo, -a", *casato*, *vicinato* (cf., '*visinatus* Valleringascus HPM. t. XIII Codex diplom. Longobardiae, Torino, 1873, col. 160, a. 847), quali *Fantata* < *Fanto* (cfr. il nloc. piem. *Marconada* BSSS. XXXVI, vol. XXXVI carta n. 5, anno 1047, < *Marcone, Marco*) ecc.,

altri s'aggiungano in **-agna, -ame, -anza, -ea, -eto, -iglia, -mento, -or(o), -orio** foggiati alcuni sui tipi morfologici di milan. *casanza*, blat. *vicinantia* „vicinato", ital *figliuolanza*, a. piem. *casament* (cf. 'in *caxamentis* de Gazanis', BSSS. XLIII[1], 48. 1307, ‚nei casamenti dei Gazzani', cfr. ibid. Gazanus, cognome, più e più volte) col significato originario conservato nell' ital. *casamento* „casa piuttosto grande divisa in più quartieri e abitata da più famiglie", ital. *figliolame* genov. *figgiuamme* „ragazzo, ragazzacci" (cfr. il toscano *Pucciame* 'per dire i *Pucci* e loro aderenti' e simili nomi toscani in *-ame*, v. Pieri S. *Toponomastica della Valle dell'Arno*, R-Accad. dei Lincei, Roma, 1919, p. 367), *Casiglia* di nomi locali italiani, allato a *Casile, i-*, (distinto da altri in **-iglia** dal lat. -ìcula) *famiglia*, canav. *casè* „casamento" < **casetum*, *Casaleto*, più nomi locali italiani, milan. *galinoeur, gaijnoeur* „costellazione, gruppo delle Pleiadi" < **gallinorium*.

Sull' argomento di questi altri cognomi d'origine e significato collettivi riferirò ad una prima occasione.

[2] L'argomento di queste pagine introduttive fu svolto sommariamente in una mia comunicazione al 1° Congresso dei Filologi rumeni, tenutosi in Bucarest il 13, 14 e 15 Aprile 1925, nella seduta del giorno 14.

[3] Vedi in fine: *Appendice bibliografica di scritti italiani d'argomento onomastico.*

riaffermato in saggi valorosi da P. Aebischer [1], D. Olivieri [2] e A. Dauzat [3], non contribuisce che suo malgrado e per via indiretta — attraverso una revisione del materiale raccolto dai due Dioscuri nel volume che inaugura la sottoserie Onomastica della Biblioteca dell' Archivum Romanicum — a diradare il velame di incertezze e di leggende che grava sulle fonti stesse dell' onomastica romanza. L'opinione comune accolta da questi studiosi ed enunciata dal Meyer-Lübke nella sua *Einführung* [III], pp. 245—248, § 251—255, vuole che per tutto il territorio romanzo ad eccezione della Rumenia „la formazione dei nomi sia specificamente cristiana e siano perciò dei cognomi romani rimasti sol quelli che attraverso il Cristianesimo ottennero nuova vitalità, cioè i nomi di quei Martiri che, sopratutto nella chiesa, ebbero una particolare importanza, che potevano valere da patroni ed i cui nomi venivano imposti come di buon augurio ai bambini al fonte battesimale". Eccezioni sporadiche circoscritte al territorio sardo, pugliese, dalmatico e spiegabili coll' influsso greco bizantino, che protrasse il dominio culturale romano, i nomi medievali di *Cladios, Cicero, Marius, Decius, Junius* [4]. All' elemento cristiano s'aggiunse un secondo, altrettanto importante, l'elemento germanico, incrociato col primo talora in composti ibridi come *Johannipertus, Forteramnus, Christopertus*. Tali i principi fondamentali dell'onomastica romanza enunciati in termini definitivi dal Meyer-Lübke, o. l. c., a conclusione di studi suoi propri [5] e di altri autori.

Ora, se al di là di questi assiomi e delle colonne di Ercole infitte ai confini fra la romanità barbarica dell' alto medioevo e l'inizio delle nazioni e delle lingue romanze si stende l'inviolata

---

[1—2] P. Aebischer, *Sur l'origine et la formation des noms de famille dans le Canton de Fribourg* — D. Olivieri, *I cognomi della Venezia Euganea, Saggio di uno studio storico-etimologico*, in Biblioteca dell' „Archivum Romanicum" diretta da G. Bertoni, Serie II, Linguistica, Nr. 6, Ginevra 1924. — I due lavori si citeranno abbreviati rispettivamente in: Aebischer, Olivieri CVE.

[3] A. Dauzat, *Les noms de personnes. Origine et évolution*, Paris. 1925. — Si cita abbreviato in: Dauzat.

[4] Cfr. qui s. IUNIUS e vedi Olivieri CVE. 153: *Zugno*, cognome e n. pers.

[5] W. Meyer-Lübke, *Romanische Namenstudien*, I e II Parte in Kais. Akad. d. Wissensch in Wien, Philos.-hist. klasse, Sitzungsberichte, Band 149, Abh. 2 e Band 184, Abh. 4. — Che la materia gli si ribelli fra mano alla tesi non dubbie e non rare sono le prove, v. ad es. s. CRESCENS.

solitudine mortuaria delle forme e dei concetti dell'onomastica latina [1], al di qua, per gli studiosi di onomastica, si fa di tanto più scorrevole la fatica di casellare in una rigida struttura metallica di schemi e di quadri empirici [2] la massa dei nomi e cognomi

[1] Vedi Aebischer p. 15: „au XI siècle il ne reste en fait de noms empruntés au latin ou au grec, que ceux qui durent leur conservation au fait qu'ils étaient entrés dans l'usage chrétien"; Dauzat p. 26: „Les noms romains ne se retrouvent plus que dans nos prénoms, repris à l'histoire ancienne ou fixés par un hasard dans le calendrier chrétien".

[2] Afferma l'Olivieri CVE. 120, a giustificazione dello schema prescelto (cap. I Cognomi derivanti da nomi di persona della tradizione letteraria [classica ed epica cavalleresca] o religiosa, II da altri nomi di persona medievali, III da nomi locali, IV da soprannomi *a)* composti imperativali, *b)* augurali o vezzeggiativi, V da nomi di professione, mestiere, dignità o parentela, VI da nomi di piante o di animali, VII da soprannomi indicanti qualità fisiche o morali, VIII da soprannomi esprimenti determinazioni di specie diversa) come „fatta eccezione per i casati derivanti da nomi di luogo e da nomi di professione per tutti gli altri cognomi non è possibile trovar un criterio classificativo del tutto sodisfacente: almeno allo stato attuale della scienza". Ma, quale si voglia che sia lo stato attuale della scienza, nulla gli avrebbe vietato di ricorrere al metodo storico in questo genere di studi, ov'esso metodo riafferma tutto il suo valore.

La classificazione ad es. di un cognome come lo *Smeraldi*, citato a pag. 179, coi cognomi da soprannomi augurali invocativi vezzeggiativi: *Amabile, Amati, Amistà, Benati, Bonaguro, Bonaiuti, Dadolo, Daulo, Daelli* [!!!] ecc. osta al senso storico, in quanto che tale cognome non deriva da un soprannome di creazione recente, ma da un nome personale che continua la tradizione latina del cognome SMARAGDUS (CIL. XII 1971: *Juliae Julianiae C. Modestius Ismaragdus uxori*, CIL. VI 26010 ... *Izmaragdis* CIL. VI 4611a *Maius Zmaragd. verna;* v. anche Dessau H., *Inscriptiones Latinae selectae*, vol. III, pars I, p. 243, s. SMARAGDUS, Z—, SMARAGIDUS; cfr. *Smaragdo* abbati, in Sickel, *Acta regum et imper. Karol.*, II, p. 1 0 a. 812), che ricorre nel nome del santo *Smaragdo*, venerato in un coi santi Ciriaco, Sisinnio e Largo (relativo ai quali si conserva nella Biblioteca civica di Bergamo ed in quella capitolare della Chiesa d'Ivrea un frammento di leggendario del sec XI), che ebbero pure risonanza nell' onomastica veneta (v. gli scritti onomastici del Lorenzi citati dallo stesso Olivieri, pag. 125). Da SMARAGDUS dipende ancora il nome pers femm. *Esmeraude* dell' epica francese medievale (v. Langlois E., *Table des noms propres de toute nature compris das les chansons de geste imprimées*, Paris 1904, s. v.). Ed il nome *Smaragdo* tanto meno può supporsi di creazione medievale, derivato dall'influenza della simbolistica di quell'età e dai suoi Lapidarii, in quanto che, oltre al fatto della sua diffusione nell' onomastica antica e dell' alto medioevo, cognomi tali non sono infrequenti nell' onomastica latina (cfr. BERYLLUS, -ULLUS allato a beryllus > l'afr. *bericle, beril, beryl* „varieté d'èmeraude" nel *Roman de Thèbes*, ed. Constans; AMETYSTUS, v. Th[esaurus] l[inguae] l[atinae] s. v., ecc.), e da questa l'uso

romanzi suddivisi in cristiani, germanici e più recenti derivati da soprannomi, di riportare al culto religioso o sulla Germania in parte favolosa del Förstemann [1], del Bruckner [2] e del Bianchi [3]

---

di tali nomi si estese pure in quella medievale con nomi analoghi di nuova creazione donde ad. es. i cognomi canav. ‚Johannes *Topatius*', B[iblioteca] S[ocietà] S[torica] S[ubalpina] vol. VIII, carta n. 26, anno 1202, = Iohannes *Topacius*, BSSS. LXXIV 130. 1226, 245. 1231, VIII 109. 1231, Ivrea), e veneti *Vivori*, ser *Vivorio*, a. 1350 (v. E. Lorenzi, *Osservazioni etimologiche sui cogn. di Val di Non e Val di Sole*, in ‚Tridentum' VI, 1903, p. 446) e *Avolio*, *Avoli* (cfr. eboreus „eburneo" > a.ital. *avorio*, *avolio*, *vivorio* e cfr. l'uso delle immagini poetiche frequenti nelle poesie in lode di donna, di cui siano i „denti di *vivorio*", „gli orecchi netti come *vivorio*" e la carnagione bianca e delicata come l'*avorio*, v. R. Renier, *Il tipo estetico della donna nel medio evo*, Ancona, 1885, p. 175 e 149) riportato quest' ultimo dubbiosamente dall' Olivieri CVE. 131 al nome *Avolio* della tradizione romanzesca, invece che all' aven. *avolio* < eboreus (v. Bœrio e ‚Studi Romanzi' IV p. 104). E mentre quest' ultimo, e con altri il citato *Amistà*, avrebbe dovuto spettare ad un capitolo che contenesse le creazioni onomastiche medievali foggiate per analogia sugli antichi cognomi latini, come una loro ricresciuta eredità (cfr. *amicitas, REW. 421 e i numerosi astratti tipo BONITAS, DIGNITAS, FELICITAS, VERITAS, Thll. e De Vit), il cogn. *Smeraldi* e gli altri *Amabile*, *Amati*, *Benati*, *Bonaguro*, *Bonaiuti*, *Dadolo*, *Daulo*, *Daelli*, ecc. non dovevano essere considerati di creazione recente da soprannomi, ma riportati in un capitolo destinato a quei nomi e cognomi che mostrano continuare popolarmente la tradizione onomastica latina AMABILIS, AMATUS, BENENATUS, AUGURIUS, ADIUTUS, DATUS, ecc., v. più oltre s. idd.

[1] Förstemann E., *Altdeutsches Namenbuch*, I, *Personennamen*, Nordhausen, 1856. — Abbrev. in: Först. (Debbo rimandare alla 1-a e non alla 2-a ediz. Bonn, 1900, non posseduta da alcuna delle biblioteche di Cluj). — La parte ‚favolosa' dei nomi presupposti di origine germanica costituita parte di voci latine mascherate dall'alterazione fonetica più o meno profonda dei riflessi romanzi, parte dai travestimenti ibridi di voci latine in germaniche, è tale e tanta che una critica spassionata ed avveduta sarebbe riuscita facilmente ad estirparli dalle aiuole in cui si comparte l'opera del Först. Invece vi si ricorre da tutte le parti con fede tanto più deliziosa quanto più si attenua il senso critico di chi usa ed abusa di tale fonte. Disporre quì un elenco anche abbondante di tali voci non germaniche sarebbe ora inopportuno, se l'interesse verte, non tanto sulla presenza di singole voci onomastiche incluse in via illegittima, nonostante la intenzionale rettitudine scientifica del Först. ma su un assieme di elementi tradizionali, caratteristici dell'onomastica latina e trasferiti alla germanica. Chiariti che fossero tali elementi nella loro origine, nel loro uso e nella loro distribuzione geografica si otterrebbe un criterio atto a riconoscere non solo le voci di pura tradizione latina incluse sinora fra le germaniche, ma anche quelle germaniche influenzate dalle forme più caratteristiche della tarda tradizione ono-

verso la fauna, la flora e la farsa popolaresca, i nomi dovuti in via legittima o no al loro influsso sull'onomastica medievale. In-

mastica latina e medievale, restando ben inteso che, per quest'ultima, tale influenza si svolga in territorio neolatino o si riscontri nel nome di persone nate e provenienti di lì, com'è il caso dei nomi personali ricordati dai Polittici d'Irminone o di Reims o da Obituari di monasteri fondati in territorio germanico, cui maggiormente attinse il Först.

La diffusione e la continuità medievale, ad es., dei ‚cognomina' e ‚nomina singularia' latini e grecolatini tratti da superlativi (v. più oltre) può chiarire le origini del suff. *-ismus, -isma* di una serie di nomi maschili (rari) e femminili (frequenti) che il Först riporta dai Polittici d'Irminone o di Reims e corrispondenti a forme di superlativo dell'afr. *-esme, Claresme* < CLARISSIMA, -Thll., *-isme, cherisme* „très cher" Roman de Thébes, ed. Constans, v. 76: *Adalisma*, Först. 139; *Aldisma, -drismus, -a* F. 46; *Andrisma* F. 87; *Angelisma* F. 90; *Bertisma* F. 241; *Galdisma* F. 464; *Genisma, Gendresma, Generisma* F. 510; *Gerisma, Gerentisma* F. 474; *Gundrisma* F. 557; *Ledisma* F. 826; *Landisma, -drisma* F. 830; *Leudisma, -drisma* F. 859; *Marisma* F. 909; *Melismus* F. 930; *Natalisma* F. 954; *Nodisma* F. 962; *Rodisma* F. 718; *Sigrisma* F. 1087; *Waltismus, Waldisma, -drisma* F. 1239; *Wandrisma* F. 1256. Il Först.[1], talora così ricco di indicazioni morfologiche, non accenna in nessun luogo a questo particolare suffisso *-ismus, -isma*, fuorchè a col. 989, a proposito della preferenza ch' egli nota in alcune di queste voci in *-smus, -sma*, ivi riportate, per i temi ampliati in *-r*.

Per un utile, chiaro e decisivo raffronto dovrei qui riportare dagli stessi Polittici d'Irminone e di Reims un elenco di nomi propri formati da superlativi e da basi latine, ma non mi è dato ora disporre di tali fonti. Col sussidio di tale elenco e di alcuni degli stessi nomi qui riportati, se rivenissero a basi latine (*Melismus* a MELLIT-ISSIMUS; forse: *Gentisma* all' a fr. *gent* = aital. *gente, gento, -a* „gentile"; *Gerentisma* e *Gerenta*, F. 474, a GERONTIUS > cimr., brett. *Gereint*, v. Meyer Lübke, *Roman. Namenst.* II, 47 e cfr. german. *Gerungum, Gerunc* = GERONTIUS, v. Först[1] 474; *Ledisma* a LAETISSIMA, *Genisma*, derivato dal Först in un coi nomi *Gening, Genbolda, Genguldis, Genildis, Genard, Genbert, Genedrudis* del Politt. d'Irm., da una base *gen* d'origine celtica [cfr. Schönfeld M., *Wörterbuch der altgermanischen Personen und Völkernamen*, Heidelberg, 1911, p. 105 s. *Generidus, Gennoboudes, Gennalo, Gennilo* d'etimo ‚unklar' e dichiarati alcuni celtici] può risalire, come pure le altre voci qui riportate dal Först e del Politt. d'Irm., ad una base *GENUS per INGENUS, INGENUUS, v. qui s. id., *genus, per *ingenus. (v. Meyer-Lübke, *Einführ.* III., p. 166 sg. § 150) ingenuus, donde gli esiti popolari piemontesi, citati s. INGENUS, da raffrontarsi cogli esiti semiletterari aspagn. *yengo, engo, enguedat.* alogud. *eniu*, port. *ingeo* REW. 4422. La sostituzione di *genuus > *genus a ingenuus, *ingenus nel lat. popolare, oltre che coll' esempio di FANTUS, v. s. id., < INFANS, cfr. ELEFANTUS, Devit, Dessau, < elephas, -antis, si spiegherebbe coll' influsso etimologico e semantico della voci genus, -eris, generatio, genitus, genitor e particolarmente di genua) si riuscirebbe, parmi, a dimostrare l'origine latina del

differenti ad ogni affiorare di tracce d'una tradizione più antica, la vigile attività di tali studiosi pare esprimersi, talora, nell'ostinato

suff. *-ismus, -isma*, trasferitosi esclusivamente, su quel territorio romanzo, ove si rivela la continuità medievale dei nomi propri latini da superlativi, da voci d'origine latina a voci d'origine germanica.

Una tale soluzione trova un riscontro evidentissimo nei nomi germanici formati da superlativi come *Liebesta*, fem., sec. IX, Först[1] 1119 s. *-st*, e *Filista*, fem., Först.[1] 405, *Pezzista* Först' 1119 allato a *Pezzer, Pezzira*, fem., voci colla desinenza del comparativo, Först[1] 989, ecc.

Lo stesso fenomeno dell' estensione di un particolare suffisso da voci onomastiche latine a voci germaniche si avverte nei nomi in *-imus, -ima, -imia, -emia* raccolti dal Först.[1] 883: *Alcima, Antimus, Odemia, Balsimia, Baldemia, Benemia, Bertimia, Cristemia, Donemia, Frodimia, Gaudimia, Godemia, Hildemia, Hrodemia, Landemia, Mauremia, Solimia, Suadimia, Deodemia, Waldemia, Wanimmia* e provenienti dal Polit. di Reims, da carte del sec. IX.

Quest'elenco di nomi medievali francesi la cui „der gröste theil nicht rein deutsche . . . sind" e che il Först. lascia al lettore di „das deutsche von dem undeutschen zu scheiden" è quanto di più istruttivo si possa dare a dimostrazione del trasferirsi del suff. -IMUS, -IMIUS, -A da nomi greci e latini quali ALCIMUS, ANTHIMUS, AUXIMUS, CALLIMUS, CARPIMUS, CHRESIMUS, DOCIMUS, Thll., PHRONIMUS, TROPHIMUS, -ME, Dessau, GAUDIMUS, -IMIA, (v. più oltre s. id.), DULCEMIUS; forma lat. volg., Holder I, 1366 < -IMIUS, CRESCIMIA, n. mul. DIDIMIA monacha Pictavensis, Thll. — di cui taluni continuatisi attraverso l'onomastica medievale *Alcima, Antimus, Gaudimia, Godemia* — a nuove formazioni medievali con basi latine e cristiane: *Cristemia, Mauremia, Donemia* < CHRE-, CHRI-, CRISTE-, -TUS, Thll. MAURUS, DeVit, DOM(I)NUS, Thll., e celtiche: *Suadimia* e *Solimia*, v. Holder A., *Alt-celtischer Sprachschatz*, Lipsia, 1896 sgg., II 37, dalla stessa base dei cognomi SVADINUS, SVADUILLA, SVADILLA, SVADUCIA, SVADULLA, ecc. v. Holder II, 1642 sgg., SOLINUS, SOLIBODUUS, SOLIMARUS, SOLIMUTUS, ecc. v Holder II, 1602 sgg., sino all'estendersi del suffisso -IMIA a voci medievali con base germanica: *Bertimia, Baldemia, Frodimia, Hrodemia, Hildemia, Landemia, Waldemia, Wanimmia*.

Tracce di tale ibridismo s'incontrano anche nei nomi locali d'Italia derivati da nn pers. mediev., germ., quali ad es. *Bertignano*, luogo presso Piverone, derivato dal n pers. **Bertiniano* (cfr. *‚Perteniano fil qd. Perto'* in una carta toscana dell' a. 809, nome rifatto su IUSTUS, IUSTINUS, IUSTINIANUS, v. Bianchi, AGIlt. X 369, n. 1), e nei nomi locali francesi, quali i nomi in *-(i)acum, -iniacum, -iliacum* derivati da nomi personali germanici, che W. Kaspers ha raccolto e studiati nelle sue *Etymologische Untersuchungen über die mit* -ACUM, -ANUM, -ASCUM, -USCUM *gebildeten nordfranzösischen Ortsnamen*, Halle, 1918, a pagg. 301—307.

La stessa desinenza latina -ANUS di IUSTINIANUS e simili s'incontra poi affitta a basi onomastiche germaniche ed in condizioni tali da richiamare e dimostrare l'influenza della tarda onomastica latina, cfr: *Aimo Aimerianus* „Aimone [figlio, nipote, discendente] di Aimeri(c)o" (< *Haimo* e *Haimirich*, Först[1] 591, donde i nomi e cognomi medievali canav: *Aimone, Aimeri(c)us, Aimarius, Aimerius)*, BSSS V 221, 1252, Musobolo, presso San

tentativo di ritemprare alle fonti mistiche germane quei nomi

Giorgio Canavese; *Ulricus Olrianus* BSSS VIII 110. 1231 = *Ulricus Urianus* VIII 109, 1231 = *Ulricus Urianus* LXXIV 245, 1231, = *Ulricus Ulrianus* IX[1] 116, 1216, Martinus *Orrianus* LXXIV 200, 1225 «Odelrico. Martino [figlio, nipote, discendente] di Odelrico" (< *Uodalrih*, aated., v. Solmsen F. e Fränkel E., *Indogerm. Eigennamen als Spiegel der Kulturgeschichte*, Heidelberg, 1922, p. 159, nome del santo venerato in Ivrea, cfr. [*ecclesia de*] *sancto Olrico de suburbio ciuitatis Iporegie* BSSS. IX[1] 18, 1159 ecc.). Questi esempi riportano direttamente una tale formazione alla tarda onomastica latina ed al tipo di quei numerosi cognomi formati in -IANUS dal cognome del padre, della madre o del patrono, (v. più oltre, s. -IANUS).

[2] L'opera di W. Bruckner, *Die Sprache der Langobarden*, in 'Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker' Strassburg, 1895, meriterebbe un'accurata revisione della parte onomastica, pp. 215—326, ove gran parte dei nomi personali del medioevo italiano, ivi elencati, di servi, coloni e liberi 'possessores', vengono a tutta forza ricondotti ad etimo germanico, nonostante il crisma non stinto e non dubbio della loro romanità. Cfr. i frequenti richiami all'opera del Bruckner nel corso di questo lavoro.

[3] Bianchi B., *La declinazione nei nomi di luogo della Toscana*, in AGIIt. IX pp. 365—436, X pp. 305 - 412, ottima raccolta di materiali onomastici e toponomastici toscani, non infirmata nella sua grande utilità dalle ipotesi e discussioni controverse che l'A. espone e svolge specialmente al § XV *Appendice. Breve spoglio di accorciamenti e diminutivi di nomi personali teutonico-latini, per lo più anteriori al mille, fatto a illustrazione dei nomi locali* (AGIIt. X 349 sgg.). Insostenibile ad es. l'ipotesi d'un'accentuazione $\dot{-}$ —*zo* (o. c. p. 402 sg.) : *Álbizzo, Áldizzo, Ámizzo, Bónizzo, -a, Filizzo, Gu-, Cúnizzo, Gáudizzo*, ecc. poggiata alla supposta contrazione in $\dot{-}$ (—) *zo* di *Monte-gonzi, Poggi-bonzi, Valli-sonzi*, nomi locali che possono anche avere altre origini (v. AGIIt. X. 309 n. 1, e 319: *Vallisonzi*, da raffrontarsi col n. pers. *Sundi, Sundio*, tratto dalla base germ. di *Sundipert* e simili), derivare cioè dallo stesso nome *Bonizzo*, ma contrattosi nella forma *Bonizóne* (donde *Bon(e)zóne* e poi *Bonzo*) o da altre basi in *-ndjo, -ntja*, com'è il caso di *Vallisonzi* (v. qui sopra) e di *Monte-gonzi*. La spinta ad una tale ipotesi di un accento proparossitono contrattile — contradetta dagli esiti volgari di simili o identiche voci medievali, a base latina o germanica, in *-zo* nel territorio piemontese e della Venezia, ove si riflettono sulle carte più recenti in *-izzo, -ézzo, -ésso, a*, v. più oltre, s. -ICIUS, -ITIUS — gli venne dalle fisime storico-linguistiche per cui desinenze, basi, tutto doveva essere longobardico, germanico.

A ben poca cosa si riduce poi l'eccezionale accentuazione dei cognomi *Álbizzi* e *Dávizzi* nel contado toscano, addotta come argomento di prova dal Bianchi, ma dovuta probabilmente allo stesso vezzo che sformò in *Bórsari* il cogn veronese *Borsári*, (v. Olivieri, CVE 199), in *Sálgari* il nome del *Salgári*. Nello stesso territorio toscano non mancano le prove contrarie, basate su attestazioni sicure popolari, non recenti, di tali nomi,

ribelli che avessero, a loro avviso, più alterata la figura originaria [1].

Una tale condotta vuol essere ed è consentanea ai risultati statistici elaborati da studiosi dell' alto medioevo, secondo i quali la massa di nomi latini assottigliatasi via via dal secolo V al X sotto il prevalere e l'estendersi dell'onomastica germanica, si sarebbe ridotta verso il IX secolo ad un nucleo esiguo, non restando nell' XI secolo altra traccia di nomi latini o greci se non di quelli entrati nell' uso cristiano e d' origine chiesastica [2].

I primi, durati attraverso i secoli V—X dell'alto medioevo, rappresentano la tradizione latina secondo lo sviluppo prevalente del cognome latino fattosi elemento distintivo, precipuo, sin dal principio dell'impero ed unico, 'nomen singulare', già nel secoli III e IV, nell'uso famigliare o popolare e delle iscrizioni cristiane, in antitesi però coll' uso delle iscrizioni regolari o solenni, nelle quali durò più a lungo per i grandi personaggi dell'impero la tradizione legale e legittima del prenome, gentilizio e cognome, più tardi ridotta al gentilizio e cognome per i membri di famiglie illustri e nobili. Oltre al cognome, talora doppio e plurimo, cioè 'cognomen' o 'cognomina' e 'agnomen', il diacritico o collegiale, s'era sviluppato l'uso, già comunissimo nei secoli III e IV, dei 'supernomina' o 'signa' espressi in ag-

---

cfr. Pieri S., *Toponomastica della Valle dell' Arno*, R. Accademia dei Lincei. Roma 1919, pag. 216 s. *Opizo: Torre Upezzinghi.*

La diffidenza del Bianchi verso forme onomastiche medievali continuatrici della tradizione latina è tale da dare luogo ai più curiosi appigli, come nel caso del cognome BONOSUS (ThlL.), attestato dai nomi *Bonoso* e *Bonusus* di carte toscane anteriori al mille, per i quali il Bianchi (AGIIt, X, 371, n. 1) sospetta un *Bonus-o* formatosi su *Niccolós-o, Agnés-e, Tommás o* (AGIIt. X, 348).

[1] Ad es. l'Aebischer, pag 50 n. 4, a proposito del 'prenom' *Carbo*, a. 1148, annota: „Förstemann ne donne aucun nom de ce genre, mais il faudrait peut-être le rattacher cependant à la racine *Garva* (Först. col. 600—601)", ma vedi qui s. CARBO; a proposito dei 'prenoms' femm. *Avieta* e *Aviola* (per cui cfr. i cognomi latini AVITA, AVIOLA, Th'l) citati allato di *Johannola, Jacola, Clemenzola*, a. 1335, 1343, l'A., a pag. 43, dichiara in nota: „Peut-être s'agit-il d'un *Avico* (Först. col. 218) suivi d'un diminutif Il est à remarquer cependant que le nom propre germanique *Bernico* (Först. col. 266) a donné le lieu-dit *Chez Bernicon*" e così di numerosissimi altri che qui non conta rilevare

[2] v. Aebischer e le fonti da lui citate a pag. 14 sg.

giunta al 'cognomen' mediante 'signo' (P r o i e c t u s s i g n o M u s c u l u s) o col 'qui et', 'sive', 'vel', 'qui vocitatur' (M a n l i u s J a n u a r i u s q u i v o c i t a t u r A s e l l u s)[1]. Sui cognomi latini divenuti 'nomina singularia', anche nell'uso legale, e che d'or

[1] I ‚supernomina' „soprannomi, surnoms" medievali si legavano sulle carte medievali italiane al nome colle stesse articolazioni latine qui sopra riportate: *'Filiprandu qui supernomine Frandulo uocatur'*, a. 808, Toscana (v. Bianchi, AGIlt. X, 372), *'ego Petronaci qui Flavipert dicitur'* a. 750, Toscana (o. c., p. 373), ‚*Mengolus, f. q. item Mengolus..., cui pronomio Begus*' in una carta trevigiana dell' a. 829 (v. C. Cipolla, *Antichi documenti del monastero trevigiano dei Santi Pietro e Teonisto*, in Bull. dell' Istituto Storico Italiano, 22, p. 69), *'inter Felice Balbo ... et ex alia parte item Felice f. qd. Johannis'* a. 793, Treviso (Cipolla, o. c., p. 56), *'ego Officia qui et Blanca uocatur'* BSSS. LXXIX, 211, 1059, etc. Più tardi, quando, coll' affermarsi e generalizzarsi del cognome famigliare, dura tuttavia una tal quale mobilità nelle linee genealogiche della tradizione onomastica famigliare, i soprannomi destinati, parte a spegnersi nell' individuo, parte a trasferirsi ai discendenti ed a rimutare il cognome famigliare, si legano sulle carte canavesane al cognome con un *alias* „altrimenti detto, altrove detto", usato pure nel caso di doppioni (antica e nuova o più recente denominazione) nella trascrizione dei nomi di luogo.

Inesatta l'affermazione dell' Aebischer, p. 18, di una origine dei ‚nom de famille' dai ‚surnoms', vera per alcuni, non per tutti, non per la serie più importante e più antica dei cognomi famigliari d'origine dai nomi personali preferiti nella tradizione onomastica famigliare. L'ereditarietà dei nomi nella linea genealogica delle famiglie nell'alto medio evo, fissata da consuetudini, se non regole o leggi rigide come pretendono taluni genealogisti, (v. F. Gabotto, *L'elemento storico nelle* Chansons de geste *e la questione delle loro origini*, in ‚Boll. stor. bibliogr. subalpino' XXVI, Torino, 1924, p. 19 sg.: „*nell' alto medio evo l'onomastica famigliare era regolata da norme rigorosamente osservate. Secondo queste norme — chiarite se non discoperte dal grande Muratori e suffragate da testi sincroni —, il primogenito portava il nome dell' avo paterno, il secondogenito dell' avo materno, il terzogenito del padre, il quartogenito per lo più del bisavo paterno, gli ultrageniti degli zii paterni e materni alternati fra loro e, occorrendo per il numero, dei prozii e altri parenti. In caso che al primo nato venisse imposto un nome votivo in luogo di quello dell' avo paterno, si ometteva, pel secondo, anche quello dell' avo materno, passando subito al nome del padre; quando, poi, questo era uguale al nome dell' avo, o il nome del bisavo a quello dell' avo o del padre, talvolta si ripeteva, dando luogo a due fratelli omonimi, ma talvolta pure si ometteva, con immediato trapasso al nome che avrebbe dovuto ricevere l'ultrageniti successivo. I fratelli, e così i cugini, omonimi erano di solito distinti con sopranomi, che spesso facevano a dirittura dimenticare il nome; si dava pure non infrequente il caso che la distinzione venisse fatta mediante varietà grafiche o di pronuncia...*"), non è cosa dubbia e d'altronde

innanzi per il medioevo chiamerò nomi personali, poggia tutto il sistema onomastico medievale [1].

Riporto, per ragion d'esempio, da due carte piacentine dell' a. 735 [2] e 736 [3] i sgg. nomi: „*signum manus* **Faustiniano**

è consentanea allo spirito di quell'età che considerava tanto rigide le leggi della trasmissione ereditaria di tutte le caratteristiche dei genitori e progenitori, sociali e morali, dei vizi e delle virtù loro, da averci impostato l'assetto morale e lo sviluppo drammatico di quella società che ci traspare dall' epica medievale (v. Rajna, in 'Romania', IV, p. 170). Su questa irradiazione dell' onomastica famigliare, che è „la tendenza a rifare, come si dice volgarmente, i parenti defunti e talora i vecchi ancor viventi, quasi legando con gentile pensiero la memoria del passato e la speranza dell' avvenire nell' unità della famiglia" (v. Volpi G., *Uno sguardo all' onomastica fiorentina dei secoli XIV e XV*, in Rivista d' Italia, luglio, 1903, p. 112), cfr. quanto dice il Boccaccio nella sua Vita di Dante (a pag. 9 dell' ediz. Macri, Firenze, Sansoni) della moglie di Cacciaguida, la quale „*siccome le donne sogliono esser vaghe di fare ... piacque di rinnovare il nome de'suoi passati e nominollo Aldighieri*".

L'inesattezza dell' Aebischer si deve al fatto che l'A. spicca una parte dei ‚noms de famille' dalla classe dei ‚surnoms tirés d'un nom de personne' (p. 18), e proprio dai nomi personali che designano ‚la filiation' dal padre o dalla madre o da altre persone strette da un interesse qualsiasi colla persona che ne ripete il nome accanto al proprio (p. 39). L' A. s'arresta cioè ad una fase intermedia, a quella del ‚surnom' ad es.: *ly Eymonet* di *Uldriodus ly Eymonet* (p. 39), come se dessa fosse l' origine del cognome famigliare, supponga si: *Eymonet*. Il che non è reale, se questa fase di un ‚surnom': *ly Eymonet* si lega inizialmente al nome personale di un *Eymonet* e alle fasi ulteriori del cognome famigliare *Eymonet* e se quest' ultimo, deriva sì la propria linea genealogica attraverso un *Uldriodus ly Eymonet*, ma ripete le sue origini dal nome personale del capostipite *Eymonet*, dal fatto cioè di una continuità tradizionale di esso nome, nelle fasi 1) nome personale 2) 'surnom' 3) cognome famigliare.

[1] Errato perciò il rimando dell' Olivieri CVE. 136 ad un gentilizio FALERIUS, riportato dallo Schulze [non Schultze], base presunta del cogn. venez. *Falièr, -èro* = *Faletro, -edrus* a. 1001, 1112, che si dovrà invece ricondurre ad un etimo diverso: al cognome latino-greco PHILETAERUS, Dessau, o a PHARETRIUS (cfr. PHARETRA, Dessau) da cui il Longnon A. in *Les noms de lieu de la France*, Paris, 1923, nro. 1978, deriva i nomi locali *Saint-Phalier, Saint Phallier*, tracce del culto prestato al santo *Phalier*, cui lo stesso Olivieri accenna riportandosi allo Chevalier. Altrettale l'altro rimando dell' Olivieri CVE. 151 dei cognomi *Silvagni, Salvagno, -agnini* al gentilizio anzi che al cognome SILVANIUS (v. s. id.), svoltosi da gentilizio in cognome, col volgersi a tal uso di altri gentilizi come PETRONIUS, HONORIUS, ecc. nel secolo IV d. Cr. (v. Marucchi O., *Epigrafia cristiana*, Milano, Hoepli, 1910, pag. 9).

[2—3] v. L. Schiaparelli, *Le carte longobarde dell' archivio capitolare di Piacenza*, in Bull. dell'Istituto Storico Italiano, Roma, Nro. 30, carte n.ri 1 e 3, relative al luogo di Varsi.

(< FAUSTINIANUS, De Vit.) *filio* qd. **Iustiniano**" (< IUSTINIANUS, De Vit.), „*da una parte heredis* qd. **Godiliani** (<*GAUDELLIANUS, cogn., < GAUDELLIUS, n. gen., De Vit, Schulze) *et de alia parte heredis* qd. **Aureliano** (< AURELIANUS, Thll.), *de tertia parte heredis* qd. **Marioni** (< MARIO o MARIUS, De Vit.), *da quarta parte hauente* **Paulini**" (< PAULLINUS, Dessau).

Questi e quanti altri brani di documenti dell'alto medioevo raccolti d'ogni parte e d'ogni angolo d'Italia si potrebbero citare a profusione attestano un' indiscutibile continuità dell'onomastica latina durata dal sec. VI al X, nelle forme ultime in cui era stata elaborata dalla novità e dall'estendersi di alcuni suoi caratteri di natura morfologica (*prevalenza di alcuni suffissi d'uso più o meno generale, degradare del senso linguistico in forme aberranti, adozione della declinazione greca*) o semantica (*una più ricca varietà di concetti attinti all'onomastica greca, mediante voci trasportate inalterate in veste latina o tradotte in lingua latina, all'etica e ai simboli della fede cristiana, all'immaginoso parlare del popolo ed infantile*).

Un tale rigoglioso sviluppo della tarda onomastica latina, che avvolgeva di una quasi esotica vegetazione il rude tronco della quercia latina, s'accresceva inoltre del rinnovato vigore di derivazione di nuove forme delle voci onomastiche latine; tant'era il fermento e la spinta analogica delle voci e forme introdotte di fuori, tanta era la libertà nuova in cui l'individuo, e non più un nucleo di tribù, genti, famiglie, infrangeva il limite posto dalla ripercussione costante e monotona della tradizione onomastica di quei gruppi sociali ed allargava oltre ogni anteriore capacità il ciclo delle voci onomastiche latine.

Constatata la continuità popolare di una tradizione onomastica latina nei secoli V—X, questo scritto intende affermarne la durata prolungatasi nei secoli successivi sino al fissarsi in modo relativamente stabile del nome personale e del soprannome nella forma del cognome patronimico o matronimico o del nome di casato. Tale affermazione conseguirà alla dimostrazione, se ritenuta valida della continuità onomastica popolare latina nell' onomastica del Canavese, di una regione cioè del Piemonte, prevalentemente rurale (di 'villae' e 'fundi' romani, di 'curtes' e 'castra' medievali), frazionata in circa 150 comuni, di cui la più parte raggruppati alle dipendenze culturali e giurisdizionali (ecclesiastica e civile) della città di Ivrea EPOREDIA ed altri, il minor

numero ed i più a mezzogiorno, dominati dal non lontano centro urbano di Torino AUGUSTA TAURINORUM.

Tale ricerca prelude ad una più vasta opera su *Le Genti del Canavese*, studiate attraverso tutti gli elementi onomastici atti e utili a chiarirne la storia, a scoprirne le origini, intrapresa in senso parallelo e concomitante allo studio generale toponomastico di quella regione.

Se è vero poi che l'argomento di queste note investe i più delicati problemi di storia nazionale ed impone la revisione critica di dottrine, materiali e fonti relativi alla storia dell'alto medioevo, è altresì vero che tali difficoltà non devono spaurire ed allontanare gli studiosi d'onomastica dal tentare le vie più opportune, anche se ardue e profonde nel vasto intrico della selva medievale, perchè, sino a quando gli studi non si adergono dalla soluzione dei problemi loro propri su basi e con linee e strutture adeguate ai loro fini particolari, essi non lasciano progredire la scienza, minacciata di continuo dal crollo di ogni più faticosa costruzione.

Astraendo per ora dalla maggiore complessità storica del problema, come elementi propri di soluzione, che offre il materiale onomastico al filologo, possono considerarsi i seguenti:

I. *Carattere non esclusivamente cristiano, ma pagano-cristiano dell'onomastica latina medievale.*

II. *Continuità territoriale dell'onomastica latina-romanza.*

III. *Condizioni cui risponde il perseverare della tradizione onomastica latina e Innovazioni indici della sua vitalità nel medioevo.*

IV—V. *Continuità morfologica e semantica della tradizione onomastica latina nell'onomastica medievale.*

Il risultato conclusivo di ricerche intese a questi fini particolari rivelerebbe l'unità e la continuità su uno stesso territorio romano-romanzo della tarda onomastica latina, dimostrata non solo dalla sopravvivenza di un numero qualsiasi di voci isolate, ma dalla vitalità loro per cui si conserva, si riproduce, si amplia e si coordina lo sviluppo morfologico e semantico della tradizione onomastica latina.

Ho detto rivelerebbe e non rivelerà, perchè questo mio contributo, ristretto a un esiguo territorio, non ambisce che a gettare appena un po' di luce sul problema, tale da dimostrare la verisimiglianza della soluzione tentata.

I. *Carattere non esclusivamente cristiano, ma pagano-cristiano dell'onomastica latina medievale*

Il carattere prevalentemente cristiano dell'onomastica latina medievale (cioè integralmente cristiano, se non fossero le eccezioni locali già ricordate dei nomi *Cicero*, *Marius*, *Cladius* e dei pochi nomi ibero-baschi: aspagn. *Ennego*, aport. *Enego*, *Inderquina*, ecc.) raccomandato a voci latine, greche o bibliche d'etimo incompreso (IOHANNES, IACOBUS, EULALIA) o inerente all'etica cristiana (ACCEPTUS [?], GAUDENTIUS [?], BONAFIDE, CREDINDEUS, DEUSDEDIT, ADEODATUS), quale s'afferma dal Meyer-Lübke, in *Einf.* III p. 246, § 253 e dal Bianchi in AGIlt., X, 409, che richiama sempre le poche voci onomastiche medievali da lui riconosciute d'origine latina al culto di un qualsiasi santo o personaggio biblico (*Maurianus* — ss. MAURUS, MAURINUS, *Lupercianus*, *-tianus* — s. LUPERCUS, *Jobbiano* — IOB), non corrisponde sul territorio del Canavese e neppure su altri territori dell' Italia Settentrionale, per quanto io vedo sinora, al carattere profano, e talora anche paganeggiante o indifferente di gran parte dei nomi medievali, quali sono quelli considerati nell'elenco che segue a queste note introduttive.

Basta scorrere l'indice finale dei nomi delle *Iscrizioni cristiane di Roma sino al sec. VII*, ripubblicate ora dal Silvagni per riconoscere l'estrema tolleranza di nomi profani e pagani accanto al nucleo esiguo di voci propriamente ispirate a sensi cristiani. Preferì il Cristianesimo conquistare avantutto lo spirito che abbattere le forme, nella certezza che queste, come tutta la struttura materiale dell'impero, si sarebbero piegate ad accogliere le nuove idee, docili alla voce che dal di dentro ordinava nuove, più vaste, più profonde, più durature armonie. Ed è perciò che l'onomastica latina profana, che già di per sè non accentuava alcun carattere morale di netta opposizione alle idee cristiane, parte si mantenne intatta, parte fu trasfigurata dai nuovi valori etici cristiani o smorzata nelle sue reminiscenze pagane dal ricorrere di un significato più comune, come in IOVIOLUS, IOVIANUS, MERCURIUS, MERCURIOLUS, VENERIUS, VENERIOLUS (v. s. idd.), ricondotti nell'onomastica medievale a jovia dies, mercuri, veneris dies, anzichè a Juppiter, Mercurius, Venus. Nella stessa Italia Occidentale, nella Liguria romano-barbarica dei secoli V e VI, ove folgorava come un primato di scuole e politico sulla restante Italia

romano-bizantineggiante, Ennodio non rifugge da espressioni paganeggianti parlando di vescovi e di cose cristiane e ricorrono nei titoli cristiani di quell'età e di quella regione nomi come DAEDALIA virgo sacrata Deo, CIL. V 2 6230, MERCURIUS, VICTORIA, FLORA e frasi come questa: „Si mentis virtus lucisque serenior usus | defuncto in Xpisto revenit non Tartara sentit | Cymeriosque lacus etc.", CIL. V 2 5737 [1].

Sull'influenza derivata dal culto dei santi nell'onomastica dell'alto medioevo si è certo esagerato, quando è risaputo che, all'infuori dei santi e martiri locali e di pochi altri introdotti dal confluire di particolari cause, le chiese e pievi del Piemonte, come di altre regioni, non s'intitolavano avanti il mille che al nome dei santi più universalmente noti, apostoli e martiri del primo periodo cristiano, al Salvatore, alla Santa Croce, alla Vergine Maria e che solo più tardi, dopo il mille, col moltiplicarsi delle celle monacali irradiate per ogni terra da più ordini e case religiose, coll'intitolarsi delle chiese e cappelle a nuovi santi e martiri connessi a particolari interessi locali o delle comunità religiose si accrescono i centri propagatori dell'influenza cultuale sull'onomastica medievale.

Ne conseguirebbe per ogni singolo caso di coincidenza di un nome personale medievale col nome omonimo di un santo la necessità di una ricerca d'indole cronologica e geografica non facile e non sempre possibile, che riuscisse a precisare se tal nome sia anteriore all' introduzione sul luogo del culto di tal santo o se possa essere stato comunque importato da luoghi ove il culto di tal santo si fosse da tempo affermato.

Nel corso del lavoro, per ovviare in linea generale a tali difficoltà, pur includendo nell'elenco il nome latino che s'identifica col nome del santo di cui sia attestato un culto nel Piemonte, escludo dall'elenco i nomi e cognomi che comunque ne possano dipendere o siano traccia sicura delle influenze cristiane.

Come indice poi di un tale culto, per il territorio particolare delle mie ricerche e per quell'altra parte contermine del Piemonte, il Novarese, di cui ho qui a mano alcuni cartari medievali, utilizzati per più ampi riscontri onomastici, mi valgo del

[1] v. F. Gabotto, *Storia dell'Italia Occidentale nel medioevo*, BSSS. LXI Pinerolo, 1911, I, p. 157.

Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae capitularis Novariensis, dell'analogo *Catalogus bibliothecae capituli Ecclesia cathedralis Eporediensis*, v. Analecta Bollandiana, t. XLIII, 1925, p. 330 sgg., XLI, 1923, p. 326 sgg. e di altre fonti similari.

II. *Continuità territoriale dell'onomastica latina-romanza.*

È ovvio che rapporti statistici fra l'onomastica latina e la romanza medievale solo si possano istituire con delicata cautela per una vasta regione, come ad es. sul territorio della Gallia, della Liguria e della Venezia romane, là ove una notevole ricchezza di fonti onomastiche (raccolte epigrafiche di atti notarili ed opere storico-letterarie) estese dal basso periodo imperiale di Roma al medioevo non oppone un troppo vasto intervallo al raffronto onomastico fra le due età. Soltanto in tale caso è possibile una larga disamina di quanto sussista nel medio evo ed in una stessa regione dell'onomastica antica e dei suoi tratti e aspetti più caratteristici: lessicali, morfologici e semantici[1].

D'un particolare interesse si presenta il problema della continuità onomastica sul territorio rurale di una qualsiasi regione, là ove sussistano 'fundi' romani. Sia il caso del luogo ora detto *Patrignone*, presso Quarata di Arezzo (cfr. S. Pieri, o. c, pag. 97, s. PATRINIO), ricordato da un diploma imperiale dell' a. 970 (MGh. Dipl. I, p. 545), che, per la parte che qui interessa, riproduce un anteriore diploma di re Ugo. Il brano: „*alia sorte in* **Patrinione** *[casale] que modo regitur per* **Patrino** *massario ... et antepono tibi ipsa casa et sorte que modo regitur per Urso* **Patrinione** *quem tibi dabo alia sorte et rebus quod supra legitur, que sunt in* **Casale Patrinione**" offre una prova singolare del come persista l'onomastica latina nel nome di *Patrino* massario (< *PATRINUS, cogn., cfr. PATRINIUS, n. gentil., ed i cognomi PATERCULUS, -CLIANUS, -CLUS, PATERNUS, -NIUS, PATRUUS, -UITUS, -UINUS, PATRICIUS, Dessau) e nel 'supernomen' di Urso *Patrinione* massario, dei coloni addetti alla tenuta di quel 'fundus'-casale (v. *DR.* III 528 sgg. e 530 n. 2) di sicure origini romane. Qui è

[1] Cfr. ad es CALVENTIUS n. gent., cogn., n. sing. „natum in Gallia Cisalpina, eo de cimur titulorum in quibus nomen occurrit et multitudine et vetustate. . vernaculum in illis regionibus fuisse nomen docent fundus Calventianus prope Placentiam situs et ager Calventianus in territorio Mediolanensi" (Schwab J., *Nomina propria latina oriunda a participiis*, Lipsiae, 1898, p. 649 sg.) ed il n. pers. medievale di *Calventius* della stessa regione (v. MGh. Dipl. I, p. 515 sg., anno 969 Modena-Bologna).

evidente che, mentre il 'supernomen' *Patrinione* di Urso, massario, deriva dal nome del casale, il nome di *Patrino*, massario, si connette invece al nome gentilizio PATRINIUS [1], dell'antico possessore e denominatore del 'fundus', come un'estrema traccia di quei legami onomastici e sociali che stringevano in una stessa 'familia' i liberti romani al loro 'patronus'. La dichiarazione di un caso analogo a quello di *Patrino* è esposta più oltre s. NICO e altre notizie relative alla continuità dell'onomastica latina sul territorio rurale di antichi fondi romani sono date s. CRESCENTIUS.

Un caso non trascurabile, sebbene tardivo, si ha nell'elenco di *Noms et surnoms usités dans la Suisse romande, au moyen -âge*, pubblicato da E. Muret in Revue d'histoire suisse, II, 1923, p. 433: 'ego *Quintinus* de *Quinsins* a. 1212; ego *Quintinus* de *Quincins*, filius olim Girodi de *Quincins*', a. 1215.

Sopravvivenze dell'uso onomastico patronale si notavano ancora tempo addietro nel Canavese, ove, nelle chiese pievane poste sotto il patronato di un santo, come ad es. S. Reparata a Rivara o S. Maria, S. Dalmazzo altrove, s'imponeva ai neonati il nome di quel santo o di quella santa Nello stesso territorio, entro un qualsiasi distretto giurisdizionale feudale, si ripetevano con insistente frequenza fra la popolazione i

[1] Il Pieri suppone alla base del nome locale *Patrignone* il 'nome personale' *PATRINIO, ma dall'esame dei numerosi nomi locali citati dal Pieri in quello stesso capitolo (*Nomi locali da nomi di persona in forma primitiva*, p 76: *Ce-, Cicione* < *CAESIO, invece che da CAESIUS, *Camajone* <*CAMARIO, invece che da CAMARIUS; p.78: *Cartione*<*CARTIO, invece che da CARTIUS; p. 85: *Fuglione*< *FOLIO, invece che da FOLIUS, *Formenzone* <*FRUMENTIO, invece che da FRUMENTIUS; p. 92 *Maglione*< *MALLIO, invece che da MALLIUS; p. 93 *Martignone*<*MARTINIO, invece che da MARTINIUS; p. 95 *Mugnone*<*MUNIO, invece che da MUNIUS; p. 109 *Bibbione*<*VIBIO, invece che da VIBIUS, *Vicione* >*VISIO, invece che da VISIUS) vien constatato l'estendersi al territorio toscano del più tardo uso di denominare i 'fundi' romani coi derivati in -o da un gentilizio, corrispondentemente all'uso invalso nel primo periodo imperiale di denominare i 'fundi' coi derivati in -ANUS dal nome gentilizio del loro proprietario (cfr. il nome locale *Parignana*, che il Pieri in *Toponomastica delle valli del Serchio e della Lima*, in Suppl. AGIlt., disp 5ª, p. 57, deriva dal gentilizio PATRINIUS). Un tal uso si spiega col riscontro della formazione di cognomi in -o, originariamente di funzione aggettivale, accanto all'altra dei cognomi in -ANUS derivati l'una e l'altra dai gentilizi in -IUS (QUINTIUS e -CTIUS > QUINTIANUS, QUINTIO, -CTIO, Dessau). Da quanto precede, a mio avviso, consegue che sia più verisimile, nel caso di fronte, una formazione in -o aggettivale, derivata dal gentilizio PATRINIUS.

nomi favoriti nella genealogia dei feudatari. Un caso più strettamente affine riporta il Dauzat, p. 26, del ripetersi, casuale però, nella famiglia dei *d'Avezac* del nome personale *Avitus* (= AVITUS, Thll.) connesso etimologicamente al gentilizio AVITIUS, donde il nome locale *Avezac*.

Che l'onomastica patronale delle famiglie coloniche sia stato un fattore importante della continuità onomastica latina è dimostrato altresì dalla ininterrotta tradizione dei nomi al plurale in -ORUM, e -UM, svoltisi nella tarda latinità e continuati nell'alto medioevo. Ad esempi latini quali DULCITIORUM, GAUDENTIORUM FAMILIA, BONINOR [= -ORUM F.], v. Silvagni, *Iscrizioni cristiane di Roma*, nn. 475, 3522, 186; Casas Villa ANICIORUM, Itiner. Anton. Aug p. 61, 2; in via Laurentina in fundum CRISPINIS, Lib. pontif. p. 117, 11, v. Thll, fanno riscontro nel medioevo italiano i nomi di luogo in *-oro*, toscani: *Albagnoro*, a. 1027, < ALBANIORUM, Murrioro, a. 886, < MURRIORUM, ecc. (v. Pieri, o. c. pag. 398), comaschi: '*curtis Barzanorum*', a. 1015, oggi *Barzano*, e piemontesi: '*cortis in Untianorum*', a. 1047 (v. *DR.* III, 526), = *Oncenor* (*Anfossus de*) BSSS. XLIV, append., 9. 1211.

A questo primo gruppo di nomi locali denominati al plurale in *-orum* di 'fundi', 'casales', 'curtes' e 'villae' rurali, che attestano il proseguirsi nell'alto medioevo italiano della tradizionale onomastica patronale nelle 'familiae' addette alla cultura dei fondi rustici, s'aggiunge un secondo gruppo di nomi locali italiani, anch'essi in *-orum*, o, comunque, al plurale, connessi al fatto reale ed avvertito nel giure consuetudinario dell'alto medioevo italiano, di una identità fra 'vicus' e 'genealogia (territorium geneaiogiae)', quando l'insediamento sui poderi rurali avveniva per famiglie e tale distribuzione del suolo trovava nei documenti dell'età voci ed espressioni che ricordano la centuriatio e la centuria quadrata dei gromatici latini, come in questo brano citato dal Ducange, s. v. **quadrare** „obtingere, obvenire", gall. „echeoir", ital. „toccare in sorte": „... *dedit de sua hereditate a parte huius regulae, id est, in pegna de Aranda sua portione quae illi* **quadravit** *inter suos germanos et inter tota sua gente*". (Charta fundat. Abbat. Aquil., a 832).

Nei nomi locali di questo gruppo d'origine più tardiva, invece che la tradizione onomastica del colonato, è evidente quella del

gruppo agnatizio o famigliare e mentre il primo rappresenta in taluni esempi la tarda tradizione latina, non spentasi del tutto neppure nel medioevo, dei gentilizi, conservati accanto al cognome dei membri di illustri famiglie, il secondo gruppo rappresenta invece la tradizione superstite del solo cognome latino ed in parte il prevalere medievale dei nomi d'origine germanica. Ma la formazione di tali plurali risale tuttavia ad esempi della tarda latinità imperiale quali APPIADUM PROGENIES, Dessau 1184, LEONTII, plur. Dessau 6022.

Ho dichiarato altrove, in *DR.* III, 525 sgg., come tali plurali, oltre che col fatto di una viva coscienza famigliare, si spiegano col carattere in parte comunistico dell'economia rurale dei tempi di mezzo, nel 'Commune' od 'Universitas' rurale (v. *DR.* III, 526), nella 'vicinia' e sue frazioni, fra gli eredi di un fondo rustico indiviso e coabitatori di un unico 'casale', fra i membri di una stirpe signorile raccolti in un unico consorzio sociale-politico nella città o nel contado.

A una tale comunità d'interessi materiali, talora anche religiosi, che legavano fra loro i membri di alcune famiglie, si debbono attribuire espressioni toponimiche quali: *'terra Iscaffiliorum'*, a. 757, in Toscana (v. più oltre s. STAPHYLUS), nel Friuli: *'curtis de vico Leonum'* a. 888 [1], e in Piemonte: *'terra Meinorum'* BSSS. LXXIX, 227, 1072; *'in cantone Botenorum'* BSSS. LXXVII', n. 60 a. 967; *'terra filiorum Milonis'* BSSS. LXXIX, 335, 1141; *'in terra vicinorum de loco et fundo Galiate'* BSSS. LXXVIII, 177. 1008; *'terra Fabiorum'*, a. 1188 (v. più oltre s. FLAVIUS); *'uinea Dracorum'* (v. s. DRACO); *'Lancionum curtis'* BSSS. XXXVI, 2, 1038 = Lanceum, Lancium, Lanzum BSSS. XXXVI, 24, 1159 e sgg., ora Lanzo Torinese; *'iacet a Corperçor'* BSSS XXXVII, 5, 1122; *'ecclesia de Mentulis, -olis'* BSSS. XLV, 61, 1098, *'ecclesia de Sauellis, de Sauolis, de Sauel* BSSS. XLV, 21, 1065 = *'ecclesia sancti Gorgoni de Savolio'* (< *-lj*, plur.) BSSS. XLV, 254, 1226; *'ecclesia de Mathicis, Maticis, Matigis'* BSSS. XLV, 21, 1065 ecc., oggi Mattie presso Susa; *'ecclesia de Bosellis'* BSSS. XVII, Pivano, 17, 1176, allato a *Boso, Radulphus de Bosellis'* BSSS. XVII, Pivano 7. 1127, 21. 1179; *'res illorum de Bibiano'* e *'Bibianorum res'* BSSS. XVII, Battaglino, 24. 1249, 27. 1254;

[1] L. Schiaparelli, *I diplomi di Berengario* I, in 'Fonti per la Storia 'Italia', Istituto Storico Ital., Roma, 1903, dipl. n. 2.

Castellum de Armenixiis BSSS. XLIII⁴ 50. 1319; *Romanore*, frazione di Borgoforte presso Mantova.

I fatti sinora indicati spiegano quindi il sorgere prestissimo nei territori rurali dei nomi di casato italiani al plurale[1] collettivo in *-i*, che l'opinione comune ritarda invece al sec. XIII, od alla fine del sec. XII, fissandone come sede naturale di sviluppo la città anzi che la campagna. Si raffrontino cogli esempi già dati di tali nomi di casato collettivi al plurale i segg.: '*casae de Sicprandiscis*' Reg. di Farfa, n 570, a. 1022, „et cala allo vallone de donna Leo et lo vallone Apendino ferii et volta supra *l'ara de li Marrucini*" della nota Carta Rossanese dell'a 1104 o 1122; nel Canavese numerosi sono gli esempi di tali nomi sullo scorcio della prima metà del sec. XII, cfr. Albertum et Ardicionum *Gorricios* (< *Gregoricios*), BSSS. LXXIX, 356, 1149 e v. *DR.* III, 532. Come esempio di nome di casato cittadino, e del secolo X—XI, valgano i segg.: '*Johannes genere Consulibus*', a. 983, Ravenna, MGh., Dipl II, 372, Andreas tabellio *ex genere Consulum*', a. 1001, ibid. MGh., Dipl. II, p. 828.

Quanto al valore poi di *filii* nella frase su riportata '*terra filiorum Milonis*' ed in altre simili '*Fara Filiorum Petri*' e nel primo membro dei cognomi composti toscani *Firidolfi*, *Fifanti*, *Fibonacci* ecc. (v. *DR.* III. 526 sg.) è degno di nota che tal voce non ha il significato volgare, ma conserva invece lo stesso valore di progenies (cfr. APPIADUM PROGENIES), „agnati, discendenti" che già è stato notato per il plurale di liberi, nati[2] e che tale si riscontra, nell'afr. *li fil* 'la progenie' ad es: '*li fil Herbert orent*' „i discendenti, gli eredi di Erberto ebbero" in *Raoul de Cambrai*, v. 1478.

[1] Nomi di casato al plurale e collettivi, trascritti talora in *-orum* nelle carte medievali sono attestati anche fuori d'Italia: in Svizzera (cfr. Muret E, o. c., p. 434—437: '*casale illorum de campo ... et casale Warinorum*' a 1221; '*in toto casamento karteriorum*' a. 1247, '*de tenemento Alborum de Pringye et Mayorum de Villariis*' a. 1277), in Francia (cfr. in Stimming A., Bertram dal Bormio, in Romanische Bibliothek, Halle, 1913, p. 83 la 'razo' del 12° sirventese; '*e sabia com lo reis d'Arago era vengutz de paubra generacio de* Carlades, *d'un chastel que a nom Carlat, qu'es en Rosergue*' e forse taluni nomi propri in *-or* di 'romans' e 'chansons de geste' afr., se da raffrontarsi, quanto alle loro origini da un nome di casato collettivo, ed alla forma in *-orum*, all'afr. epico 'la gent *Lycanor*', v. Langlois, o. c, s. v., a *Francor* nella Chanson de Roland, a *renno Dacioro* „regno dei Daci" in Jacopone da Todi, a *la gent, le parage, le lignage la maisnie Fromont*, v. Langlois, o. c, s v.).

[2] v. Schmalz, Glotta, III, p. 44.

Pertanto è notevole il fatto — ben più complesso e vasto che qui non sia stato esposto, perchè in relazione con fenomeni politici e sociali qui non accennati (v. DR. III, 525 sg.) e coll'estensione e varietà delle forme medievali dei nomi locali al plurale, d'origine latina e germanica — che i nomi di luogo medievali siano stati la forma conclusiva in cui s'è fissata nell'alto medioevo parte della tradizione onomastica latina (ALBANIORUM, ecc.) e la fonte ad un tempo che contribuì a mantenere viva e cosciente tale continuità, attraverso le più varie manifestazioni del nome personale (*Patrino, Quintinus, Bibianus, Sauel* e *Sauolus*, ecc.), del supernomen (*Patrinione*) e dell'aggettivo patrio o cittadino (v. s. *ALBIANUS, *EPOREDIUS, NICO, TAURINUS).

III. Condizioni cui risponde il perseverare della tradizione onomastica latina e Innovazioni indici della sua vitalità nel medioevo.

L'esame delle particolari condizioni che hanno favorito la continuità locale di talune voci dell'onomastica antica va integrato collo studio di quelle altre che hanno contribuito più largamente a sostenere la vitalità di numerosi gruppi di voci onomastiche latine legate fra loro da un particolare nesso formale o semantico.

Tali condizioni, connaturate al particolare clima storico in cui, come ogni età, il medioevo procede all'opera di selezione e di rinnovamento dei suoi elementi tradizionali, sono note alla storia culturale del medioevo, che nell'unità allegorica stretta fra la natura e la vita accentra tutte le sue visioni ed acuisce ogni suo sentimento. Un vivido riflesso di tale unità allegorica e delle sue tendenze all'astrazione sono i nomi medievali che sembran tolti gran parte dagli Hortuli, dai Lapidari, dai Bestiari, dai Volucrari, dalle credenze astrologiche del medioevo.

Col trionfo dell'individualismo nel Rinascimento, si dileguano quell'unità e quelle tendenze, tramonta il tipo estetico femminile tradizionalmente convenzionale, quale s'era foggiato nell'onomastica latina e durava in quella medievale (v. s. AUREA, ARGENTEA, CLARA, CORALLICE, RUBEA, CANDIDA, FLORA, ecc.) come nella lirica provenzale o delle origini letterarie nostre [1]. Alla nuova arte

[1] Cfr. R. Reiner, *Il tipo estetico della donna nel medioevo*, Ancona, 1885 e A. D'Ancona, *La poesia popolare italiano*, Livorno, 1878, p. 175, n. 1.

che rivela sul volto femminile un'intensa vita spirituale, non bastano più gli elementi della vecchia arte figurativa, epperò Leon Battista Alberti detta i criteri estetici di grazia e leggiadria etimologica che debbono prevalere nella onomastica famigliare [1].

Ma a quell'epoca l'onomastica medievale oramai era sistemata nella rigida trama dei cognomi famigliari, motivo per cui l'influsso della più vigorosa tradizione classica letteraria dell'Umanesimo e del Rinascimento non segnò nell'onomastica che rare ed effimere tracce [2].

A parte alcuni concetti propri dello spirito medievale, legati alla struttura sociale, agli usi e credenze particolari di quell'età, come ad es. al culto della famiglia e della stirpe [3], ed effigiati

[1] L. B. Alberti, *Opere volgari*, edit. A. Bonucci, t. III, Firenze, 1844, p. 170 sg.

[2] Cfr. più oltre s. VIRGILIUS. — Sull'uso umanistico di mutare il cognome di famiglia sostituendolo con un nome glorioso della storia civile o letteraria romana v. P. Verrua, in Biblioteca dell' 'Archivium Romanicum', serie I, vol. 1, pag. 29 sg ; sulle pretensiose etimologie da gentilizi romani di cognomi di quell'età, considerati come tracce della derivazione storica di illustri famiglie del Rinascimento da altrettali 'gentes' romane v. Burchardt, *La civiltà del Rinascimento in Italia*, I, Firenze, 1921, p. 214 sg. Sui rimaneggiamenti eruditi dei nomi personali in quell'età cfr. il brano della Satira VII dell'Ariosto riportato dall'Olivieri CVE. 255:

Il nome che di Apostolo ti denno
O d'alcun Santo i padri, quando
Cristiano d'acqua e non d'altro ti fenno,
In Cosmico, in Pomponio vai mutando;
Altri Pietro in Pierio, altri Giovanni
In Giano o in Giovïan va riconciando.

[3] A tali concetti, credenze e usi ed a tale culto si riferiscono ad es. le voci comuni e proprie derivate da:

cippus „cippo" (REW. 1955): ital. *ceppaia, cepperello* „ramo tagliato per piantarlo" e *Cepparello* o *Ciapperello* da Prato, v. Boccaccio, Decameron I, 1, ed. Barbera, p. 58 e cfr., per l'uso dell'albero e del ceppo natalizio o nuziale, Corso R., *Il Folklore*, Roma, 1923, p. 58.

clava „marza, propaggine" (REW. 1975) : '*Clavellus* filius Opizonis', CdBobbio, I, 154, NP. ; *Chiavelo* a. 1745 Leyni CP. — Ne dipendono forse cognomi come *Macchiavelli* < *malus clavellus*, interpretato poi in senso disforme dal primo etimo „cattivo innesto (genealogico)".

ferula „verga, vergella, virgulto" (REW. 3263): Jacobus frater *Ferlle*, BSSS. VIII, 26. 1202, NP., *Ferlla* (in clauso de) IX [1], 44. 1206 ; Iacobus *Ferla* calderarius VIII, 110, 1231 ; *Ferla* a. 1692 Volpiano ; 1603, 1648 Chivasso.

gemmula „gemma, bocciolo dei rami" : lomb. *dzembola* (Salvioni, Postille e REW. 3726) e (+ gèminus, REW. 3723?) milan. *zémbol* „ver-

in nuove numerose voci, l'onomastica medievale riproduce la latina nella sua ultima configurazione ideologica datale dai cognomi e nomi singolari d'origine pagana e cristiana.

Sostituiti progressivamente i derivati dal nome di deità, eroi ed eroine pagani con altri improntati al culto dei martiri, apostoli e santi, delle idee e delle virtù cristiane, continuano invece più tenaci nell'uso medievale quei cognomi latini che si riferiscono alle circostanze della nascita: giorno mese, ora, stagione, ricorrenze religiose, (v. s. MARTIUS, MERCURIUS, IOVIUS, VENERIUS,

---

mena, virgulto, pollone, rampollo"; Munari filius quondam *Gemmolo*, v. L. Schiapparelli, *Le carte longobarde di Piacenza*, o. c., p. 54 e cfr. Bruckner, p. 255 s. *Gemma*, *Gemmulus* „deutsch?"; *Casimbol* (= *Ca*[*sa*] S–), *Simbola*, *Resimola* (- Rivo S—), nomi locali canav.

jectus (REW. 4569) > ital. *getto* (dei fiori) „tallo", piem. *ğit*, canav, *ğik* „getto, rampollo, rimessiticcio": Bertolomeus filius *Jec* BSSS. XLII, a. 1156, Chivasso NP.; Jacobus *Gichi*, Antonius, Bernardus, Johanninus, Martinus, Petrus *Gich*, *de Gicho*, CStC. a. 1497, 1509, Brosso; *Giechi*, (gen.) 1539, *Giecchо* 1784 Prascorsano; *Giecco* 1752 Valperga; 1678 Cuorgné; 1662 Rivarolo; *Gecco* di Pratocorzano, s. XIX Pertusio; *Getto* 1739 Vestigné; 1786 Bairo.

malleolus „magliolo" >afr. *maillol*, nfr. *maillole*; „Arnulfo de *Mallolo*" (= *Malj*—) BSSS. V. 28. 1995; Bruçonus *de Maglola* IX ², 70. 1229; Antonius, Jacobinus *Maglolius* CStC. a. 15 7 Verolengo.

malleus (REW. 5268) > fr. *maillot* = afr. *maillol* (v. F. Rolland, *Fl. pop.*, III, 230 sg.): Bertinus *Maglocti*, CStC. a. 146¹.

martius > friul. *martz*, = ital. *marza*, borm. livign. *marč*, *marcia* „fanciullo, -a, ragazzo, -a, figlio, -a", borm., poschiav. *marciolin* „ragazzino", *marčuč*, *-ča* „ragazzuccio, -a, *marčèč*, *-èča*, „ragazzaccio, -a", v. I. Pauli, „*Enfant*". „*Garçon*", „*Fille*" *dans les langues romanes*, Lund, 1919, p. 190 e v. qui più oltre s. MARTIUS.

propago „propaggine" (REW. 6780, v. E. Rolland, *Fl. pop.*, III 227-229): 'dominus *Prohinus* de Incoardis Vercellarum potestas', '*Prohinus* Incoardus' BSSS. VIII, 70. 1210, Conradus de Casteyllione filius domini *Provaygni* de Castel, BSSS. XXXVI, e XLIV, Index; Georgius, Glaudius, Johannellus *de Prouanis* ex dominis Laynici, 1483, *Prouana* a. 1482, ecc. Leyni-Ciriè; — Ai cognomi su citati s'aggiunga il nome locale canav *Pransalito* località di S. Martino Perosa = *Prançalito* BSSS. v. 72. 1213, *Pranzalio* IX¹ 52. 1211 < propagine > ait. *provana* [de] *Ansalicus*, *Anslich*, Först.¹, 109; cf. Guirlandus et *Asalitus* de Curte BSSS. VIII. 81. 1217, d *Assalitus* de sancto Nazario LXXIV. 37. 1193, e circa *-itus* da un anteriore *-icus* v. più oltre s — A, — Anis, masch., n. 4.

radius „raggio" (< ital. *razzo* e *razza* della ruota; REW. 6999 e, in quanto dica „verga, tralcio", cfr. canav. (Ribordone) *razèl* „verga" piacent. *ras*, milan. *raslo* „magliuolo" (v. Ferraro. *Glossario monferrino*, p. 93) milan. *ràsol* „barbatella" Cherubini, e radiolus > ital. *razzuolo*, „tralcio lasciato corto con uno o due occhi" milan. *razöl* „barbatella, propaggine" vicent. *rasoli*, brescian. *rasoi* „magliuolo di vite" (v. Ferraro, o. l. c.): Rainaldus *Rasus*

CALENDIUS; MAIUS MARTIUS, APRILIS, IUNIUS, IULIUS, SEPTEMBER, OCTOBER, MATUTINUS, SEROTINUS, VINDEMIA, HIBERNUS; PASCALIS etc.), che derivano da nomi di città e provincie applicati a nomi femminili quali CIVITAS, PROVINCIA, (v. s. ITALIA e cfr. ibid. i nomi femm. derivati dal nome delle città di *Aquileia, Altilia, Babilonia, Siviglia, Parma*), da astratti quali BONITAS, CARITAS, CONCORDIA, DIGNITAS, DUL-

BSSS VIII, 53. 1207; 89. 1221, *Raz* (apud Palaz ubi dicitur ad Castegnam de) IX¹ 115. 1216; *Rasinus* frater Robaudini XLIV, 152. 1271; *Razetto* a. 1590, Rivarolo; Guillelmus *Rasorius* XXXVI, 117. 1200. Cfr. il NL. tosc. *Ragginopoli* = *Rajolopoli* a. 1081 < radius „ramo, discendenza" di Lopulo, Pieri o. c. p. 215.

radix > afr *raïz* „racine, race" (nel Roman de Thèbes ed. Constans) e comasc. (Tirano) *raís* (Bianzone) *raíssa* „ragazzino" (Biondelli, *Saggio sui dial. gallo-ital.*, p. 65, ma *ràis, ràissa* a Tirano Bianzone e Brusio, secondo il *Vocab. dei dial. della città e diocesi di Como* del Monti, p. 205); *Radice*, a. 1678 Ozegna; *de Rays* a 1558 Pont; *Raisino*, a. 1662, *Reisino* 1750 Rivarolo; Guillelmus *Racini* de Bona BSSS IV⁵ 194. 1400.

*rádica „radice" (v. Ascoli, AGIIt. X, 92 e REW. 6990) > averon. *regazzo* (Diez Wb. 392), comasc. *ragàz* „ragazzo", acanav. *ragatius* „valletto" (CStC. I, p. 113 a. 1448, Agliè: „domicelli uero et *ragatij* nullo modo sint astricti sed domini cum quibus morabantur ipsos castigant"): *Ragheto* 1718, Lugnacco; *Raghetti*, Ivrea; Anthonius *Ragacius*, a. 1530 Chivasso; *Reasso*, Perotto *Reasso*, *Reasso* Martino, 1780, Castellamonte; *Ragazzino -gacino* 1562, 1594 Ciriè; *Regacino* 1648, *Regasino* 1649, forese, Chivasso; Ardicione *Recasino* BSSS. VIII, 31. 1204; *Riasetto* sec. XIX, Lombardore; *Riassetto* 1762 Favria; 1790 Rivarossa. — Dal contesto di questa nota parrebbe assicurato l'etimo dell' ital. *ragazzo*, non da *radicare* „radere, tosare" e neppure da *rakanus „raganella" (v. REW. 7019), ma da *rádica.

razza (ital.) e ragia (aven.) „id." (v. Merlini D. *Saggio di ricerche sulla satira contra il villano*, Torino, 1894, p. 24), canav. *rasa* e *raʃa* „id": Jacobus *Rassa* de Vilatis, s. XV, S. Giorgio; Nicolinus filius qd. Aimonis *Raxie* BSSS. VI. 298. 1259; Bonus Johannes *Raza* VIII, 89. 1221, Anrietus filius *Raxe* VIII, 110. 1231; *Raza* 1556 S. Maurizio.

slahta (aated. [REW. 8019]? cfr. STLATTA, n. libert, Dessau 7483)) > ital. *schiatta* canav. *sčata*: *Schiatta* di Messer Albizzo, rimatore del periodo delle Origini; in domo domini *Sclate* [Bononie], BSSS. IX¹ 179, 1279.

È curioso che il Pauli nel lavoro sucitato, trattando di un argomento il più appropriato a far convergere parte del suo materiale sul concetto di „discendente, rampollo, rejeton, virgulto" quasi lo escluda, ed ai nn. 295—97 „*Baguette, Rameau, Scion, Rejeton, Tendron*", per giustificare l'uso figurato delle voci raccoltevi, s'acconci a spiegazioni d'ordine inferiore (p. 284): „pour faire ressortir la taille mince et gracile d'un jeune garçon ou d'une jeune fille on a eu recours à des comparaisons avec des objets fels que des baguettes, des rameaux, des scions", e „c'est encore une fois la Haute-Italie, avec son goût prononcé pour les rapprochements de „Holz und Mensch" qui nous fournit les exemples les plus caracteristiques".

CITIA, -E, FELICITAS, VERITAS, Thll., Silvagni (v. s. CARITIES, DIVITIA, HARMONIA, LAETITIA, SPES, *SAPOR, *PAX, cfr. *Amistà*, p. 520)

Un indice — singolare per la traccia d'un esito aberrante del latino volgare (-ES, -ENTIS, v. più oltre s. id.) — della vitalità dei cognomi e nomi singolari latini formati da nomi astratti della serie in -TIES, tipo CARITZE (Silvagni, o. c. n 3108), DULCITIE (Silvagni, n. 475) sono i nomi medievali femminili in *-cies, -(s)sent, -(s)senda: Belicies, Bellisent, Belissant, Belissenda, Brunissent, Clarissant* (v. s. FELIX, n. 2.).

I cognomi latini derivati dalla flora (v. s ROSA, IAZEMIS, LILIOLUS, IACYNTHUS, CHRYSANTHUS, VIOLA), dalla fauna favolosa o reale (v. s. AUCA, AUCUS, AUCELLA, ANSER, AGNUS, -ELLUS, AQUILA, ALAUDA. COLUMBUS, -A, CORVUS, COLUBER, CERVUS, -A, CICADA, CAPREOLUS, CYCNUS, CHELIDON COSSUS, DELPHINUS, DRACO, FALCO, FORMICA, FRYNGILLUS, GAIUS, -A, GAILLA, GRIPHUS LEPORICE, LEO, LEA, LUPUS, MERULUS, MUSCA, PASSARA, PAPILIO, PECORIUS, PORCELLA, PICA, TURTURA, TRITON, URSUS, SOREX) dai nomi delle pietre preziose (SMARAGDUS v. p. 519, n. 2), dalle credenze divinatorie (v. s AUGURIUS, ASTER) nel medioevo acquistano nuovo vigore attraverso il simbolo e l'allegoria che pervade ogni segno ed aspetto di vita, attraverso il concettualismo e le credenze di quell'età, parte nutrite a sensi cristiani, parte diffuse nel volgo come un'eredità di tempi e di dottrine pagane (v. s. JOVIUS, JUNIUS, MERCURIUS, MARTIUS, MAIUS, VENERIUS). A quanti di questi cognomi tradizionali riuscirono cosi a conservarsi, il medioevo altri ne aggiunge di nuovi, estratti dagli stessi concetti e dalla immaginazione popolare che vennero a rafforzare la vitalità dei primi [1].

---

[1] Cfr. *agatza (a.a.ted.) „gazza" > piem. *l'aiasa* „id." (REW. 275): 'nos Perronam relictam qd. *Agace* de Paono et . . . longobardorum lege uiuere confitentes' BSSS. IX [2] 33. 1187, = ab una parte habet *Aiacia* ab alia Sibilia BSSS. IX [1] 16. 1153, Pavone, ecc., NP.; *de Agacia*, a. 1556, S. Maurizio. CP. *de Agacys* a. 1439 Chivasso, NC. — c a l a n d r a „calandra" > blat. canav· *calandria* „id." BSSS. V, 277. 1257: *Calandria* relicta Bonijohannis de Mercato BSSS. XXXVI, 19. 1156, NP., *Calandra*, CM. piem.; — *l u s c i n i o l u s (l u s c i n i a) „usignuolo" (Sull'importanza degli uccelli nella poesia lirica medievale v. lo studio di G. Paris in Journal des Savants, 1891, p. 686 sgg. e cfr. Faral, *Recherches sur les sources latines des Contes et Romans courtois* Paris, 1913, p. 23[1], n 3, ove si cita lo studio di H. Werner, *Die Vögel in der prov. und nordfranz. Lyrik des Mittelalters* e si accenna al' „*epopée du rossignol*" che G. Paris s'era proposto di scrivere): Facius f. qd Iohannis *Roxignoli* de Pratoscorzano BSSS. XLIII [2], 13. 1314, Franco *Rosignolus*,

Indici della vitalità di taluni altri cognomi latini sono le innovazioni che il logorio della loro forma impose per restaurarne il contenuto semantico, come del recente dileguo di altri dànno prova le riproduzioni semantiche effigiate in voci

---

Minotus *Ruxignolio*, Folchetus *Luxignolus*, Gulielmus de *Nuxignol* BSSS. XLIII[3], a. 1876, -78, -27, -25, Chivasso; *Rossignolo*, a. 1760 Cesnola; a. 1802 Carema, CP.; Antonius de *Resignolis* Cst., 1491 Verolengo, NC; — gryllus „grillo" (Il nome di *Grillo* appare nella novellistica italiana applicato ad un contadino „il quale si volse far medico e per le sue astutie diventò ricco" e di cui il Baruffaldi in *Grillo, Canti dieci di Enante Vignaiolo*, Venezia, appresso Homobon Bettanino, 1738, tentò di fare il successore della tradizione Bertoldesca, v. Merlini, p. 68, n. 2): Rofinus *Grillus* BSSS. IX[1], 164, 1238 ecc., CP.; — grus „gru" (la grazia dell'incesso leggero e sicuro trova negli antichi scrittori e rimatori italiani un raffronto ed un'immagine nella *gru*, cfr.: „*E nell'andar come* grue *era leve*", Boccaccio, *Ninfale fiesol.*, P. II, 4, v. Renier, o. c. p. 103, n. 1): Uido qui dicitur *Grua* de ciuitate Iporegie BSSS. IX[1], 34. 1189, Uido et Johannes germani filii qd. Petri *Grua* IX[1], 12. 1149, CP., Milonus *Gruetus*, missus, BSSS. IV[5], 204. 1385 — dominus Millo *Gruacti*, missus, IV[5], 31. 1387, Iordanus *Gruola* Codex Astensis, doc. n. 142, a. 1277, Guillelmo *Grulo* de Cuçelio BSSS. V, 223. 1252 ecc.

Quanto a nomi personali medievali derivati dal nome dei fiori cfr. i segg. piemontesi derivati da: **aulentino** (aital, cfr. aital. *aulore, aulente* < olens, olere) „fior di gaggia ?" (che tale ne sia il significato suppone dubbiosamente il Battelli nella sua edizione del *Mare Amoroso*, ripubblicato in appendice alla sua edizione di *I libri naturali del 'Tesoro di Brunetto Latini'*, Firenze, Lemonnier, 1917, al v. 91: „*Che li cavelli vostri son più biondi | Che fila d'auro o che fior* d'aulentino"): 's. m. *Olintini* f. qd. Adelberti' a. 975, NP. (C. Cipolla, *Codice diplomatico del monastero di S. Colombano di Bobbio*, voll. 3 in 'Fonti per la Storia d'Italia' dell' Istit. Stor. Ital., Diplomi dei secoli VI—XIII, Roma 1918, I, p. 344); **aubépine** (fr.) „biancospino": Iohannes *Albispinus* BSSS. XLV, a. 1188 CP.; *aquilentum „rosa di macchia?" > afr. *aiglent* (REW. 584, ma v. F. Rolland, *Fl. pop.* I, s. Aquilegia vulgaris): *Aiquilenda*, uxor, BSSS. IX[2] 8. 1163, *Aiquilenta*, uxor, qd. Nicolai Badalonis, BSSS. LXXXVI 111. 1241 NP. — Cfr. afr. *Blanche-, Blanceflor, Flor de spine, Flor de Lys*, nomi propri femm. dell'ant. epica franc. (v. Langlois, o. c., s. v.), *La Coldre* (< colurus, REW. 2271) e *La Fraisne* (< fraxinus), nomi di due gemelle nel *Lai de Fraisne*; *Freisne* e *Flore* nel poemetto di *Galeran*.

Per altri cognomi latini o greco-latini tratti dalla flora, cfr. NARCISSUS CIL. III, 14322[18] add. p. 2328[170], Dalmazia, CUCURBITINUS Silvagni, o. c., n. 3194; AMARANTHUS, CYPARISSUS, Thll.; dalla fauna, cfr. MELISSA, Dessau; DAMMULA, cogn. femm., < dammula „capra agrestis", Holder I, 1220; CAMMARUS, CAPRA cogn. vir. e mul., Thll., ecc. — V. Bechtel F. *Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit*, Halle, 1917, pp. 580—597; Hirzel R., *Der Name, Ein Beitrag zu seiner Geschichte im Altertum und besonders bei den Griechen*, Lipsia, 1918, pp. 75—77.

d'uso più volgare. Sia l'esempio di CRESCENS, (v. s id.) VALENS (v. s. id.) o di SALUTATUS (v s. id.), FRYNGILLUS (v. s. id.). I primi, ridotti nel latino volgare a CRESCES, VALES e più tardi a *Cresce*, *Vale*, riuscivano nelle forme verbali di *cresce*, *vale* e analogamente *Sale* (v. s. EXORIENS) veniva a coincidere con *sale*. I nomi *Crescebonus*, *Crescimbene*, *Benevalet*, *Salimbene* (v. s. CRESCES, VALENS) sono indubbiamente i loro continuatori, anzi che creazioni medievali.

Il cogn. SALUTATUS, che continuò a vivere su altri territori, nel Canavese (e nel Piemonte) trasferì invece il proprio valore ad altra voce volgare d'eguale significato: *Resonatus* (v. s. SALUTATUS).

Altri esempi, sia di una restaurazione formale, sia di rifrangimento semantico di cognomi latini, ricorrono nel corso del lavoro; qui premetto che racchiuderò fra parentesi quadre quei cognomi la cui continuità temporanea e non locale pare od è attestata da voci onomastiche medievali improntate sul modello della voce latina spenta o dispersa altrove nel corso dei primi secoli dell'alto medioevo.

Un largo sviluppo ebbero nel medioevo i NP. composti, d'origine latina od a membri formati da basi latine, oltre che germaniche.

L'esuberante ricchezza di composti, caratteristica dell'onomastica greca, s'era diffusa con altrettale abbondanza nell'onomastica latina, che parte di quei nomi aveva accolti quasi inalterati di forma, parte aveva riespresso con formazioni similari latine: Θεό-δοτος: (A)DEODATUS, v. s. id.; Θεό-δωρος: DEUSDONA DEIDONA, Thll. Queste, che riuscivano così a ridare il significato e perciò ad estendere fra i latini l'uso di voci greche altrimenti incomprese ai più, riassorbirono col tempo altri nomi composti greci così che nel medioevo italiano taluni nomi composti di voci latine si rivelano un evidente imprestito con ettuale greco: CALOCAGATHUS = Καλοκάγαθος, Thll.: *Bonusbellus*, *Bonus et bellus*, *Bombellus* NP., v. s. BELLUS; CALIMERUS = Καλήμερος Thll.: *Beldies*, NP., *Beldì* CP., v. s. BELLUS; AGATHEMERUS = Αγαθήμερος, EUHEMERUS = Εὐημερος: *Bonadies* NP. v. s. BONUS; PHILOCALOS, FILOCALUS, Silvagni = Φιλόκαλος: *Belcaro* e *Bellacara* v. s. BELLUS; e simili.

Notevole nelle frasi onomastiche riportate a pag. 522 sg: *Ulricus*, *Ulrianus*, *Aimo*, *Aimerianus* e simili l'omonimia o meglio identità di base fra il NP. ed il CP. tale da ricordare casi ana-

loghi dell'onomastica latina: AEMILIA AEMILIANA (CIL., V 2, 6528, Novara), CORNELIUS CORNELIANUS (CIL., V 2, 7076, Torino), IULIUS IULIANUS (CIL., V 2, 7209, Susa), A. SERGIUS SERGIANUS (CIL. V 2, 7766, Genova), SEVERA SEVERIANA (CIL., V 2, 6612, Cureggio), C. TITUS TITIANUS (CIL., V 2, 1560, Asti) VALERIUS VALERIANUS (Pais, Suppl. al CIL. V, p. 693, Momo), CATIA CATIOLA coniux (CIL., XIII, 1860, Lione) e greca, v. Hirzel, o. c., p. 30—35.

A quest'uso di una identità onomastica, simbolo di una identità di spiriti (ἴσον θυμὸν ἔχοντες ὁμώνυμοι Eustaz. negli Scolii all'Iliade 17, 720, p. 43 sg., ove spiega l'omonimia dei due Aiaci) nella prosecuzione della tradizione famigliare si confanno numerosi esempi di frasi onomastiche medievali e recenti quali *Ardicinus filius Ardoini regis*, *Avancinio Avancini* e simili. Ma nei casi più sopra citati l'omonimia fondata sull'identità della base e legata al caratteristico modo di derivazione onomastica in -IANUS (v. s. id.) rende più probabile la congettura d'una continuità tradizionale morfologica, oltre che concettuale.

IV—V. *Continuità morfologica e semantica della tradizione onomastica latina nell' onomastica medievale.*

— Alle condizioni per cui si sono conservate e talora ampliate ad un più vasto numero di voci affini medievali talune serie di voci onomastiche latine s'è accennato nel paragrafo precedente; una più larga dimostrazione della continuità onomastica latina consentirebbe ora l'analisi dei caratteri morfologici particolari ai cognomi latini del tardo periodo imperiale sia per quanti di tali cognomi si sono conservati nell'onomastica medievale, sia per quanti altri, derivati da una base onomastica latina, appaiono rivestiti di quelle particolari forme soltanto nell' onomastica romanza

Una caratteristica sia qui ad es. la continuità dei cognomi e nomi singolari formati da aggettivi di grado superlativo, maschili e femminili, latini e greco-latini, quali: PHILTATOS, Dessau 4791, 4873, DOMINISSIMUS, ARISTUS, -A, AMANTISSIMUS, DESIDERANTISSIMUS, DIGNISSIMA, Thll., FELICISSIMUS, -A, IUSTISSIMUS, VERISSIMUS, Dessau, Silvagni, ed altri come BELLISSIMA, CARISSIMUS, VITALISSIMA conservati nell'onomastica medievale piemontese (v. s. idd.) o CLARISSIMA conservato nell' onomastica dell' epica medievale francese: *Claresme* regina di Guascogna, allato di *Claris* e *Clarice*, *Clarisse*, *Clarissant*, nomi

propri femm. (v. Langlois, o. c., s. v.). Tracce di tali nomi personali di forma superlativa sono frequenti nell' onomastica medievale francese dei Polittici d'Irminone e di Reims (v. p. 521).

Ma un più valido argomento che dimostra la vitalità medievale dell' onomastica latina si è la vasta estensione dei suffissi d'uso più vulgato e proprio della onomastica latina e latina-barbarica in quella medievale. La propagazione di tali caratteri morfologici avvenuta da una serie più antica di cognomi latini ad una più recente di nomi medievali si è una prova della larga diffusione e della durata in periodo romanzo dei cognomi attestati sotto tali forme dalle fonti epigrafiche latine.

Riporto qui un elenco di tali suffissi e di voci onom. latine colle loro continuatrici medievali riscontrandole con voci d'origine latina, non attestate a mia notizia nelle fonti epigrafiche latine con tali suffissi, e con altre d'origine latina da nomi comuni, biblica o germanica o comunque d'uso medievale. Le voci onomastiche medievali qui sotto riportate spettano parte al Canavese ed al Piemonte, parte alla Venezia (Olivieri, CVE.).

Elenco di desinenze e suffissi propri della formazione e flessione nominale della tarda latinità, b) *'cognomina' e 'nomina singularia' latini*, c) *loro continuatori su territorio* α) *canavesano*, β) *piemontese*, γ) *veneto* ~ d) *Estensione morfologica a nomi propri medievali di origine latina o germanica*, α) *canavesani*, β) *piemontesi*, γ) *veneti*:

— A, -ANIS, masch, cfr. tatani, s. III d. Cr, v. Grandgent[1] § 359 e ibid., nota 1; *b*) BARBA, BARBANI CIL. VIII 383, Taranto, s. VII d. Cr., v. Meyer-Lübke. Einf.[III], p. 188; *c*) Martinus *Barba* BSSS. V. 202. 1250 Perosa. S. o CP.[2] ?; Aldinus *Barbanus* BSSS. XLIV. 31. 1134, S.; Iacob *de Barbano*[3] a. 1263 S. Giorgio, CP.; *Barbanica*, a. 1678 Cuorgnè, a. 1562, Ciriè CP. < S. < NL. canav. *Barbania* (cfr. Chitellus de *Barbanica* a. 1596. Feletto, Albericus

[1] Grandgent C. H., *Introduzione allo studio del latino volgare*, trad. dall'inglese di Maccarone, Milano 1914.

[2] Per queste ed altre sigle che seguono nel corso del lavoro v. l'Elenco relativo al fine di queste pagine introduttive.

[3] Il CP. *Barben* di un forese di Chiaverano, consegnatario di terre l'a. 1764 in Borgofranco, secondo l'indizio della grafia colla finale tronca -(o), invece che da un plurale metafonetico -*en* < -*ani* (v. s. CRESCENTIUS, n. 2), sarà da BARB-ŭLUS < ? BARBUS, Thll. coll'esito ⊥ *ano* di *Cintano* < HYACINT-ULUS, (v. s. i d).

de *Barbania*, a. 1440, Ciriè, Bouettus f. q. Iacobi de *Barbania* BSSS. XXXVI, 126. 1203), [*barbanìa, barbanjà*][1] < BARBAN-ĪCA [c a s a?]; al *Barbanile*[2], a. 1749 [*barbanìl*] Colleretto Castelnuovo, NL. < BARBAN-ĪCUS [FUNDUS?], cfr. b a r b a, REW. 944 e „*tam diuiso quam et indiuiso siue etiam quod de* **barbanis** *uel parentibus meis in sorte obvenit*" BSSS. XCVI, N. S. II,II, 5, anno 973. ~ *d)* cfr.

[1] Tra parentesi quadre racchiudo l'esito volgare quale suona nella parlata attuale sul luogo indicato.

[2] Sul territorio piem. l'esito *-í* di *-i c u s* è stato nei bassi tempi medievali talora svolto letterariamente su quelle carte in *-itum* e confuso cogli esiti volgari in *-í* dei participi in *-i t u s* e dei nomi locali in *-í* < èi < *-e t u m*, quali *Castagnito*, presso Alba. Cfr. le varianti dei sgg. nomi locali piem.: '*Soponici* curtem', a. 874, *Suponicum*, a. 992, *-icu*, a. 998, *-ito* a. 1218, poi *Supponito*, presso Villanova d'Asti, v. C. Cipolla, *Briciole di storia novaliciense*, pp. 26—29 e CAst. I, 305—07; *Tondonicum* seu *-itum*, BSSS. XLIII[1], 8. 1261, 9. 1278 = *-itum*, CAst. 264. 1260; *Sulbericum*, CAst. 15. 1163 sg., 787. 1224, oggi *Solbrito*, presso Asti, CAst. I, 304; '*Magnitum* castrum', CAst. 1035. 1290 ecc.

Attratti che furono taluni dei nomi in *-icum* nella serie dei nomi in *-ítum*, *-Ī̇T(d)o*, allo scadere della *-d-*, avveratosi sul territorio piem. in un periodo posteriore allo scadere della *-g-* (< *-C-*), assunsero anch'essi la *-l* che s'era svolta per via di dissimilazione, da voci in *d—d (đ)*, *t—d (đ)*, *s* e *ʃ* (sibilanti dentali) - *d (đ)*, come il piem. *dil* e *dilin* < **dido* < DIGITUS; *suldalás* „soldataccio" e *Saudale*, cognome, a. 1649, a Chivasso, < **soudado*, cfr. l'ital *soldato*; *kandìl* „candito" < **candĭdo*; *aʃíl* „aceto < *aʃedo < ACETUM [il rimando dell' afr. *aisil* = fr. mod. *vinaigre* ad *ACETULU, v. Romania XXI, 87, è un' illusoria restaurazione filologica], canav. *silm*, *sirm* < SEDIMEN, v. DR. III, 536, n. 3 [ove per errore, sfuggito alla correttura delle bozze, è trascritto *siim*, invece di *silm*] ecc.

Così *Barbanile* ed altri simili nomi locali canav., quali *Baudenile*, a. 1745 [*baunìl*], località di Leyni, < **Baldon -ĭco*, verrebbe spiegato coll' analogia d'un istesso svolgimento grafico e fonetico dimostrato da nomi locali piem., quali *Soponicum* (< *Supo* NP., cfr. '*Suponi* comiti', HPM, Ch. 1, col. 62, a. 880, Torino, della nobile famiglia salica dei *Supponidi*, v. Malaguzzi Valeri L., *I Supponidi, Note di storia signorile italiana dei sec. IX e X*, Nozze Manno-Laugier, Modena, 1894) > *Soponito* e *Supunil*, BSSS. XXXVII, 35. 1166 (cfr. ancora i n. loc. piem. citati nel sg. brano: „decimam de Cario et de *Bauzile* et decimam de *Monasile* et de Ponciano" MGh. Dipl. II, p. 718, a 998, oggi *Monbasiglio* e *Monesiglio*, presso Mondovì, < *Bauz-ĭco* < BAUDIUS o BAUDIO, v. Holder, I, 360 sg., Schönfeld, p. 47, e < *Monas-Ī̇co* <? MONĀCHUS o monachus), e da voci canav. (San Giorgio) quali *panìl* „panico" da aggiungersi al REW. 6196 PANĪCUM.

Altre tracce di scambio tra *-ítum* e *-ile* siano i sgg. esempi: *contile* e *contitus* „contado. contea" < COMIT-ILE e *consortitus* „consortile" nelle carte medievali astigiane, v. l'Index del CAst.

Salvioni C., *La declinazione imparisillaba in* **-a, -ane; -o, -one; -e, -ene, -ine; -i, -ine, -ene**, in Romania XXXV, 198 sgg. α) Adalgosus, iudex, f. q. *Andreani*, BSSS. IX[1] 2. 1036, Ivrea, NP. < ANDREA(s), Thll.; Guliermus *Matheanus*, a. 1432, Chivasso CP. < MATTHIAS + MATTHAEUS, DeVit; Georgius *de Scribanis*, NC. < SCRIBA, v. più oltre s. — ANDUS; γ) *Battistan* CVE. 132 < BAPTISTA.

— **A, -ANIS**, fem., cfr. m a m a n i, s. III d. Cr., v. Grandgent o. c., § 359; *b*) ANNA, ANNANIS o -ENIS, Grandgent, o. l. c., Meyer-Lübke, o. l. c. (ove propende per un'origine germanica) ~ *d*) α—β *Bonani* (gen.), NP. < BONA, v. s. id., 'cum filio suo *Bellano*' NP. < BELLA, v. s. id., γ) *Cerbani* CVE, 213 < CERVA, v. s. id.

— **ACCUS,**[1] **A, -O** (celt.) b) AIDACCUS, FRONTACCUS, Holder,[2] fasc. 18, col. 480 e fasc. 19, c. 527, < AIDUS, n. celt., Holder I, 64, FRONTU esito celtico del lat. FRONTO, Holder I, 1500; EBUROVACCUS

[1] Sulle presunte origini del suff. *-accus, -iccus, -occus, -uccus* da -a c (u) l u s, -i c (u) l u s, -u c (u) l u s v. *A.* Horning in ZRPh. XIX, 170, XX 335, o germaniche v. R. Haberl in ZRPh. XXXV, 26. — Sull'estensione di -ACCUS da nomi propri a nomi comuni v. il ricco elenco di tali voci raccolto dall'Horning, o. l. c. — Alla storia di -ACCUS > *-acco* ed alla sua connessione colle origini di *-ecco -occo, -ucco* valgano i sgg. raffronti:

Il doppione gallico citato da Varrone: a l a c c o, a l a u c u s, v. Holder I, 73 s. a l a c c o, I, 75 s. ALAUCOS, fasc. 19°, 547, trova un riscontro nei nomi gallici: in -AC(C)US, quali AVIDIAC(C)US, e in -AUCUS = OCUS, -ACUS, v. Holder I 283. fasc. 19°, 745, r. 19 (cfr. PIXT-AUCUS, CIL, XIII 10002, 329, PIXTACUS, CIL, XIII 5788, < PIXTOS, Holder II, 1011, ALAUCOS = AL$\overline{O}$COS, Holder, l. c, AL$\overline{A}$KOS = irl. alach, Holder, fasc. 19°, 545, ALACCA ibid.), in -AUCO, v. Holder, fasc. 19°, 745, in -AUCU: BAGAUC$\overline{U}$, -UNI (dat.) CIL., III, 4898 raffrontato dall' Holder I 329 con BACACU I 322, ed una dichiarazione nelle corrispondenti forme di -$\overline{A}$CUS: airl. ăch < -$\overline{a}$ch, acimbr.[3] auc, mcimbr. awc, gall. awg, og, brett. sec. VI—XIII $\overline{o}$c (talvolta $\overline{u}$c dopo il sec. XI), poi euc ($\overline{o}$c) e sino ad oggi ok nel basso leon., brett., dal sec. XIII, $\overline{e}$c, (Leon) ek, v. Holder, I, 20 s. -$\overline{A}$CO latinizzato in -ACUS.

Il divario fra -ACUS e -ACCUS, -A accennerebbe non già ad una varietà di grafie della stesso suffisso nella sua trascrizione in veste latina ed alla confusione fra semplici e doppie, ma ad una differenza reale di pronuncia. Mentre in un primo tempo l' -$\overline{A}$C(C)US del n. gentil. AVIDIAC(C)US introdotto per tempo nella parlata provinciale latina subì la sorte comune dello scempiamento delle doppie in semplici dopo vocale lunga o dittongo (cfr. f o r m$\overline{o}$s s u s > f o r m$\overline{o}$s u s, c a u s s a > c a u s a, m a l l o > m a l o n o l l o > n o l o) e fu ridotto ad -$\overline{A}$CUS, un -ACCUS seriore derivato dalla reintroduzione del celt. -ach in voci cognominali della tarda latinità si continuò accompagnandosi all'esito del -CC- di v a c c a.

[2] Holder A., *Alt-celtischer Sprachschatz*, Lipsia, 1896 sgg.

o BROVACCUS CIL. XII 2584, iscriz. crist., Holder I 1394; AVIDIAC(C)US, -A, Holder I, 16, 314, Schulze [1], p. 24; ALACCA, Holder, fasc. 18⁰, 479, 19⁰, 545, CIL. XII 5691, 1, Nîmes = XIII 10021, 40; TAVACCA Holder fasc. 18⁰, 479 e II 1774, CIL. II 3875, Murviedro, cfr. TAVILLUS, TAVIA, TAVION, TAVENA, Holder, II, 1774 sg.; SUANDACCA vel VANDACCA, coniux s. CIL. V 2 8773, iscriz. crist., Concordia, Holder fasc. 17⁰, 98; CARACCO, -ONIS, n. vir. celt., Thll., c) α-β) *Baracus*, CdBobbio II 276; *Barachus*, *Barracus*, BSSS. XXXVI 334 sg 1308, 266. 1258; Francisco *Baracho* de Taurino IV [4] 175. 1329; cfr. ? BARACCO, cogn., Pais, Suppl. al CIL V, n. 990, Ventimiglia, ~ d) α) *Pedracus* de la nuce BSSS. VIII 100. 1223 NP; Iohannes *Peraca* XXXVI 155. 1212; *Peracha*, a. 1263 Perosa; *Perracca*, *-acha*, a. 1740 Nomaglio; *Peracca*, a. 1764 Borgofranco, CM; *Perrachino* Giovane, CstC. a. 1562 Pont; *Perrachinus* Ghigleti de Cerezolis (Ceresole) NP., Petrus *Perrachini* (genit.), a. 1556 S. Maurizio; *Perracchino*, a. 1786, Candia CP; cfr. **Petracc(o)lo*, *-acc(o lolo* s. -ULUS, *acc(o)lone* s. -O, -ONIS, < PETRUS; *Toniacca*, Cuorgnè, CM < ANTONIUS; γ) *Peracca*, *Perrachius* CVE 148; cfr. CVE. 256 s. *-acco*, *-acchio*, *-acagno*, *-áccaro*; cfr. Pieri, o. c., p. 208: Colle *Brunacchi* < *Bruno* Först [II] 338; ser *Petracco*, nome del padre del Petrarca.

— **ACIUS, -ATIUS**, in nomi gent., Schulze, o. c., p. 342 sgg.; in cogn e n. singol. *b*) URSACIUS, Dessau, DROMACIUS, DRINNACIUS 'nom. vir.' Thll.; SENNACIUS ATTACCONIS f. n. sing., Holder, II, 1478; LUPATIUS, Otto[2], 895; MAMMATIA, O., 896; MARRATIUS, O., 897; CLEMATIUS, Thll.; PRIVATIO, O, 912; PROBATIA, O, 912; SERVATIUS, O., 924; SPERATIUS, O., 925. *c*) α) *Lupacius*, v. s. LUPATIUS. γ) *Ursazo*, CVE. 164. ~ *d*) α) *Petracius* f. q. Galini de Aliate BSSS. VIII, 100. 1223; *Perracius* de ser Costino VIII, 110. 1231; *Perrax* de Aidela XLIV, 102. 1230 NP.; Ricbonus et Johannotus *de Perracio* XLII a. 1266, Chivasso; Guilielmus *Philipacius* VIII, 118. 1232 CP.; *Perrazinus* Lauarrus VIII, 156 1277 NP.; *Perassino* s. XVIII, S. Giorgio; Jacob *Perazonus* a. 1263 Baldissero CP.; Iacobus *Perraça* de Romano VI, 437.

[1] W. Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, in Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse, Neue Folge, Band V, 2, Berlino 1904.

[2] Cfr. G. Otto, *Nomina propria latina oriunda a participiis perfecti*. Commentatio ex Supplemento vicesimo quarto Annalium Philologorum seorsum expressa, Lipsiae, 1898.

1293; *Perasa* 1719 Alice, 1718 Lugnacco CM; β) *Pedrenacji* f. q. item Pedrentcji (?) LXXVIII 58. 965, *Petrinacius* LXXVII 68. 970 NP.; γ) *Pedrazzo, -a, Perinazio*[1] CVE. 148.

— **ACIS** (nominat.), v. s. -AX.

— **AEUS**, v. s. -AS, -ATIS, n. l.

— **ANDUS**, v. Schwab[2], pagg. 698—712, *b*) AMANDUS, v. s. id. ~ *d*) α) *Perrandus*[3], not., BSSS. VI, 337. 1266; *Perrant* CStC. a.

[1] Il raffronto col il NP *Petrinacius* esclude il sospetto dell'Olivieri che *Perinazio* stia per *Pier Ignazio*. — Sugli aggett. etnici friul in *-áss* v. AGIlt. XV!, 243. Cfr. l'agg. etn. piem. *Aluergnaç* (v.s. -ANUS) „Alverniate, oriundo dell'Alvernia".

[2] Schwab J. *Nomina propria latina oriunda a participiis praesentis activi, futuri passivi, futuri activi quae quando quomodo ficta sint.* Commentatio ex Supplemento vicesimo quarto Annalium Philologicorum seorsum expressa, Lipsiae, Teubner, 1898.

[3] Il Först[1], 84 sgg. — ove raccoglie sotto la base and raffrontata all'aated. ando „zelus" numerosi nomi personali tratti dai citati Polittici D'Irminone e di Reims e dal territorio francese, italiano e zone contermini, quali *Antimus* = ANTHIMUS. Thll.; *Andrad, Andrat, Andrada* = ANDREAS Ἀνδρέας, Thll., ANDRADA, CIL III. 917, cfr. p. 552, n. 1; *Andiccus* = ANDICCUS Thll., Holder I. 147; *Antunia*, fem., = ANTONIA, Thll.; *Anteria*, fem., = ANTERIA, n. mul., Thll. e CIL. V 2, 7137, cfr. ANTEROS, Thll. — dà un elenco di 31 nomi pers. germanici in *-and*: *Morand* ecc., *-ant*: *Argant*, Pol. Irm. (cfr. ARGANTOS, Holder I 207), *-anta*, *-enta*, (femm.): *Merienta* e *Ilienta*, Pol. R., di dubbia origine germanica. Il Först[1], 773 deriva quest'ultimo da ilan „festinare, tendere", ma, se per tal nome si dovesse accogliere una forma anteriore **Ili(g)enta* (cfr. *Merigenta* fem., Pol. R., = *Merienta* e *Merengenta*, Pol. R., Först[1] 909 s. *mar*), si imporrebbe un raffronto col celtico -GENTA, -GENTUS, v. Holder, I. 2003, 2005 di MATUGENTUS CIL. III, 4962ª „figlio di *MATOS" CIL III, 4962ª, ATEGENTA CIL III, 4735,5643, dichiarato dall'Holder, I, 255 col secondo membro — GNATA di ATEGNATOS, — TA, CIL III, 4732 ecc., e con la base celtica Ilio, Illio affine al germ. Iljan „festinare", v. Holder II 31. Perciò la forma ricostruita **Iligenta* escluderebbe una comunità d'origine di tal voce e forse anche di *Merienta*, coi nomi in *and*, *-ant*. Il nome pol *Morand* che il Forst[1] 925, riporta dal Polittico d' Irm. non spetta a base germanica, ma dipende da MAURUS, come ne dipendono *Maur, Mora, Mauremia*, fem., Pol. R., *Mauricho, Mauruch*, (e *Moruh, Moruch), Moroch, Morino, Morenzo* e *-inzo, Maorinzan* e *Morinzan*, ed altri a formazione ibrida, Forst[1] 924 sgg., s. **maur**, rispettivamente da MAURUS, -A, -IMIA (cfr. *Cristemia*, pag. 522 n.), -ICUS (De Vit e CIL V 1883); -UCCUS; -*OCCUS; -INUS (DeVit); -ENTIUS (Schwab, o. c. pag. 668), -ENTIANUS (Schwab, p. 719 sgg.) ecc., nonostante gli artifizi della dialettica filologica dei germanisti, citati dallo Schönfeld M., *Wörterbuch der altgermanischen Personen- und Völkernamen*, Heidelberg, 1911. a. pag. 166. s. MAURILIO e MAURILLA CIL. XII. 1207, per rivendicare

1581, Brozzo, CP, < PETRUS; Johannes *Morandus* BSSS. VIII, 110. 1231; Antonio *Morando* e Maria *Moranda* [1], a. 1649, Chivasso, CP.; *Moranda*, a. 1604, CM., 'beni *delle Morande*' a. 1604, Mathi NL.; < MAURUS γ) — — — [2]

a base germanica (mar „glänzen" + epentesi di u) questi ultimi ed i 'numerosi esempi' raccolti dal Först [1]. o. l. c.

Ricondotto il nome francese *Morand* = *Moranz*, *Morant*, *Morandin* dell'a. epica francese (v. Langlois o. c., s. v.) alla sua legittima base, il suff. *-and*, come l'*-andus* di *Perrandus* e di altri consimili sul territorio delle Gallie, si spiegherà colla persistente influenza dell' -ANDUS di AMANDUS, CELANDUS, SERVANDUS, PROBANDUS, ai quali, come a quelli in -ENDUS, lo Schwab, o. l. c., assegna come patria le Gallie. Del significato attivo che lo Schwab riconosce esser proprio della più parte dei nomi da lui raccolti e come una continuazione nel 'sermo' volgare dell'uso primitivo attivo, sono traccia cospicua i participi sostantivati in *-andus* dell'acanav. e apiemont., ai quali l'italiano corrisponde talora con *-ante: brazandus* (blat. canav.) „bracciante", *faxinandus* „persona che asporta una fascina di legna", *collandus* „che porta sul collo", *carrandus* „che trasporta col carro" CStC., III, *Glossarium*, s. v., e cfr. C. Nigra, *Saggio lessicale di basso latino curiale compilato su estratti di Statuti medievali piemontesi*, Torino, 1920, p. 24, ove però il *bracendus*, ricostruito da un plurale metafonetico: 'singuli *bracendi* et laboratores', è irreale e va corretto in *braçandus*. Ivi il Nigra sostiene che solo apparentemente tali voci sono forme di gerundio, mentre per origine e per funzione rappresentano participi presenti foggiati come il piem. *marcand* „mercante". Ma in queste voci la *-d*, che risuona nei derivati canav. *mercandin*, *-itma* ecc. si mostra invece ben salda ed originaria, lungi dall'essere un vezzo grafico degli scribi medievali. Che tale uscita in *-andus* abbia poi invaso altre classi morfologiche è segno della sua vitalità. Tale le scorrerie sull' area di *-anus*, (< a, -a n i s), ad es. di *scribanus* (blat.) „scrivano" (< s c r i b a) donde: Bertinus de *Scribandis* BSSS. XLII [2] a. 1291, Bertanus de *Scribandis*, CStC. a. 1235 (vedi di tale opera l'*Index locorum et personarum*, cui rimanderò d'or innanzi senz'altra indicazione), Perrinus de *Scriuanda*, BSSS. VIII, 110. 1231, allato di: Georgius de *Scribanis*, sec. XV, S. Giorgio. Inoltre, noto qui, per evitare ulteriori ripetizioni che nelle carte medievali piem. s'incontrano sovente, le une accanto alle altre, *-andus* e *-antus*, varianti di uno stesso nome, quest' ultima dovuta al fatto che, smorzatasi all'uscita nella parlata locale la *-d* in *-t*, si confondeva la prima *-andus* con i riflessi in *-ant*, trascritto sulle carte in *antus* < - a n t e (m), cfr. piem. *peŝant* = ital. *pesante*.

In conseguenza rimanderò s. -A, -ANIS voci in *-andus* (e *-antus*) qualora appaia probabile una sua recente sostituzione di un anteriore *-anus*.

[1] Frequente s'incontra sulle carte canav. e dura tuttora nell' uso volgare l'accordo al femminile in *-a* del CP in *-o* del marito assunto dalla donna all' atto del matrimonio.

[2] Con — — — indico la mancanza di quel dato suffisso, non reale forse, ma soltanto constatata sul materiale onomastico a me noto direttamente o attraverso studi di altri, come in questo caso si è l'Indice dei suffissi aggiunto

— **A(N)S, -ANTIS, -E(N)S, -ENTIS,** v. Schwab, o. c., p. 637 sgg. c) v. s. CONSTA(N)S, CRESCE(N)S e pag. 560 sg.

— **ANTIUS**, v. Schwab, o. c., p. 642 e sgg.; *b)* LUPANTIUS, EXSUPERANTIUS, Schwab, o. l. c., CAELANTIUS, Silvagni, *c)* γ) *Soranzo* CVE. 152 ~ *d)* α) *Bartancio* (dat.) balistario, BSSS. IV 4, 161. 1328; *Tancius de Mandello*, XXXVI, 75. 1184 NP. < *Berto*, NP. germ.; γ) *Benanzin*, *Benanzato* < *Benno* AGllt X 370 [non 319] CVE. 156; *Buranzón* < *Buro*, Först.II 352, CVE. 158; *Bastanzi*; *Allegranzi* CVE. 193.

— **ANUS** con cognomi corrispondenti ad aggettivi patrii, 'etnici', Meyer-Lübke, *Einfuh.* III. p. 278 sg. *b)* AUGUSTANUS, -A, CIL. V 2 6837, 8945, Aosta = AUGUSTA PRAETORIA: c) *Agostano*, v. s. AUGUSTUS; ~ *d)* α) *Vercellano* "oriundo, nativo di, proveniente da VERCELLAE"; *Valdostano* < *Valle d'Aosta*; *Vallesano* < *Vallesa*; *Iporanus* = *EPOREDIANUS < EPOREDIA β) 'Pons *Rivanorum*' „ponte per uso degli abitanti di *Riva* di Chieri" BSSS. XL. 51. 1191; Çonus *de Calpice* et Aluergnaç f. qd. *Calpexani* BSSS. XLIV, 104. 1232 < *Calpice*; γ) *Brendolàn* < *Brendola*, *Brusegàn* < *Brusego*, CVE. 169; *Quargentàn* < *Quargenta*, CVE. 181. 256, s. *-àno*; cfr. trent. *Rivano* „abit., originario di *Riva*" *Baselgano* „abit., orig. di *Baselga*", ecc. v. Lorenzi, Tridentum VI, 1903, p. 171; *Ragusano* e *Raguseo* „abit. di *Ragusa*"; *Avesani*, cogn. freq. ad *Avesa* (Verona).

— **ĀRIS** usato per cogn. tratti da aggettivi di luogo, di tempo e di varia attribuzione; **-ARI(U)S**, v. s. -AX, fine n. 3; — **ARIUS**, usato per n. gent., v. Schulze, o. c., p. 342, 415, per cogn. e n. sing. *b)* LATIARIS „Laziale", LUMINARIS, LUNARIS, PECULIARIS, SAECULARIS, APOLLINARIS, -ARIUS, Dessau; ATTARIUS, cogn., Holder I, 275; NUNDINARIUS, NAZARIUS, CARBONARUS n. sing., Silvagni; ARMENTARIUS, ASINARIUS, CASARIUS, n. sing. Thll. ~ *d)* α) *Iacollerius* de Sparrono a. 1556 S. Maurizio, CP. < IACOB, n. bibl.; *Iohanarius* de Quinto BSSS. V. 211. 1251, NP. < IOHAN-

---

dall'Olivieri a pag. 256—259, ove manca qualsiasi accenno a *-ando*, cui fa riscontro invece sul territorio veneto *-ante* e *-ente*, „talora sostituito a *-àn* (*Scrivante* CVE 708) talora suff. participiale": aven. *pescante* „pescatore" CVE 207; *Cristante*, *Priante*, *Bernante*, *Segantini*, *Griffante*, *Merlante*, *Zuccante*, CVE 256; *Mainente* CVE 204; *Marchente* = *Marchentus*, s. XIV, *Mercadentus* CVE 205, *Negosente* CVE. 205. — Il cogn. *Ferrando* e *Ferrandino* allato a *Ferrante* CVE 159, *Belandi*, *Balandus* CVE 132, *Morando*, *i*, *-ina*, che l'Olivieri richiama ai nomi epici afr. *Balant*, *Morant*, *-andin*, saranno d'introduzione recente come par dimostrare l'età (s. XVI—XVIII) della loro attestazione.

NES, n bibl.; f. q. *Mixelerii* BSSS. IX[1] 141. 1223, NP. *Mizellerio*, a. 1586 Sparone, *Michelerio*, 1827 Ribordone CP. < MICHAEL n bibl.; Dominicus *de Martinerio* a. 1263 Cuceglio, CP. < MARTINUS; *Philipperius* de Porta BSSS. VIII. 110. 1231 NP. Petrus *Philiperius* a. 1263 Strambino CP. < PHILIPPUS, Dessau. γ) *Juliarii*, a. 1443, *Giuliari* CVE. 141, cfr. Stephano *Juliareni* MGh. Dipl. 1. p. 515. sg., a. 969, Modena—Bologna; *Foscari*[1], a. 960 NP. *Fuscarus, -ari* s. XII, oggi *Fóscari, Foscareni* s. XII, oggi *Foscarini* (cfr. *Foschi, de Fuschis, Foscattini, Fòscolo*) < FUSCUS, DeVit., CVE. 137;

---

[1] Il NP *Foscari* < lat. volg. *FUSCARIS, -E(S), nominat., -ENE(S), genit., v. più oltre s. -E.-ENIS (= *Fuscari*, a. 789, 822, 853. Bruckner 250, ove lo si stringe con *Fusculo* alla base germanica funs di *Adelfusus* ecc.; cfr. Först.[1] 448 ove „dal lat. fuscus o da una ancora ignota base germanica" sono tratti *Fusco, Fusca*, fem., *Fusculo, Fuscari, Fuscildis* e *Fuscias*, vandalo [d'Africa], = Φουσκίας di Procopio [cfr. Schönfeld, o. c., p. 97] che dovrà raffrontarsi coll'ital. *foschĭa)* in quanto sia un derivato di FUSCUS „fuscus" e fosse raccostato al NE. medievale *Fusci* „Saraceni, Mauri" (cfr. 'tempore quo Fusci morabantur in castro Fraxenedello' in Provenza, v. *Chronicon Novaliciense*, ed. C. Cipolla, V, 17, 18, 19) e quindi fosse un sinonimo del NP. ven. *Maurocenus* a. 933, 960, *Maurecenus,-inus* a. 1087 (che l'Olivieri CVE 145, n. 2, con un rimando inopportuno ad un dubbio infondato del Salvioni, AGIlt. XVI 316, afferma che fu certamente una latinizzazione presunta di un genuino *Moresin*" a torto, perchè da MAURĬCUS deriva -ĭCĭNUS, donde la forma volgare *Maurecenus*, a tinta letteraria per la restaurazione del dittongo e della *c*. Cfr. URSICINUS, Dessau, donde il nome del santo *Ursĭcĭnus* ed i nomi locali francesi *Saint Urcisse, Urcize* e *Sankt Ursitz* a Berna, detto in francese *Saint-Ursanne*, v. Jaccard o. c. p. 410, *Saint-Ursanne = cella S. Ursicini* a. 849—1040, Longnon A., o. c. p. 444 ove „le recul de l'accent s'explique par l'hypotèse d'une forme Urcissy dont la voyelle finale aura passé a tort pour atone" [!]; LUPICINUS donde i NP. '*Lupiçenus* Marcienensis', '*Lupiçenus* germanus', '*Lupiçenus* Mauri', MGh. Dipl. I p. 515 sg a. 969, Modena-Bologna; *r o t i c ĭ n u s, REW 7391, ecc.)» rappresenta in un coll' esempio di *Iuliaris, -enis* un' antica traccia dell'estensionedi -ARIS o di ARI(U)S applicato a formare nomi etnici e derivativi genealogici. I riflessi veneti *-aro, -ar, èro, èr, -ér*, di -arius (CVE. 257), coi quali venne a confluire l'esito grafico e volgare di -aris: *Fuscarus, Iuliarius* si applicano su quel territorio a formare aggettivi patrii quali i ven. *friularo* „friulano" Olivieri CVE 257, *Foneri, Ronzoneri* ecc. „abitanti di Fondo, Ronzone" v. Meyer-Lübke, Einf.[III] p. 279 (ove tali nomi in *-eri* della Valle di Non sono però dichiarati dal tedesco *-er* introdotto colla larga penetrazione tedesca in quella valle), *Ronzegneri, Montagneri* e *-gnari, Traozeneri, Carzaneri* „abitanti di Roncegno, Montagna, Torceno, Castelnovo" v. Prati A., *I Valsuganotti*, Torino 1923, p. 73; *Bronzoler, Molvenera* „abit. di Bronzolo, Molveno"; *Altinier, Mestriner, Vazzolèr* „abit., oriundo di Altino, Mestrino, Vazzola „CVE 168 ecc.

Zacchièri (cfr. fr. *Iaquier*[1], e ven. *Zacchèllo*) < IACOB, CVE. 139, (cfr. *Giaccobario*, NP. bolognese, s. XII, CVE. 257).

— **AS, -ADI** (dat.), v. s. -AS, -ATIS, n. 1.

— **A(S), -ATIS; -E(S), -ETIS**, v. AGllt. I, 534, X, 347 e Grandgent, o. c., p. 196, n. 2, *b*) ZENA, n. vir., Dessau 7424-a, 238, ZENATI (dat.), Dessau 8090-a; DIOGAS, -AE e -ATI (dat.), Thll.; AGNES, -NE Silvagni, o. c. 1495, 2539, 1958, 2816, AGNETI, Grandgent, o. l. c.; *c*) α—β, de Sancta *Agnete* BSSS. VIII, 156, 1277, LXXIV, 235, 1260; dominam *Agnetam* de Thoma de Cassaligualono VIII, 121, 1233, NP.; Guillelmus de *Agnete* VIII, 110, 1231, Iohannes de *Agneya* CStC. 1387; Petrus *Agnetus* LXXIV, 131, 1207; *Agnia*, sec. XVIII, S. Giorgio, CM., ⌣ *d*) α—β. *Andrate*, abate, sec. IX—X, BSSS. XLIII, p. 231 sg.; *Andrate*, *-to* (de), BSSS. V. 102. 1221, 103. 1222, oggi *Andrate*, nome di un comune sopra Ivrea, < ANDREAS, -DREA, Thll.; canav. *Tomatis* (< [de] T-) NC, d. Rubo de *Tomayno* BSSS. IX[1], 90. 1208, CP, *Thomaynus* -*eynus* BSSS. VIII, 133. 1260, IX[1], 193. 1306, dne *Thomene* (gen.) de Alladio sec. XVI, v. F. Carandini, *Vecchia Ivrea*, Ivrea, 1914, p. 172, 280, NP., < THOMAS, *-atis* (gen.), *-a(t)ino*, *-a* γ) Friul. *Sant' Andrat*, più luoghi, v. Pirona, *Vocal. friul.*, p. 582; ven. *Sandrà*, *Sant'Andrà*, v. Olivieri D., *Saggio di una illustr. gener. della toponom. veneta*, Città di Castello, 1915. p. 114 < ANDREAS, -A; ven. *Tomado*, *-delli*, *-aini*, CVE 152[2].

[1] cfr. Ritter E., *Les noms de famille*, in Recueil des travaux originaux ou traduits relatifs à la philologie et à l'histoire, Paris 1875, p. 14.

[2] Accanto al tipo di declinaz. in -AS, -ATIS improntato ai casi di n o s t r a s, v e s t r a s, c u i a s, -a t i s e dei nomi etnici in -AS, -ATIS, -ATES (plur.), cfr. Holder, o. c., I 244, 264, s'incontra un tipo di declinazione alla greca in -AS, -ADI, (dat.), cfr.: 's i b i e t A e l i a e SOFIADI c o i u g i s u a e' CIL. XIV 3323 De 8090 Praeneste, < SOFIAS, SOFIA Dessau 8090, 6335. A quest' ultima e non alla latina in -ATIS, attraverso una forma contratta (cfr. CIL. III, 14207, 23: ANDRAE, gen., < Ἀνδρᾶς < Ἀνδρέας), riviene il nome ANDRADA CIL. III, 917, Turda, che lo Zimmerman asserisce invece essere „mit romanischer Erweichung für ANDRATA" (ZRPh. XXVIII, 344). Per quanto l'esito romanzo della -D- non si distingua nel territorio della Venezia dall' esito della -T-, non escluderei che l'insistente tradizione nelle carte venete della trascrizione con **-di** dei nomi *Petrus Andre***adi**, *tribunus nuntius Ueneticorum* MGh. Dipl. II p. 353, a. 983, *villa sancti Andr***adi** *non longe Paulano* MGh. Dipl. II, p. 565 a 994, oggi Sant' Andrä di Pola (Istria); *Johannace Heli***adi**, a. 960, Istria (v. Salvioni, o. c., p. 216, n.[3]) „Giovannace di Elia" (cfr. HELIAS, = AELIAS, n. vir., Silvagni, o. c., nn. 1465, 1523, Dessau 8098), non segni piuttosto un'influenza greca nella prefe-

— **ATIUS**, v. s. -ACIUS.

---

renza data al tipo di declinaz. in -AS, -ADIS di SOFIA(S), SOFIADI, ANDRA(S), ANDRADA (rifatto al nomin. dai casi obliqui in -ADI, -ADA) modellato su λαμπάς, -άδος.

Ad una tarda estensione latina di -AS, -ATIS, -ATES (plur.) dei nomi etnici accenna la sostituzione di TAURINATES a TAURINI „abitanti di AUGUSTA TAURINORUM" nelle formule „TAURINATIUM muros, civitatem, colonia" e simili riportate dall'Holder II, 1760 sgg. da notizie dei secoli IV, V, VI, VII, s. v TAURINI. Da un anteriore *BELLUNAS, sing., *-ATES, plur. dipenderà il tardo uso latino dell' agg. patrio BELLUNATUS „di Belluno, città della Venezia", ThII., rifatto al singolare in -ATUS dai casi obliqui, sull' analogia di numerosi esempi citati dal Grandgent, o. c. p. 199 §. 367.

Notevole ancora l'estensione di -AEUS, = gr. -αιος. — di derivati quali CUMAEUS (< CUMA), CORCYRAEUS (< CORCYRA „Corfù"), ANDRAEUS (< ANDREAS), > canav. *Andreo*, *Andrè* CP., afr. *Andreus -drieu, -drius, -dre*, NP., (Langlois, o. c., s. v., cfr. *Ferès*, var. *Ffereus*, *Phérès*, nel *Roman de Thèbes*, ed. Constans) MATTHAEUS, DeVit, (< MATTHIAS, n. bibl., DeVit, > canav. *Mattia*, a. 1860 Rivara, 'sedimen quod fuit Johannis *Mathiati*', a. 1440, Ciriè, CP.) > canav. *Mattée, -theo, -the, -tio* CP. *Amateys, -ttey*, a. 1692, 1782, Volpiano, NC. (< *d]e Mateys*, abl. plur.) — applicato a formare le varianti medievali di *Thomas*, *Mamas*, *Cosmas*: *Mammèo*, *Mommè*, *Gusmè*, Bianchi AGilt. X, 346—48, ven. *Tomèo*, *Tomiè*, *Tomei*, *-miozzo*, CVE. 152, veron. s. *Tomïo*, (cfr. venez. s. *Roméo, -ïo*, Olivieri, *Saggio* cit., p. 124) padov. *Sangusmé*, Olivieri, *Saggio* cit. p. 115, piem. *-er* (cfr. aital. e a. ital. settentr. *romero* = *romeo*), 's. *Gosmarius*, eccl. in campis de Taurino', CAst. no. 659 a. 1225, '*Gosmarius* de Verçolio' BSSS. XLV, 280, 1231.

Il Bianchi, l. c. p. 348 'vorrebbe' la *è* di *Gusmè*, *Mommé* e *Thommé* „nata per contrazione da *-ai* in **Cosmài*, **Mommài*, ecc., ma riconosce che è 'per ora' una mera ipotesi a cui contrastano *crai*, *pietàe*, ecc. e aggiunge che „l'*-o* di *Mammeo* come di *Tommas-o* è venuto, per uniformità di cadenza, dai mascolini della seconda". — A mio avviso, tale uscita di *-é*, che s'incontra nel contado toscano e veneto (cfr. *Sangusmè*, presso Padova, *S. Fochè* nel Friuli. < PHOCAS (s.), e il nl. ven. *Ciùpese*, *Teupese*, *Teupice* < AETHIOPICAE [S. MARIAE], v. Oliveri, *Saggio* cit., p. 115, 123, 118) in unione con *San* —, come denominazione di chiese (v. Bianchi o. c., p. 346) e talora nei calendari verseggiati, come nel toscano „*il ventun San Tummé la Chiesa canta — il venticinque vien la Pasqua santa* (*il Natale*)", (Bianchi o. c. p. 346 n. 2), continua volgarmente un genitivo letterario-chiesastico: *ecclesia sancti Thome*, *dies festus sancti Thome*, etc, ove l'accento del nominativo Θωμᾶς, Κοσμᾶς manteneva regolarmente la stessa posizione anche al genitivo.

A questo caso, del genitivo in *-e (ae)* diffuso anche sulle carte notarili dell'alto medioevo ad indicare la paternità (v. Bianchi o. c., p. 347, n. 1), s'innestò la nuova uscita in *-eo*, *-ìo*, sotto la spinta duplice della necessaria adeguazione di questi esempi piuttosto rari e non consoni alla consueta accentuazione della lingua e delle varie parlate italiane e della analogia di esempi, quali erano i continuatori di ANDREAS, ANDRAEUS, MATTHIAS, MATTHAEUS.

All'atosc. *-eo*, apiem. *-er* (*-arius*) nei nomi suriportati corrisponde sul territorio trentino un esito *-elo*, *-edi* (nei nomi di casato al plur.): *Mat-*

— **ATTUS** [1] (celt.) *b*) ALATTUS, n. britann. Holder fasc. 19,

tèdi = tosc. Mattei, *Bottamedi* a. 1447 (v. Lorenzi, in Tridentum VI 1903, p. 171 sg.) tosc. Bartolomeo, cfr. valsugan. Bortolamio e *Tomedi* = ven. Tomìo (Prati, o. c., p. 77 e ibid. n. 1).

L'esito trent. *-edo* (parallelo al trent. *-odo*, *-odi* di *Colodi* < Ni]colodi = tosc. Niccolò < NICOLAUS, *Marchiodi* < *Marchiò = tosc. Melchiorre, Marchiori, v. Lorenzi, l. c.) si spiegherà, come l'esito apiem. *Manasedus* del n. bibl. MANASSES, con una falsa restaurazione della *-d-* introdotta nel gruppo *-eo* in un periodo in cui la *-d-* tendeva al dileguo. — Cfr.: *Manasse*, abbate monasterii Flaviniaci in pago Alsensi', Sickel, *Acta regg. et imper.* II, n. 41, a. 775, 'Manesceus, marchio', CdBobbio, I, 420; 'Manuelys qui *Mannaseus* uocatur habitator e cjuitate Nouariae lege romana uiuente' BSSS· LXXVIII, 85. 981 'heredes *Manesedi*' CAst n. 84, a. 1207, *Manasedus*, *-nasseus*, *-neseus*, *-esseus*, *anasedus*, CAst., n. 84 ecc; a. fr. *Manecier*, *Manessier*, v. Langlois o. c., s. v.; *Manessier*, *-esier* „uno dei giudici di Dario", nel *Roman de Thèbes*, ed. Constans, III, v. 11663. ecc.; piem. *Manissero* CP.

[1] La grafia -ATT-, ricorre anche nel nome del popolo alpino dei TRIULATTI, CIL, V 2, 7817, 37 che l'Holder II, 1961 collo Stokes deriva da t r i prefisso intensivo e u l a̅ t̅ (cfr. irl. *Ulaid*, gen. plur *Ulad* „gli abitanti dell' Ulster") e raffronta col gentil. ULATIUS e ULATTIUS (Holder, fasc. 17° col. 20 sg.). Lo stesso variare della doppia colla semplice s'incontra più e più volte nei titoli raccolti dall'Holder: -UTIO e -UTTIO (SVADUTIO, SVADUTTIO, Holder, II, 1644), -UCIUS, -A e -UCCIUS, -A (Holder, fasc. 17°, col. 12, 15.) -UCO e -UCCO, -UCUS e -UCCUS (Holder, l. c.), -OSUS e -OSSUS (ANDOSUS, ANDOSSICUS, CLAMOSA, CLAMOSSUS), talora -USSUS, (cfr. ALBINUSSUS 'celtisiertes lat. ALBINOSUS', BONUSSOS 'celtisiertes lat. BONOSUS' ecc.. Holder, fasc. 17, col. 54), T̅CUS e T̅CCUS, -A (v. s. i.d.) -ICIUS e -ICCIU (Holder, II, 21, 17), ecc.

È nota ai grammatici latini la varia vicenda del raddopiamento delle consonanti dopo vocali lunghe (f o r m o s s u s → f o r m o s u s, m a l l o → m a l o, ma -i s s e m → -i s s e m; a u l a → o l l a, a u c a → o c c a) e la confusione dimostrata talora nella scrittura dei codici latini fra le doppie e le semplici; qui però l'estensione e la frequenza di tale caratteristica grafica delle doppie allato alle semplici nelle scritture epigrafiche delle Gallie e della Britannia maschera una reale pronuncia provinciale che dava risalto alle doppie secondo il vario esito dialettale che dura tuttora o quale si è svolto nel corso della storia della lingua celtica e delle sue varie forme dialettali. Cfr. -ACCUS, **-ach**; -T̅CCUS, **-ic**; -Ū̅CCUS, **-u̅ch**; -ECCUS (v. Holder, o. c., s DOVECCUS), **-ec**.

Lo Zimmermann in ZRPh. XXVIII, 343 spiegava *-ă t t u s, -ĭ t t u s, -*ŏ t t u s come forme parallele di -a̅ t u s, -i̅ t u s, -o̅ t u s, ma replicava il Meyer-Lübke in *Einf.*III, p. 204, che è ignoto sinora il passaggio di una *-it* in *-itt* o di -i̅ t in -i t t.

Il Bruckner, o. c., p. 17 e 118, n. 4, manco a dirlo, spiega i suff. italiani *-atto* (*cerbiatto*), *-etto* (*agretto*), *-otto* (*brunotto*) col longobardico attraverso un suff. germanico *-ohta* 'mit schwankendem Mittelvokale', fidando, per quanto io vedo, sulla grafia medievale di *Brunecto*, frequente anche

547, (cfr. ALATUS CIL. XIII, 10010, 74, Holder, l. c.), BIRACATTUS

altrove e in età più antica, ad es.: *Fontanecta* „Fontanetta" a. 768 in una carta trevigiana (v. Cipolla C, *Ant. docc. del monastero trevigiano*, o. c.), la quale non corrisponde su quelle carte toscane e venete ad un esito fonetico volgare ma vuol essere una trascrizione letteraria di un volgare *-tt-*, sull'analogia del latino t e c t u m all' italiano *tetto*.

Lo Schönfeld, o. c., pag. 93, dichiara difficile un'interpretazione germanica dei nomi in - a t t o FREIATTO, FRIATTO, FRIATTIUS (CIL. XIII, 7916, 3614, 8324, CIR. 441) da altri germanisti già supposti di origine celtica, ma riconosce invece per germanica la formazione del nome di CHARIETTO (v. s. -ITTUS) che non si potrà staccare da CHARIATO = CARIATTO, episc. eccl. Genav., verso a. 585; CARIATTO = CARIATTHO, vir illustris, Concil. Araus. a. 529, CARIATI GAITI Fili CIL. XIII, 4545 apud Mediomatricos, v. Thll., e forse neppure da *Cariado, Kariado, Cariados*, nome di un rivale di Tristano nel *Roman de Tristan* del Thomas, ed. Bedier.

Il suff. *-atto*, come pure *otto*, nei dialetti italiani adempie a varie funzioni di 1) diminutivo (ed in tal caso si scambia facitmente con *-etto*, e lo sostituisce in certi tratti della parlata canavesana) e derivativo genealogico: *Lunatus, Perrotus, Perretus* „figlio o discendente di un *Lupus, Petrus*", 2) aggettivo patrio regionale o locale nella sua applicazione a nomi di luogo (cfr. canav. *Ceresolàt* „abitante di *Ceresole*", Olivieri CVE. 257 s. *-atto*, lomb. *Varesót* „abit. di Varese", ven. *-òtto* CVE. 258 s. *-òtto* e v. Meyer-Lübke Einf. III. p. 279), 3) di nome professionale (piem. *soclàt* „zoccolaio", Borgomanero *zuclatu* „id.", *uflatu* „offelliere", a ferrarese *raxonato* „ragioniere", ecc., v. Archivum Romanicum III, 1919 p. 261, agenov. *calafatus*, = aital. *calafato* „calafatore", friul. *erbolatt* „fattucchiere" ecc., v. Merlo, in Studi Romanzi IV, 155, n. 2, veneti *Segato, Trivellato* CVE 257, *pegolòto* CVE. 258). - In quest'ultima sua funzione mi è dubbia la sua identità originaria con l'*-atto* degli aggettivi patrii e del veron. *Sanzenati, Stefanati, Filipinati* „abitanti della contrada di San Zeno, di S. Stefano, di S. Filippo" (v. Balladoro A. *Folklore veronese, Proverbi*, Verona, 1896 p. 74) ed al proposito mi pare troppo recisa l'inammissibilità opposta dal Bertoni all' ipotesi del Wendriner (*Die paduan. Mund von Ruzzante*, p 47) che nell' a padov. *-ato* vedeva un latino - a t o r. Una forma *-at, -ato* svoltasi da - a t o (r) per via letteraria italianizzante nelle città padane del Quattrocento e di lì diffusa ai centri minori ed alle valli non mi pare una cosa impossibile, cfr. piem., lomb. *avovàt* „avvocato". L' *-at, -ato* dei cognomi professionali sarebbe in tal caso una nuova veste rammodernata dell' - a t o r ch'ebbe vasta ed antica diffusione in tutta l' talia Superiore nella sua forma notarile medievale *-tro* (cfr. *actro* „actor" e *Senatro* „Senator" in due carte trevigiane del sec. VIII, v. Cipolla o. c. p. 51, 58) e volgare *-aire, -aro, -adro*, (cfr. i nomi ladini in *-adru*: *tešadru* „tessitore", *funadru* „funaio" ecc, v. D'Ovidio in Romania XXVI e Bertoni in Archivum Romanicum II, 387) dei riflessi onomastici e comuni di a d v o c a t o r e di altre basi. Un esito semiletterario *-at, -ato* sarebbe d'altronde facile a spiegarsi nei centri cittadini, ove tali voci potevano venir sostenute dal tono letterario dei burocrati *(raxonato)* e le arti

e BIRACATUS [1], Holder I, 423 ~ *d*) α) *Bonatto*, v. s. BONUS; *Luuatus*, v. s. LUPUS, γ) *Cervato*, CVE. 213; *Viola*, *Violati* CVE. 153; *Vettorato*, *Venzato* CVE. 152.

— **ATUS** b) MUSSATUS 'qui mussat' Otto, o. c., p. 808, MUSCATUS 'a musca' Otto, 807, ROSATUS, 'rosae significatur similitudo', Otto 839, PASSARATUS 'passeri similis' Otto 817, NOVATUS 'a novando', LUPATUS, 'a lupo' Otto 801 c) α) v. s. (A)DEODATUS, DATUS, DELICATUS, QUADRATUS, γ) v. s. ROSATUS ~ d) α) v. s. CARBO [2] β) v. s. URSUS γ) *Biancato* [3], CVE. 221.

— **AUCUS** (celt.) e -AUCHUS, in Amm. Marcell. v. Holder II., 1476, s. SENIAUCHUS. > -OCUS e, verso il V sec, *-OCCUS = -OCH

e le industrie cittadine risentivano più che altrove, nei centri minori, l'influenza della parlata letteraria *(calafato)*. Non è poi un caso che tali voci riappaiano sui documenti dell'epoca trascritte in *-tor (raxonator)*. — Resta a notare che difficile riesce a distinguere fra i nomi propri in *-atto* quali derivino tale suffisso da -ATTUS e quali invece da un -ATUS anteriore (v. s. -ATUS).

[1] Cfr. Leday, *Inscriptions antiques de la Côte d'Or*, n. 83, Digione: 'D i s M a n i b u s... [I]uli B i r a c i l l i C. J u l. B i r a c a t t u s p a t e r p. c., e n. 128, presso Digione: M(o n u m e n t u m) L i t u g e n i B i r a c a t i [f i l i i]. — Il cogn. BIRACATTUS, come dichiara l'Holder, l. c, è un derivato di BIRACOS, n. celt., cfr. BIRACIUS, BIRACILLUS, BIRACO, Holder, l. c.

[2] Ad -a t u s, invece di -*á*, corrisponde talora un esito volgare recente semi-letterario -*át*, (cfr. piem. *avocát* „avvocato") trascritto in -*atto* sulle carte canavesane recenti. L'estensione del fenomeno, dovuto in parte al carattere semiletterario delle voci onomastiche nel periodo moderno, si spiega col turbamento addotto in chi trascrive o parla dalla presenza del suffisso canav. -*át* „-*atto*" < ATTUS, v. s. id. A questa tendenza collimatrice di esiti volgari semiletterari e di esiti grafici iper-rurali si oppose talora una tendenza inversa dello scriba, quella per cui grafie tradizionali ad es. di nomi locali in -*eto* < -e t u m, corrispondenti ad esiti volgari in -*è*, -*èi*, *ài*, si ridussero, per un vezzo di restaurazione ultra letterario dello scriba, ad -*etto* (*Frassinetto* [*frasinè*], *Colleretto* [*kurèi*] ecc. Non altrimenti si spiegano i nomi locali friulani in -*acco*: *Premariacco*, *Remanzacco*, *Carvacco*, *Aveacco*, *Avosacco*, di contro agli esiti volgari locali [*premariàs*], [*ramanzàs*], [*çharvà*], [*aveà*, *deveà*], [*avosàs*, *avosà*] ecc., ed i nomi locali canavesani *Confliacco*, *Priacco*, *Vidracco*, *Drusacco*, *Trusignacco*, *Montagnacco*, di contro ai loro esiti volgari in -*è*. Altri esempi siano i nomi locali friulani in -*icco*: *Alnicco*, *Bicinicco*, *Bonzicco*, *Butenicco*, *Chiavarnicco*, *Ciconicco*, *Giavernicco*, di contro agli esiti volgari [*Alnì*, *Dalnì*], [*bicinins*], [*butinins*], [*cicunins*], [*giavernì*] o semiletterari [*bonzìc*], [*çhavornìc*] ed alla trascrizione più o meno fonetica dell'esito volgare originario: *Formeaso*, [*formeàs*].

[3] Circa la difficoltà di distinguere i nomi provenienti da -ATUS da quelli in -ATTUS v. s. id. n. 1.

(brettone, s. VI—XIII)[1], b) SENOCH, abbas, presbiter, s. VI, v. Holder II 1466 s SENACUS, -OCUS e cfr. SENNAUCUS in SENNAUCIUS, -A; SENEUCUS, SENUCUS, Holder II 1475—1504; IUDOCUS, principe brettone † 669, Holder II 86 ~ d) α) *Petroccus* presbiter, CdBobbio I, 6, 8, 74, s. VI, NP.; *Petrochus*, a. 1263 Perosa CP. (?); in *Procco* a. 1586 [*pruk*] Verolengo NL.; Porta [del Borgo] e *Procco* a. 1754 [*i pruk*] Agliè NL. < NC.; *Perrochino* (Tenuta di) a 1683 Valchiusella NL.; *Perroclolus*[2], *-uclolus* ESSS. V 211. 1211, CStC a. 1251 NP.; Martino *Perrochia* BSSS. VI 382. 1277, *Perroça* de Paerno V, 217. 1251, *Peroça* V 169. 1239 Burolo CM.; < PETRUS; *Belocco* e *Belochio*, v. s. BELLUS. γ) *Barocco* CVE. 155; *Bertocco* CVE. 157, *Pedrocca*, *Pirocco* CVE. 148.

— **AX** (di AUDAX, DONAX, gr. Δόναξ, e DONACE, n. mul. Thll. EFFICAX, HIERAX, MARRAX, MELLAX, PERTINAX, STORAX, VIVAX, Dessau) > ? — **ACIS** (nomin.)[3] *b)* PETRONACIS Silvagni, n. 534, *c)* β) 'cum

[1] V. s. — ACCUS. — La diffusione dei suff. —*OCCUS, -ACCUS *-ecco* di *brythonec* „brettone" dai nomi propri estesi a voci comuni con valore aggettivale e dileggiative (cfr. ital *baciocco*, *sciocco* e v. Ascoli AGIlt. VII 598; genov. *bagach* „corpulento" < genov. *baga* „otre da vino", genov. *bisiac* „inconsiderato, trascurato", ital. *donnàccola*, *donnàcchera*, *donnàccoro*, *donnèccoro*, v. Horning, o. l. c.) va connessa alla storia dei Brettoni nell'alto medioevo, delle loro avventurose escursioni militari e monastiche e comunque alla loro penetrazione medievale in Italia (nel Piemonte: „ego Gurgarus genere *Brittonum* subscripsi", CdBobbio, I, pag. 83, a. 591; Petri *Bretoni* BSSS. XLV 296. 1254 e *Oççadec*, miles, XLV 178. 1183; cfr. afr. *breton*, *berton* „brettone" ed il suff. di *brythonec* e dei numerosi cognomi brettoni di *Le Dantec*, *Gallouedec*, ecc.; numerose bande armate di brettoni scorazzarono il Piemonte, dalla leggendaria calata per la Valle di Aosta di Sisualdo re dei *Britti* nel 565 [v. Saroglia, *Memorie stor. della Chiesa d'Ivrea*, p. 30] sino alle loro scorribande nel sec. XIV [v. Bertano L. *Storia di Cuneo*, II, p. 148; Boll. della Soc. Pavese di Storia Patria, IV 1904; Boll. stor. bibliogr. subalpino XXV, 1923 p. 299] ed alle leve di guerrieri brettoni fatte dai Savoia, v. BSSS IV[5] 10. 1387). — Un caso caratteristico di tale storia si è la sorte del loro stesso nome etnico b r i t t u s (REW. 1316) dai cui dipendono forse, invece che da *Berto* NP. german., i nomi *Bertocco* e *Bertacco*, quali forme anteriori a quell' altra *brythonec* = *brython* „brettone".

[2] Questo ed i sgg. sono da *-occolo*, *-occljo* (v. s. -ŭLUS).

[3] Circa la tendenza nel linguaggio latino popolare di foggiarsi per il nominativo una forma in *-is*, *-es*, *-e* sul modello del genitivo e casi obliqui v. Grandgent o. c. § 367 e cfr. ibid. a u d a c e (nomin.). Una controprova può essere il nome medievale '*Quirax* germanus Ursi' (v. L. Schiaparelli, *I diplomi di Guido e di Lamberto*, in „Fonti per la Storia d'Italia",

Johannace clerico', 'Uidelina uxor *Johannacis*' BSSS. XLV, 212. s. XIII, γ) *Zanaxi, Ianaxi*[1] < IOHANNĒS, CVE. 140.

— **Ē, -ENIS, -IS, -INIS,** v. Grandgent, o. c. §§ 355, 359 e Diehl, o. c., pp. 79—92. *b)* AELIAE IULANIENI CIL XIV, 1784, Ostia; PHILENIS, Silvagni 3707; AMABILINUS[2] Silvagni 1986 < AMABILIS,

pag. 6, r. 18) tratto al nomin. in *-ax* da una forma genitivale *Quiraci* del nome greco-latino QUIRACUS CYRIACUS, Silvagni, o. c., n. 2375. Un ricco elenco di nomi medievali in *-ace, -aci*, dei secoli VIII e IX, ha raccolto il Bianchi dalle carte toscane in AGIlt. X, 350 sg.: *Auduaci* (nom.), f. *Audaci, Baronaci* (gen.), *Deodaci* (nom e acc.), *Gabbaci* (gen.), *ego Iohannacis, Iohannacim* (gen.) *Leonaci* (nom. e gen.), *ego Leonaci, fil. Maronaci, ego Petronas, ego Petronaci, Istefanacis, ego Teuderacis.* Altri nomi in *-ace* del sec. X. si hanno in L. Schiaparelli, *I dipl. di Berengario I*, n. 70 a 906: '*Iohannace, Stèfanace* et Laurencius abitantes locus qui dicitur Caltonico isti omnes servi', e nel *Codice diplom. Istriano* del Kandler all' a. 900: '*Iohannace* Helliadi'.

L' -ACIS, oltre che da -AX, può derivare da -ACI(U)S colla stessa antica contrazione della -U di -IUS che s'avverte nel lat. volg. (v. AGIlt. IX, 380, Schuchardt H., *Vocalismus des Vulgärlateins*, Lipsia, 1866—69, II, 384, Diehl E., *Vulgarlateinische Inschriften*, nella collana di Kleine Texte, editi da A. Marcus e E. Weber in Bonn, No. 62, p. 79) e nel basso lat. dell'alto medioevo (cfr. Grigori, nomin., L. Schiaparelli, *I dipl. di Ludovico* III, no. 6, a. 901; ego Mauricl, ego Lupini, ego Aderisi, nel Codex Cavensis, v. De Bartholomaeis in AGIlt. XV, 271 ove il n. Jannaci citato a pag. 265, 270 è interpretato „Jannaccio, Giovannaccio"; per tali nomi contratti in -i, sulle carte toscane v. Bianchi in AGIlt. X, 359 sgg. e XIII, 193) ed a cui risalgono gli esiti canav. -ente < -ENTI[(U)S], v.s. id., -iʒe < -ĪCI[(U)S], cfr. canav. Mūriʒe „Maurizio" ecc.

Sulle ragioni di una tale diffusione di forme contratte che s'è voluto far dipendere dal risorgere di forme dialettali italiche e del prisco latino si raffrontino le quasi regolari trascrizioni in -is (-εις, -ειος) dei tardi nomi singolari in -IUS delle iscrizioni cristiane romane: Ἀθανάσις, Ἀνθέστις, Ασκλῆπις, (Γ)οργόνις, Εὐσέβις, [Ἰ]ούλη, Λαυδίκις, (Λα)υρέντις, Λεόντι'ος), Μακάρις, Μετρίκις, Ναβίγις, Παραμοῦθις, Περρώνεις, (Σω)φρόνις = ATHANASIUS, ANTHESTIUS, ASCLEPIUS, GORGONIUS, EUSEBIUS, IULIUS, LAUDICIUS, LAURENTIUS, LEONTIUS, MACARIUS, METRICIUS, NAVIGIUS, PARAMUTHIUS, PETRONIUS, SOFRONIUS (Silvagni, o. c., p. 513 sgg. e Ἀπολλινᾶρις, -άριος, v. s. -ARIS -ARIUS.

[1] Con *Zanaxi* andranno pure alcuni altri cognomi veneti come *Andreasi* CVE. 257, *Bellinaʒo* CVE. 221, *Bonaʒo* CVE. 222, *Filiaʒi, Bonfiliasio* CVE. 202, e *Bertaso*, con altri che l'Olivieri raccoglie sotto la forma attuale del suff. -*àʒo* senz' alcuna dichiarazione (CVE. 257), quando non siano cognomi geografici derivati da nomi locali friulani in -*às* (v.s. -ICUS, n. 2).

[2] I tardi cognomi latini masch. in -INUS -ENUS (cfr. CIL. III, 2079), femm. in -ENIS, -ENE, -INE si spiegano colla stessa tendenza del linguaggio popolare a foggiarsi per il nominativo una forma sul modello dei casi obliqui e parisillaba (v. Grandgent, o. c. § 367), quando, sotto l'infusso della declinazione greca, i nomi greco-latini in -ē(s): NICES, Νίκη Silvagni, alla cui uscita s'uni-

-INIS, CIL. VI 11507, XII 3987; MARTIALIS, -INIS, Silvagni 2701; HILARINUS, Silvagni 2607, HILARINE Silvagni 1187, 3540 < HILARIS Silvagni 2047, 5, HONORINUS Silvagni 378 < *HONOR; DOVIDE, n. mul., DOVIDENAE, dat., genit., s. III d. Cr., v. Holder, I, 1312, *c)* β) de *Amabilene, Amabilenam* v.s. AMABILIS ~ *d)* Salvioni, o. l. c [1], γ) *Contareno, Fuscareno, Lupareno*, CVE. 257 [2].

formavano gli stessi nomi d'origine latina da -A voltisi ad -E: MERCURIANA, -ES, -E, MERULINE ecc., Silvagni (v.s. -E(N)S, n. 2), venivano declinati al genit. in -ENIS (v. Grandgent, o. c. § 359). Così accanto ad APHRODITE di numerosi titoli 'liguri' del CIL. V 2, si ha pure APHRODITEN (nomin.) CIL. V 2, 6808 Ivrea, e APHRODITENIS (nomin.) CIL. V 2, 7697 S. Albano.

[1] Tracce di tale declinazione latino-volgare in -ENIS, romanza in -ene nella toponomastica piemontese sono: *Ar*ene curtis BSSS. XXXVI, 2 1038, de *Ar*enis, *Har*enis [trascrizione latina notarile all'ablativo plur. di un volgare -ene inteso come una forma di plur. da -ena, quando dai nomi declinati in -ENIS si fu svolta una neo-formazione romanza di n. pr. masch. in -eno, femm. in -ena: *Abbol*enus, NP., v. C. Cipolla, *Monumenta Novaliciensia, Index*, cfr. l'*Abbel*enus di Fredegario, Först.[1], 3 < **Abbula* < ABBO, Holder, I, 6, Schönfeld, o. c., p. 1, Först.[1], 1; *Aud*enus, NP., Cipolla, o. l. c., < *Auda*, NP. femm. german., Först.[1], 164; *Acel*ena, uxor. BSSS. XLV, 113. 1137—1158, < *Accila*, NP. masch., got., Schönfeld, o. c., p. 1], CAst. 279. 1199 < *Ara*, NP. masch., got., Först[1], 115 (cfr. i nomi ostrogotici *Maza, Patza, Wacca* declinati da Cassiodoro in -enis, -enem, v. Schönfeld, o. c., p. XXV e s. vv.); *Guar*ene, l. presso Alba, < *Wala(h)*, v. Schönfeld, o. c., p. 250, Först.[1], 1513 (cfr. i numerosissimi *Wala, Guala*, NP. e CP. sulle carte mediev. piem. allato ai derivati in -ene: nobiles *Wall*enni de Marcenasco a. 1558, Pont, < **Wal*enj, plur. NC.> al *Val*egnio a. 1677 Quincinetto, al *Val*egnio a. 1786 Valchiusella, NL.); *Mar*ene, l. presso Savigliano; *Niza, Nic*ene CdBobbio I, 396, oggi *Val di Nizza*, presso Bobbio < NICE, -ETI (dat.) Desssau, NICES e -ENE (nomin.) Silvagni, o. c., nn. 3018, 3151, = NICIA, NICIAS Dessau; *Boçol*en, *Bozzol*eno, *Bozol*eto, *Bucel*en seu *Buzzole* villa BSSS. XLV, 37. 1083 ecc., oggi *Bussoleno* in Val di Susa. — Lo Schönfeld, o. c., p. 54 s. BUCCELENUS, duca franco, scompone il nome in BUCCE-LENUS come AUDOLENA, NP. femm. burgund. ?, CIL. XII, 2105, XIII, 166 in AUDO-LENA, BUTILINUS, NP. masch. alamann., Schönfeld, o. c., p. 59 in BUTI-LINUS, secondo l'ipotesi del D'Arbois de Jubainville, che nei suoi *Études sur la langue des Francs*, p. 110 considerava -leno, -lino come un suff. diminut. Invero non si potrà staccare BUTILINUS da BUTILA, NP. masch got., Schönfeld, o. c., p. 59, AUDOLENA da AUDILA, NP. masch., s. VI Conc. Autisiod, Först.[1] 164 e BUCCELENUS si dovrà connettere ad una fase *BUCCILA, NP. masch., come pare dimostrato dalla identità delle forme antiche del NL. *Bussoleno* di Susa: *Bucel*en = *Buzzole* (= *-ae*) villa). — Una lunga ed utile discussione comporterebbero le spiegazioni date sinora da celtisti e germanisti su taluni nomi pr. che si è voluto riconoscere composti di due membri: Come i nomi scomposti in -leno, -linus, -lena, anche altri in -land, Först.[1] 829, -lind Först.[1] 845, -loch Först.[1] 880 saranno da ricondurre a voci in -*ila*,

— **ĒLIUS**, v. s. -ILIUS.

— **ĔLLUS e -ĬLLUS, -ŬLUS > -ĔLLUS**, *b*) AUCELLA, MARCELLUS, DeVit., CARILLUS, CARULA Thll., MAURILLA DeVit., LUPELUS (= -ELLUS), PETRONILLA Silvagni; *c*) α—β) *Ozella*, v. s. AUCELLA; *Marcello*, v.s. MARCELLUS; *Carello*, v. s. CARILLUS; *Maurellus* de Bardonisca, BSSS. XLV, 20. 1062—1092, *Morellus* de Beccaria, VIII, 110. 1231, NP.; Iohannes de *Morello* de Strambino, IV[4], 277. 1338 CP.; *Morello*, CP., ad *Morellas* a. 1586—1632, Verolengo, NL.; alla *Morella*, al *Morello*[2] NL. (numerosi); *Perronella*, a. 1586, Sparone, NL.; γ) *Carelli* CVE. 224, *Maurelli* CVE. 145 ~ *d*) α) *Perellus* de Putheo, a. 1263, Cuorgnè, NP.; Petrus de *Prella*, BSSS. VIII, 74. 1214 CM.; *Perrello*, *Perrello*, CP. < PETRUS; *Facellus* Pauesius, BSSS XLIII[4] 47. 1307 NP, < BONI]FATIUS; γ) *Paganello* CVE. 229; *Tadièllo* CVE. 152; *Fiello*, CVE. 145.

— **ENIUS**, v. s. IGNUS.

— **E(N)S, -ENTIS**: CLEMENS, -ES, CRESCENS, -ES, Thll., HERCULES, -ENS, -ENTIUS (nom.), HERCLENTI, -INTI (dat.), Schwab., o. c., p.

-ilo + *-and*, *-ind*, *-oh*. Altrettanto forse per alcuni nomi in -laicus, -legius Först.[1] 823 sg. che riverranno a voci in *-ilo*, *-ila* o -ULUS, -A + -ATICUS, -ETICUS ma basti per ora l'accenno.

Le varianti medievali *Audoenus*, *Frodoenus* = *Audoinus*, *Frodoinus* ecc., v. Cipolla, o. l. c., risentono a mio avviso dell'indecisione fra la forma volgare romanza -ene e la letteraria romanza -inis: MARTIALIS, -INIS e *MARZALE, -ENE.

[2] L'Olivieri, l. c. afferma che l'*-eno* dei nomi ivi elencati è 'puramente grafico e letterario', ma non par dubbio invece che sotto la forma *-eno* continuino la declinazione latino-volgare -i(s), -e(s), -i n i s, -e n e(s) in quanto che derivano dai nomi medievali *Contari*, *Lopari*, *Fuscari* (v. Bruckner, o c. p. 263, 280, 250), e che le varianti in *-ino*, *-ini* (CVE. 158, 137, 215) siano restaurazioni seriori, popolari o letterarie qui non importa decidere, dovute all'analogia dei più numerosi nomi in *-ino*.

[1] Cfr. Grandgent, o. c., p. 37.

[3] I nomi di luogo meno soggetti dei nomi personali e dei cognomi a rimaneggiamenti eruditi, raccolti direttamente dalla bocca del popolo e trascritti con più scrupolo di esattezza grafica conservano, come altrove, nel Canavese tracce continue e sicure dell'uso di far precedere l'articolo singolare ai nomi personali cognomi e soprannomi, secondo l'uso lombardo e trentino, ma non veneto (v. Prati, o. c., p. 76). Tali tracce documentano talora l'uso volgare, non letterario, del cognome al plurale (NC.), che d'altronde riappare, anche fuori della sua applicazione a voci toponimiche, in costrutti sintattici, quali i NC. veneti: *Litamè*, *Liorsi* ecc. CVE. 254.

663 e Schuchardt, o. c., III, 343; SPES, cogn. e n. sing. vir. e mul., Dessau, Silvagni, SPENTI CIL. IX, 1204; **-es, -entis** nelle carte medievali: *Johann***es**, *Johann***entis**, v. Buch in ZRPh. XI, 111; Salvioni in Romania XXXV, p. 250, n. 1; **-ITIE(S)** < **-ITIA**: CARITZE n. sing. mul., Silvagni, no. 3103; DULCITIE[1] n. sing. mul., Silvagni, no. 475, cfr. ibid. DULCITIUS e DULCITIA, n. sing. mul., Otto, o. c., p. 884; > **-ities, -ices, -icies, -ice, -ise, -isse; -isent, -esent, -essent, -issent:** „filio beatae memoriae *Bel***itie**" in una carta pisana dell'a. 1029, AGllt. XVII, 487; *Bell***icies**, personaggio del *Tristano* riccardiano edito ed illustrato da G. Parodi, Bologna, 1896; *Bel***ices**, lo stesso personaggio nel poema di Niccolò degli Agostini, *L'innamoramento di Messer Tristano e di Madonna Isotta*, Venezia, 1534 (v. Archivum Romanicum, IV, 1920, p. 156 sg.); afr. epico *Bel***esent**, *Bel***isent**, *Bell***issent**, *Bell***issant** „Belissenda" (Langlois, o. c., s. v.) < **Bell***ities* „bellezza", v. s. BELLUS; „la belle *Brun***issent**" del *Roman de Thèbes*, ed. Constans, v. 7876, < **Brun***ities*, „brunezza"; *Clar***issant**, principessa saracena, (Langlois, o. c., s. v.) < **Clar***ities* „chiarezza", cfr. *Clar***ise, -ice, -isse**, *Claresme*, n. pr. femm. (Langlois, o. c., s. v.).

— **Ē(N)SIS, Ē(N)SIANUS**[2]: CASTRENSIS, -ESIS, -ESIANUS, Thll.; *c*) α) *Turine***xy**, *-esy* (genit.), CP. frequente, < TAURINENSIS γ) *Bo***lognese**, raffrontato con *Bol***nisio** (= Bolo-) NP. bolognese del s. XIII., CVE, 169 < BONONIENSIS ~ *d*) α) Uido *Ca***nabensi** comes BSSS. V 7. 1156 „Guido conte canavese" < Canava (< c a n a b a), antica corte medievale sul territorio attuale di Salassa;

[1] Alla diffusione di tale uscita in -E(S) non è stata estranea l'influenza onomastica greca dei nomi femminili in -ή, -ής, -η; cfr. Αἰλιανή, Αἰλιανῆς, Silvagni, = AELIANE, -A. allato ad Αἰλιανός = AE-, AILIANUS Dessau; Σερηνίλλη, Silvagni = SERENILLA; Ἰουλιανή = IULIANA, -E, -ES; Μαρκιανή = MARCIANA, -E, -ES; MERCURIANA, -E, -ES, MERULINE Silvagni.

[2] Il Meyer-Lübke in *Einf.*[III] p. 279 dichiara di nuova formazione ed improntato forse a DIOCLETIANUS < DIOCLEA, il suffisso *-igiano* di *Parmigiano*, *Astigiano*, ma ad *-igiano*, forma letteraria attuale del suff., corrisponde ovunque nei dialetti gallo-italici un esito *-eʒán* che solo s'accorda con un' origine da -E(N)SIANUS e colla sua storia. Cfr. *cortisiani* (b.lat., v. MGh. Dipl. I, p. 352, r. 45) „cortigiani, ma nel significato primitivo di dipendenti, abitanti di una corte, di un distretto *cortensis*"; „in comitatu *Regienses*" = di Reggio Emilia, dei 'Reggesi' e nello stesso documento: „in comitatu *Regisiano*", L. Schiaparelli, *I diplomi di Berengario* I, no. 37, a. 903.

Uido comes f. q. Ardecionis de *Canauise*, BSSS. VIII 1. 1141, cfr. CStC. I, pag. II sgg.; „et walda de Vulpiano usque ad finem superius dictum in *Canaueso*“ [1], MGh. Dipl. Henrici II, a. 1014; Obertus comes *Canavesanus*, BSSS. LXXIX, 277, 1095, Petrus *Canavesanus*, BSSS. LXXIV, 251. 1115, < *Canavese*, nel significato più antico, del distretto feudale che prese nome dalla corte di Canava; „de comitibus de *Caneues* habitantibus a flumine Durie insusum uersus *Caneuesum*“, BSSS. VIII, 22. 1197, de *Canauex*, *-isio*, *-eisio*, BSSS. XLIX, 41. 1167, 87. 1221, 145. 1244, de *Canaueis* [2], BSSS. XXXVI, 186. 1224, ove *Canavese* ha già il suo significato più tardivo, medievale, di consorzio (potestaria, commune, Universitas) politico delle terre dipendenti dai vari nuclei di famiglie signorili diramatesi dall'antico ceppo dei Conti del Canavese; Pastor *Caneuesius*, BSSS. VIII, 110. 1231, Martini *Canavexii* clientis, BSSS. IV[4], 277. 1338, *Canavesio* a. 1684, 1729, 1789 Ronco, a. 1797 Romano; *C-*, *Chianavesio* a. 1802 Carema, CP. geogr. < [de] *Canavesio* „Canavese“; *Albaneysi*, *-esie* (genit.), a. 1554, Volpiano; *-esy* (genit.), a. 1530, Chivasso, CP. e CM. geogr. < Albano Vercellese; β) *Astisanus*, v. L. Schiaparelli, *I dipl. di Rodolfo* II, no. 10, a. 924, = *Astigiano*, NP < HASTA, oggi Asti γ) *Brandalise*, *-olese*, *-olisio* allato a Brandolin < *Brando*, Först.[II] 234, CVE. 158; *Guarese*, *-iso*, *Quarisa*, *Squarise* derivati dalla stessa base di Guaraldo, Guaran, Gueruzi CVE. 161; *Ni-*,

[1] Circa -E(N)SIS in aggettivi usati a denominare il fondo dal n. sing. del proprietario (cfr. CIL. XV, 4825: in cellario domnorum Lolliani et Candidi... ex saltu MARCIANENSI...) nel territorio veneto cfr. Oliveri *Saggio* cit. pag. 65: *Corbanese*, *-esio* < *CORBANUS < CORBUS; p. 73: *Marcellise* < MARCELLUS; pag. 75: *Martinese*, *-ise* < MARTINUS; p. 85: *Settemesa*, *-ésega* < SEPTIMUS ecc.

[2] Il suff. della variante grafica *Canapicium* (poi *-itium*), che s'incontra sin dallo scorcio del s. XII (v. BSSS. XXXVI, 76. 1185: de *Canapicio*; BSSS. VI. 16. 1181: feudum comitum *Canapecensi*; BSSS. IV[4], 217. 1334: Obertus de Laurenzadio [oggi Loranzè] ad partes *Canapicii*; BSSS. LXXXVI, 125. 1247: Bertrammi de *Canapicio*; BSSS. VIII, 14[1]. 1263: potestaria de *Canapicio*) e dovuta alla falsa etimologia dal nome delle pianta della *canapa* che apparve poi sullo stemma dei conti canavesani, rappresenta un caso singolare d'influsso morfologico del nuovo etimo per cui ad -ensis vien sostituito l'-icius caratteristico nelle voci canav. tratte da nomi di vegetali o create ad individuare tratti coltivati o boschivi. D'altronde tale variante si fonda sulla identità degli esiti recenti canav. *-eis* < -E(N)SIS e < -ICIUS ed appare quando, dopo la caduta delle finali *-e*, *-o*, collo smorzarsi in sorda della sonora di *-eis(e)*, l'esito *-eis* di -E(N)SIS si accomunò coll' esito *-eis* di -ICIUS.

Negrisolo CVE. 229; *Montesàn* „montigiano" CVE. 178; *Piovesàn, -ana*, agg. di Piove di Sacco; *Portesàn* da *porto* „passo di fiume" CVE. 180; *Bondesàn*, agg. di Bondeno, nl. ferrarese; *Borghesàn* „borghigiano" CVE. 169; *Murianésego*, allato a Muriani, da Murano CVE. 178.

— **ENS, -ENTIUS, -ENTIO, -ENTIOLUS, -A, -ENTIANUS, -A, -ENTINUS**, v. Schwab, o. c., c) α) *-enz(i)o, -enti, -e*, v. s. FLORENTIUS, LAURENTIUS, LUCENTIUS, VINCENTIUS, VIVENTIUS γ) *Aventi*, connesso dall'Olivieri con „bon-evento", CVE. 169, n. 1, < HABENS, CIL. III 3898, Emona (Pannonia infer.), o HABENTIUS, Schwab, o. c., p. 663; *Lucenzi, Lusenti* (*i*. CVE. 143 < LUCENTIUS; *Viventi* CVE. 153 < VIVENTIUS, *Nocenti* CVE. 146 < INNOCENTIUS, Schwab, o. c., p. 664. ~ d) α—β) *Belenzo, Balançonus*, v. s. BELLUS, *Falenço, -enzonus, -encionus*, v. s. FELIX[1]; *Gorenzio*, illustre casato medievale di Bene Vagienna, < *Gre/gorentius* < GREGORIUS, γ) *Perenzòn, Perenzini, Perençina, Perenzano*[2], *Petranzan, Perinçol* < PETRUS CVE. 148.

— **ES, -ETIS**, v. s. **AS, -ATIS.**

— **I-ANUS**, v. Schwab, o. c. p. 719: „inde ab exeunte primo, imprimis autem altero et quae secuntur saeculis cognomina in -IANUS formata apud ingenuos frequenter usurpabantur, idque ita, ut persaepe ex patris vel matris vel etiam patroni cognomine fingerentur". Cfr. CIL VI, 2453, Roma: ULPIUS EMERITIANUS filius ULPI EMERITI; CIL V, 1. 3318, sec. III, d. Cr., S. Maria delle Stelle (Verona). In tale iscriz. dal nome gentilizio e dal cognome della madre IULIA MAGIA moglie di P. POMPONIUS CORNELIANUS derivano il loro cognome i figli IULIANUS e MAGIANUS *c)* α—β) v. s. AEMILIANUS, -A; VIVIANUS; γ) *Emiliani*, s. XI, oggi *Miani* CVE. 135;

[1] Alcuni esempi di tale „curioso uso del suffisso latino per nuove formazioni" medievali ha raccolto il Bianchi in AGIlt. X, 359: fil. qd. *Barbentii*, a. 754, *Barbenti*, gen. e nom. a. 788, *Magnenti*, gen. a. 763, Magnari fil. *Magnentii*, a. 777, *Magnentii*, a. 779, *Magnentiuli*, a. 784, *Morentialus* o *-ulus*, a. 753. — Notevole la diffusione di *-enzo, -encius -inzo* fra i nomi germanici del Först[1] 945, 1363: *Abinzo, Berinza, Custanza, Fahentz, Raginzo, Lopenzo, Lorenzo, Magalenzo, Reginzo, Reinza, Scarenza, Subarenzo, Werinzo*, ecc., dei quali alcuni sono probabilmente nomi latini, come *Lopenzo* allato a *Lopus, Loba, Lobeto*, Först[1] 879 = LUPENTIUS, v. Schwab, p. 668, LUPUS, *Custanzo*, Först[1]. 322 = CONSTANTIUS Schwab 688 sg., *Lorenzo, -inzo, Lorenza*, fem. 'latein?' Först[1]. 880, = LAURENTIUS, -A ecc.

[2] L'Olivieri CVE. 257 suppone '*-enzo* (per *-anzo*)'!

Candiàn < CANDIDIANUS, CVE. 133, n. 3; *Paterniani* CVE. 147 < PATERNIANUS, Silvagni; *Oriàn, -no* < AURELIANUS, CVE. 146 *Tiziàn* CVE. 153 < TITIANUS, Dessau ~ d) α) *Facianus*, a. 1263, Caluso; *-no* CStC. a. 1575 S. Giorgio; *Fassani* (genit.) a. 1554, Volpiano, ecc. < BONI]FATIUS, Thll. Cfr. il NL *Bertignano* e i CP *Ulrianus* e *Aimerianus* di due individui a NP *Ulricus* l'uno, l'altro *Aimo*, riportati a pag. 522 sg. γ) *Gurioni* < *Gre]gorianus*[1], CVE 141.

— **ĪCCUS, -A**[2], allato a ĪCUS (celt.), = abrett. *-ic*, v. Holder, II, 19 e 22, b) BELLICCUS, -A, e BELLĪCUS, v. s. -ĪCUS; SUTICOS e SUTICCOS, Holder II, 19, 22; MARICCUS, -ICCA allato a MARĪCI, Holder, II, 427 c) v. s. BELLICCUS ~ d) α) v. s. BONUS; *Perico* s. XIX Strambinello; *Prico* da S. Martino a. 1779 Colleretto Parella; *Pricco* a. 1785 S. Martino, CP.; Ubertus *de Prica*, Iohannes de Benedicto *de Prica*, BSSS. VI, 349. 1274, CM; (cfr. catal. *peric*, spagn., portog. *periquito* „pappagallo" REW. 6449) < PETRUS; γ) — — — ?

— **ICĪNUS**, v. s. -ARIS, n. 2.

— **ICIUS -A**[3] e **-ICIO, -ITIUS, -A** in n. gent., v. Otto, o. c. p. 854 sgg.; frequenti nella tarda onomastica dei cogn. e. n. singol.

[1] V., quanto all'importanza ed al significato della omonimia fra il NP. e il CP. di questi due esempi, a pag. 542 sg.

[2] Contro le affermazioni avanzate da altri sulla africanità del suff. -ICCUS, -A (v. Meyer-Lübke, *Einf.* III. § 203) si veda la sua diffusione in ben altri territori: VORANICCA MARCELLAE, CIL. V, 466, Pinguente; MARICCA NAMICI F., CIL. V, 6850, Aosta; BILLICCAE GRATIANI F., Allmer 691, Anglefort (v. Holder, I, 421); BODICA, CIR. 745, [BODI]CCA; CIL. VII, 13, Chichester; MEDETICCA SENICATI F., Amiens, v. Holder, II, 1476. — Ad un'origine greca del suff. di tali nomi par difficile risalire in quanto che la loro diffusione caratteristica sul territorio di penetrazione celtica ed ove tracce d'influenza onomastica greca sono meno frequenti (cfr. tuttavia ARECAIPPUS in CIR. 847, Bollendorf, se da *-ιππος*) pare escludere tale ipotesi. I nomi africani muliebri in -ICA e -ICCA (se per il n. BODICCA di CIL. VIII, 2877 non si vorrà accettare una provenienza celtica verisimile per la frequenza fra i Celti di tal nome a base celtica accertata, cfr. Holder, I, 456 s. ***bŏdi**, 457, s. BODIC(C)US, -A „Victor, Victorina"; cfr. abrett. **Budic** poi *Buzic*, 497 s. BOUDICCA) qualora fossero dal greco < *-ικος, -ίκκα* (cfr. Bechtel, o. c., p. 451: Φίλικος e Φιλίκκα, in Assus) nulla avrebbero in comune coi nomi celtici in ĪCCA, perchè varrebbero -ĭCUS, -ĭCA, ĭCCA.

[3] Corrispondentemente all' estensione del suff. -icius (con -aceus, acius, iceus) nel latino volgare; cfr. Wölfflin E, *Die Adiectiva auf* **icius** in Archiv für latein. Lexicographie und Grammatik mit Einschluss des älteren Mittellateins, Lipsia, V, 415.

latini. *b)* DOCTICIUS, DOMNICIUS, DOMITIUS, DULCITIUS, -A, Thll.; SIMPLICIUS, -A, PATRICIUS, -A, PUBLICIA, LAURICIA, MAURICIUS, Dessau; AURICIUS, BELICIA, PRIMITIA, PRAEIECTICIUS, RETICIUS, SIRICIUS, SORICIUS, TARSICIUS, FELICIA, -ICIO, -ICIANUS Silvagni; MAURICIUS, -ITIUS De Vit; DONICIUS, ROSICIA Holder *c)* α-β) *Belletius, Bellizoni, Belezo, -zoni* v. s. BELLICIUS -ITIUS; *Bonicius* prenominatus *Bonezo, Bonetius, -ecius, -esso, -ezo, -izza, -essa, -izio,* v. s. BONITIA -IZA γ) *Maurisi* CVE. 145; *Fabrici* CVE. 136 < FABRICIUS; *Bonizzo -izzolone, -izzato, -izzoli, -isoli* CVE. 158; ~ *d)* α) *Perrecius* BSSS. IX[1] 175, 1275 NP. < PETRUS; v. s. CARUS; β) *Gorricios,* v. pag. 535. *Garizio* < GRE[ɣ]GORIUS γ) CVE. 258 s. *-esso* e *Grandesso* CVE. 226, < *Grande; Vale-, Valaressi* CVE. 152, < *Valerio*; *Polesso* CVE. 147 < *Paolo*; *Carlesso* CVE. 133 < *Carlo, Nalesso* CVE. 146 < *Natale*; *Omizzólo* CVE. 229 (cfr. i NP. dell' alto m. e. *Homicio, -itio* e *Homulo*, Bianchi AGllt. X. 352 < *Homicius* e *Homulus*, cfr. HOMULLUS, HOMUNCIO Dessau); *Pieressa, Perissoni, -issoni, -içol, -issinotto, -issèlo, -essutti* CVE. 148 < PETRUS; *Bertolissio* CVE. 157 < *Berto, -olo*, NP. germ.

— **IC(U)LUS**[1], **-A** in cogn. e n. sing.: HILARICLUS, FELICULA, -LICLA, -CULE, Silvagni; MATEICLUS, URSICLUS, cfr. URSICINUS, URSINUS, URSULUS, URSUS, Dessau; OVICULA, Schulze 364; ORICULA Schulze 35; *c)* γ) „Domenico et Valerio quondam Vendeimolo et Gaudolo f. qd. *Feligolo* et *Forcolo*" Cipolla, *Ant. docc. del monast. dei SS. Pietro e Teonisto in Treviso*, o. c., no. 12, s. VIII, <*FELICULUS, cfr. FELICULA. ~ -UC(U)LUS[2], -A, cfr. PETRUCULAEUS, -UCULEIUS, -UCLEIUS, Schulze,

[1] Tali nomi latini in -ICLUS riproducono forse in veste latina il secondo membro -κλος (= -κλῆς) dei composti greci (v. Bechtel, o. c., pp. 238—248); cfr. AGATOCLUS, -CLES, ANDROCLUS, CARICLA, Thll., NICOCLES, PATROCLUS, Dessau.

[2] Collo stesso scambio di suffisso di ĭculus in -ûculus del latino volgare, v. Grandgent, o. c. p. 37.

Varianti di -UCULUS e di -ICULUS, -ACULUS sono ŭbŭlu e ĭbulu, -ābulu nei nomi locali e personali dell'alto m. e. sul territorio piemontese e lombardo. Il cavaliere lombardo che nella canzone di gesta francese l'*Aiol* ribatte con una violenta apostrofe l'ironia ed il dileggio dei cavalieri francesi, soggiunge al v. 8847: *Martino*bles *mes peres ne fue mie buinars* „Martinobbio mio padre non fu mica uno stercorario". Tale creazione onomastica del poeta dell'*Aiol* risponde certamente ad una caratteristica desinenza **-obbio** d'uso particolare alla regione 'lombarda', applicata al nome *Martino* di larga diffusione medievale (delle tracce notevolissime lasciate nell'onomastica delle lingue romanze da *Martino* e da *Berta* e *Maria* trattò mirabilmente il Gaudenzi in Miscellanea Zeumer, p. 381 seg.). Cfr. milan.

o. c., p. 170 sg., 360, *d)* α) Anna *de Pedrolio* a. 1530, Chivasso, CP.; Guillelmus *de Petrolea* de Monte Neuali BSSS. VI, 390, 1278, CM.; *Perroly, Peroly* (genit.), a. 1482, *Perruglio, Perrullia* a. 1562, Maria *Perrullia* Amossa, a. 1594, *Peroglio*, a. 1760, Ciriè, CP. e CM.; *Peroglio* S. Carlo, a. 1745 Leynì, a. 1719, Rocca di Corio, a. 1760, Villanova; *Perrolio, -oltia*, a. 1604, Mathi, CP. e CM.; *Perroye* (genit.), de *Perroya* a. 1554, Volpiano, CM.; *Peroglio*, s. XVIII, Sparone NL. < PETRUS; *Bertoglio*, a. 1769, Campo,

veggiabbi, -abbia „vecchiaccio, -a, vecchiardo, -a" (Cherubini, *Vocal. milanese-italiano*, IV, 484) < v e t(u)l-a b(u)l u, l'area dei riflessi di v e r ŭ b ŭ l u m, allato di v e r ŭ c ŭ l u m, REW. 9260, *c a n n a b u l a, REW. 1600 (allato di *c a n n a c u l u m donde i nomi oggi geografici dell'alto Canavese *Cinaglio* „canalone di monte") *r o t a b u l u m > ? comasco *orabbi* „mestatoio" AGilt. XV, 593; ed i segg. nomi di luogo derivati da voci comuni: *Cadenabbia* sul lago di Como < c a t e n a (cfr. *Cadenazzo*, presso Locarno); *Cannobbio* e Cannero sul lago di Como < c a n n a „canna di palude"; *Cortabio* e *Introbio* presso Como; *Cernobbio* sul lago di Como < *c e r n u b u l u m = c e r n i c u l u m (cfr. sicil. *cirnigghiu* < *c e r n i b u l u m e per lo scambio del suff. -u c u l u con -u b u l u e di -i c u l u con -i b u l u nei dial. ital. meridionali v. Rohlfs in Archivum Romanicum VIII, 1923, pp. 450, 452, 464); „in loco et fundo paliato .... loco ubi dicitur in *grebii*" BSSS. LXXVIII, 157, a. 1024 oggi *Gribbio*, Novara < *c r a t i b u l u m < c r a t i s, cfr. c r a t i c i u s e c r a t i c u l a REW. 2304, 2302, 2303; *Verdabbio* presso Como e *Verdobbio* presso Sordevolo < v i r i d i s, *Sordevolo* < *s u r g i b u l u m „sorgente", cfr. afr. *sordon* „sorgente" ed i nomi locali canav. *Sorda, Val Sorda* = fr. source; *Vernabuli* rivolus, a. 902, oggi *La Vernavola*, roggia o canale presso Pavia, v. L. Schiaparelli, *I dipl. di Ludovico* III, no. 17, < v e r n a (gall.) „ontano"; Valle [del Torrente] *Morobbia*, presso Bellinzona; flumen *Tardubio*, BSSS. LXXVIII, 82. 978, donde il nome del luogo *Tardoblate*, BSSS. LXXVIII, 13. 881 (cfr. flumen Arne, in vicis et fundis Arnate et in Samarate, da meridie [pars, sors] Odeskalki, da sera [pars, sors] Arnoni, da mane [pars, sors] Samaroni, BSSS. LXXVIII, 81. 976); la *Morgorabbia* e la *Vettabbia*, nomi di acque nell' 'ager mediolanensis', v. Bonvicinus de Rippa, *De Magnalibus urbis Mediolani*, ed. Novati, pag. 104; *Rodobio* (de), BSSS. LXXIV, 235. 1260, oggi *Robbio*; *Terzobio*, CAst. no. 686 a. 1251, oggi *Trisobbio* presso Acqui; villa di *Garbavoli* membro di Roccaverano presso Acqui < **garbabolo* < g a r b a (germ.) > fr. *gerbe*; Petrus de *Granauolo*, BSSS. XLV, 319. 1269 < *g r a n a b u l u m „granaio"(?) ed in fine *Crespibulum*, locus, BSSS. XXXVI, 73. 1191 = ? *Crespabulum* nella bolla di Onorio II, del 24 nov. 1126, relativa ad un monastero di Savigliano, cfr. *Crespinus* [NP] *de Crespavolo*, NL., allato ai nomi pers. *Crispus, Crespinus*, CAst. Index; *Restoblus* Alcherius CAst., 724. 1264, Guilelmus *Noroblus* CAst., 910. 1206, *Veroblus, -bius, -blius, Varobius*, CAst., 470. 1210 ecc., NP.

La storia e la diffusione di -b u l u m qui accennata chiarirà l'origine sinora oscura del fr. *vignoble* (v. REW. 9350).

a. 1795, Cintano, CP.; *Bertogle* (genit.) CStC II, p. 73, a. 1387, CM.; *Bertogliatto*, *Togliatto*, numerosi, CP. > *Berto*, NP. germ.; de *Martinolio*, a. 1562, Ciriè, CP. < MARTINUS β) *Gianoglio*, CP. IOHANNES γ) *Marcuglia* CVE. 144 < *Marco*; *Bertòglio*, *-òjo*, *òja*, CVE. 157 [1].

— ĪCUS, v. s. —ICUS, n. 1.

— ĪCUS, [2] celt., v. Holder II, 22, s. ĪCO, = abrett. *ik* in BODĪCUS < *BOUDĪCOS, allato a BOUDICCA, abrett. *Budic*, ecc.; = ? -IKO, -ICO,

[1] Non sempre *-oglio* risponde ad -ŭc(u)LUS; talora, maschera un esito volgare *-oj* < *-olj* (plur.) < -ŭLUS o < ĭŏLUS. Cfr. *Beniuolus*, not., BSSS. LXXIV 165. 1202, *B-* de Bellano VIII 89. 1221, LXXIV 140. 1223 NP.; Martinus, Petrus de *Beniuolo* LXXIV 235. 1260, 245. 1235 ecc., CP.; Ruffinus Martinus de *-olio* (*-olj*. plur.), de *-oliis* VIII 141. 1263 NC.

[2] Sui nomi locali piem. trascritti in *-ì*, *-ìa*, *-ìle*, *-ìto*, *-ìco*, < -ICUS, v. s. A, -ANIS, masch., n. 5. Dei nomi locali piem. trascritti in *igi* [e pronunziati in *-i̇̀s* <* *-ìʃ(e)*] e nelle carte medievali in *-isium*, *-igio* (cfr. *Anterisium* CAst. II p. 898 a. 1244, < ANTEROS, Thll, o -ERIA cogn. mul, CIL. V 2, 7137, iscr. crist. Torino; *Eacunisium*, de *Raconigio*, oggi *Racconigi*, < *Racco*, NP. germ. Först[1] 1007) < *-ĪCIS, locativo ablativo plurale (non genit. sing.) di -ĪCUS, allato ai nomi locali piem. trascritti in *-ice* (Alice ecc.), *-es* (*Traves*, *Chiaves*, *Ceres*, ecc.), *-esi* (*Piòbesi*) [e pronunziati in *-i̇̀s* <* *-i̇̀ʃ(e)*] < -ICIS, locativo ablativo plur. di -ICUS, tratterò nel mio studio già accennato sulla toponomastica del Canavese. Sulle ragioni del plur. vedi a pag. 533 e cfr. „in fundum CRISPINIS", ibid. e cfr. le forme in *i* (= -IS) anteriori al mille dei sgg. nomi locali: *in Cadalenci*, *Tatonenci*, *in Gondolenci*, *in Feltrosi*, *in Paulinassi*..." CdBobbio, I, pag. 375 s. X. Quanto agli esiti da -ĪCIS e da -ICIS plur. cfr. piem., lomb. *amìs* „amici, amico", amilan. *heredesi* modellato su *abiadesi* „abbiatici", sondr. *réles* REW. 4115. Sui nomi locali lombardi in *-ìgo*, *-ìs*, lomb. e friulani in *-às* v. Salvioni in Arch. Stor. lomb. XXX, 1904, p. 382 sgg., e AGIIt. XVI, 240 sg, ove è da escludere, per la ragione dell'età troppo tarda di alcuni nomi locali, l'ipotesi ivi avanzata di una origine di tali nomi in *-ìs* da -ICI genit. sing.; rivengono anch' essi al plurale locativo di -ICIS, -ACIS. A quest' ultima risalgono pure le forme medievali in *-asium* e attuali in *-asio* [pronunziati in *-às* < *-ȧ̀ʃ(e)*] di nomi locali piem. quali *Bricherasio*, *Lucasium*, *de Gabasio*, *Guiligasium*, *Zeneraxium*, plebs *Bosonasium* che l'amico P. Massia nel suo studio sul *Nome di Bricherasio* in Boll. stor. bibliogr. subalp. XX, V–VI, Torino, 1917 ridurrebbe ad *-asium (latino-volgare) col „valore di possesso, appartenenza e anche di discendenza, a un di presso come lo *-ing* germanico". L'uscita medievale *-asium* svoltasi dal caratteristico suffisso d'uso regionale -ACUS non va confusa col suff. -ASIUS di PASCASIUS e simili voci, perchè esso non sortì nella toponomastica e neppure nell'onomastica medievale la diffusione e la funzione propria di -ACUS di creare voci con valore di aggettivi. — Sui nomi veneti in *-igo* v. Olivieri, *Saggio* cit. pag. 51 sgg.

suffisso caratteristico per il territorio veneto-illirico secondo lo Schulze, o. c., p. 29 sgg. *b*) BELL$\bar{I}$CUS, n. gent. e cogn., Holder I, 383, Schulze 42, *c*) α)? *Bely*, v. s. BELLUS. ~ *d*) α) *Barbanica*, *Barbanile*, v. s. — A, -ANIS, masch. γ) *Barbarigo*, *Dolfinigo*, *Gradenigo*, *Mocenigo*, *Pasqualigo*, CVE. 258.

— **I-ĒNUS** nei n. gent. della Gallia Cisalpina, v. Schulze, o. c., p. 55, ed in cogn., cfr. GALLIENUS, Holder, I, 1962 sgg.; **-ĒNUS** nei nomi etnici cfr. Holder, I, 1440: CARNUTENI, RUTENI, UCENI, ICENI ecc. e cfr. UMBRENUS, Dessau, CIL. V 2, 6559 Novara: UMBRENA POLLA, allato a UMBRIUS, n. gent. e UMBRINUS, cogn., Dessau; > **-ENIUS**, in nomi etnici e gentil. della Gallia Cisalpina (v. s. -IGNUS, n. 3), *c*) α) *Morenus*[1], a. 1263, Caluso, CP., < MAURENUS, cogn., DeVit., γ) *Bellièni*, cogn. vicent. che all'Olivieri „par riprodurre la forma franc. *Bellien*[2] del n. di Bethleem", CVE. 132, < ? BELLIENUS[3], Thll.

— **IGNUS**[4] b) Cfr. CIL III, 1488: AE. MACRINUS EPIDIGNUS QUI

[1] Cfr. spagn. *moreno* „brunetto".

[2] Nel poema franco-veneto *Bovo d'Antona*, ed. J. Reinhold, vv. 3600, 127 si ha però *Belieme*, *Beniant* „Betlemme" ed una variante affine all'afr. *Bedleem*, *Belleem*, *Belliem* ritorna nel nome di luogo *Billiemme* Vercellese (cfr., per l'origine di tali nomi che s'intitolano da località della Terra Santa, Longnon, o c., p. 375 sg.) e forse in *Billiemi*, loc. presso Palermo, allato di forme quali *Bettelemo*, s. XVI, a Chivasso e *Betlemme* altrove. Pare che manchi invece alla toponomastica italiana un n. loc. **Bellieno* donde avrebbe dovuto originare il cognome *Bellieni*. Il raffronto coi continuatori di BELLIUS (v. s. id.) pare sostenere l'etimo di BELLIENUS.

[3] Per altri nomi, ma di diversa origine, in *-eno*, v. s. -E, -ENIS. — Dubbie le origini di alcuni, come *Mallenus*, prior, *Paredenus*, v. Cipolla. *Monum. Novaliciensia*, Index. — Sui nomi di luogo lombardi e veneti in *-eno* < -ENUS v. s. -IGNUS, n. 3. — Di quest'ultimi però una parte potrà risalire a nomi in -A > -E (v. s. -E, -ENIS, n. 2 e s. -E(N)S, n. 1) declinati in -ENIS, cfr. ANNA, -ANIS e -ENIS < *ANNE (v. s. -A, -ANIS, femm., e s. -E, -ENIS), come il n. locale „de loco *Casteno*" BSSS. LXXVIII, no. 75 a. 973 < CASTA, n. sing. mul., Silvagni, attraverso una variante *CASTE. Altri ancora possono dipendere dai nomi in -īs declinati in -ĪNIS, -ĒNIS come il nome locale „in loco et fundo Lonnate ubi dicitur in *Peuereno*" BSSS. LXXVIII, no. 75, a. 973, < *PIPERI(S) < PIPER „pepe", cogn. v. Holder, II, 1007, ove lo dichiara „lat. Lehnwort", cfr. PIPERACIUS, n. gent. di un 'miles primipilus, domo Taurinus' (Torino) di stanza sul Reno colla legione XV, v. CIR. 480, e cfr. PIPERO, n. sing. vir. Silvagni, > il nome locale canav. *Piverone*.

[4] v. Modern Language Notes, XXIV 240. Cfr. spagn. *-e$\tilde{n}$o*: *Madrile$\tilde{n}$o*, *Brasile$\tilde{n}$o*, *Chile$\tilde{n}$o*, Meyer-Lübke, Einf. III § 285, p. 279. — Anche in voci co

ET EPIDIUS ed il n. gentil latino EPIDIUS Schulze o. c., p. 437 e 464; cfr. il n. etnico degli italici PAELIGNI, e dei germanici MARSIGNI, REUDIGNI, Schönfeld, o. c., s. v., Holder, I, 2090 s. -GNO; BENEGNUS, CIL. XII 2153, v. Grandgent, o. c., § 172,2 c) α-β) *San Balèn̂*, esito volgare di più luoghi piem. trascritti: *San Benigno*[1], γ) *Belingno, -egni* < aven. *belegno* „benigno" CVE. 221. ~ d) α-β) v. s. SEVERUS, γ)? *Alberegno, Scrovegno* CVE. 257[2].

— ILLUS, v. s ELLUS.

---

muni, cfr. piem.: *gurèn̂* „coriaceo, tiglioso" < c o r (i u m) + ĭ g n u s (per il *gu-* < c o- cfr. canav. *gurái* „vezzo di coralli, di perle di vetro che le donne di alcune valli portano ancora per ornamento al collo" < c o r a l l u m), aviterb. *saxo, quatro* (< q u a d r u m) *tofegno* „sasso, rupe di tufo" v. P. Egidi, *L'Archivio della Cattedrale di Viterbo*, in Bull. dell' Istit. Stor. Ital., Roma, 27, n. 357, a. 1288, p. 94.

[1] Cfr. 'Guillelmus et Matheotus de *Malenniis* de Lanceo' a. 1440 S. Maurizio, NC.; 'in *Maliniono*' BSSS. XXXVI 9, 1118 NL. < C. < m a l ĭ g n u s.

[2] Invece che a -IGNUS, l' *-egno* veneto può connettersi alla storia dei numerosi nomi locali veneti in *-egno* raccolti parte dall' Olivieri nel *Saggio* cit., quali a pag. 30: *Oregne* < AURINIA, 34: *Curegno* < CURINIUS, *Covegno* < *COVINIUS, 33: *Carmégn* < CARMINIUS, 40: *Lisęgno* < LICINIUS, *Melegna* < MĔLLINIUS, 28: *Artegna* < ARTENIA, 40: *Maregno* < MARINIUS, 363 Problemi etimologici: *Folegno*. Probabili MELLINIUS (cfr. m e l l ĭ n u s), CARMINIUS (cfr. c a r m e n, c a r m ĭ n a) ma inverosimile MARINIUS ed altri con -ĪNIUS. *Lisegno* ad es. sarà più verisimilmente da LISENNIUS, Schulze, o. c. p. 180, che da LICINIUS. L' -ENIUS; -ENNIUS, 'nicht etruskischer Herkunft' Schulze, o. c. p. 282 (a sua volta connesso colla storia di -ENI nei nomi etnici: CARNUTENI, RUTENI, UCENI, ICENI, v. Holder I, 1440, di -ENUS, -ENNUS, Holder l. c., cui risale l' *-eno* dei numerosi nomi locali lombardi e veneti quali *Molteno* e *Molveno*, l' *-enno* nel territorio montuoso piacentino, cfr. „infra terminos prefati comitatus Placentini scilicet montem Centenarium et *Montem de Propenno*", a. 899, v. L. Schiaparelli, *I dipl. di Berengario* I, no. 25; v. ancora s. -IENUS), cui può spettare l' *-egno* di gran parte di tali nomi locali veneti, s'incontra appunto in caratteristici esempi nella Gallia Cisalpina: ANDENIUS n. gent., CILV. 2114, Treviso, 'gallisch oder venetisch' Holder, fasc. 1°, 615; T. AURELIUS CARCENIUS ... CIL. V 4878, Brescia, ove il nome CARCENIUS, come dichiara l'Holder I. 783, dipende dal nome etnico del popolo alpino dei CARCI, Holder I, 783; VIBIUS VELAGENIUS PEDA CIL. V, 7850, 5, Borgo S. Dalmazzo (Cuneo), v. Holder, fasc. 17°, 140, fasc. 18°, 317, ove il n. VELAGENIUS vien riportato al nome etnico dei BELACI nelle Alpi Cozie, Holder I, 367, e connesso ai nomi affini VELACUS, -CO, -GOSTES, -GOSTIUS, -COSTA, -GIA, -GENUS. — Da un tale suff. -ENIUS applicato a nomi etnici e così fruttuoso nel territorio toponomastico veneto dipenderà l' *-egno* di *Scrovegno, Alberegno?*

— **ILIUS, -A, -ILIO**[1], **ELIUS, -A** in nomi gentilizi (v. Schulze, o. c., p. 454 sg), cognomi e nomi singolari, b) SEXTILIUS, BASILIUS, SERVILIUS, -A, AURELIUS, Dessau, MAURILIUS, vescovo d'Angers, s. V., v. Longnon, o. c., p. 431; AVIL(L)IUS, -A, n. singol. a. 506, Holder I, 314, SENILIUS, -A, n. singol., Holder, II, 1476; HOSTILIUS n. sing. Silvagni 2746, c) α-β) v. s. AEMILIUS, AURELIUS, MAURILIUS, VIRILIUS γ) *Baseggio, Basei*; *Auréggi*, CVE. 131; *Moriggia*, CVE. 145 ~ d) α) *Gariglio* CP. < *Gre]gorilio* β) *Rançilius, Ranzilius* de Uzola, CdBobbio, II, 237, 328; „vinea quam tenent *Rancilgloni, -lloni* in villa de Fagnani" BSSS. V 255. 1256, 207. 1250—8, Caluso, NC. < *Ranzo*, Först[II]. 1246; γ) *Nordilio, Supiglo*, CVE. 164 e 258; *Goreggio* < *Gre]gorilius*, CVE. 141, n. 3.

— **IMUS, -IMIUS, -A**, v. p. 522 n.

— **INCUS** (ligure) e **-ing** (german.), v. s. STERCORIUS.

— **INIUS, -INIO**[2] in n. gent., Schulze, o. c., p. 57, ed in cogn.; **-INIO**, in cogn. e n. sing. *b)* ASINIO, vescovo di Coira verso l'a. 451; SABINIO, CIL. V, 6601, *c)* β) *Severignus*, v. s. SEVERINIUS ~ *d)* α) Iohannes *de Martignono*, CStC. III, a. 1525, CP.; Rua [„Ruga"] *Martignun*, a. 1557, Baio NL. < MARTINUS.

— **INUS, -A**, cfr. Schwab, o. c., p, 723: „satis trita fuerunt ea cognomina in *-inus*, *-ina* desinentia, quae et ab oppidorum

[1] Sul territorio delle Gallie, accanto ad -ILIUS (Schulze, l. c.; Holder, II, 31) e -ILLIUS < -ILLUS (Holder, II, 33) si svolse -ILIO: MARILIO, n. sing., a. 474 d. Cr., CIL. V, 2, 6815, Ivrea (cfr. MARILLUS, Holder, II, 429; MARICCA, n. sing. mul. CIL. V, 2, 6850, Aosta), MAURILIO e MAURILLA nella stessa iscrizione CIL. XII, 1207, v. Schönfeld, o. c., s. v.; MAURILIO, Cadurcensis episcopus, FRANCILIO, Turonensis episc., CARPILIO, socer Aetii, ricordati da Gregorio di Tours nella sua *Historia Francorum*. Tale formazione di nomi sing. in -ILIO da nomi sing. originariamente gentilizi in -ILIUS corrisponde parallelamente a quell'altra anteriore, ma protrattasi fin nelle ultime attestazioni della latinità gallica, di QUINCTIUS, n. gent., > QUINCTIO cogn.; MARCIUS, n. gent., > MARCIO e MARCION, cogn., Dessau; ALLIUS, n. gent., > ALLIO > *Chetelaillon*, v. Holder I, 95, Jaccard H., p. 262, s. *Marsillon*; cfr. i nomi locali piem. da -IO, tipo *Giaglione* < GALLIO < GALLIUS. — Sull'estensione medievale di tali nomi cfr. l'afr. epico *Marcille, Marcillion* (Langlois, o c., s.v.). — L'Horning in ZRPh. XIX, 184 suppone derivati in Ticulus, -a i nomi afr. *Gondille, Jouzille, Jacquille, Pierille* che possono invece meglio essere considerati i continuatori su territorio gallico dei gentilizi, cognomi e nomi singolari celtici e latini in -ILIOS, -ILIUS, -ILLIUS, -A, v. Holder, II, 31—33.

[2] Cfr. per un parallelo lo sviluppo di -ILIO < -ILIUS (v.s. id.).

(*Faventinus, Fidentinus, Florentinus, Placentinus, Pollentinus, Potentinus, Valentinus*) et a personarum nominibus derivata esse possunt (cfr. titulum Regii Lepidi, in quo tres fratres vocantur *Florus, Florinus, Florentinus*. CIL. XI, 958)", „ea nomina in *-inus, -ina*, que ducta sunt a nominibus, personalibus, ita fingi solebant ut patris vel matris cognomini suffixum illud adderetur" [1], *b*) MARINUS, MARTINUS, MAURINUS, cogn., DeVit.; *c*) d. *Morinus*, BSSS. IX [2], 44. 1206, NP., Vullelmus de d. *Morino* de Marcenasco, V, 229. 1268 = Villelmus de ser *Morino* de M. V, 207. 1250—58. Willelmus *Morinus*, V, 242. 1255 CP. ~ *d*) α) *Petrinus* de Toscana, BSSS. VII, 52. 1207; *Perrinus* de Watarello, IX [1], 124. 1219, NP.; *Perrino, Perino*, CP.; *de Perrinis*, a. 1582, Busano, NC. β) *Gorrini*, NC., < GRE]GORIUS, γ) *Pedrina, Perina, Perlini*, CVE. 148 < PETRUS; *Grigolin, Gorini*, CVE. 141.

— **I-ŎLUS, -E-ŎLUS,** *c*) α) v. s. AUREOLUS, CAPRIOLUS, CERIOLUS, FLAVIOLUS, *BELLICIOLUS, γ) v. s. COMENCIOLUS, ~ *d*) α) ad Moglam [< * m o l l i a „regione di prati acquosi"] de *Fazzolis*, s. XVI, *Fassoli* a. 1760, Villanova, NL. < NC. < BONI]FATIUS; v. s. MERCURIUS, VENERIUS, MEMORIUS; γ) *Faccioli*, CVE. 132 < BONIFATIUS; *Donazzólo* e *Donazzón, Donazzàn* derivati secondo l'Olivieri CVE. 159 dal NP. *Donizzo*, AGIlt. X, 387, supposto germanico [2], anzichè da **Donatiolus*, DONATIUS, DONATIANUS, Otto, o c., p. 882 sg.; *Feòli, Fyolus, Feulo* CVE. 145 < MAPHEUS; *Briciolo* CVE. 133 < BRITTIUS; *Fiorioli* CVE. 137 < FLORIUS; *Mitioli* CVE. 136 < AEMILIUS;

— **I-OR** nei comparativi, v. s. *B e l l a t i o r, BELLUS.

— **ISCUS**, v. Grandgent, o. c., p. 34, Holder, II, 78; sostituisce -ICUS ed -ENSIS *b)* SYRISCUS, SURISCA CIL. III, 2126, cfr. s y r i c u s „siriaco" SYRIACUS, SYRASCUS Dessau; TAURISCUS, Dessau, Cfr. TAURICUS TAURI F., Dessau; LARISCUS e LARENSIS, Dessau, ~ *d*) ε) *Morisco*, a. 1762, Favria, CP.; Pian *Moresca* a. 1827, Ribordone < MAURUS, cfr. MAURICUS, Dessau; *Bonesco* v. s BONUS; *Silvesco* v. s. SILVUS; β) de fonte *Bonescha* < Bonus BSSS. XLV, Index; Atenulus de *Bardonisca*, BSSS. XLV, 294. 1254, oggi *Bardonecchia*; *Montegrezisco* BSSS. XLV, 160. 1171 < GRAECUS?

[1] Vedi anche s -IS, -INIS.

[2] A sua volta *Donizzo* (= *Dónizzo*, secondo l'arbitraria accentuazione del Bianchi, v. pag. 523, n. 3) continua DOMNITIUS, -ICIUS, Thll.

Graeci?; 'coheret *immaldesca*' BSSS. XL, 4º. 1192 < **Emihild** fem. Först[1] 778; γ) **-esco** (S. Maria Maddal. di *Crefanesco*) „suff. eccezionale“ [1] Clivieri, *Saggio* cit., p. 61.

— **IS** (locativo plurale), v. s. —ICUS.

— **ISSIMUS, -A,** v. p. 521 e 543.

— **ITIUS,** v. s. —ICIUS.

— **ITTUS, A,** [2] <? -ιττος ~ d) α) Perrotus f. *Perreti* de

[1] Un secondo caso di *-esco* ed ancora per un nome locale: *Redondesco*, ai confini del territorio lombardo-veneto, vien raccolto dall'Olivieri nel *Saggio* cit. p. 108 s. **Redaldo**. — All' 'eccezionale' rarità di tale suff. nel territ. veneto si contrappone la sua frequenza nel territ. piem., toscano e del Lazio; cfr. Salvioni C., *L'elem. volgare negli Statuti latini di Brissago, Intragna e Malesco*, Bellinzona, 1897, p. 12, n. 1; Plano *Raminisci*, rem *Guinisci*, Viterbo, a. 1263 v. P. Egidi, o. c., p. 92, magistro *Homicesco* Iacobi *Homicesci* Viterbo, sec. XIII. Egidi, o. c., p. 103.

[2] Sull'origine tuttora ignota (v. Meyer-Lübke, *Einf.*[III] p. 203, Grandgent. o. c., p. 27) del suff. di LUNITTUS, Holder, II, 83, NONNITTUS, su moneta merovingica, Holder, II, 759; IULITTA, SUAVITTA, LIVITTA, POLLITTA, CALLITTA, DOMNITTA, femm., ABITTA, NEVITTA, masch., fatto derivare da -ītulus < -ītus (ma vedi la obiezioni mosse dal Meyer-Lübke, o. l. c. a tale ipotesi dell' Horning), dall'etrusco (Schulze, o. c., p. 77, n. 3; Lattes E, in Atene e Roma, XIII, 133 sg.) e dal germanico (Meyer-Lübke, o. l. c., che ripete il Kluge, cfr. Schönfeld, o. c., p. 127, s. CHARIETTO „comes utriusque Germaniae“ supposto da **haria** coll'aggiunta del suff. ipocoristico german. -*etto che appare nell'unico esempio citato, ma che tralucerebbe, secondo il Kluge, ivi cit., nell'aated. *Heinzo, Cuonzo* e che sarebbe anzi la forma propria occidentale germanica parallela alla orientale germanica -ITTA masch. di NEVITTA „origine barbarus“, Schönfeld, 172, FRAVITA, Schönfeld, 92; vedi s. -ATTUS) una qualche luce può recare il raffronto dei nomi greci citati dal Bechtel, o. c., p. 452: Φίλιττος, Calymna, s. III, Φιλίττιος, a. 363 (allato a Φιλίας, Cos, s. III, Φίλιος, Calymna, s. III); 304: Μέλιττος, Eretria, s. IV, Μελίττω, Eresos, Μελίττων, Eretria, verso l'a. 300; p. 94: Βίττος, s. III; p. 396: Σδίττος, Tegea, s. IV o III; p. 140: Δόριττος, Eretria, s. III. Taluni, per quanto il Bechtel, non li dichiari che con successivi rimandi dall'una all'altra voce, verisimilmente rappresentano forme attiche corrispondenti a -ισσος, cfr. Μέλισσα, n. femm., Bechtel, 590, Hirzel, o. c., p. 48, 5; 74; 77; 78, 8; Μέλιττα, etera attica, Hirzel, 79 e cfr. frigio Μελισσοργός, Bechtel 519 = attico Μελιττουργός, Bechtel, l. c. Similmente il nome Θρᾶιττα di una schiava a Tanagra, Bechtel 545, corrisponde come forma attica a Θρᾶσσα „tracia“, Hirzel, 66, secondo l'abitudine di denominare le schiave greche dal loro paese d'origine, Hirzel, 62—70. Altri come Θίλιττος si connettono come varianti ai nomi in -ίτας: Φιλίτας e quindi ai nomi in -ίτης: Ὀροβίτης ed agli etnici in -τας, per cui v. s. -*OTTUS, n. 1.

Voci come Μέλιττος, Μέλιττα e tali in -ιττος, -ιττα, alla stregua di Μέλισσος, Μέλισσα = MELISSUS, MELISSA. Dessau, allato a MELITENE, -TINA, -TO, Dessau

Campis de Trauersella BSSS. VI, 396. 1279 NP.; *Perretto*, CP.; *-a*, CM.; *Peretis* (< [de] -is) NC.; γ) *Peretti, Pedronetto* CVE. 148 < PETRUS.

— **T̄TUS, -A**[1] *b)* MELLITUS, Otto, 804; LAETITUS 'a laeto ut BONITUS a bono' Otto 798, PINITUS a pinu 'ut sit pinu similis' Otto 819, SALITUS 'a sale' Otto 840; PEDITUS 'a pedibus' cfr. pedatus Otto 818, PETITA Otto 818; STABILITA, cfr. STABILIS, STABILIA Otto 847; NONNITA 'a nonno', Otto 810; NERITUS e NERATUS ‚a nerum' (osco) „fortitudo" Otto, 809; OPITA, cfr. optio, optimus, Otto 812 [o da opes?]; CARITUS, lat.? 'a carus'? Otto 766 *c)* β) ? 's. m. Albiti filio bone memorie *Boniti'* a. 988, v. s. BONITUS ~ *d)* β) ? 's. m. *Albiti* filio bone memorie Boniti' a. 989 v. s. ALBUS, γ) *Bellio*[3] e *Belliato* „abbellito" CVE. 221.

— ***OCCUS**, v. s. —AUCUS.

— **O, -ONIS** e **-US, -ONIS:** FIRMUS, FIRMONIS; BELLUS, BELLONI; v. Grandgent, o. c., § 362 e cfr. -ILIUS, -ILIO n. 1; -INIUS, -INIO, n. 1.

— **ONTIUS** in voci d'origine greca, *b)* DRACONTIUS, cogn., Dessau, cfr. Δράκων, Bechtel, o. c. p. 141; GERONTIUS, -A, n. sing., Silvagni, cfr. Γέρων, Bechtel, o. c. p. 107; LEONTIUS, -A, cogn. e n. sing., Dessau, Silvagni, cf. Λεόντιος, Bechtel, o. c. p. 277; LYCONTIUS, n. sing., Holder, II, 212, cfr. Λύκων, Bechtel, o. c.,

---

riuscivano a -i̇̄TTUS, -i̇̄TTA, donde un esito romanzo *-etto, -etta*; cfr. gli esiti di -ισσα: βασίλισσα, pythonissa, GERMANISSA, *duchessa, contessa* (v. Grandgent, o. c., p. 27) e ἄβυσσος > abíssus, τάλαντον > talentum, βάπτισμα > baptisma „battésimo" (v. Grandgent, o. c., p. 87).

[1] L'Otto nell'opera cit. non si occupa dei casi in cui i nomi in -ITUS, invece che da un nome comune, dipendono direttamente da un nome proprio e col significato di affinità di sangue, derivazione genealogica, come risulta da quest'esempio: V. f. L. VIRILIENUS L. f. OUF. MASCELLIO VI vir gratuit. et APINIAE PUPAE uxori [et] MASCELLITAE f[iliae], CIL. V. 5311, Como.

[2] Cfr. fr. *chéri, -e*, „prediletto, -a" (*chérir* „prediligere"). — All'estensione di -T̄tus va riferita l'origine del valsugan. *Campio, Campielo* (Prati o. c. p. 71), venez. *Campielli*, (v. Olivieri, *Saggio* cit. 252), roman. *Campitelli*, uno dei 14 rioni di Roma (v. G. Baracconi, *I rioni di Roma*, Città di Castello, 1889, p. 451 sgg.), sardo *Campidano*. Cfr. apiem. *campita terra* „terra campestre, a campi": „perticas iugeales ... ubi dicitur Cornaledo ... amplas campitas terras in predicta canonica santi Euasii ..." BSSS. XL. 2. anno 988,

[3] Cfr. spagn. *bellido* „hubsch" < *b e l l T̄ t u s, Meyer Lübke, Einf. III p. 204. — Quanto ad -ITTUS, -A, supposta riduzione nella pronunzia fanciullesca di un originario -T̄TULUS, A (v. Grandgent. o. c., p. 27), v. s. id.

p. 239; *c*) α—β) *Leontius*, v. s. LEONTIUS; *Ligoncius*, BSSS. XLV, sec. XII; γ) *Lionzo*, *Lioncio*, CVE. 142 ~ *d*) β) ? *Elison Elysonç*, t., BSSS. XLV, 84. 1101—1132, *Elisontius*, ibid., 277. 1230[1].

— **ONTUS e -ONTA**[2], masch., BARONTUS e -ONTA, Pardessus, Dipl. a. 631, 739, v. Holder, I, 351 sg.; *c*) γ) *Baronti*[3] CVE. 156; *Lionto*, *-tolo*, CVE. 215, n. 1 ~ *d*) γ) *Maronto*[4], CVE, 215, n. 1.

— **OR** (nomin.), v. s. PASTOR.

— **OR** in nomi astratti usati quali cognomi *b*) AMOR, FAVOR, NITOR, BIGOR = VIGOR, Dessau, cfr. VIGOR, vescovo di Bayeux, s. VI, v. Longnon, o. c., p. 445; *c*) γ) *Vigori*, NC. trent., v. Lorenzi, Tridentum VI, 1903, p. 424, cfr. il NC. bologn. *Vigorelli* ~ *d*) α) *Nasapor* = domina *Sapor*, NP., v. s. *SAPOR; *Rubat-Baleuri* [*balöri*] Corio, NC. < **Bellori*[5], NC. < *Bellore*, C. o NP., cfr. l'ital. *bellore* „bellezza" (> *Bellorus*, *Belloro* NP. toscano, regi-

[1] O da *-UNCIUS* di HOMUNCIUS, cogn. vir., CIL V, 2, 7448 (cfr. HOMUNCIO, cogn. vir., Dessau, homunculus, homullus) cui risalirà l'*-onzo* di *Bellonzi* < Bello, CVE. 221; *Spaolonzi* < Paolo, CVE. 147; *Caroncino* < Caro, NP. CVE. 224; *Baroncio*, NP. < Barone, CVE. 156 ed ancora *Alonci* (genit.) BSSS. LXXVIII, no. 53, a. 959 < ALLO n. singol. vir., Thll., frequentissimo nelle carte mediev. piem. allato ad *Allione* < ALLIO, v. Holder, I, 95 ?.

[2] Riduzione latino-volgare di voci in *-o*, *-onis* esemplate su *Λέων*, *-οντος*, *-οντα* (cfr. Kühner R. *Ausführliche Grammatik der lateinische Sprache*, 2-a ediz. Hannover 1912, I Band, p. 210), e *-λέων* declinato ora in *—λέοντος* ora in *—λέονος* (v. Bechtel, o. c., p. 277), onde da BARO, *-onis* (Holder, I, 351) s'ebbe *-ONTIS*, *-ONTUS* (cfr. ARAPS e ARABUS > ital. *arabo*, ELEFANTUS, Dessau) e *-ONTA* (cfr. lampada, lat. volg., < lampas, buxida, lat. volg., < pyxis, Grandgent, o. c., § 356, 367. e REW. 6892). — Più direttamente tali formazioni possono risalire a voci latine introdotte dal greco quali LEONTAS (genit. in *-AE*. come per ANDREAS, THOMAS, v.s. *-AS*, *-ATIS*) e *LEONTUS < *Λέοντος*, Bechtel, p. 277.

[3] Cfr. Bianchi, AGIIt., X, 367: *Baronta*, nomin., *-onte* (a. 713) e *-ontani*, gen., (a. 731), *Barunta* nom., e *-unti*, genit. (a. 850).

[4] cfr. Bianchi, AGIIt. X, 380: *Maurunte*, gen., a. 769; Bruckner 284: *Mauronto*, *-ontus*, *-unta*, *Morontus*, *Muruntus*.

[5] Cfr. l'ital. (pistoiese) *giallori* „persona dal viso giallo" < ital. *giallore* „giallume, itterizia" (Petrocchi); canav. *dulöri* e *dulöria* „indolenzito, *-a*", „dicesi più spesso del ventre, sofferente ancora di dolori sordi dopo passate le doglie" *< *dulöri* „dolori (plur.)", esito italianizzante usato con valore assoluto in frasi pari alle italiane *lé tüt dulöri* „è tutto dolori" ed in altre simile e più recenti, quasi italiane, *sun dulori* „sono dolori, guai"; iesino *bruttorio* „dicesi di persona brutta ma simpatica", v. Archivum Romanicum. IV, 214 < *bruttori* (plur.), cfr. l'aital. *bruttore* „bruttura".

strato dal Flechia e citato dall'Olivieri CVE. 131, n. 3); γ) trent. *Brunorius*[1] de Oriolis, a. 1516, NP., v. Lorenzi l. c., *Brunoro, -ori.* CVE. 133 < **brunore* „brunezza" o < *Brunor*, eroe brettone; trent. *Bellori* NC., v. Lorenzi, l. c., veron. *Bellorio*[2] CVE. 131, cfr. l'aital. *bellore* (come sopra); trent. *Grandori*, NC., CVE. 226 cfr. l'aital. *grandore* „grandezza" e piem. *grandöri* „grandone, spilungone, uomo fuor di misura, grande e disadatto"[3].

— **ORIUS,** v. s. -OR, n. 2.

— **ORUM** (gen. plur.), v. pag. 533—535.

— **OSUS, -A,** v. Otto, o. c., p. 879: DATOSUS, MAXIMOSUS, IULIOSUS, AELIOSUS, p. 888: FRUCTUOSUS, p. 903: MUSSOSA; CAROSUS, Thll., VENERIOSUS, -A, cogn. e n. sing. Silvagni, BONOSUS Thll.; *c*) α) *Venerosa*, v. s. VENERIUS; γ) *Bonoso*[4] NP., CVE. 222; *Carosus*[5], s. XI, CVE. 224 ~ *d*) α) *Giacosa*, 1779, Colleretto P., CM. < IACOB n. bibl.; γ) *Curtosa -tùso* e *Curto*, NP., CVE. 224 e 140, n. 1; *Mengoso* < *Mén(e)go* < DOMINICUS CVE. 135; *Bontaoso* CVE. 222; *Andreosi* CVE. 130 < ANDREAS; *Zanùso* CVE. 140 e ibid., n. 2, < IOHANNES.

— -ŌTUS, -A (gr.) e -*ŌTTUS, -A *b*) Νιχώτας[6], Taranto, a.

[1] Mi è dubbio se tale NP. dipenda da **Brunori* NC., forma di plurale coesistente forse già sul luogo, o voglia essere una restaurazione in *-ório* di un volgare *-ó(r)e*. In quest' ultimo caso s'incontrerebbe fortuitamente colle formazioni onomastiche in -ORIUS della tarda latinità, quali CANDORIUS, n. episcoporum, Thll., (cfr. CANDOR, n. equi, c a n d o r); ARBORIUS, Thll, (cfr. ARBUSCULA e a r b o r), LITORIUS (e -EINUS), Dessau; in -ŭRIUS quali LIGURIUS, Silvagni, (< LIGUS e LIGUR, Dessau, (-ŭRIUS, genit.) > *Ligorio*, CVE. 142.

[2] Da *Bellori* (i) NC. e NL. sui Monti Lessini CVE. 131 n. 3 o da *Bellore* NP.?

[3] Su *Vivorio*, NP. trentino, Lorenzi l. c., v. pag. 520 n.

[4—5] L'Olivieri rimanda *Bonoso* al *Bonus-o* del Bianchi, v. p. 524 e per *Caroso* sospetta, pur sulla scorta del Bianchi, AGIIt. IX, 433, un derivato da *Caro* raccorciamento di *Liutcari*, NP. german.

[6] Il Bechtel, o. l. c., raffronta tal nome col tessal. Κλεούτας, s. III = Κλεώτας e cogli appellativi quali νησιώτης (p. 242). Il raffronto si estende a voci quali Φιλώτας, B. 452, Κλεόττας, -ότας, Αγλαόττας, B. 13, Αρμόττα, B. 75, per cui il Bechtel annota a pag. 249 s. Κλειτάτας che la loro formazione è la stessa di Οροβίτης, Καλλεύτας, Ανδρότας e degli etnici in -τας e, come in questi, il loro suffisso indica l'origine: Περσεύτας „chi trae le origini da Περσεύς". Dal suff. di Νιχώτας tarentino e di altre voci affini, sempre coll' identica funzione indicata, deriverà il suff. romanzo *-otto* che lo Zimmerman in ZRPh. XXVIII 343, suppone essere una forma parallela di -ōtus come -ăttus e -ĭttus lo sarebbero di -ātus e di -ītus.

360—300 d. Cr., v. Bechtel, o. c. p. 335[1]; Φίλωτος, -ώτας, -ώτιος B. 452 sg. e Μόρμωττος, in Assus, Papir. Amer. School, I, 78, no. 68, B.453; ~ *d*) α): *Perrotus* filius Perreti de campis de Trauersella, BSSS. VI, 396. 1279. NP.; *de Peroto*, a. 1440, *Perotto*, 1760 Ciriè, CP.; *Protti*, S. Carlo, NC.; Cantone *Perotti* Castellamonte; Pratum *de Perrottis* sive Pratum longum, a. 1646, Sparone, NL. (< NC.); γ) *Perotti*. *Perotinus*, CVE., 148 < PETRUS.

— **ŬBŬLU e -ABŬLU, -ĬBŬLU**, v. s. -IC(U)LUS, n. 2.

— **ŪCCUS**[2], **-A** allato di UCUS, -A (celt.) in cogn. e n. sing. cfr. -UCCIUS, -A, -UCIUS, -A (celt.) in n. gentil.; *b*) CARATUCCUS e -UCUS, Holder I, 774, LITUCCUS, CIL. XII, 1398 ecc., v. Holder II, 247, LITUCCA, cogn. mul., CIL. V, 7827, Chianoc (Susa) Holder, l. c., cfr. LITUCCIUS, -UCIUS, Holder, l. c.; ADLUCCA, n. sing. mul., CIL. XIII, 80, Holder II, 1669; MHUCCA, cogn. mul., CIL. V, 1355 Aquileia; cfr. Holder, fasc. 17, 12 s. -ucco, con nomi propri e comuni[3], -ucco(n), -ucci, -uccio e -ucio. ~ *d*) α) *Perrucha*[4] de Putheo, BSSS. V, 212. 1251, Martino *Perrucha* de Bolengo, VI, 406. 1283, 424. 1291, a Petro *Perrucha* de Fraxineto IV[5] 39. 1387, *P*—, a. 1558—62 Pont, *Perrucca* a. 1684, 1678 Ronco, a. 1655, 1681, 1670, 1664 Locana, *Perucca* a.

[1] Notevole la coincidenza della attestazione del suff. *-ώτας* nello stesso punto geografico noto per la preziosa attestazione di tatani nel III sec. (v.s. -A, -ANIS, masch.) tuttora vivo nella parlata locale sotto la forma *attanç* „padre" REW. 8596 tata. — Non ho qui per ora la possibilità di conoscere la diffusione ed il significato morfologico di nomi e cognomi ital. meridion. quali *Aliotta*, che se fossero maschili all'origine loro conserverebbero traccia diretta del *-ώτας* di *Νιχώτας*, tarentino. Cfr. tuttavia *Barutta* filius *Barucci* in una carta toscana dell' a. 772 e *Barutulli*, a. 767 in un'altra del 767 (v. Bianchi, AGIlt. X, 367) se, come in *Barunta*, *Marunta* (v s. -ONTUS, n. 2 e 3), la *u* trascrive un' *o*.

[2] Cfr. SENNAUCUS, SENACUS, -EUCUS, -OCUS, -OCH (v. s. -AUCUS) e SENUCUS, -UCIUS, Holder II, 1503 sg., il brettone -ūc (v. s. -ACCUS) e v. Holder, fasc. 17, 12 s. *caluccos (cfr. *calluacos), *gabluccos (cfr. *gablacos). Sull'estensione a nomi propri con base germanica o di supposta origine germanica v. Först.[1], 299 sg.: *Baducho, Crapucha, Helucho, Epuhho, Harucha, Lantuch, Liubucha, Namucho, Nappuhi, Suanucho, Tabuke, Werducha, Zunducha* e *Purucca*, fem., Först.[1], 294.

[3] Cfr. piem. *plük* „peluzzo, minuzzolo", *plüké* „piluccare", REW. 6506 *pilŭccare [? invece di ūccare]; *Piluccus*, cogn. viterbese, a 1288, v. P. Egidi, o. c., no. 357; ital. *cocuzza* e *zucca* < cucutia, *cucutiucca.

[4] Cfr. fr. *perruche* „femmina del perroquet", REW. 6449 PETRUS e 6250 parochus [?].

1683 Campiglia; *P-*, forese di Donato Biellese, a. 1764 Borgofranco, a. 1750 Rivarolo, a. 1762 Favria a 1781 S. Benigno, s. XIII S. Giorgio a. 1678 Cuorgnè, a. 1739 Ciconio, *Peruca*, a. 1719 Ronco, a. 1786 Valchiusella, *Perucha*, a. 1743 Salassa, a. 1683 Salto, a. 1743 Leyni, a. 1719 Alice; *Pruca* di Macugnano, a. 1741 Vialfrè, CM.; *Perruccati*, a. 1702 Borgiallo, *-ato*, a. 1749 Colleretto C.; de *Perruchato* CStC. a. 1553—98 S. Giorgio; *Perruchione*[1], a. 1760 Cesnola, *Peruchione*, a. 1802 Carema, CP. < PETRUS; β) *Bauducco*, CP. < *Baldo*, NP. germ., Först.[1] 204; γ) *Bellùco* CVE. 221 < BELLUS; *Bertucco*, CVE. 157 < *Berto*, NP. germ.; *Barducco* < *Bardo*, Först.[II] 247, CVE. 155.

— **ŪCIUS** e **ŪTIUS** in gentilizi: ALBUCIUS, CATLUCIUS, CATUCIUS, ecc. ThII., MINUCIUS, -UTIUS, Dessau; v. Holder II, 977 e fasc. 17, 15 s. -UCIUS in 'Kurznamen', s. -UCIO, -A; in cogn. e nom. singol.: *b*) PETRUCIUS, Symm. epist., v. Holder, II, 977, MARCUTIUS, a MARCO' Otto, o. c., p. 897; MANTUTIUS, Otto, ibid., VERUTIUS, Otto, 932; *c)* α)—β) *Perucius* BSSS. XLIV 14. 1076, NP., *Peruzzo*, *Pruzzo*, *Perruzzone* CP.; v. s. BELLUCIUS, BONUCIUS, ALBUCIUS γ) *Bellussi*, CVE. 221; *Albuzio* CVE. 219; *Peruzzo* CVE. 148 ~ *d)* α) v. s. CARUS; *Mussus*, a. 1263 < *Iaco]mucius* < IACOB, n. bibl.; β) *Auruç*, *Aurucius* e *-utius*, BSSS. XLV, a. 1063 ecc., cfr. AURICIUS, Silvagni; *Ardutio*, XLV 162. 1173 < *Ardo*, NP. germ. Först.[1] 606; *Uguçonus*, *Utzonus*, *Ugutio*, *Usso*, *Hucio* e *Uçonetus* „Uguccione" frequente nelle carte canav. e piem. < *Hûc* (aated.) „Ugo"; *Franchucius* f. Miglioris de populo Sancti Angeli de Rovezzano, CdBobbio, II, 95, < *Franco* γ) *Balduzzo* CVE. 259; *Comussi* CVE. 139; *Candidussio*, *Candussi*, CVE. 133.

— **UC(U)LUS**, v. s. -ICULUS.

— **ŬLUS**, **-A** in cogn. e. n. sing. „usitatissima in Africa nec rara in titulis Gallicis imprimis posterioris aetatis", „quae

[1] Questo ed il seg. possono essere da **Petrucc(o)lone*, **Petruccljone* o da **Petrucca* colla palatalizzazione della *-cca (-ča)*, se risultassero antichi sul luogo indicato ai confini della zona a parlata franco-provenzale valdostana.

[2] Cfr. Bianchi, AGIlt. X 352: „Oggi il suff. *-iccio* è comunemente poco o punto applicato a nomi personali ed in luogo di esso adoperasi *-uccio* che più parcamente era usato fin dal sec. VIII, per es.: *Wallucci*, *Gallucci*, genit., (a. 782), *Domnucio*, e *-utio* (a. 980), *-uccio* (a. 1018).

fingi solebant... ex patris vel matris cognomine“ [1] Schwab, o. c., p. 714 sg. *b)* DOMINULUS, DIODULUS = ? THEODULUS, CRISPULUS, CONCESSULUS, DONATULUS, Thll.; PRIMULUS, -A, Dessau; *c)* α) v. s. PROCLUS, -A e PROCULUS, -A; DATULUS, URSULA, THEODULUS, γ) *Dadolo*, *-ulo*, *Daulo*, NP. e *Daelli*, NC., CVE. 195 < DATULUS, Thll. ~ *d)* α) *Cintano*, v. s. HYACINTHUS; *Peracollus*[2] BSSS. XLII, a. 1227, *Preacollus* de Clauaxio, XXXVI, Index, Chivasso, NP.; nobiles Iohannes, Boniffatius, Secundus et Michael fratres de *Perrachiis* de plebe Lirami a. 1483, de *Perrachi* magnifici signori di Montiolo a. 1562, NC., de *Pracio* a. 1449, *Perrachio*, a. 1562 Ciriè; *Perrachio* a. 1560 Nole; *Pracio* a. 1574 Valperga CP. < *Petràcc(o)lo*, v. s. -ACCUS; *Perto* a. 1263 Cuceglio, NP. ?, *Perla*, s. XVIII, S. Giorgio, CM. < *Pétrolo*; *Perruchietto* s. XIX, Lombardore CP. < **Petrucco* o *-ucca*, v. s. -UCCUS, A; cfr. *Perroclolus*, *-uclolus*, *Perrochia*, *-ça*, *ça*, < **Petrocc(o)lo*, *-a*, *-occlja*, *-oča*, s. -AUCUS; *Maurellus*, se da MAUR-ULUS, v. s. -ILLUS; de *Bertholo*, BSSS. VIII, 156, 1277, CP., *Bertolellus* Gaidanus a. 1420, NP., *Bertorello*[3] a. 1586 Verolengo, a. 1781 S. Benigno; Iohannes *Bolengolus*[4] BSSS. IX[1], 164. 230, C. < aggettivo patrio tratto dal NL. canav. Bolengo γ) *Pievàtolo*, CVE. 179; *Morlo*, *Morolino*, *Morlìn* CVE. 145; *Forcolin*, *Forcellin* < f u r c a [?] CVE. 244[5].

[1] Vedi Bianchi AGIlt. IX, 416, n. 1: „Giova poi osservare che l'abuso dei diminutivi in *-ulus*, *-ula*, come in *campulo*, *silvula*, *villula*, *casula*, *terrula* aveva preso prima del mille proporzioni enormi e che la lingua andò poi sempre spogliandosi di questo suffisso, togliendolo anche a nomi di luogo. Basti il dire che in una carta del 761 in cento e più nomi di servi e serve tra i quali *Marcianula* non se ne contano dieci che sian privi di questo suffisso; il quale non era poi aggiunto particolare a nomi di schiavi, poichè se lo apponevano spessissimo anche i padroni. Che anche vi concorresse una traduzione del longobardo [!!!] *-to* [di *Bonito*, *-tolo* < BONITUS]. *-zo* [di *Bonizzo* < BONITIUS]?“ — La stessa frequenza di nomi pers. in *-ulus*, *-a* si avverte in tutte le raccolte di documenti dell'alto medioevo relativi all' Italia Settentrionale.

[2] Circa l'accento dimostrato qui come in altri numerosi casi dalla grafia tradizionale sulle carte medievali piemontesi del raddoppiamento della consonante, cfr. Grandgent, o. c. p. 85: p ó l y p u s, p o l i p p u s.

[3] Collo scambio dissimilativo di *l-l* in *r-l* promosso dalla *r* del tema.

[4] Cfr. il NP. aviterbese „*Viterbulus* Carpini..., item Viterbuççium filium suum“, v. P. Egidi, o. c., no. 189-a, a. 1253.

[5] Per quanto siano frequenti le attestazioni medievali del n. pers. *Furculus* (nelle carte toscane: Casa *Furculi* in Massa Tagiani, a. 722, *Fur-*

— **ŬNCIO**, v. s. -ONTUS, n. 2.

— **ŬRIUS**, v. s. **-OR**, p. 575, n. 1.

— **UTIUS**, v. s. **-UCIUS.**

— **ŪTUS**, v. Otto, o. c., s. ACUTUS, ARGUTUS, ASTUTUS, CORNUTUS, COSSUTUS. -UTIUS, VERUTUS, -UTIUS, NERUTIUS (all. a NERATUS), PILUTUS (all. a PILATUS) ecc.; v. Holder, o. c., fasc. 17, 56 s. -UTUS, -A e cfr. Bechtel, o. c. p. 621 s. -υτος, ύτης: Ἄνδρυτος, Φίλυτος, Θάρσυτος, Κεφαλύτης; c) α) v. s. CERUTUS, γ) *Cerù, Cerutti* CVE. 224 ~ *d)* α) *Belluto*, v. s. BELLUS; *Valeruto* (e *-utto*)[1] allato a *Valero*, ambedue sullo stesso territorio di Valperga, CP.; *Berruto* (e *-utto, -i*) all. a *Berra*, CP.; *Morrutus, Moruto* (e *-utta, -utti*) CP. MAURUS,; β) locus de *Brenudo*, CAst. n. 849, a. 1204, dalla stessa base del NL. *Brenecium*, oggi Bernezzo, e dei cogn. *Berno, Bernone*; Boiro („Botro") di *Giacolù*, a. 1797. Frassinetto, NL. < IACOB, n. bibl. ecc.; γ) *Bertù* all. a Bertone, Berti; *Boldù* all. a Boldin, Baldus CVE. 258, 155, 157, *Vecelluto* all. a Vecelli, -io, Uecellus, CVE. 166; *Avezuto, Vezù*; *Provezùi* (i) CVE. 219; *Zanùto* < IOHANNES CVE. 140[2].

---

colo servo, a. 775, *Furculu*, a. 793, v. AGIlt. IX, 428, e ibid. n. 1; venete: „servo uno nomine *Furcolo*", C. Cipolla, o. c. p. 54, a. 790 e no. 12, s. VIII, Treviso) il Pieri, o. c., p. 346 ricava il NL. *Forcolese* (S. Bart. in) da furca (mentre è noto l'uso del suff. *-ese* con aggettivi in unione a sostantivi espressi o sottintesi, usati quelli a denominare individui dal loro luogo d'origine, fondi rustici dal cognome del proprietario e località da quell' elemento topografico che prevalga per il numero o per la specie tanto da caratterizzarne il luogo) richiamando in nota il „n. pers. *Furculo* probabilmente da *Fulcolo, Folco*", congettura arrischiata non soltanto per la fonetica toscana, ma anche per la storia, perchè *Furcolo*, come s'è visto, è nome non di guerrieri e di germani, ma di servi, di quella classe cioè che conservava più al sicuro da ogni invadenza straniera il suo tesoro onomastico tradizionale *Furculus* raffrontato coll. aital. *forcolo* „instrumento villereccio" può far supporre un *FURCULUS, nome di servi denominati, come SARCULO, Dessau, cfr. sarculare. REW. 760; SARPULUS, Silvagni, cfr. sarpere, REW. 7612, RUSTICUS, ARENTARIUS, ASINARIUS, BUBULCUS, ARATOR, Thll., ed altri, dagli instrumenti, dal luogo o comunque dal genere delle loro occupazioni.

[1] Come *ato* (v. s. -ATUS), *-uto* venne talora trascritto *-utto*, contro un esito volgare in *-ù* (cfr. il NL. < CP.: *Prato moruto*, a. 1582, *Morutto*, a. 1791 [*morù*] Busano) e per vezzo letterario pronunziato anche *-ùt*.

[2] All' Olivieri, CVE. p. 258 e 155 n. 2, 157, pare che *-ù* rifletta un anteriore *-olo, -oli* e si richiama al suo *Saggio* cit. p. 112, ai nomi locali *Venegazzù, Colfrancùi* = *Colfrancudo* sec. XII, *Regenzudo* a. 1303, *Rigonzuoli*,

Dai pochi[1] esempi addotti nell'elenco che precede emerge tuttavia l'importanza dello sviluppo morfologico di numerose basi onomastiche quali GREGORIUS → **Gre]goricius, *Gre]gorinus, Gre]gorilius, Gre]gorentius* e tale sviluppo costituisce di per sé un nuovo indizio della vitalità e della varietà morfologica delle voci proprie latine colle quali dovettero un tempo coesistere voci nuove medievali (*Bertus*) ed altre già latine ma più recenti e prive ancora durante il periodo romano di quelle forme di cui le une e le altre si rivestiranno più tardi nel medioevo e talora con quella stessa irrazionale appropriazione nota, ad es., per i nomi in -OSUS, PRIMOSUS, MAXIMOSUS e **Iohannosus*, tale ancora per altri in -ENTIUS (< -ENS dei participi presenti: GAUDENS, GAUDENTIUS): MAURENTIUS (< MAURUS), MAGNENTIUS (< MAGNUS, cfr. FLAVIUS MAGNUS MAGNENTIUS Aug. et tyrannus a. 350—353), **Petrentius* e simili.

*

L'analisi che precede delle vie tentate per sorprendere e dimostrare la continuità dell'onomastica latina in quella romanza sul territorio del Canavese e di zone limitrofe deve qui troncare ogni più minuta discussione dei numerosi problemi connessi all'argomento degli studi onomastici. Taluni verranno ripresi in nota nel corso del lavoro, talaltri rimandati allo studio dei susseguenti capitoli dell'onomastica canavesana (e piemontese)[2].

-zoli, -Roganzudi a. 1233, per i quali sospetta „un *-zòli* con dileguo di *l;* e quindi con la metafonesi di *ó* e la caduta di *-i*. Certo però che questa spiegazione incontra difficoltà (cfr. plur. *fiói, figazzói* e non altrimenti) nè soddisfa una ipotetica progressione di *-azzuói* > *-azzúoi* > *-azzú*. Più facile sarebbe derivarlo da *-zúto* . . .". Di contro all' esito sicuro *u* volgare, diffuso a nomi personali e locali, la trascrizione in *-olo* ed *-oli* per il plurale (trattandosi di nomi locali denominati dal consortile famigliare cui spettavano quei poderi), appare come un tentativo di falsa restaurazione letteraria dello scriba inteso a svolgere in *-oli, -olo* un esito volgare *-ùi* come fosse da *-olj* e non da *-u(d)i*.

[1] Pochi e forse non così evidenti come avrebbe comportato l'argomento e quali un più largo uso delle fonti onomastiche medievali avrebbe potuto dare. Dei 96 voll. di documenti, cartari, statuti e fonti per la storia medievale piemontese pubblicati sinora nella BSSS. non ho avuto a mano che pochi, quei soli che si riferiscono direttamente al Canavese e pochissimi altri.

[2] Sul tema dilettoso degli accorciamenti di nomi propri sviluppato fra altri dal Bianchi con arguta fantasia (cfr. in AGIIt, X, 373 a proposito di *Florini filii qd. Floriperti* la nota che *Fiore* e *Fiorino* siano accorciamenti di *Ferdinando* mutato per etimologia popolare in *Fior-di-Nando* e ibid. a pro-

Pertanto, se da questa ruvida trama di fatti e d'idee s'esprime un qualche senso nuovo della storia di Roma, che disveli senza illusorie apparenze i tratti emersi della tradizione onomastica latina, esso s'aderge verso il vero rasserenato nell'aspra fatica dal sentimento di piena riconoscenza al Direttore di questa Rivista, al Prof. S. Puşcariu, per il delicato, paziente, assiduo stimolo che fin sui margini stepposi della vasta sua opera culturale, là ove ristagna l'acre humus del dubbio, riesce a mutare, colle virtù e colla scienza di un vero Maestro, in frutti saporosi le bacche asprigne degli sterpi cresciuti a piante nuove e vigorose. E per la larga ospitalità ch' Egli qui mi concede gli rinnovo il mio grazie vivissimo[1].

Cluj, 15 Luglio 1926.

---

posito del cogn. romano *Panfili* l'avvertenza che sia „scritto *Pamphili* per mera saccenteria e presunzione quasi venga dal greco nome ben noto" e debba invece legarsi ad una origine teutonica di nomi quali *Panfilia*, a. 1158, raffrontato con *Pandolfo!!!*) l'Aebischer (in Archivum Romanicum, IX, 1925, p. 469) annunzia d'essersi occupato con una sua nuova fatica: *Recherches sur l'évolution du vocabulaire onomastique lucquois du VIII^e siècle à la fin du XII^e*. Sul tema e sul contributo particolare dell'Aebischer alla storia degli „*hypocoristiques germaniques*", „di gran moda nei secoli IX e X" vorrò occuparmi e riferire a parte, non appena divulgata l'opera annunziata.

[1] Una delle mie tantissime note esprima alla Direzione ed ai tipografi dell' „Ardealul" la mia gratitudine per la serena maestria che ha dato forma non volgare all' irrequieta mia attività e nonostante questa. Il „benigno, candido lettore" voglia attribuire a mie sviste gli errori e le incongruenze grafiche che riscontrerà in queste pagine, chè dalle mani dei tipografi dell' „Ardealul" l' opera poteva uscire perfetta.

Segni e sigle d'uso più frequente e particolare.

= identità personale fra le varianti d'un istesso nome o cognome.
" " topografica " " " " " " proprio di luogo.

a. anno.
canav. canavesano.
C. cognome.
CP. " patronimico.
CM. " matronimico.
CPM. " ambigenere.
d. dominus.
dna. domina.
f. filius, filia.
fr. frater.
l. locus, località.
n. nome, nomen.
NC. " proprio di casato (al plurale).
NP. " " personale.
NL. " " di luogo.
NE. " etnico.
piem. piemontese.
q. quondam.
s. secolo, saeculum.
S. soprannome, supernomen
ypor. yporiensis.
Ypor. Yporedia, Eporegia, I-, = Ivrea.

Fonti onomastiche di maggior uso *a)* **antiche,** *b)* **medievali,** *c)* **moderne e loro abbreviazioni.**

a)

I „cognomina", „agnomina", „supernomina", „nomina singularia" latini sono riportati dalle seguenti fonti:

Thll. — *Thesaurus linguae latinae*, in corso di pubblicazione, che per l'*Onomasticon* giunge alla lettera D (DZONI).

DeVit. — Forcellini, *Totius latinitatis lexicon*, pars. II: *Onomasticon*, ed. V. DeVit. (A—O).

Dessau. — H. Dessau, *Inscriptiones latinae selectae*, Indices, vol. III, Pars 1.

Silvagni. — *Inscriptiones christianae urbis Romae septimo saeculo antiquiores*, colligere coepit Iohannes Baptista de Rossi complevit addiditque Angelus Silvagni auspiciis Pont. Collegii a sacra archaeologia et R. Societatis Romanae ab historia patria. Nova series, vol. I. Inscriptiones incertae originis, Romae. Ex officina libraria Doct. Befani, MCMXXII, pagg. LXIV 516.

b)

Bert. a. 1263. — Bertolotti A., *Convenzioni e statuti pell' estirpamento dei berrovieri e de' ladri dal Monferrato, Canavese, Vercellese e Pavese ne'secoli* XIII e XIV, in Miscellanea di Storia italiana, edita per cura della R. Deputazione di storia patria, t. XII, Torino, Bocca, 1871, pagg. 735—814. — Le convenzioni relative al Canavese dell'a. 1263 furono ripubblicate dal Colombo in BSSS. VIII, ai nn. 140—142, ma con gravi lacune di tutti gli elenchi degli uomini di ciascuna terra che prestano giuramento dopo i loro rispettivi consoli.

BSSS. — **Biblioteca della Società Storica Subalpina** fondata e diretta da F. Gabotto. (Cito soltanto i pochi volumi e le parti di cui ricorrono più frequenti i richiami, v. pag. 580, n. 1):

BSSS 4. IV. — *Eporediensia.* — F. Gabotto, *Estratti dai „conti" dell'Archivio Camerale di Torino relativi ad Ivrea*, pp. 263—424.

BSSS. IV 5. — *Eporediensia.* — S. Cordero di Pamparato, *Il tuchinaggio* (a. 1386—1387) *e le imprese di Facino Cane nel Canavese* (1386—1400), pp. 425—519.

BSSS. V, VI. — F. Gabotto, *Le carte dell' Archivio Vescovile d'Ivrea fino al* 1313, colle *Bolle Pontificie dell' Archivio Vaticano relative ad Ivrea* ed il *Regesto del „Libro del Comune d'Ivrea".*

BSSS. VIII. — C. Colombo, *Documenti dell' Archivio Comunale di Vercelli relativi ad Ivrea.*

BSSS. IX 1. — E. Durando, *Le carte dell' Archivio Capitolare d'Ivrea fino al 1230, con un' Appendice delle principali dal 1313.*

BSSS. IX 2. — F. Savio e G. Barelli, *Le carte dell' Abazia di S. Stefano d'Ivrea fino al 1230, con un' Appendice delle principali dal 1231 al 1313.*

BSSS. XXXVI. — F. Gabotto e G. B. Barberis, *Le carte dell'Archivio arcivescovile di Torino fino al* 1313.

BSSS. XLII 2. — *Cartari minori.* V. Druetti, *Le carte dell' Archivio comunale di Chivasso.*

BSSS. XLIII 1. — *Cartari minori.* E. Gabotto, *Le carte dell' Archivio comunale di Gassino.*

BSSS. XLIII 2. — G. Frola, *Cartario di Belmonte.*

BSSS. XLIII 3. — V. Ansaldi, *Cartario di S. Maria di Testona.*

BSSS. XLIII 4. — L. C. Bollea, *Cartario dell'Abazia di Precipiano.*

BSSS. XLIV. — F. Cognasso, *Cartario dell' Abazia di S. Solutore fino al 1300.*

BSSS. XLV. — G. Collino, *Cartario della prevostura d'Oulx fino al 1300.*

BSSS. LXXIV. — G. Assandria, *Il „Libro Rosso" del Comune d'Ivrea.*

BSSS. LXXVIII—LXXX. — F. Gabotto, A. Lizier. A Leone, G. Morandi e O. Scarzello, *Le più antiche carte dell' Archivio di S. Maria di Novara.*

BSSS. LXXXI. — G. Borghezio, *I Necrologî del Capitolo d' Ivrea.*

CAst. — *Codex Astensis qui De Malabayla communiter nuncupatur,* edidit Q. Sella, Lynceorum Academiae consulto, voll. 4, Roma, 1880—87.

CdBobbio. — C. Cipolla, *Codice diplomatico del monastero di S. Colombano di Bobbio fino all' anno* MCCVIII, voll. 3., in Fonti

per la Storia d'Italia, pubblicate dall' Istituto Storico Italiano, Roma, 1918. (Altre edizioni dello stesso A. sono citate nelle pagine precedenti).

CStC. — G. Frola, *Corpus Statutorum Canavisii*, voll. 3., Torino, 1918, in BSSS., voll. XCII—XCIV (v. pag. 549, n.).

c)

La maggior copia di materiali onomastici fu estratta dalle fonti monumentali della serie (principio s. XV—XX) dei catasti locali dei 147 comuni compresi nel territorio delle mie ricerche onomastiche e toponomastiche. Si citano colla sola indicazione dell' anno di loro redazione e del comune nei cui archivi si conservano tali fonti preziosissime.

*

Il materiale onomastico qui riportato spetta al Canavese, com'è stato dichiarato nel titolo di questo mio contributo, ma, come si è accennato nello stesso titolo colla voce „piemontesi" inclusa fra parentesi, si ammettono altri nomi provenienti dalla zona attigua al Canavese, in quanto che l'interesse di una loro attestazione anteriore o di una maggiore integrità fonetica o di altre condizioni da far valere a luogo opportuno riesca a completare, chiarire ed illustrare la storia del nome in parola.

ABUND-US, -A (Thll.)[1]: *Auundus*, BSSS. XLIII[1] 3. 1079; *A—* de Upalio, LXXIX. 395. 1157; *Avondus* de Casali, VIII. 133. 1260; *Avunda*, uxor Peyreti, XLIV 296. 1253, NP; Johannes *de Avonda*, IX[1] 15. 1169, VIII. 13. 1192 Ivrea; *de Avunda*, a. 1554 Volpiano; *Avonda*, a. 1719 Quagliuzzo; a. 1739 Vestignè, CM.; *A—* (Alla Ghea[2] d'), a. 1676 Quagliuzzo NL. — **inus**[3]: *Auondino*, calderario, BSSS. V 251. 1255 NP.; — **ius** (Thll.): †[4]; — **ulus**: *Avvundulus* Mellia de Robis, *Avvudulo* (sic) de Verali, capitaneo, BSSS. IV[5] 184. 1400 NP.; *Avondoglio*, a. 1769 (7)[5] Chiaverano, NC. (se da < — *olj*, plur., v. s. — ICULUS p. 567 n. 1).

ACCEPTUS (Otto, 749 sg.): — ***Acceptabilis** „accettabile": Johaninus *Çetauilus* BSSS. V. 187. 1246 (Buo) Borgofranco, CP.

ADIUTUS (Otto, 753) > 1) ***A]deoadiutus** (cfr. ADEODATUS e DEODATUS, v s. DATUS): *Dezuto*, a. 1678 Ozegna; *D-*, da Agliè, a 1741 Vialfrè; *-utto*[6], a. 1743 Cuceglio; *Dezzuto*, a. 1781

---

[1] Cfr. abundus „abbondevole" e v. Stöcklein, Abundabilis-abundus in Archiv f. lat. Lexicogr., VII. 207 sgg.

[2] *Ghea* < *gaida* (longob.) „punta della freccia" > piem. *gaida* „gherone" e acanav. *ghèa*, qui col significato topografico di „tratto di terreno coltivato, a figura di gherone".

[3] Trascrivo col carattere maiuscolo il suff. dei derivati attestati in tale forma dalle fonti onomastiche latine, col carattere minuscolo spaziato il suff. d'origine latina o latino-barbarica dei derivati romanzi e col carattere aldino il suff. d'origine romanza.

[4] Cfr. „*Abundius* beatus confessor cuius corpus in Cumana ecclesia [di Como] requiescit", L. Schiaparelli, *I diplomi italiani di Ludovico III e di Rodolfo II*, in Fonti per la Storia d'Italia, Istit. Stor. Ital., Roma, 1910, no. 7, a. 902.

[5] Riporto talora incluso tra parentesi e dopo l'anno della redazione del catasto il numero degli individui elencati sotto tale nome e censiti come proprietari in quell'anno o in quegli anni per segnare l'importanza locale di tale nucleo famigliare quand'esso possa riuscire a comprovare lo sviluppo a NC del nome personale citato.

[6—7] circa *-utto*, < *-uto*, v. s. -UTUS e cfr. piem. semiletterario *agüt* „aiuto".

S. Benigno; *Desutto*[1], a. 1792 Mazzè; *Sutto*[1] o *Desutto*, s. XVIII Montanaro; *Dezzotto*[2], a. 1715 Sale; *Desoti*[3], s. XVIII S. Giorgio, CP.; — 2) ***Deusadiutat** (cfr. DEUSDAT, -DEDIT, -DET, nn. vir. crist., Thll.)[4]: *Desaiua*, castrum, BSSS. XLIV 20. 1077, *Desaja, -ia, Desayda*[5], *Deseya, Desya, Saya* (illi *de*), CAst. 106. 1222 ecc., luogo presso Canale, v. CAst. 1, 305, NL < NP.

AEGIDIUS (Thll.): †.

AEMILI-US, -A (pren., n. gent., cogn. e n. sing., Thll., Silvagni): ego Petronus f. q. *Amelii*[6] qui professus sum lege uiuere

---

[1–2–3] Falsa grafia etimologica, come se *Dezuto* (da leggersi *-ïto*), *Dezutto* (v. nota anteced.), *Desutto* si scomponesse in *De-sutto* e valesse *Desubtus* [abitante, -i di un casale o frazione a due membri, l'uno superiore, l'altro inferiore] „di sotto".

[4] Tale formazione di composti verbali nei suoi più antichi esempi DEUSDAT, -DEDIT, -DET (< -D[ED]ET = -DEDIT, v. Thll. s. v.), DEUMHABET, HABETDEUS, DEUSDONA (<*-DONAT, cfr. DEIDONA), Thll., contradice alla generale definizione di **composti imperativali** imposta dall' iniziatore degli studi onomastici, il Flechia in *Di alcuni criteri per l'originazione dei cognomi italiani*, in Atti R. Accad. Lincei, III, 2, Sc. mor., 1877–8, a questa classe di composti (v. Meyer-Lübke, *Gramm. des langues romanes*, II, § 547. Darmesteter *Mots composés* p. 147, Pieri, o. c. p. 338 e note ibid., Olivieri CVE. 187 e note) che riverranno, meno taluni esempi più recenti *Diotallevi, Diotaiuti, Diotisalvi*, all' indicativo anzi che all'imperativo (v. Poma C., *Il composto verbale nell'onomastica italiana*, Torino, 1910, ove a pag. 3 e sgg. sostiene un' origine dal „tempo presente" dei cognomi „che riproducono azioni abituali, continuative", riservando un'origine dall'imperativo ai cognomi augurali che sono, a rispetto degli altri, la minor parte). Un antico esempio di n. augurale imperativale sarebbe LIBRAAURUS, Silvagni 2661, se valesse l i b r a a u r u m e non l i b r a t a u r u m o l i b r a a u r i.

[5] Cfr. afr *aiue, aïe* o *aïuement* „aide" (*Roman de Thèbes*, ed. Constans), apav. *dexayą* REW. 172 a d j u t a r e; cfr. *Deolai, Delaidus, Diellaito* NP. *Diellai, Delài, Delaini, Gelai, -aìn, Gialain, Ditadi Dité* CVE. 195 sg.

[6] Quanto ad *a-* svoltasi da *i-*, *e-* cfr: priorissa Sancti *Alarii* BSSS. LXXXVI 70. 1211, in prato Sancti *Alarii*, ibid. = Monastero di S. *Ilario*, presso Oncino (Saluzzo, Cuneo); ad Sanctum *Alarium*, a. 1582 = S. *Ilario*, a. 1791, Busano e altri numerosi NL. e NP. piem. che attestano, nella loro trascrizione in forma letteraria con *Hil-* o volgare con *Al-*, l'antico culto prestato in Piemonte e nell'Italia Settentrionale a S. *Ilario* (< HILARIUS) secondo testimonianze dei secoli VIII, IX e X; *Alianus* e *Alietus (Elietus)*, NP. frequenti nelle carte mediev. piem. e derivati dal n. biblico ELIAS; apiem. *Allèna* e aital. *Alèna*, v. s. HELENA; dni *Napulionis* (< *domno, n'* [v. s. S a p o r n. 2] *Apole(d)o*) de la Ture potestatis Vercellarum BSSS VIII 147. 1267 e *Apolicus* (circa lo scambio di *-icus, itus* nelle carte mediev. piem. v. s. -A)

romana, BSSS LXXIX 291. 1112; *Imilia, Imiliani*[1] (dat.), f. q. Aginoni, CdBobbio I 452, 405; *Imilia* quę Pagana vocatur, CdBobbio II 25, 26, 60, 61; *Umelia* (sic) iugalis Oldefredi, CdBobbio II 127 sg.; *Immilla* ducissa, sorella di Adelaide, la Marchesana di Susa, BSSS. IV p. 40, n. 4; *Emmilia* f. q. Ottonis comitis de Blandrate quae ... *Emilia* ... ex natione mea lege viv. salica, a. 1095, Mem. R. Accad. Scienze di Torino, t. IX, S. II, p. 178; *Imilia*, vedova del marchese Balangero di Busca, a. 1214, BSSS. XV p. XCIX: d. Ogerio de Montaldo viro q. dne. *Migle*, BSSS. V 94.

-ANIS, masch. p. 545 n. 2) not. et credend. Vercellarum, BSSS. LXXIV 245 1231 d. Obertus *Apolius*, ciuis Astensis, BSSS. LXXIV 237. 1267 < HIPPOLITUS, tracce onomastiche del culto piem. a *S. Ippolito*, cfr. BSSS. LXXVIII 90 e 91. 98?, 92. 985: eccl. sancti *Ypoliti* in Nemenonio (Lumellogno, Novara). — Cfr. aport. *Aemilius, Ameliz, Aemiliani* e afr. *Amile* (Meyer-Lübke, *Roman. Namenst.* II. p. 39 e n. 1). Quest'ultimo NP. „sans doute semitique" per il Bedier, Romania XXXVI 345, rifoggiato come su forma originaria in un fantasioso aated. **Amelizzo* dal Kalbow, *Die german. Personennamen im afr. Heldengedicht*, p. 28, ma ricondotto alla sua origine AEMILIUS dal Meyer-Lübke, o. l. c, è il nome di un santo leggendario *Amelius*, compagno di un sanctus Amicus, venerati un tempo nella Chiesa di S. Albino a Mortara e la cui Vita, nota anche da un ms. del s. XII (v. Bedier I., *Les leg. ep.* II, Paris. 1908, p. 172), sarebbe, secondo il Bedier, un rimaneggiamento di più fonti e della *Chanson d'Ami et Amile* (o. c. p. 190). — Se l' *Amelius* su riportato fosse una traccia del culto a S. *Amelius* diffuso dalla chiesa di S. Albino di Mortara sarebbero provate le origini locali e la diffusione della leggenda del santo in un periodo anteriore ad ogni influenza di canzoni di gesta francesi; lo schietto esito volgare piem. in *a-* < AE — ne rafforzerebbe gl'indizi.

[1] Il Poma in una sua recensione, in AGIIt. XVIII, p. 30, all' opera del Trauzzi, *Attraverso l'onom. del m. e*, nega che il NP. *Imilia* sia AEMILIA e lo vuole un vezzeggiativo del germ. *Imma* ora *Emma*. Gli replicava in nota il direttore della rivista, il Goidanich, che un suff. — *ilia* non è produttivo nel medio evo (ma v. s. — ILIUS) e che nulla s'oppone all' ipotesi del Trauzzi, il quale nel NP. *Imilia* riconosce „conservato per incerte ragioni il nome classico Aemilia forse della Via Emilia". É innegabile tuttavia, se tale nome risale ad AEMILIA, una commistione ulteriore del nome germ. *Imma* negli esempi sopra addotti dei nomi *Emmilia*, Immi*lla*, I*milia*, portati da donne di casato signorile, e talune legate da aderenze o da origini famigliari franco saliche alla tradizione onomastica germanica. — La forma *E-*, *Immilia* e varianti non si riscontra nè fra i Franchi nè altrove, manca al Först. ed al territorio onomastico germanico (il NP. HEMILIUS di un germano, v. CIL XIII 8316, verisimilmente vale AEMILIUS, E-, colla prostesi della H, v. Schönfeld, o. c. p. 133), ma tuttavia non sarà da escludersi una origine ibrida da *Imma* + -ILIA (v. s. -ILIUS) sino a quando non sia dimostrata con indubbi esempi la diffusione del n. *Emilia* = AEMILIA. — V. ancora s. ATILIA.

1220, NP: Johannes *de Migla*, ciuispor., IX[2] 86. 1282; Petrus *de M-*, st. a. 1438 Vestignè; Jacobus *de Millia*, alias Vuy, de Corgniaco, BSSS. IV[3] 39. 1387; Jacob *de Ymilia*, Bert. a. 1263, Mazzè; Georgius *de Y-*, s. XVI, S. Giorgio; Ubertinus *de Jmilia*, Bert. a. 1263, *Miglia*, a. 1780 Castellamonte; *de Ymillya*, a. 1558 Pont; *de Miglia*, a. 1554 Volpiano; *Miglia*, a. 1752 Valperga, a. 1516 Balangero, a. 1730 Ciconio, CM.; *de Millio*, *Millius*, s. XVI, *Miglio*, a. 1739 Ciconio, a. 1743 Cuceglio, a. 1781 S. Benigno, a. 1750 Rivarolo, a. 1594 Ciriè, s. XVIII (9), *Millio*, s. XVIII S. Giorgio, a. 1719 Verolengo, CP.; — *Miglietti* (genit.), a. 1558 Pont; *-o*, a. 1569 Ingria; *Milliet*, CStC. a. 1582 Lessolo, CStC. a. 1584 Rivarolo, CP.; *li Megleti*, BSSS XLII[2] 17. 1291 Rivara, NC.; *Miglietto* (Campo di), a. 1684 Ronco, NL.; *-a*,[1] a. 1586 sgg. Verolengo, CM. — ANUS, -A (Thll., Silvagni; cfr. CIL V 2 6528 Novara: AEMILIA AEMILIANA): Alanus et *Melianus*[2], BSSS. IX[1] 52. 1188, *-nus*, credend. Ypor. LXXIV 179. 1198, Opez fr. *-ni*. IX[1] 59. 1195, = Obizo fr. *Miliani* VIII 26. 1205, *-nus*, VIII 52. 1207, V 55. 1209, Ivrea; *Emilianus* de Ciglano, a. 1479, her. q. *Meliano* de Ciglano, a. 1487, NP.; Petrus, Johannes *Emigianus*, Bert. a. 1263 Ozegna; Johannes *de Meliano*, Bert. a. 1263 Mercenasco; ? Officianus *de Maliano*, Bert. a. 1263 Lusigliè, CP.; Guilielmus *de Miliana*, BSSS. VIII 13. 1192 Ivrea; Francesco *Melliana*, borgese di Chivasso, a. 1587, Bernardus *de Meliana* a. 1530, CM.; *Megliagno* (< *-ani*, plur.), *Milleanno*, a. 1649, *Megliano*, a. 1805 [*meʎàn* — *mariàn*] Orio NL, < NC.; *Momigliano*[3] (Rivo), a. 1802 Carema, NL. < monte *Emigliano?*

[1] Cfr. i NP. aprov. *Amilheta*, *Milheta*, v. Chabaneau C. — Anglade J., *Onomastique des Troubadours*, Société des langues romanes, Montpellier, 1916, s. v.

[2] Qui compete un' origine dal nome dell'eroe brettone *Melianus* (v. Rajna, Romania, XVII 176, n. 6), = *Melians* (nomin.), *Meliant de Lis*. nel *Perceval*, ed. Potvin, v. 6203, *Meliant le Gai* nel *Lancelot* (v. G. Paris, *Les romans de la Table Ronde*, IV 257 sgg., 321) e dal n. del santo *Aemilianus*, cui sorgeva una cappella ora distrutta sul luogo ora detto *S. Emigliano* [saŋ miʎàŋ] di S. Benigno, forse quel s. *Aemilianus*, vescovo di Nantes e morto in Borgogna combattendo i Saraceni nel s. VIII (v. Longnon, o. c., no. 1567) al cui culto, connesso talora con la tradizione o la leggenda di occupazioni saraceniche, risaliranno il NL. ital. *Sant' Emiliano* in Corsica, e i due omonimi, l'uno presso Albugnano (Asti), l'altro a Rocchetta Tanaro (Asti).

[3] Da AEMILIANUS il Thomas A., in Revue Celtique, XX 433 deriva il NL. *Montmélian* in Savoia, mentre il nome analogo *Montmeillien* in Borgogna secondo Berthoud L. — Matruchot L. nel loro *Étude historique et etymologi-*

AGAPITUS, -ETUS (Thll.)[1]: †.

AGATA, -ON (Thll.): †.

AGNES (Thll.): †.

ALACER (Thll.): *Alacer*, Trauzzi, o. c., p. 115; *Alegro* Ferrario, *Allegrus* Ferrarius, BSSS. XLIII[4] 27 e sg. 1269; *Alegrus* de Monte, habit. Arquate, id. 74. 1367, Johannes Bastardus de Ratis f. d. *Alegri*, id. 62. 1338; *Allegrus* f. Gualberti de Terdona (Tortona), id. 34. 1277, NP.; Bernardus de la myola alias *de Alegra*, a. 1483 Ciriè; ? Johannes *de Legra*, *Leira*, *Leyra*[2], BSSS. XLIV 33. 1147 ecc., CM.; d. Pellerinus *de Allegris*[3], VIII 161. 1292, NC.

ALAUDA (Thll., Holder, I, 76)[4]: domina *Aloa*, BSSS. V 260. 1256, 253. 1255, 260. 1256, Albiano, NP.; Gualterius *de Loa*, VIII 110. 1231; *Loya*, s. XVIII S. Giorgio; *Loja*, a. 1760 Ciriè; Bollone *Loja*, Corgiat *Loia*, Bracco *Lojetta*, Corio, CM.

ALBIANUS (Thll.): „nos Julium et Albertum germanos f. q. et nepotes *Albiani* [NP.] de *Albiano* [NL. < ALBI -US, n. gent.,

---

que des noms de lieux habités du département de la Cote-d'Or, in Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur-en-Auxois, t. fXXXI, a. 1901, p. 326 risalirebbe al celtico MEDIOLANUM, etimo non escluso, ra altri concorrenti: AEMILIANUS e derivati del gallico MELIUS, MELLIUS, dal Gröhler H., *Ueber Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen*, Heidelberg, 1913, p. 129 e 212 per i nll. fr. *Montmélian*, *-meillant*. — Qui compete un' origine da **Momigliano*, CP. geogr, tratto da uno dei nomi locali francesi qui citati in nota.

[1] Cfr. „iuxta quoddam oratorium ipsius Nouariensis episcopii in quo *beati Agabii* episcopi et Xpisti confessoris corpus quondam tumulatum fuerat" BSSS. LXXVIII 41. 919.

[2] Come variante morfologica dello stesso cognome e per la stessa famiglia s'incontra nelle stesse carte anche *Leyrens*, familia, < *-engi* < -ing (german.).

[3] Cfr. CVE. 192 e 219: *Allegri*, *-ini*, *Aliegri*, *Allegranzi*, *Legrenzi*, NC. e *Alegrano*, *Allegreta*, NP. — Cfr. REW. 307 a l a c e r.

[4] Cfr. a l a u d a „allodola" > piem. *loe* „certe donne sciattate" (Dal Pozzo) e canav, *lǫla* „donna sciatta"; piem. *lódola*, *lodna* „allodola", ma all' attuale degradazione semantica del nome di a l a u d a si contrappone l'antico significato allegorico nella *Melitonis clavis* citata dall' Holder, I, 76: „Per *alaudas*, quae a *laude* nomen accipiunt, secundum illud: Quod gerit ore melos, Ormella vocatur; [Alauda] quod sit avis laude plena, sonare potest; significantur viri spirituales, qui psalmis hymnis et canticis spiritualibus creatorem suum laudare delectantur."

Thll., + -a n u s (f u n d u s)]", BSSS. IX[1] 59. 1195[1], Albiano.

ALBUS, -A (Thll.): Leonis et *Albi* BSSS. V 15. 1180 NP.; Jacobus f. Bosi *Albi*, IX[2] 23. 1177, Petri *-i*, XLII[2], a. 1156, Jo-

---

[1] Il Gabotto conclude una sua breve dissertazione *Dell' influsso del Cristianesimo sull' evoluzione dell' onomastica nell' Italia Occidentale* in appendice alla sua *Storia dell' Italia Occidentale nel Medio Evo*, BSSS. LXII, Pinerolo, 1911, p. 601, coll'accenno seg.: „Soltanto molto più tardi, sotto l'azione di nuovi fattori della vita e dello spirito, germinerà spontanea un' altra categoria di nomi indipendenti dal Cristianesimo — non però in antitesi ad esso, ma espressione di amore e di orgoglio cittadino, se non proprio „comunale": *Taurinus* a Torino, *Vercellus* e *Vercellinus* a Vercelli, *Mediolanus* a Milano, *Papius* a Pavia, *Ivoreus* ad Ivrea, *Astexanus* ad Asti, *Albexanus* ad Alba, *Albinganus* ad Albenga, *Artonus* [= *Derthonus*] a Tortona, *Januinus* a Genova, *Placentinus* a Piacenza." La spiegazione sentimentale ch' Egli ne dà, insufficiente per gli stessi aggettivi patrii cittadini, male s'accorda poi coll' umiltà dei luoghi villerecci cui si riferiscono, come all'*Albiano* qui sopra riportato, centinaia di nomi personali poi cognomi usati nel medioevo canavesano col valore originario di aggettivi patrii tratti dal nome di terre rurali e di „fundi" romani talora decaduti d'ogni importanza e sconvolti dalle nuove condizioni economiche e sociali. Se in generale l'uso dell' aggettivo patrio cittadino riproduce e talora continua la tradizione di una „Identität zwischen Orts- und Gentilnamen" sostenuta e dichiarata dallo Schulze, o. c, per taluni nomi d' origine etrusca (cfr. VOLSINII, oggi Orvieto e VOLSINIUS, n. gent.) pagg. 558 - 577, ma non loro esclusiva (cfr. il NL. AECLANUM, oggi Grotte di Mirabella al sud di Benevento, e il n. gent. AECLANIUS nei titoli locali di AECLANUM, ad es. in quello di AECLANIAE SPENTI, v. CIL. IX, 1204), e di una altrettale identità fra nomi di luogo e nomi etnici: AUGUSTA TAURINORUM, oggi Torino, e TAURINUS, v. s. id., riaffermata poi nei primi secoli del medioevo dall' acuirsi di particolari condizioni (v. DR. III 525 sg.), nel caso di aggettivi patrii relativi a fundi romani una spiegazione va ricercata nel vigore della tradizione onomastica risaliente al denominatore stesso del fundus ed alla durata ed estensione di rapporti dell' onomastica servile dei coloni colla patronale. Collo spegnersi di tali rapporti e del sistema onomastico sorto su quelli, duravano tuttavia fra la massa della popolazione rurale di servi, liberti e liberi le tracce dell' anteriore unità ed identità onomastica fra il nome dell' antico fundus e la parte dei suoi coloni e proprietari più antica del luogo. Su queste tracce la comunità d'interessi religiosi, economici e di rapporti giuridici e sociali, con cui l'economia e la nuova società del medioevo lega fra loro gli uomini ed alla terra ed alla stirpe (v. pagg. 531—536 e pag. 537 n. 3), crea negli abitanti del luogo e membri di quegli organismi sociali la coscienza d'una comune denominazione etnica e d'una identità del loro nome col nome del luogo e tale che trova la sua espressione nell' uso medievale del plurale coi nomi di luogo già accennato e documentato, sebbene in misura troppo scarsa per la vastità, importanza e varietà di forme del fenomeno del plurale coi nomi di luogo.

hannes -*us*, LXXIV 19, 1213, C.; Henrico -*o* de Pradiglono, XLIII[2] 9. 1306; -*us*, s. XVI, -*o*, a. 1739 Ciconio; *de* -*o*, CSt. a. 1438, *de* -*o*, a. 1753 Strambino; *de* -*o*, *Albi* (genit.), -*us*, a. 1570, -79 Caluso; -*us* de Lumbardorio, a. 1448, -*i* (genit.), for. da Feletto, a. 1439 S. Maurizio; -*i* (genit.) de Engria, a. 1558 Pont; -*i* (genit.) CStC. a. 1509 Canischio, CP.; *de Albis*, a. 1499 Chivasso, NC.; *Alba*[1], a. 1719 Alice, CM.; -*am* (ad), BSSS. V 187. 1246 (Buo), Borgofranco; *Albetta*, a. 1779 [*narbẹta* < (*i*)*n alb*-] Loranzè NL < NP.;—A, **-anis** o **-ANUS** (Thll.): I tardi cogn. canav. *de Albano*, *Albani* (gen.) non offrono alcuna sicurezza di poter continuare i nomi latini ALBA o ALBANUS in quanto compete per essi un' origine cultuale dal n. del santo omonimo o geografica dal NL. piem. *Albano* e forse anche *Alba*; —**ANIUS** (*n. sing., cfr. ALBANIUS n. gent., Thll.): *Albagnus*, t., BSSS. LXXIX 337. 1142 NP.; Philipus -*us* LXXX 529. 1182: Martius seu Martinus -*us*, iudex et consul, LXXIV 202. 1228 = Martinus -*nius* VIII 100. 1223 Ivrea; Johannes -*gnus* V 187. 1246 (Buo) Borgofranco, CP.; -*gna* (Nemus de), CStC. a. 1251, -*a* (Monte), -*a*, regione campestre sotto il ‚monte' omonimo su cui sorge il castello, Chiaverano; *Narbagnino*, a. 1677 [*narmañiṅ*] < (*in Alb*-, Quincinetto; *Bagnolum*, -*olium*, BSSS. LXXIV 192, 1224 ecc., ecclesia de *Baignolo*, IX[2] 7. 1162, eccl. *Bagnoli* V 16. 1181, l. presso Burolo < *Al*]*baniolo*[2]; — **INUS** (Thll., cfr. CIL. V. 6777 Biella, iscriz. crist.): *Albinus*[3], BSSS. XLI[2] 15. 1080, NP.; *Aijbino*[4], a. 1603, 1739 Vestignè, CP.; *Campalbino* (in), a. 1739 [*kapalbiṅ*] Trausella; *Campo Albino* (in), s. XVI Villanova; *Rocco*

---

[1] Compete un' origine dal nome della città piem. *Alba*, cfr. Jacobus *de Alba*, BSSS. XLII[2] a. 1285 Chivasso; *de Alba*, a. 1440, 1482 Ciriè, Cgeogr.

[2] Cfr. Pieri, o. c., p. 68: *Bagnoro* < AL]BANIORUM; Kaspers, o. c. no. 10, p. 21: *Le Bugue* < **Albuca centena.**

[3] O saranno questo ed i sgg. tracce del culto a *S. Albino* cui s'intitolava una pieve esterna del territorio urbano di Mortara (v. Boll. stor. prov. Novara, XII, 1918, p. 58 e cfr.: „plebem *sancti Albini* de Mortario" BSSS. LXXIX 320. 1133) ?

[4] Per altre tracce della L rattratta in ˘ e voltasi in *j* avanti labiali (e dentali nel contado toscano, cfr. aital. *moititudine*, tosc. *moitto* „molto". *aittro* „alttro". *aito* „alto") nel territ. canaves., cfr. *sèiva* esito locale del NL. *Selva* o Montechiaro di Settimo Rottaro; *munkàif* = *Montecalvo*, NL. a Montestrutto; in *Poiverosa* („Polverosa"), a. 1192, strada per Vische, Mazzè.

Albino [*rokalbiñ*] Corio, NL.; — **-itius**: s. m. *Albizoni*[1] et Ademperti seu Bononi de... ciuitate Nouaria, LXXVIII 96. 989, NP.; **-itus**:? s. m. *Albiti*[2] filio bone memorie Boniti, BSSS. XCVI, NS., II, II, 8. 989; — **ŪCIUS** o **-ŪTIUS** (*n. sing., cfr. ALBUCIUS, n. gent, frequente nelle iscriz. „liguri" del CIL V 2, -UTIUS, n. gent., Otto, o. c., p. 857, Thll.): *Albuzo*[3] (curtis de), BSSS. XXXVI, a. 1030, NL.; *Arbusso*[4] a. 1548 Chivasso, CP.; *Albussa* a. 1683 Salto, CM.; — **UCCIANUS** (CIL V 2, 7907, Nizza, 6530 Novara, Thll.) o **-UTIANUS** (CIL V 2, 5712, in agro mediolaniensi, v. Otto, p. 856): *Narbuzzano*, (< *(i)n Alb-*), a. 1677, *-ussano*,[5] a. 1783 Quincinetto, NL.

ALEXANDER, -DRIA (Thll.): †.

ALEXIUS (Thll.): †.

ALFANUS (Silvagni, no. 3295, cfr. i nn. gent. ALFIUS ALPHIUS, ALFENUS, e i cognn. ALFIANUS, ALFINUS, Thll., Schulze, 119 sg.): ego *Alphanus*[6], prepositus Sancte Crucis, BSSS. LXXIX 324. 1137 NP.

ALLATUS (cogn. serv., Otto, o. c., p. 755): Costa *Allà*, a. 1793 Noasca NL.[7]

AMABILI-S (Thll.): „mihi obvenit de *Amabilene* defuncta quarum omnia medietatem unde aliam medietatem dare debeo ad

---

[1] Cfr. Bianchi, AGIlt., X 360 ove *Albitio* (letto *Albizzo*), — *tia*, *Albus*, *Albulo*, *Albone*, *Albino* sono supposti ipocorismi derivati dalla stessa base delle voci *Alboino*, *Alberico* e affini.

[2] La stessa indecisione se *Albiti* stia per *-ti*, genit., (<-ITUS) o *-tii* (<-ITIUS) si ha per *Boniti*, v. s. BONITUS.

[3] Cfr. il NP. *Albucius*, a. 879, Bruchner 220, ove con *Albulus*, *Albinus*, *Albo*, *Albeni* [< *Alba*] vien fatto derivare dal mated. alp, ags. œlf „Elfe". — Invece che ad ALBUCIUS i nn. sgg. possono risalire ad albucium „asfodelo" REW. 326.

[4] Compete per questo ed il seg. un'origine dal NL. precedente.

[5] Qui, se l'origine del NL. risale al cogn. e non ad una formazione in — ANUS da ALBUCIUS, -UTIUS, nn. gent. — Compete inoltre un'origine dal cogn. geogr. di un antico possessore oriundo o proveniente da *Albuzzano* (cfr. de Albuzano, BSSS. XXXVI a. 1185), l. presso Pavia.

[6] Il Bruckner, o. c., p. 220 (cfr. Först.[1] 54 sg.) deriva il NP. *Alfano*, *Alphan* dell' Italia Meridionale dal mated. alp, ags. œlf „Elfe", ma il fatto che tal nome non s'incontra nel territorio onomastico germanico fuori d'Italia non favorisce la tesi del Bruckner. — Un raffronto coll' aital. *alfana*, se d'origine arabica (REW. 3189 faras „cavallo"), si può sostenere?

[7] Il Meyer-Lübke in *Roman. Namenst.*, II, 72 considera l'aport. *Alatus* fra i „Dunkle Namen".

filii mei nomina Stabile [v. s. STABILIS] et *Amabilenam* ...et propter ampliorem firmitatem et securitatis ritus gentis nostrae Langobardorum" CdBobbio I, p. 219, a. 863, NP.; —**ANUS** (Thll.): ? *Moliane*[1] (Simon f.) BSSS. VIII 110, 1231, Ivrea, NP. femm.

AMAND-US, -A („n. crebrum, si paucos excipis, servorum et humillimae sortis hominum, inventum maxime in Gallia Cisalpina et in Illyrico" Thll., "natum est in Gallia Cisalpina... nomen saeculo quarto quintoque in Gallia frequens fuisse videtur..." Schwab, o. c., p. 704 sg.): ? Guillelmus *de Mand*, Bert. a. 1263 Rivarolo; *Mandono*, a. 1797 Romano, CP.; — **ulus**: Adam qui uocatur Pummo f. *Amandoli*, BSSS. LXXIX 246. 1083; ? *Mandalus*, XLIV (append.) 6. 1165; *Mandenus* Bassus, XLIV 91. 1223, NP.; Iacobus *de Mandolo*, BSSS. VIII 163. 1293, CP.; Phitisius (sic) *de dona* [domna] *Mandola*, Bert. a. 1263 S. Giorgio; Ameotus *de Mandola*, BSSS. VIII 156. 1277, CM.; *Mandolino*, s. XVIII S. Giorgio; *Mandolatto*, a. 1743 Salassa; Tancius *de Mandello*, BSSS XXXVI 75. 1184, d. Guilielmo *de Mandello*, vercellensi potestati, VIII 87. 1220, < ? *A/mandello* < -ulus, CP.

AMBROSIUS (Thll.): †.

ANDREAS (Thll.): †.

[**ANSER**, n. sing., Silvagni, no. 885; **AUCA**, v. s. id.] **Anas, -atis**: Golius *de Ania*,[2] BSSS. VI 431. 1291; Iacobus, Oto, Petrus *Anea, Ania*, XLIII[1] 6. 1243 ecc.; *Agnia*, s. XVIII S. Giorgio, CPM.; al Chioso [„podere recinto"] d'*Agnia*, a. 1718 Lugnacco NL.

ANTONIUS, -INUS (Thll.): †.

APOLLONIUS (Thll): s. m. *Abelonii*, BSSS. LXXIX 215. 1062; NP.; *Abellonius, Apolonius, -pellonius*; *-niorum, -nus, Appolonius*, CAst. 630. 1197 ecc. CP. e NC.[3].

APRILIS (Thll., cfr. APRILEUS, Silvagni 3310)[4]: Martinus *de Aprili* ex dominis de Lanceo, BSSS. XXXVI (append.) 28. 1298, CP. in Planis de *Aprili*, LXIII 25. 1257, NL.; Jacobus f. q. *Corda-*

[1] Cfr. il NL. franc. *Flogny* (Yonne), < FLAVINI-ACUM, Kaspers, o. c., no. 156 p. 81 e, quanto all' aferesi di A-, v. p. 600 n. 7. — *Moliana* può essere però una lettura errata di *Meliana* per cui v. s. AEMILIANUS.

[2] Cfr. canav. *anja* „anitra".

[3] Tali nomi però, anche per la conservazione della forma letteraria *-p-*, *-pp-*, allato alla traccia *-b-* di un primo, antico esito volgare, possono riflettere, sotto veste maschile, il n. della martire alessandrina APOLLONIA † 248 d. Cr.

[4] Cfr. *aprilis* „aprile".

prilis[1] Stampe, VIII 100. 1223, NP.; discretus vir d. Johaninus de *Meçaurillis*[2], judex comunis Ypor., IX[1] 109. 1312, NC.

AQUILA, -INUS, A (Thll., Silvagni): *Aquilinus*, v. Trauzzi, o. c. p. 93, Piemonte, NP.

ARGENTEA (Thll.)[3]: Nos Vilielmus ... et *Argentea* iugales, BSSS. VIII 4. 1142 Bollengo, NP.

ARMATUS, (Thll.): Galfredus = Vualfredus *Armatus*[4] de Burgaro, BSSS. VI 322. 1263, 443. 1294; *Arma* (se = *-à*) de Riualba, a. 1530, 1603, 1648 Chivasso, a. 1702 Mazzè, CP.

ASPER (Thll.): — **ĭtia**[5]: Petrus cui supra Bruno et *Sprecia* iugalis ipsi Petri, BSSS. IX[1] 8. 1125, NP.; — **ulus**: ? Iacobus *Sperlinus*[6], BSSS. VIII 89. 1221, 105. 1228, 109. 1231; Gazinus *S-*, VIII 156. 1277, CP.

ASTER (Thll., cfr. STELLA, Dessau, ASTERIUS, -A, Thll., Silvagni, ASTRALIS, Thll., ASTERIOLUS, fidelis Theodeberthi I regis, Grigoriu Turon.)[7]: — **utus**[8] „felice, nato sotto buona stel-

[1] „Cuor d' Aprile", cfr. l'espressione *cuore dell' inverno*.

[2] Quasi „Mezz' Aprile", cfr. l'espress. piem. *mez-ust* „mezz' agosto", giorno della festa dell' Assunta.

[3] Cfr. ARGENTEA, n. mul. a. 578, Marucchi, o. c., p. 296, ARGENTIA, id., sec. VI, ib. p. 335, e: „blancas dens. / plus blancas qu' esmerautz *argens*" (Bartsch, Chrest. prov., 4, Elberfeld, 1880, col. 96; Mahn, *Werke d. Troubad.*, I 153, 156), „vostras bellas denç / plus blancas que n'es fins *argenz*" (Napolski, *Leben u. Werke des Trobadors Ponz de Capduoill*, Halle 1880, p. 110 sg.), „Chiarita in viso più c' *argiento*" (D'Ancona e Comparetti, *Cod. Vatic.*, I 389), „viso *d'argento*" (Valeriani, *Poeti del primo secolo*, I 286). Le citazioni che precedono dall' antica letter. provenz. e ital. sono riportate dal Renier, o. c. — Da ARGENTIUS (Thll.) deriva il NP. *Argentio* di una carta pisana dell' a. 765 (Meyer C., *Sprache und Sprachdenkmäler der Langobarden*, Paderborn, 1877, p. 227) e fors'anco il NC. toscano medievale di Filippo *Argenti* che qui si richiama per la sua apparenza di un comune NC. al plur. in *-i*, non originaria, se la *-i* di *Argenti* si è svolta da -I(U)S, v. s. -AX, n 3, pag. 558.

[4] Cfr. CVE. 219: *Armatus*.

[5] Cfr. SEVERUS (v. s. id.) e l'ital. *asprezza*.

[6] Cfr. i NP. *Asperius* a. 1209 e *Asperellus* a 1148 di Fondra (Bergamo) in Boll. d. civ. bibliot. di Bergamo, IV, 1910, p. 173.

[7] Cfr. per il tardo significato di ASTER: »quat valeas abeas pascas, multos tu habebes amicos /Si haliquit casu alite[r] aduxerit *aster* ..." CIL. XII 915 add. p. 819 CE 470 Arles. e le voci ital. *disastro*, fr. *désastre*, prov. *malastre*, REW. 749 a s t r u m.

[8] Cfr. il nome del nob. casato *Stelluti-Scala* di Fabriano (Marche) allato a STELLA > *Stella*, CVE. 197, Olivieri, *Saggio* cit., p. 124, ed il NL. canav. *Monte Stella* di Ivrea se non deriva da voci comuni come * a s t e l l a, (v. REW. 740) o * h a s t e l l a, (v. REW. 4072 h a s t a).

la“ [1]: *Astrutus*, BSSS. XXXVI 195. 1227, ecc.; *Astrua*, uxor Philiponi de Clauarano, ciuis ypor., BSSS. V 208. 1250, NP.; Willelmotus q. Perroni *de Astruto* de Netro qui stat in Buirolo, V 245. 1257, CP.; Perrinus *de donna Astruta*, VIII 110. 1231 ; *de Astrua*, CStC., a. 1438 Strambino, CStC. a. 1515 Romano ; *Astrua*, a. 1781 S. Benigno, [*àstrüa*] [2] Cuorgnè, CM; de *Monte astruto*, BSSS. V 161. 1223, VI 313. 1262, VIII 91. 1221, CStC., a. 1322, castrum *Montisastructi*, BSSS. IV [4] 442. 1345, IV [5] 41. 1387, d. Jacobus Recagnus de *Monte distructo*, V. 82. 1217, *Montem astrictum* [3] (sic), V 108. 1223, oggi *Montestrutto*, a. 1770 [*muntastrü*]; *Montestruto*, a. 1743 [*mustrü*] Cuceglio, NL. < NP.

ATILIUS, -A (n. gent. „frequentissimum in Gallia Cisalpina et in Illyrico“, Thll., e cogn., cfr. CIL. V 5899): *Adilla* f. q. Tauringi ... cui supra *Adillani*, BSSS. LXXVIII 170. 1031, *Adilja* f. q. Ariberto, LXXIX 201. 1052, NP. [4].

ATT-A (e ATTUS, praen. e. cogn. ital., cfr. atta e tata [5], Thll.):

---

[1] Cfr. agenov., amilan., avenez. *benastrudo* „felice“, *malastrudo* „infelice“ (REW 749 astrum), aprov. *astruc* „felice“ prov. *malastruc*, afr. *malastru* „infelice“ ecc. (REW 747 * a s t r u c u s), spagn. port. *astroso*, ital. *malestroso*, ecc. (REW 746 a s t r o s u s) coi bologn. *asteriä* „seccàtosi, stregato“ (REW 749 *a s t r u m*), aital. *sido* „freddo eccessivo“ (REW 7902 s i d u s), aportog. *siira* „Kraft“, „Lebensgeist“, „Rekonvaleszent, der noch nicht schreiben kann“, galiz. *siria* „Kälte in den Fingern, dass man nicht schreiben kann“ (REW 7902 s i d e r a,) a cui si dovrà aggiungere il piem. *sireta* = *sirogneta* „bilenco, che ha le gambe a balestrucci, storte; strambo“ da raffrontarsi coll' aital. settentr. *sidradho* „storpio“ in Uguccione da Lodi: „Nisun pover de Deu ne avogol ne sidradho“ (v. Levi E., *Uguccione da Lodi e i primordi della poesia italiana*, Firenze, s. d., p. 181) e coi riflessi dialett. ital. settentr. di * a s s i d e r a t u s „influenzato da una cattiva stella“ (REW 728) e di * s i d e r o n e u > piem. *sirognüra* „torcitura“, *sirognà* „storto, storpio“ (Di S. Albino, *Gran Dizion. piem.-ital.*, Torino, 1859). Cfr. ancora il cogn. di Johannes *Siriatus*, Bert. a. 1263 Rivarolo, < * a s s i d e r a t u s.

[2] L'arbitrarietà dell' accento attuale è evidente dalla storia del vocabolo.

[3] Ignoro se tali varianti arbitrarie dovute alla saccenteria notarile e che si richiamano a a s t r u e r e, d e s t r u e r e. a s t r i n g e r e debbano tutte giustificarsi colla storia del *castrum* di Montestrutto o se le allusioni a fatti storici implicite in tali false grafie etimologiche non siano fittizie.

[4] O sarà una formazione ibrida dalla base dei nn. germ. *Adaric* (v. Schönfeld, o. c., p. 2.), *Ada*, NP. femm. = ags. *Ädæ* (v. Först. [1] 132) donde il NP. di „*Adonis* (genit.) de Bramusello“ BSSS. LXXIX 358. 1149 (cfr. *Ado*, Först. [1] 131) + - ILIA ?

[5] Cfr. TATA, cogn., Dessau, e „in uico *Casaletatani*“ BSSS. LXXVIII 48. 943.

Obertus de *Ata*[1] BSSS. VIII 74. 1214, CP.; *Atenulus* (< -A, -enis) de Bardonisca, XLV. 294. 1254, NP.; **-O** (= TATTO[2], Thll.): *Atto*, episcopus novariensis, LXXVIII 2. 829; s. m. Amelfredi et *Attoni* pater et filio, id. 149. 1019; s. m. Petini [v. s. PITINNUS] et *Atoni*[3] ambo legem uiuentes romana, id. 132. 1012; s. m. Petri qui et *Ato* et item Petri ambo legem uiuentes romana, id. 151. 1020; d. *Ato*, LXXIV 179. 1198 ecc. Ivrea; *Atto* de Bolenco, IX[2] 18. 1171, Ivrea; *Atto* seu *Attonus*, XLIV 10. 1048, NP.; Petrus *Atonus*, mansarius, V. 16. 1181, C.;— **INUS** (Thll., Holder, I, 275): Perotus, Dionixius, Bertholinus *de Attino*, BSSS. VIII 133. 1260, 129. 1254, CP.[4].

---

[1] O sarà da *Atto*, *Adda*, NP., mul., germ., Bruckner, 215; Först[1] 131 ?

[2] Cfr. il NL. *Tatonenci*, CdBobbio I, 376, III, 95, <-*incis* (<-INCUS) o <-**engi* (<-*ing*, germ.), oggi *Totenenza*, fraz. di Romagnese, presso Bobbio; „s. m. Uualperti et *Amitoni* ambo legem uiuentes romanam" BSSS. LXXIX 217. 1064 <**amito* <amīta, se non è lezione errata per *Amiconi*.

[3] Il Bruckner, 215, aduna sotto l'aated. adal „edel" i NP. *Ado* e *Ato*, *Atto*, *Hatto* che richiama ancora sotto *hadu* „kampf" a p. 264. Il Först[1] 130 s. ath raccoglie un indistinto „conglomerat sehr verschiedener elemente bilden": di cui fa parte *Atto*. Lo Schönfeld, p. 36, rimanda all' Holder I 276 e fasc. 19, 738 ed all' abbondantissima serie dei cognomi ATTO ivi ripartita „zum teil celtisch, zum teil germanisch" e propone per l'ATTO dei Germani romanizzati un' origine ipocoristica connessa alla base Art(h)a del NP. germ. ARDABURES.

[4] Frequenti sono nel Canavese i nn. pr. pers. e loc. ricavati da nomi di parentela; cfr., oltre ai nomi canav. e piem. su riportati e da ATTA, ATTO, (?) **amita** ed ai nn. loc. tratti da BARBA o **barba** e riportati s. -A, -ANIS masch., i sgg. da **avus, -a**: d. *Auus* de Blandrato, BSSS. VI[3] 31. 1206, *Auus* Romanus de Strambino, LXXIV 24. 1215, NP; Perrinus *Auus*, VIII 110. 1231, CP.; Jacobus *de Aua*, VIII 89. 1221, CM.; **avia**:? *Aqua*, a 1692 Volpiano, *Acqua*, a. 1802 Carema, CM. < acanav. **aiva* (cfr. afr. *aive*, prov. catal. *avia* REW. 823) = acanav. *aiva* oggi *ęva* „acqua" (< aqua); **avio** „nonno" (v. Salvioni, Romania XXXV 204, 813 e 230 n., REW. 823): *de Auiono*, a. 1554 Volpiano, CP.; **avunculus**: *Concastro*, a. 1796 Campo; *Conchastro*, a. 1715 Sale, CP.. cfr. campid. delfin. *kunku*, maiorc. *konko* „zio", prov. *konka* „zia" REW. 838; ?*Conchelino* menestrerio Domini [comitis] Sabaudiae, BSSS. IV[5] 14. 1387; **avunculanus** (aggett.): de *Unglano*, MGh. Dipl. II p. 750, a. 999 = de *Onglano*, BSSS. V 7. 1156 = ad braidam [„podere rurale" v. REW. 1266 *braida* (longob.)] *Unciani*, *Onziani*, a. 1499, = *Unghiano*, Braida d' *O-*, a. 1780, Braida d' *Ongiano* 1911 [*brę̨ja d' uñǧàñ*] Castellamonte, NL. — Cfr. Meyer-Lübke, *Roman. Namenstud.*, II 42: *Avolus*, *Avoliz*, *Abolinus*, *Abolus* < **avulus**, p. 41: *Avitus* < AVITUS; *Aviola*, NP., cit. con *Avieta* a pag. 524 n. 1, < AVIOLA (Thll.).

AUCA (n. mul., CIL IX 229, Uria[1], Calabria, cfr. a u c a = a v i c a, a n s e r, ANSER, n. sing., Silvagni, no. 885), **AUCUS** (Thll.) e **OCCUS** (n. vir., CIL V 2, 6645 e CIL III 4987, cfr. o c c a „a u c a", CGl Lat. V 615, 40, Thll.)[2]: Petrus *Occa*, *Ocha* seu *Oa*[3], BSSS. XLIV 33. 1147 ecc., C.; Johannes *de Occa*, VI 455. 1309; *Ochetus* f. Johannis *Oche*, VI 348. 1267, CPM.; *Oche* (plur.), possessores, V 221. 1252 (Musobolo) S. Giorgio, NC.; *Balmocha* („Balma [v. REW. 912] di *Ocha*") a. 1612 Drusacco; Ronco dell' *Occa*, a. 1786 Valchiusella; Pratti dell' *Ocha*, a. 1590 Rivarolo; Piano delle *Oche*, a. 1719 [*pi̯aṅ di̯'ǫki*] Rueglio, NL < CPM. e NC.; *Occatus*, BSSS. VI 346. 1267, CP.; *Oqueti*, BSSS. XLIII[2] 15. 1302, 19 e 20. 1309 Rivara, NC.; CP.; **— u l u s, -a**: in Zerbolis inter *Oculis* et Altagna, Rivae de *Oculis*, BSSS V 11. 1161 Strambino, NL < NC; Petrus *de Ochiis*, archerius equester, IV[5] 184. 1400; *Ochis*, a. 1716 Vistrorio, NC; Cappella *d'Ochis*, s. XVII, Pecco; *Occola*, *Nocola* (< *(i)n O-*), a. 1717 [*nòkola*] Gauna, NL. < NP.; **AUCELLA**[4], **OCELLA, -INA** (nn. mul., Thll., Schulze, o. c., p. 364) e ***AUCELLUS** allato a **OCELLUS**, cogn. rom., Holder II 826, (cfr. AUCELLIO, n. sing, Silvagni, no. 2126, OCELLIO, Thll. s. AUC-, AUCIO[5], n. figuli, AUCILO, cogn., AUCIUS, -CILIUS, AVIUS, nn. gent., Thll.): Martinus *Ozella* de Piuerone, BSSS. IX[1] 93. 1209 = Martinus *Ocella*, VIII 74. 1214; *Osella*, a. 1689 Camagna, a. 1604 Mathi, a. 1781 S. Benigno, a. 1860 Rivara; *Osella*, *O-* Abate, *O-* Bon, *O-* Ghena, *O-* Malanotte, *O-* Moschin, *Ozella*, *O-* Ottino, *O-* Viet, s. XIX Corio; *Ozella*, a. 1760 Ciriè, s. XVIII S. Giorgio; *Ozzella*, s. XVIII Barbania; *Uce''a*, a. 1733 Vische, CM.; Case *O-*, [*uʃęla*] Barbania; [*muia dl' uʃęla*] Colleretto C., NL.; Unfredi et Alberti et *Ulcelli* (genit.), BSSS. LXXIX 283. 1100; Otonem f. q. *Ocelli*, LXXIX 304. 1119; *Ocellus*, CdBobbio II 276, 288, NP.; Jacob *de Oxello*, = Jacob *Loxellus*, Bert. a. 1263 Montelongo;

---

[1] CEMINIUS SILBANUS vixit anis XXXX AUCE coiugi benemerenti fecet.

[2] Ad AUCUS, OCCUS < *a u c u s > veron. *oco*, crem. *ok*, aret. *očo*, ital. *oco*, prov. *auk* (v. REW. 826 a v i c a, a u c a) risale il NP. *Ocus* qui et Walpotus, a. 994 Muratori, Antich. Estensi; il Bianchi, AGIt. X 322, n. 2, 399, suppone il NP. *Occulo* estratto da *Autchisi*, *Otcaido*, nn. germ.

[3] Cfr. afr. *oue* „oca" REW. 826.

[4] Cfr. a u c e l l a > avenez. *ocella*, *ausela* „colombella", piem. *uʃela* „rondine".

[5] Cfr. a u c i o > afr. *osson*, fr. *oison*, REW. 829, ed il cogn. ven. *Occioni* che l'Olivieri, CVE 229, raccosta ad *occhio* e ai cogn. *Occhi-de-cane*, *Quattrocchi*.

Osello, a. 1678 Cuorgnè, a. 1795 Cintano, a. 1560, 1773 Nole, a. 1594 Ciriè; *de Oxello*, a. 1420 Chivasso; *Oscello*, a. 1733 Vische; *Osello*, a. 1678 Cuorgnè, a. 1795 Cintano; *Ozello*, a. 1764 Levone, a. 1760 Villanova, a. 1743 Salassa, a. 1702 Borgiallo, a. 1749 Colleretto C., a. 1719 Rocca di Corio; *Ozello* o sia Perucato, s. XVIII, *de Oxello* s. XV, XVI, *de Usello*, s. XVI, S. Giorgio; *Ozello* Brocco, *O-* Vernetto, a. 1780 Castellamonte; *Ossello*, a. 1586—1636 Verolengo, a. 1655, 1681, 1670 Locana; *Osel* Bazot, a. 1802 Carema, CP.; *Uccelli* s. XVIII. Barbania; *de Usellis*, a. 1556 S. Maurizio, NC.; prope a *Lauxello*, BSSS. IX[1] 17. 1171 Gauna; ad *Lauxellum* V 221. 1252 (Musobolo), S. Giorgio NL. < NP. o CP.

AUDAX (Thll.): Αὐδάκης = *Audacis* (nomin.)[1], vescovo di Tortona, Concilio di Roma, a. 680, v. Först.[1] 169 s. **Aud-**; *Odasio*[2] de Carmagnola, BSSS. XLIII[3] 5. 1225, NP.

AUGURIUS (Thll., cfr. AUSPEX, AUSPICIUS, AUSPICATUS, Thll., Otto 762) > **Bono a(u)gurio** (v. REW. 784 e seg. *agurare, agurium): domina *Bonaveria*[3] de Pertuxo BSSS. IX[1] 110. 1215; *Bonaver*, uxor Johannis de Castagnolis CAst. 701. 1193; *Bonaueria*, uxor, LXXXI, I, n. 34; NP.; Amedeus et Julianus *de Bonauerio*, Bert. 1263 (Cevario) Cuceglio; Nicholaus *de Bonavere*, CAst. 701. 1193; *Bonavery*, a. 1760 Villanova, CP.; — **INUS, -A** (Thll, cfr. -ALIS, Thll., -ANIS, -ANE, n. mul., Silvagni): *Bonaurina*, a. 1530, *Bonavrina*, a. 1603 Chivasso, CM.

AUGUST-US (Thll.)[4]: *Augustus* de Garlascho f. q. Franci, habit. Precipiani, BSSS. XLIII[4] 70. 1365, NP.; **-ANUS** (Thll.): La serie dei riflessi canav. non lascia decidere se dipendano da AUGUSTUS, posto in relazione col mensis augustus, o dal n. della città di *Aosta*, AUGUSTA PRAETORIA > AUGUSTANUS, aggett. patrio, nei suoi titoli romani; — **INUS**. Qui se, indipendentemente da ogni influenza cultuale del n. del santo omonimo, possa aver indicato „nato d'agosto": d. *Gustinus*, BSSS. IX[1] 147. 1225, 154. 1227, NP.; *Agostini* CP.; — **ius**[5]; *Gustius*, BSSS. IX[1] 42. 1182 NP.

---

[1] V. s. -AX, e -ACIS (nomin.).

[2] Da -*aʃi* < ACI(S).

[3] -*averia* (invece di -*avria*) per l'interpunzione di una *e* eufonica.

[4] V. pag. 538 sg. e cfr. il NP. servile *Avostolo* (< AUGUSTULUS) delle carte trevigiane edite dal Cipolla, o. c., anni 710 e 897.

[5] *AUGUSTIUS è supponibile allato ad AUGUSTIANUS, Dessau, Thll., ma cfr.

AURA = gr. Αὔρα (cogn. mul., Thll.)[1]: — **ILLA** (AURILLA, uxor de genere Britanorum, Anal. Bolland. 5, 166, v. Holder I 296)[2]: Giroldus *de Orella* BSSS. XXXVI 198. 1227; *Orella*, a. 1590 Rivarolo, a. 1743 Drusacco, CM.; *Orellinus*, coquus, CdBobbio, II, 134, *O-* frater Gisulphi, ibid. II, 159, *Orilini* vinea, ibid. II, 274, 279, 281, NP.; — **ucius**: *Auruç*, BSSS. XLV a. 1063.

AURELIUS, -A (n. gent., cogn. e n. sing., Thll., Silvagni)[3]: *Auregla*,[4] uxor, BSSS XLVI, Index[5]; NP.; *Oreglia*, s. xx. S. Giorgio; *Oria*, a. 1739, *[uria]*[6] Ciconio; Anthonius *Rellia*[7] f. q. Iohannis *Rellie* de Cucilio (Cuceglio) a. 1440 Ciriè, CM.; in loco et fundo *Aurelio*, BSSS. IX[1] 9. 1127, Ulricus Ulrianus de *Aurelio*, IX[1] 116. 1216. totum boscum de *Arello* V 146. 1235,

---

*septembrius, *novembrius *decembrius (v. REW. s. v.) allato a maius, martius, julius, junius, januarius, februarius, in -ius.

[1] Il raffronto di AURA con aura ammette per tal cogn. mul. l'ipotesi di una traduzione latina dell' altro ZEPYRE, CIL V 2, 6786 (cfr. zephyrus), donde il NP. piem. *Zefirino* e (?) il CP. di Antonius *Zeverinus*, CStC., s. XIII Verolengo. — Cfr. il n. *Aura* della santa patrona di Parigi.

[2] Invece che ad AURA il n. AURILLA può riaccostarsi alla base aurum di AUREUS (v. s. id.), AURONIUS, n. sing. a. 690, Holder I 297, cfr. ARGENTILLUS, Thll. L'Holder, secondo l' Ernault, postula invece per AURILLA e AURIUS, n. gent. lat., una base auro = *ausro „morgen".

[3] Cfr. il NP. aportog. *Aurelius*, v. Meyer-Lübke, *Roman Namenst.* II, 41

[4] Causa l'identità degli esiti di -C(U)L-, -LJ-, si confordono sostituendosi l'una all'altra, nelle carte medievali piemontesi, le grafie -*gl*-, -*ll*- (= -*lj*-), -*li*-.

[5] Mi è ora illeggibile nei miei appunti l'anno ed il numero della carta e rimando perciò all' *Index*, annesso al cartario.

[6] Quest' ultimo risale forse ad AURELIA, attraverso una recente contaminazione etimologica popolare con il canav. *uria* < auricula „orecchia", sensibile nel suff. peggiorativo del cogn. *Oreglatius*, *-ati*, *-acy* (genit.), a. 1448, -68, 1556 di S. Maurizio 210, che tuttavia può risalire ugualmente ad AURELIA.

[7] Compete dal lato fonetico regula (REW. 7177), ma l'area dei tre cognn. *Oreglia*, *Oria*, *Rellia*, ristretta ai tre comuni contigui mi fa qui preferire la supposizione d'una loro probabile origine comune. — La perdita delle vocali iniziali come l'aggiunta della vocale *A* alla consonante iniziale dei cognomi si deve attribuire all' uso volgare dell' unione dei cognomi con *de*, *da donna*, *de donn(o)*, *de la*, *de l(o)*, alla fusione che ne consegue talora delle vocali iniziale e finale, all' arbitrio od all' orecchio del trascrittore che a volte stacca, a volte connette la vocale iniziale o finale.

in *Aretio*[1], VIII 27. 1202, de *A-*, CStC. a. 1480, *Areglio*, presso Cossano, NL.

AURE-US, -A (ThII., cfr. ARGENTEA, v. s. id.)[2]: illi de *Orio*, BSSS. IX[2] 44. 1206, de *Oyro*, XLIII[3] 1. 1259, in loco *Orij*, V 221. 1252, de *Orio*, LXXIV 246. 1232, *Orium*, vicus, CStC. a. 1387, 1575, *Orio*[3] [ǫr—ǫi̯r] NL.; — Martinus *de Orieta*,[4] BSSS. IX[1] 199. 1313; Jacobus *de la Orieta*, IV[5] 576. 1361, Ivrea, CM.; — **ŎLUS, -A** (ThII.)[5]: Jacobus *de Oriola* de Albiano, BSSS. V 66. 1212, CM.; Ruffinus *Oriolus*,[6] VIII 12. 1189, 105. 1228, Jacobus *O-*, LXXIV 250 s. d., CP.; *Oriolo*, a. 1649—73 [*uri̯ǫ̈l*] Orio; *O-*. s. XIX. Mercenasco; Alpe di l'*Oriollo*, a. 1602 Ingria; alla Croce dell' *Oriolla*, a. 1590, *Oriola* o sia Coleretto, a. 1760 Rivarolo; *O-*, a. 1779 [*n uri̯ǫ́le*] Colleretto P.; all' *Horiolla*, a. 1729 Vico; ad *Oriolam* Gavarçam,[7] BSSS. V 221. 1252 (Musobolo) S Giorgio, NL.[8]

[1] *Ar-* < *A(u)r-* < *O(u)r-* < AUR-.

[2] Cfr. *Oria*, moglie di Sinibaldo I e nutrice di Bovo, nel poema franco-veneto *Bovo d'Antona*, ed. Reinhold, v. 272; aven. *Aurius*, NP. e *Orio*, cogn. s. XI—XII, v. Olivieri CVE. 131; *Aurio*, *-a*, *Aurulo*, NP. toscani, anteriori al mille, v. Bianchi. AGIlt. X 364; *Aurea*, NP. aportog. v. Meyer-Lübke, *Roman. Namenst.* II, p. 21.

[3] Cfr. „in *Villa Aurea*" BSSS. XXIX 28. 1086 oggi *Villoria*, presso Tortona; *Valloria*, l. presso Demonte (Cuneo) = *Vallauria* nelle carte medievali. In questi due nomi locali, come in altri riportati nel corso del lavoro, il NP. dell'antico possessore o signore o comunque denominatore del luogo fu tratto a funzione di aggettivo ed in accordo col genere del nome comune ‚fundus', ‚locus', ‚villa', ‚vallis', col quale veniva ad unirsi, fosse questo espresso o sottinteso.

[4] Un' origine dal n. del s. *Odelrico (Ulderico)*, v. p. 523 n., pare esclusa per questo ed i sgg. dal raffronto delle forme: sancto *Olrico* de suburbio ciuitatis Ypor., IX[1] 120. 1217, Sanctus *Oddricus*, IX[1] 74. 1229, Sancti *Oldorrici*, V 99. 1221, *Odolricus*, *Olricus*, *Onricus*, *Aulricus*, *Ulricus*, *Auricus*, *Aurri*, *Oldrionus*, *Orrigonus*, *Oldrietus*, *Uldrietus*, in cui persistono fonemi e nessi di fonemi di cui non c'è traccia nella trascrizione dei nomi su riportati nel testo, contemporanea o quasi di quella dei nomi derivati dall'aated. *Uodalrih*, qui citati.

[5] Cfr. i NP. aportog. *Auriolus*, *Auriol*, *Aurion*, v. Meyer-Lübke, o. l. c.

[6] Se il cogn. *Oriolus*, invece che derivato da un anteriore NP. ereditario nella famiglia, fosse soprannome, gli potrebbe spettare un' origine da a u r e o l u s „zigolo giallo" > piem. *uri̯ǫ̈l* „id." REW. 791.

[7] Qui il soprannome *Gavarça*, come per i cogn. e nomi locali canav. *Gauarcius*, *Gavarso*, *-a*, *Gavars*, vale *cawarsinus* „catursinus, corsinus" (DuCange), „usuraio di Cahors e usuraio", sinonimo quasi del fr. *argentier*, Puy-en-Velay *argenter* „banchiere" (Archivum Romanicum, III, 536) e dei cognomi e nomi locali canav. *Argentero*, *-a*.

[8] Composti ibridi della stessa base AUREUS con **-perto**, **-hilda** (german.)

BADIUS (n. gent. e cogn., Thll., Dessau)[1]; *Bayorum* sors cui coherent ipsi *Bay*[2], BSSS. XLII[2], a. 1278, NC., Bernardus *Bay*, a. 1530, NC. (?), Thomas *de Baio*, da Verolengo, a. 1499, q. Sebastiani *Bay*, a. 1648, CP., Chivasso, CP.; *Bay*, s. XVIII Lombardore, NC. (?); Jacob *de Baix*, Bert. a. 1263, NC., *Bay*, *Bayo*, a. 1752 *Baioto* di Valperga, a. 1574, *-otto*, a. 1752 Valperga; *-o*, a. 1662 Rivarolo; *-o*, a. 1782 Volpiano; Angeniol *-o* a. 1860 Rivara; *Bayotto*, a. 1699 Pratiglione, CP.; *Baiotti*, a. 1604 Mathi, NC; *Bayo*[3] (in), BSSS. V 51, 1208, (Bogius de), IX[1] 135. 1222, *Bagi* (uilla), VIII 109. 1231, *Bais* (Costantinus de), V 53. 1209, *Baio*[4] [*bè*], NL.

saranno il NP. *Orielda* BSSS IX[1] 54. 1189 e il CP. Petrus *Doriuert*, BSSS. IX[1] 9. 1163 (< *de Oriuert*) che il Först[1]. 183 sgg. e il Bruckner, o. c. p. 230 derivano da una fantasiosa ‚radice' aur raffrontata all' a. ind. ushas »Morgenröte" e ai lat. a u r o r a, a u r u m.

[1] Cfr. b a d i u s „baio" REW. 877, b ŭ r r u s e BURRUS, (v. s. id.), r u f u s e RUFUS, RUFINUS (v. s. id.).

[2] Competono BAIUS n. gent. e cogn. (Thll, Holder, I 334) e Baio, n. sing., Pardessus, *Diplom.*, a. 615, 739 (Holder, l. c.) = ? BOIO, cogn., (Holder I 473: „nach Glück deutsch für *Bogjo* oder für *Baio*"), tratto dalla stessa base dei NE. BOII, BOIUS, BOICUS, BOISCUS (Holder I 463 sgg.)? Il Först[1] 273 aduna con *Boio* ed affini il n. *Baio* riportato al NE. dei BOII ed al derivatone dei *Baiern*; ma vedi Schönfeld, o. c., p. 52 s. *Boio*, NP. ostrog. = asass. *Bojo*, < got. **Bauja*, agsass. *Béowa*, forma accorciata di nomi in *Bauja-*, quali l'agsass. *Béowulf* = got. **Bauiwulfs*. — Il cogn. ven. *Baggio*, CVE. 220, connesso dall' Olivieri, l. c., ai cogn. *Baglioni*, *Baion*, *-glione* e col trent. *baiòm*, *-iòna* „chiacchierone" ven. **bagio* „sbadiglio", non avrà alcun rapporto colle voci sucitate se fosse provata l'apparente connessione etimologica delle voci od almeno genealogica fra i gruppi famigliari denominati *Bay* a. 1278—1648 a Chivasso e *Baix Baioto* a Valperga. D'altronde la successione grafica delle varie forme pare escludere un'origine da *-a(c)ul-* (b a t a c u l a r e. REW. 986). Coi cogn. veneti s'accompagnerebbero invece formalmente i segg: *Baliones* de Brione, BSSS. XLII[3] a. 1261, NC., *Bayone*, a. 1648, CP., *-ne* (Al). a. 1587, *-o* (Alli Sedimi o sia, Alli Cey o sia Poglano o sia) a. 1649, *-e* o sia Bricco, s. XVIII [*baiùn*] NL., Chivasso; *Baglonus* Paganus, CAst. 629. 1292, CR.; *Baglonum* (Ad), a. 1422, 1556, *-ni*, s. XIX, [*baiùn*] S. Maurizio, NL; *-ni* Alli) a. 1673, Ciriè NL. < NC.; *-ne* (Rivo), s XIX. Vauda di S. Maurizio, NL.; *Bagloni* clients, BSSS. IV[4] 277. 1339; Enrici *Baion*, s. XIX, Corio, CP. Quanto all' etimo, oltre b a t a c u l a r e competerà forse la voce b a l l i o che ricorre in un papiro di Ginevra in unione a nomi di militi, raffrontata nel Thll. con b a l l i s t a r i u s. Non è poi esclusa pei cognn. su riportati un' origine dal NL. infra citato.

[3] Cfr. il NL. pistoiese „in *Badio*" MGh. Dipl. III, p. 364, no. 296 a, a. 1014 = *Baio*, ibid. no. 296 b. = „*Baionis* villa" ibid. Dipl. II, p. 179 e 529, oggi *Baggio*, che il Pieri, o. c., p. 73, pur accennando alla concorrenza di BADIUS, ma gentilizio, deriva da BAIUS, n. gent.

[4] L'etimo o p a c u s „bacïo" (REW. 6069), proposto da P. Massia, *Sul*

BALBUS (ThlL)[1]: Iporegius qui dicitur *Balbus* de ciuitate Ypor. BSSS. IX[1] 45. 1181, 51. 1188, V 55. 1209, S.; Johannes *B-*, VII 9. 1181, XXXVI 89. 1191; Lafrancus *B-*, VIII 105. 1228; d. Albertus *B-*, miles, potestas Mediolani, LXXIV 160. 1216, VIII 107. 1229; Guillelmus *B-* de Romano, VI 296. 1259; Thomas Jacobus *B-*, da Volpiano, a. 1499 Chivasso; *-o*, a. 1719 Verolengo; *-i*, (genit.), a. 1554, CP., *de -is*, a. 1554, NC., *-o*, a. 1692, 1782, *-o* Mossetto, a. 1782, CP., *-is*, a. 1782, NC., Volpiano;[2] *-o*, *-o* Musseito, s. XIX, Bairo, CP.; — *Balbetti* (genit.) de Fraxineto, a. 1558 Pont, CP.

---

nome locale di Baio. Cenni storico-lessicali, in Rivista del Canavese e Valle d'Aosta, 2910, no 5, vien escluso dalla fonetica (cfr. piem. (*ü*)*vài* „bacio") e da ragioni topografiche, perchè una denominazione da voci che indichino il lato bacîo è verosimile nel caso di luoghi situati in territorio vallivo quand'essa valga a contrapporre il sobborgo sorto sulla riva di un corso d'acqua al vecchio borgo fondato sull'opposta riva e quando la ristrettezza della valle sia tale da accentuare il contrasto dei due versanti montuosi e delle due parti dell'abitato in comunicazione attraverso il corso d'acqua (cfr. i nn. locali piem.: Pinasca e Inverso Pinasca, Drusacco e Inverso di Drusacco, Locana e Inverso di Locana). Ma tale non è la condizione di Baio ai piedi del monte e non sulle rive della Dora, isolato e non in continuità nè attuale nè antica di altri borghi sulla riva opposta della Dora. — Un altro indizio sfavorevole a tale etimo si è la variante *Bais* declinata all' ablat. plur. da **Bay*, plur., NE., per cui s'intravvede che nell'opinione volgare del tempo il nome risaliva non ad un nome comune ma ad un NP., volto al plurale per le ragioni esposte altrove (v. s. ALBIANUS n. 1), come il nome del luogo contermine *Léssolo* = *Leuxolo* (de), BSSS. VIII 16. 1193 *Leuçolum* LXXIV 119. 1231, *Leçulo* (in) V 51. 1208 (< *Liuzo*, *Leuccio*, Bruckner 279, Först.[1] 859, *Liutio*, *Leutio*, Bianchi, AGIIt X 379, cfr. *Liuzo*, BSSS IX[1] 2. 1036, NP., *Liuzilin* Först[1] 860 e *Lezulinus* de Cunio, CdBobbio II 128), oggi pronunziato *lésu* sul luogo e *lésul* altrove, ma *lésui* (plur.) nella Valle finitima del Chiusella, secondo l'antico esito volgare del plurale: *Leczulis* (Bonfilius de) BSSS. V 128 1231, che riappare nelle grafie dei cognn. geogr. *de Lezogl*, heredes Anthony *Lezogli*, a. 1422, 1448 a S. Maurizio.

[1] Cfr. BALBINUS, -A, BALBILLUS, -A e b a l b u s „balbo".

[2] Se la lezione „*a fossa Balbelesco*" di un NL. del territorio di Volpiano riprodotta dal Guichenon si dovesse mantenere contro l'altra" *a fossa Bolbetesco*" dell' edit. del diploma in MGh. Dipl. III, p. 379-382, a. 1014, si potrebbe supporre una connessione storica del cogn. *B a l b u l u s (donde il NL **Balbelesco*) e l'antico NC. locale di Volpiano *de Balbis*, *Balbus* (v. BSSS XXXVI Index), che sotto la forma del plurale continuerebbe direttamente *B a l b u l u s attraverso le fasi intermedie *Balb(u)lu*, *Balbj(o)*, cfr. canav. *obi* < o p u l u s, *rubi* < r u b e u s.

BALSAMO (Thll.)[1]: Andreas *Balsamus*[2], credendarius Savonae, CAst. 712, 1217, Johannes *de Balcimo*, CAst. 66. 1203, CP.; *Balcema*, uxor, BSSS. XL 18. 1150; *Balçema* seu *Balsema* filia q. Henrici de Montixello, XXXVII a. 1224; *Bauseme* nepti sue, XLIII[3] 5. 1225, NP.; Guilelmus *Bauseme* (genit.), CAst. 901. 1254, CM.; *Bausuma*, *Bausma*, a. 1719 *[bàusma]* Rocca di Corio, NL.

BASILICUS (Thll.): *Baxilici*[3] (gen.), BSSS. LXXIX. 244. 1081, NP.

BASSUS, -A (Thll.):? *Basus* f. Iacobi Ciceris, BSSS. XLIII[4] 45. 1296; *Bassus*, VIII 52. 1207, NP.; Albertus *B-*, Bert. a. 1263 Strambino; Iohannes, Petrus *B-*, VI 455. 1309, 370. 1274; Heuuerardus *B-* de Handrate VIII 177. 1309; *Bassi* (genit.), a. 1440 Ciriè; *-i* (genit.), a. 1422, 1556, q. Michaelis Sachery alias *-i.* a. 1468 S. Maurizio; *-i. de Basso*, a. 1596 Feletto; *Basso*, a. 1781 S. Benigno, a. 1662 Rivarolo; *-us*, s. XVI, *-o*, a. 1739 Ciconio; Gabriel *-us* alias Data, s. XVI, *-i* (genit.) a. 1553-98, *-o*, s. XVIII (20) S. Giorgio, a. 1586-1636, a. 1719 Verolengo; *-i* (genit.) a. 1579 Caluso, a. 1420, *-us*, CP., e *de Bassis.*, da Verolengo, NC., a. 1499 Chivasso; — *Bassetto* (Al) a. 1590, 1750 Rivarolo; *-i* (Case). Corio, NL.; —**A**, o **-ANUS** (Thll.): *Bassanus*, Bert. a. 1263 Rivarolo, NP. o CP.?; Alianus *de Bassano*, BSSS. LXXIX 370. 1151; Ambrosio *-o*, a. 1586-1636 Verolengo, CP.; *-o* (Al), a. 1697 Rondizzone, NL.; Brachet *-etti*, s. XIX, Corio, NC., — **INUS** (cfr. Dessau, no. 4583: BASSINUS BASSULI F.): *Bassino*, s. XVIII, Montanaro, CP.; *Bassin* (Case) s. XIX, Bairo; *-in*, a. 1754 *[pra basìn*, Prato (di) *B-]* Agliè; *Basineti* (Alli) a. 1590 Rivarolo, NL.; — **ULUS** (v. s. -INUS): *Bassola*, a. 1769 *[bàsola]*. Chiaverano; *-etta*, a. 1739 Vestignè, NL.

BEATRIX (Thll.): obitus *Beatricis* sororis prepositi Alberii, BSSS. LXXX, I, p. 4, s. XI Ivrea; *Beatrisia* Mallano, a. 1562 Ciriè; *-xia*, a. 1448 S. Maurizio; *-xina*, uxor, a. 1554 Volpiano,

---

[1] Cfr. balsamum „balsamo" balsameus e BALSAMIUS, n. sing. crist., CIL VIII 11079, e BALSIMIUS, n. vir. crist. in una tarda iscriz. dell' a. 535 ed in un diploma edito dal Pardessus dell' a. 708 (v. Thll., Holder I 338) se la i di BALSI- si può raffrontare alla *i* dell' ital. *balsimo* „balsamo".

[2] Cfr. il NP. medievale *Balsamus, -a, -e, Valsamo* diffuso nelle carte piem., della Campania e delle Puglie, v. Trauzzi, o. c. p. 97.

[3] O sarà il *-c-* una falsa reintegrazione di un volgare *-io* di *Basilio* = BASILIUS (Thll.) riaccostato etimologicamente a basilica > apiem. *basilia* (v. DR. III 944)?

NP.; Iacobus *de Beatrice*, BSSS. IX[1] 34. 1177 Ivrea; Anthonius *de Biatrix*, CStC. a. 1438 Strambino; *Biatris* a. 1721 Andrate, CM.

BEATUS, -A (Otto 763, Silvagni):[1] *Beati* (genit.) f. q. Peredej de loco Galjate, BSSS. LXXVIII 63. 968, NP.; Burgoni seu *Biadi*[2] (genit.) BSSS. LXXVIII 110. 996, S.; *Beata*, a. 1779 Parella, s. XVIII S. Giorgio; *Beatta*, a. 1779 Colleretto C., CM.; *Beata* e *Biava*[3], a. 1810(?) Strambinello; *Byava*, a. 1739 Vestignè; *Biava*, a. 1769 Chiaverano, a. 1794 Meugliano, a. 1717 Traversella, a. 1743 Drusacco, a. 1786 Valchiusella, s. XIX Banchette, a. 1797 Romano, a. 1790 Rivarossa; *Biava* Vola, a. 1770 Brozzo, CM.

BELLISSIMA (Thll.): ego *Bellissima*[4] f. q. Ualperti et uxor Ualberti que professa sum ex nacione mea lege uiuere Langobardorum, BSSS. LXXIX 269. 1092; *Belisma* mater Babilonie[5] uxoris Bosonis, XVII[3] 24. 1181, NP.; Gandulfus *de Bilisima*, XXXVII 327. 1227, CM.

* **Bellĭtior** (compar.)[6]: s. m. Pagani et *Bellexori* et Petri testes, BSSS. LXXIX 260. 1087, NP.; Ugo *de Belisore*, id. 395.

[1] Il cogn. BEATUS, -A fu dell' uso cristiano e pagano (cfr. Dessau, no. 2940: vixi beatus diis amicis literis).

[2] Cfr. il titolo di *biado, -a, -dhi, bia* „felice, beato" che s'incontra nelle formule d'allocuzione del *Tristano* veneto: *biado maistro, b. signor, b. pare* allato a *biadança* „beatitudine" ed a *bello, bon, caro, dolce, fina* usati con minor frequenza nelle stesse formule (v. G. Vidossich, *La lingua del Tristano veneto* in Studi Romanzi IV., 1906, p., 105). — Circa la diffusione di BEATUS nell' onomastica romanza v. Meyer-Lübke, *Roman. Namenst. II* 42 e Olivieri, CVE. 220.

[3] La coesistenza sullo stesso territorio dei due cognn. *Beata* e *Biava* può costituire un indizio valido a riconoscervi due varianti di uno stesso nome, l'una a forma letteraria, l'altra a forma volgare, per cui si rende meno probabile un' origine dal piem. *biava* „biada".

[4] Cfr. *Bellissima*, NP. triestino, CVE 221.

[5] Da BABYLONIA, n. geogr., v. s. ITALIA, n. 2.

[6] Dalla stessa base di: *bellĭtate > ital. *beltà*, fr. *beauté*; *bellĭtia > ital. *bellezza*; aital. *beletissimo* „bellissimo" della Versione in ottava rima del Libro dei Sette Savi (v. Rajna, Romania VII 49); avicent. *beletissima* „bellissima" (v. D. Bortolan, *Vocabolario del dialetto antico vicentino, Dal s. XIV al s. XVI*, Vicenza, 1894, p. 47, anno 1482). Il Meyer-Lübke nella sua *Histor. Grammatik der franz. Sprache*, Heidelberg, 1923, p. 189 sospetta invece per l' afr. *belesor, belisor* (v. Tobler-Lommatzsch, *Altfranz. Wörterb.*, s. v.) una connessione etimologica colla base *bellatius [?] dell' afr. *belois* (*balois* in Tobler, o. c., s. v. *belais*) *belais*. — Cfr. afr. *bellïor* „più bello" (Tobler, o. c., s. v.) ed i cognn. ven. *Bejor, Beggiora* (per cui vedi s. BELLIUS, n.

1157 = Ugo *de Belloxore*[1], *de Bellexor*, id. 397. 1157, CPM.; — *Plusbelli*[2], romani, testis, BSSS. LXXIX 268. 1092, NP.; Iohannes *de Plubella*, Bert. a. 1263 Rivarolo, CM.

BELLITI-US (n. gent., cogn. e n. sing. crist.; ThII, v. s. BELLICIUS, cfr. BELICIA, n. sing. mul, Silvagni, no. 638; BELLICEUS e -ICIO, cognn., ThII.): *Belletius*[3] = *Bellentius* [collo scambio di -ITIUS con -entius, v. s. id. e s. BELLUS] presbiter, CdBobbio II 186, NP.; Ratberga f. q. Gregory qui et *Belezoni*, BSSS. XLIV 5. 1040, S.; terra *Bellizonis*, LXXVIII 166. 1030 = terra, eredes *Belenzonis* (collo scambio di -ICIO, itio con -entio v. s. id. e s. BELLUS) LXXIX 181. 1039, 211. 1067, NP.; -A: *Bellecia*, a. 1516 Balangero, a. 1604 Mathi; *-ezza*, a. 1594, 1760 Ciriè; *B-* Fontana, *B-* Lavet, *B-* Prinsi, *B-* Capella, *B-* Quatter, s. XIX Corio; *-ezia*, a. 1781 S. Benigno; *Belezza*, a. 1560 Nole, CM.; terra *Belexani*, BSSS. LXXIX 263. 1087, terra *-no*, id. 259. 1087, NP.; *Balzanus*, *-çanus*, *Bauçanus*[4], XXXVI 81. 1188, ecc.; *Bausano*, a. 1560, 1773 Nole; *-zano*, a. 1708 Canischio; Ceretto *B-*, Confliacco *B-*, s. XVIII Pont; *Baussano*, a. 1753 Strambino, CP.; *Bauzanos* (Ad), sive in Tellario, NL. < NC., = *-no* (de), a. 1558—62, *-o* (Cantone), s. XVIII *[bauṣẹ̀ṇ]* Pont; *-sano* (in) a. 1682 Prascorsano; Balma *-zana*, a. 1655 Locana, NL. < NP. o CP.; Cerretum *de Balzanis*, C. *-orum*, NL. < NC, *Bauzanum* (ad), a. 1422 NL. < NP. o CP., S. Maurizio; *Balercanum* (leggi *Balerç-*)[5] CStC. a. 1251 = *Bles-*

---

1) e l'avicent. *bellesuollo*, *-soletta* „bellino, -a" (Bortolan, o. l. c., anni 1590, 1560) se invece di risalire a **b e l l i t i u s* dipendono dai comparativi aital. settentr. *belisor*, *bellexor* con l'assimilazione di *l - r* in *l - l* provocata dalla funzione di vezzeggiativo del suff. *-icciolo*. — Quanto all' uso già latino di nomi personali tratti da comparativi (cfr. NOBILIS e NOBILIOR, BONUS e MELIOR, v. s. id., MAGNUS e MAIOR, ecc., Dessau) usati in senso assoluto per superlativi, v. E. Wölfflin *Lateinische und romanische Comparation*, 1879 pp. 63—68, citato dal Grandgent, o. c 856

[1] Quasi „bella uxore"? — [2] Cfr. CVE, 221.

[3] Cfr. *Belitii* (genit.) a. 985, in Bianchi, AGI Ital X 369.

[4] Compete per questo ed i sgg. un' origine da BELLICIANUS (ThII.) o da **Balza* NP. femm. < *Balzo*, *Baldzo*, NP. german. (< *Baldo*, v. Först.[1] 204) cui possono risalire, invece che a BELLITIUS, i sgg.: *Balxinus*, BSSS. IX[1] 65. 1199, NP.; *Balzetti*, s. XIX S. Carlo, NC.; in *Ronbalzesco* (< Ronco *B-*) BSSS. VIII 88. 1220, Burolo, NL. — Compete forse ancora un' origine da *b a l t e u s* > afr. *baucenc*, *bauçant* > ital. *balzano* (REW. 919)?

[5] Circa *-rs-* < *-ss-* cfr. canav. *bęrsa*, femm. di *bęs* „bifido" < **b i s s u s*, REW. 1132.

sano, membro della castellata di Chiaverano con Sessano, Bellerano (v. BELLUS, s -a r i u s) e Bienca (v. F. Carandini, o c., p. 184; M. Tos, *Andrate e i suoi dintorni*, Ivrea, 1910, p. 23) = *Balzano*, a. 1769 = *Plexano* (sic.) BSSS. VI 370. 1274, 455 1309, VIII 177. 1309, Chiaverano, NL. < NP.; — **e s** (v. p. 561 s. id.): her. q. Blanchine filie q. *Belisie*[1] de Precipiano, BSSS. XLIII[4] 70. 1365, NP. (cfr. Trauzzi o. c., p. 98: *Belisia*, *Bilisia*); — **o l u s** (cfr. BELLICIOLA, cogn. mul., Thll.): *Bauzolo*, a. 1749 *[bauṣöl]* Borgofranco, NL < NP.

BELLIUS (e BELIUS, n. gent. e cogn., cfr. BELLIA, cogn. mul., Dessau 7648): ? Johannes *Belius*[2], Bert. a. 1263 Mercenasco, CP.; *Beglia*, a. 1560 Nole, CM.; ? Petrus *Biglonus*[3], CStC. a. 1387, Val Caprina; Anthonius *-us*, *-oni* (genit.), CStC. a. 1438, -86 Vestignè, CP.; *-o* (in), a. 1516 Balangero; *-e*, a. 1779 *[biuṅ]* Colleretto C.; *-i* (Rive di) a. 1779 Forno Rivara, NL.; — Guillierminus *Biglatus*, CStC. a. 1491 Verolengo, CP.; — Jacobus *Beglinus*, BSSS. V 229. 1253, Mercenasco, CP.; — *Billetus* seu *Bilietus*, BSSS. XXXVI Index; *Bietto*, a. 1750 Rivarolo, CP.; — *Bigliotus*, CStC. a. 1251 (Bastia) Borgofranco, CP.; — *Begluto*, s. XVI, CP. biellese, v. C. Poma, *Antichi cognomi biellesi*, Biella, 1909, p. 9; **-A**, **-e n i s** (v. p. 546 s. -A, -ANIS e p. 559 n. 1 e 568 n. 3) o **BELLIENUS** (n. gent. Thll., e ? cogn.): ? *Campo Biglieno*[4], a. 1684 Ronco, NL. < NP.

BELLUS, -O (Thll. Holder I 395, fasc. 20, 843): Vercellinus

---

[1] Cfr. canav. *bliṣia* allato a *blęsa* „bellezza", *rikiṣia* allato a *rikęsa* „ricchezza" *plandriṣia* „poltroneria" <-i t i e s (v. Grandgent, o. c. § 37 e 277).

[2] Cfr. i cognn. *Beggio*, *Beggiato*, *Begello*, *-elle* [cfr. CVE. 221: *Belela* NP., *Bellelli*, *Bellè* „forse da un anteriore **Bellèi*"], che l'Olivieri CVE 131, ricava per sincope da *Basilio*; *Bejor*, *Beggiora* (< cfr. afr. *bellor* „più bello") che all' Olivieri, CVE. 132 n. 1, „sebbene non sia ignoto il suff. *-òro* come produttore di derivati onomastici; cfr. *Biasioro*, *Brunoro*, *Belloro*", „par difficile ricongiungere con l' una o l' altra base" dei cognn. sucitati: *Beggio*, *-iato*, e di *Biliotti*, *Bigliati*, che secondo l' Olivieri, l. c., spettano forse a *Bilia* < *Sobilia*, per cui rimanda a pag. 151 s. *Sibiliato* < *Sibilia* dell' onom. carolingia (ma v. s. ITALIA, n. 2).

[3] Compete per questo e sgg. un'origine dalla base dei canav. *bija* „biglia" (REW. 1101 **bikkil**, aated.), *bjuṅ* „tronco d'albero segato" (REW. **bilia*, gall.) dovuta ad occupazioni professionali ad occasionali o ad un rapporto di somiglianza che siasi voluto in qualche modo estendere da tali oggetti alle persone.

[4] Cfr. il cogn. vicent. *Bellieni*, CVE. 132 e v. p. 568 s. -IENUS e ibid. n. 2.

de Bello, CStC. a. 1438, CP., *Bellis* (< *[de] -is)*, a. 1753 NC., Strambino, a. 1733 Vische; Iacob *Bel*, Bert. a. 1263 Caluso; *Bello*, a. 1739 Ciconio, s. XVIII (5) S. Giorgio, a. 1860 Rivara; Brunetto *Bel*, s. XIX Corio CP.; *Bel* (in) a. 1734 Trausella; *Moiabello* (< m o l l i a > canav. *mòia* „terreni, prati acquosi" [di] *B-*) a. 1782 Canischio, NL.; *Bellonus* de Almarricis BSSS. VIII 105. 1228; B- succensor, IX[2] 4. 1075 Ivrea, NP.; „ad Nucem *de Bellonis* choerent *Bellonj* ab una parte", BSSS. XLIII[2] 2 1264, Busano, NC. e NL. < NC.; *-nus*, *-nj* (genit.) a. 1422, -68, -88, 1556 S. Maurizio; *-ny* (genit.) a. 1440 Ciriè; *-no*, a. 1586—1636 Verolengo, a. 1753 Strambino, s. XVIII Lombardore, a. 1797 Romano, a. 1785 S. Martino; *-nus* CStC. a. 1510 Caluso, CP.; *Valbelono*, („Valle di *B-*") a. 1634 *[valbilùn]* Nomaglio. NL.; — A (Thll. e Holder l. c.): Guilielmus, Iacob, Petrus *Bella*, Bert. a. 1263; *B-* a. 1743 Cuceglio; Nicolaus, Petrus, Guilielmus *B-*, Bert. a. 1263 Candia; *Bela*, a. 1805 Orio, CM.; Ariberga cum filio suo *Belano*, BSSS. V 70. 1213, NP.; Petrus qui *Bellandus* uocor, BSSS. XLIV 74. 1214, S.; Benivolus *de Bellano* VIII 93. 1221 = B- *de Bellant* consul et ambass. Vercellarum LXXIV 140. 1223 ecc. = Beniuolius *de Bellano* consul Sotietatis Sancti Stefani VIII 77. 1217, 89. 1221; Michael *de B-*, vercellensis, LXXIV 235. 1260; Martinus *Belandus*, Bert. a. 1263 Castellamonte, Willelmus *Bellandus*, BSSS. IX[2] 48. 1209 = W- *Bellant*, IX[1] 93. 1209, = Guill- *Bellantus*, VIII 74. 1214, CP.; *Bellandi*, a. 1753 Strambino; magnificus Augustinus et fratres *de Bellanis*, a. 1579 Caluso, NC.; Guido *Blande* (genit.), Bert. a. 1263 Bairo; Martinus *de Bellana*, ib. a. 1263, Romano; *Blanda*, a. 1603 Chivasso; *Bellana*, a. 1860 Rivara, CM.; *Blana* (in), a. 1715 Sale, NL.; — a c i s (< -ax): ? *Balaxius*[1] de Agnelengo, BSSS. LXXX 538. 1183 NP.; *Bellazo*, a. 1603 Chivasso; Wioti *Balaxini*, clientis, BSSS. IV[4] 277. 1338, CP. — a r i u s -a: *Bellerius*[2] f. q. Uberti *Bellery*, BSSS. VIII 156. 1277, NP.; Iohannis *-ary* de Salarano,

[1] Compete forse un' origine dal NL. *Bellagio* (< *B e l l a c i(s) < *B e l l a c u m, v. p. 567 n. 2), l. sul Lago si Como.

[2] Cfr. Cl. Merlo, *I nomi romanzi delle stagioni e dei mesi* ecc. Torino, 1904, p. 114 *b e l l a r i u „il mese del ritorno delle belle giornate". Competerà per *Bellarius* il significato di „(nato di) febbraio" dei riflessi piem. e fr. studiati dal Merlo (v. REW. 1027) ? — L'età della prima attestazione del NP. *Bellerius* esclude un' origine da a g e r: *bello agro* „di buona casa famiglia, di bell' aspetto", v. REW. 276.

VI 304. 1261. 336, 1265; Petrinus *-arius* de Samono, LXXIV 77. 1221, = Petrinus *Belaro* habit. Ypor., ib. 34. 1224; Albertus *Balarius*[1], Bert. a. 1263; *Ballario*, a. 1780, Castellamonte, a. 1715 Sale, a. 1827 Baldissero, a. 1749 Colleretto C.; Bertolone *-rin*, s. XIX Corio, CP., *Bellari* Massa Vielmo, s. XIX Corio, NC.; *Bellaria*, a. 1715 *[balaria* esito semiletterario] Sale C.; *Balleria*, a. 1780 Castellamonte, a. 1679 Priacco, a. 1683 Salto, CM.; Alla[2] *-aria*, a. 1749 Colleretto C.; *[ęl ròk dla belaria]* Locana; Monte *Bellerani* („ Monte di *Bellerano*" < **Belleranus*, NP. < *Bellaria*, NP.) IX[1] 25. 1179, Montem *-num*, CStC. a. 1251 *[balaràn]* Chiaverano, NL.; — **entius, -o:** v. s. BELLITIUS; ? *Balançonus*[3], BSSS. XXXVI 282. 1269, CP.; ? *Billan-*

[1] Circa la *a* < E avanti L, vedi p. 587 n. 6 e cfr. i sgg. cognomi geografici e aggettivi patrî derivati dal nome di BELISIUM (Thll.), oggi *Beley*, capoluogo del Bugey, antico paese della Francia tra il Rodano e l'Ain ceduto nel 1661 alla Francia dal duca Carlo Emmanuele II di Savoia: Aymondus, Johannodus *Beleys*, BSSS. XVII[6] no. 118; Michael *Bellexy*, a. 1439, *Balexy* a. 1422, -48, -68, *Ballesy*, a. 1556 S. Maurizio; *Balesio*, a. 1760 Ciriè; *B-*, a. 1790 Rivarossa; *Ballesio*, s. XIX Corio; *B-*, s. XIX S. Carlo; *B-*, a. 1766 Vauda di S. M., CP.; Borgata *Ballesio*, s. XIX *[a i balès]* Vauda di S. M., NL. < NC.; BELISENSIS = BELLICENSIS (Thll., Holder fasc. 20, 834) „abitante, originario di BELISIUM, *Belley*" (cfr. Johanne Barberii ciue *bellicensi*, BSSS. XLIV 192. 1303): Anthonia *Bellicensis*, a. 1482, = Anthonia relicta q. Petri *Bellicentis* de Ciriaco, Bernardinus Petri *Belisentis*, a. 1483 Ciriè; Dominicus et Oddonus Andrey *Bellisent*, a. 1546, *Blessent*, a. 1911 Sparone; *Belsent*, a. 1699 Pratiglione, CP.; in *Bellisent*, a. 1420 S. Maurizio; in *B-*, s. XVI Villanova; Giaron [cfr. < canav. *gèra* „ghiaia e tratti campestri insabbiati da alluvioni, talora invece, come nel caso presente, i prati migliori della valle distesi sulle alluvioni torrentizie miste di sabbia fine e di argille"] dei *Blessent*, s. XVIII, *Saburşint* < *sęn* (v. DR. III 536 n., 3, < s e d i m e n „area fabbricata, casale" dei *Blessent*) Sparone, NL. Cfr. ancora il NL. *Bausentes*, oggi *Bausent* presso St. Jean de Maurienne (v. C. Cipolla, *Monumenta Novaliciensia*, Index) e il NL. svizzero *Blesens*, *Blessent*, a. 1150, che lo Jaccard, o. c. p. 37, interpreta „chez les descendants d'un Germain dont le nom commence par *Blid*, *Bled*". — L'interesse di questa nota provocata da un raffronto fonetico riguarda ancora un caso curioso di apparente conservazione semiletteraria del suff. —ENSIS, sostituito in realtà e per tempo dallo stesso suff. *-enc* (> *-ent*, *ant*) dell' afr. *baucenc*, *bauçant* „balzan" (REW. 919 b a l t e u s) ed elude ad un tempo il sospetto che per taluni di questi cognomi possa competere un' origine dal NP. *Bellisent* < *B e l l i t i e s, v. p. 561, o da nomi germanici cui risale lo Jaccard.

[2] Circa l'uso dell'articolo coi nn. pers. e coi cognn. v. p. 560 n. 4.

[3] Cfr. il NP. di *Bellincion* Berti in Dante, D. C. III, XV, 112 sg. — L' Olivieri, CVE. 156 rimanda al NP. femm. citato dal Först.[II] 304: *Bilenza*

zona[1], a. 1586—1636 Verolengo, CM.; — **ENUS, -A** (n. gent., e cogn., Thll.)[2] o ***-E** (< **-A** di BELLA)[3]: Martinus f. q. Anthony *de Bellena*, de Ciriaco, a. 1440, Ciriè, CM.; **-ICCUS** (Thll., Holder I, 388, fasc. 20, 833 e 837): *Belico* (= *-icco*?) a. 1760 Ciriè; *Bellicatto*, a. 1752 Valperga; *Blicotto*, a. 1762 Favria, CP.; Campum de *Ballicot*, in *B-*, BSSS. LXXIX 452. 1171, NL.; — **ICIUS, -A, -ICIO, -ICIANUS, -ICIOLUS**: v. s. BELLITIUS; — **ĪCUS** (Thll.)[4]: Costa, Monte di *Belis*, a. 1683, oggi M. *Bellice*, Salto, NL. derivato da un antico NC., come il cogn. *Beles*, a. 1679, di Priacco, l. sulla costa di tal monte, da **Bellĭci*, plur.; — **ĪCUS** (n. gent., cogn. e n. sing., Thll.): ad locum ubi dicitur in *Beli*, BSSS. VI 356 sg. 1272 = in territorio Albiani ubi dicitur in *Bely*, IX[1] 123. 1218, NL. < NP.; **-INUS, -A** (Thll., Holder I 390 sg., fasc. 20, 839 sg.; Silvagni, no. 3053): Guilielmotus *de Belino*, Bert. a. 1263, Mercenasco; *Bellino*, a. 1594, 1760 Ciriè, a. 1708 Canischio, s. XIX S. Carlo, a. 1719 Rueglio, a. 1794 Meugliano, a. 1734 Trausella, a. 1743 Drusacco, a. 1586—1636 Verolengo, a. 1719 Quagliuzzo, a. 1604 Mathi, a. 1560 Nole; Giacoletto *B-*, s. XVIII Pont; *B-*, *Belino*, a. 1762 Favria; *Bellini* (genit.) a. 1554 Volpiano; *-us*, *Belinus*, *Ba-*, a. 1599 Rondizzone; *Ballino* a. 7160 Cesnola; *Ballino-Balino*, a.

[german. ? cfr. *Bellentius* s. BELLITIUS e v. s. -ENTIUS p. 563 n. 1] il NP. ven. *Belenzone* ed i cognn. ven. *Bellenzani*, *-anzani*, *Balanzàn* raffrontati col NP. ven. medievale *Pilinza* che rappresenterà, invece che un nome d'origine germanica, una semplice variante „longobardica" del nome **Bellentia* d'origine latina, colla caratteristica predilezione longobardica per le consonanti sorde estesa anche a voci latine (v. Bianchi, AGIItal. X 397). Non rari sono i nomi latini assunti da individui che nelle carte medievali piem. anche anteriori al mille si professano di legge e di nazionalità longobarda, cfr. ad es. i nn. *Amabilis* e *Stabilis* in una famiglia longobarda ricordata s. AMABILIS. È ovvio che tali nomi latini ripetuti nella linea genealogica mascherassero la loro vera origine nella veste fonetica propria della lingua dei Longobardi. Tale può essare *Pilinza*.

[1] Compete un'origine dal NL. piem. *Bellinzona*, presso Pozzol del Groppo, Tortona [= *Pelenzona*, *-una* (mansum de)., MGh. Dipl. III p. 336, r. 25, p. 699, r. 30, *Pelaenzona* (mansum de), MGh. Dipl. II p. 328, a. 982, < **Bellenzona*, NP. femm. < **Bellentio*, v nota antecedente]. o da *Bellinzona*. NL. della Svizzera italiana.

[2] Cfr.: L. BELLENUS GEMELLUS, Holder, fasc. 20, 827; GRATIA BELLENA, CIL. VI 10311 Roma.

[3] Vedi p. 631, n. 9, s. *CARE.

[4] Cfr.: A. TITIO A. l. BELLICO, CIL V 2, 6795 Ivrea; v. Holder I 388 sgg., fasc. 20, 838 sg.

1562 Ciriè, CP.; de domo *Bellinorum*, BSSS. IX[1] 66 fine s. XII (Moirano) Perosa; quelli *de Bellino*[1], a. 1662 Drusacco, NC.; Noce *Bellino*, a. 1791, in *Nosbellino*, a. 1582 [oggi *i blin*, NL. > NC.] Busano; Prato *Belino*, a. 1739 *[pra blin]* Vestignè, NL.; *Belina*, a. 1599 Rondizzone; *Balina*, a. 1482 Ciriè; Vernetti *Blina*, s. XIX Locana, CM.; Val *Bellina*, a. 1786 *[malblina]* Candia, NL. — **ittus**: *Belletto*[2], a. 1733 Vische, CP.; — ***occus**: *Belocco*, a. 1781 S. Benigno; *Balochus*, a. 1420 Chivasso; *Belochio*, (< *-occljo, -occ(o)lo)* 1719 Verolengo; ? Jorius *de Oculo bello*, BSSS. VIII 28. 1202, CP.; — **or**: v. p. 574 e ibid. n. 5; *Ballor* (qui, se non vale *Bellorum*, genit. plur.) a. 1782 Volpiano, CP.; Rubat *Baleuri* s. XIX *[balöri]* Corio, NC.; in *Balore*, a. 1716 Lugnacco, NL. < NP.; — ***ottus**: *Bellotus*, notarius, BSSS. XLII[2] a. 1228 Chivasso, NP.(?); *B-*, a. 1599 Rondizzone; Picca *Blot*, s. XIX Corio, CP.; *de Bellotis*, a. 1554 Volpiano, NC.; *Bellota*, s. XVIII Montanaro, CM.; Al *Belotto* a. 1683 Salto; in *Belota*, s, XV, in *Bellota*, a. 1553—98 S. Giorgio; *Bellotia* (Cascina) s. XIX, *[la biiòta]* Volpiano, NL.; — **ucius** (Thll., Holder I 395): Al *Bellusso* a. 1609 *[belüs]* Orio, NL. < NP. (cfr. ital. *belluccio*); — **ūtus**: *Belluto*, a. 1730 Brandizzo, CP; — **Bellu (et) bonu**: v. s. CALOCAGATHUS; **Bellu (et) caru**: v. s. FILOCALUS; **Bella die**: v. s. CALIMERUS; **Bellu domnu** (cfr.: *Bonu domnu*, *Bonus senior* (s. BONUS): *Beldono de Beldonis*, BSSS. IV[5] 15. 138*f*, NP. e NC.; **Bella vita**: *Bella uia*, iugalis BSSS. IX[1] 71. 1203; *Bellauia*, uxor, id. 107. 1213, NP.; **Bellu (h)omo**: Iohannes *Bellus homo*, Bert. a. 1263, Cuorgnè; Enrici *Bellom*, s. XIX Corio, CP[3].

[1] L'esempio suesposto comprova come anche taluni cognn. di forma singolare in *-o* risalgano invece ad un uso del plurale mascherato nella scrittura ma vivo nell'uso volgare, cfr.: *Bellino [i blin]*.

[2] Aggiungo qui: *Vivaldo de Belcalçario*, BSSS. LXXXVI 221. 1311, per l'interesse storico letterario del personaggio se = *Vivaldo Belcazer* per cui vedi V. Cian, *V. Belcazer e l'enciclopedismo italiano delle origini*, Suppl. 5° al Giornale stor. d. letter. ital. Torino, 1908. Ne verrebbe rettificata l'ortografia. — Cfr. i numerosi nn. pers. medievali ital. derivati da BELLUS o da basi con sigmificato affine in Trauzzi, o. c., p. 98 e cfr. CVE. 221: *Bello, -i, De Bei, Bellissima, Belasso, -ato* (cfr. BELATUS, -A, Holder, fasc. 20, 824), *-esso. Belatino, Bellelli* (cfr. bellulus), *-etti, -ini, -inaso, -nato, -nazzi, Bellòn, -oni, -otto, -omzi, -ùco, -ussi, Bellïo, Belliato* (cfr. belliata e BELLIUS, v. s. id.) *Belan, -ani* ed i numerosi nomi composti ivi raccolti.

[3] Cfr. afr. *belet*, aggett. „bellino, grazioso".

BENEDICTUS (Otto, 763, Thll.): †.

BENENATUS (Thll., 764, cfr. BENEGESTUS Otto 763): *Benenatus*[1], vescovo di Asti, a. 680, v. Gabotto, *Dell' influsso* ecc., o. c., p. 595, NP.; *Benanatus, Bo-, Bono-, Bonatus, Benata, de Bonanatis*, CAst. Index, NP., CP., CM., NC.

BENEVOLUS (Thll.): v. p. 567 n. 1.

BLANDINUS (Thll.)[2]: *Biandinus*, a. 1648, (4), *-ni* (gen.), a. 1422, -68, 1556, *de -is*, a. 1468 S. Maurizio, NC.; *-no*, a. 1609 Balangero s. XVIII Vidracco, NL.

BENIGNUS (Thll.): †.

BESSUS (Thll.): †.

BLASIUS (Thll.): †.

BONIFATI-US, -A (Thll.)[3] *Bonefacio* uassallus, BSSS. LXXVIII 120. 1007; *Bonifacius*[4] de Carauino, BSSS. IX[1] 100. 1212; d. *B-* de Florano, VI 259, 1259; *Bone-* de Casaliburgone, XLII[2] a. 1265; *B-* de Verolengo, id. a. 1235, *Boni-* dictus de Virolenco, LXXIV 180. 1221; *B-* canonicus Ypor., id. 172. 1200; d. *B-* pater consulis Guillelmoti de Veurono, id, 91. 1223; *B-* de Felicio, consul, Bert. a. 1263 Castellamonte; ecc., NP.; Guillelmus *de -o*, Bert. a. 1263 S. Giorgio, CP.; *Facius* de Maxino, BSSS. IX[1] 85.

---

[1] Cfr. *Beninato*, a. 736, NP., Bianchi, AGIItal. X 370 n. 1; *Benadus*, a. 972, NP., Bergamo, MGh. Dipl. I. p. 568; aital. *bene nato, bennato* „felice, fortunato" e *benenanza* „prosperità". — L' Olivieri, CVE. 156, suppone *Beninato* derivato dal NP. german. [?] *Benno* citato dal Bianchi in AGIIt. X 319 e 370 (cfr. Först[1] 222).

[2] Per la diffusione di BLANDUS e suoi derivati v. CIL. V 6345 (Lodi): BLANDUS; CIL. V 2, 5324 (Como): BLANDIUS, n. gent., > *Bianzè* (= *Blandiacus), NL. vercellese; CIL. V 2, 5273 (Como): C. ALBUCIUS BLANDIRO, cogn., > *Biandronno*, NL. presso Como, e *Biandrate* = *Blandratum* nelle carte medievali (cfr. CIL. V 2, 6497, Biandrate: BLANDIRATA, n. mul. crist.).

[3] Da „bono et fato" (Thll.), cfr. CVE. 195: *Bonifado, Bonfà, -fài, Bonfadinus, Fadìn, -inelli, Faèl, -ella* „buon fato". Storpiature seriori da *-fato* possono essere i cogn. canav. *Bonifatto* a. 1760 Ciriè, *Binfatto* a. 1753 Strambino (cfr. il NL fr. *Saint-Bonifet*, Longnon, o. c., p. 410) ed il *Bonfatti* aggiunto dall'Olivieri ai precedenti.

[4] Una frase popolare di S. Giorgio *andàr a spas da le part d'Sant Benavàs* „andare a passeggio verso S. Bonifacio" (cfr. fr. *mauvais*, ital. *malvagio* < malefatius) si è l'unica e vaga traccia d'un culto popolare nel Canavese a S. Bonifacio. — Indizio della grande popolarità che godè nel medioevo italiano tal nome nei casati signorili, oltre che fra il popolo, si è il nome *Boniface* di un re leggendario di Lombardia, figlio di re Desiderio e fratello d'Ermengarda nell' *Aimeri de Narbonne* (v. Langlois, o. c.).

1207; *F-* de Rondeçono, XLII[2] a. 1276; *F-*, Bert. a. 1263 Caluso; *F-* Bellonj, a. 1448 S. Maurizio; *F-* Borelli, a. 1554 Volpiano, NP.: *de -o*, CStC. a. 1471 Bairo; *de -o*, a. 1596 Feletto; *Faccio* de Monferrato, a. 1599 Rondizzone; *di Facio*, a. 1590 Rivarolo; *de -o*, *Facy* (genit.), a. 1440, *Fascio*, a. 1760 Ciriè, a. 1791 Busano; *F-*, a. 1692, oggi *Fassio*, Volpiano; *F-*, a. 1779 Forno R.; *F-*, da Forno R., a. 1764 Levone, a. 1860 Rivara; *Fassio*, *Fasso* a. 1780 Castellamonte; *F-* a. 1796 Campo; *Facio* a. 1678 Cuorgnè, a. 1683 Campiglia, a. 1678 Ozegna; *F-*, a. 1685, *Faccio*, s. XVIII, Valprato; *F-*, a. 1670, Facio a. 1655. 1664 Locana; *F-* s. XVIII, Vidracco, a. 1797 Romano, a. 1741 Vialfrè; *de -o*, CStC. a. 1438, *Faccio*, a. 1753 Strambino; *de Facio*, CStC. a. 1354, *de -o*, a. 1472, *de Faccio*, a. 1558, *Fascio*, Rolando- *F-*, s. XVIII, CP., Johannes, Anthonius *de Faciis*, CStC. a. 1472, Pont; *Fassi* a. 1802 Carema, NC.; *Faciono*, a. 1590, *Fassiono* a. 1750 Rivarolo; —**anus**: *Faciànus*, Bert. a. 1263, BSSS. IV[4] 456. 1347, *F-*, *-i* (genit.), *de -o*, a. 1579 Caluso; *de -o*, CStC. a. 1575 S. Giorgio; Gullielmus *Facianus*, a. 1420 Chivasso; *Fassani* (genit.), a. 1554 Volpiano, CP.; in Vato (< v a d u m REW. 9120 a) *-y*, a. 1554 in Vato *Fazano*, a. 1692 *[valfaʃàṅ]*[1] Volpiano, NL.; —**arius**: *Facery* (genit.) a. 1556 S. Maurizio; *-ro*, a. 1594 Ciriè; *Fassero*, a. 1719 Rocca di Corio; *F-*, *F-* Gamba, s. XIX Corio CP.; —**ellus**: *Facellus* Pauexius, BSSS. XLIII[4] 47. 1307 NP.; —**inus**: *Facinus* de Facino, CStC. a. 1509 Canischio; *F-* de Vachis, a. 1499 Chivasso, NP.; *de -o*, CStC. a. 1509, *Fassino*, CStC. a. 1669, *F-*, a. 1708 Canischio; *Fàcino*, a. 1655, -64, *Fassino*, a. 1921 Locana, CP.; *-a*, a. 1587, 1604, -49 Chivasso; *F-*, a. 1586 Verolengo, CM.; ad Sortes *de Facinis*, a. 1570, NL. < NC., Caluso; in Valle (< v a d u m) *Facini* Barberii a. 1554 Volpiano; Pra di *Facin*, a. 1655 Locana, NL.; —**ittus**: *Facietto*, a. 1715 Sale; *F-* a. 1664, *-eto*, a. 1681, Vitton *-o*, a. 1655 Locana; Cerva *Fasset*, s. XIX Corio, CP.; ? *Cafassetti*[2], a. 1671 *[kafasìt]* Settimo R.; —**olus**: ad Moglam[3] *de Fazzolis*, *Fazollis*, s. XVI, *Fassoli*, a. 1760 Villanova, NL. < NC.; —***ottus**: *Faciotus* de Ray-

[1] Propriamente Val *Fagiano* < canav, *faʃàṅ* „fagiano", falsa riduzione etimologica recente.

[2] Qui se risale a Ca di „casa" *F-* e non deriva dal canav. *kafas* „cespuglio, macchia di arbusti".

[3] Vedi p. 608 s. *Moiabello*.

naldo, BSSS. XLII[2] a. 1297, *F-* de Richelmo, id. a. 1291, *F-* de Corniglano, a. 1420 Chivasso; *F-* Comparotus, a. 1466, -68 S. Maurizio: *F-* Scarre, a. 1483 Ciriè; *-otti* Boby Guy, a. 1554 Volpiano, NP.; *-o*, a. 1721 Andrate, a. 1740 Nomaglio, CP.

***BONITIA**[1]: Georgius *de Bonecia*, BSSS. IV[5] 251. 1392; Tomaso *Boneza*, a. 1587 Chivasso; *-ezza*, a. 1766 Vauda di S. Maurizio; *-izza*, a. 1662, *-essa*, a. 1750 (3) Rivarolo, CM.; — **itius**[2] o **icius** (cfr. BONICIANUS, Thll.): *Bonicius* canonicus prenominatus *Bonezo* BSSS. IX[1] 41. 1187, LXXIV 57. 1214; d. *Bonetius*, IX[1] 135. 1222, = d. *Bonicius* de Solerio, IX[1] 175. 1268; Anselmus frater *Bonecy*, VIII 110. 1231, NP.; *Bonizio*[3], a. 1753 Strambino, s. XIX Salerano; *-esso*, a. 1733 Vische; *-ezo*, a. 1590, *-esio*, a. 1662 Rivarolo, CP.; ego *Bonizo* notarius, BSSS. LXXVIII 117. 1001, ecc., NP.; Pratum *Bonezonum*, BSSS. IX[1] 157. 1228 = Prato *-eçono*, V 123. 1230, 185. 1245 = ? Pratum *-eçanum* (qui se per errore di lettura o di scrittura sta per *-eçonum* e non deriva perciò da *Boneça*, NP. femm.) VI 407. 1285, Borgofranco NL.

---

[1] Cfr. BONIZZA, Fabretti X 473, v. E. Seelmann, *Die Aussprache des Latein nach physiologisch-historischen Grundsätzen*, Heilbronn, 1885, p. 323; IULIA BONISIA, CIL. VI 20397 Roma, = * BONITIA, cfr. AEQUISIA in un'iscrizione napoletana, v. Seelman, o. l. c., = AEQUITIA, cogn. mul. Thll., CAEPATIUS = CAEPASIUS, Thll., o b s e r v a s i o n e = -t i o n e, v. Seelman o. l, c.

[2] Il Meyer-Lübke in Einf.[III] § 258, ove rimanda ad AGlt. X 459 [leggi 349], alla citata Appendice (v. qui a p. 523, n. 3), considera, alla stregua dei Bianchi, come indubbi accorciamenti „Kurznamen, Koseform" i nomi *Bonizzo, Albizzo, Altizzo, Ardizzo* ecc. nei quali, presupponendo tacitamente l'accentuazione voluta dai Bianchi in *Bó-, Ál-* ecc., ravvisa una traccia dell'età longobardica e la stessa formazione dei nomi nated. *Fritz, Heinz, Benz* (v. qui a p. 572 n. 2) allato a *Friedrich, Heinrich, Benedict*. Ma un più largo raffronto esteso alle grafie proprie di tai nomi anteriori e posteriori al mille: *-itius, -ithus* (cfr. afr. *-th-* di *espethe* „epée" ecc.) *-izo* nelle carte mediev. toscane (v. Bianchi o. c. p. 401 sg. e passim), *-issio, -isso* e *-issi* poi *-izo, -ezo* nelle carte del Regesto di Farfa (v. Bruckner, o. c. pp. 280. 281, 285, 289, 262, 269), *-izo, -ezo, -eço, -etius, -icius, -ecius, -esso, -ezzo*, e *-izzo, -izio, -a* nelle carte medievali e più recenti canav. e piem., dimostra un' origine indubbia da -ITIUS, -ITIO = -ICIUS, -ICIO (v. Seelmann, o. l. c., Grandgent § 276) e -IZZ-, -TZ- (Seelmann, o. l. c.; Grandgent § 277) del latino volgare, da quel suff. che ebbe una notevole, prevalente diffusione nella tarda onomastica dell' impero.

[3] Forma letteraria per *-ezzo* come l' *-izza* sucitato per *-ezza*, cfr. l'ital. *giustizia* allato a *giustezza*, aital. *carizia* all. all'ital. *carezza* (dei prezzi).

BONI-US[1], **-A** (cogn. vir. e n. mul., Thll., Otto 764 s. BONATUS) e **-O** (Thll.): ? Porta di *Bugnone*, a. 1574, Valperga, NL. < NP. o CP.; — **olus**: ? Philiponus f. q. Nicholai *Nabunioli* (qui, se da leggersi *-le*, genit., o se accordatosi al maschile da una fase anteriore *-a* < **Nabuniola* < *na Boniola* [< domna] *Boniola*, v. s. Sapor, n. 2)[2] de Candia, BSSS. V 99. 1221, CM.; — ***ottus**: *Boniotto*, a. 1678 Cuorgnè, CP.; Prato detto il *B-*, a. 1708 Canischio, NL.

BONONIUS (Thll.): †, v. s. BONIUS n. 2.

BON-US (Thll.): s. m. Ademperti seu *Bononi*[3] de ciuitate Nouaria, BSSS. LXXIII 96. 989, S.; *Bonus* de Nasso, Bert. a. 1263, Mazzè, NP.; Ottinus *de Bono*, Bert. a. 1263 S. Martino; Obertus *Bonus*, Bert. a. 1263 Perosa; Petrus *B-*, Bert. a. 1263 S. Giorgio; *Boni* (genit.) de Valle Pontis, BSSS. IV[4] 277. 1338; *Bono*, a. 1750 Rivarolo, s. XVIII Masino, a. 1743 Cuceglio, a. 1715, CP., *Boni*, a. 1715, NC., Sale; *Bono* a. 1795 Cintano, a. 1760 Ciriè; Osella *Bon*, s. XIX Corio, CP.; *de Bonis*, CStC. a. 1469 Chivasso, ibid. a. 1462 Romano, a. 1482, NC.; — **A** (Thll.): tibique *Bonani* Dei ancilla, BSSS. LXXVIII 2. 829; Ualperga filia q. *B-*, id. 149. 1019, NP.; Johannes *de Bona*, BSSS. VIII 26. 1202, Jacobus *de B-*, LXXIV 250. s. d.; *Bona*, a. 1797 Romano,

---

[1] Cfr.: BELLIUS (v. s. id.); CVE. 157: *Bonio*, *Boniólo*, *-gnolo*, *Boniol*, *-gnolus*, *Bognin* che l'Olivieri deriva da **Bonio* < *Bono* [german.!] Först II 327; Bianchi AGIIt. X 370: *Bonio*, a. 820, ego *Boni* [< -ius, v. pag. 558 n. e qui nota seg.], a. 801, Ostrifuso qui *Bonio*, a. 983, che per il Bianchi è forma accorciata „ipocorisma" di *Bonipertus* (ibid. p. 404).

[2] La grafia con *- nio -* (per *- gno -*), quando non fosse traccia di una trascrizione letteraria etimologica o di un esito volgare dipendente dalla fase anteriore *Boni* = *Bonïo* (< BONIUS, cfr.: Fontana di *Bolonio*, a. 1716 [*bulǒni*] Lugnacco, NL. < NP. < BONONIUS, Thll., rivissuto nel nome del santo omonimo † 1026, venerato a Bologna e patrono della parrocchia di Settimo Rottaro nel Canavese: „*S. Bononius* protector noster" nel catasto locale dell' a. 1671 [*san bǫlǒni*]; piem. *Alési* < ALEXIUS, *Gili* < AEGIDIUS, *Toni* < ANTONIUS, *Giori* < GEORGIUS ecc., v. p. 558, n.), potrà indicare un etimo da BONITUS cfr. *Bonitulus* vaccarius, a. 779, Bianchi, AGIIt. X 370. se l' *-itulus* è da *-ĪTUS* e non da *-ITTUS*, v. p. 617 n. 1—2, attraverso la fase *Bonido* Först[1] 275, o da BONICUS (Thll.), attraverso le fasi *Bonigo* Först[1] 275, *Bonigoni* (genit.) BSSS. LXXVIII 133. 1012.

[3] Cfr. Bruckner 237 sg.: *Bono*, *Bonucius*, *Bonazio* „deutsch?" *Boninus*, *Bonitus* e *Bonitto*, *Bonizo*, *-za*, fem. e *Bona*, fem., „wohl auch latein" < anord. **bon**, ags. **ben**. „Bitte, Forderung" [!]

a. 1805 Orio CM.; — **arius**[1]: Petrus *Bonerius*? (o *-uerius*?), Bert. 1263 Rivarolo, CP.; ? in *Bonnerio*[2], a. 1558, Pont, NL.; Ubertus *de Bonerato*, CStC. a. 1419 Cuorgnè, CP.; — **atius** o — **acius**[3]: s. m. *Bonacii*, BSSS. LXXIX 442. 1167, NP.; *de Bonaciis*, CAst. Index, NC.; nomine Uguacini, Petrini, Guillelmini fratrum et filiorum q. *Bonaccini* de Grundona, XLIV[4] 58. 1329, NP.; **-ATUS** (Otto 764, Thll.) o — **attus**: *Bonati* (gen.) a. 1556 S. Maurizio; *-atto*, a. 1743 Cuceglio, a. 1729 Ronco; *de Bonnato*, a. 1558—62, *Bonatto*, s. XVIII Pont: *B-*, *Bonat. B-* Marchel, s. XVIII Frassinetto; *-ato*, *-tto*, a. 1683 Salto, CP.; **-ICUS** (Thll.): v. p. 615 n. 2; — **iccus**[4]: *Bonicatto*, s. XIX S. Carlo; *-ato*, a. 1766, CP. e *-o* (Borgata) s. XIX, NL., Vauda di S. Maurizio; **-INUS** (Thll., Silvagni, no. 186): *Boninus*[5] de dono Jacobo, BSSS. V 211. 1251 (Bastia) Borgofranco; *B-* de Negris, a. 1499 Chivasso, NP.; Guillelminus = Willelmus *de -no* de Monbuen (Bastia) V 187. 1246, 211. 1251 Borgofranco; Jacobus *de -o* vignolano de Handrate, VIII 177. 1309, Andrate; Johannes *de -o*, CStC., a. 1387 Foglizzo; Petrus *Boninus*, LXXIV 178. 1171, Ivrea; Johannes *-ni* (genit.) IV[4] 442. 1345, Ivrea; *-i*, *-j*, (genit.) de Lanceo, a. 1422, -48, -68, 1556, *-nus*, a. 1468 S. Maurizio; *-no*, a. 1750 (19) Front, a. 1730 Brandizzo, s. XIX Corio, a. 1590, 1662 Rivarolo, a. 1766 Vauda di S. Maurizio, a. 1587, 1604, -49 Chivasso; *B-* Botasso, a. 1860 Rivara, a. 1594, 1762 Ciriè, a. 1745 Leyni s. XIX Barbania, s. XIX S. Carlo, a. 1729 Ronco, a. 1716 Vistrorio, a. 1665 Caravino, a. 1753 Strambino, a 1743 Salassa, a. 1683 Salto, a. 1779 Colleretto P.; *B-* Motto, a. 1718 Lugnacco, s. XVIII, CP., *-a*, s. XVIII S. Giorgio, CM.; in *Bonin*, a. 1748 Front; Rittano („Rivo") di *B-*, s. XIX Corio; Cantone di *B-*,

---

[1] Cfr. *Bonari* a. 746, Bruckner 238; *B-* (genit). a. 746, 755, *Bonnari*, a. 762, Bianchi, AGIlt. X 356. Escluso, per le ragioni accennate a p. 608 n. 2, un raffronto con l'aital. *buonàere* oggi *bonario*, afr. *de bon aire* REW. 276 **ager**.

[2] Compete un' origine dal blat. *bunnarium* „misura di superficie" > afr. *bonnier*, REW. 1395.

[3] Cfr. i nn. derivati in -ATIUS < -ATUS, Otto 854 sgg; *Bonazio*, a. 985, Bruckner, 238; *Bonassi*, *-azza*, *-i*, *-azzoli*, CVE. 222.

[4] Il Meyer-Lübke, Einf.[III] § 203 ed il Grandgent, p. 26. esemplano i nomi in -ICCA con BONICA, ma non è sicuro il fatto che tale scrittura sia una variante grafica di ***Bonicca**.

[5] Competerà per taluni *Boni(t)inus*, cfr. *Bonitinus*, a. 1115, e *Bonitulus*, a. 779, Bianchi, AGIlt. X 370 sg.

a. 1716 [*i bunìñ*] Vistrorio; *-na*, a. 1771 Ivrea; *-a*, a. 1739 Vestignè; *-e*, a. 1790 Rivarossa, NL.; **—iscus**: *Bonesco*, a 1775 [*bunęsk*] Tavagnasco, NL.; **-ITTA** (Thll.) e **—ittus**[1]: *Bonnetus* f. q. Gullielmi de Clemencia, a. 1440 Ciriè; *Bonetus* de Andrea, consul, Bert. a. 1263 Castellamonte, NP.; *-etti* a. 1621 S. Benigno; *Bonnetti* (genit.) a. 1558-62 Pont-Alpette, CP.; Al *Bonetto* a. 1810 (?) Strambinello; *-i*, a. 1699 [*trük* < *t(ū)rruccu <*t ūrra* „poggio" REW. 9007) *dii bunèt*] Pont, NL.; **-ITUS**[2] **-A** (Holder I 479, Otto 764, Thll., Schönfeld 52): s. m. Albiti f. bone memorie *Boniti*, a. 989, NP., v. s. ALBUS; Anselminus *de -o*, BSSS. XLIII[4] 84. 1164 CP.; **-ulus**[3] <**-ellus**: *Bonellus* de Ciuitate, BSSS. VIII 9. 1181, NP.; Albertus *de -llo*, VIII 28. 1202, LXXIV 165. 1202; Mainfredus *de -o*, VIII 89. 1221; Ubertus *de -o*. VI 455. 1309; Faciotus *de -o*, LXXIV 235. 1260; magister Vercellinus *de -o*, *Bonelli* (genit.) a. 1448—82, *-o*, a. 1562 Ciriè, CP.; *-a*, s. XVIII S. Giorgio, CM.; *-o*, a. 1795 Cintano; in *-o*[4] o sy alla Fraschea, a. 1609 Balangero, a. 1743

[1—2] L' Otto, l. c., suppone per BONITUS e BONATUS una formazione in *-ī̆tus*, *-atus* „a bono" (v. qui a p. 556, 573) e lo raffronta coi verbi artare -artire, impetrare - impetrire, fulgurare - fulgurire, cui aggiungi gl'ital. *abbonare* „rendere di buona qualità, più mite", *abbonire* „render bono un terreno", „della pianta che porta a maturazione i suoi frutti" *rabbonire* „tornare o far tornare bono" (P.). Una sua traccia romanza si è il NP. *Bonido* dell' a. 1083 che il Först.[1] 275 raccoglie dal Mabillon. Ma l'esito romanzo sul territorio francese e svizzero dei nomi locali dedicati al culto dei santi a nome BONITUS (v. Holder, l. c.) si è ovunque *Saint Bonnet* che presuppone invece *-ittus* (v. Longnon, o. c. p. 410; Jaccard, o. c. p. 404), cui risalirebbero, secondo il Bianchi, AGIIt. X 371, i nn. pers. di *Bonitulus* vaccarius a. 771, *Bonitini* a. 1115, letti *-éttolo*, *-ettíno*. Ma a pag. 403 il Bianchi esclude che i nomi *Bonitus*: terra *Boniti*, a. 961, Magiulo [< MAIULUS, v. s. id.] fil. *Boniti*, a 820, raccolti a p. 370, valgano *-etto* „perchè vi si oppone la vocale che è sempre *i* atono [?] e la quantità del *t* stesso che è sempre scempio trale due vocali" e però accentua *Bónito* (presupponendo che il suff. abbia origine dal germanico *-to*.) alla stregua di *Bonitius* ch'Egli legge *Bónizzo* e suppone d' origine germanica (v. s. *BONITIA). L' accento originario affiora invece nel NP. *Benito*, variante di *Bonito* e rifatta su *bene*, avverbio e sostant. (v. REW. 1028), come altri numerosi esempi d'origine più e meno antica.— I due esiti diversi dell' *-itus* di BONITUS svelerebbero due distinte forme *BON*ī̆*TUS* e **BONITTUS* tradotte in un' unica imprecisa grafia antica.

[3] Cfr. Bianchi AGIIt. X 370: *Bonulo*, a. 768; *B-* massario, a. 771. e Meyer, o. c. p. 183: *Bonello*, a. 747 Pisa.

[4] Taluni di questi nomi locali, per le particolari condizioni topografiche del luogo che designano, potranno corrispondere al venez. *bonelo*, voce che

Cuceglio, a. 1745 S. Martino, a. 1743 Salassa; *-a*, a. 1809 Lessolo; ad *-am*, a. 1499, *-a*, a. 1780 [*i bunèle*][1] Castellamonte; *-a*, a. 1719 Alice; alla *-a*, a. 1716 Lugnacco; in *-a* o Bruino, a. 1729 Vico, NL.; — **Bonu Agnu** (< AGNUS, ThIl.)[2]: Gisulfus f. q. Petri *de Bonagno*, BSSS. IX[1] 79. 1205, CP.; **Bonu Amicu** (< AMICUS, ThIl.):[3] Gualterius f. q. *Bonamici* de Ciuitate Ypor. qui professus sum lege uiuere Longobardorum, BSSS. IX[1] 15. 1153; *Bonusamicus* de Ciuitate consul Ypor., LXXIV 181. 1197, = *B-* de Ciuitate, ibid. 172. 1200, = *B-* de Cita[4] ib. 52. 1200; *Boniamici* (genit.) de Ruca, IX[1] 21. 1166; *Bonamicus* de Verulfis, da Verolengo, a. 1499; *B-* de ser Arnaldo, BSSS. XLII[2] a. 1276 Chivasso, NP.; Lifredus *de Bono amico*, V 73. 1213 Ivrea; Bonusamicus *de Bonoamico*, s. XVI Rondizzone; *Bonamico*, a. 1739 Vestignè; illi *de Bono amico*, BSSS. VIII 88. 1220, CP.; *de Bonamici*, a. 1603 Chivasso, NC.; in territorio *Montis Bunamicj*, BSSS. VI 298. 1259, NL.; **Bonu A(u)guriu**: v. s. AUGURIUS; **Bonu denariu**: Johannes *Bonusdenarius* de Ypor., BSSS VIII 17. 1193, S.?; **Bonu domnu** (cfr. „sicut bonus homo suo bono domino" BSSS. IX[1] 96. 1209): heredes q. *Bonidon*, BSSS. LXXXVI 24. 1104; *Bondonnus* de Guiscardo, VIII 53. 1207, *Bonamdonnam*

---

designa le isolette del Po e dell' Adige (Prati, AGIIt. XVIII 227) donde l'ital. *bonello* „terreno formato da alluvioni" (Salvioni, RDR IV 211); mi è tuttavia ignota la diffusione alla parlata canav. di un tale termine geografico.

[1] Circa i plurali coi nomi locali attestati solo di recente non è facile distinguere se il plurale deriva la sua ragione dal fatto dell'uso in comune di un podere rustico fra i membri di un consorzio famigliare medievale, e quindi dal NC., o se tale plurale invece si spieghi coll' ulteriore spezzettamento di un antico unico podere il cui nome originario di forma singolare si sia poi volto al plurale per designare ogni nuova frazione di quel podere.

[2] Donde acanav. *Agno, -a* (cfr. *Lagna*, a. 1786 Candia, a. 1779 Colleretto P., CM. > l'*Agna*, NP. femm. [circa l'uso dell' articolo col NP v. p. 560, n. 4]; Nicolaum *Sanguinem Agni*, BSSS. VIII 5. 1149, =? *Sanguiagni*, VIII 8. 1169; *Sanguis de Agno*, VIII 53. 1207, *Sanguis Agni* Alzatus VIII 109. 1231, se vale „sangue, stirpe di *Agno*", e se in tale formula si ripete nella stessa linea genealogica ora come CP. ora come NP. o S.) e ital. *Agnolo*.

[3] Donde il NP. *Amicus*, notarius BSSS. IX[1] 1. 1007; *Amihoni, -choni* (genit.) LXXVIII 127 sg. 1008–1010 ecc. (cfr. i nn. *Amico*, s. VIII, a. 773, *Amiconis* (genit.), Pol. Irm., e *Amicus*, Pol. Irm., Först.[1] 81); *Amicus, -one, -onus, Amigolus, Hamione*, Trauzzi, o. c. p. 99.

[4] Da c i v i t a (s); cfr. in BSSS. LXXIV Index, p. 345 i frequenti scambi fra la forma volgare *de Cita* (idest Ypor.) e la letteraria *de Ciuitate* (idest Ypor.) e cfr. i numerosi nomi locali d'Italia: *Cívita, -ella* < c i v i t a (s).

jugalem, filiam q. Audemarii seu Berlendam, *Bonedone* seu Berlende [cfr. Berlindis NP. germ. Först.[1] 226], LXXIX 265. 1090, NP.; Albertus, Jacobus *de Bondon*, LXXIV 165. 1202, 245. 1231; Albericus *de -onno*, id. 246. 1232; Albertus *de -o*, id. 137. 1193; Corgiat *Bondon*, s. XIX Corio, CP.; Arduçotus, Perrotus *de -nnis* BSSS. LXXIV 235. 1260 NC.; in *-ono*, a *Bonadona*, a. 1604 Mathi; *Bondonesco*, a. 1750 Rivarolo, NL.; **Bonu Fante, -u:** v. s. FANTUS; **Bona fide:** Petrum *Bonafidem*, BSSS. V 275. 1257; Nicolao *-e*, VIII 89. 1221; *B-*, a. 1719 Alice, a. 1788 Pecco, CStC. a. 1476 Bairo, CP.; **Bonu filiu:** *Bonofillj* (genit.) BSSS. LXXVIII 79. 976; *Bonfilius* de Solario, MGh. Dipl. III p. 406, a. 1014, Ivrea; *B-* de Leczulis, BSSS. V 128. 1232, NP.; *Boffillus*, V 221. 1252 (Musotolo) S. Giorgio; *Bonfiglio*, a. 1745 Leyni; Nicolaus *de Bonofilia*, BSSS. VIII 133. 1260, LXXIV 235. 1260, CP.; **Bona gente:** *Bonagens* de Solario, BSSS. V 22. 1193, 56. 1210, *-gent*, VIII 13. 1192; *-tem* f. q. Odonis de Solerio, IX[1] 71. 1210, NP.; d. Guillelmus *de -te*, VIII 110. 1271, CP.; **Bonu (h)omo**[1]: Johannes *de Bonhomine*, Bert. a. 1263 Calzate; Johannes *Bonus homo*, CStC. a. 1423, Agliè; *Buonhomo*, a. 1678 Ozegna; *Bonomo*, s. XVIII Montanaro, CP.; Posso („pozzo") *B-*, a. 1809 Verolengo; Contrada de *Buonhomini*, a. 1678 Ozegna, NL; **Bona (h)ora:** Ajmonetus Baligni alias *Bonora*, a. 1556 S. Maurizio; **Bonu Jo(h)anne:** *Bonus iohannes* de Aliado, BSSS V 16. 1181, IX[1] 29. 1181 Ivrea; *B-*, IX[2] 28. 1180; *B-* de Piscina, IX[1] 52 bis 1189; *B-* de Tronzano. VIII 98. 1223; *B-* Crassus, VI 31. 1206; *B-* de Milone, VIII 52. 1207; *B-* de Stirpiana, VIII 5. 1149; *B-* de Rocha, *B-* de Cazai, *B-* de la Porta, VIII 9. 1181; *Boni iohannis* plebani, V 4. 1122; *Bonus iohannes* molinarius, Bert. a. 1263 Candia, NP.; *de bono Johanne*, a. 1483, *de bono giouanni*, a. 1562, *Bongiovanni*, a. 1760 Ciriè; *B-*, a. 1733, Vische, s. XIX S. Carlo; *-gioanni*, a. 1719 Verolengo; *-giano*, a. 1684, 1789 Ronco, CP.; *-zanino*, s. XVIII S. Giorgio, CM.; — **Bonum martinum** massarium, BSSS. IX[2] 5. 1127 NP.; — f. q. **Octonis boni** de Florano, BSSS. VI 392. 1279, NP. — **Bonus Petrus**, BSSS. XLII[2] a. 1278 Chivasso, NP.; *Bompiede*, a. 1781 S. Benigno; — Petrus *de* **Bonoromeo**, BSSS. VIII 133. 1260, LXXIV 235. 1260, CP.; — **Bonus senior** de Judicibus, BSSS. VIII 89. 1221; *Bonussenior* Testa, VIII 89. 1221: *-ssiro* Quaglotus, XLII[2] a. 1276 Chivasso, NP.; — Al-

[1] Cfr. *Bonushomo*, NP. a. 715 ecc., Bianchi AGIItal. X 371 n. 1.

bertus **Bonustempus**, *de Bonotempore*, CdBobbio II 130, 168, 203; *Bontempi* (genit.) a. 1556 S. Maurizio; *-o*, a. 1795 Cintano; Enrico *B-*, s. XIX Corio, CP.; in *B-*, a. 1719 Colleretto C., NL.; — s. m. **Tutoboni** de Nemenonio, BSSS. LXXIX 347. 1145, NP.; **Bona vita** (cfr. *Bella vita* s. BELLUS e *Bonavida*, fem., a. 867, Först.[1] 276): *Bonauia*, fornerius, BSSS. VIII 110. 1231, NP.; *B-*, Bert. a. 1263 Rivarolo; *B-*, a. 1752 Valperga; *-vita*, s. XVIII Montanaro, CPM.; *-via*, a. 1681 Locana, NL[1].

BRITTIUS (ThII.): †[2].

---

[1] Coi nomi composti da *bono*, aggettivo, cfr. i composti da BENE (v. s. BENEDICTUS, BENENATUS, BENEVOLUS) e **bene** (*Benvenuto*, v. s. EVENTUS, n. 3; *Benevalet*, s. VALENS; *Crescimbene*, s. CRESCE(N)S; *Salimbene*, s. EXORIENS; *Benliuengna*, abbatissa, BSSS. XXXVI 100. 1193 NP.; Heuerardus *de Benyuegna* de Handrate, VIII 177. 1309, CM. ?), da **bono** e **bene**, sostantivi (*Bonadeo*, v. s. DEIDONA; *Benenca*, BSSS. XXXVI 128. 1203, *Beninca*, *Benincasa* quae vulgo *Casina* [*Benincasina*] uocatur; CAst. 361. 1212, *Benencasa* coquus, CdBobbio II 211, *B-* de Gandulfo, id. II 279, *Bellincasa* decimator monasterii Sancti Columbani, id. II 335 sg. NP., Bonefacius *de Benenca* BSSS. V 224. 1252, Opiço *de Benencasa* = Opizo *de Bellincasa*, CdBobbio II 257 sg., 312, 335, 358 CPM.). — Composti ibridi con **-(h)ard**, **-fred**, **-pertus**, **-prand**, **-wald**, **-ward**, (german., cfr. Bruckner 238, Först[1] 275 sg.): *Bonardus*, BSSS. IX[1] 26. 1171, V 21. 1192, V 54. 1189, NP.; Jacobinus *B-*, V 167. 1239; Feliponus *B-* de Florano, V 175. 1241; Bertolinus *B-*, VI 403. 1281, 422. 1291, Jacobinus *B-*, VI 392. 1279; Jacob *Bonart*, Bert. a. 1263 Cuceglio; *-ardo*, a. 1786 Baio; *de -o*, *-i* (genit.) CStC. a. 1497, 1509—51, *-o*, a. 1770 Brozzo CP.; Fontana *B-*, a. 1783 Quincinetto, NL.; — Albertus *Bonifredus*, Bert. a. 1263 Montelongo, CP.; — Lafrancus *Bonipertus*, BSSS, LXXIV 187. 1225 CP.; — ego *Boniprando*, BSSS. LXXVIII. 126. 1008, NP.; — Hanrieti filii Rolandi *Bonali*, BSSS. LXXIV 110. 1205; *-aldus*, Bert. a. 1263 Orio; *-audus* CStC. a. 1558, *-di* (genit.) e *-o*, id. a. 1559, 1603, -23, -72 Oglianico; *B-*, a. 1743 Salassa, a. 1739 Ciconio, a. 1662, 1750 Rivarolo; *-i* (genit.) de Thaurino, a. 1483 Ciriè, a. 1554 Volpiano, CP.; *-i*, a. 1781 S. Benigno, NC.; in *-o*, a. 1545 Favria = Borgata *-i*, s. XIX Rivarolo, NL. < NC.; — *Boniuardus*, BSSS. XLIV 49. 1182, *-a*, uxor Nicoleti de Sauia, XLII[2] a. 1297 Chivasso, NP.; Ludovicus *-vardi* (genit.), CStC. a. 1463 Balangero, CP.; Jacobus, Michael *-a*, a. 1562 Ciriè, CM.

[2] Cfr. „ecclesia *sancti Bricii* in ciuitate Taurini" MHP. Ch 2, col. 109, a. 1011 e BSSS. XXXVI 13. 1146. — Il Poma in AGIIt XVIII 391 vede nei cognn. piem. *Brizzio* [cfr. canav. *Bricius*, *Brecius*, NP., *de Brecio*, *Brezzo*, CP., *de Brecis*, NC.] e varianti un accorciamento „ipocorisma" da FABRITIUS e nei cogn. piem. *Brexanus* [cfr. canav. *Brexanus*, *Brecianus*, NP. e CP., *Bersano* CP.] e affini l'origine „bresciana", contraddetta per taluni sicuramente dal fatto che s'incontrano come NP. nella stessa area di *Brizzio* e che risalgono più probabilmente, anche per ragioni fonetiche, a *Britti a, *-anis*. Tale fatto qui si accenna per un interesse metodico perché valga a dimostrare la fallacia del criterio di voler riconoscere ipocorismi anchè là ove non ebbe diffusione, anzi neppure appare sulle carte medievali, il nome *Fabritius*, nella sua forma piana, non accorciata.

BURDO, -ONUS (cogn. e n. sing. crist., Thll.)[1]: Petro *Bordone*[2] de Valssoana, a. 1558 Pont; *B-*, a. 1665 Caravino, CP.; *B-*, s. XVIII Valprato; *Monb-*, a. 1708 Canischio; *-atto*, a. 1623 Oglianico NL.; **Burdus**: *Bordo*, a. 1655, -64, -81 Locana; **-a**: Alli Costadi [cfr. fr. *côté*] della *Borda*, a. 1676 [*la bǫrda*] Quagliuzzo, NL.; *-ano*, a. 1717 Traversella, a. 1743 Drusacco, a. 1779 Parella e Colleretto P., CM.; Alla *-ana*, a. 1741 Vialfrè, a. 1785 *[bordàn]* S. Martino, NL.; — Leo *Bordat* a. 1719 Vico, CP.; — *Bordinus* et Peronetus de Quinto, BSSS. IX[1] 157. 1228; *B-*, mercator de Monte astrutto, VIII 110. 1231, NP.; Jacobus *de -o*, VIII 110. 1231; Jannuarius de Lamberto *-o*, IX[1] 88. 1208, CP.; *Bordina*, s. XIX S. Carlo; — *Bordetto*, a. 1774 Quassolo CP.; **—ulus**: Gindro *Bordolla*[3], a. 1594 Ciriè, CM.; Guillelmus *de Bordellis*, stipendiarius, BSSS. IV[4] 528 1356, NC.; Dominica *Bordelli* (genit.) a. 1482 Ciriè; *-o*, s. XVIII Lombardore, a. 1790 Rivarossa; *B-*, *B-* Cantojra, *B-* Polletto, a. 1780 Castellamonte, CP.; *-a*, a. 1678 Ozegna, CM.

BURR-US, -A[4] (Thll.): Nicholaus *Borrus*, BSSS. XXXVI 256. 1247; Philipus Philippus *de Burro*, VIII 28. 1202; Gualfredus *de B-*, VIII 109. 1231, Guilielmi *Buri* VIII 77. 1217; *Bor*, a. 1671 Settimo R., CP.; *Borri*, a. 1769 (11) Chiaverano, NC.; Petrus *Borra* de Sangano, BSSS. XLIV 171. 1288; *B-*, a. 1651 Montalto; *B-* da Montalto, a. 1764 Borgofranco, s. XVIII Montanaro, a. 1766

---

[1] Da burdo = burdus „muletto" REW. 1403, 1405.

[2] Cfr. *Burdo, Burdin*, Först[1] 293 (non rimandati ad alcun etimo). — Ricerche onomastiche ulteriori svolte su di un più ampio territorio e con un più largo ed opportuno spoglio di testi medievali riusciranno a dimostrare se l'uso onomastico di BURDO si connetta all' uso di nn. quali ASELLUS, -A, ONAGER, e LEO, LUPUS, -A, URSUS (v. s. idd.) nell' onomastica medievale o se no si debba tutti o taluni soltanto riferire invece ad un significato affine a quello di „ragazzo" vivo nel catal. *bordegas, -asa*, tosc. *bordello, -a*, romagn. *burdell, -a*, v. Pauli o. c. p. 204 sg, 314 sg.

[3] V. p. 578 n. 2, ma compete *Burdon(u)l- > *-oll-*, v. p. 634 n. 1.

[4] Cfr.: CIL, V2 nni. 5216, 5564, 5585, 7907; *Lib. de praenom.*, 7: „antiquarum mulierum frequenti in usu praenomina fuerunt Rutila, Caesellia, Rodacilla, Murrula, *Burra* a colore ducta"; BADIUS (v. s. id.); *Persus, Perso;* nn, personali dell' alto medioevo italiano che il Bruckner 236 richiama ad un tema longobardo [!] persa „dunkel, schwarz", che risuonerebbe nell' italiano *perso*, ma vedi REW 6431 pĕrsus; RUFUS, RUFINUS.

[5] Cfr.: *Burro* a. 777, terra qd. *Burrelli* a. 1178, f. q. *Burichi* e *Burriche*

Vauda di S. M., a. 1719 Verolengo CM. (?)[1]; Drous *Borronus*, Bert. a. 1263 Rivarolo; Albertus *B-*, Bert. a. 1263 Strambino; Petrus *B-* de Volpiano, a. 1499 Chivasso; *B-*, *de -no*, a. 1516 Balangero; *-ni* (genit.) Volpiano; *-ne*, a. 1743 Salassa; *-no*, a. 1683 Salto; *Boronus*, a. 1468, *-ni* (genit.) a. 1448, -68 S. Maurizio; Milanus *de -no*, CStC. a. 1419 Cuorgnè; — **ascus:** in domo *Boraschi* hospitis loci Gaxini (Gàssino) BSSS. IV[5] 238. 1398; — **atus** o **-ato** < **-ata** (v. p. 517, n. 1): in *Borronato*, a. 1683 Salto, NL.; — **atus** o — **attus:** Jacob *Boratus*, Bert. a. 1263 S. Martino; Gixierius *Borratj* (genit.) a. 1439, G- *Boratus*, a. 1448 S. Maurizio, CP.; *Boratti* (C.[na]) s. XIX Piverone NL. < NC.; — **ĭcus:**[2] Anfossus *Borius*, BSSS. 116. 1245; Jacobus *B-*, XXXVI 256. 1247; Guilielmus *de -o*, Bert. a. 1263. Vialfrè; *de -o*, a. 1420, 1530 Chivasso; *de -o*, a. 1562, *Bory* (gen.) a. 1440, -82, *Borio*, a. 1594 Ciriè; *B-*, a. 1678 Cuorgnè, CP.; *Borico* (Drose [< canav. *dróʃa* „ontano verde"] di) a. 1837 Ribordone, NL.; *Boriola*, oggi *Bariola*, a. 1702 Borgiallo; in *Bo-*, a. 1687 Castellamonte NL.; Guillelmus *Burionus*[3], BSSS. VIII 156. 1277; *Borrione* a. 1752 Valperga; *Borriglione*[4] a. 1730 Brandizzo, CP.; *Borioto* a.

---

a. 782, 768 in Bianchi, AGilt. X. 354; *Burra*, NP. femm. (?), in un catalogo di servi del Monastero Volturnense all' a. 874 riportato dal Muratori, v. Lorenzi. Tridentum, VII, 1904, p. 303, s. *Borroni*.

[1] O S. derivato da b ŭ r r a (REW. 1411)? — Il Poma, *Antichi cognn. biellesi*, o. c. p. 12. sostiene che i cognn. *Bora*, *Borra*, *Borio*, *Borriola*, *Borri*, *Borrino*, *Borrione* „ricordano quanto antica e diffusa [nel Biellese] fosse l'arte dei lanatieri" e che sono degli antichi soprannomi derivati dal piem. *bora* „borra, cimatura dei panni". Ma se tale spiegazione può valere per i cognn. *Borra* (cfr. canav. *Cima*, piem. *cimòs*, *-ossa* „vivagno" REW. 1917 sg., ital. *cimare* ecc.), quando fosse provato che tali cognn. escludono un' origine matronimica, non vale nè per *Borio*, *Borriola*, *Borrione* (v. nota seguente) nè per gli altri qui suriportati che mostrano nel loro complesso uno sviluppo morfologico da BURRUS (b u r r u s), non da b u r r a.

[2] Cfr. canav. *bóre* „torello", piem. *borʃöl* voce popolare per „asino, miccio" (Di S. Albino) < *b ŭ r r ĭ c u s (cfr. b u r r ī c u s „cavalluccio", *b u r r i c c u s „mulo" REW. 1413; fr. *bourret*, alemt. *borro*, portog. *borrego* REW. 1416 b ŭ r r u s e afr. *roujuel* REW. 7405, *r u b e o l u s e ital. *birracchio* REW. 1117, b i r r u s).

[3] Compete *b u r r i o (< b u r r a) „gemma, bottone" > fr. *bourgeon*, REW. 1414.

[4] Falsa grafia restauratrice di un volgare *-ʃ-* esito frequente di un più antico *-lj-*.

1562 Ciriè, CP.; — **ing** (germ.): Atto *Burenc*[1], coherens, BSSS. IX[2] 17. 1171, Gauna, CP.; — **inus**: d. Hanricus et nepus eius *Borinus*, BSSS. V 78. 1216 NP. o S.?; *Borrini* (genit.) a. 1553 S. Giorgio; Bassi alias *Borini* (genit.), *de -o*, a. 1596 Feletto; *Borin*, a. 1671 Settimo R., CP.; Alla, *-a* a. 1474, 1590 Rivarolo; Alla *Burina* a. 1749 Colleretto C.; Campo di *-o*, a. 1683 Salto, NL.; — **iscus**: in *Boreschino*, a. 1530 Ozegna, NL.; — **ittus**: *Bureti* (genit.) a. 1482, *-etto*, a. 1594 Ciriè; *Borretto*, a. 1692 Volpiano, CP.; — ***ottus**: *Borot*, a. 1725 Muriaglio; Michele Bertolotto *Borrotto*, a. 1562 Ciriè, CP.; Pra di *Borot*, a. 1796 Campo, NL.; — **ulus**: *Burlo*, a. 1730 Brandizzo, a. 1739 Ciconio, a. 1779 Parella e Colleretto P.; Turinetto o sia *Borllo*, a. 1590, *Borlo*, a. 1662 Rivarolo; *B-*, s. XVIII Lombardore, a. 1790 Rivarossa, CP.; *Borla*[2] de Aualona, BSSS. XLIV 38. 1226; *B-*, a. 1745 Leyni, a. 1730 Brandizzo, a. 1773 Nole, a. 1604 Chivasso; Bernardi *B-* alias Ruscati [v. s. RUSCATUS] de Mezenilio, a. 1556, *Burla*, a. 1422, 1448, -68 S. Maurizio; *B-*, a. 1733 Vische, CM.; Strada dei *Borla*, s. XIX S. Maurizio, NL. < NC.; *Borlato*, a. 1560 Nole, CP.; *-atti*, s. XVIII Montanaro, NC.; Al *Burlatto* a. 1683, Tenuta del *-ato* a. 1786 *[burlàt]* Valchiusella NL.; Iohannes *Borrellus*[3], BSSS. LXXIV 251. 1115 (Macugnano), Agliè; Iohannes *Borrello* f. q. Constancius, IX[1] 5. 1094 Albiano, S.; *-us*, *Borellus*, XXXVI 54. 1177, 96. 1192; *B-*, IX[1] 61. 1198, Exibius *Borrelli* de Bolengo, IV[4] 555. 1359 Bolengo; Petrus *Borellus*, VIII 52. 1207; domus *-i* in Vercellis, VIII 94. 1221; Petrus Romana siue *-us* de Caçadio, VI 450. 1297, Anselmus *B-*, CStC. a. 1416, *-o*, a. 1720 Bairo; *-us* de Cassaldo (leggi -adio) Bert. a. 1263 Ozegna; *B-*, id. Mazzè, Cuceglio, Scarmagno; Petrus *de Borrello*, id., *de Borrello*, CStC. a 1343, *-us* s. XVI S. Giorgio; Ansermus *de Borrello*. Bert. a. 1263 Lusigliè; Petri *-i*, BSSS. VIII 110. 1231; Iacobus *Borrellus* de Ala, a. 1468, *-lli* (genit.), a. 1556 S. Maurizio; *-o*, a. 1760 Ciriè; *B-*, a. 1860 Rivara; a. 1648 Chivasso; Octo *-us*, CStC. a. 1238

---

[1] O sarà S. derivato da aprov. *borrenc* „sorta di drappo grossolano".

[2] Se fosse provata la sua indipendenza da *Borlo* < *Burrulus, e non fosse perciò un reale CM. (cfr. qui nota 3), competerà un'origine dall' acanav. *burla* „bica" (CStC. III, Gloss.; REW. 1415, *bŭrrŭla).

[3] Ma cfr. afr. *bourrel*, fr. *bourrel*, *bourreau*, REW. 1411, piem. *borel* „collare di cuoio imbottito di borra per cavalli".

Verolengo; *-o*, a. 1750 (15) Front, s. XVIII Barbania. a. 1797 Romano, s. XIX S. Carlo, a. 1779 Forno R.; *-i* (genit.) a. 1554 Volpiano; *-o*, *Borel* s. XIX Corio; *-eli* (genit.), *de -elo*, a. 1579, *Borrelli* (genit.) a. 1570 Caluso; *Borello* a. 1769 Chiaverano, CP.; *-a*, da Ivrea, a. 1779 Colleretto P., a. 1678 Muriaglio; *B-*, *B-* Rat, *B-* Vernetto, *B-* Miglia, *B-* Mezzano, a. 1780 Castellamonte; *B-*, s. XVIII S. Giorgio, a. 1683 Salto, CM.; in Prato *-o*, a. 1499, Pian *-o*, a. 1780, Cascina *-a*, 1911 Castellamonte; Al *-o*, a. 1574, *-o*, a. 1752, 1911 Valperga; Al *-o*, a. 1683 Salto; Borgata *-o*, s. XVIII [*kantùn dii burei*, NC.] Vauda di F.; Al *-o*, s. XVIII Barbania; Trucco di *-o*, a. 1719 Rocca; Prato *-o*, a. 1750 Rivarolo; *-o*, a. 1764 [*i burèi*, NC.] Levone; Via *-i*, a. 1860 Rivara; in *Burello*, a. 1689 Camagna; Prato *Borrello*, a. 1550 Caravino; Al *-o*, a. 1715 Sale, Locana; Casa di *Borel*, *-llo*, a. 1708 Canischio; Alla *-a*, a. 1745 Leynì; *B-*, a. 1671 Settimo R; Prato di *Borrella*, a. 1604 Mathi; *B-*, s. XVIII Montanaro, NL.; *Boralatio* (< *Borel-*) a. 1646 Ronco CP[1].;

CAEPULA, CE- (n. sing., Silvagni)[2]: Agnesina et Maria f. q. Michaellis Cazulli alias *Cebule*[3], a. 1483, *Ciuola*, a. 1562 Ciriè; *Chipolla*, a. 1572 Caluso, CPM.; ad *Cebulam* a. 1556, ad *Zeollas*, ad Pratum *Zeole*, ad *Zaulam*, a. 1422 S. Maurizio; Broa („proda") di *Zaula*, a. 1544, Broa di *Saula*, a. 1790 [*brua t' saule* NL.; < NC.] Rivarossa; *Zaulla*, *Saula*, a. 1623 Oglianico, NL.; a. S. Hilario o sia in *Zaulone*, a. 1574 *[saulùn]* NL. < S. o CP.

CAESARIUS, -A (Thll.): domina *Cessaria* BSSS IX[1] 134. 1221, NP.

[CALEMERUS, -A, Καλήμερος, -έρα e CALIMERUS, martire milanese, Thll.] =**Belladies** (v. p. 542): *Beldies*, BSSS. LXXX 537. 1183; *Beldia*[4], monaca a Belmonte (Canavese), a. 1277; *Beldi*[5], monacus Sancti Anastasy, CAst. 843. 1241, NP.; Janolius *B-*, a. 1483 Ciriè, CPM.; in *B-*, a. 1474, 1590, 1760 *[beldì]* Rivarolo,

---

[1] Il Bruckner 238 postula per *Porelbertus*, a. 852, una origine dall' anord. *borr*, *burr* „Sohn", aated. *beran* e sua famiglia.

[2] Cfr. CAEPULUS, -CE-, cogn. vir., CEPULA „signum christianum a cepula". CAEPO, cogn. vir. Thll.; CAEPASIA, CE-, -SIE, CAEPASIUS, CE-, CEPATIA, nn. sing. Silvagni e CAEPIUS, CAEPASIUS, -CE, CAEPARIUS, CE- ecc., nn. gent. Thll.

[3] Cfr. CVE. 213: *Çeola*, *-lin*, *Cevolotto*, *Cipollato*.

[4] Vedi Miscellanea di Storia Italiana, pubbl. dalla R. Deputazione di Storia Patria, Serie III, t. VI, tavola annessa a p. 92.

[5] Cfr. *Beldì* guardatrice della santa vergine Fina da Sangimignano † 1253, NP.;

NL. — [AGATHEMERUS Ἀγαθήμερος, ThII.; EUHEMERUS, Εὐήμερος, DeVit, Dessau] = ***Bonadies**: *Bonadies*[1], possessor, BSSS. IX[2] 17. 1171 Gauna, NP.

CALENDIUS[2] (cogn. vir., ThII., e CALENDIO[3], CALAND- e CALENDINUS, „a calendis, die natali" ThII. Schwab 706)[4]: *Calenso*, a. 1812 *[ẹn̂ kalèn̂s]* Villareggia, NL. < NP.

CALOCAERUS (ThII.): †.

[CALOCAGATHUS, n. vir. gr. Καλοκάγαθος, ThII.] = ***Bellus et bonus** (v. p. 542 e cfr. „coram *Bellebuono*", a. 835, Arch. stor. ital., NS, t. II, p. 40; *Bellebono*, CP. trentino, v. Lorenzi, Tridentum VI, 1903 p. 123; *Bellobuono*, *Belliboni*, CVE. 221) e ***Bonus et bellus**: *Bonusbellus*, macellator, BSSS. IX[1] 12. 1149 = *Bonbellum* beccarium, v. 9. 1160, IX[1] 30. 1173; Johannes f. *Bombelli*, IX[1] 9. 1162, *Bonbellus* de Solerio, VIII 13. 1192; *Bombellus* de Soleriis, XLII[2] a. 1265; d. *Bonbellus* de Solerio, VI 298. 1259; tibi *Bonobello* f. q. Johannis, LXXXVI 32. 1126; *Bonibellus* de Bonsenioribus, CAst. 890. 1108, *Bonus et bellus*, ib. 91. 1207 [> *? Benevello* (Anselmus de), oggi *Benevello*, l. presso Alba, CAst. 744. 1292]; *Bonbellus* de Metellia, v. s. METTELLIA; *Bombellinus* de Soleriis, BSSS. V 152. 1236; *B-* de dna. Dia, IX[1] 158. 1229, NP.; *de Bombello*, CP., *de Bonbellis*, NC., CAst. 997. 1199, 925. 1205; *Bombalino*, s. XIX Maglione, NL.

CALVUS (ThII.): *Caluus* Vercellinus, BSSS. VIII 8. 1169; *C-* de Strambino, VIII 9. 1181; *C-*, possessor, V 25. 1194, Albiano; *C-* de Mercato, IX[2] 25. 1179 Ivrea; Albertus f. q. d. *-j* de Strambino, V 207. 1250, NP. o S. ?; Alberius *de -o*, IX[2] 76. 1229; Jacobus *de -o*, CStC. a. 1210 Piverone; Martini *-i* BSSS. VI 450. 1297; *-o*, a. 1745 Leyní CP.; *-i*, a. 1729 Ronco; *-is*, a. 1760 Ciriè NC.; Petrus *-a*, BSSS. 255. 1256, Bert. a. 1263 Caluso, CM.; — *Calvetus* Bert. a. 1263 Castellamonte; *C-*, Bert.

[1] Cfr. il CP. trentino *Bondì*, Lorenzi Tridentum, VI 1903, p. 169;

[2] Compete CALENTIUS (ThII.).

[3] Cfr. il nome *Calenzone* di un monte della Lombardia.

[4] Cfr. Trauzzi, o. c. p. 83: *Calendus* e *Calendarius* (< KALENDARIUS, ThII.) > *Calendrisco*, *Calandrisco* [se la *r* di *-dr-* in quanto dipenda da *-d(e)r-* e non rientri nei casi della nota epentesi della *r* dopo dentali, che in tal caso il nome dipenderebbe da *Calendus cfr. CALENDINUS], a. 1718, 1788 [*Kalendrìsk*, con *-i-* da *-e-* per metafonesi del plur., cfr. canav. *-it* e *-ẹit* „-etti", *-ẹt*, *-ẹt* „-etto"] Lugnacco-Pecco, NL. < NC. — Cfr. i nomi locali *Calendasco* presso Piacenza, *Calendini* presso Cosenza, in *Calandesco*, MHP. Ch. I a, 896.

a. 1263 Perosa; Bertoldus, Droetus *C-*, Bert. a. 1263, *-to* di Valperga, a. 1574 Valperga; Jacobus *de -o*, CStC. a. 1471 Bairo; Christina Gulielmi *-i* uxor Gasparis Macie, *-us*, a. 1516 Balangero; *-tto*, a. 1623 Oglianico, CP.; *-tti*, a. 1781 S. Benigno, NC.; n *-o*, a. 1609 Balangero, NL.

CANDĬD-US, -A (Thll.)[1]: *Candius* f. q. Leoni, BSSS. IX[1] 10. 1133, Ivrea, NP.; Arnaldus *Candionus*[2], IX[1] 159. 1229, LXXIV 245. 1231; Jacobus *C-*, LXXIV 64. 1212, CP.; ? lacum *Candide*[3], BSSS. LXXIX 269. 1116, *Candia* (Waia de) V 16. 1181, *-e* (villa) IX[2] 55. 1214, *-a* (d. Arditio plebanus de) IX[1] 98. 1210 oggi *Candia [kàńǧa]*; ***Cand[id]a:** *Canda*[4], a. 1785 S. Martino, a 1719 Quagliuzzo, a. 1810 (?) Strambinello, a. 1781 S. Benigno, CM.; Ronco di *C-*, a. 1676 Quagliuzzo, NL.;

[1] Cfr. candidus > canav. *cande* „candido", AGIlt. XIV, REW. 1582.

[2] Il CP. *Candionus* come *Candietus* di Jacobus *C-* de Caluxio (l. contermine a Candia), BSSS. LXXIV 10. 1214, invece che risalire a CANDIDUS possono dipendere come cognn. geogr. dal NL. *Candia*.

[3] Questa più antica attestazione del nome può tuttavia non essere una prova decisiva dell'etimo suesposto CANDIDA ma bensì una falsa restaurazione notarile provocata dagli esempi di *Cande(d)o*, *Candius* e svoltasi da un esito volgare *Candia* che risalga invece a cannea < canneus, (cfr. robŏria „macchia di roveri" REW. 7352) → **can(d)ia* (cfr. trevis. *kàndola*, REW. 1607 cannula; Olivieri, *Saggio* cit p. 154. s. canna: *Candaglia*, *Candàz*, *Candèo*, *Candelara*, *-olara*, *Candolé*, *Candelú* e *Candióí* raffrontato in nota col veron. *càndevo*, *candio* „canape") col valore di „canneto", „padule a canneti" appropriatissimo alla natura del luogo di Candia. Allo stesso etimo riverranno, invece che a *Candio*, *Candiolo* (cfr. il NP. valsugan. *Candiolo*, e *-i* NC. di Valle Lagarina allato a *Candotti*, NC. e *Candeo*, NP. in Lorenzi, Tridentum VI 1903 p. 225) < CANDIDUS, *Cande(d)olo* > -ULUS (cfr. CANDIDULA, n. mul., Thll.), i sgg. nomi locali canav. di regioni un tempo ed oggi ancora in parte paludose: in *Cangio*, IX[1] 156. 1226, Piverone = Massacode e *Cangiolo*, a. 1778 Piverone; *C-*, a. 1721 Andrate; in *C-*, a. 1574 Caluso; *Cangiasso*, a. 1720 Bairo; a *cannetulu, invece che a *Cande(d)olo*, < CANDIDUS, i sgg.: *Candevolio* a. 1796 Campo, = *-avoglio*, a. 1585, 1725 [*kańdavòi*] Muriaglio; *Candemolium*, ad Prata de *-mulia*, a. 1422 S. Maurizio, < *can(d)e-(d)olo* + *mollia, „regione di prati acquosi": a cannula, invece che a CAND[ID]ULUS, il NL. *Candolengo* a. 1720 Bairo, (circa il suff. cfr. piem. *bola* e *bolengh* „pantano, bulicame" V. Di S. Albino).

[4] Cfr. Olivieri, *Saggio* cit. p. 115 s. CANDIDUS: *Canda*, *Cando*; Pieri, o. c. p. 77 s. CANDIDUS: *Montecàndoli*, *Ri-*, *Vali-*, dei quali nomi locali il 2° membro vien raffrontato col NP. *Candulus* „antica riduzione fonetica di CANDIDUS" riportato da una carta lucchese dell' a. 783. — Alla stessa base di *Canda* risalirà il CM. di Petrus *Candre* (genit.) de Eugenia (Ozegna), s. XIV S.Giorgio, se rientra nei casi della nota epentesi della *r* dopo dentali. — Introdotti dalla

CAPRA (cogn. vir. e mul., ThII.): d. Paino *Capra* ypor. canonico et mestrali ipsius ecclesie, BSSS. V 186. 1246; d. Rophinus *C-*, VI 345. 1267; d. Paganus *C-* prepositus ecclesie sancti Gaudenzi, VI 345. 1267; Ubertus *C-*, XLII² a. 1265 Chivasso; *C-*, a. 1586—1636, 1719 Verolengo, a. 1779 Colleretto P., a. 1792 Mazzè, s. XVI Ciconio, a 1579 Caluso, a. 1574 Valperga, a. 1732 Pavone, CStC. a. 1419 Cuorgnè; Milo *C-* CStC. a. 1210 Piverone; Johannes *Crava*, CStC. a. 1430 Lessolo; *C-*, s. XVIII, S. Giorgio; *Chiabra*, a. 1556 S. Maurizio, CPM.: *Capris*, a. 1685 Montalenghe, NC.; ad Fossatum *de Capris*, ad *-am*, a. 1579, *Crava*, a. 1785 Caluso; Al, *C-* a. 1702 Barone, NL; **—ittus, -a**: *Capretus, -ti* (genit.), a. 1579 Caluso; *Cravetto*, a. 1719 Alice, CP.; *Craueta* servitore, BSSS. VI 391. 1278, S.; **— ulus**: Rio *Cravo Cravon, Cravan* s. XIX *[kràvaṅ]* Volpiano; *Rancaprello* (< Ronco [di] *C-*) a. 1798 *[ęṅ kaprél]* Canischio, NL < CP. o S.

CAPRIOLUS, -A (cogn. vir., n. mul. ThII., Silvagni): *Capriolo*, a. 1752 Valperga, CP.; Albertus *Craviola*, CStC. a. 1438 Vestignè, CM.; Trucco (v s. CARUS) di Cara alias *Capriolo*, a. 1780 *[brik kraviöl]* Castellamonte; in *-ollo*, a. 1604 *[kaviöl]* Mathi; *-olo*, a. 1699 Pont, NL.; *Craviolato*, a. 1678 Ozegna, a. 1785 S. Martino; *-atto*, a. 1720 Bairo, CP.

Francia e da regioni alpine italiane a parlata francoprovenzale saranno i cognn. *Chiandone*, a. 1780 Castellamonte < *C a n d[i d]o, e Hugoninus *Chandean* seu *Chiandean*, CstC. a. 1469, Chivasso, < *Candida, -anis* (cfr. CANDIDANES n. crist. mul. CIL. III 6701 in Syria, ThII.). — A CANDIANUS (ThII.), sincopato da CANDIDIANUS (ThII.), risalgono invece il NP. „*Candiana* relicta q. Felici" di una carta trevisana dell' a. 726 (Cipolla, o. c., no. 22), *Candianus*, già CP. in una carta veneta dell' a. 998: „Tertius Otto [imperator]... nostro *Dominico Candiano filio Vitalis Candiani*... omnem hereditatem vel possessionem... nec non et terram de Ystria" (MGh. Dipl. II p. 719) donde il nome del casato patrizio dei *Candian* veneziani che l'Olivieri, CVE. 133, suppone derivino il proprio nome da quello di un santo *Candidiano*, citato dallo Chevalier, o dal NL. padovano *Candiana*, raffrontandolo poi all' Indice, p. 264, con *Candiana*, NP. bolognese del s. XIII. — Il Lorenzi, Tridentum, VI 1903 p. 225, ha il NP. *Candiolo* valsuganese ed il NC. *Candioli* di Valle Lagarina allato a *Candotti*, NC. e *Candeo* NP. — Invece di *C a n d i d u l u s compete una formazione seriore in *-olo* da *Candius* < *Cande(d)o*. — I cognn.: Ardicio *Candelus*, Bert. a. 1263 S.Martino; Michaellis *-lli* alias Ganzini, a. 1448, *-68, -i* (genit.) a. 1556 S. Maurizio; Jacobinus de *-elo*, a. 1432 Chivasso; Petrus *de -o*, CStC. a. 1419 Cuorgnè; *-o*, a. 1586 – 1636, 1719 Verolengo, dipenderanno, invece che da **Candellus* < *Candulus* NP., dal NL. biellese *Candelo*.

CARBO (Thll.): terra *Carboni*[1], BSSS. LXXIX 263. 1087; Adalasia f. q. *-i* qui professi sumus lege uiuere salicha, LXXIX 359. 1149; *-nus* de Paerno, IX[1] 38. 1179, Martinus f. q. *-ni* de P-, Vullielmo *-ni* fratri suo, V 150. 1235, Jacobus *-us*, V 256. 1256, = Jacobi *-nis* de P-, VI 379. 1276, Petrus *-us* de P-, 399. 1280, = Petro *-no* de Bolengo, VI 406 1283, Paerno, oggi Perno nel territorio di Bolengo; Anthonius f. q. Johanneti *-nis* de Ripolis (Rivoli), a. 1440, Bartholomea Anthony *-nis* a. 1483 Ciriè, CP.; — a t u s o *-ata* (v. p. 517 n. 1): Vigo *Carbonà*, s. XIX Corio; *-ato*, a. 1572, 1752 Valperga, CP. o NC.; — *Carbonellus*[2], BSSS. XLV 2. 1050; Nantelmo *-ello*, XLV 4. 1050, S.

CARIOLUS, - A (cogn. < CARIUS n. gent. e cogn., Thll.): Guillelmus *Careolius*, BSSS. 455. 1309; Rogerius *Cayrolius*[3], CAst.

---

[1] Cfr. „a capo la terra de *Carvone* (NP.) de Gualtieri ... ab uno lato terra de Alberti *Carvuni*" in una carta ital. meridion. dell' a. 1193, v. Savj Lopez e Bartoli, *Altital. Chrestom.* p. 5. — L'età delle prime attestazioni esclude qui l'influenza onomastica del re brettone *Carbone* (v. Rajna, Romania IV 398 sgg.).

[2] I cognn. di Thomas *Charbonelli* et frater, a. 1440, Amedeus, Johannes *-lli*, a. 1483, Amedei *Zarbonelli* a. 1482, *Chiarbonello*, a. 1562, -94, 1673 Ciriè, possono essere stati introdotti da individui provenienti dalle Valli di Susa, a parlata franco provenzale, dalla stessa regione (Oulx), ove ci è attestato *Carbonellus* sin dall' a. 1050. Cfr. tuttavia il nome afr. *Charbonel* del cavallo del re Carlo nella Chanson di *Girart de Roussillon* (v. Langlois, o. c., s. v.) se tali cognn. possono costituire una traccia valida in questo caso dell' influenza delle canzoni di gesta francesi sull' onomastica italiana.

[3] Cfr. le voci milan. *caræù* „il figlio prediletto del padre o della madre, il beniamino, mignone mignoncello" (Cherubini), comasc. *carœu* „caruccio, cucco" (Monti) raccolte dal Pauli o. c. p. 175 fra i „termes de tendresse" con teram. *carocce* (= ital. „caruccio") „bambino, -a" e simili. Ma la coincidenza di tali voci col cremon. bresc. *carŏl* (B. Biondelli, *Saggio sui dial. gallo-italici*, p. 62) milan. *cajræù*, *cariæò* „tarma, tarlo" (Cherubini), venez. *kariol* REW. 1694 *c a r i o l u s (< c a r i e s, c a r i a) „tarlo" ed il raffronto colle voci che da un significato di „verme, baco" sono passate a quello di „bambino" (v. Pauli, o. c. p. 351), „cucco, prediletto" (cfr. l'espress. ital. *tutte le donne hanno i lor bachi* „i loro amoretti, i loro gusti") e con altre che vi giungono attraverso le immagini tratte dai germi, semi e fasi iniziali della vita animale e vegetale (v. p. 630 n. 5, s. CARPUS) od attraverso i concetti di „soigner tendrement", „nourrisson" (Pauli p. 175 sg., 108 sgg.) rende sospetta l'indipendenza delle voci *caræù* „prediletto" dalle altre „tarlo, baco". Si ha qui una sola base *c a r i o l u s o non piuttosto il caso inverso a quegli altri di morte di un vocabolo provocata dalla collisione di voci di etimo diverso (m o l e r e - m u l g e r e) ma identiche di forma (fr. *moudre* —

Index; *Carriolo*[1], a. 1648 Chivasso; *Carolio*, a. 1574 Chivasso CP.

CA-, CHARISIUS, -A (n. gent., cogn. e n. sing. Thll.): I cognn. canav.: Rainerius *de Carisio*, poss., BSSS. IX[1] 120. 1217, 140. 1223; Laurentius *de Carisio*, a. 1432, Franciscus *de C-*, a. 1530, *Carreggio*, a. 1649 Chivasso; Iacobus *de Carisio* episc. taurinensis, BSSS. XLIV (append.) 11. 1249, risalgono direttamente ad un' origine dal NL. vercellese *Carisio* e ad un suo derivato in *-ano* o al NL. vercellese *Caresana* il cogn. *C-* di un forense all' a. 1603 in Chivasso.

CARISSIMUS (Thll.): Johannes f. q. *Carissimi*[2], CdBobbio III 132; *Caresomus* seu *Caresom*, BSSS. XXXVI Index, NP.

***CARITIES**[3]: alli Sedimi[4] della[5] *Carisia*, *-igia*, *-iggia*, a. 1760 [*la kariʒa*] Rivarolo, NL. < NP.; — **itius** (cfr. CHARITIOSUS, Thll.): *Carriccius* de Oglano[6] BSSS VI 348. 1267 NP. (?); *Carizio*[7], a. 1753 Strambino; *Carezio*, a. 1760 Favria; *-esio*[8], a. 1590, 1750 Rivarolo, a. 1739 Ciconio; *-issone*, a. 1797 Romano, CP.; *Moncar-* („Monte di *C-*") a. 1769 [*munkarisun*] Chiaverano, NL.

CARITOSUS[9] **CHA-, CARETOSUS** (n. vir., „a caritas", Thll.,):

[moudre]-traire)? Il fatto singolare della vivacità di CARIOLUS passato dall'uso onomastico a quello volgare dei vezzeggiativi sarebbe in tal caso dovuta al suo incontro con **c a r i o l u s* ed al legame semantico sorto fra loro, grazie alla identità formale del tema delle due basi.

[1] La *-rr-* gli potrà derivare da confusione con una voce piem. affine al lomb. *carriœu* „(carriuolo) trebbia, carro da trebbiare il grano in luogo di batterlo col correggiato" (Cherubini, Monti).

[2] Cfr. il NP. trent. *Carissimo*, v. s. CARUS, p. 633 n. 1.

[3] Cfr. CARITZE, n. sing. mul. Sivagni, no. 3108 e Fabretti VIII XXIV, v. Seelman, o. c. p. 323 e cfr. BALENTZIE (= VALENTIA). TEZIANUS (= TETIANUS), Silvagni

[4] v. p. 609 n. 1.

[5] v. p. 560 n. 4.

[6] Leggi: Ongl- e v. p. 597 n. 4 s. **a v u n c u l a n u s*.

[7–8] Cfr. *Bonesio* di Rivarolo e *Bonizio* di Strambino s. **B o n i t i u s* e circa le ragioni di *-izio*, invece di *-ezzo* v. p. 614 n. 1; circa lo scambio di *-ezio*, *-ezzo* (< *-i t i u s*, *-i c i u s*) con *-esio* (< *-e n s i s*) v. p. 562 n. 2. — Forme ulteriori del CP. geogr. *Cayrexius*, („Chierese" < *Chieri*, l. presso Torino = *Carium* nelle carte mediev.), *-sy* (genit.) a. 1422, -48, -68, *Cheyrexy* (genit.) a. 1439 S. Maurizio saranno: *Caresio* s. XIX S. Carlo, a. 1692 Volpiano, s. XVIII Front, s. XVIII Barbania, cognn. e famiglie diramate dal luogo finitimo di S. Maurizio con più probabilità che non dal più lontano di Favria.

[9] Cfr. CHARITIOSUS, Thll., CA-, CHARITOSA, Silvagni, nni. 24, 472, 566, 2189, 2922, 3391 e l'a. umbro *caritoso* (Iacopone da Todi) „caritatevole".

Willelmus *Careoç*[1], BSSS. XLIV 99. 1207; Jacobus *Careocius*, XXXVI 117. 1200 = ? Jacobus *Carusus*, XLIV 68. 1193; Rogerius, Bartholomeus *Cairosus*, LXXXVI 99. 1235; Guiscardo *Caroxio*[2], VIII 129. 1254 = Viscardi *-osy*, V 115. 1226; *Cayrosus -oxus*, CAst. Index; Enrici *Carosi* consulis Vercellensis, VIII 10. 1186, 12. 1189; Gervasius, Nicolaus, Gilibertus *Carosus*[3] VIII 22. 1197—1206, 24. 1200, 25. 1202; Gilibertus *Carossus* ypor. potestas, VIII 38. 1205; Jacobus *-oxius* Amapanus, VIII 158. 1286; Anthonius *Cayrosi* (genit.), Agnesina *-osa*, a. 1466 S. Maurizio; ? *Carosso*, *-ocio*, a. 1594, *-occio* a. 1760, *Carrocio*, a. 1562 Ciriè; *-o*, a. 1560, *Carocio*, a. 1773 Nole; *-ossio*[4], a. 1766 Vauda di S. M.; *Carrossini* (genit.) de Valle, a. 1554 Volpiano, CP.;

CARPUS, κάρπος (Thll.)[5]: — **entio**: Odonetus et Wala ac

---

[1] La prima e la seg. variante segnano colla *-ç* riuscita finale il passaggio della sonora in sorda che riappare nelle varianti *-ossus* allato a *-osus* (Gilibertus Carosus, -ossus) *-osso* poi *-ocio*, *-occio*.

[2–3] Se tali cognomi e simili della regione vercellese fossero indipendenti dalle forme in *-eoç* (< -e(t)o s o), *-airosus* (< *-arioso* < -e(t)o s o) si potrebbe supporre per essi un etimo CAROSUS (Thll.) o **c a r o s u s* > aretino *carosino* „galante, gentilino" e napolet. *karuseç*, sicil. *karusu* „giovanotto„ pistoiese *carosare*, abruzz. *karusá* ecc. „tagliare, tosare i capelli", sicil. *karusari* „tosare i peli dei piedi dei cavalli" significato posteriore e derivato forse da quello primitivo di „rendere galante, raggentilire". Per queste ed altre voci affini il REW. accoglie c o r r o s a r e nonostante l' „auffällig *-r-* statt *-rr-*" e la stranezza dell' etimo forzato a significare „tosare". Cfr. ancora il sopraselvano *kruzar* e *karzinar* (<**karuz-*) „liebkosen", REW. 1725 c a r u s, che riverrebbe invece a **c a r o s a r e* < **c a r o s u s*.

[4] Un etimo da *carroccio*, fosse il volgare carro a due ruote (piem. *karìs*) od il glorioso palladio comunale, parrebbe escluso per questi ultimi dal rapporto delle varianti fra loro e dall' unità territoriale in cui si svolgono tali cognomi legati forse i primi agli ultimi dalla continuità dei gruppi famigliari.

[5] Cfr.: *Carpus*, NP. laziale, Trauzzi, o. c., p. 97; COCCUS, -O, COCCILIUS n. vir., COCCOSA, cogn. mul., Thll., < c o c c u m; FRUCTUS, -A, FRUCTILLA FRUCTINUS, FRUCTULA, FRUCT(U)OSUS, -A, Otto 790 sg., 887 sg. e f r u̅ c t u s „frutto", c o c c u m „coccola, bacca" donde ital. *cocco*, *coccolo*, *coccolino* e *cucco* „Kosewort für Kinder" che il Meyer-Lübke in REW. 2009 dichiara „teils lautlich [*cucco*] teils begrifflich [!] schwer annehmbar" ed il Pauli, o. c. p. 339 sg. con l'ital *còcca* „poule" e „terme de tendresse au petites filles" deriva dall' „onomatopee qui a donné *coq*, *cocotte*", v. più oltre s. COCCUS. Il Pauli o. c. p. 212 sgg. col Tappolet e col Lorch ivi citati rimanda a b a g a „otre" ed a *bagaglio* fr. *bagage* le voci ital. settentr. *bagai* „enfant, garçon" che invece spettano a b a c a „bacca, coccola".

Carpencio testes, BSSS. V 32. 1196, NP.; — **inus* (cfr. CARPINA, cogn. mul., Thll.): Petrus *Carpinus*[1] BSSS. V 221. 1252 (Musobolo) S. Giorgio, CP.

CAR-US (Thll.): Isenbardum f. q. Gualberti et Richeldam jugales et filiam q. *Cari* qui professi sumus nos iugales lege uiuere romana, BSSS. LXXX 360. 1149, NP.; *Car*, a. 1678 (3), 1725 Muriaglio, CP.; -A (Thll.): Martini Mucignani[2] nomine uxoris sue *Care* et cugnate sue Perrone, BSSS. V 226. 1253 Lugnacco, NP.; Aimo *de Cara*, VIII 26. 1202; Petrus *C-*, Bert. a. 1263 Candia; Johannes *C-*, Bert. a. 1263 Mercenasco, CM.; Trucco (v. p. 61) di *C-* alias Capriolo, a. 1780 Castellamonte NL.; Johannis *Caranj*, BSSS. XLIII[4] 74. 1367; *-anus*, CAst. Index, CM.; ? d. Phylipus *Carrandus*[3], LXXIV 204. 1254 Ivrea; *Carando*, a. 1753, Strambino CM. (?); *Car-*, *Crando*, a. 1794 Meugliano = in *Crant*, Strada, Fontana di *Crant*, Vico, NL.; -ATIUS (n. gent. e n. sing. Thll.) o -acius: *Caracius*[4], CAst. Index; Glaudius *Carracy*, a. 1499 Chivasso; *Carasotto*, s. XVIII Montanaro, a. 1779 Parella, CP.; -ATUS[5]: Michael *Caratus*[6], BSSS. VIII 156. 1277; *Carà*, s. XIX S. Carlo; ? *Caratto*[7], a. 1672 Oglianico, CP.; *Caradolius*, CAst. Index, CP.; —entius: *Carencius*, *-enzius*, *-enzanus*, *-ençanus*, CAst. Index, CP.; v. anche infra s. -utius: -ENUS (Thll.)[8] o *-E (< -A)[9], -enis: *Carena* damixella, CAst. 291, 1218, NP.; Yporedius *C-*, BSSS. VIII 52. 1207; Jacobus *C-* ciuis Testone,

[1] Compete un 'origine da carpīnus „carpino".

[2] Cfr. „Iohannes *Mucignanus*... et Vullelmum generum q. dicti Martini *-ni* de Lugnaco" BSSS. V, 226. 1253. „Iohannes *Muzignanus*" VI, 426. 1291, CP. geogr. < ? *Musignano* Varese < ? MUSCINIANUS [fundus], cfr Schulze 197, 363.

[3] Vedi s. BELLA: *Bellano*, *-antus*, *-andus*. — Compete un' origine dall' acanav. *carrandus* „che trasporta col carro" (v. p. 549 n.) e da CARANTUS, cogn. celt. (Thll., Holder I. 770) ?

[4] Qui, se non compete un'origine dall'apiem. e acanav. *carracia*, *-acium*, *scarazonum* „palo da vigna" (CStC. Gloss., s. v., e C. Nigra, *Saggio lessic. di b. latino curiale*, Torino 1920, p. 29, 128 sg., REW. 1862).

[5] Cfr.: CARATUS, -ATILLUS, -ATINUS, -ATUCCUS, -ATULLUS, cognn. celt., Thll., Holder I, 773 sgg.

[6–7] O da -attus (cfr. CARATTIA, cogn. mul., Holder I, 774) v. p. 556 n. 3.

[8] Se da una fase cognominale o di n. singol. di CARENUS, n. gent. all. a -ENIUS, id., cfr. CIL, XII, 1326: L. CARENIUS CARUS.

[9] Variante grecizzante (v. p. 561 n. 1) di CARA, attestata al genitivo CARETIS, Dessau, no. 2567 (cfr. AGNE(S), -ETI, v. p. 552) e dai derivati CARETUS, -A (rifatti sui casi obliqui di *CARE, CARETIS, v. p. 557 n, 3, 558 n. 2 e s. -E,

XXXVI 117. 1200; Johanninus *C*-, a. 1468 S. Maurizio, CM.; **-ĭcīnus**: *de Carexino*[1], CAst. Index, e, con scambio di suff.: *Carexetus*, *-setus* CAst. Index, CP.; **-ilio**: in *Cariglono*[2], BSSS. VI 404. 1281, *-glione*, a. 1769 Chiaverano; Ghea (v. p. 586 n. 2) di *-o*, a. 1676 Quagliuzzo; Colle *Cariondo*[3], s. XVIII [*karjùnt*] Maglione, NL. < NP. o CP.; *Carigliono*, a. 1719 Quagliuzzo; *-e*, s. XIX S. Carlo; *Carione*, s. XVIII Montanaro, CP.; **-ing** (ger-

---

-ENIS, -IS, -INIS, p. 558 sg.), CARETOSUS, -A e CARETENUS, CIL. XII, 1402, -A, coniux Gundobadi regis Burgundionum (questi due ultimi rifatti al nominativo dai casi obliqui di *CARETE, cfr. CARETA), allato a CA-, CHARITOSUS, -A, CHARITENUS, -INUS, -E < CHARITA, -E, -THE n. mul., -AE genit., -INI dat. (Thll.), e -*ENIS, genit., -*ENI dat., v. p. 558 sg. — Un' origine da *Cara*, (*-e*) *-ene* (v. p. 553, 558. s. -E, -ENIS, e 559 n. 1) si fa più probabile dell' altra da -ENUS col raffronto dei numerosi nn. pr. pers. in *-enus* allato a quelle in *-anus* sulle carte medievali e svoltisi amendue da nn. maschili e femminili in *-a* secondo il tipo della declinazione romanza in *-a*, *-ane*, *-ene* continuatrice della latino-greca -A, -Ē(S) e -ĭS, nomin., -ĒNIS e -ĭNIS, (v. p. 558 sg.) > ? -A, -ANIS (v. p. 544–546), rafforzata ed estesa nei suoi esempi medievali dalla coincidenza di simili processi morfologici dell' onomastica germanica (gotica), v. p. 559 n. 1. Cfr. *Bellena* s. BELLUS; *Berteina* e *Bertano*, CM. piem. < *Berta*; *Rodenus*, *Rothenus* e *Rodanus*, Bruckner 299, < *Roda* NP. femm., Bruckner l. c.; v. p. 559 n. 1 e 568 n. 3.

[1] Cfr. CVE. 224: *Caresini* allato ai nn. pers. *Carelli* di Val di Non (v. p. 633 n. 1), *Caren-*, *-oncino*, ed ai cognn. *Carùzzo*. de *-uza*, *Carosus* [< CAROSUS, Thll.] rimandati a c a r u col dubbio espresso in nota che „può trattarsi però di aferesi da *Liutcari* e simili nn. germ., Bianchi AGIlt. IX, 433" mentre per *Caresini* sospetta una connessione con c a r e x. — Quanto al suff. cfr. PURRICINA, Dessau, allato a PYRRICHUS, PYRRHE, PYRRUS, se vale -ĪN- e non -ĭN-, come dimostrano per URSICINUS i riflessi francesi e svizzero accennati a p. 551 n. 1. Ove però è da aggiungersi che nei riguardi di *Maurecenus* e *Lupiçenus* l'incertezza dell' accento antico lascia in dubbio se debbano risalire piuttosto a -ĭcĭnus (LUPICINUS, Dessau) che a -ĭcēnus svoltosi quest' ultimo al nominativo dai casi obliqui di -iceni (cfr. CARICENI dativo di *CARICE, allato a CARICUS, -A, Thll.) e riuscito poi talora a sostituire l' -ĭcĭnus di voci comuni come dimostra l'esempio di p ŭ l l ĭ c ēnus, p ŭ l l ĭ c ĭnus REW. 6820, allato di *p ŭ l l ĭ c ĭnus da cui il n. regionale di *Polésine* = *Pullicinum* nelle carte medievali fin dal s. VIII, (v. Olivieri, *Saggio* cit. p. 175 ove postula una base *p u l l ĭ c e [!]).

[2] L'introduzione recente dell' ital. *cariglione* „scampanio", „cassetta musicale" dal nfr. *carillon* (< q u a t e r n i o REW. 6943) esclude che ne possano dipendere i cognn. suriportati in quanto poggino sull' attestazione antica dello stesso nome fissato come NL.

[3] Cfr. i numerosi nomi locali canav. trascritti *Borronno*, *-ono*, *-e* nelle carte medievali *Borrone*, *Borone* e talora *Borondo* nelle carte e nei catasti recenti.

man.): Lantelmus *Carengus*, BSSS. VIII 19. 1193 VIII 28. 1202; Manuel *-us*, VIII 89. 1221 V 115. 1226; Ambrosii *-ngli*, VIII 28. 1202, CP.; **-INUS, -A** (ThII.): Jacobina *Carina*, a. 1530, Chivasso, CP ; Al *-o*, a. 1648 Chivasso, NL.; Alla, in *-a* a. 1585, 1725 Muriaglio; = Alla *-a*, a. 1796 Campo; Alla *-a*, a. 1590 Rivarolo, NL.; **—iscus**: Porcinus *Careschus*, Bert. a. 1263 Rivarolo, CP.; **—ittus, -a**: Jacob *Caretus*, Bert. a. 1263 Agliè; *-etto* s. XVIII Vidracco; *Carretto* a. 1702 Borgiallo; ? Dominicus *Carretoni*, a. 1558—62 Pont, CP.; Johannes *de Careta* de Paono BSSS. VI 408. 1287 Pavone; Marchisetus *de C-*, VIII 110. 1231; Petrus *de C-*, Bert. a. 1263, CM., *-etto*, s. XVIII, CP., *-a*, s. XVIII, CM., S. Giorgio; —***ottus**: Vinard *Carot* (Borgata) s. XIX */ka t' karòt/* Corio, NL. < CP.; ***-ULUS** (cfr. CARULA, ThII.) o **-ILLUS** (ThII.): *Carellus*[1], notarius, BSSS. XLIV 165. 1284; *-llo*, a 1745 Leyni, a. 1678 Cuorgnè; *-el*, a. 1562 Ciriè; *-eletus*, a. 1448, -68 S. Maurizio, CP.; *Carelli* (genit. ?) a. 1554, CP. (?), *Careglio* (< *-ei* < *-ellj*, plur.)[2] a. 1692 NC., Volpiano; —**unculus**[3]: *de Caronglo* CAst. Index, CP.;

[1] Cfr. il NP. *Carellus* di Paolo Diacono raccolto con un „wol hieher" dal Forst[1] 303 s. carl, ma non dal Bruckner. Il Bianchi AGIlt. IX 433, seguito dal Pieri o. c. p. 208, dal Lorenzi in Tridentum VII 1904 p. 308 s. *Carello* e *Carissimo*, NP, e dubbiosamente dall' Olivieri (v. p. 632 n. 1) deduce per accorciamento da *Liutcari*, *Adalchari*, *Ildicari* i nn. pers. *Cari* (genit.), a. 738 e *Carello* di „Casa Carelli", „terra de filii Carelli" a. 762 „sebbene *Carus* era personale presso i Romani e questi avessero il ben noto Marcellus, un diminitivo in *-ellus* nel caso nostro non mi sa troppo di romano"[!]. A questo punto il Bianchi dimenticava che allato ai nomi in -ELLUS si ebbe una lunga e vasta fioritura di nomi in -ILLUS quali QUINTILLUS con QUINTULUS e QUINTUS. L'etimo latino verrebbe rafforzato dal raffronto con *Carilio < *Cari(l)lius < CARILLUS, cfr. Holder I 787 s. CARILIACUS. — Per i piú fardi cognn. su riportati compete un'origine dall' aprov. *cairel*, fr. *carrelet* „quadrello", REW. 6921 (cfr. „carellus de scloppo" BSSS. IV[4] 277. 1339), usato a designare occupazioni militari. — Si rimandano all' influenza onomastica del nome di *Carlomagno* e di S.*Carlo* i nn. e cogn. *Carlonus*, *-lino*, *-letti*, *Decarlo*, *Decaroli*, *De Carolis* e simili.

[2] Per il NL. *Careglio* a. 1807 di Baldissero oltre che un' origine dal NC. **Carelli*, può competere una voce canav. affine al prov. *carrei* „Feldweg" (REW. 1721) ed all' ital. *carreggio*.

[3] Cfr. homunculus, v. qui a p. 597 n. 4 s. *avunculanus e cfr. i nn. locali: lomb. *Marongia*, fluvius v. Bonvicinus de Rippa, ediz. cit., p. 104; viterb. *Castellonclum*, v. P. Egidi, o. c. p. 94, a. 1288; trent. *Castiglionchio*, v. Prati AGIlt. XVIII 212; tosc. *Ristonchio*, Pieri o. c. p. 404, (v. qui più oltre s. RESTUS); *Barunchi*, a. 808, Bianchi AGIlt. X 367 < *-c(o)lji*; *Maionchi* CVE. 162 allato a *Maggio*, *Maggioni*.

— **undulus**[1]: *Carundŭli* (genit.), BSSS. LXXIX 276. 1094, NP.; **-UTIUS** (n. gent, Thll., e cogn.?) o **-ucius**: *Carusso*, a. 1720 */karüs/* Bairo, NL. < CP.; *Carençonus* (< -entio) de Romano, BSSS. VI 447. 1296 = Obertus *Carruçonus* de Romano, VI 390. 1278, 449. 1296; Jacobus *Carruçonus* de Monte Neuali, VI 431. 1291; Martinus *Caruhçonus*, V 174. 1240, CP.; Ubertus, Johannes, Jacob de *Carruzano*, Bert. a. 1263 (Mazaello) Caluso, CM. < **Caruza* (= *Caruccia*), NP. — **Cara-bella* (cfr. CARABELLA, n.

[1] Cfr. Bianchi AGIlt. X, 368: *Barundulo*, pluries, a. 776, allato a Baronta; *Milundulo*, a. 783, supposto accorciamento di Cammillo, ma cfr. *Milo* (Först[1] 929, Bruckner 286, Schönfeld p. 158 s. Maelo), n. pers. introdotto in Italia dai Franchi; Trauzzi, o. c. p. 95: *Muscundula* allato a Musca, nn. pers. Secondo il Bianchi, l. c. „il *d* di *Barundulo*, (*-òndo-*) non accenna una fase anteriore del *t* teutonico [di *Baronta*, v. qui a p. 574], il quale sarà stato piuttosto tratto alla quantità delle due continue sonore che lo circondano; nel che torna la base *Mauro* a soccorrerci con *Marungulo* (*-òngo-*), cfr. *pozzanghera* (-anica [?]), ed altre, e per il primo, come credo, *girandola* (girante)". Invece che ad *-onto* donde *-ontolo* (cfr. *Lionto, Liontolo*, v. p. 574), tali nomi medievali in *òndolo* risalgono parte ad **-undus** di ABUNDUS abundus, IUCUNDUS, iucundus, *albulundus > *biondo* (Spitzer), prov. *volon* ecc. (v. Grandgent, o. c. p. 34) e ad = **ondus**, variante dialettale già latina, v. J. Brück, *Zur Entwicklung der betonten Vokale im Volkslatein*, in ZRPh. XLI, 1921, p. 574 sgg. (a cui ricondurrei parecchi esempi gallici quali SENOCONDUS Holder II, 1483 raffrontandoli con i gall. SENOCUS, v. p. 556 sg.; SENONDA Holder I, 1485), parte ed **-on(ŭ)lus** (< -o, -onis) donde i vari esiti 1) **-onello > -o(n)ello** in ***Mauro(n)ello**: *Murruellus, Muruellus*, CAst. 263. 1192, 279. 1199, *Muruelus, -ellus*, f. q. Opizonis Malespine, Cd. Bobbio II, 214, (cfr. il *Moroello* Malaspina di Dante, DC. I, c. 24, v. 145) *Murruellus* de Barrono, BSSS. V, 255. 1256, *Monruellus* Alzatus ambaxator Vercellarum, VIII, 67. 1208, d. Gullielmus de Palode (oggi Parodi Ligure) cum filio suo *Murruello*, BSSS XCVI, NS. II, II, no. 22, a. 1183. NP.; Morrus *Marruellus* de Toirano (l. presso Albenga), HPM. Ch. 2 Index; Dominicus et Martinus filii q. Anthony *Moruelli*, CP., fratres *de Maruellis*, NC., a. 1440 e Guillelmi *Meruelli* (sic) BSSS. IV[4] 528. 1356. Ciriè, CP.; Prati nuovi o *Maruello*, a. 1560, Maruel s. XIX, Nole, NL. < CP.; 2) **-*on(o)lo, > -ollo** in alcuni esempi di nn. pers. e locali ital. settentr. (quali forse *Pedrollo* CVE, 148 e Jacobus, Johannes *de Ferrola*, CStC. a. 1525 Settimo V.; *Prolla* e *Prola* CM. frequenti nel Piemonte se da *Petron(u)la) e toscani (v. Pieri, o. c. p. 45: *Roncolla* = *Roncunula*, a. 961; p. 25 *Verolla*, ecc.) quando non risalgano invece a **-old** (germ.) od a -ULUS; 3) **-on(o)lo, -on[d]olo** colla epentesi di *-d-* nel gruppo *-n(o)l* analoga ai casi di *b* in *-m(o)l-* (cfr. fr. *trembler*), *r* in *-n(e)r-* (cfr. fr. *cendre*) e di cui mancano esempi al francese (v. Schwan-Behrens, o. c., § 186 R.) e s'incontrano invece nel toscano (cfr. Pieri o. c. p. 112 s. **Aemilianŭla**: *Migliándola* e vedi dello stesso A. *Topon. d. Valle del Serchio e della Lima* in Suppl. all' AGIlt. 5a disp. p. 46 s. **Fu-**

mul., che il Thll. raffronta con ?CARABUS „in titulo suspecto", se può invece supporsi una traduzione latina di PHILOCALA), ***Carubellu**: v. s. PHILOCALUS; — **Cara-causa**[1]: Odemarius et *Caracolsa* iugales, BSSS. LXXX 481. 1176; dna. *Caracosa*, figlia del marchese A. Malaspina, maritata in d. Alberto de Gavi, BSSS. XCVI, NS. II, II 34. 1218 = *Na Caracosa* de Cantacabra, cantata dal trovatore G. de La Tour, v. E. Bergert, *Die von den Trobadors genannten oder gefeierten Damen*, Halle 1913 in Beih. z. d. ZRPh. XLVI p. 87, NP.; **Cara-mica**: v. s. MICA.

CASSI-US (n. gent., cogn. e n. sing., Thll.): Johannes *Cassius*, canon. taurin, BSSS XLV 160. 1171 CP.; **-ANUS** (Thll.): †.

CASTUS, -A (Thll.): magister *Castus*, Bert. a. 1263 Scarmagno, NP.; **-*E**: *Casteno*, v. p. 568 n. 3.

CATULUS (Thll.)[2].

---

s c i a n ŭ l a: *Fosciándora*, con *ándola*, *-andora* allato agli esiti *-àvola*, *-alla* *-olla* tutti da *-a n ŭ l a*, v. Pieri, *Topon. della Valle dell' Arno*, passim e p. 405 e Studi Romanzi X, p. 105 sgg.). nel veneto (cfr. CVE. 156: *Bendulo* < *Benno* 218: *Sesennulo*, *-xendolo* diminutivo di *Cesano* < ven. *ze-*, *zièseno* „cigno" [o di SISINNUS, Dessau]) e nel canav. (cfr. il n. del rio *Bana*, *Banna* che nato nel territorio di Balangero, più a valle verso Leynì e Volpiano nei catasti locali del s. XVI, prende nome di *Bendola* [*bèndola*] < acanav. *baina* [cfr. „a molendino de Uberto usque... in baynam" BSSS. VI, 325. 1263, „baina molendinorum", „baina resie" = b. della sega idraulica, „bagina (sic) Virolengi" a. 1420 e 1432 Chivasso] e più recente *baina*, *bana*, *bena* nomi di corsi d'acqua canalizzati e di stagni, cfr. svizz. *bainna* „flaque d'eau stagnante" (Bridel) e v. Jaccard, o. c. s. *Bennaz*, *Le Baihoz*, *Bainaz*.

[1] Cfr. afr. *chose*, aprov. *causa* „personne, être humain", bearn. *causou* „fillette", ital. *cosa*, *cosetta* „dit parfois d'une femme, tantôt comme terme d'affection" (Pauli, o. c. p. 210) „dna. *Cosa*, uxor" BSSS. VI 330. 1264 NP. „Johannes *de Cosia*" XLIV 41. 1167, Petrus *Coxa* XLIV 75. 1180, *Cosa*, a. 1802 Carema. CM. e CAUSIA „n. mul. barbar." [?], CAUSUS, CAUSO, Thll., colle voci ital. *coso*, *cosone*, anche nella loro funzione di nomi fittizi di persone di cui non si ricorda o non si vuol dichiarare il vero nome. Il Meyer-Lübke in Einf.[III] § 259 suppone *Cosa* accorciamento di *Nicolosa*, ma il significato di *Cosa*, quale emerge dai composti con *cara*, vale a dimostrarne le origini nel senso suesposto.

[2] L'assenza di attestazioni più antiche mi fa rimandare le origini dei sgg. cognn, invece che a CATULUS, a c a t u l u s, e col nuovo significato assunto dalle voci ital. *cacchio* „primi tralci della vite", abruzz. *kakkiç*, sopraselv. *caigl* „germoglio" (AGIlt. VII 518, XIII 380, REW. 1771) per cui essi spetteranno fra i cognomi raccolti a p. 537 n. 3: *Caglio*, a. 1562 Ciriè, Maria *Cagla* a. 1560; *Cayol* a. 1692 Volpiano; Anthonius Giargleti alias *Cagloti*, a. 1556 S. Maurizio; *-iotta*, a. 1562 Ciriè.

CELER (Thll.)[1]: Petrus *de Celer*[2], BSSS. IX[2] 5. 1127, CP.

CELSUS (Thll.): †.

CERIOLUS (Thll.)[3]: Johannes *Ciriolus*[4], BSSS LXXX 474. 1174, CP.; Augustinus *de Ciriolis*, CStC. 1419 Cuorgnè, NC; ? Pian *Sarolo*, *Pianzarolo*, a. 1708 Canischio, NL.

CERT-US, -A (Thll.): Petrus *Certus*, Bert. a. 1263 Vialfrè; *C-*, Bert. a. 1263, Scarmagno, Strambino; *Zertus*, Bert. a. 1263 Mazzè; *Zartonus*, Bert. a. 1263 Castellamonte, CP.; **—A**: Raymundinus *Certane*, BSSS. XLIV 28. 1298; Simon *-a*, CStC. a. 1387 Foglizzo, CM.; Via Sancti Georgii de Campo *Certane*, CStC. a. 1387 Foglizzo, NL < CM. o NP.; **—INUS** (Thll.): Brunus *Certinus*, Bert. a. 1263 Rivarolo, CP.

CERV-US (Thll.)[5]: Matheus *Cervus*, BSSS. XLIV 124. 1252; d. Perceval *Ceruonus* de Pergamo, potestas Ypor., BSSS. LXXIV 238. 1257 CP.; **—A** (Thll.): Rainerius *de Cerva*, BSSS. VIII 14. 1192; *C-*, a. 1440, 1594, 1760 Ciriè, a. 1745 Leyni, s. XVIII S. Giorgio, a. 1719 Rocca di Corio, a. 1560, 1773 Nole, a 1422 S. Maurizio, a. 1760 Villanova; *C-* Bret, *C-* Bestianet, *C-*, Fasset, *C-* Fris, *C-* Frisot, *C-* Pedrin, *C-* Perolin, s. XIX Corio; Petrus *Cervanus*, Bert. a. 1263 Rivarolo, CM.; **-ARIUS** (n. gent. Thll., e cogn. ?): ? Johannes *Cervarius*, CP., *Cervarinus*, Bert. a. 1263 Castellamonte, CP.; **-INUS** (Silvagni, no. 629, e CERVINA Silvagni, Thll.): Adam *Ceruinus* f. q. Alberti de Albiano, BSSS. V 21. 1192, 60. 1211; *Cerbinus* bannitus, LXXIV 198. 1234 CP.

---

[1] Cfr. CELERA, -ANA, -RITAS, CELLERINA, CELE-, cognn. mul., CELERINUS, CELERIO, CELERIUS cognn. vir., Thll., VELOX, Dessau; *Celerius* vasallus Didonis comitis, L. Schiaparelli, *I diplomi di Berengario I* no. 117 a. 918, NP.

[2] Meno probabile un'origine da c e l l a r i u m (cfr. Nicolinus *de Celario*, BSSS. V 282. 1258) se vale l'indizio della grafia rispondente ad un' accentuazione sulla prima *e* e l'altro della regolare trascrizione sulle carte medievali latine con *-erio*, *-ario* degli esiti volgari da -a r i u.

[3] Cfr. CEREUS e cereus (Thll.).

[4] O qui sarà da c e r e u m (> piem. *siri* „cero, cero pasquale") col significato di „nato il giorno della Madonna della Candelora (cfr avenez. *el dì de nostra Dona Ciriola*)? — O da c e r e u s con altri significati (cfr. piem, *siri* „gallo cedrone o gallo di monte ed anche fagiano alpestre" e l'aital. *ceriuolo* „ciurmatore")? — O da c e r r i t u l u s < c e r r i t u s „insensato· stravagante" (REW 1837) > canav. *çnseri* „colto da raffreddore" (cfr. ital. „*accerito* dalla febbre")?

[5] Cfr. Trauzzi, o. c. p. 95: *Cervus*, *Cerbulo* (cfr. CERVOLUS -A, Thll.), *Cerbianus* (cfr. CERVIANUS, Thll.).

[**CHELIDO**, n. mul. (e vir., ma raro), gr. χελιδών, „ab ave cognomine quae latine **hirundo** dicitur factum, quod apud Romanos etiam in cognomine quoque libertino transiit" De Vit, Thll][1] **Hirŭndŭla**: *Arundellus*[2] Neuxandus, LXXIV, 235. 1264; *Arundel, -ela, -ella, -ondella,* XLIV 139. 1263 ecc. NP; *Arondello,* a. 1590, 1662, 1750, Rivarolo; *Rondello,* a. 1690. 1739, Ciconio, CP; de *Arundello*[3], BSSS. LXXIV 21. 1198, 110. 1205, *Arundellum* cum Ualle Cluina, V 108 1223, Castello *d'Arondello* a. 1788. Pecco; = Pian *d'Arondello,* a. 1716 Lugnacco, NL < NP.

CHRYSANTHUS (Thll.): *Grisandus*[4] Firini (v. s. FLORUS), a. 1530 Chivasso, NP.

CICADA (cogn. vir. et mul., Thll.): Otto *Cicada*[5], BSSS. LXXIV, 187. 1225; Guillelmus *-a*, CAst. 985. 1231; Johannes *-e* (genit.), CAst. 925. 1205; Bonifacius *Ciala*, CAst. 1013. 1232; Rofinus *Cyalla*, CAst. 746. 1296; Aldinus *Cicata*, BSSS. LXXX, 471. 1173; Guidonus *Cigada*, LXXX 501. 1178, CPM.

CICCA (cogn. mul., CIL V 1422 Aquileia, Thll.)[6] e ***CICCUS**,

---

[1] Cfr. CHELIDONIUS, n. vir., Thll.; Meyer-Lübke, *Roman. Namenst.* II, 42.

[2] Cfr. afr. *aronde* „rondine" (REW. 4145 hirundo); *de Rondo* s. XV, e *Rondolini* s. XVI, cognn. biellesi.

[3] L'assenza (o mia ignoranza) di attestazioni più antiche di tale nome lascia qui supporre ch'esso rappresenti una traccia dei primi influssi della antica epica francese e dell' afr. *Arondel* „nome di cavalli" (v. Langlois, o. c. s. v. e cfr. *Roman de Thèbes*, ed. Constans, v. 6655: „Sor *Arondel* sist de Nicole, Qui plus tost cort qu' oiseaus ne vole"). Cfr. il nome *Rondel*, *Rondelo* del cavallo dell'eroe Bovo d'Antona e del castello che Bovo si propone d'innalzare in onore del suo cavallo (v. *Bovo d'Antona*, ed. Reinhold, vv. 2522, 2549).

[4] Cfr. Bruckner 261 s. grîs (asass., aated.) „grau, greis": *Chrisantus* a. 763 „wahrscheinlich nicht deutsch"; Trauzzi, o. c. p. 97: *Crisantus*.

[5] Cfr. cicada „cicala"; Lorenzi Tridentum VI, 1903, p. 228: *Cigalla, de -is*.

[6] Da *cicca allato a ciccum, cfr. l'ital. *cica* „la buccia sottile delle melegranate" (= ciccum „tenuis pellis inter grana" Thll., = *cittum, cfr. cittis, unica forma attestata nelle frasi riportate dal Thll. „cittis et granis punica mela referta sunt" e consimili) e „un nulla" nelle frasi *non saper cica* „non saper nulla" e simili; aital. *cichino* „pocolino"; ital. *cicca* „avanzo del sigaro fumato" REW. 1899, *cicco, ciccolo, cicchino* „piccolo". — Cfr. CITTUS, -O, CITTINUS, -A, nn. vir. et mul., e le voci ital. *citto -a, -ello, -a, -olello* „ragazzo" (v. Pauli, o. c., p. 382 sg., che col Diez, Körting, Tappolet, Pianigiani riduce tali voci ed altre dialettali ital. al tedesco *Zitze* = tītta „tetta", etimo non accolto però dal REW. che neppur cita tali voci nè sotto il n. 8759 nè sotto altri) <*cittum, vedi sopra e più oltre s. CITTUS; MICA „cogn. mul. ex voc. communi mica" e MICCUS, -E, MICCINUS, -A, v. più oltre s. idd. e s. PARVULA, PITZINNINA, PITINNUS ecc.

-•o[1]: *Cicunio*, BSSS. V. 3. 1027, oggi *Ciconio [sikṓn]* NL < **Cicconj*, plur., v. p. 534; **-ulus, -a**: Nicolaum *Zicole, Cicole* (genit.), notarius, BSSS. VIII, 109. 1231, ego Nicolaus *Cicole*, not., VIII 110. 1231, CM.; — Francischinus *Cicolellus* de Verolengo, not., CStC. a. 1322, *-o*, a. 1603, *orello*, a. 1648 Chivasso; *de -o, -i* (genit.), a. 1554, *-o*, a. 1692 *[sikurél]* Volpiano, CP.; *Cicoleglio*, a. 1715 Sale; = *-elio*, a. 1795 *[sikuléi]* NL. < *-elj*, plur., NC.

CICERCULA (n. pueri, cfr. cicercula, Thll.)[2]: Guilelmus *Cisercha* (cfr. piem. *ciserca* „cicerchia") CAst. 709. 1277, CP.

CIGNA (cogn. mul. CIL. V, Pais, Suppl. 823 Como)[3] **CICNUS** e **CY-** (n. et cogn. vir., cfr. cycnos, Thll.): — **ittus**: Otinus de *Çigneto*[4], BSSS. VI, 377. 1275; in loco Strambino aput januam

---

[1] Cfr. Bianchi, AGlit. X 310 sg. n. 5: „Fino dai tempi longobardici appare non infrequente *Ciccus* e *Cicus* che non hanno che fare col più moderno *Çecco* = *Francesco*, p. es. *Cichula* serva (a. 761), Fridulo f. q. *Ciccuni* (a. 762), Fridulo f. q. *Cichu* (a 767), Insari f. q. *Ciculi* ... Vi si sente il significato di „piccolo" mentre le varie forme conducono alla variante latina ciccum e cicum [?]; cfr. § VIII, 10, l'ant. pis. *cigolo* [< **[cic]cígolo*, cfr. il NL. friul. *Cicígolis* e ital *spizzico, bríczica*] nel Voc. e rifletti che *mica* e *cica*, salvo la diversità dei costrutti, sono sinonimi nell' it.* Cfr. i cognn. *Ciccoui, Ciccotti, Cicolino, -i* dell'Italia Centrale e i nomi locali tosc. „Curte *Cicula*" a. 924, „riuo qui dicitur *Cichulo*" a. 935 (Bianchi o. l. c.), friul. *Cícolo*, castello distrutto presso Carpacco e *Ciconicco* (v. p. 556 n. 2). L'Olivieri CVE 137, fra gl'ipocorismi di *Francesco* e fra le più disparate genealogie di cognomi che ivi aduna, ha pure: *Cichini, Ciccarelli, Cicuto*. Fra quegli altri va notato *Ceccon, -onelli* che sarà la stessa cosa, almeno alle origini, con il NP. „ego *Cecco*" di una carta trevigiana dell' a. 772 (Cipolla, o. c. no. 5). Varrà sin d'allora *Francesco*?

[2] Con CICERCULA e CICERO „a cicere", Thll., cfr. i cognn. *Cicer*, Bert. a. 1263, *C-*, a. 1579 Caluso, *C-*, CAst. 978. 1279, BSSS. XLIII[4] s. XIII—XIV; *Cisar* a. 1599 Rondizzone; *Cicero*, a. 1649 Chivasso e le voci ital. *cecino* e *cecio*, ital. settentr. *cicin, cicinòt* usate con senso di tenerezza per „ragazzino" e che il Pauli, o. c. p. 289 suppone rappresentino con tale loro significato un' evoluzione, anzi una creazione romanza — tale è il titolo della 2a parte del lavoro ove sono riportate — ma cfr., oltre ai suriportati nel testo e in nota, i NP. *Piso*, a. 715, Bianchi AGlit. X 372, < PISO, DeVit; „terra *Pisinnuli*", a. 730 Bianchi, o. l. c., < PISINNUS, pisinus „piccino" e tosc. *pisinno* „id.", tutti da pisum „pisello".

[3] Cfr. l' ital. *cigno* e PROGNE Πρόκνη, GNIDIUS e CNIDUS, EGLOGE, Seelmann, o. c., p. 346.

[4] Cfr. i cognn. biellesi *Cigna, -olo, -etti* citati ma non dichiarati dal Poma, o. c. p. 18; ven. *Cesano e Sesennulo, -xendolo*, v. s. CARUS p. 634, sg. n. 1.

Perrini *Signeti*, V, 70. 1213, Jacobi *Ci-* de Strambino clientis, BSSS. IV[4] 277. 1338, Andreas, Jacobus, Solutor *-i*, CStC. a. 1547, Johannes, Gullielmus, Petrus *-us*, CStC. a. 1438, *-etto*, a. 1753, CP., *de Cignetis*, CStC. a. 1547, NC., Strambino; Bonefacius, Henricus *-us*, CAst. 670. 1198, 663. 1228; *Cignet*, a. 1727 Issiglio; *Signetto*, a. 1792 Mazzè, a. 1786 Candia, a. 1745 Leyni, CP.; — ***ottus**: Petrus, Jacob *Cignotus*, Bert. a. 1263 Strambino; *Zignotus*, Bert. a. 1263 S. Martino, CP.

CIRR-US, -A (cogn. e n. sing., Thll.)[1]: Johannes *de Cerro*, Bert. a. 1263 Rivarolo; Ubertus *de -o*, Bert. a. 1263 Cuceglio; Iulius Cesar *Cerrus*, a. 1586—1636. Verolengo; *C-*, a. 1562 Ciriè; *Cerro*, a. 1781 S. Benigno, CP.; — **ATUS** (Otto 770, Thll.): Petrus *Cerato*, Petrus Rublo [=? Rubro], Caput Crosso, Ciscino Bricco, CdBobbio I p. 401 a 1065; Tealdi *Cerai* (genit.) BSSS. IX[1] 31. 1173, S.; Anselmus *Cerratus* de Florano, V 167. 1239, *Ceratus* de Flo-, VI 390. 1278; Franciscus *Cerrati*, CStC. a. 1461 Barbania; Guillelmus *de Cerato* BSSS VIII 28. 1202; *C-* Fagot, *-atto*, s. XVIII Vidracco; *Cerrato* a. 1718 Lugnacco, CP.; Ubertus, Iohannes *de Ceray*, Bert. a. 1263 Cuceglio, NC.; *Cerratorum* (hospitium), NC. e *Ceratus*, *Cerratus* CP., CAst. 977. 1276 ecc.; S.; — **inus**: *Cerino*, a. 1753 Strambino, CP.; *Ciraini* (< **Cirra(t)ini*) BSSS. VIII 28. 1202, S.?; — **utus**: *Cerruti* (ab alia [coherent]) BSSS. VIII 88. 1220, NC.; Iacobus, *-us*, Iohannes *Cerutus*, *de Zerruto*, VIII 156. 1277; *Seruti* marescalli, IV[4] 190. 1330; *Cerr-*, *Cerutus*, CStC. a. 1559, 1352 Oglianico; *-rruti* (genit.) de Ciriaco, a. 1440, -82, *-o*, a. 1594, -62 Ciriè; *-i*, (genit.), a. 1556 S. Maurizio, a. 1530 Chivasso; nob. Johannes Anthony *-utti*, a. 1554, *-o*, a. 1692 Volpiano, a. 1743 Cuceglio, a. 1715 Sale, s. XVIII Pertusio; *-uto*, *Cerrutto*, a. 1752, *-utus*, CStC. a. 1502 Valperga; *Ceruto*, a. 1795 Cintano, *-o* di S. Giorgio, a. 1741 Vialfrè; *-i* (genit.) CStC. a. 1433 Strambino; *-tto*, s. XVIII S. Giorgio, CP.; *-i*, a. 1730 Brandizzo, a. 1860 Rivara; *-uti*, a. 1790 Rivarossa; *Cierutti*, a. 1745 Leynì; *Cerrutti*, a. 1781 S. Benigno, NC.; Al *Cerutto*, a. 1682 Prascorsano; *-o*, a. 1791 [*srii*] Busano, NL. < CP.; *Cerruti*, nel catasto

[1] Cfr. cirrus < ital. *cèrro* „ciocca di capelli", cirratus > ital. *cirrato* „ricciuto".

locale, Alpe, Lago *Serrú, Cerrú* nelle carte topogr. *[li sirü, — sierü]* Ceresole[1] NL. < NC.

G. D. Serra.

(Continua)

[1] Il Flechia citato dal Poma, o. c. p. 18 s. *Cerrutus, de Ceruto, -i, Cerrutti*, dal Pieri in AGIlt. XIII 310 s. *Cerú* „uno dei cognomi più antichi e più diffusi in Gombitelli (Lucca)" e che „in questo dialetto riviene regolarmente a *cerruto*" derivava dai nomi locali ove abbonda il cerro e da „quei pochi che, derivati dal collettivo d'una pianta, offrono con notevole traligmamento morfologico *-uto* per -e t u m" e „che spettano pressoché tutti al Piemonte", i cognn. suriferiti in *-uto, utto, -i*, e *Cerri, -etti, -o, -ito, -ini, -one*. Ma un' origine da tali nomi locali sicura per cognn. quali: Michael *de la Cerea*, BSSS. XLII[2] a. 1278; *Sirea*, a. 1764 Borgofranco, derivati dal NL. [*la srèa*] „Cerreta" presso Ivrea; *Ceretto*, a. 1678, *Cerreti* (genit.). *de -o*, a. 1558, cogn. degli abitanti delle due borgatelle di Alpette: *Serj, Seray* = Pian del *Serray*, Cantone del *Serraglio*, a. 1754, sorte sul territorio detto all'anno 1558 „*commune de Cerrettis*" o regione di boschi e pascoli comunali assegnata coi diritti d'uso pubblico a nuclei di famiglie che dalla località boscosa (*cerreto*) presero il nome di casato al plurale *de Cerretis* < *„*illi de Cerreto*" donde il NL. *Serj* pronunziato sul luogo *sri* (con *-í* da *-ei* < -e t u m per metafonesi del plurale) della più antica borgatella dei *de Cerreto* (l'altra conserva il nome del l. al singolare *Seray* [con *-ai* esito volgare locale di un più antico *-ei*] perchè più recente e sottratta quindi a quel sistema di condizioni giuridiche che spiega le origini dal plurale dell'altra) — possibile ancora da località dette *Cerro* per i cognomi suriferiti *Cerrus, de -o, -o*, viene esclusa per i cognn. suriferiti in *-utus* e varianti, perchè di nomi locali da vegetali, formati in *-uto*, pari all' ital. *cerruto* „pieno di cerri", non v'è traccia sicura nel Canavese, all' infuori delle località sucitate le quali riverrebbero perciò ad un' origine dal CP. del proprietario del luogo e non viceversa. — Un' origine da c e r u t u s „cerebrosus" (cfr. CALVENTIUS CERUTUS in CIL. VIII 7267) postulata dall' Olivieri per *Cerrudus, Cerudus*, NP. *Cerudello*, e pei cognn. *Cerudello, Cerú, Cerutti* mi pare esclusa dalla tradizione grafica dell' *-rr-* e tale esclusione mi pare avvalorata dall' unità di sviluppo morfologico onomastico CIRRUS, -ATUS, -u t u s.

BIBLIOTECA CENTRALA A REGIUNII BANAT
ANTICARIAT Nr. 1 LEI 300